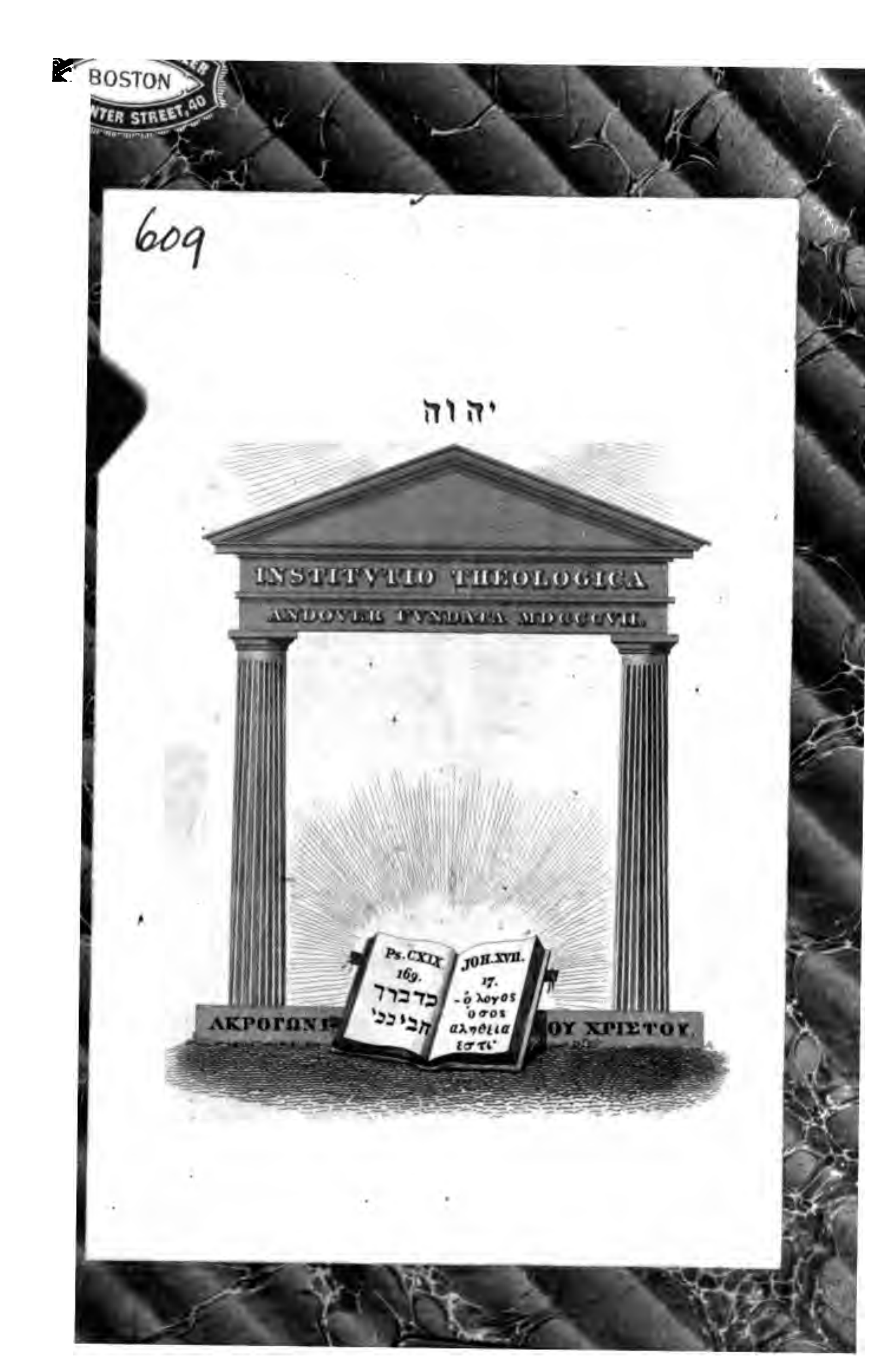

BOSTON
TER STREET, 40
609
יהוה
INSTITVTIO THEOLOGICA
ANDOVER FVNDATA MDCCCVII.
Ps. CXIX
169.
כדברך
JOH. XVII.
17.
ὁ λογος ὁ σος αληθεια ἐστι
ΑΚΡΟΓΩΝΙ
ΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. FRANÇOIS DE SALES.

IV.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE AVEC SOIN PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES

TOME QUATRIÈME

CONTENANT LE TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU, LES ENTRETIENS SPIRITUELS
ET LES RÈGLES ET CONSTITUTIONS.

PARIS

BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, rue Bonaparte, 82

—

1875

Rec'd Oct. 11, 1877

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

S. FRANÇOIS DE SALES.

TRAITTÉ DE L'AMOUR DE DIEU.

ORAYSON DESDICATOIRE.

Tres-saincte Mere de Dieu, vaisseau d'incomparable eslection, Reyne de la souveraine dilection, vous estes la plus aymable, la plus amante et la plus aymée de toutes les creatures. L'amour du Pere celeste print son bon playsir en vous de toute eternité, destinant vostre chaste cœur à la perfection du sainct amour, afin qu'un jour vous aymassiez son Fils unique de l'unique amour maternel, comme il l'aymoit eternellement de l'unique amour paternel. O Jesus mon Sauveur! à qui puis-je mieux desdier les parolles de vostre amour, qu'au cœur tres-aymable de la bien-aymée de vostre ame?

Mais, ô Mere toute triomphante! qui peut jetter ses yeux sur vostre Majesté, sans voir à vostre dextre celuy que vostre Fils voulut si souvent, pour l'amour de vous, honnorer du tiltre de Pere, le vous ayant uny par le lyen celeste d'un maryage tout virginal, à ce qu'il fust vostre secours et coadjuteur en la charge de la conduitte et education de sa divine enfance? O grand sainct Joseph, espoux tres-aymé de la Mere du Bien-aymé! hé! combien de fois avez-vous porté l'amour du ciel et de la terre entre vos bras, tandis qu'embrasé des doulx embrassemens et baysers de ce divin Enfant, vostre ame fondoit d'ayse, lorsqu'il prononçoit tendrement à vos aureilles (ô Dieu, quelle suavité!) que vous estiez son grand amy et son cher pere bien-aymé?

On mettoit jadis les lampes de l'ancien temple sur des fleurs de lys d'or. O Marie et Joseph, pair sans pair, lys sacré d'incomparable beauté entre lesquels le Bien-aymé se repaist, et repaist tous ses amans! helas! si j'ay quelque esperance que cest escrit d'amour puisse esclairer et enflammer les enfans de lumiere, où le puis-je mieux colloquer qu'emmy vos lys? lys esquels le soleil de justice, splendeur et candeur de la lumiere eternelle, s'est si souverainement recreé qu'il a prattiqué les delices de l'ineffable dilection de son cœur envers nous. O Mere bien-aymée du Bien-aymé! ô Espoux bien-aymé de la Bien-aymée! prosterné sur ma face devant vos pieds qui porterent mon Sauveur, je vous desdie et consacre ce petit ouvrage d'amour à l'immense grandeur de vostre dilection. Hé! je vous conjure par ce

cœur de vostre doulx Jesus, qui est le Roy des cœurs, que les vostres adorent, animez mon ame, et celle de tous ceux qui liront cest escrit, de vostre toute-puissante faveur envers le Sainct-Esprit, afin que nous immolions mes-huy en holocauste toutes nos affections à sa divine bonté, pour vivre, mourir et revivre à jamais emmy les flammes de ce celeste feu que Nostre Seigneur vostre fils a tant desiré d'allumer en nos cœurs, que pour cela il ne cessa de travailler et souspirer jusques à la mort et la mort de la croix. — Vive Jesus!

PREFACE.

Le Sainct-Esprit enseigne que les levres de la divine Espouse, c'est-à-dire de l'Eglise, ressemblent à l'escarlate, et au bornal qui distille le miel (Cant. 4), afin que chascun sçache que toute la doctrine qu'elle annonce, consiste en la sacrée dilection, plus esclatante en vermeil que l'escarlate, à cause du sang de l'Espoux qui l'enflamme, plus douce que le miel, à cause de la suavité du Bien-aymé qui la comble de delices. Ainsi ce celeste Espoux, voulant donner commencement à la publication de sa loy, jetta sur l'assemblée des disciples qu'il avoit deputez à cet office, force langues de feu (Act. 2), monstrant assez par ce moyen que la predication evangelique estoit toute destinée à l'embrasement des cœurs.

Representez-vous de belles colombes aux rayons du soleil : vous les verrez varyer en autant de couleurs comme vous diversifierez le byais duquel vous les regarderez, parce que leurs plumes sont si propres à recevoir la splendeur, que le soleil voulant mesler sa clarté avec leur pennage, il se fait une multitude de transparences, lesquelles produisent une grande varieté de nuances et changemens de couleurs, mais couleurs si aggreables à voir qu'elles surpassent toutes couleurs et l'esmail encore des plus belles pierreries, couleurs resplendissantes et si mignardement dorées que leur or les rend plus vivement colorées ; car en ceste consideration le Prophete royal disoit aux Israëlites :

> Quoyque l'affliction vous fane le visage,
> Vostre teint desormais se verra ressemblant
> Aux aisles d'un pigeon où l'argent est tremblant,
> Et dont l'or brunissant rayonne le pennage (*Psal.* 67).

Certes, l'Eglise est parée d'une varieté excellente d'enseignemens, sermons, traittez et livres pieux, tous grandement beaux et aymables à la vuë, à cause du meslange admirable que le Soleil de justice fait des rayons de sa divine sagesse avec les langues des pasteurs qui sont leurs plumes, et avec leurs plumes qui tiennent aussi quelquesfois lieu de langues, et font le riche pennage de ceste colombe mystique. Mais, parmy toute la diversité des couleurs de la doctrine qu'elle publie, on descouvre par tout le bel or de la saincte dilection qui se fait excellemment entrevoir, dorant de son lustre incomparable toute la science des Saincts, et la rehaussant au-dessus de toute science. Tout est à l'amour, en l'amour, pour l'amour et d'amour en la saincte Eglise.

Mais comme nous sçavons bien que toute la clarté du jour provient du

soleil, et disons neantmoins pour l'ordinaire que le soleil n'esclaire pas, sinon quand à descouvert il darde ses rayons en quelqu'endroict : de mesme, bien que toute la doctrine chrestienne soit de l'amour sacré, si est-ce que nous n'honnorons pas indistinctement toute la theologie du tiltre de ce divin amour, ains seulement les parties d'icelle qui contemplent l'origine, la nature, les proprietez et les operations d'iceluy en particulier.

Or, c'est la verité que plusieurs escrivains ont admirablement traitté ce subjet, surtout ces anciens Peres, qui servant tres-amoureusement Dieu, parloient aussi divinement de son amour. O qu'il fait bon ouyr parler des choses du ciel sainct Paul, qui les avoit apprinses au ciel mesme! et qu'il fait bon voir ces ames nourries dans le sein de la dilection escrire de sa saincte suavité! Pour cela mesme, entre les scholastiques, ceux qui en ont le mieux et le plus discouru, ont pareillement excellé en pieté. Sainct Thomas en a fait un traitté digne de sainct Thomas; sainct Bonaventure et le bien-heureux Denys le Chartreux en ont fait plusieurs tres-excellens sous divers tiltres; et quant à Jean de Gerson, chancelier de l'Université de Paris, Sixte le Siennois en parle ainsi : « Il a si dignement discouru des cinquante proprietez du divin amour qui sont çà et là desduittes au Cantique des cantiques, qu'il semble que luy seul ayt tenu le compte des affections de l'amour de Dieu. » Certes, cest homme fut extresmement docte, judicieux et devot.

Mais, afin que l'on sceut que ceste sorte d'escrits se font plus heureusement par la devotion des amans que par la doctrine des sçavans, le Sainct-Esprit a voulu que plusieurs femmes ayent fait des merveilles en cela. Qui a jamais mieux exprimé les celestes passions de l'amour sacré que saincte Catherine de Gennes, saincte Angele de Foligny, saincte Catherine de Sienne, saincte Mathilde?

En nostre aage aussi, plusieurs en ont escrit, desquels je n'ay pas eu le loysir de lire distinctement les livres, ains seulement par-cy par-là, autant qu'il estoit requis pour voir si celuy-cy pourroit encore treuver place. Le Pere Loüys de Grenade, ce grand docteur de pieté, a mis un traitté de l'amour de Dieu dans son *Memorial*, qu'il suffit de dire estre d'un si bon autheur pour le rendre recommandable. Diegue Stella, de l'Ordre de Sainct-François, en a fait un autre grandement affectif et utile pour l'orayson. Christofle de Fonseca, religieux augustin, en a mis en lumiere un encore plus grand, où il dit diverses belles choses. Le Pere Loüys Richeome, de la Compaignie de Jesus, a aussi publié un livre sous le tiltre de *l'Art d'aymer Dieu par les creatures*; et cest autheur est tant aymable en sa personne et en ses beaux escrits, qu'on ne peut doubter qu'il ne le soit encore plus, escrivant de l'amour mesme. Le Pere Jean de Jesus-Maria, de l'Ordre des Carmes deschaussez, a composé un livret qui porte de mesme le nom de *l'Art d'aymer Dieu*, lequel est fort estimé. Ce grand et celebre cardinal Bellarmin a aussi depuis peu fait voir un petit livret intitulé *l'Escalier pour monter à Dieu par les creatures*, qui ne peut estre qu'admirable, partant de ceste tres-sçavante main et tres-devote ame, qui a tant escrit et si doctement pour le bien de l'Eglise. Je ne veux rien dire du Parenetique de ce fleuve d'esloquence qui flotte mes-huy parmy toute la France par la multitude et varieté de ses sermons et beaux escrits. L'estroite consanguinité spirituelle que mon ame a contractée avec la sienne, lorsque, par l'imposition de mes mains, il reçut le charactere sacré de l'Ordre episcopal pour le bonheur du diocese de Belley et l'honneur de l'Eglise, oultre mille nœuds d'une

sincere amytié qui nous lyent ensemble, ne permet pas que je puisse parler avec credit de ses ouvrages, entre lesquels ce Parenetique de l'amour divin fut une des premieres saillies de la nonpareille affluence d'esprit que chascun admire en luy.

Nous voyons de plus un grand et magnifique palais que le R. P. Laurent de Paris, predicateur de l'Ordre des Capucins, bastit à l'honneur de l'amour divin, lequel estant achevé sera un cours accomply de la science de bien aymer. Mais enfin la bien-heureuse Therese de Jesus a si bien escrit des mouvemens sacrez de la dilection en tous les livres qu'elle a laissez, qu'on est ravy de voir tant d'esloquence en une si grande humilité, tant de fermeté d'esprit en une si grande simplicité; et sa tres-sçavante ignorance fait paroistre tres-ignorante la science de plusieurs gens de lettres, qui, apres un grand tracas d'estude, se voyent honteux de n'entendre pas ce qu'elle escrit si heureusement de la prattique du sainct amour. Ainsi Dieu esleve le throsne de sa vertu sur le theastre de nostre infirmité, *se servant des choses foibles pour confondre les fortes* (1. Cor. 27).

Or, quoy que ce traitté que je te presente, mon cher lecteur, suive de bien loin tous ces excellens livres, sans espoir de les pouvoir acconsuivre [1], si est-ce que j'espere tant en la faveur des deux amans celestes auxquels je le desdie, qu'encore te pourra-t-il rendre quelque sorte de service, et que tu y rencontreras beaucoup de bonnes considerations qu'il ne te seroit pas si aysé de treuver ailleurs, comme reciproquement tu treuveras ailleurs plusieurs belles choses qui ne sont pas icy. Il me semble mesme que mon dessein n'est pas celuy des autres, sinon en general, en tant que nous visons tous à la gloire du sainct amour; mais de cecy, la lecture t'en fera foy.

Certes, j'ay seulement pensé à representer simplement et naïfvement, sans art et encore plus sans fard, l'histoire de la nayssance, du progrez, de la decadence, des operations, proprietez, advantages et excellences de l'amour divin. Que si oultre cela tu treuves quelqu'autre chose, ce sont des surcroissances qu'il n'est presque pas possible d'esviter à celuy qui, comme moy, escrit entre plusieurs distractions. Mais je croy bien pourtant que rien ne sera sans quelque sorte d'utilité. La nature mesme, qui est une si sage ouvriere, projettant la production des raysins, produict quant et quant, comme par une prudente inadvertance, tant de feüilles et de pampres, qu'il y a peu de vignes qui n'ayent besoin en leur sayson d'estre effeüillées et esbourgeonnées.

On traitte maintenant les escrivains trop rudement; on precipite les sentences que l'on rend contre eux, et bien souvent avec plus d'impertinence qu'ils n'ont prattiqué d'imprudence en se hastant de publier leurs escrits. La precipitation des jugemens met grandement en danger la conscience des juges et l'innocence des accusez. Plusieurs escrivent sottement, et plusieurs censeurent lourdement. La doulceur des lecteurs rend doulce et utile la lecture; et pour t'avoir plus favorable, mon cher lecteur, je te veux icy rendre rayson de quelques poincts qui autrement, à l'adventure, te mettroient en mauvaise humeur.

Quelques-uns peut-estre treuveront que j'ay trop dit, et qu'il n'estoit pas requis de prendre ainsi les discours jusques dans leurs racines. Mais je pense que le divin amour est une plante pareille à celle que nous appellons *angelique*, de laquelle la racine n'est pas moins odorante et salutaire

1. Accompagner en suivant.

que la tige et les feüilles. Les quatre premiers livres, et quelques chapitres des autres pouvoient sans doubte estre obmis, au gré des ames qui ne cherchent que la seule prattique de la saincte dilection; mais tout cela neantmoins leur sera bien utile, si elles le regardent devotement. Cependant, plusieurs peut-estre aussi eussent treuvé mauvais de ne voir pas icy toute la suitte de ce qui appartient au Traitté du celeste amour. Certes, j'ay eu en consideration la condition des esprits de ce siecle, et je le devois : il importe beaucoup de regarder en quel aage on escrit.

Je cite aucune fois l'Escriture saincte en autres termes que ceux qui sont portez par l'edition ordinaire. O vray Dieu! mon cher lecteur, ne me fay pas pour cela ce tort de croire que je veüille me despartir de ceste edition-là : ha non! car je sçay que le Sainct-Esprit l'a authorisée par le sacré Concile de Trente, et que partant nous nous y devons tous arrester; ains au contraire je n'employe les autres versions que pour le service de celle-cy, quand elles expliquent et confirment son vray sens. Par exemple, ce que l'Espoux celeste a dit à son Espouse; *Tu as blessé mon cœur* (Cant. 4), est fort esclaircy par l'autre version : *Tu m'as emporté le cœur,* ou *Tu as tiré et ravy mon cœur.* Ce que Nostre Seigneur dit : *Bien-heureux sont les pauvres d'esprit* (Matth. 5), est grandement amplifié et desclaré selon le grec : *Bien-heureux sont les mendians d'esprit;* et ainsi des autres.

J'ay souvent cité le sacré Psalmiste en vers, et ç'a esté pour recreer ton esprit, et selon la facilité que j'en ay euë par la belle traduction de Philippe des Portes, abbé de Tiron, de laquelle neantmoins je me suis quelquesfois desparty, non certes cuidant de pouvoir fayre mieux les vers que ce fameux poëte, car je serois un grand impertinent si, n'ayant jamais seulement pensé à ceste sorte d'escrire, je pretendois d'y reüssir en un aage et en une condition de vie qui m'obligeroit de m'en retirer, si jamais j'y avois esté engagé : mais en quelques endroicts où il y pouvoit avoir plusieurs intelligences, je n'ay pas suivy ses vers, parce que je ne voulois pas suivre son sens : comme au psalme 132, il a entendu un mot latin qui y est, des *franges de la robbe*, que j'ay estimé devoir estre prins pour le *collet;* c'est pourquoy j'ay fait la traduction à mon gré.

Je ne dy rien que je n'aye apprins des autres : or, il me seroit impossible de me ressouvenir de qui j'ay receu chaque chose en particulier. Mais je t'asseure bien que si j'avois tiré de quelque autheur de grandes pieces dignes de quelque remarque, je ferois conscience de ne luy en rendre pas la loüange qu'il en meriteroit; et pour t'oster un soupçon qui te pourroit venir en l'esprit contre ma sincerité, pour ce regard je t'adverty que le chapitre 13 du septiesme livre est extrait d'un sermon que je fy à Paris, à sainct Jean en Greve, le jour de l'Assomption de Nostre-Dame, l'an 1602.

Je n'ay pas tousjours exprimé la suitte des chapitres; mais si tu y prens garde, tu treuveras aysement les nœuds de leur lyaison. En cela et plusieurs autres choses, j'ay eu grand soing d'espargner mon loysir et ta patience. Lorsque j'eus fait imprimer l'*Introduction à la vie devote,* monseigneur l'archevesque de Vienne, Pierre de Villars, me fit la faveur de m'en escrire son opinion en termes si advantageux pour ce livret et pour moy, que je n'oserois jamais les redire, et m'exhortant d'appliquer le plus que je pourrois de mon loysir à fayre de pareilles besongnes, entre plusieurs beaux advis desquels il me gratifia, l'un fut que j'observasse tousjours, tant que le subjet le permettroit, la briefveté des chapitres : car tout ainsi, dit-il, que les voyageurs, sçachant qu'il y a quelque beau jardin à vingt ou vingt-

cinq pas de leur chemin, se destournent aysement de si peu pour l'aller voir, ce qu'ils ne feroient pas s'ils sçavoient qu'il fust plus esloigné de leur route : de mesme ceux qui savent que la fin d'un chapitre n'est gueres esloignée du commencement, ils entreprennent volontiers de le lire ; ce qu'ils ne feroient pas, pour aggreable qu'en fust le subjet, s'il falloit beaucoup de tems pour en achever la lecture. J'ay doncques eu rayson de suivre en cela mon inclination, puisqu'elle fut aggreable à ce grand personnage, qui a esté l'un des plus saincts prelats et des plus sçavans docteurs que l'Eglise ayt eus de nostre aage, et lequel, lorsqu'il m'honnora de sa lettre, estoit le plus ancien de tous les docteurs de la Faculté de Paris.

Un grand serviteur de Dieu m'advertit nagueres que l'addresse que j'avois faite de ma parolle à Philotée en l'*Introduction à la vie devote,* avoit empesché plusieurs hommes d'en fayre leur profict, d'autant qu'ils n'estimoient pas dignes de la lecture d'un homme les advertissemens faits pour une femme. J'admiray qu'il se treuvast des hommes qui, pour vouloir paroistre hommes, se montrassent en effect si peu hommes : car je te laisse à penser, mon cher lecteur, si la devotion n'est pas esgalement pour les hommes comme pour les femmes, et s'il ne faut pas lire avec pareille attention et reverence la seconde epistre de sainct Jean, addressée à la saincte dame Electa, comme la troisiesme qu'il destine à Caïus, et si mille et mille lettres ou excellens traittez des anciens Peres de l'Eglise doivent estre tenus pour inutiles aux hommes, d'autant qu'ils sont addressez à des sainctes femmes de ce tems-là. Mais oultre cela, c'est l'ame qui aspire à la devotion que j'appelle Philotée ; et les hommes ont une ame aussi bien que les femmes.

Toutesfois, pour imiter en ceste occasion le grand Apostre, que s'estimoit *redevable* à tous (Rom. 1), j'ay changé d'addresse en ce traitté, et parle à Theotime. Que si d'adventure il se treuvoit des femmes (or ceste impertinence seroit plus supportable en elles) qui ne voulussent pas lire les enseignemens qu'on fait à un homme, je les prie de croire que le Theotime auquel je parle, est l'esprit humain qui desire fayre progrez en la dilection saincte, esprit qui est esgalement és femmes comme és hommes.

Ce Traitté doncques est fait pour ayder l'ame desjà devote à ce qu'elle se puisse advancer en son dessein, et pour cela il m'a esté force de dire plusieurs choses un peu moins cogneuës au vulgaire, et qui, par consequent, sembleront plus obscures. Le fond de la science est tousjours un peu plus mal-aysé à sonder, et se treuve peu de plongeons qui veüillent et sçachent aller recueillir les perles et autres pierres precieuses dans les entrailles de l'Ocean. Mais, si tu as le courage franc pour enfoncer cest escrit, il t'arrivera de vray comme aux plongeons, lesquels, dit Pline, estant és plus profonds gouffres de la mer, y voyent clairement la lumiere du soleil : car tu treuveras és endroicts les plus mal-aysez de ces discours une bonne et amyable clarté. Et certes, comme je n'ay pas voulu suivre ceux qui mesprisent quelques livres qui traittent d'une certaine vie sur-eminente en perfection, aussi n'ay-je pas voulu parler de ceste sur-eminence : car ny je ne puis censeurer les autheurs, ny authoriser les censeurs d'une doctrine que tu n'entens pas.

J'ay tousché quantité de poincts de theologie, mais sans esprit de contention, proposant simplement, non tant ce que j'ay jadis apprins és disputes, comme ce que l'attention au service des ames et employ de vingt-quatre années en la saincte predication m'ont fait penser estre plus convenable à la gloire de l'Evangile et de l'Eglise.

Au demeurant, quelques gens de marque de divers endroicts m'ont adverty que certains livrets ont esté publiez sous les seules premieres lettres du nom de leurs autheurs, qui se treuvent les mesmes avec celles du mien, qui a fait estimer à quelques-uns que ce fussent besongnes sorties de ma main, non sans un peu de scandale de ceux qui cuidoient que je me fusse detracqué de ma simplicité pour enfler mon style de parolles pompeuses, mon discours de conceptions mondaines, et mes conceptions d'une esloquence altiere et bien empanachée. A ceste cause, mon cher lecteur, je te diray que, comme ceux qui gravent ou entaillent sur les pierres precieuses, ayant la vuë lassée à force de la tenir bandée sur les traicts deslyez de leurs ouvrages, tiennent tres-volontiers devant eux quelque belle esmeraude, afin que la regardant de tems en tems, ils puissent recreer en son verd, et remettre en nature leurs yeux allangouris : de mesme, en ceste varieté d'affaires que ma condition me donne incessamment, j'ay tousjours de petits projects de quelque traitté de pieté que je regarde, quand je puis, pour alleger et delasser mon esprit.

Mais je ne fay pas pourtant profession d'estre escrivain ; car la pesanteur de mon esprit et la condition de ma vie, exposée au service et à l'abord de plusieurs, ne me le sçauroient permettre. Pour cela, j'ay doncques fort peu escrit, et beaucoup moins mis en lumiere; et pour suivre le conseil et la volonté de mes amys, je te diray que c'est afin que tu n'attribuës pas la loüange du travail d'aultruy à celuy qui n'en merite point du sien propre.

Il y a dix-neuf ans que me treuvant à Thonon, petite ville située sur le lac de Geneve, laquelle lors se convertissoit petit à petit à la foy catholique, le ministre adversaire de l'Eglise crioit par tout que l'article catholique de la reelle presence du corps du Sauveur en l'Eucharistie destruisoit le Symbole et l'analogie de la foy (car il estoit bien ayse de dire ce mot d'*analogie*, non entendu par ses auditeurs, afin de paroistre fort sçavant) et sur cela les autres predicateurs catholiques, avec lesquels j'estois là, me chargerent d'escrire quelque chose en refutation de ceste vanité; et je fy ce qui me sembla convenable, dressant une briefve meditation sur le Symbole des Apostres pour confirmer la verité, et toutes les copies furent distribüées en ce diocese, où je n'en treuve plus aucune.

Peu apres, Son Altesse vint deçà les monts, et treuvant les bailliages de Chablais, Gaillard et Ternier, qui sont és environs de Geneve, à moytié disposez de recevoir la saincte religion catholique, qui en avoit esté arrachée par le malheur des guerres et revoltes il y avoit pres de soixante-dix ans, elle se resolut d'en restablir l'exercice en toutes les paroisses, et d'abolir celuy de l'heresie. Et parce que, d'un costé, il y avoit de grands empeschemens à ce bonheur, selon les considerations que l'on appelle raysons d'estat, et que, d'ailleurs, plusieurs non encore bien instruicts de la verité resistoient à ce tant desirable restablissement, Son Altesse surmonta la premiere difficulté par la fermeté invincible de son zele à la saincte religion, et la seconde par une doulceur et prudence extraordinaires : car elle fit assembler les principaux et plus opiniastres, et les harangua avec une esloquence si amyablement pressante, que presque tous, vaincus par la douce violence de son amour paternel envers eux, rendirent les armes de leur opiniastreté à ses pieds, et leurs ames entre les mains de la saincte Eglise.

Mais qu'il me soit loysible, mon cher lecteur, je t'en prie, de dire ce mot en passant. On peut loüer beaucoup de riches actions de ce grand prince, entre lesquelles je voy la preuve de son indicible vaillance et science mili-

taire qu'il vient de rendre maintenant admirée de toute l'Europe. Mais toutesfois, quant à moy, je ne puis assez exalter le restablissement de la saincte religion en ces trois bailliages que je viens de nommer, y ayant veu tant de traicts de pieté assortis d'une si grande varieté d'actions de prudence, constance, magnanimité, justice et debonnaireté, qu'en ceste seule petite piece il me sembloit de voir comme en un tableau raccourcy tout ce qu'on loüe és princes qui jadis ont le plus ardemment servy à la gloire de Dieu et de l'Eglise : le theastre estoit petit, mais les actions grandes. Et comme cest ancien ouvrier ne fut jamais tant estimé pour ses ouvrages de grande forme, comme il fut admiré d'avoir sceu fayre un navire d'hyvoire assorty de tout son equipage, en si petit volume que les aisles d'une abeille le recouvroient tout : aussi estimè-je plus ce que ce grand prince fit alors en ce petit coing de ses estats, que beaucoup d'actions de plus grand esclat que plusieurs relevent jusques au ciel.

Or, en ceste occasion, on replanta par toutes les avenuës et places publicques de ces quartiers-là, les victorieuses enseignes de la croix ; et parce que peu auparavant on en avoit planté une fort solemnellement à Ennemasse pres Geneve, un certain ministre fit un petit traitté contre l'honneur d'icelle, contenant une invective ardente et veneneuse, à laquelle pour cela il fut treuvé bon que l'on respondist ; et monseigneur Claude de Granier, mon predecesseur, duquel la memoire est en benediction, m'en imposa la charge, selon le pouvoir qu'il avoit sur moy, qui le regardois non-seulement comme mon evesque, mais comme un sainct serviteur de Dieu. Je fy donc ceste response sous le tiltre de *Deffense de l'Estendart de la Croix*, et la desdiay à Son Altesse, partie pour luy tesmoigner ma tres-humble subjetion, partie pour luy fayre quelque remerciement du soing qu'elle avoit de l'Eglise en ces lieux-là.

Or, depuis peu, on a reimprimé ceste deffense sous le tiltre prodigieux de la *Panthalogie, ou Thresor de la Croix*; tiltre auquel jamais je ne pensay, comme en verité aussi ne suis-je pas homme d'estude, ny de loysir, ny de memoire pour pouvoir assembler tant de pieces de prix en un livre qu'il puisse porter le tiltre de *Thresor* ny de *Panthalogie*, et ces frontispices insolens me sont en horreur :

L'architecte est un sot, qui, privé de rayson,
Fait le portail plus grand que toute la mayson.

On celebra l'an 1602 à Paris, où j'estois, les obseques de ce magnanime prince Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, lequel avoit fait tant de beaux exploits contre les Turcs en Hongrie, que tout le Christianisme devoit conspirer à l'honneur de sa memoire. Mais sur tout Madame Marie de Luxembourg, sa veufve, fit, de son costé, tout ce que son courage et l'amour du defunct luy peut suggerer pour solemniser ses funerailles; et parce que mon pere, mon ayeul, mon bisayeul avoient esté nourris pages des tres-illustres et tres-excellens princes de Martigues, ses peres et predecesseurs, elle me regarda comme serviteur hereditaire de sa mayson, et me choysit pour fayre la harangue funebre en ceste si grande celebrité, où se treuverent non-seulement plusieurs cardinaux et prelats, mais quantité de princes, princesses, marechaux de France, chevaliers de l'ordre, et mesme la cour du Parlement en corps. Je fy donc ceste orayson funebre et la prononçay en ceste si grande assemblée dans la grande eglise de Paris; et parce qu'elle contenoit un abregé veritable des faits heroïques du prince

defunct, je la fy volontiers imprimer, puisque la princesse veufve le desiroit, et que son desir me devoit estre une loy. Or, je desdiay ceste piece-là à madame la duchesse de Vendome, lors encore fille et toute jeune princesse, mais en laquelle on voyoit desjà fort cognoissablement les traicts de ceste excellente vertu et pieté qui reluisent maintenant en elle, dignes de l'extraction et nourriture d'une si devote et pieuse mere.

A mesme que l'on imprimoit ceste orayson, j'apprins que j'avois esté fait evesque, si que je revins soudain icy pour estre consacré et commencer ma residence; et d'abord on proposa la necessité qu'il y avoit d'advertir les confesseurs de quelques poincts d'importance, et pour cela j'escrivis vingt-cinq advertissemens que je fy imprimer pour les fayre courir plus aysement parmy ceux à qui je les addressois : mais depuis ils ont esté reimprimez en divers lieux.

Trois ou quatre ans apres, je mis en lumiere l'*Introduction à la vie devote*, pour les occasions et en la façon que j'ay remarquée en la Preface d'icelle, dont je n'ay rien à te dire, mon cher lecteur, sinon que, si ce livret a receu generalement un gracieux et doulx accüeil, voire mesme parmy les plus braves prelats et docteurs de l'Eglise, il n'a pas pourtant esté exempt d'une rude censeure de quelques-uns qui ne m'ont pas seulement blasmé, mais m'ont asprement baffoué en public, de ce que je dy à Philotée que le bal est une action de soy-mesme indifferente, et qu'en recreation on peut dire des quolibets. Et moy, sçachant la qualité de ces censeurs, je loüe leur intention que je pense avoir esté bonne; mais j'eusse neantmoins desiré qu'il leur eust pleu de considerer que la premiere proposition est puisée de la commune et veritable doctrine des plus saincts et sçavans theologiens; que j'escrivois pour les gens qui vivent emmy le monde et les cours; qu'au partir de là, j'inculque soigneusement l'extresme peril qu'il y a és danses; et que quant à la seconde proposition, avec le mot de *quolibet*, elle n'est pas de moy, mais de cest admirable roy sainct Loüys, docteur digne d'estre suivy en l'art de bien conduire les courtisans à la vie devote. Car je croy que s'ils eussent prins garde à cela, leur charité et discretion n'eust jamais permis à leur zele, pour vigoureux et austere qu'il eust esté, d'armer leur indignation contre moy.

Et sur ce propos, mon cher lecteur, je te conjure de m'estre doulx et honteux en la lecture de ce Traitté. Que si tu treuves le style un peu (quoyque ce sera, je m'asseure, fort peu) different de celuy dont j'ay usé escrivant à Philotée, et tous deux grandement divers de celuy que j'ay employé en la *deffense de la Croix*, sçache qu'en dix-neuf ans on apprend et desapprend beaucoup de choses; que le langage de la guerre est autre que celuy de la paix; et que l'on parle d'une façon aux jeunes apprentifs, et d'une autre sorte aux vieux compaignons.

Icy, certes, je parle pour les ames advancées en la devotion; car il faut que je te die que nous avons en ceste ville une congregation de filles et veufves, qui, retirées du monde, vivent unanimement au service de Dieu sous la protection de sa tres-saincte Mere; et comme leur pureté et pieté d'esprit m'a souvent donné de grandes consolations, aussi ay-je tasché de leur en rendre frequemment par la distribution de la saincte parolle que je leur ay annoncée, tant en sermons publics qu'en colloques spirituels, et presque tousjours en la presence de plusieurs religieux et gens de grande devotion; dont il m'a fallu traitter maintesfois des sentimens plus delicats de la pieté, passant au delà de ce que j'avois dit à Philotée; et c'est une

bonne partie de ce que je te communique maintenant que je doy à ceste beniste assemblée, parce que celle qui en est la Mere et y preside, sçachant que j'escrivois sur ce subjet, et que neantmoins mal-aysement pourrois-je tirer la besongne au jour, si Dieu ne m'aydoit fort specialement, et que je ne fusse continuellement pressé, elle a eu un soing continuel de prier et fayre prier pour cela, et de me conjurer sainctement de recueillir tous les petits morceaux de loysir qu'elle estimoit pouvoir estre sauvez par-cy par-là de la presse de mes empeschemens, pour les employer à cecy. Et parce que ceste ame m'est en la consolation que Dieu sçayt, elle n'a pas eu peu de pouvoir pour animer la mienne en ceste occasion. Il y a voirement longtems que j'avois projetté d'escrire de l'amour sacré; mais ce project n'estoit point comparable à ce que ceste occasion m'a fait produire, occasion que je manifeste ainsi naïfvement tout à la bonne foy, à l'imitation des anciens, afin que tu sçaches que je n'escris que par rencontre et occurrence, et que tu me sois plus amyable. On disoit entre les payens que Phidias ne representoit jamais rien si parfaictement que les divinitez, ny Appelles qu'Alexandre : on ne reüssit pas tousjours esgalement. Si je demeure court en ce Traitté, mon cher lecteur, fay que ta bonté s'advance. Dieu benira ta lecture.

A ceste intention, j'ay desdié cest œuvre à la Mere de dilection et au Pere de l'amour cordial, comme j'avois desdié l'*Introduction* au divin Enfant, qui est le Sauveur des amans et l'amour des sauvez. Certes, comme les femmes, tandis qu'elles sont fortes et habiles à produire aysement les enfans, leur choysissent ordinairement des parrains entre leurs amys de ce monde; mais quand leur foiblesse et indisposition rend leurs enfantemens difficiles et perilleux, elles invocquent les Saincts du ciel, voüent de fayre tenir leurs enfans par quelque pauvre, ou par quelque personne devote, au nom de sainct Joseph, de sainct François d'Assise, de sainct François de Paule, de sainct Nicolas, ou de quelque autre bien-heureux qui puisse impetrer de Dieu le bon succez de leur grossesse et une nayssance vitale pour l'enfant : de mesme, avant que je fusse evesque, me treuvant avec plus de loysir et moins d'apprehension pour escrire, je desdiay les petits ouvrages que je fy aux princes de la terre; mais maintenant qu'accablé de ma charge, j'ay mille difficultez d'escrire, je ne consacre plus rien qu'aux princes du ciel, afin qu'ils m'obtiennent la lumiere requise, et que, si telle est la volonté divine, ces escrits ayent une nayssance fructueuse et utile à plusieurs.

Ainsi, Dieu te benisse, mon cher lecteur, et te fasse riche de son sainct amour. Cependant, je sousmets tousjours de tout mon cœur mes escrits, mes parolles et mes actions à la correction de la tres-saincte Eglise catholique, apostolique et romaine, sçachant qu'elle est *la colomne et fermeté de la verité* (I. Tim. 3), dont elle ne peut ny faillir ny deffaillir; et que nul ne peut avoir Dieu pour Pere, qui n'aura ceste Eglise pour Mere.

A Annessy, le jour des tres-amans apostres sainct Pierre et sainct Paul, 1616.

DIEU SOIT BENY.

TRAITTÉ
DE
L'AMOUR DE DIEU.

LIVRE PREMIER.
PREPARATION A TOUT LE TRAITTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Que, pour la beauté de la nature humaine, Dieu a donné le gouvernement de toutes facultez de l'ame à la volonté.

L'UNYON establie en la distinction fait l'ordre; l'ordre produict la convenance et la proportion; et la convenance, és choses entieres et accomplies, fait la beauté. Une armée est belle, quand elle est composée de toutes ses parties, tellement rangées en leur ordre, que leur distinction est reduite au rapport qu'elles doivent avoir ensemble, pour ne fayre qu'une seule armée. Afin qu'une musique soit belle, il ne faut pas seulement que les voix soyent nettes, claires et bien distinguées; mais qu'elles soyent allyées en telle sorte les unes aux autres, qu'il s'en fasse une juste consonnance et harmonie, par le moyen de l'unyon qui est en la distinction, et la distinction qui est en l'unyon des voix, que non sans cause on appelle un accord discordant, ou plutost une discorde accordante.

Or, comme dit excellemment l'angelique sainct Thomas apres le grand sainct Denys, la beauté et la bonté, bien qu'elles ayent quelque convenance, ne sont pas neantmoins une mesme chose : car le bien est ce qui playst à l'appetit et volonté; le beau, ce qui playst à l'entendement et à la cognoissance; ou, pour le dire autrement, le bon est ce dont la jouyssance nous delecte, le beau ce dont la cognoissance nous aggrée. Et c'est pourquoy jamais, à proprement parler, nous n'attribuons la beauté corporelle, sinon aux objects des deux sens, qui sont les plus cognoissans et qui servent le plus à l'entendement, qui sont la vuë et l'ouye; si que nous ne disons pas : Voylà des belles odeurs, ou de belles saveurs, mais nous disons bien : Voylà des belles voix, et des belles couleurs.

Le beau doncques estant appellé *beau* parce que sa cognoissance delecte, il faut que, oultre l'unyon et la distinction, l'integrité, l'ordre et la convenance de ses parties, il ayt beaucoup de splendeur et clarté, afin qu'il soit cognoissable et visible : les voix, pour estre belles, doivent estre claires et nettes, les discours intelligibles, les couleurs esclatantes et resplendissantes; l'obscurité, l'ombre, les tenebres sont laides, et enlaydissent toutes choses,

parce que en icelles rien n'est cognoissable, ny l'ordre, ny la distinction, ny l'unyon, ny la convenance; qui a fait dire à sainct Denys (Ch. 4 des *Noms divins*), que « *Dieu, comme souveraine beauté, est autheur de la belle convenance, du beau lustre et de la bonne grace, qui est en toutes choses*, faysant esclater, en forme de lumiere, les distributions et departemens de son rayon, par lesquels toutes choses sont rendues belles, » voulant que, pour establir la beauté il y eust la convenance, la clarté, et la bonne grace.

Certes, Theotime, la beauté est sans effect, inutile et morte, si la clarté et splendeur ne l'avive et luy donne efficace; dont nous disons les couleurs estre vives, quand elles ont de l'esclat et du lustre.

Mais quant aux choses animées et vivantes, leur beauté n'est pas accomplie sans la bonne grace, laquelle, oultre la convenance des parties parfaictes, qui fait la beauté, adjouste la convenance des mouvemens, gestes et actions, qui est comme l'ame et la vie de la beauté des choses vivantes. Ainsi, en la souveraine beauté de nostre Dieu, nous recognoissons l'unyon, ains l'unité de l'essence en la distinction des personnes avec une infinie clarté, joincte à la convenance incomprehensible de toutes les perfections, des actions et mouvemens, comprises tres-souverainement, et par maniere de dire, joinctes et adjoustées excellemment en la tres-unique et tres-simple perfection du pur acte divin, qui est Dieu mesme, immuable et invariable, ainsi que nous le dirons ailleurs.

Dieu doncques, voulant rendre toutes choses bonnes et belles, a reduict la multitude et distinction d'icelles en une parfaicte unité; et pour ainsi dire, il les a toutes rangées à la monarchie, faysant que toutes choses s'entretiennent les unes aux autres, et toutes à luy, qui est le souverain monarque. Il reduict tous les membres en un corps, sous un chef; de plusieurs personnes il forme une famille; de plusieurs familles une ville; de plusieurs villes une province; de plusieurs provinces un royaume, et sousmet tout un royaume à un seul roy. Ainsi, Theotime, parmy l'innumerable multitude et varieté d'actions, mouvemens, sentimens, inclinations, habitudes, passions, facultez et puissances qui sont en l'homme, Dieu a estably une naturelle monarchie en la volonté, qui commande et domine sur tout ce qui se treuve en ce petit monde; et semble que Dieu ayt dit à la volonté, ce que Pharaon dit à Joseph : Tu seras sur ma mayson, tout le peuple obeyra au commandement de ta bouche; sans ton commandement nul ne remuëra. Mais cette domination de la volonté se prattique certes fort differemment.

CHAPITRE II.

Comme la volonté gouverne diversement les puissances de l'ame.

Le pere de famille conduit sa femme, ses enfans et ses serviteurs, par ses ordonnances et commandemens, auxquels ils sont obligez d'obeyr, bien qu'ils puissent ne le fayre pas : que s'il a des serfs et

esclaves, il les gouverne par la force, à laquelle ils n'ont nul pouvoir de contredire; mais ses chevaux, ses bœufs, ses mulets, il les manye par industrie, les lyant, bridant, picquant, enfermant, laschant.

Certes, la volonté gouverne la faculté de nostre mouvement exterieur comme un serf ou esclave; car, sinon qu'au dehors quelque chose l'empesche, jamais elle ne manque d'obeyr. Nous ouvrons et fermons la bouche, mouvons la langue, les mains, les pieds, les yeux, et toutes les parties esquelles la puissance de ce mouvement se treuve, sans resistance, à nostre gré, et selon nostre volonté.

Mais quant à nos sens, et à la faculté de nourrir, croistre et produire, nous ne les pouvons pas gouverner si aysement; ains il nous y faut employer l'industrie et l'art. Si l'on appelle un esclave, il vient; si on luy dit qu'il arreste, il arreste; mais il ne faut pas attendre ceste obeyssance d'un esprevier ou faucon : qui le veut fayre revenir, il luy faut monstrer le leurre; qui le veut accoiser, il luy faut mettre le chapperon. On dit à un valet : Tournez à gauche ou à droicte, et il le fait; mais pour fayre ainsi tourner un cheval, il se faut servir de sa bride. Il ne faut pas, Theotime, commander à nos yeux de ne voir pas, ny à nos aureilles de n'ouyr pas, ny à nos mains de ne toucher pas, ny à nostre estomach de ne digerer pas, ny à nos corps de ne croistre pas ou de ne produire pas : car toutes ces facultez n'ont nulle intelligence, et partant sont incapables d'obeyssance. Nul ne peut adjouster une coudée à sa stature. Rachel vouloit, et ne pouvoit concevoir. Nous mangeons souvent sans estre nourris ny prendre croissance. Qui veut chevir de ses facultez, il faut user d'industrie. Le medecin, traittant un enfant au berceau, ne luy commande chose quelconque, mais il ordonne bien à la nourrice qu'elle luy fasse telle et telle chose; ou bien quelquesfois il ordonne qu'elle mange telle ou telle viande, qu'elle prenne tel medicament, dont la qualité se respandant dans le laict, et le laict dans le corps du petit enfant, la volonté du medecin reüssit en ce petit malade, qui n'a pas seulement le pouvoir d'y penser. Il ne faut pas certes fayre les ordonnances d'abstinence, sobrieté, continence, à l'estomach, au gosier, au ventre; mais il faut commander aux mains de ne pouvoir fournir à la bouche les viandes et breuvages, qu'en telle et telle mesure. Il faut oster ou donner à la faculté qui produict les objects et subjets, et les alimens qui la fortifient, selon que la rayson le requiert. Il faut divertir les yeux, ou les couvrir de leur chapperon naturel et les fermer, si on veut qu'ils ne voyent pas; et avec ces artifices on les reduira au poinct que la volonté desire. C'est ainsi, Theotime, que Nostre Seigneur enseigne, qu'il y a des eunuques qui sont tels pour le royaume des cieux, c'est-à-dire, qui ne sont pas eunuques d'impuissance naturelle, mais par l'industrie, de laquelle leur volonté se sert, pour les retenir dans la saincte continence. C'est sottise de commander à un cheval qu'il ne s'engraisse pas, qu'il ne croisse pas, qu'il ne regimbe pas; si vous desirez tout cela, levez-luy le ratelier : il ne luy faut pas commander, il le faut gourmander pour le dompter.

Ouy mesme, la volonté a du pouvoir sur l'entendement et sur la memoire; car, de plusieurs choses que l'entendement peut entendre,

ou desquelles la memoire se peut ressouvenir, la volonté determine celles auxquelles elle veut que ses facultez s'appliquent, ou desquelles elle veut qu'elles se divertissent. Il est vray qu'elle ne les peut manyer, ny ranger si absolument, comme elle fait les mains, les pieds, ou la langue, à rayson des facultez sensitives, et notamment de la phantaysie, qui n'obeyssent pas d'une obeyssance prompte et infaillible à la volonté, et desquelles puissances sensitives, la memoire et l'entendement ont besoin pour operer; mais toutesfois la volonté les remuë, les employe et applique selon qu'il luy playst, bien que non pas si fermement et invariablement, que la phantaysie variante et volage ne les divertisse maintesfois, les distrayant ailleurs; de sorte que, comme l'Apostre s'escrie : *Je fay, non le bien que je veux, mais le mal que je hay* (Rom. 7) : aussi nous sommes souvent contraincts de nous plaindre, de quoy nous pensons, non le bien que nous aymons, mais le mal que nous hayssons.

CHAPITRE III.

Comme la volonté gouverne l'appetit sensuel.

La volonté doncques, Theotime, domine sur la memoire, l'entendement et la phantaysie, non par force, mais par authorité; en sorte qu'elle n'est pas tousjours infailliblement obeyë, non plus que le pere de famille ne l'est pas aussi tousjours par ses enfans et serviteurs. Or, c'en est de mesme de l'appetit sensuel, lequel comme dit sainct Augustin, est appellé *convoitise* en nous autres pecheurs, et demeure subjet à la volonté et à l'esprit, comme la femme à son mary, parce que tout ainsi qu'il fut dit à la femme : *Tu te retourneras à ton mary* (Gen. 3), et il te maistrisera, *aussi fut-il dit à Caïn que son appetit se retourneroit à luy, et qu'il domineroit sur iceluy* (Gen. 4); et se retourner à l'homme ne veut dire autre chose que se sousmettre et s'assubjettir à luy. « O » homme, dit sainct Bernard, il est à ton pouvoir, si tu veux, de » fayre que ton ennemy soit ton serviteur, en sorte que toutes » choses te reviennent à bien; ton appetit est sous toy, et tu le do- » mineras. Ton ennemy peut exciter en toy le sentiment de la ten- » tation; mais tu peux, si tu veux, ou donner, ou refuser le con- » sentement. Si tu permets à l'appetit de te porter au peché, alors » tu seras sous iceluy, et il te maistrisera, parce que quiconque fait » le peché, il est serf du peché; mais, ayant que tu fasses le peché, » que le peché n'est pas encore en ton consentement, mais seulement » en ton sentiment, c'est-à-dire qu'il est encore en ton appetit, et non » en ta volonté, ton appetit est sous toy, et tu le maistriseras. » Avant que l'empereur soit creé, il est sousmis aux eslecteurs qui dominent sur luy, pouvant, ou le choysir à la dignité imperiale, ou le rejetter; mais, s'il est une fois esleu et eslevé par eux, ils sont dés lors sous luy, et il domine sur eux. Avant que la volonté consente à l'appetit, elle domine sur luy, mais apres le consentement, elle devient son esclave.

En somme, cest appetit sensuel est à la verité un subjet rebelle, seditieux, remüant, et faut confesser que nous ne le sçaurions tel-

lement deffaire, qu'il ne s'esleve, qu'il n'entreprenne, et qu'il n'assaille la rayson; mais pourtant, la volonté est si fort au-dessus de luy, que si elle veut, elle peut le ravaler, rompre ses desseins, et le repousser, puisque c'est assez le repousser, que de ne point consentir à ses suggestions. On ne peut empescher la concupiscence de concevoir, mais ouy bien d'enfanter, et de parfayre le peché.

Or, ceste convoitise, ou appetit sensuel, a douze mouvemens, par lesquels, comme par autant de capitaines mutinez, il fait sa sedition en l'homme. Et parce que, pour l'ordinaire, ils troublent l'ame et agitent le corps, en tant qu'ils troublent l'ame, on les appelle *perturbations;* en tant qu'ils inquiettent le corps, on les appelle *passions*, au rapport de sainct Augustin. Tous regardent le bien ou le mal, celuy-là pour l'acquerir, celuy-cy pour l'esviter. Si le bien est consideré en soy, selon sa naturelle bonté, il excite l'amour, premiere et principale passion : si le bien est regardé comme absent, il nous provocque au desir ; si estant desiré on estime de le pouvoir obtenir, on entre en esperance ; si on pense de ne le pouvoir pas obtenir, on sent le desespoir ; mais quand on le possede comme present, il nous donne la joye.

Au contraire, si-tost que nous cognoissons le mal, nous le hayssons : s'il est absent, nous le fuyons ; si nous pensons de ne pouvoir l'esviter, nous le craignons ; si nous estimons de le pouvoir esviter, nous nous enhardissons et encourageons ; mais si nous le sentons comme present, nous nous attristons, et lors l'yre et le courroux accourent soudain pour rejetter et repousser le mal, ou du moins s'en venger. Que si l'on ne peut, on demeure en tristesse ; mais si l'on a repoussé, ou que l'on se soit vengé, on ressent la satisfaction et assouvissement, qui est un playsir de triomphe : car, comme la possession du bien resjoüyt le cœur, la victoire contre le mal assouvit le courage. Et sur tout ce peuple des passions sensuelles, la volonté tient son empire, rejettant leurs suggestions, repoussant leurs attaques, empeschant leurs effects, et au fin moins, leur refusant fortement son consentement, sans lequel elles ne peuvent l'endommager, et par le refus duquel elles demeurent vaincuës, voire mesme, à la longue, abbattuës, allangouries, efflanquées, reprimées, et sinon du tout mortes, au moins amorties, ou mortifiées.

Et c'est afin d'exercer nos volontez en la vertu et vaillance spirituelle, que ceste multitude de passions est laissée en nos ames, Theotime : de sorte que les stoyciens, qui nyerent qu'elles se treuvassent en l'homme sage, eurent grand tort ; mais d'autant plus que ce qu'ils nyoient en parolles, ils le prattiquoient en effect, au recit de sainct Augustin, qui raconte ceste gracieuse histoire. Aulus Gellius s'estant embarqué avec un fameux stoycien, une grande tempeste survint, de laquelle le stoycien estant effrayé, il commença à paslir, blesmir et trembler si sensiblement que tous ceux du vaisseau s'en apperceurent, et le remarquerent curieusement, quoyqu'ils fussent és mesmes hazards avec luy. Cependant la mer enfin s'appaise, le danger se passe, et l'asseurance redonnant à un chascun la liberté de causer, voire mesme de railler, un certain voluptueux asiatique, se mocquant du stoycien, luy reprochoit

qu'il avoit eu peur, et qu'il estoit devenu hasve et pasle au danger, et que luy au contraire estoit demeuré ferme et sans effroy. A quoy le stoycien repartit par le recit de ce que Aristippus, philosophe socratique, avoit respondu à un homme, qui, pour mesme subjet, l'avoit picqué d'un mesme reproche : Car, luy dit-il, toy tu as eu rayson de ne t'estre point soucié pour l'ame d'un meschant broüillon; mais moy, j'eusse eu tort de ne point craindre la perte de l'ame d'Aristippus; et le bon de l'histoire est, que Aulus Gellius, tesmoin oculaire, la recite : mais quant à la repartie qu'elle contient, le stoycien qui la fit favorisa plus sa promptitude que sa cause, puisqu'alleguant un compaignon de sa crainte, il laissa preuve par deux irreprochables tesmoins que les stoyciens estoient touschez de la crainte, et de la crainte qui respand ses effects és yeux, au visage, et en la contenance, et qui par consequent est une passion.

Grande folie de vouloir estre sage d'une sagesse impossible! l'Eglise certes a condamné la folie de ceste sagesse, que certains anachoretes presomptueux voulurent introduire jadis, contre lesquels toute l'Escriture, mais surtout le grand Apostre, crie : Que nous avons *une loy en nos corps, qui respugne à la loy de nostre esprit* (Rom. 7). « Entre nous autres chrestiens, dit le grand sainct Augustin, selon les Escritures sainctes, et la doctrine saine, les citoyens de la sacrée cité de Dieu, vivant selon Dieu, au pelerinage de ce monde, craignent, desirent, se deüillent et resjoüyssent; » ouy mesme, le roy souverain de ceste cité a craint, desiré, s'est doulu et resjoüy jusques à pleurer, blesmir, trembler, et suër le sang, bien qu'en luy ces mouvemens n'ont pas esté des passions pareilles aux nostres; dont le grand sainct Hierosme, et apres luy l'eschole, ne les a pas osé nommer du nom de *passions*, pour la reverence de la personne en laquelle ils estoient, ains du nom respectueux de *propassions*, pour tesmoigner que les mouvemens sensibles en Nostre Seigneur y tenoient lieu de passion, bien qu'ils ne fussent pas passions; d'autant qu'il ne pastissoit ou souffroit chose quelconque de la part d'icelles, sinon ce que bon luy sembloit, et comme il luy playsoit, les gouvernant et manyant à son gré, ce que nous ne faysons pas, nous autres pecheurs, qui souffrons et pastissons ces mouvemens en desordre, contre nostre gré, avec un grand prejudice du bon estat et police de nos ames.

CHAPITRE IV.

Que l'amour domine sur toutes les affections et passions, et que mesme il gouverne la volonté, bien que la volonté ayt aussi domination sur luy.

L'amour estant la premiere complaysance que nous avons au bien, ainsi que nous dirons tantost, certes il precede le desir; et d'effect, qu'est-ce que l'on desire, sinon ce que l'on ayme? Il precede la délectation; car, comme pourroit-on se resjoüyr en la joüyssance d'une chose, si on ne l'aymoit pas? Il precede l'esperance; car on n'espere que le bien qu'on ayme. Il precede la hayne,

car nous ne hayssons le mal, que pour l'amour que nous avons envers le bien : ainsi le mal n'est pas mal, sinon parce qu'il est contraire au bien; et c'en est de mesme, Theotime, de toutes autres passions ou affections, car elles proviennent toutes de l'amour, comme de leur source et racine.

C'est pourquoy, les autres passions ou affections sont bonnes ou mauvaises, vicieuses ou vertueuses, selon que l'amour, duquel elles procedent, est bon ou mauvais. Car il respand tellement ses qualitez sur elles, qu'elles ne semblent estre que le mesme amour. Sainct Augustin, reduisant toutes les passions et affections à quatre, comme ont fait Boëce, Ciceron, Virgile, et la pluspart de l'antiquité : L'amour, dit-il, tendant à posseder ce qu'il ayme, s'appelle convoitise ou desir; l'ayant et possedant, il s'appelle joye; fuyant ce qui luy est contraire, il s'appelle crainte : que si cela luy arrive, et qu'il le sente, il s'appelle tristesse; et partant, ces passions sont mauvaises, si l'amour est mauvais; bonnes, s'il est bon. Les citoyens de la cité de Dieu craignent, desirent, se doulent, se resjoüyssent; et parce que leur amour est droict, toutes ces affections sont aussi droictes. La doctrine chrestienne assujettit l'esprit à Dieu, afin qu'il le guide, et secoure; et assujettit à l'esprit toutes ces passions, afin qu'il les bride et modere, en sorte qu'elles soyent converties au service de la justice et vertu. La droicte volonté est l'amour bon, la volonté mauvaise est l'amour mauvais; c'est-à-dire en un mot, Theotime, que l'amour domine tellement en la volonté, qu'il la rend toute telle qu'il est.

La femme, pour l'ordinaire, change sa condition en celle de son mary, et devient noble s'il est noble, reyne s'il est roy, duchesse s'il est duc. La volonté change aussi de qualité selon l'amour qu'elle espouse : s'il est charnel, elle est charnelle; spirituelle, s'il est spirituel : et toutes les affections de desir, de joye, d'esperance, de crainte, de tristesse, comme enfans nays du maryage de l'amour avec la volonté, reçoivent aussi par consequent leurs qualitez de l'amour. Bref, Theotime, la volonté n'est esmeuë que par ses affections, entre lesquelles l'amour, comme le premier mobile, et la premiere affection, donne le branle à tout le reste, et fait tous les autres mouvemens de l'ame.

Mais pour tout cela, il ne s'ensuit pas que la volonté ne soit encore regente sur l'amour, d'autant que la volonté n'ayme qu'en voulant aymer, et, de plusieurs amours qui se presentent à elle, elle peut s'attacher à celuy que bon luy semble; autrement, il ny auroit point d'amour, ny prohibé, ny commandé. Elle est donc maistresse sur les amours, comme une damoiselle sur les amans qui la recherchent, parmy lesquels elle peut eslire celuy qu'elle veut. Mais tout ainsi qu'apres le maryage elle perd sa liberté, et de maistresse devient subjette à la puissance du mary, demeurant prinse par celuy qu'elle a prins : de mesme la volonté qui choysit l'amour à son gré, apres qu'elle en a embrassé quelqu'un, elle demeure asservie sous luy; et comme la femme demeure subjette au mary qu'elle a choysy tandis qu'il vit, et que s'il meurt, elle reprend sa precedente liberté pour se remaryer à un autre : ainsi, pendant qu'un amour vit en la volonté, il y regne, et elle demeure

sousmise à ses mouvemens; que si cest amour vient à mourir, elle pourra par apres en reprendre un autre. Mais il y a une liberté en la volonté, qui ne se treuve pas en la femme maryée, et c'est que la volonté peut rejetter son amour quand elle veut, appliquant l'entendement aux motifs qui l'en peuvent degouster, et prenant resolution de changer d'object : car ainsi, pour fayre vivre et regner l'amour de Dieu en nous, nous amortissons l'amour-propre, et si nous ne pouvons l'aneantir du tout, au moins nous l'affoiblissons, en sorte que, s'il vit en nous, il n'y regne plus : comme au contraire nous pouvons, en quittant l'amour sacré, adherer à celuy des creatures, qui est l'infasme adultere que le celeste Espoux reproche si souvent aux pecheurs.

CHAPITRE V.

Des affections de la volonté.

Il n'y a pas moins de mouvemens en l'appetit intellectuel ou raysonnable, qu'on appelle *volonté*, qu'il y en a en l'appetit sensible ou sensuel; mais ceux-là sont ordinairement appellez *affections*, et ceux-cy *passions*. Les philosophes et payens ont aymé aucunement Dieu, leurs respubliques, la vertu, les sciences; ils ont hay le vice, esperé les honneurs, desesperé d'esviter la mort ou la calomnie, desiré de sçavoir, voire mesme d'estre bien-heureux apres leur mort; se sont enhardis pour surmonter les difficultez qu'il y avoit au pourchas de la vertu; ont craint le blasme, ont fuy plusieurs fautes, ont vengé l'injure publique, se sont indignez contre les tyrans, sans aucun propre interest. Or, tous ces mouvemens estoient en la partie raysonnable, puisque le sens, ny par consequent l'appetit sensuel, ne sont pas capables d'estre appliquez à ces objects; et partant, ces mouvemens estoient des affections de l'appetit intellectuel ou raysonnable, et non pas des passions de l'appetit sensuel.

Combien de fois avons-nous des passions en l'appetit sensuel ou convoitise, contraires aux affections que nous sentons en mesme tems dans l'appetit raysonnable, ou dans la volonté? Le jeune homme duquel parle sainct Hierosme (*In vita Pauli*), se coupant la langue à belles dens, et la crachant sur le nez de ceste maudite femme qui l'enflammoit à la volupté, ne tesmoignoit-il pas en la volonté une extresme affection de deplaysir, contraire à la passion du playsir que, par force, on luy faisoit sentir en la convoitise et appetit sensuel? Combien de fois tremblons-nous de crainte entre les hasards, auxquels nostre volonté nous porte, et nous fait demeurer? Combien de fois hayssons-nous les voluptez esquelles nostre appetit sensuel se playst, aymant les biens spirituels esquels il se deplayst? En cela consiste la guerre que nous sentons tous les jours entre l'esprit et la chair; entre nostre homme exterieur qui despend des sens, et l'homme interieur qui despend de la rayson; entre le vieil Adam qui suit les appetits de son Eve, ou de la convoitise, et le nouvel Adam, qui seconde la sagesse celeste et la saincte rayson.

Les stoyciens, ainsi que sainct Augustin le rapporte, nyant que l'homme sage puisse avoir des passions, confessoient neantmoins, ce semble, qu'il avoit des affections, lesquelles ils appelloient *eupathies* et bonnes passions, ou bien comme Ciceron, *constances :* car ils disoient que le Sage ne convoitoit pas, mais vouloit; qu'il n'avoit point de liesse, mais de joye; qu'il n'avoit point de crainte, mais de prevoyance et precaution, en sorte qu'il n'estoit esmeu sinon pour la rayson et selon la rayson. Pour cela ils nyoient sur tout, que l'homme sage pust jamais avoir aucune tristesse, d'autant qu'elle ne regarde que le mal survenu, et que rien n'advient en mal à l'homme sage, puisque nul n'est jamais offensé que par soy-mesme, selon leur maxime. Et certes, Theotime, ils n'eurent pas tort de vouloir qu'il y eust des eupathies et bonnes affections en la partie raysonnable de l'homme; mais ils eurent tort de dire qu'il n'y avoit point de passions en la partie sensitive, et que la tristesse ne touschoit point le cœur de l'homme sage; car, laissant à part que eux-mesmes en estoient troublez, comme il a esté dit, se pourroit-il bien fayre que la sagesse nous privast de la misericorde, qui est une vertueuse tristesse, laquelle arrive en nos cœurs pour nous porter au desir de deslivrer le prochain du mal qu'il endure? Aussi le plus homme de bien de tout le paganisme, Epictete, ne suivit pas ceste erreur, que les passions ne s'eslevassent point en l'homme sage, ainsi que saint Augustin atteste, lequel mesme monstre encore que la dissension des stoyciens avec les autres philosophes, en ce subjet, n'a esté qu'une pure dispute des parolles, et debat de langage.

Or, ces affections que nous sentons en nostre partie raysonnable, sont plus ou moins nobles et spirituelles, selon qu'elles ont leurs objects plus ou moins relevez, et qu'elles se treuvent en un degré plus eminent de l'esprit. Car, il y a des affections en nous qui procedent du discours que nous faysons, selon l'experience des sens; il y en a d'autres formées sur le discours tiré des sciences humaines; il y en a encore d'autres qui proviennent des discours faits selon la foy; et enfin il y en a qui ont leur origine du simple sentiment et acquiescement que l'ame fait à la verité et volonté de Dieu. Les premieres sont nommées *affections naturelles :* car qui est celuy qui ne desire naturellement d'avoir la santé, les provisions requises au vestir et à la nourriture, les doulces et aggreables conversations? Les secondes affections sont nommées *raysonnables*, d'autant qu'elles sont toutes appuyées sur la cognoissance spirituelle de la rayson, par laquelle nostre volonté est excitée à rechercher la tranquillité du cœur, les vertus morales, le vray honneur, la contemplation philosophique des choses eternelles. Les affections du troisiesme rang se nomment *chrestiennes*, parce qu'elles prennent leur naissance des discours tirez de la doctrine de Nostre Seigneur, qui nous fait cherir la pauvreté volontaire, la chasteté parfaicte, la gloire du paradis. Mais les affections du supresme degré sont nommées *divines et surnaturelles*, parce que luy-mesme les respand en nos esprits, et qu'elles regardent, et tendent en Dieu, sans l'entremise d'aucun discours, ny d'aucune lumiere naturelle, selon qu'il est aysé de concevoir par ce que nous dirons cy-apres, des acquiescemens et

sentimens qui se prattiquent au sanctuaire de l'ame. Et ces affections surnaturelles sont principalement trois : l'amour de l'esprit envers les beautez des mysteres de la foy, l'amour envers l'utilité des biens qui nous sont promis en l'autre vie, et l'amour envers la souveraine bonté de la tres-saincte et eternelle Divinité.

CHAPITRE VI.

Comme l'amour de Dieu domine sur les autres amours.

La volonté gouverne toutes les autres facultez de l'esprit humain : mais elle est gouvernée par son amour, qui la rend telle qu'il est. Or, entre tous les amours, celuy de Dieu tient le sceptre, et a tellement l'authorité de commander inseparablement unie et propre à sa nature, que s'il n'est le maistre, incontinent il cesse d'estre, et perit.

Ismaël ne fut point heritier avec Isaac son frere plus jeune; Esaü fut destiné au service de son frere puisné ; Joseph fut adoré, non-seulement par ses freres, mais aussi par son pere, et voire mesme par sa mere en la personne de Benjamin, ainsi qu'il l'avoit preveu ès songes de sa jeunesse. Ce n'est certes pas sans mystere que les derniers entre ces freres emportent ainsi les advantages sur leurs aisnez. L'amour divin est voirement le puisné entre toutes les affections du cœur humain : car, comme dit l'Apostre, *Ce qui est animal, est premier, et le spirituel apres* (I. Cor. 15); mais ce puisné herite de toute l'authorité, et l'amour-propre, comme un autre Esaü, est destiné à son service; et non-seulement tous les autres mouvemens de l'ame, comme ses freres, l'adorent et luy sont sousmis, mais aussi l'entendement et la volonté, qui luy tiennent lieu de pere et de mere tout est subjet à ce celeste amour, qui veut tousjours estre ou roy ou rien, ne pouvant vivre qu'il ne domine ou regne, ny regner si ce n'est souverainement.

Isaac, Jacob et Joseph, furent des enfans surnaturels; car leurs meres, Sara, Rebecca et Rachel estant steriles par nature, les conceurent par la grace de la bonté celeste : c'est pourquoy ils furent establis maistres de leurs freres. Ainsi l'amour sacré est un enfant miraculeux, puisque la volonté humaine ne le peut concevoir, si le Sainct-Esprit ne le respand dans nos cœurs; et comme surnaturel, il doit presider, et regner sur toutes les affections, voire mesme sur l'entendement et la volonté.

Et bien qu'il y ayt d'autres mouvemens surnaturels en l'ame, la crainte, la pieté, la force, l'esperance, ainsi qu'Esaü et Benjamin furent enfans surnaturels de Rachel et Rebecca; si est-ce que le divin amour est le maistre, l'heritier et le superieur, comme estant fils de la promesse, puisque c'est en sa faveur que le ciel est promis à l'homme. Le salut est montré à la Foy, il est preparé à l'Esperance; mais il n'est donné qu'à la Charité. La Foy monstre le chemin de la terre promise, comme une colomne de nuée et de feu, c'est-à-dire claire et obscure; l'Esperance nous nourrit de sa manne de suavité; mais la Charité nous y introduict, comme l'arche de l'allyance, qui nous fait le passage au Jourdain, c'est-à-dire, au jugement, et qui

demeura au milieu du peuple, en la terre celeste, promise aux vrays Israëlites, en laquelle, ny la colomne de la foy ne sert plus de guide, ny on ne se repaist plus de la manne d'esperance.

Le sainct amour fait son sejour sur la plus haute et relevée region de l'esprit, où il fait ses sacrifices et holocaustes à la Divinité, ainsi qu'Abraham fit le sien, et que Nostre Seigneur s'immola sur le coupeau du mont Calvaire, afin que, d'un lieu si relevé, il soit ouy et obëy par son peuple, c'est-à-dire, par toutes les facultez et affections de l'ame, qu'il gouverne avec une doulceur nonpareille : car l'amour n'a point de forçats, ny d'esclaves, ains reduict toutes choses à son obeyssance avec une force si delicieuse, que comme rien n'est si fort que l'amour, aussi rien n'est si aymable que sa force.

Les vertus sont en l'ame pour moderer ses mouvemens; et la charité, comme premiere de toutes les vertus, les regit et tempere toutes, non-seulement parce que le premier en chaque espece de ces choses sert de regle et mesure à tout le reste, mais aussi parce que Dieu, ayant creé l'homme à son imaige et semblance, veut que, comme en luy, tout y soit ordonné par l'amour, et pour l'amour.

CHAPITRE VII.

Description de l'amour en general.

La volonté a une si grande convenance avec le bien, que tout aussi-tost qu'elle l'apperçoit, elle se retourne de son costé, pour se complayre en iceluy, comme en son object tres-aggreable, auquel elle est si estroittement allyée, que mesme l'on ne peut desclarer sa nature que par le rapport qu'elle a avec iceluy, non plus qu'on ne sçauroit monstrer la nature du bien, que par l'allyance qu'il a avec la volonté. Car je vous prie, Theotime, qu'est-ce que le bien, sinon ce que chascun veut? et qu'est-ce que la volonté, sinon la faculté qui porte et fait tendre au bien, ou à ce qu'elle estime tel?

La volonté doncques, apperceyant et sentant le bien, par l'entremise de l'entendement qui le luy represente, ressent à mesme tems une soudaine delectation et complaysance en ce rencontre, qui l'esmeut et incline doulcement, mais puissamment vers cest object aymable, afin de s'unyr à luy; et pour parvenir à ceste unyon, elle luy fait chercher tous les moyens plus propres.

La volonté doncques a une convenance tres-estroicte avec le bien; ceste convenance produict la complaysance que la volonté ressent à sentir et appercevoir le bien; ceste complaysance esmeut et pousse la volonté au bien; ce mouvement tend à l'unyon; et enfin, la volonté esmeuë et tendante à l'unyon, cherche tous les moyens requis pour y parvenir.

Certes, à parler generalement, l'amour comprend tout cela ensemblement, comme un bel arbre, duquel la racine est la convenance de la volonté au bien; le pied en est la complaysance; sa tige c'est le mouvement; les recherches, poursuittes, et autres efforts, en sont les branches; mais l'unyon et joüyssance est le fruict. Ainsi

l'amour semble estre composé de ces cinq principales parties, sous lesquelles une quantité d'autres petites pieces sont contenuës, comme nous verrons à la suitte de l'œuvre.

Considerons, de grace, la prattique d'un amour insensible entre l'aymant et le fer : car c'est la vraye imaige de l'amour sensible et volontaire, duquel nous parlons. Le fer doncques a une telle convenance avec l'aymant, qu'aussi-tost qu'il en apperçoit la vertu, il se retourne devers luy; puis il commence soudain à se remüer et demener par des petits tressaillemens, tesmoignant en cela la complaysance qu'il ressent, en suitte de laquelle il s'advance et se porte vers l'aymant, cherchant tous les moyens qu'il peut pour s'unyr avec iceluy. Ne voylà pas toutes les parties d'un vif amour bien representées en ces choses inanimées?

Mais enfin pourtant, Theotime, la complaysance, et le mouvement ou escoulement de la volonté en la chose aymable est, à proprement parler, *l'amour;* en sorte neantmoins que la complaysance ne soit que le commencement de l'amour, et le mouvement ou escoulement du cœur qui s'ensuit soit le vray amour essentiel : si que l'un et l'autre peut estre voirement nommé *amour*, mais diversement. Car, comme l'aube du jour peut estre appellée *jour*, aussi ceste premiere complaysance du cœur en la chose aymée peut estre nommée *amour*, parce que c'est le premier ressentiment de l'amour; mais, comme le vray cœur du jour se prend dés la fin de l'aube jusques au soleil couché, aussi la vraye essence de l'amour consiste au mouvement et escoulement du cœur, qui suit immédiatement la complaysance et se termine à l'unyon. Bref, la complaysance est le premier esbranlement ou la premiere esmotion que le bien fait en la volonté, et ceste esmotion est suivie du mouvement et escoulement par lequel la volonté s'advance et s'approche de la chose aymée, qui est le vray et propre amour. Disons ainsi : Le bien empoigne, saysit et lye le cœur par la complaysance; mais, par l'amour, il l'attire, conduict et ameine à soy; par la complaysance il le fait sortir, mais, par l'amour, il luy fait fayre le chemin et le voyage; la complaysance, c'est le resveil du cœur, mais l'amour en est l'action; la complaysance le fait lever, mais l'amour le fait marcher; le cœur estend ses aisles par la complaysance, mais l'amour est son vol. L'amour doncques, à parler distinctement et precieusement, n'est autre chose que le mouvement, escoulement, et advancement du cœur envers le bien.

Plusieurs grands personnages ont creu que l'amour n'estoit autre chose que la mesme complaysance; en quoy ils ont eu beaucoup d'apparence de rayson : car, non-seulement le mouvement d'amour prend son origine de la complaysance que le cœur ressent à la premiere rencontre du bien, et aboutit à une seconde complaysance, qui revient au cœur par l'unyon à la chose aymée; mais, oultre cela, il tient sa conservation de la complaysance, et ne peut vivre que par elle, qui est sa mere et sa nourrice : si que soudain que la complaysance cesse, l'amour cesse; et comme l'abeille nayssant dedans le miel, se nourrit du miel, et ne vole que pour le miel, ainsi l'amour nayst de la complaysance, se maintient par la complaysance, et tend à la complaysance. Le poids des choses les es-

branle, les meut et les arreste : c'est le poids de la pierre qui luy donne l'esmotion et le bransle à la descente, soudain que les empeschemens luy sont ostez; c'est le mesme poids qui luy fait continuer son mouvement en bas; et c'est enfin le mesme poids encore qui la fait arrester et s'accoiser, quand elle est arrivée en son lieu. Ainsi est-ce de la complaysance qui esbranle la volonté : c'est elle qui la meut et c'est elle qui la fait reposer en la chose aymée, quand elle s'est unie à icelle. Ce mouvement d'amour estant doncques ainsi despendant de la complaysance, en sa nayssance, conservation et perfection, et se treuvant tousjours inseparablement conjoinct avec icelle, ce n'est pas merveille, si ces grands esprits ont estimé que l'amour et la complaysance fussent une mesme chose, bien qu'en vérité, l'amour estant une vraye passion de l'ame, il ne peut estre la simple complaysance, mais faut qu'il soit le mouvement qui procede d'icelle.

Or, ce mouvement causé par la complaysance dure jusques à l'unyon ou joüyssance. C'est pourquoy, quand il tend à un bien present, il ne fait autre chose que de pousser le cœur, le serrer, joindre et appliquer à la chose aymée, de laquelle par ce moyen il joüyt; et lors on l'appelle *amour de complaysance*, parce que soudain qu'il est nay de la premiere complaysance, il se termine à l'autre seconde qu'il reçoit en l'unyon de son object present. Mais quand le bien, devers lequel le cœur s'est retourné, incliné, et esmeu, se treuve esloigné, absent ou futur, ou que l'unyon ne se peut pas encore fayre si parfaictement qu'on pretend; alors le mouvement d'amour, par lequel le cœur tend, s'advance, et aspire à cest object absent, s'appelle proprement *desir*; car le desir n'est autre chose que l'appetit, convoitise, ou cupidité des choses que nous n'avons pas, et que neantmoins nous pretendons d'avoir.

Il y a encore certains mouvemens d'amour, par lesquels nous desirons les choses que nous n'attendons, ny pretendons nullement; comme quand nous disons : Que ne suis-je maintenant en paradis! Je voudrois estre roy! Pleust à Dieu que je fusse plus jeune! A la mienne volonté que je n'eusse jamais peché! et semblables choses. Or, ce sont des desirs, mais desirs imparfaicts, lesquels, ce me semble, à proprement parler, s'appellent *souhaicts* et de fait, telles affections ne s'expriment pas comme les desirs : car, quand nous exprimons nos vrais desirs, nous disons : Je desire; mais quand nous exprimons nos desirs imparfaicts, nous disons : Je desirerois, ou : Je voudrois. Nous pouvons bien dire : Je desirerois d'estre jeune; mais nous ne disons pas : Je desire d'estre jeune, puisque cela n'est pas possible; et ce mouvement s'appelle *souhaict*, ou, comme disent les scholastiques, *velleyté*, qui n'est autre chose qu'un commencement de vouloir, lequel n'a point de suitte, d'autant que la volonté, voyant qu'elle ne peut atteindre à cest object, à cause de l'impossibilité ou de l'extresme difficulté, elle arreste son mouvement, et le termine en ceste simple affection de souhaict; comme si elle disoit : Ce bien que je voy, et auquel je ne puis pretendre, m'est à la verité fort aggreable; et bien que je ne le puis vouloir ny esperer, si est-ce que, si je le pouvois vouloir ou desirer, je le desirerois et voudrois volontiers.

Bref, ces souhaicts ou velleytez ne sont autre chose qu'un petit amour, qui se peut appeller amour de simple approbation, parce que, sans aucune pretention, l'ame aggrée le bien qu'elle cognoist, et ne le pouvant desirer en effect, elle proteste qu'elle le desireroit volontiers, et que vrayement il est desirable.

Ce n'est pas encore tout, Theotime; car il y a des desirs et souhaicts qui sont encore plus imparfaicts que ceux que nous venons de dire, d'autant que leur mouvement n'est pas arresté par l'impossibilité, ou extresme difficulté, mais par la seule incompatibilité qu'ils ont avec des autres desirs ou vouloirs plus puissans : comme quand un malade desire de manger des potirons, ou melons, et quoyqu'il en ayt à son commandement, il ne veut neantmoins pas en manger, parce qu'il craint d'empirer son mal; car, qui ne void deux desirs en cest homme, l'un de manger des potirons, et l'autre de guarir? Mais, parce que celuy de guarir est plus grand, il estouffe et suffocque l'autre, l'empeschant de produire aucun effect. Jephté souhaictoit de conserver sa fille; mais, parce que cela estoit incompatible avec le desir d'observer son vœu, il voulut ce qu'il ne souhaictoit pas, qui estoit de sacrifier sa fille, et souhaicta ce qu'il ne voulut pas, qui estoit de conserver sa fille (Jud. 11). Pilate et Herode souhaictoient de deslivrer, l'un le Sauveur, l'autre le Precurseur; mais parce que ces souhaicts estoient incompatibles, l'un avec le desir de complayre aux Juifs et à Cesar, l'autre à Herodias et à sa fille, ce furent des souhaicts vayns et inutiles (Matth. 27, Marc. 6). Or, à mesure que les choses incompatibles avec ce qui est souhaicté sont moins aymables, les souhaicts sont plus imparfaicts, puisqu'ils sont arrestez, et comme estouffez par de si foibles contraires. Ainsi le souhaict qu'Herode eut de ne point fayre mourir sainct Jean, fut plus imparfaict que celuy que Pilate avoit de deslivrer Nostre Seigneur : car celuy-cy craignoit la calomnie, et l'indignation du peuple et de Cesar; et celuy-là, de contrister une seule femme.

Et ces souhaicts qui sont arrestez, non point par l'impossibilité, mais par l'incompatibilité qu'ils ont avec des plus puissans desirs, s'appellent voirement *souhaicts* et *desirs*, mais souhaicts vayns, suffocquez et inutiles. Selon les souhaicts des choses impossibles, nous disons : Je souhaicte, mais je ne puis; et selon les souhaicts des choses possibles, nous disons : Je souhaicte, mais je ne veux pas.

CHAPITRE VIII.

Quelle est la convenance qui excite l'amour.

Nous disons que l'œil void, l'aureille entend, la langue parle, l'entendement discourt, la memoire se ressouvient, et la volonté ayme; mais nous sçavons bien toutesfois que c'est l'homme, à proprement parler, qui, par diverses facultez et differens organes, fait toute ceste varieté d'operations. C'est doncques aussi l'homme qui, par la faculté affective, que nous appellons *volonté*, tend et se complayst au bien, et qui a ceste grande convenance avec iceluy, laquelle est la source et origine de l'amour. Or, ceux-

là n'ont pas bien rencontré qui ont creu que la ressemblance estoit la seule convenance qui produisit l'amour. Car, qui ne sçayt que les vieillards les plus sensez ayment tendrement et cherement les petits enfans, et sont reciproquement aymez d'eux; que les sçavans ayment les ignorans, pourveu qu'ils soyent dociles; et les malades leurs medecins? Que si nous pouvons tirer quelque argument de l'imaige d'amour, qui se void és choses insensibles, quelle ressemblance peut fayre tendre le fer à l'aymant? Un aymant n'a-t-il pas plus de ressemblance avec un autre aymant, ou avec une autre pierre, qu'avec le fer, qui est d'un genre tout different? Et bien que quelques-uns, pour reduire toutes les convenances à la ressemblance, asseurent que le fer tire le fer, et l'aymant tire l'aymant; si est-ce qu'ils ne sçauroient rendre rayson pourquoy l'aymant tire plus puissamment le fer, que le fer ne tire le fer mesme. Mais, je vous prie, quelle similitude y a-t-il entre la chaux et l'eau, ou bien entre l'eau et l'esponge? et neantmoins la chaux et l'esponge prennent l'eau avec une avidité nonpareille, et tesmoignent envers elle un amour insensible extraordinaire. Or, il en est de mesme de l'amour humain : car il se prend quelquesfois plus fortement entre des personnes de contraires qualitez, qu'entre celles qui sont fort semblables. La convenance doncques, qui cause l'amour, ne consiste pas tousjours en la ressemblance, mais en la proportion, rapport ou correspondance de l'amant à la chose aymée. Car ainsi, ce n'est pas la ressemblance qui rend aymable le medecin au malade, ains la correspondance de la necessité de l'un avec la suffisance de l'autre, d'autant que l'un a besoin du secours que l'autre peut donner; comme aussi le medecin ayme le malade, et le sçavant son apprentif, parce qu'ils peuvent exercer leurs facultez sur eux. Les vieillards ayment les enfans, non point par sympathie, mais d'autant que l'extresme simplicité, foiblesse et tendreté des uns rehausse et fait mieux paroistre la prudence et asseurance des autres; et ceste dissemblance est aggreable : au contraire, les petits enfans ayment les vieillards, parce qu'ils les voyent amusez et embesongnez d'eux, et que, par un sentiment secret, ils cognoissent qu'ils ont besoin de leur conduitte. Les accords de musique se font en la discordance, par laquelle les voix dissemblables se correspondent, pour toutes ensemble fayre un seul rencontre de proportion : comme la dissemblance des pierres precieuses et des fleurs fait l'aggreable composition de l'esmail et de la diapreure. Ainsi, l'amour ne se fait pas tousjours par la ressemblance et sympathie, ains par la correspondance et proportion, qui consiste en ce que, par l'unyon d'une chose à une autre, elles puissent recevoir mutuellement de la perfection, et devenir meilleures. La teste certes ne ressemble pas au corps, ny la main au bras, mais neantmoins ces choses ont une si grande correspondance, et joignent si proprement l'une à l'autre, que par leur mutuelle conjonction, elles s'entre-perfectionnent excellemment. C'est pourquoy, si ces parties-là avoient chascune une ame distincte, elles s'entr'aymeroient parfaictement, non point par ressemblance, car elles n'en ont point ensemble, mais pour la correspondance qu'elles ont à leur mutuelle perfection. En ceste sorte, les melancholiques et les

Bref, ces souhaicts ou velleytez ne sont autre chose qu'un petit amour, qui se peut appeller amour de simple approbation, parce que, sans aucune pretention, l'ame aggrée le bien qu'elle cognoist, et ne le pouvant desirer en effect, elle proteste qu'elle le desireroit volontiers, et que vrayement il est desirable.

Ce n'est pas encore tout, Theotime; car il y a des desirs et souhaicts qui sont encore plus imparfaicts que ceux que nous venons de dire, d'autant que leur mouvement n'est pas arresté par l'impossibilité, ou extresme difficulté, mais par la seule incompatibilité qu'ils ont avec des autres desirs ou vouloirs plus puissans : comme quand un malade desire de manger des potirons, ou melons, et quoyqu'il en ayt à son commandement, il ne veut neantmoins pas en manger, parce qu'il craint d'empirer son mal; car, qui ne void deux desirs en cest homme, l'un de manger des potirons, et l'autre de guarir? Mais, parce que celuy de guarir est plus grand, il estouffe et suffocque l'autre, l'empeschant de produire aucun effect. Jephté souhaictoit de conserver sa fille; mais, parce que cela estoit incompatible avec le desir d'observer son vœu, il voulut ce qu'il ne souhaictoit pas, qui estoit de sacrifier sa fille, et souhaicta ce qu'il ne voulut pas, qui estoit de conserver sa fille (Jud. 11). Pilate et Herode souhaictoient de deslivrer, l'un le Sauveur, l'autre le Precurseur; mais parce que ces souhaicts estoient incompatibles, l'un avec le desir de complayre aux Juifs et à Cesar, l'autre à Herodias et à sa fille, ce furent des souhaicts vayns et inutiles (Matth. 27, Marc. 6). Or, à mesure que les choses incompatibles avec ce qui est souhaicté sont moins aymables, les souhaicts sont plus imparfaicts, puisqu'ils sont arrestez, et comme estouffez par de si foibles contraires. Ainsi le souhaict qu'Herode eut de ne point fayre mourir sainct Jean, fut plus imparfaict que celuy que Pilate avoit de deslivrer Nostre Seigneur : car celuy-cy craignoit la calomnie, et l'indignation du peuple et de Cesar; et celuy-là, de contrister une seule femme.

Et ces souhaicts qui sont arrestez, non point par l'impossibilité, mais par l'incompatibilité qu'ils ont avec des plus puissans desirs, s'appellent voirement *souhaicts* et *desirs*, mais souhaicts vayns, suffocquez et inutiles. Selon les souhaicts des choses impossibles, nous disons : Je souhaicte, mais je ne puis; et selon les souhaicts des choses possibles, nous disons : Je souhaicte, mais je ne veux pas.

CHAPITRE VIII.

Quelle est la convenance qui excite l'amour.

Nous disons que l'œil void, l'aureille entend, la langue parle, l'entendement discourt, la memoire se ressouvient, et la volonté ayme; mais nous sçavons bien toutesfois que c'est l'homme, à proprement parler, qui, par diverses facultez et differens organes, fait toute ceste varieté d'operations. C'est doncques aussi l'homme qui, par la faculté affective, que nous appellons *volonté*, tend et se complayst au bien, et qui a ceste grande convenance avec iceluy, laquelle est la source et origine de l'amour. Or, ceux-

joyeux, les aigres et les doulx s'entr'ayment quelquesfois reciproquement, pour les mutuelles impressions qu'ils reçoivent les uns des autres, au moyen desquelles leurs humeurs sont mutuellement moderées.

Mais quand ceste mutuelle correspondance est conjoincte avec la ressemblance, l'amour sans doubte s'engendre bien plus puissamment; car, la similitude estant la vraye imaige de l'unité, quand deux choses semblables s'unissent par correspondance à mesme fin, il semble que ce soit plutost unité qu'unyon.

La convenance doncques de l'amant à la chose aymée est la premiere source de l'amour, et ceste convenance consiste à la correspondance, qui n'est autre chose que le mutuel rapport, qui rend les choses propres à s'unyr, pour s'entre-communiquer quelque perfection. Mais cecy s'entendra de mieux en mieux par le progrez du discours.

CHAPITRE IX.

Que l'amour tend à l'unyon.

Le grand Salomon descrit d'un air delicieusement admirable les amours du Sauveur et de l'ame devote, en ce divin ouvrage que, pour son excellente suavité, on appelle le *Cantique des cantiques*. Et pour nous eslever plus doucement à la consideration de cest amour spirituel, qui s'exerce entre Dieu et nous, par la correspondance des mouvemens de nos cœurs avec les inspirations de sa divine Majesté, il employe une perpetuelle representation des amours d'un chaste berger et d'une pudique bergere. Or, faysant parler l'espouse la premiere, comme par maniere d'une certaine surprise d'amour, il y fait fayre d'abord cest eslancement : *Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche!* (Cant. 1). Voyez-vous, Theotime, comme l'ame, en la personne de ceste bergere, ne pretend, par le premier souhaict qu'elle exprime, qu'une chaste unyon avec son espoux, comme protestant que c'est l'unique fin à laquelle elle aspire, et pour laquelle elle respire; car, je vous prie, qui veut dire autre chose ce premier souspir : *Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche?*

Le bayser, de tout tems, comme par instinct naturel, a esté employé pour representer l'amour parfaict, c'est-à-dire, l'unyon des cœurs; et non sans cause. Nous faysons sortir et paroistre nos passions, et les mouvemens que nos ames ont communs avec les animaux, en nos yeux, és sourcils, au front et en tout le reste du visage. *On cognoist l'homme au visage*, dit l'Escriture (Eccli. 19); et Aristote, rendant rayson de ce qu'à l'ordinaire on ne peinct sinon la face des grands hommes, c'est d'autant, dit-il, que le visage monstre qui nous sommes.

Mais pourtant, nous ne respandons nos discours ny les pensées qui procedent de la portion spirituelle de nos ames, que nous appellons *rayson*, et par laquelle nous sommes differens d'avec les animaux, sinon par nos parolles, et par consequent, par le moyen de la bouche : si que, verser son ame et respandre son cœur, n'est autre chose que parler : *Versez devant Dieu vos cœurs*, dit le Psal-

miste (Ps. 61), c'est-à-dire, exprimez et prononcez les affections de vostre cœur, par parolles. Et la devote mere de Samuël, prononçant ses prieres, quoyque si bellement qu'à peyne voyoit-on le mouvement de ses levres, *j'ay respandu*, dit-elle, *mon ame devant Dieu* (1. Reg. 1). En ceste sorte, on applique une bouche à l'autre quand on se bayse, pour tesmoigner qu'on voudroit verser les ames, l'une dedans l'autre reciproquement, pour les unyr d'une unyon parfaicte; et pour ce qu'en tout tems et entre les plus saincts hommes du monde, le bayser a esté le signe de l'amour et dilection, aussi fut-il employé universellement entre tous les premiers chrestiens, comme le grand sainct Paul tesmoigne, quand il dit aux Romains et Corinthiens : *Salüez-vous mutuellement les uns les autres par le sainct bayser* (Rom. 16; 1. Cor. 16); et comme plusieurs tesmoignent, Judas, en la prinse de Nostre Seigneur, employa le bayser pour le fayre cognoistre, parce que ce divin Sauveur baysoit ordinairement ses disciples, quand il les rencontroit, et non-seulement ses disciples, mais aussi les petits enfans, qu'il prenoit amoureusement en ses bras, comme il fit celuy par la comparayson duquel il invita si solemnellement ses disciples à la charité du prochain (Marc. 9), que plusieurs estiment avoir esté sainct Martial, comme l'evesque Jansenius[1] le rapporte.

Ainsi doncques, le bayser estant la vive marque de l'unyon des cœurs, l'espouse, qui ne pretend en toutes ses poursuittes que d'estre unie avec son bien-aymé : *Qu'il me bayse*, dit-elle, *d'un bayser de sa bouche;* comme si elle s'escrioit : Tant de souspirs et de traicts enflammez, que mon amour jette incessamment, n'impetreront-ils jamais ce que mon ame desire? Je cours; hé, n'atteindray-je jamais au prix pour lequel je m'eslance, ce qui est d'estre unie, cœur à cœur, esprit à esprit, avec mon Dieu, mon espoux, et ma vie? Quand sera-ce que je respandray mon ame dans son cœur, et qu'il versera son cœur dedans mon ame, et qu'ainsi heureusement unis, nous vivrons inseparables?

Quand l'Esprit divin veut exprimer un amour parfaict, il employe presque tousjours les parolles d'unyon et de conjonction. *En la multitude des croyans*, dit sainct Luc, *il n'y avoit qu'un cœur et qu'une ame* (Act. 4). Nostre Seigneur pria son Pere pour tous les fidelles afin qu'ils fussent tous *une mesme chose* (Joan. 17). Sainct Paul nous advertit que *nous soyons soigneux de conserver l'unité d'esprit, par l'unyon de la paix* (Ephes. 4). Ces unitez de cœur, d'ame et d'esprit, signifient la perfection de l'amour, qui joinct plusieurs ames en une. Ainsi est-il dit, que l'*ame de Jonathas estoit collée à l'ame de David* (1. Reg. 18), c'est-à-dire, comme l'Escriture adjouste, *il ayma David comme son ame propre.* Le grand Apostre de France, tant selon son sentiment, que rapportant celuy de son Hierothée, escrit, je pense, cent fois en un seul chapitre des *Noms divins*, que l'amour est unifique, unissant, ramassant, resserrant, recüeillant et rapportant les choses à l'unité. Sainct Gregoire de Nazianze et sainct Augustin disent que leurs amys avec eux n'avoient qu'une ame; et Aristote, appreuvant desjà

[1] Evêque de Gand, *Comment. sur S. Marc.*

de son tems ceste façon de parler : Quand, dit-il, nous voulons exprimer combien nous aymons nos amys, nous disons : L'ame de celuy-cy et mon ame n'est qu'une : la hayne nous separe, et l'amour nous assemble. La fin doncques de l'amour n'est autre chose que l'unyon de l'amant à la chose aymée.

CHAPITRE X.

Que l'unyon à laquelle l'amour pretend est spirituelle.

Il faut pourtant prendre garde qu'il y a des unyons naturelles, comme celle de ressemblance, consanguinité, et de la cause avec son effect ; et d'autres, lesquelles n'estant pas surnaturelles, peuvent estre dites *volontaires*, car, bien qu'elles soyent selon la nature, elles ne se font neantmoins que par nostre volonté, comme celle qui prend son origine des bienfaicts, qui unissent indubitablement celuy qui les reçoit à celuy qui les fait, celle de la conversation et compaignie, et autres semblables. Or, quand l'unyon est naturelle, elle produict l'amour ; et l'amour qu'elle produict nous porte à une nouvelle unyon volontaire, qui perfectionne la naturelle : ainsi le pere et le fils, la mere et la fille, ou deux freres, estant naturellement unis par la communication d'un mesme sang, sont excitez par ceste unyon à l'amour, et par l'amour sont portez à une unyon de volonté et d'esprit, qui peut estre ditte *volontaire*, d'autant qu'encore que son fondement soit naturel, son affection neantmoins est deliberée ; et en ces amours produicts par l'unyon naturelle, il ne faut point chercher d'autre correspondance que celle de l'unyon mesme, par laquelle la nature, prevenant la volonté, l'oblige d'appreuver, aymer et perfectionner l'unyon qu'elle a desjà faite. Mais, quant aux unyons volontaires, elles sont posterieures à l'amour et effect, et causes neantmoins d'iceluy, comme sa fin et pretention unique : en sorte que, comme l'amour tend à l'unyon, ainsi l'unyon estend bien souvent et aggrandit l'amour, car l'amour fait chercher la conversation, et la conversation nourrit souvent et accroist l'amour ; l'amour fait desirer l'unyon nuptiale, et ceste unyon reciproquement conserve et dilate l'amour : si que il est vray en tous sens, que l'amour tend à l'unyon.

Mais à quelle sorte d'unyon tend-il ? N'avez-vous pas remarqué, Theotime, que l'Espouse sacrée exprime son souhaict d'estre unie avec son Espoux, par le bayser, et que le bayser represente l'unyon spirituelle, qui se fait par la recipropre communication des ames. Certes, c'est l'homme qui ayme, mais il ayme par la volonté, et partant, la fin de son amour est de la nature de sa volonté ; mais sa volonté est spirituelle, c'est pourquoy l'unyon que son amour pretend est aussi spirituelle, d'autant plus que le cœur, siege et source de l'amour, non-seulement ne seroit pas perfectionné par l'unyon qu'il auroit aux choses corporelles, mais en seroit avily.

Ce n'est pas, Theotime, qu'il n'y ayt quelque sorte de passions en l'homme, lesquelles, comme le guy vient sur les arbres par maniere d'excrement, surcroissance et superfluité, nayssent aussi bien souvent parmy l'amour, et autour de l'amour ; mais neant-

moins elles ne sont pas ny l'amour, ny partie de l'amour, ains sont des excremens et superfluitez d'iceluy, lesquelles non-seulement ne sont pas profittables pour maintenir ou perfectionner l'amour, mais au contraire l'endommagent grandement, l'affoiblissent, et en fin finale, si on ne les retranche, le ruynent tout à fait : de quoy voicy la rayson.

A mesure que nostre ame s'employe à plus d'operations, ou de mesme sorte, ou de diverses sortes, elle les fait moins parfaictement et vigoureusement, parce qu'estant finie, sa vertu d'agir l'est aussi si que fournissant son activité à diverses operations, il est force que chascune d'icelles en ayt moins; par ainsi les hommes fort attentifs à plusieurs choses, le sont moins à chascune d'icelles. On ne sçauroit exactement considerer les traicts d'un visage par la vuë, et à mesme tems exactement escouter l'harmonie d'une excellente musique: ny en un mesme tems estre attentif à la figure et à la couleur. Si nous sommes affectionnez à parler, nous ne sçaurions avoir attention à autre chose.

Ce n'est pas que je ne sçache ce qu'on dit de Cesar, et que je ne croye ce que tant de grands personnages ont asseuré d'Origene, que leur attention pouvoit à mesme tems s'appliquer à plusieurs objects; mais pourtant chascun confesse qu'à mesure qu'ils l'appliquoient à plus d'objects, elle estoit moindre à chascun d'iceux. Il y a donc de la difference entre voir, ouyr, ou sçavoir plus, et voir, ouyr, ou sçavoir mieux : car qui void mieux, void moins; et qui void plus, ne void pas si bien. Il est rare que ceux qui sçavent beaucoup, sçachent bien ce qu'ils sçavent, parce que la vertu et force de l'entendement espanché en la cognoissance de plusieurs choses est moins forte et vigoureuse que quand elle est ramassée à la consideration d'un seul object. Quand doncques l'ame employe sa vertu affective à diverses sortes d'operations amoureuses, il est force que son action ainsi divisée soit moins vigoureuse et parfaicte. Nous avons trois sortes d'actions amoureuses, les spirituelles, les raysonnables, et les sensuelles. Quand l'amour escoule sa force par toutes ces trois operations, il est sans doubte plus estendu, mais moins tendu : et quand il ne s'escoule que par une sorte d'operations, il est plus tendu, quoyque moins estendu. Ne voyons-nous pas que le feu symbole de l'amour, forcé de sortir par la seule bouche du canon, fait un esclat prodigieux, qu'il feroit beaucoup moindre, s'il avoit ouverture par deux ou par trois endroicts? Puis doncques que l'amour est un acte de nostre volonté, qui le veut avoir non-seulement noble et genereux, mais fort, vigoureux et actif, il en faut retenir la vertu et la force dans les limites des operations spirituelles; car, qui voudroit l'appliquer aux operations de la partie sensible ou sensitive de nostre ame, il affoibliroit d'autant les operations intellectuelles, esquelles toutesfois consiste l'amour essentiel.

Les philosophes anciens ont recogneu qu'il y avoit deux sortes d'extase, dont l'une nous portoit au-dessus de nous-mesmes, et l'autre nous ravaloit au-dessous de nous-mesmes; comme s'ils eussent voulu dire que l'homme estoit d'une nature moyenne entre les anges et les bestes, participant de la nature angelique en sa partie

intellectuelle, et de la nature bestiale en sa partie sensitive, et que neantmoins il pouvoit, par l'exercice de sa vie et par un continuel soing de soy-mesme, s'oster et desloger de ceste moyenne condition, d'autant que, s'appliquant et exerçant beaucoup aux actions intellectuelles, il se rendoit plus semblable aux anges qu'il ne l'estoit aux bestes : que s'il s'appliquoit beaucoup aux actions sensuelles, il descendoit de sa moyenne condition, et s'approchoit de celle des bestes; et parce que l'extase n'est autre chose que la sortie qu'on fait de soy-mesme, de quelque costé que l'on en sorte, on est vrayement en extase. Ceux doncques qui, touschez des voluptez divines et intellectuelles, laissent ravir leur cœur aux sentimens d'icelles, sont voirement hors d'eux-mesmes, c'est-à-dire, au-dessus de la condition de leur nature; mais par une bien-heureuse et desirable sortie, par laquelle, entrant en un estat plus noble et relevé, ils sont autant anges par l'operation de leur ame, comme ils sont hommes par la substance de leur nature, et doivent estre dits ou anges humains, ou hommes angeliques. Au contraire, ceux qui, allechez des playsirs sensuels, appliquent leur ame à la jouyssance d'iceux, ils descendent de leur moyenne condition à la plus basse des bestes brutes, et meritent autant d'estre appellez brutaux par leurs operations, comme ils sont hommes par leur nature; mal-heureux, en ce qu'ils ne sortent hors d'eux-mesmes que pour entrer en une condition infinyment indigne de leur estat naturel.

Or, à mesure que l'extase est plus grande, ou au-dessus de nous, ou au-dessous de nous, plus elle empesche nostre ame de retourner à soy-mesme, et de fayre les operations contraires à l'extase en laquelle elle est. Ainsi ces hommes angeliques, qui sont ravis en Dieu et aux choses celestes, perdent tout à fait, tandis que leur extase dure, l'usage et l'attention des sens, le mouvement et toutes actions exterieures, parce que leur ame, pour appliquer sa vertu et activité plus entierement et attentivement à ce divin object, la retire et ramasse de toutes ses autres facultez, pour la contourner de ce costé-là : et de mesme les hommes brutaux, ravis en la volupté sensuelle, et particulierement quand c'est en celle du sens general, perdent tout à fait l'usage et l'attention de la rayson et l'entendement, parce que leur miserable ame, pour sentir plus entierement l'object brutal, se divertit des operations spirituelles, pour s'enfoncer et convertir du tout aux bestiales et brutales : imitant en cela mystiquement, les uns Hely ravy en haut sur le char enflammé entre les anges (IV. Reg. 2), et les autres Nabuchodonosor abruty et ravalé au rang des bestes farouches (Dan. 4).

Maintenant je dy que quand l'ame prattique l'amour par les actions sensuelles, et qui la portent au-dessous de soy, il est impossible qu'elle n'affoiblisse d'autant plus l'exercice de l'amour superieur; de sorte que, tant s'en faut que l'amour vray et essentiel soit aydé et conservé par l'unyon à laquelle l'amour sensuel tend, qu'au contraire il s'affoiblit, se dissipe, et perit par icelle. Les bœufs de Job labouroient la terre, tandis que les anes inutiles paissoient autour d'eux (Job. 1), mangeant les pasturages deus aux bœufs qui travailloient. Tandis que la partie intellectuelle de nostre ame travaille à l'amour honneste et vertueux, sur quelque object qui en

est digne, il arrive souvent que les sens et facultez de la partie inferieure tendent à l'unyon qui leur est propre, et leur sert de pasture, bien que l'unyon ne soit deuë qu'au cœur et à l'esprit, qui seul aussi peut produire le vray et substantiel amour.

Helisée, ayant guary Naaman le Syrien, se contenta de l'avoir obligé, refusant au reste son or, son argent, et les meubles qu'il luy avoit offerts; mais Giezy, cest infidelle serviteur, *courant apres* iceluy, demanda et print, oultre le gré de son maistre, ce qu'il avoit refusé (IV. Reg. 5). L'amour intellectuel et cordial, qui est certes, ou qui doit estre le maistre en nostre ame, refuse toutes sortes d'unyons corporelles et sensuelles, et se contente en la simple bienveuillance; mais les puissances de la partie sensitive, qui sont ou doivent estre les servantes de l'esprit, demandent, cherchent et prennent ce qui a esté refusé par la rayson, et, sans prendre permission d'icelle, s'advancent à vouloir fayre leurs unyons abjectes et serviles, deshonorant, comme Giezy, la pureté de l'intention de leur maistre, qui est l'esprit : et à mesure que l'ame se convertit à telles unyons grossieres et sensibles, elle se divertit de l'unyon delicate, intellectuelle et cordiale.

Vous voyez doncques bien, Theotime, que ces unyons, qui regardent les complaysances et passions animales, non-seulement ne servent de rien à la production et conservation de l'amour, mais luy sont grandement nuysibles, et l'affoiblissent extresmement. Aussi quand l'inceste Ammon, qui pasmoit et perissoit d'amour pour Thamar, eust passé jusques aux unyons sensuelles et brutales, il fut tellement privé de l'amour cordial, qu'oncques plus il ne la peust voir, et la poussa indignement dehors, violant aussi cruellement le droict de l'amour, comme il avoit violé impudemment celuy du sang (II. Reg. 19).

Le basilique, le rosmarin, la marjolaine, l'ysope, le cloud de girofle, la canelle, la noix muscade, les citrons et le musc mis ensemble, et demeurant en corps, rendent voirement une odeur bien aggreable, par le meslange de leur bonne senteur; mais non pas à beaucoup pres de ce que fait l'eau qui en est distillée, en laquelle les suavitez de tous ces ingrediens, separées de leur corps, se meslent beaucoup plus excellemment, s'unissant en une tres-parfaicte odeur, qui penetre bien plus l'odorat, qu'elle ne feroit pas, si avec elle et son eau les corps des ingrediens se treuvoient conjoincts et unis. Ainsi l'amour se peut bien treuver ès unyons des puissances sensuelles meslées avec les unyons des puissances intellectuelles, mais non jamais si excellemment comme il fait, lorsque les seuls esprits et courages, separez de toutes affections corporelles joincts ensemble, font l'amour pur et spirituel; car l'odeur des affections ainsi meslées est non-seulement plus suave et meilleure, mais plus vive, plus active, et plus solide.

Il est vray que plusieurs, ayant l'esprit grossier, terrestre et vil, estiment la valeur de l'amour comme celle des pieces d'or, desquelles les plus grosses et pesantes sont les meilleures et plus recevables : car ainsi leur est-il advis que l'amour brutal soit plus fort, parce qu'il est plus violent et turbulent; plus solide, parce qu'il est grossier et terrestre; plus grand, parce qu'il est plus sensible et

farouche : mais au contraire, l'amour est comme le feu, duquel plus la matiere est delicate, aussi les flammes en sont plus claires et belles, et lesquelles on ne sçauroit mieux esteindre, qu'en les deprimant et couvrant de terre; car de mesme; plus le subjet de l'amour est relevé et spirituel, plus ses affections sont vives, subsistantes et permanentes, et ne sçauroit-on ruyner l'amour, que de l'abaisser aux unyons viles et terrestres. Il y a ceste difference, comme dit sainct Gregoire, entre les playsirs spirituels el les corporels, que les corporels donnent du desir avant qu'on les ayt, et du degoust quand on les a; mais les spirituels, au contraire, donnent du degoust avant qu'on les ayt, et du playsir quand on les a : si que l'amour animal, qui pretend, par l'unyon qu'il fait à la chose aymée, de combler et perfectionner sa complaysance, treuvant qu'au contraire il la destruit en la terminant, demeure grandement degousté de telle unyon : qui a fait dire au grand philosophe, que presque tout animal, apres la joüyssance de son plus ardent et pressant playsir corporel, demeuroit triste, morne et estonné, comme un marchand ayant pensé gaigner beaucoup, se treuve trompé et engagé dans une rude perte; ou au contraire l'amour intellectuel, treuvant en l'unyon qu'il a fait à son object plus de contentement qu'il n'avoit esperé, y perfectionnant sa complaysance, il la continuë en s'unissant, et s'unit tousjours plus en la continüant.

CHAPITRE XI.

Qu'il y a deux portions en l'ame, et comment.

Nous n'avons qu'une ame, Theotime, et laquelle est invisible mais en ceste ame il y a divers degrez de perfection. Car elle est vivante, sensible et raysonnable; et selon ces divers degrez elle a aussi diversité de proprietez et inclinations, par lesquelles elle est portée à la fuyte ou à l'unyon des choses. Car premierement, comme nous voyons que la vigne hayt, par maniere de dire, et fuyt les choux, en sorte qu'ils s'entre-nuysent l'un à l'autre, et qu'au contraire elle se playst avec l'olivier; ainsi voyons-nous que naturellement il y a contrarieté entre l'homme et le serpent, en sorte que la seule salive de l'homme qui est à jeûn fait mourir le serpent, et qu'au contraire l'homme et la brebis ont une merveilleuse convenance, et se playsent l'un avec l'autre. Or, ceste inclination ne procede d'aucune cognoissance que l'un ayt de la nuysance de son contraire, ou de l'utilité de celuy avec lequel il a convenance, ains seulement d'une proprieté occulte et secrette, qui produict ceste contrarieté et antipathie insensible, comme aussi la complaysance et sympathie.

Secondement, nous avons en nous l'appetit sensitif, par le moyen duquel nous sommes portez à la recherche et à la fuyte de plusieurs choses, par la cognoissance sensitive que nous en avons; tout ainsi comme les animaux, desquels les uns appetent une chose, et les autres une autre, selon la cognoissance qu'ils ont qu'elle leur est convenable ou non; et en cest appetit reside, ou d'iceluy provient l'amour que nous appellons sensuel ou brutal, qui, à propre-

ment parler, ne doit neantmoins pas estre appellé amour, ains seulement appetit.

En troisiesme lieu, en tant que nous sommes raysonnables, nous avons une volonté, par laquelle nous sommes portez à la recherche du bien, selon que nous le cognoissons ou jugeons estre tel par discours. Or en nostre ame, en tant qu'elle est raysonnable, nous remarquons manifestement deux degrez de perfection, que le grand sainct Augustin, et apres luy tous les docteurs ont appellez deux portions de l'ame, l'inferieure et la superieure; desquelles celle-là est dite inferieure, qui discourt et fait ses consequences selon ce qu'elle apprend et experimente par les sens; et celle-là est dite superieure, qui discourt et fait ses consequences selon la cognoissance intellectuelle, qui n'est point fondée sur l'experience des sens, ains sur le discernement et jugement de l'esprit. Aussi ceste portion superieure est appellée communement esprit et partie mentale de l'ame, comme l'inferieure est ordinairement appellée le sens, ou sentiment, et rayson humaine.

Or, ceste portion superieure peut discourir selon deux sortes de lumieres : ou bien selon la lumiere naturelle, comme ont fait les philosophes, et tous ceux qui ont discouru par science; ou selon la lumiere surnaturelle, comme font les theologiens et chrestiens, en tant qu'ils establissent leurs discours sur la foy, et parolle de Dieu revelée; et encore plus particulierement ceux desquels l'esprit est conduict par de particulieres illustrations, inspirations, et esmotions celestes. C'est ce que dit sainct Augustin, que la superieure portion de l'ame est celle par laquelle nous adherons et nous appliquons à l'obeyssance de la loy eternelle.

Jacob, pressé de l'extresme necessité de sa famille, lascha son Benjamin, pour estre mené par ses freres en Egypte : ce qu'il fit contre son gré, comme l'histoire sacrée asseure (Gen. 43); en quoy il tesmoigne deux volontez, l'une inferieure, par laquelle il se faschoit de l'envoyer, l'autre superieure, par laquelle il se resolut de l'envoyer : car le discours par lequel il se faschoit de l'envoyer, estoit fondé sur le playsir qu'il sentoit de l'avoir aupres de soy, et le deplaysir qui luy revenoit de la separation d'iceluy, qui sont des fondemens perceptibles et sensibles; mais la resolution qu'il print de l'envoyer estoit fondée sur une rayson de l'estat de sa famille, pour la prevoyance de la necessité future et approchante. Abraham, selon l'inferieure portion de son ame, dit ceste parolle, qui tesmoigne quelque sorte de deffiance, quand l'ange luy annonça qu'il auroit un fils : *Pensez-vous qu'à un homme de cent ans puisse naistre un enfant* (Gen. 17)? Mais selon la superieure, *il creut en Dieu, et il luy fut imputé à justice* (Gen. 15). Selon la portion inferieure, il fut sans doubte grandement troublé, quand il luy fut enjoinct de sacrifier son enfant; mais selon la superieure, il se determina de le sacrifier courageusement.

Nous experimentons tous les jours d'avoir plusieurs volontez contraires. Un pere envoyant son fils, ou en la cour, ou aux estudes, ne laisse pas de pleurer en le licenciant, tesmoignant qu'encore qu'il veüille, selon la portion superieure, le despart de cest enfant, pour son advancement à la vertu, neantmoins, selon l'inferieure,

il a de la respugnance à la separation; et quoyqu'une fille soit maryée au gré de son pere et de sa mere, si est-ce que, prenant leur benediction, elle excite les larmes, en sorte que, la volonté superieure acquiesçant à son despart, l'inferieure monstre de la resistance. Or, ce n'est pas pourtant à dire qu'il y ayt en l'homme deux ames, ou deux natures, comme pensoient les Manicheens. Non, dit sainct Augustin, livre 8e de ses *Confessions*, chapitre 10e; ains la volonté, allechée par divers attraicts, esmeuë par diverses raysons, semble estre divisée en soy-mesme, tandis qu'elle est tirée de deux costez, jusques à ce que, prenant party selon sa liberté, elle suit ou l'un ou l'autre; car alors la plus puissante volonté surmonte, et, gaignant le dessus, ne laisse à l'ame que le ressentiment du mal que le debat luy a fait, que nous appellons contre-cœur.

Mais l'exemple de nostre Sauveur est admirable pour ce subjet, et apres la consideration duquel il n'y a plus à doubter de la distinction de la portion superieure et inferieure de l'ame. Car qui ne sçayt, entre les theologiens, qu'il fut parfaictement glorieux dés l'instant de sa conception au ventre de la Vierge? et neantmoins il fut à mesme tems subjet aux tristesses, regrets et afflictions de cœur; et ne faut pas dire qu'il souffrit seulement selon le corps, ny mesme selon l'ame, en tant qu'elle estoit sensible, ou, qui est la mesme chose, selon le sens : car luy-mesme atteste, qu'avant qu'il souffrist aucun tourment exterieur, ny mesme qu'il vid les bourreaux apres de soy, *son ame estoit triste jusques à la mort* (Matth. 26); ensuitte de quoy il fit la priere : *Que le calice de sa passion fust transporté de luy*, c'est-à-dire, qu'il en fust exempt. En quoy il exprime manifestement le vouloir de la portion inferieure de son ame, laquelle, discourant sur les tristes et angoisseux objects de la passion qui luy estoit preparée, et de laquelle la vive imaige estoit representée en son imagination, il en tira, par une consequence tres-raysonnable, la fuyte et esloignement d'iceux, dont il fait la demande à son Pere : par où on remarque clairement que la portion inferieure de l'ame n'est pas la mesme chose que le degré sensitif d'icelle, ny la volonté inferieure une mesme chose avec l'appetit sensuel; car l'appetit sensuel, ny l'ame, selon son degré sensitif, ne sont pas capables de fayre aucune demande ny priere, qui sont des actes de la faculté raysonnable : et particulierement ils ne sont pas capables de parler à Dieu, object auquel les sens ne peuvent atteindre, pour en donner cognoissance à l'appetit. Mais ce mesme Sauveur, ayant fait cest exercice de la portion inferieure, et tesmoigné que, selon icelle et les considerations qu'elle faysoit, sa volonté inclinoit à la fuyte des douleurs et des peynes, il monstra par apres qu'il avoit la portion superieure, par laquelle adherant inviolablement à la volonté eternelle, et au decret que le Pere celeste avoit fait, il accepte volontairement la mort, et nonobstant la respugnance de la partie inferieure de la rayson, il dit : Ah! non, mon Pere; *que ma volonté ne soit pas faite, ains la vostre* (Luc. 22). Quand il dit *ma volonté*, il parle de sa volonté, selon la portion inferieure; et d'autant qu'il dit cela volontairement, il monstre qu'il a une volonté superieure.

CHAPITRE XII.

Qu'en ces deux portions de l'ame, il y a quatre differens degrez de rayson.

Il y avoit trois parvis au temple de Salomon (III. Reg. 6). L'un estoit pour les Gentils et estrangers qui, voulant recourir à Dieu, venoient adorer dans Hierusalem; le second estoit pour les Israëlites, hommes et femmes (car la separation des femmes ne fut pas faite par Salomon); le troisiesme estoit pour les prestres et pour l'ordre levitique; et enfin, oultre tout cela, il y avoit le sanctuaire, ou mayson sacrée, en laquelle le seul grand-prestre avoit accez une fois l'an. Nostre rayson, ou pour mieux dire, nostre ame, en tant qu'elle est raysonnable, est le vray temple du grand Dieu, lequel y reside plus particulierement. Je te cherchois, dit sainct Augustin, hors de moy, et je ne te treuvois point, parce que tu estois en moy. En ce temple mystique, il y a aussi trois parvis, qui sont trois differens degrez de rayson : au premier, nous discourons selon l'experience des sens; au second, nous discourons selon les sciences humaines; au troisiesme, nous discourons selon la foy; et enfin, oultre cela, il y a une certaine eminence et supresme poincte de la rayson et faculté spirituelle, qui n'est point conduicte par la lumiere du discours, ny de la rayson, ains par une simple vuë de l'entendement, et un simple sentiment de la volonté, par lesquels l'esprit acquiesce, et se sousmet à la verité et à la volonté de Dieu.

Or, ceste extresmité et cisme de nostre ame, ceste poincte supresme de nostre esprit, est naïfvement bien representée par le sanctuaire, ou mayson sacrée. Car, 1° au sanctuaire, il n'y avoit point de fenestre pour esclairer; en ce degré de l'esprit il n'y a point de discours qui illumine. 2° Au sanctuaire, toute la lumiere entroit par la porte; en ce degré de l'esprit rien n'entre que par la foy, laquelle produict, comme par maniere de rayons, la vuë et le sentiment de la beauté et bonté du bon playsir de Dieu. 3° Nul n'entroit dedans le sanctuaire, que le grand-prestre; en ceste poincte de l'ame, le discours n'a point d'accez, ains seulement le grand, universel et souverain sentiment, que la volonté divine doit estre souverainement aymée, approuvée, et embrassée, non-seulement en particulier pour quelque chose, mais en general pour toutes choses, et non-seulement en general pour toutes choses, mais en particulier pour chaque chose. 4° Le grand-prestre entrant dans le sanctuaire obscurcissoit encore la lumiere qui entroit par la porte, jettant force parfums dans son encensoir, la fumée desquels rebouchoit les rayons de la clarté que l'ouverture de la porte rendoit; et toute la vuë qui se fait en la supresme poincte de l'ame, est en certaine façon obscurcie et couverte par les renoncemens et resignations que l'ame fait, ne voulant pas tant regarder et voir la beauté de la verité, et la verité de la bonté qui luy est presentée, qu'elle veut l'embrasser et l'adorer, de sorte que l'ame voudroit presque fermer les yeux, soudain qu'elle a commencé à voir la dignité de la volonté de Dieu, afin que, sans s'occuper davantage à la considerer, elle pust plus puissamment et parfaictement l'accepter, et,

par une complaysance absoluë, s'unyr infinyment et se sousmettre à elle.

Enfin, 5° au sanctuaire estoit l'arche d'allyance, et en icelle, ou au moins joignant icelle, estoient les tables de la Loy, la manne dans une cruche d'or, et la verge d'Aaron, qui fleurit et fructifia en une nuict; et en ceste supresme poincte de l'esprit se treuvent : 1. La lumiere de la foy, representée par la manne cachée dans la cruche, par laquelle nous acquiesçons à la verité des mysteres que nous n'entendons pas; 2. l'utilité de l'esperance, representée par la verge fleurie et feconde d'Aaron, par laquelle nous acquiesçons aux promesses des biens que nous ne voyons point; 3. la suavité de la tres-saincte charité, representée ès commandemens de Dieu, qu'elle comprend, par laquelle nous acquiesçons à l'unyon de nostre esprit avec celuy de Dieu, laquelle nous ne sentons presque pas.

Car, encore que la foy, l'esperance et la charité, respandent leur divin mouvement presque en toutes les facultez de l'ame, tant raysonnables que sensitives, les reduisant et assubjettissant sainctement sous leur juste authorité, si est-ce que leur speciale demeure, leur vray et naturel sejour, est en ceste supresme poincte de l'ame, de laquelle, comme d'une heureuse source d'eau vive, elles s'espanchent par divers surgeons et ruisseaux sur les parties et facultez interieures.

De sorte, Theotime, qu'en la partie superieure de la rayson il y a deux degrez, en l'un desquels se font les discours qui dependent de la foy et lumiere surnaturelle, et en l'autre se font les simples acquiescemens de la foy, de l'esperance, et de la charité. L'ame de sainct Paul se sentit pressée de deux divers desirs, l'un desquels fut d'estre deslyée de son corps, pour aller au ciel avec Jesus-Christ, et l'autre de demeurer en ce monde, pour y servir à la conversion des peuples. L'un et l'autre desir estoient sans doubte en la partie superieure, car ils procedoient tous deux de la charité; mais la resolution de suivre le dernier ne se fit pas par discours, ains par une simple vuë, et un simple sentiment de la volonté du maistre, à laquelle la seule poincte de l'esprit de ce grand serviteur acquiesça, au prejudice de tout ce que le discours pouvoit conclurre.

Mais, si la foy, l'esperance et la charité se forment par ce sainct acquiescement en la poincte de l'esprit, comment est-ce qu'au degré inferieur se peuvent fayre les discours qui dependent de la lumiere de la foy? Ainsi que nous voyons que les advocats au barreau disputent avec beaucoup de discours sur les faits et droicts des parties; et que le parlement, ou senat, resout d'en-haut toutes les difficultez par un arrest, lequel estant prononcé, les advocats et auditeurs ne laissent pas de discourir entre eux sur les motifs que le parlement peut avoir eus : de mesme, Theotime, apres que les discours, et surtout la grace de Dieu, ont persuadé à la poincte et supresme eminence de l'esprit d'acquiescer, et former l'acte de la foy, par maniere d'arrest, l'entendement ne laisse pas de discourir derechef sur ceste mesme foy jà conceuë, pour considerer les motifs et raysons d'icelle; mais cependant, les discours de theologie se font au parquet et barreau de la portion superieure de l'ame, et les acquiescemens en haut, au siege et tribunal de la poincte de l'esprit.

Or, parce que la cognoissance de ces quatre divers degrez de la rayson est grandement requise pour entendre tous les traittez des choses spirituelles, j'ay voulu l'expliquer assez amplement.

CHAPITRE XIII.

De la difference des amours.

1° On partage l'amour en deux especes, dont l'une est appellée l'amour de bienveuillance, et l'autre amour de convoitise. L'amour de convoitise est celuy par lequel nous aymons quelque chose pour le profict que nous en pretendons; l'amour de bienveuillance est celuy par lequel nous aymons quelque chose pour le bien d'icelle: car, qu'est-ce autre chose, avoir l'amour de bienveuillance envers une personne, que de luy vouloir du bien?

2° Si celuy à qui nous voulons du bien, l'a desjà et le possede, alors nous le luy voulons par le playsir et contentement que nous avons de quoy il l'a et le possede; et ainsi se forme l'amour de complaysance, qui n'est autre chose que l'acte de la volonté, par lequel elle s'unit et joinct au playsir, contentement, et bien d'aultruy. Mais, si celuy à qui nous voulons du bien ne l'a pas encore, nous le luy desirons; et partant, cest amour se nomme amour de desir.

3° Quand l'amour de bienveuillance est exercé sans correspondance de la part de la chose aymée, il s'appelle amour de simple bienveuillance; quand il est avec mutuelle correspondance, il s'appelle amour d'amytié. Or, la mutuelle correspondance consiste en trois poincts: car il faut que les amys s'entr'ayment, sçachent qu'ils s'entr'ayment, et qu'ils ayent communication, privauté, et familiarité ensemble.

4° Si nous aymons simplement l'amy, sans le preferer aux autres, l'amytié est simple : si nous le preferons, alors ceste amytié s'appellera dilection, comme qui diroit amour d'eslection; parce qu'entre plusieurs choses que nous aymons, nous choysissons celle-là, pour la preferer.

5° Or, quand par ceste dilection nous ne preferons pas de beaucoup un amy aux autres, elle s'appelle simple dilection; mais quand, au contraire, nous preferons grandement et beaucoup un amy aux autres de la sorte, alors ceste amytié s'appelle dilection d'excellence.

6° Que si l'estime et preference, que nous faysons de l'amy, quoyqu'elle soit grande, et n'en ayt point d'esgale, ne laisse pas neantmoins de pouvoir entrer en comparayson et proportion avec les autres, l'amytié s'appellera dilection eminente. Mais, si l'eminence de ceste amytié est hors de proportion et de comparayson, au-dessus de toute autre, alors elle sera dite dilection incomparable, souveraine, sureminente, et en un mot, ce sera la charité, laquelle est deuë à un seul Dieu : et de fait, en nostre langage mesme, les mots de cher, cherement, encherir, representent une certaine estime, un prix, une valeur particuliere; de sorte que, comme le mot d'homme, parmy le peuple, est presque demeuré aux masles, comme au sexe plus excellent, et celuy d'adoration est aussi presque demeuré pour Dieu, comme pour son principal object, ainsi le nom de charité est

demeuré à l'amour de Dieu, comme à la supresme et souveraine dilection.

CHAPITRE XIV.

Que la charité doit estre nommée amour.

ORIGENE dit en quelque lieu, qu'à son advis, l'Escriture divine voulant empescher que le nom d'amour ne donnast quelque subjet de mauvaise pensée aux esprits infirmes, comme plus propre à signifier une passion charnelle qu'une affection spirituelle, en lieu de ce nom-là d'amour, elle a usé de ceux de charité et de dilection, qui sont plus honnestes. Au contraire, sainct Augustin, ayant mieux consideré l'usage de la parolle de Dieu, monstre clairement que le nom d'amour n'est pas moins sacré que celuy de dilection, et que l'un et l'autre signifient parfois une affection saincte, et quelquesfois aussi une passion depravée, alleguant à ces fins plusieurs passages de l'Escriture. Mais le grand sainct Denys, comme excellent docteur de la proprieté des *Noms divins*, parle bien plus advantageusement en faveur du nom d'amour, enseignant que les theologiens, c'est-à-dire, les apostres et premiers disciples d'iceux (car ce sainct n'avoit point veu d'autres theologiens), pour desabuser le vulgaire, et dompter la phantaysie d'iceluy, qui prenoit le nom d'amour en sens prophane et charnel, ils l'ont plus volontiers employé és choses divines, que celuy de dilection; et quoyqu'ils estimassent que l'un et l'autre estoient prins pour une mesme chose, il a toutesfois semblé à quelques-uns d'entre eux, que le nom d'amour estoit plus propre et convenable à Dieu, que celuy de dilection, si que le divin Ignace a escrit ces parolles : « Mon amour est crucifié. » Ainsi, comme ces anciens theologiens employoient le nom d'amour és choses divines, afin de luy oster l'odeur d'impureté, de laquelle il estoit suspect selon l'imagination du monde; de mesme, pour exprimer les affections humaines, ils ont prins playsir d'user du nom de dilection, comme exempt du soupçon de deshonnesteté; dont quelqu'un d'entre eux a dit, au rapport de sainct Denys. « Ta dilection est entrée en mon ame, ainsi que la dilection des femmes. » Enfin, le nom d'amour represente plus de ferveur, d'efficace et d'activité, que celuy de dilection, de sorte qu'entre les Latins, dilection est beaucoup moins qu'amour : Clodius, dit leur grand orateur, me porte dilection, et pour le dire plus excellemment, il m'ayme; et partant, le nom d'amour, comme plus excellent, a esté justement donné à la charité, comme au principal et plus eminent de tous les amours : si que, pour toutes ces raysons, et parce que je pretendois de parler des actes de la charité plus que de l'habitude d'icelle, j'ay appellé ce petit ouvrage : *Traitté de l'amour de Dieu.*

CHAPITRE XV.

De la convenance qui est entre Dieu et l'homme.

SI tost que l'homme pense un peu attentivement à la divinité, il sent une certaine doulce esmotion de cœur, qui tesmoigne que Dieu est Dieu du cœur humain ; et jamais nostre entendement

n'a tant de playsir qu'en ceste pensée de la divinité, de laquelle la moindre cognoissance, comme dit le prince des philosophes, vaut mieux que la plus grande des autres choses, comme le moindre rayon du soleil est plus clair que le plus grand de la lune ou des estoiles, ains est plus lumineux que la lune ou les estoiles ensemble. Que si quelque accident espouvante nostre cœur, soudain il recourt à la divinité, advoüant que quand tout luy est mauvais, elle seule luy est bonne, et que quand il est en peril, elle seule, comme son souverain bien, le peut sauver et garantir.

Ce playsir, ceste confiance que le cœur humain prend naturellement en Dieu, ne peut certes provenir que de la bonne convenance qu'il y a entre ceste divine bonté et nostre ame. Convenance grande, mais secrette; convenance que chascun cognoist, et que peu de gens entendent; convenance qu'on ne peut nyer, mais qu'on ne peut bien penetrer. Nous sommes creez à l'imaige et semblance de Dieu : qu'est-ce à dire cela, sinon que nous avons une extresme convenance avec la divine Majesté ?

Nostre ame est spirituelle, indivisible, immortelle, entend, veut, et veut librement, est capable de juger, discourir, sçavoir et avoir des vertus; en quoy elle ressemble à Dieu. Elle reside toute en tout son corps, et toute en chascune des parties d'iceluy, comme la divinité est toute en tout le monde, et toute en chaque partie du monde. L'homme se cognoist et s'ayme soy-mesme, par des actes produicts et exprimez de son entendement et de sa volonté, qui, procedant de l'entendement et de la volonté distinguez l'un de l'autre, restent neantmoins et demeurent inseparablement unis en l'ame és facultez desquelles ils procedent. Ainsi le Fils procede du Pere, comme sa cognoissance exprimée, et le Sainct-Esprit, comme l'amour exprimé et produict du Pere et du Fils; l'une et l'autre personne distinctes entre elles, et d'avec le Pere, et neantmoins inseparables et unies, ains plutost une mesme, seule, simple et tres-unique indivisible divinité.

Mais, oultre ceste convenance de similitude, il y a une correspondance nonpareille entre Dieu et l'homme, pour leur reciproque perfection : non que Dieu puisse recevoir aucune perfection de l'homme; mais parce que, comme l'homme ne peut estre perfectionné que par la divine Bonté, aussi la divine Bonté, ne peut bonnement si bien exercer sa perfection hors de soy, qu'à l'endroict de nostre humanité. L'un a grand besoin et grande capacité de recevoir du bien, et l'autre grande abondance et grande inclination pour en donner. Rien n'est si à propos pour l'indigence, qu'une liberale affluence, rien si aggreable à une liberale affluence qu'une necessiteuse indigence; et plus le bien a d'affluence, plus l'inclination de se respandre et communiquer est forte, plus l'indigent est necessiteux, plus il est avide de recevoir, comme un vuide de se remplir. C'est doncques un doulx et desirable rencontre, que celuy de l'affluence et de l'indigence; et ne sçauroit-on presque dire qui a plus de contentement, ou le bien abondant à se respandre et communiquer, ou le bien deffaillant et indigent à recevoir et tirer, si Nostre Seigneur n'avoit dit que c'est chose plus heureuse de donner que de recevoir. Or, où il y a plus de bonheur, il y a plus de satis-

faction : la divine Bonté a donc plus de playsir à donner ses graces, que nous à les recevoir.

Les meres ont quelquesfois leurs mammelles si fecondes et si abondantes, qu'elles ne peuvent durer sans les bailler à quelque enfant ; et bien que l'enfant succe la mammelle avec grande avidité, la nourrice la luy donne encore plus ardemment, l'enfant tettant. pressé de sa necessité, et la mere l'allaitant, pressée de sa fecondité.

L'Espouse sacrée avoit souhaicté le sainct bayser d'unyon : *O! dit-elle, qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche* (Cant. 1) ! Mais y a-t-il assez de convenance, ô la bien-aymée du Bien-aymé, entre vous et l'espoux, pour parvenir à l'unyon que vous desirez? *Ouy*, dit-elle, *donnez-le-moy, ce bayser d'unyon, ô le cher amy de mon ame; car vous avez des mammelles meilleures que le vin, odorantes de parfums excellens* (Cant. 2). Le vin nouveau boüillonne et s'eschauffe en soy-mesme par la force de sa bonté, et ne se peut contenir dans les tonneaux ; mais vos mammelles sont encore meilleures : elles pressent vostre poictrine par des eslans continuels, poussant leur laict qui redonde, comme requerant d'estre deschargées; et pour attirer les enfans de vostre cœur à les venir tetter, elles respandent une odeur attrayante plus que toutes les senteurs de parfums. Ainsi, Theotime, nostre deffaillance a besoin de l'abondance divine par disette et necessité; mais l'affluence divine n'a besoin de nostre indigence, que par excellence de perfection et bonté : bonté qui neantmoins ne devient pas meilleure en se communiquant, car elle n'acquiert rien en se respandant hors de soy, au contraire elle donne; mais nostre indigence demeureroit manquante et miserable, si l'abondance de la bonté ne la secouroit.

Nostre ame doncques, considerant que rien ne la contente parfaictement, et que sa capacité ne peut estre remplie par chose quelconque qui soit au monde; voyant que son entendement a une inclination infinie de sçavoir tousjours davantage, et sa volonté un appetit insatiable d'aymer et treuver du bien, n'a-t-elle pas rayson d'exclamer : « Ah ! doncques, je ne suis pas faite pour ce monde ! » Il y a quelque souverain bien duquel je despens, et quelque ouvrier infiny qui a imprimé en moy cest interminable desir de sçavoir, et cest appetit qui ne peut estre assouvy : c'est pourquoy il faut que je tende et m'estende vers luy, pour m'unyr et joindre à sa bonté, à laquelle j'appartiens et suis. Telle est la convenance que nous avons avec Dieu.

CHAPITRE XVI.

Que nous avons une inclination naturelle d'aymer Dieu sur toutes choses.

S'il se treuvoit des hommes qui fussent en l'integrité et droicture originelle en laquelle Adam se treuva lors de sa creation, bien que d'ailleurs ils n'eussent aucune autre assistance de Dieu, que celle qu'il donne à chaque creature, afin qu'elle puisse fayre les actions qui luy sont convenables, non-seulement ils auroient l'inclination d'aymer Dieu sur toutes choses, mais aussi ils pourroient

naturellement executer ceste si juste inclination. Car, comme ce divin autheur et maistre de la nature coopere et preste sa main-forte au feu pour monter en haut, aux eaux pour couler vers la mer, à la terre pour descendre en bas, et y demeurer quand elle y est; ainsi, ayant luy-mesme planté dans le cœur de l'homme une speciale inclination naturelle, non-seulement d'aymer le bien en general, mais d'aymer en particulier et sur toutes choses sa divine bonté, qui est meilleure et plus aymable que toutes choses, la suavité de sa providence souveraine requeroit qu'il contribuast aussi à ces bien-heureux hommes que nous venons de dire, autant de secours qu'il seroit necessaire, afin que ceste inclination fust prattiquée et effectuée. Et ce secours d'un costé seroit naturel, comme convenable à la nature et tendant à l'amour de Dieu, en tant qu'il est autheur et souverain maistre de la nature, et d'autre part il seroit surnaturel, parce qu'il correspondroit, non à la nature simple de l'homme, mais à la nature ornée, enrichie et honnorée de la justice originelle, qui est une qualité surnaturelle procedant d'une tres-speciale faveur de Dieu. Mais quant à l'amour sur toutes choses, qui seroit prattiqué selon ce secours, il seroit appellé naturel, d'autant que les actions vertueuses prennent leur nom de leurs objects et motifs; et cest amour dont nous parlons, tendroit seulement à Dieu, selon qu'il est recogneu autheur, seigneur, et souveraine fin de toute creature, par la seule lumiere naturelle, et par consequent aymable et estimable sur toutes choses, par inclination et propension naturelle.

Or, bien que l'estat de nostre nature humaine ne soit pas maintenant doué de la santé et droicture originelle que le premier homme avoit en sa creation, et qu'au contraire nous soyons grandement depravez par le peché, si est-ce toutesfois que la saincte inclination d'aymer Dieu sur toutes choses nous est demeurée, comme aussi la lumiere naturelle, par laquelle nous cognoissons que sa souveraine bonté est aymable sur toutes choses; et n'est pas possible qu'un homme pensant attentivement en Dieu, voire mesme par le seul discours naturel, ne ressente un certain eslan d'amour que la secrette inclination de nostre nature suscite au fond du cœur, par lequel, à la premiere apprehension de ce premier et souverain object, la volonté est prevenuë, et se sent excitée à se complayre en iceluy.

Entre les perdrix, il arrive souvent que les unes desrobent les œufs des autres, afin de les couver, soit pour l'avidité qu'elles ont d'estre meres, soit pour leur stupidité qui leur fait mescognoistre leurs œufs propres. Et voicy chose estrange, mais neantmoins bien tesmoignée; car le perdreau qui aura esté esclos et nourry sous les aisles d'une perdrix estrangere, au premier reclame qu'il oye de sa vraye mere, qui avoit pondu l'œuf duquel il est procedé, il quitte la perdrix larronnesse, se rend à sa premiere mere, et se met à sa suitte, par la correspondance qu'il a avec sa premiere origine: correspondance, toutesfois, qui ne paroissoit point, ains fust demeurée secrette, cachée, et comme dormante au fond de la nature, jusques à la rencontre de son object, que soudain excitée et comme resveillée, elle fait son coup, et pousse l'appetit du perdreau à son

premier devoir. Il en est de mesme, Theotime, de nostre cœur; car, quoyqu'il soit couvé, nourry, et eslevé emmy les choses corporelles, basses et transitoires, et, par maniere de dire, sous les aisles de la nature; neantmoins, au premier regard qu'il jette en Dieu, à la premiere cognoissance qu'il en reçoit, la naturelle et premiere inclination d'aymer Dieu, qui estoit comme assoupie et imperceptible, se resveille en un instant, et à l'impourveu paroist, comme une estincelle qui sort d'entre les cendres, laquelle touschant nostre volonté, luy donne un eslan de l'amour supresme, deu au souverain et premier principe de toutes choses.

CHAPITRE XVII.

Que nous n'avons pas naturellement le pouvoir d'aymer Dieu sur toutes choses.

Les aigles ont un grand cœur, et beaucoup de force à voler; elles ont neantmoins incomparablement plus de vuë que de vol, et estendent beaucoup plus viste et plus loing leurs regards que leurs aisles. Ainsi nos esprits, animez d'une saincte inclination naturelle envers la divinité, ont bien plus de clarté en l'entendement, pour voir combien elle est aymable, que de force en la volonté pour l'aymer : car le peché a beaucoup plus debilité la volonté humaine, qu'il n'a offusqué l'entendement, et la rebellion de l'appetit sensuel, que nous appellons concupiscence, trouble voirement l'entendement; mais c'est pourtant contre la volonté qu'il excite principalement sa sedition et revolte : si que la pauvre volonté, desjà toute infirme, estant agitée des continuels assauts que la concupiscence luy livre, ne peut fayre un si grand progrez en l'amour divin, comme la rayson et inclination naturelle luy suggere qu'elle devroit fayre.

Helas! Theotime, quels beaux tesmoignages, non-seulement d'une grande cognoissance de Dieu, mais aussi d'une forte inclination envers iceluy, ont esté laissez par ces grands philosophes, Socrate, Platon, Trismegiste, Aristote, Hippocrate, Seneque, Epictete! Socrate, le plus loüé d'entre eux, cognoissoit clairement l'unité de Dieu, et avoit tant d'inclination à l'aymer, que, comme sainct Augustin tesmoigne, plusieurs ont estimé qu'il n'enseigna jamais la philosophie morale, pour autre occasion que pour espurer les esprits, afin qu'ils pussent mieux contempler le souverain bien, qui est la tres-unique divinité. Et quant à Platon, il se desclare assez en la celebre definition de la philosophie et du philosophe, disant que philosopher n'est autre chose qu'aymer Dieu, et que le philosophe n'estoit autre chose que l'amateur de Dieu. Que diray-je du grand Aristote, qui, avec tant d'efficace, appreuve l'unité de Dieu, et en a parlé si honnorablement en tant d'endroicts?

Mais, ô grand Dieu eternel! ces grands esprits, qui avoient tant de cognoissance de la divinité, et tant de propension à l'aymer, ont tous manqué de force et courage à la bien aymer. *Par les creatures visibles ils ont cogneu les choses invisibles de Dieu, voire mesme son eternelle vertu et divinité,* dit le grand Apostre : *de*

sorte qu'ils sont inexcusables, d'autant qu'ayant cogneu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ny ne luy ont pas fait action de grace (Rom. 1). Ils l'ont certes aucunement glorifié, luy donnant des souverains tiltres d'honneur; mais ils ne l'ont pas glorifié comme il le falloit glorifier, c'est-à-dire, ils ne l'ont pas glorifié sur toutes choses, n'ayant pas eu le courage de ruyner l'idolastrie, ains communiquant avec les idolastres, *retenant la verité qu'ils cognoissoient en injustice* (Rom. 5), prisonniere dedans leur cœur, et, preferant l'honneur et le vayn repos de leur vie à l'honneur qu'ils devoient à Dieu, *ils se sont esvanoüis en leurs discours* (*Ibid.*).

N'est-ce pas grand'pityé, Theotime, de voir Socrate, au récit de Platon, parler en mourant des dieux, comme s'il y en avoit plusieurs, luy qui sçavoit si bien qu'il n'y en avoit qu'un seul? N'est-ce pas chose deplorable, que Platon ayt ordonné que l'on sacrifie à plusieurs dieux, luy qui sçavoit si bien la verité de l'unité! Et Mercure Trismegiste n'est-il pas lamentable, de lamenter et plaindre si laschement l'abolissement de l'idolastrie, luy qui en tant d'endroicts avoit parlé si dignement de la divinité?

Mais surtout j'admire le pauvre bon homme Epictete, duquel les propos et sentences sont si doulces à lire en nostre langue, par la traduction que la docte et belle plume du R. P. Jean de Sainct-François, provincial de la congregation des Feüillans és Gaules, a depuis peu exposée à nos yeux. Car, quelle compassion, je vous prie, de voir cest excellent philosophe parler parfois de Dieu avec tant de goust, de sentiment et de zele, qu'on le prendroit pour uu chrestien sortant de quelque saincte et profonde meditation, et neantmoins ailleurs, d'occasion en occasion, mentionner les dieux à la payenne? Hé! ce bon homme, qui cognoissoit si bien l'unité divine, et avoit tant de goust de la bonté d'icelle, pourquoy n'a-t-il pas eu la saincte jalousie de l'honneur divin, afin de ne point gauchir ny dissimuler en un subjet de si grande importance?

En somme, Theotime, nostre chetive nature, navrée par le peché, fait comme les palmiers que nous avons de deçà, qui font voirement certaines productions imparfaictes, et comme des essais de leurs fruicts, mais de porter des dattes entieres, meures et assaysonnées, cela est reservé pour des contrées plus chaudes. Car ainsi, nostre cœur humain produict bien naturellement certains commencemens d'amour envers Dieu; mais d'en venir jusques à l'aymer sur toutes choses, qui est la vraye maturité de l'amour deu à ceste supresme bonté, cela n'appartient qu'aux cœurs animez et assistez de la grace celeste, et qui sont en l'estat de la saincte charité; et ce petit amour imparfaict, duquel la nature en elle-mesme sent les eslans, ce n'est qu'un certain vouloir sans vouloir, un vouloir qui voudroit, mais qui ne veut pas, un vouloir sterile, qui ne produict point de vrays effects, un vouloir *paralytique*, qui void la *piscine* salutaire du sainct amour, mais qui n'a pas la force de s'y jetter : et enfin, ce vouloir est un avorton de la bonne volonté, qui n'a pas la vie de la genereuse vigueur requise pour en effect preferer Dieu à toutes choses; dont l'Apostre parlant en personne du pecheur, s'escrie : *le vouloir est bien en moy, mais je ne treuve pas le moyen de l'accomplir* (Rom. 7).

CHAPITRE XVIII.

Que l'inclination naturelle que nous avons d'aymer Dieu n'est pas inutile.

Mais si nous ne pouvons pas naturellement aymer Dieu sur toutes choses, pourquoy doncques avons-nous naturellement inclination à cela? La nature n'est-elle pas vayne, de nous inciter à un amour qu'elle ne nous peut donner? pourquoy nous donne-t-elle la soif d'une eau si precieuse, puisqu'elle ne peut nous en abbreuver? Ha! Theotime, que Dieu nous a esté bon! La perfidie que nous avions commise en l'offensant, meritoit certes qu'il nous privast de toutes les marques de sa bienveuillance et de la faveur qu'il avoit exercée envers nostre nature, lorsqu'il *imprima sur elle la lumiere de son divin visage* (Psal. 4), et qu'il donna à nos cœurs l'allegresse de se sentir enclins à l'amour de la divine Bonté, afin que les anges, voyant ce miserable homme, eussent occasion de dire par compassion : *Est-ce là la creature de parfaicte beauté, l'honneur de toute la terre* (Thren. 2)?

Mais ceste infinie debonnaireté ne sceut oncques estre si rigoureuse envers l'ouvrage de ses mains. Il vid que nous estions environnez de *chair, un vent qui se dissipe en courant, et qui ne revient plus* (Psal. 77), c'est pourquoy, selon les entrailles de sa misericorde, il ne nous voulut pas du tout ruyner, ny nous oster le signe de sa grace perduë, afin que le regardant, et sentant en nous ceste allyance et propension à l'aymer, nous taschassions de ce fayre, et que personne ne pust justement dire : *Qui nous monstrera le bien* (Psal. 4)? Car, encore que, par la seule inclination naturelle, nous ne puissions pas parvenir au bonheur d'aymer Dieu comme il faut, si est-ce que, si nous l'employions fidellement, la doulceur de la pieté divine nous donneroit quelque secours, par le moyen duquel nous pourrions passer plus advant. Que si nous secondions ce premier secours, la bonté paternelle de Dieu nous en fourniroit un autre plus grand, et nous conduiroit de bien en mieux, avec toute suavité, jusques au souverain amour, auquel nostre inclination naturelle nous pousse, puisque c'est chose certaine qu'à celuy qui est fidelle en peu de chose, et qui fait ce qui est en son pouvoir, la benignité divine ne desnye jamais son assistance, pour l'advancer de plus en plus.

L'inclination doncques d'aymer Dieu sur toutes choses, que nous avons par nature, ne demeure pas pour neant dans nos cœurs : car, quant à Dieu, il s'en sert comme d'une anse, pour nous pouvoir plus suavement prendre et retirer à soy, et semble que, par ceste impression, la divine Bonté tienne en quelque façon attachez nos cœurs comme des petits oyseaux par un filet, par lequel il nous puisse tirer quand il playst à sa misericorde d'avoir pityé de nous; et quant à nous, elle nous est un indice et memorial de nostre premier principe et Createur, à l'amour duquel elle nous incite, nous donnant un secret advertissement que nous appartenons à sa divine bonté. Tout de mesme que les cerfs, auxquels les grands princes font quelquesfois mettre des colliers avec leurs armoyries, bien que

par apres ils les font lascher et mettre en liberté dans les forests, ne laissent pas d'estre recogneus par quiconque les rencontre, non-seulement pour avoir une fois esté prins par le prince duquel ils portent les armes, mais aussi pour luy estre encore reservez : car ainsi cogneut-on l'extresme vieillesse d'un cerf qui fut rencontré, comme quelques historiens disent, trois cens ans apres la mort de Cesar, parce qu'on luy treuva un collier où estoit la devise de Cesar, et ces mots : *Cesar m'a lasché.*

Certes, l'honnorable inclination que Dieu a mise en nos ames, fait cognoistre à nos amys et à nos ennemys que, non-seulement nous avons esté à nostre Createur, mais encore que si bien il nous a laissez et laschez à la mercy de nostre franc arbitre, neantmoins nous luy appartenons, et il s'est reservé le droict de nous reprendre à soy, pour nous sauver, selon que la saincte et suave Providence le requerra. C'est pourquoy le grand prophete royal appelle ceste inclination, non-seulement *lumiere*, parce qu'elle nous fait voir où nous devons tendre, mais aussi *joye* (Psal. 4) et allegresse, parce qu'elle nous console en nostre esgarement, nous donnant esperance que celuy qui nous a empreint et laissé ceste belle marque de nostre origine, pretend encore et desire de nous y ramener et reduire, si nous sommes si heureux que de nous laisser reprendre à sa divine bonté.

LIVRE DEUXIESME.

HISTOIRE DE LA GENERATION ET NAYSSANCE CELESTE DU DIVIN AMOUR.

CHAPITRE PREMIER.

Que les perfections divines ne sont qu'une seule, mais infinie perfection.

Nous disons, quand le soleil à son lever est rouge, et que tost apres il devient noir, ou creux et enfoncé; ou bien, quant à son coucher il est blafastre, pasle, have, que c'est signe de pluye. Théotime, le soleil n'est ny rouge, ny noir, ny pasle, ny gris, ny verd : ce grand luminaire n'est point subjet à ces vicissitudes et changemens de couleurs, n'ayant pour toute couleur que sa tres-claire et perpetuelle lumiere, laquelle, si ce n'est par miracle, est invariable; mais nous parlons de la sorte, parce qu'il nous semble estre tel, selon la varieté des vapeurs qui sont entre luy et nos yeux, lesquelles le font paroistre de diverses façons.

Or, nous devisons ainsi de Dieu, non tant selon ce qu'il est en luy-mesme, comme selon ses œuvres par l'entremise desquelles nous le contemplons. Car, sur nos diverses considerations, nous le nommons differemment, comme s'il avoit une grande multitude de differentes excellences et perfections. Si nous le regardons en tant qu'il punit les meschans, nous le nommons juste; en tant qu'il deslivre le pecheur de sa misere, nous le preschons misericordieux; en tant qu'il a creé toutes choses, et fait plusieurs miracles, nous

l'appellons tout-puissant; en tant qu'il prattique exactement ses promesses, nous le publions veritable; en tant qu'il fait toutes choses en si bel ordre, nous l'appellons tout sage : et ainsi consecutivement, selon la varieté de ses œuvres, nous luy attribuons une grande diversité de perfections, mais cependant, en Dieu, il n'y a ny varieté ny difference de perfection, ains il est luy-mesme une tres-seule, tres-simple, et tres-uniquement unique perfection : car tout ce qui est en luy, n'est que luy-mesme, et toutes les excellences que nous disons estre en luy en une si grande diversité, elles y sont en une tres-simple et tres-pure unité. Et comme le soleil n'a aucune des couleurs que nous luy attribuons, ains une seule tres-claire lumiere qui est par dessus toutes couleurs, et qui rend visiblement colorées toutes les couleurs; aussi, en Dieu, il n'y a aucune des perfections que nous imaginons, ains une seule tres-pure excellence, qui est au-dessus de toute perfection, et qui donne la perfection à tout ce qui est parfaict. Or, de nommer parfaictement ceste supresme excellence, laquelle en sa tres-singuliere unité comprend, ains surmonte toutes excellences, cela n'est pas au pouvoir de la creature, ny humaine, ny angelique : car, comme il est dit en l'Apocalypse, Nostre Seigneur *a un nom que personne ne sçayt que luy-mesme* (Apoc. 19), parce que, luy seul cognoissant parfaictement son infinie perfection, luy seul aussi la peut exprimer par un nom proportionné : dont les anciens ont dit que nul n'estoit vray theologien que Dieu, d'autant que nul ne peut cognoistre totalement la grandeur infinie de la perfection divine, ny par consequent la representer par parolles, sinon luy-mesme. Et pour cela Dieu, respondant par l'ange au pere de Samson, qui luy demandoit son nom : *Pourquoy demandes-tu mon nom, dit-il, qui est admirable* (Jud. 13)? Comme s'il vouloit dire : Mon nom peut estre admiré, mais non pas prononcé par les creatures; il doit estre adoré, mais il ne peut estre comprins que par moy, qui seul sçay proferer le propre nom par lequel au vray et naïfvement j'exprime mon excellence. Nostre esprit est trop foible pour former une pensée qui puisse representer une excellence tant immense, laquelle comprend, en sa tres-simple et tres-unique perfection, distinctement et parfaictement, toutes autres perfections en une façon infinyment excellente et eminente que nostre esprit ne peut penser. Nous sommes forcez, pour parler aucunement de Dieu, d'user d'une grande quantité de noms, disant qu'il est bon, sage, tout-puissant, vray, juste, sainct, infiny, immortel, invisible. Et certes, si nous parlons veritablement, Dieu est tout cela ensemble, parce qu'il est plus que tout cela, c'est-à-dire, il l'est en une sorte si pure, si excellente, et si relevée, qu'en une tres-simple perfection il a la vertu, force et excellence de toute perfection.

Ainsi la manne estoit une seule viande, laquelle comprenant en soy le goust et la vertu de toutes les autres viandes (Sap. 16), on eust peu dire qu'elle avoit le goust du citron, du melon, du raysin, de la prune, et de la poire; mais on eust encore plus veritablement dit qu'elle n'avoit pas tous ces gousts, ains un seul goust qui estoit le sien propre, lequel neantmoins contenoit en unité tout ce qui pouvoit estre aggreable et desirable en toute la diversité des autres

gousts; comme l'herbe dodecatheos, laquelle, ce dit Pline, guerissant de toutes maladies, n'est ny rhubarbe, ny sené, ny rose, ny betoine, ny buglose, ains un seul simple, qui, en l'unique simplicité de sa proprieté, a autant de force que tous les autres medicamens ensemble. O abysme des perfections divines! que vous estes admirable de posseder en une seule perfection l'excellence de toute perfection, en une façon si excellente, que nul ne la peut comprendre, sinon vous-mesme!

Nous en dirons beaucoup de choses, dit l'Escriture, *et demeurerons courts en parolles : la somme de tous discours, c'est qu'il est toutes choses. Si nous le glorifions, à quoy nous servira cela? car le Tout-Puissant est sur toutes ses œuvres. Benissant le Seigneur, exaltez-le tant que vous pourrez; car il surpasse toutes loüanges : or en l'exaltant, reprenez vos forces; mais ne vous lassez pas pourtant, car jamais vous ne le comprendrez* (Eccli. 43). Non, Theotime, nous ne pouvons jamais le comprendre, puisque, comme dit sainct Jean, *il est plus grand que nostre cœur* (I. Joan. 3). *Mais pourtant que tout esprit loüe le Seigneur* (Psal. 150), le nommant de tous les noms les plus eminens qui se pourront treuver; et, pour la plus grande loüange que nous luy puissions rendre, confessons que jamais il ne peut estre loüé; et, pour le plus excellent nom que nous luy puissions attribuer, protestons que son nom est sur tout nom, et que nous ne pouvons le dignement nommer.

CHAPITRE II.

Qu'en Dieu il n'y a qu'un seul acte, qui est sa propre divinité.

Nous avons une grande diversité de facultez et habitudes, qui produisent aussi une grande varieté d'actions, et ces actions une multitude nonpareille d'ouvrages. Car ainsi sont diverses les facultez de voir, d'ouyr, de gouster, touscher, se mouvoir, se nourrir, entendre, vouloir; et les habitudes de parler, marcher, jouer, chanter, courre, sauter, nager : comme aussi les actions et les œuvres, qui proviennent de ces facultez et habitudes, sont grandement differentes.

Mais il n'en est pas de mesme en Dieu, car il n'y a en luy qu'une tres-simple infinie perfection, et en ceste perfection qu'un seul tres-unique et tres-pur acte; ains, pour parler plus sainctement et sagement, Dieu est une seule, tres-souverainement unique, et tres-uniquement souveraine perfection, et ceste perfection est un seul acte tres-purement simple, et tres-simplement pur, lequel n'estant autre chose que la propre essence divine, il est par consequent tousjours permanent et eternel. Et neantmoins, chetives creatures que nous sommes, nous parlons des actions de Dieu, comme s'il en faysoit tous les jours grande quantité et en grande varieté, bien que nous sçachions le contraire. Mais nous sommes forcez à cela, Theotime, par nostre imbecillité : car nous ne sçavons parler sinon selon que nous entendons, et nous entendons selon que les choses ont accoustumé de se passer parmy nous. Or, d'autant qu'és choses naturelles il ne se fait presque point de diversité d'ouvrages

que par diversité d'actions, quand nous voyons tant de besongnes differentes, une si grande varieté de productions, et ceste multitude innumerable des exploicts de la puissance divine, il nous semble d'abord que ceste diversité se fait par autant d'actes que nous voyons de differens effects, et nous en parlons tout de mesme, pour parler plus à nostre ayse, selon nostre prattique ordinaire et la coustume que nous avons d'entendre les choses : et si en cela nous n'offensons pas la verité : car, encore qu'en Dieu il n'y ayt pas multitude d'affections, ains un seul acte qui est la divinité mesme, cest acte toutesfois est si parfaict, qu'il comprend excellemment la force et la vertu de tous les actes qui sembleroient estre requis pour toute la diversité des effects que nous voyons.

Dieu ne dit qu'un seul mot, et en vertu d'iceluy, en un moment furent faits le soleil, la lune, et ceste innombrable multitude d'astres, avec leur difference en clarté, en mouvement, en influences.

Il dit, et soudain furent faits
Tous ces ouvrages si parfaicts (*Psalm.* 148).

Un seul mot de Dieu remplit l'air d'oyseaux, et la mer de poissons, fit esclore de la terre toutes les plantes et tous les animaux que nous y voyons. Car, encore que l'historien sacré s'accommodant à nostre façon d'entendre, raconte que Dieu repeta souvent ceste toute-puissante parolle : *Soit fait*, és journées de la creation du monde, neantmoins, à proprement parler, ceste parolle fut tres-unique : si que David l'appella un *souffle* (Psalm. 32), ou aspiration de la *bouche* divine, c'est-à-dire, un seul traict de son infinie volonté, lequel respand si puissamment sa vertu en la variété des choses creées, que, pour cela, nous le concevons comme s'il estoit multiplié et diversifié en autant de differences, comme il y en a en ces effects, quoyqu'en verité il soit tres-unique et tres-simple. Ainsi sainct Chrysostome remarque que ce que Moïse a dit en plusieurs parolles, descrivant la creation du monde, le glorieux sainct Jean l'a exprimé en un seul mot, disant que *par le Verbe*, c'est-à-dire, par ceste parolle eternelle, qui est le Fils de Dieu, *tout a esté fait*.

Ceste parolle doncques, Theotime, estant tres-simple et tres-unique, produict toute la distinction des choses; estant invariable, produict tous les bons changemens; et enfin, estant permanente en son eternité, elle donne succession, vicissitude, ordre, rang, et sayson à toutes choses.

Imaginons, je vous prie, d'un costé, un peintre qui fait l'imaige de la nayssance du Sauveur (et j'escris cecy és jours desdiez à ce sainct mystere) : il donnera sans doubte mille et mille traicts de pinceau, et mettra non-seulement des jours, mais des sepmaines et des mois à façonner ce tableau, selon la varieté des personnages, et autres choses qu'il y veut representer; mais d'autre costé voyons un imprimeur d'imaiges qui, ayant mis sa feüille sur la planche taillée du mesme mystere de la Nativité, ne donnera qu'un seul coup de presse. En ce seul coup, Theotime, il fera tout son ouvrage, et soudain il tirera son imaige, laquelle, en belle taille-

doulce, representera tres aggreablement tout ce qui a deu estre imaginé, selon l'histoire sacrée; et bien qu'il n'ayt fait qu'un seul mouvement, son ouvrage toutesfois portera grande quantité de personnages, et d'autres choses differentes bien distinguées, chascune en son ordre, en son rang, en son lieu, en sa distance et en sa proportion; et qui ne sçauroit pas le secret, il seroit tout estonné de voir sortir d'un seul acte une si grande varieté d'effects. Ainsi, Theotime, la nature, comme le peintre, multiplie et diversifie ses actes, à mesure que ses besongnes sont differentes, et luy faut un grand tems pour fayre de grands effects. Mais Dieu, comme l'imprimeur, a donné l'estre à toute la diversité des creatures, qui ont esté, sont et seront, par un seul traict de sa toute-puissante volonté, tirant de son idée, comme de dessus une planche bien taillée, ceste admirable difference de personnes et d'autres choses, qui s'entre-suivent és saysons, és aages, és siecles, chascune en son ordre, selon qu'elles doivent estre, ceste souveraine unité de l'acte divin estant opposée à la confusion et au desordre, et non la distinction ou varieté, qu'elle employe au contraire pour en composer la beauté, deduisant toutes les differences et diversitez à la proportion, et la proportion à l'ordre, et l'ordre à l'unité du monde, qui comprend toutes choses creées, tant visibles qu'invisibles, lesquelles toutes ensemble s'appellent *univers*, peut-estre parce que toute leur diversité se reduit en unité, comme qui diroit *uni-divers*, c'est-à-dire, unique et divers, unique avec diversité, et divers avec unité.

En somme, la souveraine unité divine diversifie tout, et sa permanente eternité donne vicissitude à toutes choses, parce que la perfection de ceste unité estant sur toute difference et varieté, elle a de quoy fournir l'estre à toute la diversité des perfections creées, et a la force de les produire. En signe de quoy, l'Escriture nous ayant rapporté, que *Dieu au commencement dit : Soyent faits des luminaires au firmament du ciel, et qu'ils separent le jour et la nuict, qu'ils soyent en signes, en tems, et jours, et années* (Gen. 1), nous voyons encore maintenant ceste perpetuelle revolution et entresuitte de tems et de saysons, qui durera jusques à la fin du monde, pour nous apprendre que, comme

Un mot de ses commandemens
Suffit à tous ces mouvemens (*Psal.* 32);

aussi le seul eternel vouloir de sa divine Majesté estend sa force de siecle en siecle, et jusques aux siecles des siecles, pour tout ce qui a esté, qui est, et qui sera eternellement, sans que chose quelconque ayt esté, que par ce seul tres-unique, tres-simple, et treseternel acte divin, auquel soit honneur et gloire. *Amen.*

CHAPITRE III.

De la Providence divine en general.

Dieu doncques, Theotime, n'a plus besoin de plusieurs actes, puisqu'un seul divin acte de sa toute-puissante volonté suffit à la production de toute la varieté de ses œuvres, à rayson de son

infinie perfection; mais nous autres mortels avons besoin d'en traitter avec la methode et maniere d'entendre à laquelle nos petits esprits peuvent arriver, selon laquelle, pour parler de la Providence divine, considerons, je vous prie, le regne du grand Salomon, comme un modelle parfaict de l'art de bien regner.

Ce grand roy doncques sçachant par l'inspiration celeste que la respublique tient à la religion comme le corps à l'ame, et la religion à la respublique comme l'ame au corps, il disposa à part soy de toutes les parties requises, tant à l'establissement de la religion, qu'à celuy de la respublique. Et quant à la religion, il determina qu'il falloit edifier un temple de telle et telle longueur, largeur, hauteur : tant de porches et parvis, tant de fenestres, et ainsi de tout le reste qui appartenoit au temple; puis tant de sacrificateurs, tant de chantres, et autres officiers du temple. Et quant à la chose publique, il disposa de fayre une mayson royale et une Cour pour sa majesté, et en icelle tant de maistres-d'hostels, de gentils-hommes, et autres courtisans; et pour le peuple, des juges et autres magistrats, qui exerçassent la justice. Puis, pour l'asseurance du royaume, et l'affermissement du repos public dont il joüyssoit, et disposa d'avoir emmy la paix un puissant appareil de guerre,\ et à ces fins deux cent cinquante chefs en diverses charges, quarante mille chevaux, et tout ce grand attelage que l'Escriture et les historiens tesmoignent.

Or, ayant ainsi disposé et fait estat à part soy de toutes les parties principales requises à son royaume, il vint à l'acte de la Providence, et fit compte en son esprit de tout ce qui estoit requis pour edifier le temple, pour entretenir les officiers sacrez, les ministres et magistrats royaux, et les gens de guerre dont il avoit fait le project, et se resolut d'envoyer à Hiram pour avoir les bois necessaires, de fayre commerce au Peru, en Ophir, et en somme de prendre tous les moyens convenables pour avoir toutes les choses requises pour l'entretenement et bonne conduitte de son entreprinse. Mais il ne s'arresta pas là, Theotime : car apres avoir fait son project, et deliberé en soy-mesme des moyens propres pour en venir à bout; venant à la prattique, il crea tous les officiers selon qu'il avoit disposé, et par un bon gouvernement il fit fayre toutes les provisions requises à leur entretenement et à l'execution de leurs charges; de sorte qu'ayant la cognoissance de l'art de bien regner, il executa la disposition qu'il avoit faite à part soy pour la creation de divers officiers, et mit en effect sa providence par le bon gouvernement dont il usa; et par ainsi son art de regner, qui consistoit en la disposition et en la providence ou prevoyance, fut prattiqué par la creation des officiers, et par le gouvernement et bonne conduitte. Mais d'autant que la disposition est inutile sans la creation ou levée des officiers, et que la creation est vayne sans la providence qui regarde à ce qui est requis pour la conservation des officiers creez ou erigez, et qu'enfin, ceste conservation, qui se fait par le bon gouvernement, n'est autre chose que la providence effectuée, partant, non-seulement la disposition, mais aussi la creation et le bon gouvernement de Salomon furent appellez du nom de providence. Aussi ne disons-nous pas qu'un

homme ayt de la *providence*, sinon quand il gouverne bien.

Or maintenant, Theotime, parlant des choses divines selon l'impression que nous avons prinse en la consideration des choses humaines, nous disons que, Dieu ayant eu une eternelle et tres-parfaicte cognoissance de l'art de fayre le monde pour sa gloire, il disposa avant toutes choses en son divin entendement toutes les pieces principales de l'univers, qui pouvoient luy rendre de l'honneur, c'est-à-dire, la nature angelique et la nature humaine; et en la nature angelique, la varieté des hierarchies et des ordres que l'Escriture saincte et les sacrez docteurs nous enseignent, comme aussi, entre les hommes, il disposa qu'il y auroit ceste grande diversité que nous y voyons. Puis, en ceste mesme eternité, il pourveut et fit estat à part soy de tous les moyens requis aux hommes et aux anges, pour parvenir à la fin à laquelle il les avoit destinez, et fit ainsi l'acte de sa providence; et sans s'arrester là, pour effectuer sa disposition, il a reellement creé les anges et les hommes; et pour effectuer sa providence, il a fourny, et fournit, par son gouvernement, tout ce qui est necessaire aux creatures raysonnables pour parvenir à la gloire : si que, pour le dire en un mot, la providence souveraine n'est autre chose que l'acte par lequel Dieu veut fournir aux hommes et aux anges les moyens necessaires ou utiles pour parvenir à leur fin. Mais, parce que ces moyens sont de diverses sortes, nous diversifions aussi le nom de la providence, et disons qu'il y a une providence naturelle, une autre surnaturelle; et celle-cy, qu'elle est, ou generale, ou speciale, ou particuliere.

Et parce que cy-apres je vous exhorteray, Theotime, à joindre vostre volonté à la Providence divine, tandis que je suis sur le discours d'icelle, je vous veux dire un mot de la providence naturelle. Dieu doncques voulant pourvoir l'homme des moyens naturels qui luy sont requis pour rendre gloire à sa divine bonté, il a produict en faveur d'iceluy tous les autres animaux et les plantes; et pour pourvoir aux autres animaux et aux plantes, il a produict varieté de terroirs, de saysons, de fontaines, de vens, de pluyes; et tant pour l'homme, que pour les autres choses qui luy appartiennent, il a creé les elemens, le ciel et les astres, establissant par un ordre admirable, que presque toutes les creatures servent les unes aux autres reciproquement : les chevaux nous portent, et nous les pansons; les brebis nous nourrissent et vestent, et nous les paissons; la terre envoye des vapeurs à l'air, et l'air des pluyes à la terre; la main sert au pied et le pied porte la main. O qui verroit ce commerce et traffic general que les creatures font ensemble avec une si grande correspondance, de combien de passions amoureuses seroit-il esmeu envers ceste souveraine Sagesse, pour s'escrier : *Vostre providence, ô grand Pere eternel, gouverne toutes choses* (Sap. 14)! Sainct Basile, et sainct Ambroise en leurs *Examerons*, le bon Loüys de Grenade en son Introduction au Symbole, et Loüys Richeome en plusieurs de ses beaux opuscules, donneront beaucoup de motifs aux ames bien nayes pour profitter en ce subjet.

Ainsi, cher Theotime, ceste Providence tousche tout, regne sur

tout, et reduict tout à sa gloire. Il y a toutesfois certes des cas fortuits et des accidens inopinez : mais ils ne sont ny fortuits, ny inopinez qu'à nous; et sont sans doubte tres-certains à la Providence celeste, qui les prevoit et les destine au bien public de l'univers. Or, ces cas fortuits se font par la concurrence de plusieurs causes, lesquelles, n'ayant point de naturelle allyance les unes aux autres, produisent une chascune son effect particulier, en telle sorte neantmoins que de leur rencontre reüssit un autre effect d'autre nature, auquel, sans qu'on l'ayt peu prevoir, toutes ces causes differentes ont contribué. Il estoit, par exemple, raysonnable de chastier la curiosité du poëte Æschilus, lequel ayant apprins d'un devin, qu'il mourroit accablé de la cheute de quelque mayson, se tint tout ce jourlà en une rase campaigne, pour esviter le destin; et demeurant ferme, teste nuë, un faucon qui tenoit entre ses serres une tortuë en l'air, voyant ce chef chauve, et cuidant que ce fust la poincte d'un rocher, lascha la tortuë droit sur iceluy; et voylà que Æschilus meurt sur-le-champ, accablé de la mayson et escaille d'une tortuë. Ce fut sans doubte un accident fortuit; car cest homme n'alla pas au champ pour mourir, ains pour esviter la mort; ny le faucon ne cuida pas escraser la teste d'un poëte, ains la teste et l'escaille de la tortuë, pour par apres en devorer la chair : neantmoins il arriva au contraire; car la tortuë demeura sauve et le pauvre Æschilus mort. Selon nous, ce cas fut inopiné; mais, au regard de la Providence, qui regardoit de plus haut et voyoit la concurrence des causes, ce fut un exploit de justice, par lequel la superstition de cest homme fut punie. Les adventures de l'ancien Joseph furent admirables en varietez et en passages d'une extresmité à l'autre. Ses freres, qui l'avoient vendu pour le perdre, furent tous estonnez de le voir devenu vice-roy, et *apprehendoient* infinyment qu'il ne se ressentist du tort qu'ils luy avoient fait (Gen. 50); mais non, leur dit-il, ce n'est pas tant par vos menées que je suis envoyé icy, comme par la Providence divine : *vous avez eu des mauvais desseins sur moy, mais Dieu les a reduicts à bien* (Gen. 45 et 50). Voyez-vous, Theotime, le monde eust appellé fortune, ou evenement fortuit, ce que Joseph dit estre un project de la Providence souveraine, qui range et reduict toutes choses à son service; et il est ainsi de tout ce qui se passe au monde, et mesme des monstres, la naissance desquels rend les œuvres accomplies et parfaictes plus estimables, produict de l'admiration, et provocque à philosopher et fayre plusieurs bonnes pensées; et en somme, ils tiennent lieu en l'univers, comme les ombres és tableaux, qui donnent grace, et semblent relever la peincture.

CHAPITRE IV.

De la providence surnaturelle que Dieu exerce envers les creatures raysonnables.

Tout ce que Dieu a fait est destiné au salut des hommes et des anges; mais voicy l'ordre de sa providence pour ce regard, selon que, par l'attention aux sainctes Escritures et à la doctrine des anciens, nous le pouvons descouvrir, et que nostre foiblesse nous permet d'en parler.

Dieu cogneut eternellement qu'il pouvoit fayre une quantité innumerable de creatures en diverses perfections et qualitez, auxquelles il se pourroit communiquer; et considerant qu'entre toutes les façons de se communiquer il n'y avoit rien de si excellent que de se joindre à quelque nature creée, en telle sorte que la creature fust comme entée et inserée en la Divinité, pour ne fayre avec elle qu'une seule personne, son infinie bonté qui, de soy-mesme et par soy-mesme, est portée à la communication, se resolut et determina d'en fayre une de ceste maniere, afin que, comme eternellement il y a une communication essentielle en Dieu, par laquelle le Pere communique toute son infinie et indivisible divinité au Fils, en le produisant, et le Pere et le Fils ensemble, produisant le Sainct-Esprit, luy communiquent aussi leur propre unique divinité, de mesme ceste souveraine doulceur fust aussi communiquée si parfaictement hors de soy à une creature, que la nature creée et la Divinité, gardant une chascune leurs proprietez, fussent neantmoins tellement unies ensemble, qu'elles ne fussent qu'une mesme personne.

Or, entre toutes les creatures que ceste souveraine toute-puissance pouvoit produire, elle treuva bon de choysir la mesme humanité, qui, du depuis, par effect fut joincte à la personne de Dieu le Fils, à laquelle elle destine cest honneur incomparable de l'unyon personnelle à sa divine Majesté, afin qu'eternellement elle joüyst par excellence des thresors de sa gloire infinie. Puis, ayant ainsi preferé pour ce bonheur l'humanité sacrée de nostre Sauveur, la supresme Providence disposa de ne point retenir sa bonté en la seule personne de son Fils bien-aymé, ains de la respandre en sa faveur sur plusieurs autres creatures; et sur le gros de ceste innumerable quantité de choses qu'elle pouvoit produire, elle fit choix de creer les hommes et les anges, comme pour tenir compaignie à son Fils, participer à ses graces et à sa gloire, et l'adorer et loüer eternellement. Et parce que Dieu vid qu'il pouvoit fayre en plusieurs façons l'humanité de son Fils, en le rendant vray homme, comme, par exemple, le creant de rien, non-seulement quant à l'ame, mais aussi quant au corps, ou bien formant le corps de quelque matiere precedente, comme il fit celuy d'Adam et d'Eve, ou bien par voie de generation ordinaire d'homme et de femme, ou bien enfin par generation extraordinaire d'une femme sans homme, il delibera que la chose se feroit en ceste derniere façon, et, entre toutes les femmes qu'il pouvoit choysir à ceste intention, il esleut la tres-saincte Vierge Nostre-Dame, par l'entremise de laquelle le Sauveur de nos ames seroit non-seulement homme, mais enfant du genre humain.

Oultre cela, la sacrée Providence determina de produire tout le reste des choses, tant naturelles que surnaturelles, en faveur du Sauveur, afin que les anges et les hommes pussent, en le servant, participer à sa gloire : ensuitte de quoy, bien que Dieu voulust creer, tant les anges que les hommes, avec le franc-arbitre, libres d'une vraye liberté pour choysir le bien et le mal; si est-ce neantmoins que, pour tesmoigner que de la part de la Bonté divine ils estoient desdiez au bien et à la gloire, elle les crea tous en justice originelle, laquelle n'estoit autre chose qu'un amour tres-suave

qui les disposoit, contournoit, et acheminoit à la felicité eternelle.

Mais parce que ceste supresme sagesse avoit deliberé de tellement mesler cest amour originel avec la volonté de ses creatures, que l'amour ne forçast point la volonté, ains luy laissast sa liberté, il previd qu'une partie, mais la moindre de la nature angelique, quittant volontairement le sainct amour, perdroit par consequent la gloire. Et parce que la nature angelique ne pourroit fayre ce peché que par une malice expresse, sans tentation ny motif quelconque qui la pust excuser, et que d'ailleurs une beaucoup plus grande partie de ceste mesme nature demeureroit ferme au service du Sauveur; partant Dieu, qui avoit si amplement glorifié sa misericorde au dessein de la creation des anges, voulust aussi magnifier sa justice, et, en la fureur de son indignation, resolut d'abandonner pour jamais ceste triste et mal-heureuse troupe de perfides, qui, en la furie de leur rebellion, l'avoient si vilainement abandonné.

Il previd bien aussi que le premier homme abuseroit de sa liberté, et, quittant la grace, il perdroit la gloire; mais il ne voulut pas traitter si rigoureusement la nature humaine, comme il delibera de traitter l'angelique.

C'estoit la nature humaine de laquelle il avoit resolu de prendre une piece bien-heureuse, pour l'unyr à sa divinité. Il vid que c'estoit une nature imbecille, *un vent qui va, et ne revient pas* (Psal. 172), c'est-à-dire, qui se dissipe en allant. Il eust esgard à la surprinse que Satan avoit faite au premier homme, et à la grandeur de la tentation qui le ruyna. Il vid que toute la race des hommes perissoit par la faute d'un seul: si que, par ces raysons, il regarda nostre nature en pityé, et se resolut de la prendre à mercy.

Mais afin que la doulceur de sa misericorde fust ornée de la beauté de sa justice, il delibera de sauver l'homme par voie de redemption rigoureuse; laquelle ne se pouvant bien fayre que par son Fils, il establit qu'iceluy rachepteroit les hommes, non-seulement par une de ses actions amoureuses, qui eust esté plus que tres-suffisante à rachepter mille millions de mondes, mais encore par toutes les innumerables actions amoureuses et passions douloureuses qu'il feroit et souffriroit jusques à la mort, et la mort de la croix, à laquelle il le destina, voulant qu'ainsi il se rendist compaignon de nos miseres, pour nous rendre par apres compaignons de sa gloire; monstrant en ceste sorte les richesses de sa bonté, par ceste *redemption copieuse* (Psalm. 129), abondante, surabondante, magnifique, et excessive, laquelle nous a acquis et comme reconquestez tous les moyens necessaires pour parvenir à la gloire, de sorte que personne ne puisse jamais se douloir, comme si la misericorde divine manquoit à quelqu'un.

CHAPITRE V.

Que la Providence celeste a pourveu aux hommes une redemption tres-abondante.

Or disant, Theotime, que Dieu avoit veu et voulu une chose premierement, et puis secondement une autre, observant ordre en ses volontez, je l'ay entendu selon qu'il a esté desclaré cy-devant,

à sçavoir, qu'encore que tout cela s'est passé en un tres-seul et tres-simple acte, neantmoins par iceluy, l'ordre, la distinction, et la dependance des choses n'a pas esté moins observée, que s'il y eust eu plusieurs actes en l'entendement et volonté de Dieu. Estant doncques ainsi que toute volonté bien disposée, qui se determine de vouloir plusieurs objects esgalement presens, ayme mieux, et avant tous, celuy qui est le plus aymable, il s'ensuit que, la souveraine Providence faysant son eternel project et dessein de tout ce qu'elle produiroit, elle voulut premierement et ayma, par une preference d'excellence, le plus aymable object de son amour, qui est nostre Sauveur; et puis, par ordre, les autres creatures, selon que plus ou moins elles appartiennent au service, honneur et gloire d'iceluy.

Ainsi tout a esté fait pour ce divin homme, qui, pour cela, est appellé *aisné de toute creature* (Colos. 1); *possedé par la divine Majesté, au commencement des voies d'icelle, avant qu'elle fist chose quelconque, creé au commencement avant les siecles* (Prov. 8) : *car en luy toutes choses sont faites, et il est avant tous, et toutes choses sont establies en luy, et il est le chef de toute l'Eglise, tenant en tout et par tout la primauté* (Colos. 1). On ne plante principalement la vigne que pour le fruict; et partant, le fruict est le premier desiré et pretendu, quoyque les feüilles et les fleurs precedent en la production. Ainsi le grand Sauveur fut le premier en l'intention divine, et en ce project eternel que la divine Providence fit de la production des creatures; et en contemplation de ce fruict desirable, fut plantée la vigne de l'univers, et establie la succession de plusieurs generations, qui, à guise de feüilles et de fleurs, le devoient preceder, comme avant-coureurs et preparatifs convenables à la production de ce raysin, que l'espouse sacrée loüe tant és cantiques, et la liqueur duquel *resjoüyt* Dieu et les hommes.

Or doncques maintenant, mon Theotime, qui doubtera de l'abondance des moyens du salut, puisque nous avons un si grand Sauveur, en consideration duquel nous avons esté faits, et par les merites duquel nous avons esté racheptez? Car il est mort pour tous, parce que tous estoient morts; et sa misericorde a esté plus salutaire pour rachepter la race des hommes, que la misere d'Adam n'avoit esté veneneuse pour la perdre. Et tant s'en faut que le peché d'Adam ayt surmonté la debonnaireté divine, que tout au contraire il l'a excitée et provocquée; si que, par une suave et tres-amoureuse antiperistase et contention [1], elle s'est ravigorée à la presence de son adversaire, et comme ramassant ses forces pour vaincre, elle a fait *surabonder la grace où l'iniquité avoit abondé* (Rom. 5) : de sorte que la saincte Eglise, par un sainct excez d'admiration, s'escrie la veille de Pasques : O peché d'Adam, à la verité necessaire, qui a esté effacé par la mort de Jesus-Christ ! ô coulpe bien-heureuse, qui a merité d'avoir un tel et si grand Redempteur! Certes, Theotime, nous pouvons dire comme cest ancien : Nous estions perdus, si

[1] Ces mots et cette phrase peignent la bonté divine comme un athlète en garde contre son antagoniste : le salut de l'homme est le prix de cette lutte entre l'amour de Dieu et la haine de Satan !

nous n'eussions esté perdus, c'est-à-dire, nostre perte nous a esté à profict, puisqu'en effect la nature humaine a receu plus de graces par la redemption du Sauveur, qu'elle n'en eust jamais receu par l'innocence d'Adam, s'il eust perseveré en icelle.

Car, encore que la divine Providence ayt laissé en l'homme des grandes marques de sa severité, parmy la grace mesme de sa misericorde, comme par exemple, la necessité de mourir, les maladies, les travaux, la rebellion de la sensualité, si est-ce que la faveur celeste, surnageant à tout cela, prend playsir de convertir toutes ces miseres au plus grand profict de ceux qui l'ayment, faysant naistre la patience sur les travaux, le mespris du monde sur la necessité de mourir, et mille victoires sur la concupiscence; et comme l'arc-en-ciel, touschant l'espine aspalathus, la rend plus odorante que les lys, aussi, la redemption de Nostre Seigneur touschant nos miseres, elle les rend plus utiles et aymables que n'eust jamais esté l'innocence originelle. *Les anges ont plus de joye au ciel,* dit le Sauveur, *sur un pecheur penitent, que sur nonante-neuf justes qui n'ont pas besoin de penitence* (Luc. 15). Et de mesme l'estat de la redemption vaut cent fois mieux que celuy de l'innocence. Certes, en l'arrousement du sang de Nostre Seigneur fait par l'hysope de la croix, nous avons esté remis en une blancheur incomparablement plus excellente, que celle de la neige de l'innocence, sortant, comme Naaman (IV. Reg. 5), du fleuve de salut plus purs et nets, que si jamais nous n'eussions esté ladres, afin que la divine Majesté, ainsi qu'elle nous a ordonné de fayre, ne fust *pas vaincue par le mal, ains vainquist le mal par le bien* (Rom. 12); que *sa misericorde*, comme une huyle sacrée, *se tinst au-dessus du jugement* (Jac. 2), et que *ses miserations surmontassent toutes ses œuvres* (Psalm. 144).

CHAPITRE VI.

De quelques faveurs speciales exercées en la redemption des hommes par la divine Providence.

Dieu, certes, monstre admirablement la richesse incomprehensible de son pouvoir, en ceste si grande varieté de choses que nous voyons en la nature; mais il fait encore plus magnifiquement paroistre les thresors infinis de sa bonté, en la difference nonpareille des biens que nous recognoissons en la grace. Car, Theotime, il ne s'est pas contenté en l'excez sacré de sa misericorde, d'envoyer à son peuple, c'est-à-dire au genre humain, une redemption generale et universelle, par laquelle un chascun peut estre sauvé; mais il l'a diversifiée en tant de manieres, que sa liberalité reluysant en toute ceste varieté, ceste varieté reciproquement embellit aussi sa liberalité.

Ainsi il destina premierement pour sa tres-saincte Mere une faveur digne de l'amour d'un Fils, qui, estant tout sage, tout-puissant, et tout bon, se devoit preparer une mere à son gré; et partant, il voulut que sa redemption luy fust appliquée par maniere de remede preservatif, afin que le peché qui s'escouloit de genera-

tion en generation, ne parvinst point à elle : de sorte qu'elle fut racheptée si excellemment, qu'encore que par apres le torrent de l'iniquité originelle vinst rouler ses ondes infortunées sur la conception de ceste sacrée dame avec autant d'impetuosité comme il eust fait sur celle des autres filles d'Adam, si est-ce qu'estant arrivé là il ne passa point oultre, ains s'arresta court, comme fit anciennement le Jourdain du tems de Josué, et pour le mesme respect : car ce fleuve retint son cours en reverence du passage de l'Arche de l'allyance ; et le peché originel retira ses eaux, reverant et redoubtant la presence du vray tabernacle de l'eternelle allyance.

De ceste maniere doncques Dieu destourna de sa glorieuse Mere toute captivité, luy donnant le bonheur des deux estats de la nature humaine, puisqu'elle eut l'innocence que le premier Adam avoit perduë, et joüyt excellemment de la redemption que le second luy acquit ; ensuitte de quoy, comme un jardin d'eslite, qui devoit porter le fruict de vie, elle fut renduë florissante en toutes sortes de perfections, ce Fils de l'amour eternel ayant ainsi *paré sa mere de robbe d'or recamée en belle varieté* (Psal. 44), afin qu'elle fust la Reyne de sa dextre, c'est-à-dire, la premiere de tous les esleus qui joüyront *des delices de la dextre divine* (Psalm. 15). Si que ceste mere sacrée, comme toute reservée à son Fils, fut par luy racheptée, non-seulement de la damnation, mais aussi de tout peril de damnation, luy asseurant la grace et la perfection de la grace ; en sorte qu'elle marchast comme une belle *aube qui, commençant à poindre, va continuellement croissant en clarté jusques au pleyn jour* (Prov. 4). Redemption admirable, chef-d'œuvre du Redempteur, et la premiere de toutes les redemptions, par laquelle le Fils, d'un cœur vrayement filial, *prevenant sa mere ès benedictions de doulceur* (Psalm. 20), il la preserva, non-seulement du peché, comme les anges, mais aussi de tout peril du peché, et de tous les divertissemens et retardemens de l'exercice du sainct amour. Aussi proteste-t-il qu'entre toutes les creatures raysonnables qu'il a choysies, ceste mere est *son unique colombe, sa toute parfaicte, sa toute chere bien-aymée*, hors de tout parangon et de toute comparayson (Cant. 6).

Dieu disposa aussi d'autres faveurs pour un petit nombre de rares creatures qu'il vouloit mettre hors du danger de la damnation, comme il est certain de sainct Jean-Baptiste, et tres-probable de Hieremie, et de quelques autres que la divine Providence alla saysir dans le ventre de leur mere, et dés-lors les establit en la perpetuité de sa grace afin qu'ils demeurassent fermes en son amour, bien que subjets aux retardemens et pechez veniels, qui sont contraires à la perfection de l'amour, et non à l'amour mesme : et ces ames, en comparayson des autres, sont comme des reynes tousjours couronnées de charité, qui tiennent le rang principal en l'amour du Sauveur apres sa Mere, laquelle est la Reyne des reynes ; Reyne, non-seulement couronnée d'amour, mais de la perfection de l'amour, et qui plus est couronnée de son Fils propre, qui est le souverain object de l'amour, puisque les enfans sont la couronne de leurs peres et meres.

Il y a encore d'autres ames, lesquelles Dieu disposa de laisser

pour un tems exposées, non au peril de perdre le salut, mais bien au peril de perdre son amour; ains il permit qu'elles le perdissent en effect, ne leur asseurant point l'amour pour toute leur vie, ains seulement pour la fin d'icelle, et pour certain tems precedent. Tels furent les apostres, David, Magdelene, et plusieurs autres, qui pour un tems demeurerent hors de l'amour de Dieu, mais enfin, estant une bonne fois convertis, furent confirmez en la grace jusques à la mort : de sorte que dés-lors, demeurant voirement subjets à quelques imperfections, ils furent toutesfois exempts de tout peché mortel, et par consequent du peril de perdre le divin amour, et furent comme les amyes sacrées de l'Espoux celeste, parées voirement de la robbe nuptiale de son tres-sainct amour, mais non pas pourtant couronnées, parce que la couronne est un ornement de la teste, c'est-à-dire, de la premiere partie de la personne : or, la premiere partie de la vie des ames de ce rang ayant esté subjette à l'amour des choses terrestres, elles ne peuvent porter la couronne de l'amour celeste, ains leur suffit d'en porter la robbe, qui les rend capables du lict nuptial de l'Espoux divin et d'estre eternellement bien-heureuses avec luy.

CHAPITRE VII.

Combien la Providence sacrée est admirable en la diversité des graces qu'elle distribuë aux hommes.

Il y eut donc en la Providence eternelle une faveur incomparable pour la Reyne des reynes, *mere de tres-belle dilection* (Cant. 24), et toute tres-uniquement parfaicte. Il y en eut aussi des speciales pour des autres. Mais apres cela, ceste souveraine bonté respandit une abondance de graces et benedictions sur toute la race des hommes et la nature des anges, de laquelle tous ont esté arrousez comme d'une *pluye qui tombe sur les bons et les mauvais* (Matth. 5); tous ont esté esclairez, comme d'une *lumiere qui illumine tout homme venant en ce monde* (Joan. 1); tous ont receu leur part, comme d'une *semence qui tombe non-seulement sur la bonne terre, mais emmy les chemins, entre les espines, et sur les pierres* (Matth. 13), afin que tous fussent inexcusables devant le Redempteur, s'ils n'employent ceste tres-abondante redemption pour leur salut.

Mais pourtant, Theotime, quoyque ceste tres-abondante suffisance de graces soit ainsi versée sur toute la nature humaine, et qu'en cela nous soyons tous esgaux, et qu'une riche abondance de benedictions nous soit offerte à tous; si est-ce neantmoins que la varieté de ces faveurs est si grande, qu'on ne peut dire qui est plus admirable, ou la grandeur de toutes les graces en une si grande diversité, ou la diversité en tant de grandeurs. Qui ne void qu'entre les chrestiens les moyens du salut sont plus grands et puissans qu'entre les barbares, et que parmy les chrestiens il y a des peuples et des villes où les pasteurs sont plus fructueux et capables? Or, de nyer que ces moyens exterieurs ne soyent pas des faveurs de la Providence divine, ou de revocquer en doubte qu'ils

ne contribuent pas au salut et à la perfection des ames, ce seroit estre ingrat envers la bonté celeste, et desmentir la veritable experience qui nous fait voir que, pour l'ordinaire, où ces moyens exterieurs abondent, les interieurs ont plus d'effect et reüssissent mieux.

Certes, comme nous voyons qu'il ne se treuve jamais deux hommes parfaictement semblables és dons naturels, aussi ne s'en treuve-t-il jamais de parfaictement esgaux és surnaturels. Les anges, comme le grand sainct Augustin et sainct Thomas asseurent, receurent la grace selon la varieté de leurs conditions naturelles. Or, ils sont tous, ou de differente espece, ou au moins de diverses conditions, puisqu'ils sont distinguez les uns des autres : doncques, autant qu'il y a d'anges, il y a aussi de graces differentes; et bien que quant aux hommes la grace ne soit pas donnée selon leurs conditions naturelles, toutesfois, la divine doulceur prenant playsir, et, par maniere de dire, s'esgayant en la production des graces, elle les diversifie en infinies façons, afin que de ceste varieté se fasse le bel esmail de sa redemption et misericorde, dont l'Eglise chante en la feste de chaque confesseur evesque : *Il ne s'en est point treuvé de semblable à luy* (Eccli. 44). Et comme au ciel *nul ne sçayt le nom nouveau, sinon celuy qui le reçoit* (Apoc. 2), parce que chascun des bien-heureux a le sien particulier, selon l'estre nouveau de la gloire qu'il acquiert; ainsi en terre chascun reçoit une grace si particuliere, que toutes sont diverses. Aussi nostre Sauveur compare sa grace aux perles (Matth. 13), lesquelles, comme dit Pline, s'appellent autrement unyons, parce qu'elles sont tellement uniques, une chascune en ses qualitez, qu'il ne s'en treuve jamais deux qui soyent parfaictement pareilles, et comme *une estoile est differente de l'autre en clarté* (I. Cor. 15), ainsi seront differens les hommes les uns des autres en gloire; signe evident qu'ils l'auront esté en la grace. Or, ceste varieté en la grace, ou ceste grace en la varieté, fait une tres-sacrée beauté et tres-souëfve harmonie, qui resjoüyt toute la saincte cité de Hierusalem la celeste.

Mais il se faut bien garder de jamais rechercher pourquoy la supresme sagesse a departy une grace à l'un plutost qu'à l'autre, ny pourquoy elle fait abonder ses faveurs en un endroict plutost qu'en l'autre. Non, Theotime, n'entrez jamais en ceste curiosité : car ayant tous suffisamment, ains abondamment ce qui est requis pour le salut, quelle rayson peut avoir homme du monde de se plaindre, s'il playst à Dieu de departir ses graces plus largement aux uns qu'aux autres? Si quelqu'un s'enqueroit pourquoy Dieu a fait les melons plus gros que les frayses, ou les lys plus grands que les violettes, pourquoy le rosmarin n'est pas une rose, ou pourquoy l'œillet n'est pas un soucy, pourquoy le paon est plus beau qu'une chauve-souris, ou pourquoy la figue est doulce, et le citron aigrelet, on se mocqueroit de ses demandes, et on luy diroit : Pauvre homme, puisque la beauté du monde requiert la varieté, il faut qu'il y ayt des differentes et inesgales perfections és choses, et que l'une ne soit pas l'autre : c'est pourquoy les unes sont petites, les autres grandes, les unes aigres, les autres doulces, les unes plus et

les autres moins belles. Or, c'en est de mesme és choses surnaturelles : *Chaque personne a son don; un ainsi, et l'autre ainsi*, dit le Sainct-Esprit (I. Cor. 7). C'est doncques une impertinence de vouloir rechercher pourquoy sainct Paul n'a pas eu la grace de sainct Pierre, ny sainct Pierre celle de sainct Paul; pourquoy sainct Anthoine n'a pas esté sainct Athanase, ny sainct Athanase sainct Hierosme : car on respondroit à ces demandes, que l'Eglise est un jardin diapré de fleurs infinies; il y en faut doncques de diverses grandeurs, de diverses couleurs, de diverses odeurs, et en somme de differentes perfections. Toutes ont leur prix, leur grace et leur esmail, et toutes, en l'assemblage de leurs varietez, font une tres-aggreable perfection de beauté.

CHAPITRE VIII.

Combien Dieu desire que nous l'aymions.

Bien que la redemption du Sauveur nous soit appliquée en autant de differentes façons comme il y a d'ames; si est-ce neantmoins que l'amour est le moyen universel de nostre salut, qui se mesle par tout, et sans lequel rien n'est salutaire, ainsi que nous dirons ailleurs. Aussi le cherubin fut mis à la porte du paradis terrestre avec son espée flamboyante, pour nous apprendre que nul n'entrera au paradis celeste, qu'il ne soit transpercé du glaive de l'amour. Pour cela, Theotime, le doulx Jesus, qui nous a racheptez par son sang, desire infinyment que nous l'aymions, afin que nous soyons eternellement sauvez; et desire que nous soyons sauvez, afin que nous l'aymions eternellement, son amour tendant à nostre salut, et nostre salut à son amour. Hé, dit-il (Luc. 12), *je suis venu pour mettre le feu au monde; que pretens-je sinon qu'il arde?* Mais, pour desclarer plus vivement l'ardeur de ce desir, il nous commande cest amour en termes admirables : *Tu aymeras*, dit-il, *le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de toutes tes forces : c'est le premier et le plus grand commandement* (Matth. 22).

Vray Dieu! Theotime, que le cœur divin est amoureux de nostre amour! Ne suffisoit-il pas qu'il eust publié une permission, par laquelle il nous eust donné congé de l'aymer, comme Laban permit à Jacob d'aymer sa belle Rachel, et de la gaigner par ses services? Mais non; il desclare plus avant sa passion amoureuse envers nous, et nous commande de l'aymer de tout nostre pouvoir, afin que la consideration de sa majesté et de nostre misere, qui font une tant infinie disparité et inesgalité de luy à nous, ny autre pretexte quelconque, ne nous divertist de l'aymer. En quoy il tesmoigne bien, Theotime, qu'il ne nous a pas laissé d'inclination naturelle de l'aymer pour neant : car, afin qu'elle ne soit oyseuse, il nous presse de l'employer par ce commandement general; et afin que ce commandement puisse estre prattiqué il ne laisse homme qui vive, auquel il ne fournisse abondamment tous les moyens requis à cest effect. Le soleil visible tousche tout de sa chaleur vivifiante, et comme l'amoureux universel des choses inferieures, il leur donne la vigueur requise pour fayre leurs productions : et de mesme la

Bonté divine anime toutes les ames, et encourage tous les cœurs à son amour, sans qu'homme quelconque soit caché à sa chaleur. *La sapience eternelle*, dit Salomon, *presche tout en public, elle fait retentir sa voix emmy les places, elle crie et recrie devant les peuples, elle prononce ses parolles és portes des villes, elle dit : Jusques à quand sera-ce, ô petits enfans, que vous aymerez l'enfance, et jusques à quand sera-ce que les forcenez desireront les choses nuysibles, et que les imprudens hayront la science? Convertissez-vous, revenez à moy sur cest advertissement : hé ! voicy que je vous offre mon esprit, et je vous monstreray ma parolle* (Prov. 1). Et ceste mesme sapience poursuit en Ezechiel, disant : *Que personne ne die : Je suis emmy les pechez, et comment pourray-je revivre? Ah non! Car voicy que Dieu dit : Je suis vivant et aussi vray que je vis, je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse de sa voie, et qu'il vive* (Ezech. 33). Or, vivre selon Dieu, c'est aymer; et *qui n'ayme pas, il demeure en la mort* (Joan. 3). Voyez donc, Theotime, si Dieu desire que nous l'aymions.

Mais il ne se contente pas d'annoncer ainsi son extresme desir d'estre aymé, en public, en sorte que chascun puisse avoir part à son aymable semonce; ains il va mesme de porte en porte, heurtant *et frappant, protestant que si quelqu'un ouvre, il entrera chez luy, et soupera avec luy* (Apoc. 3), c'est-à-dire, il luy tesmoignera toute sorte de bienveuillance.

Or, qu'est-ce à dire tout cela, Theotime, sinon que Dieu ne nous donne pas seulement une simple suffisance de moyens pour l'aymer et en l'aymant nous sauver; mais que c'est une suffisance riche, ample, magnifique, et telle qu'elle doit estre attenduë d'une si grande bonté comme est la sienne? Le grand Apostre, parlant au pecheur obstiné : *Mesprises-tu*, dit-il, *les richesses de la bonté, patience, et longanimité de Dieu? Ignores-tu que la benignité de Dieu t'ameine à penitence? Mais toy, selon ta dureté et ton cœur impenitent, tu te fay un thresor d'yre au jour de l'yre* (Rom. 2). Mon cher Theotime, Dieu n'exerce pas donc une simple suffisance de remede pour convertir les obstinez, mais employe à cela les richesses de sa bonté. L'Apostre, comme vous voyez, oppose les richesses de la bonté de Dieu aux thresors de la malice du cœur impenitent, et dit que le cœur malicieux est si riche en iniquité, que mesme il mesprise les richesses de la debonnaireté par laquelle Dieu l'attire à penitence. Et notez que ce ne sont pas simplement les richesses de la bonté divine, que l'obstiné mesprise, mais les richesses attrayantes à penitence, richesses qu'on ne peut bonnement ignorer. Certes, ceste riche, comble et plantureuse suffisance de moyens, que Dieu eslargit aux pecheurs pour l'aymer, paroist presque par tout en l'Escriture; car voyez ce Dieu-amant à la porte : il ne bat pas simplement; il s'arreste à battre, il appelle l'ame : *Sus leve-toy, ma bien-aymée, depesche-toy; et met sa main dans la serrure*, pour voir s'il pourroit ouvrir (Cant. 2). S'il presche emmy les places, il ne presche pas simplement, mais il va criant, c'est-à-dire, il continuë à crier; s'il exclame qu'on se convertisse, il semble qu'il ne l'a jamais assez repeté : *Convertissez-vous, convertissez-vous, faites penitence, retournez à moy, vivez. Pour-*

quoy mourrez-vous, mayson d'Israël (Ezech. 18)? En somme, ce divin Sauveur n'oublye rien pour monstrer que *ses miserations sont sur toutes ses œuvres; que sa misericorde surpasse son jugement* (Psal. 144); *que sa redemption est copieuse* (*Ibid.* 129); que son amour est infiny; et, comme dit l'Apostre, qu'il *est riche en misericorde* (Ephes. 2), et que par consequent, il *voudroit que tous les hommes fussent sauvez et qu'aucun ne perist* (I. Tim. 2).

CHAPITRE IX.

Comme l'amour eternel de Dieu envers nous previent nos cœurs de son inspiration, afin que nous l'aymions.

Je *t'ay aymée d'une charité perpetuelle, et partant je t'ay attirée, ayant pityé et misericorde de toy; et derechef je te reedifieray, et seras edifiée, toy vierge d'Israël* (Jerem. 31). Ce sont parolles de Dieu, par lesquelles il promet que le Sauveur venant au monde establira un nouveau regne en son Eglise, qui sera son espouse vierge, et vraye Israëlite spirituelle.

Or, comme vous voyez, Theotime, *ce n'a pas esté par aucun merite des œuvres que nous eussions faites, mais selon sa misericorde, qu'il nous a sauvez* (Tit. 3), par ceste charité ancienne, ains eternelle, qui a esmeu sa divine Providence de nous attirer à soy. Que *si le Pere ne nous eust tirez, jamais nous ne fussions venus au Fils nostre Sauveur, ny par consequent au salut* (Joan. 6).

Il y a certains oyseaux, Theotime, qu'Aristote nomme *apodes*, parce qu'ayant les jambes extresmement courtes, et les pieds sans force, ils ne s'en servent non plus que s'ils n'en avoient point. Que si une fois ils prennent terre, ils y demeurent prins, sans que jamais d'eux-mesmes ils puissent reprendre le vol; d'autant que n'ayant nul usage des jambes, ny des pieds, ils n'ont pas non plus le moyen de se pousser et relancer en l'air, et partant ils demeurent là croupissant, et y meurent, sinon que quelque vent propice à leur impuissance, jettant ses bouffées sur la face de la terre, les vienne saysir et enlever, comme il fait plusieurs autres choses. Car alors, si employant leurs aisles, ils correspondent à cest eslan et premier essor que le vent leur donne, le mesme vent continuë aussi son secours envers eux, les poussant de plus en plus au vol.

Theotime, les anges sont comme les oyseaux, que pour leur beauté et rareté on appelle *oyseaux de paradis*, qu'on ne void jamais en terre que morts. Car ces esprits celestes ne quitterent pas plustost l'amour divin, pour s'attacher à l'amour-propre, que soudain ils tomberent comme morts ensevelis és enfers; d'autant que ce que la mort fait és hommes, les separant pour jamais de ceste vie mortelle, la cheute le fit és anges, les separant pour tousjours de la vie eternelle. Mais nous autres humains, nous ressemblons plutost aux apodes; car, s'il nous advient de quitter l'air du sainct amour divin, pour prendre terre et nous attacher aux creatures, ce que nous faysons toutes les fois que nous offensons Dieu, nous mourons voirement, mais non pas d'une mort si entiere, qu'il ne nous reste un peu de mouvement, et avec cela des jambes et des

pieds, c'est-à-dire quelques menuës affections qui nous peuvent fayre fayre quelques essays d'amour : mais cela pourtant est si foible, qu'en verité nous ne pouvons plus de nous-mesmes desprendre nos cœurs du peché, ny nous relancer au vol de la sacrée dilection, laquelle, chetifs que nous sommes, nous avons perfidement et volontairement quittée.

Et certes, nous meriterions bien de demeurer abandonnez de Dieu, quand, avec ceste desloyauté, nous l'avons ainsi abandonné. Mais son eternelle charité ne permet pas souvent à sa justice d'user de ce chastiment ; ains excitant sa compassion, elle le provocque à nous retirer de nostre malheur, ce qu'il fait, envoyant le vent favorable de sa tres-saincte inspiration, laquelle venant avec une doulce violence dans nos cœurs, elle les saysit et les esmeut, relevant nos pensées, et poussant nos affections en l'air du divin amour.

Or, ce premier eslan ou esbranlement, que Dieu donne en nos cœurs, pour les inciter à leur bien, se fait voirement en nous, mais non pas pour nous, car il arrive à l'improuveu, avant que nous y ayons ny pensé, ny peu penser, puisque *nous n'avons aucune suffisance, pour de nous-mesmes, comme de nous-mesmes, penser aucune chose qui regarde nostre salut; mais toute nostre suffisance est de Dieu* (II. Cor. 3), lequel ne nous a pas seulement aymez avant que nous fussions, mais encore afin que nous fussions, et que nous fussions saincts, ensuitte de quoy, il nous *previent ès benedictions de sa doulceur* (Psal. 20) paternelle, et excite nos esprits, pour les pousser à la saincte repentance et conversion. Voyez, je vous prie, Theotime, le pauvre prince des Apostres tout engourdy dans son peché, en la triste nuict de la Passion de son maistre; il ne pensoit non plus à se repentir de son peché, que si jamais il n'eust cogneu son divin Sauveur, et comme un chetif apode atterré, il ne se fust oncques relevé, si le coq, comme instrument de la divine Providence, n'eust frappé de son chant à ses aureilles, à mesme tems que le doulx Redempteur, jettant un regard salutaire comme une sagette d'amour, transperça ce cœur de pierre, qui rendit par apres tant d'eaux (Luc. 22), à guise de l'ancienne pierre, lorsqu'elle fut frappée par Moyse au desert (Num. 20). Mais voyez derechef cest apostre sacré dormant dans la prison d'Herodes, lyé de deux chaisnes : il est là en qualité de martyr; et neantmoins il represente le pauvre homme qui dort emmy le peché, prisonnier et esclave de Satan. Helas! qui le deslivrera? L'ange descend du ciel, et *frappant sur le flanc du grand sainct Pierre prisonnier, le resveille, disant : Sus, leve-toy* (Act. 12) : et l'inspiration vient du ciel, comme un ange, laquelle, battant droict sur le cœur du pauvre pecheur, l'excite afin qu'il se leve de son iniquité. N'est-il pas doncques vray, mon cher Theotime, que ceste premiere esmotion et secousse que l'ame sent, quand Dieu, la prevenant d'amour, l'esveille et l'excite à quitter le peché et se retourner à luy, et nonseulement ceste secousse, ains tout le resveil, se fait en nous et pour nous? Nous sommes esveillez, mais nous ne sommes pas esveillez de nous-mesmes; c'est l'inspiration qui nous a esveillez, et pour nous esveiller elle nous a esbranlez et secoüez. *Je dormois*, dit ceste devote Espouse, *et* mon espoux qui est *mon cœur, veilloit*

(Cant. 5). Hé! le voicy qui m'esveille, m'appellant par le nom de nos amours, et j'entens bien que c'est luy à sa voix. C'est en sursaut et à l'improuveu que Dieu nous appelle et resveille par sa tressaincte inspiration. En ce commencement de la grace celeste nous ne faysons rien que sentir l'esbranlement que Dieu fait en nous, comme dit sainct Bernard, mais sans nous.

CHAPITRE X.

Que nous repoussons bien souvent l'inspiration, et refusons d'aymer Dieu.

Malheur *à toy, Corozaïn, malheur à toy, Bethsaïda; car, si en Tyr et Sidon eussent esté faites les vertus qui ont esté faites en toy, ils eussent fait penitence avec la haire et la cendre* (Matth. 11) : c'est la parolle du Sauveur. Oyez donc, je vous prie, Theotime, que les habitans de Corozaïn et Bethsaïda, enseignez en la vraye religion, ayant receu des faveurs si grandes qu'elles eussent en effect converty les payens mesmes, neantmoins ils demeurerent obstinez et ne voulurent oncques s'en prevaloir, rejettant ceste saincte lumiere par une rebellion incomparable. Certes, *au jour du jugement, les Ninivites et la reyne de Saba s'esleveront contre les Juifs, et les convaincront d'estre dignes de damnation* (Luc. 11); parce que, quant aux Ninivites, estant idolastres et de nations barbares, *à la voix de Jonas, ils se convertirent et firent penitence;* et quant à la reyne de Saba, quoyqu'elle fust engagée dans les affaires d'un royaume, neantmoins, ayant ouy la renommée de la sagesse de Salomon, elle quitta tout pour le venir ouyr. Et cependant les Juifs, oyant de leurs aureilles la divine sagesse du vray Salomon, Sauveur du monde, voyant de leurs yeux ses miracles, touschant de leurs mains ses vertus et ses bienfaicts, ne laisserent pas de s'endurcir et resister à la grace qui restoit offerte. Voyez doncques derechef, Theotime, que ceux qui ont receu moins d'attraicts, sont tirez à la penitence, et ceux qui en ont plus receu, s'obstinent; ceux qui ont moins de subjet de venir, viennent à l'eschole de la sagesse, et ceux qui en ont plus, demeurent en leur folie.

Ainsi se fera le jugement de comparayson, comme tous les docteurs ont remarqué, qui ne peut avoir aucun fondement, sinon en ce que les uns ayant esté favorisez d'autant ou plus d'attraicts que les autres, auront neantmoins refusé leur consentement à la misericorde, et les autres, assistez d'attraicts pareils, ou mesme moindres, auront suivy l'inspiration, et se seront rangez à la tressaincte penitence. Car, comme pourroit-on autrement reprocher avec rayson aux impenitens leur impenitence, par la comparayson de ceux qui se sont convertis?

Certes, Nostre Seigneur monstre clairement, et tous les chrestiens entendent simplement, qu'en ce juste jugement on condamnera les Juifs par comparayson des Ninivites, parce que ceux-là ont eu beaucoup de faveurs et n'ont eu aucun amour, beaucoup d'assistance et nulle repentance; ceux-cy moins de faveurs et beaucoup d'amour, moins d'assistance et beaucoup de penitence.

Le grand sainct Augustin donne une clarté à ce discours, par celuy qu'il fait au livre douziesme de la *Cité de Dieu*, chapitres 6, 7, 8 et 9; car encore qu'il regarde particulierement les anges, si est-ce toutesfois qu'il apparie les hommes à eux pour ce poinct.

Or, apres avoir estably, au chapitre 6, deux hommes entierement esgaux en bonté et en toutes choses, agitez d'une mesme tentation, il presuppose que l'un puisse resister, et l'autre ceder à l'ennemy. Puis au chapitre 9, ayant preuvé que tous les anges furent creez en charité, advoüant encore comme chose probable que la grace et charité fut esgale en tous eux, il demande comme il est advenu que les uns ont perseveré et fait progrez en leur bonté jusques à parvenir à la gloire; et les autres ont quitté le bien, pour se ranger au mal jusques à la damnation; et il respond qu'on ne sçauroit dire autre chose, sinon que les uns ont perseveré, par la grace du Createur, en l'amour chaste qu'ils receurent en leur creation, et les autres, de bons qu'ils estoient, se rendirent mauvais par leur propre et seule volonté.

Mais s'il est vray comme sainct Thomas le preuve extresmement bien, que la grace ayt esté diversifiée és anges à proportion et selon la varieté de leurs dons naturels, les seraphins auront eu une grace incomparablement plus excellente que les simples anges du dernier ordre, comme sera-t-il doncques arrivé que quelques-uns des seraphins, voire le premier de tous, selon la plus probable et commune opinion des anciens, soyent descheus, tandis qu'une multitude innombrable des autres anges inferieurs en nature et en grace, ont excellemment et courageusement perseveré? D'où vient que Lucifer, tant eslevé par nature, et suresleyé par la grace, est tombé, et que tant d'anges, moins advantagez, sont demeurez debout en leur fidellité? Certes, ceux qui ont perseveré en doivent toute la loüange à Dieu, qui, par sa misericorde, les a creez et maintenus bons; mais Lucifer et tous ses sectateurs, à qui peuvent-ils attribuer leur cheute, sinon, comme dit sainct Augustin, à leur propre volonté, qui a, par sa liberté, quitté la grace divine qui les avoit si doulcement prevenus? *Comment es-tu tombé, ô grand Lucifer* (Is. 14)! qui tout ainsi qu'une belle aube sortois en ce monde invisible, revestu de la charité premiere, comme du commencement de *la clarté d'un beau jour, qui devoit croistre jusques au midy de la gloire eternelle?* La grace ne t'a pas manqué, car tu l'avois, comme ta nature, la plus excellente de tous; mais tu as manqué à la grace. Dieu ne t'avoit pas destitué de l'operation de son amour; mais tu privas son amour de ta cooperation : Dieu ne t'eust jamais rejetté, si tu n'eusses rejetté sa dilection. O Dieu tout bon! vous ne laissez que ceux qui vous laissent; vous ne nous ostez jamais vos dons, sinon quand nous vous ostons nos cœurs.

Nous desrobons les biens de Dieu, si nous nous attribuons la gloire de nostre salut; mais nous deshonnorons sa misericorde, si nous disons qu'elle nous a manqué. Nous offensons sa liberalité, si nous ne confessons ses bienfaits; mais nous blasphesmons sa bonté, si nous nyons qu'elle nous ayt assistez et secourus. En somme, Dieu crie haut et clair à nos aureilles : *Ta perte vient de toy, ô Israël, et en moy seul se treuve ton secours* (Os. 13).

CHAPITRE XI.

Qu'il ne tient pas à la divine Bonté que nous n'ayons un tres-excellent amour.

O Dieu ! Theotime, si nous recevions les inspirations celestes selon toute l'estenduë de leur vertu, qu'en peu de tems nous ferions de grands progrez en la saincteté ! Pour abondante que soit la fontaine, ses eaux n'entreront pas en un jardin selon leur affluence, mais selon la petitesse ou grandeur du canal par où elles y sont conduictes. Quoyque le Sainct-Esprit, comme une source d'eau vive, aborde de toutes parts nostre cœur, pour respandre sa grace en iceluy, toutesfois, ne voulant pas qu'elle entre en nous, sinon par le libre consentement de nostre volonté, il ne la versera point que selon la mesure de son bon playsir et de nostre propre disposition et cooperation, ainsi que dit le sacré Concile, qui aussi, comme je pense, à cause de la correspondance de nostre consentement avec la grace, appelle la reception d'icelle, *reception volontaire*.

En ce sens, sainct Paul nous exhorte de ne point recevoir la grace de Dieu en vayn (II. Cor. 6). Car, comme un malade qui, ayant receu la medecine en sa main, ne l'avaleroit pas en son estomach, auroit voirement receu la medecine, mais sans la recevoir, c'est-à-dire il l'auroit receuë en une façon inutile et infructueuse ; de mesme nous recevons la grace de Dieu en vayn, quand nous la recevons à la porte du cœur, et non pas dans le consentement du cœur. Car ainsi nous la recevons sans la recevoir, c'est-à-dire, nous la recevons sans fruict, puisque ce n'est rien de sentir de l'inspiration, sans y consentir. Et comme le malade auquel on auroit donné en main la medecine, s'il la recevoit seulement en partie, et non pas toute, elle ne feroit aussi l'operation qu'en partie, et non pas entierement ; ainsi, quand Dieu nous envoye une inspiration grande et puissante pour embrasser son sainct amour, si nous ne consentons pas selon toute son estenduë, elle ne profittera pas aussi jusques à ceste mesure-là. Il arrive qu'estant inspirez de fayre beaucoup, nous ne consentons pas à toute l'inspiration, ains seulement à quelque partie d'icelle, comme firent ces bons personnages de l'Evangile, qui, sur l'inspiration que Nostre Seigneur leur fit de le suivre, vouloient reserver, l'un d'aller premier ensevelir son pere, et l'autre d'aller prendre congé des siens.

Tandis que la pauvre veufve eut des vaisseaux vuides, l'huyle de laquelle Helisée avoit miraculeusement impetré la multiplication ne cessera jamais de couler (IV. Reg. 4) ; et quand il n'y eut plus de vaisseaux pour la recevoir, elle cessa d'abonder. A mesure que nostre cœur se dilate, ou, pour mieux parler, à mesure qu'il se laisse eslargir et dilater, et qu'il ne refuse pas le vuide de son consentement à la misericorde divine, elle verse tousjours et respand sans cesse dans iceluy ses sacrées inspirations, qui vont croissant, et nous font croistre de plus en plus en l'amour sacré ; mais quand il n'y a plus de vuide, et que nous ne prestons pas davantage de consentement, elle s'arreste.

A quoy tient-il doncques que nous ne sommes pas si advancez en l'amour de Dieu comme sainct Augustin, sainct François, saincte Catherine de Sienne, ou saincte Françoise? Theotime, c'est parce que Dieu ne nous en a pas fait la grace. Mais pourquoy est-ce que Dieu ne nous en a pas fait la grace? Parce que nous n'avons pas correspondu comme nous le devions à ses inspirations. Et pourquoy n'avons-nous pas correspondu? Parce qu'estant libres, nous avons ainsi abusé de nostre liberté. Mais pourquoy avons-nous abusé de nostre liberté? Theotime, il ne faut pas passer plus avant; car, comme dit sainct Augustin, la depravation de nostre volonté ne provient d'aucune cause, ains de la deffaillance de la cause qui commet le peché. Et ne faut pas penser qu'on puisse rendre rayson de la cause que l'on fait au peché; car la faute ne seroit pas peché si elle n'estoit sans rayson.

Le devot frere Rufin, sur quelque vision qu'il avoit euë de la gloire à laquelle le grand sainct François parviendroit par son humilité, luy fit ceste demande : Mon cher Pere, je vous supplie de me dire en verité quelle opinion vous avez de vous-mesme? et le sainct luy dit : Certes, je me tiens pour le plus grand pecheur du monde, et qui sert le moins Nostre Seigneur. Mais, respliqua frere Rufin, comment pouvez-vous dire cela en verité et conscience, puisque plusieurs autres, comme l'on void manifestement, commettent plusieurs grands pechez, desquels, graces à Dieu, vous estes exempt? A quoy sainct François respondant : Si Dieu eust favorisé, dit-il, ces autres desquels vous parlez, avec autant de misericorde comme il m'a favorisé, je suis certain que, pour meschans qu'ils soyent maintenant, ils eussent esté beaucoup plus recognoissans des dons de Dieu que je ne suis, et le serviroient beaucoup mieux que je ne fay; et si mon Dieu m'abandonnoit, je commettrois plus de meschancetez qu'aucun autre.

Vous voyez, Theotime, l'advis de cest homme, qui ne fut presque pas homme, ains un seraphin en terre. Je sçay qu'il parloit ainsi de soy-mesme par humilité; mais il croyoit pourtant estre une vraye verité, qu'une grace esgale, faite avec une pareille misericorde, puisse estre plus utilement employée par l'un des pecheurs que par l'autre. Or, je tiens pour oracle le sentiment de ce grand docteur en la science des saincts, qui, nourry en l'eschole du Crucifix, ne respiroit que les divines inspirations. Aussi cest apophtegme a esté loüé et repeté par tous les plus devots qui sont venus depuis, entre lesquels plusieurs ont estimé que le grand apostre sainct Paul avoit dit en mesme sens, qu'il estoit le premier de tous les pecheurs (I. Tim. 1).

La bien-heureuse Mere Therese de Jesus, vierge certes aussi tout angelique, parlant de l'orayson de quiettude (chap. 16 de sa Vie), dit ces parolles : « Il y a plusieurs ames, lesquelles arrivent jusques à cest estat, et celles qui passent oultre sont en bien petit nombre, et ne sçay qui en est la cause. Pour certain, la faute n'est pas de la part de Dieu : car, puisque sa divine Majesté nous ayde et fait ceste grace que nous arrivions jusques à ce poinct, je croy qu'il ne manqueroit pas de nous en fayre encore davantage, si ce n'estoit nostre faute, et l'empeschement que nous y mettons

de nostre part. » Soyons donc attentifs, Theotime, à nostre advancement en l'amour que nous devons à Dieu; car celuy qui nous porte, ne nous manquera jamais.

CHAPITRE XII.

Que les attraicts divins nous laissent en pleyne liberte de les suivre ou les repousser.

Je ne parleray point icy, mon cher Theotime, de ces graces miraculeuses qui ont presque en un moment transformé les loups en bergers, les rochers en eau, et les persécuteurs en predicateurs. Je laisse à part ces vocations toutes-puissantes, et ces attraicts sainctement violens, par lesquels Dieu, en un instant, a transféré quelques ames d'eslite, de l'extresmité de la coulpe à l'extresmité de la grace, faysant en elles, par maniere de dire, une certaine transsubstantiation morale et spirituelle, comme il arriva au grand Apostre, qui de Saul, vaisseau de persecution, devint subitement Paul, *vaisseau d'eslection* (Act. 9). Il faut donner un rang particulier à ces ames privilegiées, esquelles Dieu s'est pleu d'exercer, non la seule affluence, mais l'inondation, et s'il faut ainsi dire, non la seule liberalité et effusion, mais la prodigalité et profusion de son amour. La justice divine nous chastie en ce monde par des punitions, qui, pour estre ordinaires, sont aussi presque tousjours incogneuës et imperceptibles. Quelquesfois neantmoins, il fait des deluges et abysmes de chastimens, pour fayre recognoistre et craindre la severité de son indignation. Ainsi, sa misericorde convertit et gratifie ordinairement les ames en une maniere si doulce, si suave et delicate, qu'à peyne apperçoit-on son mouvement; et neantmoins, il arrive quelquesfois que ceste bonté souveraine, surpassant ses rivages ordinaires, comme un fleuve enflé et pressé de l'affluence de ses eaux, qui se desborde emmy la plaine, elle fait une effusion de ses graces si impetueuse quoyqu'amoureuse, qu'en un moment elle detrempe et couvre toute une ame de benedictions, afin de fayre paroistre les richesses de son amour; et que, comme sa justice procede communement par voie ordinaire, et quelquesfois par voie extraordinaire, aussi sa misericorde fasse l'exercice de sa liberalité par voie ordinaire sur le commun des hommes, et sur quelques-uns aussi par des moyens extraordinaires.

Mais quels sont donc les cordages ordinaires, par lesquels la divine Providence a accoustumé de tirer nos cœurs à son amour? Tels certes qu'elle-mesme les marque, descrivant les moyens dont elle usa pour tirer le peuple d'Israël de l'Egypte et du desert en la terre de promission : *Je les tiray*, dit-elle par Osée, *avec des lyens d'humanité*, *avec des lyens de charité et d'amytié* (Os. 11). Sans doubte, Theotime, nous ne sommes pas tirez à Dieu par des lyens de fer, comme les taureaux et les buffles; ains par maniere d'allechemens, d'attraicts delicieux, et de sainctes inspirations, qui sont en somme les *lyens d'Adam* (*Ibid.*) et d'humanité, c'est-à-dire, proportionnez et convenables au cœur humain, auquel la

liberté est naturelle. Le propre lyen de la volonté humaine, c'est la volupté et le playsir. On monstre des noix à un enfant, dit sainct Augustin, et il est attiré en aymant; il est attiré par le lyen, non du corps, mais du cœur. Voyez donc comme le pere eternel nous tire : en nous enseignant, il nous delecte, non pas en nous imposant aucune necessité; il jette dedans nos cœurs des delectations et playsirs spirituels, comme des sacrées amorces, par lesquelles il nous attire suavement à recevoir et gouster la doulceur de sa doctrine.

En ceste sorte doncques, tres-cher Theotime, nostre franc-arbitre n'est nullement forcé ny necessité par la grace; ains, nonobstant la vigueur toute puissante de la main misericordieuse de Dieu, qui tousche, environne et lye l'ame de tant et tant d'inspirations, de semonces et d'attraicts, ceste volonté humaine demeure parfaictement libre, franche, et exempte de toute sorte de contrainte et de necessité. La grace est si gracieuse, et saysit si gracieusement nos cœurs pour les attirer, qu'elle ne gaste rien en la liberté de nostre volonté; elle tousche puissamment, mais pourtant si delicatement les ressorts de nostre esprit, que nostre franc-arbitre n'en reçoit aucun forcement. La grace a des forces, non pour forcer, ains pour allecher le cœur : elle a une saincte violence, non pour violer, mais pour rendre amoureuse nostre liberté; elle agit fortement, mais si suavement, que nostre volonté ne demeure point accablée sous une si puissante action; elle nous presse, mais elle n'oppresse pas nostre franchise : si que nous pouvons, emmy ses forces, consentir ou resister à ses mouvemens, selon qu'il nous playst. Mais ce qui est autant admirable que veritable, c'est que quand nostre volonté suit l'attraict et consent au mouvement divin, elle le suit aussi librement, comme librement elle resiste, quand elle resiste, bien que le consentement à la grace despende beaucoup plus de la grace que de la volonté, et que la resistance à la grace ne despende que de la seule volonté : tant la main de Dieu est amyable au manyement de nostre cœur, tant elle a de dexterité pour nous communiquer sa force, sans nous oster nostre liberté, et pour nous donner le mouvement de son pouvoir, sans empescher celuy de nostre vouloir, adjustant sa puissance à sa suavité, en telle sorte que, comme en ce qui regarde le bien, sa puissance nous donne suavement le pouvoir, aussi sa suavité maintient puissamment la liberté de nostre vouloir. *Si tu sçavois le don de Dieu*, dit le Sauveur à la Samaritaine, *et qui est celuy qui te dit : Donne-moy à boire; toy-mesme peut-estre luy eusses demandé de l'eau vive* (Joan. 4). Voyez de grace, Theotime, le traict du Sauveur, quand il parle de ses attraicts! *Si tu sçavois*, veut-il dire, *le don de Dieu*, sans doubte tu serois esmeuë et attirée à demander l'eau de la vie eternelle, et *peut-estre que tu la demanderois;* comme s'il disoit : Tu aurois le pouvoir, et serois provocquée à demander, et neantmoins tu ne serois pas forcée, ny necessitée, ains seulement *peut-estre tu la demanderois*, car ta liberté te demeureroit pour la demander, ou ne la demander pas. Telles sont les parolles du Sauveur, selon l'edition ordinaire, et selon la leçon de sainct Augustin sur sainct Jean.

En somme, si quelqu'un disoit que nostre franc-arbitre ne coopere pas, consentant à la grace dont Dieu le previent, ou que il ne peut pas rejetter la grace, et luy refuser son consentement, il contrediroit à toute l'Escriture, à tous les anciens Peres, à l'experience, et seroit excommunié par le sacré concile de Trente. Mais quand il est dit que nous pouvons rejetter l'inspiration celeste et les attraicts divins, on n'entend pas certes qu'on puisse empescher Dieu de nous inspirer, ny de jetter ses attraicts en nos cœurs; car, comme j'ay desjà dit, cela se fait en nous, et sans nous : ce sont des faveurs que Dieu nous fait, avant que nous y ayons pensé; il nous esveille lorsque nous dormons, et par consequent nous nous treuvons esveillez avant d'y avoir pensé; mais il est en nous de nous lever, ou ne nous lever pas; et bien qu'il nous ayt esveillez sans nous, il ne nous veut pas lever sans nous. Or, c'est resister au resveil, que de ne point se lever et se rendormir, puisqu'on ne nous resveille que pour nous fayre lever. Nous ne pouvons pas empescher que l'inspiration ne nous pousse, et par consequent ne nous esbranle; mais si, à mesure qu'elle nous pousse, nous la repoussons, pour ne point nous laisser aller à son mouvement, alors nous resistons. Ainsi, le vent ayant saysy et enlevé nos oyseaux apodes, il ne les portera gueres loin, s'ils n'estendent leurs aisles et ne cooperent, se guindant et volant en l'air auquel ils ont esté lancez. Que si au contraire, amorcez peut-estre de quelque verdeure qu'ils voyent en bas, ou engourdis d'avoir croupy en terre, au lieu de seconder le vent, ils tiennent leurs aisles plyées, et se jettent derechef en bas; ils ont voirement receu en effect le mouvement du vent, mais en vayn, puisqu'ils ne s'en sont pas prevalus. Theotime, les inspirations nous previennent, et avant que nous y ayons pensé elles se font sentir; mais apres que nous les avons senties, c'est à nous d'y consentir, pour les seconder et suivre leurs attraicts, ou de dissentir, et les repousser. Elles se font sentir à nous sans nous, mais elles ne nous font pas consentir sans nous.

CHAPITRE XIII.

Des premiers sentimens d'amour que les attraicts divins font en l'ame, avant qu'elle ayt la foy.

Le mesme vent qui releve les apodes, se prend premierement à leurs plumes, comme parties plus legeres et susceptibles de son agitation, par laquelle il donne d'abord du mouvement à leurs aisles, les estendant et desplyant, en sorte qu'elles luy servent de prinse pour saysir l'oyseau et l'emporter en l'air. Que si l'apode, ainsi enlevé, contribue le mouvement de ses aisles à celuy du vent, le mesme vent qui l'a poussé, l'aydera de plus en plus à voler fort aysement. Ainsi, mon cher Theotime, quand l'inspiration, comme un vent sacré, vient pour nous pousser en l'air du sainct amour, elle se prend à nostre volonté, et par le sentiment de quelque celeste delectation, elle l'esmeut, estendant et desplyant l'inclination naturelle qu'elle a au bien; en sorte que ceste inclination mesme luy serve de prinse pour saysir nostre esprit. Et tout cela,

comme j'ay dit, se fait en nous sans nous; car c'est la faveur divine qui nous previent en ceste sorte. Que si nostre esprit, ainsi sainctement prevenu, sentant les aisles de son inclination esmeuës, desplyées, estenduës, poussées et agitées par ce vent celeste, contribuë tant soit peu son consentement, ah! quel bonheur, Theotime! car la mesme inspiration et faveur qui nous a saysis, meslant son action avec nostre consentement, animant nos foibles mouvemens de la force du sien, et vivifiant nostre imbecille cooperation par la puissance de son operation, elle nous aydera, conduira, accompaignera d'amour en amour, jusques à l'acte de la tres-saincte foy, requis pour nostre conversion.

Vray Dieu! Theotime, quelle consolation, de considerer la sacrée methode avec laquelle le Sainct-Esprit respand les premiers rayons et sentimens de sa lumiere et chaleur vitale dedans nos cœurs! O Jesus! que c'est un playsir delicieux de voir l'amour celeste, qui est le soleil des vertus, quand petit à petit, par des progrez qui insensiblement se rendent sensibles, il va desployant sa clarté sur une ame, et ne cesse point qu'il ne l'ayt toute couverte de la splendeur de sa presence, luy donnant enfin la parfaicte beauté de son jour! O que ceste aube est gaye, belle, amyable et aggreable! Mais pourtant il est vray que ou l'aube n'est pas jour, ou si elle est jour, c'est un jour commençant, un jour nayssant : c'est plutost l'enfance du jour que le jour mesme. Et de mesme, sans doubte, ces mouvemens d'amour, qui precedent l'acte de la foy requis à nostre justification, ou ils ne sont pas des amours à proprement parler, ou ils sont un amour commençant et imparfaict. Ce sont les premiers bourgeons verdoyans, que l'ame, eschauffée du soleil celeste, comme un arbre mystique, commence à jetter au printems, qui sont plutost presages de fruicts que fruicts.

Sainct Pacosme, lors encore tout jeune soldat, et sans cognoissance de Dieu, enroslé sous les enseignes de l'armée que Constance avoit dressée contre le tyran Maxence, vint, avec la troupe de laquelle il estoit, loger aupres d'une petite ville, non gueres esloignée de Thebes, où non-seulement luy, mais toute l'armée se treuva en extresme disette de vivres; ce qu'ayant entendu les habitans de la petite ville, qui, par bonne rencontre, estoient fidelles de Jesus-Christ, et par consequent amys et secourables au prochain, ils pourveurent soudain à la necessité des soldats, mais avec tant de soing, de curiosité, de courtoysie et d'amour, que Pacosme en fut tout ravy d'admiration; et demandant quelle nation estoit celle-là, si bonteuse, amyable et gracieuse, on luy dit que c'estoiënt des chrestiens; et s'enquerant derechef quelle loy et maniere de vivre estoit la leur, il apprint qu'ils croyoient en Jesus-Christ Fils unique de Dieu, et faysoient bien à toutes sortes de personnes, avec ferme esperance d'en recevoir de Dieu mesme une ample rescompense. Helas! Theotime, le pauvre Pacosme, quoyque de bon naturel, dormoit pour lors dans la couche de son infidellité; et voylà que, tout à coup, Dieu se treuve à la porte de son cœur, et par le bon exemple de ces chrestiens, comme par une doulce voix, il l'appelle, l'esveille, et luy donne le premier sentiment de la chaleur vitale de son amour. Car à peyne eut-il ouy parler, comme je viens de dire,

de l'aymable loy du Sauveur, que tout remply d'une nouvelle lumiere et consolation interieure, se retirant à part, et ayant quelque tems pensé en soy-mesme, il haussa les mains au ciel, et avec un profond souspir, il se print à dire : « Seigneur Dieu, qui avez fait le ciel et la terre, si vous daignez jetter vos yeux sur ma bassesse et sur ma peyne, et me donner cognoissance de vostre divinité, je vous promets de vous servir, et d'obeyr toute ma vie à vos commandemens. » Depuis ceste priere et promesse, l'amour du vray bien et de la pieté print un tel accroissement en luy, qu'il ne cessoit point de prattiquer mille et mille exercices de pieté.

Il m'est advis certes que je voy en cest exemple un rossignol, qui, se resveillant à la prime-aube, commence à se secoüer, s'estendre, desployer ses plumes, voleter de branche en branche dans son buisson, et petit à petit gazoüiller son delicieux ramage. Car n'avez-vous pas prins garde, comme le bon exemple de ces charitables chrestiens excita et resveilla en sursaut le bien-heureux Pacosme? Certes, cest estonnement d'admiration qu'il en eut, ne fut autre chose que son resveil, auquel Dieu le tourcha, comme le soleil tousche la terre, avec un rayon de sa clarté, qui le remplit d'un grand sentiment de playsir spirituel. C'est pourquoy Pacosme se secoüe des divertissemens, pour avec plus d'attention et de facilité recueillir et savourer la grace receuë, se retirant à part pour y penser : puis il estend son cœur et ses mains au ciel, où l'inspiration l'attire; et commençant à desployer les aisles de ses affections, voletant entre la deffiance de soy-mesme et la confiance en Dieu, il entonne d'un air humblemeut amoureux le cantique de sa conversion, par lequel il tesmoigne d'abord que desjà il cognoist un seul Dieu, createur du ciel et de la terre. Mais il cognoist aussi qu'il ne le cognoist pas encore assez pour le bien servir; et partant, il supplie qu'une plus grande cognoissance luy soit donnée, afin qu'il puisse par icelle parvenir au parfaict service de sa divine Majesté.

Cependant voyez, je vous prie, Theotime, comme Dieu va doulcement, renforçant peu à peu la grace de son inspiration dedans les cœurs qui consentent, les tirant apres soy comme de degré en degré sur ceste eschelle de Jacob. Mais quels sont ses attraicts? Le premier, par lequel il nous previent et resveille, se fait par luy en nous, et sans nous; tous les autres se font aussi par luy, et en nous, mais non pas sans nous. *Tirez-moy*, dit l'Espouse sacrée (Cant. 1), c'est-à-dire, commencez le premier, car je ne sçaurois m'esveiller de moy-mesme, je ne sçaurois m'esmouvoir si vous ne m'esmouvez; mais quand vous m'aurez esmeuë, alors, ô le cher Espoux de mon ame! *nous courrons* nous deux : vous courrez devant moy en me tirant tousjours plus advant, et moy je vous suivray à la course, consentant à vos attraicts. Mais que personne n'estime que vous m'alliez tirant apres vous comme une esclave forcée, ou comme une charrette inanimée : ah! non, vous *me tirez à l'odeur de vos parfums*. Si je vous vay suivant, ce n'est pas que vous me traisniez, c'est que vous m'allechez : vos attraicts sont puissans, mais non pas violens, puisque toute leur force consiste en leur doulceur. Les parfums n'ont point d'autre pouvoir pour attirer à leur suitte, que leur suavité; et la suavité comme pourroit-elle tirer, sinon suavement et aggreablement?

CHAPITRE XIV.

Du sentiment de l'amour divin qui se reçoit par la foy.

Quand Dieu nous donne la foy, il entre en nostre ame, et parle à nostre esprit, non point par maniere de discours, mais par maniere d'inspiration, proposant si aggreablement ce qu'il faut croire à l'entendement, que la volonté en reçoit une grande complaysance, et qu'elle incite l'entendement à consentir et acquiescer à la verité, sans doubte ny deffiance quelconque. Et voicy la merveille; car Dieu fait la proposition des mysteres de la foy à nostre ame, parmy les obscuritez et tenebres, en telle sorte que nous ne voyons pas les veritez, ains seulement nous les entrevoyons, comme il arrive quelquesfois que, la terre estant couverte de broüillards, nous ne pouvons voir le soleil, ains nous voyons seulement un peu plus de clarté du costé où il est : de façon que, par maniere de dire, nous le voyons sans le voir, parce que d'un costé nous ne le voyons pas tant que nous puissions bonnement dire que nous le voyons; et d'autre part, nous ne le voyons pas si peu que nous puissions dire que nous ne le voyons point; et c'est ce que nous appellons entrevoir. Et neantmoins, ceste obscure clarté de la foy estant entrée dans nostre esprit, non par force de discours, ny par apparence d'argumens, ains par la seule suavité de sa presence, elle se fait croire et obeyr à l'entendement avec tant d'authorité, que la certitude qu'elle nous donne de la verité surmonte toutes les autres certitudes du monde, et assujettit tellement tout l'esprit et tous les discours d'iceluy, qu'ils n'ont point de credit en comparayson.

Mon Dieu! Theotime, pourrois-je bien dire cecy? La foy est grande amye de nostre esprit, et peut bien parler aux sciences humaines, qui se vantent d'estre plus evidentes et claires qu'elle, comme l'Espouse sacrée parloit aux autres bergeres : *Je suis brune, mais belle* (Cant. 1). O discours humains, ô sciences acquises! *Je suis brune*, car je suis entre les obscuritez des simples revelations, qui sont sans aucune evidence apparente, et me font paroistre *noire*, me rendant presque mescognoissable, *mais je suis* pourtant *belle* en moy-mesme, à cause de mon infinie certitude; et si les yeux des mortels me pouvoient voir telle que je suis par nature, ils me treuveroient toute belle. Mais ne faut-il pas qu'en effect je sois infinyment aymable, puisque les sombres tenebres et les espais broüillards, entre lesquels je suis, non pas veuë, mais seulement entreveuë, ne me peuvent empescher d'estre si aggreable, que l'esprit, me cherissant sur tout, fendant la presse de toutes autres cognoissances, il me fait fayre place, et me reçoit comme sa reyne dans le throsne le plus relevé dans son palais, d'où je donne la loy à toute science, et assujettis tout discours et tout sentiment humain? Ouy, vrayement, Theotime, tout ainsi que les chefs de l'armée d'Israël se despoüillant de leurs vestemens, les mirent ensemble, et en firent comme un throsne royal, sur lequel ils assirent Jehu, criant : *Jehu est roy* (IV. Reg. 9); de mesme, à l'arrivée de la foy, l'esprit se despoüille de tous discours et argumens, et les sousmettant à la foy, il la fait asseoir sur iceux, la re-

cognoissant comme reyne, et crie avec une grande joye : Vive la foy ! Les discours et argumens pieux, les miracles et autres advantages de la religion chrestienne la rendent certes extresmement croyable et cognoissable; mais la seule foy la rend creuë et recogneuë, faysant aymer la beauté de sa verité, et croire la verité de sa beauté, par la suavité qu'elle respand en la volonté, et la certitude qu'elle donne à l'entendement. Les Juifs virent les miracles, et ouyrent les merveilles de Nostre Seigneur; mais estant indisposez à recevoir la foy, c'est-à-dire, leur volonté n'estant pas susceptible de la doulceur et suavité de la foy, à cause de l'aigreur et malice dont ils estoient remplis, ils demeurerent en leur infidellité. Ils voyoient la force de l'argument, mais ils ne savouroient pas la suavité de la conclusion; et pour cela ils n'acquiesçoient pas à sa verité, et neantmoins l'acte de la foy consiste en cest acquiescement de nostre esprit, lequel ayant receu l'aggreable lumiere de la verité, il y adhere par maniere d'une doulce, mais puissante et solide asseurance et certitude qu'il prend en l'authorité de la revelation qui luy en est faite.

Vous avez ouy dire, Theotime, qu'és Conciles generaux il se fait des grandes disputes et recherches de la verité, par discours, raysons et argumens de theologie; mais la chose estant debattuë, les Peres, c'est-à-dire, les evesques, et specialement le Pape, qui est le chef des evesques, conclüent, resolvent, et determinent, et la determination estant prononcée, chascun s'y arreste et acquiesce pleynement, non point en consideration des raysons alleguées en la dispute et recherche precedente, mais en vertu de l'authorité du Sainct-Esprit, qui, presidant invisiblement és conciles, a jugé, determiné et conclu par la bouche de ses serviteurs qu'il a establis pasteurs du christianisme. L'enqueste doncques et la dispute se font au parvis des prestres, entre les docteurs; mais la resolution et l'acquiescement se font au sanctuaire, où le Sainct-Esprit, qui anime le corps de l'Eglise, parle par les bouches des chefs d'icelle, selon que Nostre Seigneur l'a promis. Ainsi l'autruche produict ses œufs sur le sablon de Lybie, mais le soleil seul en a fait esclore le poussin; et les docteurs, par leurs recherches et discours, proposent la verité, mais les seuls rayons du soleil de justice en donnent la certitude et acquiescement. Or enfin, Theotime, ceste asseurance que l'esprit humain prend és choses revelées et mysteres de la foy, commence par un sentiment amoureux de complaysance, que la volonté reçoit de la beauté et suavité de la verité proposée; de sorte que la foy comprend un commencement d'amour que nostre cœur ressent envers les choses divines.

CHAPITRE XV.

Du grand sentiment d'amour que nous recevons par la saincte esperance.

Comme, estant exposez aux rayons du soleil de midy, nous ne voyons presque pas plustost la clarté, que soudain nous sentons la chaleur; ainsi la lumiere de la foy n'a pas plustost jetté la splen-

deur de ses veritez en nostre entendement, que tout incontinent nostre volonté sent la saincte chaleur de l'amour celeste. La foy nous fait cognoistre, par une infaillible certitude, que Dieu est, qu'il est infiny en bonté, qu'il se peut communiquer à nous, et que non-seulement il le peut, ains il le veut; si que, par une ineffable doulceur, il nous a preparé tous les moyens requis pour parvenir au bonheur de la gloire immortelle. Or, nous avons une inclination naturelle au souverain bien, en suitte de laquelle nostre cœur a un certain intime empressement et une continuelle inquiettude, sans pouvoir en sorte quelconque s'accoiser, ny cesser de tesmoigner que sa parfaicte satisfaction et son solide consentement luy manquent. Mais quand la saincte foy a representé à nostre esprit ce bel object de son inclination naturelle, ô vray Dieu! Theotime! quel ayse! quel playsir! quel tressaillement universel de nostre ame! laquelle alors, comme toute surprinse à l'aspect d'une si excellente beauté, s'escrie d'amour : O que vous estes beau, mon bien-aymé! ô que vous estes beau!

Eliezer cherchoit une espouse pour le fils de son maistre Abraham (Gen. 24). Que sçavoit-il s'il la treuveroit belle et gracieuse comme il la desiroit? Mais quand il l'eut treuvée à la fontaine, qu'il la vid si excellente en beauté et si parfaicte en doulceur, mais surtout quand on la luy eut accordée, il en adora Dieu, et le benit avec des actions de graces pleynes de joye nonpareille. Le cœur humain tend à Dieu par son inclination naturelle, sans savoir bonnement quel il est; mais quand il le treuve à la fontaine de la foy, et qu'il le void si bon, si beau, si doulx, si debonnaire envers tous, et si disposé à se donner comme souverain bien à tous ceux qui le veulent, ô Dieu! que de contentemens, et que de sacrez mouvemens en l'esprit pour s'unyr à jamais à ceste bonté si souverainement aymable! J'ay enfin treuvé, dit l'ame ainsi touschée, j'ay treuvé ce que je desirois, et je suis maintenant contente. Et comme Jacob ayant veu la belle Rachel, apres l'avoir sainctement baysée, fondoit en larmes de doulceur pour le bonheur qu'il ressentoit d'une si desirable rencontre (Gen. 29); de mesme nostre pauvre cœur ayant treuvé Dieu, et receu d'iceluy le premier bayser de la saincte foy, il se fond par apres en suavité d'amour, pour le bien infiny qu'il void d'abord en ceste souveraine beauté.

Nous sentons quelquesfois de certains contentemens qui viennent comme à l'impourveu, sans aucun subjet apparent; et ce sont souvent des presages de quelque plus grande joye : dont plusieurs estiment que nos bons anges, prevoyant les biens qui nous doivent advenir, nous en donnent ainsi des pressentimens, comme au contraire ils nous donnent des craintes et frayeurs emmy les perils incogneus, afin de nous fayre invocquer Dieu, et demeurer sur nos gardes. Or, quand le bien presagé nous arrive, nos cœurs le reçoivent à bras ouverts, et, se ramentevant l'ayse qu'ils avoient euë sans en sçavoir la cause, ils cognoissent seulement alors que c'estoit comme un avant-coureur du bonheur advenu. Ainsi, mon cher Theotime, nostre cœur ayant eu si longuement inclination à son souverain bien, il ne sçavoit à quoy ce mouvement tendoit; mais si tost que la foy le luy a monstré, alors il void que c'estoit cela que son ame requeroit, que son esprit cherchoit, et que son incli-

nation regardoit. Certes, ou que nous veüillons, ou que nous ne veüillons pas, nostre esprit tend au souverain bien. Mais qui est ce souverain bien? Nous ressemblons à ces bons Atheniens qui faysoient sacrifice au vray Dieu, lequel neantmoins leur estoit incogneu, jusques à ce que le grand sainct Paul leur en annonça la cognoissance (Act. 17). Car ainsi, nostre cœur, par un profond et secret instinct, tend en toutes ses actions, et pretend à la felicité, et la va cherchant çà et là, comme à tastons, sans sçavoir toutesfois ny où elle reside, ny en quoy elle consiste, jusques à ce que la foy la luy monstre, et luy en descrit les merveilles infinies; et alors, ayant treuvé le thresor qu'il cherchoit, helas! quel contentement à ce pauvre cœur humain, quelle joye, quelle complaysance d'amour! Hé! je l'ay rencontré, celuy que mon ame cherchoit sans le cognoistre : ô! que ne sçavois-je à quoy tendoient mes pretentions, quand rien de tout ce que je pretendois ne me contentoit, parce que je ne sçavois pas ce que, en effect, je pretendois! Je pretendois d'aymer, et ne cognoissois pas ce qu'il falloit aymer; et partant, ma pretention ne treuvant pas son veritable amour, mon amour estoit tousjours en une veritable, mais incogneuë pretention : j'avois bien assez de pressentiment d'amour, pour me fayre pretendre; mais je n'avois pas assez de sentiment de la bonté qu'il falloit aymer; pour exercer l'amour.

CHAPITRE XVI.

Comme l'amour se prattique en l'esperance.

L'ENTENDEMENT humain estant donc convenablement appliqué à considerer ce que la foy luy represente de son souverain bien, soudain, la volonté conçoit une extresme complaysance en ce divin object, lequel, pour lors absent, fait naistre un desir tres-ardent de sa presence, dont l'ame s'escrie sainctement : *Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche* (Cant. 1).

C'est à Dieu que je souspire,
C'est Dieu que mon cœur desire.

Et comme l'oyseau auquel le fauconnier oste le chapperon, ayant la proye en vuë, s'eslance soudain au vol, et, s'il est retenu par les longes, se debat sur le poing avec une ardeur extresme : de mesme, la foy nous ayant osté le voyle de l'ignorance, et fait voir nostre souverain bien, lequel neantmoins nous ne pouvons encore posseder, retenus par la condition de ceste vie mortelle, helas! Theotime, nous le desirons alors; de sorte que

Les cerfs longtems pourchassez
Fuyant pantois et lassez,
Si fort les eaux ne desirent,
Que nos cœurs d'ennuys pressez,
Seigneur, apres toy souspirent.
Nos ames en languissant
D'un desir tousjours croissant
Crient : Helas! quand sera-ce,
O Seigneur Dieu tout-puissant,
Que nos yeux verront ta face (*Psal.* 41)?

Ce desir est juste, Theotime : car qui ne desireroit un bien si desirable? Mais ce seroit un desir inutile, ains qui ne serviroit que d'un continuel martyre à nostre cœur, si nous n'avions asseurance de le pouvoir un jour assouvir. Celuy qui, pour le retardement de ce bonheur, protestoit que ses *larmes luy estoient un pain ordinaire nuict et jour,* tandis que son Dieu luy estoit absent, et que ses adversaires l'enqueroient, *où est ton Dieu?* helas! qu'eust-il fait, s'il n'eust eu quelque sorte d'esperance de pouvoir une fois joüyr de ce bien apres lequel il souspiroit? Et la divine Espouse va toute esplorée et *alangourie d'amour* (Cant. 5), de quoy elle ne treuve pas si-tost le bien-aymé qu'elle cherche. L'amour du bien-aymé avoit creé en elle le desir; le desir avoit fait naistre l'ardeur du pourchas; et ceste ardeur luy causoit la langueur, qui eust aneanty et consumé son pauvre cœur, si elle n'eust eu quelque esperance de rencontrer enfin ce qu'elle pourchassoit. Ainsi doncques, afin que l'inquiettude et douloureuse langueur que les efforts de l'amour desirant causeroient en nos esprits, ne nous portast à quelque deffaillance de courage, et ne nous reduisist au desespoir, le mesme bien souverain, qui nous incite à le desirer si fortement, nous asseure aussi que nous le pourrons obtenir fort aysement, par mille et mille promesses qu'il nous en a faites en sa parolle et par ses inspirations, pourveu que nous veüillons employer les moyens qu'il nous a preparez, et qu'il nous offre pour cela.

Or, ces promesses et asseurances divines, par une merveille particuliere, accroissent la cause de nostre inquiettude; et à mesure qu'elles augmentent la cause, elles ruynent et destruisent les effects. Ouy certes, Theotime, l'asseurance que Dieu nous donne que le paradis est pour nous, fortifie infinyment le desir que nous avions d'en joüyr, et neantmoins affoiblit, ains aneantit tout à fait le trouble et l'inquiettude que ce desir nous apportoit : de sorte que nos cœurs, par les promesses sacrées que la divine bonté nous a faites, demeurent tout à fait accoisez, et cest accoisement est la racine de la tres-saincte vertu que nous appellons *esperance.* Car la volonté, asseurée par la foy qu'elle pourra joüyr de son souverain bien, usant des moyens à ce destinez, elle fait deux grands actes de vertu : par l'un elle attend de Dieu la joüyssance de sa souveraine bonté; et par l'autre, elle aspire à ceste saincte joüyssance.

Et de vray, Theotime, entre esperer et aspirer il y a seulement ceste difference, que nous esperons les choses que nous attendons par le moyen d'aultruy; et nous aspirons aux choses que nous pretendons par nos propres moyens, de nous-mesmes. Et d'autant que nous parvenons à la joüyssance de nostre souverain bien qui est Dieu, premierement et principalement par sa faveur et misericorde, et que neantmoins ceste mesme misericorde veut que nous cooperions en sa faveur, contribuant la foiblesse de nostre consentement à la force de sa grace, partant, nostre esperance est aucunement meslée d'aspirement, si que nous n'esperons pas tout à fait sans aspirer, et n'aspirons jamais sans tout à fait esperer : en quoy l'esperance tient tousjours le rang principal, comme fondée sur la grace divine, sans laquelle, tout ainsi que nous ne pouvons pas seulement penser à nostre souverain bien, selon qu'il convient pour y

parvenir, ainsi ne pouvons-nous jamais sans icelle y aspirer comme il faut pour l'obtenir.

L'aspirement donc est un rejetton de l'esperance, comme nostre cooperation l'est de la grace; et tout ainsi que ceux qui veulent esperer sans aspirer, seront rejettez comme coüards et negligens, de mesme, ceux qui veulent aspirer sans esperer, sont temeraires, insolens et presomptueux. Mais quand l'esperance est suivie de l'aspirement, et que esperant nous aspirons, et aspirant nous esperons, alors, cher Theotime, l'esperance se convertit en un courageux dessein par l'aspirement, et l'aspirement se convertit en une humble pretention par l'esperance, esperant et aspirant selon que Dieu nous inspire. Mais cependant, et l'un et l'autre se fait par cest amour desirant, qui tend à nostre souverain bien, lequel, à mesure qu'il est plus asseurement esperé, est aussi tousjours plus aymé. Ainsi, l'esperance n'est autre chose que l'amoureuse complaysance que nous avons en l'attente et pretention de nostre souverain bien. Tout y est d'amour, Theotime. Soudain que la foy m'a monstré mon souverain bien, je l'ay aymé, et parce qu'il m'estoit absent, je l'ay desiré, et d'autant que j'ay sçeu qu'il se vouloit donner à moy, je l'ay derechef plus ardemment aymé et desiré; car aussi sa bonté est d'autant plus aymable et desirable, qu'elle est plus disposée à se communiquer. Or, par ce progrez, l'amour a converty son desir en esperance, pretention et attente, si que l'esperance est un amour attendant et pretendant. Et parce que le bien souverain que l'esperance attend, c'est Dieu, et qu'elle ne l'attend aussi que de Dieu mesme, auquel et par lequel elle espere et aspire, ceste saincte vertu d'esperance, aboutissant de toutes parts à Dieu, est, par consequent, une vertu divine ou theologique.

CHAPITRE XVII.

Que l'amour d'esperance est fort bon, quoyque imparfaict.

L'AMOUR que nous prattiquons en l'esperance, Theotime, va certes à Dieu, mais il retourne à nous : il a son regard en la divine bonté, mais il a de l'esgard à nostre utilité; il tend à ceste supresme perfection, mais il pretend nostre satisfaction : c'est-à-dire, il ne nous porte pas en Dieu, parce que Dieu est souverainement bon en soy-mesme, mais parce qu'il est souverainement bon envers nous-mesmes; où, comme vous voyez, il y a du nostre et de nous-mesmes, et partant, cest amour est voirement amour, mais amour de convoitise et interessé. Je ne dy pas toutesfois qu'il revienne tellement à nous, qu'il nous fasse aymer Dieu seulement pour l'amour de nous. O Dieu, nenny! car l'ame qui n'aymeroit Dieu que pour l'amour d'elle-mesme, establissant la fin de l'amour qu'elle porte à Dieu en sa propre commodité, helas! elle commettroit un extresme sacrilege. Si une femme n'aymoit son mary que pour l'amour de son valet, elle aymeroit son mary en valet, et son valet en mary : l'ame aussi qui n'ayme Dieu que pour l'amour d'elle-mesme, elle s'ayme comme elle devroit aymer Dieu, et elle ayme Dieu comme elle se devroit aymer elle-mesme.

Mais il y a bien de la difference entre ceste parolle : J'ayme Dieu pour le bien que j'en attens, et celle-cy : Je n'ayme Dieu que pour le bien que j'en attens. Comme aussi c'est chose bien diverse de dire : J'ayme Dieu pour moy, et dire : J'ayme Dieu pour l'amour de moy. Car quand je dy : J'ayme Dieu pour moy, c'est comme si je disois : J'ayme à voir Dieu, j'ayme que Dieu soit à moy, qu'il soit mon souverain bien, qui est une saincte affection de l'Espouse celeste, laquelle cent fois proteste par excez de complaysance : *Mon bien-aymé est tout mien, et moy je suis toute sienne* : *il est à moy, et je suis à luy* (Cant. 2). Mais dire : J'ayme Dieu pour l'amour de moy-mesme, c'est comme qui diroit : L'amour que je me porte est la fin pour laquelle j'ayme Dieu ; en sorte que l'amour de Dieu soit despendant, subalterne et inferieur à l'amour-propre que nous avons envers nous-mesmes, qui est une impieté nonpareille.

Cest amour doncques que nous appellons *esperance*, est un amour de convoitise, mais d'une saincte et bien ordonnée convoitise, par laquelle nous ne tirons Dieu à nous, ny à nostre utilité ; mais nous nous joignions à luy, comme à nostre finale felicité. Nous nous aymons ensemblement avec Dieu par cest amour, mais non pas nous preferant ou esgalant à luy en cest amour : l'amour de nous-mesmes est meslé avec celuy de Dieu, mais celuy de Dieu surnage ; nostre amour-propre y entre voirement, mais comme simple motif, et non comme fin principale ; nostre interest y tient quelque lieu, mais Dieu tient le rang principal. Ouy, sans doubte, Theotime : car, quand nous aymons Dieu comme nostre souverain bien, nous l'aymons pour une qualité par laquelle nous ne le rapportons pas à nous, mais nous à luy ; nous ne sommes pas sa fin, sa pretention, ny sa perfection, ains il est la nostre ; il ne nous appartient pas, mais nous luy appartenons ; il ne despend pas de nous, ains nous de luy : et en somme, par la qualité de souverain bien, pour laquelle nous l'aymons, il ne reçoit rien de nous, ains nous recevons de luy ; il exerce envers nous son affluence et bonté, et nous prattiquons nostre indigence et disette, de sorte que aymer Dieu en tiltre de souverain bien, c'est l'aymer en tiltre honnorable et respectueux, par lequel nous l'advoüons estre nostre perfection, nostre repos et nostre fin, en la joüyssance de laquelle consiste nostre bonheur.

Il y a des biens desquels nous nous servons en les employant, comme sont nos esclaves, nos serviteurs, nos chevaux, nos habicts ; et l'amour que nous leur portons est un amour de pure convoytise, car nous ne les aymons que pour nostre proffict. Il y a des biens desquels nous joüyssons, mais d'une reciprocque et mutuellement esgale joüyssance, comme nous faysons de nos amys ; car l'amour que nous leur portons en tant qu'ils nous rendent du contentement, est voirement amour de convoytise, mais convoytise honneste, par laquelle ils sont à nous, et nous esgalement à eux, ils nous appartiennent, et nous pareillement leur appartenons. Mais il y a des biens dont nous joüyssons d'une joüyssance de despendance, participation et subjection, comme nous faysons de la bienveuillance de nos pasteurs, princes, peres, meres, ou de leur presence et faveur : car l'amour que nous leur portons est certes

amour de convoytise quand nous les aymons, en tant qu'il sont nos princes, nos pasteurs, nos peres, nos meres, puisque ce n'est pas la qualité de pasteur, ny de prince, ny de pere, ny de mere, qui nous les fait aymer, ains parce qu'ils sont tels en nostre endroict et à nostre regard. Mais ceste convoytise est un amour de respect, de reverence, d'honneur : car nous aymons, par exemple, nos peres, non parce qu'ils sont nostres, mais parce que nous sommes à eux. Et c'est ainsi que nous aymons et convoytons Dieu par l'esperance, non afin qu'il soit nostre bien, mais parce qu'il l'est; non afin qu'il soit nostre, mais parce que nous sommes siens; non comme s'il estoit pour nous, mais d'autant que nous sommes pour luy.

Et notez, Theotime, qu'en cest amour icy la rayson pour laquelle nous aymons, c'est-à-dire, pour laquelle nous appliquons nostre cœur à l'amour du bien que nous convoytons, c'est parce que c'est nostre bien; mais la rayson de la mesure et quantité de cest amour despend de l'excellence et dignité du bien que nous aymons. Nous aymons nos bienfaicteurs parce qu'ils sont tels envers nous; mais nous les aymons plus ou moins selon qu'ils sont ou plus grands ou moindres bienfaicteurs. Pourquoy donc aymons-nous Dieu, Theotime, de cest amour de convoytise? Parce qu'il est nostre bien. Mais pourquoy l'aymons-nous souverainement? Parce qu'il est nostre bien souverain.

Or, quand je dy que nous aymons souverainement Dieu, je ne dy pas que nous l'aymions pour cela du souverain amour, car le souverain amour n'est qu'en la charité; mais en l'esperance, l'amour est imparfaict, parce qu'il ne tend pas à sa bonté infinie, en tant qu'elle est telle en elle-mesme, ains seulement en tant qu'elle nous est telle. Et neantmoins, parce qu'en ceste sorte d'amour il n'y a point de plus excellent motif que celuy qui provient de la consideration du souverain bien, nous disons que par iceluy nous aymons souverainement, quoyqu'en verité, nul, par ce seul amour, ne puisse ny observer les commandemens de Dieu, ny avoir la vie eternelle, parce que c'est un amour qui donne plus d'affection que d'effect, quand il n'est pas accompaigné de la charité.

CHAPITRE XVIII.

Que l'amour se prattique en la penitence, et premierement, qu'il y a diverses sortes de penitences.

La penitence, à parler generalement, est une repentance par laquelle on rejette et deteste le peché qu'on a commis, avec resolution de reparer, autant que l'on peut, l'offense et injure faite à celuy contre lequel on a peché. Et j'ay enclos en la penitence le propos de reparer l'offense, parce que la repentance ne deteste pas assez le mal, quand elle laisse volontairement subsister son principal effect, qui est l'offense et l'injure : or, elle le laisse subsister, tandis que, le pouvant en quelque sorte reparer, elle ne le fait pas.

Je laisse à part maintenant la penitence de plusieurs payens, lesquels, comme Tertullien tesmoigne, en avoient entre eux quelque apparence, mais si vayne et inutile, que mesme quelquesfois ils

faysoient penitence d'avoir bien fait. Car je ne parle que de la penitence vertueuse, laquelle, selon les differens motifs desquels elle provient, est aussi de diverses especes. Il y en a certes une qui est purement morale et humaine, comme fut celle d'Alexandre-le-Grand, lequel, ayant tué son cher Clitus, cuida se laisser mourir de faim, tant la force de la penitence fut grande, dit Ciceron; et celle d'Alcibiades, qui, convaincu par Socrate de n'estre pas sage, se print à pleurer amerement, triste et affligé de n'estre pas ce qu'il devoit estre, dit sainct Augustin. Aussi Aristote, recognoissant ceste sorte de penitence, asseure que l'intemperant, lequel de propos deliberé s'adonne aux voluptez, est tout à fait incorrigible, parce qu'il ne se sçauroit repentir, et celuy qui est sans penitence est incurable.

Certes, Seneque, Plutarque, et les pythagoriciens, qui recommandent tant l'examen de conscience, et surtout le premier, qui parle si vivement du trouble que le remords interieur excite en l'ame, ont entendu sans doubte qu'il y avoit une repentance; et quant au sage Epictete, il descrit si bien la reprehension que nous devons prattiquer envers nous-mesmes, qu'on ne sçauroit presque mieux dire.

Il y a encore une autre penitence qui est voirement morale, mais religieuse pourtant, et en certaine façon divine, d'autant qu'elle procede de la cognoissance naturelle que l'on a d'avoir offensé Dieu en pechant. Car, en verité, plusieurs philosophes ont sceu qu'on faysoit chose aggreable à la divinité de vivre vertueusement, et que par consequent on l'offensoit en vivant vicieusement. Le bon homme Epictete fait un souhaict de mourir en vray chrestien (comme il est fort probable qu'aussi fit-il), et entre autres choses il dit qu'il seroit content s'il pouvoit en mourant eslever ses mains à Dieu, et luy dire : Je ne vous ay point, quant à ma part, fait de deshonneur; et de plus il veut que son philosophe fasse un serment admirable à Dieu de ne jamais desobeyr à sa divine Majesté, ny blasmer ou accuser chose quelconque qui arrive de sa part, ny de s'en plaindre en façon que ce soit; et ailleurs il enseigne que Dieu et nostre bon ange sont presens à nos actions. Vous voyez doncques bien, Theotime, que ce philosophe, lors encore payen, cognoissoit que le peché offensoit Dieu, comme la vertu l'honnoroit; et que par consequent il vouloit qu'on s'en repentist, puisque mesme il ordonnoit que l'on fist l'examen de conscience au soir, en faveur duquel, avec Pythagore, il fait cest advertissement :

Si vous avez mal fait, tancez-vous aigrement;
Si vous avez bien fait, ayez contentement.

Or, ceste sorte de repentance attachée à la science et dilection de Dieu, que la nature peut fournir, estoit une despendance de la religion morale. Mais, comme la rayson naturelle a donné plus de cognoissance que d'amour aux philosophes, qui ne l'ont pas glorifié à proportion de la notice qu'ils en avoient, aussi la nature a fourny plus de lumieres pour fayre entendre combien Dieu estoit offensé par le peché, que de chaleur pour exciter le repentir requis à la reparation de l'offense.

Neantmoins, bien que la penitence religieuse ayt, en quelque façon, esté recogneuë par quelques-uns des philosophes, si est-ce que ç'a esté si rarement et foiblement, que ceux qui ont eu la reputation d'estre les plus vertueux d'entre eux, c'est-à-dire les stoïciens, ont asseuré que l'homme sage ne s'attristoit jamais : de quoy ils ont fait une maxime autant contraire à la rayson, que la proposition sur laquelle ils la fondoient estoit contraire à l'experience, à sçavoir que l'homme sage ne pechoit point.

Nous pouvons doncques bien dire, mon cher Theotime, que la penitence est une vertu toute chrestienne, puisque, d'un costé, elle a esté si peu cogneuë entre les payens, et de l'autre, elle est tellement recogneuë parmy les vrays chrestiens, qu'en icelle consiste une grande partie de la philosophie evangelique, selon laquelle, quiconque dit qu'il ne peche point est insensé, et quiconque croit de remedier à son peché sans penitence, il est forcené; car c'est l'exhortation des exhortations de Nostre Seigneur : *Faites penitence* (Matth. 4). Or voicy une briefve description du progrez de ceste vertu.

Nous entrons en une profonde apprehension, de quoy, en tant qu'en nous est, nous offensons Dieu par nos pechez, le mesprisant et deshonnorant, luy desobeyssant et nous rebellant à luy, lequel aussi de son costé s'en tient pour offensé, irrité et mesprisé, dessaggreant, resprouvant et abominant l'iniquité. De ceste veritable apprehension nayssent plusieurs motifs, qui, ou tous, ou plusieurs ensemble, ou chascun en particulier, nous peuvent porter à la repentance.

Car nous considerons parfois que Dieu, qui est offensé, a estably une punition rigoureuse en enfer pour les pecheurs, et qu'il les privera du paradis preparé aux gens de bien. Or, comme le desir du paradis est extresmement honnorable, aussi la crainte de le perdre est grandement prisable; et non-seulement cela, mais le desir du paradis estant fort estimable, la crainte de son contraire, qui est l'enfer, est bonne et loüable. Hé! qui ne craindroit une si grande perte et une si grande peyne? Et ceste double crainte, dont l'une est servile, et l'autre mercenaire, nous porte grandement à nous repentir des pechez par lesquels nous les avons encouruës. Et à cest effect, en la sacrée parolle, ceste crainte nous est cent fois et cent fois intimée. D'autresfois nous considerons la laydeur et la malice du peché, selon que la foy nous l'enseigne, comme par exemple, que par iceluy la ressemblance et imaige de Dieu que nous avons est barboüillée et defigurée, la dignité de nostre esprit deshonnorée; que nous sommes rendus semblables aux bestes insensées; que nous avons violé nostre devoir envers le Createur du monde, et perdu le bien de la societé des anges, pour nous associer et assubjettir au diable, nous rendant esclaves de nos passions, et renversant l'ordre de la rayson, offensant nos bons anges à qui nous sommes tant obligez.

Quelquesfois encore nous sommes provocquez à penitence par la beauté de la vertu, qui nous donne autant de biens que le peché nous cause de maux; et de plus nous y sommes maintesfois excitez par l'exemple des saincts : car, qui eust jamais peu voir les

exercices de l'incomparable penitence de Magdelene, de Marie Egyptiaque, ou des penitens du monastere surnommé *prison*, dont sainct Jean Clymacus a fait la description, sans estre esmeu à se repentir de ses pechez, puisque la seule lecture de l'histoire y provocque ceux qui ne sont pas du tout hebestez?

CHAPITRE XIX.

Que la penitence sans amour est imparfaicte.

Or, tous ces motifs nous sont enseignez par la foy et religion chrestienne; et partant, la penitence qui en provient est grandement loüable, quoyqu'imparfaicte. Elle est à la verité loüable; car, ny la saincte Escriture, ny l'Eglise ne nous exciteroient pas par tels motifs, si la penitence qui en provient n'estoit bonne : et on void manifestement que c'est chose grandement raysonnable de se repentir du peché pour ces considerations, ains qu'il est impossible de ne se repentir pas, à qui les considere attentivement. Mais pourtant c'est une penitence certes imparfaicte, d'autant que l'amour divin n'y entre encore point. Hé! ne voyez-vous pas, Theotime, que toutes ces repentances se font pour l'interest de nostre ame, de sa felicité, de sa beauté interieure, de son honneur, de sa dignité, et en un mot, pour l'amour de nous-mesmes, mais amour neantmoins legitime, juste et bien reglé.

Et prenez garde que je ne dy pas que ces repentances rejettent l'amour de Dieu, mais je dy seulement qu'elles ne le comprennent pas : elles ne le repoussent pas, mais elles ne le contiennent pas; elles ne sont pas contre luy, mais elles sont encore sans luy; il n'en est pas forclos, mais il n'y est pas non plus enclos. La volonté qui embrasse le bien simplement, est fort bonne; mais, si elle l'embrasse en rejettant le mieux, elle est certes desreglée, non pas acceptant l'un, mais en repoussant l'autre. Ainsi, le vœu de donner aujourd'huy l'aumosne est bon, mais le vœu de ne la donner qu'aujourd'huy seroit mauvais, parce qu'il forclorroit le mieux, qui est de la donner aujourd'huy et demain, et tousjours quand on pourra. C'est bien fait certes, et cela ne se peut nyer, de se repentir de ses pechez pour esviter la peyne de l'enfer, et obtenir le paradis; mais qui prendroit resolution de ne se vouloir jamais repentir pour aucun autre subjet, il forclorroit volontairement le mieux, qui est de se repentir pour l'amour de Dieu, et commettroit un grand peché. Et qui seroit le pere qui ne treuvast mauvais que son fils le voulust voirement servir, mais non jamais avec amour ou par amour?

Le commencement des choses bonnes est bon, le progrez est meilleur, et la fin est tres-bonne. Toutesfois, le commencement est bon en qualité de commencement, et le progrez en qualité de progrez; mais de vouloir finir l'œuvre par le commencement ou au progrez, c'est renverser l'ordre. L'enfance est bonne; mais, si on ne vouloit jamais estre qu'enfant, cela seroit mauvais : car *l'enfant de cent ans est mesprisé* (Is. 65). De commencer d'apprendre, cela est fort loüable; mais qui commenceroit en intention de ne

jamais se perfectionner, il feroit contre toute rayson. La crainte et les autres motifs de repentance, dont nous avons parlé, sont bons pour le commencement de la sagesse chrestienne qui consiste en la penitence; mais qui voudroit, de propos deliberé, ne point parvenir à l'amour, qui est la perfection de la penitence, il offenseroit grandement celuy qui a tout destiné à son amour, comme à la fin de toutes choses.

Conclusion. La repentance qui forclost l'amour de Dieu est infernale, pareille à celle des damnez. La repentance qui ne rejette pas l'amour de Dieu, quoyqu'elle soit encore sans iceluy, est une bonne et desirable repentance, mais imparfaicte, et qui ne peut nous donner le salut, jusques à ce qu'elle ayt atteint à l'amour, et qu'elle se soit meslée avec iceluy : si que, comme le grand Apostre a dit, que s'il donnoit son corps à brusler, et tous ses biens aux pauvres, sans avoir la charité, cela luy seroit inutile (I. Cor. 13); aussi pouvons-nous dire en verité, que quand nostre penitence seroit si grande, que sa douleur fist fondre nos yeux en larmes, et fendre nos cœurs de regret, si nous n'avons pas le sainct amour de Dieu, tout cela ne nous serviroit de rien pour la vie eternelle.

CHAPITRE XX.

Comme le meslange d'amour et de douleur se fait en la contrition.

La nature, que je sçache, ne convertit jamais le feu en eau, quoyque plusieurs eaux se convertissent en feu; mais Dieu le fit pourtant une fois par miracle : car : ainsi qu'il est escrit au livre des Machabées (II. Mach. 1), lorsque les enfants d'Israël furent conduits en Babylone, du tems de Sedecias, les prestres, par l'advis de Hieremie, cacherent le feu sacré en une vallée dans un puits sec, et au retour, les enfans de ceux qui avoient ainsi caché le feu l'allerent chercher, selon ce que leurs peres leur avoient enseigné, et ils le trouverent converty en une eau fort epaisse, laquelle estant tirée par eux et respanduë sur les sacrifices, selon que Nehemias l'ordonnoit, soudain que les rayons du soleil l'eurent touschée, elle fut convertie en un grand feu.

Theotime, parmy les tribulations et regrets d'une vive repentance, Dieu met bien souvent dans le fond de nostre cœur le feu sacré de son amour; puis cest amour se convertit en l'eau de plusieurs larmes, lesquelles, par un second changement, se convertissent en un autre plus grand feu d'amour. Ainsi la celebre amante repentie ayma premierement son Sauveur, et cest amour se convertit en pleurs, et ces pleurs en un amour excellent; dont Nostre Seigneur dit que *plusieurs pechez luy estoient remis, parce qu'elle avoit beaucoup aymé* (Luc. 7). Et comme nous voyons que le feu convertit le vin en une eau, que presque par tout on appelle *eau-de-vie,* laquelle conçoit et nourrit si aysement le feu, que pour cela on la nomme en plusieurs endroits *ardente :* de mesme la consideration amoureuse de la bonté, laquelle estant souverainement aymable a esté offensée par le peché, produict l'eau de la saincte penitence; puis de ceste eau provient reciprocquement le feu de l'amour divin,

dont on la peut proprement appeller *eau-de-vie* et *ardente*. Elle est certes une *eau* en sa substance, car la penitence n'est autre chose qu'un vray deplaysir, une reelle douleur et repentance; mais elle est neantmoins *ardente*, parce qu'elle contient la vertu et proprieté de l'amour, comme provenuë d'un motif amoureux, et par ceste proprieté elle donne la vie de la grace. C'est pourquoy la parfaicte penitence a deux effects differens : car, en vertu de sa douleur et detestation, elle nous separe du peché et de la creature, à laquelle la delectation nous avoit attachez; mais, en vertu du motif de l'amour d'où elle prend son origine, elle nous reconcilie et reünit à nostre Dieu, duquel nous nous estions separez par le mespris : si que, à mesme qu'elle nous retire du peché en qualité de repentance, elle nous rejoint à Dieu en qualité d'amour.

Mais je ne veux pas dire neantmoins que l'amour parfaict de Dieu, par lequel on l'ayme sur toutes choses, precede tousjours ceste repentance, ny que ceste repentance precede tousjours cest amour. Car, encore que cela se passe ainsi maintesfois, si est-ce que d'autres fois aussi, à mesme tems que l'amour divin nayst dedans nos cœurs, la penitence nayst dedans l'amour, et plusieurs fois la penitence venant en nos esprits, l'amour vient en la penitence. Et comme lorsqu'Esaü sortit du ventre de sa mere, Jacob son jumeau l'empoigna par le pied, afin que non-seulement leurs nayssances s'entre-suivissent, mais aussi s'entre-tinssent et fussent entre-lyées l'une à l'autre (Genes. 25); de mesme, le repentir rude et aspre à cause de sa douleur nayst le premier, comme un autre Esaü, et l'amour doulx et gracieux, comme Jacob, le tient par le pied, et s'attache tellement à luy, qu'ils n'ont qu'une seule origine, puisque la fin de la nayssance du repentir est le commencement de celle du parfaict amour. Or, comme Esaü parut le premier, aussi le repentir se fait ordinairement voir avant l'amour; mais l'amour, comme un autre Jacob, quoyqu'il soit le puisné, assubjettit par apres le repentir, le convertissant en consolation.

Voyez, je vous prie, Theotime, la bien-aymée Magdelene, comme elle pleure d'amour : *On a enlevé mon Seigneur*, dit-elle toute fonduë en larmes, *et ne sçay où on l'a mis* (Joan. 20); mais l'ayant treuvé par les souspirs et les pleurs, elle le tient et possede par amour. L'amour imparfaict le desire et le requiert; la penitence le cherche et le treuve, l'amour parfaict le tient et le serre, ainsi qu'on dit des rubis d'Æthiopie, qui ont naturellement leur feu fort blafastre; mais estant mis dans le vinaigre, il esclate et jette son brillement fort clair. Car l'amour qui precede le repentir est pour l'ordinaire imparfaict; mais estant destrempé dans l'aigreur de la penitence, il se renforce et devient amour excellent.

Il arrive mesme parfois que la repentance, quoyque parfaicte, ne contient pas en soy la propre action de l'amour, ains seulement la vertu et proprieté d'iceluy. Mais, ce me direz-vous, quelle vertu ou proprieté de l'amour peut avoir la repentance, si elle n'a pas l'action! Theotime, le motif de la parfaicte repentance, c'est la bonté de Dieu, laquelle il nous deplayst d'avoir offensée : or, ce motif n'est motif, sinon parce qu'il esmeut et donne le mouvement; mais le mouvement que la bonté divine donne au cœur qui le con-

sidere, ne peut estre que le mouvement d'amour, c'est-à-dire, d'unyon. C'est pourquoy la vraye repentance, bien qu'il ne soit pas advis, et qu'on ne voye pas la propre action de l'amour, reçoit neantmoins tousjours le mouvement de l'amour et la qualité unyssante d'iceluy, par laquelle elle nous reünit et rejoint à la divine bonté. Dites-moy, de grace : c'est la proprieté de l'aymant de tirer à soy le fer, et de se joindre à luy ; mais ne voyons-nous pas que le fer touschè de l'aymant, sans avoir ny l'aymant, ny sa nature, ains seulement sa vertu et qualité attrayante, ne laisse pas de tirer et s'unyr à un autre fer? Ainsi la parfaicte repentance, touschée du motif de l'amour, sans avoir la propre action de l'amour, ne laisse pas d'en avoir la vertu et qualité, c'est-à-dire, le mouvement d'unyon, pour rejoindre et reünir nos cœurs à la volonté divine. Mais quelle difference y a-t-il, me respliquerez-vous, entre ce mouvement unyssant de la penitence et l'action propre de l'amour? Theotime, l'action de l'amour est un mouvement d'unyon voirement, mais il se fait par complaysance. Or, le mouvement d'unyon qui est en la penitence, se fait, non par voye de complaysance, ains de deplaysir, de repentance, de reparation, de reconciliation. En tems doncques que ce mouvement unyt, il a la qualité de l'amour; en tant qu'il est amer et douloureux, il a la qualité de la penitence; et en somme, de sa naturelle condition, c'est un vray mouvement de penitence, mais qui a la vertu et qualité unyssante de l'amour.

Ainsi le vin theriacal, n'est pas appellé *theriacal*, pour contenir la propre substance de la theriaque, car il n'y en a point du tout; mais on le nomme ainsi, parce que, la plante de la vigne ayant esté destrempée en theriaque, les raysins et le vin qui en sont provenus ont tiré la vertu et l'operation de la theriaque, contre toutes sortes de venins. Si doncques la penitence, selon l'Escriture, efface le peché, sauve l'ame, la rend aggreable à Dieu, et la justifie, qui sont des effects appartenans à l'amour, et qui semblent ne devoir estre attribüez qu'à luy, il ne le faut pas treuver estrange; car, bien que l'amour ne se treuve pas tousjours luy-mesme en la penitence parfaicte, sa vertu neantmoins et sa proprieté y est tousjours, s'y estant escoulée par le motif amoureux duquel elle provient.

Ny ne faut pas non plus s'estonner que la force de l'amour naysse dedans la repentance, avant que l'amour y soit formé, puisque nous voyons que, par la reflexion des rayons du soleil battant sur la glace d'un mirouër, la chaleur, qui est la vertu et propre qualité du feu, s'augmente petit à petit si fort, qu'elle commence à brusler avant qu'elle ayt bonnement produict le feu, ou au moins avant que nous l'ayons apperceu, car ainsi le Sainct-Esprit jettant dans nostre entendement la consideration de la grandeur de nos pechez, et tant que par iceux nous avons offensé une si souveraine bonté, et nostre volonté recevant la reflexion de ceste cognoissance, le repentir croist petit à petit si fort, avec une certaine chaleur affective et desyr de retourner en grace avec Dieu, qu'enfin ce mouvement arrive à tel signe, qu'il brusle et unyt, avant mesme que l'amour soit du tout formé : amour qui toutesfois, comme un feu sacré, s'allume immediatement en ce poinct-là, de sorte que la repentance ne parvient jamais à ce signe de brusler et reünir le

cœur à Dieu, qui est son extresme perfection, qu'elle ne se treuve toute convertie en feu et flamme d'amour, la fin de l'un servant de commencement de l'autre; ains plutost, la fin de la penitence est dans le commencement de l'amour, comme le pied d'Esaü estoit dans la main de Jacob, de telle façon que lorsqu'Esaü achevoit sa nayssance, Jacob commençoit la sienne, la fin de la nayssance de l'un estant joincte, lyée, et qui plus est, environnée du commencement de la nayssance de l'autre : car ainsi, le commencement de l'amour parfaict ne suit pas seulement la fin de la penitence; mais il s'attache, il se lye, et, pour le dire en un mot, ce commencement d'amour se mesle avec la fin de la repentance, et en ce moment du meslange, la penitence et contrition merite la vie eternelle.

Or, parce que ceste repentance amoureuse se prattique ordinairement par des eslans ou eslevemens du cœur en Dieu, pareils à ceux des anciens penitens : *Je suis vostre, ô mon Dieu, sauvez-moy* (Ps. 118). *Ayez miserecorde de moy, ayez-en misericorde; car mon ame se confie en vous* (Ps. 56). *Sauvez-moy, Seigneur, car les eaux submergent mon ame* (Ps. 68). *Faites-moy comme un de vos mercenaires* (Luc. 15); *Seigneur, soyez-moy propice, à moy pauvre pecheur* (Luc. 18); ce n'est pas sans rayson que quelques-uns ont dit que l'orayson justifioit : car l'orayson repentante, ou la repentance suppliante, eslevant l'ame à Dieu et la reünissant à sa bonté, obtient sans doubte le pardon en vertu du sainct amour, qui luy donne le mouvement sacré. Et partant, nous devons tous avoir force telles oraysons jaculatoires, faites par maniere de repentance amoureuse et de souhaicts requerans nostre reconciliation avec Dieu, afin que par icelles, *prononçant* devant le Sauveur nostre *tribulation* (Ps. 41), nous respandions nos ames devant et dedans son cœur pitoyable qui les recevra à mercy.

CHAPITRE XXI.

Comme les attraicts de Nostre Seigneur nous aydent et accompaignent jusques à la foy et la charité.

Entre le premier resveil du peché ou de l'incredulité, et la resolution finale que l'on prend de croire parfaictement, il y a souventes fois beaucoup de tems, pendant lequel on peut prier, comme fit sainct Pacosme, ainsi que nous avons veu; et comme le pere du pauvre lunatique, au rapport de sainct Marc, asseurant qu'il croyoit, c'est-à-dire, qu'il commençoit à croire, cogneut quant et quant qu'il ne croyoit pas assez, dont il s'escria : *Hé! Seigneur, je croy; mais aydez mon incredulité* (Marc. 9); comme s'il eust voulu dire : Je ne suis plus dans l'obscurité de la nuict d'infidellité : desjà les rayons de vostre foy esclairent sur l'horizon de mon ame; mais neantmoins, je ne croy pas encore convenablement, c'est une cognoissance encore toute foible et meslée de tenebres : helas! Seigneur, secourez-moy. Aussi le grand sainct Augustin prononce solemnellement ceste remarquable parolle : « Escoute une fois, ô homme! et entens. N'es-tu pas tiré? Prie afin que tu sois tiré; » en laquelle son intention n'est pas de parler du premier mouvement

que Dieu fait en nous sans nous, lorsqu'il nous excite et esveille du sommeil de peché : car, comme pourrions-nous demander le resveil, puisque personne ne peut prier avant qu'estre esveillé? Mais il parle de la resolution que l'on prend d'estre fidelle : car il estime que croire c'est estre tiré; et partant il admoneste ceux qui ont esté excitez à croire en Dieu, de demander le don de la foy; et personne certes ne pouvoit mieux sçavoir les difficultez qui passent ordinairement entre le premier mouvement que Dieu fait en nous, et la parfaicte resolution de bien croire, que sainct Augustin, qui, ayant receu une si grande varieté d'attraicts par les parolles du glorieux sainct Ambroise, par la conference faite avec Potitian, et mille autres moyens, ne laissa pas neantmoins d'user de tant de remises, et d'avoir tant de peynes à se resoudre : si qu'à luy, de vray, plus qu'à nul autre, on eust peu bien dire ce qu'il dit par apres aux autres : Hélas! Augustin, si tu n'es pas tiré, si tu ne croy pas, prie que tu sois tiré et que tu croyes.

Nostre Seigneur tire les cœurs par les delectations qu'il leur donne, lesquelles font treuver la doctrine celeste doulce et aggreable; mais, avant que ceste doulceur ayt engagé et lyé la volonté par ses amyables lyens, pour la tirer à l'acquiescement et consentement parfaict de la foy, comme Dieu ne manque pas d'exercer sa bonté sur nous par ses sainctes inspirations, aussi nostre ennemy ne cesse point de prattiquer sa malice par ses tentations. Et cependant nous demeurons en pleyne liberté de consentir aux attraicts celestes ou de les rejetter : car comme le sacré Concile de Trente (Sess. 6) a clairement resolu, « si quelqu'un disoit que le franc arbitre de l'homme estant meu et incité de Dieu, ne coopere en rien en consentant à Dieu qui l'esmeut et l'appelle, afin qu'il se dispose et prepare pour obtenir la grace de la justification, et qu'il ne peut n'y consentir point s'il veut; certes, un tel seroit excommunié et reprouvé de l'Eglise. » Que si nous ne repoussons point la grace du sainct amour, elle se va dilatant par de continuels accroissemens dedans nos ames, jusques à ce qu'elles soyent entierement converties, comme les grands fleuves qui, treuvant les plaines ouvertes, se respandent et prennent tousjours plus de place.

Que si l'inspiration, nous ayant tirez à la foy, ne rencontre point de resistance en nous, elle nous tire mesme jusques à la penitence et charité. Sainct Pierre, comme un apode, relevé par l'inspiration que les yeux de son maistre luy donnerent, se laissant librement mouvoir et porter à ce doulx vent du Sainct-Esprit, regarde les yeux salutaires qui l'avoient excité : il lit en iceux, comme au livre de vie, la doulce semonce de pardon que la debonnaireté divine luy offre (Luc. 22); il en tire un juste motif d'esperance : il sort de la cour, il considere l'horreur de son peché et le deteste, il pleure, il gemit, il prosterne son miserable cœur devant celuy de la misericorde de son Seigneur, il crie mercy pour sa faute, il se resout à une inviolable fidellité, et, par ce progrez de mouvemens prattiquez à la faveur de la grace qui le conduict, l'assiste et l'ayde continuellement, il parvient enfin à la saincte remission de ses pechez, passant ainsi de grace en grace, selon que sainct Prosper asseure, que sans la grace on ne court point à la grace.

Ainsi doncques, pour conclurre ce poinct, l'ame prevenuë de la grace, sentant les premiers attraicts, et consentant à leur doulceur, comme revenant à soy apres une si longue pasmoison, elle commence à souspirer ces parolles : Helas! ô mon cher Espoux, mon amy, *tirez-moy,* je vous prie, et me prenez par-dessous les bras, car je ne puis autrement aller; mais si vous me tirez, *nous courrons,* vous en m'aydant par l'*odeur de vos parfums,* et moy correspondant par mon foible consentement, et odorant vos suavitez qui me renforcent et ravigorent toutes jusques à ce que le *bausme de vostre nom* sacré, c'est-à-dire, l'onction salutaire de ma justification soit respanduë en moy. Voyez-vous, Theotime, elle ne prieroit pas, si elle n'estoit excitée; mais, si-tost qu'elle l'est et qu'elle sent les attraicts, elle prie qu'on la tire : estant tirée, elle court; mais elle ne courroit pas, si les parfums qui l'attirent et par lesquels on la tire, ne luy avivoient le cœur par la force de leur odeur precieuse : et comme elle court plus fort, et qu'elle s'approche de plus pres de son celeste Espoux, elle sent tousjours plus delicieusement les suavitez qu'il respand, jusques à ce qu'enfin luy-mesme s'escoule dedans son cœur par maniere de *bausme respandu;* si qu'elle s'escrie, comme surprinse de ce contentement, non si-tost attendu, et inopiné : O mon Espoux, vous estes *un bausme versé* dans mon sein : ce n'est pas merveille si *les jeunes* ames *vous chérissent* (Cant.).

En ceste façon, tres-cher Theotime, l'inspiration celeste vient à nous et nous previent, excitant nos volontez à l'amour sacré. Que si nous ne la repoussons pas, elle vient avec nous et nous environne, pour nous inciter et pousser tousjours plus advant; et si nous ne l'abandonnons, elle ne nous abandonne point qu'elle ne nous ayt rendus au port de la tres-saincte charité, faysant pour nous les trois offices que le grand ange Raphaël fit pour son cher Tobie : car elle nous guide en tout nostre voyage de la saincte penitence; elle nous garantit des perils et des assauts du diable, et nous console, anime et fortifie en nos difficultez.

CHAPITRE XXII.

Briëfve description de la charité.

VOYLA doncques enfin, mon cher Theotime, comme Dieu, par un progrez pleyn de suavité ineffable, conduit l'ame qu'il fait sortir hors de l'Egypte du peché, d'amour en amour, comme de logement en logement, jusques à ce qu'il l'ayt fait entrer en la terre de promission, je veux dire en la tres-saincte charité, laquelle, pour le dire en un mot, est une amytié, et non pas un amour interessé. Car, par la charité, nous aymons Dieu pour l'amour de luy-mesme, en consideration de sa bonté tres-souverainement aymable; mais ceste amytié est une vraye amytié : car elle est reciproque, Dieu ayant aymé eternellement quiconque l'a aymé, l'ayme, ou l'aymera temporellement. Elle est desclarée et recogneuë mutuellement, attendu que Dieu ne peut ignorer l'amour que nous avons pour luy, puisque luy-mesme nous le donne; ny nous aussi ne pou-

vons ignorer celuy qu'il a pour nous, puisqu'il l'a tant publié, et que nous recognoissons tout ce que nous avons de bon, comme veritables effects de sa bienveuillance; et enfin nous sommes en perpetuelle communication avec luy, qui ne cesse de parler à nos cœurs par inspiration, attraicts et mouvemens sacrez. Il ne cesse de nous fayre du bien et rendre toutes sortes de tesmoignages de sa tres-saincte affection, nous ayant ouvertement revelé tous ses secrets comme à ses amys confidens. Et pour comble de son sainct amoureux commerce avec nous, il s'est rendu nostre propre viande au tres-sainct sacrement de l'Eucharistie. Et quant à nous, nous traittons avec luy à toutes heures quand il nous playst, par la tres-saincte orayson, ayant toute nostre vie, nostre mouvement et nostre estre, non-seulement avec luy, mais en luy et par luy.

Or, ceste amytié n'est pas une simple amytié, mais amytié de dilection, par laquelle nous faysons eslection de Dieu pour l'aymer d'amour particulier. *Il est choysy*, dit l'Espouse sacrée, *entre mille.* Elle dit *entre mille*, mais elle veut dire, entre tous. C'est pourquoy ceste dilection n'est pas dilection de simple excellence, ains une dilection incomparable; car la charité ayme Dieu par une estime et preference de sa bonté, si haute et relevée au-dessus de toute autre estime, que les autres amours, ou ne sont pas vrays amours en comparayson de cestuy-cy, ou s'ils sont vrays amours, cestuy-cy est infinyment plus qu'amour. Et partant, Theotime, ce n'est pas un amour que les forces de la nature ny humaine, ny angelique puissent produire, ains *le Sainct-Esprit le donne et le respand en nos cœurs* (Rom. 5); et comme nos ames qui donnent la vie à nos corps, n'ont pas leur origine de nos corps, mais sont mises dans nos corps par la providence naturelle de Dieu; ainsi la charité, qui donne la vie à nos cœurs, n'est pas extraicte de nos cœurs, mais elle y est versée comme une celeste liqueur par la providence surnaturelle de sa divine Majesté.

Nous l'appellons donc amytié surnaturelle pour cela; et de plus encore, parce qu'elle regarde Dieu et tend à luy, non selon la science naturelle que nous avons de sa bonté, mais selon la cognoissance surnaturelle de la foy. C'est pourquoy, avec la foy et l'esperance, elle fait sa residence en la poincte et cisme de l'esprit, et, comme une reyne de majesté, elle est assise dans la volonté comme en son throsne, d'où elle respand sur toute l'ame ses suavitez et doulceurs, la rendant par ce moyen toute belle, aggreable et aymable à la divine bonté : de sorte que, si l'ame est un royaume duquel le Sainct-Esprit soit le roy, la charité est la *reyne seante à sa dextre en robbe d'or recamée de belles varietez* (Ps. 44). Si l'ame est une reyne espouse du grand Roy celeste, la charité est sa couronne, qui embellit royalement sa teste. Mais, si l'ame avec son corps est un petit monde, la charité est le soleil qui orne tout, eschauffe tout et vivifie tout.

La charité doncques est un amour d'amytié, une amytié de dilection, une dilection de preference, mais de preference incomparable, souveraine et surnaturelle, laquelle est comme un soleil en toute l'ame, pour l'embellir de ses rayons, en toutes les facultez spirituelles pour les perfectionner, en toutes les puissances pour les mo-

derer, mais en la volonté comme en son siege, pour y resider et luy fayre cherir et aymer son Dieu sur toutes choses. O que bien-heureux est l'Esprit dans lequel ceste saincte dilection est respanduë, puisque *tous biens luy arrivent pareillement avec icelle* (Sap. 7).

LIVRE TROISIESME.

DU PROGREZ ET PERFECTION DE L'AMOUR.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'amour sacré peut estre augmenté de plus en plus en chascun de nous.

Le sacré Concile de Trente nous asseure que les amys de Dieu, *allant de vertu en vertu,* sont renouvellez de jour en jour, c'est-à-dire, croissent par bonnes œuvres en la justice qu'ils ont receuë par la grace divine, et sont de plus en plus justifiez, selon ces celestes advertissemens : *Qui est juste, qu'il soit derechef justifié; et qui est sainct, qu'il soit encore plus sanctifié* (Apoc. 22). *Ne doubte point d'estre justifié, jusques à la mort* (Eccli. 18). *Le sentier des justes s'advance, et croist comme une lumiere resplendissante jusques au jour parfaict* (Prov. 4). *Faysant la verité avec charité, croissons en tout en celuy qui est le chef, à sçavoir Jesus-Christ* (Ephes. 4). Et enfin, *je vous prie, que vostre charité croisse de plus en plus* (Philip. 1); qui sont toutes parolles sacrées selon David, sainct Jean, l'Ecclesiastique, et sainct Paul.

Je n'ay jamais sçeu qu'il se treuvast aucun animal qui n'eust point de bornes et limites en sa croissance, sinon le crocodile, qui, estant extresmement petit en son commencement, ne cesse jamais de croistre tandis qu'il est en vie, en quoy il represente esgalement et les bons et les mauvais. *Car l'oultre-cuidance de ceux qui hayssent Dieu monte tousjours* (Ps. 73), dit le grand roy David, et *les bons croissent comme l'aube du jour* (Prov. 4) de splendeur en splendeur; et de demeurer en un estat de consistance longuement, il est impossible. Qui ne gaigne, perd en ce trafic; qui ne *monte, descend en ceste eschelle* (Gen. 28); qui n'est vainqueur, est vaincu en ce combat. Nous vivons entre les hazards des batailles que nos ennemys nous livrent : si nous ne resistons, nous perissons; et nous ne pouvons resister sans surmonter, ny surmonter sans victoire. Car, comme dit le glorieux sainct Bernard, « il est escrit tres-specialement de l'homme, que *jamais il n'est en un mesme estat* (Job. 14); il faut ou qu'il advance ou qu'il retourne en arriere. *Tous courent, mais un seul emporte le prix : courez, en sorte que vous l'obteniez. Qui est le prix; sinon Jesus-Christ? et comme le pourrez-vous apprehender, si vous ne le suivez* (I. Cor. 9)? Que si vous le suivez, vous irez et courrez tousjours : car il ne s'arrestera jamais, ains continuëra la course de son amour et obeyssance jusques à la mort, et à la mort de la croix.

Allez donc, dit sainct Bernard; allez, dy-je, avec luy, allez, mon cher Theotime, et n'ayez point d'autres bornes que celles de vostre vie, et tandis qu'elle durera, courez apres ce Sauveur; mais courez ardemment et vistement, car, de quoy vous servira de le suivre, si vous n'estes si heureux que de l'acconsuivre? Escoutons le prophete : *J'ay incliné mon cœur à fayre vos justifications eternellement* (Ps. 118). Il ne dit pas qu'il les gardera pour un tems, mais pour jamais; et parce qu'il veut eternellement bien fayre, il aura un eternel salaire. *Bien-heureux sont ceux qui sont purs en la voie, qui marchent en la loy du Seigneur.* Malheureux sont ceux qui sont soüillez, qui ne marchent point en la loy du Seigneur. Il n'appartient qu'à Satan de dire qu'il sera *assis sur les flancs d'Aquilon* (Is. 14). Detestable, tu seras assis! hé! ne cognois-tu pas que tu es au chemin, et que le chemin n'est pas fait pour s'asseoir, mais pour marcher? Et il est tellement fait pour marcher, que marcher s'appelle cheminer. Et Dieu, parlant à l'un de ses plus grands amys : *Marche*, luy dit-il, *devant moy, et sois parfaict* (Gen. 17).

La vraye vertu n'a point de limites, elle va tousjours oultre; mais surtout la saincte charité, qui est la vertu des vertus, et laquelle, ayant un object infiny, seroit capable de devenir infinie, si elle rencontroit un cœur capable de l'infinité, rien n'empeschant cest amour d'estre infiny, que la condition de la volonté qui le reçoit et qui doit agir par iceluy, condition à rayson de laquelle, comme jamais personne ne verra Dieu autant qu'il est visible, aussi oncques nul ne le peut aymer autant qu'il est aymable. Le cœur qui pourroit aymer Dieu d'un amour esgal à la divine bonté, auroit une volonté infinyment bonne; et cela ne peut estre qu'en Dieu seul. La charité doncques entre nous peut estre perfectionnée jusques à l'infiny, mais exclusivement; c'est-dire, la charité peut estre renduë de plus en plus et tousjours plus excellente, mais non pas que jamais elle puisse estre infinie. L'Esprit de Dieu peut eslever le nostre et l'appliquer à toutes les actions surnaturelles qu'il luy playst, tandis qu'elle ne sont pas infinies : d'autant, qu'entre les choses petites et les grandes, pour excessives qu'elles soyent, il y a tousjours quelque sorte de proportion, pourveu que l'excez des excessives ne soit pas infiny, mais entre le finy et l'infiny il n'y a nulle proportion, et pour y en mettre, il faudroit, ou relever le finy et le rendre infiny, ou ravaler l'infiny et le rendre finy, ce qui ne peut estre.

De sorte que la charité mesme qui est en nostre Redempteur en tant qu'il est homme, quoyqu'elle soit grande, au dessus de tout ce que les anges et les hommes peuvent comprendre, si est-ce qu'elle n'est pas infinie en son estre et d'elle-mesme, ains seulement en l'estime de sa dignité et de son merite, parce qu'elle est la charité d'une personne d'infinie excellence, c'est-à-dire, d'une personne divine, qui est le Fils eternel du Pere tout-puissant.

Cependant, c'est une faveur extresme pour nos ames qu'elles puissent croistre sans fin de plus en plus en l'amour de leur Dieu, tandis qu'elles sont en ceste vie caducque :

Montant à la vie eternelle.
De vertu en vertu nouvelle (*Psal.* 83)

CHAPITRE II.

Comme Nostre Seigneur a rendu aysé l'accroissement de l'amour

Voyez-vous, Theotime, ce *verre d'eau* ou ce petit morceau de pain qu'une saincte ame donne au pauvre pour Dieu? c'est peu de fait, certes, et chose presque indigne de consideration selon le jugement humain; Dieu neantmoins la rescompense, et tout soudain donne pour cela quelque accroissement de charité. Les *poils de chevre* presentez anciennement au tabernacle estoient bien receus, et tenoient lieu entre les sainctes offrandes (Exod. 35); et les petites actions qui procedent de la charité, sont aggreables à Dieu, et ont leur place entre les merites. Car, comme en l'Arabie Heureuse, non-seulement les plantes de nature aromatique, mais toutes les autres sont odorantes, participant au bonheur de ce solage, ainsi, en l'ame charitable, non-seulement les œuvres excellentes de leur nature, mais aussi les petites besongnes se ressentent de la vertu du sainct amour et sont en bonne odeur devant la majesté de Dieu, qui, à leur consideration, augmente la saincte charité. Or, je dy que Dieu fait cela, parce que la charité ne produict pas ses accroissemens comme un arbre qui pousse ses rameaux et les fait sortir par sa propre vertu les uns des autres; ains, comme la foy, l'esperance et la charité sont des vertus qui ont leur origine de la bonté divine, aussi en tirent-elles leur augmentation et perfection; à guise des avettes, lesquelles estant extraictes du miel, prennent aussi leur nourriture d'iceluy.

Par quoy, tout ainsi que les perles prennent non-seulement leur nayssance, mais aussi leur aliment de la rosée, les meres-perles ouvrant, pour cest effect, leurs escailles du costé du ciel comme pour mendier les gouttes que la fraischeur de l'air fait escouler à l'aube du jour: de mesme, ayant receu la foy, l'esperance et la charité de la bonté celeste, nous devons tousjours retourner nos cœurs et les tenir tendus de ce costé-là, pour en impetrer la continuation et l'accroissement des mesmes vertus. *O Seigneur*, nous fait dire la saincte Eglise nostre mere, *donnez-nous l'augmentation de la foy, de l'esperance et de la charité* (*Orat. Dom.* 13. *post Pent.*); et c'est à l'imitation de ceux qui disoient au Sauveur: *Seigneur, accroissez la foy en nous* (Luc. 17); et selon l'advis de sainct Paul, qui asseure que *Dieu seul est puissant de fayre abonder en nous toute grace* (II. Cor. 9).

C'est donc Dieu qui fait cest accroissement, en consideration de l'employ que nous faysons de sa grace, selon qu'il est escrit: *A celuy qui a*, c'est-à-dire, qui employe bien les faveurs receuës, *on luy en donnera davantage et il abondera* (Matth. 13). Ainsi se prattiquent l'exhortation du Sauveur: *Amassez des thresors au ciel* (*Ibid.* 6), comme s'il disoit: Adjoustez tousjours de nouvelles bonnes œuvres aux precedentes; car ce sont les pieces desquelles vos thresors doivent estre composez, le jeusne, l'orayson, l'aumosne. Or, comme au thresor du temple, *les deux petites pieces de la pauvre veufve* (Luc. 21) furent estimées, et qu'en effect, par l'addition des petites pieces, les thresors s'aggrandissent, et leur

valeur s'augmente d'autant; ainsi les moindres petites bonnes œuvres, quoyque faites un peu laschement, et non selon toute l'estenduë des forces de la charité que l'on a, ne laissent pas d'estre aggreables à Dieu, et d'avoir leur valeur auprez de luy : de sorte qu'encore que d'elles-mesmes elles ne puissent pas causer aucun accroissement à l'amour precedent, estant de moindre vigueur que luy; la Providence divine toutesfois, qui en tient compte et par sa bonté en fait estat, les rescompense soudain de l'accroissement de la charité pour le present, et de l'assignation d'une plus grande gloire au ciel pour l'advenir.

Theotime, les abeilles font le miel delicieux, qui est leur ouvrage de haut prix; mais la cire, qu'elles font aussi, ne laisse pas pour cela de valoir quelque chose, et de rendre leur travail recommandable. Le cœur amoureux doit tascher de produire ses œuvres avec grande ferveur et de haute estime, afin d'augmenter puissamment sa charité; mais si toutesfois il en produict de moindres, il n'en perdra point la rescompense, car Dieu luy en sçaura gré, c'est-à-dire l'en aymera tousjours un peu plus. Or, jamais Dieu n'ayme davantage une ame qui a de la charité, qu'il ne luy en donne aussi davantage, nostre amour envers luy estant le propre et particulier effect de son amour envers nous.

A mesure que nous regardons plus vivement nostre ressemblance qui paroist en un mirouër, elle nous regarde aussi plus attentivement; et à mesure que Dieu jette plus amoureusement ses doulx yeux sur nostre ame, qui est faite à son imaige et semblance, nostre ame reciproquement regarde sa divine bonté plus attentivement et ardemment, correspondant selon sa petitesse à tous les accroissemens que ceste souveraine doulceur fait de son divin amour envers elle. Certes, le sacré Concile de Trente parle ainsi : « Si quelqu'un dit que la justice receuë n'est pas conservée, et que mesme elle n'est pas augmentée devant Dieu par bonnes œuvres, mais que les œuvres sont seulement fruicts et signes de la justification acquise, et non pas cause de l'augmenter, anatheme! » Voyez-vous, Theotime, la justification qui se fait par la charité est augmentée par les bonnes œuvres, et ce qu'il faut remarquer, c'est par les bonnes œuvres sans exception : car, comme dit excellemment sainct Bernard sur un autre subjet, rien n'est excepté, où rien n'est distingué. Le Concile parle des bonnes œuvres indistinctement et sans reserve, nous donnant à cognoistre que non-seulement les grandes et ferventes, ains aussi les petites et foibles, font augmenter la saincte charité; mais les grandes grandement, et les petites beaucoup moins.

Tel est l'amour que Dieu porte à nos ames, tel le desir de nous fayre croistre en celuy que nous luy devons porter. Sa divine suavité nous rend toutes choses utiles; elle prend tout à nostre advantage; elle fait valoir à nostre proffict toutes nos besongnes, pour basses et debiles qu'elles soyent.

Au commerce des vertus morales, les petites œuvres ne donnent point d'accroissement à la vertu de laquelle elles procedent; ains, si elles sont bien petites, elles l'affoiblissent. Car une grande liberalité perit quand elle s'amuse à donner des choses de peu, et de

liberalité, elle devient chicheté. Mais au trafic des vertus qui viennent de la misericorde divine, et surtout de la charité, toutes œuvres donnent accroissement. Or, ce n'est pas merveille si l'amour sacré, comme roy des vertus, n'a rien, ou petit ou grand, qui ne soit aymable, puisque le bausme, prince des arbres aromatiques, n'a ny escorce, ny feüille qui ne soit odorante. Et que pourroit produire l'amour, qui ne fust digne d'amour et ne tendist à l'amour?

CHAPITRE III.

Comme l'ame estant en charité, fait progrez en icelle.

EMPLOYONS une parabolle, Theotime, puisque ceste methode a esté si aggreable au souverain Maistre de l'amour que nous enseignons. Un grand et brave roy ayant espousé une tres-aymable jeune princesse, et l'ayant un jour menée en un cabinet fort retiré pour s'entretenir avec elle plus à souhaict, apres quelques discours il la vid tomber pasmée devant luy par un accident inopiné. Helas! cela l'estonna extresmement, et le fit presque tomber luy-mesme à cœur failly de l'autre costé, car il l'aimoit plus que sa propre vie. Neantmoins, le mesme amour qui luy donna ce grand assaut de douleur, luy donna quant et quant la force de le soustenir; et il le mit en action pour, avec une promptitude nonpareille, remedier au mal de la chere compaigne de sa vie : si qu'ouvrant de vitesse un buffet qui estoit là, il prend une eau cordiale infinyment precieuse, il ouvre de force les levres et les dents serrées de ceste bien-aymée princesse, et faysant couler dans sa bouche ceste precieuse liqueur, il la fit enfin revenir à soy et reprendre sentiment; puis il la releve doulcement, et à force de remede il la ravigore et ravive en telle sorte, qu'elle commença à se lever sur pied et se proumener tout bellement avec luy, mais non pas toutesfois sans son ayde : car il l'alloit relevant et soustenant par dessous le bras, jusques à ce qu'enfin il luy mit une epithesme de si grande vertu et si precieux sur le cœur, que lors, se sentant tout à fait remise en sa premiere santé, elle marchoit toute seule d'elle-mesme, son cher espoux ne la soustenant plus si fort, ains seulement luy tenant doulcement sa main droicte entre les siennes, et son bras droict replyé sur le sien et sur sa poictrine, il l'alloit ainsi entretenant et luy faysant en cela quatre offices fort aggreables. Car 1° il luy tesmoignoit son cœur amoureusement soigneux d'elle; 2° il l'alloit tousjours un peu souslageant; 3° si quelque ressentiment de la deffaillance passée luy fust revenu, il l'eust soustenuë; 4° si elle eust rencontré quelque pas ou quelque endroict raboteux et mal-aysé, il l'eust retenuë et appuyée et ès montées, ou quand elle vouloit aller un peu viste, il la sous levoit et supportoit puissamment. Il se tint doncques avec ce soing cordial aupres d'elle jusques à la nuict, qu'il voulut encore l'assister, quand on la mit dans son lict royal.

L'ame est espouse de Nostre Seigneur, quand elle est juste; et parce qu'elle n'est point juste qu'elle ne soit en charité, elle n'est point aussi espouse qu'elle ne soit menée dedans le cabinet de ces delicieux parfums, desquels il est parlé ès Cantiques. Or, quand

l'ame qui a cest honneur commet le peché, elle tombe pasmée d'une deffaillance spirituelle; et cest accident est à la verité bien inopiné : car, qui pourroit jamais penser qu'une creature voulust quitter son Createur et son souverain bien pour des choses si legeres comme sont les amorces du peché? Certes, le ciel s'en estonne; et si Dieu estoit subjet aux passions, il tomberoit à cœur failly pour ce malheur, comme, lorsqu'il fut mortel, il expira sur la croix pour nous en rachepter. Mais puisqu'il n'est plus requis qu'il employe son amour à mourir pour nous, quand il void l'ame ainsi precipitée en l'iniquité, il accourt pour l'ordinaire à son ayde, et, d'une misericorde nonpareille, entr'ouvre la porte du cœur par des eslans et remords de conscience, qui procedent de plusieurs clartez et apprehensions qu'il a jettées dedans nos esprits avec des mouvemens salutaires, par le moyen desquels, comme par des eaux odorantes et vitales, il fait revenir l'ame à soy et la remet en des bons sentimens. Et tout cela, mon Theotime, Dieu le fait en nous, sans nous, par sa bonté toute aymable qui nous previent de sa doulceur. Car, comme nostre espouse pasmée fust demeurée morte en sa pasmoison sans le secours du roy, aussi l'ame demeureroit perduë dans son peché, si Dieu ne la prevenoit. Que si l'ame estant ainsi excitée, adjouste son consentement au sentiment de la grace, secondant l'inspiration qui l'a prevenuë, et recevant les secours et remedes requis que Dieu luy a preparez, il la ravigorera et la conduira par divers mouvemens de foy, d'esperance et de penitence, jusques à ce qu'elle soit tout à fait remise en la vraye santé spirituelle, qui n'est autre chose que la charité. Or, tandis qu'il la fait ainsi passer entre les vertus par lesquelles il la dispose à ce sainct amour, il ne la conduit pas seulement, mais il la soustient de telle façon, que, comme elle, de son costé, marche tant qu'elle peut, aussi luy, pour sa part, la porte et la va soustenant; et ne sçauroit-on bonnement dire si elle va ou si elle est portée : car elle n'est pas tellement portée qu'elle n'aille, et va toutesfois tellement, que si elle n'estoit pas portée, elle ne pourroit pas aller. Si que, pour parler à l'apostolique, elle doit dire : Je marche, *non pas moy seule, ains la grace de Dieu avec moy* (I. Cor. 15).

Mais l'ame estant remise tout à fait en sa santé, par l'excellent epithesme de la charité que le Sainct-Esprit met sur le cœur, alors elle peut aller et se soustenir sur ses pieds d'elle-mesme, en vertu neantmoins de ceste santé et de l'epithesme sacré du sainct amour. C'est pourquoy, encore qu'elle puisse aller d'elle-mesme, elle en doit toute la gloire à son Dieu, qui luy a donné une santé si vigoureuse et si forte. Car, soit que le Sainct-Esprit nous fortifie par les mouvemens qu'il imprime en nos cœurs, ou qu'il nous soustienne par la charité qu'il y respand, soit qu'il nous secoure par maniere d'assistance en nous relevant et portant, ou qu'il renforce nos cœurs, versant en iceux l'amour ravigorant et vivifiant, c'est tousjours en luy et par luy que nous vivons, que nous marchons, et que nous operons.

Neantmoins, bien que, moyennant la charité respanduë dans nos cœurs, nous puissions marcher en la presence de Dieu, et fayre progrez en la voie de salut, si est-ce que la Bonté divine assiste

l'ame à laquelle il a donné son amour, la tenant continuellement de sa saincte main. Car ainsi 1° il fait mieux paroistre la doulceur de son amour envers elle; 2° il la va tousjours animant de plus en plus; 3° il la souslage contre les inclinations depravées et les mauvaises habitudes contractées par les pechez passez; 4° et enfin la maintient et deffend contre les tentations.

Ne voyons-nous pas, Theotime, que souvent les hommes sains et robustes ont besoin qu'on les provocque à bien employer leur force et leur pouvoir, et que, par maniere de dire, on les conduie à l'œuvre par la main? Ainsi, Dieu nous ayant donné sa charité, et par icelle la force et le moyen de gaigner païs au chemin de la perfection, son amour neantmoins ne luy permet pas de nous laisser aller ainsi seuls; ains il le fait mettre en chemin avec nous, il le presse de nous presser, et sollicite son cœur de solliciter et pousser le nostre à bien employer la saincte charité qu'il nous a donnée, respliquant souvent par ses inspirations les advertissemens que sainct Paul nous fait : *Voyez de ne point recevoir la grace celeste en vayn* (II. Cor. 6). *Tandis que vous avez le tems, faites tout le bien que vous pourrez* (Gal. 6). *Courez en sorte que vous emportiez le prix* (I. Cor. 9). Si que nous devons imaginer souvent qu'il repete aux aureilles de nos cœurs les parolles qu'il disoit au bon pere Abraham : *Marche devant moy et sois parfaict* (Genes. 17).

Surtout l'assistance speciale de Dieu est requise à l'ame qui a le sainct amour és entreprinses signalées et extraordinaires : car, bien que la charité, pour petite qu'elle soit, nous donne assez d'inclination, et, comme je pense, une force suffisante pour fayre les œuvres necessaires au salut; si est-ce neantmoins que, pour aspirer et entreprendre des actions excellentes et extraordinaires, nos cœurs ont besoin d'estre poussez et rehaussez par la main et le mouvement de ce grand amoureux celeste, laquelle, comme la princesse de nostre parabolle, quoyque bien remise en santé, ne pouvoit fayre des montées, ny aller bien viste, que son cher espoux ne la relevast et soutinst fortement. Ainsi sainct Anthoine et sainct Simeon Stylite estoient en la grace et charité de Dieu, quand ils firent dessein d'une vie relevée; comme aussi la bien-heureuse Mere Therese, quand elle fit le vœu d'obeyssance speciale; sainct François et sainct Loüys, quand ils entreprinrent le voyage d'oultremer pour la gloire de Dieu; le bien-heureux François Xavier, quand il consacra sa vie à la conversion des Indois; sainct Charles, quand il s'exposa au service des pestiferez; sainct Paulin, quand il se vendit pour rachepter l'enfant de la pauvre veufve : jamais pourtant ils n'eussent fait des coups si hardys et si genereux, si, à la charité qu'ils avoient en leur cœur, Dieu n'eust adjousté des inspirations, semonces, lumieres et forces speciales, par lesquelles il les animoit et poussoit à ces exploicts extraordinaires de la vaillance spirituelle.

Ne voyez-vous pas le jeune homme de l'Evangile que Nostre Seigneur aymoit, et qui, par consequent, estoit en charité (Matth. 19)? Il n'avoit certes nulle pensée de vendre tout ce qu'il avoit pour le donner aux pauvres, et suivre Nostre Seigneur; ains, quand Nostre Seigneur luy en eut donné l'inspiration, encore

n'eut-il pas le courage de l'executer. Pour ces grandes œuvres, Theotime, nous avons besoin, non-seulement d'estre inspirez, mais aussi d'estre fortifiez, afin d'effectüer ce que l'inspiration requiert de nous. Comme encore ès grands assauts des tentations extraordinaires, une speciale et particuliere presence du secours celeste nous est tout à fait necessaire. A ceste cause, la saincte Eglise nous fait si souvent exclamer : Excitez nos cœurs, ô Seigneur! ô Dieu, prevenez nos actions en aspirant sur nous, et en nous aydant accompaignez-nous. O Seigneur, soyez prompt à nous secourir, et semblables; afin que, par telles prieres, nous obtenions la grace de pouvoir fayre des œuvres excellentes et extraordinaires, et de fayre plus frequemment les ordinaires, comme aussi de resister plus ardemment aux meneuës tentations, et combattre hardyment les plus grandes. Sainct Anthoine fut assailly d'une effroyable legion de demons, desquels ayant assez longuement soustenu les efforts, non sans une peyne et des tourmens incroyables, enfin il vid le toict de sa cellule se fendre, et un rayon celeste fondre dans l'ouverture, qui dissipa en un moment la noire et tenebreuse troupe de ses ennemys, et luy osta toute la douleur des coups receus en ceste bataille; dont il cogneut la presence speciale de Dieu, et jettant un profond souspir du costé de la vision : « Où estiez-vous, ô bon Jesus! dit-il, où estiez-vous? pourquoy ne vous estes-vous pas treuvé icy dés le commencement pour remedier à ma peyne? Anthoine, luy fut-il respondu d'en-haut, j'estois icy; mais j'attendois l'issuë de ton combat. Or, parce que tu as esté brave et vaillant, je t'ayderay tousjours. » Mais en quoy consistoit la vaillance et le courage de ce grand soldat spirituel? Il le desclara luy-mesme une autre fois, qu'estant attaqué par un diable, qui advoüa estre l'esprit de fornication, ce glorieux sainct, apres plusieurs parolles dignes de son grand courage, commença à chanter le verset 7 du psalme 117 :

L'Eternel est de mon party,
Par luy je seray garanty ;
Et des ennemys de ma vie
Nullement je ne me soucie.

Certes, Nostre Seigneur revela à saincte Catherine de Sienne qu'il estoit au milieu de son cœur en une cruelle tentation qu'elle eut, comme un capitaine au milieu d'une forteresse pour la deffendre, et que, sans son secours, elle se fust perduë en ceste bataille. Il en est de mesme de tous les grands assauts que nos ennemys nous livrent; nous pouvons bien dire comme Jacob, que c'est *l'ange qui nous garantit de tout mal* (Genes. 48), et chanter avec le grand roy David :

Le pasteur dont je suis guidé,
C'est Dieu qui gouverne le monde;
Je ne puis, ainsi commandé,
Que tout à souhaict ne m'abonde :
Quand il void mon ame en langueur,
Et que quelque mal l'endommage,
Il la remet en sa vigueur,
Et me restaure le courage (*Ps.* 22).

Si que nous devons souvent repeter ceste exclamation et priere :

Ta bonté me suive en tout lieu,
Ta faveur me garde à toute heure,
Afin qu'en ton ciel, ô mon Dieu !
Pour jamais je fasse demeure (*Ibid.*).

CHAPITRE IV.

De la saincte perseverance en l'amour sacré.

Tout ainsi doncques qu'une doulce mere, menant son petit enfant avec elle, l'ayde et supporte selon qu'elle void la necessité, luy laissant fayre quelques pas de luy-mesme ès lieux moins dangereux et bien plains, tantost le prenant par la main et l'affermissant, tantost le mettant entre ses bras et le portant : de mesme Nostre Seigneur a un soing continuel de la conduitte de ses enfans, c'est-à-dire, de ceux qui ont la charité, les faysant marcher devant luy, leur tendant la main ès difficultez, et les portant luy-mesme ès peynes qu'il void leur estre autrement insupportables. Ce qu'il a desclaré en Isaïe, disant : *Je suis ton Dieu, prenant ta main, et te disant : Ne crains point, je t'ay aydé* (Is. 41). Si que nous devons d'un grand courage avoir une tres-ferme confiance en Dieu et en son secours, car, si nous ne manquons à sa grace, *il parachevera en nous le bon œuvre* de nostre salut ainsi qu'il l'a *commencé* (Philip. 1), *operant en nous le vouloir et le parfaire* (Philip. 2), comme le tres-sainct Concile de Trente nous admoneste.

En ceste conduitte que la doulceur de Dieu fait de nos ames, dès leur introduction à la charité, jusques à la finale perfection d'icelle, qui ne se fait qu'à l'heure de la mort, consiste le grand don de la perseverance, auquel Nostre Seigneur attache le tres-grand don de la gloire eternelle, selon qu'il a dit : *Qui perseverera jusques à la fin, il sera sauvé* (Matth. 10). Car ce don n'est autre chose que l'assemblage et la suitte de divers appuis, souslagemens et secours, par le moyen desquels nous continuons en l'amour de Dieu jusques à la fin ; comme l'education, eslevement ou nourrissage d'un enfant n'est autre chose qu'une multitude de sollicitudes, aydes, secours et autres tels offices necessaires à un enfant, exercez et continuez envers iceluy jusques à l'aage auquel il n'en a plus besoin.

Mais la suitte des secours et assistances n'est pas esgale en tous ceux qui perseverent : car ès uns elle est fort courte, comme en ceux qui se convertissent à Dieu peu avant leur mort, ainsi qu'il advint au bon larron (Luc. 23), au sergent qui, voyant la constance de sainct Jacques, fit sur-le-champ profession de foy, et fut rendu compaignon du martyre de ce grand apostre ; au portier bien-heureux qui gardoit les quarante martyrs en Sebaste, lequel, voyant l'un d'iceux perdre courage et quitter la palme du martrye, se mit en sa place, et en un moment se rendit chrestien, martyr et glorieux tout ensemble ; au notaire duquel il est parlé en la vie de sainct Anthoine de Padouë, qui, ayant toute sa vie esté un faux vilain, fut neantmoins martyr en sa mort, et à mille autres que nous avons veu et sçeu avoir esté si heureux que de mourir bons, ayant

vescu mauvais. Et quant à ceux-cy, ils n'ont pas besoin de grande varieté de secours; ains, si quelque grande tentation ne leur survient, ils peuvent fayre une si courte perseverance avec la seule charité qui leur est donnée, et les assistances par lesquelles ils se sont convertis : car ils arrivent au port sans navigation, et font leur pelerinage en un seul sault que la puissante misericorde de Dieu leur fait fayre si à propos, que leurs ennemys les voyent triompher avant que de les sentir combattre; de sorte que leur conversion et leur perseverance n'est presque qu'une mesme chose, et, qui voudroit parler exactement selon la proprieté des mots, la grace qu'ils reçoivent de Dieu d'avoir aussi-tost l'issuë que le commencement de leur pretention, ne sçauroit estre bonnement appellée perseverance, bien que toutesfois, parce que, quant à l'effect, elle tient lieu de perseverance en ce qu'elle donne le salut, nous ne laissons pas aussi de la comprendre sous le nom de perseverance. En plusieurs, au contraire, la perseverance est plus longue, comme en saincte Anne la prophetesse, en sainct Jean l'Evangeliste, sainct Paul premier hermite, sainct Hylarion, sainct Romuald, sainct François de Paule; et ceux-cy ont eu besoin de mille sortes de diverses assistances, selon la varieté des adventures de leurs pelerinages et de la durée d'iceluy.

Tousjours neantmoins la perseverance est le don le plus desirable que nous puissions esperer en ceste vie, et lequel, comme parle le sacré Concile, nous ne pouvons avoir d'ailleurs que de Dieu qui, seul, peut affermir celuy qui est debout, et relever celuy qui tombe. C'est pourquoy il le faut continuellement demander, employant les moyens que Dieu nous a enseignez pour l'obtenir, l'orayson, le jeusne, l'aumosne, l'usage des sacremens, la hantise des bons, l'oüye et la lecture des sainctes parolles.

Or, parce que le don de l'orayson et de la devotion est liberalement accordé à tous ceux qui, de bon cœur, veulent consentir aux inspirations celestes, il est par consequent en nostre pouvoir de perseverer. Non, certes, que je veüille dire que la perseverance ayt son origine de nostre pouvoir, car au contraire je sçay qu'elle procede de la misericorde divine, de laquelle elle est un don tres-precieux; mais, je veux dire, qu'encore qu'elle ne provient pas de nostre pouvoir, elle vient neantmoins en nostre pouvoir, par le moyen de nostre vouloir, que nous ne sçaurions nyer estre en nostre pouvoir. Car, bien que la grace divine nous soit necessaire pour vouloir perseverer, si est-ce que ce vouloir est en nostre pouvoir, parce que la grace celeste ne manque jamais à nostre vouloir, tandis que nostre vouloir ne deffaut pas à nostre pouvoir. Et de fait, selon l'opinion du grand sainct Bernard, nous pouvons tous dire en verité apres l'Apostre, que *ny la mort, ny la vie, ny les forces, ny les anges, ny la profondeur, ny la hauteur, ne nous pourra jamais separer de la charité de Dieu qui est en Jesus-Christ.* (Rom. 8). Ouy, car nulle creature ne nous peut arracher de ce sainct amour, mais nous pouvons nous-mesmes seuls le quitter et l'abandonner par nostre propre volonté, hors laquelle il n'y a rien à craindre pour ce regard.

Ainsi, tres-cher Theotime, nous devons, selon l'advis du sainct

Concile, mettre toute notre esperance en Dieu, qui parachevera nostre salut qu'il a commencé en nous, pourveu que nous ne manquions pas à sa grace. Car il ne faut pas penser que celuy qui dit au paralytique : *Va et ne veüille plus pecher* (Joan. 5), ne luy donnast aussi le pouvoir d'esviter le vouloir qu'il luy deffendoit. Et certes, il n'exhorteroit jamais les fidelles à perseverer s'il n'estoit prest à leur en donner le pouvoir : *Sois fidelle jusques à la mort*, dit-il, à l'evesque de Smyrne, *et je te donneray la couronne de vie* (Apoc. 2). *Veillez, demeurez en la foy, travaillez courageusement, et confortez-vous, faites toutes vos affaires en charité* (I. Cor. 16). *Courez en sorte que vous obteniez le prix* (*Ibid.* 9). Nous devons donc, avec le grand roy, maintesfois demander à Dieu le sacré don de perseverance, et esperer qu'il nous l'accordera,

Seigneur Dieu, mon unique espoir,
Ne me veüille laisser descheoir.
Au tems de ma pauvre vieillesse,
Quand le tems lassé me rendra,
Et que ma vigueur deffaudra,
Que ta main point ne me delaisse (*Ps.* 70).

CHAPITRE V.

Que le bonheur de mourir en la divine charité est un don special de Dieu.

Enfin, le roy celeste ayant mené l'ame qu'il ayme jusques à la fin de ceste vie, il l'assiste encore en son bien-heureux trespas, par lequel il la tire au lict nuptial de la gloire eternelle, qui est le fruict delicieux de la saincte perseverance ; et alors, cher Theotime, ceste ame, toute ravie d'amour pour son bien-aymé, se representant la multitude de faveurs et secours dont il l'a prevenuë et assistée, tandis qu'elle estoit en son pelerinage, elle bayse incessamment ceste doulce main secourable, qui l'a conduicte, tirée et portée en chemin, et confesse que c'est de ce divin Sauveur qu'elle tient tout son bonheur, puisqu'il a fait pour elle tout ce que le grand patriarche Jacob souhaictoit pour son voyage, lorsqu'il eut veu l'eschelle du ciel. O Seigneur ! dit-elle doncques alors, vous avez esté avec moy et m'avez gardée en la voie par laquelle je suis venuë ; vous m'avez donné le pain de vos sacremens pour ma nourriture ; vous m'avez revestuë de la robbe nuptiale de charité, vous m'avez heureusement amenée en ce sejour de gloire qui est vostre mayson, ô mon Pere eternel (Gen. 28) ! hé ! que reste-t-il, Seigneur, sinon que je proteste que vous estes mon Dieu és siecles des siecles ? *Amen.*

O mon Dieu, mon Seigneur, Dieu pour jamais aymable,
Tu m'as tenu la dextre, et ton tres-sainct vouloir
M'a seurement guidé jusques à me fayre avoir,
En ce divin sejour, un rang tant honnorable (*Ps.* 72).

Tel doncques est l'ordre de nostre acheminement à la vie eternelle, pour l'execution duquel la divine Providence establit dés l'eternité la multitude, distinction et entre-suitte de graces neces-

saires à cela, avec la despendance qu'elles ont les unes des autres.

Il voulut premierement d'une vraye volonté, qu'encore apres le peché d'Adam tous les hommes fussent sauvez, mais en une façon et par des moyens convenables à la condition de leur nature douée du franc arbitre; c'est-à-dire, il voulut le salut de tous ceux qui voudroient contribüer leur consentement aux graces et faveurs qu'il leur prepareroit, offriroit et despartiroit à ceste intention.

Or, entre ces faveurs, il voulut que la vocation fust la premiere, et qu'elle fust tellement attrempée à nostre liberté, que nous la puissions accepter ou rejetter à nostre gré; et à ceux desquels il previd qu'elle seroit acceptée, il voulut fournir les sacrez mouvemens de la penitence; et à ceux qui seconderoient ces mouvemens, il disposa de donner la saincte charité; et à ceux qui auroient la charité, il delibera de donner les secours requis pour perseverer; et à ceux qui employeroient ces divins secours, il resolut de leur donner la finale perseverance, et glorieuse felicité de son amour eternel.

Nous pouvons doncques rendre rayson de l'ordre des effects de la Providence qui regarde nostre salut, en descendant du premier jusques au dernier, c'est-à-dire, depuis le fruict, qui est la gloire, jusques à la racine de ce bel arbre, qui est la redemption du Sauveur. Car la divine bonté donne la gloire ensuitte des merites, les merites ensuitte de la charité, la charité ensuitte de la penitence, la penitence ensuitte de l'obeyssance à la vocation, l'obeyssance à la vocation ensuitte de la vocation, et la vocation ensuitte de la redemption du Sauveur, sur laquelle est appuyée toute ceste eschelle mystique du grand Jacob, tant du costé du ciel, puisqu'elle aboutit au sein amoureux de ce Pere eternel dans lequel il reçoit les esleus en les glorifiant, comme aussi du costé de la terre, puisqu'elle est plantée sur le sein et le flanc percé du Sauveur, mort pour ceste occasion sur le mont du Calvaire.

Et que ceste suitte des effects de la Providence ayt esté ainsi ordonnée avec la mesme despendance qu'ils ont les uns des autres en l'eternelle volonté de Dieu, la saincte Eglise le tesmoigne, quand elle fait la preface d'une de ses solemnelles prieres en ceste sorte : « O Dieu eternel et tout-puissant, qui estes Seigneur des vivans et des morts, et qui usez de misericorde envers tous ceux que vous prevoyez devoir estre à l'advenir vostres par foy et par œuvre; » comme si elle advoüoit que la gloire, qui est le comble et le fruict de la misericorde divine envers les hommes, n'est destinée que pour ceux que la divine sapience a preveu qu'à l'advenir, obeyssant à la vocation, ils viendroient à la foy vive qui opere par la charité.

En somme, tous ces effects despendent absolument de la redemption du Sauveur, qui les a meritez pour nous, à toute rigueur de justice, par l'amoureuse *obeyssance qu'il a prattiquée jusques à la mort, et la mort de la croix*, laquelle est la racine de toutes les graces que nous recevons, nous qui sommes greffes spirituelles, entez sur sa tige. Que si ayant esté entez, nous *demeurons* en luy, nous *porterons*, sans doubte, par la vie de la grace qu'il nous communiquera, *le fruict* de la gloire qui nous est preparée. Que si nous sommes comme jettons et greffes rompus sur cest arbre, c'est-

à-dire, que par nostre resistance nous rompions le progrez et l'entre-suitte des effects de sa debonnaireté, ce ne sera pas merveille, si enfin on nous retranche du tout, et qu'on nous *mette dans le feu* eternel, comme branches inutiles (Joan. 15).

Dieu, sans doubte, n'a preparé le paradis que pour ceux desquels il a preveu qu'ils seroient siens. Soyons doncques siens par foy et par œuvre, Theotime, et il sera nostre par gloire. Or, il est en nous d'estre siens : car, bien que ce soit un don de Dieu d'estre à Dieu, c'est toutesfois un don que Dieu ne refuse jamais à personne, ains offre à tous pour le donner à ceux qui, de bon cœur, consentiront à le recevoir.

Mais voyez, je vous prie, Theotime, de quelle ardeur Dieu desire que nous soyons siens, puisque, à ceste intention, il s'est rendu tout nostre, nous donnant sa mort et sa vie : sa vie, afin que nous fussions exempts de l'eternelle mort; et sa mort, afin que nous puissions joüyr de l'eternelle vie. Demeurons donc en paix, et servons Dieu, pour estre siens en ceste vie mortelle, et encore plus en l'eternelle.

CHAPITRE VI.

Que nous ne sçaurions parvenir à la parfaicte unyon d'amour avec Dieu en ceste vie mortelle.

Les fleuves coulent incessamment, et, comme dit le Sage, *ils retournent au lieu duquel ils sont issus* (Eccl. 1). La mer, qui est le lieu de leur nayssance, est aussi le lieu de leur dernier repos : tout leur mouvement ne tend qu'à les unyr avec leur origine. O Dieu, dit sainct Augustin, vous avez creé mon cœur pour vous, et jamais il n'aura repos qu'il ne soit en vous. *Mais qu'ay-je au ciel, sinon vous, ô mon Dieu! et quelle autre chose veux-je sur la terre? Ouy, Seigneur, car vous estes le Dieu de mon cœur, mon lot et mon partage eternellement* (Ps. 72). Neantmoins ceste unyon, à laquelle nostre cœur aspire, ne peut arriver à sa perfection en ceste vie mortelle : nous pouvons commencer à aymer Dieu dans ce monde; mais nous ne l'aymerons parfaictement que dans l'autre.

La celeste amante l'exprime delicatement : *Je l'ay enfin treuvé*, dit-elle, *celuy que mon ame cherit; je le tiens, et ne le quitteray point, jusques à ce que je l'introduise dans la mayson de ma mere, et dans la chambre de celle qui m'a donné la vie* (Cant. 3). Elle le treuve donc, ce bien-aymé, car il luy fait sentir sa presence par mille consolations : elle le tient, car ce sentiment produict des fortes affections, par lesquelles elle le serre et l'embrasse; elle proteste de ne le quitter jamais. Oh non! car ces affections passent en resolutions eternelles, et toutesfois elle ne pense pas le bayser du bayser nuptial, jusques à ce qu'elle soit avec luy en la mayson de sa mere, qui est la Hierusalem celeste, comme dit sainct Paul (Gal. 4). Mais voyez, Theotime, qu'elle ne pense rien moins, ceste espouse, que de tenir son bien-aymé à sa mercy comme un esclave d'amour, dont elle s'imagine que c'est à elle de le mener à son gré et l'introduire au bien-heureux sejour de sa mere, où neantmoins elle sera elle-mesme introduicte par luy, comme fut Rebecca en la

chambre de Sara par son cher Isaac (Genes. 24). L'esprit pressé de passion amoureuse se donne tousjours un peu davantage sur ce qu'il ayme ; et l'espoux mesme confesse que sa bien-aymée luy a ravy le cœur, l'ayant lyé par un seul cheveu de sa teste (Cant. 4), s'advoüant son prisonnier d'amour.

Ceste parfaicte conjonction de l'ame à Dieu ne se fera doncques point qu'au ciel, où, comme dit l'Apocalypse, se fera *le festin des nopces de l'agneau* (Apoc. 19). Icy, en ceste vie caducque, l'ame est voirement espouse et fiancée de l'agneau immaculé, mais non pas encore maryée avec luy. La foy et les promesses se donnent, mais l'execution du maryage est differée. C'est pourquoy il y a tousjours lieu de nous en desdire, quoyque jamais nous n'en ayons aucune rayson, puisque nostre espoux ne nous abandonne jamais, que nous ne l'obligions à cela par nostre desloyauté et perfidie. Mais estant au ciel, les nopces de ceste divine unyon estant celebrées, le lyen de nos cœurs à leur souverain principe sera eternellement indissoluble.

Il est vray, Theotime, qu'en attendant ce grand bayser d'indissoluble unyon que nous recevrons de l'Espoux là-haut en la gloire, il nous en donne quelques-uns par mille ressentimens de son aggreable presence; car, si l'ame n'estoit pas caressée, elle ne seroit pas *tirée, ny ne courroit pas à l'odeur des parfums du Bien-aymé* (Cant. 1). Pour cela, selon la naïfveté du texte hebrieu et selon la traduction des septante interpretes, elle souhaicte plusieurs baysers : *Qu'il me bayse*, dit-elle, *des baysers de sa bouche*. Mais d'autant que ces meneus baysers de la vie presente se rapportent tous au bayser eternel de la vie future, comme essais, preparatifs et gages d'iceluy, la sacrée vulgaire edition a sainctement reduict les baysers de la grace à celuy de la gloire, exprimant le souhaict de l'amante celeste en ceste sorte. *Qu'il me bayse d'un bayser de sa bouche;* comme si elle disoit : Entre tous les baysers, entre toutes les faveurs que l'amy de mon cœur ou le cœur de mon ame m'a preparées, hé! je ne souspire ny n'aspire qu'à ce grand et solemnel bayser nuptial, qui doit durer eternellement, et en comparayson duquel les autres caresses ne meritent pas le nom de caresses, puisqu'elles sont plutost signes de l'unyon future entre mon bienaymé et moy, qu'elles ne sont l'unyon mesme.

CHAPITRE VII.

Que la charité des Saincts en ceste vie mortelle esgale, voire surpasse quelquesfois celle des bien-heureux.

QUAND, apres les travaux et hazards de ceste vie mortelle, les bonnes ames arrivent au port de l'eternité, elles montent au plus haut et dernier degré d'amour auquel elles puissent parvenir; et cest accroissement final leur estant conferé pour rescompense de leur merite, il leur est departy non-seulement à bonne mesure, mais encore *à mesure passée, entassée et qui respand de toutes parts par dessus* (Luc. 6), comme dit Nostre Seigneur; de sorte que l'amour qui est donné pour salaire, est tousjours plus grand en

un chascun que celuy lequel luy avoit esté donné pour meriter. Or, non-seulement chascun en particulier aura plus d'amour au ciel qu'il n'en eut jamais en terre; mais l'exercice de la moindre charité qui soit en la vie celeste, sera de beaucoup plus heureux et excellent, à parler generalement, que celuy de la plus grande charité qui soit, ou ayt esté, ou qui sera en ceste vie caducque : car là-haut tous les saincts prattiquent leur amour incessamment, sans remise quelconque, tandis qu'icy-bas, les plus grands serviteurs de Dieu, tirez et tyrannisez des necessitez de ceste vie mourante, sont contraincts de souffrir mille et mille distractions qui les ostent souvent de l'exercice du sainct amour.

Au ciel, Theotime, l'attention amoureuse des bien-heureux est ferme, constante, inviolable, qui ne peut ny perir, ny diminüer; leur intention est tousjours pure, exempte du meslange de toute autre intention inferieure : en somme, ce bonheur de voir Dieu clairement et de l'aymer invariablement est incomparable. Et qui pourroit jamais esgaler le bien, s'il y en a quelqu'un, de vivre entre les perils, les tourmentes continuelles, agitations et vicissitudes perpetuelles qu'on souffre sur mer, au contentement qu'il y a d'estre en un palais royal, où toutes choses sont à souhaict, ains où les delices surpassent incomparablement tout souhaict?

Il y a doncques plus de contentement, de suavité et de perfection en l'exercice de l'amour sacré, parmy les habitans du ciel, qu'en celuy des pelerins de ceste miserable terre; mais il y a bien eu pourtant des gens si heureux en leur pelerinage, que leur charité y a esté plus grande que celle de plusieurs saincts desjà joüyssans de la patrie eternelle. Certes, il n'y a pas de l'apparence que la charité du grand sainct Jean, des apostres et hommes apostoliques, n'ayent esté plus grande, tandis mesme qu'ils vivoient icy-bas, que celle des petits enfans, qui, mourant en la seule grace baptismale, joüyssent de la gloire immortelle.

Ce n'est pas l'ordinaire que les bergers soyent plus vaillans que les soldats; et toutesfois David, petit berger, venant en l'armée d'Israël, treuva que tous estoient plus habiles aux exercices des armes que luy, qui neantmoins se treuva plus vaillant que tous (1. Reg. 17). Ce n'est pas l'ordinaire non plus que les hommes mortels ayent plus de charité que les immortels; et toutesfois il y en a eu de mortels qui, estant inferieurs en l'exercice de l'amour aux immortels, les ont neantmoins devancez en la charité et habitude amoureuse. Et comme, mettant en comparayson un fer ardent avec une lampe allumée, nous disons que le fer a plus de feu et de chaleur, et la lampe plus de flamme et de clarté : aussi, mettant un enfant glorieux en parangon avec sainct Jean encore prisonnier, ou sainct Paul encore captif, nous dirons que l'enfant au ciel a plus de clarté et de lumiere en l'entendement, plus de flamme et d'exercice d'amour en la volonté, mais que sainct Jean ou sainct Paul ont eu en terre plus de feu de charité et plus de chaleur de dilection.

CHAPITRE VIII.

De l'incomparable amour de la Mere de Dieu Nostre-Dame.

Mais en tout et par tout, quand je fay des comparaysons, je n'entens point parler de la tres-saincte Vierge mere, Nostre-Dame. O Dieu! nenny; car elle est la Fille d'incomparable dilection, la toute *unique Colombe*, *la toute parfaicte* Espouse (Cant. 6). De ceste Reyne celeste je prononce de tout mon cœur ceste amoureuse, mais veritable pensée, qu'au moins sur la fin de ses jours mortels, sa charité surpassa celle des seraphins. Car, si *plusieurs filles ont assemblé des richesses, celle-cy les a toutes surpassées* (Prov. 31). Tous les saincts et les anges ne sont comparez qu'aux estoiles, et le premier d'entre eux à la plus belle d'entre elles; mais celle-cy est belle *comme la lune*, aysée d'estre *choysie* et discernée entre tous les saincts, *comme le soleil* entre les astres (Cant. 6). Et passant plus oultre, je pense encore que, comme la charité de ceste Mere d'amour surpasse celle de tous les saincts du ciel en perfection, aussi l'a-t-elle exercée plus excellemment, je dy mesme en ceste vie mortelle. Elle ne pecha jamais veniellement, ainsi que l'Eglise estime. Elle n'eut doncques point de vicissitude, ny de retardement au progrez de son amour, ains monta d'amour en amour par un perpetuel advancement : elle ne sentit doncques aucune contradiction de l'appetit sensuel; et partant, son amour, comme un vray Salomon, regna paysiblement en son ame, et y fit tous ses exercices à souhaict. La virginité de son cœur et de son corps fut plus digne et plus honnorable que celle des anges; c'est pourquoy son esprit, non *divisé* ny partagé, comme sainct Paul parle, estoit tout occupé à *penser aux choses divines, comme elle plairoit à son Dieu* (I. Cor. 7). Et enfin, l'amour maternel, le plus pressant, le plus actif, le plus ardent de tous, amour infatigable et insatiable, que ne devoit-il pas fayre dans le cœur d'une telle Mere et pour le cœur d'un tel Fils?

Hé! n'alleguez pas, je vous prie, que ceste saincte Vierge fut neantmoins subjette au dormir : non; ne me dites pas cela, Theotime; car ne voyez-vous pas que son sommeil est un sommeil d'amour? de sorte que son Espoux mesme veut qu'on la laisse dormir tant qu'il luy playra. *Ah! gardez bien, je vous en conjure*, dit-il, *d'esveiller ma bien-aymée, jusques à ce qu'elle le veüille* (Cant. 2). Ouy, Theotime, ceste Reyne celeste ne s'endormoit jamais que d'amour, puisqu'elle ne donnoit aucun repos à son precieux corps, que pour le revigorer, afin qu'il servist mieux son Dieu par apres : acte certes tres-excellent de charité. Car, comme dit le grand sainct Augustin, elle nous oblige d'aymer nos corps convenablement, en tant qu'ils sont requis aux bonnes œuvres, qu'ils font une partie de nostre personne, et qu'ils seront participans de la felicité eternelle. Certes, le chrestien doit aymer son corps comme une imaige vivante de celuy du Sauveur incarné, comme issu de mesme tige avec iceluy, et par consequent luy appartenant en partage et consanguinité, surtout apres que nous avons renouvellé l'allyance par la reception reelle de ce divin corps du Redempteur au tres

adorable sacrement de l'Eucharistie, et que, par le Baptesme, Confirmation et autres sacremens, nous nous sommes desdiez et consacrez à la souveraine Bonté.

Mais quant à la tres-saincte Vierge, ô Dieu! avec quelle devotion devoit-elle aymer son corps virginal! non-seulement parce que c'estoit un corps doulx, humble, pur, obeyssant au sainct amour, et qui estoit tout embausmé de mille sacrées suavitez; mais aussi parce qu'il estoit la source vivante de celuy du Sauveur, et luy appartenoit si estroictement d'une appartenance incomparable. C'est pourquoy, quand elle mettoit son corps angelique au repos du sommeil: Or sus, reposez, disoit-elle, ô tabernacle de l'allyance, arche de la sainctеté, throsne de la divinité; allegez-vous un peu de vostre lassitude, et reparez vos forces par ceste doulce tranquillité.

Et puis, mon cher Theotime, ne sçavez-vous pas que les songes mauvais, procurez volontairement par les pensées depravées du jour, tiennent en quelque sorte lieu de peché, parce que ce sont comme des despendances et executions de la malice precedente? Ainsi, certes, les songes provenant des sainctes affections de la veille sont estimez vertueux et sacrez. Mon Dieu! Theotime, quelle consolation d'ouyr sainct Chrysostome racontant un jour à son peuple la vehemence de l'amour qu'il luy portoit (*Homil.* 10 *de pœnitentià*). La necessité du sommeil, dit-il, pressant nos paupieres, la tyrannie de nostre amour envers nous excite les yeux de nostre esprit; et maintesfois, emmy mon sommeil, il m'a esté advis que je vous parlois : car l'ame a accoustumé de voir en songe par imagination ce qu'elle pense parmy la journée. Ainsi ne vous voyant pas des yeux de la chair, nous vous voyons des yeux de la charité. Hé! doulx Jesus, qu'est-ce que devoit penser vostre tres-saincte Mere, lorsqu'elle dormoit et que son cœur veilloit! Ne songeoit-elle point de vous voir encore plyé en ses entrailles, comme vous fustes neuf mois, ou bien pendant à ses mammelles, et pressant doulcement son sein virginal? Helas, que de doulceur en ceste ame! Peut-estre songea-t-elle maintesfois que, comme Nostre Seigneur avoit jadis souvent dormy sur sa poictrine, ainsi qu'un petit agnelet sur le flanc mollet de sa mere; de mesme aussi elle dormoit dans son costé percé, comme une blanche *colombe dans le trou d'un rocher asseuré* (Cant. 2) : si que son dormir estoit tout pareil à l'extase, quant à l'operation de l'esprit, bien que, quant au corps, ce fust un doulx et gracieux allegement et repos. Mais si jamais elle songea, comme l'ancien Joseph (Gen. 32), à sa grandeur future, quand au ciel elle seroit *revestuë du soleil, couronnée d'estoiles, et la lune à ses pieds* (Apoc. 12), c'est-à-dire, toute environnée de la gloire de son Fils, couronnée de celle des saincts, et l'univers sous elle; ou que, comme Jacob, elle vid le progrez et les fruicts de la redemption faite par son Fils en faveur des anges et des hommes : Theotime, qui pourroit jamais s'imaginer l'immensité de si grandes delices? Que de colloques avec son cher enfant! que de suavitez de toutes parts!

Mais voyez, je vous prie, que ny je ne dy, ny je ne veux dire que ceste ame tant privilegiée de la Mere de Dieu ayt esté privée de l'usage de rayson en son sommeil. Plusieurs ont estimé que Salo-

mon, en ce beau songe, quoyque vray songe auquel il demanda et receut le don de son incomparable sagesse, eut un veritable exercice de son franc arbitre à cause de l'esloquence judicieuse du discours qu'il y fit, du choix pleyn de discernement auquel il se determina, et de la priere tres-excellente dont il usa; le tout sans aucun meslange d'impertinence, ou d'aucun detracquement d'esprit (III. Reg. 3). Mais combien doncques y a-t-il plus d'apparence, que la Mere du vray Salomon ayt eu l'usage de rayson en son sommeil, comme Salomon mesme la fait parler, que *son cœur ayt veillé tandis qu'elle dormoit* (Cant. 5)? Certes, que sainct Jean eut l'exercice de son esprit dans le ventre mesme de sa mere, ce fut une bien plus grande merveille; et pourquoy doncques en refuserions-nous une moindre à celle pour laquelle et à laquelle Dieu a fait plus de faveurs qu'il ne fit ny fera jamais pour tout le reste des creatures?

En somme, comme l'abeston, pierre precieuse, conserve à jamais le feu qu'il a conceu par une proprieté nonpareille; ainsi le cœur de la Vierge Mere demeura perpetuellement enflammé du sainct amour qu'elle receut de son fils, mais avec ceste difference que le feu de l'abeston, qui ne peut estre esteinct, ne peut non plus estre aggrandy, et les flammes sacrées de la Vierge ne pouvant ny perir, ny diminüer, ny demeurer en mesme estat, ne cesserent jamais de prendre des accroissemens incroyables jusques au ciel, lieu de leur origine. Tant il est vray que ceste mere est *la mere de belle dilection* (Eccli. 24), c'est-à-dire, la plus aymable comme la plus amante, et la plus amante comme la plus aymée Mere de cest unique Fils, qui est aussi le plus aymable, le plus amant et le plus aymé Fils de ceste unique Mere.

CHAPITRE IX.

Preparation au discours de l'unyon des bien-heureux avec Dieu.

L'AMOUR triomphant que les bien-heureux exercent au ciel, consiste en la finale, invariable et eternelle unyon de l'ame avec son Dieu. Mais qu'est-elle, ceste unyon?

A mesure que nos sens rencontrent des objects aggreables et excellens, ils s'appliquent plus ardemment et avidement à la joüyssance d'iceux. Plus les choses sont belles, aggreables à la vüe et deüement esclairées, plus l'œil les regarde avidement et vivement; et plus la voix ou musique est doulce et suave, plus elle attire l'attention de l'aureille : si que chaque object exerce une puissante, mais amyable violence sur le sens qui luy est destiné, violence qui prend plus ou moins de force, selon que l'excellence est moindre ou plus grande, pourveu qu'elle soit proportionnée à la capacité du sens qui en veut joüyr. Car l'œil, qui se playst tant en la lumiere, n'en peut pourtant supporter l'extremité, et ne sçauroit regarder fixement le soleil; et pour belle que soit une musique, si elle est forte et trop proche de nous, elle nous importune et offense nos aureilles. La verité est l'object de nostre entendement, qui a par consequent tout son contentement à descouvrir et cognoistre la verité des choses; et selon que les veritez sont plus excellentes,

nostre entendement s'applique plus delicieusement et plus attentivement à les considerer. Quel playsir pensez-vous, Theotime, qu'eussent ces anciens philosophes, qui cogneurent si excellemment tant de belles veritez en la nature? Certes, toutes les voluptez ne leur estoient rien en comparayson de leur bien-aymée philosophie, pour laquelle quelques-uns d'entre eux quitterent les honneurs, les autres des grandes richesses, d'autres leur pays; et s'en est treuvé tel qui, de sens rassis, s'est arraché les yeux, se privant pour jamais de la joüyssance de la belle et aggreable lumiere corporelle, pour s'occuper plus librement à considerer, la verité des choses par la lumiere spirituelle (car on lit cela de Democrite) : tant la cognoissance de la verité est delicieuse! dont Aristote a dit fort souvent, que la felicité et beatitude humaine consiste en la sapience, qui est la cognoissance des veritez eminentes.

Mais lorsque nostre esprit, eslevé au-dessus de la lumiere naturelle, commence à voir les veritez sacrées de la foy, ô Dieu, Theotime, quelle allegresse! L'ame se fond de playsir, oyant la parolle de son celeste espoux, qu'elle treuve *plus doulce et plus suave que le miel de toutes les sciences humaines* (Ps. 118).

Dieu a empreinct sa piste, ses alleures et passées en toutes les choses creées : de sorte que la cognoissance que nous avons de sa divine Majesté par les creatures ne semble estre autre chose que la vuë des pieds de Dieu; et qu'en comparayson de cela, la foy est une vuë de la face mesme de sa divine Majesté, laquelle nous ne voyons pas encore au pleyn jour de la gloire, mais nous la voyons pourtant comme en la prime aube du jour, ainsi qu'il advint à Jacob aupres du gay de Jaboc; car bien qu'il n'eust veu l'ange avec lequel il lutta, sinon à la foible clarté du poinct du jour, si est-ce que, tout ravy de contentement, il ne laissa pas de s'escrier : *J'ay veu le Seigneur face à face : et mon ame a esté sauvée* (Gen. 32). O combien delicieuse est la saincte lumiere de la foy, par laquelle nous sçavons avec une certitude nonpareille, non-seulement l'histoire de l'origine des creatures et de leur vray usage, mais aussi celle de la naissance eternelle du grand et souverain Verbe divin; auquel et par lequel tout a esté fait, et lequel avec le Pere et le Sainct-Esprit est un seul Dieu, tres-unique, tres-adorable, et beny ès siecles des siecles. *Amen*. Ah! dit sainct Hierosme à son Paulin, le docte Platon ne sceut oncques cecy, l'esloquent Demostenes l'a ignoré. *O que vos parolles,* dit le grand roy, *sont doulces, Seigneur, à mon palais, plus doulces que le miel à ma bouche* (Ps. 118)! *Nostre cœur n'estoit-il pas tout ardent, tandis qu'il nous parloit en chemin* (Luc. 24)? disent ces heureux pelerins d'Emmaüs, parlant des flammes amoureuses dont ils estoient touschez par la parolle de la foy. Que si les veritez divines sont de si grande suavité, estant proposées en la lumiere obscure de la foy, ô Dieu! que sera-ce quand nous les contemplerons en la clarté du midy de la gloire?

La reyne de Saba, qui, à la grandeur de la renommée de Salomon, avoit tout quitté pour le venir voir, estant arrivée en sa presence, et ayant escouté les merveilles de la sagesse qu'il respandoit en ses propos, toute esperduë et comme *pasmée* d'admiration, s'escria que ce qu'elle avoit apprins par ouy-dire de ceste celeste sagesse,

n'estoit pas la *moytié* de la cognoissance que la vuë et l'experience luy en donnoient (III. Reg. 10).

Ah! que belles et amyables sont les veritez que la foy nous revele par l'ouye! Mais quand, arrivez en la celeste Hierusalem, nous verrons le grand Salomon, roy de gloire, assis sur le throsne de sa sapience, manifestant avec une clarté incomprehensible les merveilles et secrets eternels de sa verité souveraine, avec tant de lumiere que nostre entendement verra en presence ce qu'il avoit creu icy-bas, oh! alors, tres-cher Theotime, quels ravissemens! quelles extases! quelles admirations! quels amours! quelles doulceurs! Non jamais, dirons-nous en cest excez de suavité, non jamais nous n'eussions sceu penser de voir ces veritez si delectables. Nous avons voirement creu tout ce qu'on nous avoit *annoncé de ta gloire, ô grande cité de Dieu* (Ps. 86); mais nous ne pouvions pas concevoir la grandeur infinie des abysmes de tes delices.

CHAPITRE X.

Que le desir precedent accroistra grandement l'unyon des bien-heureux avec Dieu.

Le desir qui precede la joüyssance, aiguise et affine le ressentiment d'icelle; et plus le desir a esté pressant et puissant, plus la possession de la chose desirée est aggreable et delicieuse. O Jesus! mon cher Theotime, quelle joye pour le cœur humain de voir la face de la Divinité, face tant desirée, ains face l'unique desir de nos ames! Nos cœurs ont une soif qui ne peut estre estanchée par les contentemens de la vie mortelle, contentemens desquels les plus estimez et pourchassez, s'ils sont moderez, ils ne nous desalterent pas, et s'ils sont extresmes, ils nous estouffent. On les desire neantmoins tousjours extresmes, et jamais ils ne le sont qu'ils ne soyent excessifs, insupportables et dommageables : car on meurt de joye comme on meurt de tristesse; ains la joye est plus active à nous ruyner que la tristesse. Alexandre ayant englouty tout ce bas monde, tant en effect qu'en esperance, ouyt dire à un chetif homme du monde qu'il y avoit encore plusieurs autres mondes; et, comme un petit enfant qui veut pleurer pour une pomme qu'on luy refuse, cest Alexandre, que les mondains appellent *le Grand*, plus fol neantmoins qu'un petit enfant, se prend à pleurer à chaudes larmes, de quoy il n'y avoit pas apparence qu'il peust conquerir les autres mondes, puisqu'il n'avoit encore pas l'entiere possession de celuy-cy. Celuy qui, joüyssant plus pleynement du monde que jamais nul ne fit, en est toutesfois si peu content, qu'il pleure de tristesse dequoy il n'en peut avoir d'autres que la folle persuasion d'un miserable cajolleur luy fait imaginer, dites-moy, je vous prie, Theotime, monstre-t-il pas que la soif de son cœur ne peut estre assouvie en ceste vie, et que ce monde n'est pas suffisant pour le desalterer? O admirable, mais aymable inquiettude du cœur humain! soyez à jamais sans repos ny tranquillité quelconque en ceste terre, mon ame, jusques à ce que vous ayez rencontré les fraisches eaux de la vie immortelle, et la tres-saincte divinité, qui seules peuvent esteindre vostre alteration et accoiser vostre desir.

Cependant, Theotime, imaginez-vous avec le psalmiste, ce cerf qui, mal mené par la meute, n'a plus ny haleyne, ny jambes, comme il se fourre avidement dans l'eau qu'il va questant, avec quelle ardeur il se presse et serre dans cest element (Ps. 41). Il semble qu'il se voudroit volontiers fondre et convertir en eau, pour joüyr pleynement de ceste fraischeur. Hé! quelle unyon de nostre cœur à Dieu là-haut au ciel, où, apres ces desirs infinis du vray bien non jamais assouvis en ce monde, nous en treuverons la vivante et puissante source! Alors, certes, comme on void un enfant affamé, si fort collé au flanc de sa mere et attaché à son sein, presser avidement ceste doulce fontaine de suave et desirée liqueur, de sorte qu'il est advis qu'il veüille, ou se fourrer tout dans ce sein maternel, ou bien le tirer et succer tout entier dans sa petite poictrine : ainsi nostre ame, toute haletante de la soif extresme du vray bien, lorsqu'elle en rencontrera la source inespuisable en la divinité, ô vray Dieu! quelle saincte et suave ardeur à s'unyr et joindre à ces mammelles fecondes de la toute bonté, ou pour estre tout abysmez en elle, ou afin qu'elle vienne toute en nous!

CHAPITRE XI.

De l'unyon des esprits bien-heureux avec Dieu en la vision de la divinité.

Quand nous regardons quelque chose, quoyqu'elle nous soit presente, elle ne s'unyt pas à nos yeux elle-mesme, ains seulement leur envoye une certaine representation ou imaige d'elle-mesme, que l'on appelle *espece sensible*, par le moyen de laquelle nous voyons. Et quand nous contemplons ou entendons quelque chose, ce que nous entendons ne s'unyt pas non plus à nostre entendement, sinon par le moyen d'une autre representation et imaige tres-delicate et spirituelle, que l'on nomme *espece intelligible*. Mais encore, ces especes, par combien de destours et de changemens viennent-elles à nostre entendement? Elles abordent au sens exterieur, et de là passent à l'interieur, puis à la phantaysie, de là à l'entendement actif, et viennent enfin au passif, à ce que passant par tant d'estamines et sous tant de limes, elles soyent par ce moyen purifiées, subtilisées, et affinées, et que, de sensibles, elles soyent rendues intelligibles.

Nous voyons et entendons ainsi, Theotime, tout ce que nous voyons ou entendons en ceste vie mortelle, ouy mesme les choses de la foy. Car, comme le mirouër ne contient pas la chose que l'on y void, ains seulement la representation et espece d'icelle, laquelle representation, arrestée par le mirouër en produict une autre en l'œil qui regarde : de mesme la parolle de la foy ne contient pas les choses qu'elle annonce, ains seulement elle les represente; et ceste representation des choses divines qui en est la parolle de la foy, en produict une autre, laquelle nostre entendement, moyennant la grace de Dieu, accepte et reçoit comme representation de la saincte verité; et nostre volonté s'y complayst et l'embrasse comme une verité honnorable, utile, aymable et tres-

donne. De sorte que, les veritez signifiées en la parolle de Dieu sont par icelle representées à l'entendement, comme les choses exprimées au mirouër sont par le mirouër representées à l'œil : si que, croire, c'est *voir comme par un mirouër,* dit le grand Apostre (I. Cor. 13).

Mais au ciel, Theotime, ah! mon Dieu, quelle faveur! La Divinité s'unyra elle-mesme à nostre entendement, sans entremise d'espece ny representation quelconque; ains elle s'appliquera et joindra elle-mesme à nostre entendement, se rendant tellement presente à luy, que ceste intime presence tiendra lieu de representation et d'espece. O vray Dieu, quelle suavité a l'entendement humain d'estre à jamais uny à son souverain object, recevant, non sa representation, mais sa presence, non aucune imaige ou espece, mais la propre essence de sa divine verité et majesté! Nous serons là comme des enfans tres-heureux de la divinité, ayant l'honneur d'estre nourris de la propre substance divine, reçeuë en nostre ame par la bouche de nostre entendement, et, ce qui surpasse toute doulceur, c'est que, comme les meres ne se contentent pas de nourrir leurs poupons de leur laict, qui est leur propre substance, si elles-mesmes ne leur mettent le sein dans la bouche, afin qu'ils reçoivent leur substance, non en cuiller ou autre instrument, ains en leur propre substance et par leur propre substance, en sorte que ceste substance maternelle serve de tuyau, aussi bien que de nourriture, pour estre receuë du bien-aymé petit enfançon : ainsi Dieu, nostre Pere, ne se contente pas de fayre recevoir sa propre substance en nostre entendement, c'est-à-dire, de nous fayre voir sa divinité; mais, par un abysme de sa doulceur, il appliquera luy-mesme sa substance à nostre esprit, afin que nous l'entendions, non plus en espece ou representation, mais en elle-mesme et par elle-mesme, en sorte que sa substance paternelle et eternelle serve d'espece, aussi bien que d'object, à nostre entendement. Et alors seront prattiquées en une façon excellente ces divines promesses : *Je la meineray en la solitude, et parleray à son cœur et l'allaicteray* (Os. 2). *Esjoüyssez-vous avec Hierusalem en liesse, afin que vous allaictiez et soyez remplis de la mammelle de sa consolation, et que vous succiez et que vous vous delectiez de la totale affluence de sa gloire. Vous serez portez à la mammelle, et on vous amadoüera sur les genoüilx* (Is. 66).

Bonheur infiny, Theotime, et lequel ne nous a pas seulement esté promis, mais nous en avons des arrhes au tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, festin perpetuel de la grace divine, car en iceluy nous recevons le sang du Sauveur en sa chair, et sa chair en son sang, son sang nous estant appliqué par sa chair, sa substance par sa substance à nostre propre bouche corporelle, afin que nous sçachions qu'ainsi nous appliquera-t-il son essence divine, au festin eternel de la gloire. Il est vray qu'icy ceste faveur nous est faite reellement, mais à couvert, sous les especes et apparences sacramentelles, là où, au ciel, la Divinité se donnera à descouvert, et nous la verrons *face à face comme elle est* (I. Cor. 13).

CHAPITRE XII.

De l'unyon eternelle des esprits bien-heureux avec Dieu en la vision de la nayssance du Fils de Dieu.

O SAINCT et divin Esprit, amour eternel du Pere et du Fils, soyez propice à mon enfance. Nostre entendement verra doncques Dieu, Theotime; mais je dy, il verra Dieu luy-mesme face à face, contemplant par une vuë de vraye et reelle presence la propre essence divine, et en elle ses infinies beautez, la toute-puissance, la toute-bonté, toute-sagesse, toute-justice, et le reste de cest abysme de perfections.

Il verra doncques clairement, cest entendement, la cognoissance infinie que de toute eternité le Pere a euë de sa propre beauté, et pour laquelle exprimer en soy-mesme il prononça et dit eternellement le mot, le *Verbe*, ou parolle et diction tres-unique et tres-infinie, laquelle, comprenant et representant toute la perfection du Pere, ne peut estre qu'un mesme Dieu tres-unique avec luy, sans division ny separation. Ainsi verrons-nous doncques ceste eternelle et admirable generation du Verbe et Fils divin, par laquelle il nasquit eternellement à l'imaige et semblance du Pere : imaige et semblance vive et naturelle, qui ne represente aucuns accidens, ny aucun exterieur, puisqu'en Dieu tout est substance, et n'y peut avoir accident, tout est interieur, et n'y peut avoir aucun exterieur; mais imaige qui represente la propre substance du Pere si vivement, si naturellement, tant essentiellement et substantiellement, que pour cela elle ne peut estre que le mesme Dieu avec luy, sans distinction ny difference quelconque d'essence ou substance, ains avec la seule distinction des personnes. Car, comme se pourroit-il fayre que ce divin Fils fust la vraye, vrayement vive et vrayement naturelle imaige, semblance et figure de l'infinie beauté et substance du Pere, si elle ne representoit infinyment, au vif et au naturel, les infinies perfections du Pere? Et comment pourroit-elle representer infinyment des perfections infinies, si elle-mesme n'estoit infinyment parfaicte? Et comment pourroit-elle estre infinyment parfaicte si elle n'estoit Dieu? Et comme pourroit-elle estre Dieu, si elle n'estoit un mesme Dieu avec le Pere?

Ce Fils doncques, infinie imaige et figure de son Pere infiny, est un seul Dieu tres-unique et tres-infiny avec son Pere, sans qu'il y ayt aucune difference de substance entre eux, ains seulement la distinction de personnes : laquelle distinction de personnes, comme elle est totalement requise, aussi est-elle tres-suffisante pour fayre que le Pere prononce, et que le Fils soit la parolle prononcée; que le Pere die, et que le Fils soit le Verbe ou la diction; que le Pere exprime, et que le Fils soit l'imaige, semblance et figure exprimée; et qu'en somme le Pere soit Pere et le Fils soit Fils, deux personnes distinctes, mais une seule essence et divinité. Ainsi Dieu, qui est seul, n'est pas pourtant solitaire, car il est seul en sa tres-unique et tres-simple Divinité, mais il n'est pas solitaire, puisqu'il est le Pere et le Fils en deux personnes. O Theotime, Theotime, quelle joye, quelle allegresse de celebrer ceste eter-

nelle naysssance qui se fait *en la splendeur des saincts* (Ps. 109); de la celebrer, dy-je, en la voyant, et de la voir en la celebrant!

Le tres-doulx sainct Bernard, estant encore jeune garçon à Chastillon-sur-Seine, la nuict de Noël, attendoit en l'eglise que l'on commençast l'office sacré; et en ceste attente, le pauvre enfant s'endormit d'un sommeil fort leger, pendant lequel, ô Dieu, quelle doulceur! il vid en esprit, mais d'une vision fort distincte et fort claire, comme le Fils de Dieu ayant espousé la nature humaine, et s'estant rendu petit enfant dans les entrailles tres-pures de sa Mere, nayssoit virginalement de son sein sacré, avec une humble suavité, meslée d'une celeste majesté,

> Comme l'espoux qui, en maintien royal,
> Sort tout joyeux de son lict nuptial (*Ps.* 18).

Vision, Theotime, qui combla tellement le cœur amyable du petit Bernard d'ayse, de jubilation et de delices spirituelles, qu'il en eut toute sa vie des ressentimens extresmes; et partant, combien que depuis, comme une abeille sacrée, il recueillit tousjours de tous les divins mysteres le miel de mille doulces et divines consolations, si est-ce que la solemnité de Noël luy apportoit une particuliere suavité de son Maistre. Helas! mais de grace, Theotime, si une vision mystique et imaginaire de la naysssance temporelle et humaine du Fils de Dieu, par laquelle il procedoit homme de la femme, vierge d'une vierge, ravit et contente si fort le cœur d'un enfant, hé! que sera-ce, quand nos esprits, glorieusement illuminez de la clarté bien-heureuse, verront ceste eternelle nayssance, par laquelle le Fils procede Dieu de Dieu, lumiere de lumiere, vray Dieu d'un vray Dieu, divinement et eternellement! Alors doncques, nostre esprit se joindra par une complaysance incomprehensible à cest object si delicieux, et, par une invariable attention, luy demeurera eternellement uny.

CHAPITRE XIII.

De l'unyon des esprits bien-heureux avec Dieu en la vision de la production du Sainct-Esprit.

Le Pere eternel, voyant l'infinie bonté et beauté de son essence, si vivement, essentiellement et substantiellement exprimée en son Fils, et le Fils voyant reciproquement que sa mesme essence, bonté et beauté est originairement en son Pere comme en sa source et fontaine, hé! se pourroit-il fayre que ce divin Pere et son Fils ne s'entr'aymassent pas d'un amour infiny, puisque leur volonté, par laquelle ils s'ayment, et leur bonté, pour laquelle ils s'ayment, sont infinies et en l'un et en l'autre?

L'amour ne nous treuvant pas esgaux, il nous esgale; ne nous treuvant pas unis, il nous unit. Or, le Pere et le Fils se treuvant non-seulement esgaux et unis, ains un mesme Dieu, une mesme bonté, une mesme essence, et une mesme unité, quel amour doivent-ils avoir l'un à l'autre! Mais cest amour ne se passe pas comme l'amour que les creatures intellectuelles ont entre elles ou envers

leur Createur : car l'amour creé se fait par plusieurs et divers eslans, souspirs, unyons et lyaisons qui s'entre-suivent, et font la continuation de l'amour avec une doulce vicissitude de mouvemens spirituels; mais l'amour divin du Pere eternel envers son Fils est prattiqué en un seul souspir, eslancé reciproquement par le Pere et le Fils, qui en ceste sorte demeurent unis et lyez ensemble. Ouy, mon Theotime : car, la bonté du Pere et du Fils n'estant qu'une tres-uniquement unique bonté, commune à l'un et à l'autre, l'amour de ceste bonté ne peut estre qu'un seul amour, parce qu'encore qu'il y ayt deux amans, à sçavoir le Pere et le Fils, neantmoins il n'y a que leur seule tres-unique bonté qui leur est commune, laquelle est aymée, et leur tres-unique volonté qui ayme; et partant, il n'y a aussi qu'un seul amour exercé par un seul souspir amoureux. Le Pere souspire cest amour, le Fils le souspire aussi; mais, parce que le Pere ne souspire cest amour que par la mesme volonté et pour la mesme bonté qui est esgalement et uniquement en luy et en son Fils, et le Fils mutuellement ne souspire ce souspir amoureux que pour ceste mesme bonté et par ceste mesme volonté, partant, ce souspir amoureux n'est qu'un seul souspir, ou un seul esprit eslancé par deux souspirans.

Et d'autant que le Pere et le Fils qui souspirent, ont une essence et volonté infinie par laquelle ils souspirent, et que la bonté pour laquelle ils souspirent, est infinie, il est impossible que le souspir ne soit infiny; et d'autant qu'il ne peut estre infiny qu'il ne soit Dieu, partant, cest esprit souspiré du Pere et du Fils est vray Dieu, et parce qu'il n'y a, ny peut avoir qu'un seul Dieu, il est un vray seul Dieu avec le Pere et le Fils. Mais de plus, parce que cest amour est un acte qui procede reciproquement du Pere et du Fils, il ne peut estre ny le Pere ny le Fils desquels il est procedé, quoyqu'il ayt la mesme bonté et substance du Pere et du Fils; ains faut que ce soit une troisiesme personne divine, laquelle avec le Pere et le Fils ne soit qu'un seul Dieu. Et d'autant que cest amour est produit par maniere de souspir ou d'inspiration, il est appellé Sainct-Esprit.

Or sus, Theotime, le roy David descrivant la suavité de l'amytié des serviteurs de Dieu, s'escrie :

O voicy que c'est chose bonne
Qui mille suavitez donne,
Quand les freres ensemblement
Habitent unanimement :
Car ceste doulceur amyable
Au tres-sainct unguent est semblable
Que dessus le chef on versa
D'Aaron, quand on le consacra :
Unguent, dont la teste sacrée
D'Aaron estoit toute trempée,
Jusqu'à la robbe s'escoulant
Et tout son collet parfumant (*Ps.* 132).

Mais, ô Dieu, si l'amytié humaine est tant aggreablement aymable, et respand une odeur si delicieuse sur ceux qui la contemplent, que sera-ce, mon bien-aymé Theotime, de voir l'exer-

cice sacré de l'amour reciproque du Pere envers le Fils eternel? Sainct Gregoire de Nazianzene raconte que l'amytié incomparable qui estoit entre luy et son grand sainct Basile, estoit celebrée par toute la Grece; et Tertullien tesmoigne que les païens admiroient cest amour plus que fraternel, qui regnoit entre les premiers chrestiens. O quelle feste! quelle solemnité! de quelles loüanges et benedictions doit estre celebrée, de quelles admirations doit estre honnorée et aymée l'eternelle et souveraine amytié du Pere et du Fils! Qu'y a-t-il d'aymable et d'amyable, si l'amytié ne l'est pas? Et si l'amytié est aymable et amyable, quelle amytié le peut estre en comparayson de ceste infinie amytié qui est entre le Pere et le Fils, et qui est un mesme Dieu tres-unique avec eux? Nostre cœur, Theotime, s'abysmera d'amour, en l'admiration de la beauté et suavité de l'amour que ce Pere eternel et ce Fils incomprehensible prattiquent divinement et eternellement.

CHAPITRE XIV.

Que la saincte lumiere de la gloire servira à l'unyon des esprits bien-heureux avec Dieu.

L'entendement creé verra doncques l'essence divine sans aucune entremise d'espece ou representation; mais il ne la verra pas neantmoins sans quelque excellente lumiere qui le dispose, esleve et renforce, pour fayre une vuë si haute, et d'un object si sublime et esclatant. Car, comme la choüette a bien la vuë assez forte pour la sombre lumiere de la nuict sereine, mais non pas toutesfois pour voir la clarté du midy, qui est trop brillante pour estre receuë par des yeux si troubles et imbecilles : ainsi nostre entendement, qui a bien assez de force pour considerer les veritez naturelles par son discours, et mesme les choses surnaturelles de la grace par la lumiere de la foy, ne sçauroit pas neantmoins, ny par la lumiere de la nature, ny par la lumiere de la foy, atteindre jusques à la vuë de la substance divine en elle-mesme. C'est pourquoy la suavité de la sagesse eternelle a disposé de ne point appliquer son essence à nostre entendement, qu'elle ne l'ayt preparé, revigoré et habilité, pour recevoir une vuë si eminente, et disproportionnée à sa condition naturelle, comme est la vuë de la Divinité. Car ainsi le soleil, souverain object de nos yeux corporels entre les choses naturelles, ne se presente point à nostre vuë que premier, il n'envoye ses rayons par le moyen desquels nous le puissions voir, de sorte que nous ne le voyons que par sa lumiere. Toutesfois, il y a de la difference entre les rayons que le soleil jette à nos yeux corporels, et la lumiere que Dieu creera en nos entendemens au ciel; car le rayon du soleil corporel ne fortifie point nos yeux, quand ils sont foibles et impuissans à voir, ains plutost il les aveugle, esbloüissant et dissipant leur vuë infirme, où au contraire, ceste lumiere de gloire treuvant nos entendemens inhabiles et incapables de voir la Divinité, elle les esleve, renforce et perfectionne si excellemment, que, par une merveille incomprehensible, ils regardent et contemplent l'abysme de la clarté divine fixement et droictement en elle-mesme, sans estre esbloüis ny rebouchez de la grandeur infinie de son esclat.

Tout ainsi doncques que Dieu nous a donné la lumiere de la rayson, par laquelle nous le pouvons cognoistre comme autheur de la nature, et la lumiere de la foy, par laquelle nous le considerons comme source de la grace : de mesme, il nous donnera la lumiere de gloire, par laquelle nous le contemplerons comme fontaine de la beatitude et vië eternelle; mais fontaine, Theotime, que nous ne contemplerons pas de loin, comme nous faysons maintenant par la foy, ains que nous verrons par la lumiere de gloire, plongez et abysmez en icelle. Les plongeons, dit Pline, qui, pour pescher les pierres precieuses, s'enfoncent dans la mer, prennent de l'huile en leur bouche, afin que la respandant, ils ayent plus de jour pour voir dedans les eaux entre lesquelles ils nagent. Theotime, l'ame bien-heureuse estant enfoncée et plongée dans l'ocean de la divine essence, Dieu respandra dans son entendement la sacrée lumiere de gloire, qui luy fera jour en cest abysme de *lumiere inaccessible* (I. Tim. 6), afin que, par la clarté de la gloire, nous voyons la clarté de la Divinité.

En Dieu gist la fontaine mesme
De vie et de playsir supresme;
Sa clarté nous apparoistra
Aux rais de sa vive lumiere,
Et nostre liesse pleniere
De son jour seulement naistra (*Ps.* 35).

CHAPITRE XV.

Que l'unyon des bien-heureux avec Dieu aura des differens degrez.

Or, ce sera ceste lumiere de gloire, Theotime, qui donnera la mesure à la vuë et contemplation des bien-heureux; et, selon que nous aurons plus ou moins de ceste saincte splendeur, nous verrons aussi plus ou moins clairement, et par consequent plus ou moins heureusement la tres-saincte Divinité, qui, regardée diversement, nous rendra de mesme differemment glorieux. Certes, en ce paradis celeste, tous les esprits voyent toute l'essence divine; mais nul d'entre eux, ny tous ensemble ne la voyent, ny peuvent voir totalement. Non, Theotime; car, Dieu estant tres-uniquement un et tres-simplement indivisible, on ne le peut voir qu'on ne le voye tout. Et d'autant qu'il est infiny, sans limite, ny borne, ny mesure quelconque en sa perfection, il n'y a, ny peut avoir aucune capacité hors de luy, qui jamais puisse totalement comprendre ou penetrer l'infinité de sa bonté infinyment essentielle et essentiellement infinie.

Ceste lumiere creée du soleil visible qui est limitée et finie, est tellement veuë toute de tous ceux qui la regardent, qu'elle n'est pourtant jamais veuë totalement de pas un, ny mesme de tous ensemble. Il en est presque ainsi de tous nos sens. Entre plusieurs qui oyent une excellente musique, quoyque tous l'entendent toute, les uns pourtant ne l'oyent pas si bien, ny avec tant de playsir que les autres, selon que les aureilles sont plus ou moins delicates. La manne estoit savourée toute de quiconque la mangeoit, mais diffe-

remment neantmoins, selon la diversité des appetits de ceux qui la prenoient, et ne fut jamais savourée totalement, car elle avoit plus de differentes saveurs, qu'il n'y avoit de varietez de gousts ès Israélites. Theotime nous verrons et savourerons là-haut, au ciel, toute la Divinité; mais jamais nul des bien-heureux, ny tous ensemble, ne la verront et savoureront totalement. Ceste infinité divine aura tousjours infinyment plus d'excellences que nous ne sçaurions avoir de suffisance et de capacité; et nous aurons un contentement indicible de cognoistre, qu'apres avoir assouvy tout le desir de nostre cœur, et remply pleynement sa capacité en la joüyssance du bien infiny qui est Dieu, neantmoins il restera encore en ceste infinité des infinies perfections à voir, à joüyr et posseder, que sa divine Majesté comprend et void elle seule, elle seule se comprenant soy-mesme.

Ainsi les poissons joüyssent de la grandeur incroyable de l'Ocean; et jamais pourtant aucun poisson, ny mesme toute la multitude des poissons, ne vid toutes les plages, ny ne trempa ses escailles en toutes les eaux de la mer. Et les oyseaux s'esgayent à leur gré dans la vasteté de l'air; mais jamais aucun oyseau, ny mesme toute la race des oyseaux ensemble n'a battu des aisles toutes les contrées de l'air, et n'est jamais parvenuë à la supresme region d'iceluy. Ah! Theotime, nos esprits, à leur gré et selon toute l'estenduë de leurs souhaicts, nageront en l'ocean, et voleront en l'air de la Divinité, et se resjoüyront eternellement de voir que cest air est tant infiny, cest ocean si vaste, qu'il ne peut estre mesuré par leurs aisles, et que, joüyssant sans reserve ny exception quelconque de tout cest abysme infiny de la Divinité, ils ne peuvent neantmoins jamais esgaler leur joüyssance à ceste infinité, laquelle demeure tousjours infinyment infinie au-dessus de leur capacité.

Et sur ce subjet, les esprits bien-heureux sont ravis de deux admirations : l'une pour l'infinie beauté qu'ils contemplent, et l'autre pour l'abysme de l'infinité qui reste à voir en ceste mesme beauté. O Dieu, que ce qu'ils voyent est admirable! mais, ô Dieu, que ce qu'ils ne voyent pas l'est beaucoup plus! Et toutesfois, Theotime, la tres-saincte beauté qu'ils voyent estant finie, elle les rend parfaictement satisfaits et assouvis; et se contentant d'en joüyr, selon le rang qu'ils tiennent au ciel, à cause de la tres-aymable Providence divine qui en a ainsi ordonné, ils convertissent la cognoissance qu'ils ont de ne posseder pas, ny ne pouvoir posseder totalement leur object, en une simple complaysance d'admiration, par laquelle ils ont une joye souveraine de voir que la beauté qu'ils ayment est tellement infinie, qu'elle ne peut estre totalement cogneuë que par elle-mesme. Car en cela consiste la Divinité de ceste beauté infinie, ou la beauté de ceste infinie Divinité.

LIVRE QUATRIESME.

DE LA DECADENCE ET RUYNE DE LA CHARITÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Que nous pouvons perdre l'amour de Dieu, tandis que nous sommes en ceste vie mortelle.

Nous ne faysons pas ces discours pour ces grandes ames d'élite, que Dieu, par une tres-speciale faveur, maintient et confirme tellement en son amour, qu'elles sont hors le hasard de jamais le perdre. Nous parlons pour le reste des mortels, auxquels le Sainct-Esprit addresse ces advertissemens : *Qui est debout, qu'il prenne garde à ne point tomber* (I. Cor. 10). *Tiens ce que tu as* (Apoc. 3). *Ayez soing et travaillez, afin d'asseurer par bonnes œuvres vostre vocation* (II. Petr. 1). Ensuitte de quoy il leur fait fayre ceste priere : *Ne me rejettez point de devant vostre face, et ne m'ostez point vostre sainct Esprit* (Psal. 50). *Et ne nous induisez point en tentation* (Matth. 6), *afin qu'ils fassent leur salut avec un sainct tremblement et une crainte sacrée* (Phil. 2); sçachant qu'ils ne sont pas plus invariables et fermes à conserver l'amour de Dieu, que le premier ange avec ses sectateurs et Judas, qui l'ayant receu, le perdirent, et en le perdant se perdirent eternellement eux-mesmes; ny que Salomon qui l'ayant une fois quitté, tient tout le monde en doubte de sa damnation; ny qu'Adam, Eve, David, sainct Pierre, qui estant enfans de salut, ne laisserent pas de descheoir pour un tems de l'amour, sans lequel il n'y a point de salut. Helas! ô Theotime, qui sera donc asseuré de conserver l'amour sacré en ceste navigation mortelle, puisqu'en la terre et au ciel tant de personnes d'incomparable dignité ont fait de si cruels naufrages?

Mais, ô Dieu eternel! comme est-il possible, direz-vous, qu'une ame qui a l'amour de Dieu, le puisse jamais perdre? car, où l'amour est, il resiste au peché. Et comme se peut-il donc fayre que le peché y entre? Puisque *l'amour est fort comme la mort, aspre au combat comme l'enfer* (Cant. 8); comme peuvent les forces de la mort et de l'enfer, c'est-à-dire les pechez, vaincre l'amour, qui pour le moins les esgale en force, et les surmonte en assistance et en droict? Mais, comme peut-il estre qu'une ame raysonnable, qui a une fois savouré une si grande doulceur, comme est celle de l'amour divin, puisse oncques volontairement avaler les eaux ameres de l'offense? Les enfans, tout enfans qu'ils sont, estant nourris au laict, au beurre et au miel, abhorrent l'amertume de l'absynthe et du chicotin, et pleurent jusques à pasmer, quand on leur en fait gouster. Hé! doncques, ô vray Dieu, l'ame une fois joincte à la bonté du Createur, comme le peut-elle quitter pour suivre la vanité de la creature?

Mon cher Theotime, *les cieux mesmes s'esbahissent*, leurs

[illegible] demeurent es-[illegible] du cœur humain, [illegible] pour s'attacher à des choses [illegible] jamais [illegible] petite merveille que [illegible] pas la rayson ? Quand [illegible] point son vin, [illegible] pas aux ton-[illegible] pas plustost [illegible] mortelle quoyque [illegible] que jamais elles n'en [illegible] amour n'en puisse sortir. [illegible] de la beauté de Dieu occu-[illegible] de sa bonté assouvi-[illegible] rien que la pleni-[illegible] quoyqu'il penetre [illegible] jamais [illegible] sortir une seule [illegible] celeste. Et de penser [illegible] c'est-à-dire, decevoir ou surprendre [illegible] ; car il sera immobile en [illegible].

Le vin qui est bien espuré et separé de sa lie, peut aysement estre garanty de tourner et pousser; mais celuy qui est sur la lie, y est presque tousjours subject. Et quant à nous, tandis que nous sommes en ce monde, nos esprits sont sur la lie et le tartre de mille humeurs et miseres, et par consequent aysez à changer et tourner en leur amour; mais estant au ciel, où comme en ce grand festin descrit par Isaie, nous aurons le vin purifié de toute lie (Is. 25), nous ne serons plus subjets au change, ains demeurerons inseparablement unis par amour à nostre souverain bien. Icy, parmy les crepuscules de l'aube du jour, nous craignons qu'en lieu de l'espoux nous ne rencontrions quelque autre object qui nous amuse et despiste; mais, quand nous le treuverons là-haut où il *repaist et repose au midy de sa gloire* (Cant. 1), il n'y aura plus moyen d'estre trompez : car sa lumiere sera trop claire, et sa douleur nous lyera si serré à sa bonté, que nous ne pourrons plus vouloir nous en desprendre.

Nous sommes comme le corail qui, dans l'Ocean, lieu de son origine, est un arbrisseau pasle-verd, foible, fleschissant et plyable; mais estant tiré hors du fond de la mer comme du sein de sa mere, il devient presque pierre; se rendant ferme et implyable, à mesure qu'il change son verd-blafastre en un vermeil fort vif. Car ainsi, estant encore emmy la mer de ce monde, lieu de nostre nayssance, nous sommes subjets à des vicissitudes extresmes, et plyables à toutes mains; à la droicte, de l'amour celeste par l'inspiration, à la gauche, de l'amour terrestre par la tentation. Mais si, une fois tirez hors de ceste mortalité, nous avons changé le pasle-verd de nos craintives esperances au vif vermeil de l'asseurée joüyssance, jamais plus nous ne serons müables, ains demeurerons à tousjours arrestez en l'amour eternel.

Il est impossible de voir la Divinité et ne l'aymer pas. Mais icy-bas, où, sans la voir, nous l'entre-voyons seulement au travers les

ombres de la foy, comme *en un mirouër* (I. Cor. 13), nostre cognoissance n'est pas si grande, qu'elle ne laisse encore l'entrée à la surprinse des autres objects et biens apparens, lesquels, entre les obscuritez qui se meslent en la certitude et verité de la foy, se glissent insensiblement comme *petits renardeaux, et desmollissent nostre vigne fleurie* (Cant. 2). En somme, Theotime, quand nous avons la charité, nostre franc arbitre est paré de la robbe nuptiale, de laquelle comme il peut tousjours demeurer vestu, s'il veut, en bien faysant, aussi s'en peut-il despoüiller, s'il luy playst, en pechant.

CHAPITRE II.

Du refroidissement de l'ame en l'amour sacré.

L'AME est maintesfois contristée et affligée dans le corps jusques mesme à quitter plusieurs membres d'iceluy, qui demeurent privez de mouvement et sentiment, encore qu'elle n'abandonne pas le cœur, où elle est tousjours entiere jusques à l'extresmité de la vie. Ainsi la charité est quelquesfois tellement allangourie et abbattuë dans le cœur, qu'elle ne paroist presque plus en aucun exercice; et neantmoins, elle ne laisse pas d'estre entiere en la supresme region de l'ame; et c'est lorsque, sous la multitude des pechez veniels, comme sous des cendres, le feu du sainct amour demeure couvert et sa lueur estouffée, quoyque non pas amortie ny esteincte : car, tout ainsi que la presence du diamant empesche l'exercice et l'action de la proprieté que l'aymant a d'attirer le fer, sans toutesfois luy oster la proprieté, laquelle opere soudain que cest empeschement est esloigné, de mesme, la presence du peché veniel n'oste pas voirement à la charité sa force et puissance d'operer, mais elle l'engourdit en certaine façon, et la prive de l'usage de son activité, si qu'elle demeure sans action, sterile et infeconde.

Certes, le peché veniel, ny mesme l'affection au peché veniel n'est pas contraire à l'essentielle resolution de la charité, qui est de preferer Dieu à toutes choses, d'autant que par ce peché nous aymons quelque chose hors de la rayson, mais non pas contre la rayson : nous deferons un peu trop, et plus qu'il n'est convenable à la creature, mais non pas en la preferant au Createur; nous nous amusons plus qu'il ne faut aux choses terrestres, mais nous ne quittons pas pour cela les celestes. En somme, ceste sorte de peché nous retarde au chemin de la charité, mais il ne nous en retire pas; et partant, le peché veniel n'estant pas contraire à la charité, il ne la destruict jamais, ny en tout ny en partie.

Dieu fit sçavoir à l'evesque d'Ephese qu'il avoit *delaissé sa premiere charité* (Apoc. 2). Or, il ne dit pas qu'il estoit sans charité, mais seulement qu'elle n'estoit plus telle qu'au commencement, c'est-à-dire, qu'elle n'estoit plus prompte, fervente, fleurissante et fructueuse; ainsi que nous avons accoustumé de dire d'un homme, qui de brave, joyeux et gaillard, est devenu chagrin, paresseux et maussade : Ce n'est pas celuy d'autresfois. Car nous ne voulons pas entendre que ce ne soit pas le mesme selon la substance, mais seulement selon les actions et exercices. Et de mesme Nostre Seigneur a

dit, qu'és derniers jours *la charité de plusieurs se refroidira* (Matth. 24) ; c'est-à-dire, elle ne sera pas si active et courageuse, à cause de la crainte et de l'ennuy qui oppressera les cœurs. Certes, *la concupiscence ayant conceu, elle engendre le peché* : mais ce peché, quoyque peché *n'engendre pas tousjours la mort de l'ame*, *ains seulement lorsqu'il a une malice entiere, et qu'il est consommé et accomply*, comme dit sainct Jacques, qui en cela establit si clairement la difference entre le peché veniel et le peché mortel, que je ne sçay comme il s'est treuvé des gens en nostre siecle qui ayent eu la hardiesse de le nyer.

Neantmoins le peché veniel est peché, et par consequent il deplayst à la charité, non comme chose qui luy soit contraire mais comme chose contraire à ses operations et à son progrez, voire mesme à son intention, laquelle estant que nous rapportions toutes nos operations à Dieu, elle est violée par le peché veniel, qui porte les actions par lesquelles, nous les commettons, non pas voirement contre Dieu, mais hors de Dieu et de sa volonté. Et comme nous disons d'un arbre qui a esté rudement tousché et reduict en frische par la tempeste, que rien n'y est demeuré, parce qu'encore que l'arbre est entier, neantmoins il est resté sans fruict; de mesme, quand nostre charité est battuë des affections que l'on a aux pechez veniels, nous disons qu'elle est diminuée et deffaillie, non que l'habitude de l'amour ne soit entiere en nos esprits, mais parce qu'elle est sans les œuvres qui sont ses fruicts.

L'affection aux grands pechez rendoit tellement *la verité prisonniere de l'injustice* entre les philosophes payens, que, comme dit le grand Apostre, *cognoissant Dieu, ils ne le glorifioient pas* (Rom. 1) selon que ceste cognoissance requeroit; si que, ceste affection n'exterminant pas la lumiere naturelle, elle la rendoit infructueuse. Aussi, les affections au peché veniel n'abolissent pas la charité; mais elles la tiennent comme un esclave, lyée pieds et mains, empeschant sa liberté et son action. Ceste affection, nous attachant par trop à la joüyssance des creatures, nous prive de la privauté spirituelle entre Dieu et nous, à laquelle la charité, comme vraye amytié, nous incite; et par consequent, elle nous fait perdre les secours et assistances interieures, qui sont comme les esprits vitaux et animaux de l'ame, du deffaut desquels provient une certaine paralysie spirituelle, laquelle enfin, si on n'y remedie, nous conduict à la mort. Car en somme la charité, estant une qualité active, ne peut estre longtems sans agir ou perir. Elle est, disent nos anciens, de l'humeur de Rachel : *Donne-moy des enfans*, disoit celle-cy à son mary, *autrement je mourray* (Gen. 30). Et la charité presse le cœur auquel elle est maryée, de la feconder en bonnes œuvres; autrement elle perira.

Nous ne sommes gueres en ceste vie mortelle sans beaucoup de tentations. Or, ces esprits vils, paresseux et adonnez aux playsirs exterieurs, n'estant pas duicts aux combats, ny exercez aux armes spirituelles, ils ne gardent jamais gueres la charité, ains se laissent ordinairement surprendre à la coulpe mortelle : ce qui arrive d'autant plus aysement, que par le peché veniel l'ame se dispose au mortel. Car, comme cest ancien, ayant continuë à porter tous les

jours un mesme veau, le porta enfin qu'il fust devenu un gros bœuf, la coustume ayant petit à petit rendu insensible à ses forces l'accroissement d'un si lourd fardeau; ainsi, celuy qui s'affectionne à joüer des testons, joüeroit enfin des escus, des pistoles, des chevaux, et apres ses chevaux toute sa chevance. Qui lasche la bride aux meneuës choleres, se treuve enfin furieux et insupportable; qui s'adonne à mentir par railleries, est grandement en danger de mentir avec calomnie.

Enfin, Theotime, nous disons de ceux qui ont la complexion fort foible, qu'ils n'ont point de vie, qu'ils n'en ont pas une once, ou qu'ils n'en ont pas pleyn le poing, parce que, ce qui doit bien-tost finir semble en effect n'estre plus. Et ces ames faineantes, adonnées aux playsirs et affectionnées aux choses transitoires, peuvent bien dire qu'elles n'ont plus de charité, puisque, si elles en ont, elles sont en voie de la perdre bien-tost.

CHAPITRE III.

Comme on quitte le divin amour pour celuy des creatures.

Ce malheur de quitter Dieu pour la creature arrive ainsi. Nous n'aymons pas Dieu sans intermission; d'autant qu'en ceste vie mortelle la charité est en nous par maniere de simple habitude, de laquelle, comme les philosophes ont remarqué nous usons quand il nous playst, et non jamais contre nostre gré. Quand doncques nous n'usons pas de la charité qui est en nous, c'est-à-dire, quand nous n'employons pas nostre esprit aux exercices de l'amour sacré, ains que le tenant diverty à quelque autre occupation, ou que, paresseux en soy-mesme, il se tient inutile et nesgligent, alors, Theotime, il peut estre tousché de quelque object mauvais, et surprins de quelque tentation; et bien que l'habitude de la charité en mesme tems soit au fond de nostre ame, et qu'elle fasse son office, nous inclinant à rejetter la suggestion mauvaise, si est-ce qu'elle ne nous presse pas, ny nous porte à l'action de la resistance qu'à mesure que nous la secondons, comme les habitudes ont coustume de fayre: et partant, nous laissant en nostre liberté, il advient maintesfois que le mauvais object ayant jetté bien advant ses attraicts dans nostre cœur, nous nous attachons à luy par une complaysance excessive, laquelle venant à croistre, il nous est mal-aysé de nous en deffaire; et comme des *espines*, selon que dit Nostre Seigneur (Luc. 4), elle *suffoque* enfin *la semence* de la grace et dilection celeste. Ainsi arriva-t-il à nostre premiere mere Eve, de laquelle la perte commença par un certain amusement qu'elle print à deviser avec le serpent, recevant de la complaysance d'ouyr parler de son aggrandissement en science, et de voir la beauté du fruict deffendu: si que, la complaysance grossissant en l'amusement, et l'amusement se nourrissant dans la complaysance, elle s'y treuva enfin tellement engagée, que se laissant aller au consentement, elle commit le mal-heureux peché auquel par apres elle attira son mary.

On void que les pigeons, touschez de vanité, se pavannent quelquesfois en l'air, et font des esplanades çà et là, se mirant en la

varieté de leur pennage; et lors les tiercelets et faucons, qui les espient, viennent fondre sur eux et les attrappent : ce qu'ils ne feroient jamais, si les pigeons voloient leur droict vol, d'autant qu'ils ont l'aisle plus roide que les oiseaux de proye. Helas! Theotime, si nous ne nous amusions pas en la vanité des playsirs caducques, et surtout en la complaysance de nostre amour propre, ains qu'ayant une fois la charité, nous fussions soigneux de voler droict là par où elle nous porte, jamais les suggestions et tentations ne nous attrapperoient; mais parce que, comme colombes seduictes et deceuës de nostre propre estime, nous retournons sur nous-mesmes et entretenons trop nos esprits parmy les creatures, nous nous treuvons souvent surprins entre les serres de nos ennemys, qui nous emportent et devorent.

Dieu ne veut pas empescher que nous ne soyons attaquez de tentations, afin que resistant, nostre charité soit plus exercée, et puisse, par le combat, emporter la victoire, et par la victoire obtenir le triomphe. Mais que nous ayons quelque sorte d'inclination à nous delecter en la tentation, cela vient de la condition de nostre nature, qui ayme tant le bien, que pour cela elle est subjette d'estre allechée par tout ce qui a apparence de bien; et ce que la tentation nous presente pour amorce, est toujours de ceste sorte : car, comme enseignent les sainctes lettres (I. Joan. 2), ou c'est un bien honnorable, selon le monde, pour nous provocquer à *l'orgueil de la vie* mondaine, ou un bien delectable aux sens, pour nous porter à la *convoitise charnelle*, ou un bien utile à nous enrichir, pour nous inciter à la *convoitise* et avarice *des yeux*. Que si nous tenions nostre foy, laquelle sçayt discerner entre les vrais biens qu'il faut pourchasser, et les faux qu'il faut rejetter, vivement attentive à son devoir, certes, elle serviroit de sentinelle asseurée à la charité, et luy donneroit advis du mal qui s'approche du cœur sous pretexte du bien, et la charité le repousseroit soudain. Mais parce que nous tenons ordinairement nostre foy ou dormante, ou moins attentive qu'il ne seroit requis pour la conservation de nostre charité, nous sommes aussi souvent surprins de la tentation, laquelle seduisant nos sens, et nos sens incitant la partie inferieure de nostre ame à rebellion, il advient que maintesfois la partie superieure de la rayson cede de ceste revolte, et, commettant le peché, elle perd à l'effort la charité.

Tel fut le progrez de la sedition que le desloyal Absalon excita contre son bon pere David (II. Reg. 15). Car il mit en avant des propositions bonnes en apparence, lesquelles estant une fois receuës par les pauvres Israëlites, desquels la prudence estoit endormie et engourdie, il les sollicita tellement qu'il les reduisit à une entiere rebellion : de sorte que David fut contrainct de sortir tout espleuré de Hierusalem avec tous ses plus fidelles amys, ne laissant en la ville de gens de marque, sinon Sadoc et Abiathar, prestres de l'Eternel, avec leurs enfans : or, Sadoc estoit *voyant*, c'est-à-dire prophete.

Car de mesme, tres-chere Theotime, l'amour-propre treuvant nostre foy hors d'attention et sommeillante, il nous presente des biens vayns, mais apparens, seduict nos sens, nostre imagination et les

facultez de nos ames, et presse tellement nos francs arbitres, qu'il les conduict à l'entiere revolte contre le sainct amour de Dieu, lequel alors, comme un autre David, sort de nostre cœur avec tout son train, c'est-à-dire, avec les dons du Sainct-Esprit et les autres vertus celestes, qui sont compaignes inseparables de la charité, si elles ne sont ses proprietez et habilitez; et ne reste plus en la Hierusalem de nostre ame aucune vertu d'importance, sinon, Sadoc *le voyant*, c'est-à-dire, le don de la foy, qui nous peut fayre voir les choses eternelles, avec son exercice, et encore Abiathar, c'est-à-dire, le don de l'esperance avec son action, qui tous deux demeurent bien affligez et tristes, maintenant toutesfois en nous l'arche de l'allyance, c'est-à-dire, la qualité et le tiltre de chrestien qui nous est acquis par le baptesme.

Helas! Theotime, quel pitoyable spectacle aux anges de paix, de voir ainsi sortir le Sainct-Esprit et son amour de nos ames pecheresses! Hé! je croy certes que, s'ils pouvoient alors pleurer, ils verseroient des larmes infinies, et, d'une voix lugubre, lamentant nostre malheur, ils chanteroient le triste cantique que Hieremie entonna, quand, assis sur le seuil du temple desolé, il contempla la ruyne de Hierusalem au tems de Sedecie (Thren. 1) :

Ah! combien voy-je desolée
Ceste cité jadis comblée
De peuple, de bien et d'honneur,
Maintenant siege de l'horreur!

CHAPITRE IV.

Que l'amour sacré se perd en un moment.

L'AMOUR de Dieu, qui nous porte jusques au mespris de nous-mesmes, nous rend citoyens de la Hierusalem celeste; l'amour de nous-mesmes, qui nous pousse jusques au mespris de Dieu, nous rend esclaves de la Babylone infernale. Or, nous allons certes petit à petit à ce mespris de Dieu; mais nous n'y sommes pas plustost parvenus, que soudain, en un moment, la saincte charité se separe de nous, ou, pour mieux dire, elle perit tout à fait. Ouy, Theotime : car, en ce mespris de Dieu consiste le peché mortel; et un seul peché mortel bannit la charité de l'ame, d'autant qu'il rompt le lyen et l'unyon d'icelle avec Dieu, qui est l'obeyssance et sousmission à sa volonté. Et comme le cœur humain ne peut estre vivant et divisé, aussi la charité, qui est le cœur de l'ame et l'ame du cœur, ne peut jamais estre blessée qu'elle ne soit tüée; ainsi qu'on dit des perles, qui, conceuës de la rosée celeste, perissent, si une seule goutte de l'eau marine entre dedans leur escaille. Nostre esprit, certes, ne sort pas petit à petit de son corps, ains en un moment, lorsque l'indisposition du corps est si grande qu'il ne peut plus y fayre les actions de vie; et de mesme, à l'instant que le cœur est tellement detracqué en ses passions, que la charité n'y peut plus regner, elle le quitte et abandonne : car elle est si genereuse, qu'elle ne peut cesser de regner sans cesser d'estre.

Les habitudes que nous acquerons par nos seules actions humaines

ne perissent pas par un seul acte contraire; car nul ne dira qu'un homme soit intemperant pour un seul acte d'intemperance, ny qu'un peintre ne soit pas bon maistre pour avoir une fois manqué à l'art : ains, comme toutes telles habitudes nous arrivent par la suitte et impression de plusieurs actes, ainsi nous les perdons par une longue cessation de leurs actes, ou par une multitude d'actes contraires. Mais la charité, Theotime, que le Sainct-Esprit respand en un moment dans nos cœurs, lorsque les conditions requises à ceste infusion se rencontrent en nous, certes aussi, en un instant elle nous est ostée, si-tost que, destournant nostre volonté de l'obeyssance que nous devons à Dieu, nous avons achevé de consentir à la rebellion et desloyauté à laquelle la tentation nous incite.

Il est vray que la charité s'aggrandit par accroissement de degré à degré, et de perfection à perfection, selon que par nos œuvres ou la reception des sacremens nous luy faysons place; mais toutesfois elle ne diminuë pas par amoindrissement de sa perfection, car jamais on n'en perd un seul brin qu'on ne la perde toute. En quoy elle ressemble au chef-d'œuvre de Phidias, tant celebré par les anciens : car on dit que ce grand sculpteur fit en Athenes une statuë de Minerve toute d'hyvoire, haute de vingt-six coudées; et au bouclier d'icelle, auquel il avoit relevé les batailles des amazones et des geans, il grava avec tant d'art son visage de luy-mesme, qu'on ne pouvoit oster un seul brin de son imaige, dit Aristote, que toute la statuë ne tombast deffaite : si que ceste besongne ayant esté perfectionnée par assemblage de piece à piece, en un moment neantmoins elle perissoit, si on eust osté une seule petite partie de la semblance de l'ouvrier. Et de mesme, Theotime, encore que le Sainct-Esprit, ayant mis la charité en une ame, luy donne sa croissance par addition de degré à degré, et de perfection à perfection d'amour, si est-ce toutesfois, que la resolution de preferer la volonté de Dieu à toutes choses estant le poinct essentiel de l'amour sacré, et auquel l'imaige de l'amour eternel, c'est-à-dire du Sainct-Esprit, est representée, on ne sçauroit en oster une seule piece, que soudain toute la charité ne perisse.

Ceste preference de Dieu à toutes choses est le cher enfant de la charité. Que si Agar, qui n'estoit qu'une Egyptienne, voyant son fils en danger de mourir, n'eut pas le courage de demeurer aupres de luy, ains le voulut quitter, disant : *Ah! je ne sçaurois voir mourir cest enfant* (Genes. 21), quelle merveille y a-t-il que la charité, fille de doulceur et suavité celeste, ne puisse voir mourir son enfant, qui est le propos de ne jamais offenser Dieu? Si que, à mesure que nostre franc arbitre se resout de consentir au peché, donnant par mesme moyen la mort à ce sacré propos, la charité meurt avec iceluy, et dit en son dernier souspir : Hé! non, jamais *je ne verray mourir cest enfant*. En somme, Theotime, comme la pierre precieuse nommée Prassius perd sa lueur en la presence de quel venin que ce soit, ainsi l'ame perd en un instant sa splendeur, sa grace et sa beauté, qui consiste au sainct amour, à l'entrée et presence de quel peché mortel que ce soit, dont il est escrit que *l'ame qui pechera mourra* (Ezech. 18).

CHAPITRE V.

Que la seule cause du manquement et refroidissement de la charité est en la volonté des creatures.

Comme ce seroit une effronterie impie, de vouloir attribüer aux forces de nostre volonté les œuvres de l'amour sacré que le Sainct-Esprit fait en nous et avec nous, aussi seroit-ce une impieté effrontée, de vouloir rejetter le deffaut d'amour qui est en l'homme ingrat sur le manquement de l'assistance et graces celestes. Car le Sainct-Esprit crie par tout, au contraire, que nostre *perte vient de nous* (Os. 13); que le Sauveur a *apporté le feu du sainct amour, et ne desire rien plus, sinon qu'il brusle nos cœurs* (Luc. 12); que *le salut est preparé devant la face de toutes nations, lumiere pour esclairer les gentils et pour la gloire d'Israël* (Luc. 2); que la divine bonté *ne veut point qu'aucun perisse* (II. Petr. 3), mais *que tous viennent à la cognoissance de la verité, veut que tous les hommes soyent sauvez* (I. Tim. 2), le Sauveur d'iceux estant venu au monde, afin que tous *receussent l'adoption des enfans* (Galat. 4) : et le Sage nous advertit clairement : *Ne dy point, il tient à Dieu* (Eccli. 15). Ainsi le sacré Concile de Trente inculque divinement à tous les enfans de l'Eglise saincte, que la grace divine ne manque jamais à ceux qui font ce qu'ils peuvent, invocquant le secours celeste ; que Dieu n'abandonne jamais ceux qu'il a une fois justifiez, sinon qu'eux-mesmes les premiers l'abandonnent : de sorte que, s'ils ne manquent à la grace, ils obtiendront la gloire.

En somme, Theotime, le Sauveur est une *lumiere qui esclaire tout homme qui vient en ce monde* (Joan. 1).

Plusieurs voyageurs, environ l'heure de midy, un jour d'esté, se mirent à dormir à l'ombre d'un arbre; mais, tandis que leur lassitude et la fraischeur de l'ombrage les tint en sommeil, le soleil s'advançant sur eux, leur porta droit aux yeux sa plus forte lumiere, laquelle, par l'esclat de sa clarté, faysoit des transparences, comme par de petits esclairs, autour de la prunelle des yeux de ces dormans, et, par la chaleur qui perçoit leurs paupieres, les força d'une doulce violence de s'esveiller : mais les uns esveillez se levent, et gaignant païs allerent heureusement au giste ; les autres, non-seulement ne se levent pas, mais tournant le dos au soleil et enfonçant leurs chapeaux sur leurs yeux, passerent là leur journée à dormir, jusques à ce que, surprins de la nuict, et voulant neantmoins aller au logis, ils s'esgarerent, qui çà, qui là, dans une forest, à la mercy des loups, sangliers et autres bestes sauvages. Or dites, de grace, Theotime, ceux qui sont arrivez ne doivent-ils pas sçavoir tout le gré de leur contentement au soleil, ou, pour parler plus chrestiennement, au Createur du soleil ? Ouy certes, car ils ne pensoient nullement à s'esveiller quand il en estoit tems : le soleil leur fit ce bon office, et, par une aggreable semonce de sa clarté et de sa chaleur, les vint amyablement resveiller. Il est vray qu'ils ne firent pas resistance au soleil, mais il les ayda aussi beaucoup à ne point resister; car il vint doulcement respandre sa lumiere sur eux, se faysant entrevoir au travers de leurs paupieres,

et par sa chaleur, comme par son amour, il alla dessiller leurs yeux et les pressa de voir son jour.

Au contraire, ces pauvres errans n'avoient-ils pas tort de crier dans ce bois : Hé! qu'avons-nous fait au soleil, pourquoy il ne nous a pas fait voir sa lumiere comme à nos compaignons, afin que nous fussions arrivez au logis, sans demeurer en ces effroyables tenebres? Car, qui ne prendroit la cause du soleil, ou plutost de Dieu, en main, mon cher Theotime, pour dire à ces chetifs malencontreux : Qu'est-ce, miserables, que le soleil pouvoit bonnement fayre pour vous, qu'il ne l'ayt fait? ses faveurs estoient esgales envers tous vous autres qui dormiez : il vous aborda tous avec une mesme lumiere, il vous toucha des mesmes rayons, il respandit sur vous une chaleur pareille; et, malheureux que vous estes, quoyque vous vissiez vos compaignons levez prendre le bourdon pour tirer chemin, vous tournastes le dos au soleil, et ne voulustes pas employer sa clarté, ny vous laisser vaincre à sa chaleur.

Tenez, voylà maintenant, Theotime, ce que je veux dire. Tous les hommes sont voyageurs en ceste vie mortelle : presque tous nous nous sommes volontairement endormis en l'iniquité, et Dieu, soleil de justice, darde sur tous tres-suffisamment, ains abondamment, les rayons de ses inspirations : il eschauffe nos cœurs de ses benedictions, touschant un chascun des attraicts de son amour. Hé! que veut dire donc, que ces attraicts en attirent si peu, et en tirent encore moins? Ah! certes, ceux qui, estant attirez, puis tirez, suivent l'inspiration, ont grande occasion de s'en resjoüyr, mais non pas de s'en glorifier. Qu'ils se resjoüyssent, parce qu'ils joüyssent d'un grand bien; mais qu'ils ne s'en glorifient pas, puisque c'est par la pure bonté de Dieu, qui, leur laissant l'utilité de son bienfaict, s'en est reservé la gloire.

Mais quant à ceux qui demeurent au sommeil de peché, ô Dieu! qu'ils ont une grande rayson de lamenter, gemir, pleurer et regretter! car ils sont au malheur le plus lamentable de tous. Mais ils n'ont pas rayson de se douloir et plaindre sinon d'eux-mesmes, qui ont mesprisé, ains ont esté rebelles à la lumiere, revesches aux attraicts, et se sont obstinez contre l'inspiration; de sorte qu'à leur malice seule doit estre à jamais malediction et confusion, puisqu'ils sont seuls autheurs de leur perte, seuls ouvriers de leur damnation. Ainsi, les Japonois se plaignant au bien-heureux François Xavier leur apostre, de quoy Dieu, qui avoit eu tant de soing des autres nations, sembloit avoir oublyé leurs predecesseurs, ne leur ayant point fait avoir sa cognoissance, par le manquement de laquelle ils auroient esté perdus, l'homme de Dieu leur respondit que la divine loy naturelle estoit plantée en l'esprit de tous les mortels, laquelle si leurs devanciers eussent observée, la celeste lumiere les eust sans doubte esclairez; comme au contraire, l'ayant violée, ils meriterent d'estre damnez. Response apostolique d'un homme apostolique, et toute pareille à la rayson que le grand Apostre rend de la perte des anciens Gentils, qu'il dit estre *inexcusables*, *d'autant qu'ayant cogneu le bien, ils suivirent le mal;* car c'est, en un mot, ce qu'il inculque au premier chapitre aux Romains. Malheur sur malheur à ceux qui ne recognoissent pas que le malheur provient de leur malice.

CHAPITRE VI.

Que nous devons recognoistre de Dieu tout l'amour que nous luy portons.

L'amour des hommes envers Dieu tient son origine, son progrez et sa perfection de l'amour eternel de Dieu envers les hommes. C'est le sentiment universel de l'Eglise nostre mere, laquelle, avec une ardente jalousie, veut que nous recognoissions nostre salut et les moyens pour y parvenir de la seule misericorde du Sauveur, afin qu'en la terre comme au ciel à luy seul soit honneur et gloire.

Qu'as-tu que tu n'ayes receu (I. Cor. 4)? dit le divin Apostre, parlant des dons de science, esloquence, et autres telles qualitez des pasteurs ecclesiastiques; *et si tu l'as receu, pourquoy t'en glorifies-tu comme si tu ne l'avois pas receu?* Il est vray, nous avons tout receu de Dieu, mais par-dessus tout, nous avons receu les biens surnaturels du sainct amour. Que si nous les avons receus, pourquoy en prendrons-nous de la gloire?

Certes, si quelqu'un se vouloit rehausser pour avoir fait quelque progrez en l'amour de Dieu, helas! chetif homme, luy dirions-nous, tu estois pasmé en ton iniquité, sans qu'il te fust resté ny de vie ny de force pour te relever (comme il advint à la princesse de nostre parabolle — Liv. III, chap. 3), et Dieu, par son infinie bonté, accourut à ton ayde, et criant à haute voix : *Ouvre la bouche de ton attention, et je la rempliray* (Ps. 80), il mit luy-mesme ses doigts entre tes levres et desserra tes dents, jettant dedans ton cœur sa saincte inspiration, et tu l'as receuë; puis estant remis en sentiment, il continua par divers mouvemens et differens moyens de revigorer ton esprit, jusques à ce qu'il respandit en iceluy sa charité, comme ta vitale et parfaicte santé.

Or, dy-moy doncques maintenant, miserable, qu'as-tu fait en tout cela de quoy tu te puisses vanter? Tu as consenty, je le sçay bien, le mouvement de ta volonté a librement suivy celuy de la grace celeste; mais tout cela, qu'est-ce autre chose, sinon recevoir l'operation divine et n'y resister pas? Et qu'y a-t-il en cela que tu n'ayes receu? Ouy mesme, pauvre homme que tu es, tu as receu la reception de laquelle tu te glorifies, et le consentement duquel tu te vantes. Car, dy-moy, je te prie, ne m'advouëras-tu pas que si Dieu ne t'eust prevenu, tu n'eusses jamais senty sa bonté, ny par consequent consenty à son amour? non, ny mesme tu n'eusses pas fait une seule bonne pensée pour luy. Son mouvement a donné l'estre et la vie au tien; et, si sa liberalité n'eust animé, excité et provocqué ta liberté par les puissans attraicts de sa suavité, ta liberté fust tousjours demeurée inutile à ton salut. Je confesse que tu as cooperé à l'inspiration en consentant; mais, si tu ne le sçay pas, je t'apprens que ta cooperation a prins naissance de l'operation de la grace, et de ta franche volonté tout ensemble, mais en telle sorte neantmoins que, si la grace n'eust prevenu et remply ton cœur de son operation, jamais il n'eust eu ny le pouvoir, ny le vouloir de fayre aucune cooperation.

Mais dy-moy derechef, je te prie, homme vil et abject : es-tu pas

ridicule, quand tu penses avoir part en la gloire de ta conversion, parce que tu n'as pas repoussé l'inspiration? N'est-ce pas la phantaysie des voleurs et tyrans, de penser donner la vie à ceux auxquels ils ne l'ostent pas? et n'est-ce pas une forcenée impieté de penser que tu ayes donné la saincte efficace et vive activité à l'inspiration divine, parce que tu ne la luy as pas ostée par ta resistance? Nous pouvons empescher les effects de l'inspiration, mais nous ne les luy pouvons pas donner : elle tire sa force et vertu de la bonté divine, qui est le lieu de son origine, et non de la volonté humaine, qui est le lieu de son abord. S'indigneroit-on pas de la princesse de nostre parabolle, si elle se vantoit d'avoir donné la vertu et proprieté aux eaux cordiales et autres medicamens, ou de s'estre guarie elle-mesme, parce que, si elle n'eust receu les remedes que le roy luy donna et versa dans sa bouche, lorsqu'à moytié morte elle n'avoit presque plus de sentiment, ils n'eussent point eu d'operation! Ouy, luy diroit-on, ingrate que vous estes, vous pouviez vous opiniastrer à ne point recevoir les remedes, et mesme les ayant receus en vostre bouche, vous les pouviez rejetter; mais il n'est pas vray pourtant que vous leur ayez donné la vigueur ou vertu, car ils l'avoient par leur proprieté naturelle. Seulement vous avez consenty de les recevoir, et qu'ils fissent leur action; et encore n'eussiez-vous jamais consenty, si le roy ne vous eust premierement revigorée et puis sollicitée à les prendre : oncques vous ne les eussiez receus, s'il ne vous eust aydé à les recevoir, ouvrant vostre bouche avec ses doigts et respandant la potion dedans icelle. N'estes-vous pas doncques un monstre d'ingratitude de vous vouloir attribuer un bien que vous devez en tant de façons à vostre cher espoux!

Le petit admirable poisson que l'on nomme echineis, remore ou arreste-nef, a bien le pouvoir d'arrester ou de n'arrester point le navire cinglant en haute mer en pleyne voile; mais il n'a pas le pouvoir de le faire ny voguer, ny cingler ou surgir : il peut empescher le mouvement, mais il ne le peut pas donner. Nostre franc arbitre peut arrester et empescher la course de l'inspiration, et, quand le vent favorable de la grace celeste enfle les voiles de nostre esprit, il est en nostre liberté de refuser nostre consentement, et empescher par ce moyen l'effect de la faveur du vent, mais, quand nostre esprit cingle et fait heureusement sa navigation, ce n'est pas nous qui faysons venir le vent de l'inspiration, ny qui en remplissons nos voiles, ny qui donnons le mouvement au navire de nostre cœur : ains seulement nous recevons le vent qui vient du ciel, consentons à son mouvement, et laissons aller le navire sous le vent, sans l'empescher par le remore de nostre resistance. C'est doncques l'inspiration qui imprime en nostre franc arbitre l'heureuse et suave influence, par laquelle non-seulement elle luy fait voir la beauté du bien, mais elle l'eschauffe, l'ayde, le renforce et l'esmeut si doulcement, que par ce moyen il se playst et escoule librement au party du bien.

Le ciel prepare les gouttes de la fraische rosée au printems, et les espluye sur la face de la mer, et les meres-perles qui ouvrent leurs escailles, reçoivent ces gouttes, lesquelles se convertissent

en perles ; mais au contraire, les meres-perles qui tiennent leurs escailles fermées, n'empeschent pas que les gouttes tombent sur elles : elles empeschent neantmoins qu'elles ne tombent pas dans elles. Or, le ciel a-t-il pas envoyé sa rosée et son influence sur l'une et l'autre mere-perle? Pourquoy doncques l'une a-t-elle par effect produict sa perle, et l'autre non? Le ciel avoit esté liberal pour celle qui est demeurée sterile, autant qu'il estoit requis pour la rendre fertile ; mais elle a empesché l'effect de son benefice, se tenant fermée et couverte. Et quant à celle qui a conceu la perle, elle n'a rien en cela qu'elle ne tienne du ciel, non pas mesme son ouverture par laquelle elle a receu la rosée ; car, sans le ressentiment des rayons de l'aurore qui l'ont doulcement excitée, elle ne fust pas venuë en la surface de la mer, ny eust pas ouvert son escaille. Theotime, si nous avons quelque amour envers Dieu, à luy en soit l'honneur et la gloire, qui a tout fait en nous, et sans lequel rien n'a esté fait ; à nous en soit l'utilité et l'obligation. Car c'est le partage de sa divine bonté avec nous, il nous laisse le fruict de ses bienfaicts, et s'en reserve l'honneur et la loüange ; et certes, puisque nous ne sommes tous rien que par sa grace, nous ne devons rien estre que pour sa gloire.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut esviter toute curiosité, et acquiescer humblement à la tres-sage providence de Dieu.

L'ESPRIT humain est si foible, que quand il veut trop curieusement rechercher les causes et raysons de la volonté divine, il s'embarrasse et s'entortille dans les filets de mille difficultez, desquels par apres il ne se peut desprendre. Il ressemble à la fumée ; car en montant il se subtilise, et en se subtilisant il se dissipe. A force de vouloir relever nos discours és choses divines par curiosité, nous nous *evanoüyssons en nos pensées ; et en lieu de parvenir en la science de la verité, nous tombons en la folie de nostre vanité.*

Mais surtout nous sommes bigearres, en ce qui regarde la Providence divine, touschant la diversité des moyens qu'elle nous distribuë pour nous tirer à son sainct amour, et par son sainct amour à la gloire. Car nostre temerité nous presse tousjours de rechercher pourquoy Dieu donne plus de moyens aux uns qu'aux autres, pourquoy il ne fit entre les Tyriens et Sidoniens les merveilles qu'il fit en Corozaïn et Bethsaïda, puisqu'ils en eussent si bien fait leur proffict ; et en somme, pourquoy il tire à son amour plutost l'un que l'autre.

O Theotime, mon amy, jamais, nous ne devons laisser emporter nostre esprit à ce tourbillon de vent follet, ny penser de treuver une meilleure rayson de la volonté de Dieu, que sa volonté mesme, laquelle est souverainement raysonnable, ains, la rayson de toutes les raysons, la regle de toute bonté, la loy de toute equité. Et bien que le tres-Sainct-Esprit, parlant en l'Escriture saincte, rende rayson en plusieurs endroicts de presque tout ce que nous saurons desirer, touschant ce que sa Providence fait en la conduitte des hommes au sainct amour et au salut eternel ; si est-ce neantmoins

qu'en plusieurs occasions, il desclare qu'il ne faut nullement se despartir du respect qui est deu à sa volonté, de laquelle nous devons adorer le propos, le decret, le bon playsir et l'arrest, au bout duquel, comme souverain juge et souverainement equitable, il n'est pas raysonnable qu'elle manifeste ses motifs; ains suffit qu'elle die simplement (et pour cause). Que si nous devons charitablement porter tant d'honneur aux decrets des Cours souveraines composées de juges corruptibles de la terre et de terre, que de croire qu'ils n'ont pas esté faits sans motifs, quoyque nous ne les sçachions pas, hé, Seigneur Dieu! avec quelle reverence amoureuse devons-nous adorer l'equité de vostre providence supreme, laquelle est infinie en justice et bonté!

Ainsi, en mille lieux de la sacrée parolle, nous treuvons la rayson pour laquelle Dieu a resprouvé le peuple Juif. *Parce*, disent sainct Paul et sainct Barnabas, *que vous repoussez la parolle de Dieu, et que vous vous jugez vous-mesmes indignes de la vie eternelle, voicy nous nous tournons devers les Gentils* (Act. 13). Et qui considerera en tranquillité d'esprit le IXe, Xe et XIe chap. de l'epistre aux Romains, verra clairement que la volonté de Dieu n'a point rejetté le peuple Juif sans rayson; mais neantmoins ceste rayson ne doit point estre recherchée par l'esprit humain, qui, au contraire, est obligé de s'arrester purement et simplement à reverer le decret divin, l'admirant avec amour comme infinyment juste et equitable, et l'aymant avec admiration comme impenetrable et incomprehensible. C'est pourquoy ce divin Apostre conclud en ceste sorte le long discours qu'il en avoit fait: *O profondité des richesses de la sagesse et science de Dieu! Que ses jugemens sont incomprehensibles, et ses voies imperceptibles! Qui cognoit les pensées du Seigneur? ou qui a esté son conseiller* (Rom. 11)? Exclamation par laquelle il tesmoigne que Dieu fait toutes choses avec une grande sagesse, science et rayson; mais en telle sorte neantmoins que, l'homme n'estant pas entré au divin conseil, duquel les jugemens et projects sont infinyment eslevez au-dessus de nostre capacité, nous devons devotement adorer ses decrets, comme tres-equitables, sans en rechercher les motifs, qu'il retient en secret par devers soy, afin de tenir nostre entendement en respect et humilité par devers nous.

Saint Augustin en cent endroicts, enseigne ceste mesme prattique. « Personne, dit-il, ne vient au Sauveur sinon estant tiré. Qui c'est qu'il tire, et qui c'est qu'il ne tire pas; pourquoy il tire celuy-cy, et non pas celuy-là, n'en veüille juger, si tu ne veux errer. Escoute une fois et entens. N'es-tu pas tiré? prie afin que tu sois tiré (*Tract.* 26 *in Joan.*). Certes, c'est assez au chrestien vivant encore de la foy, et ne voyant pas ce qui est parfaict, mais sçachant seulement en partie, de sçavoir et croire que Dieu ne deslivre personne de la damnation, sinon par misericorde gratuitte, par Jesus-Christ Nostre Seigneur; et qu'il ne damne personne, sinon par sa tres-equitable verité, par le mesme Jesus-Christ Nostre Seigneur. Mais de sçavoir pourquoy il deslivre celuy-cy plutost que celuy-là, recherche qui pourra une si grande profondité de ses jugemens, mais qu'il se garde du precipice: car ses decrets ne sont pas pour

cela injustes, encore qu'ils soyent secrets (Ep. 105). Mais (*De bono persever.*, c. 12) pourquoy deslivre-t-il doncques ceux-cy plutost que ceux-là? Nous disons derechef : *O homme! qui es-tu qui respondes à Dieu* (Rom. 9)? *Ses jugemens sont incomprehensibles* (*Ibid.* 11). Et adjoustons cecy : *Ne t'enquiers pas des choses qui sont au-dessus de toy; et ne recherche pas ce qui est au delà de tes forces* (Eccli. 3). Or il ne fait pas misericorde à ceux auxquels, par une verité tres-secrette et tres-esloignée des pensées humaines, il juge qu'il ne doit pas departir sa faveur ou misericorde (*Quæst.* 2. *ad Simplic.*). »

Nous voyons quelquesfois des enfans jumeaux, dont l'un nayst pleyn de vie, et reçoit le baptesme, l'autre en nayssant perd la vie temporelle avant que de renaistre à l'eternelle : l'un par consequent est heritier du ciel, l'autre privé de l'heritaige. Or, pourquoy la divine Providence donne-t-elle des evenemens si divers à une si pareille nayssance? Certes, on peut dire que la provideuce de Dieu ne viole pas ordinairement les loyx de la nature, si que, l'un de ces bessons estant vigoureux, et l'autre estant trop foible pour supporter l'effort de la sortie du sein maternel, celuy-cy est mort avant de pouvoir estre baptizé, et l'autre a vescu, la Providence n'ayant pas voulu empescher le cours des causes naturelles, lesquelles, en ceste occurrence, auront esté la rayson de la privation du baptesme en celuy qui ne l'a pas eu. Et certes, ceste response est bien solide; mais suivant l'advis du divin sainct Paul et de sainct Augustin, nous ne nous devons pas amuser à ceste consideration, laquelle, quoyque bonne, n'est pas toutesfois comparable à plusieurs autres que Dieu s'est reservées, et qu'il nous fera cognoistre en paradis. Alors, dit sainct Augustin (*Enrichid.*), ce ne sera plus chose secrette, pourquoy l'un plutost que l'autre est eslevé, la cause estant esgale de l'un et de l'autre, ny pourquoy des miracles n'ont « pas esté faits, parmy ceux, entre lesquels s'ils eussent esté faits, ils eussent fait penitence, et ont esté faits parmy ceux qui n'estoient pas pour croire. » Et ailleurs (*Resp. ad artic.*) ce mesme sainct, parlant des pecheurs dont Dieu laisse l'un en iniquité, et en releve l'autre : « Or, pourquoy il retient l'un, dit-il, et ne retient pas l'autre, il n'est pas possible de le comprendre ny loysible de s'en enquerir, puisque il suffit de sçavoir qu'il despend de luy qu'on demeure debout, et ne vient pas de luy qu'on tombe; » et derechef : « Cela est caché et tres-esloigné de l'esprit humain, au moins du mien (*Lib.* 10 *de Gen.*). »

Voilà, Theotime, la plus saincte façon de philosopher en ce subjet. C'est pourquoy j'ay tousjours treuvé admirable et aymable la sçavante modestie et tres-sage humilité du docteur seraphique sainct Bonaventure, au discours qu'il fait de la rayson pour laquelle la Providence divine destine les esleus à la vie eternelle. « Peut-estre, dit-il, que c'est par la prevision des biens qui se feront par celuy qui est tiré, en tant qu'ils proviennent aucunement de la volonté; mais de sçavoir dire quels biens sont ceux, la prevision desquels sert de motif à la divine volonté, ny je ne le sçay pas distinctement, ny je ne m'en veux pas enquerir : et il n'y a point de rayson, que de quelque sorte de convenance, de maniere que nous

en pourrions dire quelqu'une et c'en seroit une autre. C'est pourquoy, nous ne sçaurions avec certitude marquer la vraye rayson, ny le vray motif de la volonté de Dieu pour ce regard. Car, comme dit sainct Augustin, bien que la verité en soit tres-certaine, elle est neantmoins tres-esloignée de nos pensées; de sorte que nous n'en sçaurions rien dire d'asseuré, sinon par la revelation de celui auquel toutes choses sont cogneuës. Et d'autant qu'il n'estoit pas expedient pour nostre salut que nous eussions cognoissance de ces secrets, ains nous estoit plus utile de les ignorer, pour nous tenir en humilité, pour cela Dieu ne les a pas voulu reveler; et mesme le sainct Apostre n'a pas osé s'en enquerir, ains a tesmoigné l'insuffisance de nostre entendement pour ce subjet, lorsqu'il s'est escrié : *O profondité des richesses de la sapience et science de Dieu* (Rom. 11) ! Pourroit-on parler plus sainctement, Theotime, d'un si sainct mystere? Aussi ce sont les parolles d'un tres-sainct et judicieux docteur de l'Eglise.

CHAPITRE VIII.

Exhortation à l'amoureuse sousmission que nous devons aux decrets de la Providence divine.

Aymons doncques et adorons en esprit d'humilité ceste profondité des jugemens de Dieu, Theotime, laquelle, comme dit sainct Augustin (Ep. 105), le sainct Apostre ne descouvre pas, ains l'admire, quand il exclame : *O profondité des jugemens de Dieu!* Qui pourroit compter le sable de la mer, les gouttes de la pluye, et mesurer la largeur de l'abysme? dit cest excellent esprit de sainct Gregoire Nazianzene. Et qui pourra sonder la profondité de la divine Sagesse, par laquelle elle a creé toutes choses, et les modere comme elle veut et entend? Car, de vray, il suffit qu'à l'exemple de l'Apostre, sans nous arrester à la difficulté et obscurité d'icelle, nous l'admirions. *O profondité des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! ô que ses jugemens sont inscrutables*, *et ses voies inaccessibles! qui a cogneu le sentiment du Seigneur*, *et qui a esté son conseiller* (Rom. 11)? Theotime, les raysons de la volonté divine ne peuvent estre penetrées par nostre esprit, jusques à ce que nous voyons la face de celuy qui *atteint de bout à bout fortement*, *et dispose toutes choses suavement* (Sap. 8), faysant tout ce qu'il a fait, *en nombre*, *poids et mesure* (Ibid. 11), et auquel le Psalmiste dit : *Seigneur, vous avez tout fait en sagesse* (Ps. 103).

Combien de fois nous arrive-t-il d'ignorer comment et pourquoy les œuvres mesmes des hommes se font! Et doncques, dit le mesme sainct evesque de Nazianze, « l'artisan n'est pas ignorant, encore que nous ignorions son artifice? Ny de mesme, certes, les choses de ce monde ne sont pas temerairement et imprudemment faites, encore que nous ne sçachions pas leurs raysons. » Si nous entrons en la boutique d'un horloger, nous treuverons quelquesfois un horloge, qui ne sera pas plus gros qu'une orange, auquel il y aura neantmoins cent ou deux cens pieces, desquelles les unes serviront à la monstre, les autres à la sonnerie des heures et du resveille-

matin : nous y verrons des petites roues, dont les unes vont à droicte, les autres à gauche, les unes tournent par dessus, les autres par bas; et le balancier, qui, à coups mesurez, va balançant son mouvement de part et d'autre : et nous admirons comme l'art a sceu joindre une telle quantité de si petites pieces les unes aux autres, avec une correspondance si juste, ne sçachant ny à quoy chaque piece sert, ny à quel effect elle est faite ainsi, si le maistre ne le nous dit; et seulement en general nous sçavons que toutes servent pour la monstre ou pour la sonnerie. On dit que les bons Indois s'amuseront des jours entiers aupres d'un horloge, pour ouyr sonner les heures à poinct nommé; et ne pouvant deviner comme cela se fait, ils ne dient pas pourtant que c'est sans art et rayson, ains demeurent ravis d'amour et d'honneur envers ceux qui gouvernent les horloges, les admirant comme gens plus qu'humains. Theotime, nous voyons ainsi cest univers, et surtout la nature humaine, comme un horloge composé d'une si grande varieté d'actions et de mouvemens, que nous ne sçaurions nous empescher de l'estonnement. Et nous sçavons bien en general que ces pieces, diversifiées en tant de sortes, servent toutes, ou pour fayre paroistre, comme en une monstre, la tres-saincte justice de Dieu, ou pour manifester la triomphante misericorde de sa bonté, comme par une sonnerie de loüange; mais de cognoistre en particulier l'usage de chaque piece, ou comme elle est ordonnée à la fin generale, ou pourquoy elle est faite ainsi, nous ne le pouvons pas entendre, sinon que le souverain ouvrier nous l'enseigne : or, il ne nous manifeste pas son art, afin que nous l'admirions avec plus de reverence, jusques à ce qu'estant au ciel, il nous ravisse en la suavité de sa sagesse, lorsqu'en l'abondance de son amour il nous descouvrira les raysons, moyens et motifs de tout ce qui se sera passé en ce monde au profict de nostre salut eternel.

« Nous ressemblons, dit derechef le grand Nazianzene, à ceux qui sont affligez du vertigo ou tournoyement de teste. Il leur est advis que tout tourne sens-dessus-dessous autour d'eux, bien que ce soit leur cervelle et imagination qui tournent, et non pas les choses. Car ainsi, rencontrant quelques evenemens, desquels les causes nous sont incogneuës, il nous semble que les choses du monde sont administrées sans rayson, parce que nous ne la sçavons pas. Croyons doncques, que comme Dieu est le facteur et pere de toutes choses, aussi en a-t-il le soing par sa providence, qui serre et embrasse toute la machine des creatures; et surtout croyons qu'il preside à nos affaires de nous autres qui le cognoissons, encore que nostre vie soit agitée de tant de contrarietez, d'accidens dont la rayson nous est incogneuë, afin peut-estre que, ne pouvant pas arriver à ceste cognoissance, nous admirions la rayson souveraine de Dieu, qui surpasse toutes choses : car, envers nous, la chose est aysement mesprisée, qui est aysement cogneuë; mais ce qui surpasse la poincte de nostre esprit, plus il est difficile d'estre entendu, plus aussi il nous excite à une grande admiration. Certes, les raysons de la Providence celeste seroient bien basses, si nos petits esprits y pouvoient atteindre : elles seroient moins aymables en leur suavité, et moins admirables en leur majesté, si elles estoient moins esloignées de nostre capacité. »

Exclamons doncques, Theotime, en toutes occurrences, mais exclamons d'un cœur tout amoureux envers la providence toute sage, toute-puissante et toute doulce de nostre Pere eternel : *O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu* (Rom. 11) ! O Seigneur Jesus ! Theotime, que les richesses de la bonté divine sont excessives ! Son amour envers nous est un abysme incomprehensible : c'est pourquoy il nous a preparé une riche suffisance, ou plutost une riche affluence de moyens propres pour nous sauver, et pour les nous appliquer suavement, il use d'une sagesse souveraine, ayant, par son infinie science, preveu et cogneu tout ce qui estoit requis à cest effect. Hé ! que pouvons-nous craindre ? ains que ne devons-nous pas esperer, estant enfans d'un Pere si riche en bonté, pour nous aymer et vouloir sauver ; si sçavant pour preparer les moyens convenables à cela, et si sage pour les appliquer ; si bon pour vouloir, si clair-voyant pour ordonner, si prudent pour executer ?

Ne permettons jamais à nos esprits de voleter par curiosité autour des jugemens divins : car, comme petits papillons, nous y bruslerons nos aisles, et perirons en ce feu sacré. *Ces jugemens sont incomprehensibles* (*Ibid.*), ou, comme dit sainct Gregoire Nazianzene, ils sont inscrutables, c'est-à-dire, nous n'en sçaurions recognoistre et penetrer les motifs. Les voies et moyens par lesquels il les execute et conduict à chef, ne peuvent estre discernez et recogneus ; et, pour bon sentiment que nous ayons, nous demeurons en deffaut à chaque bout de champ, et en perdons la trace. *Car qui peut penetrer le sens, l'intelligence et l'intention de Dieu ? Qui a esté son conseiller, pour sçavoir ses projects et leurs motifs ? ou qui l'a jamais prevenu* par quelque service ? N'est-ce pas luy au contraire qui nous previent ès benedictions de sa grace, pour nous couronner en la felicité de sa gloire. Ah ! Theotime, *toutes choses sont de luy* qui en est le gouverneur ; toutes choses sont *en luy* qui en est le protecteur. *A luy soit, honneur et gloire ès siecles des siecles. Amen.* Allons en paix, Theotime, au chemin du tres-sainct amour ; car, qui aura le divin amour en la mort, apres la mort il joüyra eternellement de l'amour.

CHAPITRE IX.

D'un certain reste d'amour, lequel demeure maintesfois en l'ame qui a perdu la saincte charité.

Certes, la vie d'un homme qui, tout allangoury, va petit à petit mourant dans un lict, ne merite presque plus que l'on l'appelle vie, puisqu'encore qu'elle soit vie, elle est toutesfois tellement meslée avec la mort, qu'on ne sçauroit dire si c'est une mort encore vivante, ou une vie mourante. Helas ! que c'est un piteux spectacle, Theotime ! mais bien plus lamentable est l'estat d'une ame, laquelle, ingrate à son Sauveur, va de moment en moment en arriere, se retirant de l'amour divin par certains degrés d'indevotion et desloyauté, jusques à tant que, l'ayant du tout quitté, elle demeure en l'horrible obscurité de perdition : et cest amour, qui est

en son declin, et qui va perissant et deffaillant, est appellé amour imparfaict, parce qu'encore qu'il soit entier en l'ame, il n'y est pas, ce semble, entierement, c'est-à-dire, il ne tient quasy plus à l'ame, et est sur le poinct de l'abandonner. Or, la charité estant separée de l'ame par le peché, il y reste maintesfois une certaine ressemblance de charité, qui nous peut decevoir et amuser vaynement, et je vous diray ce que c'est.

La charité, tandis qu'elle est en nous, produict force actions d'amour envers Dieu, par le frequent exercice desquelles nostre ame prend une certaine habitude et coustume d'aymer Dieu, qui n'est pas la charité, ains seulement un ply et inclination, que la multitude des actions a donnez à nostre cœur.

Apres avoir fait une longue habitude de prescher ou de dire la messe par eslection, il nous arrive maintesfois en songe de parler et de dire les mesmes choses que nous dirions en preschant ou celebrant; si que la coustume ou habitude acquise par eslection et vertu, est en quelque sorte prattiquée par apres sans eslection et sans vertu, puisque les actions faites en dormant n'ont de la vertu, à parler generalement, qu'une apparente imaige, et en sont seulement des simulacres et representations. Ainsi la charité, par la multitude des actes qu'elle produict, imprime en nous une certaine facilité d'aymer, laquelle elle nous laisse, apres mesme que nous sommes privez de sa presence. J'ay veu, estant jeune escholier, qu'en un village proche de Paris, dans un certain puits il y avoit un echo, lequel repetoit les parolles que nous prononcions là aupres plusieurs fois. Que si quelque idiot sans experience eust ouy ces repetitions de parolles, il eust creu qu'il y eu quelque homme au fond du puits qui les eust faites. Mais nous sçavions desjà, par la philosophie, qu'il n'y avoit personne dans le puits, qui redist nos parolles; ains que seulement il y avoit quelques concavitez, en l'une desquelles nos voix estant ramassées, et ne pouvant passer oultre, pour ne point perir du tout, et employer les forces qui leur restoient, elles produisoient des secondes voix; et ces secondes voix ramassées dans une autre concavité, en produisoient des troisiesmes; et ces troisiesmes, en pareille façon des quatriesmes; et ainsi consecutivement jusques à onze : si que ces voix-là faites dans les puits n'estoient plus nos voix, ains des ressemblances et imaiges d'icelles. Et de fait il y avoit beaucoup à dire entre nos voix et celles-là : car, quand nous disions une grande suitte de mots, elles n'en redisoient que quelques-uns, accourcissoient la prononciation des syllabes qu'elles passoient fort vistement, et avec des tons et accens tous differens des nostres; et si elles ne commençoient à former ces mots qu'apres que nous les avions achevez de prononcer. En somme, ce n'estoient point des parolles d'un homme vivant; mais, par maniere de dire, des parolles d'un rocher creux et vayn, lesquelles toutesfois representoient si bien la voix humaine de laquelle elles avoient prins leur origine, qu'un ignorant s'y fust amusé et mespris.

Or, je veux maintenant dire ainsi. Quand le sainct amour de charité rencontre une ame manyable, et qu'il fait quelque long sejour en icelle, il y produict un second amour, qui n'est pas un

amour de charité, quoyqu'il provienne de la charité; ains c'est un amour humain, lequel neantmoins ressemble tellement à la charité, qu'encore que par apres elle perisse en l'ame, il est advis qu'elle y soit tousjours, d'autant qu'elle y a laissé apres soy ceste sienne imaige et ressemblance qui la represente : en sorte qu'un ignorant s'y tromperoit, ainsi que les oiseaux firent en la peincture des raysins de Zeuxis, qu'ils cuiderent estre des vrays raysins; tant l'art avoit proprement imité la nature. Et neantmoins il y a bien de la difference entre la charité et l'amour humain qu'elle produit en nous : car la voix de la charité prononce, intime et opere tous les commandemens de Dieu dedans nos cœurs; l'amour humain, qui reste apres elle, les dit voirement et intime quelquesfois tous, mais il ne les opere jamais tous, ains quelques-uns seulement. La charité prononce et assemble toutes les syllabes, c'est-à-dire, toutes les circonstances des commandemens de Dieu; cest amour humain en laisse tousjours quelqu'une en arriere, et surtout celle de la droicte et pure intention. Et quant au ton, la charité l'a fort esgal, doulx et gracieux; mais cest amour humain va tousjours, ou trop haut és choses terrestres, ou trop bas és celestes, et ne commence jamais sa besongne qu'apres que la charité a cessé de fayre la sienne. Car, tandis que la charité est en l'ame, elle se sert de cest amour humain qui est sa creature, et l'employe pour faciliter ses operations, si que, pendant ce tems-là, les œuvres de cest amour, comme d'un serviteur, appartiennent à la charité qui en est la dame; mais, la charité estant esloignée, alors les actions de cest amour sont du tout à luy, et n'ont plus l'estime et valeur de la charité. Car, comme le baston d'Helysée (IV. Reg. 4), en l'absence d'iceluy, quoyqu'en la main du serviteur Giezi qui l'avoit receu de celles d'Helysée, ne faysoit nul miracle; aussi, les actions faites en l'absence de la charité, par la seule habitude de l'amour humain, ne sont d'aucun merite n'y d'aucune valeur pour la vie eternelle, quoyque cest amour humain ayt apprins à les fayre de la charité, et ne soit que son serviteur. Et cela se fait de la sorte, parce que cest amour humain, en l'absence de la charité, n'a plus aucune force surnaturelle, pour porter l'ame à l'excellente action de l'amour de Dieu sur toutes choses.

CHAPITRE X.

Combien cest amour imparfaict est dangereux

Helas! mon Theotime, voyez, je vous prie, le pauvre Judas, apres qu'il eut trahy son Maistre, comme il va rapporter l'argent aux Juifs, comme il recognoist son peché, comme il parle honnorablement du sang de cest Agneau immaculé (Matth. 27)! C'estoient des effects de l'amour imparfaict, que la precedente charité passée luy avoit laissez dans le cœur. On descend à l'impieté par certains degrez, et nul presque ne parvient à l'extresmité de la malice en un instant.

Les parfumiers, quoyqu'ils ne soyent plus en leurs boutiques, portent longtems l'odeur des parfums qu'ils ont manyez. Ainsi, ceux

qui ont esté ès cabinets des unguens celestes, c'est-à-dire, en la tres-saincte charité, ils en gardent encore quelque tems apres la senteur.

Quand le cerf a passé la nuict en quelque lieu, la matinée mesme, l'assentiment et le vent en est encore frais; le soir il est plus mal-aysé à prendre; mais à mesme que ses alleures sont vieilles et dures, les chiens vont aussi perdant cognoissance. Quand la charité a regné quelque tems en une ame, on y treuve ses passées, sa piste, ses alleures, son vent, pour quelque tems apres qu'elle l'a quittée; mais, petit à petit, enfin, tout cela s'esvanoüit, et on perd toute sorte de cognoissance que jamais la charité-y ayt esté.

Nous avons veu des jeunes gens bien nourris en l'amour de Dieu, qui, se detracquant, ont demeuré quelque tems au milieu de leur mal-heureuse decadence, qu'on ne laissoit pas de voir en eux des grandes marques de leur vertu passée, et que, l'habitude acquise du tems de la charité respugnant au vice present, on avoit peyne durant quelques mois de discerner s'ils estoient hors de la charité ou non, et s'ils estoient vertueux ou vicieux, jusques à ce que le progrez faysoit clairement cognoistre que ces exercices vertueux ne prenoient pas leur origine de la charité presente, mais de la charité passée; non de l'amour parfaict, mais de l'imparfaict, que la charité avoit laissé apres soy, comme marque du logement qu'elle avoit fait en ces ames-là.

Or, cest amour imparfaict est bon en soy-mesme, Theotime; car, estant creature de la saincte charité, et comme de son train, il ne se peut qu'il ne soit bon, et d'effect à servir fidellement la charité, tandis qu'elle a sejourné dedans l'ame, et est tousjours prest de la servir si elle y retournoit. Que s'il ne peut fayre les actions de l'amour parfaict, il n'en est pourtant pas à mespriser; car la condition de sa nature est telle. Ainsi les estoiles, qui, en comparayson du soleil, sont fort imparfaictes, sont neantmoins extresmement belles, regardées en particulier; et ne tenant point de rang en la presence du soleil, elles en tiennent en son absence.

Toutesfois, quoyque cest amour imparfaict soit bon en soy, il nous est neantmoins perilleux, pour autant que souvent nous nous contentons de l'avoir luy seul; parce qu'ayant plusieurs traicts exterieurs et interieurs de la charité, pensant que ce soit elle-mesme que nous avons, nous nous amusons, et estimons d'estre saincts, tandis qu'en ceste vayne persuasion, les pechez qui nous ont privez de la charité croissent, grossissent et multiplient si fort, qu'enfin ils se rendent maistres de nostre cœur.

Si Jacob n'eust point abandonné sa parfaicte Rachel, et se fust tousjours tenu pres d'elle au jour de ses nopces, il n'eust pas esté trompé comme il fut; mais, parce qu'il la laissa aller sans luy à la chambre, il fut tout estonné, le jour suivant, de treuver qu'en son lieu il n'avoit que l'imparfaicte Lia, qu'il croyoit neantmoins estre sa chere Rachel : mais Laban l'avoit ainsi trompé (Genes. 29). Or, l'amour-propre nous deçoit de mesme façon : pour peu que nous quittions la charité, il fourre en nostre estime ceste habitude imparfaicte, et nous prenons nostre contentement en elle, comme si c'estoit la vraye charité, jusques à ce que quelque claire lumiere nous fasse voir que nous sommes abusez.

Hé Dieu! n'est-ce pas une grande pityé de voir une ame, qui se flatte en ceste imagination d'estre saincte, demeurant en repos, comme si elle avoit la charité, se treuver toutesfois enfin que sa sainctеté est feinte, et que son repos n'est qu'une lethargie, et sa joye une manie?

CHAPITRE XI.

Moyen pour recognoistre cest amour imparfaict.

Mais quel moyen, me direz-vous, de discerner si c'est Rachel ou Lia, la charité ou l'amour imparfaict qui me donne les sentimens de devotion dont je suis touscHé? Si examinant en particulier les objects des desirs, des affections et des desseins que vous avez presentement, vous en treuvez quelqu'un pour lequel vous voulussiez contrevenir à la volonté et au bon playsir de Dieu, pechant mortellement, c'est hors de doubte que tout le sentiment, toute la facilité et promptitude que vous avez à servir Dieu, n'a point d'autre source que de l'amour humain et imparfaict; car, si l'amour parfaict regnoit en vous, ô Seigneur Dieu! il romproit toute affection, tout desir, tout dessein, duquel l'object seroit si pernicieux, et ne pourroit souffrir que vostre cœur le regardast.

Mais remarquez que j'ay dit cest examen devoir estre fait des affections que vous avez presentement; car il n'est pas besoin de vous imaginer celles qui pourroient naistre par apres, puisqu'il suffit que nous soyons fidelles dans és occurrences presentes, selon la diversité des tems, et que chaque sayson a bien assez de son travail et de sa peyne.

Que si toutesfois vous vouliez exercer vostre cœur à la vaillance spirituelle, par la representation des diverses rencontres et divers assauts, vous le pourriez utilement fayre, pourveu qu'apres les actes de ceste vaillance imaginaire que vostre cœur auroit faits, vous ne vous estimassiez point plus vaillant. Car les enfans d'Ephraïm, qui faysoient des merveilles à bien descocher leurs arcs és essais de guerre qu'ils faysoient entre eux, quand ce vint au faict et au prendre, *au jour de la bataille ils tournerent le dos* (Psalm. 77), et n'eurent seulement pas l'asseurance de mettre leurs flesches au traict, ny de regarder la poincte de celles de leurs ennemys.

Quand doncques on fait la prattique de ceste vaillance pour les occurrences futures, ou seulement possibles, si on a un sentiment bon et fidelle, on en remercie Dieu, car ce sentiment est tousjours bon; mais pourtant on demeure avec humilité entre la confiance et deffiance, esperant que moyennant l'assistance divine on feroit en l'occasion ce qu'on s'imagine, et craignant toutesfois que, selon nostre misere ordinaire, peut-estre n'en ferions-nous rien, et perdrions courage. Mais si la deffiance se rendoit si demesurée, qu'il nous semblast de n'avoir ny force, ny courage, et que partant il nous arrivast du desespoir sur le subjet des tentations imaginées, comme si nous n'estions pas en la charité et grace de Dieu, il nous faut alors fayre resolution, malgré nostre sentiment et descourage-

ment, de bien estre fidelles en tout ce qui nous arrivera, jusques à la tentation qui nous met en peyne, et esperer que, lorsqu'elle arrivera, Dieu multipliera sa grace, redoublera son secours, et nous fera toute l'assistance requise, et que, ne nous donnant pas la force pour une guerre imaginaire, et non necessaire, il la nous donnera quand ce viendra au besoin. Car, comme plusieurs ont perdu le cœur en l'assaut, plusieurs aussi y ont perdu la crainte, et ont prins du courage et resolution en la presence du peril et de la necessité, qui ne l'eussent jamais sceu prendre en son absence. Et ainsi plusieurs serviteurs de Dieu, se representant les tentations absentes, s'en sont effrayez jusques presque à perdre courage, qui les voyant presentes se sont comportez fort courageusement. Enfin, ces espouvantemens prins pour la representation des assauts futurs, lorsqu'il nous semble que le cœur nous manque, il suffit de desirer du courage, et se confier en Dieu, qu'il nous en donnera quand il sera tems. Samson n'avoit certes pas tousjours son courage; ains il est marqué en l'Escriture, que le lyon des vignes de Tamnatha, *venant à luy furieusement et rugissant, l'esprit de Dieu le saysit* (Jud. 14), c'est-à-dire, Dieu luy donna le mouvement d'une nouvelle force et d'un nouveau courage; et *il mit en pieces le lyon, comme il eust fait un chevreau*; et tout de mesme quand il deffit les mille Philistins qui le vouloient deffayre en la campaigne de Lechi. Ainsi, mon cher Theotime, il n'est pas necessaire que nous ayons tousjours le sentiment et mouvement du courage requis à surmonter le *lyon rugissant qui va çà et là rodant pour nous devorer* (I. Petr. 5) cela nous pourroit donner de la vanité et presomption. Il suffit bien que nous ayons bon desir de combattre vaillamment, et une parfaicte confiance que l'esprit divin nous assistera de son secours, lorsque l'occasion de l'employer se presentera.

LIVRE CINQUIESME.

DES DEUX PRINCIPAUX EXERCICES DE L'AMOUR SACRÉ, QUI SE FONT PAR COMPLAYSANCE ET BIENVEUILLANCE.

CHAPITRE PREMIER.

De la sacrée complaysance de l'amour : et premierement en quoy elle consiste.

L'AMOUR n'est autre chose, ainsi que nous l'avons dit, sinon le mouvement et escoulement du cœur, qui se fait envers le bien, par le moyen de la complaysance que l'on a en iceluy : de sorte que la complaysance est le grand motif de l'amour, comme l'amour est le grand motif de la complaysance.

Or, ce mouvement se prattique ainsi envers Dieu. Nous sçavons par la foy, que la Divinité est un abysme incomprehensible de toute perfection, souverainement infiny en excellence, et infinyment souverain en bonté. Et ceste verité, que la foy nous enseigne,

nous la considerons attentivement par la meditation, regardant ceste immensité de biens qui sont en Dieu, ou tout ensemble, par maniere d'assemblage de toutes perfections, ou distinctement, considerant ses excellences l'une apres l'autre : comme, par exemple, sa toute-puissance, sa toute sagesse, sa toute bonté, son eternité, son infinité. Or, quand nous avons rendu nostre entendement fort attentif à la grandeur des biens qui sont en ce divin object, il est impossible que nostre volonté ne soit touschée de complaysance en ce bien; et lors nous usons de nostre liberté, et de l'authorité que nous avons sur nous-mesmes, provocquant nostre propre cœur à respliquer et renforcer sa premiere complaysance par des actes d'approbation et resjoüyssance. O! dit alors l'ame devote, que vous estes beau, mon bien-aymé, que vous estes beau! vous estes *tout desirable; ains vous estes le desir mesme. Tel est mon bien-aymé : il est l'amy de mon cœur, ô filles de Hierusalem* (Cant. 5)! O que beny soit à jamais mon Dieu, de quoy il est si bon : hé! que je meure ou que je vive, je suis trop heureuse de sçavoir que mon Dieu est si riche en tous biens, que sa bonté est si infinie, et son infinité si bonne.

Ainsi appreuvant le bien que nous voyons en Dieu, et nous resjoüyssant d'iceluy, nous faysons l'acte d'amour que l'on appelle complaysance : car nous nous playsons du playsir divin, infinyment plus que du nostre propre; et c'est cest amour qui donnoit tant de contentement aux saincts, quand ils pouvoient raconter les perfections de leur bien-aymé, et qui leur faysoit prononcer avec tant de suavité que Dieu estoit Dieu. *Or sçachez*, disoient-ils, *que le Seigneur est Dieu* (Ps. 99) : O Dieu! mon Dieu, vous estes mon Dieu : *J'ay dit au Seigneur : Vous estes mon Dieu, Dieu de mon cœur, et mon Dieu est le lot de mon heritaige eternellement* (Ps. 15 et 72). Il est Dieu de nostre cœur par ceste complaysance, d'autant que par icelle nostre cœur l'embrasse et le rend sien. Il est nostre heritaige, d'autant que par cest acte nous joüyssons des biens qui sont en Dieu, et, comme d'un heritaige, nous en tirons toute sorte de playsir et de contentement. Par ceste complaysance, nous beuvons et mangeons spirituellement les perfections de la Divinité; car nous les nous rendons propres, et les tirons dedans nostre cœur.

Les brebis de Jacob attirerent dans leurs entrailles la varieté des couleurs qu'elles voyoient en la fontaine en laquelle on les abreuvoit; car en effect leurs petits agneaux s'en treuvoient par apres tachetez (Genes. 30). Ainsi une ame, esprise de l'amoureuse complaysance qu'elle prend à considerer la Divinité, et en icelle une infinité d'excellences, en attire aussi dans son cœur les couleurs, c'est-à-dire la multitude des merveilles et perfections qu'elle contemple, et les rend siennes par le contentement qu'elle y prend.

O Dieu! quelle joye aurons-nous au ciel, Theotime, lorsque nous verrons le bien-aymé de nos cœurs, comme une mer infinie, de laquelle les eaux ne sont que perfection et bonté! Alors, comme des cerfs, qui longuement pourchassez et mal menez, s'abouchant à une claire et fraische fontaine, tirent à eux la fraischeur de ces belles eaux : ainsi nos cœurs, apres tant de langueurs et de desirs, arrivant à la source forte et vivante de la Divinité, tireront par

leur complaysance toutes les perfections de ce bien-aymé, et en auront la parfaicte joüyssance, par la resjoüyssance qu'ils y prendront, se remplissant de ses delices immortelles; et en ceste sorte le cher Espoux entrera dedans nous, comme dans son lict nuptial, pour communiquer sa joye eternelle à nostre ame, selon qu'il dit luy-mesme, que si nous gardons la saincte loy de son amour, il viendra et fera son sejour en nous (Joan. 14).

Tel est le doulx et noble larcin de l'amour, qui, sans decolorer le bien-aymé, se colore de ses couleurs; sans le despoüiller, se revest de sa robbe; sans luy rien oster, prend tout ce qu'il a, et sans l'appauvrir, s'enrichit de ses biens : comme l'air prend la lumiere, sans amoindrir la splendeur originaire du soleil; et le miroüer la grace du visage, sans diminuer celle de l'homme qui se mire.

Ils ont esté faits abominables, comme les choses qu'ils ont aymées, dit le prophete (Os. 9), parlant des meschans; et on peut de mesme dire des bons, qu'ils se sont faits aymables comme les choses qu'ils ont aymées. Voyez, je vous prie, le cœur de saincte Claire de Montefalcoz : il print tant de playsir en la passion du Sauveur, et à mediter la trés-saincte Trinité, qu'aussi tira-t-il dedans soy toutes les marques de la passion, et une representation admirable de la Trinité, s'estant faite comme les choses qu'il aymoit. L'amour que le grand apostre sainct Paul portoit à la vie, mort et passion de Nostre Seigneur, fut si grand, qu'il tira la vie mesme, la mort et la passion de ce divin Sauveur dans le cœur de son amoureux serviteur, duquel la volonté en estoit remplie par dilection, sa memoire par meditation, et son entendement par contemplation. Mais par quel canal et conduict estoit venu le doulx Jesus dans le cœur de sainct Paul? Par le canal de la complaysance, comme il le desclare luy-mesme disant : *Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix de Nostre Seigneur Jesus-Christ* (Galat. 6). Car, si vous y prenez bien garde, entre se glorifier en une personne, et se complayre en icelle; prendre à gloire et prendre à playsir une chose, il n'y a pas autre difference, sinon que celuy qui prend une chose à gloire, oultre le playsir, y adjouste l'honneur, l'honneur n'estant pas sans playsir, bien que le playsir puisse estre sans honneur. Ceste ame doncques avoit une telle complaysance, et se sentoit tant honnorée en la bonté divine qui reluict en la vie, mort et passion du Sauveur, qu'il ne prenoit aucun playsir qu'en cest honneur. Et c'est cela qui luy fait dire : *Jà n'advienne que je me glorifie, sinon en la croix* de mon Sauveur, comme il dit aussi qu'il ne vivoit pas luy-mesme, ains Jesus-Christ vivoit en luy.

CHAPITRE II.

Que par la saincte complaysance nous sommes rendus comme petits enfans aux mammelles de Nostre Seigneur.

O Dieu! que l'ame est heureuse, qui prend son playsir à sçavoir et cognoistre que Dieu est Dieu, et que sa bonté est une infinie bonté! Car ce celeste Espoux, par ceste porte de la complaysance, *entre en elle et soupe avec nous, comme nous avec luy* (Apoc. 3).

Nous nous paissons avec luy de sa doulceur, par le playsir que nous y prenons, et rassasions nostre cœur és perfections divines, par l'ayse que nous en avons. Et ce repas est un *souper*, à cause du repos qui le suit, la complaysance nous faysant doulcement reposer en la suavité du bien qui nous delecte, et duquel nous repaissons nostre cœur. Car, comme vous sçavez, Theotime, le cœur se paist des choses esquelles il se playst; si qu'en nostre langue françoise on dit que l'un se paist de l'honneur, l'autre des richesses, comme le Sage avoit dit que *la bouche des fols se paist d'ignorance* (Prov. 15); et la souveraine sagesse proteste que sa *viande* (Joan. 4), c'est-à-dire, son playsir, n'est autre chose que de *fayre la volonté* de son Pere. En somme, l'aphorisme des medecins est vray, que ce qui est savouré, nourrit; et celuy des philosophes : *Ce qui playst paist.*

Que mon bien-aymé vienne en son jardin, dit l'Espouse sacrée, *et qu'il y mange le fruict de ses pommes* (Cant. 5). Or, le divin Espoux vient en son jardin, quand il vient en l'ame devote : car, puisqu'il se *playst d'estre avec les enfans des hommes* (Prov. 8), où peut-il mieux loger qu'en la contrée de l'esprit qu'il a fait à son imaige et ressemblance? En ce jardin, luy-mesme y plante la complaysance amoureuse que nous avons en sa bonté, et de laquelle nous nous paissons, comme de mesme sa bonté se playst et se paist en nostre complaysance, ainsi que derechef nostre complaysance s'augmente de quoy Dieu se playst de nous voir playre en luy : de sorte que ces reciproques playsirs font l'amour d'une incomparable complaysance, pour laquelle nostre ame, faite *jardin* de son Espoux, et ayant de sa bonté les *pommiers* des delices, elle luy en rend *le fruict;* puis qu'il se playst de la complaysance qu'elle a en luy. Ainsi tirons-nous le cœur de Dieu dedans le nostre, et il y respand son bausme precieux. Et ainsi se prattique ce que la saincte Espouse dit avec tant d'allegresse : Le roy de mon cœur *m'a menée dans ses cabinets : nous tressaillirons et nous resjoüyrons en vous, nous ramentevant de vos mammelles plus aymables que le vin : les bons vous ayment* (Cant. 1). Car, je vous prie, Theotime, qui sont les *cabinets* de ce roy d'amour, sinon ses mammelles, qui abondent en varieté de doulceurs et suavitez? La poictrine et les mammelles de la mere sont les cabinets des thresors du petit enfant : il n'a point d'autres richesses que celles-là, qui luy sont plus precieuses que l'or et le topaze, plus aymables que le reste du monde.

L'ame doncques, qui contemple les thresors infinis des perfections divines en son bien-aymé, se tient pour trop heureuse et riche, d'autant que l'amour rend sien par complaysance tout le bien et contentement de ce cher Espoux. Et tout ainsi que l'enfançon fait de petits eslans du costé du sein de sa mere, et trespigne d'aise de le voir descouvert; comme la mere aussi de son costé, le luy presente avec un amour tousjours un peu empressé : de mesme l'ame devote ressent des tressaillemens et eslans de joye nonpareille pour le playsir qu'elle a de regarder les thresors des perfections du roy de son sainct amour; et surtout quand elle void que luy-mesme les luy monstre par amour, et qu'entre ces perfections, celle de son amour

infiny reluict excellemment. Hé! n'a-t-elle pas rayson, ceste belle ame, de s'escrier : O mon roy, que vos richesses sont aymables, et que vos amours sont riches! Hé, qui en a plus de joye, ou vous qui en joüyssez, ou moy qui m'en resjoüys? *Nous tressaillons d'allegresse en la souvenance de vostre sein et de vos tettins* (Cant. 1) si feconds en toute excellence de suavité : moy, parce que mon bien-aymé en joüyt; vous, parce que vostre bien-aymé s'en resjoüyt : car, ainsi nous en joüyssons tous deux, puisque vostre bonté vous fait joüyr de ma resjoüyssance, et mon amour me fait resjoüyr de vostre resjoüyssance. *Ah! les justes et bons vous ayment;* et comme pourroit-on estre bon, et n'aymer pas une si grande bonté? Les princes terrestres ont leurs thresors és cabinets de leurs palais, leurs armes en leurs arsenals; mais le prince celeste, il a son thresor en son sein, ses armes dans sa poictrine : et parce que son thresor est sa bonté, comme ses armes sont ses amours, son sein ressemble à celuy d'une doulce mere, dont les mammelles sont comme deux cabinets riches en doulceur de bon laict, armez d'autant de traicts pour assubjettir le cher petit poupon, comme il en peut fayre de traictes en tettant.

Certes, la nature a logé les mammelles en la poictrine, afin que la chaleur du cœur y faysant la concoction du laict, comme la mere est la nourrice de l'enfant, le cœur d'icelle en fust aussi le nourricier, et que le laict fust une viande toute d'amour, *meilleure cent fois que le vin.* Notez cependant, Theotime, que la comparayson du laict et du vin semble si propre à l'Espouse sacrée, qu'elle ne se contente pas de dire une fois que les *mammelles de son Espoux surpassent le vin;* mais elle le repete par trois fois. Le vin, Theotime, est le laict des raysins; et le laict est le vin des mammelles : aussi l'Espouse sacrée dit que son bien-aymé est raysin pour elles, mais *raysin cyprin,* c'est-à-dire, d'une odeur excellente. Moyse dit que les Israëlites pouvoient *boire le sang tres-pur et tres-bon du raysin* (Deuter. 32); et Jacob, descrivant à son fils Juda la fertilité du lot qu'il auroit en la terre promise, prophetiza sous ceste figure la veritable felicité des chrestiens, disant que le Sauveur *laveroit sa robbe,* c'est-à-dire, la saincte Eglise, *au sang du raysin* (Genes. 49), c'est-à-dire, en son propre sang. Or, le sang et le laict ne sont non plus differens l'un de l'autre, que le verjus et le vin : car, comme le verjus, meurissant par la chaleur du soleil, change de couleur, devient vin aggreable, et se rend propre à nourrir; aussi le sang, assaysonné par la chaleur du cœur, prend la belle couleur blanche, et devient une nourriture grandement convenable aux enfans.

Le laict, qui est une viande cordiale toute d'amour, represente la science et theologie mystique, c'est-à-dire, le doulx savourement provenant de la complaysance amoureuse que l'esprit reçoit, lorsqu'il medite les perfections de la bonté divine; mais le vin signifie la science ordinaire et acquise, qui se tire à force de speculation, sous le pressoir de plusieurs argumens et disputes. Or, le laict que nos ames succent és mammelles de la charité de Nostre Seigneur, vaut mieux incomparablement que le vin que nous tirons des discours humains; car ce laict prend son origine de l'amour celeste,

qui le prepare à ses enfans avant mesme qu'ils y ayent pensé : il a un goust amyable et suave, son odeur surpasse tous les parfums, il rend l'haleyne franche et doulce comme un enfant de laict, il donne une joye sans insolence, il enivre sans hebeter, il ne leve pas le sens, mais il le releve.

Quand le sainct homme Isaac embrassa et baysa son enfant Jacob, *il sentit la bonne odeur de ses vestemens* (Genes. 27) ; et soudain, parfumé d'un playsir extresme : O! dit-il, *voicy que l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ fleury que Dieu a beny.* L'habict et le parfum estoient en Jacob, mais Isaac en eut la complaysance et resjoüyssance. Helas! l'ame qui tient par amour son Sauveur entre les bras de ses affections, combien delicieusement sent-elle les parfums des perfections infinies qui se retreuvent en luy! et avec quelle complaysance dit-elle en soy-mesme : Ah! *voicy que la senteur de mon Dieu est comme la senteur d'un jardin fleurissant! Hé! que ses mammelles sont precieuses, respandant des parfums souverains!* Ainsi l'esprit du grand sainct Augustin, balançant entre les sacrez contentemens qu'il avoit à considerer d'un costé le mystere de la naissance de son Maistre, et de l'autre part le mystere de la passion, s'escrioit tout ravy en ceste complaysance :

Entre l'un et l'autre mystere,
Auquel doy-je mon cœur ranger?
D'un costé le sein de la mere
M'offre son laict pour en manger;
De l'autre la playe salutaire
Jette son sang pour m'abbreuver.

CHAPITRE III.

Que la sacrée complaysance donne nostre cœur à Dieu, et nous fait sentir un perpetuel desir en la joüyssance.

L'AMOUR que nous portons à Dieu prend son origine de la premiere complaysance que nostre cœur sent, soudain qu'il apperçoit la bonté divine, lorsqu'il commence à tendre vers icelle. Or, quand nous accroissons et renforçons ceste premiere complaysance par le moyen de l'exercice de l'amour, ainsi que nous avons desclaré és chapitres precedens, alors nous attirons dedans nostre cœur les perfections divines, et joüyssons de la divine bonté, par la resjoüyssance que nous y prenons, prattiquant ceste premiere partie du contentement amoureux que l'Espouse sacrée exprime, disant : *Mon bien-aymé est à moy.* Mais, parce que ceste complaysance amoureuse, estant en nous qui l'avons, ne laisse pas d'estre en Dieu en qui nous la prenons; elle nous donne reciproquement à la divine bonté : si que, par ce sainct amour de complaysance, nous joüyssons des biens qui sont en Dieu, comme s'ils estoient nostres. Mais, parce que les perfections divines sont plus fortes que nostre esprit, entrant en iceluy elles le possedent reciproquement, de sorte que nous ne disons pas seulement que Dieu est nostre par ceste complaysance, mais aussi que nous sommes à luy.

L'herbe aproxis, ainsi que nous avons dit ailleurs, a une si grande correspondance avec le feu, qu'encore qu'elle en soit esloignée, soudain neantmoins qu'elle est à son aspect, elle attire la flamme et commence à brusler, concevant son feu, non tant à la chaleur qu'à la lueur de celuy qu'on luy presente. Quand donc, par ceste attraction, elle s'est unie au feu, si elle sçavoit parler, ne pourroit-elle pas dire : Mon bien-aymé feu est mien, puisque je l'ay attiré à moy, et que je joüy de ses flammes; mais moy je suis à luy, car si je l'ay tiré à moy, il me reduict en luy, comme plus fort et plus noble : il est mon feu, et je suis son herbe; je l'attire, il me brusle. Ainsi nostre cœur, s'estant mis en la presence de la divine bonté, et ayant attiré les perfections d'icelle par la complaysance qu'il y prend, peut dire en verité : La bonté de Dieu est toute mienne, puisque je joüy de ses excellences; et moy je suis tout sien, puisque ses contentemens me possedent.

Par la complaysance, nostre ame, comme une toison de Gedeon, se remplit toute de la rosée celeste : et ceste rosée est à la toison, parce qu'elle est descenduë en icelle; mais reciproquement la toison est à la rosée, parce qu'elle est detrempée par icelle et en reçoit le prix. Qui est plus l'un à l'autre, ou la perle à l'huistre, ou l'huistre à la perle? La perle est à l'huistre qui l'a attirée à soy; mais l'huistre est à la perle, laquelle luy donne la valeur et l'estime. La complaysance nous rend possesseurs de Dieu, tirant en nous les perfections d'iceluy, et nous rend possedez de Dieu, nous attachant et appliquant aux perfections d'iceluy.

Or, en ceste complaysance nous assouvissons tellement nostre ame de contentement, que nous ne laissons pas de desirer de l'assouvir encore, et savourant la bonté divine, nous la voudrions encore savourer : en nous rassasiant, nous voudrions tousjours manger; comme en mangeant nous nous sentons rassasier. Le chef des Apostres ayant dit en sa premiere Epistre, que les anciens prophetes avoient manifesté les graces qui devoient abonder parmy les chrestiens, et entre autres choses la passion de Nostre Seigneur et la gloire qui la devoit suivre, tant par la resurrection de son corps que par l'exaltation de son nom, enfin il conclud que les anges mesmes desirent de regarder les mysteres de la redemption en ce divin Sauveur : *Auquel*, dit-il, *les anges desirent regarder* (I. Pet. 1). Mais comme doncques se peut-il entendre que les anges, qui voient le Redempteur, et en iceluy tous les mysteres de nostre salut, desirent neantmoins encore de le voir? Theotime, ils le voient certes tousjours, mais d'une vuë si aggreable et delicieuse, que la complaysance qu'ils en ont les assouvit sans leur oster le desir, et les fait desirer, sans leur oster l'assouvissement : la joüyssance n'est pas diminüée par le desir, ains en est perfectionnée; comme leur desir n'est estouffé, ains affiné par la joüyssance.

La joüyssance d'un bien qui contente tousjours ne flestrit jamais, ains se renouvelle et fleurit sans cesse : elle est tousjours aymable, tousjours desirable. Le continuel contentement des celestes amoureux produict un desir perpetuellement content, comme leur continuel desir fait naistre en eux un contentement perpetuellement desiré. Le bien qui est finy, termine le desir, quand il donne la

joüyssance, et oste la joüyssance, quand il donne le desir, ne pouvant estre possedé et desiré tout ensemble; mais le bien infiny fait regner le desir dans la possession, et la possession dans le desir, ayant de quoy assouvir le desir par sa saincte presence, et de quoy le fayre tousjours vivre par la grandeur de son excellence, laquelle nourrit, en tous ceux qui la possedent, un desir tousjours content, et un contentement tousjours desireux.

Imaginez-vous, Theotime, ceux qui tiennent en leurs bouches l'herbe scitique; car, à ce qu'on dit, ils n'ont jamais ny faim ny soif, tant elle les rassasie; et jamais pourtant ils ne perdent l'appetit, tant elle les substante delicieusement. Quand nostre volonté a rencontré Dieu, elle se repose en luy, prenant une souveraine complaysance, et neantmoins elle ne laisse pas de fayre le mouvement de son desir; car, comme elle desire d'aymer, elle ayme aussi de desirer : elle a le desir de l'amour et l'amour du desir. Le repos du cœur ne consiste pas à demeurer immobile, mais à n'avoir besoin de rien; il ne gist pas à n'avoir point de mouvement, mais à n'avoir point d'indigence de se mouvoir.

Les esprits perdus ont un mouvement eternel sans nul meslange de tranquillité; nous autres mortels, qui sommes encore en ce pelerinage, avons tantost du repos, tantost du mouvement en nos affections; les esprits bien-heureux ont tousjours le repos en leurs mouvemens, et le mouvement en leur repos, n'y ayant que Dieu seul qui ayt le repos sans mouvement, parce qu'il est souverainement un acte pur et substantiel. Or, bien que, selon la condition ordinaire de ceste vie mortelle, nous n'ayons pas le repos en nostre mouvement, si est-ce toutesfois, que lorsque nous faysons les essays des exercices de la vie immortelle, c'est-à-dire, que nous prattiquons les actes du sainct amour, nous treuvons du repos dans le mouvement de nos affections, et du mouvement au repos de la complaysance que nous avons en nostre bien-aymé, recevant par ce moyen des avant-gousts de la future felicité à laquelle nous aspirons.

S'il est vray que le cameleon vive de l'air, par tout où il va dans l'air, il a de quoy se repaistre; que s'il se remuë d'un lieu à l'autre, ce n'est pas pour chercher de quoy se rassasier, mais pour s'exercer dedans son aliment, comme les poissons dedans la mer. Qui desire Dieu en le possedant, ne le desire pas pour le chercher, mais pour exercer ceste affection dedans le bien mesme duquel il joüyt : car le cœur ne fait pas ce mouvement de desir comme pretendant à la joüyssance pour l'avoir, puisqu'il l'a desjà, mais comme s'estendant en la joüyssance, laquelle il a, non point pour obtenir le bien, mais pour s'y recreer et entretenir; non pour en joüyr, mais pour s'y esjoüyr : ainsi que nous marchons et nous esmouvons pour aller en quelque delicieux jardin, auquel estant arrivez, nous ne laissons pas de marcher et nous remüer derechef, non plus pour y venir, mais pour nous proumener et passer le tems en iceluy : nous avons marché pour aller joüyr de l'amenité du jardin; y estant, nous marchons pour nous esjoüyr en la joüyssance d'iceluy.

Requerez l'Eternel avec un grand courage,
Sans cesser de tousjours rechercher son visaige (*Ps.* 104).

On cherche tousjours celuy qu'on ayme tousjours, dit le grand sainct Augustin : l'amour cherche ce qu'il a treuvé, non afin de l'avoir, mais pour tousjours l'avoir.

En somme, Theotime, l'ame qui est en l'exercice de l'amour de complaysance, crie perpetuellement en son sacré silence : il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa bonté soit infinie, que sa perfection soit immense; que je meure ou que je vive, il importe peu pour moy, puisque mon cher bien-aymé vit eternellement d'une vie toute triomphante : la mort mesme ne peut attrister le cœur qui sçayt que son souverain amour est vivant. C'est assez pour l'ame qui ayme, que celuy qu'elle ayme plus que soy-mesme soit comblé de biens eternels, puisqu'elle vit plus en celuy qu'elle ayme, qu'en celuy qu'elle anime; ains *qu'elle ne vit pas elle-mesme, mais son bien-aymé vit en elle* (Galat. 2).

CHAPITRE IV.

De l'amoureuse condoleance par laquelle la complaysance de l'amour est encore mieux desclarée.

La compassion, condoleance, commiseration, ou misericorde, n'est autre chose qu'une affection qui nous fait participer à la passion et douleur de celuy que nous aymons, tirant la misere qu'il souffre dans nostre cœur; dont elle est appellée misericorde, comme qui diroit une misere de cœur : comme la complaysance tire dedans le cœur de l'amant le playsir et contentement de la chose aymée. Or, c'est l'amour qui fait l'un et l'autre effect, par la vertu qu'il a d'unyr le cœur qui ayme à ce qui est aymé, rendant par ce moyen les biens et les maux des amys communs; et ce qui se passe en la compassion, donne beaucoup de clarté à ce qui regarde la complaysance.

La compassion tire sa grandeur de celle de l'amour qui la produict. Ainsi sont grandes les condoleances des meres sur les afflictions de leurs enfans uniques, comme l'Escriture tesmoigne souvent. Quelle condoleance dans le cœur d'Agar sur la douleur de son Ismaël qu'elle voyoit presque perir de soif au desert (Genes. 21)! Quelle commiseration en l'ame de David sur la mort de son Absalon (II. Reg. 13)! Hé! ne voyez-vous pas le cœur maternel du grand Apostre, *malade avec les malades*, *bruslant de zele pour les scandalizez*, *avec une douleur continuelle pour la perte des Juifs*, *et mourant tous les jours pour ses chers enfans spirituels* (II. Cor. 11; Rom. 9; I. Cor. 15)? Mais surtout, considerez comme l'amour tire toutes les peynes, tous les tourmens, les travaux, les souffrances, les douleurs, les blessures, la passion, la croix et la mort mesme de nostre Redempteur dans le cœur de sa tres-sacrée Mere! Helas! les mesmes clouds qui crucifierent le corps de ce divin enfant, crucifierent aussi le cœur de la Mere; les mesmes espines qui percerent son chef, oultre-percerent l'ame de ceste Mere toute doulce : elle eut les mesmes miseres de son Fils, par commiseration, les mesmes douleurs par condoleance, les mesmes passions par compassion; et en somme, *l'espée* de la mort qui transperça le

corps de ce tres-aymé Fils, *oultre-perça* de mesme le *cœur* de ceste tres-amante Mere : dont elle pouvoit bien dire, qu'il luy estoit *un boucquet de myrrhe au milieu de ses mammelles* (Cant. 1), c'est-à-dire en sa poictrine et au milieu de son cœur. Jacob, oyant la triste, quoyque fausse nouvelle de la mort de son cher Joseph : vous voyez quelle affliction il en sent : *Ah!* dit-il, *je descendray en regret aux enfers*, c'est-à-dire au lymbe, dans le sein d'Abraham, *vers cest enfant* (Genes. 37).

La condoleance tire aussi sa grandeur de celle des douleurs que l'on void souffrir à ceux que l'on ayme : car, pour petite que soit l'amytié, si les maux qu'on void endurer sont extresmes, il nous font une grande pityé. On void pour cela Cesar pleurer sur Pompee; et les filles de Hierusalem ne sceurent jamais s'empescher de pleurer sur Nostre Seigneur, bien que la pluspart d'entre elles ne luy fussent pas grandement affectionnées (Luc. 23) : comme aussi les amys de Job (Job. 2), quoyque mauvais amys, firent des grands gemissemens, voyant l'effroyable spectacle de son incomparable misere. Et quel grand coup de douleur au cœur de Job, de penser que son cher enfant estoit trespassé d'une mort si cruelle, comme est celle d'estre devoré d'une beste sauvage! Mais la commiseration, oultre tout cela, se renforce merveilleusement par la presence de l'object miserable. Pour cela la pauvre Agar s'esloignoit de son fils languissant, afin d'alleger en quelque sorte la douleur de compassion qu'elle sentoit, disant : *Je ne verray pas mourir l'enfant* (Genes. 21) : comme au contraire, Nostre Seigneur pleure, voyant le sepulchre de son bien-aymé Lazare, et regardant sa chere Hierusalem; et nostre bon homme Jacob est oultré de douleur quand il void la robbe ensanglantée de son pauvre petit Joseph.

Or, autant de causes aggrandissent la complaysance. A mesure que l'amy nous est plus cher, nous avons plus de playsir en son contentement, et son bien entre plus advant en nostre ame. Que si le bien est excellent, nostre joye en est aussi plus grande. Mais si nous voyons l'amy en la joüyssance d'iceluy, nostre resjoüyssance en devient extresme. Quand le bon Jacob sceut que son fils vivoit, ô Dieu! quelle joye! *son esprit revint en luy, il revescut* (Genes. 45), et par maniere de dire, il ressuscita. Mais qu'est-ce à dire, il revescut ou il ressuscita? Theotime, les esprits ne meurent de leur propre mort que par le peché qui les separe de Dieu, lequel est leur vraye vie surnaturelle; mais ils meurent quelquesfois de la mort d'aultruy; et cela arriva au bon Jacob duquel nous parlons. Car l'amour, qui tire dans le cœur de l'amant le bien et le mal de la chose aymée, l'un par complaysance, l'autre par commiseration, tira la mort de l'aymable Joseph dans le cœur de l'amant Jacob; et, par un miracle impossible à toute autre puissance qu'à celle de l'amour, l'esprit de ce bon pere estoit pleyn de la mort de celuy qui estoit vivant et regnant, d'autant que l'affection, ayant esté trompée, devança l'effect.

Or, quand, au contraire, il sceut qu'en verité son fils estoit en vie, l'amour, qui avoit si longuement tenu le trespas presupposé du fils dans l'esprit de ce bon pere, voyant qu'il avoit esté deceu, rejetta promptement ceste feinte mort, et en sa place fit entrer la

veritable vie de ce mesme enfant. Ainsi doncques *il revescut* d'une nouvelle vie, parce que la vie de son fils entra dans son esprit par complaysance, et l'anima d'un contentement nonpareil, duquel se treuvant assouvy, et ne tenant plus compte d'aucun autre playsir en comparayson d'iceluy : *Il me suffit*, dit-il, *si mon enfant Joseph est en vie*. Mais quand, de ses propres yeux, il vid par experience la verité des grandeurs de ce cher enfant en Gessen, *penché* sur luy, et *pleurant* assez longtems *sur le col d'iceluy : Hé!* dit-il, *maintenant je mourray joyeux, mon cher fils, puisque j'ay veu vostre face, et que vous vivez encore* (Genes. 46). O Dieu! Theotime, quelle joye, et que ce vieillard l'exprime excellemment! Car, que veut-il dire par ces parolles : *Maintenant je mourray content, puisque j'ay veu ta face*, sinon que son allegresse est si grande, qu'elle est capable de rendre joyeuse et aggreable la mort mesme, qui est la plus triste et horrible chose du monde? Dites-moy, je vous prie, Theotime, qui ressent plus le bien de Joseph, ou luy qui en joüyt, ou Jacob qui s'en resjoüyt? Certes, si le bien n'est bien que pour le contentement qu'il nous donne, le pere en a autant et plus que le fils : car le fils, avec la dignité de vice-roy qu'il possede, a par consequent beaucoup de soings et d'affaires; mais le pere joüyt par complaysance, et possede purement ce qui est bon en ceste grandeur et dignité de son fils, sans charge, sans soing et sans peyne. *Je mourray joyeux*, dit-il. Helas! qui ne void son contentement? Si la mort mesme ne peut troubler sa joye, qui la pourra doncques jamais alterer? Si son ayse vit emmy les detresses de la mort, qui le pourra jamais esteindre? *L'amour est fort comme la mort* (Cant. 8), et les allegresses de l'amour surmontent les tristesses de la mort; car la mort ne les peut fayre mourir, ains les avive : si que, comme il y a un feu qui, par merveille, se nourrit en une fontaine proche de Grenoble, ainsi que nous sçavons fort asseurement, et que mesme le grand saint Augustin atteste, aussi, la saincte charité est si forte, qu'elle nourrit ses flammes et ses consolations emmy les plus tristes angoisses de la mort, et *les eaux des tribulations ne peuvent esteindre son feu*.

CHAPITRE V.

De la condoleance et complaysance de l'amour en la passion de Nostre Seigneur.

Quand je voy mon Sauveur sur le mont des Olives, avec son *ame triste jusques à la mort*, hé! Seigneur Jesus, ce dy-je, qui a peu porter ces tristesses de la mort dans l'ame de la vie, sinon l'amour, qui, excitant la commiseration, attira par icelle nos miseres dans vostre cœur souverain? Or, une ame devote, voyant ceste abysme d'ennuys et de detresses en ce divin amant, comme peut-elle demeurer sans une douleur sainctement amoureuse? Mais considerant d'ailleurs que toutes les afflictions de son bien-aymé ne procedent pas d'aucune imperfection ny manquement de force, ains de la grandeur de sa chere dilection; elle ne peut qu'elle ne se confonde toute d'un amour sainctement douloureux. Si qu'elle

s'escrie : *Je suis noire* de douleur par compassion : *mais* je suis *belle* d'amour par complaysance : Les angoisses de mon bien-aymé m'ont toute *decolorée*. Car, comme pourroit une fidelle amante voir tant de tourmens en celuy qu'elle ayme plus que sa vie, sans en devenir toute transie, hasve et desseichée de douleur? Les pavillons des nomades, perpetuellement exposez aux injures de l'air et de la guerre, sont presque tousjours frippez et couverts de poussiere; et moy, toute exposée aux regrets que, par condoleance, je reçoy des travaux nonpareils de mon divin Sauveur, je suis toute couverte de detresse, et transpercée de douleur. Mais parce que les douleurs de celuy que j'ayme proviennent de son amour, à mesure qu'elles m'affligent par compassion, elles me delectent par complaysance. Car, comme pourroit une fidelle amante n'avoir pas un extresme contentement de se voir tant aymée de son celeste Espoux? Pour cela doncques, la beauté de l'amour est en la laydeur de la douleur. Que si je porte le deuil sur la passion et mort de mon roy, toute haslée et noire de regret, je ne laisse pas d'avoir une doulceur incomparable de voir l'excez de son amour, emmy les travaux de ses douleurs. Et *les tentes de Salomon* toutes brodées et recamées en une admirable diversité d'ouvrages, ne furent jamais si belles que je suis contente, et par consequent doulce, amyable et aggreable, en la varieté des sentimens d'amour que j'ay parmy ces douleurs. L'amour esgale les amans : hé! je le voy, ce cher amant, qu'il est un *feu* d'amour, bruslant dans un *buisson* espineux de douleur, et j'en suis toute de mesme : je suis tout enflammée d'amour dedans les halliers de mes douleurs, je suis un *lys environné d'espines*. Hé! ne veüillez pas regarder seulement les horreurs de mes poignantes douleurs, mais voyez la beauté de mes aggreables amours. Helas! il souffre des douleurs insupportables, ce divin amant bien-aymé : c'est cela qui m'attriste et me fait pasmer d'angoisses; mais il prend playsir à souffrir, il ayme ses tourmens et meurt d'ayse de mourir de douleur pour moy : c'est pourquoy, comme je suis dolente de ses douleurs, je suis aussi toute ravie d'ayse de son amour; non-seulement je m'attriste avec luy, mais je me glorifie en luy.

Ce fut cet amour, Theotime, qui attira sur l'amoureux seraphique sainct François les stigmates, et sur l'amoureuse angelique saincte Catherine de Sienne les ardentes blessures du Sauveur, la complaysance amoureuse ayant aiguisé les poinctes de la compassion douloureuse, ainsi que le miel rend plus penetrante et sensible l'amertume de l'absynthe : comme au contraire la souëfve odeur des roses est affinée par le voysinage des aulx qui sont plantez pres des rosiers. Car de mesme l'amoureuse complaysance que nous avons prinse en l'amour de Nostre Seigneur, rend infinyment plus forte la compassion que nous avons de ses douleurs : comme reciproquement, repassant de la compassion des douleurs à la complaysance des amours, le playsir en est bien plus ardent et relevé. Alors se prattique la douleur de l'amour, et l'amour de la douleur; alors la condoleance amoureuse et la complaysance douloureuse, comme d'autres Esaü et Jacob, *debattant* à qui fera plus d'effort, mettent l'ame en des convulsions et agonies incroyables, et se fait

une extase amoureusement douloureuse, et douloureusement amoureuse. Ainsi ces grandes ames de sainct François et saincte Catherine sentirent des amours nonpareilles en leurs douleurs, et des douleurs incomparables en leurs amours, lorsqu'elles furent stigmatizées, savourant l'amour joyeux d'endurer pour l'amy, que leur Sauveur exerça au supresme degré sur l'arbre de la croix. Ainsi naist l'unyon precieuse de nostre cœur avec son Dieu, laquelle, comme un Benjamin mystique, est *enfant de douleur et de joye tout ensemble*.

Il ne se peut dire, Theotime, combien le Sauveur desire d'entrer dans nos ames, par cest amour de complaysance douloureuse. *Helas!* dit-il, *ouvre-moy, ma chere sœur, ma mie, ma colombe, ma toute pure; car ma teste est toute pleyne de rosée, et mes cheveux des gouttes de la nuict* (Cant. 5). Qui est ceste *rosée*, et qui sont ces *gouttes de la nuict*, sinon les afflictions et peynes de sa passion? Les perles, certes (comme nous avons dit assez souvent), ne sont autre chose que gouttes de la rosée, que la fraischeur de la nuict employe sur la face de la mer, receuës dans les escailles des huistres ou meres-perles. Hé! veut dire le divin amoureux de l'ame, je suis chargé des peynes et sueurs de ma passion qui se passa presque toute, ou és tenebres de la nuict, ou en la nuict des tenebres que le soleil s'obscurcissant fit au plus fort de son midy. Ouvre doncques ton cœur devers moy, comme les meres-perles leurs escailles du costé du ciel, et je respandray sur toy la rosée de ma passion qui se convertira en perles de consolation.

CHAPITRE VI.

De l'amour de bienveuillance que nous exerçons envers Nostre Seigneur par maniere de desir.

En l'amour que Dieu exerce envers nous, il commence tousjours par la bienveuillance, voulant et faysant en nous tout le bien qui y est, auquel par apres il se complayst. Il fit David selon son cœur par bienveuillance, puis il le treuva selon son cœur par complaysance. Il crea premierement l'univers pour l'homme, et l'homme en l'univers, donnant à chaque chose le degré de bonté qui luy estoit convenable, par sa pure bienveuillance; puis il appreuva tout ce qu'il avoit fait, treuvant que tout estoit tres-bon, et se reposa par complaysance en son ouvrage.

Mais nostre amour envers Dieu commence, au contraire, par la complaysance que nous avons en la souveraine bonté et infinie perfection que nous sçavons estre en la Divinité; puis nous venons à l'exercice de la bienveuillance; et comme la complaysance que Dieu prend en ses creatures n'est autre chose qu'une continuation de sa bienveuillance envers elles, aussi, la bienveuillance que nous portons à Dieu, n'est autre chose qu'une approbation et perseverance de la complaysance que nous avons en luy.

Or, cest amour de bienveuillance envers Dieu se prattique ainsi. Nous ne pouvons desirer d'un vray desir aucun bien à Dieu, parce que sa bonté est infinyment plus parfaicte que nous ne sçaurions

ny desirer ny penser. Le desir n'est que d'un bien futur, et nul bien n'est futur en Dieu, puisque tout bien luy est tellement present, que la presence du bien en sa divine Majesté n'est autre chose que la Divinité mesme. Ne pouvant doncques point fayre aucun desir absolu pour Dieu, nous en faysons des imaginaires et conditionnels, en ceste sorte : *Je vous ay dit, Seigneur, vous estes mon Dieu, qui, tout pleyn de vostre infinie bonté, ne pouvez avoir indigence, ny de mes biens* (Ps. 15), ny de chose quelconque ; mais si, par imagination de chose impossible, je pouvois penser que vous eussiez besoin de quelque bien, je ne cesserois jamais de vous le souhaicter, au prix de ma vie, de mon estre, et de tout ce qui est au monde. Que si, estant ce que vous estes, et que vous ne pouvez jamais cesser d'estre, il estoit possible que vous receussiez quelque accroissement de bien, ô mon Dieu ! quel desir aurois-je que vous l'eussiez ! alors, ô Seigneur eternel, je voudrois voir convertir mon cœur en souhaict, et ma vie en souspir, pour vous desirer ce bien-là. Ah ! mais pourtant, ô le sacré bien-aymé de mon ame, je ne desire pas de pouvoir desirer aucun bien à vostre Majesté ; ains je me complais de tout mon cœur en ce supresme degré de bonté que vous avez, auquel, ny par desir, ny mesme par pensée, on ne peut rien adjouster. Mais si ce desir estoit possible, ô Divinité infinie ! ô infinité divine, mon ame voudroit estre ce desir, et n'estre rien autre que cela, tant elle desireroit de desirer pour vous ce qu'elle se complaist infinyment de ne pouvoir pas desirer, puisque l'impuissance de fayre ce desir provient de l'infinie infinité de vostre perfection, qui surpasse tout souhaict et toute pensée. Hé ! que j'ayme cherement l'impossibilité de vous pouvoir desirer aucun bien, ô mon Dieu ! puisqu'elle provient de l'incomprehensible immensité de vostre abondance, laquelle est si souverainement infinie, que s'il se treuvoit un desir infiny, il seroit infinyment assouvy par l'infinité de vostre bonté, qui le convertiroit en une infinie complaysance. Ce desir doncques, par imagination des choses impossibles, peut estre quelquesfois utilement prattiqué emmy les grands sentimens et ferveurs extraordinaires. Aussi dit-on que le grand sainct Augustin en faysoit souvent de pareille sorte.

C'est encore une sorte de bienveuillance envers Dieu, quand, considerant que nous ne pouvons l'aggrandir en luy-mesme, nous desirons de l'aggrandir en nous, c'est-à-dire, de rendre de plus en plus et tousjours plus grande la complaysance que nous avons en sa bonté. Et lors, mon Theotime, nous ne desirons pas la complaysance pour le playsir qu'elle nous donne, mais parce seulement que ce playsir est en Dieu. Car, comme nous ne desirons pas la condoleance pour la douleur qu'elle met en nos cœurs, mais parce que ceste douleur nous unyt et associe à nostre bien-aymé douloureux, ainsi n'aymons-nous pas la complaysance parce qu'elle nous rend du playsir, mais d'autant que ce playsir se prend en l'unyon du playsir et bien qui est en Dieu, auquel, pour nous unyr davantage, nous voudrions nous complayre d'une complaysance infinyment plus grande, à l'imitation de la tres-saincte Reyne et Mere d'amour, de laquelle l'ame sacrée *magnifioit* et aggrandissoit perpetuellement Dieu ; et afin que l'on sceut que cest aggrandissement

se faysoit par la complaysance qu'elle avoit en la divine bonté, elle desclare que son *esprit avoit tressailly du contentement en Dieu son Sauveur* (Luc. 1).

CHAPITRE VII.

Comment le desir d'exalter et magnifier Dieu nous separe des playsirs inferieurs, et nous rend attentifs aux perfections divines.

DONCQUES l'amour de bienveuillance nous fait desirer d'aggrandir en nous de plus en plus la complaysance que nous prenons en la bonté divine; et pour fayre cest aggrandissement, l'ame se prive soigneusement de tout autre playsir pour s'exercer plus fort à se playre en Dieu. Un religieux demanda au devot frere Gilles, l'un des premiers et plus saincts compaignons de sainct François, ce qu'il pourroit fayre pour estre plus aggreable à Dieu; et il luy respondit en chantant : *L'une à l'un, l'une à l'un*. Ce que par apres expliquant, donnez tousjours, dit-il, toute vostre ame qui est une à Dieu seul qui est un. L'ame s'escoule par les playsirs, et la diversité d'iceux la dissipe et l'empesche de se pouvoir appliquer attentivement à celuy qu'elle doit prendre en Dieu. Le vray amant n'a presque point de playsir, sinon en la chose aymée. Ainsi *toutes choses sembloient ordeure* et bouë au glorieux sainct Paul en comparayson de son Sauveur. Et l'Espouse sacrée n'est toute que pour son bien-aymé : *Mon cher amy est tout à moy, et moy je suis toute à luy* (Cant. 2). Que si l'ame qui est en ceste saincte affection rencontre les creatures, pour excellentes qu'elles soyent, voire mesme quand ce seroient les anges, elle ne s'arreste point avec icelles, sinon autant qu'il faut pour estre aydée et secouruë en son desir. Dites-moy doncques, leur fait-elle, dites-moy, je vous en conjure, *avez-vous point vu celuy qui est l'amy de mon ame* (Cant. 3)? La glorieuse amante Magdelene rencontra les anges au sepulchre, qui luy parlerent sans doubte angeliquement, c'est-à-dire, bien souëfvement, voulant appayser l'ennuy auquel elle estoit; mais au contraire, toute espleurée, elle ne sceut prendre aucune complaysance, ny en leur doulce parolle, ny en la splendeur de leurs habicts, ny en la grace toute celeste de leur maintien, ny en la beauté toute aymable de leur visage, ains toute couverte de larmes, *ils m'ont enlevé mon Seigneur*, disoit-elle, *et je ne sçay où ils l'ont mis :* et se retournant, *elle void son doulx Sauveur* (Joan. 20), mais en forme de jardinier, dont son cœur ne se peut contenter; car, toute pleyne de l'amour de la mort de son maistre, elle ne veut point de fleurs ny par consequent de jardinier : elle a dedans son cœur la croix, les clouds, les espines; elle cherche son crucifié. Hé! mon cher maistre jardinier, dit-elle, si vous aviez peut-estre point planté mon bien-aymé Seigneur trespassé comme un lys froissé et fané entre vos fleurs; *dites-le-moy vistement, et moy je l'emporteray*. Mais il ne l'appelle pas plutost par son nom, que toute fonduë en playsir : *Hé, Dieu*, dit-elle, *mon Maistre!* Rien, certes, ne la peut assouvir : elle ne sçauroit se playre avec les anges, non pas mesme

avec son Sauveur, s'il ne paroist en la forme en laquelle il luy avoit ravy son cœur. Les Mages ne peuvent se complayre, ny en la beauté de la ville de Hierusalem, ny en la magnificence de la Cour d'Herodes, ny en la clarté de l'estoile; leur cœur cherche la petite spelonque[1] et le petit enfant de Bethleem (Matth. 2). La mere de belle dilection, et l'Espoux de tres-sainct amour ne se peuvent arrester entre les parens et amys; ils vont tousjours *en douleur cherchant* l'unique object de leur complaysance. Le desir d'aggrandir la saincte complaysance retranche tout autre playsir, pour plus fortement prattiquer celuy auquel la divine bienveuillance l'excite.

Or, pour encore mieux magnifier ce souverain Bien-aymé, l'ame va tousjours *cherchant la face d'iceluy :* c'est-à-dire, avec une attention tousjours plus soigneuse et ardente, elle va remarquant toutes les particularitez des beautez et perfections qui sont en luy, faysant un progrez continuel en ceste doulce recherche des motifs qui la puissent perpetuellement presser de se playre de plus en plus en l'incompréhensible bonté qu'elle ayme. Ainsi David cotte par le meneu les œuvres et merveilles de Dieu en plusieurs de ses psalmes celestes; et l'amante sacrée arrange és cantiques divins, comme une armée bien ordonnée, toutes les perfections de son Espoux, l'une apres l'autre, pour provocquer son ame à la tres-saincte complaysance, afin de magnifier plus hautement son excellence, et d'assubjettir encore tous les autres esprits à l'amour de son amy tant aymable (Cant. 5).

CHAPITRE VIII.

Comme la saincte bienveuillance produit la loüange du divin Bien-aymé.

L'HONNEUR, mon cher Theotime, n'est pas en celuy que l'on honnore, mais en celuy qui honnore; car, combien de fois arrive-t-il que celuy que nous honnorons n'en sçayt rien, et n'y a seulement pas pensé! combien de fois loüons-nous ceux qui ne nous cognoissent pas ou qui dorment! Et toutefois, selon l'estime commune des hommes et leur ordinaire façon de concevoir, il semble que c'est fayre du bien à quelqu'un, quand on luy fait de l'honneur, et qu'on luy donne beaucoup, quand on luy donne des tiltres et des loüanges; et nous ne faysons pas difficulté de dire qu'une personne est riche d'honneur, de gloire, de resputation, de loüange, encore qu'en verité nous sçachions bien que tout cela est hors de la personne honnorée, et que bien souvent elle n'en reçoit aucune sorte de proffict, suivant ce mot attribué au grand sainct Augustin : O pauvre Aristote! tu es loüé où tu es absent, et tu es bruslé où tu es present. Quel bien revient-il, je vous prie, à Cesar et à Alexandre le Grand de tant de vaynes parolles que plusieurs vaynes ames employent à leur loüange?

Dieu, comblé d'une bonté qui surmonte toute loüange et tout honneur, ne reçoit aucun advantage ny surcroist de bien pour toutes

[1] Caverne.

les benedictions que nous luy donnons; il n'en est ny plus riche, ny plus grand, ny plus content, ny plus heureux : car son heur, son contentement, sa grandeur et ses richesses, ne sont ny ne peuvent estre que la divine infinité de sa bonté. Toutesfois, parce que, selon nostre apprehension ordinaire, l'honneur est estimé l'un des plus grands effects de nostre bienveuillance envers les autres, et que par iceluy non-seulement nous ne presupposons point d'indigence en ceux que nous honnorons, mais plûtost nous protestons qu'ils abondent en excellence, partant, nous employons ceste sorte de bienveuillance envers Dieu, qui non-seulement l'aggrée, mais la requiert, comme conforme à nostre condition, et si propre pour tesmoigner l'amour respectueux que nous luy devons, que mesme il nous a ordonné de luy rendre et rapporter tout honneur et gloire.

Ainsi doncques l'ame qui a prins une grande complaysance en l'infinie perfection de Dieu, voyant qu'elle ne peut luy souhaicter aucun aggrandissement de bonté, parce qu'il en a infinyment plus qu'elle ne peut desirer, ny mesme penser, elle desire au moins que son nom soit beny, exalté, loüé, honnoré et adoré de plus en plus; et commençant par son propre cœur, elle ne cesse point de le provocquer à ce sainct exercice, et comme une avette sacrée, elle va voletant çà et là sur les fleurs des œuvres et excellences divines, recueillant d'icelles une doulce varieté de complaysances, desquelles elle fait naistre et compose le miel celeste de benedictions, loüanges et confessions honnorables, par lesquelles, autant qu'elle peut, elle magnifie et glorifie le nom de son bien-aymé, à l'imitation du grand psalmiste, qui, ayant environné et comme parcouru en esprit les merveilles de la divine bonté, immoloit sur l'autel de son cœur l'hostie mystique des eslans de sa voix, par cantiques et psalmes d'admiration et benediction.

Mon cœur volant çà et là
Des aisles de sa pensée,
Ravy d'admiration,
D'une voix haut eslancée,
Un sacrifice immola,
Sur la harpe bien sonnée,
Chantant benediction
Au Seigneur Dieu de Sion (*Psal.* 26).

Mais ce desir de loüer Dieu que la saincte bienveuillance excite en nos cœurs, Theotime, est insatiable; car l'ame qui en est touschée voudroit avoir des loüanges infinies pour les donner à son bien-aymé, parce qu'elle void que ses perfections sont plus qu'infinies : si que, se treuvant bien esloignée de pouvoir satisfaire à son souhaict, elle fait des extresmes efforts d'affection pour en quelque sorte loüer ceste bonté toute loüable; et ces efforts de bienveuillance s'aggrandissent admirablement par la complaysance : car, à mesure que l'ame treuve Dieu bon, savourant de plus en plus la suavité d'iceluy, et se complaysant en son infinie beauté, elle voudroit aussi relever plus hautement les loüanges et benedictions qu'elle luy donne. Or, à mesure aussi que l'ame s'eschauffe à loüer la doulceur incomprehensible de Dieu, elle aggrandit et dilate la complaysance qu'elle prend en icelle, et par cest aggrandissement

elle s'anime de plus fort à la loüange; de sorte que l'affection de complaysance et celle de loüange, par ces reciproques poussemens et mutuelles inclinations qu'elles font l'une à l'autre, s'entre-donnent des grands et continuels accroissemens.

Ainsi les rossignols se complaysent tant en leur chant, au rapport de Pline, que, pour ceste complaysance, quinze jours et quinze nuicts durant, ils ne cessent jamais de gazoüiller, s'efforçant de tousjours mieux chanter à l'envy les uns des autres : de sorte que, lorsqu'ils se desgoisent le mieux, ils y ont plus de complaysance, et cest accroissement de complaysance les porte à fayre les plus grands efforts de mieux gringotter, augmentant tellement leur complaysance par leur chant, et leur chant par leur complaysance, que maintesfois on les void mourir, et leur gosier esclatter à force de chanter : oyseaux dignes du beau nom de Philomele, puisqu'ils meurent ainsi en l'amour et pour l'amour de la melodie.

O Dieu! mon Theotime, que le cœur ardemment pressé de l'affection de loüer son Dieu reçoit une douleur grandement delicieuse et une doulceur grandement douloureuse, quand, apres mille efforts de loüange, il se treuve si court! Helas! il voudroit, ce pauvre rossignol, tousjours plus hautement lancer ses accens et perfectionner sa melodie, pour mieux chanter les benedictions de son cher bien-aymé. A mesure qu'il loüe, il se playst à loüer, et à mesure qu'il se playst à loüer, il se deplayst de ne pouvoir encore mieux loüer; et pour se contenter au mieux qu'il peut en ceste passion, il fait toutes sortes d'efforts, entre lesquels il tombe en langueur, comme il advenoit au tres-glorieux sainct François, qui, emmy les playsirs qu'il prenoit à loüer Dieu et chanter ses cantiques d'amour, jettoit une grande affluence de larmes, et laissoit souvent tomber de foiblesse ce que pour alors il tenoit en main, demeurant comme un sacré Philomele à cœur failly, et perdant souvent le respirer, à force d'aspirer aux loüanges de celuy qu'il ne pouvoit jamais assez loüer.

Mais oyez une similitude aggreable sur ce subjet, tirée du nom que ce sainct amoureux donnoit à ses religieux; car il les appelloit *cygales*, à rayson des loüanges qu'ils rendoient à Dieu emmy la nuict. Les cygales, Theotime, ont leur poictrine pleyne de tuyaux, comme si elles estoient des orgues naturelles, et pour mieux chanter, elles ne vivent que de la rosée, laquelle elles ne tirent pas par la bouche, car elles n'en ont point, ains la succent par une petite languette qu'elles ont au milieu de l'estomach, par laquelle elles jettent aussi tous leurs sons avec tant de bruict, qu'elles semblent n'estre que voix. Or, l'amant sacré est comme cela; car toutes les facultez de son ame sont autant de tuyaux qu'il a en sa poictrine pour resonner les cantiques et loüanges du bien-aymé : sa devotion, au milieu de toutes, est la langue de son cœur, selon sainct Bernard, par laquelle il reçoit la rosée des perfections divines, les succant et attirant à soy comme son aliment, par la tres-saincte complaysance qu'il y prend; et par ceste mesme langue de devotion, il fait toutes ses voix d'orayson, de loüange, de cantiques, de psalmes, de benedictions, selon le tesmoignage d'une des plus insignes cygales spirituelles qui ayt jamais esté ouye, laquelle chantoit ainsi :

Beny Dieu, sainctement poussée,
O mon ame, et vous mes esprits
Que je n'aye aucune pensée
Ny force au dedans ramassée,
Qui du Seigneur tayse le prix (*Ps.* 102).

Car n'est-ce pas comme s'il eust dit : Je suis une cygale mystique; mon ame, mes esprits, mes pensées et toutes les facultez qui sont ramassées au dedans de moy, sont orgues : ô! qu'à jamais tout cela benysse le nom et retentisse les loüanges de mon Dieu!

Ma bouche à jamais sera pleyne
Du bruict de sa gloire hautaine,
Et n'aura bien qu'à le chanter :
La troupe d'ennuys oppressée,
Humble de cœur et de pensée
Prendra playsir à m'escouter (*Ps.* 33).

CHAPITRE IX.

Comme la bienveuillance nous fait appeller toutes les creatures à la loüange de Dieu.

Le cœur atteint et pressé du desir de loüer plus qu'il ne peut la divine bonté, apres divers efforts sort, maintesfois de soy-mesme, pour convier toutes les creatures à le secourir en son dessein : comme nous voyons avoir fait les trois enfans en la fournaise, en cest admirable cantique de benedictions, par lequel ils excitent tout ce qui est au ciel, en la terre et sous terre, à rendre graces à Dieu eternel, en le loüant et benissant souverainement (Dan. 3). Ainsi le glorieux psalmiste, tout esmeu de la passion sainctement desreglée qui le portoit à loüer Dieu, va sans ordre, sautant du ciel à la terre et de la terre au ciel, appellant pesle-mesle les anges, les poissons, les monts, les eaux, les dragons, les oyseaux, les serpens, le feu, la gresle, les broüillards, assemblant par ses souhaicts toutes les creatures, afin que toutes ensemble s'accordent à magnifier pieusement leur Createur, les unes celebrant elles-mesmes les divines loüanges, et les autres donnant le subjet de le loüer par les merveilles de leurs differentes proprietez, lesquelles manifestent la grandeur de leur facteur : si que ce divin psalmiste royal, ayant composé une grande quantité de psalmes avec ceste inscription, *loüez Dieu*, apres avoir discouru parmy toutes les creatures pour leur fayre les sainctes semonces de benyr la Majesté celeste, et parcouru une grande varieté de moyens et instrumens propres à la celebration des loüanges de ceste eternelle bonté, enfin, comme tombant en deffaillance d'haleyne, il conclud toute sa sacrée psalmodie par cest eslan : *Tout esprit loüe le Seigneur* (Ps. 150), c'est-à-dire, tout ce qui a vie, ne vive ny ne respire que pour benir le Createur, selon l'encouragement qu'il avoit donné ailleurs :

Sus donc, d'une bouche animée,
Celebrons tous la renommée
De l'Eternel, à qui mieux mieux.
Nostre voix ensemble meslée
Bien haut sur la vouste estoilée
Esleve son nom glorieux (*Ps.* 33).

Ainsi le grand sainct François chanta le cantique du soleil et cent autres excellentes benedictions, pour invocquer les creatures à venir ayder son cœur tant allangoury, de quoy il ne pouvoit à son gré loüer le cher Sauveur de son ame. Ainsi la celeste Espouse, se sentant presque esvanoüie entre les violens essays qu'elle faysoit de benir et magnifier le bien-aymé Roy de son cœur : *Hé?* crioit-elle à ses compaignes, *ce divin Espoux m'a menée par la contemplation en ses celliers à vin*, me faysant savourer les delices incomparables des perfections de son excellence ; et je me suis tellement destrempée et sainctement enyvrée par la complaysance que j'ay prinse en cest abysme de beauté, que mon ame va *languissante*, blessée d'un desir amoureusement mortel, qui me presse de loüer à jamais une si eminente bonté. Helas! venez, je vous supplie, au secours de mon pauvre cœur qui va tout maintenant definir; *soustenez-le, de grace, et l'appuyez de toutes fleurs; confortez-le et l'environnez de pommes : autrement il tombe pasmé* (Cant. 2).

La complaysance tire les suavitez divines dedans le cœur, lequel se remplit si ardemment qu'il en est tout esperdu. Mais l'amour de bienveuillance fait sortir nostre cœur de soy-mesme, et le fait exhaler en vapeurs de parfums delicieux, c'est-à-dire, en toute sorte de sainctes loüanges; et n'en pouvant neantmoins tant pousser comme il desireroit : O dit-il, que toutes les creatures viennent contribuer les *fleurs* de leurs benedictions, les *pommes* de leurs actions de graces, de leurs honneurs et de leurs adorations, afin que de toutes parts on sente les odeurs respanduës à la gloire de celuy duquel l'infinie doulceur surpasse tout honneur, et que nous ne pouvons jamais bien dignement magnifier.

C'est ceste divine passion qui fait tant fayre de predications, qui fait passer en tant de hazards les Xavier, les Berzée, les Anthoine, ceste multitude de Jesuites, de Capucins et de religieux et autres ecclesiastiques de toutes sortes, és Indes, au Japon, en Maraignan, afin de fayre cognoistre, recognoistre et adorer le nom sacré de Jesus emmy ces grands peuples. C'est ceste passion saincte qui fait tant escrire de livres de pieté, tant fonder d'eglises, d'autels, de maysons pieuses, et en somme, qui fait veiller, travailler et mourir tant de serviteurs de Dieu entre les flammes du zele qui les consume et devore.

CHAPITRE X.

Comme le desir de loüer Dieu nous fait aspirer au ciel.

L'AME amoureuse, voyant qu'elle ne peut assouvir le desir qu'elle a de loüer son bien-aymé, tandis qu'elle vid entre les miseres de ce monde, et sçachant que les loüanges qu'on rend au ciel à la divine bonté se chantent d'un air incomparablement plus aggreable : O Dieu! dit-elle, que les loüanges respanduës par ces bien-heureux esprits devant le throsne de mon Roy celeste sont loüables, que leurs benedictions sont dignes d'estre benistes! O que de bonheur d'ouyr ceste melodie de la tres-saincte eternité, en laquelle, par une tres-souëfve rencontre de voix dissemblables et de tons dispareils, se font ces admirables accords ésquels toutes les parties advançant les unes sur les autres par une suitte continuelle et in-

comprehensible lyaison de chasses, en entend de toutes parts retentir des perpetuels *alleluya!*

Voix, pour leur esclat, comparées aux *tonnerres,* aux trompettes, au *bruict des vagues* de la mer agitée; mais voix qui aussi, pour leur incomparable doulceur et suavité, sont comparées à la melodie des *harpes* delicatement et delicieusement sonnées par la main des plus excellens joueurs (Apoc. 14); et voix qui toutes s'accordent à dire le joyeux cantique paschal : *Alleluya, loüez Dieu, amen, loüez Dieu.* Car sçachez, Theotime, *qu'une voix sort du throsne* divin, qui ne cesse de crier aux heureux habitans de la glorieuse Hierusalem celeste : Dites à Dieu loüange, ô vous qui estes *ses serviteurs et qui le craignez, grands et petits.* A quoy toute ceste multitude innombrable des saincts, les chœurs des anges et les chœurs des hommes assemblez, respond chantant de toute sa force : *Alleluya, loüez Dieu* (*Ibid.* 19). Mais quelle est ceste voix admirable qui, sortant du throsne divin, annonce les *alleluya* aux esleus, sinon la tres-saincte complaysance, laquelle estant receuë dedans l'esprit, leur fait ressentir la doulceur des perfections divines, ensuitte de laquelle nayst en eux l'amoureuse bienveuillance, source vive des loüanges sacrées? Ainsi, par cest effect, la complaysance procedant du throsne, vient intimer les grandeurs de Dieu aux bien-heureux, et la bienveuillance les excite à respandre reciproquement devant le throsne les parfums de loüange. C'est pourquoy, par maniere de response, ils chantent eternellement *alleluya*, c'est-à-dire, *loüez Dieu.* La complaysance vient du throsne dans le cœur, et la bienveuillance va du cœur au throsne.

O que ce temple est aymable, où tout retentit en loüange? Que de doulceur à ceux qui vivent en ce sacré sejour, où tant de philomeles et rossignols celestes chantent avec ceste saincte contention d'amour les cantiques d'eternelle suavité!

Le cœur doncques qui ne peut en ce monde ny chanter, ny ouyr les loüanges divines à son gré, entre en des playsirs nonpareils d'estre deslivré des lyens de ceste vie pour aller en l'autre où on loüe si parfaictement le Bien-aymé celeste; et ces desirs s'estant ainsi emparez du cœur se rendent quelquesfois si puissans et pressans dans la poictrine des amans sacrez, que bannissant tous autres desirs, ils mettent en degoust toutes choses terrestres, et rendent l'ame toute allangourie et malade d'amour : voire mesme, ceste saincte passion passe aucune fois si advant, que, si Dieu le permet, on en meurt.

Ainsi ce glorieux et seraphique amant sainct François, ayant longuement esté travaillé de ceste forte affection de loüer Dieu, enfin, en ses dernieres années, apres qu'il eust asseurance, par une tres-speciale revelation, de son salut eternel, il ne pouvoit contenir sa joye, et s'alloit de jour en jour consumant, comme si sa vie et son ame se fust evaporée, ainsi que l'encens, sur le feu des ardens desirs qu'il avoit de voir son maistre pour le loüer incessamment : en sorte que, ces ardeurs prenant tous les jours des nouveaux accroissemens, son ame sortit de son corps par un eslan qu'elle fit vers le ciel; car la divine Providence voulust qu'il mou-

rust en prononçant ces sacrées parolles : *Hé! tirez hors de ceste prison mon ame, ô Seigneur, afin que je benisse vostre nom; les justes m'attendent jusques à ce que vous me rendiez ma tranquillité desirée* (Ps. 141). Theotime, voyez de grace cest esprit, qui, comme un celeste rossignol, enfermé dans la cage de son corps, dans laquelle il ne peut chanter à souhaict les benedictions de son eternel amour, sçayt qu'il gazouilleroit et prattiqueroit mieux son beau ramage, s'il pouvoit gaigner l'air, pour joüyr de sa liberté et de la société des autres philomeles, entre les gayes et florissantes collines de la contrée bien-heureuse. C'est pourquoy il exclame: Helas! ô Seigneur de ma vie, hé! par vostre bonté toute doulce, deslivrez-moy, pauvre que je suis, de la cage de mon corps, retirez-moy de ceste petite prison, afin qu'affranchy de cest esclavage, je puisse voler où mes chers compaignons m'attendent, là-haut au ciel, pour me joindre à leurs chœurs et m'environner de leur joye. Là, Seigneur, allyant ma voix aux leurs, je feray avec eux une doulce harmonie d'airs et d'accens delicieux, chantant, loüant et benissant vostre misericorde. Cest admirable sainct, comme un orateur qui veut finir et conclurre tout ce qu'il a dit par quelque courte sentence, mit ceste heureuse fin à tous ses souhaicts et desirs, desquels ces parolles furent l'abregé. Parolles auxquelles il attacha si fortement son ame qu'il expira en les souspirant. Mon Dieu, Theotime, quelle doulce et chere mort fut celle-cy! mort heureusement amoureuse, amour sainctement mortel.

CHAPITRE XI.

Comme nous prattiquons l'amour de bienveuillance ès louanges que nostre Redempteur et sa Mère donnent à Dieu.

Nous allons doncques montant en ce sainct exercice de degré en degré, par les creatures que nous invitons à loüer Dieu, passant des insensibles aux raysonnables et intellectuelles, et de l'Eglise militante à la triomphante, en laquelle nous nous relevons entre les anges et les Saincts, jusques à ce qu'au-dessus de tous, nous ayons rencontré la tres-saincte Vierge, laquelle, d'un air incomparable, loüe et magnifie la Divinité plus hautement, plus sainctement et plus delicieusement que tout le reste des creatures ensemble ne sçauroit jamais fayre.

Estant, il y a deux ans, à Milan, où la veneration des recentes memoires du grand archevesque sainct Charles m'avoit attiré avec quelques-uns de nos ecclesiastiques, nous ouysmes en diverses eglises plusieurs sortes de musiques; mais, en un monastere de filles, nous ouysmes une religieuse, de laquelle la voix estoit si admirablement delicieuse, qu'elle seule respandoit incomparablement plus de suavité dans nos esprits qui ne fit tout le reste ensemble, qui quoyqu'excellent, sembloit neantmoins n'estre fait que pour donner lustre et rehausser la perfection et l'esclat de ceste voix unique. Ainsi, Theotime, entre tous les chœurs des hommes et tous les chœurs des anges, on entend ceste voix hautaine de la Tres-Saincte Vierge, qui, relevée au-dessus de tout, rend plus de

loüange à Dieu que le reste des creatures. Aussi le Roy celeste la convie tout particulierement à chanter : *Monstre-moy ta face*, dit-il, *ô ma bien-aymée : que ta voix sonne à mes aureilles*; *car ta voix est toute doulce*, *et ta face toute belle* (Cant. 2).

Mais ces loüanges, que ceste *Mere* d'honneur et *de belle dilection* avec toutes les creatures ensemble, donne à la Divinité, quoyqu'excellentes et admirables, sont neantmoins si infinyment inferieures au merite infiny de la bonté de Dieu, qu'elles n'ont aucune proportion avec iceluy; et partant, quoyqu'elles contentent grandement la sacrée bienveuillance que le cœur amant a pour son bien-aymé, si est-ce qu'elles ne l'assouvissent pas. Il passe doncques plus advant, et invite le Sauveur de loüer et glorifier son Pere eternel de toutes les benedictions que son amour filial luy peut fournir. Et lors, Theotime, l'esprit arrive en un lieu de silence : car, nous ne sçavons plus fayre autre chose qu'admirer. O quel cantique du Fils pour le Pere! ô que ce cher bien-aymé *est beau entre tous les enfans des hommes!* ô que sa voix est doulce, comme procedant des *levres sur lesquelles la plenitude de la grace est respanduë* (Ps. 44). Tous les autres sont parfumez; mais luy, il est le parfum mesme : les autres sont embausmez; mais luy, il est le *bausme respandu*. Le Pere eternel reçoit les loüanges des autres comme senteurs de fleurs particulieres; mais, au sentir des benedictions que le Sauveur luy donne, il s'escrie sans doubte : *O voicy l'odeur des loüanges de mon Fils, comme l'odeur d'un champ pleyn de fleurs que j'ay beny* (Gen. 27). Ouy, mon cher Theotime, toutes les benedictions que l'Eglise militante et triomphante donne à Dieu, sont benedictions angeliques et humaines : car, si bien elles s'addressent au Createur, toutesfois elles procedent de la creature; mais celles du Fils, elles sont divines, car elles ne regardent pas seulement Dieu comme les autres, ains elles proviennent de Dieu, car le Redempteur est vray Dieu : elles sont divines, non-seulement quant à leur fin, mais quant à leur origine; divines, parce qu'elles tendent à Dieu, Dieu provocque l'ame, et donne la grace requise pour la production des autres loüanges; mais celles du Redempteur, luy qui est Dieu, les produict luy-mesme : c'est pourquoy elles sont infinies.

Celuy qui, le matin, ayant ouy assez longuement entre les bocages voysins un gazoüillement aggreable d'une grande quantité de serins, linottes, chardonnets et autres tels meneus oyseaux, entendroit enfin un maistre rossignol, qui, en parfaicte melodie, rempliroit l'air et l'aureille de son admirable voix, sans doubte qu'il prefereroit ce seul chantre boscager à toute la troupe des autres. Ainsi, apres avoir ouy toutes les loüanges que tant de differentes creatures, à l'envy les unes des autres, rendent unanimement à leur Createur, quand enfin on escoute celle du Sauveur, on y treuve une certaine infinité de merite, de valeur, de suavité, qui surmonte toute esperance et attente du cœur; et l'ame alors, comme resveillée d'un profond sommeil, est tout à coup ravie par l'extremité de la doulceur de telle melodie.

Hé, je l'entens : ô la voix, *la voix de mon bien-aymé!* voix reyne de toutes les voix, voix au prix de laquelle les autres ne sont qu'un muet et morne silence. Voyez comme ce cher amy s'eslance! *le*

voicy qui vient tressaillant és plus hautes montaignes, oultre-passant les collines : sa voix retentit au-dessus des seraphins et de toute creature. Il a la vuë de *chevreuil* pour penetrer plus advant que nul autre en la beauté de l'object sacré qu'il veut loüer ; il ayme la melodie de la gloire et loüange de son Pere plus que tous : c'est pourquoy il fait des tressaillemens, des loüanges et benedictions au-dessus de tous. Tenez, *le voylà*, ce divin amour du bien-aymé, comme *il est derriere la paroy* de son humanité ; voyez qu'il se fait entrevoir par les playes de son corps et l'ouverture de son flanc, *comme par les fenestres et comme par un treillis au travers duquel il nous regarde* (Cant. 2).

Ouy certes, Theotime, l'amour divin, assis sur le cœur du Sauveur comme sur un throsne royal, regarde par la fente de son costé percé tous les cœurs des enfans des hommes ; car ce cœur, estant le roy des cœurs, tient tousjours ses yeux sur les cœurs. Mais comme ceux qui regardent au travers des treillis voyent et ne sont qu'entreveus, ainsi le divin amour de ce cœur, ou plutost ce cœur du divin amour, void tousjours clairement les nostres et les regarde des yeux de sa dilection, mais nous ne le voyons pas pourtant, seulement, nous l'entrevoyons. Car, ô Dieu, si nous le voyions ainsi qu'il est, nous mourrions d'amour pour luy, puisque nous sommes mortels, comme luy-mesme mourut pour nous, tandis qu'il estoit mortel, et comme il en mourroit encore, si maintenant il n'estoit immortel. O si nous oyions ce divin cœur, comme il chante d'une voix d'infinie doulceur le cantique de loüange à la Divinité ? Quelle joye, Theotime, quels efforts de nos cœurs pour se lancer, afin de les tousjours ouyr ! Il nous y semond, certes, ce cher amy de nos ames : *Sus, leve-toy*, dit-il, sors de toy-mesme, prends le vol vers moy, *ma colombe, ma tres-belle*, en ce celeste sejour où toutes choses sont joye, et ne respirent que loüanges et benedictions. Tout y *fleurit*, tout y respand de la doulceur et du parfum : les *tourterelles*, qui sont les plus sombres de tous les oyseaux, y *resonnent* neantmoins leur ramage. Viens, ma bien-aymée toute chere ; et pour me voir plus clairement, viens és mesmes fenestres par lesquelles je te regarde : viens considerer mon cœur *en la caverne* de l'ouverture de mon flanc qui fut faite lorsque mon corps comme une mayson reduicte en *masures*, fut si piteusement demolie sur l'arbre de la croix ; *viens et me monstre ta face*. Hé ! je la voy maintenant sans que tu me la monstres, mais alors je la verray, et tu me la monstreras, car tu verras que je te voy : *fay que j'escoute ta voix*, car je la veux allyer avec la mienne ; ainsi *ta face* sera belle, *et ta voix tres-aggreable*. O quelle suavité à nos cœurs, quand nos voix, unies et meslées avec celle du Sauveur, participeront à l'infinie doulceur des loüanges que ce Fils bien-aymé rend à son Pere eternel.

CHAPITRE XII.

De la souveraine loüange que Dieu se donne à soy-mesme, et de l'exercice de bienveuillance que nous faysons en icelle.

Toutes les actions humaines de nostre Sauveur sont infinies en valeur et en merite, à rayson de la personne qui les produict, qui est un mesme Dieu avec le Pere et le Sainct-Esprit; mais elles ne sont pas pourtant de nature et essence infinie : car, tout ainsi qu'estant en une chambre, nous ne recevons pas la lumiere selon la grandeur de la clarté du soleil qui la respand, mais selon la grandeur de la fenestre par laquelle il la communique, de mesme les actions humaines du Sauveur ne sont pas infinies, bien qu'elles soyent d'infinie valeur, d'autant qu'encore que la personne divine les fasse, elle ne les fait pas toutesfois selon l'estenduë de son infinité, mais selon la grandeur finie de son humanité par laquelle elle les fait. De sorte que, comme les actions humaines de nostre doulx Sauveur sont infinies en comparayson des nostres, aussi sont-elles finies en comparayson de l'essentielle infinité de la Divinité : elles sont d'infinie valeur, estime et dignité, parce qu'elles procedent d'une personne qui est Dieu; mais elles sont d'essence et nature finie, parce que Dieu les fait selon sa nature et substance humaine, qui est finie. La loüange doncques qui part du Sauveur, en tant qu'il est homme, n'estant pas de tout poinct infinie, elle ne peut correspondre de toutes parts à la grandeur infinie de la Divinité à laquelle elle est destinée.

C'est pourquoy, apres le premier ravissement d'admiration qui nous saysit quand nous avons rencontré une loüange si glorieuse, comme est celle que le Sauveur donne à son Pere, nous ne laissons pas de recognoistre que la divinité est encore infinyment plus loüable, qu'elle ne peut estre loüée, ny par toutes les creatures, ny par l'humanité mesme du Fils eternel.

Si quelqu'un loüoit le soleil à cause de sa lumiere, plus il s'esleveroit vers iceluy pour le loüer, plus il le trouveroit loüable, parce qu'il y verroit tousjours plus de splendeur. Que si c'est ceste beauté de la lumiere qui provocque les alloüettes à chanter, comme il est fort probable, ce n'est pas merveille si elles chantent plus clairement à mesure qu'elles volent plus hautement, s'eslevant esgalement en chant et en vol, jusques à tant que ne pouvant presque plus chanter, elles commencent à descendre de ton et de corps, rabaissant petit à petit leur vol comme leur voix. Ainsi, mon Theotime, à mesure que nous montons par bienveuillance vers la Divinité, pour entonner et oüyr ses loüanges, nous voyons qu'il est tousjours au-dessus de toute loüange : et finalement nous cognoissons qu'il ne peut estre loüé selon qu'il merite, sinon par luy-mesme, qui seul peut dignement esgaler sa souveraine bonté par une souveraine loüange.

Alors exclamons : *Gloire soit au Pere, et au Fils, et au Sainct-Esprit.* Et en fin qu'on sçache que ce n'est pas la gloire des loüanges creées que nous souhaictons à Dieu par cest eslan, ains la gloire essentielle et eternelle qu'il a en luy-mesme, par luy-mesme,

de luy-mesme et qui est luy-mesme, nous adjoustons : *Ainsi qu'il l'avoit au commencement, et maintenant, et tousjours ès siecles des siecles. Amen.* Comme si nous disions par souhaict : Qu'à jamais Dieu soit glorifié de la gloire qu'il avoit avant toute creature, en son infinie eternité et eternelle infinité. Pour cela, nous adjoustons ce verset de gloire à chaque psalme et cantique, selon la coustume ancienne de l'eglise Orientale, que le grand sainct Hierosme supplia sainct Damase pape de vouloir establir de deçà en Occident, pour protester que toutes les loüanges humaines et angeliques sont trop basses pour dignement loüer la divine Bonté, et qu'afin qu'elle soit dignement loüée, il faut qu'elle soit sa gloire, sa loüange et sa benediction elle-mesme.

O Dieu ! quelle complaysance, quelle joye a l'ame qui ayme, de voir son desir assouvy, puisque son bien-aymé se loüe, benit et magnifie infinyment soy-mesme ? Mais en ceste complaysance nayst derechef un nouveau desir de loüer, car le cœur voudroit loüer ceste si digne loüange que Dieu se donne à soy-mesme l'en remerciant profondement, et rappellant derechef toutes choses à son secours pour venir avec luy glorifier la gloire de Dieu, benir sa benediction infinie, et loüer sa loüange eternelle : si que, par ce retour et petition de loüange sur loüange, il s'engage entre la complaysance et la bienveuillance en un tres-heureux labyrinthe d'amour, tout abysmé en ceste immense doulceur, loüant souverainement la Divinité, de quoy elle ne peut estre assez loüée que par elle-mesme. Et bien qu'au commencement l'ame amoureuse eust eu quelque sorte de desir de pouvoir assez loüer son Dieu, si est-ce que, revenant à soy, elle proteste qu'elle ne voudroit pas le pouvoir assez loüer, ains demeure en une tres-humble complaysance de voir que la divine Bonté est si tres-infinyment loüable, qu'elle ne peut estre suffisamment loüée que par sa propre infinité.

En cest endroict, le cœur ravy en admiration chante le Cantique du silence sacré :

A vostre divine excellence
On desdie dans Sion
L'hymne d'admiration,
Qui ne chante qu'en silence (*Psal.* 94).

Car ainsi les seraphins d'Isaye adorant Dieu et le loüant, *voilent leurs faces et leurs pieds*, pour confesser qu'ils n'ont nulle suffisance de le bien considerer ny de le bien servir, car les pieds sur lesquels on va representent le service; mais pourtant *ils volent des deux aisles*, par le continuel mouvement de la complaysance et de la bienveuillance, et leur amour prend son repos en ceste doulce inquiettude (Is. 6).

Le cœur de l'homme n'est jamais taut inquietté que quand on empesche le mouvement par lequel il s'estend et resserre continuellement, et jamais si tranquille que quand il a ses mouvemens libres ; de sorte que sa tranquillité est en son mouvement. Or, c'en est de mesme de l'amour des seraphins, et de tous les hommes seraphiques : car il a son repos en son continuel mouvement de complaysance, par lequel il tire Dieu en soy, comme se resserrant, et

de bienveuillance, par lequel il s'estend et jette tout en Dieu. Cest amour doncques voudroit bien voir les merveilles de l'infinie bonté de Dieu, mais il *replie les aisles de ce desir sur son visage*, confessant qu'il n'y peut reüssir. Il voudroit aussi rendre quelque digne service, mais il *replie le desir sur ses pieds*, advoüant qu'il n'en a pas le pouvoir; et ne luy reste que les *deux aisles* de complaysance et bienveuillance avec lesquelles il *vole* et s'eslance vers Dieu.

LIVRE SIXIESME.

DES EXERCICES DU SAINCT AMOUR EN L'ORAYSON

CHAPITRE PREMIER.

Description de la theologie mystique, qui n'est autre chose que l'orayson.

Nous avons deux principaux exercices de nostre amour envers Dieu, l'un affectif et l'autre effectif, ou, comme dit sainct Bernard, actif. Par celuy-là nous affectionnons Dieu et ce qu'il affectionne; par celuy-cy nous servons Dieu, et faysons ce qu'il nous ordonne. Celuy-là nous joinct à la bonté de Dieu, celuy-cy nous fait executer sa volonté. L'un nous remplit de complaysance, de bienveuillance, d'eslans, de souhaicts, de souspirs et d'ardeurs spirituelles, nous faysant prattiquer les sacrées infusions et meslanges de nostre esprit avec celuy de Dieu; l'autre respand en nous la solide resolution, la fermeté de courage et l'inviolable obeyssance requise pour effectuer les ordonnances de la volonté de Dieu, et pour souffrir, aggreer, appreuver et embrasser tout ce qui provient de son bon playsir. L'un nous fait playre en Dieu, l'autre nous fait playre à Dieu. Par l'un nous concevons, par l'autre nous produisons. Par l'un, *nous mettons Dieu sur nostre cœur*, comme un estendart d'amour auquel toutes nos affections se rangent; par l'autre, nous le *mettons sur nostre bras*, comme une espée de dilection par laquelle nous faysons tous les exploits des vertus.

Or, le premier exercice consiste principalement en l'orayson, en laquelle se passent tant de divers mouvemens interieurs, qu'il est impossible de les exprimer tous, non-seulement à cause de leur quantité, mais aussi à rayson de leur nature et qualité, laquelle estant spirituelle, ne peut estre que grandement desliée et presque imperceptible à nos entendemens. Les chiens les plus sages et les mieux dressez tombent souvent en deffaut, perdant la piste et le sentiment, pour la varieté des ruses dont les cerfs usent, faysant les horvaris, donnant le change et prattiquant mille malices pour s'eschapper devant la meute, et nous perdons souvent de vuë et de cognoissance nostre propre cœur, en l'infinie diversité des mouvemens par lesquels il se tourne en tant de façons, et avec une si grande promptitude, qu'on ne peut discerner ses erres.

Dieu seul est celuy qui, par son infinie science, void, sonde et penetre tous les tours et contours de nos esprits : *il entend nos pensées de loin, il treuve tous nos sentiers, faufilans et detours ; sa science en est admirable, elle prevaut au-dessus de nostre capacité, et nous n'y pouvons atteindre* (Ps. 138). Certes, si nos esprits vouloient fayre retour sur eux-mesmes, par les reflechissemens et replys de leurs actions, ils entreroient en des labyrinthes esquels ils perdroient sans doubte l'issuë, et ce seroit une attention insupportable de penser quelles sont nos pensées, considerer nos considerations, voir toutes nos vuës spirituelles, discerner que nous discernons, nous ressouvenir que nous nous ressouvenons : ce seroient des entortillemens que nous ne pourrions deffaire. Ce traitté est donc difficile, surtout à qui n'est pas homme de grande orayson.

Nous ne prenons pas icy le mot d'orayson pour la seule priere ou demande de quelque bien, respanduë devant Dieu par les fidelles, comme sainct Bazile la nomme; mais comme sainct Bonaventure, quand il dit que l'orayson, à parler generalement, comprend tous les actes de contemplation, ou comme sainct Gregoire Nyssene, quand il enseignoit que l'orayson est un entretien et conversation de l'ame avec Dieu; ou bien comme sainct Chrysostome, quand il asseure que l'orayson est un devis avec la divine Majesté; ou enfin comme sainct Augustin et sainct Damascene, quand ils disent que l'orayson est une montée ou eslevement de l'esprit en Dieu. Que si l'orayson est un colloque, un devis, ou une conversation de l'ame avec Dieu, par icelle doncques nous parlons à Dieu, et Dieu reciproquement parle à nous; nous aspirons en luy et respirons en luy, et mutuellement, il inspire en nous et respire sur nous.

Mais de quoy devisons-nous en l'orayson? quel est le subjet de nostre entretien? Theotime, on n'y parle que de Dieu : car, de qui pourroit deviser et s'entretenir l'amour, que du bien-aymé? et pour cela l'orayson et la theologie, parce que, comme la theologie speculative a Dieu pour son object mystique ne sont qu'une mesme chose. Elle s'appelle *theologie*, celle-cy aussi ne parle que de Dieu, mais avec trois differences : car, 1° celle-là traitte de Dieu, en tant qu'il est Dieu; et celle-cy en parle, en tant qu'il est souverainement aymable; c'est-à-dire, celle-là regarde la Divinité de la supresme bonté, et celle-cy la supresme bonté de la Divinité. 2° La speculative traitte de Dieu avec les hommes et entre les hommes, la mystique parle de Dieu avec Dieu et en Dieu mesme. 3° La speculative tend à la cognoissance de Dieu, et la mystique à l'amour de Dieu : de sorte que celle-là rend ses escholiers sçavans, doctes et theologiens; mais celle-cy rend les siens ardens, affectionnez, amateurs de Dieu, et Philotées ou Theophiles.

Or, elle s'appelle *mystique*, parce que la conversation y est toute secrette, et ne se dit rien en icelle entre Dieu et l'ame que de cœur à cœur, par une communication incommunicable à tout autre qu'à ceux qui la font. Le langage des amans est si particulier, que nul ne l'entend qu'eux-mesmes. *Je dors,* disoit l'amante sacrée, *et mon cœur veille : hé! voylà que mon bien-aymé me parle* (Cant. 5). Qui eust peu deviner que ceste Espouse, estant endormie, eust neant-

moins devisé avec son Espoux? Mais où l'amour regne, on n'a pas besoin du bruit des parolles exterieures, ny de l'usage des sens, pour s'entretenir et s'entr'ouyr l'un l'autre. En somme, l'orayson et theologie mystique n'est autre chose qu'une conversation, par laquelle l'ame s'entretient amoureusement avec Dieu de sa tres-aymable bonté, pour s'unyr et joindre à icelle.

L'orayson est une *manne* pour l'infinité des gousts amoureux et des precieuses suavitez qu'elle donne à ceux qui en usent : mais elle est *secrette*, parce qu'elle *tombe avant la clarté* d'aucune science, *en la solitude* mentale où l'ame traitte seule à seule avec son Dieu. *Qui est celle-cy*, peut-on dire d'elle, *qui monte par le desert, comme une nuée de parfums, de myrrhe, d'encens et de toutes les poudres du parfumeur* (Cant. 3)? Aussi, le desir du secret l'avoit incitée de fayre ceste explication à son Espoux : *Venez, mon bien-aymé, sortons aux champs, sejournons és villages* (Cant. 7); pour cela l'amante celeste est appellée *tourterelle*, oyseau qui se playst és lieux ombrageux et solitaires, esquels elle ne se sert de son ramage que pour son unique paron, ou le flattant, tandis qu'il est en vie, ou le regrettant apres sa mort. Pour cela, au Cantique, l'Espoux divin et l'Espouse celeste representent leurs amours par un continuel devis; que si leurs amys et amyes parlent par fois emmy leur entretien, ce n'est qu'à la desrobée, et de sorte qu'ils ne troublent point le collocque. Pour cela, la bien-heureuse Mere Therese de Jesus treuvoit plus de proffct au commencement és mysteres où Nostre Seigneur fut plus seul, comme au jardin des Olives, et lorsqu'il fut attendant la Samaritaine; car il luy estoit advis qu'estant seul, il la devoit plutost admettre aupres de luy.

L'amour desire le secret, et quoyque les amans n'ayent rien à dire de secret, ils se playsent toutesfois à le dire secrettement; et c'est en partie, si je ne me trompe, parce qu'ils ne veulent parler que pour eux-mesmes, et disant quelque chose à haute voix, il leur est advis que ce n'est plus pour eux seuls; partie, parce qu'ils ne disent pas les choses communes à la façon commune, ains avec des traicts particuliers et qui ressentent la speciale affection avec laquelle ils parlent. Le langage de l'amour est commun quant aux parolles; mais, quant à la maniere et prononciation, il est si particulier, que nul ne l'entend, sinon les amans. Le nom d'amy estant dit en commun, n'est pas grand chose; mais estant dit à part, en secret, à l'aureille, il veut dire merveille, et à mesure qu'il est dit plus secrettement, sa signification en est plus aymable. O Dieu! quelle difference entre le langage de ces anciens amateurs de la divinité, Ignace, Cyprien, Chrysostome, Augustin, Hilaire, Ephrem, Gregoire, Bernard, et celuy des theologiens moins amoureux! Nous usons de leurs mesmes mots, mais entre eux c'estoient des mots pleyns de chaleur et de la suavité des parfums amoureux : parmy nous ils sont froids et sans aucune senteur.

L'amour ne parle pas seulement par la langue, mais par les yeux, les souspirs et contenances. Ouy mesme, le silence et la taciturnité luy tiennent lieu de parolle. *Mon cœur vous l'a dit, ô Seigneur! ma face vous a cherché : ô Seigneur, je chercheray vostre face* (Ps. 26). *Mes yeux ont deffailly, disant : Quand me consolerez-*

vous (Ps. 118)? *Exaucez ma priere, ô Seigneur, et ma deprecation: escoutez de vos aureilles mes larmes* (Ps. 38). *Que la prunelle de ton œil ne se tayse point*, disoit le cœur desolé des habitans de Hierusalem à leur propre ville (Tren. 2). Voyez-vous, Theotime, que le silence des amans affligez parle de la prunelle des yeux et par les larmes! Certes, en la theologie mystique, c'est le principal exercice, de parler à Dieu et d'ouyr parler Dieu au fond du cœur; et parce que ce devis se fait par de tres-secrettes aspirations et inspirations, nous l'appellons collocque de silence : les yeux parlent aux yeux, et le cœur au cœur et nul n'entend ce qui se dit, que les amans sacrez qui parlent.

CHAPITRE II.

De la meditation, premier degré de l'orayson ou theologie mystique.

Ce mot est grandement en usage dans les sainctes Escritures, et ne veut dire autre chose qu'une attentive et reiterée pensée, propre à produire des affections ou bonnes ou mauvaises. Au premier psalme, l'homme est dit *bien-heureux qui a sa volonté en la loy du Seigneur, et qui meditera en la loy d'iceluy jour et nuict.* Mais au second psalme : *Pourquoy ont fremy les nations et les peuples? Pourquoy ont-ils medité choses vaynes?* La meditation doncques se fait pour le bien et pour le mal. Toutesfois, d'autant qu'en l'Escriture saincte le mot de *meditation* est employé ordinairement pour l'attention que l'on a aux choses divines, afin de s'exciter à les aymer, il a esté, par maniere de dire, canonizé du commun consentement des theologiens, aussi bien que le nom d'*ange* et de *zele*, comme au contraire celuy de *dol* et de *demon* a esté diffamé : si que, maintenant, quand on nomme la meditation, on entend parler de celle qui est saincte, et par laquelle on commence la theologie mystique.

Or, toute meditation est une pensée; mais toute pensée n'est pas une meditation. Maintesfois nous avons des pensées auxquelles nostre esprit s'attache sans dessein ny pretention quelconque, par maniere de simple amusement, ainsi que nous voyons les mousches communes voler çà et là sur les fleurs sans en tirer chose aucune; et ceste espece de pensée, pour attentive qu'elle soit, ne peut porter le nom de *meditation,* ains doit estre simplement appellée *pensée.* Quelquesfois nous pensons attentivement à quelque chose pour apprendre ses causes, ses effects, ses qualitez, et ceste pensée s'appelle *estude*, en laquelle l'esprit fait comme les hannetons qui voletent sur les fleurs et les feuilles indistinctement, pour les manger et s'en nourrir. Mais quand nous pensons aux choses divines, non pour apprendre, mais pour nous affectionner à elles, cela s'appelle *mediter*; et cest exercice, meditation, auquel nostre esprit, non comme une mousche par simple amusement, ny comme un hanneton pour manger et se remplir, mais comme une sacrée avette, va çà et là sur les fleurs des saincts mysteres pour extraire le miel du divin amour.

Ainsi, plusieurs sont tousjours songeans et attachez à certaines pensées inutiles, sans sçavoir presque à quoy ils pensent : et ce qui est admirable, ils n'y sont attentifs que par inadvertance, et voudroient ne point avoir telles cogitations; tesmoin celuy qui disoit : *Mes pensées se sont dissipées, tourmentant mon cœur* (Job. 17). Plusieurs aussi estudient, et, par une occupation tres-laborieuse, se remplissent de vanité, ne pouvant resister à la curiosité : il y en a peu qui s'employent à mediter pour eschauffer leur cœur au sainct amour celeste. En somme, la pensée et l'estude se font de toutes sortes de choses; mais la meditation, ainsi que nous en parlons maintenant, ne regarde que les objects, la consideration desquels nous peut rendre bons et devots : si que la meditation n'est autre chose qu'une pensée attentive, reiterée ou entretenuë volontairement en l'esprit, afin d'exciter la volonté à de sainctes et salutaires affections et resolutions.

La saincte parolle explique, certes, admirablement en quoy consiste la saincte meditation, par une excellente similitude. Ezechias, voulant exprimer en son cantique l'attentive consideration qu'il fait de son mal : *Je crieray*, dit-il, *comme un poussin d'arondelle, et je mediteray comme une colombe* (Is. 38). Car, mon cher Theotime, si jamais vous y avez prins garde, les petits des arondelles ouvrent grandement leur bec quand ils font leur piallement, et au contraire les colombes, entre tous les oyseaux, font leur grommellement à bec clos et enfermé, roulant leur voix dans leur gosier et poictrine, sans que rien en sorte que par maniere de retentissement et resonnement; et ce petit grommellement leur sert esgalement pour exprimer leurs douleurs, comme pour desclarer leurs joyes. Ezechias donc, pour monstrer qu'emmy son ennuy il faysoit plusieurs oraysons vocales : *Je crieray*, dit-il, *comme le poussin de l'arondelle*, ouvrant ma bouche pour pousser devant Dieu plusieurs voix lamentables; et pour tesmoigner, d'autre part, qu'il employoit aussi la saincte orayson mentale : *Je mediteray*, adjouste-il, *comme la colombe*, roulant et contournant mes pensées dedans mon cœur par une attentive consideration, afin de m'exciter à benir et loüer la souveraine misericorde de mon Dieu, qui m'a retiré des portes de la mort, ayant compassion de ma misere. *Ainsi*, dit Isaïe, *nous rugirons ou bruirons comme des ours, et gemirons meditant comme colombes* (Is. 59), le bruict des ours se rapportant aux exclamations par lesquelles on s'escrie en l'orayson vocale, et les gemissemens des colombes à la saincte meditation.

Mais afin que l'on sçache que les colombes ne font pas leur grunement seulement ès occasions de tristesse, ains encore en celles de la joye, l'Espoux sacré, descrivant le printems naturel pour exprimer les graces du printems spirituel : *La voix*, dit-il, *de la tourterelle a esté ouye en nostre terre*, parce qu'au printems la tourterelle commence à s'eschauffer, ce qu'elle tesmoigne par son ramage qu'elle respand plus frequemment; et tost apres : *Ma colombe, monstre-moy ta face; que ta voix resonne à mes aureilles; car ta voix est doulce, et ta face tres-bien-seante et gracieuse* (Cant. 2). Il veut dire, Theotime, que l'ame devote luy est tres-

aggreable, quand elle se presente devant luy, et qu'elle medite, comme la colombe, pour s'eschauffer au sainct amour spirituel. Ainsi celuy qui avoit dit : *Je mediteray comme la colombe*, exprimant sa conception d'une autre sorte : *Je repenseray*, dit-il, *devant vous, ô mon Dieu! toutes mes années en l'amertume de mon ame* (Is. 38); car, mediter et repenser pour exciter les affections n'est qu'une mesme chose. Dont Moyse advertissant le peuple de repenser les faveurs receuës de Dieu, il adjouste ceste rayson: *Afin*, dit-il, *que tu observes ses commandemens, et que tu chemines en ses voies, et que tu le craignes* (Deut. 8). Et Nostre Seigneur mesme fait ce commandement à Josué : *Tu mediteras au livre de la loy jour et nuict, afin que tu gardes et fasses ce qui est escrit en iceluy* (Jos. 1). Ce qu'en l'un des passages est exprimé par le mot de *mediter*, et desclaré en l'autre par celuy de *repenser*. Et pour monstrer que la pensée reiterée et la meditation tend à nous esmouvoir aux affections, resolutions et actions, il est dit en l'un et l'autre passage, qu'il faut repenser et mediter en la loy, pour l'observer et prattiquer. En ce sens, l'Apostre nous exhorte en ceste sorte : *Repensez à celuy qui a receu une telle contradiction des pecheurs, afin que vous ne vous lassiez, manquant de courage* (Heb. 12). Quand il dit : *Repensez*, c'est autant comme s'il disoit : *Meditez*. Mais pourquoy veut-il que nous meditions la saincte passion? Non certes afin que nous devenions sçavans, mais afin que nous devenions patiens et courageux au chemin du ciel. *O comme j'ay chery vostre loy, mon Seigneur!* dit David : *c'est tout le jour ma meditation* (Ps. 118). Il medite en la loy, parce qu'il la cherit; et il la cherit, parce qu'il la medite.

La meditation n'est autre chose que le ruminement mystique requis pour n'estre point immonde, auquel une des devotes bergeres qui suivoient la sacrée Sulamite nous invite, car elle asseure que la saincte doctrine est comme *un vin precieux*, digne non-seulement d'estre *beu* par les pasteurs et docteurs, mais d'estre soigneusement savouré, et par maniere de dire, masché et *ruminé*. *Ton gosier*, dit-elle, *dans lequel se forment les parolles sainctes, est un vin tres-bon, digne de mon bien-aymé, pour estre beu de ses levres, et de ses dents pour estre ruminé* (Cant. 7). Ainsi le bien-heureux Isaac, comme un agneau net et pur, *sortoit devers le soir aux champs pour se retirer* (Gen. 24), conferer et exercer son esprit avec Dieu, c'est-à-dire, prier et mediter.

L'avette va voletant çà et là au printems sur les fleurs, non à l'adventure, mais à dessein; non pour se recreer seulement à voir la gaye diapreure du paysage, mais pour chercher le miel, lequel ayant treuvé elle le succe et s'en charge, puis, le portant dans sa ruche, elle l'accommode artistement en separant la cire, et d'icelle faysant le bornal, dans lequel elle reserve le miel pour l'hyver suivant. Or, telle est l'ame devote en la meditation. Elle va de mystere en mystere, non point à la volée ny pour se consoler seulement à voir l'admirable beauté de ces divins objects, mais destinement et à dessein; pour treuver des motifs d'amour ou de quelque celeste affection; et les ayant treuvez, elle les tire à soy, elle les savoure, elle s'en charge, et les ayant reduicts et colloquez dedans son

cœur, elle met à part ce qu'elle void de plus propre pour son advancement, faysant enfin des resolutions convenables pour le tems de la tentation. Ainsi la celeste amante, comme une abeille mystique, va voletant au Cantique des cantiques, tantost sur les yeux, tantost sur les levres, sur les jouës, sur la chevelure de son bien-aymé, pour en tirer la suavité de mille affections amoureuses, remarquant par le meneu tout ce qu'elle treuve de rare pour cela : de sorte que, toute ardente de la sacrée dilection, elle parle avec luy, elle l'interroge, elle l'escoute, elle souspire, elle aspire, elle l'admire; comme luy de son costé la comble de contentement, l'inspirant, luy touschant et ouvrant le cœur, puis respandant en iceluy des clartez, des lumieres, des doulceurs sans fin, mais d'une façon si secrette, que l'on peut bien parler de ceste saincte conversation de l'ame avec Dieu, comme le sacré texte dit de celle de Dieu avec Moyse : *Que Moyse estant seul sur le coupeau de la montaigne, il parloit à Dieu, et Dieu luy respondoit* (Exod. 19).

CHAPITRE III.

Description de la contemplation, et de la premiere difference qu'il y a entre icelle et la meditation.

THEOTIME, la contemplation n'est autre chose qu'une amoureuse, simple et permanente attention de l'esprit aux choses divines; ce que vous entendrez aysement par la comparayson de la meditation avec elle.

Les petits mouschons des abeilles s'appellent *nymphes* ou *schadons* jusques à ce qu'ils fassent le miel, et lors on les appelle avettes ou *abeilles*. De mesme l'orayson s'appelle *meditation* jusques à ce qu'elle ayt produict le miel de la devotion; apres cela, elle se convertit en *contemplation*. Car, comme les avettes parcourent le paysage de leur contrée pour le picorer çà et là et recueillir le miel, lequel ayant amassé, elles travaillent sur iceluy pour le playsir qu'elles prennent en sa doulceur; ainsi nous meditons pour recueillir l'amour de Dieu, mais l'ayant recueilly nous contemplons Dieu et sommes attentifs à sa bonté, pour la suavité que l'amour nous y fait treuver. Le desir d'obtenir l'amour divin nous fait mediter, mais l'amour obtenu nous fait contempler; car l'amour nous fait treuver une suavité si aggreable en la chose aymée, que nous ne pouvons assouvir nos esprits de la voir et considerer.

Voyez la reyne de Saba, Theotime, comme considerant par le meneu la sagesse de Salomon en ses responses, en la beauté de sa mayson, en la magnificence de sa table, ès logis de ses serviteurs, en l'ordre que tous ceux de sa cour tenoient pour l'exercice de leurs charges, en leurs vestemens et maintiens, en la multitude des holocaustes qu'ils offroient en la mayson du Seigneur, elle demeura toute esprise d'un ardent amour, qui convertit sa meditation en contemplation, par laquelle estant toute ravie hors de soy-mesme, elle dit plusieurs parolles d'extresme contentement. La vuë de tant de merveilles engendra dans son cœur un extresme amour, et cest amour produisit un nouveau desir de voir tousjours plus et joüyr

de la presence de celuy auquel elle les avoit veuës, dont elle s'escrie : *Hé ! que bien-heureux sont les serviteurs qui sont tousjours autour de vous et oyent vostre sapience* (III. Reg. 10). Ainsi nous commençons quelquesfois à manger pour exciter nostre appetit; mais l'appetit estant resveillé, nous poursuivons à manger pour contenter l'appetit. Et nous considerons au commencement la bonté de Dieu pour exciter nostre volonté à l'aymer; mais l'amour estant formé dans nos cœurs, nous considerons ceste mesme bonté pour contenter nostre amour, qui ne se peut assouvyr de tousjours voir ce qu'il ayme. Et en somme, la meditation est mere de l'amour, mais la contemplation est sa fille : c'est pourquoy j'ay dit que la contemplation estoit une attention amoureuse, car on appelle les enfans du nom de leurs peres, et non pas les peres du nom de leurs enfans.

Il est vray, Theotime, que comme l'ancien Joseph fut la couronne et la gloire de son pere, luy donna un grand accroissement d'honneurs et de contentemens, et le fit rajeunir en sa vieillesse; ainsi la contemplation couronne son pere, qui est l'amour, le perfectionne, et luy donne le comble d'excellence. Car, l'amour ayant excité en nous l'attention contemplative, ceste attention fait naistre reciproquement un plus grand et fervent amour, lequel enfin est couronné de perfections, lorsqu'il joüyt de ce qu'il ayme. L'amour nous fait playre en la vuë de nostre bien-aymé, et la vuë du bien-aymé nous fait playre en son divin amour; en sorte que, par ce mutuel mouvement de l'amour à la vuë, et de la vuë à l'amour, comme l'amour rend plus belle la beauté de la chose aymée, aussi la vuë d'icelle rend l'amour plus amoureux et delectable. L'amour, par une imperceptible faculté, fait paroistre la beauté que l'on ayme plus belle; et la vuë pareillement affine l'amour, pour luy fayre treuver la beauté plus aymable : l'amour presse les yeux de regarder tousjours plus attentivement la beauté bien-aymée, et la vuë force le cœur de l'aymer tousjours plus ardemment.

CHAPITRE IV.

Qu'en ce monde l'amour prend sa nayssance, mais non pas son excellence, de la cognoissance de Dieu.

Mais qui a plus de force, je vous prie, ou l'amour pour fayre regarder le bien-aymé, ou la vuë pour le fayre aymer? Theotime, la cognoissance est requise à la production de l'amour : car jamais nous ne saurions aymer ce que nous ne cognoissons pas; et à mesure que la cognoissance attentive du bien s'augmente, l'amour aussi prend davantage de croissance, pourveu qu'il n'y ayt rien qui empesche son mouvement. Mais neantmoins il arrive maintesfois que la cognoissance ayant produict l'amour sacré, l'amour, ne s'arrestant pas dans les bornes de la cognoissance qui est en l'entendement, passe oultre et s'advance bien fort au delà d'icelle; si qu'en ceste vie mortelle nous pouvons avoir plus d'amour que de cognoissance de Dieu : dont le grand sainct Thomas asseure, que souvent les plus simples et les femmes abondent en devotion,

et sont ordinairement plus capables de l'amour divin que les habiles gens et sçavans.

Le fameux abbé sainct André de Verceil, maistre de sainct Anthoine de Padouë, en ses Commentaires sur sainct Denys, repete plusieurs fois que l'amour penetre où la science exterieure ne sçauroit atteindre, et dit que plusieurs evesques ont jadis penetré le mystere de la Trinité, quoyqu'ils ne fussent pas doctes, admirant sur ce propos son disciple sainct Anthoine de Padouë, qui, sans science mondaine, avoit une si profonde theologie mystique, que comme un autre sainct Jean-Baptiste on le pouvoit nommer *lampe luisante et ardente* (Joan. 5). Le bien-heureux frere Gilles, des premiers compaignons de sainct François, dit un jour à sainct Bonaventure : O que vous estes heureux, vous autres doctes! car vous savez maintes choses par lesquelles vous loüez Dieu; mais nous autres idiots, que ferons-nous? Et sainct Bonaventure respondit : La grace de pouvoir aymer Dieu suffit. Mais, mon pere, respliqua frere Gilles, un ignorant peut-il autant aymer Dieu qu'un lettré? Il le peut, dit sainct Bonaventure, ains je vous dy qu'une pauvre simple femme peut autant aymer Dieu qu'un docteur en theologie. Lors frere Gilles, entrant en ferveur, s'escria : O pauvre et simple femme, ayme ton Sauveur, et tu pourras estre autant que frere Bonaventure; et là-dessus il demeura trois heures en ravissement.

La volonté certes ne s'apperçoit pas du bien, que par l'entremise de l'entendement; mais l'ayant une fois apperceu, elle n'a plus besoin de l'entendement pour prattiquer l'amour : car, la force du playsir qu'elle sent ou pretend sentir de l'uuyon à son object, l'attire puissamment à l'amour et au desir de la joüyssance d'iceluy; si que la cognoissance du bien donne la naissance à l'amour, mais non pas la mesure, comme nous voyons que la cognoissance d'une injure esmeut la cholere, laquelle, si elle n'est soudain estouffée, devient presque tousjours plus grande que le subjet ne requiert : les passions ne suivant pas la cognoissance qui les esmeut, mais la laissant bien souvent en arriere, elles s'advancent sans mesure ny limite quelconque devers leur object.

Or, cela arrive encore plus fortement en l'amour sacré, d'autant que nostre volonté n'y est pas appliquée par une cognoissance naturelle, mais par la lumiere de la foy, laquelle, nous asseurant de l'infinité du bien qui est en Dieu, nous donne assez de subjet de l'aymer de tout nostre pouvoir. Nous foüyssons la terre pour treuver l'or et l'argent, employant une peyne presente pour un bien qui n'est encore qu'esperé, de sorte que la cognoissance incertaine nous met en un travail present et reel; puis, à mesure que nous descouvrons la veine de la miniere, nous en cherchons tousjours davantage et plus ardemment. Un bien petit sentiment eschauffe la meute à la queste : ainsi, cher Theotime, une cognoissance obscure environnée de beaucoup de nuages, comme est celle de la foy, nous affectionne infinyment à l'amour de la bonté qu'elle nous fait appercevoir. Or, combien est-il vray, selon que sainct Augustin s'escrioit, que les idiots ravissent les cieux, tandis que les sçavans s'abysment és enfers.

A vostre advis, Theotime, qui aymeroit plus la lumiere, ou l'a-

veugle-nay qui sçauroit tous les discours que les philosophes en font et toutes les loüanges qu'ils luy donnent, ou le laboureur qui, d'une vuë bien claire, sent et ressent l'aggreable splendeur du beau soleil levant? Celuy-là en a plus de cognoissance, et celuy-cy plus de joüyssance; et ceste joüyssance produict un amour bien plus vif et animé, que ne fait la simple cognoissance du discours : car l'experience d'un bien nous le rend infinyment plus aymable que toutes les sciences qu'on en pourrait avoir. Nous commençons d'aymer par la cognoissance que la foy nous donne de la bonté de Dieu, laquelle par apres nous savourons et goustons par l'amour; et l'amour esguise nostre goust, et nostre goust affine nostre amour : si que, comme nous voyons entre les efforts des vens les ondes s'entre-presser et s'eslever plus haut, comme à l'envy, par la rencontre qu'elles font l'une de l'autre; ainsi le goust du bien en rehausse l'amour, et l'amour en rehausse le goust, selon que la divine Sagesse a dit : *Ceux qui me goustent, auront encore appetit; et ceux qui me boivent, seront encore alterez* (Eccli. 24). Qui ayma plus Dieu, je vous prie, ou le theologien Ocham, que quelques-uns ont nommé *le plus subtil des mortels*, ou saincte Catherine de Gennes, femme idiote? Celuy-là le cogneut mieux par science, celle-cy par experience; et l'experience de celle-cy la conduisit bien advant en l'amour seraphique, tandis que celuy-là, avec sa science, demeura bien esloigné de ceste si excellente perfection.

Nous aymons extresmement les sciences avant que nous les sçachions, dit sainct Thomas, par la seule cognoissance confuse et sommaire que nous en avons; et il faut dire de mesme, que la cognoissance de la bonté divine applique nostre volonté à l'amour, mais, depuis que la bonté est en train, son amour va de soy-mesme croissant, par le playsir qu'il sent de s'unyr à ce souverain bien. Avant que les petits enfans ayent tasté le miel et le sucre, on a de la peyne à le leur fayre recevoir en leurs bouches; mais apres qu'ils ont savouré sa doulceur, ils l'ayment beaucoup plus qu'on ne voudroit, et pourchassent esperduëment d'en avoir tousjours.

Il faut neantmoins advoüer que la volonté, attirée par la delectation qu'elle sent en son object, est bien plus fortement portée à s'unyr avec luy, quand l'entendement, de son costé, luy en propose excellemment la bonté; car elle y est alors tirée et poussée tout ensemble, poussée par la cognoissance, tirée par la delectation : si que la science n'est point de soy-mesme contraire, ains est fort utile à la devotion; et, si elles sont joinctes ensemble, elles s'entr'aydent admirablement, quoyqu'il arrive fort souvent que, par nostre misere, la science empesche la naysance de la devotion, d'autant que la science enfle et enorgueillit, et l'orgueil, qui est contraire à toute vertu, est la ruyne totale de la devotion. Certes, l'eminente science des Cyprien, Augustin, Hilaire, Chrysostome, Basile, Gregoire, Bonaventure, Thomas, a non-seulement beaucoup illustré, mais grandement affiné leur devotion; comme reciproquement leur devotion a non-seulement rehaussé, mais extresmement perfectionné leur science.

CHAPITRE V.

Seconde difference entre la meditation et la contemplation.

La meditation considere par le meneu, et comme piece à piece, les objects qui sont propres à nous esmouvoir; mais la contemplation fait une vuë toute simple et ramassée sur l'object qu'elle ayme, et la consideration ainsi unie fait aussi un mouvement plus vif et fort. On peut regarder la beauté d'une riche couronne en deux sortes, ou bien voyant tous ses fleurons et toutes les pierres precieuses dont elle est composée l'une apres l'autre; ou bien, apres avoir consideré ainsi toutes les pieces particulieres, regardant tout l'esmail d'icelles ensemble, d'une seule et simple vuë. La premiere sorte ressemble à la meditation, en laquelle nous considerons, par exemple, les effects de la misericorde divine, pour nous exciter à son amour; mais la seconde est semblable à la contemplation, en laquelle nous regardons d'un seul traict arresté de nostre esprit toute la varieté des mesmes effects, comme une seule beauté composée de toutes ces pieces, qui font un seul brillant de splendeur. Nous comptons en meditant, ce semble, les perfections divines que nous voyons en un mystere; mais en contemplant nous faysons une somme totale. Les compaignes de l'Espouse sacrée luy avoient demandé quel estoit son bien-aymé; et elle leur respond, descrivant admirablement toutes les pieces de sa parfaicte beauté: *Son teinct est blanc et vermeil, sa teste d'or, ses cheveux comme un jetton de fleurs de palmes, non encore du tout espanoüies, ses yeux de colombe, ses joües comme petites tables, planches ou carreaux de jardin, ses levres comme lys, parsemées de toutes odeurs, ses mains annelées de jacinthe, ses jambes comme colomnes de marbre* (Cant. 5). Ainsi va-t-elle meditant ceste souveraine beauté en detail, jusques à ce qu'enfin elle conclud par maniere de contemplation, mettant toutes les beautez en une: *Son gosier* dit-elle, *est tres-souëf, et luy, il est tout desirable : et tel est mon bien-aymé*, *et il est mon cher amy* (*Ibid.*).

La meditation est semblable à celuy qui odore l'œillet, la rose, le rosmarin, le thym, le jasmin, la fleur d'orange, l'un apres l'autre distinctement; mais la contemplation est pareille à celuy qui odore l'eau de senteur composée de toutes ces fleurs : car celuy-cy, en un seul sentiment, reçoit toutes les odeurs unies que l'autre avoit senties divisées et separées, et n'y a point de doubte que ceste unique odeur, qui provient de la confusion de toutes ces senteurs, ne soit elle seule plus souëfve et precieuse que les senteurs desquelles elle est composée, odorées separement l'une apres l'autre. C'est pourquoy le divin Espoux estime tant que sa bien-aymée le regarde *d'un seul œil*, et que sa chevelure soit si bien tressée qu'elle ne semble *qu'un seul cheveu* (Cant. 4). Car qu'est-ce, regarder l'Espoux d'un seul œil, que de le voir d'une simple vuë attentive, sans multiplier les regards? et qu'est-ce, porter ses cheveux ramassez, que de ne point respandre sa pensée en varieté de considerations? O que bienheureux sont ceux qui, apres avoir discouru sur la multitude des motifs qu'ils ont d'aymer Dieu, reduisant tous leurs regards en une

seule vuë et toutes leurs pensées en une seule conclusion, arrestent leur esprit en l'unité de la contemplation, à l'exemple de sainct Augustin et de sainct Bruno, prononçant secrettement en leur ame, par une admiration permanente, ces parolles amoureuses : « O bonté! bonté! ô bonté tousjours ancienne et tousjours nouvelle! » et à l'exemple du grand sainct François, qui, planté sur ses genoüilx en orayson, passa toute la nuict en ces parolles : « O Dieu, vous estes mon Dieu et mon tout, » les inculquant continuellement, au recit du bien-heureux frere Bernard de Quinteval, qui l'avoit ouy de ses aureilles.

Voyez sainct Bernard, Theotime : il avoit medité toute la Passion, piece à piece; puis, de tous les principaux poincts mis ensemble, il en fit un boucquet d'amoureuse douleur, et le mettant sur sa poictrine, pour convertir sa meditation en contemplation, il s'escria : *Mon bien-aymé est un boucquet de myrrhe pour moy* (Cant. 1).

Mais voyez encore plus devotement le Createur du monde, comme, en la creation il alla premierement meditant sur la bonté de ses ouvrages piece à piece separement, à mesure qu'il les voyoit produicts. *Il vid*, dit l'Escriture, *que la lumiere estoit bonne*, *que le ciel et la terre estoient des bonnes choses* (Gen. 1); puis les herbes et plantes, le soleil, la lune et les estoiles, les animaux, et en somme toutes les creatures, ainsi qu'il creoit l'une apres l'autre, jusques à ce qu'enfin, tout l'univers estant accomply, la divine meditation, par maniere de dire, se changea en contemplation : car, regardant toute la bonté qui estoit en son ouvrage d'un seul traict de son œil : *Il vid*, dit Moyse, *tout ce qu'il avoit fait; et tout estoit tres-bon* (*Ibid.*).Les pieces differentes, considerées separement par maniere de meditation, estoient bonnes; mais regardées d'une vuë toutes ensemble, par forme de contemplation, elles furent treuvées tres-bonnes : comme plusieurs ruisseaux qui, s'unissant, font une riviere qui porte des plus grandes charges que la multitude des mesmes ruisseaux separez n'ont sceu fayre.

Apres que nous avons esmeu une grande quantité de diverses affections pieuses, par la multitude des considerations dont la meditation est composée, nous assemblons enfin la vertu de toutes ces affections, lesquelles, de la confusion et meslange de leurs fórces, font naistre une certaine quintessence d'affection, et d'affection plus active et puissante que toutes les affections desquelles elle procede, d'autant qu'encore qu'elle ne soit qu'une, elle comprend la vertu et proprieté de toutes les autres, et se nomme *affection contemplative*.

Ainsi dit-on, entre les theologiens, que les anges plus eslevez en gloire ont une cognoissance de Dieu et des creatures beaucoup plus simple que leurs inferieurs, et que les especes ou idées par lesquelles ils voyent, sont plus universelles; en sorte que ce que les anges moins parfaicts voyent par plusieurs especes et divers regards, les plus parfaicts le voyent par moins d'especes et moins de traicts de leur vuë. Et le grand sainct Augustin, suivy par sainct Thomas, dit qu'au ciel nous n'aurons pas ces grandes vicissitudes, varietez, changemens et retours de pensées et cogitations, qui vont et

reviennent d'object en object et de chose à autre; ains qu'avec une seule pensée nous pourrons estre attentifs à la diversité de plusieurs choses, et en recevoir la cognoissance. Certes, à mesure que l'eau s'esloigne de son origine, elle se divise et dissipe ses sillons, si, avec un grand soing, on ne la contient ensemble : et les perfections se separent et partagent, à mesure qu'elles sont esloignées de Dieu, qui est leur source; mais quand elles s'en approchent, elles s'unissent jusques à ce qu'elles soyent abysmées en ceste souverainement unique perfection, qui est *l'unité necessaire et la meilleure partie que Magdelene choysit, laquelle ne luy sera point ostée* (Luc. 10).

CHAPITRE VI.

Que la contemplation se fait sans peyne, qui est la troisiesme difference entre icelle et la meditation.

Or, la simple vuë de la contemplation se fait en l'une de ces trois façons. Quelquesfois nous regardons seulement à quelqu'une des perfections de Dieu, comme par exemple, à son infinie bonté, sans penser aux autres attributs ou vertus d'iceluy, comme un espoux arrestant simplement sa vuë sur le beau teinct de son espouse, qui par ce moyen regarderoit voirement tout son visage, d'autant que le teinct est respandu sur presque toutes les pieces d'iceluy, et toutesfois ne seroit attentif ny aux traicts, ny à la grace, ny aux autres parties de la beauté : car de mesme quelquesfois, l'esprit regardant la bonté souveraine de la Divinité, bien qu'il voye en icelle la justice, la sagesse, la puissance, il n'est neantmoins en attention que pour la bonté, à laquelle la simple vuë de la contemplation s'addresse. Quelquesfois aussi nous sommes attentifs à regarder en Dieu plusieurs de ses infinies perfections, mais d'une vuë simple et sans distinction, comme celuy qui, d'un traict d'œil, passant sa vuë dés la teste jusques aux pieds de son espouse richement parée, auroit attentivemement tout veu en general et rien en particulier, ne sçachant bonnement dire, ny quel carquant, ny quelle robbe elle portoit, ny quelle contenance elle tenoit, ou quel regard elle faysoit, ains seulement que tout y est beau et aggreable : car ainsi, par la contemplation, on tire maintesfois un seul traict de simples considerations sur plusieurs grandeurs et perfections divines tout ensemble, et n'en sçauroit-on toutesfois dire chose quelconque en particulier, sinon que tout est parfaictement bon et beau. Et enfin nous regardons d'autres fois, non plusieurs ny une seule des perfections divines, ains seulement quelque action ou quelque œuvre divine à laquelle nous sommes attentifs, comme par exemple, à l'acte de misericorde, par lequel Dieu pardonne les pechez, ou à l'acte de la creation, ou de la resurrection du Lazare, ou de la conversion de sainct Paul, ainsi qu'un espoux qui ne regarderoit pas les yeux, ains seulement la doulceur du regard que son espouse jette sur luy, ne considereroit point sa bouche, mais la suavité des parolles qui en sortent. Et lors, Theotime, l'ame fait une certaine saillye d'amour, non-seulement sur l'action qu'elle considere, mais sur celuy duquel elle procede : *Vous estes bon, Seigneur, et en vostre bonté*

apprenez-moy vos justifications (Ps. 118) : *Vostre gosier*, c'est-à-dire la parolle qui en provient, *est tres-suave, et vous estes tout desirable* (Cant 5). *Hélas! que vos parolles sont doulces à mes entrailles, plus que le miel à ma bouche* (Ps. 118) ! ou bien avec sainct Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu;* et avec saincte Magdelene : *Rabbonny, ah! mon maistre.*

Mais en quelle des trois façons que l'on procede, la contemplation a tousjours ceste excellence, qu'elle se fait avec playsir, d'autant qu'elle presuppose que l'on a treuvé Dieu et son sainct amour, qu'on en joüyt, et qu'on s'y delecte en disant : *J'ay treuvé celuy que mon ame cherit; je l'ay treuvé et ne le quitteray point* (Cant. 3). En quoy elle differe d'avec la meditation, qui se fait presque tousjours avec peyne, travail et discours, nostre esprit allant par icelle de consideration en consideration, cherchant en divers endroicts, ou le bien-aymé de son amour, ou l'amour de son bien-aymé. Jacob travaille en meditation pour avoir Rachel, mais il se resjoüyt avec elle, et oublye tout son travail en la contemplation. L'Espoux divin, comme berger qu'il est, prepara un festin somptueux à la façon champestre, pour son Espouse sacrée, lequel il descrit, en sorte que mystiquement il representoit tous les mysteres de la redemption humaine : *Je suis venu en mon jardin*, dit-il, *j'ay moissonné ma myrrhe avec tous mes parfums, j'ay mangé mon bornal avec mon miel, j'ay meslé mon vin avec mon laict; mangez, mes amys et buvez; et vous enivrez, mes tres-chers* (*Ibid.* 5). Theotime, hé! quand fut-ce, je vous prie que Nostre Seigneur vint en son jardin, sinon quand il vint és tres-pures, tres-humbles et tres-doulces entrailles de sa Mere, pleyne de toutes les plantes fleurissantes des sainctes vertus? Et qu'est-ce à Nostre Seigneur de moissonner sa myrrhe avec ses parfums, sinon assembler souffrances à souffrances jusques à la mort, et la mort de la croix, joignant par icelles merites à merites, thresors à thresors, pour enrichir ses enfans spirituels? Et comme mangea-t-il son bornal avec son miel, sinon quand il vecut d'une vie nouvelle, reünissant son ame plus doulce que le miel à son corps percé et navré de plus de trous qu'un bornal? Et lorsque montant au ciel il prit possession de toutes les circonstances et despendances de sa divine gloire, que fit-il autre chose, sinon mesler le vin resjoüyssant de la gloire essentielle de son ame, avec le laict delectable de la felicité parfaicte de son corps, en une sorte encore plus excellente qu'il n'avoit pas fait jusques à l'heure?

Or, en tous ces divins mysteres, qui comprennent tous les autres, il y a de quoy bien *manger* et bien *boire* pour tous les *chers amys*, et de quoy *s'enyvrer* pour les *tres-chers amys*. Les uns mangent et boiyent, mais ils mangent plus qu'ils ne boivent, et ne s'enyvrent pas; les autres mangent et boivent, mais ils boivent beaucoup plus qu'ils ne mangent, et ce sont ceux qui s'enyvrent. Or, *manger*, c'est mediter; car en meditant on masche, tournant çà et là la viande spirituelle entre les dents de la consideration pour l'esmier, froisser et digerer : ce qui se fait avec quelque peyne. *Boire*, c'est contempler, et cela se fait sans peyne ny resistance, avec playsir et coulamment. Mais s'enyvrer, c'est contempler si

souvent et si ardemment, qu'on soit tout hors de soy-mesme pour estre tout en Dieu. Saincte et sacrée yvresse, qui, au contraire de la corporelle, nous aliene, non du sens spirituel, mais des sens corporels; qui ne nous hebeste ny abestit pas, ains nous angelise, et par maniere de dire, divinise; qui nous met hors de nous, non pour nous ravaler et ranger avec les bestes, comme fait l'yvresse terrestre, mais pour nous eslever au-dessus de nous et nous ranger avec les anges, en sorte que nous vivions plus en Dieu qu'en nous-mesmes, estant attentifs et occupez par amour à voir sa beauté et nous unyr à sa bonté.

Or, d'autant que pour parvenir à la contemplation nous avons pour l'ordinaire besoin d'ouyr la saincte parolle, de fayre des devis et collocques spirituels avec les autres, à la façon des anciens anachoretes, de lire des livres devots, de prier, mediter, chanter des cantiques, former des bonnes pensées, pour cela, la saincte contemplation estant la fin et le but auquel tous ces exercices tendent, ils se reduisent tous à elle, et ceux qui les prattiquent sont appellez *contemplatifs*, comme aussi ceste sorte d'occupation est nommée *vie contemplative*, à rayson de l'action de nostre entendement, par laquelle nous regardons la verité de la beauté et bonté divine avec une attention amoureuse, c'est-à-dire, avec un amour qui nous rend attentifs, ou bien avec une attention qui provient de l'amour, et augmente l'amour que nous avons envers l'infinie suavité de Nostre Seigneur.

CHAPITRE VII.

Du recueillement amoureux de l'ame en la contemplation.

Je ne parle pas icy, Theotime, du recueillement par lequel ceux qui veulent prier se mettent en la presence de Dieu, rentrant en eux-mesmes, et retirant par maniere de dire, leur ame dedans leur cœur pour parler à Dieu : car ce recueillement se fait par le commandement de l'amour, qui, nous provocquant à l'orayson, nous fait prendre ce moyen de la bien fayre : de sorte que nous faysons nous-mesmes ce retirement de nostre esprit. Mais le recueillement duquel j'entens de parler, ne se fait pas par le commandement de l'amour, ains par l'amour mesme : c'est-à-dire, nous ne le faysons pas nous-mesmes par eslection, d'autant qu'il n'est pas en nostre pouvoir de l'avoir quand nous voulons, et ne despend pas de nostre soing; mais Dieu le fait en nous quand il luy playst par sa tres-saincte grace. « Celuy, dit la bien-heureuse mere Therese de Jesus, qui a laissé par escrit que l'orayson de recueillement se fait comme quand un herisson ou une tortuë se retire au dedans de soy, l'entendoit bien, hormys que ces bestes se retirent au dedans d'elles-mesmes quand elles veulent; mais le recueillement ne gist pas en nostre volonté, ains il nous advient quand il playst à Dieu de nous fayre ceste grace. »

Or, il se fait ainsi. Rien n'est si naturel au bien que d'unyr et attirer à soy les choses qui le peuvent sentir, comme font nos ames, lesquelles tirent tousjours et se rendent à leur thresor, c'est-à-dire,

à ce qu'elles ayment. Il arrive doncques quelquesfois que Nostre Seigneur respand imperceptiblement au fond du cœur une certaine doulce suavité qui tesmoigne sa presence, et lors, les puissances, voire mesme les sens exterieurs de l'ame, par un certain secret, constamment se retournent du costé de ceste intime partie, où est le tres-aymable et tres-cher Espoux. Car, tout ainsi qu'un nouvel essaim, ou jetton de mousches à miel, lorsqu'il veut fuyr et changer de païs, est rappellé par le son que l'on fait doulcement sur des bassins, ou par l'odeur du vin emmiellé, ou bien encore par la senteur de quelques herbes odorantes, en sorte qu'il s'arreste par l'amorce de ces doulceurs et entre dans la ruche qu'on luy a preparée, de mesme, Nostre Seigneur prononçant quelque secrette parolle de son amour, ou respandant l'odeur du vin de sa dilection plus delicieuse que le miel, ou bien evaporant les parfums de ses vestemens, c'est-à-dire, quelques sentimens de ses consolations celestes en nos cœurs, et par ce moyen leur faysant sentir sa tres-aymable presence, il retire à soy toutes les facultez de nostre ame, lesquelles se ramassent autour de luy et s'arrestent en luy comme en leur object tres-desirable. Et comme qui mettroit un morceau d'aymant entre plusieurs esguilles, verroit que soudain toutes les poinctes se retourneroient du costé de leur aymant bien-aymé, et se viendroient attacher à luy; aussi, lorsque Nostre Seigneur fait sentir au milieu de nostre ame sa tres-delicieuse presence, toutes nos facultez retournent leurs poinctes de ce costé-là, pour se venir joindre à ceste incomparable doulceur.

O Dieu! dit l'ame alors, à l'imitation de sainct Augustin, où vous allois-je cherchant, beauté tres-infinie? Je vous cherchois dehors, et vous estiez au milieu de mon cœur. Toutes les affections de Magdelene, et toutes ses pensées, estoient espanchées autour du sepulchre de son Sauveur qu'elle alloit questant çà et là; et bien qu'elle l'eust treuvé et qu'il parlast à elle, elle ne laissa pas de les laisser esparses, parce qu'elle ne s'appercevoit pas de sa presence; mais soudain qu'il l'eust appellée par son nom, la voylà qu'elle se ramasse et s'attache toute à ses pieds : une seule parolle la met en recueillement.

Imaginez-vous, Theotime, la Tres-Sainncte Vierge Nostre-Dame, lorsqu'elle eut conceu le Fils de Dieu son unique amour. L'ame de ceste Mere bien-aymée se ramasse sans doubte autour de cest enfant bien-aymé; et parce que ce divin amy estoit emmy ses entrailles sacrées, toutes les facultez de son ame se retirent en elle-mesme, comme sainctes avettes dedans la ruche en laquelle estoit leur miel : et à mesure que la divine grandeur s'est, par maniere de dire, retrecie et raccourcie dedans son sein virginal, *son ame aggrandissoit et magnifioit* les loüanges de ceste infinie debonnaireté, et son *esprit tressailloit de contentement* dedans son corps (comme sainct Jean dedans celuy de sa mere) autour de son Dieu qu'elle sentoit. Elle ne lançoit point ses pensées ny ses affections hors d'elle-mesme, puisque son thresor, ses amours et ses delices estoient au milieu de ses entrailles sacrées.

Or, ce mesme contentement peut estre prattiqué par imitation entre ceux qui, ayant communié, sentent par la certitude de la foy

ce que, *non la chair ny le sang*, *mais le Pere celeste leur a revelé* (Matth. 16), que leur Sauveur est en corps et en ame present d'une tres-reelle presence à leur corps et à leur ame, par ce tres-adorable Sacrement. Car, comme la mere-perle, ayant receu les gouttes de la fraische rosée du matin, se resserre, non-seulement pour les conserver pures de tout le meslange qui s'en pourroit fayre avec les eaux de la mer, mais aussi pour l'ayse qu'elle ressent d'appercevoir l'aggreable fraischeur de ce germe que le ciel luy envoye; ainsi arrive-t-il à plusieurs saincts et devots fidelles, qu'ayant receu le divin Sacrement qui contient la rosée de toutes benedictions celestes, leur ame se resserre, et toutes les facultez se recueillent, non-seulement pour adorer ce Roy nouvellement present d'une presence admirable à leurs entrailles, mais pour l'incroyable consolation et rafraischissement spirituel qu'ils reçoivent, de sentir par la foy ce germe divin de l'immortalité en leur interieur. Où vous noterez soigneusement, Theotime, qu'en somme, tout ce recueillement se fait par l'amour, qui, sentant la presence du bien-aymé par les attraicts qu'il respand au milieu du cœur, ramasse et rapporte toute l'ame vers iceluy par une tres-aymable inclination, par un tres-doulx contournement et par un delicieux reply de toutes les facultez, du costé du bien-aymé, qui les attire à soy par la force de sa suavité, avec laquelle il lye et tire les cœurs, comme on tire les corps par les cordes et lyens materiels.

Mais ce doulx recueillement de nostre ame en soy-mesme ne se fait pas seulement par le sentiment de la presence divine au milieu de nostre cœur, ains en quelle maniere que ce soit que nous nous mettions en ceste sacrée presence. Il arrive quelquesfois que toutes nos puissances interieures se resserrent et ramassent en elles-mesmes par l'extresme reverence et doulce crainte qui nous saysit, en consideration de la souveraine majesté de celuy qui nous est present et nous regarde, ainsi que, pour distraicts que nous soyons, si le pape ou quelque grand prince comparoist, nous revenons à nous-mesmes, et retournons nos pensées sur nous pour nous tenir en contenance et respect. On dit que la vuë du soleil fait recueillir les fleurs de la flambe, autrement appellée *glay*, parce qu'elles se ferment et resserrent en elles-mesmes à la lueur du soleil, en l'absence duquel elles s'espanoüissent et se tiennent ouvertes toute la nuict. C'en est de mesme en ceste sorte de recueillement de laquelle nous parlons : car, à la seule presence de Dieu, au seul sentiment que nous avons qu'il nous regarde, ou dés le ciel, ou de quelque autre lieu hors de nous, bien que, pour lors, nous ne pensions pas à l'autre sorte de presence par laquelle il est en nous, nos facultez et puissances se ramassent et assemblent en nous-mesmes, pour la reverence de sa divine Majesté, que l'amour nous fait craindre d'une crainte d'honneur et de respect.

Certes, je cognois une ame, à laquelle si-tost que l'on mentionnoit quelque mystere ou sentence qui luy ramentevoit un peu plus expressement que l'ordinaire la presence de Dieu, tant en confession qu'en particuliere conference, elle rentroit si fort en elle-mesme, qu'elle avoit peyne d'en sortir pour parler et respondre, en telle sorte qu'en son exterieur elle demeuroit comme destituée de

vie et tous les sens engourdis, jusques à ce que l'Espoux luy permist de sortir, qui estoit quelquesfois assez tost, et d'autres fois plus tard.

CHAPITRE VIII.

Du repos de l'ame recueillie en son bien-aymé.

L'AME estant doncques ainsi recueillie dedans elle-mesme en Dieu ou devant Dieu, se rend parfois si doulcement attentive à la bonté de son bien-aymé, qu'il luy semble que son attention ne soit presque pas attention, tant elle est simplement et delicatement exercée : comme il arrive en certains fleuves, qui coulent si doulcement et esgalement, qu'il semble à ceux qui les regardent, ou naviguent sur iceux, de ne voir ny sentir aucun mouvement, parce qu'on ne les voit nullement ondoyer ny flotter. Et c'est cest aymable repos de l'ame que la bien-heureuse vierge Therese de Jesus appelle *orayson de quiettude*, non gueres differente de ce qu'elle-mesme nomme *sommeil des puissances*, si toutesfois je l'entens bien.

Certes, les amans humains se contentent parfois d'estre aupres ou à la vuë de la personne qu'ils ayment, sans parler à elle, et sans discourir à part eux, ny d'elle, ny de ses perfections, rassasiez, ce semble, et satisfaicts de savourer ceste bien-aymée presence, non par aucune consideration qu'ils fassent sur icelle, mais par un certain accoisement et repos que leur esprit prend en elle. *Mon bien-aymé m'est un boucquet de myrrhe, il demeurera sur mon sein* (Cant. 1). *Mon bien-aymé est à moy, et moy je suis à luy, qui paist entre les lys, tandis que le jour aspire et que les ombres s'inclinent* (*Ibid.* 2). *Monstrez-moy donc, ô l'amy de mon ame, où vous paissez, où vous couchez sur le midy* (*Ibid.* 1). Voyez-vous, Theotime, comme la saincte Sulamite se contente de sçavoir que son bien-aymé soit avec elle, ou en son parc, ou ailleurs, pourveu qu'elle sçache où il est : aussi est-elle Sulamite toute paisible, toute tranquille et en repos.

Or, ce repos passe quelquesfois si advant en sa tranquillité, que toute l'ame et toutes les puissances d'icelle demeurent comme endormies, sans fayre aucun mouvement ny action quelconque, sinon la seule volonté, laquelle mesme ne fait aucune autre chose, sinon recevoir l'ayse et la satisfaction que la presence du bien-aymé luy donne. Et ce qui est encore plus admirable, c'est que la volonté n'apperçoit point cest ayse et contentement qu'elle reçoit, joüyssant insensiblement d'iceluy, d'autant qu'elle ne pense pas à soy, mais à celuy la presence duquel luy donne ce playsir : comme il arrive maintesfois que, surprins d'un leger sommeil, nous entrevoyons seulement ce que nos amys disent autour de nous, ou ressentons les caresses qu'ils nous font, presque imperceptiblement, sans sentir que nous sentons.

Neantmoins, l'ame qui, en ce doulx repos, joüyt de ce delicat sentiment de la presence divine, quoyqu'elle ne s'apperçoive pas de ceste joüyssance, tesmoigne toutesfois clairement combien ce bonheur luy est precieux et aymable, quand on le luy veut oster, ou que quelque chose l'en destourne : car alors la pauvre ame fait

des plaintes, crie, voire quelquesfois pleure, comme un petit enfant qu'on a esveillé avant qu'il eust assez dormy, lequel, par la douleur qu'il ressent de son resveil, monstre bien la satisfaction qu'il avoit en son sommeil. Dont le divin berger *adjure les filles de Sion, par les chevreuils et cerfs des campaignes, qu'elles n'esveillent point sa bien-aymée, jusques à ce qu'elle le veüille* (Cant. 8), c'est-à-dire, qu'elle s'esveille d'elle-mesme. Non, Theotime, l'ame ainsi tranquille en son Dieu ne quitteroit pas ce repos pour tous les plus grands biens du monde.

Telle fut presque la quiettude de la tres-saincte Magdelene, quand, *assise aux pieds de son maistre, elle escoutoit sa saincte parolle.* Voyez-la, je vous prie, Theotime : elle est assise en une profonde tranquillité, elle ne dit mot, elle ne pleure point, elle ne sanglotte point, elle ne souspire point, elle ne bouge point, elle ne prie point. Marthe, tout empressée, passe et repasse dedans la salette; Marie n'y pense point. Et que fait-elle doncques? Elle ne fait rien, ains *escoute.* Et qu'est-ce à dire, elle escoute? C'est-à-dire, elle est là comme un vaisseau d'honneur à recevoir goutte à goutte *la myrrhe de suavité que les levres de son bien-aymé distilloient* (Cant. 5) dans son cœur; et ce divin amant, jaloux de l'amoureux sommeil et repos de ceste bien-aymée, tança Marthe qui la vouloit esveiller : *Marthe, Marthe, tu es bien embesongnée, et te troubles apres plusieurs choses; une seule chose neantmoins est requise : Marie a choysy la meilleure part qui ne luy sera point ostée* (Luc. 10). Mais quelle fut la partie ou portion de Marie? De demeurer en paix, en repos, en quiettude, aupres de son doulx Jesus.

Les peinctres peignent ordinairement le bien-aymé sainct Jean en la cene, non-seulement reposant, mais dormant sur la poictrine de son Maistre, parce qu'il y fut assis à la façon des Levantins, en sorte que sa teste tendoit vers le sein de son cher Maistre, sur lequel, comme il ne dormoit pas du sommeil corporel, n'y ayant aucune vraye-semblance en cela, aussi ne doubtè-je point que se treuvant si pres de la source des doulceurs eternelles, il n'y fist un profond, mystique et doulx sommeil, comme un enfant d'amour, qui, attaché au sein de sa mere, allaicte en dormant, et dort en allaictant. O Dieu! quelles delices à ce Benjamin, enfant de la joye du Sauveur, de dormir ainsi entre les bras de son Pere, qui, le jour suivant, comme le Benoni enfant de douleur, le recommanda aux doulces mammelles de sa mere. Rien n'est plus desirable au petit enfant, soit qu'il veille ou qu'il dorme, que la poictrine de son pere et le sein de sa mere.

Quand doncques vous serez en ceste simple et pure confiance filiale aupres de Nostre Seigneur, demeurez-y, mon cher Theotime, sans vous remüer nullement, pour fayre des actes sensibles, ny de l'entendement ny de la volonté; car, cest amour simple de confiance, et cest endormissement amoureux de vostre esprit entre les bras du Sauveur, comprend par excellence tout ce que vous allez chercher çà et là pour vostre goust. Il est mieux de dormir sur ceste sacrée poictrine, que de veiller ailleurs, où que ce soit.

CHAPITRE IX.

Comme ce repos sacré se prattique.

N'AVEZ-VOUS jamais prins garde, Theotime, à l'ardeur avec laquelle les petits enfans s'attachent quelquesfois au sein de leurs meres, quand ils ont faim? On les void grommellans, serrer et presser la mammelle, succçant le laict si avidement, que mesme ils en donnent de la douleur à leurs meres. Mais, apres que la fraischeur du laict a aucunement appaisé la chaleur appetissante de leur petite poictrine, et que les aggreables vapeurs qu'il envoye à leur cerveau commencent à les endormir, Theotime, vous les verriez fermer tout bellement leurs petits yeux, et ceder petit à petit au sommeil, sans quitter neantmoins la mammelle, sur laquelle ils ne font nulle action que celle d'un long et presque insensible mouvement de levres, par lequel ils tirent tousjours le laict qu'ils avalent imperceptiblement; et cela, ils le font sans y penser, mais non pas certes sans playsir : car, si on leur oste la mammelle avant que le profond sommeil les ayt accablez, ils s'esveillent et pleurent amerement, tesmoignant en la douleur qu'ils ont en la privation, qu'ils avoient beaucoup de doulceur en la possession. Or, il en est de mesme de l'ame qui est en repos et inquiettude devant Dieu; car elle succe presque insensiblement la doulceur de ceste presence, sans discourir, sans operer et sans fayre chose quelconque par aucune de ses facultez, sinon par la seule poincte de la volonté, qu'elle remuë doulcement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la delectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à joüyr de la presence divine. Que si on incommode ceste pauvre petite pouponne, et qu'on luy veüille oster la poupette, d'autant qu'elle semble endormie, elle monstre bien alors qu'encore qu'elle dorme pour tout le reste des choses, elle ne dort pas neantmoins pour celle-là; car elle apperçoit le mal de ceste separation, et s'en fasche, monstrant par là le playsir qu'elle prenoit, quoyque sans y penser, au bien qu'elle possedoit. La bien-heureuse Mere Therese ayant escrit qu'elle treuvoit ceste similitude à propos, je l'ay ainsi voulu desclarer.

Mais dites-moy, Theotime, l'ame recueillie en son Dieu, pourquoy, je vous prie, s'inquietteroit-elle? N'a-t-elle pas subjet de s'accoyser et demeurer en repos? car que chercheroit-elle? Elle a treuvé celuy qu'elle cherchoit; que luy reste-t-il plus, sinon de dire : *J'ay treuvé mon cher bien-aymé, je le tiens et ne le quitteray point* (Cant. 3)? Elle n'a plus besoin de s'amuser à discourir par l'entendement; car elle void d'une si doulce vuë son espoux present, que les discours luy seroient inutiles et superflus. Que si mesme elle ne le void pas par l'entendement, elle ne s'en soucie point, se contentant de le sentir pres d'elle par l'ayse et satisfaction que la volonté en reçoit. Hé! la Mere de Dieu, Nostre-Dame et Maistresse, estant enceinte, ne voyoit pas son divin enfant; mais le sentant dedans ses entrailles sacrées, vray Dieu, quel contentement en ressentoit-elle! Et saincte Elizabeth ne joüyt-elle pas admirablement des fruicts de la divine presence du Sauveur, sans le

voir, au jour de la tres-saincte Visitation! L'ame non plus n'a aucun besoin, en ce repos, de la memoire; car elle a present son bien-aymé. Elle n'a pas aussi besoin de l'imagination; car, qu'est-il besoin de se representer en imaige, soit exterieure, soit interieure, celuy de la presence duquel on joüyt? De sorte qu'enfin c'est la seule volonté qui attire doulcement, et comme en tettant tendrement le laict de ceste doulce presence, tout le reste de l'ame demeurant en inquiettude avec elle, par la suavité du playsir qu'elle prend.

On ne se sert pas seulement du vin emmiellé pour retirer et rappeller les avettes dans les ruches, mais on s'en sert encore pour les appayser : car, quand elles font des seditions et mutineries entre elles, s'entre-tüant et deffaysant les unes les autres, leur gouverneur n'a point de meilleur remede que de jetter du vin emmiellé au milieu de ce petit peuple effarouché; d'autant que les particuliers desquels il est composé, sentant ceste souëfve et aggreable odeur, s'appaisent, et s'occupant à la joüyssance de ceste doulceur, demeurent accoysez et tranquilles. O Dieu eternel! quand, par vostre doulce presence, vous jettez les odorans parfums dedans nos cœurs, parfums resjoüyssans plus que le vin delicieux et plus que le miel, alors toutes les puissances de nos ames entrent en un aggreable repos, avec un accoysement si parfaict, qu'il n'y a plus aucun sentiment que celuy de la volonté, laquelle, comme l'odorat spirituel, demeure doulcement engagée à sentir, sans s'en appercevoir, le bien incomparable d'avoir son Dieu present.

CHAPITRE X.

Des divers degrez de ceste quiettude, et comme il la faut conserver.

Il y a des esprits actifs, fertiles et foysonnans en considerations; il y en a qui sont souples, replians, et qui ayment grandement à sentir ce qu'ils font, qui veulent tout voir et esplucher ce qui se passe en eux, retournant perpetuellement leur vuë sur eux-mesmes pour recognoistre leur advancement; il y en a encore d'autres qui ne se contentent pas d'estre contens, s'ils ne sentent, regardent et savourent leur contentement, et sont semblables à ceux qui, estant bien vestus contre le froid, ne penseroient pas l'estre, s'ils ne sçavoient combien de robbes ils portent, ou qui, voyant leurs cabinets pleyns d'argent, ne penseroient pas estre riches s'ils ne sçavoient le compte de leurs escus.

Or, tous ces esprits sont ordinairement subjets d'estre troublez en la saincte orayson. Car, si Dieu leur donne le sacré repos de sa presence, ils le quittent volontairement pour voir comme ils se comportent en iceluy, et pour examiner s'ils y ont bien du contentement, s'inquiettant pour sçavoir si leur tranquillité est bien tranquille, et leur quiettude bien quiette : si que, en lieu d'occuper doulcement leur volonté à sentir les suavitez de la presence divine, ils employent leur entendement à discourir sur les sentimens qu'ils ont; comme une espouse qui s'amuseroit à regarder la bague avec laquelle elle auroit esté espousée, sans voir l'espoux mesme qui la

luy auroit donnée. Il y a bien de la difference, Theotime, entre s'occuper en Dieu qui nous donne du contentement, et s'amuser au contentement que Dieu nous donne.

L'ame doncques à qui Dieu donne la saincte quiettude amoureuse en l'orayson, se doit abstenir, tant qu'elle peut, de se regarder soy-mesme ny son repos, lequel, pour estre gardé, ne doit point estre curieusement regardé : car, qui l'affectionne trop, le perd; et la juste regle de le bien affectionner, c'est de ne point l'affecter. Et comme l'enfant qui, pour voir où il a ses pieds, a osté sa teste du sein de sa mere, y retourne tout incontinent, parce qu'il est fort mignard ; ainsi faut-il que si nous nous apercevons d'estre distraicts par la curiosité de sçavoir ce que nous faysons en l'orayson, soudain nous remettions nostre cœur en la doulce et paysible attention de la presence de Dieu, de laquelle nous estions divertis.

Neantmoins, il ne faut pas croire qu'il y ayt aucun peril de perdre ceste sacrée quiettude par les actions du corps ou de l'esprit, qui ne se font ny par legereté, ny par indiscretion. Car, comme dit la bien-heureuse Mere Therese, c'est une superstition d'estre si jaloux de ce repos, que de ne pouvoir ny tousser, ny cracher, ny respirer, de peur de le perdre ; d'autant que Dieu, qui donne ceste paix, ne l'oste pas pour tels mouvemens necessaires, ny pour les distractions et divagations de l'esprit, quand elles sont involontaires; et la volonté estant une fois bien amorcée à la presence divine, ne laisse pas d'en savourer les doulceurs, quoyque l'entendement ou la memoire se soyent eschappez et desbandez apres des pensées estrangeres et inutiles.

Il est vray qu'alors la quiettude de l'ame n'est pas si grande, comme si l'entendement et la memoire conspiroient avec la volonté; mais toutesfois elle ne laisse pas d'estre une vraye tranquillité spirituelle, puisqu'elle regne en la volonté, qui est la maistresse de toutes les autres facultez. Certes, nous avons veu une ame extresmement attachée et joincte à Dieu, laquelle neantmoins avoit l'entendement et la memoire tellement libres de toute occupation interieure, qu'elle entendoit fort distinctement ce qui se disoit autour d'elle, et s'en ressouvenoit fort entierement, encore qu'il luy fust impossible de respondre ny de se desprendre de Dieu, auquel elle estoit attachée par l'application de sa volonté; mais je dy tellement attachée, qu'elle ne pouvoit estre retirée de ceste doulce occupation sans en recevoir une grande douleur, qui la provocquoit à des gemissemens, lesquels mesme elle faysoit au plus fort de sa consolation et quiettude; comme nous voyons les petits enfans grommeler et fayre des petits plaints, quand ils ont ardemment desiré le laict, et qu'ils commencent à tetter; ou comme fit Jacob, en embrassant la belle et chaste Rachel, jettant un cri, pleura de la vehemence de la consolation et tendreté qu'il sentoit. Si que ceste ame de laquelle je parle, ayant la seule volonté engagée, et l'entendement, memoire, ouyr et imagination libres, ressembloit, comme je pense, au petit enfant qui allaictant pourroit voir, ouyr, et mesme remüer le bras, sans pour cela quitter la mammelle.

Mais pourtant, la paix de l'ame seroit bien plus grande et plus

doulce, si on ne faysoit point de bruict autour d'elle, et qu'elle n'eust aucun subjet de se meuvoir, ny quant au cœur ny quant au corps; car elle voudroit bien estre occupée en la suavité de la joüyssance du bien. Et notez qu'alors la volonté retenuë en quiettude par le playsir qu'elle prend en la presence divine, elle ne se remuë point pour ramener les autres puissances qui s'esgarent; d'autant que si elle vouloit entreprendre cela, elle perdroit son repos, s'esloignant de son cher bien-aymé, et perdroit sa peyne de courir çà et là pour attrapper ces puissances volages, lesquelles, aussi bien, ne peuvent jamais estre si utilement appellées à leur devoir, que par la perseverance de la volonté en la saincte quiettude; car, petit à petit, toutes les facultés sont attirées par le playsir que la volonté reçoit, et duquel elle leur donne certains ressentimens, comme des parfums qui les excitent à venir aupres d'elle, pour participer au bien dont elle joüyt.

CHAPITRE XI.

Suitte du discours des divers degrez de la saincte quiettude, et d'une excellente abnégation de soy-mesme qu'on y prattique quelquesfois.

SUIVANT ce que nous avons dit, la saincte quiettude a doncques divers degrez. Car quelquesfois elle est en toutes les puissances de l'ame, joinctes et unies à la volonté; quelquesfois elle est seulement en la volonté, en laquelle elle est aucunesfois sensiblement, et d'autres fois imperceptiblement : d'autant qu'il arrive parfois que l'ame tire un contentement incomparable de sentir par certaines doulceurs interieures que Dieu luy est present, comme il advint à saincte Elizabeth, quand Nostre-Dame la visita; et d'autres fois l'ame a une certaine ardente suavité d'estre en la presence de Dieu, laquelle pour lors luy est imperceptible, comme il advint aux disciples pelerins, qui ne s'apperceurent bonnement de l'aggreable playsir dont ils estoient touschez, marchant avec Nostre Seigneur, sinon quand ils furent arrivez, et qu'ils l'eurent recogneu en la divine fraction du pain. Quelquesfois, non-seulement l'ame s'apperçoit de la presence de Dieu, mais elle l'escoute parler par certaines clartez et persuasions interieures qui tiennent lieu de parolles; aucunes fois elle le sent parler et luy parle reciproquement, mais si secrettement, si doulcement, si bellement, que c'est sans pour cela perdre la saincte paix et quiettude : si que, sans se resveiller, elle *veille* avec luy, c'est-à-dire, elle veille et parle à son bien-aymé avec autant de souëfve tranquillité et de gracieux repos, comme si elle *sommeilloit* doulcement. Et d'autres fois elle sent parler l'Espoux, mais elle ne sçauroit luy parler, parce que l'ayse de l'oüyr, ou la reverence qu'elle luy porte, la tient en silence; ou bien parce qu'elle est en seicheresse et tellement allangourie d'esprit, qu'elle n'a de force que pour ouyr, et non pas pour parler : comme il arrive corporellement quelquesfois à ceux qui commencent à s'endormir, ou qui sont grandement affoiblis par quelque maladie.

Mais enfin quelquesfois, ny elle n'oüyt son bien-aymé, ny elle ne luy parle, ny elle ne sent aucun signe de sa presence; ains simplement elle sçayt qu'elle est en la presence de son Dieu, auquel il playst qu'elle soit là. Imaginez-vous, Theotime, que le glorieux apostre sainct Jean eust dormy d'un sommeil corporel sur la poictrine de son cher Seigneur en la saincte cene, et qu'il se fust endormy par le commandement d'iceluy : certes, en ce cas-là, il eust esté en la presence de son Maistre, sans le sentir en façon quelconque.

Et remarquez, je vous prie, qu'il faut plus de soing pour se mettre en la presence de Dieu, que pour y demeurer lorsque l'on s'y est mis. Car, pour s'y mettre, il faut appliquer sa pensée, et la rendre actuellement attentive à sa presence, ainsi que je le dy en l'*Introduction.* Mais quand on s'est mis en ceste presence, on s'y tient par plusieurs autres moyens, tandis que, soit par l'entendement, soit par la volonté, on fait quelque chose en Dieu ou pour Dieu; comme, par exemple, le regardant, ou quelque chose pour l'amour de luy; l'escoutant, ou ceux qui parlent pour luy; parlant à luy, ou à quelqu'un pour l'amour de luy; et faysant quelque œuvre, quelle qu'elle soit, pour son honneur et service : ains on se maintient en la presence de Dieu, non-seulement l'escoutant, ou le regardant, ou luy parlant, mais aussi attendant s'il luy playra de nous regarder, de nous parler, ou de nous fayre parler à luy; ou bien encore ne faysant rien de tout cela, mais demeurant simplement où il luy playst que nous soyons. Que si, à ceste simple façon de demeurer devant Dieu, il luy playst d'adjouster quelque petit sentiment que nous sommes tout siens et qu'il est tout nostre, ô Dieu! que ce nous est une grace desirable et precieuse!

Mon cher Theotime, prenons encore la liberté de fayre ceste imagination. Si une statuë, que le sculpteur auroit nichée dans la gallerie de quelque grand prince, estoit doüée d'entendement, et qu'elle pust discourir et parler, et qu'on luy demandast : O belle statuë, dy-moy, pourquoy es-tu là dans ceste niche? Parce, respondroit-elle, que mon maistre m'y a collocquée. Et si l'on respliquoit : Mais pourquoy y demeures-tu sans rien fayre? Parce, diroit-elle, que mon maistre ne m'y a pas placée afin que je fisse chose quelconque, ains seulement afin que je fusse immobile. Que si derechef on la pressoit, en disant : Mais, pauvre statuë, de quoy te sert-il d'estre là de la sorte? Hé! Dieu, respondroit-elle, je ne suis pas icy pour mon interest et service, mais pour obeyr et servir à la volonté de mon seigneur et sculpteur; et cela me suffit. Et si on rechargeoit en ceste sorte : Or dy-moy doncques, statuë, je te prie, tu ne voy point ton maistre; et comment prens-tu contentement à le contenter? Non, certes, confesseroit-elle, je ne le voy pas, car j'ay des yeux non pas pour voir, comme j'ay des pieds non pas pour marcher; mais je suis trop contente de sçavoir que mon cher maistre me void icy, et prend playsir de m'y voir. Mais si l'on continuoit la dispute avec la statuë, et qu'on luy dit : Mais ne voudrois-tu pas bien avoir du mouvement pour t'approcher de l'ouvrier qui t'a faite, afin de luy fayre quelque autre meilleur service? Sans doubte elle le nyeroit, et protesteroit qu'elle ne voudroit

pas fayre autre chose, sinon que son maistre le voulust. Et quoy doncques, concluëroit-on, tu ne desires rien, sinon d'estre une immobile statuë, là, dedans ceste niche? Non, certes, diroit enfin ceste sage statuë; non je ne veux rien estre, sinon une statuë, et tousjours dedans ceste niche, tandis que mon sculpteur le voudra, me contentant d'estre icy et ainsi, puisque c'est le contentement de celuy à qui je suis, et par qui je suis ce que je suis.

O vray Dieu! que c'est une bonne façon de se tenir en la presence de Dieu, d'estre et de vouloir tousjours et à jamais estre en son bon playsir! Car ainsi, comme je pense, en toutes occurrences, ouy mesme en dormant profondement, nous sommes encore plus profondement en la tres-saincte presence de Dieu. Ouy certes, Theotime : car si nous l'aymons, nous nous endormons non-seulement à sa vuë, mais à son gré, et non-seulement par sa volonté, mais selon sa volonté; et semble que ce soit luy-mesme, nostre Createur et Sculpteur celeste, qui nous jette là sur nos licts comme des statuës dans leurs niches, afin que nous nichions dans nos licts, comme les oyseaux couchent dans leurs nids. Puis, à nostre resveil, si nous y pensons bien, nous treuvons que Dieu nous a tousjours esté present, et que nous ne nous sommes pas non plus esloignez ny separez de luy. Nous avons doncques esté là en la presence de son bon playsir, quoyque sans le voir et sans nous en appercevoir; si que nous pourrions dire, à l'imitation de Jacob : *Vrayement, j'ay dormy aupres de mon Dieu et entre les bras de sa divine presence et providence, et je n'en sçavois rien* (Gen. 28).

Or, ceste quiettude en laquelle la volonté n'agist que par un tres-simple acquiescement au bon playsir divin, voulant estre en l'orayson sans aucune pretention que d'estre à la vuë de Dieu selon qu'il luy playra, c'est une quiettude souverainément excellente; d'autant qu'elle est pure de toute sorte d'interest, les facultez de l'ame n'y prenant aucun contentement, ny mesme la volonté, sinon en sa supresme poincte, en laquelle elle se contente de n'avoir aucun autre contentement, sinon celuy d'estre sans contentement pour l'amour du contentement et bon playsir de son Dieu, dans lequel elle se repose. Car, en somme, c'est le comble de l'amoureuse extase, de n'avoir pas sa volonté en son contentement, mais en celuy de Dieu, ou de n'avoir pas son contentement en sa volonté, mais en celle de Dieu.

CHAPITRE XII.

De l'escoulement ou liquefaction de l'ame en Dieu.

Les choses humides et liquides reçoivent aysement les figures et limites qu'on leur veut donner, d'autant qu'elles n'ont nulle fermeté ny solidité qui les arreste ou borne en elles-mesmes. Mettez de la liqueur dans un vaisseau, et vous verrez qu'elle demeurera bornée dans les limites du vaisseau, lequel s'il est rond ou carré, la liqueur sera de mesme, n'ayant aucune limite ny figure, sinon celle du vaisseau qui la contient.

L'ame n'en est pas de mesme par nature, car elle a ses figures

et ses bornes propres. Elle a la figure par ses habitudes et inclinations, et ses bornes par sa propre volonté; et quand elle est arrestée à ses inclinations et volontez propres; nous disons qu'elle est dure, c'est-à-dire, opiniastre, obstinée. *Je vous osteray*, dit Dieu, *vostre cœur de pierre* (Ezech. 36), c'est-à-dire, je vous osteray vostre obstination. Pour fayre changer de figure au caillou, au fer, au bois, il y faut la coignée, le marteau, le feu. On appelle cœur de fer, de bois ou de pierre, celuy qui ne reçoit pas aysement les impressions divines, ains demeure en sa propre volonté, emmy les inclinations qui accompaignent nostre nature depravée. Au contraire, un cœur doulx, manyable et traittable, est appellé un cœur fondu et liquefié.

Mon cœur, dit David, parlant en la personne de Nostre Seigneur sur la croix, *mon cœur est fait comme la cire fonduë au milieu de mes entrailles* (Ps. 21). Cleopatre, ceste infame reyne d'Egypte, voulant encherir sur tous les excez et toutes les dissolutions que Marc-Anthoine avoit faits en banquets, fit apporter à la fin d'un festin qu'elle faysoit à son tour, un bocal de fin vinaigre, dans lequel elle jetta une des perles qu'elle portoit en ses aureilles, estimée deux cent cinquante mille escus; puis, la perle estant resoluë, fonduë et liquefiée, elle l'avala, et eust encore ensevely dans son estomach l'autre perle qu'elle avoit en l'autre aureille, si Lucius Plautus ne l'eust empeschée. Le cœur du Sauveur, vraye perle orientale uniquement unique et de prix inestimable, jetté au milieu d'une mer d'aigreurs incomparables au jour de sa passion, se fondit en soy-mesme, se resolut, deffit et escoula en douleur, sous l'effort de tant d'angoisses mortelles; mais l'amour, plus fort que la mort, amollit, attendrit et fait fondre les cœurs encore plus promptement que toutes les autres passions.

Mon ame, dit l'amante sacrée, *s'est toute fonduë à mesme que mon bien-aymé a parlé* (Cant. 5). Et qu'est-ce à dire, elle *s'est fonduë*, sinon elle ne s'est plus contenuë en elle-mesme, ains s'est escoulée devers son divin amant? Dieu ordonna à Moyse qu'il *parlast au rocher, et qu'il produiroit des eaux* (Num. 20) : ce n'est donc pas merveille, si luy-mesme fit fondre l'ame de son amante, lorsqu'il luy parloit en sa doulceur. Le bausme est si espais de sa nature, qu'il n'est point fluide ny coulant; et plus il est gardé, plus il s'espaissit, et enfin s'endurcit, devenant rouge et transparent : mais la chaleur le dissout et rend fluide. L'amour avoit rendu l'Espoux fluide et coulant, dont l'Espouse l'appelle *une huyle respanduë* (Cant 1). Et voylà que maintenant elle asseure qu'elle-mesme est fonduë d'amour : *Mon ame*, dit-elle, *s'est escoulée, lorsque mon bien-aymé a parlé.* L'amour de l'Espoux estoit dans son cœur et dans son sein, comme un vin nouveau bien puissant qui ne peut estre retenu dans son tonneau, car il se respandoit de toutes parts, et parce que l'ame suit son amour, apres que l'Espouse a dit : *Vos mammelles sont meilleures que le vin, respandant des unguens precieux,* elle adjouste : *Vostre nom est une huyle respanduë.* Et comme l'Espoux avoit respandu son amour et son ame dans le cœur de l'Espouse, aussi l'Espouse reciproquement verse son ame dans le cœur de l'Espoux. Et comme l'on void qu'un bor-

nal, ou cousteau, tousché des rayons ardens, sort de soy-mesme et quitte sa forme pour s'escouler devers l'endroict duquel les rayons le touschent; ainsi l'ame de ceste amante s'escoula du costé de la voix de son bien-aymé, sortant d'elle-mesme et des limites de son estre naturel, pour suivre celuy qui luy parloit.

Mais comme se fait cest escoulement sacré de l'ame en son bien-aymé? Une extresme complaysance de l'amant en la chose aymée produict une certaine impuissance spirituelle, qui fait que l'ame ne se sent plus aucun pouvoir de demeurer en soy-mesme ! C'est pourquoy, comme un bausme fondu qui n'a plus de fermeté ny de solidité, elle se laisse aller et escouler en ce qu'elle ayme : elle ne se jette pas par maniere d'eslancement, ny elle ne se serre pas par maniere d'unyon; mais elle se va doulcement coulant, comme une chose fluide et liquide, dedans la divinité qu'elle ayme. Et comme nous voyons que les nuées espaissies par le vent de midy, se fondant et convertissant en pluye, ne peuvent plus demeurer en elles-mesmes, ains tombent et s'escoulent en bas, se meslant si intimement avec la terre qu'elles detrempent, qu'elles ne sont plus qu'une mesme chose avec icelle; ainsi l'ame, laquelle, quoyque amante, demeuroit encore en elle-mesme, sort par cest escoulement sacré et fluidité saincte, et se quitte soy-mesme, non-seulement pour s'unyr au bien-aymé, mais pour se mesler toute et se detremper avec luy.

Vous voyez donc bien, Theotime, que l'escoulement d'une ame en son Dieu n'est autre chose qu'une veritable extase, par laquelle l'ame est toute hors des bornes de son maintien naturel, toute meslée, absorbée et engloutie en son Dieu. Dont il arrive que ceux qui parviennent à ce sainct exces de l'amour divin, estant par apres revenus à eux, ne voyent rien en la terre qui les contente, et, vivant en un extresme aneantissement d'eux-mesmes, demeurent fort allangouris en tout ce qui appartient aux sens, et ont perpetuellement au cœur la maxime de la bien-heureuse vierge Therese de Jesus : *Ce qui n'est pas Dieu ne m'est rien.* Et semble que telle fut la passion amoureuse de ce grand amy du bien-aymé, qui disoit : *Je vis, mais non pas moy; ains Jesus-Christ vit en moy* (Galat. 2); et : *Nostre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu* (Colos. 3). Car, dites-moy, je vous prie, Theotime, si une goutte d'eau elementaire, jettée dans un ocean d'eau de naffe, estoit vivante, et qu'elle pust parler et dire l'estat auquel elle seroit, ne crieroit-elle pas de grande joye : O mortels, *je vis* voirement, mais je ne vis *pas moy-mesme; ains* cest ocean *vit en moy*, et ma *vie est cachée en* cest abysme.

L'ame escoulée en Dieu ne meurt pas : car, comme pourroit-elle mourir d'estre abysmée en la vie? Mais elle vit sans vivre en elle-mesme, parce que, comme les estoiles, sans perdre leur lumiere, ne luisent plus en la presence du soleil, ains le soleil luict en elles, et sont cachées en la lumiere du soleil; aussi l'ame, sans perdre sa vie, ne vit plus, estant meslée avec Dieu, ains Dieu vit en elle. Tels furent, je pense, les sentimens des grands bien-heureux Philippe Nerins et François Xavier, quand, accablez des consolations celestes, ils demandoient à Dieu qu'il se retirast pour un peu d'eux,

puisqu'il vouloit que leur vie parust aussi encore un peu au monde; ce qui ne se pouvoit, tandis qu'elle estoit toute *cachée* et absorbée *en Dieu.*

CHAPITRE XIII.

De la blesseure d'amour.

Tous ces mots amoureux sont tirez de la ressemblance qu'il y a entre les affections du cœur et les passions du corps. La tristesse, la crainte, l'esperance, la hayne et les autres affections de l'ame n'entrent point dans le cœur que l'amour ne les y tire apres soy. Nous ne hayssons le mal, sinon parce qu'il est contraire au bien que nous aymons; nous craignons le mal futur, parce qu'il nous privera du bien que nous aymons. Qu'un mal soit extresme, nous ne le hayssons neantmoins jamais, sinon à mesure que nous cherissons le bien auquel il est opposé. Qui n'ayme pas beaucoup la chose publicque, ne se met pas beaucoup en peyne si elle se ruyne; qui n'ayme gueres Dieu, ne hayt non plus gueres le peché. L'amour est la premiere, ains le principe et l'origine de toutes les passions: c'est pourquoy, c'est luy qui entre le premier dans le cœur; et parce qu'il penetre et perce jusques au fin fond de la volonté où il a son siege, on dit qu'il blesse le cœur. « Il est aigu, dit l'apostre de la France, et entre tres-intimement dans l'esprit. » Les autres affections entrent voirement aussi, mais c'est par l'entremise de l'amour; car c'est luy qui, perçant le cœur, leur fait passage. Ce n'est que la poincte du dard qui blesse; le reste aggrandit seulement la blesseure et la douleur.

Or, s'il blesse, il donne par consequent de la douleur. Les grenades, par leur couleur vermeille, par la multitude de leurs grains si bien serrez et rangez, et par leurs belles couronnes, representent naïfvement, ainsi que dit sainct Gregoire, la tres-saincte charité, toute vermeille, à cause de son ardeur envers Dieu, comblée de toute la varieté des vertus, et qui seule obtient et porte la couronne des rescompenses eternelles; mais le suc des grenades, qui, comme nous sçavons, est si aggreable aux sains et aux malades, est tellement meslé d'aigreur et de doulceur, qu'on ne sçauroit discerner s'il resjoüyt le goust, ou bien parce qu'il a son aigreur doulcette, ou bien parce qu'il a une doulceur aigrette. Certes, Theotime, l'amour est ainsi aigre-doulx, et, tandis que nous sommes en ce monde, il n'a jamais une doulceur parfaictement doulce, parce qu'il n'est pas parfaict, ny jamais purement rassasié et satisfait; et neantmoins il ne laisse pas d'estre grandement aggreable, son aigreur affinant la suavité de sa doulceur, comme sa doulceur aiguise la grace de son aigreur. Mais cela, comme se peut-il fayre? On a veu tel jeune homme entrer en conversation, libre, sain et fort gay, qui, ne prenant pas garde à soy, sent bien, avant que d'en sortir, que l'amour se servant des regards, des maintiens, des parolles d'une imbecille et foible creature, comme d'autant de flesches, aura feru et blessé son chetif cœur, en sorte que le voylà tout triste, morne et estonné. Pourquoy, je vous prie, est-il triste? C'est sans doubte parce qu'il est blessé. Et qui l'a

blessé? L'amour. Mais puisque l'amour est enfant de la complaysance, comme peut-il blesser et donner de la douleur? Quelquesfois l'object bien-aymé est absent; et lors, mon cher Theotime, l'amour blesse le cœur par le desir qu'il excite, lequel, ne pouvant estre satisfait, tourmente gratuitement l'esprit.

Si une abeille avoit picqué un enfant, certes, vous auriez beau luy dire : Ah! mon enfant, l'abeille qui t'a picqué, c'est celle-là mesme qui fait le miel que tu treuves si bon. Car, il est vray, diroit-il, son miel est bien doulx à mon goust, mais sa picqueure est bien douloureuse, et tandis que son esguillon est dedans ma jouë, je ne puis m'accoyser : et ne voyez-vous pas que ma face est tout enflée? Theotime, certes, l'amour est une complaysance, et par consequent il est fort aggreable, pourveu qu'il ne laisse point dedans nos cœurs l'esguillon du desir; mais quand il le laisse, il laisse avec iceluy une grande douleur. Il est vray que ceste douleur provient de l'amour, et partant, c'est une amyable et aymable douleur. Oyez les eslans douloureux, mais amoureux d'un amant royal : *Mon ame a soif de son Dieu fort et vivant. Hé! quand viendray-je et paroistray-je devant la face de mon Dieu? Mes larmes m'ont servy de pain nuict et jour, tandis qu'on me dit : Où est ton Dieu* (Ps. 41)? Ainsi la sacrée Sulamite, toute detrempée en ses douleurs amoureuses, parlant aux filles de Hierusalem : *Helas!* dit-elle, *je vous en conjure, si vous rencontrez mon amy, annoncez-luy ma peyne, parce que je languis toute blessée d'amour* (Cant. 5). *L'esperance differée afflige l'ame* (Prov. 13).

Or, les douloureuses blesseures de l'amour sont de plusieurs sortes. 1° Les premiers traicts que nous recevons de l'amour, s'appellent blesseures, parce que le cœur, qui sembloit sain, entier et tout à soy-mesme, tandis qu'il n'aymoit pas, commence, lorsqu'il est atteint d'amour, à se separer et diviser de soy-mesme pour se donner à l'object aymé : or, ceste division ne se peut fayre sans douleur, puisque la douleur n'est autre chose que la division des choses vivantes qui se tiennent l'une à l'autre. 2° Le desir picque et blesse incessamment le cœur dans lequel il est, comme nous l'avons dit; 3° mais, Theotime, parlant de l'amour sacré, il y a en la prattique d'iceluy une sorte de blesseure que Dieu luy-mesme fait quelquesfois en l'ame qu'il veut grandement perfectionner : car il luy donne des sentimens admirables et des attraicts nonpareils pour sa souveraine bonté, comme la pressant et sollicitant de l'aymer; et lors elle s'eslance de force comme pour voler plus haut vers son divin object, mais, demeurant courte, parce qu'elle ne peut pas tant aymer comme elle desire, ô Dieu! elle sent une douleur qui n'a point d'esgale. A mesme tems qu'elle est attirée puissamment à voler vers son cher bien-aymé, elle est aussi retenuë puissamment et ne peut voler, comme attachée aux basses miseres de ceste vie mortelle et de sa propre impuissance : elle desire *des aisles de colombe pour voler en son repos* (Ps. 54) et elle n'en treuve point. La voylà doncques rudement tourmentée entre la violence de ses eslans et celle de son impuissance. *O miserable que je suis!* disoit l'un de ceux qui ont experimenté ce travail, *qui me deslivrera du corps de ceste mortalité* (Rom. 7)? Alors, si vous y pre-

nez garde, Theotime, ce n'est pas le desir d'une chose absente qui blesse le cœur : car l'ame sent que son Dieu est present, il l'a desjà *menée dans son cellier à vin*, *il a arboré sur son cœur l'estendart de l'amour* (Cant. 2); mais, quoyque desjà il la voye toute sienne, il presse, et descoche de tems en tems mille et mille traicts de son amour, luy monstrant par de nouveaux moyens combien il est plus aymable qu'il n'est aymé; et elle, qui n'a pas tant de force pour l'aymer, que d'amour pour s'efforcer, voyant ses efforts si imbecilles, en comparayson du desir qu'elle a, pour aymer dignement celuy que nulle force ne peut assez aymer, helas! elle se sent oultrée d'un tourment incomparable : car, autant d'eslans qu'elle fait pour voler plus haut en son desirable amour, autant reçoit-elle de secousses de douleur.

Ce cœur amoureux de son Dieu, desirant infinyment d'aymer, void bien que neantmoins il ne peut ny assez aymer ny assez desirer. Or, ce desir qui ne peut reüssir, est comme un dard dans le flanc d'un esprit genereux; mais la douleur qu'on en reçoit ne laisse pas d'estre aymable, d'autant que quiconque desire bien d'aymer ayme aussi bien à desirer, et s'estimeroit le plus miserable de l'univers, s'il ne desiroit continuellement d'aymer ce qui est si souverainement aymable. Desirant d'aymer, il reçoit de la douleur; mais aymant à desirer, il reçoit de la doulceur.

Vray Dieu, Theotime, que vay-je dire? Les bien-heureux qui sont en paradis, voyant que Dieu est encore plus aymable qu'ils ne l'ayment, pasmeroient et periroient eternellement du desir de l'aymer davantage, si la tres-saincte volonté de Dieu n'imposoit à la leur le repos admirable dont elle joüyt; car ils ayment si souverainement ceste souveraine volonté, que son vouloir arreste le leur, et le contentement divin les contente, acquiesçant d'estre bornez en leur amour par la volonté mesme de laquelle la bonté est l'object de leur amour. Que si cela n'estoit, leur amour seroit esgalement delicieux et douloureux : delicieux pour la possession d'un si grand bien; douloureux pour l'extresme desir d'un plus grand amour. Dieu doncques, tirant continuellement, s'il faut ainsi dire, des sagettes du carquois de son infinie beauté, blesse l'ame de ses amans, leur faysant clairement voir qu'ils ne l'ayment pas à beaucoup pres de ce qu'il est aymable. Celuy des mortels qui ne desire pas d'aymer davantage la divine bonté, il ne l'ayme pas assez : la suffisance en ce divin exercice ne suffit pas à celuy qui veut s'y arrester comme si elle luy suffisoit.

CHAPITRE XIV.

De quelques autres moyens par lesquels le sainct amour blesse les cœurs.

RIEN ne blesse tant un cœur amoureux que de voir un autre cœur blessé d'amour pour luy. Le pellican fait son nid en terre, dont les serpens viennent souvent picquer ses petits. Or, quand cela arrive, le pellican, comme un excellent medecin naturel, de la poincte de son bec, blesse de toutes parts ces pauvres poussins,

pour, avec le sang, fayre sortir le venin que la morseure des serpens a respandu par tous les endroicts de leur corps; et pour fayre sortir tout le venin, il laisse sortir tout le sang, et par consequent il laisse ainsi mourir ceste petite troupe pellicanne. Mais les voyant morts, il se blesse soy-mesme et respand son sang sur eux; il les vivifie d'une nouvelle et plus pure vie : son amour les a blessez, et soudain, par ce mesme amour, il se blesse soy-mesme. Jamais nous ne blessons un cœur de la blesseure d'amour, que nous ne soyons soudain blessez nous-mesmes. Quand l'ame void son Dieu blessé d'amour pour elle, elle en reçoit soudain une reciprocque blesseure : *Tu as blessé mon cœur,* dit le celeste amant à sa Sulamite; et sa Sulamite s'escrie : *Dites à mon bien-aymé que je suis blessée d'amour.* Les avettes ne blessent jamais qu'elles ne demeurent blessées à mort. Voyant aussi le Sauveur de nos ames blessé d'amour pour nous jusques à la mort et la mort de la croix, comme pourrions-nous n'estre pas blessez pour luy? mais je dy blessez d'une playe d'autant plus douloureusement amoureuse, que la sienne a esté amoureusement douloureuse, et que jamais nous ne pourrions tant aymer que son amour et sa mort le requierent.

C'est encore une autre blesseure d'amour, quand l'ame sent bien qu'elle ayme son Dieu, et que neantmoins Dieu la traitte comme s'il ne sçavoit pas d'estre aymé, ou comme s'il estoit en deffiance de son amour. Car alors, mon cher Theotime, l'ame reçoit des extresmes angoisses, luy estant insupportable de voir et sentir le seul semblant que Dieu fait de se deffier d'elle.

Le pauvre sainct Pierre avoit et sentoit son cœur tout remply d'amour pour son Maistre; et Nostre Seigneur, dissimulant de le sçavoir, *Pierre,* dit-il, *m'aymes-tu plus que ceux-cy? Hé, Seigneur,* respondit cest apostre, *vous sçavez que je vous ayme. — Mais, Pierre, m'aymes-tu,* resplique le Sauveur? — *Mon cher Maistre,* dit l'apostre, *je vous ayme, certes, vous le sçavez.* Et ce doulx Maistre pour l'espreuver, et se deffiant d'estre aymé : *Pierre,* dit-il, *m'aymes-tu?* Ah! Seigneur, vous blessez ce pauvre cœur qui, grandement affligé, s'escrie amoureusement, mais douloureusement : *Mon Maistre, vous sçavez toutes choses, vous sçavez certes bien que je vous ayme* (Joan. 21).

Un jour on faysoit des exorcismes sur une personne possedée; et le malin esprit, estant pressé de dire quel estoit son nom : Je suis respondit-il, ce malheureux privé d'amour, et soudain saincte Catherine de Gennes, qui estoit là presente, se sentit troubler et renverser toutes les entrailles, d'autant qu'elle avoit seulement ouy prononcer le mot de privation d'amour. Car, comme les demons hayssent si fort l'amour divin, qu'ils tremblent lorsqu'ils en voyent le signe ou qu'ils en oyent le nom, c'est-à-dire quand ils voyent la croix et qu'ils oyent prononcer le nom de Jesus; ainsi ceux qui ayment fortement Nostre Seigneur tresmoussent de douleur et d'horreur, quand ils voyent quelque signe ou qu'ils entendent quelque parolle qui represente la privation de ce sainct amour.

Sainct Pierre estoit bien asseuré que Nostre Seigneur, sçachant

tout, ne pouvoit pas ignorer combien il estoit aymé de luy; mais, parce que la respetition de ceste demande, *m'aymes-tu?* a l'apparence de quelque deffiance, sainct Pierre s'en attriste grandement. Helas! ceste pauvre ame, qui sent bien qu'elle est resoluë de plutost mourir que d'offenser son Dieu, mais ne sent pas neantmoins un seul brin de ferveur, ains au contraire une froideur extresme qui la tient toute engourdie et si foible, qu'elle tombe à tous coups en des imperfections fort sensibles : ceste ame, dy-je, Theotime, elle est toute blessée; car son amour est grandement douloureux, de voir que Dieu fait semblant de ne voir pas combien elle l'ayme, la laissant comme une creature qui ne luy appartient pas, et luy est advis qu'emmy ses deffauts, ses distractions et froideurs, Nostre Seigneur descoche contre elle ce reproche : Comme peux-tu dire que tu m'aymes, puisque ton ame n'est pas avec moy? ce qui luy est un dard de douleur qui procede d'amour; car si elle n'aymoit pas, elle ne seroit pas affligée de l'apprehension qu'elle a de ne pas aymer.

Quelquesfois ceste blesseure d'amour se fait par le seul souvenir que nous avons d'avoir esté jadis sans aymer Dieu. O que tard je vous ay aymée, beauté antique et nouvelle, disoit ce sainct qui avoit esté trente ans heretique. La vie passée est en horreur à la vie presente de celuy qui a passé sa vie precedente sans aymer la souveraine bonté.

L'amour mesme nous blesse quelquesfois par la seule consideration de la multitude de ceux qui mesprisent l'amour de Dieu; si que nous pasmons de detresse pour ce subjet, comme faysoit celuy qui disoit : *Mon zele, ô Seigneur, m'a fait secher de douleur, parce que mes ennemys n'ont pas gardé ta loy* (Ps. 118). Et le grand sainct François, pensant ne point estre entendu, pleuroit un jour, sanglottoit et se lamentoit si fort, qu'un bon personnage l'oyant, accourut comme au secours de quelqu'un qu'on vouloit esgorger; et le voyant tout seul, il luy demanda : Pourquoy cries-tu ainsi, pauvre homme! Helas, dit-il, je pleure de quoy Nostre Seigneur a tant enduré pour l'amour de nous, et personne n'y pense. Et ces parolles dittes, il recommença ses larmes; et ce bon personnage se mit aussi à gemir et à pleurer avec luy.

Mais comme que ce soit, cecy est admirable és blesseures receuës par le divin amour, que la douleur en est aggreable, et tous ceux qui le sentent y consentent et ne voudroient pas changer ceste douleur à toute la doulceur de l'univers. Il n'y a point de douleur emmy l'amour, ou s'il y a de la douleur, c'est une bien-aymée douleur. Un seraphin tenant un jour une flesche toute d'or, de la poincte de laquelle sortoit une petite flamme, il la darda dans le cœur de la bien-heureuse Mere Therese, et la voulant retirer, il sembloit à ceste vierge qu'on luy arrachast les entrailles, la douleur estoit si grande qu'elle n'avoit plus de force que pour jetter des foibles et petits gemissemens; mais douleur pourtant si aymable, qu'elle eust voulu n'en jamais estre deslivrée. Telle fut la sagette d'amour que Dieu descocha dans le cœur de la grande saincte Catherine de Gennes au commencement de sa conversion, dont elle demeura toute chargée et comme morte au monde et aux choses creées, pour ne vivre plus

qu'au Createur. *Le bien-aymé est un boucquet de myrrhe amere*, et ce boucquet amer est reciproquement le bien-aymé qui *demeure* cherement collocqué *sur le sein* de la bien-aymée, c'est-à-dire, le plus aymé de tous les bien-aymez.

CHAPITRE XV.

De la langueur amoureuse du cœur blessé de dilection.

C'est chose assez cogneuë que l'amour humain a la force, non-seulement de blesser le cœur, mais de rendre malade le corps jusques à la mort, d'autant que comme la passion et temperament du corps a beaucoup de pouvoir d'incliner l'ame et la tirer apres soy, aussi les affections de l'ame ont une grande force pour remüer les humeurs et changer les qualitez du corps. Mais oultre cela, l'amour, quand il est vehement, porte si impetueusement l'ame en la chose aymée, et l'occupe si fortement, qu'elle manque à toutes ses autres operations, tant sensitives qu'intellectuelles; si que, pour nourrir cest amour et le seconder, il semble que l'ame abandonne tout autre exercice, et soy-mesme encore. Dont Platon a dit que l'amour estoit pauvre, dechiré, nud, deschaux, chetif, sans mayson, couchant dehors sur la dure és portes, tousjours indigent. Il est pauvre, parce qu'il fait quitter tout pour la chose aymée; il est sans mayson, parce qu'il fait sortir l'ame de son domicile pour suivre tousjours celuy qui est aymé; il est chetif, pasle, maigre et deffait, parce qu'il fait perdre le sommeil, le boire et le manger; il est nud et deschaux, parce qu'il fait quitter toutes autres affections pour prendre celle de la chose aymée; il couche alors sur la dure, parce qu'il fait demeurer à descouvert le cœur qui ayme, luy faysant manifester ses passions par des souspirs, plaintes, loüanges, soupçons, jalousies; il est tout estendu comme un gueux aux portes, parce qu'il fait que l'amant est perpetuellement attentif aux yeux et à la bouche de la personne qu'il ayme, et tousjours attaché à ses aureilles pour luy parler et mendier des faveurs, desquelles il n'est jamais rassasié : or, les yeux, les aureilles et la bouche sont les portes de l'ame. Et enfin, c'est sa vie que d'estre tousjours indigent; car, si une fois il est rassassié, il n'est plus ardent, et par consequent il n'est plus amour.

Certes, je sçay bien, Theotime, que Platon parloit ainsi de l'amour abject, vil et chetif des mondains; mais neantmoins ces proprietez ne laissent pas de se treuver en l'amour celeste et divin. Car voyez un peu ces premiers maistres de la doctrine chrestienne, c'est-à-dire, ces premiers docteurs du sainct amour evangelique, et oyez ce que disoit l'un d'entre eux, qui avoit le plus eu de travail : *Jusques à maintenant*, dit-il, *nous avons faim et soif, et sommes nuds, et sommes soufflettez, et sommes vagabonds* : *nous sommes rendus comme les balyeures de ce monde, et comme la racleure ou pelleure de tous* (I. Cor. 4); comme s'il disoit : Nous sommes tellement abjects, que si le monde est un palais, nous en sommes estimez les balyeures; si le monde est une pomme, nous en sommes la racleure. Qui les avoit reduicts, je vous prie, à cest estat, sinon

l'amour? Ce fut l'amour qui jetta saint François nud devant son evesque, et le fit mendiant sur la terre, ce fut l'amour qui le fit mendiant toute sa vie; ce fut l'amour qui envoya le grand François Xavier, pauvre, indigent, deschiré, ça et là parmy les Indes et entre les Japponois; ce fut l'amour qui reduisit le grand cardinal sainct Charles, archevesque de Milan, à ceste extreme pauvreté, parmy toutes les richesses que sa nayssance et sa dignité luy donnoient, que, comme dit cest eloquent orateur d'Italie, monseigneur Panigarole, il estoit comme un chien en la mayson de son maistre, ne mangeant qu'un peu de pain, ne beuvant qu'un peu d'eau, et couchant sur un peu de paille.

Oyons, de grace, la saincte Sulamite, comme elle s'escrie presque en ceste sorte : Quoyque, à rayson de mille consolations que mon amour me donne, je sois *plus belle que les riches tentes de mon Salomon*, je veux dire, plus belle que le ciel, qui n'est qu'un pavillon inanimé de sa majesté royale, puisque je suis son pavillon animé; si suis-je neantmoins toute *noire*, deschirée, poudreuse et toute gastée de tant de blesseures et de coups que ce mesme amour me donne. *Hé! ne prenez pas garde à mon teinct; car je suis voirement brune, d'autant que mon bien-aymé*, qui est mon *soleil*, a dardé les rayons de son amour sur moy, rayons qui esclairent par leur lumiere, mais qui, par leur ardeur, m'ont renduë haslée et noirastre, et me touschant de leur splendeur, ils m'ont *osté ma couleur*. La passion amoureuse me fait trop heureuse de me donner un tel espoux comme est mon roy; mais ceste mesme passion, qui me tient lieu de *mere*, puisqu'elle seule m'a maryée, et non mes merites, elle a des autres *enfans* qui *me donnent des assauts* et des travaux nonpareils, me reduisant à telle langueur, que comme d'un costé je ressemble une reyne qui est au costé de son roy, aussi de l'autre je suis comme une chetive *vigneronne* qui, dans une chetive cabane, *garde* une vigne, et une vigne encore qui n'est pas sienne (Cant. 1).

Certes, Theotime, quand les blesseures et playes de l'amour sont frequentes et fortes, elles nous mettent en langueur et nous donnent la bien-aymable maladie d'amour. Qui pourroit jamais descrire les langueurs amoureuses des saincte Catherine de Sienne et de Gennes, ou de saincte Angele de Foligny, ou de saincte Christine, ou de la bien-heureuse Mere Therese, ou de sainct Bernard, ou de sainct François? Et quant à ce dernier, sa vie ne fut autre chose que larmes, souspirs, plaintes, langueurs, definemens, pasmoysons amoureuses. Mais rien n'est si admirable en tout cela que ceste admirable communication que le doulx Jesus luy fit de ses amoureuses et precieuses douleurs, par l'impression de ses playes et stigmates. Theotime, j'ay souvent consideré ceste merveille, et en ay fait ceste pensée. Ce grand serviteur de Dieu, homme tout seraphique, voyant la vive imaige de son Sauveur crucifié, effigiée en un seraphin lumineux qui luy apparust sur le mont Alverne, il s'attendrit plus qu'on ne sçauroit imaginer, saysy d'une consolation et d'une compassion souveraine; car, regardant ce beau mirouër d'amour que les anges ne se peuvent assouvir de regarder, helas! il pasmoit de doulceur et de contentement. Mais voyant aussi d'autre

part la vive representation des playes et blesseures de son Sauveur crucifié, il sentit en son ame ce *glaive impiteux qui transperça la sacrée poictrine* de la Vierge Mere au jour de la Passion, avec autant de douleur interieure que s'il eust esté crucifié avec son cher Sauveur. O Dieu! Theotime, si l'imaige d'Abraham, eslevant le coup de la mort sur son cher unique pour le sacrifier, imaige faite par un peinctre mortel, eut bien le pouvoir toutesfois d'attendrir et fayre pleurer le grand sainct Gregoire, evesque de Nisse, toutes les fois qu'il la regardoit, hé! combien fut extresme l'attendrissement du grand sainct François, quand il vid l'imaige de Nostre Seigneur se sacrifiant soy-mesme sur la croix! imaige que non une main mortelle, mais la main maistresse d'un seraphin celeste avoit tirée et effigiée sur son propre original, representant si vivement et au naturel le divin Roy des anges, meurtry, blessé, percé, froissé, crucifié.

Ceste ame doncques ainsi amollie, attendrie et presque toute fonduë en ceste amoureuse douleur, se treuva par ce moyen extresmement disposée à recevoir les impressions et marques de l'amour et douleur de son souverain amant. Car la memoire estoit toute detrempée en la souvenance de ce divin amour; l'imagination appliquée fortement à se representer les blesseures et meurtrisseures que les yeux regardoient alors si parfaictement bien exprimées en l'imaige presente; l'entendement recevoit les especes infinyment vives que l'imagination luy fournissoit; et enfin l'amour employoit toutes les forces de la volonté pour se complayre et conformer à la passion du bien-aymé, dont l'ame sans doubte se treuvoit toute transformée en un second crucifix. Or l'ame, comme forme et maistresse du corps, usant de son pouvoir sur iceluy, imprima les douleurs des playes dont elle estoit blessée, ès endroicts correspondans à ceux esquels son amant les avoit endurées. L'amour est admirable pour aiguiser l'imagination, afin qu'elle penetre jusques à l'exterieur. Les brebis de Laban, eschauffées d'amour, eurent l'imagination si forte, qu'elle porta coup sur les petits aignelets desquels elles estoient pregnes, pour les fayre blancs ou tachetez, selon les baguettes qu'elles regarderent dans les canaux esquels on les abbreuvoit. Et les femmes grosses, ayant l'imagination affinée par l'amour, impriment ce qu'elles desirent ès cœurs de leurs enfans. Une imagination puissante fait blanchir un homme en une nuict, detracque sa santé et toutes ses humeurs. L'amour doncques fit passer les tourmens interieurs de ce grand amant sainct François jusques à l'exterieur, et blessà le corps du mesme dard de douleur duquel il avoit blessé le cœur.

Mais de fayre les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui estoit dedans ne le pouvoit bonnement fayre : c'est pourquoy l'ardent seraphin venant au secours, darda des rayons d'une clarté si penetrante, qu'elle fit reellement en la chair les playes exterieures du crucifix que l'amour avoit imprimées interieurement à l'ame. Ainsi le seraphin, voyant Isaïe n'oser entreprendre de parler, d'autant qu'il sentoit ses levres soüillées, vint au nom de Dieu luy touscher et espurer les levres avec un charbon prins sur l'autel, secondant en ceste sorte le desir d'iceluy. La myrrhe produict sa *stacte*

et premiere liqueur, comme par maniere de sueur et de trânspiration; mais, afin qu'elle jette bien tout son suc, il la faut ayder par l'incision. De mesme l'amour divin de sainct François parut en toute sa vie comme par maniere de sueur, car il ne respiroit en toutes ses actions que ceste sacrée dilection; mais, pour en fayre paroistre tout à fait l'incomparable abondance, le celeste seraphin le vint inciser et blesser. Et afin que l'on sceut que ses playes estoient playes de l'amour du ciel, elles furent faites, non avec le fer, mais avec des rayons de lumiere. O vray Dieu, Theotime, que de douleurs amoureuses, et que d'amours douloureuses! car, non-seulement alors, mais tout le reste de sa vie, ce pauvre sainct alla tousjours traisnant et languissant comme bien malade d'amour.

Le bien-heureux Philippe Nerius, aagé de quatre-vingts ans, eut une telle inflammation de cœur pour le divin amour, que la chaleur se faysant fayre place aux costes, les eslargit bien fort, et en rompit la quatriesme et cinquiesme, afin qu'il pust recevoir plus d'air pour le rafraischir. Le bien-heureux Stanislaüs Kostka, jeune garçon de quatorze ans, estoit si fort assailly de l'amour de son Sauveur, que maintesfois il tomboit en deffaillance tout pasmé, et estoit contrainct d'appliquer sur sa poictrine des linges trempez en l'eau froide, pour moderer la violence de l'ardeur qu'il sentoit.

Et en somme, comme pensez-vous, Theotime, qu'une ame qui a une fois un peu à souhaict tasté les consolations divines, puisse vivre en un monde meslé de tant de miseres, sans douleur et langueur presque perpetuelle? On a maintesfois ouy ce grand homme de Dieu François Xavier, lançant sa voix au ciel, lorsqu'il croyoit estre bien solitaire, en ceste sorte : Hé! mon Seigneur, non, de grace, ne m'accablez pas d'une si grande affluence de consolations, ou si, par vostre infinie bonté, il vous playst me fayre ainsi abonder en delices, tirez-moy doncques en paradis : car qui a une fois bien gousté en l'interieur vostre doulceur, il luy est force de vivre en amertume, tandis qu'il ne joüyt pas de vous. Quand doncques Dieu a donné un peu largement de ses divines doulceurs à une ame, et qu'il les luy oste, il la blesse par ceste privation, et elle, par apres, demeure languissante, souspirant avec David :

Helas! quand viendra le jour
Que la doulceur d'un retour
M'ostera ceste souffrance (*Ps.* 41).

Et avec le grand Apostre : *O moy miserable homme! qui me deslivrera du corps de ceste mortalité* (Rom. 7)?

LIVRE SEPTIESME.

DE L'UNYON DE L'AME AVEC SON DIEU, QUI SE PARFAIT EN L'ORAYSON.

CHAPITRE PREMIER.

Comme l'amour fait l'unyon de l'ame avec Dieu en l'orayson.

Nous ne parlons pas icy de l'unyon generale du cœur avec son Dieu; mais de certains actes et mouvemens particuliers que l'ame recueillie en Dieu fait par maniere d'orayson, afin de s'unir et joindre de plus en plus à sa divine bonté. Car il y a, certes, difference entre unyr et joindre une chose à l'autre, et serrer ou presser une chose contre une autre ou sur une autre: d'autant que, pour joindre et unyr, il n'est besoin que d'une simple application d'une chose à l'autre, en sorte qu'elles se touschent et soyent ensemble, ainsi que nous joignons les vignes aux ormeaux et les jasmins aux treilles des berceaux que l'on fait és jardins; mais pour serrer et presser, il faut fayre une application forte qui accroisse et augmente l'unyon : de sorte que, serrer, c'est intimement et fortement joindre, comme nous voyons que le lierre se joint aux arbres; car il ne s'unit pas seulement, mais il se presse et serre si fort à eux, que mesme il penetre et entre dans leurs escorces.

La comparayson de l'amour des petits enfans envers leurs meres ne doit pas estre abandonnée, à cause de son innocence et pureté. Voyons doncques ce beau petit enfant auquel sa mere assise presente son sein. Il se jette de force entre les bras d'icelle, ramassant et plyant tout son petit corps dans ce giron et sur ceste poictrine aymable. Et voyez reciproquement sa mere, comme, le recevant, elle le serre, et, par maniere de dire, le colle à son sein, et le baysant joint sa bouche à la sienne. Mais voyez derechef ce petit poupon appasté de caresses maternelles, comme de son costé il coopere à ceste unyon d'entre sa mere et luy; car il se serre aussi et se presse tant qu'il peut par luy-mesme sur la poictrine et le visaige de sa mere, et semble qu'il se veüille tout enfoncer et cacher dans ce sein aggreable duquel il est extraict.

Or alors, Theotime, l'unyon est parfaicte, laquelle n'estant qu'une, ne laisse pas de proceder de la mere et de l'enfant; en sorte neantmoins qu'elle depend toute de la mere : car elle a attiré à soy l'enfant, elle l'a la premiere serré entre ses bras et pressé sur sa poictrine, et les forces du poupon ne sont pas si grandes qu'il eust peu se serrer et prendre si fort à sa mere. Mais toutesfois, ce pauvre petit fait bien ce qu'il peut de son costé, et se joinct de toute sa force au sein maternel, non-seulement consentant à la douce unyon que sa mere prattique, mais y contribuant ses foibles efforts de tout son cœur; et je dy ses foibles efforts, parce qu'ils sont si imbecilles, qu'ils ressemblent presque plutost des essais d'unyon que non pas une unyon.

Ainsi doncques, Theotime, Nostre Seigneur monstrant le tres-aymable sein de son divin amour à l'ame devote, il la tire toute à soy, la ramasse, et, par maniere de dire, il replie toutes les puissances d'icelle dans le giron de sa doulceur plus que maternelle; puis, bruslant d'amour, il serre l'ame, il la joinct, la presse et colle sur ses levres de suavité et sur sa delicieuse poictrine, la *baysant du* sacré *bayser de sa bouche,* et luy faysant savourer *ses mammelles meilleures que le vin* (Cant. 1). Alors l'ame, amorcée des delices de ses faveurs, non-seulement consent et se preste à l'unyon que Dieu fait, mais de tout son pouvoir elle coopere, s'efforçant de se joindre et serrer de plus en plus à la divine bonté; de sorte toutesfois qu'elle recognoist bien que son unyon et lyaison à ceste souveraine doulceur despend toute de l'operation divine, sans laquelle elle ne pourroit seulement pas fayre le moindre essay du monde pour s'unyr à icelle.

Quand on void une exquise beauté regardée avec une grande ardeur, ou une excellente melodie escoutée avec une grande attention, ou un rare discours entendu avec grande contention, on dit que ceste beauté là tient collez sur soy les yeux des spectateurs, que ceste musique tient attachées les aureilles, que ce discours ravit les cœurs des auditeurs. Qu'est-ce à dire, tenir collez les yeux, tenir attachées les aureilles, et ravir les cœurs, sinon unyr et joindre fort serrez les sens et puissances dont on parle, à leurs objects? L'ame doncques se serre et se presse sur son object, quand elle s'y affectionne avec grande attention; car le serrement n'est autre chose que le progrez et advancement de l'unyon et conjonction. Nous usons mesme de ce mot, selon nostre langage, és choses morales. Il me presse de fayre cecy ou cela, il me presse de demeurer; c'est-à-dire, il n'employe pas seulement sa persuasion ou sa priere, mais il l'employe avec contention et effort, comme firent les pelerins en Emmaüs, qui non-seulement supplierent Nostre Seigneur, mais le presserent et serrerent à force, *le contraignant,* d'une amoureuse violence, *d'arrester* au logis avec eux (Luc. 24).

Or, en l'orayson, l'unyon se fait souvent par maniere de petits mais frequens eslancemens et advancemens de l'ame en Dieu. Et si vous prenez garde aux petits enfans unis et joincts au sein de leurs meres, vous verrez que de tems en tems ils se pressent et serrent par des petits eslans que le playsir de tetter leur donne. Ainsi, en l'orayson, le cœur uny à son Dieu fait maintesfois certaines recharges d'unyon, par des mouvemens avec lesquels il se serre et presse davantage en sa divine doulceur. Comme, par exemple, l'ame ayant longuement demeuré au sentiment d'unyon par lequel elle savoure doulcement combien elle est heureuse d'estre à Dieu, enfin accroissant ceste unyon par un serrement et eslan cordial: Ouy, Seigneur, dira-t-elle, je suis vostre toute, toute, toute sans exception, ou bien : Hé! Seigneur, je le suis, certes, et je le veux estre tousjours plus; ou bien, par maniere de priere : O doulx Jesus, hé! tirez-moy tousjours plus advant dans vostre cœur, afin que vostre amour m'engloutisse, et que je sois du tout abysmée en sa doulceur!

Mais d'autres fois l'unyon se fait, non par des eslancemens re-

petez, ains par maniere d'un continuel insensible pressement et advancement du cœur en la divine bonté. Car, comme nous voyons qu'une grande et pesante masse de plomb, d'airain, ou de pierre, quoyqu'on ne la pousse point, se serre, enfonce et presse tellement contre la terre sur laquelle elle est posée, qu'enfin, avec le tems, on la treuve toute enterrée, à cause de l'inclination de son poids, qui par sa pesanteur la fait tousjours tendre au centre; ainsi, nostre cœur estant une fois joinct à son Dieu, s'il demeure en ceste unyon, et que rien ne l'en divertisse, il va s'enfonçant continuellement par un insensible progrez d'unyon, jusques à ce qu'il soit tout en Dieu, à cause de l'inclination sacrée que le sainct amour luy donne de s'unyr tousjours davantage à la souveraine bonté. Car, comme dit le grand apostre de France, l'amour est une vertu unitive, c'est-à-dire, qui nous porte à la parfaicte unyon du souverain bien. Et, puisque c'est une verité indubitable que le divin amour, tandis que nous sommes en ce monde, est un mouvement ou au moins une habitude active et tendante au mouvement, lors mesme qu'il est parvenu à la simple unyon, il ne laisse pas d'agir, quoyque imperceptiblement, pour l'accroistre et perfectionner de plus en plus.

Ainsi les arbres qui ayment d'estre transplantez, apres qu'ils le sont, estendent leurs racines et se fourrent bien advant dans le sein de la terre, qui est leur element et aliment, nul ne s'appercevant de cela tandis qu'il se fait, ains seulement quand il est fait. Et le cœur humain, transplanté du monde en Dieu par le celeste amour, s'il s'exerce fort en l'orayson, certes il s'estendra continuellement, et se serrera à la Divinité, s'unissant de plus en plus à sa bonté, mais par des accroissemens imperceptibles, desquels on ne remarque pas bonnement le progrez, tandis qu'il se fait, ains quand il est fait. Si vous beuvez quelque exquise liqueur, par exemple de l'eau imperiale, la seule unyon d'icelle avec vous se fera à mesure que vous la recevrez, car la reception et l'unyon sont une mesme chose en cest endroict; mais par apres, petit à petit, ceste unyon s'aggrandira par un progrez imperceptiblement sensible : car la vertu de ceste eau, penetrant de toutes parts, confortera le cerveau, revigorera le cœur, et estendra sa force sur tous vos esprits. Ainsi un sentiment de dilection, comme, par exemple : *Que Dieu est bon!* estant entré dedans le cœur, d'abord il fait l'unyon avec ceste bonté; mais estant entretenu un peu longuement comme un parfum precieux, il penetre de tous costez l'ame, il se respand et dilate dans nostre volonté, et, par maniere de dire, il s'incorpore avec nostre esprit, se joignant et serrant de toutes parts de plus en plus à nous et nous unissant à luy. Et c'est ce que nous enseigne le grand David, quand il compare les sacrées parolles au *miel* (Ps. 118); car, qui ne sçayt que la doulceur du miel s'unit de plus en plus à nostre sens par un progrez continuel de savourement, lorsque le tenant longuement en la bouche, ou que l'avalant tout bellement, sa saveur penetre plus advant le sens de nostre goust? Et, de mesme, ce sentiment de la bonté celeste, exprimé par ceste parolle de sainct Bruno : *O bonté!* ou par celle de sainct Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu!* ou par celle de Magdelene : *Hé! mon Maistre!* ou par celle de sainct François : *Mon Dieu et mon tout!*

ce sentiment, dy-je, demeurant un peu longuement dedans un cœur amoureux, il se dilate, il s'estend et s'enfonce par une intime penetration en l'esprit, et de plus le detrempe tout de sa saveur, qui n'est autre chose qu'accroistre l'unyon, comme fait l'unguent precieux ou le bausme, qui, tombant sur le cotton, se mesle et s'unit tellement de plus en plus, petit à petit, avec iceluy, qu'enfin on ne sçauroit plus dire si le cotton est parfumé ou s'il est parfum, ny si le parfum est cotton ou le cotton parfum. O qu'heureuse est une ame qui, en la tranquillité de son cœur, conserve amoureusement le sacré sentiment de la presence de Dieu! car son unyon avec la divine bonté croistra perpetuellement, quoyque insensiblement, et detrempera tout l'esprit d'iceluy de son infinie suavité. Or, quand je parle du sacré sentiment de la presence de Dieu en cest endroict, je n'entens pas parler du sentiment sensible, mais de celuy qui reside en la cime et supresme poincte de l'esprit, où le divin amour regne et fait ses exercices principaux.

CHAPITRE II.

Des divers degrez de la saincte unyon qui se fait en l'orayson.

L'UNYON se fait quelquesfois sans que nous y cooperions, sinon par une simple suitte, nous laissant unyr sans resistance à la divine bonté, comme un petit enfant amoureux du sein de sa mere, mais tellement allangoury, qu'il ne peut fayre aucun mouvement pour y aller ny pour se serrer quand il y est, mais seulement est bien ayse d'estre prins et tiré entre les bras de sa mere, et d'estre pressé par elle sur sa poictrine.

Quelquesfois nous cooperons, lorsqu'estant tirez nous courons volontiers pour seconder la doulce force, la bonté qui nous tire et nous serre à soy par son amour.

Quelquesfois il nous semble que nous commençons à nous joindre et serrer à Dieu, avant qu'il se joigne à nous, parce que nous sentons l'action de l'unyon de nostre costé, sans sentir celle qui se fait de la part de Dieu, lequel toutesfois sans doubte, nous previent tousjours, bien que tousjours nous ne sentions pas sa prevention : car, s'il ne s'unissoit à nous, jamais nous ne nous unirions à luy; il nous choysit et saysit tousjours avant que nous ne le choysissions ny saysissions. Mais quand, suivant ses attraicts imperceptibles, nous commençons à nous unyr à luy, il fait quelquesfois le progrez de nostre unyon, secourant nostre imbecillité, et se serrant sensiblement luy-mesme à nous, si que nous le sentons qu'il entre et penetre nostre cœur par une suavité incomparable. Et quelquesfois aussi, comme il nous a attirez insensiblement à l'unyon, il continue insensiblement à nous ayder et secourir; et nous ne sçavons comme une si grande unyon se fait, mais nous sçavons bien que nos forces ne sont pas assez grandes pour la fayre, si que nous jugeons bien par là que quelque secrette puissance fait son insensible action en nous : comme les nochers qui portent du fer, lorsque sous un vent fort foible ils sentent leurs vaisseaux cingler puissamment, cognoissent qu'ils sont proches des montaignes de l'aymant, qui les

tirent imperceptiblement, et voyent en ceste sorte un cognoissable et perceptible advancement, provenant d'un moyen incogneu et imperceptible. Car ainsi, lorsque nous voyons nostre esprit s'unyr de plus en plus à Dieu sous des petits efforts que nostre volonté fait, nous jugeons bien que nous avons trop peu de vent pour cingler si fort, et qu'il faut que l'amant de nos ames nous tire par l'influence secrette de sa grace, laquelle il veut nous estre imperceptible, afin qu'elle nous soit plus admirable, et que, sans nous amuser à sentir ses attraicts, nous nous occupions plus purement et simplement à nous unyr à sa bonté.

Aucunes fois, ceste unyon se fait si insensiblement, que nostre cœur ne sent ny l'operation divine en nous, ny nostre cooperation; ains il treuve la seule unyon insensiblement toute faite, à l'imitation de Jacob, qui, sans y penser, se treuva maryé avec Lia; ou plutost, comme un autre Samson mais plus heureux, il se treuve lyé et serré des cordes de la saincte unyon, sans que nous nous en soyons apperceûs.

D'autres fois nous sentons les serremens, l'unyon se faysant par des actions sensibles, tant de la part de Dieu que de la nostre.

Quelquesfois l'unyon se fait par la seule volonté et en la seule volonté, et aucunes fois l'entendement y a sa part, parce que la volonté le tire apres soy et l'applique à son object, luy donnant un playsir special d'estre fisché à le regarder, comme nous voyons que l'amour respand une profonde et speciale attention en nos yeux corporels, pour les arrester à voir ce que nous aymons.

Quelquesfois ceste unyon se fait de toutes les facultez de l'ame, qui se ramassent toutes autour de la volonté, non pour s'unyr elles-mesmes à Dieu, car elles n'en sont pas toutes capables, mais pour donner plus de commodité à la volonté de fayre son unyon. Car si les autres facultez estoient appliquées une chascune à son object propre, l'ame, operant par icelles, ne pourroit pas si parfaictement s'employer à l'action par laquelle l'unyon se fait avec Dieu. Telle est la varieté des unyons.

Voyez sainct Martial (car ce fut, comme on dit, le bien-heureux enfant duquel il est parlé en sainct Marc): Nostre Seigneur le print, le leva, et le tint assez longuement entre ses bras. O beau petit Martial! que vous estes heureux d'estre saysy, prins, porté, uny, joinct et serré sur la poictrine celeste du Sauveur, et baysé de sa bouche sacrée, sans que vous y cooperiez, qu'en ne faysant pas resistance à recevoir ces divines caresses! Au contraire, sainct Simeon embrasse et serre Nostre Seigneur sur son sein, sans que Nostre Seigneur fasse aucun semblant de cooperer à ceste unyon, bien que, comme chante la tres-saincte Eglise, *le vieillard portoit l'enfant*, *mais l'enfant gouvernoit le vieillard.* Sainct Bonaventure, tousché d'une saincte humilité, non-seulement ne s'unissoit pas à Nostre Seigneur, ains se retiroit de sa presence reelle, c'est-à-dire du tres-sainct sacrement de l'Eucharistie, quand un jour oyant messe, Nostre Seigneur se vint unyr à luy, luy portant son divin sacrement. Or, ceste unyon faite, hé Dieu! Theotime, pensez de quel amour ceste saincte ame serra son Sauveur sur son cœur! A l'opposite, saincte Catherine de Sienne desirant ardemment

Nostre Seigneur en la saincte communion, pressant et poussant son ame et son affection devers luy, il se vint joindre à elle, entrant en sa bouche avec mille benedictions. Ainsi Nostre Seigneur commença l'unyon avec sainct Bonaventure, et saincte Catherine sembla commencer celle qu'elle eut avec son Sauveur. La sacrée amante du Cantique parle comme ayant prattiqué l'une et l'autre sorte d'unyon : *Je suis toute à mon bien-aymé*, se dit-elle, *et son retour est vers moy* (Cant. 7); car c'est autant que si elle disoit : Je me suis unie à mon cher amy, et reciproquement il se retourne devers moy, pour, en s'unissant de plus en plus à moy, se rendre aussi tout mien. *Mon cher amy m'est un boucquet de myrrhe, il demeurera sur mon sein* (Cant. 1), et je l'y serreray comme un boucquet de suavité. *Mon ame*, dit David, *s'est serrée à vous, ô mon Dieu! et vostre main droicte m'a empoigné et saysy* (Ps. 62). Mais ailleurs elle confesse d'estre prevenuë, disant : *Mon cher amy est à moy, et moy je suis toute sienne* (Cant. 2); nous faysons une saincte unyon par laquelle il se joinct à moy, et moy je me joins à luy. Et pour monstrer que tousjours toute l'unon se fait par la grace de Dieu, qui nous tire à soy et par ses attraicts esmeut nostre ame et anime le mouvement de nostre unyon envers luy, elle s'escrie comme toute impuissante : *Tirez-moy* (Cant. 1); mais pour tesmoigner qu'elle ne se laissera pas tirer comme une pierre ou comme un forçat, ains qu'elle cooperera de son costé, et meslera son foible mouvement parmy les puissans attraicts de son amant, *Nous courrons*, dit-elle, *à l'odeur de vos parfums;* et afin qu'on sçache que si on la tire un peu fortement par la volonté, toutes les puissances de l'ame se porteront à l'unyon : *Tirez-moy*, dit-elle, *et nous courrons*. L'espoux n'en tire qu'une, et plusieurs courent à l'unyon. La volonté est la seule que Dieu veut, mais toutes les autres puissances courent apres elle pour estre unies à Dieu avec elle.

A ceste unyon le divin berger des ames provocquoit sa chere Sulamite. *Mettez-moy*, disoit-il, *comme un sceau sur vostre cœur, comme un cachet sur vostre bras* (*Ibid.* 8). Pour bien imprimer un cachet sur la cire, on ne le joinct pas seulement, mais on le presse bien serré : ainsi veut-il que nous nous unissions à luy d'une unyon si forte et pressée que nous demeurions marquez de ses traicts.

Le sainct *amour du Sauveur nous presse* (II. Cor. 5). O Dieu, quel exemple d'unyon excellente! Il s'estoit joinct à nostre nature humaine par grace, comme une vigne à son ormeau, pour la rendre aucunement participante de son fruict; mais voyant que ceste unyon s'estoit deffaite par le peché d'Adam, il fit unyon plus serrée et pressante en l'incarnation, par laquelle la nature humaine demeure à jamais joincte en unité de personne à la Divinité : et affin que non-seulement la nature humaine, mais tous les hommes peussent s'unyr intimement à sa bonté, il institua le sacrement de la tres-saincte Eucharistie, auquel un chascun peut participer pour unyr son Sauveur à soy-mesme reellement et par maniere de viande. Theotime, ceste unyon sacramentelle nous sollicite et nous ayde à la spirituelle de laquelle nous parlons.

CHAPITRE III.

Du souverain degré d'unyon par la suspension et ravissement.

Soit doncques que l'unyon de nostre ame se fasse imperceptiblement, soit qu'elle se fasse perceptiblement, Dieu en est tousjours l'autheur, et nul ne peut aller à luy, s'il n'est tiré par luy, comme tesmoigne le divin Espoux disant : *Nul ne peut venir à moy, sinon que mon Pere le tire* (Joan. 6); ce que sa celeste Espouse proteste aussi, disant : *Tirez-moy, nous courrons à l'odeur de vos parfums.*

Or, la perfection de ceste unyon consiste en deux poincts : qu'elle soit pure, et qu'elle soit forte. Ne puis-je pas m'approcher d'une personne pour luy parler, pour le mieux voir, pour obtenir quelque chose de luy, pour odorer les parfums qu'il porte, pour m'appuyer sur luy? Et lors je m'approche voirement de luy et me joins à luy; mais l'approchement et unyon n'est pas ma principale pretention, ains je m'en sers seulement comme d'un moyen et d'une disposition pour obtenir une autre chose. Que si je m'approche de luy, non pour aucune autre fin que pour estre proche de luy et joüyr de ceste prochaineté et unyon, c'est alors un approchement d'unyon pure et simple.

Ainsi plusieurs s'approchent de Nostre Seigneur, les uns pour l'ouyr, comme Magdelene; les autres pour estre guaris, comme l'hemorrhoysse; les autres pour l'adorer, comme les Mages; les autres pour le servir, comme Marthe; les autres pour vaincre leur incredulité comme sainct Thomas; les autres pour le parfumer, comme Magdelene, Joseph, Nicodeme; mais sa divine Sulamite le cherche pour le treuver, et l'ayant treuvé ne veut autre chose que de le tenir bien serré; et le tenant ne jamais le quitter. *Je le tiens*, dit-elle, *et ne l'abandonneray point* (Cant. 3). Jacob, dit sainct Bernard, tenant Dieu bien serré, le veut quitter pourveu qu'il reçoive sa benediction; mais la Sulamite ne le quittera point, quelles benedictions qu'il luy donne : car elle ne veut pas les benedictions de Dieu, elle veut le Dieu des benedictions, disant avec David : *Qu'y a-t-il au ciel pour moy, et qui veux-je sur la terre, sinon vous? Vous estes le Dieu de mon cœur et mon partage à toute eternité* (Ps. 72).

Ainsi fut la glorieuse *Mere aupres de la croix* de son Fils (Joan. 19). Hé! que cherchez-vous, ô Mere de la vie, en ce mont de Calvaire et en ce lieu de mort? — Je cherche, eut-elle dit, mon enfant qui est la vie de ma vie. — Et pourquoy le cherchez-vous? — Pour estre aupres de luy. — Mais maintenant il est parmy les tristesses de la mort. — Hé! ce ne sont pas les allegresses que je cherche, c'est luy-mesme, et par tout mon cœur amoureux me fait rechercher d'estre unie à ceste aymable enfant, mon cher bien-aymé. En somme, la pretention de l'ame en ceste unyon n'est autre que d'estre avec son amant.

Mais quand l'unyon de l'ame avec Dieu est grandement tres-estroicte et tres-serrée, elle est appellée par les theologiens, *inhesion* ou *adhesion*, parce que par icelle l'ame demeure prinse, attachée, collée, et affigée à la divine Majesté : en sorte que mal-aysement

peut-elle s'en desprendre et retirer. Voyez, je vous prie, cest homme prins et serré par attention à la suavité d'une harmonieuse musique, ou bien (ce qui est extravagant) à la nyaiserie d'un jeu de cartes : vous l'en voulez retirer, et vous ne pouvez ; quelles affaires qu'il ayt au logis, on ne le peut arracher, il en perd mesme le boire et le manger. O Dieu! Theotime, combien plus doit estre attachée et serrée l'ame qui est amante de son Dieu, quand elle est unie à la divinité de l'infinie doulceur, et qu'elle est prinse en cest object d'incomparables perfections? Telle fut celle du grand vaisseau d'eslection, qui s'escrioit : *Afin que je vive à Dieu, je suis affigé à la croix avec Jesus-Christ* (Galat. 2). Aussi proteste-t-il que rien, non pas *la mort* mesme, *ne le peut separer* (Rom. 8) de son maistre. Et cest effect de l'amour fut mesme prattiqué entre David et Jonathas; car il est dit que *l'ame de Jonathas fut collée à celle de David* (I. Reg. 18). Aussi est-ce un axiome celebré par les anciens Peres, que l'amytié qui peut finir ne fut jamais vraye amytié, ainsi que j'ay dit ailleurs.

Voyez, je vous prie, Theotime, ce petit enfant attaché au sein et au col de sa mere : si on le veut arracher de là pour le porter dans son berceau, parce qu'il est tems, il marchande et dispute tant qu'il peut, pour ne point quitter ce sein tant aymable ; si on le fait desprendre d'une main, il s'accroche de l'autre, et si on l'enleve du tout, il se met à pleurer, et, tenant son cœur et ses yeux où il ne peut plus tenir son corps, il va reclamant sa chere mere, jusques à ce qu'à force de le bercer on l'ayt endormy. Ainsi l'ame, laquelle, par l'exercice de l'unyon, est parvenuë jusques à demeurer prinse et attachée à la divine bonté, n'en peut estre tirée presque que par force et avec beaucoup de douleur ; on ne la peut fayre despendre : si on destourne son imagination, elle ne laisse pas de se tenir prinse par son entendement ; que si on tire son entendement, elle se tient attachée par la volonté ; et si on la fait encore abandonner de la volonté par quelque distraction violente, elle se retourne de moment en moment du costé de son cher object, duquel elle ne peut du tout se desprendre, renoüant tant qu'elle peut les doulx lyens de son unyon avec luy par des frequens retours qu'elle fait comme à la desrobée, experimentant en cela la peyne de sainct Paul (Philip. 1) : car elle est pressée de deux desirs d'estre deslivrée de toute occupation exterieure pour demeurer en son interieur avec Jesus-Christ, et d'aller neantmoins à l'œuvre de l'obeyssance que l'unyon mesme avec Jesus-Christ luy enseigne estre requise.

Or, la bien-heureuse Mere Therese, dit excellemment que l'unyon estant parvenuë jusques à ceste perfection que de nous tenir prins et attachez avec Nostre Seigneur, elle n'est point differente du ravissement, suspension ou pendement d'esprit ; mais qu'on l'appelle seulement unyon, ou suspension, ou pendement, quand elle est courte, et, quand elle est longue, on l'appelle extase ou ravissement : d'autant qu'en effect l'ame attachée à son Dieu si fermement et si serrée qu'elle n'en puisse pas aysement estre desprinse, elle n'est plus en soy-mesme, mais en Dieu, non plus qu'un corps crucifié n'est plus en soy-mesme, mais en la croix, et que le lierre attaché à la muraille n'est plus en soy, mais en la muraille.

Mais afin d'esviter toute equivocque, sçachez, Theotime, que *la charité est un lyen*, et un lyen *de perfection* (Colos. 3); et qui a plus de charité, il est plus estroictement uny et lyé à Dieu. Or, nous ne parlons pas de ceste unyon qui est permanente en nous, par maniere d'habitude, soit que nous dormions, soit que nous veillons nous parlons de l'unyon qui se fait par l'action, et qui est un des exercices de la charité et dilection. Imaginez-vous doncques que sainct Paul, sainct Denys, sainct Augustin, sainct Bernard, sainct François, saincte Catherine de Gennes ou de Sienne, sont encore en ce monde, et qu'ils dorment de lassitude apres plusieurs travaux prins pour l'amour de Dieu; representez-vous d'autre part quelque bonne ame, mais non pas si saincte comme eux, qui fut en l'oraysson d'unyon à mesme tems: je vous demande, mon cher Theotime, qui est plus uny, plus serré, plus attaché à Dieu, ou ces grands saincts qui dorment, ou ceste ame qui prie? Certes, ce sont ces aymables amans; car ils ont plus de charité, et leurs affections, quoyqu'en certaines façons dormantes, sont tellement engagées et prinses à leur maistre, qu'elles en sont inseparables. Mais, ce me direz-vous, comme se peut-il fayre qu'une ame qui est en l'orayson d'unyon, et mesme jusques à l'extase, soit moins unie à Dieu que ceux qui dorment, pour saincts qu'ils soyent? Voicy que je vous dy, Theotime : celle-là est plus advant en l'exercice de l'unyon, et ceux-cy sont plus advant en l'unyon : ceux-cy sont unis et ne s'unissent pas, puisqu'ils dorment; et celle-là s'unit, estant en l'exercice et prattique actuelle de l'unyon.

Au demeurant, cest exercice de l'unyon avec Dieu se peut mesme prattiquer par des courts et passagers, mais frequens eslans de nostre cœur en Dieu, par maniere d'oraysons jaculatoires faites à ceste intention. Ah Jesus! qui me donnera la grace que je sois un seul esprit avec vous! Enfin, Seigneur, rejettant la multiplicité des creatures, je ne veux que vostre unité! O Dieu, vous estes le seul un et la seule unité necessaire à mon ame! Helas, cher amy de mon cœur, unissez ma pauvre unique ame à vostre tres-unique bonté! Hé! vous estes tout mien, quand seray-je tout vostre! L'aymant tire le fer et le serre : ô Seigneur Jesus, mon amant, soyez mon tire-cœur, serrez, pressez et unissez à jamais mon esprit sur vostre paternelle poictrine! Hé! puisque je suis fait pour vous, pourquoy ne suis-je pas en vous? Abysmez ceste goutte d'esprit, que vous m'avez donné, dedans la mer de vostre bonté de laquelle elle procede. Ah! Seigneur, puisque vostre cœur m'ayme, que ne me ravit-il à soy, puisque je le veux bien? *Tirez-moy*, et *je courray à la suitte* de vos traicts, pour me jetter entre vos bras paternels, et n'en bouger jamais és siecles des siecles. *Amen.*

CHAPITRE IV.

Du ravissement, et de la premiere espece d'iceluy.

L'EXTASE s'appelle *ravissement*, d'autant que par icelle Dieu nous attire et esleve à soy; et le ravissement s'appelle *extase*, en tant que par iceluy nous sortons et demeurons hors et au-dessus de

nous-mesmes pour nous unyr à Dieu. Et, bien que les attraicts par lesquels nous sommes attirez de la part de Dieu soyent admirablement doulx, suaves et delicieux, si est-ce qu'à cause de la force que la beauté et bonté divine a pour tirer à soy l'attention et application de l'esprit, il semble que non-seulement elle nous esleve, mais qu'elle nous ravit et emporte : comme, au contraire, à rayson du tres-volontaire consentement et ardent mouvement par lequel l'ame ravie s'escoule apres les attraicts divins, il semble que non-seulement elle monte et s'esleve, mais qu'elle se jette et s'eslance hors de soy en la Divinité mesme. Et c'en est de mesme en la tres-infame extase ou abominable ravissement qui arrive à l'ame, lorsque, par les amorces des playsirs charnels, elle est mise hors de sa propre dignité spirituelle, et au-dessous de sa condition naturelle : car, en tant que volontairement elle suit ceste mal-heureuse volupté, et se precipite hors de soy-mesme, c'est-à-dire, hors de l'estat spirituel, on dit qu'elle est en l'extase sensuelle; mais, en tant que les appas sensuels la tirent puissamment, et, par maniere de dire, l'entraisnent dans ceste basse et vile condition, on dit qu'elle est ravie et emportée hors de soy-mesme, parce que ces voluptez grossieres la demettent de l'usage de la rayson et intelligence, avec une si furieuse violence, que, comme dit l'un des plus grands philosophes, l'homme estant en cest accident semble estre tombé en epilepsie, tant l'esprit demeure absorbé et comme perdu. O hommes! jusques à quand serez-vous si insensez que de vouloir ravaller vostre dignité naturelle, descendant volontairement et vous precipitant en la condition des bestes brutes!

Mais, mon cher Theotime, quant aux extases sacrées, elles sont de trois sortes : l'une est de l'entendement, l'autre de l'affection, et la troisiesme de l'action; l'une est en la splendeur, l'autre en la ferveur, et la troisiesme en l'œuvrè; l'une se fait par l'admiration, l'autre par la devotion, et la troisiesme par l'operation. L'admiration se fait en nous par la rencontré d'une verité nouvelle que nous ne cognoissions pas, ny n'attendions pas de cognoistre; et si, à la nouvelle verité que nous rencontrons, est joincte la beauté et bonté, l'admiration qui en provient est grandement delicieuse : ainsi, la reyne de Saba treuvant en Salomon plus de veritable sagesse qu'elle n'avoit pensé, elle demeura toute pleyne d'admiration (III. Reg. 10); et les Juifs, voyant en nostre Sauveur une science qu'ils n'eussent jamais creuë, furent surprins d'une grande admiration (Matth. 13). Quand doncques il playst à la divine Bonté de donner à nostre entendement quelque speciale clarté, par le moyen de laquelle il vient à contempler les mysteres divins d'une contemplation extraordinaire et fort relevée, alors, voyant plus de beauté en iceux qu'il n'avoit peu s'imaginer, il entre en admiration.

Or, l'admiration des choses aggreables attache et colle fortement l'esprit à la chose admirée, tant à rayson de l'excellence de la beauté qu'elle luy descouvre, qu'à rayson de la nouveauté de ceste excellence, l'entendement ne se pouvant assez assouvir de voir ce qu'il n'a encore point veu, et qui est si aggreable à voir. Et quelquesfois, oultre cela, Dieu donne à l'ame une lumiere non-seulement claire, mais croissante comme l'aube du jour; et alors, comme ceux qui

ont treuvé une miniere d'or, foüillent tousjours plus advant pour treuver tousjours davantage de ce tant desiré metail, ainsi l'entendement va de plus en plus s'enfonçant en la consideration et admiration de son divin object : car, ne plus ne moins que l'admiration a causé la philosophie et attentive recherche des choses naturelles, elle a aussi causé la contemplation et theologie mystique; et d'autant que ceste admiration, quand elle est forte, nous tient hors et au-dessus de nous-mesmes par la vive attention et application de nostre entendement aux choses celestes, elle nous porte par consequent en l'extase.

CHAPITRE V.

De la seconde espèce de ravissement.

DIEU attire les esprits à soy par sa souveraine beauté et incomprehensible bonté, excellences qui toutes deux ne sont neantmoins qu'une supresme divinité tres-uniquement belle et bonne tout ensemble. Tout se fait pour le bon et pour le beau; toutes choses regardent vers luy, sont meuës et contenuës par luy et pour l'amour de luy. Le bon et le beau est desirable, aymable et cherissable à tous; pour luy toutes choses font et veulent tout ce qu'elles operent et veulent. Et quant au beau, parce qu'il attire et rappelle à soy toutes choses, les Grecs l'appellent d'un nom qui est tiré d'une parolle, qui veut dire *appeller*[1].

De mesme quant au bien, sa vraye imaige c'est la lumiere, surtout en ce que la lumiere recueille, reduict et convertit à soy tout ce qui est; dont le soleil, entre les Grecs, est nommé d'une parolle, laquelle monstre qu'il fait que toutes choses soyent ramassées et serrées, rassemblant les dispersées, comme la bonté convertit à soy toutes choses, estant non-seulement la souveraine unité, mais souverainement unissante, d'autant que toutes choses la desirent comme leur principe, leur conservation et leur derniere fin[2] : de sorte qu'en somme le bon et le beau ne sont qu'une mesme chose, d'autant que toutes choses desirent le beau et le bon.

Ce discours, Theotime, est presque tout composé des parolles du divin sainct Denys areopagite. Et certes, il est vray que le soleil, source de la lumiere corporelle, est la vraye imaige du bon et du beau : car, entre les creatures purement corporelles, il n'y a point de bonté ny de beauté esgale à celle du soleil. Or, la beauté et la bonté du soleil consistent en sa lumiere, sans laquelle rien ne seroit beau et rien ne seroit bon en ce monde corporel. Elle esclaire tout, comme belle; elle eschauffe et vivifie tout, comme bonne. En tant qu'elle est belle et claire, elle attire tous les yeux qui ont vuë au monde; en tant qu'elle est bonne et qu'elle eschauffe, elle attire à soy tous les appetits et toutes les inclinations du monde corporel : car elle tire et esleve les exhalations et vapeurs; elle tire et fait sortir les plantes et les animaux de leurs origines, et ne se

[1] Tó Καλὸν, le Beau; de Καλέω, appeler. La vraie racine est Καίω, brûler, briller.

[2] Ἥλιος, soleil; Εἱλέω, amasser

fait aucune production à laquelle la chaleur vitale de ce grand luminaire ne contribuë. Ainsi Dieu, pere de toute lumiere, souverainement bon et beau, par sa beauté attire nostre entendement à le contempler, et par sa bonté il attire nostre volonté à l'aymer. Comme beau, comblant nostre entendement de delices, il respand son amour dans nostre volonté; comme bon, remplissant nostre volonté de son amour, il excite nostre entendement à le contempler, l'amour nous provocquant à la contemplation, et la contemplation à l'amour. Dont il s'en suit que l'extase et le ravissement despend totalement de l'amour : car c'est l'amour qui porte l'entendement à la contemplation, et la volonté à l'unyon; de maniere qu'enfin il faut conclurre avec le grand sainct Denys, que l'amour divin est extatique, ne permettant pas que les amans soyent à eux-mesmes, ains à la chose aymée. A rayson de quoy cest admirable apostre sainct Paul, estant en la possession de ce divin amour, et fait participant de sa force extatique, d'une bouche divinement inspirée : *Je vis*, dit-il, *non plus moy, mais Jesus-Christ vit en moy* (Galat. 2)? Ainsi, comme un vray amoureux sorty hors de soy en Dieu, il vivoit, non plus de sa propre vie, mais de la vie de son bien-aymé, comme souverainement aymable.

Or, ce ravissement d'amour se fait sur la volonté en ceste sorte. Dieu la tousche par ses attraicts de suavité; et lors, comme une esguille touschée par l'aymant se tourne et remuë vers le pole, s'oublyant de son insensible condition, ainsi la volonté, atteincte de l'amour celeste, s'eslance et porte en Dieu, quittant toutes ses inclinations terrestres, entrant par ce moyen en un ravissement, non de cognoissance, mais de joüyssance; non d'admiration, mais d'affection; non de science, mais d'experience; non de vuë, mais de goust et de savourement.

Il est vray que, comme j'ay desjà signifié, l'entendement entre quelquesfois en admiration, voyant la sacrée delectation que la volonté a en son extase, comme la volonté reçoit souvent de la delectation, appercevant l'entendement en admiration : de sorte que ces deux facultez s'entre-communiquent leurs ravissemens, le regard de la beauté nous la faysant aymer, et l'amour nous la faysant regarder. On n'est gueres souvent eschauffé des rayons du soleil qu'on n'en soit esclairé, ny esclairé qu'on n'en soit eschauffé: l'amour fait facilement admirer, et l'admiration facilement aymer.

Toutesfois, les deux extases de l'entendement et de la volonté ne sont pas tellement appartenantes l'une à l'autre, que l'une ne soit bien souvent sans l'autre : car, comme les philosophes ont eu plus de la cognoissance que de l'amour du Createur, aussi les bons chrestiens en ont maintesfois plus d'amour que de cognoissance, et par consequent l'excez de la cognoissance n'est pas tousjours suivy de celuy de l'amour, non plus que l'excez de l'amour n'est pas tousjours accompaigné de celuy de la cognoissance, ainsi que j'ay remarqué ailleurs. Or, l'extase de l'admiration, estant seule, ne nous fait pas meilleurs, suivant ce qu'en dit celuy qui avoit esté ravy en extase jusques au troisiesme ciel : *Si je cognoissois*, dit-il, *tous les mysteres et toute la science, si je n'ay pas la charité, je ne suis rien* (I. Cor. 13); et partant, le malin esprit peut

extasier, s'il faut ainsi parler, et ravir l'entendement, luy representant des merveilleuses intelligences qui le tiennent eslevé et suspendu au-dessus de ses forces naturelles, et par telles clartez, il peut encore donner à la volonté quelque sorte d'amour vayn, mol, tendre, et imparfaict, par maniere de complaysance, satisfaction et consolation sensible; mais de donner la vraye extase de la volonté, par laquelle elle s'attache uniquement et puissamment à la bonté divine, cela n'appartient qu'à cest *Esprit* souverain, *par* lequel *la charité de Dieu est respanduë dedans nos cœurs* (Rom. 5).

CHAPITRE VI.

Des marques du bon ravissement, et de la troisiesme espece d'iceluy.

En effect, Theotime, on a veu en nostre aage plusieurs personnes qui croyoient elles-mesmes, et chascun avec elles, qu'elles fussent fort souvent ravies divinement en extase; et enfin toutesfois on descouvroit que ce n'estoient qu'illusions et amusemens diaboliques. Un certain prestre, du tems de sainct Augustin, se mettoit en extase tousjours quand il vouloit, chantant ou faysant chanter certains airs lugubres et pitoyables, et ce pour seulement contenter la curiosité de ceux qui desiroient voir ce spectacle. Mais ce qui est admirable, c'est que son extase passoit si advant, qu'il ne sentoit mesme pas quand on luy appliquoit le feu, sinon apres qu'il estoit revenu à soy; et neantmoins, si quelqu'un parloit un peu fort et à voix claire, il l'entendoit comme de loing, et n'avoit aucune respiration. Les philosophes mesmes ont recogneu certaines especes d'extases naturelles, faites par la vehemente application de l'esprit à la consideration des choses plus relevées. C'est pourquoy il ne se faut pas estonner si le malin esprit, pour fayre le singe, tromper les ames, scandalizer les foibles, et *se transformer en esprit de lumiere* opere des ravissemens en quelques ames peu solidement instruictes en la vraye pieté.

Afin doncques qu'on puisse discerner les extases divines d'avec les humaines et diaboliques, les serviteurs de Dieu ont laissé plusieurs documens. Mais quant à moy, il me suffira pour mon propos de vous proposer deux marques de la bonne et saincte extase. L'une est que l'extase sacrée ne se prend ny attache jamais tant à l'entendement qu'à la volonté, laquelle elle esmeut, eschauffe et remplit d'une puissante affection envers Dieu; de maniere que si l'extase est plus belle que bonne, plus lumineuse que chaleureuse, plus speculative qu'affective, elle est grandement doubteuse et digne de soupçon. Je ne dy pas qu'on ne puisse avoir des ravissemens, des visions mesmes prophetiques, sans avoir la charité : car je sçay bien que comme on peut avoir la charité sans estre ravy et sans prophetizer, aussi peut-on estre ravy et prophetizer sans avoir la charité; mais je dy que celuy qui, en son ravissement, a plus de clarté en l'entendement pour admirer Dieu, que de chaleur en la volonté pour l'aymer, il doit estre sur ses gardes : car il y a danger que ceste extase ne soit fausse, et ne rende l'esprit plus enflé qu'e-

difié, le mettant voirement comme *Saül*, *Balaam* et *Caïphe*, *entre les prophetes*, mais le laissant neantmoins entre les repreuvez (I. Reg. 10; Num. 22; Joan. 11).

La seconde marque des vrayes extases consiste en la troisiesme espece d'extase que nous avons marquée cy-dessus. Extase toute saincte, toute aymable, et qui couronne les deux autres; et c'est l'extase de l'œuvre et de la vie. L'entiere observation des commandemens de Dieu n'est pas dans l'enclos des forces humaines, mais elle est bien pourtant dans les confins de l'instinct de l'esprit humain, comme tres-conforme à la rayson et lumiere naturelle : de sorte que, vivant selon les commandemens de Dieu, nous ne sommes pas pour cela hors de nostre inclination naturelle. Mais, oultre les commandemens divins, il y a des inspirations celestes pour l'execution desquelles il ne faut pas seulement que Dieu nous esleve au-dessus de nos forces, mais aussi qu'il nous tire au-dessus des instincts et des inclinations de nostre nature, d'autant qu'encore que ces inspirations ne sont pas contraires à la rayson humaine, elles l'excedent toutesfois, le surmontent, et sont au-dessus d'icelle : de sorte que, lors nous ne vivons pas seulement une vie civile, honneste et chrestienne, mais une vie surhumaine, spirituelle, devote et extatique, c'est-à-dire, une vie qui est en toute façon hors et au-dessus de nostre condition naturelle.

Ne point desrober, ne point mentir, ne point commettre de luxure, prier Dieu, ne point jurer en vayn, aymer et honnorer son pere, ne point tuer, c'est vivre selon la rayson naturelle de l'homme; mais quitter tous nos biens, aymer la pauvreté, l'appeller et tenir en qualité de tres-delicieuse maistresse, tenir les opprobres, mespris, abjections, persecutions, martyres, pour des felicitez et beatitudes, se contenir dans les termes d'une absolue chasteté, et enfin vivre emmy le monde et en ceste vie mortelle contre toutes les opinions et maximes du monde, et oultre le courant du fleuve de ceste vie, par des ordinaires resignations, renoncemens et abnegations de nous-mesmes, ce n'est pas vivre humainement, mais surhumainement; ce n'est pas vivre en nous, mais hors de nous et au-dessus de nous. Et parce que nul ne peut sortir en ceste façon au-dessus de soy-mesme, *si le Pere* eternel *ne le tire*, partant, ceste sorte de vie doit estre un ravissement continuel et une extase perpetuelle d'action et d'operation.

Vous estes morts, disoit le grand Apostre aux Colossiens, *et vostre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu* (Colos. 3). La mort fait que l'ame ne vit plus en son corps ny en l'enclos d'iceluy. Que veut doncques dire, Theotime, ceste parolle de l'Apostre : *Vous estes morts?* C'est comme s'il eust dit : Vous ne vivez plus en vous-mesmes, ny dedans l'enclos de vostre propre condition naturelle; vostre ame ne vit plus selon elle-mesme, mais au-dessus d'elle-mesme. Le phœnix est phœnix en cela qu'il aneantit sa propre vie à la faveur des rayons du soleil, pour en avoir une plus doulce et vigoureuse, cachant, par maniere de dire, sa vie sous les cendres. Les bigats et vers à soye changent leur estre, et de vers se font papillons; les abeilles nayssent vers, puis deviennent nymphes, marchant sur leurs pieds, et enfin deviennent mousches

volantes. Nous en faysons de mesme, Theotime, si nous sommes spirituels : car nous quittons nostre vie humaine pour vivre d'une autre vie plus esminente au-dessus de nous-mesmes, *cachant* toute ceste *vie* nouvelle en *Dieu avec Jesus-Christ*, qui seul la void, la cognoist et la donne. Nostre vie nouvelle, c'est l'amour celeste, qui vivifie et anime nostre ame, et cest amour est tout *caché en Dieu*, et és choses divines *avec Jesus-Christ*. Car, puisque, comme disent les lettres sacrées de l'Evangile, apres que Jesus-Christ se fut un peu laissé voir à ses disciples en montant là-haut au ciel, enfin, *une nuée* l'environna, qui *l'osta* et cacha *de devant leurs yeux* (Act. 1), Jesus-Christ doncques est caché au ciel en Dieu; or Jesus-Christ est nostre amour, et nostre amour est la vie de nostre ame : doncques, nostre vie est *cachée en Dieu avec Jesus-Christ;* et *quand Jesus-Christ* qui est nostre amour, et par consequent nostre vie spirituelle, *viendra paroistre* au jour du jugement, *alors* nous *apparoistrons avec luy en gloire* (Colos. 3) : c'est-à-dire, Jesus-Christ nostre amour nous glorifiera, nous communiquant sa felicité et splendeur.

CHAPITRE VII.

Comme l'amour est la vie de l'ame, et suitte du discours de la vie extatique.

L'AME est le premier acte et principe de tous les mouvemens vitaux de l'homme; et, comme parle Aristote, elle est le principe par lequel nous vivons, sentons et entendons : dont il s'ensuit que nous cognoissons la diversité des vies, selon la diversité des mouvemens, en sorte mesme que les animaux qui n'ont point de mouvement naturel, sont du tout sans vie. Ainsi, Theotime, l'amour est le premier acte et principe de nostre vie devote ou spirituelle, par lequel nous vivons, sentons et nous esmouvons; et nostre vie spirituelle est telle que sont nos mouvemens affectifs; et un cœur qui n'a point de mouvement et d'affection, il n'a point d'amour, comme au contraire un cœur qui a de l'amour n'est point sans mouvement affectif. Quand doncques nous avons colloqué nostre amour en Jesus-Christ, nous avons par consequent mis en luy nostre vie spirituelle : or, il est caché maintenant en Dieu au ciel, comme Dieu fut caché en luy tandis qu'il estoit en terre : c'est pourquoy nostre vie est cachée en luy; et quand il paroistra en gloire, nostre vie et nostre amour paroistra de mesme avec luy en Dieu. Ainsi sainct Ignace, au rapport de sainct Denys, disoit que son amour estoit crucifié, comme s'il eut voulu dire : Mon amour naturel et humain, avec toutes les passions qui en despendent, est attaché sur la croix : je l'ay fait mourir comme un amour mortel qui faysoit vivre mon cœur d'une vie mortelle; et comme mon Sauveur fut crucifié et mourut selon sa vie mortelle pour ressusciter à l'immortelle, aussi je suis mort avec luy sur la croix, selon mon amour naturel, qui estoit la vie mortelle de mon ame, afin que je ressuscitasse à la vie surnaturelle d'un amour qui, pouvant estre exercé au ciel, est aussi par consequent immortel.

Quand doncques on void une personne qui, en l'orayson, a des

ravissemens par lesquels elle sort et monte au-dessus de soy-mesme en Dieu, et neantmoins n'a point d'extase en sa vie, c'est-à-dire, ne fait point une vie relevée et attachée à Dieu par abnegation des convoitises mondaines, et mortification des volontez et inclinations naturelles, par une interieure doulceur, simplicité, humilité, et surtout par une continuelle charité, croyez, Theotime, que tous ces ravissemens sont grandement doubteux et perilleux: ce sont ravissemens propres à fayre admirer les hommes, mais non pas à les sanctifier. Car, quel bien peut avoir une ame d'estre ravie à Dieu par l'orayson, si en sa conversation et en sa vie elle est ravie des affections terrestres, basses et naturelles? Estre au-dessus de soy-mesme en l'orayson, et au-dessous de soy en la vie et operation; estre angelique en la meditation, et bestial en la conversation, c'est *clocher de part et d'autre, jurer en Dieu, et* jurer *en Melchom* (III. Reg. 18), et en somme, c'est une vraye marque que tels ravissemens et telles extases ne sont que des amusemens et tromperies du malin esprit. Bien-heureux sont ceux qui vivent une vie sur-humaine, extatique, relevée au-dessus d'eux-mesmes, quoyqu'ils ne soyent point ravis au-dessus d'eux-mesmes en l'orayson. Plusieurs saincts sont au ciel, qui jamais ne furent en extase ou ravissement de contemplation; car, combien de martyrs et de grands saincts et sainctes voyons-nous en l'histoire n'avoir jamais eu en l'orayson autre privilege que celuy de la devotion et ferveur? mais il n'y eut jamais sainct qui n'ayt eu l'extase et ravissement de la vie et de l'operation, se surmontant soy-mesme et ses inclinations naturelles.

Et qui ne void, Theotime, je vous prie, que c'est l'extase de la vie et operation de laquelle le grand Apostre parle principalement quand il dit: *Je vis, mais non plus moy, ains Jesus-Christ vit en moy* (Galat. 2)? Car, il l'explique luy-mesme en autres termes aux Romains, disant que *nostre vieil homme est crucifié ensemblement avec Jesus-Christ*, que nous sommes *morts au peché* avec luy, et que de mesme nous sommes ressuscitez avec luy pour *marcher en nouveauté de vie*, afin de ne *plus servir au peché* (Rom. 6). Voylà deux hommes representez en un chascun de nous, Theotime, et par consequent deux vies; l'une du vieil homme, qui est une vieille vie, comme on le dit de l'aigle, qui, estant devenuë vieille, va traisnant ses plumes et ne peut plus prendre son vol; l'autre vie est de l'homme nouveau, qui est aussi une vie nouvelle, comme celle de l'aigle, laquelle deschargée de ses vieilles plumes qu'elle a secouées dans la mer, en prend des nouvelles, et s'estant rajeunie, vole en la nouveauté de ses forces.

En la premiere vie, nous vivons selon le vieil homme, c'est-à-dire, selon les deffauts, foiblesses et infirmitez que nous avons contractées par le peché de nostre premier pere Adam; et partant, nous vivons au peché d'Adam, et nostre vie est une vie mortelle, ains la mort mesme. En la seconde vie, nous vivons selon l'homme nouveau, c'est-à-dire selon les graces, faveurs, ordonnances, et volontez de Nostre Sauveur, et par consequent nous vivons au salut et à la redemption; et ceste nouvelle vie est une vie vive, vitale, et vivifiante. Mais quiconque veut parvenir à la nouvelle

vie, il faut qu'il passe par la mort de la vieille, *crucifiant sa chair avec* tous *les vices et* toutes *les convoitises* d'icelle (Galat. 5), et l'ensevelyssant sous les eaux du sainct baptesme ou de la penitence : comme Naaman qui noya et ensevelit dans les eaux du Jourdain sa vieille vie lepreuse et infecte (IV. Reg. 5), pour vivre une vie nouvelle, saine et nette. Car on pouvoit bien dire de cest homme, qu'il n'estoit plus le vieil Naaman lepreux et infect, ains un Naaman nouveau, net, sain et honneste, parce qu'il estoit mort à la lepre, et vivoit à la santé et netteté.

Or, quiconque est ressuscité à ceste nouvelle vie du Sauveur, il ne vit plus ny à soy, ny pour soy, ny en soy, ains à son Sauveur, en son Sauveur et pour son Sauveur. *Estimez*, dit sainct Paul, *que vous estes vrayement morts au peché, et vivans à Dieu en Jesus-Christ Nostre Seigneur* (Rom. 6).

CHAPITRE VIII.

Admirable exhortation de sainct Paul à la vie extatique et sur-humaine.

Mais enfin sainct Paul fait le plus fort, le plus pressant et le plus admirable argument qui fut jamais fait, ce me semble, pour nous porter tous à l'extase et ravissement de la vie et operation. Oyez, Theotime, je vous prie, soyez attentif et pesez la force et efficace des ardentes et celestes parolles de cest apostre tout ravy et transporté de l'amour de son maistre. Parlant doncques de soy-mesme (et il en faut autant dire d'un chascun de nous) : *La charité*, dit-il, *de Jesus-Christ nous presse* (II. Cor. 5). Ouy, Theotime, rien ne presse tant le cœur de l'homme que l'amour. Si un homme sçayt d'estre aymé de qui que ce soit, il est pressé d'aymer reciprocquement; mais si c'est un homme vulgaire qui est aymé d'un grand seigneur, certes, il est bien plus pressé; mais si c'est d'un grand monarque, combien est-ce qu'il est pressé davantage! Et maintenant, je vous prie, sçachant que Jesus-Christ, vray Dieu eternel, tout-puissant, nous a aymez jusques à vouloir souffrir la mort, et la mort de la croix, ô mon cher Theotime! n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force et en exprimer de l'amour par une violence et contrainte qui est d'autant plus violente qu'elle est tout aymable et amyable? Mais comme est-ce que ce divin amant nous presse? *La charité de Jesus-Christ nous presse*, dit son sainct apostre, *estimans cecy*. Qu'est-ce à dire, *estimans cecy?* C'est-à-dire, que la charité du Sauveur nous presse, lors principalement que nous estimons, considerons, pesons, meditons et sommes attentifs à ceste resolution de la foy. Mais quelle resolution? Voyez, je vous prie, Theotime, comme il va gravement, fischant et poussant sa conception dans nos cœurs : *estimant cecy*, dit-il; et quoy? *Que si un est mort pour tous, doncques tous sont morts; et Jesus-Christ est mort pour tous*. Il est vray, certes, si un Jesus-Christ est mort pour tous, doncques tous sont morts en la personne de cest unique Sauveur qui est mort pour eux; et sa mort leur doit estre imputée, puisqu'elle a esté endurée pour eux et en leur consideration.

Mais que s'ensuit-il de cela? Il m'est advis que j'oye ceste bouche apostolique comme un tonnerre qui exclame aux aureilles de nos cœurs : il s'ensuit doncques, ô chrestiens! ce que Jesus-Christ a desiré de nous en mourant pour nous. Mais qu'est-ce qu'il a desiré de nous, sinon que nous nous conformassions à luy, *afin*, dit l'apostre, *que ceux qui vivent ne vivent plus desormais à eux-mesmes, ains à celuy qui est mort et ressuscité pour eux.* Vray Dieu, Theotime, que ceste consequence est forte en matiere d'amour! Jesus-Christ est mort pour nous, il nous a donné la vie par sa mort, nous ne vivons que parce qu'il est mort; il est mort pour nous, à nous et en nous. Nostre vie n'est doncques plus nostre, mais à celuy qui nous l'a acquise par sa mort : nous ne devons doncques plus vivre à nous, mais à luy; non en nous, mais en luy; non pour nous, mais pour luy. Une jeune fille de l'isle de Sestos avoit nourry une petite aigle avec le soin que les enfans ont accoustumé d'employer en telles occupations : l'aigle devenuë grande commença petit à petit à voler et chasser aux oyseaux selon son instinct naturel; puis, s'estant renduë plus forte, elle se rua sur les bestes sauvages, sans jamais manquer d'apporter tousjours fidellement sa proye à sa chere maistresse, comme en recognoissance de la nourriture qu'elle avoit receuë d'icelle. Or, advint que ceste jeune damoiselle mourust un jour, tandis que la pauvre aigle estoit au pourchas, et son corps, selon la coustume de ce tems et de ce païs-là, fut mis sur un buscher en public pour estre bruslé; mais, ainsi que la flamme du feu commençoit à la saysir, l'aigle survint à grands traicts d'aisles, et voyant cest inopiné et triste spectacle, oultrée de douleur, elle lascha ses serres, et abandonnant sa proie, se vint jetter sur sa pauvre chere maistresse, et la couvrant de ses aisles, comme pour la deffendre du feu, et pour l'embrasser de pityé, elle demeura ferme et immobile, mourant et bruslant courageusement avec elle, l'ardeur de son affection ne pouvant ceder la place aux flammes et ardeurs du feu, pour se rendre victime et holocauste de son brave et prodigieux amour, comme sa maistresse l'estoit de la mort et des flammes.

Ah! Theotime, quel essor nous fait prendre ceste aigle! Le Sauveur nous a nourris dés nostre tendre jeunesse; ainsi il nous a formez et receus, comme une aymable nourrice, entre les bras de sa divine providence dés l'instant de nostre conception. Il nous a rendus siens par le baptesme, et nous a nourris tendrement, selon le cœur et selon le corps, par un amour incomprehensible; et, pour nous acquerir la vie, il a supporté la mort, et nous a repeuz de sa propre chair et de son propre sang. Hé! que reste-t-il doncques, quelle conclusion avons-nous plus à prendre, mon cher Theotime, sinon *que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mesmes, ains à celuy qui est mort pour eux* (II. Cor. 5)? C'est-à-dire, que nous consacrions au divin amour de la mort de nostre Sauveur tous les momens de nostre vie, rapportant à sa gloire toutes nos proies, toutes nos conquestes, toutes nos œuvres, toutes nos actions, toutes nos pensées et toutes nos affections. Voyons-le, Theotime, ce divin Redempteur estendu sur la croix, comme sur un buscher d'honneur où il meurt d'amour pour nous, mais d'un amour plus douloureux

que la mort mesme, ou d'une mort plus amoureuse que l'amour mesme. Hé! que ne nous jettons-nous en esprit sur luy pour mourir sur la croix avec luy, qui pour l'amour de nous a bien voulu mourir! Je le tiendray, devrions-nous dire, si nous avions la generosité de l'aigle, et ne le quitteray jamais; je mourray avec luy et brusleray dedans les flammes de son amour : un mesme feu consumera ce divin Createur et sa chetive creature? Mon Jesus *est tout mien, et je suis toute sienne* (Cant. 2), je vivray et mourray sur sa poictrine, *ny la mort ny la vie ne me separera jamais de luy* (Rom. 8). Ainsi doncques se fait la saincte extase du vray amour, quand nous ne vivons plus selon les raysons et inclinations humaines, mais au-dessus d'icelles, selon les inspirations et instincts du divin Sauveur de nos ames.

CHAPITRE IX.

Du supresme effect de l'amour effectif, qui est la mort des amans et premierement de ceux qui moururent en amour.

L'AMOUR *est fort comme la mort* (Cant. 8). La mort separe l'ame du mourant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde : l'amour sacré separe l'ame de l'amant d'avec son corps et d'avec toutes les choses du monde; et il n'y a point d'autre difference, sinon en ce que la mort fait toujours par effect ce que l'amour ne fait ordinairement que par l'affection. Or, je dy ordinairement, Theotime, parce que quelquesfois l'amour sacré est bien si violent, que mesme par effect, il cause la separation du corps et de l'ame, faysant mourir les amans d'une mort tres-heureuse qui vaut mieux que cent vies.

Comme c'est le propre des repreuvez de mourir en peché, aussi est-ce le propre des esleus de mourir en l'amour et grace de Dieu : mais cela toutesfois advient differemment. Le juste ne meurt jamais à l'improuveu; car c'est avoir bien prouveu à sa mort, que d'avoir perseveré en la justice chrestienne jusques à la fin. Mais il meurt bien quelquesfois de mort subitte ou soudaine. C'est pourquoy l'Eglise, toute sage, ne nous fait pas simplement requerir, és litanies, d'estre deslivrez de mort soudaine, mais de mort soudaine et improuveuë : pour estre soudaine, elle n'en est pas pire, sinon qu'elle soit encore improuveuë. Si des esprits foibles et vulgaires eussent veu le feu du ciel tomber sur sainct Simeon Stylite, et le tuer, qu'eussent-ils pensé, sinon des pensées de scandale? Mais l'on n'en doit toutesfois point fayre d'autre, sinon que ce grand sainct s'estant immolé tres-parfaictement à Dieu en son cœur desjà tout consumé d'amour, le feu vint du ciel pour l'holocauste et brusler du tout : car l'abbé Julien, esloigné d'une journée, vit l'ame d'iceluy, montant au ciel, et fit jetter de l'encens à mesme heure pour en rendre graces à Dieu. Le bien-heureux Hommebon, Cremonois, oyant un jour la saincte messe, planté sur ses deux genoüilx, en extresme devotion, ne se leva point à l'Evangile, selon la coustume; et pour cela ceux qui estoient autour de luy le regarderent, et virent qu'il estoit trespassé. Il y a eu de nostre aage

de tres-grands personnages en vertu et doctrine, que l'on a treuvez morts, les uns en un confessionnal, les autres oyans le sermon : et mesme on en a veu quelques-uns tomber morts au sortir de la chaire où ils avoient presché avec grande ferveur; morts toutes soudaines mais non improuveuës. Et combien de gens de bien void-on mourir apoplectiques, lethargiques, et en mille sortes fort subitement, et des autres mourir en resverie et frenesie, hors de l'usage de rayson? Et tous ceux-cy, avec les enfans baptizez, sont decedez en grace, et par consequent de l'amour de Dieu. Mais comme pouvoient-ils deceder en l'amour de Dieu, puisque mesme ne pensoient pas en Dieu lors de leur trespas?

Les savans hommes, Theotime, ne perdent pas leur science en dormant : aultrement ils seroient ignorans à leur resveil, et faudroit qu'ils retournassent à l'eschole. Or, c'en est de mesme de toutes les habitudes de prudence, de temperance, de foy, d'esperance, de charité; elles sont tousjours dedans l'esprit des justes, bien qu'ils n'en fassent pas tousjours les actions. En un homme dormant, il semble que toutes ses habitudes dorment avec luy, et qu'elles se resveillent aussi avec luy. Ainsi doncques l'homme juste mourant subitement, ou accablé d'une mayson qui luy tombe dessus, ou tué par la foudre, ou suffocqué d'un catharre, ou bien mourant hors de son bon sens par la violence de quelque fiebvre chaude, il ne meurt certes pas en l'exercice de l'amour divin, mais il meurt neantmoins en l'amour d'iceluy, dont le Sage a dit : *Le juste, s'il est prevenu de la mort, il sera en refrigere* (Sap. 4) : car il suffit, pour obtenir la vie eternelle, de mourir en l'estat et habitude de l'amour et charité.

Plusieurs saincts neantmoins sont morts non-seulement en charité et avec l'habitude de l'amour celeste, mais aussi en l'action et prattique d'iceluy. Saint Augustin mourut en l'exercice de la saincte contrition, qui n'est pas sans amour; sainct Hierosme, exhortant ses chers enfans à l'amour de Dieu, du prochain et de la vertu : sainct Ambroise, tout ravy, devisant doulcement avec son Sauveur, soudain apres avoir receu le tres-divin sacrement de l'autel; sainct Anthoine de Padouë, apres avoir recité un hymne à la glorieuse Vierge mere, et parlant en grande joye avec le Sauveur; sainct Thomas d'Aquin, joignant les mains, eslevant ses yeux au ciel, haussant fortement sa voix et prononçant par maniere d'eslans, avec grande ferveur, ces parolles du Cantique qui estoient les dernieres qu'il avoit exposées : *Venez, ô mon* cher *bien-aymé, et sortons ensemble aux champs* (Cant. 7). Tous les apostres et presque tous les martyrs sont morts priant Dieu. Le bien-heureux et venerable Bede, ayant sceu par resvelation l'heure de son trespas, alla à vespres (et c'estoit le jour de l'Ascension), et se tenant debout, appuyé seulement aux accoudoirs de son siege, sans maladie quelconque, finit sa vie au mesme instant qu'il finit de chanter vespres, comme justement pour suivre son Maistre montant au ciel, afin d'y joüyr du beau matin de l'eternité, qui n'a point de vespre. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, homme si docte et si pieux, que comme dit Sixtus Senensis, on ne peut discerner s'il a surpassé sa doctrine par la pieté, ou sa pieté par la doctrine, ayant expliqué les cin-

quante proprietez de l'amour divin, marquées au Cantique des cantiques, trois jours apres, monstrant un visage et un cœur fort vif, expira, prononçant et repetant plusieurs fois, par maniere d'oraysоn jaculatoire, ces sainctes parolles tirées du mesme cantique : O Dieu! vostre *dilection est forte comme la mort.* Sainct Martin, comme chascun sçayt, mourut si attentif à l'exercice de devotion, qu'il ne se peut rien dire de plus. Sainct Loüys, ce grand roy entre les saincts, et grand sainct entre les roys, frappé de pestilence, ne cessa jamais de prier; puis, ayant receu le divin Viatique, estendant les bras en croix, les yeux fischez au ciel, expira, souspirant ardemment ces parolles d'une parfaicte confiance amoureuse : *Hé! Seigneur, j'entreray en vostre mayson, je vous adoreray en vostre sainct temple, et beniray vostre nom* (Ps. 5). Sainct Pierre Celestin, tout detrempé en de cruelles afflictions qu'on ne peut bonnement dire, estant arrivé à la fin de ses jours, se mit à chanter, comme un cygne sacré, le dernier des psaumes, et acheva son chant et sa vie en ces amoureuses parolles : *Que tout esprit loüe le Seigneur* (Ps. 150). L'admirable saincte Eusebe, surnommée l'estrangere, mourut à genoüilx en une fervente priere; sainct Pierre le martyr, escrivant avec son doigt et de son propre sang la confession de la foy pour laquelle il mouroit, et disant ces parolles : *Seigneur, je recommande mon esprit en vos mains* (Ps. 30); et le grand Apostre des Japonois, François Xavier, tenant et baysant l'imaige du Crucifix, et repetant à tout coup ces eslans d'esprit : *O Jesus, le Dieu de mon cœur!*

CHAPITRE X.

De ceux qui moururent par l'amour et pour l'amour divin.

Tous les martyrs, Theotime, moururent pour l'amour divin; car, quand on dit que plusieurs sont morts pour la foy, on ne doit pas entendre que c'ayt esté pour la foy morte, ains pour la foy vivante c'est-à-dire animée de la charité. Aussi la confession de la foy n'est pas tant un acte de l'entendement et de la foy, comme c'est un acte de la volonté et de l'amour de Dieu. Et c'est pourquoy le grand sainct Pierre, gardant la foy dans son ame au jour de la Passion, perdit neantmoins la charité, ne voulant pas advoüer de bouche pour son maistre, celuy qu'il recognoissoit pour tel en son cœur. Mais pourtant il y a eu des martyrs qui moururent expressement pour la charité seule, comme le grand Precurseur du Sauveur, qui furent martyrisez pour la correction fraternelle; et les glorieux princes des apostres, sainct Pierre et sainct Paul, mais principalement sainct Paul, moururent pour avoir converty à la saincteté et chasteté les femmes que l'infame Neron avoit desbauchées; les saincts evesques Stanislaüs[1] et Thomas de Cantorberi furent aussi tuez pour un subjet qui ne regardoit pas la foy, mais la charité; et enfin une grande partie de sainctes vierges et martyres furent massacrées pour le zele qu'elles eurent à garder la chasteté que la charité leur avoit fait desdier à l'Espoux celeste.

[1] De Pologne.

Mais il y en a, entre les amans sacrez, qui s'abandonnent si absolument aux exercices de l'amour divin, que ce sainct feu les devore et consume leur vie. Le regret quelquesfois empesche si longuement les affligez de boire, de manger et de dormir, qu'enfin affoiblis et allangouris ils meurent; et lors le vulgaire dit qu'ils sont morts de regret : mais ce n'est pas la verité, car ils meurent de deffaillance de forces et d'inanition. Il est vray que, ceste deffaillance leur estant arrivée à cause du regret, il faut advoüer que, s'ils ne sont pas morts de regret, ils sont morts à cause du regret et par le regret. Ainsi, mon cher Theotime, quand la force du sainct amour est grande, elle donne tant d'assauts au cœur, elle le blesse si souvent, elle luy cause tant de langueurs, elle le porte en des extases et ravissemens si frequens, que par ce moyen l'ame, presque toute occupée en Dieu, ne pouvant fournir assez d'assistance à la nature pour fayre la digestion et nourriture convenable, les forces animales et vitales commencent à venir de petit à petit, la vie s'accourcit et le trespas arrive.

O Dieu! Theotime, que ceste mort est heureuse! Que doulce est ceste amoureuse sagesse, qui, nous blessant de ceste playe incurable de la sacrée dilection, nous rend pour jamais languissans et malades d'un battement de cœur si pressant, qu'enfin il faut mourir. De combien pensez-vous que ces sacrées langueurs, et les travaux supportez pour la charité, advançassent les jours aux divins amans, comme à saincte Catherine de Sienne, sainct François, au petit Stanislaüs Kostka, à sainct Charles, et à plusieurs centaines d'autres, qui moururent si jeunes? Certes, quand à sainct François, dés qu'il eut receu les sainctes stigmates de son Maistre, il eut de si fortes et penibles douleurs, tranchées, convulsions et maladies, qu'il ne luy demeura que la peau et les os, et sembloit plutost une anatomie, ou une imaige de la mort, qu'un homme vivant et respirant encore.

CHAPITRE XI.

Que quelques-uns entre les divins amans moururent encore d'amour.

Tous les esleus doncques, Theotime, meurent en l'habitude de l'amour sacré; mais quelques-uns, oultre cela, meurent en l'exercice de ce sainct amour, les autres pour cest amour, et d'autres par ce mesme amour. Mais, ce qui appartient au souverain degré d'amour, c'est que quelques-uns meurent d'amour; et c'est lorsque non-seulement l'amour blesse l'ame, en sorte qu'il la met en langueur, mais quand il la transperce, donnant son coup droict dans le milieu du cœur, et si fortement, qu'il pousse l'ame dehors de son corps : ce qui se fait ainsi. L'ame attirée puissamment par les suavitez divines de son bien-aymé, pour correspondre de son costé à ses doulx attraicts, elle s'eslance de force et tant qu'elle peut devers ce desirable amy attrayant; et ne pouvant tirer son corps apres soy, plutost que de s'arrester avec luy parmy les miseres de ceste vie, elle le quitte et se separe, volant seule, comme une belle colombelle, dans le sein delicieux de son celeste Espoux. Elle

s'eslance en son bien-aymé, et son bien-aymé la tire et ravit à soy; et comme l'espoux *quitte pere et mere pour se joindre* à sa bien-aymée, ainsi ceste chaste espouse quitte la chair pour s'unyr à son bien-aymé. Or, c'est le plus violent effect que l'amour fasse en une ame, et qui requiert auparavant une grande nudité de toutes les affections qui peuvent tenir le cœur attaché, ou au monde, ou au corps : en sorte que, comme le feu, ayant separé petit à petit l'essence de sa masse, et l'ayant du tout espurée, fait enfin sortir la quintessence; aussi, le sainct amour ayant retiré le cœur humain de toutes humeurs, inclinations et passions, autant qu'il se peut, il en fait part apres sortir l'ame, afin que, par ceste mort precieuse aux yeux divins, elle passe en la gloire immortelle.

Le grand sainct François, qui en ce subjet de l'amour celeste, me revient tousjours devant les yeux, ne pouvoit pas eschapper qu'il ne mourust par l'amour, à cause de la multitude et grandeur des langueurs, extases et deffaillances que sa dilection envers Dieu luy donnoit; mais oultre cela, Dieu, qui l'avoit exposé à la vuë de tout le monde, comme un miracle d'amour, voulut que non-seulement il mourust pour l'amour, ains qu'il mourust encore d'amour. Car, voyez, je vous supplie, Theotime, son trespas. Se voyant sur le poinct de son despart, il se fit mettre nud sur la terre; puis, ayant receu un habict en aumosne, duquel on le vestit, il harangua ses freres, les animant à l'amour et crainte de Dieu et de l'Eglise, fit lire la Passion du Sauveur, puis commença avec une ardeur extresme à prononcer le psalme 141 : *J'ay crié de ma voix au Seigneur; j'ay supplié de ma voix le Seigneur;* et ayant prononcé ces dernieres parolles : *O Seigneur, tirez mon ame de la prison, afin que je benisse vostre sainct nom; les justes m'attendent jusques à ce que vous me guerdonniez*, il expira, l'an quarante-cinquiesme de son aage. Qui ne void, je vous prie, Theotime, que cest homme seraphique, qui avoit tant desiré d'estre martyrisé et de mourir pour l'amour, mourust enfin d'amour, ainsi que je l'ay expliqué ailleurs?

Saincte Magdelene ayant, l'espace de trente ans, demeuré en la grotte que l'on void encore en Provence, ravie tous les jours sept fois, et eslevée en l'air par les anges, comme pour aller chanter les sept heures canoniques en leur chœur, enfin un jour de dimanche elle vint à l'eglise, en laquelle son cher evesque sainct Maximin la treuvant en contemplation, les yeux pleyns de larmes et les bras eslevez, il la communia, et tost apres elle rendit son bien-heureux esprit, qui, derechef, alla pour jamais aux pieds de son Sauveur joüyr de *la meilleure part* qu'elle avoit desjà *choysie* en ce monde.

Sainct Basile avoit fait une estroicte amytié avec un grand medecin, juif de nation et de religion, en l'intention de l'attirer à la foy de Nostre Seigneur : ce que toutesfois il ne peut oncques fayre, jusques à ce que, rompu de jeusnes, veilles et travaux, estant arrivé à l'article de la mort, il s'enquist du medecin quelle opinion il avoit de sa santé, le conjurant de le luy dire franchement, ce que le medecin fit et luy ayant tasté le pouls : Il n'y a plus, dit-il, aucun remede; devant que le soleil soit couché, vous trespasserez. Mais que direz-vous, respliqua alors le malade, si je suis encore demain

en vie? Je me feray chrestien, je vous le promets, dit le medecin. Le sainct pria donc Dieu, et impetra la prolongation de sa vie corporelle en faveur de la spirituelle de son medecin, lequel, ayant veu ceste merveille, se convertit; et sainct Basile, se levant courageusement du lict, alla à l'eglise, et le baptiza avec toute sa famille; puis estant revenu en sa chambre et remis dans son lict; apres s'estre assez longuement entretenu par l'orayson avec Nostre Seigneur, il exhorta sainctement les assistans à servir Dieu de tout leur cœur; et enfin, voyant les anges venir à luy, prononçant avec extresme suavité ces parolles : Mon Dieu je vous recommande mon ame et la remets entre vos mains, il expira; et le pauvre medecin, converty, le voyant trespassé, l'embrassant et fondant en larmes sur iceluy : O grand Basile, serviteur de Dieu, dit-il, en verité, si vous eussiez voulu, vous ne fussiez non plus mort aujourd'huy qu'hyer. Qui ne void que ceste mort fut toute d'amour? Et la bien-heureuse Mere Therese de Jesus resvela, apres son trespas, qu'elle estoit morte d'un assaut et impetuosité d'amour, qui avoit esté si violent, que la nature ne le pouvant supporter, l'ame s'en estoit envolée vers le bien-aymé object de ses affections.

CHAPITRE XII.

Histoire merveilleuse du trespas d'un gentil-homme qui mourut d'amour sur le Mont d'Olivet.

Oultre ce qui a esté dit, j'ay treuvé une histoire, laquelle, pour estre extresmement admirable, n'en est que plus croyable aux amans sacrez, puisque, comme dit le sainct Apostre, *la charité croit* tres-volontiers *toutes choses* (1. Cor. 3), c'est-à-dire elle ne pense pas aysement qu'on mente, et s'il n'y a des marques apparentes de fausseté en ce qu'on luy represente, elle ne fait pas difficulté de les croire, mais surtout quand ce sont choses qui exaltent et magnifient l'amour de Dieu envers les hommes, ou l'amour des hommes envers Dieu; d'autant que la charité, qui est reyne souveraine des vertus, se playst, à la façon des princes, ès choses qui servent à la gloire de son empire et domination. Et bien que le recit que je veux fayre ne soit ny tant publié ny si bien tesmoigné comme la grandeur de la merveille qu'il contient le requerroit, il ne perd pas pour cela sa verité : car, comme dit excellemment sainct Augustin, à peyne sçayt-on les miracles, pour magnifiques qu'ils soyent, au lieu mesme où ils se font; et encore que ceux qui les ont veus les racontent, on a peyne de les croire : mais ils ne laissent pas pour cela d'estre veritables; et, en matiere de religion, les ames bien faites ont plus de suavité à croire les choses esquelles il y a plus de difficulté et d'admiration.

Un fort illustre et vertueux chevalier alla doncques un jour oultre mer en Palestine, pour visiter les saincts lieux esquels Nostre Seigneur avoit fait les œuvres de nostre redemption; et, pour commencer dignement ce sainct exercice, avant toutes choses, il se confessa et communia devotement; puis alla en premier lieu en la ville de Nazareth, où l'ange annonça à la Vierge tres-saincte la

tres-sacrée Incarnation, et où se fit la tres-adorable Conception du Verbe eternel; et là, ce digne pelerin se mit à contempler l'abysme de la Bonté celeste qui avoit daigné prendre chair humaine pour retirer l'homme de perdition. De là, il passa à Bethleem, au lieu de la Nativité, où on ne sçauroit dire combien de larmes il respandit, contemplant celles desquelles le Fils de Dieu, petit enfant de la Vierge, avoit arrousé ce sainct estable, baysant et rebaysant cent fois ceste terre sacrée, et leschant la poussiere sur laquelle la premiere enfance du divin poupon avoit esté receuë. De Bethleem il alla en Bethabara, et passa jusques au petit lieu de Bethanie, où, se ressouvenant que Nostre Seigneur s'estoit devestu pour estre baptizé, il se despoüilla aussi luy-mesme; et entrant, dans le Jourdain, se lavant et beuvant des eaux d'iceluy, il luy estoit advis d'y voir son Sauveur recevant le baptesme par la main de son precurseur, et le Sainct-Esprit descendant visiblement sur iceluy sous la forme de colombe, avec les cieux encore ouverts, d'où ce luy sembloit, descendoit la voix du Pere eternel, disant : *Cestuy-cy est mon Fils bien-aymé, auquel je me complais* (Matth. 17). De Bethanie il va dans le desert, et y void, des yeux de son esprit, le Sauveur jeusnant, combattant et vainquant l'ennemy, puis les anges qui le servent de viandes admirables. De là il va sur la montaigne de Thabor, où il void le Sauveur transfiguré; puis en la montaigne de Sion, où il void, ce luy semble encore, Nostre Seigneur agenoüillé dans le cenacle, lavant les pieds aux disciples, et leur distribuant par apres son divin corps en la sacrée Eucharistie. Il passe le torrent de Cedron, et va au jardin de Gethsemani, où son cœur se fond és larmes d'une tres-aymable douleur, lorsqu'il s'y represente son cher Sauveur süer le sang en ceste extresme agonie qu'il y souffroit; puis tost apres lyé, garrotté et mené en Hierusalem, où il s'achemine aussi, suivant par tout les traces de son bien-aymé; et le void en imagination traisné çà et là chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Herode, foüetté, baffoüé, craché, couronné d'espines, presenté au peuple, condamné à mort, chargé de sa croix, laquelle il porte, et la portant, fait la pitoyable rencontre de sa Mere toute detrempée de douleur, et des dames de Hierusalem, pleurantes sur luy. Si monte enfin ce devost pelerin sur le Mont Calvaire, où il void en esprit la croix estenduë sur terre, et Nostre Seigneur que l'on renverse et que l'on cloüe pieds et mains sur icelle tres-cruellement. Il contemple de suitte comme on leve la croix et le crucifié en l'air, et le sang qui ruisselle de tous les endroicts de son divin corps. Il regarde la pauvre sacrée Vierge toute transpercée du *glaive* de douleur; puis il tourne les yeux sur le Sauveur crucifié, duquel il escoute les sept parolles avec un amour nonpareil; et enfin le void mourant, puis mort, puis recevant le coup de lance, et monstrant par l'ouverture de la playe son cœur divin; puis osté de la croix et porté au sepulchre, où il va le suivant, jettant une mer de larmes sur les lieux detrempez du sang de son Redempteur; si qu'il entre dans le sepulchre et ensevelit son cœur aupres du corps de son Maistre; puis, ressuscitant avec luy, il va en Emmaüs, et void tout ce qui se passe entre le Seigneur et les deux disciples; et enfin revenant sur le mont Olivet

où se fit le mystere de l'Ascension, et là, voyant les dernieres marques et vestiges des pieds du divin Sauveur, prosterné sur icelles, et les baysant mille et mille fois avec des souspirs d'un amour infiny, il commença à retirer à soy toutes les forces de ses affections, comme un archer retire la corde de son arc quand il veut descocher sa flesche; puis se relevant, les yeux et les mains tendus au ciel : O Jesus, dit-il, mon doulx Jesus, je ne sçay plus où vous chercher et suivre en terre : hé! Jesus, Jesus, mon amour, accordez doncques à ce cœur qu'il vous suive et s'en aille apres vous là-haut! et avec ces ardentes parolles, il lança quant et quant son ame au ciel, comme une sacrée sagette, que, comme divin archer, il tira au blanc de son tres-heureux object.

Mais ses compaignons et serviteurs qui virent ainsi subitement tomber comme mort ce pauvre amant, estonnez de cest accident, coururent de force au medecin, qui venant treuva qu'en effect il estoit trespassé, et, pour fayre jugement asseuré des causes d'une mort tant inopinée, s'enquiert de quelle complexion, de quelles mœurs et de quelle humeur estoit le deffunct; et il apprint qu'il estoit d'un naturel tout doulx, aymable, devot à merveille, et grandement ardent en l'amour de Dieu. Sur quoy : Sans doubte, dit le medecin, son cœur s'est doncques esclatté d'excez et de ferveur d'amour. Et afin de mieux affermir son jugement, il le voulut ouvrir, et treuva ce brave cœur ouvert, avec ce mot gravé au dedans d'iceluy : *Jesus, mon amour!* L'amour doncques fit en ce cœur l'office de la mort, separant l'ame du corps sans concurrence d'aucune autre cause. Et c'est sainct Bernardin de Sienne, autheur fort docte, fort sainct, qui fait ce recit, au premier de ses sermons de l'Ascension.

Certes, un autre autheur presque du mesme aage, qui a celé son nom par humilité, mais qui seroit neantmoins digne d'estre nommé en un livre qu'il a intitulé *Mirouër des spirituels*, raconte une histoire encore plus admirable. Car il dit qu'és quartiers de Provence il y avoit un seigneur grandement adonné à l'amour de Dieu et à la devotion du tres-sainct Sacrement de l'autel. Or, un jour, estant extresmement affligé d'une maladie qui luy donnoit des vomissemens continuels, on luy apporta la divine communion, laquelle n'osant recevoir à cause du danger qu'il y avoit de la rejetter, il supplia son curé de la luy mettre sur la poictrine, et le signer avec icelle du signe de la croix, ce qui fut fait; et, en un moment, ceste poictrine enflammée du sainct amour se fendit, et tira dedans soy le celeste aliment dans lequel estoit le Bien-aymé, et à mesme tems expira. Je voy bien, à la verité, que ceste histoire est grandement extraordinaire, et qui meriteroit un tesmoignage du plus grand poids; mais apres la tres-veritable histoire du cœur fendu de saincte Claire de Montfalcon, que tout le monde peut voir encore maintenant, et celle des stigmates de sainct François qui est tres-asseurée, mon ame ne treuve rien de mal-aysé à croire parmy les effects du divin amour.

CHAPITRE XIII.

Que la tres-sacrée Vierge mere de Dieu mourut d'amour pour son Fils.

On ne peut quasy pas bonnement doubter que le grand sainct Joseph ne fut trespassé avant la passion et mort du Sauveur, qui sans cela n'eust pas recommandé sa mere à sainct Jean. Et comme pourroit-on doncques imaginer que le cher enfant de son cœur, son nourrisson bien-aymé, ne l'assistast à l'heure de son passage? *Bienheureux sont les misericordieux, car ils obtiendront misericorde* (Matth. 5). Helas! combien de doulceur, de charité et de misericorde furent exercées par ce bon pere nourricier envers le Sauveur, lorsqu'il nacquit petit enfant au monde? Et qui pourroit doncques croire qu'iceluy sortant de ce monde, ce divin Fils ne luy rendist la pareille au *centuple*, le comblant de suavitez celestes? Les cigoignes sont un vray pourtraict de la mutuelle pieté des enfans envers les peres, et des peres envers les enfans : car, comme ce sont des oyseaux passagers, elles portent leurs peres et meres vieux en leurs passages, ainsi qu'estant encore petites, leurs peres et meres les avoient portées en mesme occasion. Quand le Sauveur estoit encore petit, le grand Joseph, son pere nourricier, et la tres-glorieuse Vierge, sa mere, l'avoient porté maintesfois, et specialement au passage qu'ils firent de Judée en Egypte et d'Egypte en Judée. Hé! qui doubtera doncques que ce sainct pere, parvenu à la fin de ses jours, n'ayt reciproquement esté porté par son divin nourrisson, au passage de ce monde en l'autre, dans le sein d'Abraham, pour, de là, le transporter dans le sien à la gloire, le jour de son Ascension? Un sainct qui avoit tant aymé en sa vie, ne pouvoit mourir que d'amour; car son ame ne pouvant à souhaict aymer son cher Jesus entre les distractions de ceste vie, et ayant achevé le service qui estoit requis au bas aage d'iceluy, que restoit-il, sinon qu'il dist au Pere eternel : *O Pere, j'ay accomply l'œuvre que vous m'aviez donnée en charge* (Joan. 17); et puis au Fils : *O mon enfant, comme vostre Pere celeste remit vostre corps entre mes mains au jour de vostre venuë en ce monde, ainsi, en ce jour de mon despart de ce monde, je remets mon esprit entre les vostres.*

Telle, comme je pense, fust la mort de ce grand patriarche, homme choysy pour fayre les plus tendres et amoureux offices qui furent ny seront jamais faits à l'endroict du Fils de Dieu, apres ceux qui furent prattiquez par sa celeste espouse, vraye mere naturelle de ce mesme Fils, de laquelle il est impossible d'imaginer qu'elle soit morte d'autre sorte de mort que de celle d'amour; mort la plus noble de toutes, et deuë par consequent à la plus noble vie qui fust oncques entre les creatures, mort de laquelle les anges mesmes desireroient de mourir s'ils estoient capables de mort. Si les premiers chrestiens furent dits n'avoir qu'un cœur et une ame, à cause de leur parfaicte mutuelle dilection; si sainct Paul ne vivoit plus luy-mesme ains Jesus-Christ vivoit en luy, à rayson de l'extresme unyon de son cœur à celuy de son Maistre, par laquelle son ame estoit comme morte en son cœur qu'elle animoit, pour vivre dans

le cœur du Sauveur, ô vray Dieu! combien est-il plus veritable que la sacrée Vierge et son Fils n'avoient qu'une ame, qu'un cœur, et qu'une vie! en sorte que ceste sacrée mere, vivant, ne vivoit pas, elle, mais son Fils vivoit en elle : mere la plus amante et la plus aymée qui pouvoit jamais estre, mais amante et aymée d'un amour incomparablement plus eminent que celuy de tous les ordres des anges et des hommes, à mesure que les noms de mere unique et de fils unique sont aussi des noms au-dessus de tous les autres noms en matiere d'amour. Et je dy de mere unique et d'enfant unique, parce que tous les autres enfans des hommes partagent la recognoissance de leur production entre le pere et la mere; mais en celuy-cy, comme toute sa nayssance humaine despendit de sa seule mere, laquelle seule contribua ce qui estoit requis à la vertu du Sainct-Esprit, pour la conception de ce divin enfant, aussi à elle seule fut deu et rendu tout l'amour qui provient de la production, de sorte que ce Fils et ceste Mere furent unis d'une unyon d'autant plus excellente, qu'elle a un nom different en amour par-dessus tous les autres noms. Car, à qui, de tous les seraphins, appartient-il de dire au Sauveur : Vous estes mon vray fils, et je vous ayme comme mon vray fils? Et à qui, de toutes les creatures, fut-il jamais dit par le Sauveur : Vous estes ma vraye mere, et je vous ayme comme ma vraye mere; vous estes ma vraye mere toute mienne, et je suis vostre vray fils tout vostre? Si doncques, un serviteur amant osa bien dire, et le dit en verité, qu'il n'avoit point d'autre vie que celle de son maistre, helas! combien hardyment et ardemment devoit exclamer ceste mere : Je n'ay point d'autre vie que la vie de mon fils; ma vie est toute en la sienne, et la sienne toute en la mienne! car, ce n'estoit plus unyon, ains unité de cœur, d'ame et de vie, entre ceste mere et ce fils.

Or, si ceste mere vescut de la vie de son fils, elle mourust aussi de la mort de son fils : car, quelle est la vie, telle est la mort. Le phœnix, comme on dit, estant fort envieilly, ramasse sur le haut d'une montaigne une quantité de bois aromatiques, sur lesquels, comme sur son lict d'honneur, il va finir ses jours : car, lorsque le soleil, au fort de son midy, jette ses rayons plus ardens, ce tout unique oyseau, pour contribuër à l'ardeur du soleil un surcroist d'action, ne cesse point de battre des aisles sur son buscher, jusques à ce qu'il luy ayt fait prendre feu, et bruslant avec iceluy, il se consume et meurt entre ses flammes odorantes. De mesme, Theotime, la Vierge-Mere, ayant assemblé en son esprit, par une vive et continuelle memoire, tous les plus aymables mysteres de la vie et mort de son fils, et recevant tousjours à droit fil parmy cela les plus ardentes inspirations que son fils, soleil de justice, jettast sur les humains au plus fort du midy de sa charité; puis, d'ailleurs, faysant aussi de son costé un perpetuel mouvement de contemplation, enfin, le feu sacré de ce divin amour le consuma tout comme un holocauste de suavité, de sorte qu'elle en mourut, son ame estant toute ravie et transportée entre les bras de la dilection de son Fils. O mort amoureusement vitale! ô amour vitalement mortel!

Plusieurs amans sacrez furent presens à la mort du Sauveur, entre lesquels, ceux qui eurent le plus d'amour eurent le plus de

douleur : car l'amour alors estoit tout detrempé en la douleur, et la douleur en l'amour; et tous ceux qui, pour leur Sauveur, estoient passionnez d'amour, furent amoureux de sa passion et douleur. Mais la doulce Mere, qui aymoit plus que tous, fut plus que tous *oultre-percée* du *glaive* de douleur. La douleur du Fils fut alors une espée tranchante qui passa au travers du cœur de la Mere, d'autant que ce cœur de mere estoit collé, joinct et uny à son Fils d'une unyon si parfaicte, que rien ne pouvoit blesser l'un qu'il ne navrast aussi vivement l'autre. Or, ceste poictrine maternelle, estant ainsi blessée d'amour, non-seulement ne chercha pas la guarison de sa blesseure, mais ayma sa blesseure plus que toute guarison, gardant cherement les traicts de douleur qu'elle avoit receus, à cause de l'amour qui les avoit descochez dans son cœur, et desirant continuellement d'en mourir, puisque son Fils en estoit mort, qui, comme dit toute l'Escriture saincte et tous les docteurs, mourut entre les flammes de la charité, holocauste parfaict pour tous les pechez du monde.

CHAPITRE XIV.

Que la glorieuse Vierge mourut d'un amour extresmement doulx et tranquille.

On dit d'un costé que Nostre-Dame resvela à saincte Mathilde que la maladie de laquelle elle mourut ne fut autre chose qu'un assaut impetueux du divin amour. Mais saincte Brigite et sainct Jean Damascene tesmoignent qu'elle mourut d'une mort extresmement paysible; et l'un et l'autre est vray, Theotime.

Les estoiles sont merveilleusement belles à voir, et jettent des clartez aggreables; mais, si vous y avez prins garde, c'est par brillemens, estincellemens et eslans qu'elles produisent leurs rayons, comme si elles enfantoient la lumiere avec effort à diverses reprises, soit que leur clarté, estant foible, ne puisse pas agir si continuellement avec esgalité, soit que nos yeux imbecilles ne fassent pas leur vuë constante et ferme, à cause de la grande distance qui est entre eux et ces astres. Ainsi, pour l'ordinaire, les saincts qui moururent d'amour sentirent une grande varieté d'accidens et symptosmes de dilection, avant que d'en venir au trespas, force eslans, force assauts, force extases, force langueurs, force agonies, et sembloit que leur amour enfantast par effort et à plusieurs reprises leur bien-heureuse mort : ce qui se fit à cause de la debilité de leur amour, non encore absolument parfaict, qui ne pouvoit pas continuer sa dilection avec une esgale fermeté.

Mais, ce fut toute autre chose en la tres-saincte Vierge. Car comme nous voyons croistre la belle aube du jour, non à diverses reprises et par secousses, ains par une certaine dilatation et croissance continuë, qui est presque insensiblement sensible, en sorte que vrayement on la void croistre en clarté, mais si esgalement que nul n'apperçoit aucune interruption, separation ou discontinüation de ses accroissemens : ainsi le divin amour croissoit à chaque moment dans le cœur virginal de nostre glorieuse Dame, mais par

des croissances doulces, paysibles, et continuës, sans agitation, ny secousse, ny violence quelconque. Ah! non, Theotime, il ne faut pas mettre une impetuosité d'agitation en ce celeste amour du cœur maternel de la Vierge; car l'amour, de soy-mesme, est doulx, gracieux, paysible et tranquille. Que s'il fait quelquesfois des assauts, s'il donne des secousses à l'esprit, c'est parce qu'il y treuve de la resistance; mais quand les passages de l'ame luy sont ouverts sans opposition ny contrarieté, il fait ses progrez paysiblement avec une suavité nonpareille. Ainsi doncques la saincte dilection employoit sa force dans le cœur virginal de sa Mere sacrée, sans effort ny violente impetuosité, d'autant qu'elle ne treuvoit ny resistance ny empeschement quelconque. Car, comme l'on void les grands fleuves fayre des boüillons et rejaillissemens avec grand bruit ès endroicts raboteux, esquels les rochers font des bancs et escueils qui s'opposent et empeschent l'escoulement des eaux, où au contraire, se treuvant en la plaine, ils coulent et flottent doulcement sans effort : de mesme, le divin amour treuvant ès ames humaines plusieurs empeschemens et resistances, comme à la verité toutes en ont, quoyque differemment, il y fait des violences, combattant les mauvaises inclinations, frappant le cœur, poussant la volonté par diverses agitations et differens efforts, afin de se fayre fayre place, ou du moins oultre-passer ces obstacles.

Mais, en la Vierge sacrée, tout favorisoit et secondoit le cours de l'amour celeste. Les progrez et accroissemens d'iceluy se faysoient incomparablement plus grands qu'en tout le reste des creatures, progrez neantmoins infinyment doulx, paysibles, et tranquilles. Non, elle ne pasma pas d'amour ny de compassion aupres de la croix de son Fils, encore que elle eust alors le plus ardent et douloureux accez d'amour qu'on puisse imaginer : car, bien que l'accez fust extresme, si fut-il toutesfois esgalement fort et doulx tout ensemble, puissant et tranquille, actif et paysible, composé d'une chaleur aiguë, mais souëfve.

Je ne dy pas, Theotime, qu'en l'ame de la tres-saincte Vierge il n'y eust deux portions, et par consequent deux appetits, l'un selon l'esprit et la rayson superieure, l'autre selon les sens et la rayson inferieure, en sorte qu'elle pouvoit sentir des respugnances et contrarietez de l'un à l'autre appetit; car ce travail se treuva mesme en Nostre Seigneur, son Fils : mais, je dy qu'en ceste celeste Mere, toutes les affections estoient si bien rangées et ordonnées, que le divin amour exerçoit en elle son empire et sa domination tres-paysiblement, sans estre troublée par la diversité des volontez ou appetits, ny par la contrarieté des sens, parce que les respugnances de l'appetit naturel, ny les mouvemens des sens, n'arrivoient jamais jusques au peché, non pas mesme jusques au peché veniel; ains au contraire, tout cela estoit sainctement et fidellement employé au service du sainct amour, pour l'exercice des autres vertus, lesquelles pour la pluspart ne peuvent estre prattiquées qu'entre les difficultez, oppositions, et contradictions.

Les espines, selon l'opinion vulgaire, sont non-seulement differentes, mais aussi contraires aux fleurs; et semble que, s'il n'y en avoit point au monde, la chose en iroit mieux : qui a fait penser à

sainct Ambroise que, sans le peché, il n'en seroit point. Mais toutesfois, puisqu'il y en a, le bon laboureur les rend utiles, et en fait des hayes et clostures autour des champs et jeunes arbres, auxquels elles servent de deffenses et remparts contre les animaux. Ainsi, la glorieuse Vierge ayant eu part à toutes les miseres du genre humain, excepté celles qui tendent immediatement au peché, elle les employa tres-utilement pour l'exercice et accroissement des sainctes vertus de force, temperance, justice et prudence, pauvreté, humilité, souffrance, compassion : de sorte qu'elles ne donnoient aucun empeschement, ains beaucoup d'occasions à l'amour celeste de se renforcer par des continuels exercices et advancemens; et chez elle, Magdelene ne se divertit point de l'attention avec laquelle elle reçoit les impressions amoureuses du Sauveur, pour toute l'ardeur et sollicitude que Marthe peut avoir. Elle a choysy l'amour de son Fils, et rien ne le luy oste.

L'aymant, comme chascun sçayt, Theotime, tire naturellement à soy le fer par une vertu secrette et tres-admirable; mais pourtant cinq choses empeschent ceste operation : 1° la trop grande distance de l'un à l'autre; 2° s'il y a quelque diamant entre deux; 3° si le fer est engraissé; 4° s'il est frotté d'un ail; 5° si le fer est trop pesant. Nostre cœur est fait pour Dieu qui l'alleche continuellement, et ne cesse de jetter en luy les attraicts de son celeste amour; mais cinq choses empeschent la saincte attraction d'operer : 1° le peché qui nous esloigne de Dieu; 2° l'affection aux richesses; 3° les playsirs sensuels; 4° l'orgueil et vanité; 5° l'amour-propre, avec la multitude des passions desreglées qu'il produict, et qui sont en nous un pesant fardeau, lequel nous accable. Or, nul de ces empeschemens n'eut lieu au cœur de la glorieuse Vierge : 1° tousjours preservée de tout peché; 2° tousjours tres-pauvre de cœur; 3° tousjours tres-pure, 4° tousjours tres-humble; 5° tousjours maistresse paysible de toutes ses passions et toute exempte de la rebellion que l'amour-propre fait à l'amour de Dieu. Et c'est pourquoy, comme le fer, s'il estoit quitte de tous empeschemens et mesme de sa pesanteur, seroit attiré fortement, mais doulcement et d'une attraction esgale, par l'aymant, en sorte neantmoins que l'attraction seroit tousjours plus active et plus forte, à mesure que l'un seroit plus pres de l'autre, et que le mouvement seroit plus proche de sa fin; ainsi, la tres-saincte Mere n'ayant rien en soy qui empeschast l'operation du divin amour de son Fils, elle s'unissoit avec iceluy d'une unyon incomparable, par des extases doulces, paysibles et sans efforts, extases esquelles la partie sensible ne laissoit pas de fayre ses actions, sans donner pour cela aucune incommodité à l'unyon de l'esprit, comme reciprocquement la parfaicte application de son esprit ne donnoit pas fort grand divertissement aux sens. Si que la mort de ceste Vierge fut plus doulce qu'on ne se peut imaginer, son Fils *l'attirant* suavement *à l'odeur de ses parfums*, et elle s'escoulant tres-amyablement apres la senteur sacrée d'iceux, dedans le sein de la bonté de son Fils. Et, bien que ceste saincte ame aymast extresmement son tres-sainct, tres-pur et tres-aymable corps, si le quitta-t-elle neantmoins sans peyne ny resistance quelconque, comme la chaste

Judith, quoyqu'elle aymast grandement les habicts de penitence et de viduité, les quitta neantmoins et s'en despoüilla avec playsir, pour se revestir de ses habicts nuptiaux, quand elle alla se rendre victorieuse d'Holopherne; ou comme Jonathas, quand, pour l'amour de David, il se despoüilla de ses vestemens. L'amour avoit donné pres de la croix à ceste divine Espouse les supresmes douleurs de la mort; certes, il estoit raysonnable qu'enfin la mort luy donnast les delices de l'amour.

LIVRE HUICTIESME.

DE L'AMOUR DE CONFORMITÉ, PAR LEQUEL NOUS UNISSONS NOSTRE VOLONTÉ A CELLE DE DIEU, QUI NOUS EST SIGNIFIÉE PAR SES COMMANDEMENS, CONSEILS ET INSPIRATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

De l'amour de conformité provenant de la sacrée complaysance.

COMME *la bonne terre, ayant receu le grain* le *rend en sa sayson au centuple* (Luc. 8), ainsi, le cœur qui a prins de la complaysance en Dieu ne se peut empescher de vouloir reciprocquement donner à Dieu une autre complaysance. Nul ne nous playst à qui nous ne desirons de playre. Le vin frais rafraischit pour un tems ceux qui le boivent; mais soudain qu'il a esté eschauffé par l'estomach dans lequel il entre, il l'eschauffe reciprocquement, et plus l'estomach luy donne de chaleur, plus il luy en rend. Le veritable amour n'est jamais ingrat, il tasche de complayre à ceux esquels il se complayst : et de là vient la conformité des amans, qui nous fait estre tels que ce que nous aymons. Le tres-devot et tres-sage roy Salomon devint idolastre et fol, quand il ayma les femmes idolastres et folles, et eut autant d'idoles que ses femmes en avoient (III. Reg. 11). L'Escriture appelle pour cela effeminez les hommes qui ayment eperduëment les femmes pour leur sexe, parce que l'amour les transforme d'hommes en femmes, quant aux mœurs et humeurs.

Or, ceste transformation se fait insensiblement par la complaysance, laquelle, estant en nos cœurs, en engendre une autre pour donner à celuy de qui nous l'avons receuë. On dit qu'il y a ès Indes un petit animal terrestre qui se playst tant avec les poissons et dans la mer, qu'à force de venir souvent nager avec eux, enfin il devient poisson, et, d'animal terrestre, il est rendu tout à fait animal marin. Ainsi, à force de se playre en Dieu, on devient conforme à Dieu, et nostre volonté se transforme en celle de la divine Majesté par la complaysance qu'elle y prend. L'amour, dit sainct Chrysostome, ou il treuve, ou il fait la ressemblance; l'exemple de ceux que nous aymons a un doulx et imperceptible empire et une authorité insensible sur nous : il est forcé ou de les quitter, ou de les imiter. Celuy qui, attiré de la suavité des parfums, entre en

la boutique d'un parfumeur, en recevant le playsir qu'il prend à sentir ces odeurs, il se parfume soy-mesme, et, au sortir de là, il donne part aux autres du playsir qu'il a receu, respandant entre eux la senteur des parfums qu'il a contractée. Avec le playsir que nostre cœur prend en la chose aymée, il tire à soy les qualitez d'icelle : car la delectation ouvre le cœur, comme la tristesse le resserre, dont l'Escriture sacrée use souvent du mot de *dilater*, en lieu de celuy de *resjoüyr*. Or, le cœur se treuvant ouvert par le playsir, les impressions des qualitez, desquelles le playsir despend, entrent aysement en l'esprit; et, avec elles, les autres encore qui sont au mesme subjet, bien qu'elles nous deplaysent, ne laissent pas d'entrer en nous parmy la presse du playsir, comme celuy qui, *sans robbe nuptiale*, entra au festin parmy ceux qui estoient parez. Ainsi les disciples d'Aristote se playsoient à parler begue comme luy, et ceux de Platon tenoient les espaules courbées à son imitation. En somme, le playsir que l'on a en la chose est un certain fourrier, qui fourre dans le cœur amant les qualitez de la chose qui playst. Et, pour cela, la sacrée complaysance nous transforme en Dieu que nous aymons; et, à mesure qu'elle est grande, la transformation est plus parfaicte. Ainsi les saincts qui ont grandement aymé ont esté fort vistement et parfaictement transformez, l'amour transportant et transmettant les mœurs et humeurs de l'un des cœurs en l'autre.

Chose estrange, mais veritable! s'il y a deux luths unisones, c'est-à-dire de mesme son et accord, l'un pres de l'autre, et que l'on joue d'un d'iceux: l'autre, quoyqu'on ne le tousché point, ne laissera pas de resonner comme celuy duquel on joūe, la convenance de l'un à l'autre, comme par un amour naturel, faysant ceste correspondance. Nous avons respugnance d'imiter ceux que nous hayssons, és choses mesmes qui sont bonnes; et les Lacedemoniens ne voulurent pas suivre le bon conseil d'un meschant homme, sinon apres qu'un homme de bien l'auroit prononcé. Au contraire, on ne peut s'empescher de se conformer à ce qu'on ayme. Le grand Apostre dit, comme je pense en ce sens, que *la loy n'est point mise aux justes* (I. Tim. 1). Car, en verité, le juste n'est juste, sinon parce qu'il a le sainct amour; et, s'il a l'amour, il n'a pas besoin qu'on le presse par la rigueur de la loy, puisque l'amour est le plus pressant docteur et solliciteur, pour persuader au cœur qu'il possede l'obeyssance aux volontez et intentions du bien-aymé. L'amour est un magistrat qui exerce sa puissance sans bruict, sans prevost ny sergens, par ceste mutuelle complaysance par laquelle, comme nous nous playsons en Dieu, nous desirons aussi reciprocquement de luy playre. L'amour est l'abregé de toute la theologie, qui rend tres-sainctement docte l'ignorance des Paul, des Anthoine, des Hilarion, des Simeon, des François, sans livres, sans precepteurs, sans art. En vertu de cest amour, la bien-aymée peut dire en asseurance : *Mon bien-aymé est tout mien*, par la complaysance, de laquelle il me playst et me paist; *et moy je suis toute à luy* (Cant. 2), par bienveuillance, de laquelle je luy plays et le repais. Mon cœur se paist de se playre en luy, et le sien se paist de quoy je luy plays pour luy : tout ainsi qu'un sacré berger il me paist, comme sa chere

brebis entre les lys de ses perfections, esquelles je me plays; et, pour moy, comme sa chere brebis, je le pais du laict de mes affections, par lesquelles je luy veux playre. Quiconque se playst veritablement en Dieu desire de playre fidellement à Dieu, et, pour luy playre, de se conformer à luy.

CHAPITRE II.

De la conformité de la sousmission qui procede de l'amour de bienveuillance.

La complaysance attire doncques en nous les traicts des perfections divines, selon que nous sommes capables de les recevoir, comme le mirouër reçoit la ressemblance du soleil, non selon l'excellence et grandeur de ce grand et admirable luminaire, mais selon la capacité et mesure de sa glace : si que nous sommes ainsi rendus conformes à Dieu.

Mais, oultre cela, l'amour de bienveuillance nous donne ceste saincte conformité par une autre voie. L'amour de complaysance tire Dieu dedans nos cœurs; mais l'amour de bienveuillance jette nos cœurs en Dieu, et, par consequent, toutes nos actions et affections, les luy desdiant, et consacrant tres-amoureusement : car, la bienveuillance desire à Dieu tout l'honneur, toute la gloire, et toute la recognoissance qu'il est possible de luy rendre, comme un certain bien exterieur qui est deu à sa bonté.

Or, ce desir se prattique selon la complaysance que nous avons en Dieu, en la façon qui s'ensuit. Nous avons eu une extresme complaysance à voir que Dieu est souverainement bon; et, partant, nous desirons, par l'amour de bienveuillance, que tous les amours qu'il nous est possible d'imaginer soyent employez à bien aymer ceste bonté. Nous nous sommes pleu en la souveraine excellence de la perfection de Dieu; ensuitte de cela nous desirons qu'il soit souverainement loüé, honnoré et adoré. Nous nous sommes delectez à considerer comme Dieu est non-seulement le premier principe, mais aussi la derniere fin, Autheur, Conservateur et Seigneur de toutes choses, à rayson de quoy nous souhaictons que tout luy soit sousmis par une souveraine obeyssance. Nous voyons la volonté de Dieu souverainement parfaicte, droicte, juste et equitable; et, à ceste consideration, nous desirons qu'elle soit la regle et la loy souveraine de toutes choses, et qu'elle soit suivie, servie et obeyë par toutes les autres volontez.

Mais notez, Theotime, que je ne traitte pas icy de l'obeyssance qui est deuë à Dieu, parce qu'il est nostre Seigneur et Maistre, nostre Pere et Bienfaicteur; car, ceste sorte d'obeyssance appartient à la vertu de justice, et non pas à l'amour. Non, ce n'est pas cela dont je parle à present; car, encore qu'il n'y eust ny enfer pour punir les rebelles, ny paradis pour rescompenser les bons, et que nous n'eussions nulle sorte d'obligations ny de devoirs à Dieu (et cecy soit dit par imagination de chose impossible, et qui n'est presque pas imaginable), si est-ce toutesfois que l'amour de bienveuillance nous porteroit à rendre toute obeyssance et sousmission

à Dieu par eslection et inclination, voire mesme par une doulce violence amoureuse, en consideration de la souveraine bonté, justice et droicture de la divine volonté.

Voyons-nous pas, Theotime, qu'une fille, par une libre eslection qui procede de l'amour de bienveuillance, s'assubjettit à un espoux, auquel d'ailleurs elle n'avoit aucun devoir; ou qu'un gentil-homme se sousmet au service d'un prince estranger, ou bien jette sa volonté és mains du superieur de quelque ordre de religion auquel il se rangera?

Ainsi doncques se fait la conformité de nostre cœur avec celuy de Dieu, lorsque, par la saincte bienveuillance, nous jettons toutes nos affections entre les mains de la divine volonté, afin qu'elles soyent par icelle plyées et manyées à son gré, moulées et formées selon son bon playsir. Et en ce poinct consiste la tres-profonde obeyssance d'amour, laquelle n'a pas besoin d'estre excitée par menaces ou rescompenses, ny par aucune loy ou par quelque commandement; car elle previent tout cela, se sousmettant à Dieu pour la seule tres-parfaicte bonté qui est en luy, à rayson de laquelle il merite que toute volonté luy soit obeyssante, subjette et sousmise, se conformant et unissant à jamais, en tout et par tout, à ses intentions divines.

CHAPITRE III.

Comme nous nous devons conformer à la divine volonté, que l'on appelle signifiée.

Nous considerons quelquesfois la volonté de Dieu en elle-mesme; et, la voyant toute saincte et toute bonne, il nous est aysé de la loüer, benir et adorer, et de sacrifier nostre volonté et toutes celles des autres creatures à son obeyssance, par ceste divine exclamation : *Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel* (Matth. 6). D'autres fois nous considerons la volonté de Dieu en ses effects particuliers, comme és evenemens qui nous touschent, et és occurrences qui nous arrivent; et, finalement, en la desclaration et manifestation de ses intentions. Et, bien qu'en verité sa divine Majesté n'ayt qu'une tres-unique et tres-simple volonté, si est-ce que nous la marquons de noms differens, suivant la varieté des moyens par lesquels nous la cognoissons, varieté selon laquelle nous sommes diversement obligez de nous conformer à icelle.

La doctrine chrestienne nous propose clairement les veritez que Dieu veut que nous croyions, les biens qu'il veut que nous esperions, les peynes qu'il veut que nous craignions, ce qu'il veut que nous aymions, les commandemens qu'il veut que nous fassions, et les conseils qu'il desire que nous suivions. Et tout cela s'appelle la volonté signifiée de Dieu, parce qu'il nous a signifié et manifesté qu'il veut et entend que tout cela soit creu, esperé, craint, aymé et prattiqué.

Or, d'autant que ceste volonté signifiée de Dieu procede par maniere de desir, et non par maniere de vouloir absolu, nous pouvons, ou la suivre par obeyssance, ou luy resister par desobeyssance; car Dieu fait trois actes de sa volonté pour ce regard : il

veut que nous puissions resister, il desire que nous ne resistions pas, et permet neantmoins que nous resistions si nous voulons. Que nous puissions resister, cela despend de nostre naturelle condition et liberté; que nous resistions, cela despend de nostre malice; que nous ne resistions pas, c'est selon le desir de la divine bonté. Quand doncques nous resistons, Dieu ne contribuë rien à nostre desobeyssance, ains, *laissant* nostre volonté *en la main* (Eccli. 15) de son franc arbitre, il permet qu'elle choysisse le mal. Mais quand nous obeyssons, Dieu contribuë son secours, son inspiration et sa grace. Car la permission est une action de la volonté, qui de soy-mesme est brehaigne, sterile, infeconde, et par maniere de dire, c'est une action passive, qui ne fait rien, ains laisse fayre. Au contraire, le desir est une action active, feconde, fertile, qui excite, semond, et presse. C'est pourquoy, Dieu desirant que nous suivions sa volonté signifiée, il nous sollicite, exhorte, incite, inspire, ayde, et secourt; mais, permettant que nous resistions, il ne fait autre chose que de simplement nous laisser fayre ce que nous voulons, selon nostre libre eslection; contre son desir et intention. Et toutesfois, ce desir est un vray desir: car, comme peut-on exprimer plus naïfvement le desir que l'on a qu'un amy fasse bonne chere, que de preparer un bon et excellent festin, comme fit ce roy de la parabolle evangelique, puis l'inviter, presser, et presque contraindre par prieres, exhortations, et poursuittes, de venir s'asseoir à table et de manger? Certes, celuy qui, à vive force, ouvriroit la bouche à un amy, luy fourreroit la viande dans le gosier, et la luy feroit avaler, il ne luy donneroit pas un festin de courtoysie, mais le traitteroit en beste, et comme un chappon qu'on veut engraisser. Ceste espece de bienfaict veut estre offert par semonces, remonstrances et sollicitations, et non violemment et forcement exercé : c'est pourquoy il se fait par maniere de desir, et non de vouloir absolu. Or, c'en est de mesme de la volonté signifiée de Dieu; car, par icelle Dieu desire d'un vray desir que nous fassions ce qu'il desclare; et à ceste occasion il nous fournit tout ce qui est requis, nous exhortant et pressant de l'employer. En ce genre de faveur, on ne peut rien desirer de plus; et comme les rayons du soleil ne laissent pas d'estre vrays rayons, quand ils sont rejettez et repoussez par quelque obstacle, aussi la volonté signifiée de Dieu ne laisse pas d'estre vraye volonté de Dieu, encore qu'on luy resiste, et bien qu'elle ne fasse pas tant d'effects comme si on la secondoit.

La conformité doncques de nostre cœur à la volonté signifiée de Dieu consiste en ce que nous voulions tout ce que la divine bonté nous signifie estre de son intention, croyant selon sa doctrine, esperant selon ses promesses, craignant selon ses menaces, aymant et vivant selon ses ordonnances et advertissemens : à quoy tendent les protestations que si souvent nous en faysons és sainctes ceremonies ecclesiastiques. Car, pour cela, nous demeurons debout, tandis qu'on lit les leçons de l'Evangile, comme prests d'obeyr à la saincte signification de la volonté de Dieu, que l'Evangile contient; pour cela, nous baysons le livre à l'endroict de l'Evangile, comme adorant la saincte parolle qui desclare la volonté celeste; pour cela, plusieurs saincts et sainctes portoient sur leur poictrine ancienne-

ment l'Evangile en escrit comme un epithesme d'amour, ainsi qu'on lit de saincte Cecile; et de fait on treuva celuy de sainct Matthieu sur le cœur de sainct Barnabé trespassé, escrit de sa propre main. En suitte de quoy, és anciens conciles, on mettoit au milieu de l'assemblée de tous les evesques un grand throsne, et sur iceluy le livre des saincts Evangiles, qui representoit la personne du Sauveur, roy, docteur, directeur, esprit, et unique cœur des conciles et de toute l'Eglise : tant on honnoroit la signification de la volonté de Dieu exprimée en ce divin livre! Certes, le grand mirouër de l'ordre pastoral, sainct Charles, archevesque de Milan, n'estudioit jamais dans l'Escriture saincte, qu'il ne se mist à genoux et teste nuë, pour tesmoigner le respect avec lequel il falloit entendre et lire la volonté de Dieu signifiée.

CHAPITRE IV.

De la conformité de nostre volonté avec celle que Dieu a de nous sauver.

Dieu nous a signifié en tant de sortes et par tant de moyens qu'il vouloit que nous fussions tous sauvez, que nul ne le peut ignorer. A ceste intention, il nous a faits à son imaige et semblance par l'incarnation, apres laquelle il a souffert la mort pour rachepter toute la race des hommes et la sauver : ce qu'il fit avec tant d'amour, que, comme raconte le grand sainct Denys, apostre de la France, il dit un jour au sainct homme Carpus, qu'il estoit prest de partir encore une fois pour sauver les hommes, et que cela luy seroit aggreable, s'il se pouvoit fayre sans le peché d'aucun homme.

Or, bien que tous ne se sauvent pas, ceste volonté neantmoins ne laisse pas d'estre une vraye volonté de Dieu, qui agit en nous selon la condition de sa nature et de la nostre : car, sa bonté le porte à nous communiquer liberalement les secours de sa grace, afin que nous parvenions au bonheur de sa gloire, mais nostre nature requiert que sa liberalité nous laisse en liberté de nous en prevaloir pour nous sauver, ou de les mespriser pour nous perdre.

J'ay demandé une chose, disoit le prophete, *et c'est celle-là que je requerray à jamais : que je voye la volupté du Seigneur, et que je visite son temple* (Ps. 26). Mais quelle est la volupté de la souveraine bonté, sinon de se respandre et communiquer ses perfections? Certes, ses *delices sont d'estre avec les enfans des hommes* (Prov. 8) pour verser ses graces sur eux. Rien n'est si aggreable et delicieux aux gens libres que de fayre leur volonté. Nostre *sanctification est la volonté de Dieu* (I. Thess. 4), et nostre salut son bon playsir : or, il n'y a nulle difference entre le bon playsir et la bonne volupté, ny par consequent doncques entre la bonne volupté et la bonne volonté divine; ains la volonté divine; ains la volonté que Dieu a pour le bien des hommes est appellée *bonne* (Rom. 12), parce qu'elle est aymable, propice, favorable, aggreable, delicieuse, et, comme les Grecs, apres sainct Paul, ont dit, c'est une vraye philanthropie, c'est-à-dire une bienveuillance ou volonté toute amoureuse envers les hommes.

Tout le temple celeste de l'Eglise triomphante et militante resonne de toutes parts les cantiques de ce doulx amour de Dieu envers nous; et le corps tres-sacré du Sauveur, comme un temple tres-sainct de sa divinité, est tout paré de marques et enseignes de ceste bienveuillance. C'est pourquoy, en visitant le temple divin, nous voyons ces aymables delices que son cœur prend à nous favoriser.

Regardons doncques cent fois le jour ceste amoureuse volonté de Dieu; et, fondant nostre volonté dans icelle, escrions devotement: O bonté d'infinie doulceur! que vostre volonté est aymable! que vos faveurs sont desirables! vous nous avez creez pour la vie eternelle; et vostre poictrine maternelle, enflée des mammelles sacrées d'un amour incomparable, abonde en laict de misericorde, soit pour pardonner aux penitens, soit pour perfectionner les justes. Hé! pourquoy doncques ne collons-nous pas nos volontez à la vostre, comme les petits enfans s'attachent au sein de leurs meres, pour succer le laict de vos eternelles benedictions?

Theotime, nous devons vouloir nostre salut, ains que Dieu le veut : or, il veut nostre salut par maniere de desir, et nous le devons aussi incessamment desirer ensuitte de son desir. Non-seulement, il veut, mais, en effect, il nous donne tous les moyens requis pour nous fayre parvenir au salut; et nous, ensuitte du desir que nous avons d'estre sauvez, nous devons non-seulement vouloir, mais en effect accepter toutes les graces qu'il nous a preparées et qu'il nous offre. Il suffit de dire : Je desire d'estre sauvé; mais il ne suffit pas de dire : Je desire embrasser les moyens convenables pour y parvenir; ains, il faut d'une resolution absoluë vouloir et embrasser les graces que Dieu nous despart : car il faut que nostre volonté corresponde à celle de Dieu. Et, d'autant qu'elle nous donne les moyens de nous sauver, nous les devons recevoir, comme nous devons desirer le salut, ainsi qu'elle le nous desire, et parce qu'elle le desire.

Mais il arrive maintesfois que les moyens de parvenir au salut, considerez en bloc ou en general, sont aggreables à nostre cœur, et, regardez en detail et particulier, ils luy sont effroyables : car, n'avons-nous pas veu le pauvre sainct Pierre dispesé à recevoir en general toutes sortes de peynes, et la mort mesme, pour suivre son Maistre; et neantmoins, quand ce vint au fait et au prendre, paslir, trembler, et renyer son Maistre, à la voix d'une simple servante? Chascun pense pouvoir *boire le calice* de Nostre Seigneur avec luy, mais quand on le nous presente par effect, on s'enfuyt, on quitte tout. Les choses representées particulierement font une impression plus forte, et blessent plus sensiblement l'imagination. C'est pourquoy, en l'*Introduction*, nous avons donné par advis, qu'apres les affections generales on fît les resolutions particulieres en la saincte orayson. David acceptoit en particulier les afflictions comme un acheminement à sa perfection, quand il chantoit en ceste sorte : *O qu'il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos justifications* (Ps. 118)! Ainsi furent les Apostres *joyeux* és tribulations, de quoy ils avoient la faveur *d'endurer des ignominies pour le nom* de leur Sauveur (Act. 5).

CHAPITRE V.

De la conformité de nostre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée par ses commandemens.

Le desir que Dieu a de nous fayre observer ses commandemens est extresme, ainsi que toute l'Escriture tesmoigne. Et, comme le pouvoit-il mieux exprimer que par les grandes rescompenses qu'il propose aux observateurs de sa loy, et les estranges supplices dont il menace les violateurs d'icelles? C'est pourquoy David exclame : *O Seigneur, vous avez ordonné que vos commandemens soyent plus observez* (Ps. 118).

Or, l'amour de complaysance, regardant ce desir divin, veut complayre à Dieu en l'observant; l'amour de bienveuillance, qui veut tout sousmettre à Dieu, sousmet par consequent nos desirs et nos volontez à celle-cy que Dieu nous a signifiée, et de là provient non-seulement l'observation, mais aussi l'amour des commandemens que David exalte d'un style extraordinaire au psalme 118, qu'il semble n'avoir fait que pour ce subjet :

Que j'ayme vostre loy d'un tres-ardent amour !
C'est tout mon entretien, j'en parle tout le jour.
O Seigneur ! je cheris vos tres-saincts tesmoignages
Plus que l'or et l'esclat du topaze doré.
Que doulx à mon palais sont vos sacrez langages !
Pour moy fade est le miel, s'il leur est comparé.

Mais, pour exciter ce sainct et salutaire amour des commandemens, nous devons contempler leur beauté, laquelle est admirable. Car, comme il y a des œuvres qui sont mauvaises parce qu'elles sont deffenduës, et des autres qui sont deffenduës parce qu'elles sont mauvaises, aussi y en a-t-il qui sont bonnes parce qu'elles sont commandées, et des autres qui sont commandées parce qu'elles sont bonnes et tres-utiles : de sorte que toutes sont tres-bonnes et tres-aymables, parce que le commandement donne la bonté aux unes, qui n'en auroient point autrement, et donne un surcroist de bonté aux autres, qui, sans estre commandées, ne laisseroient pas d'estre bonnes.

Nous ne recevons pas le bien en bonne part, quand il nous est presenté par une main ennemie : les Lacedemoniens ne voulurent pas suivre un fort sain et salutaire conseil d'un meschant homme jusques à ce qu'un homme de bien leur redit; au contraire, le present n'est jamais qu'aggreable quand un amy le fait. Les plus doulx commandemens deviennent aspres, si un cœur tyran et cruel les impose; et ils deviennent tres-aymables, quand l'amour les ordonne : le service de Jacob luy sembloit une royauté, parce qu'il procedoit de l'amour (Gen. 29). O que doulx et desirable est le joug de la loy celeste, qu'un roy tant aymable a establie sur nous !

Plusieurs observent les commandemens, comme on avale les medecines, plus crainte de mourir damnez que pour le playsir de vivre au gré du Sauveur. Ains, comme il y a des personnes qui, pour aggreable que soit un medicament, ont du contre-cœur à le

prendre, seulement parce qu'il porte le nom de medicament; aussi y a-t-il des ames qui ont en horreur les actions commandées, seulement parce qu'elles sont commandées : et s'est treuvé tel homme, ce dit-on, qui, ayant doulcement vescu dans la grande ville de Paris l'espace de quatre-vingts ans, sans en sortir, soudain qu'on luy eust enjoinct de par le roy d'y demeurer encore le reste de ses jours, il alla dehors voir les champs, que de sa vie il n'avoit desirez.

Au contraire, le cœur amoureux ayme les commandemens, et, plus ils sont de chose difficile, plus il les treuve doulx et aggreables, parce qu'il complayst plus parfaictement au bien-aymé, et luy rend plus d'honneur. Il *lance* et chante des *hymnes* d'allegresse, *quand* Dieu luy *enseigne ses* commandemens et *justifications* (Ps. 118). Et comme le pelerin qui va gayement chantant en son voyage, adjouste voirement la peyne du chant à celle du marcher, et neantmoins en effect, par ce surcroist de peyne, il se desennuye et allege du travail du chemin; aussi l'amant sacré treuve tant de suavité aux commandemens, que rien ne luy donne tant d'haleyne et de souslagemens en ceste vie mortelle que la gracieuse charge des preceptes de son Dieu. Dont le sainct psalmiste s'escrie : *O Seigneur, vos justifications ou commandemens me sont des doulces chansons en ce lieu de mon pelerinage* (*Ibid.*). On dit que les mulets et chevaux chargez des figues succombent incontinent au faix, et perdent toute leur force. Plus doulce que les figues est la loy du Seigneur; mais l'homme brutal qui s'est rendu *comme le cheval et mulet, esquels il n'y a point d'entendement* (Ps. 31), perd le courage, et ne peut treuver des forces pour porter cest aymable faix. Au contraire, comme une branche d'agnus-castus empesche de lassitude le voyageur qui la porte, aussi la croix, la mortification, le joug, la loy du Sauveur, qui est le vray agneau chaste, est une charge qui delasse, qui souslage, et recrée les cœurs qui ayment sa divine Majesté. On n'a point de travail en ce qui est aymé; ou s'il y a du travail, c'est un travail bien-aymé : le travail meslé du sainct amour est un certain aigre-doulx, plus aggreable au goust qu'une pure doulceur.

Le divin amour nous rend doncques ainsi conformes à la volonté de Dieu, et nous fait soigneusement observer ses commandemens, en qualité de desir absolu de sa Majesté, à laquelle nous voulons playre : si que ceste complaysance previent par sa doulce et amyable violence la necessité d'obeyr qui la nous impose, convertissant ceste necessité en vertu de dilection, et toute la difficulté en delectation.

CHAPITRE VI.

De la conformité de nostre volonté à celle que Dieu nous a signifiée par ses conseils.

Le commandement tesmoigne une volonté fort entiere et pressante de celuy qui ordonne : mais le conseil ne nous represente qu'une volonté de souhaict. Le commandement nous oblige; le conseil nous incite seulement. Le commandement rend coupables les transgresseurs; le conseil rend seulement moins loüables ceux qui ne le

suivent pas. Les violateurs des commandemens meritent d'estre damnez; ceux qui nesgligent les conseils meritent seulement d'estre moins glorifiez. Il y a difference entre commander et recommander. Quand on commande, on use d'authorité pour obliger; quand on recommande, on use d'amytié pour induire et provocquer. Le commandement impose necessité, le conseil et recommandation nous incite à ce qui est de plus grande utilité. Au commandement correspond l'obeyssance, et la creance au conseil. On suit le conseil afin de playre, et le commandement pour ne pas deplayre. C'est pourquoy l'amour de complaysance, qui nous oblige de playre au bien-aymé, nous porte par consequent à la suitte de ses conseils; et l'amour de bienveuillance, qui veut que toutes les volontez et affections luy soyent sousmises, fait que nous voulons, non-seulement ce qu'il ordonne, mais ce qu'il conseille et à quoy il exhorte. Ainsi que l'amour et respect qu'un enfant fidelle porte à son bon pere le fait resoudre de vivre, non-seulement selon les commandemens qu'il impose, mais encore selon les desirs et inclinations qu'il manifeste.

Le conseil se donne voirement en faveur de celuy qu'on conseille, afin qu'il soit parfaict. *Si tu veux estre parfaict*, dit le Sauveur, *va, vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres, et me suis* (Matth. 19).

Mais le cœur amoureux ne reçoit pas le conseil pour son utilité, ains pour se conformer au desir de celuy qui conseille, et rend l'hommage qui est deu à sa volonté. Et, partant, il ne reçoit les conseils, sinon ainsi que Dieu le veut; et Dieu ne veut pas qu'un chascun observe tous les conseils, ains seulement ceux qui sont convenables selon la diversité des personnes, des tems, des occasions et des forces, ainsi que la charité le requiert: car, c'est elle qui, comme reyne de toutes les vertus, de tous les commandemens, de tous les conseils, et en somme de toutes les loyx et de toutes les actions chrestiennes, leur donne à tous et à toutes le rang, l'ordre, le tems, et la valeur.

Si ton pere ou ta mere ont une vraye necessité de ton assistance pour vivre, il n'est pas tems alors de prattiquer le conseil de la retraitte en un monastere; car la charité t'ordonne que tu ailles en effect executer ce commandement d'*honnorer*, servir, ayder, et secourir *ton pere* ou *ta mere* (Exod. 20). Tu es prince, par la posterité duquel les subjets de la couronne qui t'appartient doivent estre conservez en paix, et asseurez contre la tyrannie, sedition, et guerre civile : l'occasion doncques d'un si grand bien t'oblige de produire en un sainct maryage des legitimes successeurs. Ce n'est pas perdre la chasteté, ou au moins c'est la perdre chastement, que de la sacrifier au bien public en faveur de la charité. As-tu une santé foible, inconstante, qui a besoin de grands supports? ne te charge pas doncques volontairement de la pauvreté effectuelle; car la charité te le deffend. Non-seulement la charité ne permet pas aux peres de familles de tout vendre pour donner aux pauvres, mais leur ordonne d'assembler honnestement ce qui est requis pour l'education et substantation de la femme, des enfans et serviteurs; comme aussi roys et princes d'avoir des thresors qui, provenus

d'une juste espargne, et non de tyranniques inventions, servent comme de salutaires preservatifs contre les ennemys visibles. Sainct Paul ne conseille-t-il pas aux maryez, passé le tems de l'orayson, de *retourner* au train bien reglé du devoir nuptial?

Les conseils sont tous donnez pour la perfection du peuple chrestien, mais non pas pour celle de chaque chrestien en particulier. Il y a des circonstances qui les rendent quelquesfois impossibles, quelquesfois inutiles, quelquesfois perilleux, quelquesfois nuysibles à quelques-uns : qui est une des intentions pour lesquelles Nostre Seigneur dit de l'un d'iceux ce qu'il veut estre entendu de tous : *Qui le peut prendre, qu'il le prenne* (Matth. 19); comme s'il disoit, ainsi que sainct Hierosme expose : Qui peut gaigner et emporter l'honneur de la chasteté comme un prix de resputation, qu'il le prenne; car il est exposé à ceux qui courront vaillamment. Tous doncques ne peuvent pas, c'est-à-dire, il n'est pas expedient à tous d'observer tous les conseils, lesquels estant donnez en faveur de la charité, elle sert de regle et de mesure à l'execution d'iceux.

Quand doncques la charité l'ordonne, on tire les moynes et les religieux des cloistres pour en fayre des cardinaux, des prelats, des curez; voire mesme on les reduict quelquesfois au maryage pour le repos des royaumes, ainsi que j'ay dit cy-dessus. Que si la charité fait sortir des cloistres ceux qui, par vœu solemnel, s'y estoient attachez, à plus forte rayson, et pour moindre subjet, on peut, par l'authorité de ceste mesme charité, conseiller à plusieurs de demeurer chez eux, garder leurs moyens, se maryer, voire de prendre les armes et aller à la guerre, qui est une profession si dangereuse.

Or, quand la charité porte les uns à la pauvreté, et qu'elle en retire les autres; quand elle pousse les uns au maryage, les autres à la continence, qu'elle enferme l'un dans le cloistre, et en fait sortir l'autre, elle n'a point besoin d'en rendre rayson à personne; car elle a la plenitude de la puissance en la loy chrestienne, selon qu'il est escrit : *La charité peut toutes choses* (I. Cor. 13); elle a le comble de la prudence, selon qu'il est dit : *La charité ne fait rien en vayn* (*Ibid.*). Que si quelqu'un veut contester, et luy demander pourquoy elle fait ainsi, elle respondra hardyment : *Parce que le Seigneur en a besoin* (Matth. 21). Tout est fait pour la charité, et la charité pour Dieu; tout doit servir à la charité, et elle à personne, non pas mesme à son Bien-aymé, duquel elle n'est pas servante, mais espouse. Pour cela, on doit prendre d'elle l'ordre de l'exercice des conseils : car, aux uns elle donne la chasteté, et non la pauvreté; aux autres l'obeyssance, et non la chasteté; aux autres le jeusne, et non l'aumosne; aux autres l'aumosne, et non le jeusne; aux autres la solitude, et non la charge pastorale; aux autres la conversation, et non la solitude. En somme, c'est une eau sacrée par laquelle le jardin de l'Eglise est fecondé; et, bien qu'elle n'ayt qu'une couleur sans couleur, les fleurs neantmoins qu'elle fait croistre ne laissent pas d'avoir une chascune sa couleur differente. Elle fait des martyrs plus vermeils que la rose, des vierges plus blanches que le lys; aux uns, elle donne le fin violet de la mortification, aux autres le jaune des soucys du maryage; employant diversement les conseils, pour la perfection des ames qui sont si heureuses que de vivre sous sa conduitte.

CHAPITRE VII.

Que l'amour de la volonté de Dieu, signifiée ès commandemens, nous porte à l'amour des conseils.

O Theotime, que ceste volonté divine est aymable et desirable! ô loy toute d'amour et toute pour l'amour! Les Hebrieux, par le mot de *paix*, entendent l'assemblage et comble de tous biens, c'est-à-dire, la felicité; et le Psalmiste s'escrie : *Qu'une paix planturеuse abonde à ceux qui ayment la loy de Dieu, et que nul choppement ne leur arrive* (Ps. 118), comme s'il vouloit dire : O Seigneur, que de suavitez en l'amour de vos sacrez commandemens! toute doulceur delicieuse saysit le cœur qui est saysy de la dilection de vostre loy. Certes, ce grand roy, qui avoit son cœur fait selon le cœur de Dieu, savouroit si fort la parfaicte excellence des ordonnances divines, qu'il semble que ce soit un amoureux espris de la beauté de ceste loy, comme de la chaste espouse et reyne de son cœur, ainsi qu'il appert par les continuelles loüanges qu'il luy donne.

Quand l'Espouse celeste veut exprimer l'infinie suavité des parfums de son divin Espoux : *Vostre nom*, luy dit-elle, *est un unguent respandu* (Cant. 1); comme si elle disoit : Vous estes si excellemment parfumé, qu'il semble que vous soyez tout parfum, et qu'il soit à propos de vous appeller unguent et parfum, plutost qu'oinct et parfumé. Ainsi l'ame qui ayme Dieu est tellement transformée en la volonté divine, qu'elle merite plutost d'estre nommée volonté de Dieu, qu'obeyssante ou subjecte à la volonté divine; dont Dieu dit par Isaïe qu'il *appellera* l'Eglise chrestienne *d'un nom nouveau que la bouche du Seigneur nommera* (Is. 62), marquera et gravera dans le cœur de ses fidelles; puis, expliquant ce nom, il dit que ce sera : *Ma volonté en icelle;* comme s'il disoit, qu'entre ceux qui ne sont pas chrestiens, un chascun a sa volonté, propre au milieu de son cœur : mais parmy les vrays enfans du Sauveur, chascun quittera sa volonté, et il n'y aura plus qu'une volonté maistresse, regente et universelle, qui aymera, gouvernera et dressera toutes les ames, tous les cœurs et toutes les volontez; et le nom d'honneur des chrestiens ne sera autre chose, sinon *La volonté de Dieu en eux :* volonté qui regnera sur toutes les volontez et les transformera toutes en soy, de sorte que les volontez des chrestiens et la volonté de Nostre Seigneur ne soyent plus qu'une seule volonté. Ce qui fut parfaictement verifié en la primitive Eglise, lorsque comme dit le glorieux sainct Luc, *en la multitude des croyans il n'y avoit qu'un cœur et qu'une ame* (Act. 4) : car il n'entend pas parler du cœur qui fait vivre nos corps, ny de l'ame qui anime ces cœurs d'une vie humaine; mais il parle du cœur qui donne la vie celeste à nos ames, et de l'ame qui anime nos cœurs de la vie surnaturelle, cœur et ame tres-unique des vrays chrestiens, qui n'est autre chose que la volonté de Dieu. *La vie*, dit le Psalmiste, *est en la volonté* (Psalm. 29) de Dieu, non-seulement parce que nostre vie temporelle despend de la volonté divine, mais aussi d'autant que nostre vie spirituelle gist en l'execution d'icelle,

par laquelle Dieu vit et regne en nous, et nous fait vivre et subsister en luy. Au contraire, le meschant, *dés le siecle*, c'est-à-dire, tousjours, a *rompu le joug* de la loy de Dieu, et a dit : *Je ne serviray point* (Jerem. 2)! C'est pourquoy Dieu a dit qu'il l'a *appellé, dés le ventre* de sa mere, *transgresseur* (Is. 48) et rebelle; et parlant au roy de Tyr, il luy reproche qu'il avoit *mis son cœur comme le cœur de Dieu* (Ezech. 28) : car l'esprit revolté veut que son cœur soit maistre de soy-mesme, et que sa propre volonté soit souveraine comme la volonté de Dieu. Il ne veut pas que la volonté divine regne sur la sienne, ains veut estre absolu et sans despendance quelconque. O Seigneur eternel, ne le permettez pas; ains faites que jamais *ma volonté soit faite, mais la vostre* (Luc. 22). Helas! nous sommes en ce monde, non pour fayre nos volontez, mais celle de vostre bonté qui nous y a mis. *Il fust escrit* de vous, ô Sauveur de mon ame, que vous *fissiez la volonté* de vostre Pere eternel (Psalm. 39); et par le premier vouloir humain de vostre ame, à l'instant de vostre conception, vous embrassastes amoureusement ceste loy de la volonté divine, et mistes *au milieu* de vostre *cœur* pour y regner et dominer eternellement (*Ibid.*). Hé! qui fera la grace à mon ame qu'elle n'ayt point de volonté que la volonté de Dieu?

Or, quand nostre amour est extresme à l'endroict de la volonté de Dieu, nous ne nous contentons pas de fayre seulement la volonté divine qui nous est signifiée és commandemens, mais nous nous rangeons encore à l'obeyssance des conseils, lesquels ne nous sont donnez que pour plus parfaictement observer les commandemens auxquels aussi ils se rapportent, ainsi que dit excellemment sainct Thomas. O combien excellente est l'observation de la deffense des injustes voluptez en celuy qui a mesme renoncé aux plus justes et legitimes delices! O combien celuy-là est esloigné de convoiter le bien d'aultruy, qui rejette toutes richesses, et celles mesmes que sainctement il pourroit garder! Que celuy-cy est bien esloigné de vouloir preferer sa volonté à celle de Dieu, qui, pour fayre la volonté de Dieu, s'assubjettit à celle d'un homme!

David estoit un jour en son preside, et la garnison des Philistins en Bethleem. Or, il fit un souhaict, disant : *O si quelqu'un me donnoit à boire de l'eau de la cisterne qui est à la porte de Bethleem* (II. Reg. 23)! Et voylà qu'il n'eust pas plustost dit le mot, que trois vaillans chevaliers partent de là, mains et teste baissée, traversent l'armée ennemye, vont à la cisterne de Bethleem, puisent de l'eau, et l'apportent à David, lequel, voyant le hazard auquel ces gentils-hommes s'estoient mis pour contenter son appetit, *ne voulut point boire* ceste eau conquise au peril de leur sang et de leur vie, *ains la respandit en oblation* au Pere eternel. Hé! voyez, je vous prie, Theotime, quelle ardeur de ces chevaliers au service et contentement de leur maistre! ils volent et fendent la presse des ennemys, avec mille dangers de se perdre, pour assouvir un seul simple souhaict que le roy leur tesmoigne. Le Sauveur estant en ce monde desclara sa volonté en plusieurs choses par maniere de commandement, et en plusieurs autres il la signifia seulement par maniere de souhaict : car il loüa fort la chasteté, la pauvreté, l'obeyssance

et resignation parfaicte, l'abnegation de la propre volonté, la vuiduité, le jeusne, la priere ordinaire; et ce qu'il dit de la chasteté, que qui en pourroit emporter le prix, qu'il le prinst, il l'a assez dit de tous les autres conseils. A ce souhaict, les plus vaillans chrestiens se sont mis à la course; et forçant toutes les respugnances, convoitises et difficultez, ont atteinct la saincte perfection, se rangeant à l'estroicte observance des desirs de leur roy, obtenant par ce moyen la couronne de gloire.

Certes, ainsi que tesmoigne le divin Psalmiste, Dieu n'exauce pas seulement l'orayson de ses fidelles, ains il exauce mesme encore le seul desir d'iceux, et *la seule preparation qu'ils font en leurs cœurs* (Ps. 9) pour prier : tant il est favorable et propice à fayre la volonté de ceux qui l'ayment. Et pourquoy doncques reciprocquement ne serons-nous si jaloux de suivre la sacrée volonté de Nostre Seigneur, que nous fassions non-seulement ce qu'il commande, mais encore ce qu'il tesmoigne et d'aggreer et souhaicter? Les ames nobles n'ont pas besoin d'un plus fort motif pour embrasser un dessein, que de sçavoir que le Bien-aymé le desire. *Mon ame*, dit l'une d'icelles, *s'est escoulée, soudain que mon amy a parlé* (Cant. 5).

CHAPITRE VIII.

Que le mespris des conseils evangeliques est un grand peché.

Les parolles par lesquelles Nostre Seigneur nous exhorte de tendre et pretendre à la perfection sont si fortes et si pressantes, que nous ne saurions dissimuler l'obligation que nous avons de nous engager à ce dessein. *Soyez saincts*, dit-il, *parce que je suis sainct* (Lev: 11). *Qui est sainct, qu'il soit encore davantage sanctifié; et qui est juste, qu'il soit encore plus justifié* (Apoc. 22). *Soyez parfaicts, ainsi que vostre Pere celeste est parfaict* (Matth. 5). Pour cela, le grand sainct Bernard, escrivant au glorieux sainct Guarin, abbé d'Aux, duquel la vie et les miracles ont tant rendu de bonne odeur en son diocese : « L'homme juste, dit-il, ne dit jamais, *c'est assez;* il a toujours faim et soif de la justice. »

Certes, Theotime, quant aux biens temporels, rien ne suffit à celuy auquel ce qui suffit ne suffit pas : car qu'est-ce qui peut suffire à un cœur auquel la suffisance n'est pas suffisante? Mais quant aux biens spirituels, celuy qui n'en a pas ce qui luy suffit auquel il suffit d'avoir ce qui luy suffit, et la suffisance n'est pas suffisante, parce que la vraye suffisance, és choses divines, consiste en partie au desir de l'affluence. Dieu, au commencement du monde commanda à la terre *de germer l'herbe verdoyante faysant sa semence, et tout arbre fruictier faysant son fruict, un chascun selon son espece, qui eust aussi sa semence en soy-mesme* (Gen. 1).

Et ne voyons-nous pas par experience, que les plantes et fruicts n'ont pas leur juste croissance et maturité, que quand elles portent leurs graines et pepins, qui leur servent de geniture pour la production des plantes et d'arbres de pareille sorte? Jamais nos vertus n'ont leur juste stature et suffisance, qu'elles ne produisent en nous des desirs de fayre progrez, qui, comme semences spirituelles,

servent en la production de nouveaux degrez de vertus. Et me semble que la terre de nostre cœur a commandement de germer les plantes de vertus qui portent les fruicts des sainctes œuvres, une chascune selon son genre, et qui ayt les semences des desirs et desseins de tousjours multiplier et advancer en perfection. Et la vertu qui n'a point la graine ou le pepin de ces desirs, elle n'est pas en sa suffisance et maturité. « O doncques, dit sainct Bernard au feneant, tu ne veux pas t'advancer en la perfection? Non. Et tu ne veux pas non plus empirer? Non, de vray. Et quoy donc? tu ne veux estre ny pis ny meilleur! Helas! pauvre homme, tu veux estre ce qui ne peut estre. Rien voirement n'est stable ny ferme en ce monde; mais de l'homme, il en est dit encore plus particulierement que *jamais il ne demeure en un estat* (Job. 14). Il faut doncques ou qu'il s'advance, ou qu'il retourne en arriere. »

Or, je ne dy pas, non plus que saint Bernard, que ce soit peché de ne prattiquer pas les conseils. Non certes, Theotime; car c'est la propre difference du commandement au conseil, que le commandement nous oblige sous peyne de peché, et le conseil nous invite sans peyne de peché. Neantmoins, je dy bien que c'est un grand peché de mespriser la pretention à la perfection chrestienne, et encore plus de mespriser la semonce par laquelle Nostre Seigneur nous y appelle; mais c'est une impiété insupportable de mespriser les conseils et moyens d'y parvenir, que Nostre Seigneur nous marque. C'est une heresie de dire que Nostre Seigneur ne nous a pas bien conseillez, et un blaspheme de dire à Dieu : *Retire-toy de nous, nous ne voulons pas la science de tes voies* (Job. 21). Mais c'est une irreverence horrible contre celuy qui, avec tant d'amour et de suavité, nous invite à la perfection, de dire : Je ne veux pas estre sainct ny parfaict, ny avoir plus de part en vostre bienveillance, ny suivre les conseils que vous me donnez pour fayre progrez en icelle.

On peut bien, sans pecher, ne suivre pas les conseils pour l'affection que l'on a ailleurs : comme, par exemple, on peut bien ne vendre pas ce que l'on a, et ne le donner pas aux pauvres, parce qu'on n'a pas le courage de fayre un si grand renoncement; on peut bien aussi se maryer, parce qu'on ayme une femme, ou qu'on n'a pas assez de force en l'ame pour entreprendre la guerre qu'il faut fayre à la chair; mais de fayre profession de ne vouloir point suivre les conseils ny aucun d'iceux, cela ne se peut fayre sans mespris de celuy qui les donne. De ne suivre pas le conseil de virginité afin de se maryer, cela n'est pas mal fait; mais se maryer pour preferer le maryage à la chasteté, comme font les heretiques, c'est un grand mespris, ou du conseiller, ou du conseil. Boire du vin contre l'advis du medecin, quand on est vaincu de la soif ou de la phantaysie d'en boire, ce n'est pas proprement mespriser le medecin, ny son advis; mais dire : Je ne veux point suivre l'advis du medecin, il faut que cela provienne d'une mauvaise estime qu'on a de luy. Or, quant aux hommes, on peut souvent mespriser leur conseil, et ne mespriser pas ceux qui le donnent, parce que ce n'est pas mespriser un homme d'estimer qu'il ayt erré; mais quant à Dieu, rejetter son conseil et le mespriser, cela ne peut provenir que de l'estime que

l'on fait qu'il n'a pas bien conseillé : ce qui ne peut estre pensé que par esprit de blaspheme, comme si Dieu n'estoit pas assez sage pour sçavoir, ou assez bon pour vouloir bien conseiller. Et c'en est de mesme des conseils de l'Eglise, laquelle, à raison de la continuelle assistance du Sainct-Esprit qui l'enseigne et conduict en toute verité, ne peut jamais donner des mauvais advis.

CHAPITRE IX.

Suitte du discours commencé. Comment chascun doit aymer, quoyque non pas prattiquer tous les conseils evangeliques; et comme neantmoins chascun doit prattiquer ce qu'il peut.

Encore que tous les conseils ne puissent, ny ne doivent estre prattiquez par chaque chrestien en particulier, si est-ce qu'un chascun est obligé de les aymer tous, parce qu'ils sont tous tres-bons. Si vous avez la migraine, et que l'odeur du musc vous nuyse, laisserez-vous pour cela d'advoüer que ceste senteur soit bonne et aggreable? Si une robbe d'or ne vous est pas advenante, direz-vous qu'elle ne vaut rien? Si une bague n'est pas pour vostre doigt, la jetterez-vous pour cela dans la bouë? Loüez doncques, Theotime, et aymez cherement tous les conseils que Dieu a donnez aux hommes. O que beny soit à jamais l'ange du grand conseil, avec tous les advis qu'il donne, et les exhortations qu'il fait aux humains! *Le cœur est resjoüy par les unguens et bonnes senteurs,* dit Salomon; *et par les bons conseils de l'amy, l'ame est adoulcie* (Prov. 27). Mais de quel amy, et de quels conseils parlons-nous! O Dieu! c'est de l'amy des amys, et ses conseils sont plus aymables que le miel. L'amy, c'est le Sauveur; ses conseils sont pour le salut.

Resjoüyssons-nous, Theotime, quand nous verrons des personnes entreprendre la suitte des conseils que nous ne pouvons, ou ne devons pas observer : prions pour eux, benissons-les, favorisons-les, et les aydons; car la charité nous oblige de n'aymer pas seulement ce qui est bon pour nous, mais d'aymer encore ce qui est bon pour le prochain.

Nous tesmoignerons assez d'aymer tous les conseils, quand nous observerons devotement ceux qui nous seront convenables. Car, tout ainsi que celuy qui croit un article de foy, d'autant que Dieu l'a revelé par sa parolle, annoncée et desclarée par l'Eglise, ne sçauroit mescroire les autres; et celuy qui observe un commandement pour le vray amour de Dieu, est tout prest d'observer les autres, quand l'occasion s'en presentera : de mesme, celuy qui ayme et qui estime un conseil evangelique, parce que Dieu l'a donné, il ne peut qu'il n'estime consecutivement tous les autres, puisqu'ils sont aussi de Dieu. Or, nous pouvons aysement en prattiquer plusieurs, quoyque non pas tous ensemble : car Dieu en a donné plusieurs, afin que chascun en puisse observer quelques-uns, et il n'y a jour que nous n'en ayons quelque occasion.

La charité requiert-elle que, pour secourir vostre pere ou vostre mere, vous demeuriez chez eux? conservez neantmoins l'amour et

l'affection à vostre retraitte; ne tenez vostre cœur au logis paternel qu'autant qu'il le faut, pour y fayre ce que la charité vous ordonne. N'est-il pas expedient, à cause de vostre qualité, que vous gardiez la parfaicte chasteté? gardez-en doncques au moins ce que, sans fayre tort à la charité, vous en pourrez garder. Qui ne peut fayre le tout, qu'il fasse quelque partie. Vous n'estes pas obligé de rechercher celuy qui vous a offensé : car c'est à luy de revenir à soy, et venir à vous pour vous donner satisfaction, puisqu'il vous a prevenu par injure et oultrage : mais allez neantmoins, Theotime, faites ce que le Sauveur vous conseille, prevenez-le au bien, rendez-luy bien pour mal, *jettez sur sa teste* et sur son cœur *un brasier ardent* (Rom. 12) de tesmoignages de charité, qui le brusle tout, et le force de vous aymer. Vous n'estes pas obligé par la rigueur de la loy de donner à tous les pauvres que vous rencontrerez, ains seulement à ceux qui en ont un tres-grand besoin; mais ne laissez pas pour cela, suivant le conseil du Sauveur, de donner volontiers à tous les indigens que vous treuverez, autant que vostre condition et que les veritables necessitez de vos affaires le permettront. Vous n'estes pas obligé de fayre aucun vœu, mais faites-en pourtant quelques-uns qui seront jugez propres par vostre pere spirituel, pour vostre advancement en l'amour divin. Vous pouvez librement user du vin dans les termes de la bien-seance; mais, selon le conseil de sainct Paul à Thimothée, n'en prenez que ce qu'il vous faut pour souslager vostre estomach.

Il y a divers degrez de perfection ès conseils. De prester aux pauvres, hors de la tres-grande necessité, c'est le premier degré de l'aumosne; et c'est un degré plus haut de leur donner, plus haut encore de donner tout, et enfin encore plus de donner sa personne, la voüant au service des pauvres. L'hospitalité, hors l'extresme necessité, est un conseil : recevoir l'estranger est le premier degré d'iceluy; mais aller sur les advenuës des chemins pour le semondre, comme faysoit Abraham, c'est un degré plus haut, et encore plus de se loger ès lieux perilleux pour retirer, ayder, et servir les passans; en quoy excella ce grand sainct Bernard de Menthon, originaire de ce diocese, lequel estant issu d'une mayson fort illustre, habita plusieurs années entre les jougs et cimes de nos Alpes, y assembla plusieurs compaignons, pour attendre, loger, secourir, deslivrer des dangers de la tourmente les voyageurs et passans, qui mourroient souvent entre les orages, les neiges, et froideures, sans les hospitaux que ce grand amy de Dieu establit et fonda ès deux monts, qui pour cela sont appellez de son nom, Grand-Sainct-Bernard au diocese de Sion, et Petit-Sainct-Bernard en celuy de Tarentaise. Visiter les malades qui ne sont pas en extresme necessité, c'est une loüable charité; les servir est encore meilleur; mais se desdier à leur service, c'est l'excellence de ce conseil, que les Clercs de la Visitation des infirmes exercent par leur propre institut, et plusieurs dames en divers lieux, à l'imitation de ce grand sainct Samson, gentil-homme et medecin romain, qui, en la ville de Constantinople, où il fut fait prestre, se desdia tout à fait, avec une admirable charité, au service des malades, en un hospital qu'il y commença, et que l'empereur Justinien esleva et paracheva, à l'i-

mitation des saincte Catherine de Sienne et de Gennes, de saincte Elizabeth de Hongrie, et des glorieux amys de Dieu sainct François et le bien-heureux Ignace de Loyola, qui, au commencement de leurs ordres, firent cest exercice avec ardeur et utilité spirituelle incomparable.

Les vertus ont doncques une certaine estenduë de perfection, et pour l'ordinaire nous ne sommes pas obligez de les prattiquer en l'extresmité de leur excellence; il suffit d'entrer si advant en l'exercice d'icelles, qu'en effect on y soit. Mais de passer oultre, et s'advancer en la perfection, c'est un conseil, les actes heroïques des vertus n'estant pas pour l'ordinaire commandez, ains seulement conseillez. Que si, en quelque occasion, nous nous treuvons obligez de les exercer, cela arrive pour des concurrences rares et extraordinaires, qui les rendent necessaires à la conservation de la grace de Dieu. Le bien-heureux portier de la prison de Sebaste, voyant l'un des quarante qui estoient lors martyrisez perdre le courage et la couronne du martyre, se met en sa place sans que personne le poursuivist, et fut ainsi le quarantiesme de ces glorieux et triomphans soldats de Nostre Seigneur. Sainct Adauctus, voyant que l'on conduisoit sainct Felix au martyre : « Et moy, dit-il, sans estre pressé de personne, je suis aussi bien chrestien que celuy-cy, adorant le mesme Sauveur; » puis baysant sainct Felix, s'achemina avec luy au martyre, et eut la teste tranchée. Mille des anciens en firent de mesme; et pouvant esgalement esviter et subir le martyre sans pecher, ils choysirent de le subir genereusement plutost que de l'esviter loysiblement. En ceux-cy doncques le martyre fut un acte heroïque de la force et constance qu'un sainct amour leur donna. Mais quand il est force d'endurer le martyre, ou renoncer à la foy, le martyre ne laisse pas d'estre martyre, et un excellent acte d'amour et de force; neantmoins je ne sçay s'il le faut nommer acte heroïque, n'estant pas choysy par un excez d'amour, ains par la necessité de la loy, qui en ce cas le commande. Or, en la prattique des actions heroïques de la vertu, consiste la parfaicte imitation du Sauveur, qui, comme dit le grand sainct Thomas, eust dés l'instant de sa conception toutes les vertus en un degré heroïque; et certes, je dirois volontiers plus qu'heroïque, puisqu'il n'estoit pas simplement plus qu'homme, mais infinyment plus qu'homme, c'est-à-dire vray Dieu.

CHAPITRE X.

Comme il se faut conformer à la volonté divine qui nous est signifiée par les inspirations; et premierement, de la varieté des moyens par lesquels Dieu nous inspire.

Les rayons du soleil esclairent en eschauffant, et eschauffent en esclairant. L'inspiration est un rayon celeste qui porte dans nos cœurs une lumiere chaleureuse, par laquelle il nous fait voir le bien, et nous eschauffe au pourchas d'iceluy. Tout ce qui a vie sur terre s'engourdit au froid de l'hyver; mais au retour de la vitale du printems, tout reprend son mouvement. Les animaux terrestres courent plus vistement, les oyseaux volent plus hautement et

chantent plus gayement, et les plantes poussent leurs feüilles et fleurs tres-aggreablement. Sans l'inspiration, nos ames vivroient paresseuses, percluses et inutiles; mais à l'arrivée des divins rayons de l'inspiration, nous sentons une lumiere meslée d'une chaleur vivifiante, laquelle esclaire nostre entendement, resveille et anime nostre volonté, luy donnant la force de vouloir et fayre bien appartenant au salut eternel. Dieu ayant formé le corps humain *du limon de la terre*, ainsi que dit Moïse, il *inspira* en iceluy *la respiration de vie, et il fut fait en ame vivante* (Gen. 2), c'est-à-dire en ame qui donnoit vie, mouvement et operation au corps; et ce mesme Dieu eternel souffle et pousse les inspirations de la vie surnaturelle en nos ames, afin que, comme dit le grand Apostre, elles soyent *faites en esprit vivifiant* (I. Cor. 15), c'est-à-dire en esprit qui nous fasse vivre, mouvoir, sentir, et ouvrer les œuvres de la grace : en sorte que celuy qui nous a donné l'estre nous donne aussi l'operation. L'haleyne de l'homme eschauffe les choses esquelles elle entre, tesmoin l'enfant de la Sunamite, sur la bouche duquel le prophete Helisée ayant mis la sienne et haleyné sur iceluy, sa chair s'eschauffa (IV. Reg. 4); et l'experience est toute manifeste. Mais quant au souffle de Dieu, non-seulement il eschauffe, ains il esclaire parfaictement; d'autant que l'Esprit divin est une lumiere infinie, duquel le souffle vital est appellé inspiration, d'autant que par iceluy ceste supresme bonté haleyne et inspire en nous les desirs et intentions de son cœur.

Or, les moyens d'inspirer dont elle use sont infinis. Sainct Anthoine, sainct François, sainct Anselme, et mille autres, reçoivent souvent des inspirations par la vuë des creatures. Le moyen ordinaire, c'est la predication; mais quelquesfois, ceux auxquels la parolle ne profitte pas sont instruicts par la tribulation, selon le dire du prophete : *L'affliction donnera intelligence à l'ouyë*, c'est-à-dire, ceux qui, par l'ouyë des menaces celestes sur les meschans, ne se corrigent pas, apprendront la verité par l'evenement et les effects, et deviendront sages sentant l'affliction. Saincte Marie Egyptienne fut inspirée par la vuë d'une imaige de Nostre-Dame; sainct Anthoine, oyant l'evangile qu'on lit à la messe; sainct Augustin, oyant le recit de la vie de sainct Anthoine; le duc de Candie, voyant l'imperatrice morte; sainct Pachosme, voyant un exemple de charité, le bien-heureux Ignace de Loyola, lisant la vie des Saincts; sainct Cyprian (ce n'est pas le grand evesque de Carthage, ains un autre qui fut lay, mais glorieux martyr) fut touché, voyant le diable confesser son impuissance sur ceux qui se confient en Dieu. Lorsque j'estois jeune, à Paris, deux escholiers, dont l'un estoit heretique, passant la nuict au fauxbourg Sainct-Jacques en une desbauche, ouyrent sonner les matines des Chartreux; et l'heretique demandant à l'autre à quelle occasion on sonnoit, il luy fit entendre avec quelle devotion on celebroit les offices sacrez en ce sainct monastere. O Dieu, dit-il, que l'exercice de ces religieux est different du nostre! ils font celuy des anges, et nous celuy des bestes brutes. Et voulant voir par experience, le jour suivant, ce qu'il avoit apprins par le recit de son compaignon, il treuva ces Peres dans leurs formes, rangez comme des statuës de

marbre en une suitte de niches, immobiles à toute autre action qu'à celle de la psalmodie, qu'ils faysoient avec une attention et devotion vrayement angelique, selon la coustume de ce sainct Ordre; si que ce pauvre jeune homme, tout ravy d'admiration, demeura prins en la consolation extresme qu'il eut de voir Dieu si bien adoré parmy les catholiques, et se resolut, comme il fit par aprez, de se ranger dans le giron de l'Eglise, vraye et unique espouse de celuy qui l'avoit visité de son inspiration, dans l'infame litiere de l'abomination en laquelle il estoit.

O que bien-heureux sont ceux qui tiennent leurs cœurs ouverts aux sainctes inspirations! car jamais ils ne manquent de celles qui leur sont necessaires pour bien et devotement vivre en leur condition, et pour sainctement exercer les charges de leur profession. Car, comme Dieu donne, par l'entremise de la nature, à chaque animal, les instincts qui luy sont requis pour sa conservation et pour l'exercice de ses proprietez naturelles; aussi, si nous ne resistons pas à la grace de Dieu, il donne à chascun de nous les inspirations necessaires pour vivre, operer, et nous conserver en la vie spirituelle. *Hé! Seigneur,* disoit le fidelle Eliezér, *voicy que je suis pres de ceste fontaine d'eau; et les filles de ceste cité sortiront pour puiser de l'eau. La jeune fille doncques à laquelle je diray : Penchez vostre cruche, afin que je boive, et elle respondra : Beuvez; ains je donneray encore à boire à vos chameaux : c'est celle-là que vous avez preparée pour vostre serviteur Isaac* (Gen. 24). Theotime, Eliezer ne se laisse entendre de desirer de l'eau que pour sa personne; mais la belle Rebecca, obeyssant à l'inspiration que Dieu et sa debonnaireté luy donnoient, s'offre d'abreuver encore les chameaux. Pour cela elle fut renduë espouse du sainct Isaac, belle-fille du grand Abraham, et grand'mere du Sauveur. Les ames certes qui ne se contentent pas de fayre ce que, par les commandemens et conseils, le divin Espoux requiert d'elles, mais sont promptes à suivre les sacrées inspirations, ce sont celles que le Pere eternel a preparées pour estre espouses de son Fils bien-aymé. Et quant au bon Eliezer, parce qu'il ne peut autrement discerner entre les filles de Haram, ville de Nachor, celle qui estoit destinée au fils de son maistre, Dieu le luy fait cognoistre par inspiration. Quand nous ne sçavons que fayre, et que l'assistance humaine nous manque en nos perplexitez, Dieu alors nous inspire; et si nous sommes humblement obeyssans, il ne permet point que nous errions. Or, je ne dy rien de plus de ces inspirations necessaires, pour en avoir souvent parlé en ceste œuvre, et encore en l'*Introduction à la vie devote.*

CHAPITRE XI.

De l'unyon de nostre volonté à celle de Dieu, ès inspirations qui sont données pour la prattique extraordinaire des vertus; et de la perseverance en la vocation, prèmiere marque de l'inspiration.

Il y a des inspirations qui tendent seulement à une extraordinaire perfection des exercices ordinaires de la vie chrestienne. La charité envers les pauvres malades est un exercice ordinaire des vrays

chrestiens; mais exercice ordinaire qui fut prattiqué en perfection extraordinaire par sainct François et saincte Catherine de Sienne, quand ils lechoient et succçoient les ulceres des lepreux et chancreux ; et par le glorieux sainct Loüys, quand il servoit à genoüilx et teste nuë les malades, dont un abbé de Cisteaux demeura tout esperdu d'admiration, le voyant en ceste posture manyer et agencer un miserable ulceré de playes horribles et chancreuses. Comme encore c'estoit une prattique bien extraordinaire de ce sainct monarque de servir à table les pauvres les plus vils et abjects, et manger les restes de leurs potages. Sainct Hierosme, recevant en son hospital de Bethleem les pelerins d'Europe qui fuyoient la persecution des Goths, ne leur lavoit pas seulement les pieds, mais s'abbaissoit jusques-là que de laver encore et frotter les jambes de leurs chamaux, à l'exemple de Rebecca dont nous parlions nagueres, qui, non-seulement puisa de l'eau pour Eliezer, mais aussi pour ses chameaux. Sainct François ne fut pas seulement extresme dans la prattique de la pauvreté, comme chascun sçayt, mais il le fut encore en celle de la simplicité. Il rachepta un agneau, de peur qu'on ne le tuast, parce qu'il representoit N. S. Il portoit respect presque à toutes les creatures, en contemplation de leur Createur, par une non accoustumée, mais prudente simplicité. Telles fois il s'est amusé à retirer les vermisseaux du chemin, afin que quelqu'un ne les foulast au passage, se ressouvenant que son Sauveur s'estoit parangonné au vermisseau. Il appelloit les creatures ses freres et sœurs, par certaine consideration admirable que le sainct amour luy suggeroit. Sainct Alexis, seigneur de tres-noble extraction, prattiqua excellemment l'abjection de soy-mesme, demeurant dix-sept ans incogneu chez son propre pere à Rome, en qualité de pauvre pelerin. Toutes ces inspirations furent, pour des exercices ordinaires, prattiquées neantmoins en perfection extraordinaire. Or, en ceste sorte d'inspiration, il faut observer les regles que nous avons données pour les desirs, en nostre *Introduction*. Il ne faut pas vouloir suivre plusieurs exercices à la fois et tout à coup : car souvent l'ennemy tasche de nous fayre entreprendre et commencer plusieurs desseins, afin qu'accablez de trop de besongne, nous n'achevions rien, et laissions tout imparfaict. Quelquesfois mesmement, il nous suggere la volonté d'entreprendre de commencer quelque excellente besongne, laquelle il prevoit que nous n'accomplirons pas, pour nous destourner d'en poursuivre une moins excellente que nous eussions aysement achevée : car il ne se soucie point qu'on fasse force desseins et commencemens, pourveu qu'on n'acheve rien. Il ne veut pas empescher, non plus que Pharaon, que les mystiques femmes d'Israël, c'est-à-dire les ames chrestiennes, enfantent des masles, pourveu qu'avant qu'ils croissent on les tuë. Au contraire, dit le grand sainct Hierosme, entre les chrestiens, on n'a pas tant d'esgard au commencement qu'à la fin. Il ne faut pas tant avaler de viande qu'on ne puisse fayre la digestion de ce que l'on en prend. L'esprit seducteur nous arreste au commencement, et nous fait contenter du printems fleury, mais l'esprit divin ne nous fait regarder le commencement que pour parvenir à la fin, et ne nous fait resjoüyr des fleurs du

printems, que pour la pretention de joüyr des fruicts de l'esté et de l'automne.

Le grand sainct Thomas est d'opinion qu'il n'est pas expedient de beaucoup consulter et longuement deliberer sur l'inclination que l'on a d'entrer dans une bonne et bien formée religion; et il a rayson : car, la religion estant conseillée par Nostre Seigneur en l'Evangile, qu'est-il besoin de beaucoup de consultations? Il suffit d'en fayre une bonne avec quelque peu de personnes qui soyent bien prudentes et capables de telle affaire, et qui nous puissent ayder à prendre une courte et solide resolution. Mais dés que nous avons deliberé et resolu, et en ce subjet, et en tout autre qui regarde le service de Dieu, il faut estre fermes et invariables, sans se laisser nullement esbranler par aucune sorte d'apparence de plus grand bien : car, bien souvent, dit le glorieux sainct Bernard, le malin nous donne le change; et pour nous destourner d'achever un bien, il nous en propose un autre qui semble meilleur, lequel, apres que nous avons commencé, pour nous divertir de le parfayre, il en presente un troisiesme, se contentant que nous fassions plusieurs commencemens, pourveu que nous ne fassions point de fin. Il ne faut pas mesme passer d'une religion en une autre, sans des motifs grandement considerables, dit sainct Thomas, apres l'abbé Nestorius, rapporté par Cassian.

J'emprunte du grand sainct Anselme, escrivant à Lauzon, une belle similitude. Comme un abrisseau souvent transplanté ne sçauroit prendre racine, ny par consequent venir à sa perfection, et rendre le fruict desiré; ainsi l'ame qui transplante son cœur de dessein ne sçauroit profitter ny prendre la juste croissance de sa perfection, puisque la perfection ne consiste pas en commencemens, mais en accomplissemens. Les animaux sacrez d'Ezechiel alloient *où l'impetuosité de l'esprit* les portoit, *et ne se retournoient point en marchant, mais un chascun* s'advançoit, *cheminant devant sa face* (Ezech. 1). Il faut aller où l'inspiration nous pousse, et ne point se revirer ny retourner en arriere, ains marcher du costé où Dieu a contourné nostre face, sans changer de visée. Qui est en bon chemin, qu'il se sauve. Il arrive que l'on quitte quelquesfois le bien pour chercher le mieux, et que laissant l'un on ne treuve pas l'autre : mieux vaut la possession d'un petit thresor treuvé, que la pretention d'un plus grand qu'il faut aller chercher.

L'inspiration est suspecte, qui nous pousse à quitter un vray bien que nous avons present, pour en pourchasser un meilleur à venir. Un jeune homme portugais, nommé François Bassus, estoit admirable, non-seulement en l'eloquence divine, mais en la pratique des vertus, sous la discipline du bien-heureux Philippe Nerius, en la congregation de l'Oratoire de Rome. Or, il creut d'estre inspiré de quitter ceste saincte societé pour se rendre en une religion formelle, et enfin se resolut à cela. Mais le bien-heureux Philippe, assistant à sa reception en l'ordre de sainct Dominique, pleuroit amerement, dont estant interrogé par Françoise-Marie Tauruse, qui, depuis, fut archevesque de Sienne et cardinal, pourquoy il jettoit ces larmes : Je deplore, dit-il, la perte de tant de vertus. Et de fait, ce jeune homme si excellemment sage et devot en la con-

gregation, si-tost qu'il fut en la religion, devint tellement inconstant et volàge, qu'agité de divers desirs de nouveautez et changemens, il donna par apres de grands et fascheux scandales.

Si l'oyseleur va droict au nid de la perdrix, elle se presentera à luy, et contrefera l'errenée et boiteuse; et se lançant comme pour fayre grand vol, se laissera tout-à-coup tomber, comme si elle n'en pouvoit plus, afin que le chasseur, s'amusant apres elle, et croyant qu'il la pourra aysement prendre, soit diverty de rencontrer ses petits hors du nid; puis, comme il l'a quelque tems suivie et qu'il cuide l'attraper, elle prend l'air et s'eschappe. Ainsi nostre ennemy, voyant un homme qui, inspiré de Dieu, entreprend une profession et maniere de vivre propre à son advancement en l'amour celeste, il luy persuade de prendre une autre voie de plus grande perfection en apparence; et l'ayant desvoyé de son premier chemin, il luy rend petit à petit impossible la suitte du second, et luy en propose un troisiesme, afin que l'occupant en la recherche continuelle de divers et nouveaux moyens pour se perfectionner, il l'empesche d'en employer aucun, et par consequent de parvenir à la fin pour laquelle il les cherche, qui est la perfection. Les jeunes chiens à tous rencontres quittent la meute, et tirent au change; mais les vieux, qui sont sages, ne prennent jamais le change, ains suivent tousjours les erres sur lesquelles ils sont. Qu'un chascun doncques, ayant treuvé la tres-saincte volonté de Dieu en sa vocation, demeure sainctement et amoureusement en icelle, y prattiquant les exercices convenables, selon l'ordre de la discretion, et avec le zele de la perfection.

CHAPITRE XII.

De l'unyon de la volonté humaine à celle de Dieu, és inspirations qui sont contre les loyx ordinaires; et de la paix et doulceur de cœur, seconde marque de l'inspiration.

Il se faut doncques comporter ainsi, Theotime, és inspirations qui en sont extraordinaires que d'autant qu'elles nous incitent à prattiquer avec une extraordinaire ferveur et perfection les exercices ordinaires du chrestien. Mais il y a d'autres inspirations que l'on appelle extraordinaires, non-seulement parce qu'elles font advancer l'ame au delà du train ordinaire, mais aussi parce qu'elles la portent à des actions contraires aux loyx, regles et coustumes de la tres-saincte Eglise, et qui partant sont plus admirables qu'imitables. La saincte damoiselle que les historiens appellent Eusebe l'estrangere, quitta Rome sa patrie, et, s'habillant en garçon avec deux autres filles, s'embarqua pour aller oultre mer, et passa en Alexandrie, et de là en l'isle de Cô, où se voyant en asseurance, elle reprint les habicts de son sexe, et, se remettant sur mer, elle alla au païs de Carie en la ville de Mylassa, où le grand Paul, qui l'avoit treuvée en Cô, et l'avoit prinse sous sa conduitte spirituelle, la mena; et où par apres estant devenu evesque, il la gouverna si sainctement qu'elle dressa un monastere, et s'employa au service de l'Eglise en l'office qu'en ce tems-là on appelloit de diacresse, avec tant de charité, qu'elle mourut enfin toute saincte, et fut recogneu-

pour telle par une grande multitude de miracles que Dieu fit par ses reliques et intercessions. De s'habiller des habicts du sexe duquel on n'est pas, et s'exposer ainsi deguisée au voyage avec des hommes, cela est non-seulement au delà, mais contraire aux regles ordinaires de la modestie chrestienne. Un jeune homme donna un coup de pied à sa mere, et, tousché de vive repentance, s'en vint confesser à sainct Anthoine de Padouë, qui, pour luy imprimer vivement en l'ame l'horreur de son peché, luy dit entre autres choses : Mon enfant, le pied qui a servy d'instrument à vostre malice, pour un si grand forfait, meriteroit d'estre coupé; ce que le garçon print si à cœur, qu'estant de retour chez sa mere, ravy du sentiment de sa contrition, il se coupa le pied. Les parolles du sainct n'eussent pas eu ceste force selon leur portée ordinaire, si Dieu n'y eust adjousté son inspiration, mais inspiration si extraordinaire, qu'on croiroit que ce fust plutost une tentation, si le miracle de la reünyon de ce pied coupé, fait par la benediction du sainct, ne l'eust authorisée. Sainct Paul premier hermite, sainct Anthoine, saincte Marie Egyptiaque, ne se sont pas abysmez en ces vastes solitudes, privez d'ouyr la messe, de se communier et confesser, et privez, jeunes gens qu'ils estoient encore, de conduitte et de toute assistance, sans une forte inspiration. Le grand Simeon Stylite fit une vie qu'homme du monde n'eust peu penser ny entreprendre sans l'instinct et l'assistance celeste. Sainct Jean evesque, surnommé le Silentiaire, quittant son evesché à l'insceu de tout son clergé, alla passer le reste de ses jours au monastere de Laura, sans qu'on pust oncques avoir de ses nouvelles : cela n'estoit-il pas contre les regles de la tres-saincte residence ? Et le grand sainct Paulin, qui se vendit pour rachepter l'enfant d'une pauvre veufve, comme le pouvoit-il fayre selon les loyx ordinaires, puisqu'il n'estoit pas sien, ains à son Eglise et au public par la consecration episcopale? Ces filles et femmes qui, poursuivies pour leur beauté, defigurerent leurs visages par des blesseures volontaires, afin de garder leur chasteté sous la faveur d'une saincte laydeur, ne faysoient-elles pas chose, ce semble, deffenduë?

Or, une des meilleures marques de la bonté de toutes les inspirations, et particulierement des extraordinaires, c'est la paix et la tranquillité du cœur qui les reçoit : car l'Esprit divin est voirement violent, mais d'une violence doulce, suave et paysible. Il vient comme *un vent impetueux* et comme un foudre celeste, mais il ne renverse point les Apostres, il ne les trouble point; la frayeur qu'ils reçoivent de son bruit est momentanée, et se treuve soudain suivie d'une doulce asseurance. C'est pourquoy, ce feu *s'assied sur un chascun d'iceux*, comme y prenant et donnant son sacré repos : et comme le Sauveur est appellé paysible ou pacifique Salomon, aussi son espouse est appellée Sulamite tranquille, et fille de paix; et la voix, c'est-à-dire l'inspiration de l'espoux ne l'agite ny la trouble nullement; ains l'attire si souëfvement qu'il la fait doulcement fondre, et comme escouler son ame en luy : *Mon ame*, dit-elle, *s'est fonduë, quand mon bien-aymé a parlé* (Cant. 5). Et, bien qu'elle soit belliqueuse et guerriere, si est-ce que tout ensemble elle est tellement paysible, qu'emmy les armées et ba-

tailles, elle continuë les accords d'une melodie nonpareille. *Que verrez-vous,* dit-elle, *en la Sulamite, sinon les chœurs des armées* (Cant. 7)? Ses armées sont des chœurs, c'est-à-dire des accords des chantres; et ses chœurs sont des armées, parce que les armes de l'Eglise et de l'ame devote ne sont autre chose que les oraysons, les hymnes, les cantiques et les psalmes. Ainsi les serviteurs de Dieu qui ont eu les plus hautes et relevées inspirations ont esté les plus doulx et paysibles de l'univers, Abraham, Isaac et Jacob; Moyse est qualifié *le plus debonnaire d'entre tous* les hommes; David est recommandé par sa mansuetude.

Au contraire, l'esprit malin est turbulent, aspre, remüant; et ceux qui suivent ses suggestions infernales, cuidant que ce soyent inspirations celestes, sont ordinairement cognoissables, parce qu'ils sont inquiets, testus, fiers, entrepreneurs et remüeurs d'affaires, qui, sous le pretexte de zele, renversent tout sens dessus dessous, censeurent tout le monde, tancent un chascun, blasment toutes les choses; gens sans conduitte, sans condescendance, qui ne supportent rien, exerçant les passions de l'amour-propre sous le nom de la jalousie de l'honneur divin.

CHAPITRE XIII.

Troisiesme marque de l'inspiration, qui est la saincte obeyssance à l'Eglise et aux superieurs.

A la paix et doulceur du cœur est inseparablement conjoincte la tres-saincte humilité. Mais je n'appelle pas humilité ce ceremonieux assemblage de parolles, de gestes, de baysemens de terre, de reverences, d'inclinations, quand il se fait, comme il advient souvent, sans aucun sentiment interieur de sa propre abjection et de la juste estime du prochain. Car tout cela n'est qu'un vayn amusement des foibles esprits, et doit plutost estre nommé phantosme d'humilité, qu'humilité.

Je parle d'une humilité noble, reelle, mouelleuse, solide; qui, nous rend souples à la correction, manyables et prompts à l'obeyssance. Tandis que l'incomparable Simeon Stylite estoit encore novice à Tolede, il se rendit implyable à l'advis de ses superieurs, qui le voulaient empescher de prattiquer tant d'estranges rigueurs, par lesquelles il sevissoit desordonnement contre soy-mesme, si que enfin il fut pour cela chassé du monastere, comme peu susceptible de la mortification du cœur, et trop adonné à celle du corps. Mais estant par apres rappellé et devenu plus devot et plus sage en la vie spirituelle, il se comporta bien d'une autre façon, ainsi qu'il tesmoigne en l'action suivante. Car lorsque les hermites espars parmy les deserts voysins d'Antioche sceurent la vie extraordinaire qu'il faysoit sur sa colomne, en laquelle il sembloit estre ou un ange terrestre ou un homme celeste, ils luy envoyerent un deputé d'entre eux, auquel ils donnerent ordre de luy parler de leur part en ceste sorte : Pourquoy est-ce, Simeon, que laissant le grand chemin de la vie devote frayé par tant de grands et saincts devanciers, vous en suivez un autre incogneu aux hommes, et tant es-

loigné de tout ce qui a esté veu et ouy jusques à present? Quittez, Simeon, ceste colomne, et rangez-vous mes-huy avec les autres à la façon de vivre et à la methode de servir Dieu, usitée par les bons Peres predecesseurs. Que si Simeon acquiesçoit à leur advis, et pour condescendre à leur volonté, se monstroit prompt à vouloir descendre, ils donnerent charge au deputé de luy laisser la liberté de perseverer en ce genre de vie jà commencée; d'autant que par son obeyssance, disoient ces bons Peres, on pourra bien cognoistre qu'il a entreprins ceste sorte de vie par l'inspiration divine : mais si, au contraire, il resistoit, et que mesprisant leur exhortation, il voulust suivre sa propre volonté, ils resolurent qu'il le falloit retirer par force et luy fayre abandonner sa colomne. Le deputé doncques estant venu à la colomne, il n'eust pas si-tost fait son ambassade, que le grand Simeon, sans delay, sans resplique quelconque, se print à vouloir descendre avec une obeyssance et humilité digne de sa rare sainctеté. Ce que voyant le delegué : Arrestez, dit-il, ô Simeon, demeurez-là, perseverez constamment, et ayez bon courage, poursuivez vaillamment vostre entreprinse, vostre sejour sur ceste colomne est de Dieu.

Mais voyez, Theotime, je vous prie, comme ces anciens et saincts anachoretes, en leur assemblée generale, ne treuvent point de marque plus asseurée de l'inspiration celeste en un subjet si extraordinaire, comme fut la vie de ce sainct Stylite, que de le voir simple, doulx et manyable sous les loyx de la tres-saincte obeyssance : aussi Dieu, benissant la sousmission de ce grand homme, luy donna la grace de perseverer trente ans entiers sur ceste colomne haute de trente-six coudées, apres avoir desjà esté sept ans sur les autres colomnes de six, de douze et de vingt pieds de hauteur, et ayant auparavant esté dix ans sur une petite poincte de rocher au lieu appellé la Mandre. Aussi cest oyseau du paradis, vivant en l'air sans touscher terre, fut un spectacle d'amour pour les anges, et d'admiration pour les humains. Tout est asseuré en l'obeyssance, tout est suspect hors de l'obeyssance.

Quand Dieu jette des inspirations dans un cœur, la premiere qu'il respand est celle de l'obeyssance. Mais, y eut-il jamais une plus illustre et sensible inspiration que celle qui fut donnée au glorieux sainct Paul? Or, le chef principal d'icelle fut qu'il allast en la cité, en laquelle il apprendroit par la bouche d'Ananie ce qu'il avoit à fayre; et cest Ananie, homme grandement celebre, estoit comme dit sainct Dorothée, evesque de Damas. Quiconque dit qu'il est inspiré, et refuse d'obeyr aux superieurs et suivre leurs advis, il est un imposteur. Tous les prophetes et predicateurs qui ont esté inspirez de Dieu ont tousjours aymé l'Eglise, tousjours adheré à sa doctrine, tousjours aussi appreuvez par elle, et n'ont jamais rien annoncé si fortement que ceste verité, que *les levres du prestre gardoient la science, et* qu'on devoit *requerir la loy de sa bouche* (Malach. 11). De sorte que les missions extraordinaires sont des illusions diaboliques, et non des inspirations celestes, si elles ne sont recogneuës et appreuvées par les pasteurs qui sont de la mission ordinaire. Car, ainsi s'accordent Moyse et les prophetes. Sainct François, sainct Dominique, et les autres Peres des ordres religieux,

vindrent au service des ames par une inspiration extraordinaire, mais ils se sousmirent d'autant plus humblement et cordialement à la sacrée hierarchie de l'Eglise. En somme, les trois meilleures et plus asseurées marques des legitimes inspirations, ce sont la perseverance contre l'inconstance et legereté, la paix et doulceur de cœur contre les inquiettudes et empressemens, l'humble obeyssance contre l'opiniastreté et bigearrerie.

Et pour conclurre tout ce que nous avons dit de l'unyon de nostre volonté à celle de Dieu, qu'on appelle *signifiée*, presque toutes les herbes qui ont les fleurs jaunes, et mesme la chicorée sauvage, qui les a bleues, les tournent tousjours du costé du soleil, et suivent ainsi son contour : mais l'heliotropium ne contourne pas seulement ses fleurs, ains encore toutes ses feüilles à la suitte de ce grand luminaire. De mesme tous les esleus tournent la fleur de leur cœur, qui est l'obeyssance aux commandemens, du costé de la volonté divine : mais les ames, vivement esprises du sainct amour, ne regardent pas seulement ceste divine bonté par l'obeyssance aux commandemens, ains aussi par l'unyon de toutes leurs affections, suivant le contour de ce divin soleil en tout ce qu'il leur commande, conseille et inspire, sans reserve ny exception quelconque, dont elles peuvent dire avec le sacré Psalmiste : *Seigneur, vous avez empoigné ma main droicte, et m'avez conduict en vostre volonté, et m'avez recüeilly avec beaucoup de gloire. J'ay esté fait comme un cheval envers vous, et je suis tousjours avec vous* (Ps. 62). Car, comme un cheval bien dressé se manye aysement, doulcement et justement, en toutes façons, par l'escuyer qui le monte; aussi l'ame amante est si souple à la volonté de Dieu, qu'il en fait tout ce qu'il veut.

CHAPITRE XIV.

Briefve methode pour cognoistre la volonté de Dieu.

SAINCT Basile dit que la volonté de Dieu nous est tesmoignée par ses ordonnances ou commandemens, et que, lors, il n'y a rien à deliberer, car il faut fayre simplement ce qui est ordonné; mais que, pour le reste, il est en nostre liberté de choysir à nostre gré ce que bon nous semblera, bien qu'il ne faille pas fayre tout ce qui est loysible, ains seulement ce qui est expedient, et qu'enfin, pour bien discerner ce qui est convenable, il faut ouyr l'advis du pere spirituel.

Mais, Theotime, je vous adverty d'une tentation ennuyeuse qui arrive maintesfois aux ames qui ont un grand desir de suivre en toutes choses ce qui est le plus selon la volonté de Dieu. Car l'ennemy, en toutes occurrences, les met en doubte si c'est la volonté de Dieu qu'elles fassent une chose plutost qu'une autre; comme, par exemple, si c'est la volonté de Dieu qu'elles mangent avec l'amy, ou qu'elles ne mangent pas; qu'elles prennent des habicts gris ou noirs, qu'elles jeusnent le vendredy ou le samedy, qu'elles aillent à la recreation ou qu'elles s'en abstiennent, en quoy elles consument beaucoup de tems : et, tandis qu'elles s'occupent et embarrassent à vouloir discerner ce qui est meilleur, elles perdent inutilement

le loysir de fayre plusieurs biens, desquels l'execution seroit plus à la gloire de Dieu que ne sçauroit estre le discernement du bien et du mieux auquel elles se sont amusées.

On n'a pas accoustumé de peser la meneuë monnoye, ains seulement les pieces d'importance. Le trafic seroit trop ennuyeux et mangeroit trop de tems, s'il falloit peser les sols, les liards, les deniers et les pites. Ainsi ne doit-on pas peser toutes sortes de meneuës actions pour sçavoir si elles valent mieux que les autres. Il y a mesme bien souvent de la superstition à vouloir fayre cest examen : car, à quel propos mettra-t-on en difficulté s'il est mieux d'ouyr la messe en une Eglise qu'en une autre, de filer que de coudre, de donner l'aumosne à un homme qu'à une femme? Ce n'est pas bien servir un maistre, d'employer autant de tems à considerer ce qu'il faut fayre, comme à fayre ce qui est requis. Il faut mesurer nostre attention à l'importance de ce que nous entreprenons : ce seroit un soing desreglé de prendre autant de peyne à deliberer pour fayre un voyage d'une journée, comme pour celuy de trois ou quatre cents lieues.

Le choix de la vocation, le dessein de quelque affaire de grande consequence, de quelque œuvre de longue haleyne, ou de quelque depense bien grande, le changement de sejour, l'eslection des conversations, et telles semblables choses meritent qu'on pense serieusement ce qui est plus selon la volonté divine. Mais, ès meneuës actions journalieres, esquelles mesme la faute n'est ny de consequence ny irreparable, qu'est-il besoin de fayre l'embesongné, l'attentif et l'empesché à fayre des importunes consultations? A quel propos me mettray-je en depense pour apprendre si Dieu ayme mieux que je die le Rosaire ou l'Office de Nostre Dame, puisqu'il ne sçauroit y avoir tant de difference entre l'un et l'autre, qu'il faille pour cela fayre une grande enqueste? que j'aille plutost à l'hospital visiter les malades, qu'à vespres; que j'aille plutost au sermon qu'en une eglise où il y a indulgence? Il n'y a rien pour l'ordinaire de si apparemment remarquable en l'un plus qu'en l'autre, qu'il faille pour cela entrer en grande deliberation. Il faut aller tout à la bonne foy et sans subtilité en telles occurrences; et, comme dit sainct Basile, fayre librement ce que bon nous semblera, pour ne point lasser nostre esprit, perdre le tems, et nous mettre en danger d'inquiettude, scrupule et superstition. Or, j'entens tousjours, quand il n'y a pas grande disproportion entre une œuvre et l'autre, et qu'il ne se rencontre point de circonstance considerable d'une part plus que de l'autre.

Es choses mesmes de consequence, il faut estre bien humble, et ne point penser de treuver la volonté de Dieu à force d'examen et de subtilité de discours. Mais apres avoir demandé la lumiere du Sainct-Esprit, appliqué nostre consideration à la recherche de son bon playsir, prins le conseil de nostre directeur, et, s'il y eschoit, de deux ou trois autres personnes spirituelles, il se faut resoudre et determiner au nom de Dieu, et ne faut plus par apres revocquer en doubte nostre choix, mais le cultiver et soustenir devotement, paisiblement et constamment. Et, bien que les difficultez, tentations et diversitez d'evenemens qui se rencontrent au progrez de l'exe-

cution de nostre dessein, nous pourroient donner quelque deffiance d'avoir bien choysy, il faut neantmoins demeurer fermes, et ne point regarder tout cela, ains considerer que si nous eussions fait un autre choix, nous eussions peut-estre treuvé cent fois pis; oultre que nous ne sçavons pas si Dieu veut que nous soyons exercez en la consolation ou en la tribulation, en la paix ou en la guerre. La resolution estant sainctement prinse, il ne faut jamais doubter de la saincteté de l'execution : car, s'il ne tient à nous, elle ne peut manquer : fayre autrement c'est une marque d'un grand amour-propre, ou d'enfance, foiblesse, ou nyaiserie d'esprit.

LIVRE NEUVIESME.

DE L'AMOUR DE SOUSMISSION, PAR LEQUEL NOSTRE VOLONTÉ S'UNIT AU BON PLAYSIR DE DIEU.

CHAPITRE PREMIER.

De l'unyon de nostre volonté avec la volonté divine, qu'on appelle volonté de bon playsir.

Rien ne se fait, hormys le peché, que par la volonté de Dieu, qu'on appelle volonté absoluë et de bon playsir, que personne ne peut empescher, et laquelle ne nous est point cogneuë que par les effects, qui, estant arrivez, nous manifestent que Dieu les a voulus et desseignez.

1° Considerons en bloc, Theotime, tout ce qui a esté, qui est, et qui sera; et tout ravis d'estonnement, nous serons contraincts d'exclamer, à l'imitation du Psalmiste : *O Seigneur, je vous loüeray, parce que vous estes excessivement magnifique : vos œuvres sont merveilleuses, et mon ame le recognoist trop plus. Vostre science est admirable au-dessus de moy, elle prevaut, et je ne puis y atteindre* (Ps. 138). Et de là nous passerons à la tres-saincte complaysance, nous resjoüyssant de quoy Dieu est si infiny en sagesse, puissance et bonté, qui sont les trois proprietez divines, desquelles l'univers n'est qu'un petit essay et comme une monstre.

2° Voyons les hommes et les anges, et toute ceste varieté de natures, de qualitez, conditions, facultez, affections, passions, graces et privileges que la supresme Providence a establies en la multitude innombrable de ces intelligences celestes, et des personnes humaines, esquelles est si admirablement exercée la justice et misericorde divine; et nous ne pourrons nous contenir de chanter avec une joye pleyne de respect et de crainte amoureuse :

J'ay pour object de mon cantique
La justice et le jugement.
Je vous consacre ma musique,
O Dieu tout juste et tout clement (*Ps. 11*).

Theotime, nous devons avoir une extreme complaysance de

comme Dieu exerce sa misericorde par tant de diverses faveurs distribuë aux anges et aux hommes, au ciel et en la terre; et me il prattique la justice par une infinie varieté de peynes et timens : car sa justice et sa misericorde sont esgalement ay-les et admirables en elles-mesmes, puisque l'une et l'autre ne autre chose qu'une mesme tres-unique bonté et divinité. Mais tant que les effects de sa justice nous sont aspres et pleyns d'a-tume, il les adoulcit tousjours par le meslange de ceux de sa ricorde, et fait qu'emmy les eaux du deluge de sa juste indi-ion, l'olive verdoyante soit conservée, et que l'ame devote, me une chaste colombe, l'y puisse enfin treuver, si toutesfois veut bien amoureusement mesditer à la façon des colombes. i les afflictions, les sueurs, les travaux, dont nostre vie abonde, par la juste ordonnance de Dieu, sont les peynes du peché, aussi, par sa doulce misericorde, des eschelons pour monter iel, des moyens pour profitter en la grace, et des merites pour nir la gloire. Bien-heureuses sont la pauvreté, la faim, la soif, istesse, la maladie, la mort, la persecution : car ce sont voi-ent des equitables punitions de nos fautes; mais punitions tel-ent temperées, et, comme parlent les medecins, tellement aro-isées de suavité, debonnaireté et clemence divine, que leur rtume est tres-aymable. Chose estrange, mais veritable, Theo-; si les damnez n'estoient aveuglez de leur obstination et de la ie qu'ils ont contre Dieu, ils treuveroient de la consolation en s peynes, et verroient la misericorde divine admirablement lée avec les flammes qui les bruslent eternellement. Si que saincts considerant, d'une part, les tourmens des damnez, rribles et effroyables, ils en louënt la justice divine, et s'es-nt :

Vous estes juste, ô Dieu ! vous estes equitable,
La justice à jamais regne en vos jugemens (*Ps.* 118).

voyant d'autre part que ces peynes, quoyque eternelles et mprehensibles, sont toutesfois moindres de beaucoup que les pes et crimes pour lesquels elles sont infligées, ravis de l'infinie ricorde de Dieu : O Seigneur, diront-ils, que vous estes bon ! que, au plus fort de vostre yre, vous ne pouvez contenir le nt de vos misericordes, qu'elles n'escoulent leurs eaux dans npetueuses flammes de l'enfer.

Vous n'avez oublyé la bonté de vostre ame,
Non pas mesme jettant les damnez dans la flamme
De l'enfer eternel, emmy vostre fureur.
Vous n'avez sçeu garder vostre saincte douleeur,
De respandre les traicts de la compassion.
Emmy les justes coups de la punition.

Venons par apres à nous-mesmes en particulier, et voyons une tité de biens interieurs et exterieurs, comme aussi un nombre grand de peynes interieures et exterieures, que la Providence le nous a preparées selon sa tres-saincte justice et misericorde, mme ouvrant les bras de nostre consentement, embrassons

tout cela tres-amoureusement, acquiesçant à sa tres-saincte volonté, et chantant à Dieu, par maniere d'un hymne d'eternel acquiescement : *Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel* (Matth. 6). Ouy, Seigneur, vostre volonté soit faite en la terre, où nous n'avons point de playsir sans meslange de quelque douleur, point de roses sans espines, point de jour sans la suitte d'une nuict, point de printems sans qu'il soit precedé de l'hyver ; en la terre, Seigneur, où les consolations sont rares, et les travaux innombrables. O Dieu ! neantmoins que vostre volonté soit faite, non-seulement en l'execution de vos commandemens, conseils et inspirations qui doivent estre prattiquez par nous, mais aussi en la souffrance des afflictions et peynes qui doivent estre receuës en nous, afin que vostre volonté fasse par nous, en nous, et de nous, tout ce qu'il luy playra.

CHAPITRE II.

Que l'unyon de nostre volonté au bon playsir de Dieu, se fait principalement és tribulations.

Les peynes, considerées en elles-mesmes, ne peuvent estre aymées : mais regardées en leur origine, c'est-à-dire, en la providence et volonté divine qui les ordonne, elles sont infinyment aymables. Voyez la verge de Moyse en terre, c'est un serpent effroyable ; voyez-là en la main de Moyse, c'est une baguette de merveilles. Voyez les tribulations en elles-mesmes, elles sont affreuses, voyez-les en la volonté de Dieu, elles sont des amours et des delices. Combien de fois nous est-il arrivé d'avoir à contre-cœur les remedes et medicamens, tandis que le medecin ou l'apothicaire les presentoit ; et que nous estant offerts par une main bien-aymée, l'amour, surmontant l'horreur, nous les recevions avec joye ? Certes, ou l'amour oste l'aspreté du travail, ou il rend le sentiment aymable. On dit qu'en Béotie il y a un fleuve dans lequel les poissons paroissent tout d'or : mais ostez-les de ces eaux qui sont le lieu de leur origine, ils ont la couleur naturelle des autres poissons. Les afflictions sont comme cela : si nous les regardons hors de la volonté de Dieu, elles ont leur amertume naturelle ; mais qui les considere en ce bon playsir eternel, elles sont toutes d'or, aymables et precieuses plus qu'il ne se peut dire.

Si le grand Abraham eust veu la necessité de tuer son fils hors la volonté de Dieu, pensez, Theotime, combien de peynes et de convulsions de cœur il eust souffert : mais la voyant dans le bon playsir de Dieu, elle luy est toute d'or, et il l'embrasse tendrement. Si les martyrs eussent veu leurs tourmens hors ce bon playsir, comment eussent-ils peu chanter entre les fers et les flammes ? Le cœur vrayement amoureux ayme le bon playsir divin, non-seulement és consolations, mais aussi és afflictions ; ains il l'ayme plus en la croix, és peynes et travaux, parce que c'est la principale vertu de l'amour de fayre souffrir l'amant pour la chose aymée.

Les stoïciens, particulierement le bon Epictete, collocquoient toute leur philosophie à s'abstenir et soustenir, à se deporter et supporter, à s'abstenir et se deporter des playsirs, voluptez et honneurs ter-

restres, à soustenir et supporter les injures, travaux, et incommoditez. Mais la doctrine chrestienne, qui est la vraye philosophie, a trois principes sur lesquels elle establit tout son exercice; l'abnegation de soy-mesme, qui est bien plus que de s'abstenir des playsirs; porter sa croix, qui est bien plus que de la supporter; suivre Nostre Seigneur, non-seulement en ce qui est de renoncer à soy-mesme et porter sa croix, mais aussi en ce qui est de la prattique de toutes sortes de bonnes œuvres. Mais, toutesfois, on ne tesmoigne point tant l'amour en l'abnegation ny en l'action, comme on fait en la passion. Certes, le Sainct-Esprit marque en l'Escriture saincte le plus haut poinct de l'amour de Nostre Seigneur envers nous en la mort et passion qu'il a souffertes pour nous.

Aymer la volonté de Dieu ès consolations, c'est un bon amour, quand, en verité, on ayme la volonté de Dieu, et non pas la consolation en laquelle elle est; neantmoins, c'est un amour sans contradiction, sans respugnance et sans effort : car qui n'aymeroit une si digne volonté en un subjet si aggreable?

2° Aymer la volonté divine en ses commandemens, conseils, et inspirations, c'est un second degré d'amour plus parfaict : car il nous porte à renoncer et quitter nostre propre volonté, et nous fait abstenir et deporter de plusieurs voluptez, mais non pas de toutes.

3° Aymer les souffrances et afflictions pour l'amour de Dieu, c'est le haut poinct de la tres-saincte charité : car en cela il n'y a rien d'aymable que la seule volonté divine; il y a une grande contradiction de la part de nostre nature : et non-seulement on quitte toutes les voluptez, mais on embrasse les tourmens et travaux.

Le malin ennemy sçavoit bien que c'estoit le dernier affinement de l'amour, quand apres avoir ouy de la bouche de Dieu que Job estoit juste, droicturier, craignant Dieu, fuyant le peché et ferme en l'innocence, il estima tout cela peu de chose en comparayson de la souffrance des afflictions par lesquelles il fit le dernier et le plus grand essay de l'amour de ce grand serviteur de Dieu; et pour les rendre extresmes, il les composa de la perte de tous ses biens et de tous ses enfans, de l'abandonnement de tous ses amys, d'une arrogante contradiction de ses plus grands confederez et de sa femme, mais contradiction pleyne de mespris, mocqueries et reproches; à quoy il adjousta l'assemblage de presque toutes les maladies humaines, notamment une playe universelle, cruelle, infecte, horrible.

Or, voylà toutesfois le grand Job, comme le roy des miserables de la terre, assis sur un fumier, comme sur le throsne de la misere, paré de playes, d'ulceres, de pourriture, comme de vestemens royaux assortissans à la qualité de sa royauté, avec une si grande abjection et aneantissement, que, s'il n'eust parlé, on ne pouvoit discerner si Job estoit un homme reduict en fumier, ou le fumier estoit une pourriture en forme d'homme. Or, le voylà, dy-je, le grand Job, qui s'escrie : *Si nous avons receu des biens de la main de Dieu, pourquoy n'en recevrons-nous pas aussi bien les maux* (Job. 2)? O Dieu, que ceste parolle est de grand amour! Il pense, Theotime, que c'est de la main de Dieu qu'il a receu les biens, tesmoignant qu'il n'avoit pas tant estimé les biens parce qu'ils estoient

biens, comme parce qu'ils provenoient de la main du Seigneur. Ce qu'estant ainsi, il conclut que doncques il faut supporter amoureusement les adversitez, puisqu'elles procedent de la mesme main du Seigneur, esgalement aymable, lorsqu'elle distribuë les afflictions, comme quand elle donne les consolations. Les biens sont volontiers receus de tous; mais de recevoir les maux, il n'appartient qu'à l'amour parfaict, qui les ayme d'autant plus, qu'ils ne sont aymables que pour le respect de la main qui les donne.

Le voyageur qui a peur de faillir le droict chemin, marchant en doubte, va regarder çà et là le païs où il est, et s'amuse presque à chaque bout de champ à considerer s'il ne fourvoye point; mais celuy qui est asseuré de sa route, va gayement, hardyment et vistement. Ainsi certes, l'amour voulant aller à la volonté de Dieu par les consolations, il va tousjours en crainte, de peur de prendre le change, et qu'en lieu d'aymer le bon playsir de Dieu, il n'ayme le playsir propre qui en est la consolation. Mais l'amour qui tire chemin devers la volonté de Dieu en l'affliction, il marche en asseurance; car l'affliction n'estant nullement aymable en elle-mesme, il est bien-aysé de ne l'aymer que pour le respect de la main qui la donne. Les chiens sont tout à coup en deffaut au printems, et n'ont quasy nul sentiment, parce que les herbes et fleurs poussent alors si fortement leur senteur, qu'elle oultre-passe celle du cerf ou du lievre. Parmy le printems des consolations, l'amour n'a presque nulle recognoissance du bon playsir de Dieu, parce que le playsir sensible de la consolation jette tant d'attraicts dedans le cœur, qu'il en est diverty de l'attention qu'il devroit avoir à la volonté de Dieu. Nostre-Seigneur ayant donné le choix à sainte Catherine de Sienne d'une couronne d'or ou d'une couronne d'espines, elle choysit celle-cy, comme plus conforme à l'amour. C'est une marque asseurée de l'amour, dit la bien-heureuse Angele de Foligny, que de vouloir souffrir; et le grand Apostre s'escrie qu'il *ne se glorifie qu'en la croix, en l'infirmité* (Gal. 6; II. Cor. 12), en la persecution.

CHAPITRE III.

De l'unyon de nostre volonté au bon playsir divin, ès afflictions spirituelles, par la resignation.

L'AMOUR de la croix nous fait entreprendre des afflictions volontaires, comme, par exemple, des jeusnes, veilles, cilices et autres macerations de la chair, et nous fait renoncer aux playsirs, honneurs et richesses; et l'amour, en ces exercices, est tout aggreable au bien-aymé. Toutesfois, il l'est encore davantage quand nous recevons avec patience, doulcement et aggreablement, les peynes, tourmens et tribulations, en consideration de la volonté divine qui nous les envoye. Mais l'amour est alors en son excellence, quand nous ne recevons pas seulement avec doulceur et patience les afflictions, ains, nous les cherissons, nous les aymons et les caressons à cause du bon playsir divin duquel elles procedent.

Or, entre tous les essays de l'amour parfaict, celuy qui se fait par l'acquiescement de l'esprit aux tribulations spirituelles est, sans

›ubte, le plus fin et le plus relevé. La bienheureuse Angele de ›ligny fait une admirable description des peines interieures es-ıelles quelquesfois elle s'estoit treuvée, disant que son ame estoit ı tourment comme un homme qui, pieds et mains lyez, seroit ›ndu par le col, et ne seroit pourtant pas estranglé; mais demeu-roit en cest estat entre mort et vif, sans esperance de secours, ; pouvant ny se soustenir de ses pieds, ny s'ayder de ses mains, ſ crier de la bouche, ny mesme souspirer ou plaindre. Il est ainsi, ıeotime. L'ame est quelquesfois tellement pressée d'afflictions in-rieures, que toutes ses facultez et puissances en sont accablées ır la privation de tout ce qui la peut alleger, et par l'apprehension impression de tout ce qui la peut attrister. Si qu'à l'imitation de n Sauveur, elle *commence à s'ennuyer, à craindre* (Marc. 14), ı'espouvanter, puis *à s'attrister* (Matth. 26) d'une tristesse pareille ›elle des mourans, dont elle peut dire : *Mon ame est triste jusques la mort* (*Ibid*).; et du consentement de tout son interieur elle sire, demande et supplie que, *s'il est possible, ce calice soit es-igné* (*Ibid.*) d'elle; ne luy restant plus que la fine supresme poincte : l'esprit, laquelle, attachée au cœur et bon playsir de Dieu, dit, ır un tres-simple acquiescement : O Pere eternel, *mais toutesfois a volonté ne soit faite, ains la vostre* (Luc. 22). Et c'est l'impor-nce que l'ame fait ceste resignation parmy tant de trouble, entre nt de contradictions et respugnances, qu'elle ne s'apperçoit presque ıs de la fayre; au moins luy est-il advis que c'est si languidement, ıe ce ne soit pas de bon cœur ny comme il est convenable, puisque ; qui se passe alors pour le bon playsir divin, se fait non-seu-ment sans playsir et contentement, mais contre tout le playsir et ›ntentement de tout le reste du cœur, auquel l'amour permet bien ; se plaindre, au moins de ce qu'il ne se peut pas plaindre, et de ire toutes les lamentations de Job et de Hieremie, mais à la charge ıe tousjours le secret acquiescement se fasse dans le fond de l'ame, ı la supresme et plus delicate poincte de l'esprit : et cest acquies-ment n'est pas tendre, ny doulx, ny presque pas sensible, bien u'il soit veritable, fort, indomptable et tres-amoureux, et semble u'il soit retiré au fin bout de l'esprit comme dans le dongeon de la rteresse où il demeure courageux, quoyque tout le reste soit ris et pressé de tristesse. Et plus l'amour en cest estat est denüé e tout secours, abandonné de toute l'assistance des vertus et fa-ultez de l'ame, plus il en est estimable de garder si constamment ı fidellité.

Ceste unyon et conformité au bon playsir divin, se fait, ou par la incte resignation, ou par la tres-saincte indifference. Or, la resi-nation se prattique par maniere d'effort et de sousmission : on oudroit bien vivre en lieu de mourir; neantmoins, puisque c'est le on playsir de Dieu qu'on meure, on acquiesce. On voudroit vivre, 'il playsoit à Dieu, et, de plus, on voudroit qu'il pleust à Dieu de ıyre vivre. On meurt de bon cœur, mais on vivroit encore plus olontiers; on passe d'assez bonne volonté, mais on demeureroit ncore plus affectionnement. Job, en ses travaux, fait l'acte de esignation : *Si nous avons receu les biens*, dit-il, *de la main de ieu, pourquoy n'en soustiendrions-nous les peynes et travaux*

qu'il nous envoye (Job. 2)? Voyez, Theotime, qu'il parle de soustenir, supporter, endurer. *Comme il a pleu au Seigneur, ainsi a-t-il esté fait : le nom du Seigneur soit beny* (*Ibid.*). Ce sont les parolles de resignation et acception, par maniere de souffrance et de patience.

CHAPITRE IV.

De l'unyon de nostre volonté au bon playsir de Dieu par l'indifference.

La resignation prefere la volonté de Dieu à toutes choses; mais elle ne laisse pas d'aymer beaucoup d'autres choses, oultre la volonté de Dieu. Or l'indifference est au-dessus de la resignation : car elle n'ayme rien, sinon pour l'amour de la volonté de Dieu. Certes, le cœur le plus indifférent du monde peut estre tousché de quelque affection, tandis qu'il ne sçavoit encore pas où est la volonté de Dieu. Eliezer estant arrivé à la fontaine de Haram, vit bien la vierge Rebecca (Genes. 24), et la treuva sans doubte *trop plus belle et aggreable* (*Ibid.*); mais pourtant il demeura en indifference, jusques à ce que, par le signe que Dieu luy avoit inspiré, il cogneust que la volonté divine l'avoit *preparée au fils de son maistre* (*Ibid.*) : car alors il luy donna *les pendans d'aureilles et les braselets d'or* (*Ibid.*). Au contraire, si Jacob n'eust aymé en Rachel que l'allyance de Laban, à laquelle son pere Isaac l'avoit obligé, il eust autant aymé Lia que Rachel, puisque l'une et l'autre estoient egalement filles de Laban, et par consequent la volonté de son pere eust esté aussi bien accomplie en l'une comme en l'autre. Mais parce que, oultre la volonté de son Pere, il vouloit satisfaire à son goust particulier, amorcé de la beauté et gentillesse de Rachel, il se fascha d'espouser Lia, et la print à contre-cœur par resignation.

Le cœur indifferent n'est pas comme cela : car, sçachant que la tribulation, quoyqu'elle soit layde comme une autre Lia, ne laisse pas d'estre fille, et fille bien-aymée du bon playsir divin, il l'ayme autant que la consolation; laquelle, neantmoins, en elle-mesme, est plus aggreable; ains il ayme encore plus la tribulation, parce qu'il ne void rien d'aymable en elle que la marque de la volonté de Dieu. Si je ne veux que de l'eau pure, que m'importe-t-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisqu'aussi bien ne prendray-je que de l'eau? Ains je l'aymeray mieux dans un verre, parce qu'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau mesme, laquelle j'y voy aussi beaucoup mieux. Qu'importe-t-il que la volonté de Dieu me soit presentée en la tribulation ou en la consolation, puisqu'en l'une et l'autre je ne veux ny ne cherche autre chose que la volonté divine, laquelle il paroist d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en icelle que celle de ce tres-sainct bon playsir eternel?

Heroïque, ains plus qu'heroïque, l'indifference de l'incomparable sainct Paul : *Je suis pressé*, dit-il aux Philippiens, *de deux costez, ayant desir d'estre avec Jesus-Christ, chose trop meilleure; mais aussi de demeurer en ceste vie pour vous* (Philipp. 1). En quoy il fut imité par le grand evesque sainct Martin, qui, parvenu

à la fin de la vie, pressé d'un extresme desir d'aller à son Dieu, ne laissa pas pourtant de tesmoigner qu'il demeureroit aussi volontiers entre les travaux de sa charge, pour le bien de son cher troupeau, comme si apres avoir chanté ce cantique :

Que vos pavillons souhaictables
O Dieu des armées redoubtables
Helas! à bon droict sont aymez!
Mon ame fond d'ardeur extresme,
Et mes sens se pasment de mesme
Apres vos parvis reclamez;
Mon cœur bondit, ma chair ravie
Saute apres vous, Dieu de la vie (*Psal.* 83).

il vint par apres fayre ceste exclamation : O Seigneur! neantmoins, si je suis encore requis au service du salut de vostre peuple, je ne refuse point le travail : vostre volonté soit faite. Admirable indifference de l'apostre, admirable celle de cest homme apostolique! Ils voyent le paradis ouvert pour eux, ils voyent mille travaux en terre; l'un et l'autre leur est indifferent au choix, et il n'y a que la volonté de Dieu qui puisse donner le contre-poids à leurs cœurs. Le paradis n'est point plus aymable que les miseres de ce monde, si le bon playsir divin est esgalement là et icy. Les travaux leur sont un paradis si la volonté divine se treuve en iceux, et le paradis un travail si la volonté de Dieu n'y est pas. Car, comme dit David, ils ne demandent ny au ciel ny en la terre que de voir le bon playsir de Dieu accomply. *O Seigneur, qu'y a-t-il au ciel pour moy, ou que veux-je en terre, sinon vous* (Psal. 72)?

Le cœur indifferent est comme une boule de cire entre les mains de son Dieu, pour recevoir semblablement toutes les impressions du bon playsir eternel : un cœur sans choix, esgalement disposé à tout, sans aucun autre object de sa volonté que la volonté de son Dieu, qui ne met point son amour és choses que Dieu veut, ains en la volonté de Dieu qui les veut. C'est pourquoy, quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses, il choysit, à quelque prix que ce soit, celle où il y en a le plus. Le bon playsir de Dieu est au maryage et en la virginité : mais parce qu'il est plus en la virginité, le cœur indifferent choysit la virginité, quand elle luy devroit couster la vie, comme elle fit à la chere fille spirituelle de sainct Paul, saincte Thecle, à saincte Cecile, à saincte Agathe, et mille autres. La volonté de Dieu est au service du pauvre et du riche, mais un peu plus en celuy du pauvre; le cœur indifferent choysira ce party. La volonté de Dieu est en la modestie exercée entre les consolations, et en la patience prattiquée entre les tribulations; l'indifference prefere celle-cy, car il y a plus de la volonté de Dieu. En somme, le bon playsir de Dieu est le souverain object de l'ame indifferente; par tout où elle le void, *elle court à l'odeur de ses parfums* (Cant. 3), et cherche tousjours l'endroict où il y en a plus, sans consideration d'aucune autre chose. Il est conduict par la divine volonté comme par un lien tres-aymable, et partout où elle va, il la suit : il aymeroit mieux l'enfer, avec la volonté de Dieu, que le paradis sans la volonté de Dieu. Ouy, mesme, il pre-

fereroit l'enfer au paradis, s'il sçavoit qu'en celuy-là, il y eust un peu plus du bon playsir divin qu'en celuy-cy : en sorte que si, par imagination de chose impossible, il sçavoit que sa damnation fust un peu plus aggreable à Dieu que sa salvation, il quitteroit sa salvation, et courroit à la damnation.

CHAPITRE V.

Que la saincte indifference s'estend à toutes choses.

L'INDIFFERENCE se doit prattiquer és choses qui regardent la vie naturelle, comme la santé, la maladie, la beauté, la laydeur, la foiblesse, la force, és choses de la vie civile, pour les honneurs, rangs, richesses; és varietez de la vie spirituelle, comme seicheresses, consolations, gousts, ariditez; és actions, és souffrances, et, en somme, toutes sortes d'evenemens; Job, quant à la vie naturelle, fut ulceré d'une playe la plus horrible qu'on eust veuë. Quant à la vie civile, il fut mocqué, baffoüé, vilipendé, et par ses plus proches : en la vie spirituelle, il fut accablé de langueurs, presseures, convulsions, angoisses, tenebres, et de toutes sortes d'intolerables douleurs interieures, ainsi que ses plaintes et lamentations font foy. Le grand Apostre nous annonce une generale indifference, pour « nous monstrer vrays serviteurs de Dieu, en fort grande patience és tribulations, és necessitez, és angoisses, és blesseures, » és prisons, és seditions, és travaux, és veilles, és jeusnes; en » chasteté, en science, en longanimité et suavité au Sainct-Esprit, » en charité non feinte, en parole de verité, en la vertu de Dieu, » par les armes de justice à droicte et à gauche, par la gloire et par » l'abjection, par l'infamie et bonne renommée, comme seducteurs, » et neantmoins veritables; comme incogneus, et toutesfois recogneus; comme mourans, et toutesfois vivans; comme chastiez, et » toutesfois non tuez; comme tristes, et toutesfois tousjours joyeux; » comme pauvres, et toutesfois enrichissant plusieurs; comme » n'ayant rien, et toutesfois possedant toutes choses. » (II. Cor. 6.)

Voyez, je vous prie, Theotime, comme la vie des apostres estoit affligée; selon le corps, par les blesseures; selon le cœur, par les angoisses; selon le monde, par l'infamie et les prisons : et parmy tout cela, ô Dieu, quelle indifference! leur tristesse est joyeuse, leur pauvreté est riche, leurs morts sont vitales, et leurs deshonneurs honnorables : c'est-à-dire, ils sont joyeux d'estre tristes, contens d'estre pauvres, revigorez de vivre entre les perils de la mort, et glorieux d'estre avilis; parce que telle estoit la volonté de Dieu.

Et parce qu'elle estoit plus recogneuë és souffrances qu'és actions des autres vertus, il met l'exercice de la patience le premier disant: *Paroissons en toutes choses comme serviteurs de Dieu, en beaucoup de patience és tribulations, és necessitez, és angoisses, et puis enfin en chasteté, en prudence, en longanimité* (II. Cor. 6).

Ainsi nostre divin Sauveur fut affligé incomparablement en sa vie civile, condamné comme criminel de leze-majesté divine et humaine, battu, foüetté, baffoüé et tourmenté avec une ignominie extraordinaire; en sa vie naturelle, mourant entre les plus cruels et

sensibles tourmens qu'on puisse imaginer; en sa vie spirituelle, souffrant des tristesses, craintes, espouvantemens, angoisses, deslaissemens et oppressions interieures qui n'en eurent ny n'en auront jamais de pareilles. Car, encore que la supresme portion de son ame fut souverainement joüyssante de la gloire eternelle, si est-ce que l'amour empeschoit ceste gloire de respandre ses delices ny és sentimens, ny en imagination, ny en la rayson inferieure, laissant ainsi tout le cœur exposé à la mercy de la tristesse et angoisse.

Ezechiel vit *le simulachre d'une main*, qui le *saysit par un* seul *flocquet des cheveux de sa teste, l'eslevant entre le ciel et la terre* (Ezech. 8). Nostre Seigneur aussi eslevé en la croix entre la terre et le ciel, n'estoit ce me semble, tenu de la main de son Pere que par l'extresme poincte de l'esprit, et, par maniere de dire, par un seul cheveu de sa teste, qui, tousché de la doulce main du Pere eternel, recevoit une souveraine àffluence de felicité, tout le reste demeurant abysmé dans la tristesse et ennuy. C'est pourquoy il s'escrie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as-tu deslaissé* (Matth. 27)?

On dit que le poisson, qu'on appelle lanterne de mer, au plus fort des tempestes, tient sa langue hors des ondes, laquelle est si fort luysante, rayonnante et claire, qu'elle sert de phare et flambeau aux nochers. Ainsy emmy la mer des passions dont Nostre Seigneur fut accablé, toutes les facultez de son ame demeurerent comme englouties et ensevelies dans la tourmente de tant de peynes, hormys la poincte de l'esprit qui, exempte de tout travail, estoit toute claire et resplendissante de gloire et felicité. O que bien-heureux est l'amour qui regne dans la cime de l'esprit des fidelles, tandis qu'ils sont entre les vagues et les flots des tribulations interieures!

CHAPITRE VI.

De la prattique de l'indifference amoureuse és choses du service de Dieu.

On ne cognoist presque point le bon playsir divin que par les evenemens; et, tandis qu'il nous est incogneu, il nous faut attacher le plus fort qu'il nous est possible à la volonté de Dieu, qui nous est manifestée ou signifiée. Mais, soudain que le bon playsir de sa divine Majesté comparoist, il faut aussi-tost se ranger amoureusement à son obeyssance.

Ma mere, ou moy-mesme (car c'est tout un), sommes au lict malades : que sçay-je si Dieu veut que la mort s'en ensuive? certes je n'en sçay rien; mais je sçay bien pourtant qu'en attendant l'evenement que son bon playsir a ordonné, il veut, par la volonté desclarée, que j'employe les remedes convenables à la guarison. Je le feray doncques fidellement, sans rien oublyer de ce que bonnement je pourray contribuer à ceste intention. Mais si c'est le bon playsir divin que le mal, victorieux des remedes, apporte enfin la mort, soudain que j'en seray certifié par l'evenement, j'acquiesceray amoureusement en la poincte de mon esprit, nonobstant toute la respugnance des puissances inferieures de mon ame. *Ouy,* Seigneur, je le veux bien, ce diray-je, *parce que tel a esté vostre*

bon playsir (Matth. 11) : il vous a ainsi pleu, et il me playst ainsi à moy, qui suis tres-humble serviteur de vostre volonté.

Mais si le bon playsir divin m'estoit desclaré avant l'evenement d'iceluy, comme au grand sainct Pierre la façon de sa mort, au grand sainct Paul ses lyens et prisons, à Hieremie la destruction de sa chere Hierusalem, à David la mort de son fils; alors il faudroit unyr à l'instant nostre volonté à celle de Dieu, à l'exemple du grand Abraham, et comme luy, s'il nous estoit commandé, entreprendre l'execution du decret eternel en la mort mesme de nos enfans. Admirable unyon de la volonté de ce patriarche avec celle de Dieu! qui, croyant que ce fust le bon playsir divin qu'il sacrifiast son enfant, le voulut et entreprint si fortement : admirable celle de la volonté de l'enfant qui se sousmit si doulcement au glaive paternel, pour fayre vivre le bon playsir de son Dieu au prix de sa propre mort!

Mais notez, Theotime, un traict de la parfaicte unyon d'un cœur indifferent avec le bon playsir divin. Voyez Abraham l'espée au poing, le bras relevé, prest à donner le coup de mort à son cher unique enfant. Il fait cela pour playre à la volonté divine; et voyez à mesme tems un ange qui, de la part de ceste mesme volonté, l'arreste tout court, et soudain il retient son coup; esgalement prest à sacrifier son fils et à ne le sacrifier pas, la vie et la mort d'iceluy luy estant indifferente en la presence de Dieu. Quand Dieu luy ordonne de sacrifier cest enfant, il ne s'attriste point; quand il l'en dispense, il ne s'en resjouyt point. Tout est pareil à ce grand cœur, pourveu que la volonté de son Dieu soit servie.

Ouy, Theotime : car Dieu, bien souvent, pour nous exercer en ceste saincte indifference, nous inspire des desseins fort relevez, desquels pourtant il ne veut pas le succez; et lors, comme il nous faut hardyment, courageusement et constamment commencer et suivre l'ouvrage, tandis qu'il se peut, aussi faut-il acquiescer doulcement et tranquillement à l'evenement de l'entreprinse, tel qu'il playst à Dieu nous le donner. Sainct Loüys, par inspiration, passe la mer pour conquerir la Terre-Saincte; le succez fut contraire, et et il acquiesce doulcement. J'estime plus la tranquillité de cest acquiescement que la magnanimité du dessein. Sainct François va en Egypte pour y convertir les infidelles, ou mourir martyr entre les infidelles : telle fut la volonté de Dieu; il revient neantmoins sans avoir fait ny l'un ny l'autre, et telle fut aussi la volonté de Dieu. Ce fut esgalement la volonté de Dieu que sainct Anthoine de Padouë desirast le martyre, et qu'il ne l'obtinst pas. Le bienheureux Ignace de Loyola ayant, avec tant de travaux, mis sur pied la Compaignie de Jesus, de laquelle il voyoit tant de beaux fruicts, et en prevoyoit encore de plus beaux à l'advenir, eut neantmoins le courage de se promettre que, s'il la voyoit dissiper, qui seroit le plus aspre deplaysir, dans demy-heure apres il en seroit resolu, et s'accoiseroit en la volonté de Dieu. Ce docte et sainct predicateur d'Andalousie, Jean Avila, ayant dessein de dresser une compaignie de prestres reformez pour le service de la gloire de Dieu, en quoy il avoit desjà fait un grand progrez, lors qu'il vid celle des Jesuites en campaigne qui luy sembla suffir

pour ceste sayson-là, il arresta court son dessein avec une doulceur et une humilité nonpareille. O que bien-heureuses sont telles ames, hardyes et fortes aux entreprinses que Dieu leur inspire, souples et doulces à les quitter, quand Dieu en dispose ainsi! Ce sont des traicts d'une indifference tres-parfaicte, de cesser de fayre un bien quand il playst à Dieu, et de s'en retourner de moityé chemin, quand la volonté de Dieu, qui est nostre guide, l'ordonne. Certes, Jonas eut grand tort de s'attrister de quoy, à son advis, Dieu n'accomplissoit pas sa prophetie sur Ninive (Jon. 4). Jonas fit la volonté de Dieu, annonçant la subversion de Ninive : mais il mesla son interest et sa volonté propre avec celle de Dieu; c'est pourquoy, quand il void que Dieu n'execute pas sa prediction selon la rigueur des parolles dont il avoit usé en l'annonçant, il s'en fasche et murmeure indignement. Que s'il eust eu pour seul motif de ses actions le bon playsir de la divine volonté, il eust esté aussi content de le voir accomply en la remission de la peyne que Ninive avoit meritée, comme de le voir satisfait en la punition de la coulpe que Ninive avoit commise. Nous voulons que ce que nous entreprenons et manyons reüssisse; mais n'est-il pas raysonnable que Dieu fasse toutes choses à son gré? S'il veut que Ninive soit menacée, et que neantmoins elle ne soit pas renversée, puisque la menace suffit à la corriger, pourquoy Jonas s'en plaint-il?

Mais si cela est ainsi, il ne faudra doncques rien affectionner, ains laisser les affaires à la mercy des evenemens? Pardonnez-moy, Theotime : il ne faut rien oublyer de tout ce qui est requis pour fayre bien reüssir les entreprinses que Dieu nous met en main; mais à la charge que, si l'evenement est contraire, nous le recevrons doulcement et tranquillement : car nous avons commandement d'avoir un grand soing des choses qui regardent la gloire de Dieu, et qui sont en nostre charge; mais nous ne sommes pas obligez ny chargez de l'evenement, car il n'est pas en nostre pouvoir. *Ayez soing de luy* (Luc. 10), fut-il dit au maistre d'estable, en la parabolle du pauvre homme my-mort entre Hierusalem et Hierico. Il n'est pas dit, remarque sainct Bernard, *Gueris-le :* mais, *Ayez soing de luy*. Ainsi les Apostres, avec une affection nonpareille, preschent premierement aux Juifs, bien qu'ils sceussent qu'enfin ils les faudroit quitter comme une terre infructueuse, et se retourner du costé des Gentils. C'est à nous de bien *planter* et bien *arrouser;* mais de *donner l'accroissement*, cela n'appartient qu'à Dieu.

Le grand Psalmiste fait ceste priere au Sauveur, comme par une acclamation de joye et de presage de victoire : O Seigneur, *par vostre beauté et bonne grace, bandez vostre arc, marchez heureusement* (Psalm. 44), et montez à cheval; comme s'il vouloit dire que, par les traicts de son sainct amour, descochez dans les cœurs humains, il se rendroit maistre des hommes pour les manyer à son gré, tout ainsi qu'un cheval bien dressé. O Seigneur! vous estes le chevalier royal, qui tournez à toutes mains les esprits de vos fidelles amans; vous les poussez quelquesfois à toute bride, et ils courent à toute oultrance és entreprinses que vous leur inspirez; et puis, quand il vous semble bon, vous les faites parer au milieu de la carriere au plus fort de leur course.

Mais derechef, si l'entreprinse faite par inspiration perit par la faute de ceux à qui elle estoit confiée, comme peut-on dire alors qu'il faut acquiescer à la volonté de Dieu? Car, me dira quelqu'un, ce n'est pas la volonté de Dieu qui empesche l'esvenement, ains ma faute, de laquelle la volonté divine n'est pas la cause. Il est vray, mon enfant, ta faute ne t'est pas advenuë par la volonté de Dieu; car Dieu n'est pas autheur du peché : mais c'est bien pourtant la volonté divine que ta faute soit suivie de la deffaite et du manquement de ton entreprinse en punition de ta faute. Car, si sa bonté ne luy peut permettre de vouloir ta faute, sa justice fait qu'il veut la peyne que tu en souffres. Ainsi Dieu ne fut pas cause que David pechast; mais il luy infligea bien la peyne deuë à son peché. Il ne fut pas la cause du peché de Saül, mais ouy bien qu'en punition la victoire perit entre les mains d'iceluy.

Quand doncques il arrive que les desseins sacrez ne reüssissent pas, en punition de nos fautes, il faut esgalement detester la faute par une solide repentance, et accepter la peyne que nous en avons. Car, comme le peché est contre la volonté de Dieu, aussi la peyne est selon sa volonté.

CHAPITRE VII.

De l'indifference que nous devons prattiquer en ce qui regarde nostre advancement és vertus.

Dieu nous a ordonné de fayre tout ce que nous pourrons pour acquerir les sainctes vertus : n'oublyons doncques rien pour bien reüssir dans ceste saincte entreprinse. Mais apres que nous aurons *planté* et *arrousé*, sçachez que c'est à Dieu de *donner l'accroissement* (I. Cor. 3) aux arbres de nos bonnes inclinations et habitudes. C'est pourquoy il faut attendre le fruict de nos desirs et travaux de sa divine Providence. Que si nous ne sentons pas le progrez et advancement de nos esprits en la vie devote, tel que nous voudrions, ne nous troublons point, demeurons en paix; que tousjours la tranquillité regne dans nos cœurs. C'est à nous de bien cultiver nos ames, et partant, il y faut fidellement vacquer. Mais, quant à l'abondance de la prinse et de la moisson, laissons-en le soing à Nostre Seigneur. Le laboureur ne sera jamais tancé s'il n'a pas belle cüeillette, mais ouy bien s'il n'a pas bien labouré et ensemencé ses terres. Ne nous inquiettons point pour nous voir tousjours novices en l'exercice des vertus : car, au monastere de la vie devote, chascun s'estime tousjours novice, et toute la vie y est destinée à la probation; n'y ayant point de plus evidente marque d'estre non-seulement novice, mais digne d'expulsion et reprobation, que de penser et se tenir pour profez. Car selon la regle de cest ordre-là, non la solemnité, mais l'accomplissement des vœux, rend les novices profez. Or, les vœux ne sont jamais accomplis tandis qu'il y a quelque chose à fayre pour l'observance d'iceux. Et l'obligation de servir Dieu, et fayre progrez en son amour, dure tousjours jusques à la mort. Voire mais, me dira quelqu'un, si je cognois que c'est par ma faute que mon advancement és vertus est

retardé, comme pourray-je m'empescher de m'en attrister et inquietter? J'ay dit cecy en l'*Introduction à la vie devote;* mais je le redy volontiers, parce qu'il ne peut jamais assez estre dit. Il se faut attrister pour les fautes commises, d'une repentance forte, rassise, constante, tranquille, mais non turbulente, non inquiette, non descouragée. Cognoissez-vous que vostre retardement au chemin des vertus est provenu de vostre coulpe? Or sus, humiliez-vous devant Dieu, implorez sa misericorde, prosternez-vous devant la face de sa bonté, et demandez-luy-en pardon; confessez vostre faute, et criez-luy mercy à l'aureille mesme de vostre confesseur pour en recevoir l'absolution. Mais cela fait, demeurez en paix, et ayant detesté l'offense, embrassez amoureusement l'abjection qui est en vous pour le retardement de vostre advancement au bien.

Helas! mon Theotime, les ames qui sont en purgatoire, y sont sans doubte pour leurs pechez, pechez qu'elles ont detestez et detestent souverainement; mais, quant à l'abjection et peyne qui leur en reste d'estre arrestées en ce lieu-là, et privées pour un tems de la joüyssance de l'amour bien-heureux du paradis, elles la souffrent amoureusement, et prononcent devotement le cantique de la justice divine : *Vous estes juste, Seigneur, et vostre jugement equitable* (Ps. 118). Attendons doncques en patience nostre advancement; et en lieu de nous inquietter d'en avoir si peu fait par le passé, procurons avec diligence d'en fayre plus à l'advenir.

Voyez ceste bonne ame, je vous prie : elle a grandement desiré et tasché de s'affranchir de la cholere, en quoy Dieu l'a favorisée; car il l'a renduë quitte de tous les pechez qui procedent de la cholere. Elle mourroit plutost que de dire un seul mot injurieux, ou de lascher un seul traict de hayne. Neantmoins elle est encore subjette aux assauts et premiers mouvemens de ceste passion, qui sont certains eslans, et esbranlemens, et saillies du cœur irrité, que la paraphrase chaldaïque appelle tremoussemens, disant : *Tremoussez, et ne veüillez point pecher* (Psalm. 4); où nostre sacrée version a dit : *Courroucez-vous, et ne veüillez point pecher*, qui est, en effect, une mesme chose : car le Prophete ne veut dire, sinon que si le courroux nous surprend, excitant en nos cœurs les premiers *tremoussemens* de la cholere, nous nous gardions bien de nous laisser emporter plus advant en ceste passion, d'autant que nous *pecherions*. Or, bien que ces premiers eslans et tremoussemens ne soyent aucunement peché, neantmoins la pauvre ame qui en est souvent atteinte se trouble, s'afflige, s'inquiette, et pense bien fayre de s'attrister, comme si c'estoit l'amour de Dieu qui la provocquast à ceste tristesse : et cependant, Theotime, ce n'est pas l'amour celeste qui fait ce trouble, car il ne se fasche que pour le peché; c'est nostre amour-propre qui voudroit que nous fussions exempts de la peyne et du travail que les assauts de l'yre nous donnent. Ce n'est pas la coulpe qui nous deplayst en ces eslans de la cholere, car il n'y a du tout point de peché; c'est la peyne d'y resister qui nous inquiette.

Ces rebellions de l'appetit sensuel, tant en l'yre qu'en la convoitise, sont laissées en nous pour nostre exercice, afin que nous prat-

tiquions la vaillance spirituelle en leur resistant. C'est le Philistin que les vrays Israëlites doivent tousjours combattre, sans que jamais ils le puissent abbattre; ils le peuvent affoiblir, mais non pas aneantir. Il ne meurt jamais qu'avec nous, et vit tousjours avec nous. Il est, certes, execrable et detestable, d'autant qu'il est issu du peché et tend perpetuellement au peché. C'est pourquoy comme nous sommes appellez *terre*, parce que nous sommes *extraicts de la terre*, et que nous *retournerons en terre* (Genes. 3); ainsi ceste rebellion est appellée par le grand Apostre peché, comme provenuë du peché et tendante au peché, quoyqu'elle ne nous rende nullement coulpables, sinon quand nous la secondons et luy obeyssons (Rom. 7). Dont le mesme Apostre nous advertit de fayre en sorte que ce mal-là *ne regne point en nostre corps mortel pour obeyr aux convoitises d'iceluy* (Rom. 6). Il ne nous deffend pas de sentir le peché, mais seulement d'y consentir; il n'ordonne pas que nous empeschions le peché de venir en nous et d'y estre, mais il commande qu'il n'y *regne* pas. Il est en nous quand nous sentons la rebellion de l'appetit sensuel; mais il ne regne pas en nous, sinon quand nous y consentons. Le medecin n'ordonnera jamais au febricitant de n'avoir pas soif, car ce seroit une impertinence trop grande; mais il luy dira bien qu'il s'abstienne de boire, encore qu'il ayt soif. Jamais on ne dira à une femme enceinte qu'elle n'ayt pas envie de manger des choses extraordinaires, car cela n'est pas en son pouvoir; mais on luy dira bien qu'elle die ses appetits, afin que, s'ils sont de chose nuysible, on divertisse son imagination, et que telle phantaysie ne regne pas en sa cervelle.

L'esguillon de la chair, messager de Satan, picquoit rudement le grand sainct Paul pour le fayre precipiter au peché. Le pauvre apostre souffroit cela comme une injure honteuse et infasme : c'est pourquoy il l'appelloit un *souflettement* et baffoüement, et prioit Dieu qu'il luy pleust de l'en deslivrer; mais Dieu luy respondit : *O Paul, ma grace te suffit, car ma force se perfectionne en l'infirmité;* à quoy ce grand sainct homme acquiesçant : *doncques*, dit-il, *volontiers je me glorifieray en mes infirmitez, afin que la vertu de Jesus-Christ habite en moy* (II. Cor., 12). Mais remarquez, de grace, que la rebellion sensuelle est en cest admirable vaisseau d'eslection, lequel recourant au remede de l'orayson, nous monstre qu'il nous faut combattre par ce mesme moyen les tentations que nous sentons. Remarquez encore que si Nostre Seigneur permet ces cruelles revoltes en l'homme, ce n'est pas tousjours pour le punir de quelque peché, ains pour manifester la force et vertu de l'assistance et grace divine : et remarquez enfin que non-seulement nous ne devons pas nous inquietter en nos tentations ny en nos infirmitez, mais nous devons nous glorifier d'estre infirmes, afin que la vertu divine paroisse en nous, soustenant nostre foiblesse contre l'effort de la suggestion et tentation. Car le glorieux Apostre appelle ses *infirmitez* les eslans et rejettons d'impureté qu'il ressentoit, et dit qu'il se glorifioit en icelles, parce que si bien il les sentoit par sa misere, neantmoins par la misericorde de Dieu il n'y consentoit pas.

Certes, comme j'ay dit cy-dessus, l'Eglise condamna l'erreur de

certains solitaires, qui disoient qu'en ce monde, nous pouvions estre parfaictement exempts des passions d'yre, de convoitise, de crainte, et autres semblables. Dieu veut que nous ayons des ennemys, Dieu veut que nous les repoussions. Vivons doncques courageusement entre l'une et l'autre volonté divine, souffrant avec patience d'estre assaillis, et taschant avec vaillance de fayre teste et resister aux assaillans.

CHAPITRE VIII.

Comme nous devons unyr nostre volonté à celle de Dieu en la permission des pechez.

Dieu hayt souverainement le peché, et neantmoins il le permet tres-sagement pour laisser agir la creature raysonnable selon la condition de la nature, et rendre les bons plus recommandables, quand, pouvant violer la loy, ils ne la violent pas. Adorons doncques et benissons ceste saincte permission. Mais puisque la Providence qui permet le peché le hayt infinyment, detestons-le avec elle, hayssons-le; desirant de tout nostre pouvoir que le peché permis ne soit point commis : et, ensuitte de ce desir, employons tous les remedes qu'il nous sera possible pour empescher la naysance, le progrez et le regne du peché, à l'imitation de Nostre Seigneur qui ne cesse d'exhorter, promettre, menacer, deffendre, commander, et inspirer parmy nous, pour destourner nostre volonté du peché, en tant qu'il se peut fayre, sans luy oster sa liberté.

Mais quand le peché est commis, faysons tout ce qui est en nous afin qu'il soit effacé : comme Nostre Seigneur qui asseura Carpus, ainsi qu'il a esté cy-devant noté, que s'il estoit requis, il subiroit derechef la mort pour deslivrer une seule ame du peché. Que si le pecheur s'obstine, pleurons, Theotime, souspirons, prions pour luy avec le Sauveur de nos ames, qui, ayant jetté maintes larmes toute sa vie sur les pecheurs, et sur ceux qui les representoient, mourut enfin les yeux couverts de pleurs, et son corps tout destrempé de sang, regrettant la perte des pecheurs. Ceste affection touscha si vivement David, qu'il en tomba à cœur failly. *La pamoison*, dit-il, *m'a saysy pour les pecheurs abandonnans vostre loy* (Ps. 118); et le grand Apostre proteste qu'il a *au cœur une douleur continuelle* (Rom. 9) pour l'obstination des Juifs.

Cependant pour obstinez que les pecheurs puissent estre, ne perdons pas courage de les ayder et servir : car que sçavons-nous si, par adventure, ils feront penitence et seront sauvez? Bien-heureux est celuy qui peut dire à ses prochains, comme sainct Paul : *Je n'ay cessé ny jour ny nuict en vous admonestant un chascun de vous avec larmes* (Act. 20). *Et partant, je suis net du sang de tous : car je ne me suis point espargné que je ne vous aye annoncé tout le bon playsir de Dieu* (*Ibid.*). Tandis que nous sommes dans les bornes de l'esperance que le pecheur se puisse amender, qui sont tousjours de mesme estenduë que celles de sa vie, il ne faut jamais le rejetter, ains prier pour luy, et l'ayder autant que son malheur le permettra.

Mais en fin finale, apres que nous avons pleuré sur les obstinez,

et que nous leur avons rendu le devoir de charité pour essayer de les retirer de perdition, il faut imiter Nostre Seigneur et les Apostres, c'est-à-dire divertir nostre esprit de là, le retourner sur des autres objects et à d'autres occupations plus utiles à la gloire de Dieu. *Il falloit*, disent les Apostres aux Juifs, *vous annoncer premierement la parolle de Dieu : mais d'autant que vous la rejettez, et vous tenez pour indignes du regne de Jesus-Christ, voicy que nous nous retournons du costé des Gentils* (Act. 13). *On vous ostera*, dit le Sauveur, *le royaume de Dieu, et il sera donné à une nation qui en fera du fruict* (Matth. 21). Car on ne sçauroit s'amuser à pleurer trop longuement les uns, que ce ne fust en perdant le tems propre et requis à procurer le salut des autres. L'Apostre, certes, dit qu'il a *une douleur continuelle* pour la perte des Juifs ; mais c'est, comme nous disons, que nous benissons Dieu en tout tems : car cela ne veut dire autre chose, sinon que nous le benissons fort souvent et en toutes occasions : et de mesme le glorieux sainct Paul avoit *une continuelle douleur en son cœur* à cause de la reprobation des Juifs parce que à toutes occasions, il regrettoit leur malheur.

Au reste, il faut adorer, aymer et loüer à jamais la justice vengeresse et punissante de nostre Dieu, comme nous aymons sa misericorde, parce que l'une et l'autre est fille de sa bonté. Car, par sa grace, il nous veut fayre bons, comme tres-bon, ains souverainement bon qu'il est ; par sa justice il veut chastier le peché parce qu'il le hayt : or il le hayt, parce qu'estant souverainement bon, il deteste le souverain mal qui est l'iniquité. Et notez, pour conclusion, que jamais Dieu ne retire sa misericorde de nous que par l'equitable vengeance de sa justice punissante, et jamais nous n'echappons à la rigueur de sa justice, que par sa misericorde justifiante ; et tousjours, ou punissant ou gratifiant, son bon playsir est aggreable, aymable, et digne d'eternelle benediction. Ainsi le juste qui chante les loüanges de sa misericorde pour ceux qui seront sauvez, se resjoüyra de mesme quand il verra la vengeance ; les bien-heureux appreuveront avec allegresse le jugement de la damnation des repreuvez, comme celuy du salut des esleus ; et les anges, ayant exercé leur charité envers les hommes qu'ils ont en garde, demeureront en paix, les voyant obstinez ou mesme damnez. Il faut doncques acquiescer à la volonté divine, et luy bayser avec une dilection et resverence esgale la main droicte de sa misericorde et la main gauche de sa justice.

CHAPITRE IX.

Comme la pureté de l'indifference se doit prattiquer ès actions de l'amour sacré.

Un musicien des plus excellens de l'univers, et qui joüoit parfaictement du luth, devint en si peu de tems si extresmement sourd, qu'il ne luy resta plus aucun usage de l'ouye, neantmoins il ne laissa pas pour cela de chanter et manyer son luth delicatement à merveilles, à cause de la grande habitude qu'il en avoit, et que

sa surdité ne luy avoit pas ostée. Mais parce qu'il n'avoit aucun playsir en son chant, ny au son du luth, d'autant, qu'estant privé de l'ouye, il n'en pouvoit appercevoir la doulceur et la beauté, il ne chantoit plus ny ne sonnoit plus du luth que pour contenter un prince, duquel il estoit nay subjet, et auquel il avoit une extresme inclination de complayre, accompaignée d'une infinie obligation pour avoir esté nourry dés sa jeunesse chez luy. C'est pourquoy il avoit un playsir nonpareil de luy playre; et, quand son prince luy tesmoignoit d'agreer son chant, il estoit tout ravy de contentement. Mais il arrivoit quelquesfois que le prince, pour essayer l'amour de cest aymable musicien, luy commandoit de chanter, et soudain le laissant là en sa chambre, il s'en alloit à la chasse; mais le desir que le chantre avoit de suivre ceux de son maistre, luy faysoit continuer aussi attentivement son chant, comme si le prince eust esté present, quoyqu'en verité il n'avoit aucun playsir à chanter : car il n'avoit ny le playsir de la melodie, duquel sa surdité le privoit, ny celuy de playre au prince, puisque le prince estant absent ne joüyssoit pas de la doulceur des beaux airs qu'il chantoit.

Mon cœur est prest, Seigneur, mon cœur est disposé
De sonner un cantique à ton los composé;
Mon ame et mon esprit volontaire se range
A chanter ta loüange,
Sus doncques, ma gloire, il se faut resveiller :
Harpe et psalterion, cessez de sommeiller (*Ps*. 56).

Certes, le cœur humain est le vray chantre du cantique de l'amour sacré, et il est luy-mesme la harpe et le psalterion. Or, ce chantre s'escoute soy-mesme pour l'ordinaire, et prend un grand playsir d'ouyr la melodie de son cantique; c'est-à-dire, nostre cœur aymant Dieu savoure les delices de cest amour, et prend un contentement nonpareil d'aymer un object tant aymable. Voyez, je vous prie, Theotime, ce que je veux dire. Les jeunes petits rossignols s'essayent de chanter au commencement pour imiter les grands; mais, estant façonnez et devenus maistres, ils chantent pour le playsir qu'ils prennent en leur propre gazoüillement, et s'affectionnent si passionnement à ceste delectation, ainsi que j'ay dit ailleurs, qu'à force de pousser leurs voix, leur gosier s'esclate, dont ils meurent. Ainsi nos cœurs, au commencement de leur devotion, ayment Dieu, pour s'unyr à luy, luy estre aggreables, et l'imiter en ce qu'il nous a aymez eternellement; mais petit à petit estant duicts et exercez au sainct amour, ils prennent imperceptiblement le change, et en lieu d'aymer Dieu pour playre à Dieu, ils commencent d'aymer pour le playsir qu'ils ont eux-mesmes és exercices du sainct amour; et, en lieu qu'ils estoient amoureux de Dieu, ils deviennent amoureux de l'amour qu'ils luy portent; ils sont affectionnez à leurs affections, et ne se playsent plus en Dieu, mais au playsir qu'ils ont en son amour, se contentant en cest amour, en tant qu'il est à eux, qu'il est dans leur esprit, et qu'il en procede. Car encore que cest amour sacré s'appelle amour de Dieu, parce que Dieu est aymé par iceluy, il ne laisse pas d'estre nostre, parce que nous sommes les amans qui aymons, par iceluy.

Et c'est là le subjet du change : car, en lieu d'aymer ce sainct amour, parce qu'il tend à Dieu, qui est l'aymé, nous l'aymons parce qu'il procede de nous qui sommes les amans. Or, qui ne void qu'ainsi faysant, ce n'est plus Dieu que nous cherchons, ains que nous revenons à nous-mesmes, aymant l'amour en lieu d'aymer le bien-aymé, aymant, dy-je, cest amour, non pour le bon playsir et contentement de Dieu, mais pour le playsir et contentement que nous en tirons nous-mesmes. Ce chantre doncques qui chantoit au commencement à Dieu et pour Dieu, chante maintenant plus à soy-mesme et pour soy-mesme que pour Dieu; et s'il prend playsir à chanter, ce n'est plus tant pour contenter l'aureille de son Dieu, que pour contenter la sienne. Et d'autant que le cantique de l'amour divin est le plus excellent de tous, il l'ayme aussi davantage, non à cause de l'excellence divine qui y est loüée, mais parce que l'air du chant en est plus delicieux et aggreable.

CHAPITRE X.

Moyen de cognoistre le change au subjet de ce sainct amour.

Vous cognoistrez bien cela, Theotime, car, si ce rossignol mystique chante pour contenter Dieu, il chantera le cantique qu'il sçaura estre le plus aggreable à la divine Providence. Mais s'il chante pour le playsir que luy-mesme prend en la melodie de son chant, il ne chantera pas le cantique qui est le plus aggreable à la bonté celeste, ains celuy qui est le plus à son gré de luy-mesme, et duquel il pense tirer plus de playsir. De deux cantiques qui seront voirement l'un et l'autre divins, il se peut bien fayre que l'un sera chanté parce qu'il est divin, et l'autre parce qu'il est aggreable. Rachel et Lia sont esgalement espouses de Jacob (Gen. 29), mais l'une est aymée de luy en qualité d'espouse seulement, et l'autre en qualité de belle. Le cantique est divin, mais le motif qui nous lē fait chanter, c'est la delectation spirituelle que nous en pretendons.

Ne voy-tu pas, dira-t-on à cest evesque, que Dieu veut que tu chantes le cantique pastoral de sa dilection emmy ton troupeau, lequel, en vertu de son sainct amour, il te recommande par trois fois de paistre en la personne du grand sainct Pierre qui fut le premier des pasteurs (Joan. 21)? Que me respondras-tu? Qu'à Rome, qu'à Paris il y a plus de delices spirituelles, et qu'on y peut prattiquer le divin amour avec plus de suavité. O Dieu! ce n'est doncques pas pour vous playre que cest homme veut chanter, c'est pour le playsir qu'il prend à cela : ce n'est pas vous qu'il cherche en l'amour, c'est le contentement qu'il a és exercices du sainct amour. Les religieux voudroient chanter le cantique des pasteurs, et les maryez celuy des religieux; afin, ce disent-ils, de pouvoir mieux aymer et servir Dieu. Hé! vous vous trompez, mes chers amys; ne dites pas que c'est pour mieux aymer et servir Dieu : ô nenny, certes : c'est pour mieux servir vostre propre contentement, lequel vous aymez plus que le contentement de Dieu. La volonté de Dieu est en la maladie aussi bien et presque ordinairement

mieux qu'en la santé. Que si nous aymons mieux la santé, ne disons pas que c'est pour tant mieux servir Dieu : car qui ne void que c'est la santé que nous cherchons en la volonté de Dieu, et non pas la volonté de Dieu en la santé?

Il est malaysé, je le confesse, de regarder longuement et avec playsir la beauté d'un mirouër, qu'on ne s'y regarde, ains qu'on ne se playse à s'y regarder soy-mesme; mais il y a pourtant de la difference entre le playsir que l'on prend à regarder un mirouër, parce qu'il est beau, et l'ayse que l'on a de regarder dans un mirouër, parce qu'on s'y void. Il est aussi sans doubte mal-aysé d'aymer Dieu, qu'on n'ayme quant et quant le playsir que l'on prend en son amour : mais neantmoins il y a bien à dire entre le contentement que l'on a d'aymer Dieu parce qu'il est beau, et celuy que l'on a de l'aymer parce que son amour nous est aggreable. Or, il faut tascher de ne chercher en Dieu que l'amour de sa beauté, et non le playsir qu'il y a en la beauté de son amour. Celuy qui, priant Dieu, s'apperçoit qu'il prie, n'est pas parfaictement attentif à prier; car il divertit son attention de Dieu, lequel il prie pour penser à la priere par laquelle il le prie. Le soing mesme que nous avons à n'avoir point de distractions, nous sert souvent de fort grande distraction : la simplicité ès actions spirituelles est la plus recommandable. Voulez-vous regarder Dieu, regardez-le doncques, et soyez attentif à cela : car, si vous reflechissez et retournez vos yeux de dessus luy-mesme pour voir la contenance que vous tenez en le regardant, ce n'est plus luy que vous regardez, c'est vostre maintien, c'est vous-mesme. Celuy qui est en une fervente orayson, ne sçayt s'il est en orayson ou non; car il ne pense pas en l'orayson qu'il fait, ains à Dieu auquel il la fait. Qui est en l'ardeur de l'amour sacré, il ne retourne point son cœur sur soy-mesme pour regarder ce qu'il fait, ains le tient arresté et occupé en Dieu auquel il applique son amour. Le chantre celeste prend tant de playsir de playre à son Dieu, qu'il ne prend nul playsir en la melodie de sa voix, sinon parce qu'elle playst à son Dieu.

Pourquoy pensez-vous, Theotime, qu'Amnon, fils de David, aymast si esperduëment Thamar (II. Reg. 13), que mesme il cuida mourir d'amour? Estimez-vous que ce fust elle-mesme qu'il aymast? vous verrez bien-tost que non. Car, soudain qu'il eust assouvy son execrable desir, il la poussa cruellement dehors et la rejetta ignominieusement. S'il eust aymé Thamar, il n'eust pas fait cela; car Thamar estoit tousjours Thamar : mais, parce que ce n'estoit pas Thamar qu'il aymoit, ains l'infame playsir qu'il pretendoit en elle, soudain qu'il eust ce qu'il cherchoit, il la baffoüa felonnellement, et la traitta brutalement. Son playsir estoit en Thamar, mais son amour estoit au playsir, et non pas en Thamar : c'est pourquoy le playsir passé, il eust volontiers fait passer Thamar. Vous verrez, Theotime, cest homme qui prie Dieu, ce vous semble, avec tant de devotion, et qui est si ardent aux exercices de l'amour celeste, mais attendez un peu et vous verrez si c'est Dieu qu'il ayme. Helas! soudain que la suavité et satisfaction qu'il prenoit en l'amour cessera, et que les seicheresses arriveront, il quittera tout là, il ne priera plus qu'en passant. Or, si c'estoit Dieu qu'il aymoit, pour-

quoy eust-il cessé de l'aymer, puisque Dieu est tousjours Dieu? C'estoit doncques la consolation de Dieu qu'il aymoit, et non le Dieu de consolation. Plusieurs, certes, ne se playsent point en l'amour divin, sinon qu'il soit confict au sucre de quelque suavité sensible, et feroient volontiers comme les petits enfans, auxquels quand on donne du miel sur un morceau de pain, ils lechent et succent le miel, et jettent par apres le pain : car, si la suavité estoit inseparable de l'amour, ils quitteroient l'amour, et tireroient la suavité. C'est pourquoy ils suivent l'amour à cause de la suavité, laquelle quand ils n'y rencontrent pas, ils ne tiennent compte de l'amour. Mais telles gens sont exposez à beaucoup de dangers, ou de retourner en arriere quand les gousts et consolations leur manquent, ou de s'amuser à des vaynes suavitez bien esloignées du veritable amour, et prendre le miel d'Heraclée pour celuy de Narbonne.

CHAPITRE XI.

De la perplexité du cœur qui ayme, sans sçavoir qu'il playst au bien-aymé.

Le chantre duquel j'ay parlé, estant devenu sourd, n'avoit nul contentement à chanter, que celuy de voir aucunes fois son prince attentif à l'ouyr et y prendre playsir. O que bien-heureux est le cœur qui ayme Dieu sans aucun autre playsir que celuy qu'il prend de playre à Dieu! car quel playsir peut-on jamais avoir plus pur et plus parfaict que celuy que l'on prend dans le playsir de la Divinité? Neantmoins, ce playsir de playre à Dieu n'est pas, à proprement parler, l'amour divin, ains seulement un fruict d'iceluy, qui en peut estre separé ainsi qu'un citron de son citronnier. Car, comme j'ay dit, nostre musicien chantoit tousjours, sans tirer aucun playsir de son chant, puisque la surdité l'en empeschoit, et maintesfois il chantoit aussi sans avoir le playsir de playre à son prince, parce que le prince, luy ayant commandé de chanter, se retiroit ou alloit à la chasse, sans prendre ni le loysir ny le playsir de l'ouyr.

Tandis, ô Dieu! que je voy vostre doulce face qui tesmoigne d'aggreer le chant de mon amour, helas! que je suis consolé! car y a-t-il aucun playsir qui esgale le playsir de bien playre à son Dieu? Mais, quand vous retirez vos yeux de moy, et que je n'apperçois plus la doulce faveur de la complaysance que vous preniez en mon cantique, vray Dieu, que mon ame est en grande peyne! mais sans cesser pourtant de vous aymer fidellement, et de chanter continuellement l'hymne de sa dilection, non pour aucun playsir qu'elle y treuve, car elle n'en a point, ains chante pour le pur amour de vostre volonté.

On a veu tel enfant malade manger courageusement, avec un incroyable degoust, ce que sa mere luy donnoit, pour le seul desir qu'il avoit de la contenter, et alors il mangeoit sans prendre aucun playsir en la viande, mais non pas sans un autre playsir plus estimable et relevé, qui estoit le playsir de playre à sa mere et de la voir contente. Mais l'autre qui, sans voir sa mere, pour la

seule cognoissance qu'il avoit de sa volonté, prenoit tout ce qu'on luy apportoit de sa part, il mangeoit sans aucun playsir : car il n'avoit ny le playsir de manger, ny le contentement de voir le playsir de sa mere; ains mangeoit simplement et purement pour fayre la volonté d'icelle. La seule satisfaction d'un prince present, ou de quelque personne fortement aymée, fait delicieuses les veillées, les peynes, les sueurs, et rend les hazards desirables : mais il n'y a rien de si triste que de servir un maistre qui n'en sçayt rien, ou, s'il le sçayt, ne fait nullement semblant d'en sçavoir gré, et faut bien en ce cas-là que l'amour soit puissant, puisqu'il se soustient luy seul, sans estre appuyé d'aucun playsir, ny d'aucune pretention.

Ainsi arrive-t-il quelquesfois que nous n'avons nulle consolation ès exercices de l'amour sacré, d'autant que, comme chantres sourds, nous n'oyons pas nostre propre voix, ny ne pouvons joüyr de la suavité de nostre chant; ains au contraire, oultre cela, nous sommes pressez de mille craintes, troublez de mille tintamarres que l'ennemy fait autour de nostre cœur, nous suggerant que peut-estre ne sommes-nous point aggreables à nostre maistre, et que nostre amour est inutile, ouy mesme qu'il est faux et vayn, puisqu'il ne produict point de consolation. Or alors, Theotime, nous travaillons non-seulement sans playsir, mais avec un extresme ennuy, ne voyant ny le bien de nostre travail, ny le contentement de celuy pour qui nous travaillons.

Mais ce qui accroist le mal en occurrence, c'est que l'esprit et supresme poincte de la rayson ne nous peut donner aucune sorte d'allegement : car ceste pauvre portion superieure de la rayson estant tout environnée des suggestions que l'ennemy luy fait, elle est mesme tout alarmée, et se treuve assez embesongnée à se garder d'estre surprinse d'aucun consentement au mal; de sorte qu'elle ne peut fayre aucune sortie pour desengager la portion inferieure de l'esprit. Et, bien qu'elle n'ayt pas perdu le courage, elle est pourtant si terriblement attaquée, que, si elle est sans coulpe, elle n'est pas sans peyne : car, pour comble de son ennuy, elle est privée de la generale consolation que l'on a presque tousjours en tous les autres maux de ce monde, qui en est l'esperance qu'ils ne seront pas perdurables, et que l'on en verra la fin; si que le cœur, en ces ennuys spirituels, tombe en une certaine impuissance de penser à leur fin, et par consequent d'estre allegé par l'esperance. La foy, certes, residant en la cime de l'esprit nous asseure bien que ce trouble finira, et que nous joüyrons un jour du repos : mais la grandeur du bruict et des cris que l'ennemy fait dans le reste de l'ame en la rayson inferieure, empeschent que les advis et remonstrances de la foy ne sont presque point entenduës, et ne nous demeurent en l'imagination que ce triste presage : Helas! je ne seray jamais joyeux.

O Dieu! mon cher Theotime, mais c'est alors qu'il faut tesmoigner une invincible fidellité envers le Sauveur, le servant purement pour l'amour de sa volonté, non-seulement sans playsir, mais parmy ce deluge de tristesses, d'horreurs, de frayeurs et d'attaques, comme fit sa glorieuse mere et sainct Jean au jour de sa passion,

qui, entre tant de blasphemes, de douleurs, et de detresses mortelles, demeurent fermes en l'amour, lors mesme que le Sauveur ayant retiré toute sa saincte joye dans la cime de son esprit, ne respandoit ny allegresse ny consolation quelconque en son divin visage, et que ses yeux allangouris et couverts des tenebres de la mort, ne jettoient plus que des regards de douleur, comme aussi le soleil, des rayons d'horreurs et d'affreuses tenebres.

CHAPITRE XII.

Comme, entre ces travaux interieurs, l'ame ne cognoist pas l'amour qu'elle porte à son Dieu, et du trespas tres-aymable de la volonté.

Le grand sainct Pierre estant à la veille d'estre martyrisé, l'ange vint en la prison qu'il remplit toute de splendeur, esveilla sainct Pierre, le fit lever, ceindre, chausser, vestir, luy osta les lyens et menottes, le tira hors de la prison, et le mena au travers de la premiere et seconde garde jusques à la porte de fer qui menoit en la ville, laquelle s'ouvrit devant eux; et, ayant passé une ruë, l'ange laissa là le glorieux sainct Pierre en pleyne liberté (Act. 12). Voylà une grande varieté d'actions fort sensibles; et sainct Pierre, neantmoins, qui avoit esté esveillé avant toutes choses, ne pensoit pas que ce qui se faysoit par l'ange fust vray; ains estimoit que ce fust une vision imaginaire. Il estoit esveillé, et ne pensoit pas l'estre; il s'estoit chaussé et vestu, et ne sçavoit pas qu'il l'eust fait; il marchoit, et n'estimoit pas de marcher; il estoit deslivré et ne le croyoit pas : et cela, d'autant que la merveille de sa deslivrance fut si grande, qu'elle occupoit son esprit, en telle sorte qu'encore qu'il eust assez de sentiment et de cognoissance pour fayre ce qu'il faysoit, neantmoins il n'en avoit pas assez pour cognoistre qu'il le faysoit reellement et tout de bon : il voyoit bien l'ange, mais il ne s'appercevoit pas que ce fust d'une vraye et naturelle vision : c'est pourquoy il n'avoit nulle consolation de sa deslivrance, jusques à ce qu'en revenant à soy : *Maintenant*, dit-il, *je cognois en verité que Dieu a envoyé son ange, et m'a deslivré de la main d'Herode, et de toute l'attente du peuple juif.*

Or, il en est de mesme, Theotime, d'une ame qui est grandement chargée d'ennuys interieurs : car, bien qu'elle ayt le pouvoir de croire, d'esperer et d'aymer Dieu, et qu'en verité elle le fasse; toutesfois elle n'a pas la force de bien discerner si elle croit, espere et cherit son Dieu, d'autant que la detresse l'occupe et accable si fort, qu'elle ne peut fayre aucun retour sur soy-mesme pour voir ce qu'elle fait; et c'est pourquoy il luy est advis qu'elle n'a ny foy, ny esperance, ny charité, ains seulement des phantosmes et inutiles impressions de ces vertus-là, qu'elle sent presque sans les sentir, et comme estrangeres, non comme domestiques de son ame. Que si vous y prenez garde, vous treuverez que nos esprits sont tousjours en pareil estat quand ils sont puissamment occupez de quelque violente passion : car ils font plusieurs actions comme en songe, et desquelles ils ont si peu de sentiment, qu'il ne leur est

presque pas advis que ce soit en verité que les choses se passent. C'est pourquoy le sacré Psalmiste exprime la grandeur de la consolation que les Israëlites eurent au retour de la captivité de Babylone, en ces parolles :

Lorsqu'il pleut au Seigneur de Sion le servage
En liberté changer,
Un tel ravissement surprint nostre courage,
Que nous pensions songer.

Et comme porte la saincte version latine, apres les Septante : *Nous fusmes faits comme consolez* (Ps. 125); c'est-à-dire, l'admiration de la grandeur du bien qui nous arriva estoit si excessive, qu'elle nous empeschoit de bien sentir la consolation que nous receusmes; et nous estoit advis que nous ne fussions pas veritablement consolez, et que nous n'eussions pas une consolation en verité, ains seulement en figure et en songe.

Tels doncques sont les sentiments de l'ame, laquelle est entre les angoisses spirituelles qui rendent l'amour extresmement pur et net : car, estant privé de tout playsir par lequel il puisse estre attaché à son Dieu, il nous joinct et unit à Dieu immediatement, volonté à volonté, cœur à cœur, sans aucune entremise de contentement ou pretention. Helas! Theotime, que le pauvre cœur est affligé, quand, comme abandonné de l'amour, il regarde par tout et ne le treuve point, ce luy semble! Il ne le treuve point és sens exterieurs, car ils n'en sont pas capables; ny en l'imagination qui est cruellement tourmentée de diverses impressions, ny en la rayson troublée de mille obscuritez de discours et apprehensions estranges : et bien qu'enfin elle le treuve en la cime et supresme poincte de l'esprit où ceste divine dilection reside, si est-ce neantmoins qu'elle le mecognoist, et luy est advis que ce n'est pas luy; parce que la grandeur des ennuys et des tenebres l'empesche de sentir sa doulceur. Elle le void sans le voir, et le rencontre sans le cognoistre, comme si c'estoit en songe et en imaige. Ainsi Magdelene ayant rencontré son cher maistre, n'en reçoit aucun allegement, d'autant qu'elle ne pensoit que ce fust luy, ains seulement le jardinier (Joan. 20).

Mais que peut doncques fayre l'ame qui est en cest estat? Theotime, elle ne sçayt comme se maintenir entre tant d'ennuys, et n'a plus de force que pour laisser mourir sa volonté entre les mains de la volonté de Dieu, à l'imitation du doulx Jesus, qui, estant arrivé au comble des peynes de la croix que le Pere luy avoit prefigées, et ne pouvant plus resister à l'extresmité de ses douleurs, fit comme le cerf, qui, hors d'haleyne et accablé de la meute, se rendant à l'homme, jette les derniers abboys la larme à l'œil. Car ainsi ce divin Sauveur, proche de sa mort, et jettant les derniers souspirs avec un grand cri et force larmes : Helas! dit-il, *ó mon Pere, je recommande mon esprit en vos mains :* parolle, Theotime, qui fut la derniere de toutes, et par laquelle le Fils bien-aymé donna le souverain tesmoignage de son amour envers son Pere. Quand doncques, tout nous deffaut, quand nos ennuys sont en leur extresmité, ceste parolle, ce sentiment, ce renoncement de nostre ame

entre les mains de nostre Sauveur, ne nous peut manquer. Le Fils recommanda son esprit au Pere en ceste derniere et incomparable detresse; et nous, lorsque les convulsions des peynes spirituelles nous ostent toute autre sorte d'allegemens et de moyens de resister, recommandons nostre esprit és mains de ce Fils eternel qui est nostre vray Pere; et baissant la teste de nostre acquiescement à son bon playsir, consignons-luy toute nostre volonté.

CHAPITRE XIII.

Comme la volonté, estant morte à soy, vit purement en la volonté de Dieu.

Nous parlons avec une proprieté toute particuliere de la mort des hommes, en nostre langage françois : car nous l'appellons *trespas*; et les morts, *trespassez*, signifiant que la mort entre les hommes n'est qu'un passage d'une vie à l'autre, et que mourir n'est autre chose, sinon oultre-passer les confins de ceste vie mortelle pour aller à l'immortelle. Certes, nostre volonté ne peut jamais mourir, non plus que nostre esprit : mais elle oultre-passe quelquesfois les limites de sa vie ordinaire, pour vivre toute en la volonté divine. C'est lorsqu'elle ne sçayt ny ne veut plus rien vouloir, ains elle s'abandonne totalement et sans reserve au bon playsir de la divine Providence, se meslant et destrempant tellement avec ce bon playsir, qu'elle ne paroist plus, mais est toute cachée avec Jesus-Christ en Dieu où elle vit, non plus elle-mesme, ains la volonté de Dieu vit en elle.

Que devient la clarté des estoiles, quand le soleil paroist sur nostre horizon? elle ne perit certes pas, mais elle est ravie et engloustie dans la souveraine lumiere du soleil, avec laquelle elle est heureusement meslée et conjoincte. Et que devient la volonté humaine, quand elle est entierement abandonnée au bon playsir divin? elle ne perit pas tout à fait; mais elle est tellement abysmée et meslée avec la volonté de Dieu, qu'elle ne paroist plus, et n'a plus aucun vouloir separé de celuy de Dieu. Imaginez-vous, Theotime, le glorieux, et non jamais assez loüé, sainct Loüys, qui s'embarque et fait voile pour aller oultre-mer, et voyez que la reyne, sa chere femme, s'embarque avec Sa Majesté. Or, qui eust demandé à ceste brave princesse : Où allez-vous, madame? elle eust sans doubte respondu : Je vay où le roy va. Et qui eust derechef demandé : Mais sçavez-vous bien, madame, où le roy va? Elle eust aussi respondu : Il me l'a dit en general, et neantmoins je n'ay aucun soucy de sçavoir où il va, ains seulement d'aller avec luy. Que si on eust respliqué : Doncques, madame, vous n'avez point de dessein en ce voyage? Non, eust-elle dit, je n'en ay point d'autre que d'estre avec mon cher seigneur et mary. Voire mais, luy eust-on peu dire, il va en Egypte pour passer en Palestine, il logera à Damiette, dans Acre et plusieurs autres lieux : n'avez-vous pas intention, madame, d'y aller aussi? A cela elle eust respondu : Non vrayement, je n'ay nulle intention, sinon d'estre aupres de mon roy; et les lieux où il va me sont indifferens et de nulle consideration, sinon en tant qu'il

ᵛera, je vay sans desir d'aller, car je n'affectionne rien que la presence du roy. C'est doncques le roy qui va, et qui veut le voyage; et quant à moy, je ne vay pas, je suis; je ne veux pas le voyage, ains la seule presence du roy; le sejour, le voyage et toute sorte de diversitez m'estant tout à fait indifferentes.

Certes, si on demande à quelque serviteur qui est à la suitte de son maistre, où il va, il ne doit pas respondre qu'il va en tel ou tel lieu, ains seulement qu'il suit son maistre : car il ne va nulle part par sa volonté, ains seulement par celle de son maistre. Ainsi, mon Theotime, une volonté resignée en celle de son Dieu ne doit avoir aucun vouloir, ains suivre simplement celuy de Dieu. Et comme celuy qui est dans un navire, ne se remuë pas de son mouvement propre, ains se laisse seulement mouvoir selon le mouvement du vaisseau dans lequel il est; de mesme le cœur qui est embarqué dans le bon playsir divin, ne doit avoir aucun autre vouloir que celuy de se laisser porter au vouloir de Dieu. Et lors, le cœur ne dit plus : *Vostre volonté soit faite, non la mienne;* car il n'a plus aucune volonté à renoncer, ains il dit ces parolles : Seigneur, je remets ma volonté entre vos mains; comme si sa volonté n'estoit plus en sa disposition, ains en celle de sa divine Providence. De sorte que ce n'est pas proprement comme les serviteurs suivent leur maistre; car, encore que le voyage se fasse par la volonté de leur maistre, leur suitte toutesfois se fait par leur propre volonté particuliere, bien qu'elle soit une volonté suivante et servante, sousmise et assubjettie à celle de leur maistre : si que tout ainsi que le maistre et le serviteur sont deux, aussi la volonté du maistre et celle du serviteur sont deux. Mais la volonté qui est morte à soy-mesme pour vivre en celle de Dieu, elle est sans aucun vouloir particulier, demeurant non-seulement conforme et subjette, mais tout aneantie en elle-mesme et convertie en celle de Dieu : comme on diroit d'un petit enfant qui n'a point encore l'usage de sa volonté pour vouloir ny aymer chose quelconque que le sein et le visage de sa chere mere; car il ne pense nullement à vouloir estre d'un costé ny d'autre, ny à vouloir autre chose quelconque, sinon d'estre entre les bras de sa mere avec laquelle il pense estre une mesme chose, et n'est nullement en soucy d'accommoder sa volonté à celle de sa mere, car il ne sent point la sienne, et ne cuide pas d'en avoir une, laissant le soing à sa mere d'aller, de fayre et de vouloir ce qu'elle treuvera bon pour luy.

C'est certes la souveraine perfection de nostre volonté que d'estre ainsi unie à celle de nostre souverain bien, comme fut celle du sainct qui disoit : *O Seigneur, vous m'avez conduict et mené à vostre volonté;* car que vouloit-il dire, sinon qu'il n'avoit nullement employé sa volonté pour se conduire, s'estant simplement laissé guider et mener à celle de son Dieu?

CHAPITRE XIV.

Esclaircissement sur ce qui a esté dit touschant le trespas de nostre volonté.

Il est croyable que la tres-Saincte Vierge Nostre Dame recevoit tant de contentement de porter son cher petit Jesus entre ses bras, que le contentement empeschoit la lassitude, ou du moins rendoit la lassitude aggreable. Car, si de porter une branche d'agnus-castus souslage les voyageurs et les delasse, quel allegement ne recevoit pas la glorieuse Mere de porter l'Agneau de Dieu immaculé? Que si, parfois, elle le laissoit marcher sur ses pieds avec elle, le tenant par la main, ce n'estoit pas qu'elle n'eust mieux aymé de l'avoir pendant à son col sur sa poictrine : mais elle le faysoit pour l'exercer à former ses pas et à cheminer luy-mesme. Et nous autres, Theotime, comme petits enfans du Pere celeste, nous pouvons aller avec luy en deux sortes : car nous pouvons aller, premierement, marchant des pas de nostre propre vouloir, lequel nous conformons au sien, tenant tousjours de la main de nostre obeyssance celle de son intention divine, et la suivant par tout où elle nous conduit, qui est ce que Dieu requiert de nous par la signification de sa volonté. Car, puisqu'il veut que je fasse ce qu'il m'ordonne, il veut que j'aye le vouloir de le fayre. Dieu m'a signifié qu'il vouloit que je sanctifiasse le jour du repos : puisqu'il veut que je le fasse, il veut doncques que je le veuille fayre, et que pour cela j'aye mon propre vouloir par lequel je suive le sien, me conformant et correspondant à iceluy. Mais nous pouvons aussi aller avec Nostre Seigneur sans avoir aucun vouloir propre, nous laissant simplement porter à son bon playsir divin, comme un petit enfant entre les bras de sa mere, par une certaine sorte de consentement admirable qui se peut appeller unyon, ou plutost unité de nostre volonté avec celle de Dieu. Et c'est la façon avec laquelle nous devons tascher de nous comporter en la volonté du bon playsir divin, d'autant que les effects de ceste volonté du bon playsir procedent purement de sa providence; et, sans que nous les fassions, ils nous arrivent. Il est vray que nous pouvons bien vouloir qu'ils nous arrivent selon la volonté de Dieu, et ce vouloir est tres-bon : mais nous pouvons bien aussi recevoir les evenemens du bon playsir celeste par une tres-simple tranquillité de nostre volonté, qui, ne voulant chose quelconque, acquiesce simplement à tout ce que Dieu veut estre fait en nous, sur nous et de nous.

Si on eust demandé au doulx Enfant Jesus, estant porté entre les bras de sa mere, où il alloit? n'eust-il pas eu rayson de respondre : Je ne vay pas, c'est ma mere qui va pour moy? Et qui luy eust demandé : Mais au moins n'allez-vous pas avec vostre mere? n'eust-il pas eu rayson de dire : Non, je ne vay nullement; ou, si je vay là où ma mere me porte, je n'y vay pas avec elle ny par mes propres pas; ains j'y vay par les pas de ma mere, par elle et en elle? Et qui luy eust resplíqué : Mais au moins, ô tres-cher divin Enfant! vous voulez bien vous laisser porter à vostre doulce mere? Non fay,

certes, eust-il peu dire, je ne veux rien de tout cela; ains comme ma toute bonne mere marche pour moy, aussi elle veut pour moy : je luy laisse esgalement le soing et d'aller et de vouloir aller pour moy où bon luy semblera : et, comme je ne marche que par ses pas, aussi je ne veux que par son vouloir; et, dés que je me treuve entre ses bras, je n'ay aucune attention ny à vouloir, ny à ne vouloir pas, laissant tout autre soing à ma mere y hormys celuy d'estre sur son sein, de succer ses sacrées mammelles, et de me tenir bien attaché à son col tres-aymable pour la *bayser* amoureusement *des baysers de* ma *bouche* (Cant. 1); et, afin que vous le sçachiez, tandis que je suis parmy les delices de ces sainctes caresses qui surpassent toute suavité, il m'est advis que ma mere est un arbre de vie, et que je suis en elle comme son fruict; que je suis son propre cœur au milieu de sa poictrine, ou son ame au milieu de son cœur. C'est pourquoy, comme son marcher suffit pour elle et pour moy, sans que je me mesle de fayre aucun pas, aussi sa volonté suffit pour elle et pour moy, sans que je fasse aucun vouloir pour ce qui est d'aller ou de venir : aussi ne prends-je garde si elle va vite ou tout bellement, ny si elle va d'un costé ou d'autre, ny je ne m'enquiers nullement où elle veut aller, me contentant que, comme que ce soit, je suis tousjours entre ses bras joygnant ses aymables mammelles où je me *repais* comme *entre les lys* (Cant. 2). O divin Enfant de Marie! permettez à ma chetive ame ces eslans de dilection. Or allez doncques, ô cher petit Enfant tres-aymable, ou plutost n'allez pas, mais demeurez ainsi sainctement collé à la poictrine de vostre doulce mere; allez tousjours en elle et par elle, ou avec elle, et n'allez jamais sans elle tandis que vous estes enfant. *O que bien-heureux est le sein qui vous a porté, et les mammelles que vous avez succées* (Luc. 11). Le Seigneur de nos ames eut l'usage de rayson dés l'instant de sa conception au sein de sa mere, et pouvoit fayre tous ces discours, ouy mesme le glorieux sainct Jean son precurseur, dés le jour de sa saincte Visitation. Et, bien que l'un et l'autre, pendant ce tems-là et celuy de l'enfance, joüyt de sa propre liberté pour vouloir et ne vouloir pas les choses, si est-ce qu'ils laisserent le soing en ce qui estoit de leur conduitte exterieure, à leurs meres, de fayre et vouloir pour eux ce qui estoit requis.

Theotime, nous devons estre comme cela, nous rendant plyables et manyables au bon playsir divin, comme si nous estions de cire; ne nous amusant point à souhaicter et vouloir les choses, mais les laissant vouloir et fayre à Dieu pour nous, ainsi qu'il luy playra, *jettant en luy toute nostre sollicitude, d'autant qu'il a soing de nous* (Luc. 5), ainsi que le dit le sainct Apostre. Et notez qu'il dit, *toute nostre sollicitude*, c'est-à-dire, autant celle que nous avons de recevoir les evenemens, comme celle de vouloir ou ne vouloir pas : car il aura soing du succez de nos affaires, et de vouloir pour nous ce qui sera le meilleur.

Cependant, employons cherement nostre soing à benir Dieu de tout ce qu'il fera, à l'exemple de Job, disant : *Le Seigneur m'a donné beaucoup, le Seigneur me l'a osté; le nom du Seigneur soit beny* (Job. 1). Non, Seigneur, je ne veux aucuns evenemens :

car je les vous laisse vouloir pour moy tout à vostre gré; mais, en lieu de vouloir les evenemens, je vous beniray de quoy vous les aurez voulus. O Theotime, que ceste occupation de nostre volonté est excellente, quand elle quitte le soing de vouloir et choysir les effects du bon playsir divin, pour loüer et remercier ce bon playsir de tels effects.

CHAPITRE XV.

Du plus excellent exercice que nous puissions fayre parmy les peynes interieures et exterieures de ceste vie, ensuitte de l'indifference et trespas de la volonté.

Benir Dieu et le remercier pour tous les evenemens que sa providence ordonne, c'est, à la verité, une occupation toute saincte; mais si, tandis que nous laissons le soing à Dieu de vouloir et fayre ce qui luy playst en nous, sur nous, et de nous, sans estre attentifs à ce qui se passe, quoyque nous le sentions bien, nous pouvions divertir nostre cœur et appliquer nostre attention en la bonté et doulceur divine, la benyssant, non en ses effects ny és evenemens qu'elle ordonne, mais elle-mesme et en sa propre excellence, nous ferions sans doubte un exercice beaucoup plus eminent.

Demetrius tenant le siege devant Rhodes, Protogenes, qui estoit en une petite mayson des fauxbourgs, ne cessa jamais de travailler, mais avec tant d'asseurance et de repos d'esprit, qu'encore qu'on luy tinst presque tousjours l'espée à la gorge, il fit l'excellent chef-d'œuvre d'un satyre admirable qui s'esgayoit à joüer du flageollet. O Dieu! quelles ames, qui, entre toutes sortes d'accidens, tiennent tousjours leur attention et affection sur la bonté eternelle pour l'honnorer et cherir à jamais!

La fille d'un excellent medecin et chirurgien estant en fiebvre continuë, et sçachant que son pere l'aymoit uniquement, disoit à l'une de ses amyes : je sens beaucoup de peyne, mais pourtant je ne pense point aux remedes; car je ne sçay pas ce qui pourroit servir à ma guarison; je pourrois desirer une chose, et il m'en faudroit une autre. Ne gaigné-je doncques pas mieux de laisser tout ce soing à mon pere, qui sçayt, qui peut et qui veut pour moy tout ce qui est requis à ma santé? j'aurois tort d'y penser, car il y pensera assez pour moy, j'aurois tort de vouloir quelque chose, car il voudra assez pour moy tout ce qui me sera profittable. Seulement doncques j'attendray qu'il veüille ce qu'il jugera expedient, et ne m'amuseray qu'à le regarder quand il sera pres de moy, à luy tesmoigner mon amour filial, et luy fayre cognoistre ma confiance parfaicte. Et sur ces parolles, elle s'endormit, tandis que son pere, jugeant à propos de la saigner, disposa ce qui estoit requis, et venant à elle, ainsi qu'elle se resveilla, apres l'avoir interrogée, comme elle se treuvoit de son sommeil, il luy demanda si elle ne vouloit pas bien estre saignée pour guarir. Mon pere, respondit-elle, je suis vostre : je ne sçay ce que je doy vouloir pour guarir, c'est à vous de vouloir et de fayre pour moy tout ce qui vous semblera bon : car, quant à moy, il me suffit de vous aymer et honnorer de

tout mon cœur comme je fay. Voylà doncques qu'on luy bande le bras, et le pere mesme porte la lancette sur la veyne. Mais tandis qu'il donne le coup et que le sang en sort, jamais ceste aymable fille ne regarda son bras picqué, ny son sang sortir de la veyne; ains, tenant les yeux arrestez sur le visage de son pere, elle ne disoit autre chose, sinon parfois tout doulcement : Mon pere m'ayme bien, et moy je suis toute sienne; et quand tout fut fait, elle ne le remercia point, mais seulement repeta encore une fois les mesmes parolles de son affection et confiance filiale.

Or, dites-moy maintenant, mon amy Theotime, ceste fille ne tesmoigna-t-elle pas un amour plus attentif et plus solide envers son pere, que si elle eust eu beaucoup de soing de luy demander des remedes à son mal, de regarder comme on luy ouvroit la veyne, ou comme le sang couloit, et de luy dire beaucoup de parolles de remerciement? Il n'y a, certes, doubte quelconque en cela : car, si elle eust pensé à soy, qu'eust-elle gaigné, sinon d'avoir soucy inutile, puisque son pere en avoit assez pour elle? Regardant son bras, qu'eust-elle fait, sinon recevoir de la frayeur? et remerciant son pere, quelle vertu eust-elle prattiquée sinon celle de la gratitude? N'a-t-elle pas doncques mieux fait de s'occuper toute ès demonstrations de son amour filial, infinyment plus aggreable au pere que toute autre vertu.

Mes yeux sont tousjours au Seigneur, car il desengagera mes pieds des filets et des pieges (Ps. 24). Es-tu tombé dans le filet des adversitez? hé! ne regarde pas ton adventure, ni les pieges èsquels tu es pris; regarde Dieu, et le laisse fayre, il aura soing de toy. *Jette ta pensée sur luy et il te nourrira* (Ps. 54). Pourquoy te mesles-tu de vouloir ou ne vouloir pas les evenemens et accidens du monde, puisque tu ne sçay pas ce que tu doy vouloir, et que Dieu voudra tousjours assez pour toy tout ce que tu pourras vouloir, sans que tu t'en mettes en peyne! Attens doncques en repos d'esprit les effects du bon playsir divin, et que son vouloir te suffise, puisqu'il est tousjours tres-bon; car ainsi ordonna-t-il à sa bien-aymée saincte Catherine de Sienne : Pense en moy, luy dit-il, et je penseray pour toy.

Il est fort mal-aysé de bien exprimer ceste extresme indifference de la volonté humaine, qui est ainsi reduicte et trespassée en la volonté de Dieu : car il ne faut pas dire, ce me semble, qu'elle acquiesce à celle de Dieu, puisque l'acquiescement est un acte de l'ame qui desclare son consentement. Il ne faut pas dire non plus qu'elle accepte ny qu'elle reçoit, d'autant que accepter et recevoir sont certaines actions qu'on peut, en certaine façon, appeller actions passives, par lesquelles nous embrassons et prenons ce qui nous arrive. Il ne faut pas dire aussi qu'elle permet, d'autant que la permission est un acte de la volonté, et, par consequent, un certain vouloir oisif qui ne veut voirement rien fayre, mais veut pourtant laisser fayre. Il me semble doncques plutost que l'ame, qui est en ceste indifference, et qui ne veut rien, ains laisse vouloir à Dieu ce qui luy playra, doit estre dite avoir sa volonté en une simple et generale attente; d'autant qu'attendre ce n'est pas fayre ou agir, ains demeurer exposé à quelque evenement. Et, si vous y preniez

garde, l'attente de l'ame est vrayement volontaire; et, toutesfois, ce n'est pas une action; mais une simple disposition à recevoir ce qui arrivera : et, lorsque les evenemens sont arrivez et receus, l'attente se convertit en consentement ou acquiescement; mais, avant la venuë d'iceux, en verité, l'ame est en une simple attente, indifferente à tout ce qu'il playra à la volonté divine d'ordonner.

Nostre Sauveur exprime ainsi l'extresme sousmission de la volonté humaine à celle de son Pere eternel : *Le Seigneur Dieu*, dit-il, *a ouvert mon aureille* (Is. 50), c'est-à-dire, m'a annoncé son bon playsir touschant la multitude des travaux que je doy souffrir; *et moy*, dit-il par apres, *je ne contredy point*, *je ne me retire en arriere*. Qu'est-ce à dire, *je ne contredy point*, *je ne me retire point en arriere?* sinon ma volonté est en une simple attente, et demeure disposée à tout ce que celle de Dieu ordonnera; ensuitte de quoy *je baille et abandonne mon corps à la mercy de ceux qui le battront*, *et mes joües à ceux qui les pelleront* (Is. 50), preparé à tout ce qu'ils voudront fayre de moy. Mais voyez, je vous prie, Theotime, que tout ainsi que nostre Sauveur, apres l'orayson de resignation qu'il fit au jardin des Olives, et sa prinse, se laissa manyer et mener au gré de ceux qui le crucifierent, avec un abandonnement admirable de son corps et de sa vie entre leurs mains; aussi mit-il son ame et sa volonté par une indifference tres-parfaicte és mains de son Pere eternel; car bien qu'il dit : *Mon Dieu*, *mon Dieu*, *pourquoy m'as-tu abandonné* (Matth. 27)? ce fut pour nous fayre sçavoir les veritables amertumes et peynes de son ame, et non pour contrevenir à la tres-saincte indifference en laquelle il estoit, ainsi qu'il monstra bien-tost apres, concluant toute sa vie et sa passion par ces incomparables parolles : *Mon Pere*, *je remets mon esprit entre vos mains* (Luc. 23).

CHAPITRE XVI.

Du despoüillement parfaict de l'ame unie à la volonté de Dieu.

Representons-nous le doulx Jesus, Theotime, chez Pilate, où pour l'amour de nous, les gens d'armes, ministres de la mort, le devestirent de ses habicts l'un apres l'autre; et, non contens de cela, luy osterent encore sa peau, la deschirant à coups de verges et de fouëts : comme par apres son ame fut despoüillée de son corps, et le corps de sa vie par la mort qu'il souffrit en la croix : mais, trois jours passez, par sa tres-saincte resurrection, l'ame se revestit de son corps glorieux, et le corps de sa peau immortelle, et s'habilla de vestemens differens, ou en pelerin, ou en jardinier, ou d'autre sorte, selon que le salut des hommes et la gloire de son Pere le requeroient. L'amour fit tout cela, Theotime; et c'est l'amour aussi qui, entrant en une ame, afin de la fayre heureusement mourir à soy pour revivre à Dieu, la fait despoüiller de tous les desirs humains et de l'estime de soy-mesme, qui n'est pas moins attachée à l'esprit que la peau à la chair, et la desnuë enfin des affections plus aymables; comme sont celles qu'elle avoit aux consolations spirituelles,

aux exercices de pieté, et à la perfection des vertus, qui sembloient estre la propre vie de l'ame devote.

Alors, Theotime, l'ame a rayson de s'escrier : *J'ay osté mes habicts, comme m'en revestiray-je* (Cant. 5)? *j'ay lavé mes pieds* de toutes sortes d'affections, *comme les soüillerois-je* derechef (Job. 1)? *Nuë, je suis sortie* de la main de Dieu, *et nuë j'y retourneray. Le Seigneur m'avoit donné* beaucoup de desirs, *le Seigneur me* les *a ostez; son sainct nom soit beny.* Ouy, Theotime; le mesme Seigneur qui nous fait desirer les vertus en toutes occurrences, c'est luy-mesme qui nous oste l'affection des vertus, et de tous les exercices spirituels; afin qu'avec plus de tranquillité, de pureté et de simplicité, nous n'affectionnions rien que le bon playsir de sa divine Majesté. Car, comme la belle et sage Judith avoit voirement dans ses cabinets, ses beaux habicts de festes, et neantmoins ne les affectionnoit point, ny ne s'en para jamais en sa vuiduité, sinon, quand, inspirée de Dieu, elle alla ruyner Holofernes; ainsi, quoyque nous ayons apprins la prattique des vertus, et les exercices de devotion, si est-ce que nous ne devons point les affectionner ny en revestir nostre cœur, sinon à mesure que nous sçavons que c'est le bon playsir de Dieu. Et, comme Judith demeura tousjours en habicts de deuil, sinon en ceste occasion en laquelle Dieu voulut qu'elle se mist en pompe (Judith. 10); aussi devons-nous paysiblement demeurer revestus de nostre misere et abjection parmy nos imperfections et foiblesses, jusques à ce que Dieu nous exalte à la prattique des excellentes actions.

On ne peut longuement demeurer en ceste privation, despoüillé de toute sorte d'affections; c'est pourquoy, selon l'advis du sainct Apostre, apres que nous avons *osté les vestemens du vieil* Adam, il se faut *revestir des habicts du nouvel homme* (Colos. 3), c'est-à-dire de Jesus-Christ; car, ayant tout renoncé, voire mesme les affections des vertus, pour ne vouloir ny de celles-là, ny d'autres quelconques, qu'autant que le bon playsir divin portera, il nous faut revestir derechef de plusieurs affections, et peut-estre des mesmes que nous avons renoncées et resignées; mais il s'en faut derechef revestir, non plus parce qu'elles nous sont aggreables, utiles, honnorables, et propres à contenter l'amour que nous avons pour nous-mesmes, ains parce qu'elles sont aggreables à Dieu, utiles à son honneur, et destinées à sa gloire.

Eliezer portoit des pendans d'aureilles, des brasselets et des vestemens neufs, pour la fille que Dieu avoit preparée au fils de son maistre; et par effect, il les donna à la vierge Rebecca, si-tost qu'il cogneut qu'elle estoit celle-là (Genes. 24). Il faut des habicts neufs à l'espouse du Sauveur. Si, pour l'amour de luy, elle s'est despoüillée de l'affection ancienne qu'elle avoit à ses parens (Ps. 44), au païs, à la mayson, aux amys, il faut qu'elle en prenne une toute nouvelle, affectionnant tout cela en son rang, non plus selon les considerations humaines, mais parce que l'Espoux celeste le veut, le commande et l'entend, et qu'*il a mis* un tel *ordre en la charité* (Cant. 2). Si on s'est desnüé de la vieille affection aux consolations spirituelles, aux exercices de la devotion, à la prattique des vertus, voire mesme à nostre propre advancement en la perfection,

il se faut revestir d'une autre affection toute nouvelle, aymant toutes ces graces et faveurs celestes, non plus parce qu'elles perfectionnent et ornent nostre esprit, mais parce que le nom de Nostre Seigneur en est sanctifié, que son royaume en est enrichy, et son bon playsir glorifié.

Ainsi sainct Pierre s'habille dans la prison, non par son eslection, mais à mesure que l'ange le luy commande (Act. 12). Il met sa ceinture, puis ses sandales, puis ses autres vestemens; et le glorieux sainct Paul, despoüillé en un moment de toutes affections, *Seigneur*, dit-il, *que voulez-vous que je fasse* (*Ibid.* 9)? c'est-à-dire, que vous playst-il que j'affectionne; puisque me jettant à terre, vous avez fait mourir ma volonté propre? Hé! Seigneur, mettez vostre bon playsir en sa place, et *m'enseignez de fayre vostre volonté; car vous estes mon Dieu* (Ps. 142). Theotime, quiconque a tout quitté pour Dieu, ne doit rien prendre que comme Dieu le veut; il ne nourrit plus son corps, sinon comme Dieu l'ordonne, afin qu'il serve à l'esprit; il n'etudie plus que pour servir le prochain et sa propre ame, selon l'intention divine; il prattique les vertus, non selon qu'elles sont plus à son gré, mais selon que Dieu le desire.

Dieu commanda au prophete Isaïe de se despoüiller, et il le fit (Isa. 20); marchant et preschant en ceste sorte, ou trois jours entiers, comme quelques-uns dient, ou trois ans, comme les autres pensent : puis il reprint ses habicts, quand le terme que Dieu luy avoit prefigé fut passé. Ainsi se faut-il desnüer de toutes affections, petites et grandes, il faut souvent examiner nostre cœur pour voir s'il est bien prest à se desvestir, comme fit Isaïe, de tous ses habicts; puis reprendre aussi, quand il est tems, les affections convenables au service de la charité, afin de mourir en croix, nuds, avec nostre divin Sauveur, et ressusciter par apres en un nouvel homme avec luy. *L'amour est fort comme la mort* (Cant. 8), pour nous fayre tout quitter : il est magnifique comme la resurrection, pour nous parer de gloire et d'honneur.

LIVRE DIXIESME.

DU COMMANDEMENT D'AYMER DIEU SUR TOUTES CHOSES.

CHAPITRE PREMIER.

De la doulceur du commandement que Dieu nous a fait de l'aymer sur toutes choses.

L'HOMME est la perfection de l'univers; l'esprit est la perfection de l'homme, l'amour, celle de l'esprit, et la charité celle de l'amour. C'est pourquoy l'amour de Dieu est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers. En cela, Theotime, consiste la grandeur et primauté du commandement de l'amour divin, que le Sauveur nomme *le premier et le tres-grand commandement* (Matth. 22). Ce commandement est comme un soleil qui donne le lustre et la dignité à toutes les loyx sacrées, à toutes les ordonnances divines, et à toutes les sainctes Escritures. Tout est fait pour ce celeste amour, et tout se rapporte à iceluy. De l'arbre sacré de ce commandement, despendent tous les conseils, exhortations, inspirations, et les autres commandemens, comme ses fleurs; et la vie eternelle, comme son fruict : et tout ce qui ne tend point à l'amour eternel, tend à la mort eternelle. Grand commandement, duquel la parfaicte prattique dure en la vie eternelle, ains n'est autre chose que la vie eternelle.

Mais voyez, Theotime, combien ceste loy d'amour est aymable. Hé! Seigneur Dieu, ne suffisoit-il pas qu'il vous pleust de nous permettre ce divin amour, comme Laban permit celuy de Rachel à Jacob (Gen. 29), sans qu'il vous pleust encore de nous y semondre par exhortations, de nous y pousser par vos commandemens? Mais non, Bonté divine, afin que ny vostre grandeur, ny nostre bassesse, ny pretexte quelconque, ne nous retardast de vous aymer, vous nous le commandez. Le pauvre Appelles ne se pouvant garder d'aymer, n'osoit toutesfois aymer la belle Compaspé, parce qu'elle appartenoit au grand Alexandre. Mais quand il eut congé de l'aymer, combien s'en estima-t-il obligé à celuy qui luy permettoit? Il ne sçavoit s'il devoit plus aymer, ou ceste belle Compaspé, qu'un si grand empereur luy avoit quittée, ou ce grand empereur, qui luy avoit quitté une si belle Compaspé.

O vray Dieu! si nous le sçavions entendre, mon cher Theotime, quelle obligation aurions-nous à ce souverain bien, qui non-seulement nous permet, mais nous commande de l'aymer! Helas! ô Dieu! je ne sçay pas si je doy plus aymer vostre infinie beauté, qu'une si divine bonté m'ordonne d'aymer, ou vostre divine bonté qui m'ordonne d'aymer une si tres-infinie beauté. O beauté, combien estes-vous aymable, m'estant octroyée par une si immense bonté! O bonté, que vous estes aymable de me communiquer une si eminente beauté!

Dieu, au jour du jugement, imprimera ès esprits des damnez, l'apprehension de la perte qu'ils feront, en une façon admirable :

car la divine Majesté leur fera clairement voir la souveraine beauté de sa face, et les thresors de sa bonté, et à la vuë de cest abysme infiny de delices, la volonté, par un effort extresme, se voudra lancer sur iceluy pour s'unyr à luy, et joüyr de son amour : mais ce sera pour neant, d'autant qu'elle sera comme une femme qui, entre les douleurs de l'enfantement, apres avoir enduré de violentes tranchées, des convulsions cruelles, et des detresses insupportables, meurt enfin sans pouvoir enfanter. Car, à mesure que la claire et belle cognoissance de la divine beauté aura penetré les entendemens de ces esprits infortunez, la divine justice ostera tellement la force à la volonté, qu'elle ne pourra nullement aymer cest object que l'entendement luy proposera et representera estre tant aymable ; et ceste vuë qui devoit engendrer un si grand amour en la volonté, en lieu de cela, y fera naystre une tristesse infinie, laquelle sera renduë eternelle par la souvenance qui demeurera à jamais en ces ames perduës de la souveraine bonté qu'elles auront vuë : souvenance sterile de tout bien, ains fertile de travaux, de peynes, de tourmens, et de desespoirs immortels ; d'autant qu'en la volonté se treuvera tout ensemble une impossibilité, ains une effroyable et eternelle adversion et respugnance d'aymer ceste tant desirable excellence : si que les miserables damnez demeureront à jamais en une rage desesperée, de sçavoir une perfection si souverainement aymable, sans en pouvoir jamais avoir ny la joüyssance, ny l'amour ; parceque, tandis qu'ils l'ont peu aymer, ils ne l'ont pas voulu. Ils brusleront d'une soif d'autant plus violente, que le souvenir de ceste source des eaux de la vie eternelle esguisera leurs ardeurs : ils mourront immortellement, *comme des chiens*, d'une *faim* (Ps. 58) d'autant plus vehemente, que leur memoire en affirmera l'insatiable cruauté par le souvenir du festin duquel ils auront esté privez ;

> Car alors, fremissant de rage,
> Le pervers tout sec deviendra,
> Mais, quoyque brasse en son courage
> Le meschant, tout luy deffaudra (*Ps.* 111).

Certes, je ne voudrois pas asseurer que ceste vuë de la beauté de Dieu, que les mal-heureux auront, comme en eloyse, et à guise d'un esclair, doive estre de mesme clarté que celle des bien-heureux ; mais elle sera pourtant si claire, qu'*ils verront le Fils de l'homme en sa majesté, ils verront celuy qu'ils ont percé* (Matth. 24 ; Joan. 19), et par la vuë de ceste gloire, cognoistront la grandeur de leur perte. Si Dieu avoit deffendu à l'homme de l'aymer, que de regrets és ames genereuses ! que ne feroient-elles pas pour en obtenir la permission ! David entra au hazard d'un combat extresmement rude, pour avoir la fille du roy (I. Reg. 18). Et qu'est-ce que ne fit pas Jacob pour pouvoir espouser Rachel (Gen. 29), et le prince Sichem pour avoir Dina en maryage (*Ibid.* 34) ? Les damnez s'estimeroient bien-heureux, s'ils pensoient de pouvoir quelquesfois aymer Dieu ; et les bien-heureux s'estimeroient damnez, s'ils croyoient de pouvoir estre une fois privez de cest amour sacré.

Hé ! vray Dieu ! combien est desirable la suavité de ce commande-

ment, Theotime, puisque, si la divine volonté le faysoit aux damnez, ils seroient en un moment deslivrez de leur plus grand malheur, et que les bien-heureux ne sont bien-heureux, que par la prattique d'iceluy ! O amour celeste ! que vous estes aymable à nos ames ! et que benie soit à jamais la bonté, laquelle nous commande avec tant de soing qu'on l'ayme, quoyque son amour soit si desirable et necessaire à nostre bonheur, que sans iceluy nous ne puissions estre que mal-heureux.

CHAPITRE II.

Que ce divin commandement de l'amour tend au ciel, mais est toutefois donné aux fidelles de ce monde.

Si aucune *loy n'est imposée au juste* (I. Tim. 1), parce que prevenant la loy, et sans avoir besoin d'estre sollicité par icelle, il fait la volonté de Dieu, par l'instinct de la charité qui regne en son ame, combien devons-nous estimer les bien-heureux de paradis, libres et exempts de toute sorte de commandemens, puisque de la joüyssance en laquelle ils sont de la souveraine beauté et bonté du Bien-aymé, coule et procede une doulce mais inesvitable necessité en leurs esprits d'aymer eternellement la tres-saincte Divinité? Nous aymerons Dieu au ciel, Theotime, non comme lyez et obligez par la loy, mais comme attirez et ravis par la joye que cest object si parfaictement aymable, donnera à nos cœurs. Alors la force du commandement cessera pour fayre place à la force du contentement, qui sera le fruict et le comble de l'observation du commandement. Nous sommes doncques destinés au contentement qui nous est promis en la vie immortelle, par le commandement qui nous est fait en ceste vie mortelle, en laquelle nous sommes, à la verité, obligez de l'observer tres-estroictement, puisque c'est la loy fondamentale que le roy Jesus a donnée aux citoyens de la Hierusalem militante, pour leur fayre meriter la bourgeoisie et la joye de la Hierusalem triomphante.

Certes, là-haut, au ciel, nous aurons un cœur tout libre de passions, une ame tout espurée de distractions, un esprit affranchy de contradictions, et des forces exemptes de respugnance; et, partant, nous y aymerons Dieu par une perpetuelle et non jamais interrompuë dilection, ainsi qu'il est dit de ces quatre animaux sacrez, qui, representant les Evangelistes, *sans cesser ny jour ny nuict* (Apoc. 4), loüoient continüellement la Divinité. O Dieu ! quelle joye, quand, establis en ces eternels tabernacles, nos esprits seront en ce mouvement perpetuel emmy lequel ils auront le repos tant desiré de leur eternelle dilection !

> Heureux qui loge en ta mayson,
> Il te loüe en toute sayson (*Ps.* 83).

Mais il ne faut pas pretendre à cest amour si extresmement parfaict en ceste vie mortelle : car nous n'avons pas encore ny le cœur, ny l'ame, ny l'esprit, ny les forces des bien-heureux. Il suffit que nous aymions de tout le cœur, et de toutes les forces que nous

avons. Tandis que nous sommes petits enfans, nous sommes sages comme petits enfans, nous parlons en petits enfans (I. Cor. 13) : mais quand nous serons parfaicts là-haut, au ciel, nous serons quittes de nostre enfance, et aymerons Dieu parfaictement. Et ne faut pas non plus, Theotime, que, pendant l'enfance de nostre vie mortelle, nous laissions de fayre ce qui est en nous, selon qu'il nous est commandé, puisque non-seulement nous le pouvons; mais il est tres-aysé; tout ce commandement estant de l'amour, et de l'amour de Dieu, qui estant souverainement bon, est souverainement aymable.

CHAPITRE III.

Comme tout le cœur estant employé en l'amour sacré, on peut neantmoins aymer Dieu differemment, et aymer encore plusieurs autres choses avec Dieu.

Qui dit tout ne forclost rien; et toutesfois un homme ne laissera pas d'estre tout à Dieu, tout à son pere, tout à sa mere, tout au prince, tout à la respublique, tout à ses enfans, tout à ses amys; en sorte qu'estant tout à un chascun, il sera encore tout à tous. Or cela est ainsi, d'autant que le devoir par lequel on est tout aux uns, n'est pas contraire au devoir par lequel on est tout aux autres.

L'homme se donne tout par l'amour, et se donne tout autant qu'il ayme. Il est doncques souverainement donné à Dieu, lorsqu'il ayme souverainement sa divine bonté. Et quand il s'est ainsi donné, il ne doit rien aymer qui puisse oster son cœur à Dieu. Or, jamais aucun amour n'oste nos cœurs à Dieu, sinon celuy qui luy est contraire.

Sara ne se fasche point de voir Ismaël autour du cher Isaac, tandis qu'il ne se joüe point à le heurter et picquer (Gen. 21) : et la divine Bonté ne s'offense point de voir en nous des autres amours aupres du sien, tandis qu'ils conservent envers luy la resverence et sousmission qui luy est deuë.

Certes, Theotime, là-haut en paradis, Dieu se donnera tout à nous, et non pas en partie; puisque c'est un tout qui n'a point de partie; mais il se donnera pourtant diversement et avec autant de differences qu'il y aura de bien-heureux. Ce qui se fera ainsi, parce que, se donnant tout à tous, et tout à un chascun, il ne se donnera jamais totalement, ny à pas un en particulier, ny à tous en general. Or, nous nous donnerons à luy selon la mesure qu'il se donnera à nous : car nous le verrons voirement tous *face à face* (I. Cor. 13), ainsi qu'il est en sa beauté; et l'aymerons de cœur à cœur, ainsi qu'il est en sa bonté : mais tous toutesfois ne le verront pas avec une esgale clarté, ny ne l'aymeront pas avec une esgale suavité, ains un chascun le verra et l'aymera selon la particuliere mesure de gloire que la divine Providence luy a preparée. Nous aurons tous esgalement la plenitude de ce divin amour; mais les plenitudes pourtant seront inesgales en perfection. Le miel de Narbonne est tout doulx, si est bien celuy de Paris : tous deux sont pleyns de doulceur; mais l'un neantmoins est pleyn d'une meilleure, plus fine et plus forte doulceur : et bien que l'un et l'autre soit tout doulx, ny l'un ny l'autre n'est pas toutesfois totalement doulx. Je fay

; au prince souverain, et je le fay encore au subalterne; loncques envers l'un et envers l'autre toute ma fidellité, et je ne l'engage pas totalement ny à l'un ny à l'autre : car ue je preste au souverain, je n'exclud pas celle du subal- en celle du subalterne, je ne comprens pas celle du . Que si au ciel, où ces parolles : *Tu aymeras le Seigneur de tout ton cœur* (Deut. 6), seront si excellemment prat- on aura des grandes differences en l'amour, ce n'est pas si en ceste vie mortelle il y en a beaucoup.

ie, non-seulement entre ceux qui ayment Dieu de tout , il y en a qui l'ayment plus et les autres moins; mais une rsonne se surpasse maintesfois soy-mesme, en ce souve- cice de la dilection de Dieu sur toutes choses. Appelles ieux une fois qu'autre; il se surmontoit aucunesfois soy- ar, bien qu'il mist ordinairement tout son art et toute son à peindre Alexandre-le-Grand, si est-ce qu'il ne l'y met- usjours totalement, ny si entierement qu'il ne luy restast efforts par lesquels il n'employoit pas, ny un plus grand y une plus grande affection; mais il l'employoit plus vi- parfaictement. Il appliquoit tousjours tout son esprit à ces tableaux d'Alexandre, parce qu'il l'appliquoit sans nais il l'appliquoit aucunesfois plus fortement et plus heu- t. Qui ne sçayt que l'on profitte en ce sainct amour, et des saincts est comblée d'un plus parfaict amour que le ement?

on la maniere de parler des sainctes Escritures, fayre hose de tout son cœur, ne veut dire autre chose, sinon la on cœur, sans reserve. *O Seigneur*, disoit David, *je vous é de tout mon cœur. J'ay crié de tout mon cœur, Sei- aucez-moy* (Ps. 118). Et la sacrée parolle tesmoigne que t il avoit suivy Dieu de tout son cœur; et nonobstant cela, isse pas de dire qu'Ezechias *n'eust point son semblable les roys de Juda, ny devant ny apres luy : qu'il s'unit ne se destourna point de luy* (IV. Reg. 18); puis traittant elle dit *qu'il n'y eust aucun roy devant luy, qui luy fust , qui se retournast au Seigneur de tout son cœur, de ame, et de toute sa force, selon toute la loy de Moyse; apres luy ne s'esleva de semblable* (*Ibid.* 23). Voyez donc eotime, je vous prie, voyez comme David, Ezechias, et nerent Dieu de tout leur cœur, et que neantmoins ils ne pas tous trois esgalement, puisque aucun de ces trois semblable en cest amour, ainsi que dit le sacré texte. l'aymerent un chascun de tout son cœur; mais pas un x, ny tous trois ensemble, ne l'aymerent totalement, un en sa façon particuliere; si que, comme tous trois fu- lables, en ce qu'ils donnerent un chascun tout son cœur, nt-ils dissemblables tous trois en la maniere de le donner : a point de doubte que David, prins à part, ne fust gran- issemblable à soy-mesme en cest amour, et qu'avec son ur que Dieu *crea net* et pur en luy, avec son *esprit droict renouvella en ses entrailles* (Ps. 50), par la tres-saincte

penitence, il ne chantast beaucoup plus melodieusement le cantique de sa dilection, qu'il n'avoit jamais fait avec son cœur et son esprit premier.

Tous les vrays amans sont esgaux, en ce que tous donnent tout leur cœur à Dieu, et de toute leur force; mais ils sont inesgaux, en ce qu'ils le donnent tous diversement, et avec des differentes façons, dont les uns donnent tout leur cœur, de toute leur force, moins parfaictement que les autres. Qui le donne tout par le martyre, qui tout par la virginité, qui tout par la pauvreté, qui tout par l'action, qui tout par l'exercice pastoral : et tous le donnant tout par l'observance des commandemens, les uns pourtant le donnent avec moins de perfection que les autres.

Ouy, mesme Jacob qui estoit appellé le *sainct* de Dieu en Daniel, et que Dieu proteste d'avoir *aymé*, confesse luy-mesme qu'il avoit *servi* Laban *de toutes ses forces* (Dan. 3; Rom. 9; Gen. 31). Et pourquoy avoit-il servy Laban, sinon pour avoir Rachel, qu'il aymoit de toutes ses forces? Il sert Laban de toutes ses forces, il ayme Dieu de toutes ses forces : il ayme Rachel de toutes ses forces, il ayme Dieu de toutes ses forces, mais il n'ayme pas pour cela Rachel comme Dieu, ny Dieu comme Rachel. Il ayme Dieu comme son Dieu, sur toutes choses, et plus que soy-mesme; il ayme Rachel comme sa femme, sur toutes les autres femmes, et comme luy-mesme. Il ayme Dieu de l'amour absolument et souverainement supresme, et Rachel du supresme amour nuptial. Et l'un des amours n'est point contraire à l'autre, puisque celuy de Rachel ne viole point les privileges et advantages souverains de celuy de Dieu.

De sorte, Theotime, que le prix de l'amour que nous portons à Dieu despend de l'esminence et excellence du motif pour lequel et selon lequel nous l'aymons, en ce que nous l'aymons pour sa souveraine infinie bonté, comme Dieu et selon qu'il est Dieu. Or, une goutte de cest amour vaut mieux, a plus de force, et merite plus d'estime que tous les autres amours qui jamais puissent estre ès cœurs des hommes et parmy les cœurs des anges; car, tandis que cest amour vit, il regne et tient le sceptre sur toutes affections, faysant preferer Dieu en sa volonté, à toutes choses indifferemment, universellement et sans reserve.

CHAPITRE IV.

Des deux degrez de perfection, avec lesquels ce commandement peut estre observé en ceste vie mortelle.

TANDIS que le grand roy Salomon, joüyssant encore de l'esprit divin, composoit le sacré Cantique des cantiques, il avoit, selon la permission de ce tems-là, une grande varieté de dames et damoiselles desdiées à son amour, en diverses conditions et sous differentes qualitez. Car, premierement, il y en avoit une qui estoit uniquement l'unique amye, toute parfaicte, toute rare, comme une singuliere colombe avec laquelle les autres n'entroient point en comparayson, et que pour cela il appella de son nom, Sulamite.

econdement, il en avoit soixante, qui, apres celle-là, tenoient le remier degré d'honneur et d'estime, et qui furent nommées eynes; oultre lesquelles il y en avoit, en troisiesme lieu, encore uatre-vingts dames qui n'estoient voirement pas reynes, mais qui ourtant avoient part au lict royal en qualité d'honnorables et legiimes amyes. Et finalement, il y avoit des jeunes damoiselles sans ombre, reservées à estre mises en la place des precedentes, à esure qu'elles viendroient à deffaillir.

Or, sur l'idée de ce qui se passoit en son palais, il descrivit les iverses perfections des ames, qui, à l'advenir, devoient adorer, ymer et servir le grand roy pacifique Jesus-Christ Nostre Seigneur; ntre lesquelles il y en a qui, estant nouvellement deslivrées de urs pechez, et bien resoluës d'aymer Dieu, sont neantmoins ncore novices, apprentisses, tendres et foibles; si qu'elles ayment oirement la divine suavité, mais avec meslange de tant d'autres ifferentes affections, que leur amour sacré estant encore comme n son enfance, elles ayment avec Nostre Seigneur quantité de hoses superfluës, vaynes et dangereuses. Et comme un phœnix ouvellement esclos de sa cendre, n'ayant encore que des petites lumes fluettes et des poils follets, ne peut fayre que des petits lans, par lesquels il doit estre dit sauter plutost que voler; ainsi es tendres jeunes ames nouvellement nayes dans la cendre de leur enitence, ne peuvent encore pas prendre l'essor et voler au pleyn ir de l'amour sacré, retenuës dans une multitude de mauvaises nclinations et habitudes despravées que les pechez de la vie passée eur ont laissées. Elles sont neantmoins vivantes, animées, emlumées de l'amour, et de l'amour vray, autrement elles n'eussent as quitté le peché; mais amour neantmoins encore foible et jeune, ui environné d'une quantité d'autres amours, ne peut pas prouire tant de fruict, comme il feroit s'il possedoit entierement le œur.

Tel fut l'enfant prodigue, quand, quittant l'infasme compaignie e la garde des pourceaux entre lesquels il avoit vescu, il vint ès ras de son pere, à demy-nud et tout soüillé des ordeures qu'il voit contractées parmy ces vilains animaux. Car qu'est-ce quitter s pourceaux, sinon se retirer des pechez? Et qu'est-ce venir out deschiré, drilleux et infecté, sinon avoir encore l'affection mbarrassée des habitudes et inclinations qui tendent au peché? ais cependant il avoit la vie de l'ame qui est l'amour : et comme n phœnix renayssant de sa cendre, il se treuva nouvellement resuscité : *Il estoit mort*, dit son pere, *et il est revenu à vie* (Luc. 15), est ravivé. Or ces ames sont nommées jeunes filles au Cantique, 'autant qu'ayant senty l'odeur du nom de l'Espoux qui ne respire ue salut et pardon, elles l'ayment d'un amour vray : mais amour ui, comme elles, est en sa tendre jeunesse; d'autant que tout insi que les jeunes fillettes ayment voirement bien leurs espoux, elles en ont, mais ne laissent pas d'aymer grandement les agues et bagatelles, leurs compaignes avec lesquelles elles s'amusent esperduëment à jouer, danser et folastrer, s'entretenant vec les petits oyseaux, petits chiens, escurieux, et autres tels uets : aussi ces ames jeunes et novices ayment, certes, bien

l'Espoux sacré, mais avec une multitude de distractions et divertissemens volontaires : de sorte que l'aymant par-dessus toutes choses, elles ne laissent pas de s'amuser à plusieurs choses qu'elles n'ayment pas selon luy, ains oultre luy, hors de luy et sans luy. Certes, comme les meneus desreglemens en parolles, en gestes, en habicts, en passe-tems, en folastreries, ne sont pas, à proprement parler, contre la volonté de Dieu; aussi ne sont-ils pas selon icelle, ains hors d'icelle et sans icelle.

Mais il y a des ames qui ayant desjà fait quelque progrez en l'amour divin, ont retranché tout l'amour qu'elles avoient aux choses dangereuses, et neantmoins ne laissent pas d'avoir des amours dangereux et superflus, parce qu'elles affectionnent avec excès et par un amour trop tendre et passionné ce que Dieu veut qu'elles ayment. Dieu vouloit qu'Adam aymast tendrement Eve, mais non pas aussi tendrement, que pour luy complayre, il violast l'ordre que sa divine Majesté luy avoit donné. Il n'ayma pas doncques une chose superfluë, ny de soy-mesme dangereuse; mais il l'ayma avec superfluité et dangereusement. L'amour de nos parens, amys, bienfaicteurs est de soy-mesme selon Dieu, mais nous les pouvons aymer excessivement; comme aussi nos vocations, pour spirituelles qu'elles soyent, et nos exercices de pieté (que toutesfois nous devons tant affectionner) peuvent estre aymez desreglement, lorsque l'on les prefere à l'obeyssance et au bien plus universel, ou que l'on les affectionne en qualité de derniere fin, bien qu'ils ne soyent que des moyens et acheminemens à nostre filiale pretention, qui est le divin amour. Et ces ames qui n'ayment rien que ce que Dieu veut qu'elles ayment, mais qui excedent en la façon d'aymer, ayment voirement la divine bonté sur toutes choses, mais non pas en toutes choses : car les choses mesmes qu'il leur est non-seulement permis, mais ordonné d'aymer selon Dieu, elles ne les ayment pas seulement selon Dieu, ains pour des causes et motifs qui ne sont pas, certes, contre Dieu, mais bien hors de Dieu : de sorte qu'elles ressemblent au phœnix, qui, ayant ses premieres plumes, et commençant à se renfoncer, se guinde desjà en pleyn air, mais n'a pourtant pas encore assez de force pour demeurer longuement au vol, dont il descend souvent prendre terre pour s'y reposer. Tel fut le pauvre jeune homme, qui, ayant *observé les commandemens* de Dieu, *dés* son *bas aage* (Matth. 19,) ne desiroit pas les biens d'aultruy! mais il affectionnoit trop tendrement ceux qu'il avoit. C'est pourquoy, quand Nostre Seigneur luy conseilla *de les donner aux pauvres* (*Ibid.*), il devint tout triste et melancholique. Il n'aymoit rien que ce qu'il luy estoit loysible d'aymer, mais il l'aymoit d'un amour superflu et trop serré. Ces ames doncques, Theotime, ayment voirement trop ardemment et avec superfluité; mais elles n'ayment point les superfluitez, ains seulement ce qu'il faut aymer. Et pour cela, elles joüyssent du lict nuptial du Salomon celeste, c'est-à-dire, des unyons, des recüeillemens et des repos amoureux dont il a esté parlé aux livres V et VI; mais elles n'en joüyssent pas en qualité d'espouses, parce que la superfluité avec laquelle elles affectionnent les choses bonnes, fait qu'elles n'entrent pas fort souvent en ces divines unyons de l'Espoux, estant

occupées et diverties pour aymer hors de luy et sans luy ce qu'elles ne doivent aymer qu'en luy et pour luy.

CHAPITRE V.

Des deux autres degrez de plus grande perfection avec lesquels nous pouvons aymer Dieu sur toutes choses.

Or, il y a des autres ames qui n'ayment ny les superfluitez, ny avec superfluité; ains ayment seulement ce que Dieu veut, et comme Dieu veut. Ames heureuses, puisqu'elles ayment Dieu et leurs amys en Dieu, leurs ennemys et pour Dieu. Elles ayment plusieurs choses avec Dieu, mais pas une, sinon en Dieu et pour Dieu; c'est Dieu qu'elles ayment, non-seulement sur toutes choses, mais en toutes choses, et toutes choses en Dieu, semblables au phœnix parfaictement rajeuny et revigoré, que l'on ne void jamais qu'en l'air, ou sur les coupeaux des monts qui sont en l'air. Car, ainsi ces ames n'ayment rien, si ce n'est en Dieu, quoyque toutesfois elles ayment plusieurs choses avec Dieu, et Dieu avec plusieurs choses. Sainct Luc recite que Nostre Seigneur invita à sa suitte un jeune homme qu'il aymoit voirement bien fort (Luc. 9), mais il aymoit encore grandement son pere, pour cela vouloit retourner à luy; et Nostre Seigneur luy retranche ceste superfluité d'amour, et l'excite à un amour plus pur, afin que non-seulement il ayme Nostre Seigneur plus que son pere, mais qu'il n'ayme son pere qu'en Nostre Seigneur : *Laisse aux morts le soin d'ensevelir leurs morts; mais quant à toy (qui a treuvé la vie), va et annonce le royaume de Dieu* (Luc. 10). Et ces ames, comme vous voyez, Theotime, ayant si grande unyon avec l'Espoux, elles meritent bien de participer à son rang, et d'estre reynes comme il est roy, puisqu'elles luy sont toutes desdiées sans division ny separation quelconque, n'aymant rien hors de lu yet sans luy, ains seulement en luy et pour luy.

Mais enfin, au-dessus de toutes ces ames, il y en a une tres-uniquement unique, qui est la reyne des reynes, la plus aymante, la plus aymable, et la plus aymée de toutes les amyes du divin Espoux, qui, non-seulement ayme Dieu sur toutes choses, et en toutes choses, mais n'ayme que Dieu en toutes choses : de sorte qu'elle n'ayme pas plusieurs choses, ains une seule chose qui est Dieu. Et parce que c'est Dieu seul qu'elle ayme, en tout ce qu'elle ayme, elle l'ayme esgalement par tout, selon que le bon playsir d'iceluy le requiert, hors de toutes choses et sans toutes choses. Si ce n'est qu'Esther qu'Assuerus ayme, pourquoy l'aymera-t-il plus lorsqu'elle est parfumée et parée, que lorsqu'elle est en son habict ordinaire? Si ce n'est que mon Sauveur que j'ayme, pourquoy n'aymeray-je pas autant la montaigne de Calvaire que celle de Thabor, puisqu'il est aussi veritablement en l'une qu'en l'autre? Et pourquoy ne diray-je pas aussi cordialement en l'une comme en l'autre : *Il est bon d'estre icy* (Matth. 17)? J'ayme le Sauveur en *Egypte* (*Ibid.* 2), sans aymer l'Egypte? pourquoy ne l'aymeray-je pas au festin de *Simon le lepreux* (*Ibid.* 26), sans aymer le festin? et si je l'ayme entre les *blasphemes* (*Ibid.* 27) qu'on respand sur luy, sans aymer les blas-

phemes, pourquoy ne l'aymeray-je pas parfumé de l'*unguent* (*Ibid.* 26) precieux de Magdelene, sans aymer ny l'unguent ny la senteur? C'est le vray signe que nous n'aymons que Dieu en toutes choses, quand nous l'aymons esgalement en toutes choses, puisque, estant tousjours esgal à soy-mesme, l'inesgalité de nostre amour envers luy ne peut avoir origine que de la consideration de quelque chose qui n'est pas luy. Or, ceste sacrée amante n'ayme non plus son roy avec tout l'univers, que s'il estoit tout seul sans univers; parce que tout ce qui est hors de Dieu, et n'est pas Dieu, ne luy est rien. Ame toute pure, qui n'ayme pas mesme le paradis, sinon parce que l'Espoux y est aymé : mais l'espoux si souverainement aymé en son paradis, que s'il n'y avoit point de paradis à donner il n'en seroit ny moins aymable, ny moins aymé par ceste courageuse amante qui ne sçayt pas aymer le paradis de son Espoux, ains seulement son Espoux de paradis, et qui ne prise pas moins le Calvaire, tandis que son Espoux y est crucifié que le ciel où il est glorifié. Celuy qui pese une des petites boulettes du cœur de saincte Claire de Montefalco, y treuve autant de poids comme il en treuve les pesant toutes trois ensemble. Ainsi le grand amour treuve Dieu autant aymable luy seul, que toutes les creatures avec luy ensemble, d'autant qu'il n'ayme toutes les creatures qu'en Dieu et pour Dieu.

De ces ames si parfaictes, il y en a si peu, que chascune d'elles est appellée *unique de sa mere* qui est la Providence divine. Elle est dite *unique colombe*, qui, pour tout, n'ayme que son colombeau. Elle est nommée *parfaicte* (Cant. 6), parce qu'elle est renduë par amour une mesme chose avec la souveraine perfection, dont elle peut dire, avec une tres-humble verité : *Je ne suis* que *pour mon bien-aymé, et son cœur est tourné devers moy* (*Ibid.* 8).

Or, il n'y a que la tres-Saincte Vierge Nostre Dame, qui soit parfaictement parvenuë à ce degré d'excellence en l'amour de son cher bien-aymé, car elle est une *colombe* si uniquement *unique* en dilection, que toutes les autres estant mises auprez d'elle en parangon, meritent plutost le nom de corneilles que de *colombes*. Mais laissant ceste nonpareille reyne en son incomparable esminence, on a, certes, veu des ames qui se sont tellement treuvées en l'estat de ce pur amour, qu'en comparayson des autres, elles pouvoient tenir rang de reynes, de *colombes uniques*, et de parfaictes amyes de l'espoux. Car, je vous prie, Theotime, que devoit estre celuy qui, de tout son cœur, chantoit à Dieu :

Dans le ciel sinon toy qui me peut estre cher,
Et que veux-je icy-bas sinon te rechercher? (*Ps.* 72).

Et celuy qui s'escrioit : *J'ay estimé toutes choses bouë et fange, afin de m'acquerir Jesus-Christ* (Philip. 3), ne tesmoignoit-il pas qu'il n'aymoit rien hors de son maistre, et qu'il aymoit son maistre hors de toutes choses? Et quel pouvoit estre le sentiment de ce grand amant qui souspiroit toute la nuict : *Mon Dieu est pour moy toutes choses?* Tels furent sainct Augustin, sainct Bernard, les deux sainctes Catherine de Sienne et de Gennes, et plusieurs autres, à l'imitation desquels un chascun peut aspirer à ce divin degré d'amour.

Ames rares et singulieres, qui n'ont plus aucune ressemblance avec les oyseaux de ce monde, non pas mesme avec le phœnix qui est si uniquement rare, ains sont seulement representées par cest oyseau, que, pour son excellente beauté et noblesse, on dit n'estre pas de ce monde, ains du paradis, dont il porte le nom. Car ce bel oyseau desdaignant la terre, ne la tousche jamais, vivant tousjours en l'air : de sorte que, lors mesme qu'il veut se delasser, il ne s'attache aux arbres que par des petits filets auxquels il demeure suspendu en l'air, hors duquel et sans lequel il ne peut ny voler ny reposer. Et de mesme ces grandes ames n'ayment pas, à proprement parler, les creatures en elles-mesmes, ains en leur Createur, et leur Createur en icelles. Que si elles s'attachent par la loy de la charité à quelque creature, ce n'est que pour se reposer en Dieu, unique et finale pretention de leur amour. Si que treuvant Dieu és creatures, et les creatures en Dieu, elles ayment Dieu, et non les creatures, comme ceux qui peschent aux perles, treuvant les perles dans les huistres, n'estiment toutesfois leur pesche que pour les seules perles.

Au demeurant, il n'y eust, comme je pense, jamais creatures mortelle qui aymast l'Espoux celeste de ce seul amour si parfaictement pur, sinon la Vierge qui fut son espouse et mere tout ensemble. Ains au contraire, quant à la prattique de ces quatre differences d'amour, on ne sçauroit gueres vivre qu'on ne passe de l'un à l'autre. Les ames qui, comme jeunes filles, sont encore embarrassées de plusieurs affections vaynes et dangereuses, ne laissent pas d'avoir quelquesfois des sentimens de l'amour plus pur et plus supresme : mais, parce que ce ne sont que des estoiles et esclairs passagers, on ne peut pas dire que ces ames soyent pour cela hors de l'estat des jeunes filles novices et apprentisses. Et de mesme, il arrive quelquesfois aux ames qui sont au rang des uniques et parfaictes amantes qu'elles se demettent et relaschent bien fort, voire mesme jusques à commettre de grandes imperfections et des facheux pechez veniels, comme on void en plusieurs dissensions assez aigres, survenuës entre les grands serviteurs de Dieu, ouy mesme entre quelques-uns des divins Apostres que l'on ne peut nyer estre tombez entre quelques imperfections, par lesquelles la charité n'estoit pas, certes, violée, mais ouy bien toutesfois la ferveur d'icelle. Or, d'autant neantmoins que ces grandes ames aymoient pour l'ordinaire Dieu d'un amour parfaictement pur, on ne doit pas laisser de dire qu'elles ont esté en l'estat de la parfaicte dilection. Car, comme nous voyons que les bons arbres ne produisent jamais aucun fruict veneneux, mais ouy bien du fruict verd ou vereux et taré du guy et de la mousse; ainsi les grands saincts ne produisent jamais aucun peché mortel, mais ouy bien des actions inutiles, mal meures, aspres, rudes et mal assaysonnées : et lors il faut confesser que ces arbres sont fructueux; autrement ils ne seroient pas bons; mais il ne faut pas nyer non plus que quelques-uns de leurs fruicts ne soyent infructueux : car qui nyera que les chatons et le guy des arbres ne soient un fruict infructueux? et qui nyera que les meneuës choleres, et les petits excez de joye, de risée, de vanité et autres telles passions, ne soyent des mouvemens inutiles et illegitimes? Et tou-

tesfois *le juste* en produict *sept fois* (Prov. 24), c'est-à-dire bien souvent

CHAPITRE VI.

Que l'amour de Dieu sur toutes choses est commun à tous les amans.

Y AYANT tant de divers degrez d'amour entre les vrays amans, il n'y a neantmoins qu'un seul commandement d'amour qui oblige generalement et esgalement un chascun d'une toute pareille et totalement esgale obligation, quoyqu'il soit observé differemment et avec une infinie varieté de perfections, n'y ayant peut-estre point d'armes en terre, non plus que d'anges au ciel, qui ayent entre elles une parfaicte esgalité de dilection; puisque, comme une *estoile est differente d'avec l'autre estoile en clarté* (I. Cor. 15), ainsi en sera-t-il parmy les bien-heureux ressuscitez, où chascun chante un cantique de gloire, et reçoit *un nom que nul ne sçayt, sinon celuy qui le reçoit* (Apoc. 2). Mais quel est doncques le degré d'amour auquel le divin commandement nous oblige tous esgalement, universellement, et tousjours?

Ç'a esté un traict de la providence du Sainct-Esprit, qu'en nostre version ordinaire que sa divine majesté a canonizée et sanctifiée par le Concile de Trente, le celeste commandement d'aymer est exprimé par le merite de dilection, plutost que par celuy d'aymer: car, bien que la dilection soit un amour, si est-ce qu'elle n'est pas un simple amour, ains un amour accompaigné de choix et de dilection, ains que la parolle mesme le porte, comme remarque le tres-glorieux sainct Thomas. Car ce commandement nous enjoinct un amour esleu entre mille, comme le *bien-aymé* de cest amour est *requis entre mille* (Cant. 5), ainsi que la bien-aymée Sulamite l'a remarqué au Cantique. C'est l'amour qui doit prevaloir sur tous nos amours et regner sur toutes nos passions. Et c'est ce que Dieu requiert de nous, que, entre tous nos amours le sien soit plus cordial, dominant sur tout nostre cœur; le plus affectionné, occupant toute nostre ame; le plus general, employant toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout nostre esprit, et le plus ferme, exerçant toute nostre force et vigueur. Et parce que, par iceluy, nous choysissons et eslisons Dieu pour le souverain object de nostre esprit, c'est un amour de souveraine eslection, ou une eslection de souverain amour.

Vous sçavez, Theotime, qu'il y a plusieurs especes d'amour: comme, par exemple, il y a un amour paternel, filial, fraternel, nuptial, de societé, d'obligation, de despendance, et cent autres, qui tous sont differens en excellence, et tellement proportionnez à leurs objects, qu'on ne peut bonnement les addresser ou approprier aux autres. Qui aymeroit son pere d'un amour seulement fraternel, certes, il ne l'aymeroit pas assez; qui aymeroit sa femme seulement comme son pere, il ne l'aymeroit pas convenablement; qui aymeroit son laquais d'un amour filial, commettroit une impertinence. L'amour est comme l'honneur: tout ainsi que les honneurs se diversifient selon la varieté des excellences pour lesquelles on hon-

nore, aussi les amours sont differens selon la diversité des bontez pour lesquelles on ayme. Le souverain honneur appartient à la souveraine excellence, et le souverain amour à la souveraine bonté. L'amour de Dieu est l'amour sans pair, parce que la bonté de Dieu est la bonté nonpareille. *Escoute, Israël; ton Dieu, il est seul Seigneur, et partant tu l'aymeras de tout ton cœur, de toute ton ame, de tout ton entendement, et de toute ta force* (Deut. 6). Parce que Dieu est seul Seigneur, et que sa bonté est infinyment eminente au-dessus de toute bonté, il le faut aymer d'un amour relevé, excellent, et puissant au-dessus de toute comparayson. C'est ceste supresme dilection qui met Dieu en telle estime dedans nos ames, et fait que nous prisons si hautement le bien de luy estre aggreables, que nous le preferons et affectionnons sur toutes choses. Or, ne voyez-vous pas, Theotime, que quiconque ayme Dieu de ceste sorte, il a toute son ame et toute sa force desdiée à Dieu, puisque tousjours et à jamais, en toutes occurrences, il preferera la bonne grace de Dieu à toutes choses, et sera tousjours prest de quitter tout l'univers pour conserver l'amour qu'il doit à la divine bonté? Et c'est en somme l'amour d'excellence, ou l'excellence de l'amour qui est commandé à tous les mortels en general, et à chascun d'iceux en particulier, dés lors qu'ils ont le franc usage de rayson : amour suffisant pour un chascun, et necessaire à tous pour estre sauvez.

CHAPITRE VII.

Esclaircissement du chapitre precedent.

On ne cognoist pas tousjours clairement ny jamais tout à fait certainement, au moins d'une certitude de foy, si on a le vray amour de Dieu requis pour estre sauvé : mais on ne laisse pas pourtant d'en avoir plusieurs marques, entre lesquelles la plus asseurée et presque infaillible paroist, quand quelque grand amour des creatures s'oppose aux desseins de l'amour de Dieu. Car alors, si l'amour divin est en l'ame, il fait paroistre la grandeur du credit et de l'authorité qu'il a sur la volonté, monstrant par effect que nonseulement il n'a point de maistre, mais que mesme il n'a point de compaignon; reprimant et renversant tout ce qui le contrarie, et se faysant obeyr en ses intentions. Qnand la mal-heureuse troupe des esprits diaboliques s'estant revoltée contre son Createur, voulut attirer à sa faction la saincte compaignie des esprits bien-heureux, le glorieux sainct Michel animant ses compaignons à la fidellité qu'ils devoient à leur Dieu, crioit à haute voix (mais d'une façon angelique) parmy la celeste Hierusalem : *Qui est comme Dieu?* Et par ce mot, il renversa le felon Lucifer avec sa suitte, qui se vouloit esgaler à la divine Majesté; et de là, comme on dit, le nom fut imposé à sainct Michel, puisque Michel ne veut dire autre chose sinon, *Qui est comme Dieu?* Et, lorsque les amours des choses creées veulent tirer nos esprits à leur party pour nous rendre desobeyssans à la divine Majesté, si le grand amour divin se treuve en l'ame, il fait teste comme un autre sainct Michel, et asseure les puissances et

force, de l'ame au service de Dieu, par ce mot de fermeté, *Qui est comme Dieu?* Quelle bonté y a-t-il és creatures, qui doive attirer le cœur humain à se rebeller contre la souveraine bonté de son Dieu.

Lorsque le sainct et brave gentil-homme Joseph cogneut que l'amour de sa maistresse tendoit à la ruyne de celuy qu'il devoit à son maistre : Ah! dit-il, Dieu m'en garde de violer le respect que je doy à mon maistre, qui se confie tant en moy! *Comment doncques pourray-je perpetrer ce crime, et pecher contre mon Dieu* (Gen. 39)? Tenez, Theotime, voylà trois amours dans le cœur de l'aymable Joseph; car il ayme sa dame, son maistre et son Dieu : mais lorsque celuy de sa dame s'oppose à celuy de son maistre, il le quitte tout court et s'enfuyt, comme il eust aussi quitté celuy de son maistre, s'il eust esté contraire à celuy de son Dieu. Entre tous les amours, celuy de Dieu doit estre tellement preferé, qu'on soit disposé à les quitter tous pour celuy-cy seul.

Saraï donna sa servante Agar à son mary Abraham, selon l'usage legitime de ce tems-là : mais Agar *estant devenuë mere, mesprisa* grandement sa *dame* Saraï (Gen. 16). Jusques à cela, on n'eust presque sçeu discerner quel estoit le plus grand amour en Abraham. ou celuy qu'il portoit à Saraï, ou celuy qu'il avoit pour Agar; car il en usoit avec Agar comme avec Saraï, et de plus Agar avoit l'advantage de la fertilité. Mais quand ce vint à mettre ces deux amours en comparayson, le bon Abraham fit bien voir lequel estoit. le plus fort. Car Saraï ne luy eust pas plustost remonstré que Agar la mesprisoit, qu'il luy respondit : *Agar, ta chambriere, est en ta puissance, fais-en comme tu voudras* (*Ibid.*). Si que Saraï *affligea* dès-lors tellement ceste pauvre Agar, qu'elle fuct contraincte de se retirer. La divine dilection veut bien que nous ayons des autres amours, et souvent on ne sçauroit discerner quel est le principal amour de nostre cœur; car ce cœur humain tire maintesfois tres-affectionnement dans le lict de sa complaysance l'amour des creatures : ains il arrive souvent qu'il multiplie beaucoup plus les actes de son affection envers la creature, que ceux de la dilection envers son Createur, et la sacrée dilection toutesfois ne laisse pas d'exceller au-dessus de tous les autres amours, ainsi que les evenemens font voir, quand la creature s'oppose au Createur : car alors nous prenons le party de la dilection sacrée, et luy sousmettons toutes nos autres affections.

Il y a souvent difference, és choses sacrées, entre la grandeur et la bonté. Une des perles de Cleopatre valoit mieux que le plus haut de nos rochers; mais celuy-ci est bien grand, l'un a plus de grandeur, l'autre plus de valeur. On demande quelle est la plus excellente gloire d'un prince, ou celle qu'il acquiert en la guerre par les armes, ou celle qu'il merite en la paix par la justice : et il me semble que la gloire militaire est plus grande, et l'autre est meilleure, ainsi qu'entre les instrumens, les tambours et trompettes font plus de bruict, mais les luths et les espinettes font plus de melodie; le son des uns est plus fort, et l'autre plus suave et spirituel. Une once de bausme ne repandra pas tant d'odeur qu'une livre d'huile d'aspic; mais la senteur du bausme sera tousjours meilleure et plus aymable.

Il est vray, Theotime, vous verrez une mere tellement embesongnée de son enfant, qu'il semble qu'elle n'ayt aucun autre amour que celuy-là; elle n'a plus d'yeux que pour le voir, plus de bouche que pour le bayser, plus de poictrine que pour l'allaicter, ni plus de soing que pour l'eslever, et semble que le mary ne luy soit plus rien au prix de cest enfant. Mais s'il falloit venir au choix de perdre l'un ou l'autre, on verroit bien qu'elle estime plus le mary, et que, si bien l'amour de l'enfant estoit le plus tendre, le plus pressant, le plus passionné, l'autre neantmoins estoit le plus excellent, le plus fort, le meilleur. Ainsi, quand un cœur ayme Dieu en consideration de son infinie bonté, pour peu qu'il ayt de ceste excellente dilection, il preferera la volonté de Dieu à toutes choses, et en toutes les occasions qui se presenteront, il quittera tout pour se conserver en la grace de la souveraine bonté, sans que chose quelconque l'en puisse separer : de sorte qu'encore que ce divin amour ne presse ny n'attendrisse tousjours pas tant le cœur comme les autres amours ; si est-ce que és occurrences il fait des actions si relevées et excellentes, qu'une seule vaut mieux que dix millions d'autres. Les lapines ont une fertilité incomparable, les elephantes ne font jamais qu'un elephanteau ; mais ce seul elephanteau vaut mieux que tous les lapins du monde. Les amours que l'on a pour les creatures, foisonnent bien souvent en multitude de productions; mais quand l'amour sacré fait son œuvre, il le fait si eminent qu'il surpasse tout, car il fait preferer Dieu à toutes choses sans reserve.

CHAPITRE VIII.

Histoire memorable pour fayre bien concevoir en quoy gist la force et excellence de l'amour sacré.

O MON cher Theotime, que la force de cest amour de Dieu sur toutes choses doit doncques avoir une grande estenduë! Il doit surpasser toutes les affections, vaincre toutes les difficultez, et preferer l'honneur de la bienveuillance de Dieu à toutes choses : mais je dy *à toutes choses*, absolument, sans exception ny reserve quelconque; et dy ainsi avec un grand soing, parce qu'il se treuve des personnes qui quitteroient courageusement les biens, l'honneur, et la vie propre, pour Nostre Seigneur, lesquelles neantmoins ne quitteroient pas pour luy quelque autre chose de beaucoup moindre consideration.

Du tems des empereurs Valerianus et Gallus, il y avoit à Antioche un prestre nommé Saprice, et un homme seculier nommé Nicephore, lesquels, à rayson de l'extresme et longue amytié qu'ils avoient euë ensemble, estoient estimez freres, et neantmoins il advint qu'enfin, pour je ne sçay quel subjet, ceste amytié deffaillit, et, selon la coustume, elle fust suivie d'une hayne encore plus ardente, laquelle regna quelque temps entre eux, jusques à ce que Nicephore, recognoissant sa faute, fit trois divers essays de se reconcilier avec Saprice, auquel, tantost par les uns, tantost par les autres de leurs amys communs, il faysoit porter de sa part toutes les parolles de satisfaction et de sousmission qu'on pouvoit desirer.

Mais Saprice, implyable à ses semonces, refusa tousjours la reconciliation avec autant de fierté comme Nicephore la demandoit avec beaucoup d'humilité; de maniere qu'enfin le pauvre Nicephore estimant que, si Saprice le voyoit prosterné devant luy, et requerant le pardon, il en seroit plus vivement touschè; il le va treuver chez luy, et se jettant courageusement à ses pieds : Mon pere, luy dit-il, hé! pardonnez-moy, je vous supplie, pour l'amour de Nostre Seigneur. Mais ceste humilité fut mesprisée et rejettée comme les precedentes.

Cependant voylà une aspre persecution qui s'esleve contre les chrestiens, en laquelle Saprice, entre autres, estant apprehendé, fit merveilles à souffrir mille et mille tourmens pour la confession de la foy, et specialement lorsqu'il fut roulé et agité tres-rudement dans un instrument fait expres, à guise de la vis d'un pressoir, sans que jamais il perdit sa constance, dont le gouverneur d'Antioche estant extresmement irrité, il le condamna à la mort : ensuitte de quoy il fut tiré hors de la prison en public pour estre mené au lieu où il devoit recevoir la glorieuse couronne du martyre. Ce que Nicephore n'eut pas plustost apperceu, que soudain il accourut, et ayant rencontré son Saprice, se prosternant en terre : Helas! crioit-il à haute voix, ô martyr de Jesus-Christ, pardonnez-moy; car je vous ay offensé. De quoy Saprice ne tenant compte, le pauvre Nicephore gagna vistement le devant par une autre rue, vint derechef en mesme humilité, le conjurant de luy pardonner en ces termes : O martyr de Jesus-Christ, pardonnez l'offense que je vous ay faite comme homme que je suis, subjet à faillir; car, voylà que desormais une couronne vous est donnée par Nostre Seigneur que vous n'avez point renyé; ains avez confessé son sainct nom devant plusieurs tesmoins. Mais Saprice continuant en sa fierté, ne luy respondit pas un seul mot; ains les bourreaux seulement, admirant la perseverance de Nicephore : Oncques, luy dirent-ils, nous ne vismes un si grand fol; cest homme va mourir tout maintenant, qu'as-tu besoin de son pardon? A quoy respondant Nicephore : Vous ne sçavez pas, dit-il, ce que je demande au confesseur de Jesus-Christ, mais Dieu le sçayt.

Or, tandis, Saprice arriva au lieu du supplice, où Nicephore derechef s'estant jetté en terre devant luy : Je vous supplie, faysoit-il, ô martyr de Jesus-Christ, de me vouloir pardonner; car il est escrit : *Demandez, et il vous sera octroyé* (Matth. 7) : parolles lesquelles ne surent oncques fleschir le cœur felon et rebelle du miserable Saprice, qui, refusant obstinement de fayre misericorde à son prochain, fut aussi, par le juste jugement de Dieu, privé de la tres-glorieuse palme du martyre : car les bourreaux luy commandant de se mettre à genoüilx; afin de luy trancher la teste, il commença à perdre courage, et de capituler avec eux, jusques à leur fayre en fin finale ceste deplorable et honteuse sousmission : Hé! de grace, ne me coupez pas la teste, je m'en vay fayre ce que les empereurs ordonnent, et sacrifier aux idoles. Ce que oyant le pauvre Nicephore, la larme à l'œil, il se print à crier : Ah! mon cher frere, ne veüillez pas, je vous prie, ne veüillez pas transgresser la loy, et renyer Jesus-Christ; ne le quittez pas, je vous supplie, et ne

perdez pas la celeste couronne que vous avez acquise par tant de travaux et de tourmens. Mais helas! ce lamentable prestre, venant à l'autel du martyre pour y consacrer sa vie à Dieu eternel, ne s'estoit pas souvenu de ce que le prince des martyrs avoit dit : *Si tu apportes ton offrande à l'autel, et tu te ressouviens, y estant, que ton frere a quelque chose contre toy, laisse là ton offrande, et va premierement te reconcilier à ton frere, et alors revenant tu presenteras ton oblation* (Matth. 5). C'est pourquoy Dieu repoussa son present, et retira sa misericorde de luy, permit que non-seulement il perdist le souverain bonheur du martyre, mais qu'encore il se precipitast au malheur de l'idolastrie, tandis que l'humble et doulx Nicephore, voyant ceste couronne du martyre vacante par l'apostasie de l'endurcy Saprice, tousché d'une excellente et extraordinaire inspiration, se pousse hardyment pour l'obtenir, disant aux archers et bourreaux : Je suis, mes amys, je suis, en verité, chrestien, et croy en Jesus-Christ que cestuy-cy a renyé; mettez-moy doncques, je vous prie, en sa place, et tranchez-moy la teste. De quoy les archers s'estonnant infinyment, ils en porterent la nouvelle au gouverneur, qui ordonna que Saprice fust mis en liberté, et Nicephore fust supplicié. Et cela advint le 9 febvrier environ l'an 260 de nostre salut, ainsi que recitent Metaphraste et Surius. Histoire effroyable et digne d'estre grandement pesée pour le subjet dont nous parlons. Car avez-vous veu, mon cher Theotime, ce courageux Saprice, comme il estoit hardy et ardent à maintenir la foy, comme il souffre mille tourmens, comme il est immobile et ferme en la confession du nom du Sauveur, tandis qu'on le roule et fracasse dans cest instrument fait à mode de vis, et comme il est tout prest de recevoir le coup de la mort pour accomplir le poinct le plus esminent de la loy divine, preferant l'honneur de Dieu à sa propre vie, et neantmoins, parce que d'ailleurs il prefera à la volonté divine la satisfaction que son cruel courage prend en la hayne de Nicephore, il demeure court en sa course; et lorsqu'il est sur le poinct d'acconsuivre et gaigner le prix de la gloire par le martyre, il s'abbat mal-heureusement, et se rompt le col, donnant de la teste dans l'idolastrie.

Il est donc vray, mon Theotime, que ce ne nous est pas assez d'aymer Dieu plus que nostre propre vie, si nous ne l'aymons generalement, absolument, et sans exception quelconque, plus que tout ce que nous affectionnons ou pouvons affectionner. Mais, ce me direz-vous, Nostre Seigneur n'a-t-il pas assigné l'extresmité de l'amour qu'on peut avoir pour luy, quand il dit, que *plus grande charité ne peut-on avoir que d'exposer sa vie pour ses amys* (Joan. 15)? Il est, certes, vray, Theotime, qu'entre les particuliers actes et tesmoignages de l'amour divin, il n'y en a point de si grand que de subir la mort pour la gloire de Dieu. Neantmoins il est vray aussi que ce n'est qu'un seul acte et un seul tesmoignage qui est voirement le chef-d'œuvre de la charité, mais oultre lequel il y en a aussi plusieurs autres que la charité requiert de nous, et les requiert d'autant plus ardemment et fortement, que ce sont des actes plus aysez, plus communs, et ordinaires à tous les amans, et plus generalement necessaires à la conservation de l'amour sacré.

O miserable Saprice! oseriez-vous bien dire que vous aymiez Dieu comme il faut aymer Dieu, puisque vous ne preferiez pas sa volonté à la passion de la hayne et rancune que vous aviez contre le pauvre Nicephore? Vouloir mourir pour Dieu, c'est le plus grand, mais non pas, certes, le seul acte de la dilection que nous devons à Dieu : et vouloir ce seul acte, en rejettant les autres, ce n'est pas charité, c'est vanité. La charité n'est point bigearre; et toutesfois elle le seroit extresmement, si, voulant playre au bien-aymé ès choses d'extresme difficulté, elle permettoit qu'on luy despleust ès choses plus faciles. Comme peut vouloir mourir pour Dieu celuy qui ne veut pas vivre selon Dieu?

Un esprit bien reglé ayant volonté de subir la mort pour un amy, subiroit sans doubte toute autre chose, puisque celuy-là doit avoir tout mesprisé, qui auparavant a mesprisé la mort. Mais l'esprit humain est foible, inconstant et bigearre; c'est pourquoy quelquesfois les hommes choysissent plutost de mourir que de subir d'autres peynes beaucoup plus legeres, et donnent volontiers leur vie pour des satisfactions extresmement nyaises, pueriles et vaynes. Agrippine, ayant apprins que l'enfant qu'elle portoit seroit voirement empereur, mais qu'il la feroit par apres mourir : Qu'il me tuë, dit-elle, pourveu qu'il regne. Voyez, je vous prie, le desordre de ce cœur follement maternel; elle prefere la dignité de son fils à sa vie. Caton et Cleopatre aymerent mieux souffrir la mort que de voir le contentement et la gloire de leurs ennemys en leur prinse; et Lucrece choysit de se donner impiteusement la mort, plutost que de supporter injustement la honte d'un fait auquel, ce semble, elle n'avoit point de coulpe. Combien y a-t-il de gens qui mourroient volontiers pour leurs amys, qui neantmoins ne voudroient pas vivre en leur service, et obeyr à leurs autres volontés! Tel expose sa vie, qui n'exposeroit pas sa bourse. Et quoyqu'il s'en treuve plusieurs qui, pour la deffense de l'amy, engagent leur vie, il ne s'en treuve qu'un en un siecle qui voulust engager sa liberté ou perdre une once de la plus vayne et inutile resputation ou renommée du monde, pour qui que ce soit.

CHAPITRE IX.

Confirmation de ce qui a esté dit par une comparayson notable.

Vous sçavez, Theotime, quelle fut l'affection de Jacob pour sa Rachel. Et que ne fit-il pas, pour en tesmoigner la grandeur, la force, et la fidellité, dés-lors qu'il l'eut saluëe aupres du puits de l'abbreuvoir (Gen. 29)? Car jamais oncques plus il ne cessa de l'aymer; et pour l'avoir en maryage, il servit avec une ardeur nonpareille sept ans entiers (*Ibid.*), luy estant encore advis que ce ne fust rien, tant l'amour adoulcissoit les travaux qu'il supportoit pour ceste bien-aymée, de laquelle estant apres frustré, il servit encore derechef sept ans durant pour l'obtenir, tant il estoit constant, loyal, et courageux en sa dilection. Puis enfin l'ayant obtenuë, il nesgligea toutes autres affections, ne tenant mesme presque aucun compte du devoir qu'il avoit à Lia, sa premiere espouse,

femme de grand merite, et bien digne d'estre cherie, et du mespris de laquelle Dieu mesme eut compassion, tant il estoit remarquable (Gen. 29).

Or, apres tout cela, qui suffisoit pour assubjettir la plus fiere fille du monde à l'amour d'un amant si fidelle, c'est une honte, certes, de voir la foiblesse que Rachel fit paroistre en l'affection qu'elle avoit pour Jacob. La pauvre Lia n'avoit plus aucun lyen d'amour avec Jacob que celuy de sa fertilité, par laquelle elle luy avoit donné quatre enfans masles, le premier desquels nommé Ruben, estant allé aux champs en tems de moisson, il y treuva des mandragores, lesquelles il cueillit, et dont par apres, estant de retour au logis, il fit present à sa mere (Gen. 30). Ce que voyant Rachel: *Faites-moy part*, dit-elle à Lia, *je vous prie, ma sœur, des mandragores que vostre fils vous a données. Mais vous semble-t-il*, respondit Lia, *que ce soit peu d'advantage pour vous de m'avoir ravy mon mary, si vous n'avez encore les mandragores de mon enfant? Or sus*, respliqua Rachel, *donnez-moy doncques les mandragores, et qu'en eschange mon mary soit avec vous ceste nuict* (Gen. 30). La condition fut acceptée. Et comme Jacob revenoit des champs sur le soir, Lia luy alla au devant, et puis toute comblée de joye: Ce sera ce soir, lui dit-elle, mon cher seigneur, mon amy, que vous serez pour moy: car j'ay acquis ce bonheur par le moyen des mandragores de mon enfant; et sur cela luy fit le recit de la convention passée entre elle et sa sœur. Mais Jacob, que l'on sçache, ne sonna mot quelconque, estonné, comme je pense, et saysy de cœur, entendant l'imbecillité et l'inconstance de Rachel, qui, pour si peu de chose, avoit cedé à sa sœur l'honneur et la doulceur de sa presence.

Et toutesfois revenant à nous, ô vray Dieu, combien de fois faysons-nous des eslections infinyment plus honteuses et miserables? le grand sainct Augustin print un jour playsir de voir et contempler à loysir des mandragores, pour mieux pouvoir discerner la cause pour laquelle Rachel les avoit si ardemment desirées; et il treuva qu'elles estoient voirement belles à la vuë et d'aggreable senteur, mais du tout insipides et sans goust. Or, Pline raconte que, quand les chirurgiens en presentent le jus à boire à ceux sur lesquels ils veulent fayre quelque incision, afin de leur rendre le coup insensible, il arrive maintesfois que la seule odeur fait l'operation, et endort suffisamment les patiens. C'est pourquoy la mandragore est une plante charmeresse, qui enchante les yeux, les douleurs, les regrez, et toutes les passions par le sommeil. Au reste, qui en prend trop longuement l'odeur, en devient muet; et qui en boit largement, meurt sans remede.

Theotime, les pompes, richesses, et delectations mondaines, peuvent-elles mieux estre representées? Elles ont une apparence attrayante: mais qui mord dans ces pompes, c'est-à-dire, qui sonde leur nature, n'y treuve ny goust ny contentement. Neantmoins elles charment et endorment à la vanité de leur odeur; et la renommée que les enfans du monde leur donnent, estourdit et assomme ceux qui s'y amusent trop attentivement, ou qui les prennent trop abondamment. Or, c'est pour de telles mandragores, chymeres, et phan-

tosmes de contentemens, que nous quittons les amours de l'Espoux celeste. Et comment doncques pouvons-nous dire que nous l'aymions sur toutes choses, puisque nous preferons à sa grace de si chetives vanitez!

N'est-ce pas une lamentable merveille de voir David si grand à surmonter la hayne, si courageux à pardonner l'injure, estre neantmoins si furieusement injurieux en l'amour, que, non content de posseder justement une grande multitude de femmes, il va iniquement usurper et ravir celle du pauvre Urie (II. Reg. 11); et, par une lascheté insupportable, afin de prendre plus à soy l'amour de la femme, il donne cruellement la mort au mary? Qui n'admirera le cœur de sainct Pierre, si hardy entre les soldats armés, que luy seul de toute la troupe de son Maistre met le fer au poing et frappe; puis, peu apres est si coüard entre les femmes, qu'à la seule parolle d'une servante il renye et deteste son Maistre (Matth. 26)? Et comme peut-on treuver si estrange que Rachel quittast son Jacob pour des pommes de mandragores, puisque Adam et Eve quitterent bien la grace pour une pomme qu'un serpent leur offre à manger (Gen. 3)?

En somme, Theotime, je vous dy ce mot digne d'estre noté. Les heretiques sont heretiques et en portent le nom, parce que, entre les articles de la foy, ils choysissent à leur goust et à leur gré ceux que bon leur semble pour les croire, rejettant les autres et les desadvoüant. Et les catholiques sont catholiques, parce que, sans choix ny eslection quelconque, ils embrassent avec esgale fermeté, et sans exception, toute la foy de l'Eglise. Or, il en est de mesme és articles de la charité. C'est heresie en la dilection sacrée, de fayre choix entre les commandemens de Dieu, pour en vouloir prattiquer les uns, et violer les autres. Celuy qui a dit : *Tu ne seras point luxurieux*, a dit aussi : *Tu ne tueras point. Que si tu ne commets point la luxure, mais tu commets homicide* (Jac. 2), ce n'est doncques pas pour l'amour de Dieu que tu n'es pas luxurieux, ains c'est par quelque autre motif qui te fait choysir ce commandement plutost que l'autre; choix qui fait l'heresie en matiere de charité. Si quelqu'un me disoit qu'il ne me veut pas couper un bras pour l'amour qu'il me porte, et neantmoins me venoit arracher un œil ou me rompre la teste, ou me percer le corps de part en part : Hé! ce dirois-je, comme me dites-vous que c'est par amour que vous ne me coupez pas un bras, puisque vous m'arrachez un œil qui ne m'est pas moins precieux, ou que vous me donnez vostre espée à travers le corps, qui m'est encore plus dangereux? C'est une vraye maxime, que le bien provient d'une cause vrayement entiere, et le mal de chaque deffaut. Pour fayre un acte de vraye charité, il faut qu'il procede d'un amour entier, general et universel, qui s'estende à tous les commandemens divins. Que si nous manquons d'amour en un seul commandement, nostre amour n'est plus entier ny universel; et le cœur dans lequel il est, ne peut estre dit vrayement amant, ny par consequent vrayement bon.

CHAPITRE X.

Comme nous devons aymer la divine Bonté souverainement plus que nous-mesmes.

Aristote a eu rayson de dire que le bien est voirement aymable, mais à un chascun principalement son bien propre; de sorte que l'amour que nous avons envers aultruy provient de celuy que nous avons envers nous-mesmes. Car comme pouvoit dire autre chose un philosophe qui, non-seulement n'ayma pas Dieu, mais ne parla mesme presque jamais de l'amour de Dieu? Amour de Dieu neantmoins qui precede tout amour de nous-mesmes, voire selon l'inclination naturelle de nostre volonté, ainsi que j'ay desclaré au premier livre.

La volonté, certes, est tellement desdiée, et, s'il faut ainsi dire, elle est tellement consacrée à la bonté, que si une bonté infinie luy est monstrée clairement, il est impossible, sans miracle, qu'elle ne l'ayme souverainement. Ainsi les bien-heureux sont ravis et necessitez, quoyque non forcez d'aymer Dieu, duquel ils voyent clairement la souveraine beauté : ce que l'Escriture monstre assez, quand elle compare le contentement qui comble les cœurs, de ces glorieux habitans de la Hierusalem celeste à un torrent et *fleuve impetueux* (Ps. 45), duquel on ne peut empescher les ondes qu'elles ne s'espanchent sur les plaines qu'elles rencontrent.

Mais en ceste vie mortelle, Theotime, nous ne sommes pas necessitez de l'aymer si souverainement, d'autant que nous ne le cognoissons pas si clairement. Au ciel, où nous le verrons face à face, nous l'aymerons cœur à cœur; c'est-à-dire, comme nous verrons tous, un chascun selon sa mesure, l'infinité de sa beauté d'une vuë souverainement claire, aussi serons-nous ravis en l'amour de son infinie bonté d'un ravissement souverainement fort, auquel nous ne voudrons ny ne pourrons vouloir fayre jamais aucune resistance. Mais ici-bas, en terre, où nous ne voyons pas ceste souveraine bonté en sa beauté, ains l'entrevoyons seulement entre nos obscuritez, nous sommes à la verité inclinez et allechez, mais non pas necessitez de l'aymer plus que nous-mesmes; ains plutost au contraire, quoyque nous ayons ceste saincte inclination naturelle d'aymer la Divinité sur toutes choses, nous n'avons pas neantmoins la force de la prattiquer si ceste mesme Divinité ne respand surnaturellement dans nos cœurs sa tres-saincte charité.

Or, il est vray pourtant que, comme la claire vuë de la Divinité produict infailliblement la necessité de l'aymer plus que nous-mesmes, aussi l'entrevuë, c'est-à-dire la cognoissance naturelle de la Divinité, produict infailliblement l'inclination et tendresse à l'aymer plus que nous-mesmes. Hé ! de grace, Theotime, la volonté toute destinée à l'amour du bien, comme en pourroit-elle tant soit peu cognoistre un souverain, sans estre de mesme tant soit peu inclinée à l'aymer souverainement? Entre tous les biens qui ne sont pas infinis, nostre volonté preferera tousjours en son amour celuy qui luy est plus proche, et surtout le sien propre; mais il y a si peu de proportion entre l'infiny, et le finy, que nostre volonté qui co-

gnoist un bien infiny, est sans doubte esbranlée, inclinée, et incitée de preferer l'amytié de l'abysme de ceste bonté infinie à toute sorte d'autre amour, et à celuy-là encore de nous-mesmes.

Mais surtout ceste inclination est forte, parce que nous sommes plus en Dieu qu'en nous-mesmes, nous vivons plus en luy qu'en nous, et sommes tellement de luy, par luy, pour luy, et à luy, que nous ne sçaurions, de sens rassis, penser ce que nous luy sommes et ce qu'il nous est, que nous ne soyons forcez de crier : Je suis vostre, Seigneur, et ne doit estre qu'à vous; mon ame est vostre, et ne doit vivre que par vous; ma volonté est vostre, et ne doit aymer que pour vous; mon amour est vostre, et ne doit tendre qu'en vous. Je vous doy aymer comme mon premier principe, puisque je suis de vous, je vous doy aymer comme ma fin et mon repos, puisque je suis pour vous; je vous doy aymer plus que mon estre, puisque mon estre subsiste par vous; je vous doy aymer plus que moy-mesme, puisque je suis tout à vous et en vous.

Que s'il y avoit ou pouvoit avoir quelque souveraine bonté de laquelle nous fussions independans, pourveu que nous peussions nous unyr à elle par amour, encore serions-nous incitez à l'aymer plus que nous-mesmes, puisque l'infinité de sa suavité seroit tousjours souverainement plus forte pour attirer nostre volonté à son amour, que toutes les autres bontez, et mesme que la nostre propre.

Mais si, par imagination de chose impossible, il y avoit une infinie bonté à laquelle nous n'eussions nulle sorte d'appartenance, et avec laquelle nous ne peussions avoir aucune unyon ny communication, nous l'estimerions certes plus que nous-mesmes : car nous cognoistrions qu'estant infinie, elle seroit plus estimable et aymable que nous; et par consequent nous pourrions fayre des simples souhaicts de la pouvoir aymer. Mais, à proprement parler, nous ne l'aymerions pas, puisque l'amour regarde l'unyon; et beaucoup moins pourrions-nous avoir la charité envers elle, puisque la charité est une amytié; et l'amytié ne peut estre que reciprocque, ayant pour fondement la communication, et pour fin l'unyon. Ce que je dy ainsi pour certains esprits chymeriques et vayns, qui, sur des imaginations impertinentes, roulent bien souvent des discours melancholiques qui les affligent grandement. Mais quant à nous, Theotime, mon cher amy, nous voyons bien que nous ne pouvons pas estre vrays hommes sans avoir inclination d'aymer Dieu plus que nous-mesmes, ny vrays chrestiens sans prattiquer ceste inclination. Aymons plus que nous-mesmes celuy qui est plus que tout, et plus que nous-mesmes. *Amen* : il est vray.

CHAPITRE XI.

Comme la tres-saincte charité produict l'amour du prochain.

Comme Dieu *crea l'homme à son imaige et semblance* (Gen. 1), aussi a-t-il ordonné un amour pour l'homme à l'imaige et semblance de l'amour qui est deu à sa divinité. *Tu aymeras*, dit-il, *le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur : c'est le premier et le plus grand commandement. Or, le second est semblable à iceluy : Tu*

aymeras ton prochain comme toy-mesme (Matth. 22). Pourquoy aymons-nous Dieu, Theotime? La cause pour laquelle on ayme Dieu, dit sainct Bernard, c'est Dieu mesme : comme s'il disoit que nous aymons Dieu, parce qu'il est la tres-souveraine et tres-infinie bonté. Pourquoy nous aymons-nous nous-mesmes en charité? Certes, c'est parce que nous sommes l'imaige et semblance de Dieu. Et puisque les hommes ont ceste mesme dignité, nous les aymons aussi comme nous-mesmes, c'est-à-dire, en qualité de tres-sainctes et vivantes imaiges de la Divinité. Car, c'est en ceste qualité-là, Theotime, que nous appartenons à Dieu d'une si estroicte allyance et d'une si aymable despendance, qu'il ne fait nulle difficulté de se dire nostre Pere, et nous nommer ses enfans. C'est en ceste qualité que nous sommes capables d'estre unis à sa divine essence par la joüyssance de sa souveraine bonté et felicité; c'est en ceste qualité que nous recevons sa grace, et que nos esprits sont associez au sien tres-sainct, rendus, par maniere de dire, participans de sa divine nature, comme dit sainct Pierre (II. Petr. 1). Et c'est doncques ainsi que la mesme charité, qui produict les actes de l'amour de Dieu produict quant et quant ceux de l'amour du prochain. Et tout ainsi que Jacob vid qu'une mesme eschelle touschoit le ciel et la terre, servant esgalement aux anges pour descendre comme pour monter (Gen. 28), nous sçavons aussi qu'une mesme dilection s'estend à cherir Dieu et le prochain, nous relevant à l'unyon de nostre esprit avec Dieu, et nous ramenant à l'amoureuse société des prochains. En sorte toutesfois que nous aymons le prochain en tant qu'il est à l'imaige et semblance de Dieu, creé pour communiquer avec la divine Bonté, participer à sa grace, et joüyr de sa gloire.

Theotime, aymer le prochain par charité, c'est aymer Dieu en l'homme, ou l'homme en Dieu, c'est cherir Dieu seul pour l'amour de luy-mesme, et la creature pour l'amour d'iceluy. Le jeune Tobie, accompaigné de l'ange Raphaël, ayant abordé Raguël, son parent, auquel, neantmoins, il estoit incogneu, Raguël ne l'eust pas plustost *regardé,* dit l'Escriture, que, se retournant devers Anne, sa femme : *Tenez,* dit-il, *voyez combien ce jeune homme est semblable à mon cousin!* Et ayant dit cela, il les interrogea : *D'où estes-vous, jeunes gens, mes chers freres?* A quoy ils respondirent : *Nous sommes de la tribu de Nephthalie, de la captivité de Ninive.* Et il leur dit : *Cognoissez-vous Tobie, mon frere? Ouy, nous le cognoissons*, dirent-ils. Et Raguël s'estant mis à dire beaucoup de bien d'iceluy, l'ange luy dit : *Tobie duquel vous vous enquerez, il est propre pere de celuy-cy.* Lors Raguël s'advança, et le baysant avec beaucoup de larmes, et pleurant sur le col d'iceluy : *Benediction sur toy, mon enfant*, dit-il, *car tu es le fils d'un bon et tres-bon personnage* (Tob. 7). *Et la* bonne dame *Anne*, *femme de* Raguël, *avec Sara sa fille se mirent aussi à pleurer de* tendreté d'amour. Ne remarquez-vous pas que Raguël, sans cognoistre le petit Tobie, l'embrasse, le caresse, le bayse, pleure d'amour sur luy? D'où provient cest amour, sinon de celuy qu'il portoit au vieil Tobie le pere, que cest enfant ressembloit si fort? *Beny sois-tu*, dit-il. Mais pourquoy? Non point, certes, parce que tu es un bon

jeune homme, car cela je ne le sçay pas encore, mais *parce que tu es fils* et ressembles à ton pere, qui est *un tres-homme de bien*.

Hé, vray Dieu! Theotime, quand nous voyons un prochain créé à l'imaige et semblance de Dieu, ne devrions-nous pas dire les uns aux autres : Tenez, voyez ceste creature comme elle ressemble au Createur? Ne devrions-nous pas nous jetter sur son visage, la caresser, et pleurer d'amour pour elle? Ne devrions-nous pas luy donner mille et mille benedictions? Et quoy doncques, pour l'amour d'elle? Non, certes; car nous ne sçavons pas si elle est digne d'amour ou de hayne en elle-mesme. Et pourquoy doncques, ô Theotime? Pour l'amour de Dieu qui l'a formée à son imaige et semblance, et par consequent renduë capable de participer à sa bonté, en la grace et en la gloire, pour l'amour de Dieu, dy-je, de qui elle est, à qui elle est, par qui elle est, en qui elle est, pour qui elle est, et qu'elle luy ressemble d'une façon toute particuliere. Et c'est pourquoy, non-seulement le divin amour commande maintesfois l'amour du prochain, mais il le produict, et respand luy-mesme dans le cœur humain comme sa ressemblance et son imaige; puisque tout ainsi que l'homme est l'imaige de Dieu, de mesme l'amour sacré de l'homme envers l'homme est la vraye imaige de l'amour celeste de l'homme envers Dieu. Mais ce discours de l'amour du prochain requiert un traitté à part, que je supplie le souverain amant des hommes vouloir inspirer à quelqu'un de ses plus excellens serviteurs, puisque le comble de l'amour de la divine bonté du Pere celeste consiste en la perfection de l'amour de nos freres et compaignons.

CHAPITRE XII.

Comme l'amour produict le zele.

Comme l'amour tend au bien de la chose aymée, ou s'y complaysant, si elle l'a, ou le luy desirant et pourchassant, si elle ne l'a pas; aussi il produict la hayne par laquelle il fuyt le mal contraire à la chose aymée, ou desirant et pourchassant de l'esloigner d'icelle, si elle l'a desjà, ou le divertissant et empeschant de venir, si elle ne l'a pas encore. Que si le mal ne peut ny estre empesché ny estre esloigné, l'amour au moins ne laisse pas de le fayre hayr et detester. Quand doncques l'amour est ardent, et qu'il est parvenu jusques à vouloir oster, esloigner, et divertir, ce qui est opposé à la chose aymée, on l'appelle *zele :* de sorte que, à proprement parler, le zele n'est autre chose, sinon l'amour qui est en ardeur, ou plustost l'ardeur qui est en amour. Et partant, quel est l'amour, tel est le zele qui est en l'ardeur. Si l'amour est bon, le zele en est bon; si l'amour est mauvais, le zele en est mauvais. Or, quand je parle du zele, j'entens encore parler de la jalousie : car la jalousie est une espece de zele; et, si je ne me trompe, il n'y a que ceste difference entre l'un et l'autre, que le zele regarde tout le bien de la chose aymée pour esloigner le mal contraire; et la jalousie regarde le bien particulier de l'amytié pour repousser tout ce qui s'y oppose.

Quand doncques nous aymons ardemment les choses mondaines

et temporelles, la beauté, les honneurs, les richesses, les rangs; ce zele, c'est-à-dire l'ardeur de cest amour, se termine pour l'ordinaire en envie; parce que ces basses choses sont si petites, particulieres, bornées, finies, et imparfaictes, que quand l'un les possede, l'autre ne les peut entierement posseder : de sorte qu'estant communiquées à plusieurs, la communication en est moins parfaicte pour un chascun. Mais, quand en particulier nous aymons ardemment d'estre aymez, le zele, ou bien l'ardeur de cest amour, devient jalousie; d'autant que l'amytié humaine, quoyqu'elle soit vertu, si est-ce qu'elle a ceste imperfection à rayson de nostre imbecillité, qu'estant despartie à plusieurs, la part d'un chascun en est moindre. C'est pourquoy l'ardeur ou zele que nous avons d'estre aymez, ne peut souffrir que nous ayons des rivaux et compaignons; et si nous nous imaginons d'en avoir, nous entrons soudain en la passion de jalousie, laquelle, certes, a bien quelque ressemblance avec l'envie, mais ne laisse pas pour cela d'estre fort differente d'avec elle.

1. L'envie est tousjours injuste, mais la jalousie est quelquesfois juste, pourveu qu'elle soit moderée; car les maryez, par exemple, n'ont-ils pas rayson d'empescher que leur amytié ne reçoive diminution par le partage?

2. Par l'envie nous nous attristons que le prochain ayt un bien plus grand ou pareil au nostre, encore qu'il ne nous oste rien de ce que nous avons; en quoy l'envie est deraysonnable, nous faysant estimer que le bien du prochain soit nostre mal. Mais la jalousie n'est nullement marrie que le prochain ayt du bien, pourveu que ce ne soit pas le nostre : car le jaloux ne seroit pas marry que son compaignon fust aymé des autres femmes, pourveu que ce ne fust pas de la sienne. Voire mesme, à proprement parler, on n'est pas jaloux d'un rival, sinon apres qu'on estime d'avoir acquis l'amytié de la personne aymée. Que si advant cela il y a quelque passion, ce n'est pas jalousie, mais envie.

3. Nous ne presupposons pas de l'imperfection en celuy que nous envions; ains au contraire nous l'estimons avoir le bien que nous luy envions : mais nous presupposons bien que la personne de laquelle nous sommes jaloux, soit imparfaicte, changeante, corruptible et variable.

4. La jalousie procede de l'amour; l'envie, au contraire, provient du manquement d'amour.

5. La jalousie n'est jamais qu'en matiere d'amour; mais l'envie s'estend en toutes matieres de biens, d'honneurs, de faveurs, de beauté. Que si quelquesfois on est envieux de l'amour qui est porté à quelqu'un, ce n'est pas pour l'amour, ains pour les fruicts qui en despendent. Un envieux se soucie peu que son compaignon soit aymé du prince, pourveu qu'il ne soit pas favorisé ny gratifié és occurrences.

CHAPITRE XIII.

Comme Dieu est jaloux de nous.

Dieu dit ainsi : *Je suis le Seigneur ton Dieu, fort, jaloux,* (Deut. 5). *Le Seigneur a pour son nom* JALOUX (Exod. 34). Dieu doncques est jaloux, Theotime; mais quelle est sa jalousie? Certes, elle semble d'abord estre une jalousie de convoitise, telle qu'est celle des marys pour leurs femmes : car il veut que nous soyons tellement siens, que nous ne soyons en façon quelconque à personne qu'à luy. *Nul,* dit-il, *ne peut servir à deux maistres* (Matth. 6). Il demande tout nostre cœur, toute nostre ame, tout nostre esprit, toutes nos forces. Pour cela mesme il s'appelle nostre Espoux, et nos ames ses espouses, et nomme toutes sortes d'esloignemens de luy, *fornication, adultere.* Et si il a rayson, ce grand Dieu tout uniquement bon, de vouloir tres-parfaictement tout nostre cœur : car nous avons un cœur petit, qui ne peut pas assez fournir d'amour pour aymer dignement la divine Bonté ; n'est-il doncques pas convenable que, ne luy pouvant donner tout l'amour qu'il seroit requis, il luy donne pour le moins tout celuy qu'il peut? Le bien qui est souverainement aymable, ne doit-il pas estre souverainement aymé? Or, aymer souverainement, c'est aymer totalement.

Ceste jalousie neantmoins que Dieu a pour nous, n'est pas, en effect, une jalousie de convoitise, ains de souveraine amytié : car ce n'est pas son interest que nous l'aymions, c'est le nostre. Nostre amour luy est inutile, mais il nous est de grand proffict, et s'il luy est aggreable, c'est parce qu'il nous est profittable : car, estant le souverain Bien, il se playst à se communiquer par son amour, sans que bien quelconque luy en puisse revenir. Dont il s'escrie, se plaignant des pecheurs par maniere de jalousie : *Ils m'ont laissé, moy qui suis la source d'eau vive, et se sont foüis des cisternes, cisternes dissipées et crevassées qui ne peuvent retenir les eaus* (Jerem. 2). Voyez un peu, Theotime, je vous prie, comme ce divin Amant exprime delicatement la noblesse et generosité de sa jalousie. *Ils m'ont laissé,* dit-il, *moy qui suis la source d'eau vive;* comme s'il disoit : Je ne me plains pas de quoy ils m'ont quitté pour aucun dommaige que leur abandonnement me puisse apporter : car quel dommaige peut recevoir une source vive, si on n'y vient pas puiser de l'eau? laissera-t-elle pour cela de ruisseler et flotter sur la terre? Mais je regrette leur malheur, de quoy m'ayant *laissé, ils se sont* amusez à *des puits sans eau.* Que si, par pensée de chose impossible, ils eussent peu rencontrer quelque autre fontaine d'eau vive, je supporterois aysement leur despartie d'avec moy, puisque je n'ay nulle pretention en leur amour que celle de leur bonheur. Mais me quitter pour perir, m'abandonner pour se precipiter : c'est cela qui me fait estonner et fascher sur leur folie. C'est doncques pour l'amour de nous qu'il veut que nous l'aymions, parce que nous ne pouvons cesser de l'aymer sans commencer de nous perdre, et que tout ce que nous luy ostons de nos affections, nous le perdons.

Mets-moy, dit le divin berger à la Sulamite, *mets-moy comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras* (Cant. 8).

Sulamite, certes, avoit son cœur tout pleyn de l'amour celeste de son cher amant, lequel, quoyqu'il ayt tout, ne se contente pas, mais par une sacrée deffiance de jalousie veut encore estre sur le cœur qu'il possede, et le *cachepter* de soy-mesme, afin que rien ne sorte de l'amour qui y est pour luy, et que rien n'y entre qui puisse y fayre du meslange; car il n'est pas assouvy de l'affection dont l'ame de sa Sulamite est comblée, si elle n'est invariable, toute pure, tout unique pour luy. Et pour ne joüyr pas seulement des affections de nostre cœur, ains aussi des effects et operations de nos mains, il veut estre encore comme *un cachet sur* nostre *bras* droict, afin qu'il ne s'estende et ne soit employé que pour les œuvres de son service.

Et la rayson de ceste demande de l'amant divin est que, comme la mort est si forte, qu'elle separe l'ame de toutes choses et de son corps mesme, aussi l'amour sacré, parvenu jusques au degré du zele, divise et esloigne l'ame de toutes autres affections, et l'espure de tout meslange; d'autant qu'il n'est pas seulement *aussi fort que la mort*, ains il est aspre, inexorable, *dur*, et impiteux à chastier le tort qu'on luy fait, quand on reçoit avec luy des rivaux, *comme l'enfer est* (Cant. 7) violent à punir les damnez. Et tout ainsi que l'enfer, pleyn d'horreur, de rage et de felonnie ne reçoit aucun meslange d'amour; aussi l'amour jaloux ne reçoit aucun meslange d'autre affection, voulant que tout soit pour le bien-aymé. Rien n'est si doulx que le colombeau, mais rien si impiteux que luy envers sa colombelle, quand il a quelque jalousie. Si jamais vous y avez prins garde, vous aurez veu, Theotime, que ce debonnaire animal, revenant de l'essor, et treuvant sa partie avec ses compaignons, il ne se peut empescher de ressentir un peu de deffiance qui le rende aspre et bigearre; de sorte, que d'abord il la vient environner, grommelant, trespignant, et la frappant à traicts d'aisles, quoyqu'il sçache bien qu'elle est fidelle, et qu'il la voye toute blanche d'innocence.

Un jour saincte Catherine de Sienne estoit en un ravissement qui ne luy ostoit pas l'usage des sens; et, tandis que Dieu luy faysoit voir des merveilles, un sien frere passa pres d'elle, qui, faysant du bruict, la divertit, en sorte qu'elle se retourna pour le regarder un seul petit moment. Ceste petite distraction survenuë à l'improuveu ne fut pas un peché ny une infidellité, ains une seule ombre de peché et une seule imaige d'infidellité. Et neantmoins la tres-saincte Mere de l'Espoux celeste l'en tança si fort, et le glorieux sainct Paul luy en fit une si grande confusion, qu'elle pensa fondre en larmes. Et David, restably en grace par un parfaict amour, comme fut-il traitté pour le seul peché veniel qu'il commit, faysant fayre le denombrement de son peuple (II. Reg. 24)?

Mais, Theotime, qui veut voir ceste jalousie delicatement et excellemment exprimée, il faut qu'il lise les enseignemens que la seraphique saincte Catherine de Gennes a faits pour desclarer les proprietez du pur amour, entre lesquelles elle inculque et presse fort celle-cy : Que l'amour parfaict, c'est-à-dire l'amour estant parvenu jusqu'au zele, ne peut souffrir l'entremise ou interposition, ny le meslange d'aucune autre chose, non pas mesme des dons de

Dieu, voire jusques à ceste rigueur, qu'il ne permet pas qu'on affectionne le paradis, sinon pour y aymer plus parfaictement la bonté de celuy qui le donne : de sorte que *les lampes* de ce pur amour n'ont point d'huyle, de lumignon, ny de fumée; elles sont toutes *feu et flamme* que rien du monde *ne peut esteindre* (Cant. 8); et ceux qui ont *ces lampes ardentes en* leurs *mains* (Luc. 12), ont la tres-saincte crainte des chastes espouses, non pas celle des femmes adulteres. Celles-là craignent, et celles-cy aussi, mais differemment, dit sainct Augustin. La chaste espouse craint l'absence de son espoux, l'adultere craint la presence du sien; celle-là craint qu'il s'en aille, et celle-cy craint qu'il demeure; celle-là est si fort amoureuse qu'elle en est toute jalouse, celle-cy n'est point jalouse, parce qu'elle n'est pas amoureuse; celle-cy craint d'estre chastiée, et celle-là craint de n'estre pas assez aymée. Ains en verité elle ne craint pas, à proprement parler, de n'estre pas aymée, comme font les autres jalouses qui s'ayment elles-mesmes et veulent estre aymées, mais elle craint de n'aymer pas assez celuy qu'elle void estre tant aymable, que nul ne le peut assez dignement aymer selon la grandeur de l'amour qu'il merite, ainsi que j'ay dit nagueres. C'est pourquoy elle n'est pas jalouse d'une jalousie interessée, mais d'une jalousie pure qui ne procede d'aucune convoitise, ains d'une noble et simple amytié; jalousie laquelle par apres s'estend jusques au prochain avec l'amour duquel elle procede. Car, puisque nous aymons le prochain pour Dieu comme nous-mesmes, nous sommes aussi jaloux de luy pour Dieu comme nous le sommes de nous-mesmes; de sorte que nous voudrions bien mourir pour l'empescher de perir.

Or, comme le zele est une ardeur enflammée, ou une inflammation ardente de l'amour, il a aussi besoin d'estre sagement et prudemment prattiqué. Autrement, sous pretexte d'iceluy, on violeroit les termes de la modestie ou discretion, et seroit aysé de passer du zele à la cholere, et d'une juste affection à une inique passion. C'est pourquoy n'estant pas icy le lieu de marquer les conditions du zele, mon Theotime, je vous adverty que pour l'execution d'iceluy vous ayez tousjours recours à celuy que Dieu vous a donné pour vostre conduitte en la vie devote.

CHAPITRE XIV.

Du zele ou jalousie que nous avons pour Nostre Seigneur.

Un chevalier desira qu'un peinctre fameux luy fist un cheval courant; et le peintre le luy ayant presenté sur le dos, et comme se vautrant, le chevalier commençoit à se courroucer, quand le peintre retournant l'imaige sens dessus dessous : Ne vous faschez pas, monsieur, dit-il, pour changer la posture d'un cheval courant en celle d'un cheval se vautrant, il ne faut que renverser le tableau. Theotime, qui veut bien voir quel zele ou quelle jalousie nous devons avoir pour Dieu, il ne faut sinon bien exprimer la jalousie que nous avons pour les choses humaines, et puis la renverser; car telle devra estre celle que Dieu requiert de nous pour luy.

Imaginez-vous, Theotime, la comparayson qu'il y a entre ceux qui joüyssent de la lumiere du soleil, et ceux qui n'ont que la petite clarté d'une lampe. Ceux-là ne sont point envieux ny jaloux les uns des autres; car ils sçavent bien que ceste lumiere-là est tres-suffisante pour tous, que la joüyssance de l'un n'empesche point la joüyssance de l'autre, et que chascun ne la possede pas moins, encore que tous la possedent generalement, que si un chascun luy seul la possedoit en particulier. Mais quant à la clarté d'une lampe parce qu'elle est petite, courte, insuffisante pour plusieurs, chascun la veut avoir en sa chambre; et qui l'a est envié des autres. Le bien des choses mondaines est si chetif et vil, que quand l'un en joüyt, il faut que l'autre en soit privé; et l'amytié humaine est si courte et infirme, qu'à mesure qu'elle se communique aux uns, elle s'affoiblit d'autant pour les autres : c'est pourquoy nous sommes jaloux et faschez quand nous y avons des corrivaux et compaignons. Le cœur de Dieu est si abondant en amour, son bien est si fort infiny, que tous le peuvent posseder, sans qu'un chascun pour cela le possede moins; ceste infinité ne pouvant estre espuisée, quoyqu'elle remplisse tous les esprits de l'univers; car, apres que tout en est comblé, son infinité luy demeure tousjours tout entiere, sans diminution quelconque. Le soleil ne regarde pas moins une rose avec mille millions d'autres fleurs, que s'il ne regardoit qu'elle seule; et Dieu ne respand pas moins son amour sur une ame, encore qu'il en ayme une infinité d'autres, que s'il n'aymoit que celle-là seule, la force de sa dilection ne diminuant point pour la multitude des rayons qu'elle respand, ains demeurant tousjours pleyne de son immensité.

Mais en quoy doncques consiste le zele ou la jalousie que nous devons avoir pour la divine Bonté? Theotime, son office est premierement de hayr, fuyr, empescher, detester, rejetter, combattre et abattre, si l'on peut, tout ce qui est contraire à Dieu, c'est-à-dire à sa volonté, à sa gloire, et à la sanctification de son nom. *J'ay hay l'iniquité* dit David, *et l'ay abominée* (Ps. 118). Ceux que vous hayssez, ô Seigneur, ne les hayssois-je pas? et ne sechois-je pas de regret sur vos ennemys (Ps. 138)? Mon zele m'a fait pasmer, parce que mes ennemys ont oublyé vos parolles (Psal 118). Au matin, je tuois tous les pecheurs de la terre, afin de ruyner et exterminer tous les ouvriers d'iniquité (Psal. 100). Voyez, je vous prie, Theotime, ce grand roy, de quel zele il est animé, et comme il employe les passions de son ame au service de la saincte jalousie. Il ne *hayt* pas simplement l'iniquité, mais *l'abomine*, *il seiche* de detresse en la voyant, il *tombe en deffaillance* et definement de cœur; il la persecute, il la renverse, et *l'extermine*. Ainsi Phinées, oultré d'un sainct zele, transperça sainctement d'un coup de glaive cest effronté Israëlite et ceste vilaine Madianite qu'il treuva en l'infasme trafic de leur passion (Num. 25). Ainsi le zele qui devoroit le cœur de nostre Sauveur fit qu'il esloigna, et quant et quant vengea l'irreverence et prophanation que ces vendeurs et achepteurs faysoient dans le temple (Joan. 2).

Le zele, en second lieu, nous rend ardemment jaloux pour la pureté des ames qui sont espouses de Jesus-Christ, selon le dire du

sainct Apostre aux Corinthiens. *Je suis jaloux de vous, de la jalousie de Dieu, car je vous ay promis à un homme, afin de vous representer comme vierge à Jesus-Christ* (II. Cor. 11). Eliezer eust esté extresmement picqué de jalousie, s'il eust veu la chaste et belle Rebecca qu'il conduisoit pour estre espousée au fils de son seigneur en quelque peril ; et sans doubte il eust peu dire à ceste saincte damoiselle : *Je suis jaloux de vous, de la jalousie* que j'ay pour mon maistre ; *car je vous ay fiancée à un homme pour vous presenter comme une vierge chaste* au fils de mon seigneur Abraham. Ainsi veut dire le glorieux sainct Paul à ses Corinthiens : J'ay esté envoyé de Dieu à vos ames pour traitter le maryage d'une eternelle unyon entre son Fils nostre Sauveur et vous ; *je vous ay promis* à luy *pour vous representer, ainsi qu'une vierge chaste*, à ce divin Espoux ; et voylà pourquoy *je suis jaloux*, non de ma jalousie, mais *de la jalousie de Dieu*, au nom duquel j'ay traitté avec vous. Ceste jalousie, Theotime, faysoit mourir et pasmer tous les jours ce sainct Apostre. *Je meurs*, dit-il, *tous les jours pour vostre gloire* (I. Cor. 15). *Qui est infirme, que je ne sois aussi infirme? Qui est scandalizé, que je ne brusle* (II. Cor. 11) ? Voyez, disent les anciens, voyez quel amour, quel soing, et quelle jalousie une mere poule a pour ses poussins (Matth. 23). (Car Nostre Seigneur n'a pas estimé ceste comparayson indigne de son Evangile). La poule est une poule, c'est-à-dire un animal sans courage ny generosité quelconque, tandis qu'elle n'est pas mere ; mais quand elle l'est devenuë, elle a un cœur de lyon, tousjours la teste levée, tousjours les yeux hagards ; tousjours elle va roulant sa vuë de toutes parts, peur qu'il y ayt apparence de peril pour ses petits ; il n'y a ennemy aux yeux duquel elle ne se jette pour la deffense de sa chere couvée, pour laquelle elle a un soucy continuel qui la fait tousjours aller glossant et plaignant. Que si quelqu'un de ses poussins perit, quels regrez ! quelle cholere ! c'est la jalousie des peres et meres pour leurs enfans, des pasteurs pour leurs oüailles, des freres pour leurs freres. Quel zele des enfans de Jacob, quand ils sçeurent que Dina avoit esté deshonnorée (Gen. 34) ! Quel zele de Job, sur l'apprehension et crainte qu'il avoit que ses enfans n'offençassent Dieu (Job. 1) ! Quel zele de sainct Paul pour ses *freres selon la chair*, et pour ses enfans selon Dieu, pour lesquels il avoit desiré d'estre exterminé comme criminel d'*anatheme* et d'excommunication (Rom. 9) ! Quel zele de Moyse envers son peuple, pour lequel il veut bien en certaine façon estre *rayé du livre* de vie (Exod. 32) !

3. En la jalousie humaine nous craignons que la chose aymée ne soit possedée par quelque autre ; mais le zele que nous avons envers Dieu, fait que, au contraire, nous redoubtons sur toutes choses que nous ne soyons pas entierement possedez par iceluy. La jalousie humaine nous fait apprehender de n'estre pas assez aymez ; la jalousie chrestienne nous met en peyne de n'aymer pas assez. C'est pourquoy la saincte Sulamite s'escrioit : *O le bien-aymé de mon ame, monstrez-moy où vous reposez au midy, afin que je ne m'esgare ; et que je n'aille à la suitte des troupeaux de vos compaignons* (Cant. 1). Elle craint de n'estre pas toute à son sacré berger, et d'estre tant soit peu amusée apres ceux qui se veulent

rendre ses rivaux : car elle ne veut qu'en façon du monde les playsirs, les honneurs, et les biens exterieurs puissent occuper un seul brin de son amour qu'elle a tout desdié à son cher Sauveur.

CHAPITRE XV.

Advis pour la conduitte du sainct zele.

D'AUTANT que le zele est une ardeur et vehemence d'amour, il a besoin d'estre sagement conduict; autrement, il violeroit les termes de la modestie et de la discretion. Non pas, certes, que le divin amour, pour vehement qu'il soit, puisse estre excessif en soymesme, ny és mouvemens ou inclinations qu'il donne aux esprits, mais parce qu'il employe à l'execution de ses projects l'entendement, luy ordonnant de chercher les moyens de les fayre reüssir, et la hardiesse ou cholere, pour surmonter les difficultez qu'il rencontre; il advient tres-souvent que l'entendement propose et fait prendre des voies trop aspres et violentes, et que la cholere et audace estant une fois esmeuë, et ne se pouvant contenir dans les limites de la rayson, emporte le cœur dans le desordre, en sorte que le zele est par ce moyen exercé indiscretement et desreglement : ce qui le rend mauvais et blasmable. David envoya Joab avec son armée contre son desloyal et rebelle enfant Absalon, lequel il deffendit sur toutes choses qu'on ne touschast point, ordonnant qu'en toute occurrence on eust soing de le sauver. Mais Joab estant en besongne, eschauffé à la poursuitte de la victoire, tua luy-mesme de sa main le pauvre Absalon, sans avoir esgard à tout ce que le roy luy avoit dit (II. Reg. 18). Le zele de mesme employe la cholere contre le mal, et luy ordonne tousjours tres-expressement qu'en detruisant l'iniquité et le peché, elle sauve, s'il se peut, le pecheur et l'inique. Mais elle estant une fois en fougue comme un cheval fort en bouche et bigearre, elle se desrobe, emporte son homme hors de la lice, et ne pare jamais qu'au deffaut d'haleyne. Ce bon pere de famille que Nostre Seigneur descrit en l'Evangile, cogneut bien que les serviteurs ardens et violens sont coustumiers d'oultre-passer l'intention de leur maistre : car les siens s'offrant à luy pour aller sarcler son champ, afin d'en arracher l'ivraye : *Non,* leur dit-il, *je ne le veux pas, de peur que d'adventure avec l'ivraye, vous ne tiriez aussi le froment* (Matth. 13). Certes, Theotime, la cholere est un serviteur qui, estant puissant, courageux, et grand entrepreneur, fait aussi d'abord beaucoup de besongne; mais il est si ardent, si remüant, si inconsideré, et si impetueux, qu'il ne fait aucun bien que pour l'ordinaire il ne fasse quant et quant plusieurs maux. Or, ce n'est pas bon mesnage, disent nos gens des champs, de tenir des paons en la mayson : car, encore qu'ils chassent aux araignes et en deffont le logis, ils gastent toutesfois tant de couverts et les toicts, que leur utilité n'est pas comparable au grand desgast qu'ils font. La cholere est un secours donné de la nature à la rayson, et employé par la grace au service du zele pour l'execution de ses desseins; mais secours dangereux et peu desirable : car si elle vient forte, elle se rend maistresse,

renversant l'authorité de la rayson et les loyx amoureuses du zele. Que si elle vient foible, elle ne fait rien que le seul zele ne fist luy seul sans elle; et tousjours elle tient en une juste crainte, que se renforçant elle ne s'empare du cœur et du zele, les sousmettant à sa tyrannie, tout ainsi qu'un feu artificiel en un moment embrase un edifice, et ne sçayt-on comme l'esteindre. C'est un acte de desespoir de mettre dans une place un secours estranger qui se peut rendre le plus fort.

L'amour-propre nous trompe souvent, et nous donne le change, exerçant ses propres passions sous le nom de zele. Le zele s'est jadis servy aucunesfois de la cholere; et maintenant la cholere se sert en contre-change du nom de zele, pour, sous iceluy, tenir à couvert son ignominieux desreglement. Or, je dy qu'elle se sert du nom de zele, parce qu'elle ne sçauroit se servir du zele en luymesme, d'autant que c'est le propre de toutes les vertus, mais surtout de la charité, de laquelle le zele est une despendance, d'estre si bonne que nul n'en peut abuser.

Un pecheur fameux vint un jour se jetter aux pieds d'un bon et digne prestre, protestant avec beaucoup de sousmission qu'il venoit pour treuver le remede à ses maux, c'est-à-dire, pour recevoir la saincte absolution de ses fautes. Un certain moyne nommé Demophile, estimant à son advis que ce pauvre penitent s'approchast trop du sainct autel, entra en une cholere si violente, que, se ruant sur luy à grands coups de pieds, il le poussa et chassa hors de là; injuriant outrageusement le bon prestre, qui, selon son devoir, avoit doulcement receilly ce pauvre repentant; puis, courant à l'autel, il en osta les choses tres-sainctes qui y estoient et les emporta, de peur, comme il le vouloit fayre accroire, que, par l'approchement du pecheur, le lieu n'eust esté prophané. Or, ayant fait ce bel exploit de zele, il ne resta pas là, mais en fist grande feste au grand sainct Denys Areopagite, par une lettre qu'il luy escrivit, de laquelle il receut une excellente response digne de l'esprit apostolique dont ce grand disciple de sainct Paul estoit animé : car il luy fit voir clairement que son zele avoit esté indiscret, imprudent et impudent tout ensemble, d'autant qu'encore que le zele de l'honneur deu aux choses sainctes soit bon et loüable, si est-ce qu'il avoit esté prattiqué contre toute rayson, sans consideration ny jugement quelconque, puisqu'il avoit employé les coups de pieds, les oultrages, injures et reproches, en un lieu, en une occasion, et contre des personnes qu'il devoit honnorer, aymer et respecter; si que le zele ne pouvoit estre bon, estant exercé avec un si grand desordre. Mais en ceste mesme response, ce grand sainct recite un autre exemple admirable d'un grand zele procedé d'une ame fort bonne, gastée neantmoins et viciée par l'excez de la cholere qu'elle avoit excitée.

Un payen avoit seduict et fait retourner à l'idolastrie un chrestien candiot nouvellement converty à la foy. Carpus, homme eminent en pureté et sainteté de vie, et lequel, il y avoit grande apparence, avoit esté evesque de Candie, en conceut un si grand courroux, qu'oncques il n'en a souffert de tel, et se laissa porter si advant en ceste passion, que s'estant levé à la minuict pour prier se-

lon sa coustume, il concluoit à part soy qu'il n'estoit pas raysonnable que les hommes impies vescussent davantage, priant par grande indignation la divine justice de fayre mourir d'un coup de foudre ces deux pecheurs ensemble, le payen seducteur et le chrestien seduict. Mais oyez, Theotime, ce que Dieu fit pour corriger l'aspreté de la passion dont le pauvre Carpus estoit oultré. Premierement, il luy fit voir, comme à un autre sainct Estienne, le ciel tout ouvert, et Jesus-Christ Nostre Seigneur assis sur un grand throsne, environné d'une multitude d'anges qui luy assistoient en forme humaine; puis il vid en bas la terre ouverte comme un horrible et vaste gouffre, et les deux desvoyez auxquels il avoit souhaicté tant de mal, sur le bord de ce precipice, tremblans et presque pasmez d'effroy, à cause qu'ils estoient prests à tomber dedans, attirez d'un costé par une multitude de serpens, qui, sortant de l'abysme, s'entortilloient à leurs jambes, et avec les queües les chastoüilloient et provocquoient à la cheute; et de l'autre costé certains hommes les poussoient et frappoient pour les fayre tomber, si qu'ils sembloient estre sur le point d'estre abysmez dans ce precipice. Or, considerez, je vous prie, mon Theotime, la violence de la passion de Carpus. Car, comme il racontoit par apres luy-mesme à sainct Denys, il ne tenoit compte de contempler Nostre Seigneur et les anges qui se monstroient au ciel, tant il prenoit playsir de voir en bas la detresse effroyable de ces deux miserables chetifs, se faschant seulement de ce qu'ils tardoient tant à perir, et partant s'essayoit de les precipiter luy-mesme; ce que ne pouvant si-tost fayre, il s'en despitoit et les maudissoit, jusques à ce qu'enfin levant les yeux au ciel, il vid le doulx et tres-pitoyable Sauveur, qui, par une extresme pityé et compassion de ce qui se passoit, se leva de son throsne, et descendant jusques au lieu où estoient ces deux pauvres miserables, leur tendoit sa main secourable, à mesme tems que les anges aussi, qui d'un costé, qui d'autre, les retenoient pour les empescher de tomber dans cest espouvantable gouffre : et pour conclusion, l'aymable et debonnaire Jesus s'addressant au courroucé Carpus : Tiens, Carpus, dit-il, frappe desormais sur moy; car je suis prest de pastir encore une fois pour sauver les hommes, et cela me seroit aggreable, s'il se pouvoit fayre sans le peché des autres hommes. Mais au surplus, advise ce qui te seroit meilleur, ou d'estre en ce gouffre avec les serpens, ou de demeurer avec les anges qui sont si grands amys des hommes. Theotime, le sainct homme Carpus avoit rayson d'entrer en zele pour ces deux hommes, et son zele avoit justement excité la cholere contre eux; mais la cholere estant esmeuë, avoit laissé la rayson et le zele en derriere, oultre-passant toutes les bornes et limites du sainct amour, et par consequent du zele qui en est la ferveur. Elle avoit converty la hayne du peché en hayne du pecheur, et la tres-doulce charité en une furieuse cruauté.

Ainsi y a-t-il des personnes qui ne pensent pas qu'on puisse avoir beaucoup de zele si on n'a beaucoup de cholere, n'estimant pas de pouvoir rien accommoder s'ils ne gastent tout, bien qu'au contraire le vray zele ne se serve presque jamais de la cholere : car comme on n'applique pas le fer et le feu aux malades, que lorsqu'on

ne peut fayre autrement, aussi le sainct zele n'employe la cholere qu'és extresmes necessitez.

CHAPITRE XVI.

Que l'exemple de plusieurs Saincts, qui semblent avoir exercé leur zele avec cholere, ne fait rien contre l'advis du chapitre precedent.

Il est vray, certes, mon amy Theotime, que Moyse, Phinées, Hely, Mathathias, et plusieurs grands serviteurs de Dieu se servirent de la cholere pour exercer leur zele en beaucoup d'occasions signalées (Exod. 32; Num. 25; III. Reg. 18; IV. Reg. 1; I. Mac. 2); mais notez, je vous prie, que c'estoit aussi des grands personnages, qui sçavoient bien manyer leurs passions et ranger leur cholere, pareils à ce brave capitaine de l'Evangile, qui *disoit à ses soldats : Allez*, et ils alloient; *Venez*, et ils venoient (Matth. 8). Mais nous autres, qui sommes presque tous des certaines petites gens, nous n'avons pas tant de pouvoir sur nos mouvemens; nostre cheval n'est pas si bien dressé, que nous le puissions pousser et fayre parer à nostre guise. Les chiens sages et bien apprins tirent pais, ou retournent sur eux-mesmes, selon que le picqueur leur parle; mais les jeunes chiens apprentifs s'esgarent et sont desobeyssans. Les grands Saincts, qui ont rendu sages leurs passions à force de les mortifier par l'exercice des vertus, peuvent aussi tourner leur cholere à toute main, la lancer et la tirer, ainsi que bon leur semble. Mais nous autres, qui avons des passions indomptées, toutes jeunes, ou du moins mal apprinses, nous ne pouvons lascher nostre yre qu'avec peril de beaucoup de desordre; parce qu'estant une fois en campaigne, on ne la peut plus retenir ny ranger, comme il seroit requis.

Sainct Denys parlant à ce Demophile, qui vouloit donner le nom de zele à sa rage et furie : celuy, dit-il, qui veut corriger les autres, doit premierement avoir soing d'empescher que la cholere ne deboute la rayson de l'empire et domination que Dieu luy a donnez en l'ame, et qu'elle n'excite une revolte, sedition et confusion dans nous-mesmes. De façon que nous n'appreuvons pas vos impetuositez poussées d'un zele indiscret, quand mille fois vous repeteriez Phinées et Hely : car telles parolles ne plurent pas à Jesus-Christ, quand elles luy furent dites par ses disciples qui n'avoient pas encore participé de ce doulx et benin esprit. Phinées, Theotime, voyant un certain mal-heureux Israëlite offenser Dieu avec une Moabite, il les tua tous deux (Num. 25). Hely avoit predit la mort d'Ochosias, lequel, indigné de ceste prediction, envoya deux capitaines l'un apres l'autre, avec chascun cinquante soldats, pour le prendre, et l'homme de Dieu fit descendre le feu du ciel qui les devora (IV. Reg. 1). Or, un jour que Nostre Seigneur passoit en Samarie, il envoya en une ville pour y fayre prendre son logis, mais les habitans sçachant que Nostre Seigneur estoit Juif de nation, et qu'il alloit en Hierusalem, ne le voulurent pas loger. *Ce que voyant sainct Jean et sainct Jacques*, ils dirent à Nostre Seigneur : *Voulez-vous que nous commandions au feu qu'il descende et qu'il les brusle?*

Et Nostre Seigneur se retournant devers eux, les tança, disant : *Vous ne sçavez de quel esprit vous estes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les ames, mais pour les sauver* (Luc. 9). C'est cela doncques, Theotime, que veut dire sainct Denys à Demophile, qui alleguoit l'exemple de Phinées et d'Hely : car sainct Jean et sainct Jacques qui vouloient imiter Hely à fayre descendre le feu du ciel sur les hommes, furent reprins par Nostre Seigneur, qui leur fit entendre que son esprit et son zele estoient doulx, debonnaire et gracieux ; qu'il n'employoit l'indignation ou le courroux que tres-rarement, lorsqu'il n'y avoit plus d'esperance de pouvoir profitter autrement. Sainct Thomas d'Aquin, ce grand astre de la theologie, estant malade de la maladie de laquelle il mourut au monastere de Fosse-Neuve, Ordre de Cisteaux, les religieux le prierent de leur fayre une briefve exposition du sacré Cantique des cantiques, à l'imitation de sainct Bernard. Et il leur respondit : Mes chers Peres, donnez-moy l'esprit de sainct Bernard, et j'interpreteray ce divin Cantique comme sainct Bernard. De mesme, certes, si on nous dit à nous autres, petits chrestiens miserables, imparfaicts et chetifs : Servez-vous de l'yre et de l'indignation en vostre zele, comme Phinées, Hely, Mathathias, sainct Pierre et sainct Paul, nous devons respondre : Donnez-nous l'esprit de la perfection et du pur zele avec la lumiere interieure de ces grands saincts, et nous nous animerons de cholere comme eux. Ce n'est pas le faict de tout le monde de sçavoir se courroucer quand il faut et comme il faut.

Ces grands saincts estoient inspirez de Dieu immediatement, et partant pouvoient bien employer leur cholere sans peril : car le mesme esprit qui les animoit à ces exploits, tenoit aussi les resnes de leur juste courroux, afin qu'il n'oultre-passast les limites qu'il leur avoit prefigées. Une yre qui est inspirée ou excitée par le Sainct-Esprit, n'est plus l'yre de l'homme ; et c'est *l'yre de l'homme* qu'il faut fuyr, puisque, comme dit le glorieux sainct Jacques, elle *n'opere point la justice de Dieu* (Jac. 1). Et d'effect, quand ces grands serviteurs de Dieu employoient la cholere, c'estoit pour des occurrences si solemnelles et des crimes si excessifs, qu'il n'y avoit nul danger d'exceder la coulpe par la peyne.

Parce qu'une fois le grand sainct Paul appelle les Galates, *insensez*, represente aux Candiots leurs mauvaises inclinations et *resiste en face* (Gal. 3 ; I. Tit. 1 ; Gal. 2) au glorieux sainct Pierre son superieur, faut-il prendre licence d'injurier les pecheurs, blasmer les nations, controsler et censeurer nos conducteurs et prelats ? Certes, chascun n'est pas sainct Paul pour sçavoir fayre les choses à propos. Mais les esprits aigres, chagrins, presomptueux et mesdisans, servant à leurs inclinations, humeurs, aversions, et oultre-cuidances, veulent couvrir leur injustice du manteau du zele, et chascun, sous le nom de ce feu sacré, se laisse brusler à ses propres passions. Le zele du salut des ames fait desirer la prelature, à ce que dit cest ambitieux : fait courir çà et là le moyne destiné au chœur, à ce que dit cest esprit inquiet : fait fayre des rudes censeures et murmeurations contre les prelats de l'Eglise et contre les princes temporels, à ce que dit cest arrogant. Il ne se parle que

de zele, et on ne void point de zele, ains seulement des mesdisances, des choleres, des haynes, des envies, et des inquietudes d'esprit et de langue.

On peut prattiquer le zele en trois façons. Premierement, en faysant des grandes actions de justice pour repousser le mal, et cela n'appartient qu'à ceux qui ont les offices publics de corriger, censeurer et reprendre en qualité de superieurs, comme les princes, magistrats, prelats, predicateurs; mais parce que cest office est respectable, chascun l'entreprend, chascun s'en veut mesler. Secondement, on use du zele en faysant des actions de grande vertu pour donner bon exemple, suggerant les remedes au mal, exhortant à les employer, operant le bien opposé au mal qu'on desire exterminer : ce qui appartient à un chascun; et neantmoins peu de gens le veulent fayre. Enfin, on exerce le zele tres-excellemment en souffrant et pastissant beaucoup pour empescher et destourner le mal, et presque nul ne veut ceste sorte de zele. Le zele specieux est ambitionné, c'est celuy auquel chascun veut employer son talent, sans prendre garde que ce n'est pas le zele que l'on y recherche, mais la gloire et l'assouvissement de l'oultre-cuidance, cholere, chagrin, et autres passions.

Certes, le zele de Nostre Seigneur parut principalement à mourir sur la croix pour destruire la mort et le peché des hommes, en quoy il fut souverainement imité par cest admirable vaisseau d'eslection et de dilection (Act. 9), ainsi que le represente le grand sainct Gregoire Nazianzene en parolles dorées. Car parlant de ce sainct apostre : *Il combat pour tous*, dit-il, *il respand des prieres pour tous, il est passionné de jalousie envers tous, il est enflammé pour tous; ains mesme il a osé plus que cela pour ses freres selon la chair; en sorte que pour dire aussi moy-mesme cecy fort hardyment, il desire par charité qu'iceux soyent mis en sa place aupres de Jesus-Christ* (Rom. 9). *O excellence de courage et de ferveur d'esprit incroyable! il imite Jesus-Christ, qui, pour nous fut fait malediction, qui print nos infirmitez, et porta nos maladies* (Gal. 3; Rom. 8); *ou, afin que je parle plus sobrement, luy le premier, apres le Sauveur, ne refuse pas de souffrir, et d'estre resputé impie à leur occasion.* Ainsi doncques, Theotime, comme Nostre Sauveur fut foüetté, condamné, crucifié en qualité d'homme voüé, destiné et desdié à porter et supporter les opprobres, ignominies, et punitions, deuës à tous les pecheurs du monde, et à servir de sacrifice general pour le peché, ayant esté fait comme anatheme, separé, et abandonné de son Pere eternel; de mesme aussi, selon la veritable doctrine de ce grand Nazianzene, le glorieux apostre sainct Paul desira d'estre comblé d'ignominie, crucifié, separé, abandonné, et sacrifié pour le peché des Juifs, afin de porter pour eux l'anatheme et la peyne qu'ils meritoient. Et comme Nostre Sauveur porta de sorte les pechez du monde, et fut fait tellement anatheme, sacrifié pour le peché, et delaissé de son Pere, qu'il ne laissa pas d'estre perpetuellement le *Fils bien-aymé auquel* le Pere *prenoit* son *bon playsir* (Matth. 17); aussi le sainct apostre desira bien d'estre anatheme et separé de son maistre, pour estre abandonné d'iceluy, et delaissé à la mercy des opprobres et puni-

tions deuës aux Juifs; mais il ne desira pas pourtant jamais d'estre privé de *la charité* et grace de son Seigneur, de laquelle rien aussi ne le pouvoit *separer* (Rom. 8); c'est-à-dire, il desira d'estre traitté comme un homme separé de Dieu; mais il ne desira pas d'en estre par effect separé ny privé de sa grace, car cela ne peut estre sainctement desiré. Ainsi l'Espouse celeste confesse que l'*amour* estant *fort comme la mort*, laquelle separe l'ame du corps, *le zele*, qui est un amour ardent, est encore bien *plus fort :* car il ressemble à l'*enfer* (Cant. 8) qui separe l'ame de la vuë de Nostre Seigneur; mais jamais il n'est dit, ny ne se peut dire, que l'amour ou le zele soit semblable au peché, qui, seul, separe de la grace de Dieu. Et comme se pourroit-il fayre que l'ardeur de l'amour pust fayre desirer d'estre separé de la grace, puisque l'amour est la grace mesme, ou du moins ne peut estre sans la grace? Or, le zele du grand sainct Paul fut prattiqué en quelque sorte, ce me semble, par le petit sainct Paul, je veux dire sainct Paulin, qui, pour oster un esclave de son esclavage, se rendit esclave luy-mesme, sacrifiant sa liberté pour la rendre à son prochain.

O que bien-heureux est, dit sainct Ambroyse, celuy qui sçayt la discipline du zele! Tres-facilement, dit sainct Bernard, le diable se joüera de ton zele, si tu negliges la science. Que doncques ton zele soit enflammé de charité, embelly de science, affermy de constance. Le vray zele est enfant de charité, car c'en est l'ardeur; c'est pourquoy, comme elle est, il est *patient, benin*, sans trouble, sans contention, sans hayne, *sans envie, se resjoüyssant de la verité* (I. Cor. 13). L'ardeur du vray zele est pareille à celle du chasseur, qui est diligent, soigneux, actif, laborieux et tres-affectionné au pourchas; mais sans cholere, sans yre, sans trouble. Car, si le travail des chasseurs estoit cholere, yreux, chagrin, il ne seroit pas si aymé ny affectionné. Et de mesme le vray zele a des ardeurs extresmes, mais constantes, fermes, doulces, laborieuses, esgalement aymables et infatigables. Tout au contraire, le faux zele est turbulent, broüillon, insolent, fier, cholere, passager, esgalement impetueux et inconstant.

CHAPITRE XVII.

Comme Nostre Seigneur prattiqua tous les plus excellens actes de l'amour.

Ayant si longuement parlé des actes sacrez du divin amour, afin que plus aysement et sainctement vous en conserviez la memoire, je vous en presente un recueil et abregé. *La charité de Jesus-Christ nous presse* (II. Cor. 5), dit le grand Apostre. Ouy, certes, Theotime, elle nous force et violente par son infinie doulceur prattiquée en tout l'ouvrage de nostre redemption, auquel *s'est apparuë la benignité et amour de Dieu* (Tit. 3) envers les hommes. Car, qu'est-ce que ce divin amant ne fit pas en matiere d'amour?

1° Il nous ayma d'amour de complaysance, car ses *delices furent d'estre avec les enfans des hommes* (Prov. 8), et d'attirer l'homme

à soy, se rendant homme luy-mesme. 2° Il nous ayma d'amour de bienveuillance, jettant sa propre divinité en l'homme, en sorte que l'homme fust Dieu. 3° Il s'unit à nous par une conjonction incomprehensible, en laquelle il adhera et se serra à nostre nature si fortement, indissolublement, et infinyment, que jamais rien ne fut si estroictement joinct et pressé à l'humanité, qu'est maintenant la tres-saincte divinité en la personne du Fils de Dieu. 4° Il s'escoula tout en nous, et, par maniere de dire, fondit sa grandeur pour la reduire à la forme et figure de nostre petitesse, dont il est appellé *source d'eau vive, rosée et pluye du ciel.* 5° Il a esté en extase, non-seulement en ce que, comme dit sainct Denys, à cause de l'excez de son amoureuse bonté, il devient en certaine façon hors de soy-mesme, estendant sa providence sur toutes choses, et se treuvant en toutes choses; mais aussi en ce que, comme dit sainct Paul, il s'est en quelque sorte quitté soy-mesme, il s'est vidé de soy-mesme, il s'est epuisé de sa grandeur, de sa gloire; il s'est demis du throsne de son incomprehensible Majesté; et, s'il faut ainsi parler, *il s'est aneanty soy-mesme* (Philip. 2) pour venir à nostre humanité, nous remplir de sa divinité, nous combler de sa bonté, nous eslever à sa dignité, et nous donner le divin estre d'enfans de Dieu. Et celuy duquel si souvent il est escrit : *Je vis moy-mesme, dit le Seigneur* (Ezech. 33), il a pu dire par apres, selon le langage de son Apostre : *Je vis moy-mesme, non plus moy-mesme, mais* l'homme *vit en moy* (Galat. 2). *Ma vie c'est* l'homme, *et mourir pour* l'homme *c'est mon profict* (Philip. 1). *Ma vie est cachée* avec l'homme *en Dieu* (Colos. 3). Celuy qui habitoit en soy-mesme, habite maintenant en nous; et celuy qui estoit vivant és siecles dans le sein de son Pere eternel, fut par apres mortel dans le giron de sa mere temporelle. Celuy qui vivoit eternellement de sa vie divine, vescut temporellement de la vie humaine; et celuy qui jamais eternellement n'avoit esté que Dieu, sera eternellement à jamais encore homme, tant l'amour de l'homme a ravy Dieu et l'a tiré à l'extase. 6° Il admira souvent par dilection, comme il fit le centenier et la Cananée. 7° Il contempla le jeune homme qui avoit jusques à l'heure gardé les commandemens, et desiroit d'estre acheminé à la perfection. 8° Il print une amoureuse quiettude en nous, et mesme avec quelque suspension de sens, emmy le sein de sa mere et en son enfance. 9° Il a eu des tendretez admirables envers les petits enfans qu'il prenoit entre ses bras et dorlottoit amoureusement, envers Marthe et Magdelene, envers le Lazare qu'il pleura, comme sur la cité de Hierusalem. 10° Il fut animé d'un zele nonpareil, qui, comme dit sainct Denys, se convertit en jalousie; destournant, en tant qu'il fut en luy, tout mal de sa bien-aymée nature humaine, au peril, ains au prix de sa propre vie; chassant le diable prince de ce monde, qui sembloit estre son rival et compaignon. 11° Il eut mille et mille langueurs amoureuses. Car d'où pouvoient proceder ces divines parolles : *Je doy estre baptizé de baptesme, et comme suis-je angoissé et pressé jusques à ce que je l'accomplisse* (Luc. 12)! Il voyoit l'heure d'estre baptizé en son sang, et languissoit jusques à ce qu'il le fust; l'amour qu'il nous portoit le pressant, afin de nous voir deslivrez par sa mort de la mort eternelle. Ainsi fut-il triste, et sua

le sang de detresse au jardin des Olives, non-seulement pour l'extresme douleur que son ame sentoit en la partie inferieure de sa rayson, mais aussi par l'extresme amour qu'il portoit en la superieure portion d'icelle; la douleur luy donnant horreur de la mort, et l'amour luy donnant un extresme desir d'icelle : en sorte qu'un tres-aspre combat et une cruelle *agonie* se fit entre le desir et l'horreur de la mort, jusques à grande *effusion de sang* qui coula comme d'une source, *ruisselant jusques à terre* (Luc. 22).

12° Enfin, Theotime, ce divin amoureux mourut entre les flammes et ardeurs de la dilection, à cause de l'infinie charité qu'il avoit envers nous, et par la force et vertu de l'amour; c'est-à-dire il mourut en l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour. Car bien que les cruels supplices fussent tres-suffisans pour fayre mourir qui que ce fust, si est-ce que la mort ne pouvoit jamais entrer dans la vie de celuy qui *tient les clefs* de la vie et *de la mort* (Apoc. 1), si le divin amour qui manye ces clefs n'eust ouvert les portes à la mort, afin qu'elle allast saccager ce divin corps et luy ravir la vie, l'amour ne se contentant pas de l'avoir rendu mortel pour nous, s'il ne le rendoit mort. Ce fut par eslection, et non par la force du mal, qu'il mourut. *Nul ne m'oste la vie*, dit-il, *mais je la laisse et quitte moy-mesme. J'ay puissance de la quitter et de la reprendre derechef moy-mesme* (Joan. 10). *Il fut offert*, dit Isaïe, *parce qu'il le voulut* (Is. 53) : et partant, il n'est pas dit que son esprit s'en alla, le quitta et se separa de luy: mais au contraire, qu'il *mit son esprit dehors* (Matth. 27), l'expira, le rendit et le *remit ès mains de* son *Pere* (Luc. 23) eternel; si que sainct Athanase remarque qu'il *baissa la teste* (Joan. 19) pour mourir, afin de consentir et pencher à la venuë de la mort, laquelle autrement n'eust osé s'approcher de luy; et *criant à pleyne voix* (Luc. 23), il remet son esprit à son Pere, pour monstrer que, comme il avoit assez de force et d'haleyne pour ne point mourir, il avoit aussi tant d'amour qu'il ne pouvoit plus vivre sans fayre revivre par sa mort ceux qui, sans cela, ne pouvoient jamais esviter la mort, ny pretendre à la vraye vie. C'est pourquoy la mort du Sauveur fut un vray sacrifice, et sacrifice d'holocauste que luy-mesme offrit à son Pere pour nostre redemption. Encore que les peynes et douleurs de sa passion fussent si grandes et si fortes, que tout autre homme en fust mort, si est-ce que, quant à luy, il n'en fust jamais mort s'il n'eust voulu, et que le feu de son infinie charité n'eust consumé sa vie. Il fut doncques le sacrificateur luy-mesme qui s'offrit à son Pere, et s'immola en amour, à l'amour, par l'amour, pour l'amour et d'amour.

Mais, Theotime, gardez bien pourtant de dire que ceste mort amoureuse du Sauveur se soit faite par maniere de ravissement. Car l'object pour lequel sa charité le porta à la mort, n'estoit pas tant aymable qu'il pust ravir à soy ceste divine ame, laquelle sortit doncques de son corps par maniere d'extase, poussée et lancée par l'affluence et force de l'amour; comme l'on void la myrrhe pousser dehors sa premiere liqueur par sa seule abondance, sans qu'on la presse ny tire aucunement, selon ce que luy-mesme disoit, ainsi que nous avons remarqué : *Personne ne m'oste ny ravit mon ame,*

mais je la donne volontairement (Joan. 10). O Dieu! Theotime, quel brasier pour nous enflammer à fayre les exercices du sainct amour pour le Sauveur tout bon, voyant qu'il les a si amoureusement prattiquez pour nous qui sommes si mauvais! Ceste *charité* doncques *de Jesus-Christ nous presse* (II. Cor. 5).

LIVRE ONZIESME.

DE LA SOUVERAINE AUTHORITÉ QUE L'AMOUR SACRÉ TIENT SUR TOUTES LES VERTUS, ACTIONS ET PERFECTIONS DE L'AME.

CHAPITRE PREMIER.

Combien toutes les vertus sont aggreables à Dieu.

LA vertu est si aymable de sa nature, que Dieu la favorise par tout où il la void. Les payens, quoyque ennemys de sa divine majesté, prattiquoient parfois quelques vertus humaines et civiles, desquelles la condition n'estoit pas au-dessus des forces de l'esprit raysonnable. Or, vous pouvez penser, Theotime, combien cela estoit peu de chose. Certes, encore que ces vertus eussent beaucoup d'apparence, si est-ce, qu'en effect, elles estoient de peu de valeur à cause de la bassesse de l'intention de ceux qui les prattiquoient, qui ne travailloient presque que pour l'honneur, ainsi que dit sainct Augustin, ou pour quelque autre pretention fort legere, comme est celle de l'entretien de la société civile, ou pour quelque petite inclination qu'ils avoient au bien; laquelle ne rencontrant point de grande contrarieté, les portoit à des menuës actions de vertus, comme, par exemple, à s'entre-salüer, à secourir les amys, vivre sobrement, ne point desrober, servir fidellement les maistres, payer les gages aux ouvriers. Et toutesfois, quoyque cela fust ainsi mince et environné de plusieurs imperfections, Dieu en sçavoit gré à ces pauvres gens, et les en rescompensoit abondamment.

Les sages-femmes auxquelles Pharaon donna charge de fayre perir tous les masles des Israëlites, estoient sans doute egyptiennes et payennes : car s'excusant de quoy elles n'avoient pas executé la volonté du roy : *Les femmes hebrieuses*, disoient-elles, *ne sont pas comme les egyptiennes; car elles sçavent l'art de recevoir les enfans*, *et*, *devant que nous allions à elles*, *elles ont enfanté*: excuse qui n'eust pas esté à propos, si ces sages-femmes eussent esté hebrieuses; et n'est pas croyable que Pharaon eust à des femmes hebrieuses donné une commission si impiteuse contre les hebrieuses de mesme nation et religion : aussi Josephe tesmoigne qu'en effect elles estoient egyptiennes. Or, toutes Egyptiennes et payennes qu'elles estoient, elles *craignirent* d'offenser *Dieu* par une cruauté si barbare et denaturée, comme eust esté celle du massacre de tant de petits enfans. De quoy la divine doulceur leur

sçeut si bon gré, qu'elle *leur edifia des maysons* (Exod. 1), c'est-à-dire, les rendit plantureuses en enfans et en biens temporels.

Nabuchodonosor, roy de Babylone, avoit combattu en une guerre juste contre la ville de Tyr, que la justice divine vouloit chastier. Et Dieu dit à Ezechiel, qu'en rescompense, il *donneroit l'Egypte* en proie *à Nabuchodonosor* et à son armée, *parce*, dit Dieu, *qu'ils ont travaillé pour moy* (Ezech. 29). Doncques, adjouste sainct Hierosme au commentaire, nous apprenons que si les payens mesmes font quelque bien, ils ne se sont point laissez sans salaire par le jugement de Dieu. Ainsi Daniel exhorta Nabuchodonosor infidelle de *rachepter ses pechez par aumosnes* (Dan. 4), c'est-à-dire de se rachepter des peynes temporelles deuës à ses pechez, dont il estoit menacé. Voyez-vous doncques, Theotime, combien il est vray que Dieu fait estat des vertus, encore qu'elles soyent prattiquées par des personnes qui sont d'ailleurs mauvaises? S'il n'eust aggreé la misericorde des sages-femmes et la justice de la guerre des Babyloniens, eust-il prins le soing, je vous prie, de les salarier? Et si Daniel n'eust sceu que l'infidellité de Nabuchodonosor n'empeschoit pas que Dieu n'aggreast ses aumosnes, pourquoy les luy eust-il conseillées? Certes, l'Apostre nous asseure que les payens qui *n'ont pas la loy font naturellement ce qui appartient à la loy* (Rom. 2). Et quand ils le font, qui peut doubter qu'ils ne fassent bien, et que Dieu n'en fasse compte? Les payens cogneurent que le maryage estoit bon et necessaire; ils virent qu'il estoit convenable d'eslever les enfans és arts, en l'amour de la patrie, en la vie civile, et ils le firent. Or, je vous laisse à penser si Dieu ne treuvoit pas bon cela, puisqu'il avoit donné la lumiere de la rasoyn et l'instinct naturel à ceste intention.

La rayson naturelle est un bon arbre que Dieu a planté en nous; les fruicts qui en proviennent ne peuvent estre que bons : fruicts qui en comparayson de ceux qui procedent de la grace, sont à la verité de tres-petit prix, mais non pas pourtant de nul prix, puisque Dieu les a prisez, et pour iceux a donné des rescompenses temporelles; ainsi que, selon le grand sainct Augustin, il salaria les vertus morales des Romains, de la grande estenduë et magnifique resputation de leur empire.

Le peché rend sans doubte l'esprit malade, qui partant ne peut pas fayre des grandes et fortes operations, mais ouy bien des petites; car toutes les actions des malades, ne sont pas malades : encore parle-t-on, encore void-on, encore ouyt-on, encore boit-on. L'ame qui est en peché, peut fayre des biens, qui, estant naturels, sont rescompensez de salaires naturels; estant civils, sont payez de monnoye civile et humaine, c'est-à-dire, par des commoditez temporelles. Le pecheur n'est pas en la condition des diables, desquels la volonté est tellement destrempée et incorporée au mal, qu'elle ne peut vouloir aucun bien. Non, Theotime, le pecheur en ce monde n'est pas ainsi; il est là emmy le chemin entre *Hierusalem* et *Hierico, blessé* à mort, mais non pas encore mort; car, dit l'Evangile, il est *laissé à moytié vivant* (Luc. 10) : et comme il est à moytié vif, il peut aussi fayre des actions moytié vives. Il ne sçauroit voirement marcher, ny se lever, ny crier à l'ayde, non pas mesme

parler, sinon languidement, à cause de son cœur failly; mais il peut bien ouvrir les yeux, remüer les doigts, souspirer, dire quelque parolle de plainte; actions foibles, et nonobstant lesquelles il mourroit miserablement sur son sang, si le *misericordieux Samaritain* ne luy eust appliqué son *huyle et son vin*, et ne l'eust *emporté au logis* (*Ibid.*) pour le fayre panser et traitter à ses propres despens.

La naturelle rayson est grandement blessée, et comme à moytié morte par le peché : c'est pourquoy, ainsi mal en poinct, elle ne peut observer tous les commandemens qu'elle void bien pourtant estre convenables. Elle cognoist son devoir, mais elle ne peut le rendre; et ses yeux ont plus de clarté pour luy monstrer le chemin que ses jambes de force pour l'entreprendre.

Le pecheur peut voirement bien observer quelques-uns des commandemens par-cy, par-là, ains il peut mesme les observer tous pour quelque peu de tems, lorsqu'il ne se presente point de subjet relevé auquel il faille prattiquer les vertus commandées, ou de tentation pressante de commettre le peché deffendu : mais que le pecheur puisse vivre longtems en son peché sans en adjouster des nouveaux, certes, cela ne se peut sans une speciale protection de Dieu. Car les ennemys de l'homme sont ardens, remüans et en perpetuelle action pour le precipiter; et quand ils voyent qu'il n'arrive point d'occasion de prattiquer les vertus ordonnées, ils suscitent mille tentations pour nous fayre tomber és choses prohibées; et lors la nature sans la grace ne se peut garantir du precipice. Car si nous vainquons, *Dieu nous donnera la victoire par Jesus-Christ* (I. Cor. 15), ainsi que dit sainct Paul : *Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation* (Matth. 26). Si Nostre Seigneur disoit seulement : *Veillez*, nous penserions pouvoir assez fayre de nous-mesmes; mais quand il adjouste : *Priez*, il monstre que s'il ne *garde* nos ames au tems de la tentation, *en vayn veilleront ceux qui* les *gardent* (Ps. 126).

CHAPITRE II.

Que l'amour sacré rend les vertus excellemment plus aggreables à Dieu qu'elles ne sont de leur propre nature.

Les maistres des choses rustiques admirent la franche innocence et pureté des petites fraises, parce qu'encore qu'elles rampent la terre et soyent continuellement foulées par les serpens, lezards et autres bestes venimeuses, si est-ce qu'elles ne reçoivent aucune impression du venin, n'acquierent aucune qualité maligne, signe qu'elles n'ont aucune affinité avec le venin. Telles sont doncques les vertus humaines, Theotime; lesquelles, quoyqu'elles soyent en un cœur bas, terrestre et grandement occupé de peché, elles ne sont neantmoins aucunement infectées de la malice d'iceluy, estant d'une nature si franche et innocente, qu'elle ne peut estre corrompuë par la societé de l'iniquité selon qu'Aristote mesme a dit, que la vertu estoit une habitude de laquelle aucun ne peut abuser. Que si les vertus estant ainsi bonnes en elles-mesmes, ne sont pas

rescompensées d'un loyer eternel, lorsqu'elles sont prattiquées par les infidelles ou par ceux qui sont en péché, il ne s'en faut nullement estonner, puisque le cœur duquel elles procedent n'est pas capable du bien eternel, s'estant d'ailleurs destourné de Dieu, et que l'heritaige celeste appartenant au Fils de Dieu, nul n'y doit estre associé qui ne soit en luy et son frere adoptif; laissant à part que la convention par laquelle Dieu promet le paradis ne regarde que ceux qui sont en sa grace, et que les vertus des pecheurs n'ont aucune dignité ny valeur que celle de leur nature, qui, par consequent, ne les peut relever au merite des rescompenses surnaturelles lesquelles, pour cela mesme, sont appellées *surnaturelles*, d'autant que la nature, et tout ce qui en despend, ne peut ny les donner ny les meriter.

Mais les vertus qui se treuvent és amys de Dieu, quoyqu'elles ne soyent que morales et naturelles, selon leur propre condition, sont neantmoins ennoblies et relevées à la dignité d'œuvres sainctes, à cause de l'excellence du cœur qui les produit.

C'est une des proprietez de l'amytié, qu'elle rend aggreable l'amy et tout ce qui est en luy de bon et d'honueste. L'amytié respand sa grace et faveur sur toutes les actions de celuy que l'on ayme, pour peu qu'elles en soyent susceptibles : les aigreurs des amys sont des doulceurs, les doulceurs des ennemys sont des aigreurs. Toutes les œuvres vertueuses d'un cœur amy de Dieu sont desdiées à Dieu. Car le cœur qui s'est donné soy-mesme, comme n'a-t-il pas donné tout ce qui despend de luy-mesme? Qui donne l'arbre sans reserve, ne donne-t-il pas aussi les feüilles, les fleurs et les fruicts? *Le juste fleurira comme la palme, il croistra comme le cedre du Liban. Plantez en la mayson du Seigneur, ils fleuriront ès parvis de la mayson de nostre Dieu* (Ps. 91). Puisque le juste est *planté en la mayson* de Dieu, ses feüilles, ses fleurs et ses fruicts y croissent et sont desdiez au service de sa majesté. Il est *comme l'arbre planté pres le courant des eaux, qui porte son fruict en son tems; ses feüilles mesmes ne tombent point; tout ce qu'il fait prosperera* (Ps. 1). Non-seulement les *fruicts* de la charité et les fleurs des œuvres qu'elle ordonne, mais les *feüilles* mesmes des vertus morales et naturelles tirent une speciale prosperité de l'amour du cœur qui les produict. Si vous entez un rosier, et que dedans la fente de la tige vous mettiez un grain de musc, les roses qui en proviendront seront toutes musquées. Fendez doncques vostre cœur par la saincte penitence, et mettez l'amour de Dieu dans la fente, puis entant sur iceluy telle vertu que vous voudrez, les œuvres qui en proviendront seront parfumées de saincteté, sans qu'il soit besoin d'autre soing pour cela.

Les Spartes ayant ouy une tres-belle sentence de la bouche d'un meschant homme, n'estimerent pas qu'elle deust estre receuë, si premierement elle n'estoit prononcée par la bouche d'un homme de bien. Pour doncques la rendre digne de reception, ils ne firent autre chose que de la fayre derechef proferer par un homme vertueux. Si vous voulez rendre saincte la vertu humaine et morale d'Epictete, de Socrate ou de Demades, faites-la seulement prattiquer par une ame vrayement chrestienne, c'est-à-dire, qui ayt l'a-

mour de Dieu. Ainsi Dieu *regarda* au bon *Abel* premierement, et puis *à ses offrandes* (Gen. 4); en sorte que les offrandes prirent leur grace et dignité devant les yeux de Dieu de la bonté et pieté de celuy qui les presentoit. O bonté souveraine de ce grand Dieu! laquelle favorise tant ses amans, qu'elle cherit leurs moindres petites actions pour peu qu'elles soyent bonnes, et les ennoblit excellemment, leur donnant le tiltre et la qualité de sainctes! Hé! c'est en contemplation de son Fils bien-aymé, duquel il veut honnorer les enfans adoptifs, sanctifiant tout ce qui est de bon en eux, les os, les cheveux, les vestemens, les sepulchres, et jusques à *l'ombre* (Act. 5) de leurs corps, la foy, l'esperance, l'amour, la religion, ouy mesme la sobrieté, la courtoysie, l'affabilité de leurs cœurs.

Doncques, mes chers freres, dit l'Apostre, *soyez stables et immobiles, abondans en toute œuvre du Seigneur, sçachant que vostre travail ne sera point inutile en Nostre Seigneur* (1. Cor. 15). Et notez, Theotime, que toute œuvre vertueuse doit estre estimée *œuvre du Seigneur*, voire mesme quand elle seroit prattiquée par un infidelle: car sa divine majesté dit à Ezechiel que Nabuchodonosor et son armée avoient *travaillé* (Ezech. 29) pour luy, parce qu'ils avoient fait une guerre legitime et juste contre les Tyriens; monstrant assez par là que la justice des injustes est sienne, tend à luy et luy appartient; bien que les injustes qui font la justice ne soyent pas siens, ne tendent pas à luy et ne luy appartiennent pas. Car, comme ce grand prophete et prince Job, quoyqu'il fust issu de race payenne et habitant de *la terre Hus*, ne laissa pas d'appartenir à Dieu; ainsi les vertus morales, quoyque provenuës d'un cœur pecheur, ne laissent pas d'appartenir à Dieu. Mais quand ces mesmes vertus se treuvent en un cœur vrayement chrestien, c'est-à-dire doüé du sainct amour, alors non-seulement elles appartiennent à Dieu, mais elles ne sont *point inutiles en Nostre Seigneur*, ains sont renduës fructueuses et precieuses devant les yeux de sa bonté. Adjoustez à un homme la charité, dit sainct Augustin, tout profitte; ostez-en la charité, tout le reste ne profitte plus. Et *à ceux qui ayment Dieu, toutes choses cooperent en bien*, dit l'Apostre (Rom. 8).

CHAPITRE III.

Comme il y a des vertus que la presence du divin amour revele à une plus grande excellence que les autres.

Mais il y a des vertus qui, à rayson de leur naturelle allyance et correspondance avec la charité, sont aussi beaucoup plus capables de recevoir la precieuse influence de l'amour sacré, et par consequent la communication de la dignité et valeur d'iceluy. Telles sont la foy et l'esperance, qui, avec la charité, regardent immediatement Dieu; et la religion avec la penitence et devotion, qui s'employent à l'honneur de sa divine majesté. Car ces vertus, par leur propre condition, ont un si grand rapport à Dieu, et sont si susceptibles des impressions de l'amour celeste, que pour les fayre participer à la sainctete d'iceluy, il ne faut, sinon qu'elles ne soyent aupres de luy, c'est-à-dire en un cœur qui ayme Dieu. Ainsi, pour

donner le goust de l'olive aux raisins, il ne faut que planter la vigne entre les oliviers : car sans s'entre-touscher aucunement, par le seul voysinage, ces plantes feront un reciprocque commerce de leurs saveurs et proprietez : tant elles ont une grande inclination et estroicte convenance l'une envers l'autre.

Certes, toutes les fleurs, si ce ne sont celles de l'arbre Triste, et quelques autres de naturel monstrueux, toutes, dy-je, se resjoüyssent, espanoüissent et s'embellissent à la vuë du soleil par la chaleur vitale qu'elles reçoivent de ses rayons. Mais toutes les fleurs jaunes, et surtout celles que les Grecs ont appellé *Heliotropium*, et nous *Tourne-soleil,* non-seulement reçoivent de la joye et complaysance en la presence du soleil, mais suivent, par un amyable contour, les attraicts de ses rayons, le regardant et se retournant devers luy depuis son levant jusques à son couchant. Ainsi toutes les vertus reçoivent un nouveau lustre et une excellente dignité par la presence de l'amour sacré : mais la foy, l'esperance, la crainte de Dieu, la pieté, la penitence, et toutes les autres vertus, qui, d'elles-mesmes, tendent particulierement à Dieu et à son honneur, elles ne reçoivent pas seulement l'impression du divin amour, par laquelle elles sont eslevées à une grande valeur; mais elles se penchent totalement vers luy; s'associant avec luy, le suivant et servant en toutes occasions. Car enfin, mon cher Theotime, la parolle sacrée attribuë une certaine proprieté et force de sauver, de sanctifier et de glorifier à la foy, à l'esperance, à la pieté, à la crainte de Dieu, à la penitence, qui tesmoigne bien que ce sont des vertus de grand prix, et qu'estant prattiquées en un cœur qui a l'amour de Dieu, elles se rendent excellemment plus fructueuses et sainctes que les autres, lesquelles, de leur nature, n'ont pas une si grande convenance avec l'amour sacré. Et celuy qui s'escrie : *Si j'ay toute la foy, en sorte mesme que je transporte les montaignes, et je n'ay point la charité, je ne suis rien* (I. Cor. 13), il monstre bien, certes, qu'avec la charité, ceste foy luy profitteroit grandement. La charité doncques est une vertu nonpareille, qui n'embellit pas seulement le cœur auquel elle se treuve, mais benit et sanctifie aussi toutes les vertus qu'elle rencontre en iceluy, par sa seule presence, les embausmant et parfumant de son odeur celeste par le moyen de laquelle elles sont renduës de grand prix devant Dieu; ce qu'elle fait neantmoins beaucoup plus excellemment en la foy, en l'esperance, et és autres vertus qui, d'elles-mesmes, ont une nature tendante à la pieté.

C'est pourquoy, Theotime, entre toutes les actions vertueuses nous devons soigneusement prattiquer celle de la religion et resverence envers les choses divines; celles de la foy, de l'esperance et de la tres-saincte crainte de Dieu, parlant souvent des choses celestes, pensant et aspirant à l'eternité, hantant les eglises et services sacrez, faysant des lectures devotes, observant les ceremonies de la religion chrestienne : car le sainct amour se nourrit à souhaict parmy ces exercices, et respand sur iceux plus abondamment ses graces et proprietez, qu'il ne fait sur les actions des vertus simplement humaines, ainsi que le bel arc-en-ciel rend odorantes toutes les plantes sur lesquelles il tombe, mais plus que toutes incomparablement celle de l'apalatus.

CHAPITRE IV.

Comme le divin amour sanctifie encore plus excellemment les vertus, quand elles sont prattiquées par son ordonnance et commandement.

RACHEL, apres avoir grandement desiré d'estre mere, fut renduë fertile par deux moyens, dont elle eut aussi des enfans de deux differentes façons. Car au commencement de son maryage, se croyant sterile, elle employa sa servante Bala, qu'elle donna à son cher Jacob, luy disant : *J'ay Bala ma chambriere; prenez-la en maryage : afin qu'elle enfante sur mes genoüilx, et que j'aye des enfans d'elle* (Gen. 30). Et il arriva selon son souhaict : car Bala conceut et mit au monde plusieurs enfans sur les genoüilx de Rachel, qui les recevoit comme veritablement siens, d'autant qu'ils luy venoient de deux personnes, dont la premiere luy appartenoit par la loy du maryage, et l'autre par obligation de service, et d'autant encore que ç'avoit esté par son ordonnance et volonté que sa servante Bala en estoit devenuë mere. Mais elle eut par apres deux autres enfans issus et procreez d'elle-mesme, à sçavoir Joseph et le cher Benjamin (Gen. 35).

Je vous dy maintenant, mon cher Theotime, que la charité et dilection sacrée, plus belle cent fois que Rachel, maryée à l'esprit humain, souhaicte sans cesse de produire des sainctes operations. Que si, au commencement, elle n'en peut avoir elle-mesme, de sa propre extraction, par l'unyon sacrée qui luy est uniquement propre, elle appelle les autres vertus, comme ses fidelles servantes, et les associe à son maryage, commandant au cœur de les employer, afin que d'elles il fasse naistre des sainctes operations, mais operations qu'elle ne laisse pas d'adopter et estimer siennes, parce qu'elles sont produictes par son ordre et commandement, et d'un cœur qui luy appartient; d'autant que, comme nous avons desclaré ailleurs, l'amour est maistre du cœur, et par consequent de toutes les œuvres des autres vertus faites par son consentement.

Mais, oultre cela, ceste divine dilection ne laisse pas d'avoir deux actes issus proprement et extraicts d'elle-mesme, dont l'une est l'amour effectif, qui, comme un autre Joseph, usant de la plenitude de l'authorité royale, sousmet et range tout le peuple de nos facultez, puissances, passions et affections, à la volonté de Dieu (Gen. 41), afin qu'il soit aymé, obey et servy sur toutes choses, rendant par ce moyen executé le grand commandement celeste : *Tu aymeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton ame, de tout ton esprit, de toutes tes forces* (Deut. 22). L'autre est l'amour affectif ou affectueux, qui, comme un petit Benjamin, est grandement delicat, tendre, aggreable et aymable; mais en cela plus heureux que Benjamin, que la charité, sa mere, ne meurt pas en le produisant (Gen. 35), ains prend, ce semble, une nouvelle vie par la suavité qu'elle en ressent.

Ainsi doncques, Theotime, les actions vertueuses des enfans de Dieu appartiennent toutes à la sacrée dilection, les unes, parce

qu'elle-mesme les produict de sa propre nature; les autres, d'autant qu'elle les sanctifie par sa vitale presence; et les autres enfin, par l'authorité et le commandement dont elle use sur les autres vertus, desquelles elle les fait naistre, et celles-cy, comme elles, ne sont pas à la verité si eminentes en dignité que les actions proprement et immediatement issuës de la dilection, aussi excellent-elles incomparablement au-dessus des actions qui ont toute leur saincteté de la seule presence et societé de la charité.

Un grand general d'armée, ayant gaigné une signalée bataille, aura sans doubte tout l'honneur de la victoire, et non sans cause : car il aura combattu luy-mesme en teste de l'armée, prattiquant plusieurs beaux faits d'armes; et, pour le reste, il aura disposé l'armée, puis ordonné et commandé tout ce qui aura esté executé; si qu'il est estimé d'avoir tout fait, ou par soy-mesme en combattant de ses propres mains, ou par sa conduitte en commandant aux autres, que si mesme quelques troupes amyes surviennent à l'improuveu et se joignent à l'armée, on ne laissera pas d'attribuer l'honneur de leur action au general, parce qu'encore qu'elles n'ayent pas receu ses commandemens, elles l'ont neantmoins servy, et suivy ses intentions. Mais pourtant apres qu'on luy a donné toute la gloire en gros, on ne laisse pas d'en distribuer les pieces à chaque partie de l'armée, en disant ce que l'avant-garde, le corps et l'arriere-garde ont fait; comme les François, les Italiens, les Allemands, les Espagnols, se sont comportez! ouy mesme on loüe les particuliers qui se seront signalez au combat. Ainsi entre toutes les verus, mon cher Theotime, la gloire de nostre salut et de nostre victoire sur l'enfer est deferée à l'amour divin, qui, comme prince et general de toute l'armée des vertus, fait tous les exploicts par lesquels nous obtenons le triomphe. Car l'amour sacré a ses actions propres, issuës et procedées de luy-mesme, par lesquelles il a fait des miracles d'armes sur nos ennemys; oultre cela, il dispose, commande et ordonne les actions des autres vertus, qui, pour ceste cause, sont nommées actes commandez ou ordonnez de l'amour. Que si enfin quelques vertus, font leurs operations sans son commandement, pourveu qu'elles servent à son intention, qui est l'honneur de Dieu, il ne laisse pas de les advoüer siennes. Or neantmoins, quoyqu'en gros nous disions, apres le divin Apostre, *que la charité souffre tout, elle croit tout, elle espere tout, elle supporte tout* (I. Cor. 13), et en somme qu'elle fait tout; si est-ce que nous ne laissons pas de distribuer en particulier la loüange du salut des bien-heureux aux autres vertus, selon qu'elles ont excellé en un chascun : car nous disons que la foy en a sauvé les uns, l'aumosne quelques autres, la temperance, l'orayson, l'humilité, l'esperance, la chasteté, les autres; parce que les actions de ces vertus ont paru avec lustre en ces saincts. Mais tousjours reciprocquement aussi apres qu'on a eslevé ces vertus particulieres, il faut rapporter tout leur honneur à l'amour sacré qui, à toutes, donne la saincteté qu'elles ont. Car que veut dire autre chose le glorieux Apostre, inculquant que *la charité est benigne, patiente, qu'elle croit tout, espere tout, supporte tout* (*Ibid.*), sinon que la charité ordonne et commande à la patience de patienter, à l'esperance d'esperer, et à la foy de croire? Il est vray

Theotime, qu'avec cela il signifie encore que l'amour est l'ame et la vie de toutes les vertus, comme s'il vouloit dire que la patience n'est pas assez patiente, ny la foy assez fidelle, ny l'esperance assez confiante, ny la debonnaireté assez doulce, si l'amour ne les anime et vivifie. Et c'est cela mesme que nous fait entendre ce mesme *vaisseau d'eslection* (Act. 9), quand il dit que *sans la charité rien ne* luy *profitte*, et qu'il *n'est rien* (1. Cor. 13) : car c'est comme s'il disoit que sans l'amour il n'est ny patient, ny debonnaire, ny constant, ny fidelle, ny esperant, ainsi qu'il est convenable pour estre serviteur de Dieu, qui est le vray et desirable estre de l'homme.

CHAPITRE V.

Comme l'amour sacré mesle sa dignité parmy les autres vertus, en perfectionnant la leur particuliere.

J'AY veu à Tivoly, dit Pline, un arbre enté de toutes les façons qu'on peut enter, qui portoit toutes sortes de fruicts : car en une branche on treuvoit des cerises, en une autre des noyx, et és autres des raysins, des figues, des grenades, des pommes, et generalement toutes especes de fruicts. Cela, Theotime, estoit admirable; mais il l'est bien plus encore de voir en l'homme chrestien la divine dilection sur laquelle toutes les vertus sont entées : de maniere que comme l'on pouvoit dire de cest arbre, qu'il estoit cerisier, pommier, noyer, grenadier; aussi l'on peut dire de la charité qu'elle est patiente, doulce, vaillante, juste; ou plutost qu'elle est la patience, la doulceur et la justice mesme.

Mais le pauvre arbre de Tivoly ne dura gueres, comme le mesme Pline tesmoigne : car ceste varieté de production tarit incontinent son humeur radicale, et le desseicha; en sorte qu'il en mourut, où au contraire la dilection se renforce et revigore de fayre force fruicts en l'exercice de toutes les vertus; ains, comme ont marqué nos saincts Peres, elle est insatiable en l'affection qu'elle a de fructifier, et ne cesse de presser le cœur auquel elle se treuve, comme Rachel faysoit de son mary, disant : *Donne-moy des enfans*, *autrement je mourray* (Gen. 30).

Or, les fruicts des arbres entez sont tousjours selon le greffe : car si le greffe est de pommier, il jettera des pommes; s'il est de cerisier, il jettera des cerises : en sorte neantmoins que tousjours ces fruicts-là tiennent du goust du tronc. Et de mesme, Theotime, nos actes prennent le nom et leur espece des vertus particulieres desquelles ils sont issus, mais ils tirent de la sacrée charité le goust de leur sainteté; aussi la charité est la racine et source de toute saincteté en l'homme. Et comme la tige communique sa saveur à tous les fruicts que les greffes produisent, en telle sorte que chaque fruict ne laisse pas de garder la proprieté naturelle du greffe duquel il est procedé, ainsi la charité respand tellement son excellence et dignité és actions des autres vertus, que neantmoins elle laisse à une chascune d'icelles la valeur et bonté particuliere qu'elle a de sa condition naturelle.

Toutes les fleurs perdent l'usage de leur lustre et de leur grace

parmy les tenebres de la nuict; mais au matin le soleil rendant ces mesmes fleurs visibles et aggreables, n'esgale pas toutesfois leurs beautez et leurs graces; et sa clarté respanduë esgalement sur toutes, les fait neantmoins inesgalement claires et esclatantes, selon que plus ou moins elles se treuvent susceptibles des effects de sa splendeur : et la lumiere du soleil, pour esgale qu'elle soit sur la violette et sur la rose, n'esgalera jamais pourtant la beauté de celle-cy, ny la grace d'une marguerite à celle du lys. Mais pourtant si la lumiere du soleil fort claire sur la violette, est fort obscurcie par les broüilards sur la rose, alors sans doubte elle rendroit plus aggreable aux yeux la violette que la rose. Ainsi, mon Theotime, si avec une esgale charité l'un souffre la mort du martyre, et l'autre la faim du jeusne, qui ne void que le prix de ce jeusne ne sera pas pour cela esgal à celuy du martyre? Non, Theotime : car qui oseroit dire que le martyre en soy-mesme ne soit pas plus excellent que le jeusne? Que s'il est plus excellent, la charité survenante ne luy ostant pas l'excellence qu'il a, ains la perfectionnant, luy laissera par consequent les advantages qu'il avoit naturellement sur le jeusne. Certes, nul homme de bon sens n'esgalera la chasteté nuptiale à la virginité, ny le bon usage des richesses à l'entiere abnegation d'icelles. Et qui oseroit aussi dire que la charité survenant à ces vertus leur ostast leurs proprietez et privileges, puisqu'elle n'est pas une vertu destruisante et appauvrissante, ains bonifiante, vivifiante, et enrichissante tout ce qu'elle treuve de bon ès ames qu'elle gouverne? Ains tant s'en faut que l'amour celeste oste aux vertus les preeminences et dignitez qu'elles ont naturellement, qu'au contraire ayant ceste proprieté de perfectionner les perfections qu'elle rencontre, à mesure qu'elle treuve des plus grandes perfections, elle les perfectionne plus grandement : comme le sucre ès confitures assaisonne tellement les fruicts de sa doulceur, que les adoulcissant tous, il les laisse neantmoins inesgaux en goust et suavité, selon qu'ils sont inesgalement savoureux de leur nature; et jamais il ne rend les pesches et les noyx ny si doulces ny si aggreables que les abricots et les mirabolans.

Il est vray toutesfois que si la dilection est ardente, puissante, et excellente en un cœur, elle enrichira et perfectionnera aussi davantage toutes les œuvres des vertus qui en procederont. On peut souffrir la mort et le feu pour Dieu sans avoir la charité, ainsi que sainct Paul presuppose (1. Cor. 13), et que je desclare ailleurs; à plus forte rayson on la peut souffrir avec une petite charité. Or, je dy, Theotime, qu'il se peut bien fayre qu'une fort petite vertu ayt plus de valeur en une ame où l'amour sacré regne ardemment, que le martyre mesme en une ame où l'amour est allangoury, foible et lent. Ainsi les meneuës vertus de Nostre-Dame, de sainct Jean, et des autres grands saincts, estoient de plus grand prix devant Dieu que les plus relevées de plusieurs saincts inferieurs; comme beaucoup des petits eslans amoureux des seraphins sont plus enflammez que les plus relevez des anges du dernier ordre; ainsi que le chant des rossignols apprentifs est plus harmonieux incomparablement que celuy des chardonnerets les mieux apprins.

Pireicus, à la fin de ses ans, ne peignoit qu'en petit volume et

chose de peu, comme boutiques de barbier, de cordonnier, petits asnes chargez d'herbes, et semblables meneus fatras, ce qu'il faysoit, comme Pline pense, pour assoupir sa grande renommée, dont enfin on l'appella *peintre de basses estoffes* : et neantmoins la grandeur de son art paroissoit tellement en ses bas ouvrages, qu'on les vendoit plus que les grandes besongnes des autres. Ainsi, Theotime, les petites simplicitez, abjections et humiliations, esquelles les grands saincts se sont tant pleu pour se musser, et mettre leur cœur à l'abry contre la vayne gloire, ayant esté faites avec une grande excellence de l'art et de l'ardeur du celeste amour, ont esté treuvées plus aggreables devant Dieu que les grandes ou illustres besongnes de plusieurs autres qui furent faites avec peu de charité et de devotion.

L'*espouse* sacrée *blesse* son espoux *avec un seul de* ses *cheveux* (Cant. 4), desquels il fait tant d'estat, qu'il les compare aux *troupeaux des chevres de Galaad* (Cant. 6) : et n'a pas plustost loüé les *yeux* de sa devote amante, qui sont les parties les plus nobles de tout le visage, que soudain il loüe la cheveleure, qui est la plus fresle, vile et abjecte; afin que l'on sçeut qu'en une ame esprise du divin amour, les exercices qui semblent fort chetifs sont neantmoins grandement aggreables à sa divine Majesté.

CHAPITRE VI.

De l'excellence du prix que l'amour sacré donne aux actions issuës de luy-mesme, et à celles qui procedent des autres vertus.

Mais, ce me direz-vous, quelle est ceste valeur, je vous prie, que le sainct amour donne à nos actions? O mon Dieu! Theotime, certes, je n'aurois pas l'asseurance de le dire, si le Sainct-Esprit ne l'avoit luy-mesme desclaré en termes fort expres par le grand apostre sainct Paul, qui parle ainsi : *Ce qui à present est momentané et leger de nostre tribulation, opere en nous sans mesure en la sublimité un poids eternel de gloire* (II. Cor. 4). Pour Dieu, pesons ces parolles : *Nos tribulations,* qui sont si *legeres*, qu'elles *passent en un moment, operent en nous* les *poids*, solides et stables *de* la *gloire*. Voyez de grace ces merveilles! la *tribulation produict* la *gloire*, la *legereté* donne le *poids*, et les *momens* operent l'*eternité*. Mais qui peut donner tant de vertus à ces *momens* passagers et à ces *tribulations* si *legeres?* L'escarlate et la pourpre, ou fin cramoisy violet, est un drap grandement precieux et royal; mais ce n'est pas à rayson de la layne, ains à cause de la teincture. Les œuvres des bons chrestiens sont de si grande valeur, que pour icelles on nous donne le ciel : mais, Theotime, ce n'est pas parce qu'elles procedent de nous, et sont la layne de nos cœurs, ains parce qu'elles sont teinctes au sang du Fils de Dieu; je veux dire que c'est d'autant que le Sauveur sanctifie nos œuvres par le merite de son sang.

Le sarment, uny et joinct au cep, porte du fruict, non en sa propre vertu, mais en la vertu du cep. Or, nous sommes unys par la charité à nostre Redempteur, comme les membres au chef, c'est

pourquoy nos fruicts et bonnes œuvres, tirant leur valeur d'iceluy, meritent la vie eternelle. La baguette d'Aaron estoit seiche, incapable de fructifier d'elle-mesme, mais lorsque le nom du grand-prestre fut escrit sur icelle, en une nuict elle jetta ses *feüilles*, ses *fleurs* et ses *fruicts* (Num. 17). Nous sommes, quant à nous, branches seiches, inutiles, infructueuses, qui *ne sommes pas suffisans de penser quelque chose de nous-mesmes, comme de nous-mesmes, mais toute nostre suffisance est de Dieu, qui nous a rendus officiers idoines* (II. Cor. 3) et capables de sa volonté : et partant, soudain que, par le sainct amour, le nom du Sauveur, grand *evesque de nos ames* (I. Pet. 2), est gravé en nos cœurs, nous commençons à porter des fruicts delicieux pour la vie eternelle. Et comme les graines qui ne produiroient d'elles-mesmes que des melons de goust fade, en produisent des sucrins et muscats si elles sont destrempées en l'eau sucrée ou musquée, ainsi nos cœurs, qui ne sçauroient pas projetter une seule bonne pensée pour le service de Dieu, estant destrempez en la sacrée dilection par le Sainct-Esprit qui habite en nous, ils produisent des actions sacrées qui tendent et nous portent à la gloire immortelle. Nos œuvres, comme provenantes de nous, ne sont que de chetifs roseaux; mais ces *roseaux* deviennent *d'or* par la charité, et avec iceux on *arpente la Hierusalem* celeste, qu'on nous donne à ceste mesure : car tant aux hommes qu'aux anges, on distribuë la gloire selon la charité et les actions d'icelle; de sorte que *la mesure de l'ange* est celle-là mesme *de l'homme* (Apoc. 21); et Dieu a rendu et *rendra à chascun selon ses œuvres* (Apoc. 22), comme toute l'Escriture divine nous enseigne, laquelle nous assigne la felicité et joye eternelle du ciel pour rescompense des travaux et bonnes actions que nous aurons prattiquées en terre.

Rescompense magnifique, et qui ressent la grandeur du maistre que nous servons : lequel, à la verité, Theotime, pouvoit, s'il luy eust pleu, exiger tres-justement de nous nostre obeyssance et service, sans nous proposer aucun loyer ny salaire; puisque nous sommes siens par mille tiltres tres-legitimes, et que nous ne pouvions rien fayre qui vaille qu'en luy, par luy, pour luy, et qui ne soit de luy. Mais sa bonté neantmoins n'en a pas ainsi disposé; ains, en consideration de son Fils nostre Sauveur, a voulu traitter avec nous de prix fait, nous recevant à gaige, et s'engageant de promesses vers nous, qu'il nous salariera, selon nos œuvres, de salaires eternels. Or, ce n'est pas que nostre service luy soit ny necessaire ny utile : car, apres que nous avons *fait tout ce qu'il nous a commandé* (Luc. 17), nous devons neantmoins advoüer, par une tres-humble verité ou veritable humilité, qu'en effect *nous sommes serviteurs* tres-*inutiles* et tres-infructueux à nostre maistre, qui, à cause de son essentielle sur-abondance de biens, ne peut recevoir aucun proffict de nous : ains, convertissant toutes nos œuvres à nostre propre advantage et commodité, il fait que nous le servons autant inutilement pour luy que tres-utilement pour nous, qui, par de si petits travaux, gaignons de si grandes rescompenses.

Il n'estoit doncques pas obligé de nous payer nostre service, s'il

ne l'eust promis. Mais ne pensez pas pourtant, Theotime, qu'en ceste promesse il ayt tellement voulu manifester sa bonté, qu'il ayt oublyé de glorifier sa sagesse; puisque, au contraire, il y a observé fort exactement les regles de l'esquité, meslant admirablement la bien-seance avec la liberalité. Car nos œuvres sont voirement extresmement petites, et nullement comparables à la gloire en leur quantité : mais elles luy sont neantmoins fort proportionnées en qualité, à rayson du Sainct-Esprit qui, habitant en nos cœurs par la charité, les fait en nous, par nous et pour nous, avec un art si exquis, que les mesmes œuvres, qui sont toutes nostres, sont encore mieux toutes siennes; parce, comme il les produict en nous, nous les produisons reciprocquement en luy : comme il les fait pour nous, nous les faysons pour luy; et comme il les opere avec nous, nous cooperons aussi avec luy.

Or, le Sainct-Esprit habite en nous, si nous sommes membres vivans de Jesus-Christ, qui, à rayson de cela, disoit à ses disciples: *Qui demeure en moy, et moy en luy, iceluy porte beaucoup de fruicts* (Joan. 15). Et c'est, Theotime, parce que, qui demeure en luy, il participe à son divin esprit, lequel est au milieu du cœur humain comme une vive source qui *rejaillit* et pousse ses eaux *jusques en la vie eternelle* (Joan. 4). Ainsi *l'huyle* de benediction, *versée* sur le Sauveur comme *sur le chef* de l'Église tant militante que triomphante, *se respand sur* la societé des mal-heureux, qui, comme la *barbe* sacrée de ce divin Maistre, sont tousjours attachez à sa face glorieuse (Ps. 132); et *distille* encore *sur* la compaignie des fidelles, qui, comme *vestements,* sont joincts et unis par dilection à sa divine Majesté; l'une et l'autre troupe, comme composée de *freres* germains, ayant à ceste occasion subjet de s'escrier : *O que c'est une chose bonne et aggreable de voir les freres bien ensemble! c'est comme l'unguent qui descend en la barbe, la barbe d'Aaron, et jusques au bord de son vestement.*

Ainsi doncques nos œuvres, comme un petit grain de moutarde, ne sont aucunement comparables en grandeur avec l'arbre de la gloire qu'elles produisent; mais elles ont pourtant la vigueur et vertu de l'operer, parce qu'elles procedent du Sainct-Esprit, qui, par une admirable infusion de sa grace en nos cœurs, rend nos œuvres siennes, les laissant nostres tout ensemble, d'autant que nous sommes membres d'un chef duquel il est l'esprit, et entez sur un arbre duquel il est la divine humeur. Et parce qu'en ceste sorte il agit en nos œuvres, et qu'en certaine façon nous operons ou cooperons en son action, il nous laisse pour nostre part tout le merite et profict de nos services et bonnes œuvres; et nous luy en laissons aussi tout l'honneur et toute la loüange, recognoissant que le commencement, le progrez et la fin de tout le bien que nous faysons, despend de sa misericorde, par laquelle il est venu à nous, et nous a prevenus; il est venu en nous, et nous a assistez; il est venu avec nous, et nous a conduicts; *achevant* ce qu'il avoit *commencé* (Philip. 1). Mais, ô Dieu! Theotime, que ceste bonté est misericordieuse sur nous en ce partage! Nous luy donnons la gloire de nos loüanges, helas! et luy nous donne la gloire de sa joüyssance; et, en somme, par ces legers et passagers travaux, nous acquerons des biens perdurables à toute eternité. Ainsi soit-il.

Il est vray, Theotime, qu'on ne peut pas exercer toutes les vertus ensemble, parce que les subjets ne s'en presentent pas tout à coup; ains il y a des vertus que quelques-uns des plus saincts n'ont jamais eu occasion de prattiquer. Car sainct Paul, premier hermite, par exemple, quel subjet pouvoit-il avoir d'exercer le pardon des injures, l'affabilité, la magnificence, la debonnaireté? Mais toutesfois telles ames ne laissent pas d'estre tellement affectionnées à l'honnesteté de la rayson, que encore qu'elles n'ayent pas toutes les vertus quant à l'effect, elles les ont toutes quant à l'affection, estant prestes et disposées de suivre la rayson en toutes occurrences, sans exception ny reserve.

Il y a certaines inclinations qui sont estimées vertus, et ne le sont pas, ains des faveurs et advantages de la nature. Combien y a-t-il de personnes qui, par leur condition naturelle, sont sobres, simples, doulces, taciturnes, voire mesme chastes et honnestes? Or, tout cela semble estre vertus, et n'en a toutesfois pas le merite; non plus que les mauvaises inclinations ne sont dignes d'aucun blasme, jusques à ce que sur telles humeurs naturelles nous ayons enté le libre et volontaire consentement. Ce n'est pas vertu de ne manger gueres par nature, mais ouy bien de s'abstenir par eslection : ce n'est pas vertu d'estre taciturne par inclination, mais ouy bien de se taire par rayson. Plusieurs pensent avoir les vertus quand ils n'exercent pas les vices contraires. Celuy qui ne fut oncques assailly se peut voirement vanter de n'avoir pas esté fuyart, mais non pas d'avoir esté vaillant; celuy qui n'est pas affligé se peut loüer de n'estre pas impatient, mais non pas d'estre patient. Ainsi semble-t-il à plusieurs d'avoir des vertus, qui n'ont toutesfois que des bonnes inclinations, et parce que ces inclinations sont les unes sans les autres, il est advis que les vertus le soyent aussi.

Certes, le grand sainct Augustin, en une epistre qu'il escrit à sainct Hierosme, monstre que nous pouvons avoir quelque sorte de vertus, sans avoir les autres; et que neantmoins nous n'en pouvons point avoir de parfaictes, sans les avoir toutes; mais que quant aux vices, on peut avoir les uns sans avoir les autres : ains il est impossible de les avoir tous ensemble; de sorte qu'il ne s'ensuit pas que qui a perdu toutes les vertus ayt par consequent tous les vices, puisque presque toutes les vertus ont deux vices opposez, non-seulement contraires à la vertu, mais aussi contraires entre eux-mesmes. Qui a perdu la vaillance par la temerité ne peut avoir à mesme tems le vice de coüardise; et qui a perdu la liberalité par la prodigalité ne peut aussi à mesme tems estre blasmé de chicheté. Catilina, dit sainct Augustin, estoit sobre, vigilant, patient à souffrir le froid, le chaud et la faim; c'est pourquoy il luy estoit advis, et à ses complices, qu'il fust grandement constant : mais ceste force n'estoit pas prudente, puisqu'il choysissoit le mal en lieu du bien; elle n'estoit pas temperante, car il se relaschoit à de vilaines ordeures; elle n'estoit pas juste, puisque il conjuroit contre sa patrie; elle n'estoit doncques pas une constance, mais une opiniastreté, laquelle, pour tromper les sots, portoit le nom de constance.

subjet; et les aymera plus ou moins, chascune selon que la rayson y paroistra plus ou moins resplendissante. Qui ayme la liberalité, et n'ayme pas la chasteté, il monstre bien qu'il n'ayme pas la liberalité pour la beauté de la rayson : car ceste beauté est encore plus grande en la chasteté; et où la cause est plus forte, les effects devroient estre plus forts. C'est doncques un signe esvident que ce cœur-là n'est pas porté à la liberalité par le motif et la consideration de la rayson : dont il s'ensuit que ceste liberalité, qui semble estre vertu, n'en a que l'apparence, puisqu'elle ne procede pas de la rayson, qui est le vray motif des vertus, ains de quelque autre motif estranger; il suffit bien vrayement à un enfant d'estre nay dans le maryage, pour porter parmy le monde le nom, les armes et les qualitez du mary de sa mere; mais pour en porter le sang et la nature, il faut que non-seulement il soit nay dans le maryage, ains aussi du maryage. Les actions ont le nom, les armes et marques des vertus, parce que, nayssant d'un cœur doüé de rayson, il est advis qu'elles soyent raysonnables; mais pourtant elles n'en ont ny la substance, ny la vigueur, si elles proviennent d'un motif estranger et adultere, et non de la rayson. Il se peut doncques bien fayre que quelques vertus soyent en un homme, auquel les autres manqueront; mais ce seront ou des vertus nayssantes, encore toutes tendres et comme des fleurs en bouton, ou des vertus perissantes, mourantes, et comme des fleurs fletrissantes : car, en somme, les vertus ne peuvent avoir leur vraye integrité et suffisance, qu'elles ne soyent toutes ensemble, ainsi que toute la philosophie et la theologie nous asseurent.

Je vous prie, Theotime, quelle prudence peut avoir un homme intemperant, injuste et poltron, puisqu'il choysit le vice et laisse la vertu? Et comme peut-on estre juste, sans estre prudent, fort, et temperant : puisque la justice n'est autre chose qu'une perpetuelle, forte, et constante volonté de rendre à chascun ce qui luy appartient, et que la science par laquelle le droit s'administre est nommée jurisprudence; et que, pour rendre à chascun ce qui luy appartient, il nous faut vivre sagement et modestement, et empescher les desordres de l'intemperance en nous, afin de nous rendre ce qui nous appartient à nous-mesmes? Et le mot de *vertu* ne signifie-t-il pas une force et vigueur appartenante à l'ame en proprieté, ainsi que l'on dit les herbes et pierres precieuses avoir telle et telle vertu ou proprieté?

Mais la prudence n'est-elle pas imprudente en l'homme intemperant? La force sans prudence, justice et temperance, n'est pas une force, mais une forcenerie; et la justice est injustice en l'homme poltron, qui ne l'ose pas rendre; en l'intemperant, qui se laisse emporter aux passions, et en l'imprudent, qui ne sçayt pas discerner entre le droit et le tort. La justice n'est pas justice, si elle n'est prudente, forte et temperante, ny la prudence n'est pas prudence, si elle n'est temperante, juste et forte; ny la force n'est pas force, si elle n'est juste, prudente et temperante; ny la temperance n'est pas temperance, si elle n'est prudente, forte et juste : et en somme une vertu n'est pas vertu parfaicte, si elle n'est accompaignée de toutes les autres.

et liberal. Nous semons és jardins une grande varieté de graines, et les couvrons toutes de terre, comme les ensevelissant jusques à ce que le soleil, plus fort, les fasse lever, et, par maniere de dire, ressusciter, lorsqu'elles produisent leurs feüilles et leurs fleurs, avec de nouvelles graines, une chascune selon son espece; en sorte qu'une seule chaleur celeste fait toute la diversité de ces productions par les semences qu'elle treuve cachées dans le sein de la terre.

Certes, mon Theotime, Dieu a respandu en nos ames les semences de toutes les vertus, lesquelles neantmoins sont tellement couvertes de nostre imperfection et foiblesse, qu'elles ne paroissent point, ou fort peu, jusques à ce que la vitale chaleur de la dilection sacrée les vienne animer et ressusciter; produisant par icelles les actions de toutes les vertus; si que, comme la manne contenoit en soy la varieté des saveurs de toutes les viandes, et en excitoit le goust dans la bouche des Israëlites (Sap. 16), ainsi l'amour celeste comprend en soy la diversité des perfections de toutes les vertus, d'une façon si eminente et si relevée, qu'elle en produict toutes les actions en tems et lieu selon les occurrences. Josué deffit certes vaillamment les ennemys de Dieu par la bonne conduitte des armées qu'il eut en charge; mais Samson les deffaysoit encore plus glorieusement, qui, de sa propre main, avec des maschoires d'asne, en tuoit à milliers (Judic. 15). Josué, par son commandement et bon ordre, employant la valeur de ses troupes, faysoit des merveilles; mais Samson par sa propre force, sans employer aucune autre, faysoit des miracles. Josué avoit les forces de plusieurs soldats sous soy; mais Samson les avoit en soy, et pouvoit luy seul autant que Josué et plusieurs soldats avec luy eussent peu tous ensemble. L'amour celeste excelle en l'une et l'autre façon; car treuvant des vertus en une ame (et pour l'ordinaire au moins y treuve-t-il la foy, l'esperance et la penitence), il les anime, il leur commande, et les employe heureusement au service de Dieu; et pour le reste des vertus qu'il ne treuve pas, il fait luy-mesme leurs fonctions, ayant autant et plus de force luy seul qu'elles ne sçauroient avoir toutes ensemble.

Certes, le grand Apostre ne dit pas seulement que la charité nous donne la patience, benignité, constance, simplicité, mais il dit qu'elle-mesme elle est patiente, benigne, constante (I. Cor. 13); et c'est le propre des supresmes vertus entre les anges et les hommes, de pouvoir, non-seulement ordonner aux inferieures ce qu'elles operent, mais aussi de pouvoir elles-mesmes fayre ce qu'elles commandent aux autres. L'evesque donne les charges de toutes les fonctions ecclesiastiques, d'ouvrir l'eglise, d'y lire, exorciser, esclairer, prescher, baptizer, sacrifier, communier, absoudre, et luy-mesme aussi peut fayre et fait tout cela, ayant en soy une vertu eminente qui comprend toutes les autres inferieures. Ainsi sainct Thomas, en consideration de ce que la charité est patiente, benigne, et forte : la charité, dit-il, fait et accomplit les œuvres de toutes les vertus. Et sainct Ambroise, escrivant à Demetrius, appelle la patience et les autres vertus, *membres de la charité;* et le grand sainct Augustin dit que l'amour de Dieu comprend

CHAPITRE VIII.

Comme la charité comprend toutes les vertus.

Un *fleuve sortoit du lieu de delices pour arrouser le paradis terrestre, et de là se separoit en quatre chefs* (Gen. 2). Or, l'homme est en un lieu de delices, où Dieu fait sourdre le fleuve de la rayson et lumiere naturelle pour arrouser tout le paradis de nostre cœur; et ce fleuve se divise en quatre chefs, c'est-à-dire prend quatre courans selon les quatre regions de l'ame.

Car premierement, sur l'entendement, qu'on appelle *prattique,* c'est-à-dire, qui discerne des actions qu'il convient fayre ou fuyr, la lumiere naturelle respand *la prudence* qui incline nostre esprit à sagement juger du mal que nous devons esviter et chasser, et du bien que nous devons fayre et pourchasser.

Secondement, sur nostre volonté, elle fait saillir *la justice,* qui n'est autre chose qu'un perpetuel et ferme vouloir de rendre à chascun ce qui luy est deu.

Troisiesmement, sur l'appetit de convoitise, elle fait couler *la temperance* qui modere les passions qui y sont.

Quatriesmement, et sur l'appetit irascible, ou de la cholere, elle fait flotter *la force*, qui bride et manie tous les mouvemens de l'yre.

Or, ces quatre fleuves ainsi separés se divisent par apres en plusieurs autres, afin que toutes les actions humaines puissent estre bien dressées à l'honnesteté et felicité naturelle. Mais oultre cela, Dieu voulant enrichir les chrestiens d'une speciale faveur, il fait sourdre sur la cime de la partie superieure de leur esprit une fontaine surnaturelle, que nous appellons *grace,* laquelle comprend voirement la foy et l'esperance, mais qui consiste toutesfois en la charité, qui purifie l'ame de tous pechez, puis l'orne et l'embellit d'une beauté tres-delectable, et enfin espanche ses eaux sur toutes les facultez et operations d'icelle, pour donner à l'entendement une prudence celeste, à la volonté une saincte justice, à l'appetit de convoitise une temperance sacrée, et à l'appetit irascible une force devote; afin que tout le cœur humain tende à l'honnesteté et felicité surnaturelle, qui consiste en l'unyon avec Dieu. Que si ces quatre courans et fleuves de la charité rencontrent en une ame quelqu'une des quatre vertus naturelles, ils la reduisent à leur obeÿssance; se meslent avec elle pour la perfectionner, comme l'eau de senteur perfectionne l'eau naturelle quand elles sont meslées ensemble. Mais si la saincte dilection, ainsi respanduë, ne treuve point les vertus naturelles en l'ame, alors elle-mesme fait toutes les operations selon que les occasions le requierent.

Ainsi l'amour celeste treuvant plusieurs vertus en sainct Paul, en sainct Ambroise, sainct Denys, sainct Pacosme, il respandit sur icelles une aggreable clarté, les reduisant toutes à son service. Mais en la Magdelene, en saincte Marie Egyptiaque, au bon larron, et en cent autres tels penitens qui avoient esté grands pecheurs, le divin amour ne treuvant aucune vertu, fit la fonction et les œuvres de toutes les vertus, se rendant en iceux patient, doulx, humble

et liberal. Nous semons és jardins une grande varieté de graines, et les couvrons toutes de terre, comme les ensevelissant jusques à ce que le soleil, plus fort, les fasse lever, et, par maniere de dire, ressusciter, lorsqu'elles produisent leurs feüilles et leurs fleurs, avec de nouvelles graines, une chascune selon son espece; en sorte qu'une seule chaleur celeste fait toute la diversité de ces productions par les semences qu'elle treuve cachées dans le sein de la terre.

Certes, mon Theotime, Dieu a respandu en nos ames les semences de toutes les vertus, lesquelles neantmoins sont tellement couvertes de nostre imperfection et foiblesse, qu'elles ne paroissent point, ou fort peu, jusques à ce que la vitale chaleur de la dilection sacrée les vienne animer et ressusciter; produisant par icelles les actions de toutes les vertus; si que, comme la manne contenoit en soy la varieté des saveurs de toutes les viandes, et en excitoit le goust dans la bouche des Israëlites (Sap. 16), ainsi l'amour celeste comprend en soy la diversité des perfections de toutes les vertus, d'une façon si eminente et si relevée, qu'elle en produict toutes les actions en tems et lieu selon les occurrences. Josué deffit certes vaillamment les ennemys de Dieu par la bonne conduitte des armées qu'il eut en charge; mais Samson les deffaysoit encore plus glorieusement, qui, de sa propre main, avec des maschoires d'asne, en tuoit à milliers (Judic. 15). Josué, par son commandement et bon ordre, employant la valeur de ses troupes, faysoit des merveilles; mais Samson par sa propre force, sans employer aucune autre, faysoit des miracles. Josué avoit les forces de plusieurs soldats sous soy; mais Samson les avoit en soy, et pouvoit luy seul autant que Josué et plusieurs soldats avec luy eussent peu tous ensemble. L'amour celeste excelle en l'une et l'autre façon; car treuvant des vertus en une ame (et pour l'ordinaire au moins y treuye-t-il la foy, l'esperance et la penitence), il les anime, il leur commande, et les employe heureusement au service de Dieu; et pour le reste des vertus qu'il ne treuve pas, il fait luy-mesme leurs fonctions, ayant autant et plus de force luy seul qu'elles ne sçauroient avoir toutes ensemble.

Certes, le grand Apostre ne dit pas seulement que la charité nous donne la patience, benignité, constance, simplicité, mais il dit qu'elle-mesme elle est patiente, benigne, constante (I. Cor. 13); et c'est le propre des supresmes vertus entre les anges et les hommes, de pouvoir, non-seulement ordonner aux inferieures ce qu'elles operent, mais aussi de pouvoir elles-mesmes fayre ce qu'elles commandent aux autres. L'evesque donne les charges de toutes les fonctions ecclesiastiques, d'ouvrir l'eglise, d'y lire, exorciser, esclairer, prescher, baptizer, sacrifier, communier, absoudre, et luy-mesme aussi peut fayre et fait tout cela, ayant en soy une vertu eminente qui comprend toutes les autres inferieures. Ainsi sainct Thomas, en consideration de ce que la charité est patiente, benigne, et forte : la charité, dit-il, fait et accomplit les œuvres de toutes les vertus. Et sainct Ambroise, escrivant à Demetrius, appelle la patience et les autres vertus, *membres de la charité;* et le grand sainct Augustin dit que l'amour de Dieu comprend

toutes vertus, et fait toutes leurs operations en nous. Voicy ses parolles : « Ce qu'on dit que la vertu est divisée en quatre (il entend les quatre vertus cardinales), on le dit, ce me semble, à rayson des diverses affections qui proviennent de l'amour ; de maniere que je ne feray nul doubte de definir ces quatre vertus : en sorte que la *temperance* soit l'amour qui se donne tout entier à Dieu ; la *force*, un amour qui supporte volontiers toutes choses pour Dieu, la *justice*, une force servant à Dieu seul, et pour cela commandant droictement à tout ce qui est subjet à l'homme ; la *prudence*, un amour qui choysit ce qui luy est profittable pour s'unyr avec Dieu, et rejette ce qui luy est nuysible. » (*De morib.*, Eccl. c. 14). Celuy doncques qui a la charité a son esprit revestu d'une belle robbe nuptiale, laquelle, comme celle de Joseph, est parsemée de toute la varieté des vertus (Gen. 37) ; ou plustost il a une perfection qui contient la vertu de toutes les perfections, ou la perfection de toutes les vertus : et par ainsi *la charité est patiente*, *benigne ; elle n'est point envieuse*, mais honteuse ; *elle ne fait point de legeretez*, ains elle est prudente ; *elle ne s'enfle point* d'orgueil, ains elle est humble ; *elle n'est point ambitieuse* ou desdaigneuse, ains aymable et affable ; elle n'est point poinctilleuse *à vouloir ce qui luy appartient*, ains franche et condescendante ; *elle ne s'irrite point*, ains est paysible ; *elle ne pense aucun mal*, ains est debonnaire ; *elle ne se resjoüyt point sur le mal*, *ains se resjoüyt* avec la verité et *en la verité ; elle souffre tout*, *elle croit* aysement tout ce qu'on luy dit de bien, sans aucune *opiniastreté*, contention ny deffiance, *elle espere tout* bien du prochain, sans jamais perdre courage de luy procurer son salut ; *elle soustient tout* (1. Cor. 13), attendant sans inquiettude ce qui luy est promis. Et, pour conclusion, la charité est le fin or et enflammé que Nostre Seigneur conseilloit à l'evesque de Laodicée d'achepter (Apoc. 3), lequel contient le prix de toutes choses, qui peut tout et qui fait tout.

CHAPITRE IX.

Que les vertus tirent leur perfection de l'amour sacré.

La charité est doncques *le lyen de perfection* (Coloss. 3), puisqu'en elle et par elle sont contenuës et assemblées toutes les perfections de l'ame, et que sans elle, non-seulement on ne sçauroit avoir l'assemblage entier des vertus, mais on ne peut mesme, sans elle, avoir la perfection d'aucune vertu. Sans le ciment et mortier qui lye les pierres et murailles, tout l'edifice se dissout ; sans les nerfs, muscles et tendons, tout le corps seroit deffait ; et sans la charité les vertus ne peuvent s'entretenir les unes aux autres. Nostre Seigneur lye tousjours l'accomplissement des commandemens à la charité : *Qui a des commandemens*, dit-il, *et les observe, c'est celuy qui m'ayme. Celuy qui ne m'ayme pas ne garde pas mes commandemens* (Joan. 14). *Si quelqu'un m'ayme, il gardera mes parolles* (1. Joan. 2). Ce que repetant le disciple bien-aymé : *Qui observe les commandemens de Dieu*, dit-il, *la charité de Dieu est parfaicte en iceluy, et celle-cy est la charité de Dieu que nous*

gardions ses commandemens (I. Joan. 5). Or, qui auroit toutes les vertus, garderoit tous les commandemens : car qui auroit la vertu de religion, observeroit les trois premiers commandemens; qui auroit la pieté, observeroit le quatriesme; qui auroit la mansuetude et debonnaireté, observeroit le cinquiesme; par la chasteté, on garderoit le sixiesme; par la liberalité, on esviteroit de violer le septiesme; par la verité, on feroit le huictiesme; et par la parcimonie et pudicité, on observeroit le neuviesme et dixiesme. Que si on ne peut garder les commandemens sans la charité, à plus forte rayson ne peut-on sans icelle avoir toutes les vertus.

On peut, certes, bien avoir quelque vertu et demeurer quelque peu de tems sans offenser Dieu, encore que l'on n'ayt pas le divin amour. Mais tout ainsi que nous voyons parfois des arbres arrachez de terre fayre quelques productions, non toutesfois parfaictes ny pour longtems; de mesme un cœur separé de la charité peut voirement produire quelques actes de vertu, mais non pas longuement.

Toutes les vertus separées de la charité sont fort imparfaictes, puisqu'elles ne peuvent sans icelle parvenir à leur fin, qui est de rendre l'homme heureux. Les abeilles sont en leur naissance des petits chadons et vermisseaux sans pieds, sans aisles et sans formes; mais par succession de tems elles se changent et deviennent petites mousches; puis enfin, quand elles sont fortes et qu'elles ont leur croissance, alors on dit qu'elles sont avettes formées, faites et parfaictes, parce qu'elles ont ce qu'il faut pour voler et fayre le miel. Les vertus ont leur commencement, leurs progrez et leur perfection, et je ne nye pas que sans la charité, elles ne puissent naistre, voire mesme fayre progrez; mais qu'elles ayent leur perfection pour porter le tiltre de vertus faictes, formées et accomplies, cela despend de la charité, qui leur donne la force de voler en Dieu, et recüeillir de la misericorde d'iceluy le miel du vray merite et de la sanctification des cœurs esquels elles se treuvent.

La charité est entre les vertus, comme le soleil entre les estoiles: elle leur distribuë toute leur clarté et beauté. La foy, l'esperance, la crainte, et penitence, viennent ordinairement devant elle en l'ame pour luy preparer le logis; et comme elle est arrivée, elles luy obeyssent et la servent comme tout le reste des vertus, elle les anime, les orne et vivifie toutes par sa presence.

Les autres vertus se peuvent reciprocquement entr'aider et s'exciter mutuellement en leurs œuvres et exercices : car, qui ne sçayt que la chasteté requiert et excite la sobrieté, et que l'obeyssance nous porte à la liberalité, à l'orayson, à l'humilité? Or, par ceste communication qu'elles ont entre elles, elles participent aux perfections les unes des autres : car la chasteté, observée par obeyssance, a double dignité, à savoir la sienne propre et celle de l'obeyssance. Ains elle a plus de celle de l'obeyssance que de la sienne propre : car comme Aristote dit que celuy qui desroboit pour pouvoir commettre la fornication estoit plus fornicateur que larron, d'autant que son affection tendoit toute à la fornication, et ne se servoit du larcin que comme d'un passage pour y parvenir, ainsi qui ob-

serve la chasteté pour obeyr, il est plus obeyssant que chaste, puisqu'il employe la chasteté au service de l'obeyssance. Mais pourtant du meslange de l'obeyssance avec la chasteté ne peut reüssir une vertu accomplie et parfaicte, puisque la derniere perfection qui est l'amour, leur manque à toutes deux : de sorte que si mesme il se pouvoit fayre que toutes les vertus se treuvassent ensemble en un homme, et que la seule charité luy manquast, cest assemblage de vertus seroit voirement un corps tres-parfaictement accomply de toutes ses parties tel que fut celuy d'Adam, quand Dieu, de sa main maistresse, le forma du limon de la terre; mais corps neantmoins qui seroit sans mouvement, sans vie, et sans grace, jusques à ce que Dieu *inspirast* en iceluy *le spiracle de vie* (Gen. 2), c'est-à-dire la sacrée charité, sans laquelle rien ne nous profitte.

Au demeurant, la perfection de l'amour divin est si souveraine, qu'elle perfectionne toutes les vertus, et ne peut estre perfectionnée par icelles, non pas mesme par l'obeyssance, qui est celle laquelle peut le plus respandre de perfection sur les autres : car encore bien que l'amour soit commandé, et qu'en aymant nous prattiquions l'obeyssance, si est-ce neantmoins que l'amour ne tire pas sa perfection de l'obeyssance, ains de la bonté de celuy qu'il ayme; d'autant que l'amour n'est pas excellent parce qu'il est obeyssant, mais parce qu'il ayme un bien excellent. Certes, en aymant nous obeyssons, comme en obeyssant nous aymons; mais si ceste obeyssance est si excellemment aymable, c'est parce qu'elle tend à l'excellence de l'amour : et sa perfection despend, non de ce qu'en aymant nous obeyssons, mais de ce qu'en obeyssant nous aymons. De sorte que tout ainsi Dieu est esgalement la derniere fin de tout ce qui est bon, comme il en est la premiere source; de mesme l'amour, qui est l'origine de toute bonne affection, en est pareillement la derniere fin et perfection.

CHAPITRE X.

Digression sur l'imperfection des vertus des payens.

Ces anciens sages du monde firent jadis des magnifiques discours à l'honneur des vertus morales, ouy mesme en faveur de la religion. Mais ce que Plutarque a observé és stoïciens, est encore plus à propos pour tout le reste des payens. Nous voyons, dit-il, des navires qui portent des inscriptions fort illustres : il y en a qu'on appelle *Victoire*, les autres *Vaillance*, les autres *Soleil*; mais pour cela, elles ne laissent pas d'estre subjettes aux vents et aux vagues. Ainsi, les stoïciens se vantent d'estre exempts de passions, sans peur, sans tristesse, sans yre, gens immuables et invariables; mais, en effect, ils sont subjets au trouble, à l'inquiettude, à l'impetuosité, et autres impertinences.

Pour Dieu, Theotime, je vous prie, quelle vertu pouvoient avoir ces gens-là, qui, volontairement, et comme à prix fait, renversoient toutes les loyx de la religion? Seneque avoit fait un livre contre les superstitions, dans lequel il avoit reprins l'impieté payenne avec beaucoup de liberté. Or, ceste liberté, dit le grand sainct Augustin, se treuva en ses escrits, et non pas en sa vie; puisque

mesme, il conseilla que l'on rejettast de cœur la superstition mais qu'on ne laissast pas de la prattiquer és actions (Lib. 6. *De Civit.*, c. 10 et 11). Car voicy ses parolles : *Lesquelles superstitions le sage observera comme commandées par les loyx, non pas comme aggreables aux dieux.* Comme pouvoient estre vertueux ceux qui, comme rapporte sainct Augustin, estimoient que le sage se devoit tuer, quand il ne pouvoit ou ne devoit plus supporter les calamitez de ceste vie, et toutesfois ne vouloient pas advoüer que les calamitez fussent miserables, ny les miseres calamiteuses, ains maintenoient que le sage estoit tousjours heureux et sa vie bien-heureuse : *O quelle vie bien-heureuse*, dit sainct Augustin, *pour laquelle esviter on a mesme recours à la mort ! Si elle est bien-heureuse, que n'y demeurez-vous* (lib. 6. *De Civ.*)? Aussi, celuy d'entre les stoïciens et capitaines, qui, pour s'estre tué soy-mesme en la ville d'Utique afin d'esviter une calamité qu'il estimoit indigne de sa vie, a esté tant loüé par les cervelles prophanes, fit ceste action avec si peu de veritable vertu, que, comme dit sainct Augustin, il ne tesmoigna pas un courage qui voulust esviter la deshonnesteté, mais une ame infirme qui n'eût pas l'asseurance d'attendre l'adversité (*Ibid.*, l. 1). Car s'il eust estimé chose infasme de vivre sous la victoire de Cesar, pourquoy eust-il commandé d'esperer en la doulceur de Cesar? Comme n'eust-il pas conseillé à son fils de mourir avec luy, si la mort estoit meilleure et plus honneste que la vie? Il se tua doncques, ou parce qu'il envia à Cesar la gloire qu'il eust de luy donner la vie, ou parce qu'il apprehenda la honte de vivre sous un vainqueur qu'il hayssoit; en quoy il peut estre loüé d'un gros, et, encore à l'adventure, grand courage, mais non pas d'un sage, vertueux et constant esprit. La cruauté qui se prattique sans esmotion et de sang-froid est la plus cruelle de toutes; et c'en est de mesme du desespoir : car celuy qui est le plus lent, le plus desliberé, le plus resolu, est aussi le moins excusable et le plus desesperé.

Et quant à Lucrece (afin que nous n'oublyons pas aussi les valeurs du sexe moins courageux), ou elle fut chaste parmy la violence et le forcement du fils de Tarquinius, ou elle ne le fut pas (lib. 1. *De Civ.*). Si Lucrece ne fut pas chaste, pourquoy loüe-t-on doncques la chasteté de Lucrece? Si Lucrece fut chaste et innocente en cest accident-là, Lucrece ne fut-elle pas meschante de tuer l'innocente Lucrece? Si elle fut adultere, pourquoy est-elle tant loüée? Si elle fut pudique, pourquoy fut-elle tuée? Mais elle craignoit l'opprobre et la honte de ceux qui eussent peu croire que la deshonnesteté qu'elle avoit soufferte violemment, tandis qu'elle estoit en vie, eust aussi esté soufferte volontairement, si apres icelle elle fust demeurée en vie : elle eut peur qu'on l'estimast complice du peché, si ce qui avoit esté fait en elle vilainement estoit supporté par elle patiemment. Hé donc ! faut-il, pour fuyr la honte et l'opprobre qui despend de l'opinion des hommes, accabler l'innocent et tuer le juste? Faut-il maintenir l'honneur aux despens de la vertu, et la resputation au peril de l'equité? Telles furent les vertus des plus vertueux payens envers Dieu et envers eux-mesmes.

Et pour les vertus qui regardent le prochain, ils foulerent aux

pieds et fort effrontement, par leurs loyx mesmes, la principale, qui est la pieté. Car Aristote, le plus grand cerveau d'entre eux, prononce ceste horrible et tres-impiteuse sentence : « Touschant » l'exposition, c'est-à-dire l'abandonnement des enfans, ou leur » education, la loy soit telle : Qu'il ne faut rien nourrir de ce qui » est privé de quelque membre. Et quant aux autres enfans, si les » loyx et coustumes de la cité deffendent qu'on n'abandonne pas » les enfans, et que le nombre des enfans se multiplie à quelqu'un, » en sorte qu'il en ayt desjà au double de la portée de ses facultés, » il faut prevenir et procurer l'avortement » (lib. 7. Pol., c. 16). Seneque, ce sage tant loüé : *Nous tuons*, dit-il, *les monstres; et nos enfans, s'ils sont manqués, debiles, imparfaicts ou monstrueux, nous les rejettons et abandonnons* (*De ira*, l. 1, c. 15). De sorte que ce n'est pas sans cause que Tertullian reproche aux Romains qu'ils exposoient leurs enfans aux ondes, au froid, à la faim, et aux chiens; et cela, non par force de pauvreté, car, comme il dit, les presidens mesmes et magistrats prattiquoient ceste denaturée cruauté. O vray Dieu, Theotime, quels vertueux voylà! et quels sages pouvoient estre ces gens qui enseignoient une si cruelle et brutale sagesse? *Helas!* dit le grand Apostre, *croyant d'estre sages, ils ont esté faits insensés, et leur fol esprit a esté obscurcy, gens abandonnez au sens reprouvé* (Rom. 1). Ah! quelle horreur qu'un si grand philosophe conseille l'avortement; c'est devancer l'homicide, dit Tertullian, d'empescher un homme conceu de naistre; et sainct Ambroise, reprenant les payens de ceste mesme barbarie : On oste, dit-il, en ceste sorte la vie aux enfans avant qu'on la leur ayt donnée (l. 5. *Exham.*, c. 18).

Certes, si les payens ont prattiqué quelques vertus, ç'a esté pour la pluspart en faveur de la gloire du monde, et, par consequent, ils n'ont de la vertu que l'action, et non pas le motif et l'intention. Or, la vertu n'est pas vraye vertu, si elle n'a la vraye intention. La convoitise humaine a fait la force des payens, dit le concile d'Aurange, et la charité divine a fait celle des chrestiens (c. 17, t. 7, l. 4, *cont. Jul.* Pel., c. 3). Les vertus des payens, dit sainct Augustin, ont esté non vrayes, mais vray-semblables, parce qu'elles ne furent pas exercées pour la fin convenable, mais pour des fins perissables. Fabricius sera moins puny que Catilina, non pas que celuy-là fust bon, mais parce que celuy-cy fust pire : non pas que Fabricius eust des vrayes vertus, mais parce qu'il ne fust pas si esloigné des vrayes vertus. Si qu'au jour du jugement, les vertus des payens les deffendront, non afin qu'ils soyent sauvez, mais afin qu'ils ne soyent pas tant damnez. Un vice estoit osté par un autre vice entre les payens; les vices se faysant place les uns aux autres, sans en laisser aucune à la vertu : et pour ce seul unique vice de la vayne gloire, ils resprimoient l'avarice et plusieurs autres vices. Voire mesme quelquesfois ils mesprisoient la vanité par vanité, dont l'un d'entre eux, qui sembloit le plus esloigné de la vanité, foulant aux pieds le lict bien paré de Platon : Que fay-tu, Diogenes? luy dit Platon. Je foule, respondit-il, le faste de Platon. Il est vray, respliqua Platon, tu le foules, mais par un autre faste. Si Seneque fut vayn, on le peut recüeillir de ses derniers propos; car la fin cou-

ronne l'œuvre, et la derniere heure les juge toutes. Quelle vanité, je vous prie! estant sur le point de mourir, il dit à ses amys qu'il n'avoit peu jusques à l'heure les remercier assez dignement, et que, partant, il leur vouloit laisser un legat de ce qu'il avoit en soy de plus aggreable et de plus beau; et que s'ils le gardoïent soigneusement, ils en recevroient de grandes loüanges, adjoustant que ce magnifique legat n'estoit autre chose que l'imaige de sa vie. Voyez-vous, Theotime, comme les abbois de cest homme sont puans de vanité? Ce ne fut pas l'amour de l'honnesteté, mais l'amour de l'honneur qui poussa ces sages mondains à l'exercice des vertus; et leurs vertus de mesme furent aussi differentes des vrayes vertus, comme l'amour de l'honnesteté et l'amour du merite d'avec l'amour de la rescompense. Ceux qui servent les princes pour l'interest font ordinairement des services plus empressez, plus ardens, et sensibles; mais ceux qui servent par amour les font plus nobles, plus genereux, et par consequent plus estimables.

Les escarboucles et rubis sont appellés par les Grecs de deux noms contraires : car ils les nomment *pyropes*, et *apyropes* c'est-à-dire, de feu et sans feu, ou bien enflammés et sans flamme; ils les nomment *ignées*, de feu, charbons ou escarboucles, parce qu'ils ressemblent au feu en lueur et splendeur; mais ils les appellent sans feu, ou, pour dire ainsi, ininflammables, parce que non-seulement leur lueur n'a nulle chaleur, mais ils ne sont nullement susceptibles de chaleur, et n'y a feu qui les puisse eschauffer. Ainsi, nos anciens Peres ont appellé les vertus des payens vertus et non vertus tout ensemble; vertus, parce qu'elles en ont la lueur et l'apparence; non vertus, parce que non-seulement, elles n'ont pas eu ceste chaleur vitale de l'amour de Dieu qui, seule, les pouvoit perfectionner, mais elles n'en estoient pas susceptibles, puisqu'elles estoient en des subjets infidelles. Y ayant de ce tems-là, dit sainct Augustin, deux Romains grands en vertu, Cesar et Caton : la vertu de Caton fut de beaucoup plus approchante de la vraye vertu que celle de Cesar (l. 5. *De Civ.*). Et ayant dit en quelque lieu que les philosophes destituez de la vraye pieté avoient resplendy en lumiere de vertu, il s'en desdit au livre de ses *Retractations*, estimant que ceste loüange estoit trop grande pour des vertus si imparfaictes, comme furent celles des payens, qui, en verité, ressemblent à ces vers à feu et luisans, qui ne sont luisans qu'emmy la nuict, et, le jour venu, perdent leur lueur (l. 1, *Retr.*). Car de mesme, ces vertus payennes ne sont vertus qu'en comparayson des vices, mais, en comparayson des vertus des vrays chrestiens, ne meritent nullement le nom de vertus.

Parce neantmoins qu'elles ont quelque chose de bon, elles peuvent estre comparées aux pommes vereuses : car elles ont la couleur, et ce peu de substance qui leur reste, aussi bonnes que les vertus entieres; mais le ver de la vanité est au milieu, qui les gaste. C'est pourquoy, qui en veut user, doit separer le bon d'avec le mauvais. Je veux bien, Theotime, qu'il y eust quelque fermeté de courage en Caton, et que ceste fermeté fust loüable en soy; mais qui veut se prevaloir de son exemple, il faut que ce soit en un juste et bon subjet, non pas se donnant la mort, mais la souffrant

lorsque la vraye vertu le requiert; non pas pour la vanité de la gloire, mais pour la gloire de la verité, comme il advint à nos martrys, qui, avec des courages invincibles, firent tant de miracles de constance et de valeur, que les Caton, les Horace, les Seneque, les Lucrece, les Arrie, ne meritent certes nulle consideration en comparayson : tesmoins les Laurent, les Vincent, les Vital, les Erasme, les Eugene, les Sebastien, les Agathe, les Agnès, Catherine, Perpetuë, Felicité, Symphorose, Natalie, et mille milliers d'autres, qui me font tous les jours admirer les admirateurs des vertus payennes, non tant parce qu'ils admirent desordonnement les vertus imparfaictes des payens, comme parce qu'ils n'admirent point les vertus tres-parfaictes des chrestiens, vertus cent fois plus dignes d'admiration, et seules dignes d'imitation.

CHAPITRE XI.

Comme les actions humaines sont sans valeur lorsqu'elles sont faites sans le divin amour.

Le grand amy de Dieu, Abraham, n'eut de Sara, sa femme principale, que son tres-cher fils unique Isaac, qui, seul, aussi, fut son heritier universel; et bien qu'il eust encore Ismaël d'Agar, et plusieurs autres enfans de Cetura, ses femmes servantes et moins principales, si est-ce toutesfois qu'il ne leur donna, sinon quelques presens et legats pour les desjetter et exhereder, d'autant que, n'estant pas advoüez de la femme principale, ils ne pouvoient pas aussi luy succeder. Or, ils ne furent pas advoüez, parce que, quant aux enfans de Cetura, ils nasquirent tous apres la mort de Sara; et pour le regard d'Ismaël, quoyque sa mere Agar l'eust conceu par l'autorité de Sara, sa maistresse, toutesfois, se voyant grosse, elle la *mesprisa* (Gen. 16), et ne mit pas cest enfant au monde sur les genoüilx d'icelle, comme Bala mit les siens sur les genoüilx de Rachel. Theotime, il n'y a que les enfans, c'est-à-dire les actes de la tres-saincte charité, qui soyent *heritiers de Dieu*, *coheritiers de Jesus-Christ* (Rom. 8), et les enfans ou actes que les autres vertus conçoivent et enfantent sur ses genoüilx par son commandement, ou au moins sous les aisles et la faveur de sa presence. Mais quand les vertus morales, ou mesme les vertus surnaturelles, produisent leurs actions en l'absence de la charité, comme elles font entre les schismatiques, au rapport de sainct Augustin, et quelquesfois parmy les mauvais catholiques, elles n'ont nulle valeur pour le paradis, non pas mesme l'aumosne, quand elle nous porteroit *à distribuer toute nostre substance aux pauvres* (I. Cor. 13) ; ny le martyre non plus, quand nous *livrerions* nostre *corps aux flammes pour estre bruslé* (*Ibid.*). Non, Theotime, *sans la charité*, dit l'Apostre, *tout* cela *ne serviroit de rien* (*Ibid.*), ainsi que nous monstrons plus amplement ailleurs.

Or, il y a de plus, quand, en la production des vertus morales, la volonté se rend desobeyssante à sa dame, qui est la charité, comme quand, par l'orgueil, la vanité, l'interest temporel, ou par quelque autre mauvais motif, les vertus sont destournées de leur

propre nature; certes, alors ces actions sont chassées et bannies de la mayson d'Abraham et de la societé de Sara, c'est-à-dire, elles sont privées du fruict et des privileges de la charité, et par consequent demeurent sans valeur ny merite. Car ces actions-là, ainsi infectées d'une mauvaise intention, sont, en effect, plus vicieuses que vertueuses, puisqu'elles n'ont de la vertu que le corps exterieur, l'interieur, appartenant au vice qui leur sert de motif : tesmoin les jeusnes, offrandes, et autres actions du Pharisien (Luc. 18).

Mais enfin, oultre tout cela, comme les Israëlites vescurent paysiblement en Egypte durant la vie de Joseph et de Levi, et soudain apres la mort de Levi furent tyranniquement reduicts en servitude, d'où provient le proverbe des Juifs, l'un des freres trespassé, les autres sont oppressez; selon qu'il est rapporté en la grande Chronologie des Hebrieux, publiée par le sçavant archevesque d'Aix, Gilbert Genebrard, que je nomme par honneur et avec consolation, pour avoir esté son disciple, quoyque inutilement, lorsqu'il estoit lecteur royal à Paris, et qu'il exposoit le Cantique des cantiques, de mesme les merites et fruicts des vertus tant morales que chrestiennes subsistent tres-doulcement et tranquillement en l'ame, tandis que la sacrée dilection y vit et regne : mais à mesme que la dilection divine y meurt, tous les merites et fruicts des autres vertus meurent quant et quant, et ce sont ces œuvres que les theologiens appellent mortifiées, parce que, estant nayes en vie sous la faveur de la dilection, et comme un Ismaël en la famille d'Abraham, elles perdent par apres la vie et le droit d'heriter par la desobeyssance et rebellion suivante de la volonté humaine qui est leur mere.

O Dieu, Theotime, quel malheur! *Si le juste se destourne de sa justice, et qu'il fasse l'iniquité, on n'aura plus memoire de toutes ses justices, il mourra en son peché* (Ezech. 18), dit Nostre Seigneur en Ezechiel. De sorte que le peché mortel ruyne tout le merite des vertus : car, quant à celles qu'on prattique tandis qu'il regne en l'ame, elles nayssent tellement mortes qu'elles sont à jamais inutiles pour la pretention de la vie eternelle; et quant à celles que l'on a prattiquées avant qu'il fust commis, c'est-à-dire tandis que la dilection sacrée vivoit en l'ame, leur valeur et merite perit et meurt soudain à son arrivée, ne pouvant conserver leur vie apres la mort de la charité qui la leur avoit donnée. Le lac, que les prophanes appellent communement *Asphaltite*, et les auteurs sacrés *Mer morte*, a une malediction si grande, que rien ne peut vivre de ce que l'on y met. Quand les poissons du fleuve Jourdain l'approchent, ils meurent promptement, s'ils ne rebroussent contremont; les arbres de son rivage ne produisent rien de vivant, et bien que leurs fruicts ayent l'apparence et forme exterieure pareille aux fruicts des autres contrées, neantmoins, quand on les veut arracher, on treuve que ce ne sont qu'escorces et peleures pleynes de cendres qui s'en vont au vent : marque des infasmes pechez pour la punition desquels ceste contrée, peuplée de quatre citez planteureuses, fut jadis convertie en cest abysme de puanteur et d'infection; et rien aussi ne peut, ce me semble, mieux representer le malheur du peché que ce lac abominable qui print son origine du plus execrable desordre que la chair humaine puisse commettre. Le

peché doncques, comme une mer morte et mortelle, tuë tout ce qui l'aborde : rien n'est vivant de tout ce qui nayst en l'ame qu'il occupe, ny de tout ce qui croist autour de luy. O Dieu, nullement, Theotime! car, non-seulement le peché est une œuvre morte, mais elle est tellement pestilente et veneneuse, que les plus excellentes vertus de l'ame pecheresse ne produisent aucune action vivante; et, quoyque quelquesfois les actions des pecheurs ayent une grande ressemblance avec les actions des justes, ce ne sont toutesfois qu'escorces pleynes de vent et de poussiere, regardées voirement, et mesme rescompensées par la bonté divine de quelques presens temporels qui leur sont donnez comme aux enfans des chambrieres; mais escorces pourtant qui ne sont ny ne peuvent estre savourées ny goustées par la divine justice pour estre salariées de loyer eternel : elles perissent sur leurs arbres, et ne peuvent estre conservées en la main de Dieu, parce qu'elles sont vuides de vraye valeur, comme il est dit en l'Apocalypse à l'evesque de Sardes, lequel estoit *estimé* un arbre *vivant*, à cause de plusieurs vertus qu'il prattiquoit; et neantmoins il estoit *mort* (Apoc. 3), parce que, estant en peché, ses vertus n'estoient pas des vrays fruicts vivans, mais des escorces mortes et des amusemens pour les yeux, non des pommes savoureuses, utiles à manger. De sorte que nous pouvons tous lancer ceste veritable voix, à l'imitation du sainct Apostre : *Sans la charité je ne suis rien, rien ne me profitte* (I. Cor. 13), et celle-cy avec sainct Augustin : *Mettez dans un cœur la charité, tout profitte; ostez du cœur la charité, rien ne profitte.*

Or je dy, rien ne profitte pour la vie eternelle, quoyque, comme nous disions ailleurs, les œuvres vertueuses des pecheurs ne soyent pas inutiles pour la vie temporelle : mais, Theotime, mon amy, *Que profitte-t-il à l'homme s'il gaigne tout le monde* temporellement *et qu'il perde son ame* eternellement (Matth. 16)?

CHAPITRE XII.

Comme le sainct amour, revenant en l'ame, fait revivre toutes les œuvres que le peché avoit fait perir.

Les œuvres doncques que le pecheur fait tandis qu'il est privé du sainct amour, ne profittent jamais pour la vie eternelle, et pour cela sont appellées œuvres mortes; mais les bonnes œuvres du juste sont, au contraire, nommées vives, d'autant que le divin amour les anime et les vivifie de sa dignité. Que si, par apres, elles perdent leur vie et valeur par le peché survenant, elles sont dites œuvres amorties, esteinctes, ou mortifiées seulement, mais non pas œuvres mortes, si principalement on a esgard aux esleus. Car, comme le Sauveur, parlant de la petite Thalite, fille de Jaïrus, dit *qu'elle n'estoit point morte, ains dormoit* (Marc. 5) seulement; parce que, devant estre soudain ressuscitée, sa mort seroit de si peu de durée, qu'elle ressembleroit plutost un sommeil qu'une vraye mort : ains les œuvres des justes, et surtout des esleus, que le peché survenu fait mourir, ne sont pas dites œuvres mortes, ains seulement amorties, mortifiées, assoupies, ou pasmées; parce

qu'au prochain retour de la saincte dilection, elles doivent, ou du moins peuvent bien-tost revivre et ressusciter. Le retour du peché oste la vie au cœur et à toutes ses œuvres; le retour de la grace rend la vie au cœur et à toutes ses œuvres. Un hyver rigoureux amortit toutes les plantes de la campaigne; en sorte que, s'il duroit tousjours, elles aussi tousjours demeureroient en cest estat de mort. Le peché, triste et tres-effroyable hyver de l'ame, amortit toutes les sainctes œuvres qu'il y treuve, et s'il duroit tousjours, jamais rien ne reprendroit ny vie ny vigueur. Mais comme au retour du beau printems, non-seulement les nouvelles semences qu'on jette en terre à la faveur de ceste belle et fœconde sayson, germent et bourgeonnent aggreablement chascune selon sa qualité; mais aussi les vieilles plantes que l'aspreté de l'hyver precedent avoit flestries, desseichées et amorties, reverdissent, se revigorent, et reprennent leur vertu et leur vie : de mesme le peché estant aboly, et la grace du divin amour revenant en l'ame, non-seulement les nouvelles affections que le retour de ce sacré printems apporte, germent et produisent beaucoup de merites et benedictions; mais les œuvres fanées et fletries sous la rigueur de l'hyver du peché passé, comme deslivrées de leur ennemy mortel, reprennent leurs forces, se revigorent, et comme ressuscitées, fleurissent derechef, et fructifient en merites pour la vie eternelle. Telle est la toute-puissance du celeste amour, ou l'amour de la celeste toute-puissance. *Si l'impie se destourne de son impieté, et qu'il fasse jugement et justice, il vivifiera son ame. Convertissez-vous, et faites penitence de vos iniquitez, et l'iniquité ne vous sera pas à ruyne*, dit le Seigneur tout-puissant (Ezech. 18). Et qu'est-ce dire, *l'iniquité ne vous sera point à ruyne*, sinon que les *ruynes* qu'elle avoit faites seront reparées? Ainsi, oultre mille caresses que l'enfant prodigue receut de son pere, il fut restably avec advantage en tous ses ornemens, et en toutes les graces, faveurs et dignitez qu'il avoit perduës (Luc. 15); et Job, imaige innocente du pecheur penitent, reçoit enfin *au double de tout ce qu'il avoit eu* (Job. 42). Certes, le tres-sainct Concile de Trente veut que l'on ayme les penitens retournez en la sacrée dilection de Dieu eternel, par ces parolles de l'Apostre : *Abondez en tout bon œuvre, sçachant que vostre travail n'est point inutile en Nostre Seigneur* (I. Cor. 15) : *car Dieu n'est point injuste pour oublyer vostre œuvre, et la dilection que vous avez montrée en son nom* (Heb. 6). Dieu doncques n'oublye pas les œuvres de ceux qui, ayant perdu la dilection par le peché, la recouvrent par la penitence. Or, Dieu oublye les œuvres quand elles perdent leur merite et leur saincteté par le peché survenant, et il s'en ressouvient quand elles retournent en vie et valeur par la presence du sainct amour. De sorte mesme, qu'afin que les fidelles soyent rescompensez de leurs bonnes œuvres, tant par l'accroissement de la grace et de la gloire future, que par l'effectuelle joüyssance de la vie eternelle, il n'est pas necessaire que l'on ne retombe point au peché, ains suffit, selon le sacré Concile, que l'on trespasse en la grace et charité de Dieu.

Dieu a promis des rescompenses eternelles aux œuvres de l'homme juste; mais *si le juste se destourne de sa justice* par le

peché, Dieu n'aura *plus memoire des justices* et bonnes œuvres *qu'il avoit faites* (Ezech. 18). Que si neantmoins, par apres, ce pauvre homme, tombé en peché, se releve et retourne en l'amour divin par penitence; Dieu ne se ressouviendra plus de son peché; et s'il ne se ressouvient plus du peché, il se ressouviendra doncques des bonnes œuvres precedentes, et de la rescompense qu'il leur avoit promise; puisque le peché, qui, seul, les avoit ostées de la memoire divine, est totalement effacé, aboly, aneanty, si qu'alors la justice de Dieu oblige sa misericorde : ou plutost la misericorde de Dieu oblige sa justice de regarder derechef les bonnes œuvres passées, comme si jamais il ne les avoit oublyées : autrement le sacré penitent n'eust pas osé dire à son maistre : *Rendez-moy l'allegresse de vostre salutaire, et me confirmez de vostre esprit principal* (Ps. 60). Car, comme vous voyez, non-seulement il requiert une *nouveauté d'esprit* et de *cœur*, mais pretend qu'on luy rende *l'allegresse* (*Ibid.*) que le peché luy avoit ravie. Or, ceste allegresse n'est autre chose que le *vin* du celeste amour qui *resjoüyt le cœur de l'homme* (Ps. 103).

Il n'est pas du peché en cest endroict comme des œuvres de charité. Car les œuvres du juste ne sont pas effacées, ou aneanties par le peché survenant, ains elles sont seulement oublyées. Mais le péché du meschant n'est pas seulement oublyé, ains il est effacé, nettoyé, aboly, aneanty par la saincte penitence; c'est pourquoy le peché survenant au juste ne fait pas revivre les pechez autresfois pardonnez, d'autant qu'ils ont esté tout à fait aneantis : mais l'amour, revenant en l'ame du penitent, fait bien revivre les sainctes œuvres d'autresfois, parce qu'elles n'estoient pas abolies, ains seulement oublyées. Et cest oubly des bonnes œuvres des justes, apres qu'ils ont quitté leur justice et dilection, consiste en ce qu'elles nous sont renduës inutiles, tandis que le peché nous rend incapables de la vie eternelle, qui est leur fruict; et partant, si-tost que par le retour de la charité, nous sommes remis au rang des enfans de Dieu, et par consequent rendus susceptibles de la gloire immortelle, Dieu se ressouvient de nos bonnes œuvres anciennes, et elles nous sont derechef renduës fructueuses. Il n'est pas raysonnable que le peché ayt autant de force contre la charité, comme la charité en a contre le peché : car le peché procede de nostre foiblesse, et la charité de la puissance divine. *Si le peché abonde* en malice pour ruyner, *la grace surabonde* pour resparer (Rom. 5); et la *misericorde* de Dieu par laquelle il efface le peché, *s'exalte* tousjours, et se rend glorieusement triomphante *contre* la rigueur du *jugement* (Jac. 2) par lequel Dieu avoit oublyé les bonnes œuvres qui procedoient le peché. Ainsi tousjours és guarisons corporelles que Nostre Seigneur donnoit par miracle, non-seulement il rendoit la santé, mais il adjoustoit des benedictions nouvelles, faysant exceller la guarison au-dessus de la maladie, tant il est honteux envers les hommes.

Que les guespes, taons, ou mousches : et tels petits animaux nuysibles, estant morts, puissent revivre et ressusciter, je ne l'ay jamais veu, ny leu, ny ouy dire; mais que les cheres avettes, mousches si vertueuses, puissent ressusciter, chascun le dit, et je

ay maintesfois leu. On dit (ce sont les parolles de Pline) que, gardant les corps morts des mousches à miel qu'on a noyées dans la ayson, tout l'hyver, et les remettant au soleil le printems suivant, uvertes de cendres de figuier, elles ressusciteront et seront nnes comme auparavant. Que les iniquitez et œuvres malignes issent revivre apres que par la penitence elles ont esté nettoyées abolies, certes, mon Theotime, jamais l'Escriture ny aucun theogien ne l'a dit, que je sçache, ains le contraire est authorisé par la crée parolle, et par le commun consentement de tous les docars. Mais que les œuvres sainctes, qui, comme doulces abeilles, nt le miel du merite, estant noyées dans le peché, puissent par res revivre, quand couvertes des cendres de la penitence, on les met au soleil de la glace et charité, tous les theologiens le disent, enseignent bien clairement, et lors il ne faut pas doubter qu'elles soyent fructueuses comme avant le peché. Lorsque Nabuzardan truisit Hierusalem, et qu'Israël fut mené en captivité, le feu sacré l'autel fut caché dans un puits : où il se convertit en bouë; mais ste bouë tirée du puits, et remise au soleil lors du retour de la ptivité, le feu mort ressuscita, et ceste bouë fut convertie en mmes (II. Mach. 1). Quand l'homme juste est rendu esclave du ché, toutes les bonnes œuvres qu'il avoit faites sont miserableent oublyées et reduictes en bouë; mais au sortir de la captivité, sque, par la penitence, il retourne en la grace de la dilection vine, ses bonnes œuvres precedentes sont tirées du puits de l'ouy, et touschées des rayons de la misericorde celeste, elles revient et se convertissent en flammes aussi claires que jamais elles rent, pour estre remises sur l'autel sacré de la divine approbaon, et avoir leur premiere dignité, leur premier prix et leur preiere valeur.

CHAPITRE XIII.

Comme nous devons reduire toute la prattique des vertus et de nos actions au sainct amour.

es bestes ne pouvant cognoistre la fin de leurs actions, tendent voirement à leur fin mais n'y pretendent pas : car pretendre, est tendre à une chose par dessein avant que d'y tendre par fect : elles jettent leurs actions à leur fin, mais elles ne projettent int, ains suivent leurs instincts sans eslection ny intention. Mais omme est tellement maistre de ses actions humaines et raysonbles, qu'il les fait toutes pour quelque fin, et les peut destiner à e ou plusieurs fins particulieres, ains que bon luy semble, car il ut changer la fin naturelle d'une action, comme quand il jure ur tromper, puisqu'au contraire, la fin du serment est d'empesler la tromperie; et peut adjouster à la fin naturelle d'une action elque autre sorte de fin, comme quand, outre l'intention de seurir le pauvre, à laquelle l'aumosne tend, il adjouste l'intention obliger l'indigent à la pareille.

Or, nous adjoustons quelquesfois une fin de moindre perfection ue n'est celle de nostre action; quelquesfois aussi nous adjoustons

une fin d'esgale ou semblable perfection, et parfois encore une fin plus relevée. Car, oultre le secours du souffreteux auquel l'aumosne tend specialement, ne peut-on pas pretendre, premierement, d'acquerir son amytié; secondement, d'edifier le prochain; tiercement, de playre à Dieu? qui sont trois diverses fins, dont la premiere est moindre, la seconde n'est pas presque plus excellente, et la troisiesme est beaucoup plus excellente que la fin ordinaire de l'aumosne : si que nous pouvons, comme vous voyez, donner diverses perfections à nos actions, selon la varieté des motifs, fins et intentions, que nous prenons en les faysant.

Soyez bons changeurs, dit le Sauveur. Prenons doncques bien garde, Theotime, de ne point changer les motifs et la fin de nos actions, qu'avec advantage et profict, et de ne rien fayre en ce trafic, que par bon ordre et rayson. Tenez, voylà cest homme qui entre en charge pour servir le public et pour acquerir de l'honneur, s'il a plus de pretention de s'honnorer que de servir la chose publicque, ou qu'il soit esgalement desireux de l'un et de l'autre, il a tort, et ne laisse pas d'estre ambitieux; car il renverse l'ordre de la rayson, esgalant ou preferant son interest au bien public. Mais si, pretendant, pour sa fin principale, de servir le public, il est bien ayse aussi parmy cela d'accroistre l'honneur de sa famille; certes, on ne le sçauroit blasmer; parce que non-seulement ses deux pretentions sont honnestes, mais elles sont bien rangées. Cest autre se communie à Pasques pour ne point estre blasmé de son voysinage, et pour obeyr à Dieu, qui doubte qu'il ne fasse bien? Mais s'il se communie autant, ou plus pour esviter le blasme que pour obeir à Dieu, qui doubte qu'il ne fasse impertinemment, esgalant ou preferant le respect humain à l'obeyssance qu'il doit à Dieu? Je puis jeusner le caresme, ou par charité, afin de playre à Dieu, ou par obeyssance, parce que l'Eglise l'ordonne, ou par sobrieté, ou par diligence, pour mieux estudier; ou par prudence, afin de fayre quelque espargne requise; ou par chasteté, afin de tromper le corps; ou par religion, pour mieux prier. Or, si je veux, je puis assembler toutes ces intentions, et jeusner pour tout cela; mais en ce cas il faut tenir bonne police à ranger ces motifs. Car si je jeusnois principalement pour espargner plus que pour obeyr à l'Eglise, plus pour bien estudier que pour playre à Dieu : qui ne void que je pervertis le droit et l'ordre, preferant mon interest à l'obeyssance de l'Eglise et au contentement de mon Dieu? Jeusner pour espargner est bon, jeusner pour obeyr à l'Eglise est meilleur; jeusner pour playre à Dieu est tres-bon : mais encore qu'il semble que de trois biens on ne puisse pas composer un mal, si est-ce que qui les collocqueroit en desordre, preferant le moindre au meilleur, il feroit sans doubte un desreglement blasmable.

Un homme qui n'invite qu'un de ses amys, n'offense nullement les autres; mais s'il les invite tous, et qu'il donne les premieres seances aux moindres, reculant les honnorables au bas bout, n'offense-t-il pas ceux-cy et ceux-là tout ensemble? ceux-cy, parce qu'il les desprime contre la rayson; ceux-là parce qu'il les fait paroistre sots. Ainsi, fayre une action pour un seul motif raysonnable, pour petit qu'il soit, la rayson n'en est point offensée; mais qui veut

avoir plusieurs motifs, il les doit ranger selon leurs qualitez, autrement il commet peché : car le desordre est un peché, comme le peché est un desordre. Qui veut playre à Dieu et à Nostre Dame fait tres-bien; mais qui voudroit playre à Nostre Dame esgalement ou plus qu'à Dieu, il commettroit un desreglement insupportable : et on luy pourroit dire ce qui fut dit à Caïn : Si vous avez bien offert, mais vous avez mal partagé, cessez, vous avez peché (Gen. 4). Il faut donner à chaque fin le rang qui luy convient, et par consequent le souverain à celle de playre à Dieu.

Or, le souverain motif de nos actions, qui est celuy du celeste amour, a ceste souveraine proprieté, qu'estant plus pur, il rend l'action qui en provient plus pure; si que les anges et saincts du paradis n'ayment chose aucune pour autre fin quelconque que pour celle de l'amour de la divine bonté, et par le motif de luy vouloir playre. Ils s'entr'ayment voirement tous tres-ardemment; ils nous ayment aussi, ils ayment les vertus, mais tout cela pour playre à Dieu seulement. Ils suivent et prattiquent les vertus non en tant qu'elles sont belles et aymables, mais en tant qu'elles sont aggreables à Dieu. Ils ayment leur felicité, non en tant qu'elle est à eux, mais en tant qu'elle playst à Dieu. Ouy mesme, ils ayment l'amour duquel ils ayment Dieu, non parce qu'il est en eux, mais parce qu'il tend à Dieu, non parce qu'il leur est doulx, mais parce qu'il playst à Dieu; non parce qu'ils l'ont et le possedent, mais parce Dieu le leur donne et qu'il y prend son bon playsir.

CHAPITRE XIV.

Prattique de tout ce qui a esté dit au chapitre precedent.

Purifions doncques, Theotime, tant que nous pourrons, toutes nos intentions; et puisque nous pouvons respandre sur toutes les actions des vertus le motif sacré du divin amour, pourquoy ne le ferons-nous pas; rejettant és occurrences toutes sortes de motifs vieux, comme la vayne gloire et l'interest propre; et considerant tous les bons motifs que nous pouvons avoir d'entreprendre l'action qui se presente alors, afin de choysir celuy du sainct amour, qui est le plus excellent de tous, pour en arrouser et detremper tous les autres? Par exemple, si je veux m'exposer vaillamment aux hazards de la guerre, je le puis, considerant divers motifs : car le motif naturel de ceste action, c'est celuy de la force et vaillance, à laquelle il appartient de fayre entreprendre par rayson les choses perilleuses: mais oultre celuy-cy, j'en puis avoir plusieurs autres, comme celuy d'obeyr au prince que je sers, celuy de l'amour envers le public, celuy de la magnanimité, qui me fait playre en la grandeur de ceste action. Or, venant doncques à l'action, je me pousse au peril pour tous ces motifs; mais pour les relever tous au degré de l'amour divin, et les purifier parfaictement, je diray en mon ame, de tout mon cœur : O Dieu eternel, qui estes le tres-cher amour de mes affections, si la vaillance, l'obeyssance au prince, l'amour de la patrie et la magnanimité ne vous estoient aggreables, je ne suivrois jamais leurs mouvemens que

je sens maintenant; mais parce que ces vertus vous playsent, j'embrasse ceste occasion de les prattiquer, et ne veut seconder leur instinct et inclination, sinon parce que vous les aymez, et que vous le voulez.

Vous voyez bien, mon cher Theotime, qu'en ce retour d'esprit nous parfumons tous les autres motifs de l'odeur et saincte suavité de l'amour, puisque nous ne les suivons pas en qualité de motifs simplement vertueux, mais en qualité de motifs voulus, aggreez, aymez et cheris de Dieu. Qui desrobe pour yvrongner, il est plus yvrongne que larron, selon Aristote, et celuy doncques qui exerce la vaillance, l'obeyssance, l'affection envers sa patrie, la magnanimité pour playre à Dieu, il est plus amoureux divin, que vaillant, obeyssant, bon citoyen et magnanime, parce que toute sa volonté, en cest exercice, aboutit et vient fondre dans l'amour de Dieu, n'employant tous les autres motifs que pour parvenir à ceste fin. Nous ne disons pas que nous allons à Lyon, mais à Paris, quand nous n'allons à Lyon que pour aller à Paris; ny que nous allons chanter, mais que nous allons servir Dieu, quand nous n'allons chanter que pour servir Dieu.

Que si quelquesfois nous sommes touschez de quelque motif particulier, comme, par exemple, s'il nous advenoit d'aymer la chasteté à cause de sa belle et tant aggreable pureté, soudain, sur ce motif, il faut respandre celuy du divin amour en ceste sorte: O tres-honneste et delicieuse blancheur de la chasteté, que vous estes aymable, puisque vous estes tant aymée par la divine bonté! Puis se retournant vers le Createur : Hé Seigneur! je vous requiers une seule chose, c'est celle que je recherche en la chasteté, de voir et prattiquer en icelle de vostre bon playsir et les delices que vous y prenez. Et lorsque nous entrons és exercices des vertus, nous devons souvent dire de tout nostre cœur : *Ouy, Pere* eternel, je le feray, *parce que ainsi a-t-il esté aggreable* de toute eternité *devant vous* (Matth. 11).

En ceste sorte, faut-il anymer toutes nos actions de ce bon playsir celeste, aymant principalement l'honnesteté et beauté des vertus, parce qu'elle est aggreable à Dieu : car, mon cher Theotime, il se treuve des hommes qui ayment esperduëment la beauté de quelques vertus, non-seulement sans aymer la charité, mais avec mespris de la charité. Origene, certes, et Tertullian, aymerent tellement la blancheur de la chasteté, qu'ils violerent les plus grandes regles de la charité; l'un ayant choysy de commettre l'idolastrie plutost que de souffrir une horrible violence, de laquelle les tyrans vouloient soüiller son corps; l'autre se separant de la tres-chaste Eglise catholique sa mere, pour mieux establir, selon son gré, la chasteté de sa femme. Qui ne sçayt qu'il y a eu des pauvres de Lyon, qui, pour loüer avec excez la mendicité, se firent heretiques, et de mendians devinrent de faux belistres? Qui ne sçayt la vanité des enthousiastes, messaliens, euchytes, qui quitterent la dilection pour vanter l'orayson? Qui ne sçayt qu'il y a eu des heretiques qui, pour exalter la charité envers les pauvres, desprimoient la charité envers Dieu; attribuant tout le salut des hommes à la vertu de l'aumosne, selon que sainct Augustin le tesmoigne, quoyque le sainct Apostre

ils quittent plus ardemment la terre pour monter au ciel avec nous.

La charité cependant comprend les sept dons, et ressemble à une belle fleur de lys qui a six feüilles plus blanches que la neige, et au milieu les beaux martelets d'or de la sapience, qui poussent en nos cœurs les gousts et savouremens amoureux de la bonté du Pere nostre Createur, de la misericorde du Fils nostre Redempteur, et de la suavité du Sainct-Esprit nostre Sanctificateur. Et je mets ainsi ceste double crainte és deux derniers degrez, pour accorder toutes les traductions avec la saincte et sacrée edition ordinaire. Car si en l'hebrieu, le mot de *crainte* est repeté par deux fois, ce n'est pas sans mystere, ains pour monstrer qu'il y a un don de la crainte filiale qui n'est autre chose que la pieté, et un don de la crainte servile qui est le commencement de tout nostre acheminement à la souveraine sagesse.

CHAPITRE XVI.

De la crainte amoureuse des espouses; suitte du discours commencé.

A[illegible] *Jonathas, mon frere*, disoit David, *tu estois aymable sur* [illegible]*mour des femmes* (II. Reg. 1). Et c'est comme s'il eust dit : Tu [illegible]itois un plus grand amour que celuy des femmes envers leu[illegible]rys. Toutes choses excellentes sont rares. Imaginez-vous, The[illegible]e, une espouse de cœur colombin, qui ayt la perfection de l'am[illegible]nuptial; son amour est incomparable, non-seulement en excel[illegible]e, mais aussi en une grande varieté de belles affections et qua[illegible] qui l'accompaignent. Il est non-seulement chaste, mais pudiq[illegible]l est fort, mais gracieux; il est violent, mais tendre; il est ard[illegible] mais respectueux; genereux mais craintif; hardy, mais obeyssa[illegible] et sa crainte est toute meslée d'une delicieuse confiance.

Telle, [illegible]es, est la crainte de l'ame qui a l'excellente dilection : car elle s'a[illegible]re tant de la souveraine bonté de son espoux, qu'elle ne craint p[illegible]e perdre, mais elle craint bien toutesfois de ne joüyr pas ass[illegible] sa divine presence, et que quelqu'occasion ne le [illegible]sse absenter [illegible]r un seul moment : elle a bien confiance de ne [illegible]y desplayre j[illegible]is, mais elle craint de ne luy playre pas autant [illegible]e l'amour le[illegible]quiert : son amour est trop courageux pour en[illegible]r, voire me[illegible]e au seul soupçon d'estre jamais en sa disgracé; [illegible]is il est a[illegible] attentif qu'elle craint de ne luy estre pas assez [illegible] : ouy, [illegible]e l'ame arrive quelquesfois à tant de perfection, [illegible] plus de n'estre pas assez unie à luy, son amour l'[illegible]u'elle le sera tousjours; mais elle craint que ceste unyon ne soit pas si pure, simple et attentive, comme son amour luy fait pretendre. C'est ceste admirable amante qui voudroit ne point aymer les gousts, les delices, les vertus et les consolations spirituelles, de peur d'estre divertie, pour peu que soit, de l'unique amour qu'elle porte à son bien-aymé, protestant que c'est luy-mesme, et non ses biens, qu'elle recherche, et criant à ceste intention : *Hé! monstrez-moy, mon bien-aymé, où vous paissez*

3° La *science*, au contraire, n'est autre chose que le mesme amour, qui nous tient attentifs à nous cognoistre nous-mesmes et les creatures, pour nous fayre remonter à une plus parfaicte cognoissance du service que nous devons à Dieu. 4° Le *conseil* est aussi l'amour, en tant qu'il nous rend soigneux, attentifs et habiles pour bien choysir les moyens propres à servir Dieu sainctement. 5° La *force* est l'amour qui encourage et anime le cœur pour executer ce que le conseil a determiné devoir estre fait. 6° La *pieté* est l'amour, qui adoulcit le travail, et nous fait cordialement, aggreablement et d'une affection filiale, employer aux œuvres qui playsent à Dieu, nostre Pere. Et 7° pour conclusion, la *crainte* n'est autre chose que l'amour, en tant qu'il nous fait fuyr et esviter ce qui est desaggreable à la divine Majesté.

Ainsi, Theotime, la charité nous sera une autre *eschelle* de Jacob, composée de sept dons du Sainct-Esprit, comme autant d'eschelons sacrez par lesquels les hommes angeliques *monteront* de la terre au ciel, pour s'aller unyr à la poictrine de Dieu tout-puissant, *et descendront* (Gen. 28) du ciel en terre, pour venir prendre le prochain par la main, et le conduire au ciel. Car, montant au premier eschelon, la crainte nous fait quitter le mal; au second, la pieté nous excite à vouloir fayre le bien; au troisiesme, la science nous fait cognoistre le bien qu'il faut fayre, et le mal qu'il faut fuyr; au quatriesme, par la force, nous prenons courage contre toutes les difficultez qu'il y a en nostre entreprinse; au cinquiesme, par le conseil, nous choysissons les moyens propres à cela; au sixiesme, nous unissons nostre entendement à Dieu, pour voir et penetrer les traicts de son infinie beauté; et au septiesme, nous joignons nostre volonté à Dieu, pour savourer et experimenter les doulceurs de son incomprehensible bonté. Car sur le sommet de ceste eschelle, Dieu estant penché devers nous, il nous donne le bayser d'amour, et nous fait tetter les sacrées *mammelles* de sa suavité, *meilleures que le vin* (Cant. 1).

Mais si, ayant delicieusement joüy de ces amoureuses faveurs, nous voulons retourner en terre pour tirer le prochain à ce mesme bonheur; du premier et plus haut degré où nous avons remply nostre volonté d'un zele tres-ardent, et avons parfumé nostre ame des parfums de la charité souveraine de Dieu, nous descendons au second degré, où nostre entendement prend une clarté nonpareille, et fait provision des conceptions et maximes plus excellentes pour la gloire de la beauté et bonté divines. Delà nous venons au troisiesme, où, par le don du conseil, nous advisons par quels moyens nous inspirerons, dans l'esprit des prochains, le goust et l'estime de la divine suavité. Au quatriesme, nous nous encourageons, recevant une saincte force pour surmonter les difficultez qui peuvent estre en ce dessein. Au cinquiesme, nous commençons à prescher par le don de science, exhortant les ames à la suitte des vertus, et à la fuyte des vices. Au sixiesme, nous taschons de leur imprimer la saincte pieté, afin que recognoissant Dieu pour Pere tres-aymable, ils luy obeyssent avec une crainte filiale. Et au dernier degré, nous les pressons de craindre les jugemens de Dieu, afin que, meslant ceste crainte d'estre damnez avec la reverence filiale,

ils quittent plus ardemment la terre pour monter au ciel avec nous. La charité cependant comprend les sept dons, et ressemble à une belle fleur de lys qui a six feüilles plus blanches que la neige, et au milieu les beaux martelets d'or de la sapience, qui poussent en nos cœurs les gousts et savouremens amoureux de la bonté du Pere nostre Createur, de la misericorde du Fils nostre Redempteur, et de la suavité du Sainct-Esprit nostre Sanctificateur. Et je mets ainsi ceste double crainte és deux derniers degrez, pour accorder toutes les traductions avec la saincte et sacrée edition ordinaire. Car si en l'hebrieu, le mot de *crainte* est repeté par deux fois, ce n'est pas sans mystere, ains pour monstrer qu'il y a un don de la crainte filiale qui n'est autre chose que la pieté, et un don de la crainte servile qui est le commencement de tout nostre acheminement à la souveraine sagesse.

CHAPITRE XVI.

De la crainte amoureuse des espouses; suitte du discours commencé.

Ah! *Jonathas, mon frere*, disoit David, *tu estois aymable sur l'amour des femmes* (II. Reg. 1). Et c'est comme s'il eust dit : Tu meritois un plus grand amour que celuy des femmes envers leur marys. Toutes choses excellentes sont rares. Imaginez-vous, Theotime, une espouse de cœur colombin, qui ayt la perfection de l'amour nuptial; son amour est incomparable, non-seulement en excellence, mais aussi en une grande varieté de belles affections et qualitez qui l'accompaignent. Il est non-seulement chaste, mais pudique; il est fort, mais gracieux; il est violent, mais tendre; il est ardent, mais respectueux; genereux mais craintif; hardy, mais obeyssant; et sa crainte est toute meslée d'une delicieuse confiance.

Telle, certes, est la crainte de l'ame qui a l'excellente dilection : car elle s'asseure tant de la souveraine bonté de son espoux, qu'elle ne craint pas de le perdre, mais elle craint bien toutesfois de ne joüyr pas assez de sa divine presence, et que quelqu'occasion ne le fasse absenter pour un seul moment : elle a bien confiance de ne luy desplayre jamais, mais elle craint de ne luy playre pas autant que l'amour le requiert : son amour est trop courageux pour entrer, voire mesme au seul soupçon d'estre jamais en sa disgracé; mais il est aussi attentif qu'elle craint de ne luy estre pas assez unie : ouy, mesme l'ame arrive quelquesfois à tant de perfection, qu'elle ne craint plus de n'estre pas assez unie à luy, son amour l'asseurant qu'elle le sera tousjours; mais elle craint que ceste unyon ne soit pas si pure, simple et attentive, comme son amour luy fait pretendre. C'est ceste admirable amante qui voudroit ne point aymer les gousts, les delices, les vertus et les consolations spirituelles, de peur d'estre divertie, pour peu que soit, de l'unique amour qu'elle porte à son bien-aymé, protestant que c'est luy-mesme, et non ses biens, qu'elle recherche, et criant à ceste intention : *Hé! monstrez-moy, mon bien-aymé, où vous paissez*

et reposez au midy, afin que je ne me divertisse point apres les playsirs qui sont hors de vous (Cant. 1).

De ceste sacrée crainte des divines espouses furent touschées ces grandes ames de sainct Paul et sainct François, saincte Catherine de Gennes, et autres, qui ne vouloient aucun meslange en leur amour, ains taschoient de le rendre si pur, si simple, si parfaict, que ny les consolations ny les vertus mesmes ne tinssent aucune place entre leur cœur et Dieu; en sorte qu'elles pouvoient dire : *Je vis, mais* non plus moy-mesme, ains Jesus-Christ vit en moy; *mon Dieu m'est toutes choses* (Galat. 2). Ce qui n'est point Dieu ne m'est rien : Jesus-Christ est ma vie : mon amour est crucifié, et telles autres parolles d'un sentiment extatique.

Or la crainte initiale, ou des apprentifs, procede du vray amour; mais amour encore tendre, foible et commençant. La crainte filiale procede de l'amour ferme, solide, et desjà tendant à la perfection, mais la crainte des espouses provient de l'excellence et perfection amoureuse desjà tout acquise : et quant aux craintes serviles et mercenaires, elles ne procedent voirement pas de l'amour, mais elles precedent ordinairement l'amour pour luy servir de fourrier, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, et sont bien souvent tres-utiles à son service. Vous verrez toutesfois, Theotime, une honneste dame qui, ne voulant *pas manger* son *pain en oysiveté* (Prov. 31), non plus que celle que Salomon a tant loüée, couchera la soye en une belle varieté de couleurs sur un satin bien blanc pour fayre une broderie de plusieurs belles fleurs, qu'elle rehaussera par apres fort richement d'or et d'argent, selon les assortimens convenables. Cest ouvrage se fait à l'esguille, qu'elle passe par tout où elle veut coucher la soye, l'or et l'argent; mais neantmoins l'esguillé n'est point mise dans le satin pour y estre laissée, ains seulement pour y introduire la soye, l'or et l'argent, et leur fayre passage : de façon qu'à mesure que ces choses entrent dans le fond, l'esguille en est tirée et en sort. Ainsi la divine bonté, voulant coucher en l'ame humaine une grande diversité de vertus, et les rehausser enfin de son amour sacré, il se sert de l'esguille de la crainte servile et mercenaire, de laquelle, pour l'ordinaire, nos cœurs sont premierement picquez, mais pourtant elle n'y est pas laissée; ains à mesure que les vertus sont tirées et couchées en l'ame, la crainte servile et mercenaire en sort, selon le dire du bien-àymé disciple, que *la charité parfaicte pousse la crainte dehors* (Joan. 4). Ouy de vray, Theotime; car les craintes d'estre damné et de perdre le paradis sont effroyables et angoisseuses : et comme sçauroient-elles demeurer avec la sacrée dilection, qui est toute doulçe, toute suave?

CHAPITRE XVII.

Comme la crainte servile demeure avec le divin amour.

Toutesfois, encore que la dame dont nous avons parlé, ne veüille pas laisser l'esguille en l'ouvrage quand il sera fait, si est-ce que tandis qu'il y a quelque chose à fayre, si elle est contrainte de

se divertir pour quelque autre occurrence, elle laissera l'esguille picquée dans l'œillet, la rose ou la pensée qu'elle brode, pour la treuver plus à propos quand elle retournera pour ouvrer. De mesme, Theotime, tandis que la Providence divine fait la broderie des vertus et l'ouvrage de son sainct amour en nos ames, elle y laisse tousjours la crainte servile ou mercenaire, jusques à ce que la charité estant parfaicte, elle oste ceste esguille picquante, et la remet, par maniere de dire, en son peloton. En ceste vie doncques, en laquelle nostre charité ne sera jamais si parfaicte qu'elle soit exempte de peril, nous avons tousjours besoin de la crainte; et, lorsque nous travaillons de joye par amour, nous devons trembler d'apprehension par la crainte.

Prenez instruction de ce qu'il vous faut fayre ;
En crainte et sans orgueil servez le Tout-Puissant :
Esgayez-vous en luy; mais, vous esjoüyssant,
Que vostre cœur sousmis en tremblant le revere (*Ps.* 2).

Le grand pere Abraham envoya son serviteur Eliezer pour prendre une femme à son enfant unique Isaac (Gen. 24). Eliezer va, et, par inspiration celeste, fit choix de la belle et chaste Rebecca, laquelle il amena avec soy; mais ceste sage damoiselle quitta Eliezer si-tost qu'elle eust rencontré Isaac, et, estant introduicte dans la chambre de Sara, elle demeura son espouse à jamais. Dieu envoye souvent la crainte servile, comme un autre Eliezer (Eliezer aussi veut dire *ayde de Dieu*), pour traitter le maryage entre elle et l'amour sacré. Que si l'ame vient sous la conduitte de la crainte, ce n'est pas qu'elle la yeüille espouser : car, en effect, si-tost que l'ame rencontre l'amour, elle s'unit à luy et quitte la crainte.

Mais, comme Eliezer, estant de retour, demeura dans la mayson au service d'Isaac et Rebecca, de mesme la crainte nous ayant amené au sainct amour, elle demeure avec nous pour servir és occurrences et l'amour et l'ame amoureuse. Car l'ame, quoyque juste, se void maintesfois attaquée par des tentations extresmes; et l'amour tout courageux qu'il est, a fort à fayre à se bien maintenir, à rayson de la condition de la place en laquelle il se treuve, qui est le cœur humain, variable et subjet à la mutinerie des passions. Alors doncques, Theotime, l'amour employe la crainte au combat, et s'en sert pour repousser l'ennemy. Le brave prince Jonathas, allant à la charge sur les Philistins, emmy les tenebres de la nuict, voulut avoir son escuyer avec soy (I. Reg. 14); et ceux qu'il ne tuoit pas, *son escuyer les tuoit* (*Ibid.*). Et l'amour, en voulant fayre quelque entreprinse hardye, il ne se sert pas seulement de ses propres motifs ains aussi des motifs de la crainte servile et mercenaire. Et les tentations que l'amour ne deffait pas, la crainte d'estre damné les renverse. Si la tentation d'orgueil, d'avarice, ou de quelque autre playsir voluptueux, m'attaque : Eh! ce diray-je, seroit-il bien possible que pour des choses si vaynes, mon cœur voulust quitter la grace de son bien-aymé? Mais, si cela ne suffit pas, l'amour excitera la crainte. Eh! ne voy-tu pas, miserable cœur, que, secondant ceste tentation, les effroyables flammes d'enfer t'attendent, et que tu perds l'heritaige eternel du paradis? On se sert de tout és extresmes neces-

sitez, comme le mesme Jonathas fit quand, passant ces aspres rochert qui estoient entre luy et les Philistins, il ne se servoit pas seulemens de ses *pieds,* mais gravissoit et montoit à belles *mains* comme il pouvoit.

Tout ainsi doncques que les nochers qui partent sous un vent favorable, en une sayson propice, n'oublyent pourtant jamais les cordages, ancres et autres choses requises en temps de fortune et parmy la tempeste, aussi, quoyque le serviteur de Dieu joüysse du repos et de la doulceur du sainct amour, il ne doit jamais estre despourveu de la crainte des jugemens divins, pour s'en servir entre les orages et assauts des tentations. Oultre que, comme la peleure d'une pomme, qui est de peu d'estime en soy-mesme, sert toutesfois grandement à conserver la pomme qu'elle couvre; aussi la crainte servile, qui est de peu de prix en sa propre condition au regard de l'amour, luy est neantmoins grandement utile à sa conservation pendant les hazards de ceste vie mortelle. Et comme celuy qui donne une grenade, la donne voirement pour les grains et le suc qu'elle a au dedans, mais ne laisse pas pourtant de donner aussi l'escorce, comme une despendance d'icelle; de mesme, bien que le Sainct-Esprit, entre ses dons sacrez, confere celuy de la crainte amoureuse aux ames des siens, afin qu'elles craignent Dieu en pieté comme leur pere et leur espoux, si est-ce toutesfois qu'il ne laisse pas de leur donner encore la crainte servile et mercenaire, comme un accessoire de l'autre plus excellente. Ainsi Joseph, envoyant à son pere plusieurs de toutes les richesses d'Egypte, ne luy donna pas seulement les thresors comme principaux presens, mais aussi les asnes qui les portoient (Gen. 45).

Or, bien que la crainte servile et mercenaire soit grandement utile pour ceste vie mortelle, si est-ce qu'elle est indigne d'avoir place en l'eternelle, en laquelle il y aura une asseurance sans crainte, une paix sans deffiance, un repos sans soucy. Mais les services neantmoins que ces craintes servantes et mercenaires auront rendus à l'amour y seront rescompensez; de sorte que si ces craintes, comme des autres Moyse et Aaron, n'entrent pas, en la terre de promission, leur posterité neantmoins et leurs ouvrages y entreront. Et quant aux craintes des enfans et des espouses, elles y tiendront leur rang et leur grade, non pour donner aucune deffiance ou perplexité à l'ame, mais pour luy fayre admirer et reverer avec sousmission l'incomprehensible majesté de ce Pere Tout-Puissant et de cest Espoux de gloire.

Le respect au Seigneur porté
Est sainct, remply de pureté ;
Sa crainte, en tout siecle, est durable,
Tout ainsi que sa majesté
Est à jamais tres-adorable.

CHAPITRE XVIII.

Comme l'amour se sert de la crainte naturelle servile et mercenaire.

Les esclairs, tonnerres, foudres, tempestes, inondations, tremble-terre, et autres tels accidens inopinez, excitent mesme les plus indevots à craindre Dieu; et la nature, prevenant le discours en telles occurrences, pousse le cœur, les yeux, et les mains mesmes devers le ciel pour resclamer le secours de la tres-saincte Divinité, selon le sentiment commun du genre humain, qui est, dit Tite-Live, que ceux qui servent la Divinité, prosperent, et ceux qui la mesprisent, sont affligez. En la tourmente qui fit periller Jonas, les mariniers *craignirent d'une grande crainte, et crierent* soudain un chascun *à son Dieu* (Jon. 1). Ils ignoroient, dit sainct Hierosme, la verité; mais ils recognoissoient la Providence, et creurent que c'estoit par jugement celeste qu'ils se treuvoient en ce danger; comme les Maltois, lorsqu'ils virent sainct Paul *eschappé* du naufrage, estre attaqué par la vipere, creurent que c'estoit par *vengeance* divine (Act. 28). Aussi les tonnerres, tempestes, foudres sont appellez voix du Seigneur par le Psalmiste, qui dit de plus qu'elles *font la parolle d'iceluy* (Ps. 148), parce qu'elles annoncent sa crainte, et sont comme ministres de sa justice. Et ailleurs, souhaictant que la divine Majesté se fasse redoubter à ses ennemys: *Lancez*, dit-il, *des esclairs, et vous les dissiperez; descochez vos dards, et vous les troublerez* (Ps. 143); où il appelle les foudres *sagettes* et dards du Seigneur. Et, devant le Psalmiste, la bonne Mere de Samuel avoit desjà chanté que les *ennemys* mesmes *de Dieu le craindroient*, d'autant qu'*il tonneroit sur eux dés le ciel* (I. Reg. 2). Certes, Platon, en son Gorgias et ailleurs, tesmoigne qu'entre les payens il y avoit quelque sentiment de crainte, non-seulement pour les chastimens que la souveraine justice de Dieu prattique en ce monde, mais aussi pour les punitions qu'il exerce en l'autre vie sur les ames de ceux qui ont des pechez incurables. Tant l'instinct de craindre la Divinité est gravé profondement en la nature humaine.

Mais ceste crainte, toutesfois prattiquée par maniere d'eslan ou sentiment naturel, n'est ny loüable ny vituperable en nous, puisqu'elle ne procede pas de nostre eslection. Elle est neantmoins un effect d'une tres-bonne cause, et cause d'un tres-bon effect; car elle provient de la cognoissance naturelle que Dieu nous a donnée de sa providence, et nous fait recognoistre combien nous despendons de la toute-puissance souveraine, nous incitant à l'implorer; et, se treuvant en une ame fidelle, elle luy fait beaucoup de biens. Les chrestiens, parmy les estonnemens que les tonnerres, tempestes, et autres perils naturels leur apportent, invocquent le nom sacré de Jesus et de Marie, font le signe de la croix, se prosternent devant Dieu, et font plusieurs bons actes de foy, d'esperance, et de religion. Le glorieux sainct Thomas d'Aquin, estant naturellement subjet à s'effrayer quand il tonnoit, souloit dire, par maniere d'orayson jaculatoire, les divines parolles que l'Eglise estime tant. *Le Verbe a esté*

fait chair (Joan. 1). Sur ceste crainte doncques, le divin amour fait maintesfois des actes de complaysance et de bienveuillance : *Je vous beniray*, Seigneur, *car vous estes terriblement magnifié* (Ps. 138). Que chascun vous craigne, ô Seigneur! O grands de la terre, *entendez, servez Dieu en crainte, et tressaillez pour luy en tremblant* (Ps. 2).

Mais il y a une autre crainte qui prend origine de la foy, laquelle nous apprend qu'apres ceste vie mortelle, il y a des supplices effroyablement eternels, ou eternellement effroyables, pour ceux qui, en ce monde, auront offensé la divine Majesté, et seront decedez sans s'estre reconciliez avec elle, qu'à l'heure de la mort les ames seront jugées du jugement particulier, et à la fin du monde, tous comparoistront ressuscitez, pour estre derechef jugez du jugement universel. Car ces veritez chrestiennes, Theotime, frappent le cœur qui les considere d'un espouvantement extresme. Et comme pourroit-on se representer ces horreurs eternelles, sans fremir et trembler d'apprehension? Or, quand ces sentimens de crainte prennent tellement place dans nos cœurs, qu'ils en bannissent et chassent l'affection et volonté du peché, comme le sacré Concile de Trente parle, certes, ils sont grandement salutaires. *Nous avons conceu* de vostre crainte, ô Dieu, *et enfanté l'esprit* (Is. 26) de salut, est-il dit en Isaye : c'est-à-dire, vostre face courroucée nous a espouvantez, et nous a fait concevoir et enfanter l'esprit de penitence, qui est l'esprit de salut, ainsi que le Psalmiste l'avoit dit : *Mes os n'ont point de paix* (Ps. 37), *ains tremblent devant la face de vostre yre.*

Nostre Seigneur, qui estoit venu pour nous apporter la loy d'amour, ne laisse pas de nous inculquer ceste crainte : *Craignez*, dit-il, *celuy qui peut jetter le corps et l'ame en la gehenne* (Matth. 10). Les Ninivites, par les menaces de leur subversion et damnation, firent penitence et leur penitence fut aggreable à Dieu (Jon. 3); et en somme, ceste crainte est comprise és dons du Sainct-Esprit, comme plusieurs anciens Peres ont remarqué.

Que si la crainte ne forclost pas la volonté de pecher, ny l'affection au peché, certes, elle est meschante et pareille à celle des diables, qui cessent souvent de nuyre, de peur d'estre tourmentez par l'exorcisme, sans cesser neantmoins de desirer et vouloir le mal qu'ils meditent à jamais; pareille à celle du miserable forçat, qui voudroit manger le cœur du comite, quoyqu'il n'ose quitter la rame de peur d'estre battu; pareille à la crainte de ce grand heresiarque du siecle passé, qui confesse d'avoir hay Dieu, d'autant qu'il punissoit les meschans. Certes, celuy qui ayme le peché et le voudroit volontiers commettre, malgré la volonté de Dieu, encore qu'il ne le veüille commettre, craignant seulement d'estre damné, il a une crainte horrible et detestable; car, bien qu'il n'ayt pas la volonté de venir à l'execution du peché, il a neantmoins l'execution en sa volonté, puisqu'il le voudroit fayre si la crainte ne le tenoit; et c'est comme par force qu'il n'en vient pas aux effects.

A ceste crainte on en peut adjouster une autre, certes moins malicieuse, mais autant inutile, comme fut celle du juge Felix, qui oyant parler du jugement divin, fut *tout espouvanté* (Act. 24), et

toutesfois ne laissa pas pour cela de continüer en son avarice; et celle de Balthazar, qui, voyant ceste *main* prodigieuse qui *escrivoit* sa condamnation *contre la paroy*, fut tellement effrayé, qu'il *changea de visage, et les joinctures de ses reins se desserroient, et ses genoüilx* tresmoussans, *s'entre-heurtoient l'un à l'autre* (Dan. 5), et neantmoins ne fit point penitence. Or, de quoy sert-il de craindre le mal, si, par la crainte, on ne se resoud de l'esviter?

La crainte donc de ceux qui, comme esclaves, observent la loy de Dieu pour esviter l'enfer, est fort bonne; mais beaucoup plus noble et desirable est la crainte des chrestiens mercenaires, qui, comme serviteurs à gages, travaillent fidellement, non pas, certes, principalement pour aucun amour qu'ils ayent encore envers leurs maistres, mais pour estre salariez de la rescompense qui leur est promise. O si *l'œil* pouvoit *voir*, si *l'aureille* pouvoit *ouyr*, ou qu'il peust *monter au cœur de l'homme ce que Dieu a preparé à ceux qui* le servent (I. Cor. 2)! hé, quelle apprehension auroit-on de violer les commandemens divins, de peur de perdre ces rescompenses immortelles! quelles larmes, quels gemissemens jetteroit-on quand, par le peché, on les auroit perduës! Or, ceste crainte neantmoins seroit blasmable, si elle enfermoit en soy l'exclusion du sainct amour. Car qui diroit : Je ne veux point servir Dieu pour aucun amour que je luy veüille porter, mais seulement pour avoir les rescompenses qu'il promet, il feroit un blasphesme, preferant la rescompense au maistre, le bienfaict au bienfaicteur, l'heritaige au pere, et son propre profict à Dieu tout-puissant; ainsi que nous avons plus amplement monstré au livre second.

Mais enfin, quand nous craignons d'offenser Dieu, non point pour esviter la peyne de l'enfer ou la perte du paradis, mais seulement parce que Dieu estant nostre tres-bon pere, nous luy devons honneur, respect, obeyssance, alors nostre crainte est filiale, d'autant qu'un enfant bien nay n'obeit pas à son pere en consideration du pouvoir qu'il a de punir sa desobeyssance, ny aussi parce qu'il le peut exhereder, ains simplement parce qu'il est son pere : en sorte qu'encore que le pere seroit vieil, foible et pauvre, il ne laisseroit pas de le servir avec esgale diligence; ains, comme la pieuse cigoigne, il l'assisteroit avec plus de soing et d'affection, ainsi que Joseph, voyant le bon homme Jacob son pere, vieux, necessiteux, et reduict sous son sceptre, il ne laissa pas de l'honnorer, servir, et reverer avec une tendreté plus que filiale, et telle que ses freres, l'ayant recogneu, estimerent qu'elle opereroit encore apres sa mort, et l'employerent pour obtenir pardon de luy, disant : *Vostre pere nous a commandé que nous vous disions de sa part : Je vous prie d'oublyer le crime de vos freres, et le peché et malice qu'ils ont exercez envers vous*. Ce qu'ayant ouy, *il se print à pleurer* (Gen. 50), tant son cœur filial fut attendry, les desirs et volontez de son pere decedé luy estant representez. Ceux-là craignent Dieu doncques d'une affection filiale, qui ont peur de luy deplayre, purement et simplement parce qu'il est leur pere tres-doulx, tres-benin et tres-aymable.

Toutesfois, quand il arrive que ceste crainte filiale est joincte, meslée et destrempée avec la crainte servile de la damnation eter-

nelle, ou bien avec la crainte mercenaire de perdre le paradis, elle ne laisse pas d'estre fort aggreable à Dieu, et s'appelle crainte initiale, c'est-à-dire crainte des apprentifs qui entrent és exercices de l'amour divin. Car, comme les jeunes garçons qui commencent à monter à cheval, quand ils sentent leur cheval porter un peu plus haut, ne serrent pas seulement les genoüilx, ains se prennent à belles mains à la selle ; mais quand ils sont un peu plus exercez, ils se tiennent seulement en leurs serres : de mesme les novices et et apprentifs au service de Dieu, se treuvant esperdus parmy les assauts que leurs ennemys leur livrent au commencement, ils ne se servent pas seulement de la crainte filiale, mais aussi de la mercenaire et servile, et se tiennent comme ils peuvent, pour ne point descheoir de leur pretention.

CHAPITRE XIX.

Comme l'amour sacré comprend les douze fruicts du Sainct-Esprit avec les huict beatitudes de l'Evangile.

Le glorieux sainct Paul dit ainsi : *Or, le fruict de l'Esprit est la charité, la joye, la paix, la patience, la benignité, la bonté, la longanimité, la mansuetude, la foy, la modestie, la continence, la chasteté* (Gal. 5). Mais voyez, Theotime, que ce divin Apostre, comptant ces douze fruicts du Sainct-Esprit, il ne les met que pour un seul fruict : car il ne dit pas, les fruicts de l'Esprit sont la *charité, la joye;* mais seulement, *le fruict de l'Esprit est la charité, la joye.* Or, voicy le mystere de ceste façon de parler : *La charité de Dieu est respanduë en nos cœurs par le Sainct-Esprit qui nous est donné* (Rom. 5). Certes, la charité est l'unique fruict du Sainct-Esprit; mais parce que ce fruict a une infinité d'excellentes proprietez, l'Apostre, qui en veut representer quelques-unes par maniere de monstre, parle de cest unique fruict comme de plusieurs, à cause de la multitude des proprietez qu'il contient en son unité ; il parle reciprocquement de tous ces fruicts comme d'un seul, à cause de l'unité en laquelle est comprise ceste varieté. Ainsi qui diroit, le fruict de la vigne, c'est le raysin, le moust, le vin, l'eau-de-vie, la liqueur *resjoüyssant le cœur de l'homme* (Ps. 103), le breuvage confortant l'estomach, il ne voudroit pas dire que ce fussent des fruicts de differentes especes, ains seulement qu'encore que ce ne soit qu'un seul fruict, il a neanmoins une quantité de diverses proprietez selon qu'il est employé diversement.

L'Apostre doncques ne veut dire autre chose, sinon que le fruict du Sainct-Esprit est la charité, laquelle est joyeuse, paysible, patiente, benigne, bonteuse, longanime, doulce, fidelle, modeste, continente, chaste; c'est-à-dire que le divin amour donne une joye et consolation interieure avec une grande paix de cœur, qui se conserve entre les adversitez par la patience, et qui nous rend gracieux et benins à secourir le prochain par une bonté cordiale envers iceluy, bonté qui n'est point variable, ains constante et perseverante, d'autant qu'elle nous donne un courage de longue estenduë, au moyen de quoy nous sommes rendus doulx, affables,

et condescendans envers tous, supportant leurs humeurs et imperfections, et leur gardant une loyauté parfaicte, tesmoignant une simplicité accompaignée de confiance, tant en nos parolles qu'en nos actions; vivant modestement et humblement, retranchant toutes superfluitez et tous desordres au boire, manger, vestir, coucher, jeux, passe-tems, et autres telles convoitises voluptueuses, par une saincte continence, et resprimant surtout les inclinations et seditions de la chair par une soigneuse chasteté, afin que toute personne soit occupée en la divine dilection, tant interieurement par la joye, paix, patience, longanimité, bonté et loyauté, comme si aussi exterieurement par la benignité, mansuetude, modestie, continence et chasteté.

Or, la dilection est appellée fruict, en tant qu'elle nous delecte, et que nous joüyssons de sa delicieuse suavité, comme d'une vraye pomme de paradis, recüeillie de l'arbre de vie, qui est le Sainct-Esprit enté sur nos esprits humains, et habitant en nous par sa misericorde infinie. Mais quand non-seulement nous nous resjoüyssons en ceste divine dilection, et joüyssons de sa delicieuse doulceur, ains que nous establissons toute nostre gloire en icelle, comme en la couronne de nostre bonheur, alors elle n'est pas seulement un fruict doulx à nostre gosier, mais elle est une beatitude et felicité tres-desirable, non-seulement parce qu'elle nous asseure la felicité de l'autre vie, mais parce qu'en celle-cy, elle nous donne un contentement d'inestimable valeur, contentement, lequel est si fort, que les eaux des tribulations et les fleuves des persecutions ne le peuvent esteindre, ains non-seulement il ne perit pas, mais il s'enrichit parmy les pauvretez; il s'aggrandit és abjections et humilitez; il se resjoüyt entre les larmes; il se renforce d'estre abandonné de la justice, et privé de l'assistance d'icelle, lorsque la resclamant nul ne luy en donne; il se recrée emmy la compassion et commiseration; lorsqu'il est environné de miserables et souffreteux : il se delecte de renoncer à toutes sortes de delices sensuelles et mondaines pour obtenir la pureté et netteté de cœur; il fait vaillance d'assoupir les guerres, noyses et dissensions, et de mespriser les grandeurs et resputations temporelles, il se ravigore d'endurer toutes sortes de souffrances, et tient que sa vraye vie consiste à mourir pour le bien-aymé.

De sorte, Theotime, qu'en somme, la tres-saincte dilection est une vertu, un don, un fruict, et une beatitude. En qualité de vertu, elle nous rend obeyssans aux inspirations interieures que Dieu nous donne par ses commandemens et conseils, en l'execution desquels on prattique toutes vertus, dont la dilection est la vertu de toutes les vertus. En qualité de don, la *dilection* nous rend souples et manyables aux inspirations interieures, qui sont comme les commandemens et conseils secrets de Dieu, à l'execution desquels sont employez les sept dons du Sainct-Esprit; si que la dilection est le don des dons. En qualité de *fruict*, elle nous donne un goust et playsir extresme en la prattique de la vie devote, qui se sent és douze fruicts du Sainct-Esprit, et partant elle est le fruict des fruicts. En qualité de *beatitude*, elle nous fait prendre à faveur extresme et singulier honneur les affronts, calomnies, vituperes et

opprobres que le monde nous fait; et nous fait quitter, renoncer et rejetter toute autre gloire, sinon celle qui procede du bien-aymé Crucifix, pour laquelle nous nous glorifions en l'abjection, abnegation et aneantissement de nous-mesmes, ne voulant d'autres marques de majesté, que la couronne d'espines du Crucifix, le sceptre de son roseau, le mantelet de mespris qui luy fut imposé, et le throsne de sa croix, sur lequels les amoureux sacrez ont plus de contentement, de joye, de gloire et de felicité que jamais Salomon n'eust sur son throsne d'hyvoire.

Ainsi la dilection est maintesfois representée par la grenade, qui, tirant ses proprietez du grenadier, peut estre dite la vertu d'iceluy; comme encore elle semble estre son don, qu'il offre à l'homme par amour; et son fruict, puisqu'elle est mangée pour recreer le goust de l'homme; et enfin elle est, par maniere de dire, sa gloire et beatitude, puisqu'elle porte la couronne et diademe.

CHAPITRE XX.

Comme le divin amour employe toutes les passions et afflictions de l'ame, et les reduict à son obeyssance.

L'Amour est la vie de nostre cœur. Et comme le contre-poids donne le mouvement à toutes les pieces mobiles d'une horloge, aussi l'amour donne à l'ame tous les mouvemens qu'elle a. Toutes nos affections suivent nostre amour, et selon iceluy, nous desirons, nous nous delectons, nous esperons et desesperons, nous craignons, nous nous encourageons, nous hayssons, nous fuyons, nous nous attristons, nous entrons en cholere, nous triomphons. Ne voyons-nous pas les hommes qui ont donné leur cœur en proye à l'amour vil et abject des femmes, comme ils ne desirent que selon cest amour, ils n'ont playsir qu'en cest amour; ils n'esperent ny desesperent que pour ce subjet, ils ne craignent ny n'entreprennent que pour cela, ils n'ont à contre-cœur ny ne fuyent que ce qui les en destourne, ils ne s'attrissent que de ce qui les en prive, ils n'ont de cholere que par jalousie, ils ne triomphent que par ceste infasmie. C'en est de mesme des amateurs des richesses et des ambitieux de l'honneur : car ils sont rendus esclaves de ce qu'ils ayment, et n'ont plus de cœur en la poictrine, ny d'ame en leurs cœurs, ny d'affection en leur ame, que pour cela.

Quand doncques le divin amour regne dans nos cœurs, il assubjettit royalement tous les autres amours de la volonté, et par consequent, toutes les affections d'icelle, parce que naturellement elles suivent les amours : puis il dompte l'amour sensuel; et le reduisant à son obeyssance, il tire aussi apres iceluy toutes les passions sensuelles. Car en somme, ceste sacrée dilection est l'eau salutaire de laquelle Nostre Seigneur disoit : *Celuy qui boyra de l'eau que je luy donneray, il n'aura jamais soif* (Joan. 4). Non vrayement, Theotime, qui aura l'amour de Dieu un peu abondamment, il n'aura plus ny desir, ny crainte, ny esperance, ny courage, ny joye que pour Dieu; et tous ses mouvemens seront accoisez en ce seul amour celeste.

L'amour divin et l'amour-propre sont dedans nostre cœur, comme Jacob et Esaü dans le sein de Rebecca; ils ont une antipathie et respugnance fort grande l'un à l'autre, et *s'entre-choquent* (Gen. 25) dedans le cœur continuellement, dont la pauvre ame s'escrie : *Helas! moy miserable, qui me deslivrera du corps de ceste mort* (Rom. 7), afin que le seul amour de mon Dieu regne paysiblement en moy? Mais il faut pourtant que nous ayons courage, esperant en la parolle du Seigneur qui promet en commandant et commande en promettant la victoire à son amour, et semble qu'il dit à l'ame ce qu'il fit dire à Rebecca : *Deux nations sont en ton sein, et deux peuples seront separez dans tes entrailles : l'un des peuples surmontera l'autre, et l'aisné servira au moindre* (Gen. 25). Car, comme Rebecca n'avoit que deux enfans en son sein, mais parce que d'iceux devoient naistre deux peuples, il est dit qu'elle avoit deux nations en son sein. Aussi l'ame ayant dedans son cœur deux amours, a, par consequent, deux grandes peuplades de mouvemens, affections et passions; et comme les deux enfans de Rebecca, par la contrarieté de leurs mouvemens, luy donnoient de grandes convulsions et douleurs d'entrailles, aussi les deux amours de nostre ame donnent de grands travaux à nostre cœur; et comme il fut dit qu'entre les deux enfans de ceste dame, *le plus grand serviroit le moindre*, aussi a-t-il esté ordonné que des deux amours de nostre cœur, le sensuel servira le spirituel, c'est-à-dire que l'amour-propre servira l'amour de Dieu.

Mais quand fut-ce que l'aisné des peuples qui estoient dans le sein de Rebecca, servit le puisné? Certes, ce ne fut jamais que lorsque David subjugua en guerre les Iduméens, et que Salomon les maistrisa en paix. O quand sera-ce doncques que l'amour sensuel servira l'amour divin? Ce sera alors, Theotime, que l'amour armé, parvenu jusques au zele, asservira nos passions par la mortification, et, bien plus, lorsque là-haut, au ciel, l'amour bienheureux possedera toute nostre ame en paix.

Or, la façon avec laquelle l'amour divin doit subjuguer l'appetit sensuel, est pareille à celle dont Jacob usa, quand, pour bon presage et commencement de ce qui devoit arriver par apres, Esaü sortant du sein de sa mere, Jacob *l'empoigna par le pied*, comme pour l'enjamber, supplanter, et tenir subjet, ou, comme on dit, l'attacher par le pied, à guise d'un oyseau de proye, tel qu'Esaü fut en qualité de *chasseur* (Gen. 25) et terrible homme. Car ainsi l'amour divin voyant naystre en nous quelque passion ou affection naturelle, il doit soudain la prendre par le pied et la ranger à son service. Mais qu'est-ce à dire, la prendre par le pied? C'est la lyer et assubjettir au dessein du service de Dieu. Ne voyez-vous pas comme Moyse transformoit le serpent en baguette, le saysissant seulement par la queue (Exod. 4)? Certes, de mesme, donnant une bonne fin à nos passions, elles prennent la qualité des vertus.

Mais doncques quelle methode doit-on tenir pour ranger les affections et passions au service du divin amour? Les medecins methodiques ont tousjours en bouche ceste maxime : *Que les contraires sont guaris par leurs contraires*; et les spagiriques celebrent une sentence opposée à celle-là, disant *que les semblables sont guaris*

par leurs semblables. Or, comme que c'en soit, nous sçavons que deux choses font disparoistre la lumiere des estoiles, l'obscurité des broüillards de la nuict, et la plus grande lumiere du soleil? et de mesme nous combattons les passions, ou leur opposant des passions contraires, ou leur opposant des grandes affections de leur sorte. S'il m'arrive quelque vayne esperance, je puis resister, luy opposant ce juste descouragement : O homme insensé! sur quels fondemens basty-tu ceste esperance? Ne voy-tu pas que ce grand auquel tu esperes est aussi pres de la mort que toy-mesme? Ne cognois-tu pas l'instabilité, foiblesse et imbecillité des esprits humains? Aujourd'huy ce cœur duquel tu pretens, est à toy, demain un autre l'emportera pour soy : en quoy doncques prens-tu ceste esperance? Je puis aussi resister à ceste esperance, luy en opposant une plus solide : Espere en Dieu, ô mon ame : *car c'est luy qui deslivrera tes pieds du piege* (Ps. 24). Jamais *nul n'espera en luy qui ait esté confondu* (Eccli. 2). Jette tes pretentions ès choses eternelles et perdurables. Ainsi je puis combattre le desir des richesses et voluptez mortelles, ou par le mespris qu'elles meritent, ou par le desir des immortelles : et par ce moyen l'amour sensuel et terrestre sera ruyné par l'amour celeste; ou, comme le feu est esteint par l'eau à cause de ses qualitez contraires, ou comme il est esteint par le feu du ciel, à cause de ses qualitez plus fortes et predominantes.

Nostre Seigneur use de l'une et de l'autre methodes en ses guarisons spirituelles. Il guarit ses disciples de la crainte mondaine, leur imprimant dans le cœur une crainte superieure : *Ne craignez pas*, dit-il, *ceux qui tuent le corps, mais craignez celuy qui peut damner l'ame et le corps pour la gehenne* (Matth. 10). Voulant une autre fois les guarir d'une basse joye, il leur en assigne une plus relevée : *Ne vous resjoüyssez pas,* dit-il, *de quoy les esprits malins vous sont subjets, mais de quoy vos noms sont escrits au ciel* (Luc. 10), et luy-mesme aussi rejette la joye par la tristesse : *Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez* (Luc. 4). Ainsi doncques le divin amour supplante et assubjettit les affections et passions, les destournant de la fin à laquelle l'amour-propre les veut porter, les contournant à sa pretention spirituelle. Et comme l'arc-en-ciel touschant l'aspalatus, luy oste son odeur, et luy en donne une plus excellente; aussi l'amour sacré touschant nos passions, leur oste leur fin terrestre, et leur en donne une celeste. L'appetit de manger est rendu grandement spirituel, si advant que de le prattiquer on luy donne le motif de l'amour. Hé! non, Seigneur, ce n'est pas pour contenter ceste chetive nature, ny pour assouvir cest appetit, que je vay à table, mais pour, selon vostre providence, entretenir ce corps que vous m'avez donné subjet à ceste misere : *Ouy*, Seigneur, *parce qu'ainsi il vous a pleu* (Matth. 11). Si j'espere l'assistance d'un amy, ne puis-je pas dire : Vous avez estably nostre vie en sorte, Seigneur, que nous ayons à prendre secours, souslagement et consolation les uns des autres; et parce qu'il vous playst, j'imploreray doncques cest homme duquel vous m'avez donné l'amytié à ceste intention. Y a-t-il quelque juste subjet de crainte? Vous voulez, ô Seigneur, que je craigne, afin que je prenne les moyens

convenables pour esviter cest inconvenient; je le feray, Seigneur, puisque tel est vostre bon playsir. Si la crainte est excessive, hé! Dieu, Pere eternel, qu'est-ce que peuvent craindre vos enfans, et les poussins qui vivent sous vos aisles? Or sus, je feray ce qui est convenable pour esviter le mal que je crains; mais apres cela, Seigneur, *je suis vostre, sauvez-moy* (Ps. 118), s'il vous playst; et ce qui m'arrivera, je l'accepteray, parce que telle sera vostre bonne volonté. O saincte et sacrée alchymie! ô divine poudre de projection, par laquelle tous les metaux de nos passions, affections et actions, sont convertis en l'or tres-pur de la celeste dilection.

CHAPITRE XXI.

Que la tristesse est presque tousjours inutile, ains contraire au service du sainct amour.

On ne peut enter un greffe de chesne sur un poirier, tant ces deux arbres sont de contraire humeur l'un à l'autre: on ne sçauroit, certes, non plus enter l'yre, ny la cholere, ny le desespoir sur la charité, au moins scroit-il tres-difficile. Pour l'yre, nous l'avons veu au discours du zele; pour le desespoir, sinon qu'on la reduise à la juste deffiance de nous-mesmes, ou bien au sentiment que nous devons avoir de la vanité, foiblesse, et inconstance des faveurs, assistances, et promesses du monde, je ne void pas quel service le divin amour en peut tirer.

Et quant à la tristesse, comme peut-elle estre utile à la saincte charité, puisque entre les fruicts du Sainct-Esprit, la joye est mise en rang, joignant la charité? Neantmoins le grand Apostre dit ainsi : *La tristesse qui est selon Dieu opere la penitence stable en salut; mais la tristesse du monde opere la mort* (Gal. 5; II. Cor. 7). Il y a doncques une *tristesse selon Dieu*, laquelle s'exerce, ou bien par les pecheurs en la penitence, ou par les bons en la compassion pour les miseres temporelles du prochain, ou par les parfaicts en la deploration, complainte et condoleance pour les calamitez spirituelles des ames. Car David, sainct Pierre, la Magdelene, pleurerent pour leurs pechez; Agar pleura, voyant son fils presque mort de soif; Hieremie sur la ruyne de Hierusalem; Nostre Seigneur sur les Juifs; et son grand Apostre gemissant, dit ces parolles : *Plusieurs marchent, lesquels je vous ay souvent dit, et le vous dy derechef, qu'ils sont ennemys de la croix de Jesus-Christ* (Philip. 3).

Il y a doncques une *tristesse de ce monde* qui provient pareillement de trois causes.

Car 1° elle provient quelquesfois de l'ennemy infernal, qui, par mille suggestions tristes, melancholiques, et fascheuses, obscurcit l'entendement, allangourit la volonté, et trouble toute l'ame. Et comme un brouillard espais remplit la teste et la poictrine de rhume, et par ce moyen rend la respiration difficile, et met en perplexité le voyageur; ainsi le malin, remplissant l'esprit humain de tristes pensées, il luy oste la facilité d'aspirer en Dieu, et luy donne un ennuy et descouragement extresme, afin de le desesperer

et le perdre. On dit qu'il y a un poisson nommé pescheteau, et surnommé *diable de mer*, qui, esmouvant et poussant çà et là le limon, trouble l'eau tout autour de soy pour se tenir en icelle comme dans l'embusche, de laquelle soudain qu'il apperçoit les pauvres petits poissons, il se ruë sur eux, les brigande et les devore : d'où peut-estre est venu le mot de *pescher en eau trouble*, duquel on use communement. Or, c'est de mesme du diable d'enfer comme du diable de mer : car il fait ses embusches dans la tristesse, lorsque ayant rendu l'ame troublée par une multitude d'ennuyeuses pensées jettées çà et là dans l'entendement, il se ruë par apres sur les affections, les accablant de deffiances, jalousies, aversions, envies, apprehensions superfluës de pechez passez, et fournissant une quantité de subtilitez vaynes, aigres et melancholiques, afin qu'on rejette toutes sortes de raysons et consolations.

2° La tristesse procede aussi d'autres fois de la condition naturelle, quand l'humeur melancholique domine en nous; et celle-cy n'est pas voirement vicieuse en soy-mesme, mais nostre ennemy pourtant s'en sert grandement pour ourdir et tramer mille tentations en nos ames. Car comme les araignées ne font jamais presque leurs toiles que quand le tems est blafastre et le ciel nebuleux, de mesme cest esprit malin n'a jamais tant d'aysance pour tendre les filets de ses suggestions és esprits doulx, benins et gays, comme il en a és esprits mornes, tristes et melancholiques : car il les agite aysement de chagrins, de soupçons, de haynes, de murmeurations, censeures, envies, paresse et d'engourdissement spirituel.

3° Finalement, il y a une tristesse que la varieté des accidens humains nous apporte. *Quelle joye puis-je avoir*, disoit Tobie, *ne pouvant voir la lumiere du ciel* (Tob. 5)? Ainsi fut triste Jacob sur la nouvelle de la mort de son Joseph (Gen. 37), et David pour celle de son Absalon (II. Reg. 18). Or, ceste tristesse est commune aux bons et aux mauvais : mais aux bons elle est moderée par l'acquiescement et resignation en la volonté de Dieu; comme on vid en Tobie, qui, de toutes les adversitez dont il fut tousché, rendit graces à la divine Majesté, et en Job qui en benit le nom du Seigneur, et en Daniel qui convertit ses douleurs en cantiques. Au contraire, quant aux mondains, ceste tristesse leur est ordinaire, et se change en regrets, desespoirs et estourdissemens d'esprit. Car ils sont semblables aux guenons et marmots, lesquels sont tousjours mornes, tristes, et fascheux au deffaut de la lune; comme au contraire au renouvellement d'icelle, ils sautent, dansent et font leurs singeries. Le mondain est harnyeux, maussade, amer et melancholique au deffaut des prosperitez terrestres, et en l'affluence, il est presque tousjours bravache, esbaudy, et insolent.

Certes, la tristesse de la vraye penitence ne doit pas tant estre nommée tristesse que deplaysir, ou sentiment, et detestation du mal; tristesse qui n'est jamais ny ennuyeuse ny chagrine; tristesse qui n'engourdit point l'esprit, ains qui le rend actif, prompt et diligent; tristesse qui n'abbat point le cœur, ains le releve par la priere et l'esperance, et luy fait fayre les eslans de la ferveur de devotion; tristesse laquelle, au fort de ses amertumes, produict tousjours la doulceur d'une incomparable consolation, suivant le precepte du

grand sainct Augustin : Que le penitent s'attriste tousjours, mais que tousjours il se resjoüysse de sa tristesse. La tristesse, dit Cassian, qui opere la solide penitence et l'aggreable repentance, de laquelle on ne se repent jamais, elle est obeyssànte, affable, humble, debonnaire, soüefve, patiente, comme estant issuë et descenduë de la charité. Si que, s'estendant à toute douleur de corps et conception d'esprit, elle est, en certaine façon, joyeuse, animée, et de l'esperance revigorée de son proffict, elle retient toute la suavité de l'affabilité et longanimité, ayant elle-mesme les fruicts du Sainct-Esprit que le sainct Apostre raconte. *Or, les fruicts du Sainct-Esprit sont charité, joye, paix, longanimité, bonté, benignité, foy, mansuetude, continence* (Gal. 5). Telle est la vraye penitence, et telle la bonne tristesse qui, certes, n'est pas proprement triste ny melancholique, ains seulement attentive et affectionnée à detester, rejetter, et empescher le mal du peché pour le passé et pour l'advenir. Nous voyons aussi maintesfois des penitences fort empressées, troublées, impatientes, pleureuses, ameres, souspirantes, inquiettes, grandement aspres, et melancholiques, lesquelles enfin se treuvent infructueuses et sans suitte d'aucun veritable amendement, parce qu'elles ne procedent pas des vrays motifs de la vertu de penitence, mais de l'amour-propre et naturel.

La tristesse du monde opere la mort (II. Cor. 7), dit l'Apostre. Theotime, il la faut doncques bien esviter et rejetter selon nostre pouvoir. Si elle est naturelle, nous la devons repousser, contrevenant à ses mouvemens, la divertissant par exercices propres à cela, et usant des remedes et façons de vivre que les medecins mesmes jugeront à propos. Si elle provient de tentation, il faut bien descouvrir son cœur au Pere spirituel, lequel nous prescrira les moyens de la vaincre, selon ce que nous en avons dit en la IVe partie de l'*Introduction à la vie devote*. Si elle est accidentelle, nous recourrons à ce qui est marqué au huictiesme livre, afin de voir combien les tribulations sont aymables aux enfans de Dieu, et que la grandeur de nos esperances en la vie eternelle doit rendre presque inconsiderables tous les evenemens passagers de la temporelle.

Au reste, parmy toutes les melancholies qui nous peuvent arriver, nous devons employer l'authorité de la volonté superieure pour fayre tout ce qui se peut en faveur du divin amour. Certes, il y a des actions qui dependent tellement de la disposition et complexion corporelle, qu'il n'est pas en nostre pouvoir de les fayre à nostre gré. Car un melancholique ne sçauroit tenir ny ses yeux, ny sa parolle, ny son visage en la mesme grace et suavité qu'il auroit s'il estoit deschargé de ceste mauvaise humeur : mais il peut bien, quoyque sans grace, dire des parolles gracieuses, bonteuses et courtoises, et malgré son inclination, fayre par rayson les choses convenables en parolles et en œuvres de charité, doulceur et condescendance. On est excusable de n'estre pas tousjours gay, car on n'est pas maistre de la gayeté pour l'avoir quand on veut; mais on n'est pas excusable de n'estre pas tousjours bonteux, manyable et condescendant, càr cela est tousjours au pouvoir de nostre volonté, et ne faut sinon se resoudre de surmonter l'humeur et inclination contraire.

LIVRE DOUZIESME.

CONTENANT QUELQUES ADVIS POUR LE PROGREZ DE L'AME AU SAINCT AMOUR.

CHAPITRE PREMIER.

Que le progrez au sainct amour ne despend pas de la complexion naturelle.

Un grand religieux de nostre aage a escrit que la disposition naturelle sert de beaucoup à l'amour contemplatif, et que les personnes de complexion affective y sont plus propres. Or, je ne pense pas qu'il veüille dire que l'amour soit distribué aux hommes ny aux anges, ensuitte, et moins encore en vertu des conditions naturelles; ny qu'il veüille dire que la distribution de l'amour divin soit faite aux hommes selon leurs qualitez et habilitez naturelles: car ce seroit dementir l'Escriture, et violer la regle ecclesiastique par laquelle les Pelagiens furent desclarez heretiques.

Pour moy, je parle en ce traitté de l'amour surnaturel que Dieu respand en nos cœurs par sa bonté, et duquel la residence est en la supresme poincte de l'esprit : poincte qui est au-dessus de tout le reste de nostre ame, et qui est independante de toute complexion naturelle. Et puis, bien que les ames enclines à la dilection ayent d'un costé quelque disposition qui les rend plus propres à vouloir aymer Dieu, d'autre part, toutesfois, elles sont si subjettes à s'attacher par affection aux creatures aymables, que leur inclination les met autant en peril de se divertir de la pureté de l'amour sacré par le melange des autres, comme elles ont de facilité à vouloir aymer Dieu; car le danger de mal aymer est attaché à la facilité d'aymer.

Il est pourtant vray que ces ames ainsi faites, estant une fois bien purifiées de l'amour des creatures, font des merveilles en la dilection saincte, l'amour treuvant une grande aysance à se dilater en toutes les facultez du cœur : et de là procede une tres-aggreable suavité, laquelle ne paroist pas en ceux qui ont l'ame aigre, aspre, melancholique et revesche.

Neantmoins, si deux personnes, dont l'une est aymante et doulce, l'autre chagrine et amere, par condition naturelle, ont une charité esgale, elles aymeront sans doubte esgalement Dieu, mais non pas semblablement. Le cœur de naturel doulx aymera plus aysement, plus amyablement, plus doulcement, mais non pas plus solidement ny plus parfaictement; ains l'amour qui naistra emmy les espines et respugnances d'un naturel aspre et sec, sera plus brave et plus glorieux, comme l'autre sera aussi plus delicieux et gracieux.

Il importe doncques que l'on soit naturellement disposé à l'amour, quand il s'agit d'un amour surnaturel et par lequel on n'agit que surnaturellemeut. Seulement, Theotime, je dirois vo-

lontiers à tous les hommes : O mortels! si vous avez le cœur enclin à l'amour, hé! pourquoy ne pretendez-vous pas au celeste et divin? Mais, si vous estes rudes et amers de cœur, helas! pauvres gens, puisque vous estes privez de l'amour naturel, pourquoy n'aspirez-vous à l'amour surnaturel qui vous sera amoureusement donné par celuy qui vous appelle si sainctement à l'aymer?

CHAPITRE II.

Qu'il faut avoir un desir continuel d'aymer.

THESAURISEZ *des thresors au ciel* (Matth. 6). Un thresor ne suffit pas au gré de ce divin amant, ains il veut que nous ayons tant de thresors que nostre thresor soit composé de plusieurs thresors; c'est-à-dire, Theotime, qu'il faut avoir un desir insatiable d'aymer Dieu, pour joindre tousjours dilection à dilection. Qu'est-ce qui presse si fort les avettes d'accroistre leur miel, sinon l'amour qu'elles ont pour luy? O cœur de mon ame, qui est creé pour aymer le bien infiny, quel amour peux-tu desirer, sinon cest amour qui est le plus desirable de tous les amours? Helas! ô ame de mon cœur? quel desir peux-tu aymer, sinon le plus aymable de tous les desirs? O amour des desirs sacrez! ô desir du sainct amour! ô que *j'ay convoité de desirer* vos perfections (Ps. 123)!

Le malade degousté n'a pas appetit de manger, mais il souhaicte d'avoir appetit; il ne desire pas la viande, mais il desire de la desirer. Theotime, de sçavoir si nous aymons Dieu sur toutes choses, il n'est pas en nostre pouvoir, si Dieu mesme ne nous le revele: mais nous pouvons bien sçavoir si nous desirons de l'aymer; et quand nous sentons en nous le desir de l'amour sacré, nous sçavons que nous commençons d'aymer. C'est nostre partie sensuelle et animale qui demande à manger, mais c'est nostre partie raysonnable qui desire cest appetit : et d'autant que la partie sensuelle n'obeyt pas tousjours à la partie raysonnable, il arrive maintesfois que nous desirons l'appetit, et ne le pouvons pas avoir.

Mais le desir d'aymer et l'amour despendent de la mesme volonté; c'est pourquoy, soudain que nous avons formé le vray desir d'aymer, nous commençons d'avoir de l'amour; et à mesure que ce desir va croissant, l'amour aussi va s'augmentant. Qui desire ardemment l'amour, aymera bien-tost avec ardeur. O Dieu! qui nous fera la grace, Theotime, que nous bruslions de ce desir, qui est *le desir des pauvres et la preparation de leur cœur* (Ps. 9) que Dieu *exauce* volontiers? Qui n'est pas asseuré d'aymer Dieu, il est pauvre, et s'il desire de l'aymer, il est mendiant, mais mendiant de l'heureuse mendicité, de laquelle le Sauveur a dit : *Bien-heureux sont les mendians d'esprit; car à eux appartient le royaume des cieux* (Matth. 5).

Tel fut sainct Augustin, quand il s'escria : O aymer! ô marcher! ô mourir à soy-mesme! ô parvenir à Dieu! Tel sainct François, disant : que je meure de ton amour, ô l'amy de mon cœur, qui as daigné mourir pour mon amour. Telles saincte Catherine de Gennes et la bien-heureuse Mere Therese, quand, comme biches spiri-

tuelles, patelantes et mourantes de la soif du divin amour, elles lançoient ceste voix : *Hé! Seigneur, donnez-moy ceste eau* (Joan. 4).

L'avarice temporelle par laquelle on desire avidement les thresors terrestres, est *la racine de tous les maux* (I. Tim. 6); mais l'avarice spirituelle, par laquelle on souhaicte incessamment le fin or de l'amour sacré, est *la racine* de tous biens. Qui bien desire la dilection, bien la cherche; qui bien la cherche, bien la treuve, qui bien la treuve, il a treuvé la source de la vie de laquelle *il puisera le salut du Seigneur* (Prov. 8). Crions nuict et jour, Theotime : Venez, ô Sainct-Esprit, remplissez les cœurs de vos fidelles, et allumez en iceux le feu de vostre amour. O amour celeste, quand comblerez-vous mon ame?

CHAPITRE III.

Que pour avoir le desir de l'amour sacré, il faut retrancher les autres desirs.

POURQUOY pensez-vous, Theotime, que les chiens, en la sayson printaniere, perdent plus souvent qu'en autre temps la trace et la piste de la beste? C'est parce, disent les chasseurs et les philosophes, que les herbes et fleurs sont alors en leur vigueur; si que la varieté des odeurs qu'elles respandent estouffent tellement le sentiment des chiens, qu'ils ne sçavent ny choysir ny suivre la senteur de la proye entre tant de diverses senteurs que la terre exhale. Certes, ces ames qui foisonnent continuellement en desirs, desseins et projects, ne desirent jamais comme il faut le sainct amour celeste, ny ne peuvent bien sentir la trace amoureuse et piste du divin Bien-aymé, qui est comparé au *chevreuil et petit faon de biche* (Cant. 2).

Le lys n'a point de sayson, ains fleurit tost ou tard, selon qu'on le plante plus ou moins advant en terre : car si on ne le pousse que de trois doigts en terre, il fleurira incontinent; mais si on le pousse six ou neuf doigts, il fleurira aussi tousjours plus tard à mesme proportion. Si le cœur qui pretend à l'amour divin, est fort enfoncé dans les affaires terrestres et temporelles, il fleurira tard et difficilement; mais s'il n'est dans le monde que justement autant que sa condition le requiert, vous le verrez bien-tost fleurir en dilection, et respandre son odeur aggreable.

Pour cela les saincts se retirerent ès solitudes, afin que despris des sollicitudes mondaines, ils vacassent plus ardemment au celeste amour. Pour cela, l'Espouse sacrée fermoit l'*un* de ses *yeux* (Cant. 4), afin d'unyr plus fortement sa vuë en l'autre seul, et viser plus justement, par ce moyen, au milieu du cœur de son bien-aymé qu'elle veut brusler d'amour. Pour cela, elle-mesme tient sa perruque tellement plissée et ramassée dans sa tresse, qu'elle sembloit n'avoir qu'*un* seul *cheveu* (Cant. 4) duquel elle se sert comme d'une chaisne pour lyer et ravir le cœur de son espoux, qu'elle rend esclave de sa dilection.

Les ames qui desirent tout de bon d'aymer Dieu, ferment leur entendement aux discours des choses mondaines pour l'employer plus

ardemment és meditations des choses divines, et ramassent toutes leurs pretentions sous l'unique intention qu'elles ont d'aymer uniquement Dieu. Quiconque desire quelque chose qu'il ne desire pas pour Dieu, il en desire moins Dieu.

Un religieux demanda au bien-heureux Gilles ce qu'il pourroit fayre de plus aggreable à Dieu. Il luy respondit en chantant: Une à un, une à un; c'est-à-dire une seule ame à un seul Dieu. Tant de desirs et d'amour en un cœur sont comme plusieurs enfans sur une mammelle, qui, ne pouvant tetter tous ensemble, la pressent tantost l'un, tantost l'autre, à l'envy, et la font enfin tarir et desseicher. Qui pretend au divin amour, doit soigneusement reserver son loysir, son esprit, et ses affections pour cela.

CHAPITRE IV.

Que les occupations legitimes ne nous empeschent point de prattiquer le divin amour.

La curiosité, l'ambition, l'inquiettude avec l'inadvertance et inconsideration de la fin pour laquelle nous sommes en ce monde, sont cause que nous avons mille fois plus d'empeschemens que d'affaires, plus de tracas que d'œuvre, plus d'occupation que de besongne. Et ce sont ces embarrassemens, Theotime, c'est-à-dire les nyaises, vaynes et superfluës occupations desquelles nous nous chargeons, qui nous divertissent de l'amour de Dieu, et non pas vrays et legitimes exercices de nos vocations. David, et apres luy sainct Loüys, parmy tant de hazards, de travaux, et d'affaires qu'ils eurent, soit en paix, soit en guerre, ne laissoient pas de chanter en verité :

Que veut mon cœur, sinon Dieu,
De ce qu'au ciel on admire?
Qu'est-ce qu'emmy ce bas lieu,
Sinon Dieu mon cœur respire (*Ps.* 72).

Sainct Bernard ne perdoit rien du progrez qu'il desiroit fayre en ce sainct amour, quoy qu'il fust és cours et armées des grands princes, où il s'employoit à reduire les affaires d'estat au service de la gloire de Dieu; il changeoit de lieu, mais il ne changeoit point de cœur, ny son cœur d'amour, ny son amour d'object; et, pour parler son propre langage, ces mutations se faysoient en luy, mais non pas de luy, puisque, bien que ces occupations fussent fort differentes, il estoit indifferent à toutes occupations, ne recevant pas la couleur des affaires et conversations, comme le cameleon celle des lieux où il se treuve; ains demeurant tousjours uny à Dieu, tousjours blanc en pureté, tousjours vermeil de charité, et tousjours pleyn d'humilité.

Je sçay bien, Theotime l'advis des sages.

Celuy fuyt la cour et quitte le palais,
Qui veut vivre devot : rarement és armées
On void de pieté les ames animees.
La foy, la saincteté, sont filles de la paix.

Et les Israëlites avoient rayson de s'excuser aux Babyloniens qui les pressoient de chanter les sacrez cantiques de Sion :

Helas! en quelle musique,
En ce triste bannissement
Pourrions-nous chanter sainctement
Du Seigneur le sacré cantique (*Ps.* 136)?

Mais ne voyez-vous pas aussi que ces pauvres gens estoient non-seulement parmy les Babyloniens, ains encore captifs des Babyloniens? Quiconque est esclave des faveurs de la cour, du succez du palais, de l'hônneur de la guerre, ô Dieu, c'en est fait, il ne sçauroit *chanter le cantique* de l'amour divin. Mais celuy qui n'est en cour, en guerre, au palais, que par devoir, Dieu l'assiste, et la doulceur celeste luy sert d'epithesme sur le cœur pour le preserver de la peste qui regne en ces lieux-là.

Lorsque la peste affligea les Milanois, sainct Charles ne fit jamais difficulté de hanter les maysons et touscher les personnes empestées : mais, Theotime, il les hantoit aussi, et touschoit seulement et justement autant que la necessité du service de Dieu le requeroit; et pour rièn il ne fust allé au danger sans la vraye necessité, de peur de commettre le peché de tenter Dieu. Aussi ne fust-il atteinct d'aucun mal, la divine Providence conservant celuy qui avoit en elle une confiance si pure, qu'elle n'estoit meslée ny de timidité, ny de temerité. Dieu a soing, de mesme, de ceux qui ne vont à la cour, au palais, à la guerre, sinon par la necessité de leur devoir : et ne faut en cela ny estre si craintif que l'on abandonne les bonnes et justes affaires, faute d'y aller, ny si oultre-cuidé et persomptueux que d'y aller ou demeurer sans l'expresse necessité du devoir ou des affaires.

CHAPITRE V.

Exemple tres-amyable sur ce subjet.

Dieu est *innocent à l'innocent* (Ps. 17), bon au bon, cordial au cordial, tendre envers les tendres; et son amour le porte quelquesfois à fayre ces traicts d'une sacrée et saincte mignardise pour les ames qui, par une amoureuse pureté et simplicité, se rendent comme petits enfans aupres de luy.

Un jour saincte Françoise disoit l'office de Nostre Dame; et comme il advient ordinairement que, s'il n'y a qu'une affaire en toute la journée, c'est au tems de l'orayson que la presse en arrive, ceste saincte dame fut appellée de la part de son mary pour un service domestique, et par quatre diverses fois, pensant reprendre le fil de son office, elle fut rappellée et contraincte de couper un mesme verset, jusques à ce que ceste beniste affaire pour laquelle on avoit si empressement diverty sa priere, estant enfin achevée, revenant à son office, elle treuva ce verset si souvent laissé par obeyssance, et si souvent recommencé par devotion, tout escrit en beaux characteres d'or, que sa devote compaigne, madame Vannocie, jura d'avoir veu escrire par le cher ange gardien de la saincte, à laquelle par apres sainct Paul le revela.

Quelle suavité, Theotime, de cest Espoux celeste envers ceste doulce et fidelle amante! Mais vous voyez cependant que les occupations necessaires à un chascun, selon sa vocation, ne diminuent point l'amour divin, ains l'accroissent, et dorent par maniere de dire, l'ouvrage de la devotion. Le rossignol n'ayme pas moins sa melodie quand il fait ses pauses, que quand il chante; les cœurs devots n'ayment pas moins l'amour quand ils se divertissent pour les necessitez exterieures, que quand ils prient : leur silence et leur voix, leur contemplation, leur occupation et leur repos, chantent esgalement en eux le cantique de leur dilection.

CHAPITRE VI.

Qu'il faut employer toutes les occupations presentes en la prattique du divin amour.

Il y a des ames qui font de grands projects de fayre des excellens services à Nostre Seigneur par des actions eminentes et des souffrances extraordinaires; mais actions et souffrances desquelles l'occasion n'est pas presente, ny ne se presentera peut-estre jamais, et sur cela pensent d'avoir fait un traitté de grand amour; en quoy elles se trompent fort souvent, comme il appert, en ce que, embrassant par souhaict, ce leur semble, des grandes croix futures; elles fuyent ardemment la charge des presentes qui sont moindres. N'est-ce pas une extresme tentation d'estre si vaillant en imagination et si lasche en execution?

Hé! Dieu nous garde de ces ardeurs imaginaires, qui nourrissent bien souvent, dans le fond de nos cœurs, la vayne et secrette estime de nous-mesmes! Les grandes œuvres ne sont pas tousjours en nostre chemin; mais nous pouvons à toutes heures en fayre des petites excellemment, c'est-à-dire avec un grand amour. Voyez ce sainct, je vous prie, qui donne *un verre d'eau* (Matth. 10) pour Dieu au pauvre passager alteré : il fait peu de chose, mais l'intention, la doulceur, la dilection dont il anime son œuvre, est si excellente, qu'elle convertit ceste simple eau en eau de vie et de vie eternelle.

Les avettes picotent dans les lys, les flambes et les roses; mais elles ne font pas moins de butin sur les meneuës petites fleurs du rosmarin et du thym; ains elles y cueillent non-seulement plus de miel, mais encore de meilleur miel; parce que dedans ces petits vases le miel se treuvant plus serré, s'y conserve aussi bien mieux. Certes, ès bas et meneus exercices de devotion, la charité se prattique non-seulement plus frequemment, mais aussi, pour l'ordinaire, plus humblement, et par consequent plus utilement et sainctement.

Ces condescendances aux humeurs d'aultruy, ce support des actions et façons agrestes et ennuyeuses du prochain, ces victoires sur nos propres humeurs et passions, ce renoncement à nos meneuës inclinations, cest effort contre nos adversions et respugnances, ce cordial et doulx adveu de nos imperfections, ceste peyne continuelle que nous prenons de tenir nos ames en esgalité, cest amour de

nostre abjection, ce benin et gracieux accueil que nous faysons au mespris et censeure de nostre condition, de nostre vie, de nostre conversation, de nos actions; Theotime, tout cela est plus fructueux à nos ames que nous ne sçaurions penser, pourveu que la celeste dilection le mesnage : mais nous l'avons desjà dit à Philotée.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut avoir soing de fayre nos actions fort parfaictement.

NOSTRE SEIGNEUR, au rapport des anciens, souloit dire aux siens: *Soyez bons monnoyeurs.* Si l'escu n'est de bon or, s'il n'a son poids, s'il n'est battu au coing legitime, on le rejette comme non recevable. Si une œuvre n'est de bonne espece, si elle n'est ornée de charité, si l'intention n'est pieuse, elle ne sera point receuë entre les bonnes œuvres. Si je jeusne, mais pour espargner, mon jeusne n'est pas de bonne espece; si c'est par temperance, mais que j'aye quelque peché mortel en mon ame, le poids manque à ceste œuvre : car c'est la charité qui donne le poids à tout ce que nous faysons : si c'est seulement par conversation et pour m'accommoder à mes compaignons, ceste œuvre n'est pas marquée au coing d'une intention appreuvée. Mais si je jeusne par temperance, et que je sois en la grace de Dieu, et que j'aye intention de playre à sa divine Majesté par ceste temperance, l'œuvre sera en bonne monnoye, propre pour accroistre en moy le thresor de la charité.

C'est fayre excellemment les actions petites, que de les fayre avec beaucoup de pureté d'intention, et une forte volonté de playre à Dieu; et lors elles nous sanctifient grandement. Il y a des personnes qui mangent beaucoup, et sont tousjours maigres, extenuées et allangouries, parce qu'elles n'ont pas la force digestive bonne : il y en a d'autres qui mangent peu, et sont tousjours en bon poinct et vigoureuses, parce qu'elles ont l'estomach bon. Ainsi y a-t-il des ames qui font beaucoup de bonnes œuvres, et croissent fort peu en charité, parce qu'elles les font ou froidement et laschement, ou par instinct et inclination de nature, plus que par inspiration de Dieu ou ferveur celeste; et, au contraire, il y en a qui font peu de besongne, mais avec une volonté et intention si saincte, qu'elles font un progrez extresme en dilection : elles ont peu de talent, mais elles le mesnagent si fidellement que le Seigneur les en rescompense largement.

CHAPITRE VIII.

Moyen general pour appliquer nos œuvres au service de Dieu.

TOUT *ce que vous faites, et quoy que vous fassiez en parolles et en œuvres, faites-le tout au nom de Jesus-Christ. Soit que vous mangiez, soit que vous beuviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites-le tout à la gloire de Dieu* (Colos. 3; I. Cor. 10). Ce sont les parolles propres du divin Apostre, lesquelles, comme dit le grand sainct Thomas, en les expliquant, sont suffisamment prat-

tiquées quand nous avons l'habitude de la tres-saincte charité, par laquelle, bien que nous n'ayons pas une expresse et attentive intention de fayre chaque œuvre pour Dieu, ceste intention neantmoins est contenuë couvertement en l'unyon et communion que nous avons avec Dieu, par laquelle tout ce que nous pouvons fayre de bon est desdié avec nous à sa divine bonté. Il n'est pas besoin qu'un enfant, demeurant en la mayson et puissance de son pere : desclare que ce qu'il acquiert est acquis à son pere : car sa personne estant à son pere, tout ce qui en despend luy appartient aussi. Il suffit aussi que nous soyons enfans de Dieu par dilection, pour rendre tout ce que nous faysons entierement destiné à sa gloire.

Il est doncques vray, Theotime, que, comme nous avons dit ailleurs, tout ainsi que l'olivier planté pres de la vigne luy donne sa saveur, de mesme la charité se treuvant aupres des autres vertus, elle leur communique sa perfection. Mais, comme il est vray aussi que si l'on ente la vigne sur l'olivier, il ne luy communique pas seulement plus parfaictement son goust, mais la rend encore participante de son suc : ne vous contentez pas aussi d'avoir la charité, et avec elle la prattique des vertus, mais faites que ce soit par elle que vous les prattiquiez, afin qu'elles luy puissent estre justement attribuées.

Quand un peinctre tient et conduit la main de l'apprentif, le traict qui en procede est principalement attribué au peinctre; parce que, encore que l'apprentif ait contribué le mouvement de sa main et l'application du pinceau, si est-ce que le maistre a aussi de sa part tellement meslé son mouvement avec celuy de l'apprentif, qu'imprimant en iceluy l'honneur de ce qui est bien au traict, il luy est specialement defferé, encore qu'on ne laisse pas de loüer l'apprentif à cause de la soupplesse avec laquelle il a accommodé son mouvement à la conduitte du maistre. O que les actions des vertus sont excellentes, quand le divin amour leur imprime son sacré mouvement! c'est-à-dire, lorsqu'elles se font par le motif de la dilection; mais cela se fait differemment.

Le motif de la divine charité respand une influence de perfection particuliere sur les actions vertueuses de ceux qui sont specialement desdiés à Dieu pour le servir à jamais. Tels sont les evesques et prestres qui, par une consecration sacramentelle, et par un charactere spirituel qui ne peut estre effacé, se voüent, comme serfs stigmatisez et marquez, au perpetuel service de Dieu. Tels les religieux, qui, par leurs vœux, ou solemnels ou simples, sont immolez à Dieu en qualité d'*hosties vivantes et raysonnables* (Rom. 12). Tels tous ceux qui se rangent aux congregations pieuses, desdiez à jamais à la gloire divine. Tels sont ceux encore qui, à dessein, se procurent des profondes et puissantes resolutions de suivre la volonté de Dieu, faysant pour cela des retraittes de quelques jours, afin d'exciter leurs ames, par divers exercices spirituels, à l'entiere reformation de leur vie; methode saincte, familiere aux anciens chrestiens, mais, depuis, presque tout à fait delaissée, jusques à ce que le grand serviteur de Dieu, Ignace de Loyola, la remit en usage du tems de nos peres.

Je sçay que quelques-uns n'estiment pas que ceste oblation si generale de nous-mesmes estende sa vertu et porte son influence sur les actions que nous prattiquons par apres, sinon à mesure qu'en l'exercice d'icelles nous appliquons en particulier le motif de la dilection, les desdiant specialement à la gloire de Dieu. Mais tous confessent neantmoins avec sainct Bonaventure, loüé d'un chascun en ce subjet, que si j'ay resolu en mon cœur de donner cent escus pour Dieu, quoyque par apres je fasse à loysir la distribution de ceste somme, ayant l'esprit distraict et sans attention, toute la distribution neantmoins ne laissera pas d'estre faite par amour, à cause qu'elle procede du premier object que le divin amour me fit fayre de donner tout cela.

Mais de grace, Theotime, quelle difference y a-t-il entre celuy qui offre cent escus à Dieu, et celuy qui luy offre toutes ses actions? Certes, il n'y en a point, sinon que l'un offre une somme d'argent, et l'autre une somme d'actions. Et pourquoy doncques, je vous prie, ne seront-ils l'un comme l'autre estimez fayre la distribution des pieces de leurs sommes, en vertu de leurs premiers propos et fondamentales resolutions? Et si l'un distribuant ses escus sans attention, ne laisse pas de joüyr de l'influence de son premier dessein; pourquoy l'autre, distribuant ses actions, ne joüyra-t-il pas du fruict de sa premiere intention? Celuy qui destinement s'est rendu esclave amyable de la divine bonté, luy a, par consequent, desdié toutes ses actions.

Sur ceste verité chascun devroit une fois, en sa vie, fayre une bonne retraitte, pour en icelle bien purger son ame de tout peché, pour ensuite fayre une intime et solide resolution de vivre tout à Dieu, selon que nous avons enseigné en la premiere partie de l'*Introduction à la vie devote :* puis, au moins une fois l'année, fayre la revuë de sa conscience, et le renouvellement de la premiere resolution, que nous avons marqué en la cinquiesme partie de ce livre-là, auquel, pour ce regard, je vous renvoye.

Certes, sainct Bonaventure advoüe qu'un homme qui s'est acquis une si grande inclination et coustume de bien fayre, que souvent il le fait sans speciale attention, ne laisse pas de meriter beaucoup par telles actions, lesquelles sont ennoblies par la dilection de laquelle elles proviennent comme de la racine et source originaire de ceste heureuse habitude, facilité et promptitude.

CHAPITRE IX.

De quelques autres moyens pour appliquer plus particulierement nos œuvres à l'amour de Dieu.

QUAND les paonnesses couvent en des lieux bien blancs, les poulets sont aussi tout blancs; et quand nos intentions sont en l'amour de Dieu, lorsque nous projettons quelque bonne œuvre, ou que nous nous jettons en quelque vacation, toutes les actions qui s'en ensuivent prennent leur valeur et tirent leur noblesse de la dilection de laquelle elles ont leur origine. Car qui ne void que les actions qui sont propres à ma vocation, ou requises à mon dessein,

despendent de ceste premiere eslection et resolution que j'ay faite?

Mais, Theotime, il ne se faut pas arrester là : ains pour fayre un excellent progrez en la devotion, il faut non-seulement au commencement de nostre conversion, et puis tous les ans, destiner nostre vie et toutes nos actions à Dieu, mais aussi il les luy faut offrir tous les jours, selon l'exercice du matin que nous avons enseigné à Philotée : car en ce renouvellement journalier de nostre oblation, nous respandons sur nos actions la vigueur et vertu de la dilection par une nouvelle application de nostre cœur à la gloire divine, au moyen de quoy il est tousjours plus sanctifié.

Oultre cela, appliquons cent et cent fois le jour nostre vie au divin amour par la prattique des oraysons jaculatoires, eslevations de cœur et retraittes spirituelles : car ces saincts exercices lançant et jettant continuellement nos esprits en Dieu, y portent ensuitte toutes nos actions. Et comme se pourroit-il fayre, je vous prie, qu'une ame, laquelle à tous momens s'eslance en la divine bonté, et souspire incessamment des parolles de dilection pour tenir tousjours son cœur dans le sein de ce Pere celeste, ne fust pas estimée fayre toutes ses bonnes actions en Dieu et pour Dieu?

Celle qui dit : *Hé! Seigneur, je suis vostre* (Ps. 118) *: Mon bienaymé est tout mien, et moy je suis toute sienne* (Cant. 2) : Mon Dieu, vous estes mon tout! O Jesus, vous estes ma vie! Hé! qui me fera la grace que je meure à moy-mesme, afin que je ne vive qu'à vous? O aymer! ô s'acheminer! ô mourir à soy-mesme! ô vivre à Dieu! ô estre en Dieu! O Dieu, ce qui n'est pas vous-mesme, ne m'est rien, celle-là, dy-je, ne desdie-t-elle pas continuellement ses actions au celeste Espoux? O que bien-heureuse est l'ame qui a une fois bien fait le despoüillement et la parfaicte resignation de soy-mesme entre les mains de Dieu, dont nous avons parlé cy-dessus! car, par apres, elle n'a à fayre qu'un petit souspir et regard en Dieu pour renouveller et confirmer son despoüillement, sa resignation et son oblation, avec la protestation qu'elle ne veut rien que Dieu et pour Dieu, qu'elle ne s'ayme, ny chose du monde, qu'en Dieu et pour l'amour de Dieu.

Or, cest exercice de continuelles aspirations est doncques fort propre pour appliquer toutes nos œuvres à la dilection, mais principalement il suffit tres-abondamment pour les meneuës et ordinaires actions de nostre vie. Car, quant aux œuvres relevées et de consequence, il est expedient, pour fayre un proffict d'importance, d'user de la methode suivante, ainsi que j'ay desjà touché ailleurs.

Eslevons en ces occurrences nos cœurs et nos esprits en Dieu, enfonçons nostre consideration et estendons nostre pensée dans la tres-saincte et glorieuse eternité : voyons qu'en icelle la divine bonté nous cherissoit tendrement, destinant pour nostre salut tous les moyens convenables à nostre progrez en sa saincte dilection, et particulierement la commodité de fayre le bien qui se presente alors à nous, ou de souffrir le mal qui nous arrive. Cela fait, desployant, s'il faut ainsi dire, et eslevant le bras de nostre consentement, embrassons cherement, ardemment et tres-amoureusement, soit le bien qui se presente à fayre, soit le mal qu'il nous faut souffrir, en consideration de ce que Dieu l'a voulu eternellement, pour luy complayre et obeyr à sa providence.

Voyez le grand sainct Charles, lorsque la peste attaqua son diocese. Il releva son courage en Dieu, regarda attentivement qu'en l'eternité de la providence divine ce fleau estoit preparé et destiné à son peuple, et que emmy ce fleau, ceste mesme Providence avoit ordonné qu'il eust un soing tres-amoureux de servir, souslager et assister cordialement les affligez, puisqu'en ceste occasion il se treuvoit le pere spirituel, pasteur et evesque de ceste province-là. C'est pourquoy, se representant la grandeur des peynes, travaux et hazards, qu'il luy seroit force de subir pour ce subjet, il s'immola en esprit au bon playsir de Dieu, et, baysant tendrement ceste croix, il s'escria du fond de son cœur, à l'imitation de sainct André : Je te saluë, ô croix precieuse, je te saluë, ô tribulation bien-heureuse! O affliction saincte, que tu es aymable, puisque tu es issuë du sein aymable de ce Pere d'eternelle misericorde, qui t'a vouluë de toute eternité, et t'a destinée pour ce cher peuple et pour moy? O croix! mon cœur te veut, puisque celuy de mon Dieu t'a vouluë. O croix! mon ame te cherit et t'embrasse de toute sa dilection.

En ceste sorte, devons-nous entreprendre les plus grandes affaires et les plus aspres tribulations qui nous puissent arriver. Mais, quand elles seront de longue haleyne, il faudra de tems en tems et fort souvent repeter cest exercice, pour continuer plus utilement nostre union à la volonté et bon playsir de Dieu, prononçant ceste briefve, mais toute divine protestation de son Fils : Ouy, ô *Pere* eternel, je le veux de tout cœur, *parce qu'ainsi a-t-il esté aggreable devant vous* (Matth. 11). O Dieu! Theotime, que de thresors en ceste prattique!

CHAPITRE X.

Exhortation au sacrifice que nous devons fayre à Dieu de nostre franc arbitre.

J'ADJOUSTE au sacrifice de sainct Charles celuy du grand patriarche Abraham, comme une vive imaige du plus fort et loyal amour qu'on puisse imaginer en creature quelconque.

Il sacrifia, certes, toutes ses plus fortes affections naturelles qu'il pouvoit avoir, lorsque, oyant la voix de Dieu qui luy disoit : *Sors de ton païs, et de ta parenté, et de la mayson de ton pere, et viens au païs que je te monstreray* (Gen. 12); *il sortit* soudain, et se mit promptement en chemin *sans sçavoir où il iroit* (Heb. 11). Le doulx amour de la patrie, la suavité de la conversation des proches, les delices de la mayson paternelle, ne l'esbranlerent point; il part hardyment et ardemment, et va où il playra à Dieu de le conduire. Quelle abnegation, Theotime, quel renoncement! On ne peut aymer Dieu parfaictement si l'on ne quitte les affections aux choses perissables.

Mais cecy n'est rien en comparayson de ce qu'il fit par apres, quand Dieu *l'appellant* par deux fois, et ayant veu sa promptitude à respondre, *il luy dit : Prends Isaac, ton fils unique, lequel tu aymes, et va en la terre de vision, où tu l'offriras en holocauste sur l'un des monts que je te monstreray* (Gen. 22); car voylà ce grand homme qui part soudain avec ce tant aymé et tant aymable fils, fait trois journées de chemin, arrive au pied de la montaigne,

laisse là ses valets et l'asne, charge son fils Isaac du bois requis à l'holocauste, se reservant de porter luy-mesme le glaive et le feu; et comme il va montant, ce cher enfant dit : *Mon pere?* et il luy respond : *Que veux-tu, mon fils? Voicy,* dit l'enfant, *voicy le bois et le feu; mais où est la victime de l'holocauste?* — A quoy le pere respond : *Dieu se pourvoyera de la victime de l'holocauste, mon enfant.* Et tandis, *ils arrivent* sur le mont destiné, où soudain Abraham *construit un autel, arrange le bois sur iceluy, lye son Isaac et le collocque sur le buscher : il estend sa main* droicte, empoigne et tire à soy *le glaive,* il hausse le bras; et comme il est prest de descharger le coup pour *immoler* cest enfant, *l'ange crie d'en-haut : Abraham! Abraham!* qui respond : *Me voicy,* et l'ange luy dit : *Ne tue pas l'enfant; c'est assez; maintenant je cognois que tu crains Dieu, et n'a pas espargné ton fils pour l'amour de moy.* Sur cela Isaac est deslyé, Abraham *prend un beslier qu'il avoit prins par les cornes aux ronces d'un buisson, et l'immole.*

Theotime, *qui void la femme* de son prochain *pour la convoiter, il a desjà adulteré en son cœur* (Matth. 5); et qui lye son fils pour l'immoler, il l'a desjà sacrifié en son cœur. Hé! voyez doncques, de grace, quel holocauste ce sainct homme fit en son cœur! Sacrifice incomparable! sacrifice qu'on ne peut assez estimer! sacrifice qu'on ne peut assez loüer! O Dieu! qui sçauroit discerner quelle des deux dilections fut plus grande, ou celle d'Abraham, qui, pour playre à Dieu, immole cest enfant tant aymable; ou celle de cest enfant qui, pour playre à Dieu, veut bien estre immolé, et pour cela se laisse lyer et estendre sur le bois, et, comme un doulx agnelet, attend paysiblement le coup de mort de la chere main de son pere?

Pour moy, je prefere le pere en la longanimité; mais aussi je donne hardyment le prix de la magnanimité au fils; car d'un costé c'est voirement une merveille, mais non pas si grande, de voir qu'Abraham, desjà vieil et consommé en la science d'aymer Dieu, et fortifié de la recente vision et parolle divine, fasse ce dernier effort de loyauté et dilection envers un maistre duquel il avoit si souvent senty et savouré la suavité et providence. Mais de voir Isaac, au printems de son aage, encore tout novice et apprentif en l'art d'aymer son Dieu, s'offrir, sur la seule parolle de son pere, au glaive et au feu, pour estre un holocauste d'obeyssance à la divine volonté, c'est chose qui surpasse toute admiration.

D'autre part, neantmoins, ne voyez-vous pas, Theotime, qu'Abraham remasche et roule plus de trois jours dans son ame l'amere pensée et resolution de cest aspre sacrifice? N'avez-vous point de pityé de son cœur paternel, quand, montant seul avec son fils, cest enfant, plus simple qu'une colombe, luy disoit : *Mon pere, où est la victime?* et qu'il luy respondoit : *Dieu y pourvoyera, mon fils.* Ne pensez-vous point que la doulceur de cest enfant, portant le bois sur ses espaules et l'entassant par apres sur l'autel, fit fondre en tendreté les entrailles de ce pere? O cœur que les anges admirent, et que Dieu magnifie! Hé! Seigneur Jesus! quand sera-ce doncques que, vous ayant sacrifié tout ce que nous avons, nous vous immolerons tout ce que nous sommes? Quand vous offrirons-nous en holocauste nostre franc arbitre, unique enfant de nostre

esprit? Quand sera-ce que nous le lyerons et estendrons sur le buscher de vostre croix, de vos espines, de vostre lance; afin que, comme une brebiette, il soit victime aggreable de vostre bon playsir, pour mourir et brusler du feu et du glaive de vostre sainct amour?

O franc arbitre de mon cœur! que ce vous sera chose bonne d'estre lyé et estendu sur la croix du divin Sauveur! Que ce vous est chose desirable de mourir à vous-mesme, pour ardre à jamais en holocauste au Seigneur! Theotime, nostre franc arbitre n'est jamais si franc que quand il est esclave de la volonté de Dieu, comme il n'est jamais si serf que quand il sert à nostre propre volonté; jamais il n'a tant de vie que quand il meurt à soy-mesme, et jamais il n'a tant de mort que quand il vit à soy.

Nous avons la liberté de fayre le bien et le mal: mais de choysir le mal, ce n'est pas user, ains abuser de ceste liberté. Renonçons à ceste mal-heureuse liberté, et assubjettissons pour jamais nostre franc arbitre au party de l'amour celeste, rendons-nous esclaves de la dilection, de laquelle les serfs sont plus heureux que les roys. Que si jamais nostre ame vouloit employer sa liberté contre nos resolutions de servir Dieu eternellement et sans reserve, ô alors, pour Dieu, sacrifions ce franc arbitre, et le faysons mourir à soy, afin qu'il vive à Dieu. Qui le voudra garder pour l'amour-propre en ce monde, le perdra pour l'amour eternel en l'autre, et qui le perdra pour l'amour de Dieu en ce monde, il le conservera pour le mesme amour en l'autre. Qui luy donnera la liberté en ce monde, l'aura serf et esclave en l'autre; et qui l'asservira à la croix en ce monde, l'aura libre en l'autre, où estant abysmé en la joüyssance de la divine bonté, sa liberté se treuvera convertie en amour, et l'amour en liberté; mais liberté de doulceur infinie, sans effort, sans peyne, et sans respugnance quelconque : nous aymerons invariablement à jamais le Createur et Sauveur de nos ames.

CHAPITRE XI.

Des motifs que nous avons pour le sainct amour.

Sainct Bonaventure, le Pere Loüys de Grenade, le Pere Loüys du Pont, F. Diegue de Stella, ont suffisamment discouru sur ce subjet : je me contenteray de marquer seulement les poincts que j'en ay touschez en ce traitté.

La bonté divine, considerée en elle-mesme, n'est pas seulement le premier motif de tous, mais le plus grand, le plus noble et le plus puissant : car c'est celuy qui ravit les bien-heureux, et comble leur felicité. Comment peut-on avoir un cœur, et n'aymer pas une si infinie bonté? Or, ce subjet est aucunement proposé aux ch. I et II du second livre, et dés le ch. VIII du troisiesme livre jusques à la fin, et au ch. IX du livre dixiesme.

Le second motif est celuy de la providence naturelle de Dieu envers nous, de la creation et conservation, selon que nous disons au ch. III du second livre.

Le troisiesme motif est celuy de la providence surnaturelle de

Dieu envers nous, et de la redemption qu'il nous a preparée, ainsi qu'il est expliqué aux ch. IV, V, VI et VII du second livre.

Le quatriesme motif, c'est de considerer comme Dieu prattique ceste providence et redemption, fournissant à chascun toutes les graces et assistances requises à nostre salut, de quoy nous traittons au second livre, dés le ch. VIII, et au livre troisiesme dés le commencement jusqu'au ch. VI.

Le cinquiesme motif est la gloire eternelle que la divine bonté nous a destinée, qui est le comble des bienfaicts de Dieu envers nous, dont il est aucunement discouru dés le chapitre IX jusques à la fin du livre troisiesme.

CHAPITRE XII.

Methode tres-utile pour employer ces motifs.

Or, pour recevoir de ces motifs une profonde et puissante chaleur de dilection, il faut 1° qu'apres en avoir consideré l'un en general, nous l'appliquions en particulier à nous-mesmes. Par exemple : O qu'aymable est ce grand Dieu, qui, par son infinie bonté, a donné son Fils en redemption pour tout le monde. Helas ! ouy, pour tous en general, mais en particulier encore pour moy, *qui suis le premier des pecheurs* (I. Tim. 1). Ah ! *il m'a aymé;* je dy, il m'a aymé, moy, mais je dy moy-mesme tel que je suis, *et s'est livré* à la passion *pour moy* (Gal. 2).

2° Il faut considerer les benefices divins en leur origine premiere et eternelle. O Dieu ! mon Theotime, quelle assez digne dilection pourrions-nous avoir pour l'infinie bonté de nostre Createur, qui, de toute eternité, a projetté de nous creer, conserver, gouverner, rachepter, sauver et glorifier tous en general et en particulier ! Hé ! qui estois-je lorsque je n'estois pas? moy dy-je, qui estant maintenant quelque chose, ne suis rien qu'un simple vermisseau de terre? et cependant Dieu, dés l'abysme de son eternité *pensoit* pour moy *des pensées* de benedictions ! Il meditoit et desseignoit, ains determinoit l'heure de ma naysance, de mon baptesme, de toutes les inspirations qu'il me donneroit, et en somme tous les bienfaicts qu'il me feroit et offriroit. Helas ! y a-t-il une doulceur pareille à ceste doulceur !

3° Il faut considerer les bienfaicts divins en leur seconde source meritoire. Car ne sçavez-vous pas, Theotime, que le grand-prestre de la loy portoit sur ses espaules et sur sa poictrine les noms des enfants d'Israël, c'est-à-dire, des pierres precieuses esquelles les noms des chefs d'Israël estoient gravez? Hé ! voyez Jesus nostre grand *evesque* (I. Pet. 2), regardez-le dés l'instant de sa conception ; considerez qu'il nous portoit sur ses espaules, acceptant la charge de nous rachepter par sa mort, *et la mort de la croix* (Philip. 2). O Theotime, Theotime, ceste ame du Sauveur vous cognoissoit tous par nom et par surnom; mais surtout au jour de sa passion, lorsqu'il offroit ses larmes, ses prieres, son sang et sa vie pour tous, il lançoit en particulier pour vous ces pensées de dilection : Helas ! ô mon Pere eternel, je prends à moy et me charge de tous les pe-

chez du pauvre Theotime, pour souffrir les tourmens et la mort, afin qu'il en demeure quitte, et qu'il ne perisse point, mais qu'il vive. Que je meure, pourveu qu'il vive; que je sois crucifié, pourveu qu'il soit glorifié. O amour souverain du cœur de Jesus, quel cœur te benira jamais assez devotement.

Ainsi, dedans sa poictrine maternelle, son cœur divin prevoyoit, disposoit, meritoit, impetroit tous les bienfaicts que nous avons non-seulement en general pour tous, mais en particulier pour un chascun; et ses mammelles de doulceur nous preparoient le laict de ses mouvemens, de ses attraicts, de ses inspirations, et des suavitez par lesquelles il tire, conduict, et nourrit nos cœurs à la vie eternelle. Les bienfaicts ne nous eschauffent point, si nous ne regardons la volonté eternelle qui nous les destine, et le cœur du Sauveur qui les nous a meritez par tant de peynes, et surtout en sa mort et passion.

CHAPITRE XIII.

Que le mont de Calvaire est la vraye academie de la dilection.

Or, enfin, pour conclusion, la mort et la passion de Nostre Seigneur est le motif le plus doulx et le plus violent qui puisse animer nos cœurs en ceste vie mortelle; et c'est la verité, que les *abeilles* mystiques font leur excellent miel dans les playes de ce *lyon de la tribu de Juda* (Apoc. 5), esgorgé, mis en pieces, et deschiré sur le mont Calvaire; et les enfans de la croix le glorifient en leur admirable *problesme*[1] que le monde n'entend pas. De la mort qui devore tout, *est sortie la viande* de nostre consolation, et de la mort plus *forte* que tout, *est issuë la doulceur* (Judic. 14) du miel de nostre amour. O Jesus, mon Sauveur! que vostre mort est aymable, puisqu'elle est le souverain effect de vostre amour.

Aussi là haut, en la gloire celeste, apres le motif de la bonté divine cogneuë et considerée en elle-mesme, celuy de la mort du Sauveur sera le plus puissant pour ravir les esprits bien-heureux en la dilection de Dieu; en signe de quoy, en la Transfiguration, qui fut un eschantillon de la gloire, Moyse et Hely *parloient* avec Nostre Seigneur *de l'excez qu'il devoit accomplir en Hierusalem* (Luc. 9). Mais de quel excez, sinon de cest excez d'amour par lequel la vie fut ravie à l'amant pour estre donnée à la bien-aymée? Si que, au cantique eternel, je m'imagine qu'on repetera à tous momens ceste joyeuse acclamation:

Vive Jesus! duquel la mort
Monstra combien l'amour est fort.

Theotime, le mont de Calvaire est le mont des amans. Tout amour qui ne prend son origine de la passion du Sauveur, est frivole et perilleux. Mal-heureuse est la mort sans l'amour du Sauveur; mal-heureux est l'amour sans la mort du Sauveur. L'amour et la mort sont tellement meslez ensemble en la passion du Sauveur,

[1] Enigme : allusion à celle de Samson.

qu'on ne peut avoir au cœur l'un sans l'autre. Sur le Calvaire, on ne peut avoir la vie sans l'amour ny l'amour sans la mort du Redempteur. Mais hors de là, tout est, ou mort eternelle, ou amour eternel; et toute la sagesse chrestienne consiste à bien choysir; et pour bien ayder à cela, j'ay dressé cest escrit, mon Theotime.

Il faut choysir, ô mortel,
En ceste vie mortelle,
Ou bien l'amour eternel,
Ou bien la mort eternelle :
L'ordonnance du grand Dieu
Ne laisse point de milieu.

O amour eternel! mon ame vous requiert et vous choysit eternellement. Hé! venez, Sainct-Esprit, et enflammez nos cœurs de vostre dilection. Ou aymer ou mourir : mourir et aymer. Mourir à tout autre amour pour vivre à celuy de Jesus, afin que nous ne mourions pas eternellement; ains que, vivant en vostre amour eternel, ô Sauveur de nos ames, nous chantions eternellement : Vive Jesus! J'ayme Jesus : vive Jesus que j'ayme. J'ayme Jesus qui vit et regne és siecles des siecles. *Amen.*

Ces choses, Theotime, qui, par la grace et faveur de la charité ont esté escrites à vostre charité, puissent tellement s'arrester en vostre cœur, que ceste charité treuve en vous le fruict des sainctes œuvres, non les feüilles des loüanges. *Amen.* Dieu soit beny. Je ferme doncques ainsi tout ce traitté par ces parolles par lesquelles sainct Augustin finit un sermon admirable de la charité, qu'il fit devant une illustre assemblée.



ENTRETIENS SPIRITUELS.

A nos cheres Sœurs en Nostre Seigneur, nos Sœurs Religieuses de la Visitation Saincte-Marie.

NOS TRES-CHERES SOEURS,

VOICY les vrays *Entretiens* que nostre bien-heureux Pere nous a faits en divers tems, et en diverses occasions; nous les recüeillions sincerement, et resdigions par escrit apres qu'il les avoit achevé de fayre; et comme nous en avions alors la memoire toute fraische, et que chascune de nos sœurs en rapportoit une partie, nous taschions, en assemblant toutes les pieces, de les adjuster le mieux qu'il nous estoit possible, pour en former un corps. Nous confessons neantmoins, ce que tout le monde croira facilement d'un ouvrage qui est passé par des mains si indignes que les nostres, que quelque diligence et quelque soing que nous y ayons apporté, il ne nous a pas esté possible de fayre ce Recüeil si exactement, qu'il ne nous soit eschappé beaucoup de choses excellentes, et que celles que nous avons retenuës n'ayent aussi perdeu beaucoup de leur force, et des advantages qu'elles avoient en sortant d'une si digne et si venerable bouche : toutesfois, il nous sera permis de dire avec toute verité, qu'une grande partie des enseignemens qu'il nous a laissez y sont si naïfvement desduicts, et si fidellement rapportez, que quiconque aura eu le bonheur de l'entendre, ou qui sera versé en la lecture de ses livres, y recognoistra aussi-tost son esprit, et ne fera point de difficulté de mettre ces Entretiens, sinon au rang des autres œuvres qui sont immediatement sorties de ses mains, au moins au rang de celles qui ont en quelque façon l'honneur de luy appartenir. Que si bien ils ne sont pas elabourez à l'esgal de ses livres, si les discours n'en sont pas si bien tissus, s'il se rencontre quelque chose qui pourroit sembler à quelqu'un moins digne de son eminente doctrine, et de la resputation que ses autres œuvres luy ont acquise, ce n'est pas de merveille; car jamais il ne les a veus, ny leus, et vous sçavez que les enfans sevrez de la mammelle de leur mere avant le tems ne se portent pas si bien que ceux qui en sont entierement nourris : tousjours il y a de la compassion aux enfans qui nayssent apres le decez de leur pere. Certes, ce bien-heureux Pere de nos ames n'eust oncques pensé que ses familiers Entretiens deussent avoir autre jour que celuy de nostre parloir, auquel, avec une incroyable naïfveté et familiarité, il respondoit à nos petites demandes : aussi n'estoit-ce pas nostre resolution de les communiquer au public, ains seulement en conserver les meneus escrits pour la consolation particuliere de nos maysons, à l'usage desquelles ils estoient destinez; mais estant arrivé (nous ne sçavons dire par quels moyens) qu'ils ont esté imprimez à nostre insçeu, avec un grand nombre de fort notables manquemens, et en un tres-mauvais estat, ce qu'ayant veu, Monseigneur de Geneve, tres-digne frere et successeur de ce bien-heureux Prelat, a obtenu le privilege mis cy-apres, et voyant qu'il y alloit de la resputation de son sainct frere, nous a commandé d'en donner promptement une veritable coppie, pour remedier au mal de ceste

mauvaise impression, et de fayre voir au vray ce qui en a esté recüeilly dans ce monastere. Certes, nous voulons croire de nostre prochain, que ç'a esté un bon zele, plutost qu'aucune autre consideration, qui l'a induict à les mettre au jour; mais nous ne sçaurions luy estre si indulgentes, que nous ne nous plaignions charitablement de luy, non de nous avoir osté ce qui sembloit estre nostre, car nous n'avons rien à nous, et les biens spirituels le sont encore moins que les autres, parce qu'ils doivent estre plus communiquez, mais d'avoir soustraict ces Entretiens d'une telle sorte, que les tirant avec peyne, il a esté impossible qu'il ne les ayt mis en pieces, et qu'il ne les ayt donnez par lambeaux, comme il les avoit prins; et mesme que ce sont des coppies recoppiées plusieurs fois par des Filles, lesquelles y ont adjousté quantité de petites choses ramassées par-cy par-là, qui avoient esté dites à des particulieres, mais non comme le bien-heureux les a dites, faute de memoire : ensuitte de quoy, celuy qui les a soustraicts, a esté contrainct de substituer, en la place de ce qui luy manquoit, beaucoup de choses estrangeres, qu'il a adjoustées pour la lyaison du discours, lesquelles ont apporté un si grand changement à l'ouvrage, qu'à peyne est-il recognoissable, ainsi qu'il sera aysé de remarquer par la conference des deux impressions. Il a esté doncques necessaire, nos tres-cheres Sœurs, de communiquer ces Entretiens, premierement à ceux de qui nous despendons, et de qui nous devons prendre conseil, et lesquels ont prins la peyne de reparer les deffauts qu'ils avoient contractez entre nos mains; puis de les mettre en la lumiere, et de les donner au public en la forme qu'ils doivent estre, pour pouvoir veritablement porter le nom des Entretiens de nostre bien-heureux Pere. Peut-estre y treuverez-vous quelques choses qui sont si particulieres pour nos maysons, que vous jugerez n'estre pas à propos de les publier si librement, l'esprit du monde n'estant pas tousjours disposé à recevoir les escrits de pieté avec la simplicité et la reverence qui leur sont deuës. Neantmoins, ayant tousjours esté un des salutaires conseils et desirs de nostre bien-heureux Pére, instituteur et fondateur, et qu'il nous a desclaré dans l'un de ces Entretiens, que l'esprit de nos maysons fust communiqué au prochain; pour doncques ne le pas frustrer du fruict des sainctes instructions que nous en avons receuës, l'obeyssance et la charité veut que nous en fassions part au public; elle ordonne aussi qu'elles nous soyent particulierement desdiées, comme à celles à qui elles sont particulierement propres, puisque c'est à nous à qui nostre bien-heureux Pere les a faites. Joüyssons toutes ensemble de ces si utiles et aggreables Entretiens; conservons-nous dans l'esprit de notre Regle par leur frequente et attentive lecture, mais surtout par la prattique fidelle des enseignemens dont ils sont pleyns; et à mesure qu'on les exprime exterieurement, imprimons-les profondement dans nos cœurs, afin qu'ils n'en soyent jamais effacez, et que nous ne soyons pas un jour obligées de rendre compte d'un si precieux talent, si nous ne l'avons fait profitter. Nous esperons que nostre bien-heureux Pere, qui nous l'a donné de la part de Nostre Seigneur, nous obtiendra de sa divine bonté le moyen de le bien employer, et de nous en servir pour sa gloire et pour le salut de nos ames : c'est le souhaict continuel que nous faysons pour vous et pour nous, qui sommes en Jesus-Christ, nos tres-cheres Sœurs,

Vos tres-humbles et tres-affectionnées Sœurs et servantes,

LES RELIGIEUSES DU MONASTERE DE LA VISITATION Ste-MARIE D'ANNESSY.

ENTRETIEN I.

Auquel est desclarée l'obligation des Constitutions de la Visitation de Saincte-Marie, et les qualitez de la devotion que les religieuses dudit Ordre doivent avoir.

Ces Constitutions n'obligent aucunement d'elles-mesmes à aucun peché, ny mortel ny veniel, ains seulement sont données pour la direction et conduitte des personnes de la Congregation; mais pourtant, si quelqu'une les violoit volontairement, à dessein, avec mespris, ou bien avec scandale tant des sœurs que des estrangers, elle commettroit sans doubte une grande offense; car on ne sçauroit exempter de coulpe celle qui avilit et deshonnore les choses de Dieu, desment sa profession, renverse la congregation, et dissipe les fruicts de bon exemple et de bonne odeur qu'elle doit produire envers le prochain. Si bien qu'un tel mespris volontaire seroit enfin suivy de quelque grand chastiment du ciel, et specialement de la privation des graces et dons du Sainct-Esprit, qui sont ordinairement ostez à ceux qui abandonnent leurs bons desseins, et quittent le chemin auquel Dieu les a mis.

Or, le mespris des Constitutions, comme aussi de toutes bonnes œuvres, se cognoist par les considerations suivantes.

Celuy-là y tombe, qui par mespris viole ou laisse à fayre quelque ordonnance, non-seulement volontairement, mais de propos deliberé: car, s'il la viole par inadvertance, oubly, ou surprinse de quelque passion, c'est autre chose; car le mespris enclost en soy une volonté deslibérée, et qui se determine destinement à fayre ce qu'elle fait. De là il s'ensuit que celuy qui viole l'ordonnance, ou desobeyt par mespris, non-seulement il desobeyt, mais il veut desobeyr; non-seulement il fait la desobeyssance, mais il la fait avec intention de desobeyr. Il est deffendu de manger hors du repas; une fille mange des prunes, des abricots, ou autres fruicts, elle viole la Regle, et fait une desobeyssance : or, si elle mange attirée de la delectation qu'elle en pense recevoir, alors elle desobeyt, non pas par desobeyssance, mais par friandise; ou bien elle mange, parce qu'elle n'estime point la Regle, et n'en veut tenir compte, ny se sousmettre à icelle, et alors elle desobeyt par mespris et desobeyssance.

Il s'ensuit encore, que celuy qui desobeyt par quelque allegement, ou surprinse de passion, voudroit bien pouvoir contenter sa passion sans desobeyr, et à mesme tems qu'il prend playsir, par exemple, à manger, il est marry que ce soit avec desobeyssance : auquel cas la desobeyssance suit ou accompaigne l'œuvre; mais en l'autre, la desobeyssance precede l'œuvre et luy sert de cause et de motif, quoyque par friandise; car, qui mange contre le commandement, consequemment ou ensemblement, il commet desobeyssance, quoyque, s'il la pouvoit esviter en mangeant, il ne la voudroit pas commettre; comme celuy qui en beuvant trop, voudroit bien ne s'enyvrer pas, quoyque neantmoins en beuvant il s'enyvre; mais celuy qui mange par mespris de la Regle et par desobeyssance, veut la desobeyssance mesme, en sorte qu'il ne feroit pas l'œuvre, ny ne

le voudroit pas, s'il n'estoit esmeu à ce fayre par la volonté qu'il a de desobeyr. L'un doncques desobeyt, voulant une chose à laquelle la desobeyssance est attachée, et l'autre desobeyt, voulant la mesme chose parce que la desobeyssance y est attachée. L'un rencontre la desobeyssance en la chose qu'il veut, et voudroit bien ne la rencontrer pas; et l'autre l'y recherche, et ne veut la chose qu'avec intention de l'y treuver. L'un dit : Je desobeys, parce que je veux manger cest abricot que je ne puis manger sans desobeyr; et l'autre dit : Je le mange, parce que je veux desobeyr, ce que je feray en maugeant : la desobeyssance et mespris suit l'un, et elle conduit l'autre.

Or, ceste desobeyssance formelle, et ce mespris des choses bonnes et sainctes, n'est jamais sans quelque peché, pour le moins veniel, non pas mesme és choses qui ne sont que conseillées; car, bien qu'on puisse ne point suivre les conseils des choses sainctes par l'eslection d'autres choses, sans aucunement offenser, si est-ce qu'on ne peut pourtant les laisser par mespris et contemnement, sans offense : d'autant que tout bien ne nous oblige pas à le suivre, mais ouy bien à l'honnorer et estimer, et par consequent, à plus forte rayson, à ne le point mespriser et vilipender.

Davantage il s'ensuit que celuy qui viole la Regle et Constitutions, par mespris, il l'estime vile et inutile, qui est une tres-grande presomption et oultre-cuidance; ou bien s'il l'estime utile et ne veut pas pourtant se sousmettre à icelle, alors il rompt son dessein, avec grand interest du prochain, auquel il donne scandale et mauvais exemple : il contrevient à la société et promesse faite à la compaignie, et met en desordre une mayson devote, qui sont de tres-grandes fautes.

Mais afin que l'on puisse aucunement discerner quand une personne viole les Regles ou l'obeyssance par mespris, en voicy quelques signes :

1° Quand estant corrigée, elle se mocque et n'a aucun repentir;

2° Quand elle persevere, sans tesmoigner aucune envie ny volonté de s'amender;

3° Quand elle conteste que la Regle ou commandement n'est pas à propos;

4° Quand elle tasche de tirer les autres au mesme violement et leur oster la crainte d'iceluy, leur disant que ce n'est rien, qu'il n'y a point de danger.

Ces signes pourtant ne sont pas si certains, que quelquesfois ils n'arrivent pour d'autres causes que pour celle du mespris; car il peut arriver qu'une personne se mocque de celuy qui la reprend, pour le peu d'estime qu'elle fait de luy, et qu'elle persevere par infirmité, et qu'elle conteste par despit et cholere, et qu'elle desbauche les autres pour avoir des compaignes et excuser son mal, neantmoins, il est aysé à juger par les circonstances quand tout cela se fait par mespris, car enfin l'effronterie et manifeste libertinage suit ordinairement le mespris, et ceux qui l'ont au cœur, enfin le poussent jusques à la bouche, et ils disent (comme David le remarque) : *Qui est nostre maistre?*

Si faut-il que j'adjouste un mot d'une tentation qui peut arriver

sur ce poinct : c'est que quelquesfois une personne n'estime pas d'estre desobeyssante et libertine, quand elle ne mesprise qu'une ou deux regles, lesquelles luy semblent de peu d'importance, pourveu qu'elle observe toutes les autres. Mais mon Dieu! qui ne void la tromperie? car, ce que l'un estimera peu, l'autre l'estimera beaucoup, et reciprocquement; de mesme, quand en une compaignie, l'un ne tiendra compte d'une regle, et le second mesprisera une autre, le troisiesme une autre, ainsi tout sera en desordre; car, lors que l'esprit de l'homme ne se conduit que selon ses inclinations et adversions, qu'arrive-t-il, qu'une perpetuelle inconstance et varieté de fautes? Hyer j'estois joyeux, le silence me desaggreoit, et la tentation me suggeroit que j'estois oyseux; aujourd'huy que je seray melancholique, elle me dira que la recreation et entretien est encore plus inutile : hyer, que j'estois en consolation, le chanter me playsoit; aujourd'huy, que je suis en seicheresse, il me deplayra; et ainsi des autres.

De sorte que, qui veut vivre heureusement et parfaictement, il faut qu'il s'accoustume à vivre selon la rayson, les regles et l'obeyssance, et non selon ses inclinations ou adversions; qu'il estime toutes les regles, qu'il les honnore, et qu'il les cherisse, au moins par la volonté superieure : car, s'il en mesprise une maintenant, demain il en mesprisera une autre, et l'autre jour encore une autre, et dés qu'une fois le lyen du devoir est rompu, tout ce qui estoit lyé, petit à petit s'esparpille et dissipe.

Ne playse pas à Dieu que jamais aucune des filles de la Visitation s'esgare si fort du chemin de l'amour de Dieu, qu'elle s'aille perdre dedans ce mespris des Regles par desobeyssance, dureté et obstination du cœur; car, que luy pourroit-il arriver de pis, ny de plus malheureux? attendu mesme qu'il y a si peu de Regles particulieres et propres de la Congregation, la pluspart et quasy toutes estant, ou bien des regles generales qu'il faudroit qu'elles observassent en leurs maysons du monde, si elles vouloient vivre tant soit peu avec honneur, resputation et crainte de Dieu, ou bien qui regardent la manifeste bien-seance d'une mayson devote, ou les officieres en particulier.

Que si quelquesfois il leur arrive quelque degoust ou adversion des constitutions et reglemens de la Congregation, elles se comporteront en mesme sorte qu'il se faut comporter envers les autres tentations, corrigeant l'adversion qu'elles ont par la rayson, et par bonne et forte resolution de la partie superieure de l'ame, attendant que Dieu leur envoye de la consolation en leur chemin, et leur fasse voir (comme à Jacob, lorsqu'il estoit las et recreu en son voyage), que les regles et methodes de vie qu'elles ont embrassées sont la vraye eschelle par laquelle elles doivent, à guise d'anges, monter à Dieu par charité, et descendre en elles-mesmes par humilité.

Mais si, sans adversion, il leur arrivoit de violer la Regle par infirmité, alors elles s'humilieront soudain devant Nostre Seigneur, luy demanderont pardon, renouvelleront leur resolution d'observer ceste mesme Regle, et prendront garde surtout de ne point entrer en descouragement d'esprit et inquiettude; ains, avec nouvelle confiance en Dieu, recourront à son sainct amour.

Et quant aux violemens de la Regle qui ne se font point par pure desobeyssance, ny par mespris, s'ils se font par nonchalance, infir mité, tentation ou nesgligence, on s'en pourra et devra confesser, comme de peché veniel, ou bien comme de chose où il y peut avoir peché veniel; car, bien qu'il n'y ayt aucune sorte de peché en vertu de l'obligation de la Regle, il y en peut neantmoins avoir à rayson de la nesgligence, nonchalance, precipitation, ou autres tels deffauts, puisqu'il arrive rarement que, voyant un bien propre à nostre advancement, et notamment estant invitées et appellées à le fayre, nous le laissions volontairement, sans offenser; car, tel delaissement ne procede que de nesgligence, affection despravée, ou manquement de ferveur, et, s'il nous faut rendre compte des parolles qui sont vrayement oyseuses, combien plus d'avoir rendu oyseuse et inutile la semonce que la Regle nous fait à son exercice! J'ay dit qu'il arrive rarement de n'offenser pas Dieu, quand nous laissons de fayre un bien propre à nostre advancement, parce qu'il se peut fayre qu'on ne le laisse pas volontairement, ains par oubly, inadvertance, surreption; et lors il n'y a aucun peché, petit ny grand, sinon que la chose que nous oublyons fust de si grande importance, que nous fussions obligez de nous tenir attentifs, pour ne point tomber en oubly, inadvertance et surreption : comme, par exemple, si une fille rompt le silence, parce qu'elle n'est pas attentive qu'elle soit en silence, et partant elle ne s'en ressouvenoit pas, d'autant qu'elle pensoit à d'autres choses, ou bien elle est surprinse de quelque esmotion de parler, laquelle devant qu'elle ayt bien pensé de resprimer, elle aura dit quelque chose : sans doubte elle ne peche point; car l'observation du silence n'est pas de si grande importance, qu'on soit obligé d'avoir une telle attention qu'on ne puisse pas l'oublyer, ains au contraire estant chose tres-bonne pendant le silence de s'occuper en d'autres sainctes et pieuses pensées, si estant attentive à icelles, on s'oublye d'estre en silence, cest oubly provenant d'une si bonne cause ne peut estre mauvais, ny par consequent le manquement de silence qui provient d'iceluy.

Mais, si elle oublyoit de servir une malade, qui, faute de service, fust en danger, et qu'on luy eust enjoinct ce service pour lequel on se reposeroit sur elle, l'excuse ne seroit pas bonne de dire : Je n'y ay pas pensé, je ne m'en suis pas ressouvenuë; non, car la chose estoit de si grande importance, qu'il falloit se tenir en attention pour ne point y manquer, et le manquement de ceste attention ne peut estre excusable, eu esgard à la qualité de la chose, qui meritoit qu'on fust attentive.

Il faut croire qu'à mesure que le divin amour fera progrez és ames des filles de la Congregation, il les rendra tousjours plus exactes et soigneuses à l'observation de leurs Constitutions, quoyque d'elles-mesmes elles n'obligent point sous peyne de peché mortel ny veniel; car, si elles obligeoient sous peyne de la mort, combien estroictement les observeroit-on?

Or, l'amour est fort comme la mort; doncques les attraicts de l'amour sont aussi puissans à fayre executer une resolution, comme les menaces de la mort. *Le zele*, dit le sacré Cantique, *est dur et*

ferme comme l'enfer; les ames doncques qui ont le zele feront autant et plus en vertu d'iceluy, qu'elles ne feroient pour la crainte de l'enfer; si bien que les filles de Congregation, par la suave violence de l'amour, observeront autant exactement leurs Regles. Dieu aydant, que si elles y estoient obligées sous peyne de damnation eternelle.

En somme, elles auront perpetuelle memoire de ce que dit Salomon aux Proverbes 19 : *Qui garde le commandement, garde son ame, et qui nesglige sa voie, il mourra.* Or, vostre voie, c'est la sorte de vie en laquelle Dieu vous a mises. Je ne dy rien icy de l'obligation que nous avons à l'observance des vœux; car il est tout evident, que qui trangresse absolument la Regle, et vœux essentiels de pauvreté, chasteté, et obeyssance, peche mortellement, et feroit-on de mesme, contrevenant à la closture.

Que les sœurs fassent profession particuliere de nourrir leurs cœurs en une devotion intime, forte et genereuse. Je dy intime, en sorte qu'elles ayent la volonté conforme aux bonnes actions exterieures qu'elles feront, soit petites ou grandes; que rien ne se fasse par coustume, mais par eslection et application de volonté; et si quelquesfois l'action exterieure previent l'affection interieure, à cause de l'accoustumance, qu'au moins l'affection la suive de pres. Si, avant que m'incliner corporellement à mon superieur, je n'ay pas fait l'inclination interieure, par une humble eslection de luy estre sousmis, qu'au moins ceste eslection accompaigne ou suive de pres l'inclination exterieure.

Les filles de la Congregation ont fort peu de regles pour l'exterieur, peu d'austeritez, peu de ceremonies, peu d'offices; que doncques elles y accommodent volontiers et amoureusement leurs cœurs, faysant naistre l'exterieur de l'interieur, et nourrissant l'interieur par l'exterieur : car ainsi le feu produict la cendre, et la cendre nourrit le feu.

Il faut encore que ceste devotion soit forte : 1° à supporter les tentations, qui ne manquent jamais à ceux qui veulent tout de bon servir Dieu;

2° Forte à supporter la varieté des esprits qui se treuveront en la Congregation, qui est un essay aussi grand, pour les esprits foibles, qu'on en puisse rencontrer;

3° Forte à supporter une chascune ses imperfections, pour ne se point inquietter de s'y voir subjette. Car, comme il faut avoir une humilité forte, pour ne point perdre courage, ains relever nostre confiance en Dieu, parmy nos imbecillitez, aussi faut-il avoir le courage puissant, pour entreprendre la correction et amendement parfaict;

4° Forte à combattre ses imperfections;

5° Forte à mespriser les parolles et jugemens du monde, qui ne manque jamais de controsler les instituts pieux, surtout au commencement;

6° Forte à se tenir independante des affections, amytiez ou inclinations particulieres, afin de ne point vivre selon icelles, ains selon la lumiere de la vraye pieté;

7° Forte à se tenir independante des tendretez, doulceurs et con-

solations qui nous proviennent tant de Dieu que des creatures, pour ne point nous laisser engager par icelles;

8° Forte pour entreprendre une guerre continuelle contre nos mauvaises inclinations, humeurs, habitudes et propensions.

Il faut enfin qu'elle soit genereuse, pour ne point s'estonner des difficultez, ains au contraire aggrandir son courage par icelles; car (comme dit saint Bernard), celuy-là n'est pas bien vaillant, auquel le cœur ne croist pas entre les peynes et contradictions. Genereuse pour pretendre au plus haut poinct de la perfection chrestienne, nonobstant toutes imperfections et foiblesses presentes, en s'appuyant par une parfaicte confiance sur la misericorde divine, à l'exemple de celle qui disoit à son bien-aymé : *Tirez-moy, nous courrons apres vous en l'odeur de vos unguents;* comme si elle eust voulu dire : De moy-mesme, je suis immobile; mais quand vous me tirerez, je courray. Le divin amant de nos ames nous laisse souvent comme engluez dans nos miseres, afin que nous sçachions que nostre deslivrance vient de luy, et que, quand nous l'aurons, nous la tenions chere, comme un don precieux de sa bonté. C'est pourquoy, comme la devotion genereuse ne cesse jamais de crier à Dieu : Tirez-moy; aussi ne cesse-t-elle jamais d'aspirer, d'esperer, de se promettre courageusement de courir, et de dire : Nous courrons apres vous; et ne faut jamais se fascher si d'abord on ne court pas apres le Sauveur, pourveu que l'on die tousjours : Tirez-moy, et que l'on ayt le courage bon pour dire : Nous courrons; car, encore que nous ne courions pas, il suffit que, Dieu aydant, nous courrons.

Ceste Congregation, non plus que les autres Religions, n'est pas une assemblée de personnes parfaictes, mais de personnes qui pretendent de se perfectionner; non de personnes courantes, mais de personnes qui pretendent courir, et lesquelles pour cela apprennent premierement à marcher le petit pas, puis à se haster, puis à cheminer à demy course, puis enfin à courir.

Ceste devotion genereuse ne mesprise rien, et fait que sans trouble, ny inquietude, nous voyons un chascun cheminer, courir, et voler diversement selon la diversité des inspirations, et varieté des mesures de la grace divine, qu'un chascun reçoit. C'est un advertissement que le grand apostre sainct Paul fait aux Romains, 14 : *L'un*, dit-il, *croid de pouvoir manger de tout; l'autre, qui est infirme, mange des herbes : que celuy qui mange, ne mesprise point celuy qui ne mange pas; et que celuy qui ne mange pas, ne juge point celuy qui mange; que chascun abonde en son sens : celuy qui mange, mange en Nostre Seigneur, et celuy qui ne mange pas, ne mange pas en Nostre Seigneur; et tant l'un que l'autre rendent graces à Dieu.* Les Regles ne commandent pas beaucoup de jeusnes, neantmoins il se pourra fayre que quelques-unes, pour des necessitez particulieres, obtiendront l'obedience d'en fayre davantage. Celles qui jeusneront ne mesprisent point celles qui mangent, ny celles qui mangent, celles qui jeusneront; et ainsi en toutes autres choses qui ne sont ny commandées, ny deffenduës. Qu'une chascune abonde en son sens, c'est-à-dire qu'une chascune joüysse et use de sa liberté, sans juger ny controsler les autres

qui ne feront point comme elle, voulant fayre treuver sa façon meilleure, puisque mesme il se peut fayre qu'une personne mange avec tel renoncement de sa propre volonté, qu'une autre jeusneroit, et qu'une personne ne die pas ses coulpes, par le mesme renoncement par lequel l'autre les dira. La genereuse devotion ne veut pas avoir des compaignons en tout ce qu'elle fait, ains seulement en sa pretention, qui est la gloire de Dieu, et l'advancement du prochain en l'amour divin ; et pourveu qu'on s'achemine droictement à ce but-là, elle ne se met pas en peyne par quel chemin c'est, pourveu que celuy qui jeusne, jeusne pour Dieu, et que celuy qui ne jeusne pas, ne jeusne pas aussi pour Dieu : elle est toute satisfaite, tant de l'un que de l'autre.

Elle ne veut doncques pas tirer les autres à son train ; ains suit simplement, humblement, et tranquillement son chemin. Que si mesme il arrivoit qu'une personne mangeast, non pas pour Dieu, mais par inclination, ou qu'elle ne fist pas la discipline, non pas pour Dieu, mais par naturelle adversion, encore faudroit-il que celles qui font les exercices contraires ne la jugeassent point; ains que, sans la censeurer, elles suivissent leur chemin doulcement, et suavement, sans mespriser, ny juger au prejudice des infirmes, se ressouvenant que si, en ces occasions, les unes secondent peut-estre trop mollement leurs inclinations et adversions, en des autres occurrences, les autres en font bien de mesme : mais aussi, celles qui ont de telles inclinations et adversions, se doivent bien garder de dire des parolles ny donner aucune sorte de signe d'avoir à desgoust que les autres fassent mieux, car elles feroient une grande impertinence; ains considerant leur foiblesse, elles doivent regarder les mieux faysantes avec une saincte, doulce, et cordiale reverence : car ainsi elles pourront tirer autant de profict de leur imbecillité, par l'humilité qui en naistra, que les autres en tirent par leurs exercices. Que si ce poinct est bien entendu, et bien observé, il conservera une merveilleuse tranquillité et suavité en la congregation. Que Marthe soit active mais qu'elle ne controsle point Magdelene; que Magdelene contemple, mais qu'elle ne mesprise point Marthe : car Nostre Seigneur prendra la cause de celle qui sera censeurée.

Mais neantmoins, si quelques sœurs avoient des adversions aux choses pieuses, bonnes et appreuvées, ou bien des inclinations aux choses moins pieuses, si elles me croyent, elles useront de violence, et contre-viendront le plus qu'elles pourront à leurs adversions et inclinations, pour se rendre vrayement maistresses d'elles-mesmes, et servir Dieu, par une excellente mortification, respugnant ainsi à leur respugnance, contre-disant à leur contradiction, desclinant de leurs inclinations, divertissant de leurs adversions, et en tout et par tout faysant regner l'authorité de la rayson, principalement ès choses esquelles on a du loysir pour prendre resolution. Et pour conclusion, elles essayeront d'avoir un cœur souple et manyable, sousmis, et aysé à condescendre en toutes choses loysibles, et à monstrer en toute entreprinse l'obeyssance et la charité, pour ressembler à la colombe, qui reçoit toutes les lueurs que le soleil luy donne : *Bien-heureux sont les cœurs plyables, car ils ne rompront jamais.*

Les filles de la Visitation parleront tousjours tres-humblement de leur Congregation, et prefereront toutes les autres à icelle (quant à l'honneur et estime), et neantmoins la prefereront aussi à toute autre, quant à l'amour, tesmoignant volontiers, quand il se presentera l'occasion, combien aggreablement elles vivent en ceste vocation. Ainsi les femmes doivent preferer leurs marys à tout autre, non en honneur, mais en affection; ainsi chascun prefere son païs aux autres en amour, non en estime, et chaque nocher cherit plus le vaisseau dans lequel il vogue, que les autres, quoyque plus riches et mieux fournis. Advoüons franchement que les autres Congregations sont meilleures, plus riches, et plus excellentes; mais non pas pourtant plus aymables, ny desirables pour nous, puisque Nostre Seigneur a voulu que ce fust nostre patrie, et nostre barque, et que nostre cœur fust maryé à cest institut, suivant le dire de celuy auquel, quand on demanda qui estoit le plus aggreable sejour, et le meilleur aliment pour l'enfant : Le sein (dit-il) et le laict de sa mere; car, bien qu'il y ait de plus beaux seins et de meilleur laict, si est-ce que, pour luy, il n'y en a point de plus propre, ny de plus aymable.

ENTRETIEN II.

Auquel on demande si l'on peut aller à Dieu avec une grande confiance, mesme ayant le sentiment de nostre misere, et comment; et du parfaict abandonnement de soy-mesme.

Vous me demandez, mes tres-cheres filles, si une ame ayant le sentiment de sa misere, peut aller à Dieu avec une grande confiance. Or, je respons, que non-seulement l'ame qui a la cognoissance de sa misere peut avoir une grande confiance en Dieu; mais qu'elle ne peut avoir une vraye confiance, qu'elle n'ayt la cognoissance de sa misere; car ceste cognoissance et confession de nostre misere nous introduit devant Dieu : ainsi tous les grands Saincts, comme Job, David, et les autres, commençoient toutes leurs prieres par la confession de leur misere et indignité, de sorte que c'est une tres-bonne chose de se recognoistre pauvre, vil, abject, et indigne de comparoistre en la presence de Dieu. Ce mot tant celebre entre les anciens : *Cognois-toy toy-mesme*, encore qu'il s'entende de la cognoissance de la grandeur et excellence de l'ame, pour ne la point avilir et prophaner en des choses indignes de sa noblesse, il s'entend aussi de la cognoissance de nostre indignité, imperfection et misere : d'autant que, tant plus que nous nous cognoistrons miserables, tant plus que nous nous confierons en la bonté et misericorde de Dieu : car, entre la misericorde et la misere, il y a une certaine lyaison si grande, que l'une ne se peut exercer sans l'autre. Si Dieu n'eust point creé l'homme, il eust esté vrayement tout bon; mais il n'eust point esté actuellement misericordieux, d'autant que la misericorde ne s'exerce qu'envers les miserables. Vous voyez doncques que tant plus nous nous cognoissons miserables, tant plus nous avons occasion de nous confier en Dieu, puisque nous n'avons rien de quoy nous confier en nous-mesmes. La deffiance de nous-mesmes provient de la cognoissance

de nos imperfections. Il est bien bon de se deffier de nous-mesmes; mais de quoy nous serviroit-il de le fayre, sinon pour jetter toute nostre confiance en Dieu, et nous attendre à sa misericorde? Les fautes et les infidellitez que nous commettons tous les jours nous doivent bien apporter de la honte et confusion, lorsque nous voulons approcher de Nostre Seigneur; et ainsi lisons-nous qu'il y a des grandes ames, comme saincte Catherine de Sienne, et la bienheureuse Mere Therese, qui, lorsqu'elles estoient tombées en quelque deffaut, avoient de ces grandes confusions : aussi est-il bien raysonnable qu'ayant offensé Dieu, nous nous retirions un peu par humilité, et demeurions confus; car, si seulement nous avons offensé un amy, nous avons bien honte de l'aborder; mais il n'en faut pas demeurer là : ces vertus d'humilité, d'abjection et de confusion sont des vertus mitoyennes, par lesquelles nous devons monter à l'unyon de nostre ame avec son Dieu. Ce ne seroit pas grande chose de s'estre aneanty et despoüillé de soy-mesme (ce qui se fait par des actes de confusion), si ce n'estoit pour se donner tout à Dieu, ainsi que sans Paul nous l'enseigne, quand il dit : *Despoüillez-vous du vieil homme, et vous revestez du nouveau;* car il ne faut pas demeurer nud, ains se revestir de Dieu. Ce petit reculement ne se fait que pour mieux s'eslancer à Dieu par un acte d'amour et de confiance; car il ne faut pas se confondre tristement et avec inquiettude : c'est l'amour-propre qui donne ces confusions-là, parce que nous sommes marrys de n'estre pas parfaicts, non tant pour l'amour de Dieu que pour l'amour de nous-mesmes. Et si bien vous ne sentez pas une telle confiance, si ne faut-il pas laisser d'en fayre les actes, et dire à Nostre Seigneur : Encore, mon Seigneur, que je n'aye aucun sentiment de confiance en vous, je sçay pourtant que vous estes mon Dieu, que je suis tout vostre, et n'ay esperance qu'en vostre bonté; ainsi je m'abandonne toute entre vos mains. Et il est tousjours en vostre pouvoir de fayre de ces actes, et quoyque nous ayons de la difficulté, il n'y a pourtant pas de l'impossibilité, et c'est en ces occasions-là, et parmy ces difficultez, que nous devons tesmoigner de la fidellité à Nostre Seigneur; car, bien que nous fassions ces actes sans goust, et sans aucune satisfaction, il ne s'en faut mettre en peyne, puisque Nostre Seigneur les ayme mieux ainsi; et ne dites pas, que vous le dites voirement, mais que ce n'est que de bouche, car si le cœur ne le vouloit, la bouche n'en diroit pas un mot. Ayant fait cela, demeurez en paix, et sans fayre attention sur vostre trouble, parlez à Nostre Seigneur d'autre chose. Voylà doncques pour la conclusion de ce premier poinct, qu'il est tres-bon d'avoir de la confusion, quand nous avons la cognoissance et sentiment de nostre misere et imperfection; mais qu'il ne faut pas s'arrester là, ny pour cela tomber en descouragement, ains relever son cœur en Dieu par une saincte confiance, le fondement de laquelle doit estre en luy, et non pas en nous; d'autant que nous changeons, et il ne change jamais, et demeure tousjours aussi bon et misericordieux, quand nous sommes foibles et imparfaicts, que quand nous sommes forts et parfaicts. J'ay accoustumé de dire, que le throsne de la misericorde de Dieu c'est nostre misere : il faut doncques, d'autant que

nostre misere sera plus grande, avoir aussi une plus grande confiance.

Passons maintenant à l'autre question, qui est de l'abandon de soy-mesme, et quel doit estre l'exercice de l'ame abandonnée. Il faut doncques sçavoir qu'abandonner nostre ame, et nous laisser nous-mesmes, n'est autre chose que quitter et nous deffaire de nostre propre volonté, pour la donner à Dieu : car il ne nous serviroit de gueres (comme j'ay desjà dit) de nous renoncer et deslaisser nous-mesmes, si ce n'estoit pour nous unyr parfaictement à la divine bonté. Ce n'est doncques que pour cela qu'il faut fayre cest abandonnement, lequel autrement seroit inutile, et ressembleroit ceux des anciens philosophes, qui ont fait des admirables abandonnemens de toutes choses et d'eux-mesmes, pour une vayne pretention et s'adonner à la philosophie : comme Epictete, tres-renommé philosophe, lequel estant esclave de condition, à cause de sa grande sagesse on le vouloit affranchir; mais luy, par un renoncement le plus extresme de tous, ne voulut point sa liberté, et demeura ainsi volontairement en un esclavage, avec une telle pauvreté, qu'apres sa mort on ne luy treuva rien qu'une lampe, qui fut venduë bien cher, à cause qu'elle avoit esté à un si grand homme; mais nous autres, nous ne voulons pas nous abandonner, sinon pour nous laisser à la mercy de la volonté de Dieu.

Il y a beaucoup de gens qui disent à Nostre Seigneur : Je me donne tout à vous sans aucune reserve; mais il y en a fort peu qui embrassent la prattique de cest abandonnement, lequel n'est autre chose qu'une parfaicte indifference à recevoir toutes sortes d'evenemens, selon qu'ils arrivent par l'ordre de la Providence de Dieu; aussi bien l'affliction comme la consolation, la maladie comme la santé, la pauvreté comme les richesses, le mespris comme l'honneur, et l'opprobre comme la gloire. Ce que j'entens selon la partie superieure de nostre ame; car il n'y a point de doubte que l'inferieure et l'inclination naturelle tendra tousjours plutost du costé de l'honneur que du mespris, des richesses que de la pauvreté, quoyqu'aucun ne puisse ignorer que le mespris, l'abjection et la pauvreté ne soyent plus aggreables à Dieu que l'honneur et l'abondance de beaucoup de richesses. Or, pour fayre cest abandonnement, il faut obeyr à la volonté de Dieu signifiée, et à celle de son bon playsir : l'un se fàit par maniere de resignation, et l'autre par maniere d'indifference. La volonté de Dieu signifiée comprend ses commandemens, ses conseils, ses inspirations, nos Regles, et les ordonnances de nos superieurs. La volonté de son bon playsir regarde les evenemens des choses que nous ne pouvons pas prevoir : comme, par exemple, je ne sçay pas si je mourray demain; je voy que c'est le bon playsir de Dieu, et partant, je m'abandonne à son bon playsir, et meurs de bon cœur. De mesme, je ne sçay pas si l'année qui vient tous les fruicts de la terre seront empestez; s'il arrive qu'ils le soyent, ou qu'il y ayt de la peste, ou tels autres evenemens, il est tout evident que c'est le bon playsir de Dieu, et partant je m'y conforme. Il arrivera que vous n'aurez pas de la consolation en vos exercices : il est certain que c'est le bon playsir de Dieu, c'est pourquoy il faut demeurer avec une extresme indifference entre la desola-

tion et la consolation : de mesme en faut-il fayre en toutes les choses qui nous arrivent, és habicts qui nous sont donnez, és viandes qui nous sont presentées. Il faut de plus remarquer qu'il y a des choses esquelles il faut joindre la volonté de Dieu signifiée à celle de son bon playsir : comme, si je tombe malade d'une grosse fiebvre, je voy en cest evenement que le bon playsir de Dieu est que je demeure en indifference de la santé ou de la maladie; mais la volonté de Dieu signifiée est, que moy qui ne suis pas sous l'obeyssance, j'appelle le medecin, et que j'applique tous les remedes que je puis, je ne dy pas les plus exquis, mais les communs et extraordinaires; et que les religieux qui sont sous un superieur, reçoivent les remedes et traittement qui leur sont presentez, en simplicité et sousmission : car Dieu le nous a signifié, en ce qu'il donne la vertu aux remedes; la saincte Escriture le nous enseigne en plusieurs endroicts, et l'Eglise l'ordonne. Or, cela fait, que la maladie surmonte le remede, ou le remede surmonte le mal, il en faut estre en parfaicte indifference; en telle sorte que, si la maladie et la santé estoient là devant nous, et que Nostre Seigneur nous dit : Si tu choysis la santé, je ne t'en osteray pas un grain de ma grace; si tu choysis la maladie, je ne l'augmenteray pas aussi de rien; mais au choix de la maladie, il y a un peu plus de mon bon playsir : alors l'ame, qui s'est entierement delaissée et abandonnée entre les mains de Nostre Seigneur, choysira sans doubte la maladie, pour cela seulement qu'il y a un peu plus du bon playsir de Dieu; ouy mesme, quand ce seroit pour demeurer toute sa vie dans un lict, sans fayre autre chose que souffrir, elle ne voudroit pour rien du monde desirer un autre estat que celuy-là : ainsi les saincts qui sont au ciel ont une telle unyon avec la volonté de Dieu, que s'il y avoit un peu plus de son bon playsir en enfer, ils quitteroient le paradis pour y aller. Cest estat du delaissement de soy-mesme comprend aussi l'abandonnement au bon playsir de Dieu, en toutes ces tentations, ariditez, seicheresses, adversions et respugnances qui arrivent en la vie spirituelle; car, en toutes ces choses, l'on void le bon playsir de Dieu, quand elles n'arrivent pas par nostre deffaut, et qu'il n'y a pas du peché. Enfin, l'abandonnement est la vertu des vertus; c'est la cresme de la charité, l'odeur de l'humilité, le merite, ce semble, de la patience, et le fruict de la perseverance : grande est ceste vertu, et seule digne d'estre prattiquée des plus chers enfans de Dieu. *Mon Pere,* dit nostre doulx Sauveur sur la croix, *je remets mon esprit entre vos mains :* il est vray, vouloit-il dire, que tout est consommé, et que j'ay tout accomply ce que vous m'avez commandé; mais pourtant, si telle est vostre volonté que je demeure encore sur ceste croix pour souffrir davantage, j'en suis content, je remets mon esprit entre vos mains, vous en pouvez fayre tout ainsi qu'il vous playra.

Nous en devons fayre de mesme, mes tres-cheres filles, en toute occasion, soit que nous souffrions, ou que nous joüyssions de quelque contentement, nous laissant ainsi conduire à la volonté divine, selon son bon playsir, sans jamais nous laisser preoccuper de nostre volonté particuliere. Nostre Seigneur ayme d'un amour extremement tendre ceux qui sont si heureux que de s'abandonner ainsi tota-

lement à son soing paternel, se laissant gouverner par sa divine Providence, sans s'amuser à considerer si les effects de ceste Providence leur seront utiles, profittables, ou dommageables; estant tout asseurez que rien ne leur sçauroit estre envoyé de ce cœur paternel et tres-aymable, ny qu'il ne permettra que rien ne leur arrive, de quoy il ne leur fasse tirer du bien et de l'utilité, pourveu que nous ayons mis toute nostre confiance en luy, et que de bon cœur nous disions : Je remets mon esprit, mon ame, mon corps, et tout ce que j'ay entre vos benistes mains, pour en fayre selon qu'il vous playra. Car jamais nous ne sommes reduicts à telle extresmité, que nous ne puissions tousjours respandre devant la divine Majesté des parfums d'une saincte sousmission à sa tres-saincte volonté, et d'une continuelle promesse de ne le vouloir point offenser. Quelquesfois Nostre Seigneur veut que les ames choysies pour le service de sa divine Majesté se nourrissent d'une resolution ferme et invariable de perseverer à le suivre parmy les degousts, seicheresses, respugnances et aspretez de la vie spirituelle, sans consolation, saveurs, tendretez, et sans goust, et qu'elles croyent de n'estre dignes d'autre chose, suivant ainsi le divin Sauveur avec la fine poincte de l'esprit, sans autre appuy que celuy de sa divine volonté qui le veut ainsi. Et voylà comme je desire que nous cheminions, mes cheres filles.

Or maintenant vous me demandez à quoy se doit occuper interieurement ceste ame, qui est tout abandonnée entre les mains de Dieu. Elle ne fait rien, sinon demeurer aupres de Nostre Seigneur, sans avoir soucy d'aucune chose, non pas mesme de son corps ny de son ame; car, puisqu'elle s'est embarquée sous la providence de Dieu, qu'a-t-elle affaire de penser ce qu'elle deviendra? Nostre Seigneur, auquel elle s'est toute delaissée, y pensera assez pour elle. Je n'entens pas pourtant de dire qu'il ne faille pas penser és choses esquelles nous sommes obligez, chascun selon sa charge; car il ne faut pas qu'un superieur, sous ombre de s'estre abandonné à Dieu et se reposer en son soing, nesglige de lire et d'apprendre les enseignemens qui sont propres pour l'exercice de sa charge. Il est bien vray qu'il faut avoir une grande confiance pour s'abandonner ainsi, sans aucune reserve à la Providence divine; mais aussi, quand nous abandonnons tout, Nostre Seigneur prend soing de tout et conduit tout : que si nous reservons quelque chose, de laquelle nous ne nous confions pas en luy, il nous la laisse; comme s'il disoit : Vous pensez estre assez sage pour fayre ceste chose-là sans moy, je vous laisse gouverner, vous verrez comme vous vous en treuverez. Celles qui sont desdiées à Dieu en la religion doivent tout abandonner, sans aucune reserve. Saincte Magdelene, qui s'estoit tout abandonnée à la volonté de Nostre Seigneur, demeuroit à ses pieds, et l'escoutoit tandis qu'il parloit, et lorsqu'il cessoit de parler, elle cessoit aussi d'escouter; mais elle ne bougeoit pourtant d'aupres de luy : ainsi ceste ame qui s'est delaissée, n'a autre chose à fayre qu'à demeurer entre les bras de Nostre Seigneur, comme un enfant dans le sein de sa mere, lequel, quand elle le met en bas pour cheminer, il chemine jusques à tant que sa mere le reprenne; et quand elle veut le porter, il luy laisse fayre : il ne

sçayt point et ne pense point où il va, mais il se laisse porter ou mener où il playst à sa mere : tout de mesme ceste ame, aymant la volonté du bon playsir de Dieu en tout ce qui luy arrive, se laisse porter, et chemine neantmoins, faysant avec grand soing tout ce qui est de la volonté de Dieu signifiée. Vous dites maintenant, s'il est bien possible que nostre volonté soit tellement morte en Nostre Seigneur, que nous ne sçachions plus ce que nous voulons ou ce que nous ne voulons pas. Or, je dy en premier lieu, qu'il n'arrive jamais, pour abandonnez que nous soyons, que nostre franchise et la liberté de nostre arbitre ne nous demeurent, de sorte qu'il nous vient tousjours quelque desir et quelque volonté; mais ce ne sont pas des volontez absoluës et des desirs formez : car, si-tost qu'une ame qui s'est delaissée au bon playsir de Dieu apperçoit en soy quelque volonté, elle la fait incontinent mourir à la volonté de Dieu.

Vous voudriez aussi sçavoir, si une ame encore bien imparfaicte pourroit demeurer utilement devant Dieu avec ceste simple attention à sa saincte presence en l'orayson; et je vous dy, que si Dieu vous y met, vous y pouvez bien demeurer : car il arrive assez souvent que Nostre Seigneur donne ces quietudes et tranquillitez à des ames qui ne sont pas bien purgées; mais tandis qu'elles ont encore besoing de se purger, elles doivent, hors l'orayson, fayre des remarques et des considerations necessaires à leur amendement; car, quand bien Dieu les tiendroit tousjours fort recüeillies, il leur reste encore assez de liberté pour discourir avec l'entendement sur plusieurs choses indifferentes : pourquoy doncques ne pourront-elles pas considerer et fayre des resolutions pour leur amendement et pour la prattique des vertus? Il y a des personnes fort parfaictes, auxquelles Nostre Seigneur ne donna jamais de telles doulceurs ny de ces quietudes, qui font tout avec la partie superieure de leur ame, et font mourir leur volonté dans la volonté de Dieu, à vive force et avec la poincte de la rayson; et ceste mort icy est la mort de la croix, laquelle est beaucoup plus excellente et plus genereuse que l'autre, que l'on doit plutost appeller un endormissement qu'une mort; car ceste ame, qui s'est embarquée dans la nef de la providence de Dieu, se laisse aller et vogue doulcement comme une personne qui, dormant dans un vaisseau sur une mer tranquille, ne laisse pas d'advancer. Ceste maniere de mort ainsi doulce se donne par maniere de grace, et l'autre se donne par maniere de merite.

Vous voulez encore sçavoir quel fondement doit avoir nostre confiance. Il faut qu'elle soit fondée sur l'infinie bonté de Dieu, et sur les merites de la mort et passion de Nostre Seigneur Jesus-Christ, avec ceste condition de nostre part, que nous ayons et cognoissions en nous une entiere et ferme resolution d'estre tout à Dieu, et de nous abandonner du tout, et sans aucune reserve, à sa providence. Je desire toutesfois que vous remarquiez que je ne dy pas qu'il faille sentir ceste resolution, d'estre ainsi tout à Dieu, mais seulement, qu'il la faut avoir et cognoistre en nous, parce qu'il ne faut pas s'amuser à ce que nous sentons ou que nous ne sentons pas, d'autant que la pluspart de nos sentimens et satisfactions ne sont que des amusemens de nostre amour-propre. Il ne

faut pas aussi entendre, qu'en toutes ces choses icy de l'abandonnement et de l'indifference nous n'ayons jamais de desirs contraires à la volonté de Dieu, et que nostre nature ne respugne aux evenemens de son bon playsir; car cela peut souvent arriver. Ce sont des vertus qui font leur residence en la partie superieure de l'ame: l'inferieure pour l'ordinaire n'y entend rien, il n'en faut fayre aucun estat; mais, sans regarder ce qu'elle veut, il faut embrasser ceste volonté divine, et nous y unyr malgré qu'elle en ayt. Il y a peu de personnes qui arrivent à ce degré du parfaict delaissement d'elles-mesmes; mais nous y devons neantmoins tous pretendre, chascun selon sa portée et petite capacité.

ENTRETIEN III.

Sur la fuyte de Nostre Seigneur en Egypte, où il est traitté de la fermeté que nous devons avoir parmy les accidens du monde.

Nous celebrons l'octave de la feste des saincts Innocens, auquel jour la saincte Eglise nous fait lire l'Evangile qui traitte comme l'ange du Seigneur dit au glorieux sainct Joseph en songe, c'est-à-dire en dormant, qu'il prinst l'Enfant et la Mere, et qu'il s'enfuyst en Egypte, d'autant que Herodes, jaloux de sa royauté, cherchoit Nostre Seigneur pour le mettre à mort, de crainte qu'il ne la luy ostast, et estant remply de cholere, de quoy les roys mages n'estoient point retournez par devers luy en Hierusalem, il commanda que l'on fist mourir tous les petits enfans au-dessous de l'aage de deux ans, croyant que Nostre Seigneur s'y treuveroit, et par ce moyen il s'asseureroit de la possession de son royaume. Cest Evangile est pleyn d'une quantité de belles conceptions. Je me contenteray de quelques-unes, qui nous serviront d'un autant aggreable que profittable entretien.

Je commence par la premiere remarque que fait le grand sainct Jean Chrysostome, qui est de l'inconstance, varieté, et instabilité des accidens de ceste vie mortelle. O que ceste consideration est utile! car le deffaut d'icelle est ce qui nous porte au descouragement et bigearrerie d'esprit, inquiettudes, varieté d'humeurs, inconstance et instabilité en nos resolutions; car nous ne voudrions pas rencontrer en nostre chemin nulle difficulté, nulle contradiction, et nulle peyne : nous voudrions avoir tousjours des consolations sans seicheresses ny ariditez, des biens sans meslange d'aucun mal, la santé sans maladies, le repos sans travail, la paix sans trouble. Hé! qui ne void nostre folie? car nous voulons ce qui ne se peut : la pureté ne se treuve qu'en paradis et en enfer : au paradis le bien, le repos et la consolation sont en leur pureté, sans aucun meslange du mal, du trouble ny de l'affliction; au contraire, en enfer, le mal, le desespoir, le trouble et l'inquiettude s'y treuvent et sont en leur pureté, sans aucun meslange du bien, de l'esperance, de la tranquillité, ny de la paix : mais en ceste vie perissable, jamais le bien ne se treuve sans la suitte du mal, les richesses sans inquiettude, le repos sans travail, la consolation sans l'affliction, la santé sans la maladie; bref, tout y est meslangé et meslé, le

bien avec le mal : c'est une continuelle varieté d'accidens divers. Ainsi Dieu a voulu diversifier les saysons, et que l'esté fust suivy de l'automne, et l'hyver suivy du printems, pour nous monstrer que rien n'est permanent en ceste vie, que les choses temporelles sont perpetuellement müables, inconstantes et subjettes au changement; et le deffaut de la cognoissance de ceste verité est, comme j'ay dit, ce qui nous rend müables et changeans en nos humeurs, d'autant que nous ne nous servons pas de la rayson que Dieu nous a donnée, laquelle rayson nous rend immuables, fermes et solides, et partant semblables à Dieu. Quand Dieu dit : Faysons l'homme à nostre semblance, il donna quant et quant la rayson et l'usage d'icelle pour descouvrir, considerer et discerner le bien d'avec le mal, et les choses qui meritent d'estre eslevées ou rejettées : la rayson est ce qui nous rend superieurs et maistres de tous les animaux. Lorsque Dieu eut creé nos premiers parens, il leur donna une entiere domination sur les poissons de la mer, et sur les animaux de la terre, et par consequent leur donna la cognoissance de chascune espece, et les moyens de les dominer, et de s'en rendre le maistre et seigneur. Dieu n'a pas seulement fait ceste grace à l'homme, de le rendre seigneur des animaux par le moyen du don qu'il luy a fait de la rayson, par laquelle il l'a rendu semblable à luy; mais encore il luy a donné pleyn pouvoir sur toutes sortes d'accidens et evenemens. Il est dit que l'homme sage, c'est-à-dire, l'homme qui se conduit par la rayson, se rendra maistre absolu des astres : qu'est-ce à dire cela, sinon que, par l'usage de la rayson, il demeurera ferme et constant en la diversité des accidens et evenemens de ceste vie mortelle? Que le tems soit beau ou qu'il pleuve, que l'air soit calme ou que le vent souffle, l'homme sage ne s'en soucie pas, sçachant bien que rien n'est stable et permanent en ceste vie, et que ce n'est pas icy le lieu du repos. En l'affliction, il ne se desespere point, ains il attend la consolation; en la maladie, il ne se tourmente point, mais il attend la santé, ou, s'il void qu'il soit tellement mal que la mort s'en deust ensuivre, il benit Dieu, esperant le repos de la vie immortelle qui suit celle-cy; que s'il rencontre la pauvreté, il ne s'en afflige pas, car il sçayt bien que les richesses ne sont point en ceste vie sans la pauvreté; s'il est mesprisé, il sçayt bien que l'honneur icy-bas n'a point de permanence, ains est ordinairement suivy du deshonneur ou du mespris : bref, en toutes sortes d'evenemens, soit prosperité, ou adversité, il demeure ferme, stable et constant en sa resolution de pretendre et tendre à la joüyssance des biens eternels. Mais il ne faut pas seulement considerer ceste varieté, changement, mutation et instabilité ès choses transitoires et materielles de ceste vie mortelle; nullement, ains il les faut considerer encore estre aussi dans le succez de nostre vie spirituelle, où la fermeté et constance est d'autant plus necessaire, que la vie spirituelle est relevée au-dessus de la vie mortelle et corporelle.

C'est un abus tres-grand que de ne vouloir point souffrir ou sentir des mutations et changemens en nos humeurs, tandis que nous ne nous gouvernons point par la rayson, et que nous ne voudrons pas nous laisser gouverner. L'on dit communement : Voyez cest enfant,

il est bien jeune, mais il a pourtant desjà l'usage de la rayson : ainsi plusieurs ont l'usage de la rayson, lesquels, comme enfans, ne se conduisent pourtant pas par le commandement de la rayson. Dieu a donné à l'homme la rayson pour le conduire; mais pourtant il y en a peu qui la laissent maistriser en eux : au contraire, ils se laissent gouverner par leurs passions, lesquelles devroient estre subjettes et obeyssantes à la rayson, selon l'ordre que Dieu requiert de nous. Je me veux fayre entendre plus familierement : la pluspart des personnes du monde se laissent gouverner et conduire à leurs passions, et non à la rayson; aussi sont-ils pour l'ordinaire bigearres, varians et changeans en leurs humeurs : s'ils ont une passion de se coucher tost, ou bien tard, ils le font; s'ils en ont une d'aller aux champs, ils se levent de grand matin, mais s'ils en ont une de dormir, ils le font tout de mesme; quand ils veulent disner et desjeusner tost, ou fort tard, ils le font aussi; et non-seulement ils sont bigearres et inconstans en cela, mais ils le sont mesme en leur conversation : ils veulent que l'on s'accommode à leurs humeurs, et ne se veulent point accommoder à celles des autres; ils se laissent emporter à leurs inclinations et particulieres affections et passions, sans que pourtant cela soit estimé vicieux parmy les mondains; et pourveu qu'ils n'incommodent pas beaucoup l'esprit du prochain, on ne les tient pas pour bigearres et inconstans. Et pourquoy cela? non pour autre chose, sinon d'autant que c'est un mal ordinaire parmy les mondains; mais en la religion, on ne peut pas tant se laisser emporter à ses passions : car, pour les choses exterieures, les Regles sont pour nous tenir reglez au prier, au manger et dormir, et ainsi des autres exercices, tousjours à mesmes heures, quand l'obeyssance ou la cloche nous le signifie; et puis, nous n'avons tousjours qu'une mesme conversation, car nous ne pouvons pas nous separer. En quoy doncques peut-on exercer la bigearrerie et inconstance? c'est en la diversité des humeurs, des volontez et des desirs : maintenant je suis joyeux, parce que toutes choses me succedent selon ma volonté; tantost je serai triste, parce qu'il me sera arrivé une petite contradiction que je n'attendois pas : mais ne sçaviez-vous pas que ce n'est point icy le lieu où le playsir se treuve pur, sans meslange de deplaysir? que ceste vie est meslée de semblables accidens? Aujourd'huy que vous avez de la consolation en l'orayson, vous estes encouragée, et bien resoluë de servir Dieu; mais demain, que vous serez en seicheresse, vous n'aurez point de cœur pour le service de Dieu : Mon Dieu, je suis si allangourie et abattuë, dites-vous.

Or dites-moy un peu, si vous vous gouverniez par la rayson, ne verriez-vous pas que s'il estoit bon de servir Dieu hyer, il est encore tres-bon de le servir aujourd'huy, et qu'il sera tres-bon de le servir demain? car c'est tousjours le mesme Dieu, aussi digne d'estre aymé quand vous estes en seicheresse que quand vous estes en consolation. Maintenant nous voulons une chose, et demain nous en voudrions une autre : ce que je voy fayre à un tel ou à une telle, à ceste heure me playst; tantost, cela me deplayra, en telle sorte que cela sera capable de me fayre concevoir de l'adversion. J'ayme mieux maintenant une personne, et me plays grandement

en sa conversation; demain j'auray peyne de la supporter : et que veut dire cela? n'est-elle pas autant capable d'estre aymée aujourd'huy qu'elle estoit hyer? Si nous regardions à ce que nous dicte la rayson, nous verrions qu'il falloit aymer ceste personne, parce que c'est une creature qui porte l'imaige de la divine Majesté; ainsi nous aurions autant de suavité en sa conversation, que nous en avions eu autrefois. Mais cela ne provient sinon de quoy on se laisse conduire à son inclination, à ses passions ou affections, pervertissant ainsi l'ordre que Dieu avoit mis en nous, que tout seroit subjet à la rayson; car, si la rayson ne domine sur toutes nos puissances, sur nos facultez, nos passions, inclinations, affections, et enfin sur tout ce qui sera de nous, qu'en arrivera-t-il, sinon une continuelle vicissitude, inconstance, varieté, changement, bigearreries, qui nous fera tantost estre fervens, et peu apres lasches, nesgligens et paresseux; tantost joyeux, et puis melancholiques, nous serons tranquilles une heure, et puis inquiets deux jours : bref, nostre vie se passera en feneantise et perte de tems.

Doncques, par ceste premiere remarque, nous sommes incitez et semons à considerer l'inconstance et varieté des succez, tant aux choses temporelles qu'aux choses spirituelles, afin que par l'evenement des rencontres qui pourroient effaroucher nos esprits, comme estant choses nouvelles et non preveuës, nous ne perdions point courage, ne nous laissant emporter à l'inesgalité d'humeur, parmy l'inesgalité des choses qui nous arrivent; ains que sousmis à la conduitte de la rayson que Dieu a mise en nous, et à sa providence, nous demeurions fermes, constans et invariables en la resolution que nous avons faite de servir Dieu constamment, courageusement, hardyment et ardemment, sans discontinuation quelconque. Si je parlois devant des personnes qui ne m'entendissent pas, je tascherois de leur inculquer le mieux qu'il me seroit possible ce que je viens de dire; mais vous savez que j'ay tousjours tasché de vous inculquer bien advant dans la memoire ceste tres-saincte esgalité d'esprit, comme estant la vertu la plus necessaire et particuliere de la Religion. Tous les anciens Peres des Religions ont visé particulierement à fayre que ceste esgalité et stabilité d'humeurs et d'esprits regnast dans leurs monasteres; pour cela ils ont estably les Statuts, Constitutions et Regles, afin que les religieux s'en servissent comme d'un pont pour passer de la continuelle esgalité des exercices qui y sont marquez, et auxquels ils se sont assubjettis, à ceste tant aymable et desirable esgalité d'esprit, parmy l'inconstance et inesgalité des accidens qui se rencontrent, tant au chemin de nostre vie mortelle, que de nostre vie spirituelle.

Le grand sainct Chrysostome dit : O homme ! qui te fasches de quoy toutes choses ne te succedent pas comme tu voudrois, n'as-tu point de honte de voir que cela que tu voudrois ne s'est pas mesme treuvé dans la famille de Nostre Seigneur? Considere, je te prie, la vicissitude, le changement et la diversité des subjets qui s'y rencontrent : Nostre Dame reçoit la nouvelle qu'elle concevroit du Sainct-Esprit un fils, qui seroit Nostre Seigneur et Sauveur; quelle joye, quelle jubilation pour elle en ceste heure sacrée de l'Incarnation du Verbe eternel ! Peu apres, sainct Joseph s'apperçoit qu'elle

n'estoit pas de luy qu'elle
detresse ne fut-il pas?
. . . r et affliction ne ressen-
espoux sur le point de la
. . . de descouvrir à sainct
l'avoit gratifiée? Un peu
ayant descouvert à sainct
nsolation ne receurent-ils
Fils, les anges annoncent sa
. . . es le viennent adorer : je
quelle consolation d'esprit
attendez; car ce n'est pas
Seigneur vint dire en songe
mere, et fuys en Egypte,
r l'enfant. O! que ce fut
. . . s-grand à Nostre Dame et à
n sainct Joseph en vray reli-
re, et fuys en Egypte, et y
Qu'est-ce que cecy? Le
. . . a dire : Vous me dites que
de partir demain au matin?
n equipage n'est pas dressé :
nfant? auray-je les bras assez
. . . n un si long voyage? Quoy!
à son tour? helas! ne voyez-
est encore si tendre! Je n'ay
yage; et ne sçavez-vous pas
Israelites? qui nous recevra?
bien alleguées à l'ange, si
. . . ct Joseph, lequel ne dit pas
beyssance; ains il partit à la
. . . luy avoit commandé. Il y a
commandement.
. . . enseignez qu'il ne faut nulle re-
l'obeyssance : c'est le faict du
comme sainct Augustin dit de
. et puis je me convertiray. Le
. . . ns desire une grande promp-
. . . ostre perte vient de nostre las-
. . . eray tantost. Pourquoy non
. . . nous pousse? C'est que nous
. . . nes que nous craignons tout ce
. . . es, qui n'est autre chose que
lesquelles nous ne voulons point
. . . ns objects qui nous attirent à
. . . quasy comme le paresseux,
vouloit fayre sortir de sa may-
car il y a un lyon sur le grand
. . . ues, qui sans doubte me de-
. . . tort de permettre que Dieu
. . . er à la porte de nos cœurs par

plusieurs fois, avant que nous luy voulions ouvrir, et luy permettre d'y demeurer! car il est à craindre que nous l'irritions, et contraignons de nous abandonner. De plus, il faut considerer la grande paix et esgalité d'esprit de la tres-saincte Vierge et de sainct Joseph, et leur constance parmy l'inesgalité si grande des divers accidens qui leur arrivoient, ainsi que nous avons dit. Or, voyez si nous avons rayson de nous troubler et estonner, si nous voyons semblables rencontres en la mayson de Dieu, qui est la religion, puisque cela estoit en la famille mesme de Nostre Seigneur, où la fermeté et la solidité mesme faysoient residence, qui estoit Nostre Seigneur. Il nous le faut dire et redire plusieurs fois, afin de le mieux graver dans nos esprits, que l'inesgalité des accidens ne doit jamais porter nos ames et nos esprits dans l'inesgalité d'humeur : car l'inesgalité d'humeur ne provient d'autre source que de nos passions, inclinations, ou affections immortifiées : elles ne doivent point avoir de pouvoir sur nous, tandis qu'elles nous inciteront à fayre, delaisser ou desirer aucune chose, pour petite qu'elle puisse estre, qui soit contraire à ce que la rayson nous dicte qu'il faut fayre ou delaisser pour playre à Dieu.

Je passe à la seconde consideration, que je fay sur ceste parolle de l'ange du Seigneur, qui a dit à sainct Joseph : *Prens l'Enfant*, et ce qui s'ensuit; mais je m'arreste sur ceste parolle : L'ange du Seigneur; sur quoy je desire que nous remarquions l'estime que nous devons fayre du soing, du secours, de l'assistance, et de la direction de ceux que Dieu met autour de nous, pour nous ayder à marcher seurement en la voie de la perfection. Il faut premierement sçavoir que quand on dit : L'ange du Seigneur, il ne faut pas entendre que ce soit comme l'on dit de nous autres : L'ange d'un tel ou d'une telle : car cela veut dire nostre ange gardien qui a soing de nous de la part de Dieu: mais Nostre Seigneur, qui est le roy et le guide des anges mesmes, n'a pas besoin, ou n'avoit pas besoin, durant le cours de sa vie mortelle, d'un ange gardien. Quand doncques on a dit : L'ange du Seigneur, cela se doit entendre ainsi, à sçavoir, l'ange destiné à la conduitte de la mayson et famille de Nostre Seigneur, et plus specialement desdié pour son service, et de la tres-saincte Vierge. Pour expliquer cecy familierement : l'on changea d'offices et d'aydes ces jours passez; que signifient ces aydes que l'on vous donne? pourquoy vous les donne-t-on? Sainct Gregoire dit que nous devons fayre en ce miserable monde ce que font ceux qui cheminent sur la glace, pour nous tenir fermes et solides à l'entreprinse que nous faysons de nous sauver, ou de nous perfectionner; car il dit qu'ils se prennent par la main, ou par dessous les bras, afin que si quelqu'un d'entre eux glisse, il puisse estre retenu par l'autre, et puis que l'autre puisse estre retenu par luy, quand il sera esbranlé pour tomber à son tour. Nous sommes en ceste vie comme dessus la glace, treuvant à tout propos des occasions propres pour nous fayre tresbucher et tomber, tantost au chagrin, ores en des murmeures, un peu apres en des bigearreries d'esprit qui feront que l'on ne pourra rien fayre qui nous puisse contenter; et puis nous entrons en degoust de nostre vocation, la melancholie nous suggerant que

nous ne ferons jamais rien qui vaille; et que sçay-je? semblables choses et accidens, qui se rencontrent en nostre petit monde spirituel : car l'homme est un abregé du monde, ou pour mieux dire, un petit monde, auquel se rencontre tout ce que l'on void au grand monde universel.

Les passions representent les bestes et les aninaux qui sont sans rayson : les sens, les inclinations, les affections, les puissances, les facultez de nostre ame, tout cela a sa signification particuliere; mais je ne me veux pas arrester à cela, ains je veux suivre mon discours commencé. Doncques les aydes que l'on nous donne sont pour nous ayder à nous tenir fermes en nostre chemin, afin de nous empescher de tomber, ou, si nous tombons, qu'elles nous aydent à nous relever. O Dieu! avec quelle franchise, cordialité, sincerité, simplicité et fidelle confiance ne devons-nous pas traitter avec ces aydes qui nous sont données de la part de Dieu pour nostre advancement spirituel? Non, certes, autrement que comme avec nos bons anges; nous les devons regarder tout de mesme : car nos bons anges sont appellez nos anges gardiens, parce qu'ils sont chargez de nous assister de leurs inspirations, de nous deffendre en nos perils, de nous reprendre en nos deffauts, de nous exciter en la poursuitte de la vertu; ils sont chargez de porter nos prieres devant le throsne de la majesté, bonté et misericorde de Nostre Seigneur, et de nous rapporter l'enterinement de nos requestes; et les graces que Dieu nous veut fayre, il nous les fait par l'entremise ou intercession de nos bons anges. Nos aydes sont nos bons anges visibles, ainsy que nos saincts anges gardiens le sont invisibles; nos aydes font visiblement ce que nos bons anges font interieurement : car elles nous encouragent en nos foiblesses et laschetez, elles nous excitent à la poursuitte de nostre entreprinse pour parvenir à la perfection, elles nous empeschent, par leurs bons conseils, de tomber, et nous aydent à nous relever, quand nous sommes cheus en quelque precipice d'imperfection ou deffaut. Si nous sommes accablez d'ennuy et de degoust, elles nous aydent à porter nostre peyne patiemment, et prient Dieu qu'il nous donne la force de la porter comme il faut pour ne point succomber en la tentation. Or, voyez donc l'estat que nous devons fayre de leur assistance et du soing qu'elles ont pour nous. Je considere en apres pourquoy Nostre Seigneur qui est la Sapience eternelle, ne prend point soing de sa famille, je veux dire d'advertir sainct Joseph, ou bien sa tres-doulce Mere, de tout ce qui leur devoit arriver : ne pouvoit-il pas bien dire à l'aureille de son beau-pere sainct Joseph : Allons-nous-en en Egypte, nous y serons tel tems? puisque c'est une chose tout asseurée qu'il avoit l'usage de rayson dés l'instant de sa conception aux entrailles de la tres-saincte Vierge; mais il ne vouloit pas fayre ce miracle, de parler devant que le tems fust venu. Ne pouvoit-il pas bien l'inspirer au cœur de sa tres-saincte Mere ou de son bien-aymé pere putatif sainct Joseph, espoux de la tres-sacrée Vierge? Pourquoy doncques ne fit-il pas tout cela, plutost que d'en laisser la charge à l'ange, qui estoit beaucoup inferieur à Nostre Dame? Cecy n'est pas sans mystere. Nostre Seigneur ne voulut rien entreprendre sur la charge de sainct Gabriel, lequel ayant esté commis de la part du Pere eternel

pour annoncer le mystere de l'Incarnation à la glorieuse Vierge, fut dés-lors comme œconome general de la mayson et famille de Nostre Seigneur, pour en avoir soing dans les succez et accidens divers qui s'y devoient rencontrer, et empescher que rien ne survinst qui peust abreger la vie mortelle de nostre petit enfant nouveau-né; c'est pourquoy il advertit sainct Joseph de l'emporter promptement en Egypte, pour esviter la tyrannie d'Herode, qui faysoit dessein de le fayre mourir : Nostre Seigneur ne voulut pas se gouverner luy-mesme, ains se laisser porter où l'on vouloit, et par qui l'on vouloit. Il me semble qu'il ne s'estimoit pas assez sage pour se conduire luy-mesme ny sa famille; ains laisse gouverner l'ange tout ainsi qu'il luy playst, encore qu'il n'ayt point de science ny de sapience pour entrer en comparayson avec sa divine majesté. Et maintenant nous autres, serons-nous si osez de dire que nous nous gouvernerons bien nous-mesmes, comme n'ayant plus besoin de direction ny de l'ayde de ceux que Dieu nous a donnez pour nous conduire, ne les estimant assez capables pour nous? Dites-moy, l'ange, estoit-il plus que Nostre Seigneur ou Nostre Dame? avoit-il meilleur esprit et plus de jugement? nullement; estoit-il plus qualifié et doüé de quelque grace speciale ou particuliere? cela ne se peust, veu que Nostre Seigneur est Dieu et homme tout ensemble, et que Nostre Dame, estant sa mere, a par consequent plus de grace et de perfections que tous les anges ensemble : neantmoins l'ange commande, et il est obey.

Mais de plus, voyez l'ordre qui se garde en ceste saincte famille : il n'y a point de doubte qu'il en estoit de mesme qu'en celle des espreviers, où les femelles sont maistresses et valent mieux que les masles. Qui pourroit entrer en doubte que Nostre Dame ne valust mieux que sainct Joseph, et qu'elle n'eust plus de discretion et de qualitez propres pour le gouvernement que son espoux? neantmoins l'ange ne s'addresse point à elle, de tout ce qui est requis de fayre, soit pour aller ou pour venir, ny enfin pour quoy que ce soit. Ne vous semble-t-il pas que l'ange commet une grande indiscretion de s'addresser plutost à sainct Joseph qu'à Nostre-Dame, laquelle est le chef de la mayson, portant avec elle le thresor du Pere eternel? N'eust-elle pas eu rayson de s'offenser de ceste procedeure et façon de traitter? Sans doubte elle eust peu dire à son espoux : Pourquoy iray-je en Egypte, puisque mon Fils ne m'a point revelé que je le deusse fayre, ny moins l'ange ne m'en a parlé? Or, Nostre Dame ne dit rien de tout cela, elle ne s'offense point de quoy l'ange s'addressa à sainct Joseph; ains elle obeyt tout simplement, parce qu'elle sçayt que Dieu l'a ainsi ordonné; elle ne s'informe point pourquoy, ains il luy suffit que Dieu le veut ainsi, et qu'il prend playsir de se sousmettre, sans consideration. Mais je suis plus que l'ange, pouvoit-elle dire, et que sainct Joseph : rien de tout cela; ne voyez-vous pas que Dieu prend playsir de traitter ainsi avec les hommes, pour leur apprendre la tres-saincte et tres-amoureuse sousmission? Sainct Pierre estoit un vieil homme, rude et grossier, et sainct Jean, au contraire, estoit jeune, doulx, aggreable, et neantmoins Dieu veut que sainct Pierre conduise les autres, et soit le superieur universel, et que sainct Jean soit l'un de ceux qui sont con-

duicts et qui luy obeyssent. Grand cas de l'esprit humain, qui ne veut point se rendre capable d'adorer les secrets mysteres de Dieu et sa tres-saincte volonté, s'il n'a quelque sorte de cognoissance pourquoy cecy ou cela. J'ay meilleur esprit, dit-on de soy, plus d'experience, et semblables belles raysons qui ne sont propres qu'à produire des inquiettudes, des humeurs bigearres, des murmeures. A quelle rayson donne-t-on ceste charge? pourquoy a-t-on dit cela? à quelle fin fait-on une telle chose à celle-cy plutost qu'à l'autre? Grande pityé! dés qu'une fois on s'est laissé aller à esplucher tout ce que l'on void fayre, que ne faysons-nous pas pour perdre la tranquillité de nos cœurs? Il ne nous faut point d'autres raysons, sinon que Dieu le veut ainsi, et cela nous doit suffire. Mais qui m'asseurera que c'est la volonté de Dieu? nous voudrions que Dieu nous revelast toutes choses par des secrettes inspirations. Voudrions-nous attendre qu'il nous envoyast des anges pour nous annoncer ce qui est de sa volonté? Il ne le fit pas à Nostre Dame mesme (au moins en ce subjet), ains voulut la luy fayre sçavoir par l'entremise de sainct Joseph, auquel elle estoit subjette comme à son superieur. Nous voudrions par adventure estre enseignez et instruicts par Dieu mesme, par la voie des extases, ou ravissemens et visions, et que sçay-je moy? semblables nyaiseries que nous forgeons en nos esprits, plutost que de nous sousmettre à la voie tres-aymable et commune d'une saincte sousmission, à la conduitte de ceux que Dieu nous a donnez, et à l'observance de la direction, tant des Regles que des Superieurs. Qu'il nous suffise doncques de sçavoir que Dieu veut que nous obeyssions, sans nous amuser à la consideration de la capacité de ceux à qui nous devons obeyr : ainsi nous assubjettirons nos esprits à marcher tout simplement en la tres-heureuse voie d'une saincte et tranquille humilité, qui nous rendra infinyment aggreables à Dieu.

Il faut maintenant passer à la troisiesme consideration, qui est une remarque que j'ay faite sur le commandement que l'ange fit à sainct Joseph de prendre l'Enfant et la Mere, et s'en aller en Egypte, et y demeurer jusques à tant qu'il l'advertist de s'en retourner. Vrayement l'ange parloit bien briefvement, et traittoit bien sainct Joseph en bon religieux : *Va, et n'en reviens point que je ne te le die.* Par ceste façon de proceder entre l'ange et sainct Joseph, nous sommes enseignez, en troisiesme lieu, comment nous nous devons embarquer sur la mer de la divine providence, sans biscuit, sans rames, sans avirons, sans voyles, et enfin sans nulle sorte de provisions; et ainsi laisser tout le soing de nous-mesmes et du succez de nos affaires à Nostre Seigneur, sans recours ny respliques, ny craintes quelconques de ce qui nous pourroit arriver. Car l'ange dit simplement : *Prens l'Enfant et la Mere, et t'enfuys en Egypte*; sans luy dire ny par quel chemin, ny quelles provisions ils auront pour passer leur chemin, ny en quelle part de l'Egypte, ny moins qui les recevra, ny de quoy ils se nourriront y estant. Le pauvre sainct Joseph n'eust-il pas eu rayson de fayre quelque resplique? Vous me dites que je parte; est-ce si promptement? Tout à ceste heure, pour nous monstrer la promptitude que le Sainct-Esprit requiert de nous, lorsqu'il nous dit : Leve-toy, sors de toy-mesme,

et de telle imperfection. O que le Sainct-Esprit est ennemy des remises et delays! Considerez, je vous supplie, le grand patron et modelle des parfaicts religieux, sainct Abraham : voyez comme Dieu le traitte : *Abraham, sors de ta terre et de ta parenté, et va à la montaigne que je te monstreray.* Que dites-vous, Seigneur, que je sorte de la ville? mais dites-moy doncques si j'iray du costé de l'Orient ou de l'Occident? Il ne fait nulle resplique, ains part de là tout promptement, et s'en va où l'Esprit de Dieu le conduisoit, jusques en une montaigne qui a esté appellée depuis *Vision de Dieu;* d'autant qu'il receut des graces grandes et signalées en ceste montaigne, pour monstrer combien la promptitude en l'obeyssance luy est aggreable. Sainct Joseph n'eust-il pas peu dire à l'ange : Vous me dites que je meine l'Enfant et la Mere; dites-moy doncques, s'il vous playst, de quoy les nourriray-je en chemin? car vous sçavez bien, Monseigneur, que nous n'avons point d'argent. Il ne dit rien de tout cela, ains se confia pleynement que Dieu y pourvoyroit; ce qu'il fit, quoyque petitement, leur faysant treuver de quoy s'entretenir simplement, ou par le mestier de sainct Joseph, ou mesme par des aumosnes que l'on leur faysoit. Certes, tous les anciens religieux ont esté admirables en ceste confiance qu'ils ont eue, que Dieu leur pourvoyroit tousjours de ce qu'ils auroient besoin pour l'entretien de leur vie, laissant tout le soing d'eux-mesmes à la divine Providence.

Mais je considere, qu'il n'est pas seulement requis de nous reposer en la divine Providence pour ce qui regarde les choses temporelles, ains beaucoup plus pour ce qui appartient à nostre vie spirituelle et à nostre perfection. Il n'y a certes que le trop grand soing que nous avons de nous-mesmes, qui nous fasse perdre la tranquillité de nostre esprit, et qui nous porte à des humeurs bigearres et inesgales; car, dés que quelques contradictions nous arrivent; voire quand nous appercevons seulement un petit traict de nostre immortification, ou quand nous commettons quelque deffaut, pour petit qu'il soit, il nous semble que tout est perdu : est-ce si grande merveille de nous voir broncher quelquesfois? Mais je suis si miserable, si remplie d'imperfections! Le cognoissez-vous bien? benissez Dieu de quoy il vous a donné ceste cognoissance, et ne vous lamentez pas tant : vous estes bien-heureuse de cognoistre que vous n'estes que la misere mesme; apres avoir beny Dieu de la cognoissance qu'il vous a donnée; retranchez ceste tendreté inutile, qui vous fait plaindre de vostre infirmité. Nous avons des tendretez sur nos corps, qui sont grandement contraires à la perfection; mais plus, sans comparayson, celle que nous avons sur nos esprits. Mon Dieu! je ne suis pas fidelle à Nostre Seigneur, et partant je n'ay point de consolation en l'orayson : grande pityé certes! Mais je suis si souvent en seicheresse, cela me fait croire que je ne suis point bien avec Dieu qui est si pleyn de consolation. Voire, c'est bien dit : comme si Dieu donnoit tousjours des consolations à ses amys! a-t-il jamais esté pure creature, si digne d'estre aymée de Dieu et qui l'ayt esté davantage que Nostre Dame et sainct Joseph? voyez s'ils sont tousjours en consolation. Se peut-il imaginer une affliction plus extresme que celle que sainct Joseph res-

sentit, lorsqu'il s'apperceut que la glorieuse Vierge estoit enceinte, sçachant bien que ce n'estoit pas de son faict? son affliction et sa detresse estoient d'autant plus grandes, que la passion de l'amour est plus vehemente que les autres passions de l'ame : et de plus, en l'amour, la jalousie est l'extremité de la peyne, ainsi que le declare l'espouse au Cantique des cantiques : *L'amour*, dit-elle, *est fort comme la mort; car l'amour fait les mesmes effects en l'ame, qu'au corps la mort.* Mais la jalousie est dure comme l'enfer: je vous laisse à penser doncques quelle estoit la douleur du pauvre sainct Joseph, et de Nostre Dame encore, quand elle se vid en l'estime que pouvoit avoir d'elle celuy qu'elle aymoit si cherement et duquel elle sçavoit estre si cherement aymée; la jalousie le faysoit languir, ne sçachant quel party prendre; il se resolvoit, plutost que de blasmer celle qu'il avoit tousjours tant honnorée et aymée, de la quitter, et s'en aller sans dire mot.

Mais, direz-vous, je sens bien de la peyne que me cause ceste tentation, ou mon imperfection. Je le croy, mais est-elle comparable à celle de laquelle nous venons de parler? Il ne se peut; et si cela est, considerez, je vous prie, si nous avons rayson de nous en plaindre et lamenter, puisque sainct Joseph ne se plaint point, ny n'en tesmoigne rien en son exterieur : il n'en est point plus amer en sa conversation, il n'en fit pas la mine à Nostre Dame, il ne la traitta point mal; ains simplement il souffre sa peyne, et ne veut fayre autre chose que la quitter : Dieu sçayt ce qu'il pouvoit fayre en ce subjet. Mon adversion (dira quelqu'un) est si grande envers ceste personne, que je ne luy sçaurois presque parler qu'avec une grande peyne : ceste action me deplayst si fort! C'est tout un, il n'en faut point pourtant entrer en bigearrerie contre elle, comme si elle n'en pouvoit mais; ains il se faut comporter comme Nostre Dame et sainct Joseph. Il faut estre tranquille en nostre peyne, et laisser le soing à Nostre Seigneur de nous l'oster quand il luy playra. Il estoit bien au pouvoir de Nostre Dame d'appaiser ceste bourrasque; mais elle ne le voulut pourtant pas fayre, ains laissa pleynement l'issuë de ceste affaire à la divine Providence. Ce sont deux cordes discordantes, et esgalement necessaires d'estre accordées, que la chanterelle et la basse, afin de bien joüer du luth; il n'y a rien de plus discordant que le haut avec le bas, neantmoins, sans l'accord de ces deux cordes, l'harmonie du luth ne peut estre aggreable. De mesme, en nostre luth spirituel, ce sont deux choses esgalement discordantes, et necessaires d'estre accordées, d'avoir un grand soing de nous perfectionner, et n'avoir point de soing de nostre perfection, ains le laisser entierement à Dieu : je veux dire, qu'il faut avoir le soing que Dieu veut que nous ayons de nous perfectionner, et neantmoins luy laisser le soing de nostre perfection. Dieu veut que nous ayons un soing tranquille et paysible, qui nous fasse fayre ce qui se juge propre par ceux qui nous conduisent, et aller fidellement tousjours avant, dans le chemin qui nous est marqué par les Regles et Directoires qui nous sont donnez; quant au reste, que nous nous en reposions en soing paternel, taschant, tant qu'il nous sera possible, de tenir nostre ame en paix; car la demeure de Dieu a esté faite en paix, et au

cœur paysible et bien reposé. Vous sçavez que quand le lac est bien calme, et que les vents n'agitent point ses eaux, le ciel, en une nuict bien sereine, y est si bien representé avec les estoiles, que regardant en bas, l'on void aussi bien la beauté du ciel, que si l'on regardoit en haut : de mesme, quand nostre ame est bien accoysée, et que les vents du soing superflu, inesgalité d'esprit et inconstance ne la troublent et inquiettent point, elle est fort capable de porter en elle l'imaige de Nostre Seigneur. Mais quand elle est troublée, inquiettée, et agitée des diverses bourrasques des passions, et qu'on se laisse gouverner par elles, et non par la rayson, qui nous rend semblables à Dieu, lors nous ne sommes nullement capables de representer la belle et tres-aymable imaige de Nostre Seigneur crucifié, ny la diversité de ces excellentes vertus, ny nostre ame ne peut pas estre capable de luy servir de lict nuptial. Il faut doncques laisser le soing de nous-mesmes à la mercy de la divine Providence, et fayre neantmoins tout bonnement et simplement ce qui est en nostre pouvoir, pour amender et perfectionner, prenant tousjours soigneusement garde de ne point laisser troubler et inquietter nos esprits. Je remarque enfin que l'ange dit à sainct Joseph, qu'il demeurast en Egypte jusques à ce qu'il l'advertist de revenir, et que le bon Sainct ne luy dit point : et quand sera-ce, Seigneur, que vous me le direz? pour nous enseigner que quand on nous fait commandement d'embrasser quelque exercice, il ne faut pas dire : Sera-ce pour longtems? il le faut embrasser tout simplement, imitant la parfaicte obeyssance d'Abraham : lorsque Dieu luy commanda de luy sacrifier son fils, il n'apporta nulle resplique, ny plainte, ny delay à executer le commandement de Dieu; aussi Dieu le favorisa grandement, en luy faysant treuver un beslier qu'il sacrifia sur la montaigne, au lieu de son fils, se contentant de sa volonté.

Je concluds par la simplicité que prattiqua sainct Joseph en s'en allant, sur le commandement de l'ange, en Egypte, où il estoit asseuré de treuver autant d'ennemys qu'il y avoit d'habitans en ce pays-là. Ne pouvoit-il pas bien dire : Vous me faites emporter l'enfant; vous nous faites fuyr un ennemy, et vous nous allez mettre entre les mains de mille et mille autres que nous treuverons en Egypte, d'autant que nous sommes d'Israël. Il ne fait point de reflexion sur le commandement; c'est pourquoy il s'en alla pleyn de paix et de confiance en Dieu. De mesme, mes filles, quand on nous donne quelque charge, ne disons pas : Mon Dieu, je suis si brusque, si l'on me donne telle charge, je feray mille traicts d'empressement; je suis desjà si distraicte, si l'on me donne un tel office, je le seray bien plus : mais, si l'on me laissoit dans ma cellule, je serois si modeste, si tranquille, si recüeillie! Allez tout simplement en Egypte, parmy la grande quantité d'ennemys que vous y aurez : car Dieu, qui vous y fait aller, vous y conservera, et vous n'y mourrez point; au contraire, si vous demeurez en Israël, où est l'ennemy de nostre propre volonté, sans doubte il vous y fera mourir. Il ne seroit pas bien de prendre des charges et offices par sa propre eslection, de crainte que nous n'y fissions pas nostre devoir; mais quand c'est par obeyssance, n'apportons jamais

nulle excuse : car Dieu est pour nous, et nous fera profitter davantage en la perfection, que si nous n'avions rien à fayre. Et ne sçavez-vous pas ce que je vous ay desjà dit autresfois, et qu'il n'est pas mauvais de redire : que la vertu ne requiert pas que nous soyons privez de l'occasion de tresbucher en l'imperfection qui luy est contraire? Il ne suffit pas, dit Cassian, pour estre patient et bien doulx en soy-mesme, d'estre privé de la conversation des hommes; car il m'est arrivé, estant en ma cellule tout seul, de me passionner quand mon fusil ne prenoit pas feu, tellement que je le jettay par cholere. Certes, il faut finir, et par ce moyen vous laisser en Egypte avec Nostre Seigneur, lequel, comme je croy, comme aussi d'autres tiennent, commençoit dés lors à fayre des petites croix, quand il avoit du tems de reste, apres avoir aydé en quelque petite chose à sainct Joseph, tesmoignant dés lors le desir qu'il avoit de l'œuvre de nostre redemption.

ENTRETIEN IV.

De la cordialité; auquel on demande comme les sœurs se doivent aymer d'un amour cordial, sans user neantmoins de familiarité indecente.

POUR satisfaire à vostre demande, et fayre bien entendre en quoy consiste l'amour cordial, duquel les sœurs se doivent aymer les unes les autres, il faut sçavoir que la cordialité n'est autre chose que l'essence de la vraye et sincere amytié, laquelle ne peut estre qu'entre personnes raysonnables, et qui fomentent et nourrissent leurs amytiez par l'entremise de la rayson : car autrement ce ne peut estre amytié, ains seulement amour. Ainsi les bestes ont de l'amour, mais ne peuvent avoir de l'amytié, puisqu'elles sont irraysonnables : elles ont de l'amour entre elles à cause de quelque correspondance naturelle; voire mesme elles ont de l'amour pour l'homme, ainsi que l'experience le fait voir tous les jours, et divers autheurs en ont escrit des choses admirables : comme ce qu'ils disent de ce dauphin, lequel aymoit si esperduëment un jeune enfant qu'il avoit veu par plusieurs fois sur le bord de la mer, que cest enfant estant mort, le dauphin mourut luy-mesme de desplaysir. Mais cela ne se doit pas appeller amytié, d'autant qu'il faut que la correspondance de l'amytié se treuve entre les deux qui s'ayment, et que ceste amytié se contracte par l'entremise de la rayson. Ainsi la pluspart des amytiez que font les hommes n'ayant pas une bonne fin, et ne se conduisant pas par la rayson, ne meritent aucunement le nom d'amytié. Il faut de plus, oultre l'entremise de la rayson, qu'il y ait une certaine correspondance, ou de vocation, ou de pretention, ou de qualité, entre ceux qui contractent de l'amytié, ce que l'experience nous enseigne clairement : car, n'est-il pas vray qu'il n'y a point de plus vraye amytié ny de plus forte que celle qui est entre les freres? L'on n'appelle pas l'amour que les peres portent à leurs enfans amytié, ny celuy que les enfans ont pour leurs peres, parce qu'il n'a pas ceste correspondance dont nous parlons, ains sont differens, l'amour des peres

tant un amour majestueux et pleyn d'authorité, et celuy des enfans pour leur pere, un amour de respect et de sousmission. Mais entre les freres, à cause de la ressemblance de leur condition, la correspondance de leur amour fait une amytié ferme, forte et solide. C'est pourquoy les anciens chrestiens de la primitive Eglise s'appelloient tous freres; et ceste premiere ferveur s'estant refroidie entre le commun des chrestiens, l'on a institué les Religions, dans lesquelles on a ordonné que les religieux s'appelleroient tous *freres* et *sœurs*, pour marque de la sincere et vraye amytié cordiale qu'ils se portent ou qu'ils se doivent porter : et comme il n'y a point d'amytié comparable à celle des freres, toutes les autres amytiez estant ou inesgales ou faites avec artifice (comme celles que les personnes maryées ont par ensemble, lesquelles ils ont fait par des contracts escrits et prononcez par des notaires, ou bien par des promesses simples) : aussi ces amytiez que les mondains contractent par ensemble, ou pour quelque interest particulier ou pour quelque subjet frivole, sont des amytiez grandement subjettes à perir et à dissoudre; mais celle qui est entre les freres est tout au contraire, car elle est sans artifice, et partant fort recommandable. Cela doncques estant ainsi, je dy que c'est pour ce subjet que les religieux s'appellent *freres*, et partant ont un amour qui merite veritablement le nom d'amytié non commune, ains d'amytié cordiale, c'est-à-dire d'une amytié qui a son fondement dans le cœur. Il faut doncques que nous sçachions que l'amour a son siege dans le cœur, et que jamais nous ne pouvons trop aymer nostre prochain, ny exceder les termes de la rayson en cest amour, pourveu qu'il reside dans le cœur; mais quant au tesmoignage de cest amour, nous pouvons bien faillir et exceder, passant oultre les regles de la rayson. Le glorieux sainct Bernard dit que la mesure d'aymer Dieu est de l'aymer sans mesure, et qu'en nostre amour il n'y doit avoir aucunes bornes; ains il luy faut laisser estendre ses branches autant loing comme il pourra le fayre. Ce qui est dit de Dieu se doit aussi entendre de l'amour du prochain, pourveu toutes fois que l'amour de Dieu surnage tousjours au-dessus, et tienne le premier rang; mais apres, nous devons aymer nos sœurs de toute l'estenduë de nostre cœur, et ne nous contenter pas de les aymer comme nous-mesmes; ainsi que les commandemens de Dieu nous obligent; mais nous les devons aymer plus que nous-mesmes, pour observer les regles de la perfection evangelique, qui requiert cela de nous. Nostre Seigneur a dit cela luy-mesme : *Aymez-vous les uns les autres, ainsi que je vous ay aymez.* Cecy est grandement considerable, aymez-vous ainsi que je vous ay aymez : car cela veut dire, plus que vous-mesmes. Et tout ainsi que Nostre Seigneur nous a tousjours preferez à luy-mesme, et le fait encore autant de fois que nous le recevons au tres-sainct Sacrement, se faysant nostre viande, de mesme veut-il que nous ayons un amour tel les uns pour les autres, que nous preferions tousjours le prochain à nous. Et tout ainsi qu'il a fait tout ce qui se pouvoit pour nous, excepté de se damner (car il ne le pouvoit ny devoit fayre, parce qu'il ne pouvoit pecher, qui est cela seul qui nous conduit à la damnation), il veut, et la regle de la perfection le requiert,

que nous fassions tout ce que nous pouvons les uns pour les autres, excepté de nous damner; mais hors de là, nostre amytié doit estre si ferme, cordiale et solide, que nous ne refusions jamais de fayre ou de souffrir quoy que ce soit pour nostre prochain et pour nos sœurs.

Or, cest amour cordial doit estre accompaigné de deux vertus, dont l'une s'appelle *affabilité*, et l'autre *bonne conversation*. L'affabilité est celle qui respand une certaine suavité dans les affaires et communications serieuses que nous avons les uns parmy les autres; la bonne conversation est celle qui nous rend gracieux et aggreables dans les recreations et communications moins serieuses que nous avons avec nostre prochain. Toutes les vertus, ainsi que vous sçavez, ont deux vices contraires, qui sont les extremitez de la vertu : la vertu doulce d'affabilité est au milieu de deux vices, de la gravité, ou trop grande seriosité, et d'une trop grande mollesse à caresser et dire des parolles frequentes qui tendent à la flatterie. Or, la vertu d'affabilité se tient entre le trop et le trop peu, faysant des caresses selon la necessité de ceux avec lesquels on traitte, conservant neantmons une gravité suave, selon que les personnes et les affaires desquelles on traitte le requierent. Je dy qu'il faut user de caresses en certain tems : car il ne seroit pas à propos d'estre aupres d'une malade avec autant de gravité que l'on seroit ailleurs, ne la voulant non plus caresser que si elle estoit en pleyne santé. Il ne faudroit pas aussi frequemment user de caresses, et à tout propos dire des parolles emmiellées, les jettant à belles poignées sur les premieres qu'on rencontre : car, tout ainsi que si l'on mettoit trop de sucre sur une viande, elle tourneroit à degoust, à cause qu'elle seroit trop doulce et trop fade, de mesme les caresses trop frequentes seroient renduës degoustantes, et l'on ne s'en soucieroit plus, sçachant que cela se fait par coustume. Les viandes sur lesquelles on mettroit du sel à grosses poignées seroient desaggreables, à cause de leur acrimonie; mais celles où le sel et le sucre sont mis par mesure, sont renduës aggreables au goust : de mesme, les caresses qui sont faites par mesure et discretion sont renduës aggreables et profittables à celles à qui on les fait.

La vertu de bonne conversation requiert que l'on contribuë à la joye saincte et moderée, et aux entretiens gracieux qui peuvent servir de consolation ou de recreation au prochain, en sorte que nous ne luy causions point d'ennuy par nos contenances refrognées et melancholiques, ou bien refusant de nous recreer au tems qui est destiné pour ce fayre. Nous avons desjà traitté de ceste vertu en l'Entretien de la Modestie [1]; voylà pourquoy je passe oultre, et dy que c'est une chose fort difficile de rencontrer tousjours le blanc auquel on vise. C'est bien la verité, que nous devons tous avoir ceste pretention d'atteindre et donner droict dans le blanc de la vertu, laquelle nous devons desirer ardemment; mais pourtant nous ne devons pas perdre courage quand nous ne rencontrons pas droictement l'essence de la vertu, ny nous estonner, pourveu que nous donnions dans le rond, c'est-à-dire, au plus pres que nous

[1] Voir plus loin, Entretien IX.

pourrons : car c'est une chose que les saincts mesmes n'ont pas sceu fayre en toutes les vertus, ny ayant que Nostre Seigneur et Nostre Dame qui l'ayent peu fayre : les saincts les ont prattiquées avec une difference tres-grande. Quelle difference, je vous prie, y a-t-il entre l'esprit de sainct Augustin et celuy de sainct Hierosme? l'on le peut remarquer dans leurs esprits. Il n'y a rien de plus doulx que sainct Augustin, ses escrits sont la doulceur et suavité mesme : au contraire, sainct Hierosme estoit extresmement austere. Pour en sçavoir quelque chose, voyez-le en ses Epistres, il se courrouce quasy tousjours : neantmoins tous deux estoient grandement vertueux; mais l'un avoit plus de doulceur, l'autre une plus grande austerité de vie, et tous deux (quoyque non pas esgalement ny doulx ny rigoureux) ont esté des grands saincts. Ainsi voyons-nous qu'il ne nous faut pas estonner si nous ne sommes pas esgalement doulx et suaves, pourveu que nous aymions nostre prochain de l'amour du cœur, selon toute son estenduë, et comme Nostre Seigneur nous a aymez (c'est-à-dire, plus que nous-mesmes), le preferant tousjours à nous en toutes choses, dans l'ordre de la saincte charité, et ne luy refusant jamais rien que nous puissions contribuer pour son utilité, excepté de nous damner, ainsi que nous avons desjà dit. Il faut pourtant tascher de rendre autant que nous pourrons les tesmoignages exterieurs de nostre affection, conformement à la rayson, rire avec les rians, pleurer avec ceux qui pleurent.

Je dy qu'il faut tesmoigner que nous aymons nos sœurs (et cecy est la seconde partie de la question), sans user de familiarité indecente. La Regle le dit; mais voyons ce qu'il faut fayre de cecy. Rien, sinon que la sainncteté paroisse en nostre familiarité et tesmoignage d'amytié, ainsi que le dit sainct Paul en l'une de ses epistres : *Salüez-vous* (dit-il) *avec le bayser sainct;* c'estoit la coustume d'user des baysers, quand les chrestiens se rencontroient. Nostre Seigneur usoit aussi envers ses Apostres de ceste forme de salutation, ainsi que nous apprenons en la trahyson de Judas. Les saincts religieux d'autresfois, lorsqu'ils se rencontroient, disoient : *Deo gratias*, pour preuve du grand contentement qu'ils recevoient en se voyant l'un l'autre, comme s'ils eussent dit ou voulu dire : Je rends graces à Dieu, mon cher frere, de la consolation qu'il me donne de vous voir. Ainsi, mes cheres filles, il faut tesmoigner que nous aymons nos sœurs et que nous nous playsons avec elles, pourveu que la sainncteté accompaigne tousjours les tesmoignages que nous leur rendons de nostre affection, et que Dieu n'en puisse pas non-seulement estre offensé, mais qu'il en puisse estre glorifié et loüé. Le mesme sainct Paul (qui nous enseigne de fayre que nos affections soyent tesmoignées sainctement) veut et nous enseigne de le fayre gracieusement, nous en donnant l'exemple : *Salüez* (dit-il) *un tel, qui sçayt bien que je l'ayme de cœur, et un tel, qui doit estre asseuré que je l'ayme comme mon frere, et en particulier sa mere, qui sçayt bien qu'elle est aussi la mienne.* On demande sur ce subjet si on oseroit tesmoigner davantage d'affection à une sœur que l'on estime plus vertueuse, que non pas à une autre. Je dy à cela, que bien que nous soyons obligez d'aymer davantage ceux qui sont plus vertueux, de l'amour de complay-

sance, nous ne les devons pas pourtant plus aymer de l'amour de bienveuillance, et ne leur devons pas tesmoigner plus de signes d'amytié, et cela pour deux raysons. La première est que Nostre Seigneur ne l'a pas fait, ains il semble qu'il ayt plus monstré d'affection aux imparfaicts qu'aux parfaicts, puisqu'il a dit qu'il n'estoit pas venu pour les justes, ains pour les pecheurs. C'est à ceux qui ont plus besoin de nous auxquels nous devons tesmoigner nostre amour plus particulierement; car c'est là où nous monstrons mieux que nous aymons par charité, que non pas en aymant ceux qui nous donnent plus de consolation que de peyne. Et en cecy il faut proceder selon que l'utilité du prochain le requiert; mais hors de là il faut tascher de fayre que nous aymions tous esgalement, puisque Nostre Seigneur n'a pas dit : Aymez ceux qui sont plus vertueux; ains indifferemment : *Aymez-vous les uns les autres; ainsi que je vous ay aymez*, sans exclurre aucun, pour imparfaict qu'il soit. La seconde rayson pour laquelle nous ne devons pas rendre des tesmoignages d'amytié aux uns plus qu'aux autres, et ne devons nous laisser aller à les aymer davantage, est que nous ne pouvons pas juger qui sont les plus parfaicts, et qui ont le plus de vertu : car les apparences exterieures sont trompeuses, et bien souvent ceux qui vous semblent estre le plus vertueux (comme j'ay dit autre part), ne le sont pas devant Dieu, qui est celuy-là seul qui peut les recognoistre. Il se peut fayre qu'une sœur, laquelle vous verrez chopper fort souvent, et commettre force imperfections, sera plus vertueuse et plus aggreable à Dieu, ou par la grandeur du courage qu'elle conserve parmy ses imperfections, ne se laissant point troubler ny inquietter de se voir si subjette à tomber, ou bien par l'humilité qu'elle en retire, ou encore par l'amour de son abjection, que non pas une autre, laquelle aura une douzaine de vertus, ou naturelles, ou bien acquises, et laquelle aura moins d'exercice et de travail, et par consequent peut-estre moins de courage et d'humilité que non pas l'autre, que l'on void si subjette à faillir. Sainct Pierre fut choysy pour estre le chef des Apostres, quoyqu'il fust subjet à beaucoup d'imperfections, en sorte qu'il en commettoit, mesme apres qu'il eut receu le Sainct-Esprit; mais parce que nonobstant ces deffauts il avoit tousjours un grand courage, et ne s'en estonnoit point, Nostre Seigneur le rendit son lieutenant, et le favorisa par-dessus tous les autres, de sorte que nul n'eust rayson de dire qu'il ne meritoit pas d'estre precipué et advantagé par-dessus sainct Jean, ou les autres apostres. Il faut doncques nous tenir en l'affection que nous devons avoir pour nos sœurs, le plus esgalement que nous pourrons, pour les raysons susdites. Et toutes doivent sçavoir que nous les aymons de cest amour du cœur; et partant, il n'est pas besoin d'user de tant de parolles, que nous les aymons cherement, que nous avons une certaine inclination à les aymer particulierement, et autres semblables; car, pour avoir une inclination pour une plus que pour les autres, l'amour que nous luy portons n'en est pas plus parfaict, ains peut estre subjet à changement, à la moindre petite chose qu'elle nous fera. Que si tant est qu'il soit vray que nous ayons de l'inclination à en aymer une plutost que l'autre, nous ne devons nous amuser à

y penser, et encore moins à le luy dire : car nous ne devons pas aymer par inclination ; ains aymer nostre prochain, ou parce qu'il est vertueux, ou pour l'esperance que nous avons qu'il le deviendra ; mais principalement parce que telle est la volonté de Dieu.

Or, pour bien tesmoigner que nous l'aymons, il faut luy procurer tout le bien que nous pouvons, tant pour l'ame que pour le corps, priant pour luy, et le servant cordialement quand l'occasion s'en presente : d'autant que l'amytié qui se termine en belles parolles, n'est pas grande chose, et n'est pas s'aymer comme Nostre Seigneur nous a aymez, lequel ne s'est pas contenté de nous asseurer qu'il nous aymoit, mais a voulu passer plus oultre, en faysant tout ce qu'il a fait pour preuve de son amour. Sainct Paul parlant à ses enfans tres-chers : *Je suis tout prest* (dit-il) *à donner ma vie pour vous, et à m'employer si absolument, que je ne veux fayre aucune reserve, pour vous tesmoigner combien je vous ayme cherement et tendrement;* ouy mesme, vouloit-il dire, je suis prest à laisser fayre pour vous ou par vous tout ce que l'on voudra de moy. En quoy il nous apprend que de s'employer, voire de donner sa vie pour le prochain, n'est pas tant que de se laisser employer au gré des autres, ou par eux, ou pour eux; et ce fut ce qu'il avoit apprins de nostre doulx Sauveur sur la croix. C'est à ce souverain degré de l'amour du prochain que les religieux et religieuses, et nous autres qui sommes consacrez au service de Dieu, sommes appellez; car ce n'est pas assez d'assister le prochain de nos commoditez temporelles; ce n'est pas encore assez, dit sainct Bernard, d'employer nostre propre personne, à souffrir pour cest amour; mais il faut passer plus advant, nous laissant employer pour luy, par la tres-saincte obeyssance, et par luy, tout ainsi que l'on voudra, sans que jamais nous y resistions : car, quand nous nous employons nous-mesmes, et par le choix de nostre propre volonté, ou propre eslection, cela donne tousjours beaucoup de satisfaction à nostre amour-propre; mais à nous laisser employer és choses que l'on veut, et que nous ne voulons pas, c'est-à-dire, que nous ne choysissons pas, c'est là où gist le souverain degré de l'abnegation. Comme quand nous voudrions prescher, on nous envoye servir les malades; quand nous voudrions prier pour le prochain, on nous envoye servir le prochain : ô! mieux vaut tousjours, sans comparayson, ce que l'on nous fait fayre (j'entens ce qui n'est pas contraire à Dieu, et qui ne l'offense point) que ce que nous faysons, ou choysissons à fayre nous-mesmes. Aymons-nous doncques bien les uns les autres, et nous servons pour cela de ce motif, qui est si pressant, pour nous exciter à ceste saincte dilection, que Nostre Seigneur sur la croix respandit jusques à la derniere goutte de son sang sur la terre, comme pour fayre un ciment sacré, duquel il vouloit cimenter, unyr, conjoindre et attacher toutes les pierres de son Eglise, qui sont les fidelles, les uns avec les autres, afin que ceste unyon fust tellement forte, qu'il ne s'y treuvast jamais aucune division, tant il craignoit que ceste division ne causast la damnation eternelle.

Le support des imperfections du prochain est un des principaux poincts de cest amour : Nostre Seigneur nous l'a monstré sur la croix,

lequel avoit un cœur si doulx envers nous, et nous aymoit si cherement; nous, dy-je, et ceux mesmes qui luy causoient la mort, et qui estoient en l'acte du peché le plus enorme que jamais homme puisse fayre. Car le peché que les Juifs commirent fut un monstre de meschanceté, et neantmoins nostre doulx Sauveur avoit des pensées d'amour pour eux, nous en donnant un exemple du tout inimaginable, en ce qu'il excuse ceux qui le crucifioient et l'injurioient d'une rage toute barbare, et cherche des inventions pour fayre que son Pere leur pardonne, en l'acte mesme du peché et de l'injure. O que nous sommes miserables, nous autres mondains! car à peyne pouvons-nous oublyer une injure que l'on nous a faite, longtems apres que nous l'avons receuë. Celuy pourtant qui previendra son prochain és benedictions de doulceur, sera le plus parfaict imitateur de Nostre Seigneur. Il faut de plus remarquer, que l'amour cordial est attaché à une vertu, qui est comme une despendance de cest amour, et c'est une confiance tout enfantine. Les enfans, quand ils ont quelque belle plume, ou quelque autre chose qu'ils estiment jolie, ils ne sont pas en repos qu'ils n'ayent rencontré tous leurs petits compaignons pour leur monstrer leur plume, et fayre qu'ils ayent part à leur joye, comme aussi ils veulent qu'ils ayent part à leur douleur : car, dés lors qu'ils ont un peu de mal au bout du doigt, ils ne cessent de le dire à tous ceux qu'ils rencontrent, afin qu'on les plaigne, et qu'on souffle un peu sur le mal. Or, je ne dy pas qu'il faille estre tout à fait comme ces enfans, mais je dy que ceste confiance doit fayre que les sœurs ne soyent pas chiches de communiquer leurs petits biens et petites consolations à leurs sœurs, ne craignant pas aussi que leurs imperfections soyent remarquées par elles. Je ne dy pas que si on avoit quelque don extraordinaire de Dieu, il faille le dire à tout le monde, non; mais quant à nos petites consolations, et nos petits biens, je voudrois que l'on ne fist pas les reservées, ains que (quand l'occasion s'en presenteroit) non par forme de jactance ou vanterie, ains de simple confiance, l'on se les communiquast, rondement et naïfvement, les unes aux autres. Et pour ce qui regarde nos deffauts, que nous ne nous missions pas en peyne de les couvrir; car, pour ne les laisser pas voir au dehors, ils n'en sont pas meilleurs : les sœurs ne croiront pas pour cela que vous n'en avez point; et vos imperfections seront peut-estre plus dangereuses que si elles estoient descouvertes, et qu'elles vous causassent de la confusion, ainsi qu'elles font à celles qui sont plus faciles à les laisser paroistre à l'exterieur. Il ne se faut doncques pas estonner ny descourager, quand nous commettons des imperfections et des deffauts devant nos sœurs : ains au contraire il faut estre bien ayses que nous soyons recogneuës pour telles que nous sommes. Vous aurez fait une faute ou une lourdise, il est vray : mais c'est devant vos sœurs, qui vous ayment cherement, et partant qui vous sçauront bien supporter en vostre deffaut, et en auront plus de compassion sur vous que de passion contre vous. Et par ainsi, ceste confiance nourriroit grandement la cordialité et la tranquillité de nos esprits, qui sont subjets à se troubler quand nous sommes recogneus deffaillans en quelque chose, pour petite qu'elle soit, comme si c'estoit grande merveille de

nous voir imparfaicts. Enfin, pour conclusion de ce discours, il faut se ressousvenir tousjours, que pour quelque manquement de suavité, que l'on commet quelquesfois par mesgarde, l'on ne se doit pas fascher, ny juger que l'on n'ayt point de cordialité; car on ne laisse pas d'en avoir. Un acte fait par cy, par là, pourveu qu'il ne soit pas frequent, ne fait pas l'homme vicieux, specialement quand on a la bonne volonté de s'amender.

DEMANDE II. — *Que c'est de fayre toutes choses en esprit d'humilité, ainsi que les Constitutions l'ordonnent.*

Pour mieux entendre cecy, il faut sçavoir que comme il y a difference entre l'orgueil, la coustume de l'orgueil, et l'esprit de l'orgueil (car si vous faites un acte d'orgueil, voylà l'orgueil; si vous faites des actes à tous propos et à toute rencontre, c'est la coustume de l'orgueil; si vous vous playsez en ces actes, et les recherchez, c'est l'esprit d'orgueil), de mesme il y a difference entre l'humilité, l'habitude de humilité, et l'esprit d'humilité. L'humilité, c'est de fayre quelque acte pour s'humilier; l'habitude est d'en fayre à toute rencontre et en toutes occasions qui s'en presentent; mais l'esprit d'humilité est de se playre en l'humiliation, de rechercher l'abjection et l'humilité parmy toutes choses, c'est-à-dire, qu'en tout ce que nous faysons, disons, ou desirons, nostre but principal soit de nous humilier et avilir, et que nous nous playsions à rencontrer nostre propre abjection en toutes occasions, en aymant cherement la pensée. Voylà que c'est que fayre toutes choses en esprit d'humilité, et c'est autant que qui diroit rechercher l'humilité et l'abjection en toutes choses. C'est une bonne prattique d'humilité de ne regarder les actions d'aultruy que pour en remarquer les vertus, et non jamais les imperfections; car, tandis que n'en avons point de charge, il ne faut point tourner nos yeux de ce costé, ny moins nostre consideration. Il faut tousjours interpreter en la meilleure part qu'il se peut ce que nous voyons fayre à nostre prochain; et és choses doubteuses, il nous faut persuader que ce que nous avons apperceu n'est point mal, ains que c'est nostre imperfection qui nous cause telle pensée, afin d'esviter les jugemens temeraires sur les actions d'aultruy, qui est un mal tres-dangereux, et lequel nous devons souverainement detester. Es choses esvidemment mauvaises, il nous faut avoir compassion et nous humilier des deffauts du prochain comme des nostres propres, et prier Dieu pour leur amendement, d'un mesme cœur que nous ferions pour le nostre, si nous estions subjets aux mesmes deffauts.

Mais que pourrons-nous fayre (dites-vous) pour acquerir cest esprit d'humilité, tel que nous avons dit? O! il n'y a point d'autre moyen pour l'acquerir que pour toutes les autres vertus, qui ne s'acquierent que par des actes reiterez.

L'humilité nous fait aneantir en toutes les choses qui ne sont pas necessaires pour nostre advancement en la grace, comme seroit de bien parler, avoir un beau maintien, de grands talens pour le manyement des choses exterieures, un grand esprit, de l'esloquence, et semblables; car, en ces choses exterieures il nous faut desirer que les autres y fassent mieux que nous. — VIVE JESUS!

Ce qui a esté obmis de l'Entretien de la Cordialité.

Demandez-vous, ma fille, si vous devez rire au chœur et au refectoire, quand, sur quelques rencontres inopinées, les autres rient? Je vous dy que dans le chœur il ne faut nullement contribuer à la joye des autres; ce n'en est pas le lieu, et ce deffaut doit estre vivement corrigé. Pour le refectoire, si je m'appercevois que toutes rient, je rirois avec elles, mais si j'en voyois une douzaine sans rire, je ne rirois pas et ne me mettrois point en peyne d'estre appellée trop serieuse. Ce que j'ay dit que nous devons rendre nostre amour si esgal envers les sœurs, que nous en ayons autant pour les unes que pour les autres; cela veut dire autant que nous le pouvons : car il n'est pas en nostre pouvoir d'avoir autant de suavité en l'amour que nous avons pour celles à qui nous avons moins d'allyance et correspondance d'humeur, qu'avec les autres, avec lesquelles nous avons de la sympathie; mais cela n'est rien, l'amour de la charité doit estre general, et les signes et tesmoignages de nostre amytié esgaux, si nous voulons estre vrayes servantes de Dieu.

Nous ne saurions bonnement cognoistre nos parolles oyseuses; il s'en dit peu en ces maysons de religieuse observance. Voulez-vous sçavoir ce qui seroit oyseux? Si, lorsqu'on doit parler de choses serieuses et sainctes, une sœur venoit à raconter un songe ou quelque conte fait à playsir, alors son discours n'auroit point de fin, et par consequent seroit inutile; comme aussi pour dire une chose qui se peut dire en douze parolles, j'en dy vingt de gayeté de cœur et sans nul besoin, cela est inutile : sinon toutesfois que ceste multiplication se fist par l'ignorance de celle qui parle et qui ne se sçayt pas autrement expliquer; alors il n'y a point de peché.

Mais quant à la recreation, il ne faut pas croire que ce soit parolles inutiles que les petites choses indifferentes que l'on y dit, d'autant que c'est à une fin tres-saincte et tres-utile : les sœurs ont besoin de se recreer, et surtout il faut bien fayre fayre la recreation aux novices; il ne faut pas tenir tousjours l'esprit bandé, il seroit dangereux de devenir melancholique, je ne voudrois pas que l'on fist scrupule quand on auroit passé toute une recreation à parler de choses indifferentes : une autre fois l'on parlera de choses bonnes.

Les propos sainctement joyeux sont ceux où il n'y a point de mal, qui ne taxent point le prochain d'imperfections; car c'est un deffaut qu'il ne faut jamais fayre, ny parler de choses messeantes et indifferentes, comme aussi s'affectionner à parler longtems du monde et des choses vaynes. Deux ou trois parolles en passant, puis l'on se raddresse, cela ne merite pas seulement que l'on y prenne garde. De rire un peu de quelques parolles qu'aura dites une sœur, il n'y a point de mal; de dire une parolle de joyeuseté qui la mortifie un peu, pourveu que cela ne l'attriste, si je l'avois fait sans intention, mais par simple recreation, je ne m'en confesserois pas. Quand nous tendons à la perfection, il faut tendre au blanc, et ne pas se mettre en peyne quand nous ne rencontrons pas tousjours : il faut aller simplement à la franche Marguerite : bien fayre la recreation

pour Dieu, pour le mieux loüer et servir; si l'on n'a l'intention actuelle, la generale suffit.

ENTRETIEN V.

De la Generosité.

POUR bien entendre que c'est, et en quoy consiste ceste force et generosité d'esprit que vous me demandez, il faut premierement respondre à une question que vous m'avez faite fort souvent, sçavoir, en quoy consiste la vraye humilité; d'autant qu'en resolvant ce poinct je me feray mieux entendre parlant du second, qui est de la generosité d'esprit, de laquelle vous voulez que maintenant je traitte.

L'humilité doncques n'est autre chose qu'une parfaicte recognoissance que nous ne sommes rien qu'un pur neant, et elle nous fait tenir en ceste estime de nous-mesmes : ce que pour mieux entendre, il faut sçavoir qu'il y a en nous deux sortes de biens, les uns qui sont en nous et de nous, les autres qui sont en nous, mais non pas de nous. Quand je dy que nous avons des biens qui sont de nous, je ne veux pas dire qu'ils ne viennent de Dieu, et que nous les ayons de nous-mesmes : car, en verité, de nous-mesmes nous n'avons autre chose que la misere et le neant; mais je veux dire que ce sont des biens que Dieu a tellement mis en nous, qu'ils semblent estre de nous; et ces biens sont la santé, les richesses, les sciences, et autres semblables. Or, l'humilité nous empesche de nous glorifier et estimer à cause de ces biens-là, d'autant qu'elle n'en fait non plus de cas que d'un neant et d'un rien; et, en effet, cela se doit par rayson, n'estant point des biens stables et qui nous rendent plus aggreables à Dieu, ains muables et subjets à la fortune. Et qu'il ne soit ainsi, y a-t-il rien de moins asseuré que les richesses, qui despendent du tems et des saysons, que la beauté qui se ternit en moins de rien? il ne faut qu'une derte sur le visage pour en oster l'esclat; et pour ce qui est des sciences, un petit trouble de cerveau nous fait perdre et oublyer tout ce que nous en sçavions. C'est doncques avec grande rayson que l'humilité ne fait point d'estat de tous ces biens-là. Mais d'autant qu'elle nous fait plus abaisser ou humilier par la cognoissance de ce que nous sommes de nous-mesmes, par le peu d'estime qu'elle fait de tout ce qui est en nous et de nous; d'autant aussi nous fait-elle grandement estimer à cause des biens qui sont en nous, et non pas de nous, qui sont la foy, l'esperance, l'amour de Dieu, pour peu que nous en ayons; comme aussi une certaine capacité que Dieu nous a donnée de nous unyr à luy par le moyen de la grace; et quant à nous autres, nostre vocation, qui nous donne asseurance (autant que nous la pouvons avoir en ceste vie) de la possession de la gloire et felicité eternelle. Et ceste estime que l'humilité fait de tous ces biens, à sçavoir de la foy, de l'esperance et de la charité, est le fondement de la generosité de l'esprit. Voyez-vous? ces premiers biens dont nous avons parlé appartiennent à l'humilité pour son exercice, et ces autres à la generosité. L'humilité croit de ne pouvoir rien, eu esgard à la

cognoissance de nostre pauvreté et foiblesse, en tant qu'est de nous-mesmes; et au contraire, la generosité nous fait dire avec sainct Paul : *Je puis tout en celuy qui me conforte.* L'humilité nous fait deffier de nous-mesmes, et la generosité nous fait confier en Dieu. Vous voyez doncques que ces deux vertus d'humilité et de generosité sont tellement joinctes et unies l'une à l'autre, qu'elles ne sont jamais et ne peuvent estre separées. Il y a des personnes qui s'amusent à une fausse et nyaise humilité, qui les empesche de regarder en eux ce que Dieu y a mis de bon. Ils ont tres-grand tort; car les biens que Dieu a mis en nous veulent estre recogneus, estimez et grandement honnorez, et non pas tenus au mesme rang de la basse estime que nous devons fayre de ceux qui sont en nous et qui sont de nous. Non-seulement les vrays chrestiens ont recogneu qu'il falloit regarder ces deux sortes de biens qui sont en nous, les uns pour nous humilier, les autres pour glorifier la divine bonté qui nous les a donnez; mais aussi les philosophes, car ceste parolle qu'ils disent : *Cognois-toy toy-mesme*, se doit entendre non seulement de la cognoissance de nostre vileté et misere, mais encore de celle de l'excellence et dignité de nos ames, lesquelles sont capables d'estre unies à la divinité par sa divine bonté, qui a mis en nous un certain instinct, lequel nous fait tousjours tendre et pretendre à ceste unyon, en laquelle consiste tout nostre bonheur.

L'humilité qui ne produict point la generosité est indubitablement fausse; car, apres qu'elle a dit : Je ne puis rien, je ne suis rien qu'un pur neant, elle cede tout incontinent la place à la generosité de l'esprit, laquelle dit : il n'y a rien, et il n'y peut rien avoir que je ne puisse, d'autant que je mets toute ma confiance en Dieu qui peut tout; et dessus ceste confiance elle entreprend courageusement de fayre tout ce qu'on luy commande. Mais remarquez que je dy : Tout ce qu'on luy commande ou conseille, pour difficile qu'il soit : car je vous puis asseurer qu'elle ne juge pas que fayre des miracles luy soit chose impossible, luy estant commandé d'en fayre; que si elle se met à l'execution du commandement en simplicité de cœur, Dieu fera plutost miracle que de manquer de luy donner le pouvoir d'accomplir son entreprinse, parce que ce n'est point sur la confiance qu'elle a en ses propres forces qu'elle l'entreprend, ains elle est fondée sur l'estime qu'elle fait des dons que Dieu luy a faits; et ainsi elle fait ce discours en elle-mesme : Si Dieu m'appelle à un estat de perfection si haute, qu'il n'y en ayt point en ceste vie de plus relevé, qu'est-ce qui me pourra empescher d'y parvenir, puisque je suis tres-asseurée que celuy qui a commencé l'œuvre de ma perfection la parfayra? Mais prenez garde que tout cecy se fait sans aucune presomption, d'autant que ceste confiance n'empesche pas que nous ne nous tenions tousjours sur nos gardes, de crainte de faillir; ains elle nous rend plus attentifs sur nous-mesmes, plus vigilans et soigneux de fayre ce qui nous peut servir pour l'advancement de nostre perfection. L'humilité ne gist pas seulement à nous deffier de nous-mesmes, ains aussi à nous confier en Dieu; et la deffiance de nous-mesmes et de nos propres forces produict la confiance en Dieu; et de ceste confiance naist la generosité d'esprit, de laquelle nous parlons.

La tres-saincte Vierge Nostre-Dame nous fournit à ce subjet un exemple tres-remarquable lorsqu'elle prononça ces mots : *Voicy la servante du Seigneur, me soit fait selon ta parolle;* car en ce qu'elle dit, qu'elle est servante du Seigneur, elle fait un acte d'humilité le plus grand qui se peut fayre, d'autant qu'elle l'oppose aux loüanges que l'ange luy donne, qu'elle sera Mere de Dieu, que l'enfant qui sortira de ses entrailles sera appellé *le Fils du Tres-Haut*, dignité la plus grande que l'on eust peu jamais imaginer : elle oppose, dy-je, à toutes les loüanges et grandeurs, sa bassesse et son indignité, disant qu'elle est servante du Seigneur. Mais prenez garde que dés qu'elle a rendu le devoir à l'humilité, tout incontinent elle fait une prattique de generosité tres-excellente, disant : *Me soit fait selon ta parolle.* Il est vray, vouloit-elle dire, que je ne suis en aucune façon capable de ceste grace, eu esgard à ce que je suis de moy-mesme; ains, en tant que ce qui est de bon en moy est de Dieu et que ce que vous me dites est sa tres-saincte volonté, je croy qu'il se peut et qu'il se fera; et partant, sans aucun doubte, elle dit : Me soit fait ainsi que vous dites.

Pareillement, à faute de ceste generosité, il se fait fort peu d'actes de vraye contrition; d'autant qu'apres nous estre humiliez et confondus devant la divine Majesté, en consideration de nos grandes infidellitez, nous ne venons pas à fayre cest acte de confiance, nous relevant le courage par une asseurance que nous devons avoir, que la divine bonté nous donnera sa grace pour desormais luy estre fidelles, et correspondre plus parfaictement à son amour. Apres cest acte de confiance, se devroit immediatement fayre celuy de la generosité, disant : Puisque je suis tres-asseuré que la grace de Dieu ne me manquera point, je veux encore croire qu'il ne permettra pas que je manque à correspondre à sa grace. Mais vous me direz : Si je manque à la grace, elle me manquera aussi. — Il est vray. — Si doncques il est ainsi, qui m'asseurera que je ne manque point à la grace desormais, puisque je luy ay manqué tant de fois par le passé? Je respons que la generosité fait que l'ame dit hardyment et sans rien craindre : Non, je ne seray plus infidelle à Dieu; et parce qu'elle sent en son cœur ceste resolution de ne l'estre jamais, elle entreprend sans rien craindre tout ce qu'elle sçayt la pouvoir rendre aggreable à Dieu, sans exception d'aucune chose; et entreprenant tout, elle croit de pouvoir tout, non d'elle-mesme, ains en Dieu, auquel elle jette toute sa confiance; et pour ce, elle fait et entreprend tout ce qu'on luy commande et conseille. Mais vous me demanderez s'il n'est jamais permis de doubter de n'estre pas capable de fayre les choses qui nous sont commandées? Je respons que la generosité d'esprit ne nous permet jamais d'entrer en aucun doubte. Et afin que vous entendiez mieux cecy, il faut distinguer, (comme j'ay accoustumé de vous dire,) la partie superieure de vostre ame d'avec l'inferieure. Or, quant je dy que la generosité ne nous permet point de doubter, c'est quant à la partie superieure : car il se pourra bien fayre que l'inferieure sera toute pleyne de ces doubtes, et aura beaucoup de peyne à recevoir la charge ou l'employ que l'on nous donne; mais de tout cela, l'ame qui est genereuse s'en mocque, et n'en fait aucun estat, ains se met simplement

en l'exercice de ceste charge sans dire une seule parolle, ny fayre aucune attention pour tesmoigner le sentiment qu'elle a de son incapacité. Mais nous autres, nous sommes si joyeux que rien plus de tesmoigner que nous sommes bien humbles, et que nous avons une basse estime de nous-mesmes, et semblables choses, qui ne sont rien moins que la vraye humilité, laquelle ne nous permet jamais de resister au jugement de ceux que Dieu nous a donnez pour nous conduire. J'ay mis dans le livre de l'*Introduction* un exemple qui sert à mon subjet, et qui est fort remarquable : c'est du roy Achas, lequel estant reduict à une tres-grande affliction par la rude guerre que luy faysoient deux autres roys, lesquels avoient assiegé Hierusalem, Dieu commanda au prophete Isaïe de l'aller consoler de sa part, et luy promettre qu'il emporteroit la victoire, et demeureroit triomphant de ses ennemys. Et de plus, Isaïe luy dit que pour preuve de la verité de ce qu'il luy disoit, qu'il demandast à Dieu un signe au ciel ou bien en la terre, et qu'il le luy donneroit. Lors Achas, se meffiant de la bonté de Dieu et de sa liberalité : Non, dit-il, je ne le feray pas; d'autant que je ne veux pas tenter Dieu. Mais le miserable ne disoit pas cela pour l'honneur qu'il portoit à Dieu; car, au contraire, il refusoit de l'honnorer, parce que Dieu vouloit estre glorifié en ce tems-là par des miracles; et Achas refusoit de luy en demander un qu'il luy avoit signifié qu'il desireroit fayre. Il offensa Dieu, en refusant d'obeyr au prophete que Dieu luy avoit envoyé pour luy signifier sa volonté. Nous ne devons doncques jamais mettre en doubte que nous ne puissions fayre ce qui nous est commandé, d'autant que ceux qui nous commandent cognoissent bien nostre capacité. Mais vous me dites que possible vous avez plusieurs miseres interieures, et de grandes imperfections que vos superieurs ne cognoissent pas, et qu'ils se fondent sur les apparences exterieures par lesquelles vous avez peut-estre trompé leurs esprits. Je dy qu'il ne vous faut pas tousjours croire quand vous dites, poussées peut-estre de descouragement, que vous estes des miserables, et toutes remplies d'imperfections; non plus qu'il ne faut croire que vous n'en ayez point, quand vous n'en dites rien, estant pour l'ordinaire telles que vos œuvres vous font paroistre. Vos vertus se cognoissent par la fidellité que vous avez à les prattiquer, et de mesme les imperfections se recognoissent par les actes. L'on ne sçauroit, pendant que l'on ne sent point de malice en son cœur, tromper l'esprit des superieurs.

Mais vous me dites que l'on void plusieurs Saincts qui ont fait grande resistance pour ne pas recevoir les charges que l'on leur vouloit donner. Or, ce qu'ils en ont fait n'a pas esté seulement à cause de la basse estime qu'ils faysoient d'eux-mesmes, mais principalement à cause de ce qu'ils voyoient que ceux qui les vouloient mettre en ces charges, se fondoient sur des vertus apparentes, comme sont les jeusnes, les aumosnes, les penitences, et aspretez du corps, et non sur les vrayes vertus interieures qu'ils tenoient closes et couvertes sous la saincte humilité. Puis ils estoient poursuivis et recherchez par des peuples qui ne les cognoissoient point que par resputation. En ce cas, il seroit, ce semble, permis de fayre un peu de resistance; mais sçavez-vous à qui? à une fille de Di-

ion, par exemple, à laquelle une superieure d'Annessy envoyeroit le commandement d'estre superieure, ne l'ayant jamais veuë ny cogneuë : mais une fille de ceans, à laquelle on feroit le mesme commandement, ne devroit jamais se mettre en devoir d'apporter aucune rayson pour tesmoigner qu'elle respugne au commandement; ains se devroit mettre en l'exercice de sa charge, avec autant de paix et de courage comme si elle se sentoit fort capable de s'en bien acquitter. Mais j'entens bien la finesse, c'est que nous craignons de n'en pas sortir à nostre honneur; nous avons nostre resputation en si grande recommandation, que nous ne voulons point estre tenus pour apprentifs en l'exercice de nos charges, ains pour maistres et maistresses qui ne font jamais de fautes. Vous entendez maintenant assez que c'est que l'esprit de force et de generosité que nous avons tant d'envie de voir ceans, afin d'en bannir toutes les nyaiseries et tendretez qui ne servent qu'à nous arrester en nostre chemin, et nous empescher de fayre progrez en la perfection. Ces tendretez se nourrissent de vaynes reflexions que nous faysons sur nous-mesmes, principalement quand nous avons bronché en nostre chemin par quelque faute. Car ceans, par la grace de Dieu, l'on ne tombe jamais du tout, nous ne l'avons encore point veu; mais l'on bronche, et au lieu de s'humilier tout doulcement et puis se redresser courageusement, comme nous avons dit, l'on entre en la consolation de sa pauvreté, et dessus cela l'on commence à s'attendrir soy-mesme : Hé mon Dieu! que je suis miserable! je ne suis propre à rien; et par apres l'on passe au descouragement qui nous fait dire : O non, il ne faut plus rien esperer de moy; je ne feray jamais rien qui vaille, c'est perdre le tems que de me parler; et là dessus nous voudrions quasy que l'on nous laissast là, comme si l'on estoit bien asseuré de ne pouvoir jamais rien gaigner avec nous. Mon Dieu! que toutes ces choses sont esloignées de l'ame qui est genereuse et qui fait une grande estime, comme nous avons dit, des biens que Dieu a mis en elle! car elle ne s'estonne point, ny de la difficulté du chemin qu'elle a à fayre, ny de la grandeur de l'œuvre, ny de la longueur du tems qu'il y faut employer, ny enfin du retardement de l'œuvre qu'elle a entreprinse. Les filles de la Visitation sont toutes appellées à une tres-grande perfection, et leur entreprinse est la plus haute et la plus relevée que l'on sçauroit penser, d'autant qu'elles n'ont pas seulement pretention de s'unyr à la volonté de Dieu, comme doivent avoir toutes les creatures; mais, de plus, elles pretendent de s'unyr à ses desirs, voire mesme à ses intentions, je dy avant mesme qu'elles soyent presque signifiées; et s'il se pouvoit penser quelque chose de plus parfaict, et un degré de plus grande perfection que de se conformer à la volonté de Dieu, à ses desirs et à ses intentions, elles entreprendroient sans doubte d'y monter, puisqu'elles ont une vocation qui les y oblige : et partant, la devotion de ceans doit estre une devotion forte et genereuse, comme nous avons dit plusieurs fois.

Mais oultre ce que nous avons dit de ceste generosité, il faut encore dire cecy, qui est que l'ame qui la possede reçoit esgalement les seicheresses et les tendresses des consolations, les ennuys inte-

rieurs, les tristesses, les accablemens d'esprit, comme les faveurs et les prosperitez d'un esprit bien pleyn de paix et de tranquillité. Et cela, parce qu'elle considere que celuy qui luy a donné les consolations est celuy-là mesme qui luy envoye les afflictions, lequel luy envoye les unes et les autres, poussé du mesme amour, qu'elle recognoist estre tres-grand, parce que, par l'affliction interieure de l'esprit, il pretend de l'attirer à une tres-grande perfection, qui est l'abnegation de toute sorte de consolations en ceste vie, demeurant tres-asseurée que celuy qui l'en prive icy-bas ne l'en privera point eternellement là-haut au ciel. Vous me direz que l'on ne peut pas emmy ces grandes tenebres fayre ces considerations, veu qu'il semble que nous ne pouvons pas seulement dire une parolle à Nostre Seigneur : certes, vous avez rayson de dire qu'il vous semble, d'autant qu'en verité cela n'est pas. Le sacré Concile de Trente a determiné cela, et nous sommes obligez de croire que Dieu et sa grace ne nous abandonnent jamais en telle sorte que nous ne puissions recourir à sa bonté, et protester que contre tout le trouble de nostre ame nous voulons estre toutes à luy, et que nous ne le voulons point offenser. Mais remarquez que tout cecy est en la partie supresme de nostre ame; et parce que la partie inferieure n'en apperçoit rien et qu'elle demeure tousjours en sa peyne, cela nous trouble et nous fait estimer bien miserables. Et sur cela nous commençons à nous attendrir dessus nous-mesmes, comme si c'estoit une chose bien digne de compassion que de nous voir sans consolation.

Hé, pour Dieu! considerons que Nostre Seigneur et nostre Maistre a bien voulu estre exercé par ces ennuys interieurs, mais d'une façon incomparable. Escoutez ces parolles qu'il dit sur la croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'avez-vous abandonné?* Il estoit reduict à l'extresmité, car il n'y avoit que la fine poincte de son esprit qui ne fust accablée de langueur; mais remarquez qu'il se prend à parler à Dieu, pour nous monstrer qu'il ne nous seroit pas impossible de le fayre. Qui est mieux en ce tems, dites-vous, de parler à Dieu de nostre peyne et de nostre misere, ou bien de luy parler de quelque autre chose? Je vous dy qu'en cecy, comme en toutes sortes de tentations, il est mieux de divertir nostre esprit de son trouble et de sa peyne, parlant à Dieu de quelque autre chose, que non pas de luy parler de nostre douleur : car indubitablement, si nous le voulons fayre, ce ne sera point sans un attendrissement que nous ferons sur nostre cœur, aggrandissant tout de nouveau nostre douleur, nostre nature estant telle qu'elle ne peut voir ses douleurs sans en avoir une grande compassion. Mais vous me dites que si vous n'y faites point attention, que vous ne vous en souviendrez pas pour le dire et qu'importe? Nous sommes certes comme des enfans, lesquels sont bien ayses d'aller dire à leur mere qu'ils ont esté picquez d'une abeille, afin que la mere les plaigne et souffle sur le mal qui est desjà guary : car nous voulons aller dire à nostre mere que nous avons esté bien affligez, et aggrandir nostre affliction, la racontant toute par le meneu, sans oublyer une petite circonstance qui nous puisse fayre un peu plaindre. Or, ne voylà pas des enfances tres-grandes? Si nous avons commis quelques infidellitez, bon de les

dire; si nous avons esté fidelles, il le faut aussi dire; mais courtement, sans exagerer ny l'un ny l'autre; car il faut tout dire à ceux qui ont la charge de nos ames. Vous me dites maintenant que, lorsque vous avez eu quelque grand sentiment de cholere ou de quelque autre tentation, il vous vient tousjours du scrupule si vous ne vous en confessez. Je dy qu'il le faut dire en vostre revuë, mais non pas par maniere de confession; ains pour tirer instruction comment l'on s'y doit comporter : je dy quand l'on ne void pas clairement d'avoir donné quelque sorte de consentement; car si vous allez dire : Je m'accuse de quoy durant deux jours j'ay eu de grands mouvemens de cholere, mais je n'y ay pas consenty, vous dites vos vertus au lieu de dire vos deffauts. Mais il me vient en doubte que je n'y aye fait quelque faute : il faut regarder meurement si ce doubte a quelque fondement; peut estre qu'environ un quart d'heure, durant ces deux jours, vous avez esté un peu nesgligente à vous divertir de vostre sentiment : si cela est, dites tout simplement que vous avez esté nesgligente durant un quart d'heure à vous divertir d'un mouvement de cholere que vous avez eu, sans adjouster que la tentation a duré deux jours, si ce n'est que vous le vouliez dire, ou pour tirer de l'instruction de vostre confesseur, ou bien pour ce qui est de vos revuës; car alors il est tres-bon de le dire. Mais pour les confessions ordinaires, il seroit mieux de n'en point parler, puisque vous ne le faites que pour vous satisfaire; et si bien il vous en vient un peu de peyne, ne le faysant pas, il la faut souffrir comme une autre à laquelle vous ne pourriez mettre remede. — DIEU SOIT BENY!

ENTRETIEN VI.

Sur le despart des Sœurs de la Visitation, qui s'en alloient pour fonder une nouvelle mayson de leur institut.

ENTRE les loüanges que les saincts donnent à Abraham, sainct Paul releve celle-cy au-dessus de toutes les autres : Qu'il creut en l'esperance contre l'esperance mesme. Dieu luy avoit promis que sa generation seroit multipliée comme les estoiles du ciel et comme le sablon de la mer, et cependant il reçoit le commandement de tuer son fils Isaac. Le pauvre Abraham ne perdit son esperance pourtant, ains il espera contre l'esperance mesme, que si bien il obeyssoit au commandement qui luy estoit fait de tuer son fils, Dieu ne lairroit pas pourtant de luy tenir parolle. Grande, certes, fut son esperance : car il ne voyoit en aucune façon rien en quoy il la peust appuyer, sinon sur la parolle que Dieu luy avoit donnée. O que c'est un vray et solide fondement que la parolle de Dieu, car elle est infaillible. Abraham sort doncques pour accomplir la volonté de Dieu avec une simplicité nonpareille; car il ne fit non plus de consideration ny de resplique que lorsque Dieu luy avoit dit qu'il sortist de sa terre et de sa parenté, et qu'il allast au lieu qu'il luy monstreroit, sans le luy specifier, afin qu'il s'embarquast plus simplement dans la barque de sa divine Providence : marchant doncques trois jours et trois nuicts avec son fils Isaac, portant le

bois du sacrifice, ceste ame innocente demanda à son pere où estoit l'holocauste; à quoy le bon Abraham respondit : Mon fils, le Seigneur y pourvoyra. O mon Dieu! que nous serions heureux, si nous pouvions nous accoustumer à fayre ceste response à nos cœurs, lorsqu'ils sont en soucy de quelque chose : Nostre Seigneur y pourvoyra; et qu'apres cela nous n'eussions plus d'anxieté, de trouble ny d'empressement, non plus qu'Isaac; car il se teut apres, croyant que le Seigneur y pourvoyroit, ainsi que son pere luy avoit dit. Grande est certes la confiance que Dieu requiert que nous ayons en son soing paternel et en sa divine providence; mais pourquoy ne l'aurions-nous pas, veu que jamais personne n'y a peu estre trompé? Nul ne se confie en Dieu qui ne retire les fruicts de sa confiance. Je dy cecy entre nous autres; car quant aux gens du monde, bien souvent leur confiance est accompaignée d'apprehension : c'est pourquoy elle est de nulle valeur devant Dieu. Considerons, je vous supplie, ce que Nostre Seigneur et nostre Maistre dit à ses Apostres pour establir en eux ceste saincte amoureuse confiance : Je vous ay envoyez par le monde sans besace, sans argent et sans nulle provision, soit pour vous nourrir, soit pour vous vestir; quelque chose vous a-t-elle manqué? et ils dirent : Non. — Allez, leur dit-il, et ne pensez ny de quoy vous mangerez, ny de quoy vous boirez, ny de quoy vous vous vestirez, ny mesme ce que vous aurez à dire estant devant les grands seigneurs et magistrats des provinces par où vous passerez; car, en chaque occasion, vostre Pere celeste vous fournira de tout ce qui vous sera necessaire : ne pensez point à ce que vous aurez à dire; car il parlera en vous, et vous mettra en la bouche les parolles que vous aurez à dire. Mais je suis si grossiere, dira quelqu'une de nos sœurs, je ne sçay point comment il faut traitter avec les grands, je n'ay point de doctrine : c'est tout un, allez et vous confiez en Dieu, car il a dit : Quand bien la femme viendroit à oublyer son enfant, si ne vous oublyeray-je jamais; car je vous porte gravez sur mon cœur et sur mes mains. Pensez-vous que celuy qui a bien soing de prouvoir de nourriture aux oyseaux du ciel et aux animaux de la terre, qui ne sement ny ne recueillent rien, vienne jamais à s'oublyer de prouvoir de tout ce qui sera necessaire à l'homme qui se confiera pleynement en sa providence, puisque l'homme est capable d'estre uny à Dieu nostre souverain bien? Cecy, mes tres-cheres sœurs, m'a semblé estre bon à vous dire sur le subjet de vostre despart; car si bien vous n'estes pas capables de la dignité apostolique à cause de vostre sexe, vous estes neantmoins capables en quelque façon de l'office apostolique, et vous pouvez rendre plusieurs services à Dieu, procurant en certaine façon l'advancement de sa gloire comme les apostres. Certes, mes cheres filles, cecy vous doit estre un motif de grande consolation, que Dieu se veuille servir de vous pour une œuvre si excellente que celle à laquelle vous estes appellées, et vous vous en devez tenir grandement honnorées devant la divine Majesté; car, qu'est-ce que Dieu desire de vous, sinon ce qu'il ordonna à ses Apostres, et ce pourquoy il les envoya par le monde, qui estoit ce que Nostre Seigneur mesme estoit venu fayre en ce monde, qui fut pour donner la vie aux hommes? et non-seulement cela, dit-il,

mais afin qu'ils vecussent d'une vie plus abondante, qu'ils eussent la vie et une vie meilleure, ce qu'il a fait en leur donnant la grace. Les Apostres furent envoyez de Nostre Seigneur par toute la terre pour le mesme subjet; car Nostre Seigneur leur dit: *Ainsi que mon Pere m'a envoyé, je vous envoye;* allez et donnez la vie aux hommes; mais ne vous contentez pas de cela; faites qu'ils vivent, et d'une vie plus parfaicte : par le moyen de la doctrine que vous leur enseignerez, ils auront la vie en croyant à ma parolle que vous leur exposerez; mais ils auront une vie plus abondante par le bon exemple que vous leur donnerez; et n'ayez nul soucy si vostre travail sera suivy du fruict que vous en pretendrez, car ce n'est pas à vous que l'on demandera le fruict, ains seulement si vous vous serez employez fidellement à bien cultiver ces terres steriles et seiches : l'on ne vous demandera pas si vous aurez bien recueilly, ains seulement si vous aurez eu soing de bien ensemencer. De mesme, mes cheres filles, estes-vous maintenant commandées d'aller çà et là en divers lieux, pour fayre que les ames ayent la vie et qu'elles vivent d'une meilleure vie : car, qu'est-ce que vous allez fayre, sinon tascher de donner cognoissance de la perfection de vostre institut, et, par le moyen de ceste cognoissance, attirer plusieurs ames à embrasser toutes les observances qui y sont comprises et encloses? mais sans prescher et conferer les sacremens, et remettre les pechez, ainsi que faysoient les Apostres, n'allez-vous pas donner la vie aux hommes? Mais, pour parler plus proprement, n'allez-vous pas donner la vie aux filles, puisque, peut-estre, cent et cent filles qui se retireront, à vostre exemple, dans vostre Religion, se fussent perduës demeurant au monde, lesquelles iront joüyr au ciel, pour toute eternité, de la felicité incomprehensible? et n'est-ce pas par vostre moyen que la vie leur sera donnée, et qu'elles vivront d'une vie plus abondante, c'est-à-dire, d'une vie plus parfaicte et plus aggreable à Dieu, vie qui les rendra capables de s'unyr plus parfaictement à la divine bonté? car elles recevront de vous les instructions necessaires pour acquerir le vray et pur amour de Dieu, qui est ceste vie plus abondante que Nostre Seigneur est venu donner aux hommes. J'ay apporté, dit-il, le feu en la terre : qu'est-ce que je demande ou que je pretens, sinon qu'il brusle? Et, en un autre endroict, il commande que le feu brusle incessamment sur son autel, et que pour cela il ne soit jamais esteinct, pour monstrer avec quelle ardeur il desire que le feu de son amour soit tousjours allumé sur l'autel de nostre cœur. O Dieu! quelle grace est celle que Dieu vous fait! il vous rend apostresses, non en la dignité, ains en l'office et au merite : vous ne preschez pas, non, car vostre sexe ne le permet, bien que saincte Magdelene, saincte Marthe sa sœur l'ayent fait; mais vous ne lairrez pas d'exercer l'office apostolique en la communication de vostre maniere de vie, ainsi que je viens de dire. Allez doncques pleynes de courage fayre ce à quoy vous estes appellées, mais allez en simplicité; si vous avez des apprehensions, dites à vostre ame : Le Seigneur nous prouvoira; si les considerations de vostre foiblesse vous travaillent, jettez-vous en Dieu et vous confiez en luy. Les Apostres estoient des pecheurs et ignorans la pluspart; Dieu les

rendit sçavans selon qu'il estoit necessaire pour la charge qu'il leur vouloit donner. Confiez-vous en luy, appuyez-vous sur sa providence, et n'ayez peur de rien; ne dites pas : Je n'ay point de talent pour bien parler; n'importe : allez sans fayre discours, car Dieu vous donnera ce que vous aurez à dire et à fayre quand il en sera tems. Que si vous n'avez point de vertu, ou que vous n'en apperceviez point en vous, ne vous mettez pas en peyne; car, si vous entreprenez, pour la gloire de Dieu et pour satisfaire à l'obeyssance, la conduitte des ames ou quelque autre exercice, quel qu'il soit, Dieu aura soing de vous, et sera obligé de vous prouvoir de tout ce qui vous sera necessaire, tant pour vous que pour celles que Dieu vous donnera en charge. Il est vray, c'est une chose de grande consequence et de grande importance que celle que vous entreprenez; mais pourtant vous auriez tort si vous n'en esperiez un bon succez, veu que vous ne l'entreprenez pas par vostre choix, ains pour satisfaire à l'obeyssance. Sans doubte, nous avons un grand subjet de craindre quand nous recherchons les charges et les offices, soit en religion, soit ailleurs, et qu'elles nous sont données sur nostre poursuitte; mais quand cela n'est point, ployons humblement le col sous le joug de la saincte obeyssance, et acceptons de bon cœur le fardeau : humilions-nous, car il le faut tousjours fayre; mais ressouvenons-nous tousjours d'establir la generosité sur les actes de l'humilité, car autrement ces actes d'humilité ne vaudroient rien. J'ay un extresme desir de graver en vos esprits une maxime qui est d'une utilité nonpareille : *Ne demandez rien, et ne refusez rien :* non, mes cheres filles, ne demandez rien et ne refusez rien : recevez ce que l'on vous donnera, et ne demandez point ce que l'on ne vous presentera point ou que l'on ne vous voudra pas donner : en ceste prattique vous treuverez la paix pour vos ames. Ouy, mes cheres sœurs, tenez vos cœurs en ceste saincte indifference de recevoir tout ce que l'on vous donnera, et de ne point desirer ce que l'on ne vous donnera pas : je veux dire, en un mot, ne desirez rien, ains laissez-vous vous-mesmes et toutes vos affaires pleynement et parfaictement au soing de la divine Providence; laissez-luy fayre de vous tout de mesme que les enfans se laissent gouverner à leurs nourrices : qu'elle vous porte sur le bras droict ou sur le gauche tout ainsi qu'il luy playra, laissez-luy fayre, car un enfant ne s'en formaliseroit point; qu'elle vous couche, ou qu'elle vous leve, laissez-luy fayre, car c'est une bonne mere qui sçayt mieux ce qu'il vous faut que vous-mesmes. Je veux dire, si la divine Providence permet qu'il vous arrive des afflictions ou mortifications, ne les refusez point, ains acceptez-les de bon cœur, amoureusement et tranquillement; que si elle ne vous en envoye point, ou qu'elle ne permette pas qu'il vous en arrive, ne les desirez point, ny ne les demandez point : de mesme, s'il vous arrive des consolations, recevez-les avec esprit de gratitude et de recognoissance envers la divine bonté; que si vous n'en avez point, ne les desirez point, ains taschez de tenir vostre cœur preparé pour recevoir les divers evenemens de la divine Providence, et d'un mesme cœur autant qu'il se peut. Si on vous donne des obeyssances en la religion, qui vous semblent dangereuses, comme sont les

superioritez, ne les refusez point; si l'on ne vous en donne point, ne les desirez point; et ainsi de toutes choses : j'entens des choses de la terre, car pour ce qui est des vertus, nous les pouvons et devons desirer et demander à Dieu : l'amour de Dieu les comprend toutes. Vous ne sçauriez croire, sans avoir l'experience, combien ceste prattique apportera de profict en vos ames; car, au lieu de vous amuser à desirer ces moyens et puis ces autres de vous perfectionner, vous vous appliquerez plus simplement et fidellement à ceux que vous rencontrerez en vostre chemin.

Jettant mes yeux sur le subjet de vostre despart, et sur les ressentimens inesvitables que vous aurez toutes en vous separant les unes des autres, j'ay pensé que je vous devois dire quelque petite chose qui peust amoindrir ceste douleur, quoyque je ne veüille dire qu'il ne soit loysible de pleurer un peu : car il le faut fayre, d'autant qu'on ne s'en pourroit pas tenir, ayant demeuré si doulcement et si amoureusement assez longtems ensemble en la prattique des mesmes exercices; ce qui a tellement uny vos cœurs qu'ils ne peuvent, sans doubte, souffrir nulle division ny separation. Aussi, mes cheres filles, ne serez-vous point divisées ny separées; car toutes s'en vont et toutes demeurent : celles qui s'en vont demeurent, et celles qui demeurent s'en vont, non en leur personne, ains en la personne de celles qui s'en vont; et de mesme, celles qui s'en iront, demeureront en la personne de celles qui demeurent : c'est un des principaux fruicts de la religion, que ceste saincte unyon qui se fait par la charité, unyon qui est telle que de plusieurs cœurs il n'en est fait qu'un cœur, et de plusieurs membres, il n'en est fait qu'un corps : tous sont tellement faits un, en religion, que tous les religieux d'un Ordre ne sont, ce semble, qu'un seul religieux. Les sœurs domestiques chantent les offices divins en la personne de celles qui sont desdiées pour le fayre, comme les autres servent aux offices domestiques en la personne de celles qui les font. Et pourquoy cela? la rayson en est toute esvidente : d'autant que si celles qui sont au chœur, pour chanter les offices, n'y estoient pas, les autres y seroient en leur place; s'il n'y avoit point de sœurs domestiques pour apprester le disner, les sœurs du chœur y seroient employées; si une telle sœur n'estoit pas superieure, il y en auroit une autre : de mesme celles qui s'en vont demeurent, et celles qui demeurent s'en vont; car si celles qui sont nommées pour s'en aller ne le pouvoient fayre, celles qui demeurent s'en iroient à leur place. Mais ce qui nous doit fayre aller et demeurer de bon cœur, mes cheres filles, c'est la certitude presque infaillible que nous devons avoir, que ceste separation ne se fait que quant au corps; car quant à l'esprit vous demeurerez tousjours tres-uniquement unies. C'est peu de chose ceste separation corporelle : aussi bien la faudroit-il fayre un jour, veüillons-nous ou non; mais la separation des cœurs, et desunyon des esprits, c'est cela seul qui est à redoubter. Or, quant à nous autres, non-seulement nous demeurerons tousjours unis par ensemble; mais bien plus, que nostre unyon s'ira tous les jours plus perfectionnant, et ce doulx et tres-aymable lyen de la saincte charité sera tousjours de plus en plus serré et renoüé, à mesure que nous nous advancerons en la voie de nostre propre per-

fection ; car, nous rendant plus capables de nous unyr à Dieu, nous nous unyrons davantage les uns aux autres : si que, chaque communion que nous ferons, nostre unyon sera renduë plus parfaicte; car, nous unyssant avec Nostre Seigneur, nous demeurerons tousjours plus unis ensemble; aussi la reception sacrée de ce pain celeste et de ce tres-adorable sacrement s'appelle *Communion*, c'est-à-dire, commune unyon. O Dieu, quelle unyon est celle qu'il y a entre chaque religieux d'un mesme Ordre ! unyon telle que les biens spirituels sont autant pesle-meslez, et reduicts en commun, comme les biens exterieurs : le religieux n'a rien à luy en son particulier, à cause du vœu sacré qu'il a fait de la pauvreté volontaire ; et par la profession saincte que les religieux font de la tres-saincte charité, toutes leurs vertus sont communes, et tous sont participans des bonnes œuvres les uns des autres, et joüyront du fruict d'icelles, pourveu qu'ils tiennent tousjours en charité, et en l'observance des Regles de la religion en laquelle Dieu les a appellez : si que celuy qui est en quelque office domestique, ou en quelque autre exercice quel que ce soit, contemple en la personne de celuy qui est en l'orayson au chœur; celuy qui repose, participe au travail qu'a l'autre, qui est en l'exercice par le commandement du superieur. Voyez doncques, mes cheres filles, comment celles qui s'en vont demeurent, et celles qui demeurent s'en vont, et combien vous devez toutes esgalement embrasser amoureusement et courageusement l'obedience, tant en ceste occasion comme en toute autre, puisque celles qui demeurent auront part au travail et au fruict du voyage de celles qui s'en vont, comme celles-là auront part en la tranquillité et repos de celles qui demeureront. Toutes sans doubte, mes cheres filles, avez besoin de beaucoup de vertus, et de soing de les prattiquer, tant pour s'en aller que pour demeurer : car, comme celles qui s'en vont, ont besoin de beaucoup de courage et de confiance en Dieu, pour entreprendre amoureusement, et avec esprit d'humilité, ce que Dieu desire d'elles, vainquant tous les petits ressentimens qui leur pourroient venir de quitter la mayson en laquelle Dieu les a premierement logées, les sœurs qu'elles ont si cherement aymées, et la conversation desquelles leur apportoit tant de consolation en l'ame, la tranquillité de leur retraitte, qui est si chere, les parens, les cognoissances, et que sçay-je moy ? plusieurs choses auxquelles la nature s'attache, tandis que nous vivons en ceste vie; celles qui demeurent ont de mesme besoin et necessité de courage, tant pour perseverer en la prattique de la saincte sousmission, humilité et tranquillité, qu'aussi pour se preparer de sortir quand il leur sera commandé : puisque, ainsi que vous voyez, vostre institut, mes cheres sœurs, va s'estendant de toutes parts en divers lieux, de mesme devez-vous tascher d'accroistre et multiplier les actes des vertus, et devez aggrandir vos courages pour vous rendre capables d'estre employées selon la volonté de Dieu. Il me semble, certes, quand je regarde et considere le commencement de vostre institut, qu'il represente bien l'histoire d'Abraham ; car, comme Dieu luy eut donné la parolle que sa race seroit multipliée comme les estoiles du firmament, et comme le sablon de la mer, il luy commanda neantmoins de luy sacrifier son

fils, par lequel la promesse de Dieu devoit estre accomplie. Abraham espera, et s'affermit en son esperance contre l'esperance mesme, et son esperance ne fut point vayne, ains fructueuse : de mesme, quand les trois premieres sœurs se rangerent, et embrasserent ceste sorte de vie, Dieu avoit projetté, dés toute eternité, de benir leur generation, et de leur en donner une qui seroit grandement multipliée; mais qui eust peu croire cela, puisque en les enserrant dans leur petite mayson, nous ne pensions à autre chose que de les fayre mourir au monde? Elles furent sacrifiées ; ains elles se sacrifierent elles-mesmes volontairement, et Dieu se contenta tellement de leur sacrifice, qu'il ne leur donna pas seulement une nouvelle vie pour elles-mesmes, ains une vie si abondante, qu'elles la peuvent par sa grace communiquer à plusieurs ames, ainsi que l'on void maintenant. Il me semble que ces trois premieres sœurs sont grandement bien representées par les trois grains de blé qui se treuverent emmy la paille qui estoit sur le chariot de Triptolemus, laquelle servoit à conserver ses armes : car estant portée en un païs où il n'y avoit point de blez, ces trois grains furent prins et jettez en terre, lesquels en produisirent d'autres en telle quantité, que dans peu d'années toutes les terres de ce païs-là en furent ensemencées. La providence de nostre bon Dieu jetta de sa main beniste ces trois filles dans la terre de la Visitation; et apres avoir demeuré un tems cachées aux yeux du monde, elles ont fait le fruict que l'on void maintenant : de sorte que dans peu de tems tous ces païs seront faits participans de vostre institut.

O qu'heureuses sont les ames qui se desdient veritablement et absolument au service de Dieu! car Dieu ne les laisse jamais steriles ny infructueuses. Pour un rien qu'elles quittent pour Dieu, Dieu leur donne des rescompenses incomparables, tant en ceste vie qu'en l'autre. Quelle grace, je vous prie, d'estre employées au service des ames que Dieu ayme si cherement, et pour lesquelles sauver, Nostre Seigneur a tant souffert? Certes, c'est un honneur nonpareil, et duquel vous devez, mes cheres filles, fayre un tres-grand estat; et pour vous y employer fidellement, ne plaignez ny peyne, ny soing, ny travail, car tout vous sera cherement rescompensé : bien qu'il ne faille pas se servir de ce motif pour vous encourager, ains de celuy de vous rendre plus aggreables à Dieu, et d'augmenter d'autant plus sa gloire. Allez doncques, et demeurez courageusement pour cest exercice, et ne vous amusez point à regarder que vous ne voyez point en vous ce qui est necessaire, je veux dire les talens propres aux charges auxquelles vous serez employées. Il est mieux que nous ne les voyons point en nous; car cela nous tient en l'humilité, et nous donne plus de subjets de nous meffier de nos forces et de nous-mesmes, et fait que nous jettons plus absolument toute nostre confiance en Dieu. Tant que nous n'avons pas besoin de la prattique d'une vertu, il est mieux que nous ne l'ayons pas; quand nous en aurons besoin (pourveu que nous soyons fidelles en celles dont nous avons presentement la prattique), tenons-nous asseurez que Dieu nous donnera chaque chose en son tems : ne nous amusons point à desirer ny à pretendre rien; laissons-nous tout à fait entre les mains de la divine Providence, qu'elle fasse de nous ce

qui luy playra : car, à quel propos desirer une chose plutost qu'une autre? tout ne doit-il pas estre indifferent? Pourveu que nous playsions à Dieu, et que nous aymions sa divine volonté, cela doit nous suffire. Quant à moy, j'admire comment il se peut fayre que nous ayons plus d'inclination d'estre employez à une chose qu'à une autre, estant en religion principalement, où une charge et une besongne est autant aggreable à Dieu qu'une autre, puisque c'est l'obeyssance qui donne le prix à tous les exercices de la religion : quand on nous donneroit le choyx, les plus abjects seroient les plus desirables, et ceux qu'il faudroit embrasser plus amoureusement ; mais cela n'estant pas à nostre choyx, embrassons les uns comme les autres d'un mesme cœur : quand la charge que l'on nous donne est honnorable devant les hommes, tenons-nous humbles devant Dieu ; quand elle est plus abjecte devant les hommes, tenons-nous plus honnorez devant la divine bonté. Enfin, mes cheres filles, retenez cherement et fidellement ce que je vous ay dit, soit pour ce qui regarde l'interieur, soit pour ce qui regarde l'exterieur ; ne veüillez rien de ce que Dieu voudra pour vous, embrassez amoureusement les evenemens et les divers effects de son divin vouloir, sans vous amuser nullement à autre chose.

Apres cecy, que vous sçaurois-je plus dire, mes cheres sœurs, puisqu'il semble que tout nostre bonheur soit compris en ceste tout aymable prattique? Je vous representeray l'exemple des Israëlites, avec lequel je finiray. Ayant longuement demeuré sans avoir un roy, il leur print envie d'en avoir un (grand cas de l'esprit humain), comme si Dieu les eust laissez sans conduitte, ou qu'il n'eust point eu de soing de les regir, gouverner et deffendre. Ils s'addresserent doncques au prophete, lequel leur promit de le demander pour eux à Dieu, ce qu'il fit ; et Dieu, irrité de leur demande, leur fit response qu'il le vouloit bien, mais qu'il les advertissoit que le roy qu'ils auroient prendroit telle domination et authorité sur eux, qu'il leur leveroit leurs enfans ; quant aux fils, qu'il feroit les uns dizeniers, les autres soldats et capitaines ; et quant à leurs filles, il feroit les unes cuisinieres, les autres boulangeres, les autres parfumeuses. Nostre Seigneur en fait de mesme, mes cheres filles, des ames qui se desdient à son service ; car (comme vous voyez) aux religions il y a diverses charges et divers offices. Mais qu'est-ce que je veux dire? rien autre sinon qu'il me semble que la divine Majesté vous a choysies, vous autres qui vous en allez, comme des parfumeuses ou parfumieres : ouy certes, car vous estes commises de sa part pour aller respandre les odeurs tres-suaves des vertus de vostre institut ; et comme les jeunes filles sont amoureuses des bonnes odeurs (ainsi que dit la sacrée amante au Cantique des cantiques, que le nom de son Bien-Aymé est comme une huyle ou un bausme qui respand de toutes parts des odeurs infinyment aggreables ; et c'est pourquoy, adjouste-t-elle, les jeunes filles l'ont suivie, attirées de ses divins parfums), faites, mes cheres sœurs, que comme parfumeuses de la divine Bonté, vous alliez si bien respandant de toutes parts l'odeur incomparable d'une tres-sincere humilité, doulceur et charité, que plusieurs jeunes filles soyent attirées à la suitte de vos parfums, et embrassent vostre sorte de vie, par laquelle elles pourront, comme

vous, joüyr en ceste vie d'une saincte et amoureuse paix et tranquillité de l'ame, pour par apres aller joüyr de la felicité eternelle en l'autre. Vostre Congregation est comme une ruche d'abeilles, laquelle a desjà jetté divers essaims; mais avec ceste difference neantmoins, que les abeilles sortant pour aller se retirer en une autre ruche, et la commencer un mesnage nouveau, chaque essaim choysit un roy particulier, sous lequel elles militent et font leur retraitte : mais quant à vous, mes cheres ames, si bien vous allez dans une ruche nouvelle (c'est-à-dire, que vous allez commencer une nouvelle maison de vostre Ordre), neantmoins vous n'avez tousjours qu'un mesme roy, qui est Nostre Seigneur crucifié, sous l'authorité duquel vous vivrez en asseurance par tout où vous serez. Ne craignez pas que rien vous manque, car il sera tousjours avec vous, tant que vous n'en choysirez point d'autre : ayez seulement un grand soing d'accroistre vostre amour et vostre fidellité envers sa divine bonté, vous tenant le plus pres de luy qu'il vous sera possible, et tout vous succedera en bien; apprenez de luy tout ce que vous aurez à fayre, ne faites rien sans son conseil, car c'est l'amy fidelle qui vous conduira et gouvernera, et aura soing de vous, ainsi que de tout mon cœur je l'en supplie. — DIEU SOIT BENY.

ENTRETIEN VII.

Auquel les proprietez des colombes sont appliquées à l'ame religieuse par forme de loyx.

Vous m'avez demandé quelques loyx nouvelles à ce commencement d'année, et pensant à celles que je vous doy donner pour vous estre utile et aggreable, j'ay jetté les yeux de ma consideration sur l'Evangile d'aujourd'huy, lequel fait mention du baptesme de Nostre Seigneur et de la glorieuse apparition du Sainct-Esprit en forme de colombe, sur laquelle apparition je me suis arresté; et considerant que le Sainct-Esprit est l'amour du Pere et du Fils, j'ay pensé que je vous devois donner des loyx toutes d'amour, lesquelles j'ay prinses des colombes, en consideration de ce que le Sainct-Esprit avoit bien voulu prendre la forme de colombe, et d'autant plus aussi que toutes les ames qui sont desdiées au service de la divine Majesté sont obligées d'estre comme des chastes et amoureuses colombes. Ainsi void-on que l'Espouse au Cantique des cantiques, est souventesfois nommée de ce nom, et à bon droict certes; car il y a une grande correspondance entre les qualitez de la colombe et celles de l'amoureuse colombelle de Nostre Seigneur. Les loyx de colombes sont toutes infinyment aggreables, et c'est une meditation tres-suave que de les considerer. Quelle plus belle loy, je vous prie, que celle de l'honnesteté? car il n'y a rien de plus honneste que les colombes : elles sont propres à merveille; bien qu'il n'y ayt rien de plus sale que les colombiers et les lieux où elles font leurs nids, neantmoins on ne vid jamais une colombe salie : elles ont tousjours leur pennage lis, et qu'il fait grandement bon voir au soleil. Considerez, je vous prie, combien la loy de leur simplicité est aggreable, car Nostre Seigneur mesme la loüe, disant à ses Apostres : *Soyez*

simples comme les colombes, et prudens comme les serpens. Mais en troisiesme lieu, mon Dieu, que la loy de la doulceur est aggreable! car elles sont sans fiel et sans amertume. Et cent autres loyx qu'elles ont, qui sont infinyment aymables et utiles à observer par les ames qui sont desdiées en la religion, au service plus special de la divine Bonté : mais j'ay consideré que si je vous donnois quelques loys que vous eussiez desjà, vous n'en feriez pas grande estime. J'en ay doncques choysy trois tant seulement, qui sont d'une utilité nonpareille, estant bien observées, et qui apportent une tres-grande suavité à l'ame qui les considere, parce qu'elles sont toutes d'amour et extremement delicates pour la perfection de la vie spirituelle : ce sont trois secrets qui sont d'autant plus excellens pour acquerir la perfection qu'ils sont moins cogneus de ceux qui font profession de l'acquerir, au moins de la plus grande partie.

Mais quelles sont-elles doncques, ces loyx? La premiere que j'ay fait dessein de vous donner est celle des colombes, qui font tout pour le colombeau et rien pour elles : il semble qu'elles ne dient autre chose, sinon : Mon cher colombeau est tout pour moy, et je suis toute à luy; il est tourné de mon costé pour penser en moy, et moy je m'y attens et m'y asseure : qu'il aille doncques chercher, ce bien-aymé colombeau, où il luy playra, si n'entreray-je point en deffiance de son amour, ains je me confieray pleynement en son soing. Vous aurez peut-estre veu, mais non pas remarqué que les colombes, tandis qu'elles couvent leurs œufs, elles ne bougent de dessus jusques à ce que leurs petits colombeaux soyent esclos, et quand ils le sont, elles continuent de les couver, et cependant tout ce tems-là, la colombe ne va point à la cüeillette pour se nourrir, ains elle en laisse tout le soing à son cher paron, lequel luy est si fidelle, que non-seulement il va à la queste des grains pour la nourrir, mais aussi il luy apporte dans son bec de l'eau pour l'abreuver; il a un soing nonpareil que rien ne manque de ce qui luy est necessaire, et si grand, que jamais il ne s'est veu colombe morte faute de nourriture en ce tems-là. La colombe fait doncques tout pour son colombeau, elle couve et fomente ses petits pour le desir qu'elle a de luy playre en luy donnant une generation, et le colombeau prend soing de nourrir sa chere colombelle, qui luy a laissé tout le soing d'elle: elle ne pense qu'à playre à son paron, et luy, en contre-eschange, ne pense qu'à la substanter. O quelle aggreable et profitable loy est celle-cy, de ne rien fayre que pour Dieu et luy laisser tout le soing de nous-mesmes! Je ne dy pas seulement pour ce qui regarde le temporel, car je n'en veux pas parler où il n'y a que nous autres, cela s'entend sans le dire; mais je dy pour ce qui regarde le spirituel et l'advancement de nos ames en la perfection. Hé! ne voyez-vous pas que la colombe ne pense qu'à son bien-aymé colombeau et à luy playre, en ne bougeant de dessus ses œufs? et cependant rien ne luy manque, luy, en rescompense de sa confiance, prenant tout le soing d'elle. O que nous serions heureux, si nous faysions tout pour nostre aymable colombeau, qui est le Sainct-Esprit! car il prendroit le soing de nous, et à mesure, que nostre confiance, par laquelle nous nous reposerions en sa providence, seroit plus grande, plus aussi son soing s'estendroit sur toutes nos necessitez;

et ne faudroit pas jamais doubter que Dieu nous manquast, car son amour est infiny pour l'ame qui se repose en luy. O que la colombe est heureuse d'avoir tant de confiance en son cher paron! c'est ce qui la fait vivre en paix et une parfaicte tranquillité. Mille fois plus heureuse est l'ame qui, laissant tout le soing d'elle-mesme et de tout ce qui luy est necessaire à son cher et bien-aymé colombeau, ne pense qu'à couver et fomenter ses petits pour luy playre et luy donner generation ; car elle joüyt dés ceste vie d'une tranquillité et d'une paix si grande, qu'il n'y en a point de comparable, ny de repos esgal au sien en ce monde, ains seulement là haut au ciel, où elle joüyra pleynement des chastes embrassemens de son celeste Espoux. Mais qu'est-ce que nos œufs, lesquels il faut que nous couvions jusques à ce qu'ils soyent esclos, pour avoir des petits colombeaux? Nos œufs sont nos desirs, lesquels estant bien couvez et fomentez, les colombeaux en proviennent, qui sont les effects de nos desirs; mais entre nos desirs, il y en a un qui est sureminent au-dessus de tout autre, et qui merite grandement d'estre bien couvé et fomenté pour playre à nostre divin paron le Sainct-Esprit, lequel veut tousjours estre appellé l'Espoux sacré de nos ames, tant sa bonté et son amour est grand envers nous. Ce desir est celuy que nous avons apporté venant en religion, qui est d'embrasser les vertus religieuses : c'est l'une des branches de l'amour de Dieu et l'une des plus hautes qui soit en cest arbre divin; mais ce desir ne se doit pas estendre plus loing que les moyens qui nous sont marquez dans nos Regles et Constitutions, pour parvenir à ceste perfection que nous avons pretendu d'acquerir en nous obligeant à la poursuitte : ains il le faut couver et fomenter toute nostre vie, afin de fayre que ce desir devienne un beau petit colombeau, qui puisse ressembler à son pere, qui est la perfection mesme; et cependant n'ayons autre attention que de nous tenir sur nos œufs, c'est-à-dire, ramassez dans les moyens qui nous sont prescrits pour nostre perfection, laissant tout le soing de nous-mesmes à nostre unique et tres-aymable colombeau, qui ne permettra pas que rien nous manque de ce qui nous sera necessaire pour luy playre.

C'est une grande pityé, certes, de voir des ames dont le nombre n'est que trop grand, qui, pretendent à la perfection, s'imagine que tout consiste à fayre une grande multitude de desirs, et s'empressent beaucoup à chercher, ores ce moyen, et tantost un autre pour y parvenir, et ne sont jamais contentes ny tranquilles en elles-mesmes; car, dés qu'elles ont un desir, elles taschent vistement d'en concevoir un autre, èt leur semble qu'elles sont comme les poules, lesqu'elles n'ont pas si-tost fait un œuf qu'elles en chargent aussitost un autre, laissant là celuy qu'elles ont fait sans le couver : de sorte qu'il n'en reüssit point de poussin. La colombe n'en fait pas de mesme, car elle couve et fomente ses petits jusques à tant qu'ils soyent capables de voler et aller à la cüeillette pour se nourrir. La poule, si elle a des petits, s'empresse grandement et ne cesse de closser et mener du bruict; mais la colombe se tient coye et tranquille, elle ne closse ny ne s'empresse point : de mesme il y a des ames, lesquelles ne cessent de closser et s'empresser apres leurs petits, c'est-à-dire, apres les desirs qu'elles ont de se perfectionner,

et ne treuvent jamais assez de personnes pour en parler et demander des moyens propres et nouveaux : bref, elles s'amusent tant à parler de la perfection qu'elles pretendent d'acquerir, qu'elles oublyent d'en prattiquer le principal moyen, qui est celuy de se tenir tranquilles, et de jetter toute nostre confiance en celuy qui seul peut donner l'accroissement à ce qu'elles ont ensemencé et planté. Tout nostre bien despend de la grace de Dieu, en laquelle nous devons jetter toute nostre confiance; et cependant il semble, par l'empressement qu'elles ont à beaucoup fayre, qu'elles se confient en leur travail et en la multiplicité des exercices qu'elles embrassent, ne leur semblant de ne jamais pouvoir assez fayre. Cela est bon, pourveu qu'il fust accompaigné de paix et du soing amoureux de bien fayre ce qu'elles font, et de despendre tousjours neantmoins de la grace de Dieu et non point de leurs exercices; je veux dire de n'attendre point aucun fruict de leur travail sans la grace de Dieu. Il semble que ces ames, empressées à la queste de leur perfection, ayent mis en oubly, ou qu'elles ne sçachent pas ce que dit Hieremie : *O pauvre homme! que fay-tu de te confier en ton travail et en ton industrie? ne sçay-tu pas que c'est à toy voirement de bien cultiver la terre, de la labourer et ensemencer; mais que c'est à Dieu de donner l'accroissement aux plantes et fayre que tu ayes une bonne recolte et la pluye favorable à tes terres ensemencées: tu peux bien arrouser; mais pourtant tout cela ne te serviroit de rien si Dieu ne benissoit ton travail et ne te donnoit, par sa pure grace, et non par tes sueurs, une bonne recolte : despens doncques entierement de sa divine Bonté.* Il est vray, c'est à nous de bien cultiver, mais c'est à Dieu de fayre que nostre travail soit suivy d'un bon succez. La saincte Eglise le chante en chaque feste des saincts confesseurs : *Dieu a honnoré vos travaux en faysant que vous en tirassiez du fruict*, pour monstrer que de nous-mesmes nous ne pouvons rien sans la grace de Dieu, en laquelle nous devons mettre toute nostre confiance, n'attendant rien de nous-mesmes. Ne nous empressons point en nostre besongne, je vous prie : car, pour la bien fayre, il nous faut appliquer soigneusement, mais tranquillement et paysiblement, sans mettre nostre confiance en nostre peyne, ains en Dieu et en sa grace. Ces anxietez d'esprit que nous avons pour advancer nostre perfection, et pour voir si nous advançons, ne sont nullement aggreables à Dieu, et ne servent qu'à satisfaire l'amour-propre, qui est un grand tracasseur, qui ne cesse jamais d'embrasser beaucoup, bien qu'il ne fasse gueres : une bonne œuvre bien faite avec tranquillité d'esprit vaut beaucoup mieux que plusieurs faites avec empressement.

La colombe s'amuse simplement à sa besongne pour la bien fayre, laissant tout autre soing à son cher colombeau : l'ame qui est vrayement colombine, c'est-à-dire qui ayme cherement Dieu, s'applique tout simplement, sans empressement, aux moyens qui luy sont prescrits pour se perfectionner, sans en rechercher d'autres, pour parfaicts qu'ils puissent estre : Mon bien-aymé, dit-elle, pense pour moy et je m'y confie; il m'ayme, et je suis toute à luy, pour tesmoignage de mon amour. Il y a quelque tems qu'il y eut

des sainctes religieuses qui me dirent : Monsieur, que ferons-nous ceste année ? L'année passée nous jeusnasmes trois jours de la sepmaine, et nous faysions la discipline autant : que ferons-nous maintenant le long de ceste année ? il faut bien fayre quelque chose davantage, tant pour rendre graces à Dieu de l'année passée, comme pour aller tousjours croissant en la voie de Dieu. C'est bien dit, qu'il faut tousjours s'advancer, respondy-je ; mais nostre advancement ne se fait pas comme vous pensez, par la multitude des exercices de pieté, ains par la perfection avec laquelle nous les faysons, nous confiant tousjours plus en nostre cher colombeau, et nous deffiant davantage de nous-mesmes. L'année passée, vous jeusniez trois jours de la sepmaine, et vous faysiez la discipline trois fois : si vous voulez tousjours doubler vos exercices, ceste année la sepmaine y sera entiere; mais l'année qui vient, comment ferez-vous ? il faudra que vous fassiez neuf jours en la sepmaine, ou bien que vous jeusniez deux fois le jour. Grande folie de ceux qui s'amusent à desirer d'estre martyrisez aux Indes, et ne s'appliquent pas à ce qu'ils ont à fayre selon leur condition ; mais grande tromperie aussi, à ceux qui veulent plus manger qu'ils ne peuvent digerer : nous n'avons pas assez de chaleur spirituelle pour bien digerer tout ce que nous embrassons pour nostre perfection, et cependant nous ne voulons pas nous retrancher de ces anxietez d'esprit que nous avons à tant desirer de beaucoup fayre. Lire force livres spirituels, surtout quand ils sont nouveaux ; bien parler de Dieu et de toutes les choses les plus spirituelles, pour nous exciter, disons-nous, à devotion ; ouyr force predication, fayre des conferences à tout propos, communier bien souvent, se confesser encore plus, servir les malades, bien parler de tout ce qui se passe en nous, pour manifester la pretention que nous avons de nous perfectionner, et au plustost qu'il se pourra ; ne sont-ce pas là des choses fort propres pour nous perfectionner et parvenir au but de nos desseins ? Ouy, pourveu que tout cela se fasse selon qu'il est ordonné, et que ce soit tousjours avec despendance de la grace de Dieu, c'est-à-dire, que nous ne mettions point nostre confiance en tout cela, pour bon qu'il soit; ains en un seul Dieu, qui nous peut seul fayre tirer le fruict de tous nos exercices. Mais, mes cheres filles, je vous supplie, considerez un peu la vie de ces grands saincts religieux : un sainct Anthoine, qui a esté honnoré de Dieu et des hommes, à cause de sa tres-grande saincteté : dites-moy, comment est-il parvenu à une si grande saincteté et perfection ? Est-ce à force de lire, ou par des conferences et frequentes communions, ou par la multitude des predications qu'il oyoit ? Nullement, ains il parvint en se servant de l'exemple des saincts hermites, prenant de l'un l'abstinence, de l'autre l'orayson ; et ainsi il alloit comme une soigneuse abeille picorant et cueillant les vertus des serviteurs de Dieu, pour en composer le miel d'une saincte edification. Mais un sainct Paul, premier hermite, parvint-il à la sainctеté qu'il s'acquit par la lecture des bons livres ? Il n'en avoit point. Estoit-ce les communions qu'il faysoit ou les confessions ? Il n'en fit que deux en sa vie. Estoit-ce les conferences ou les predications ? Il n'en avoit point, et ne vid nul homme dans le desert, que sainct Anthoine, qui l'alla visiter à la fin de sa vie.

Sçavez-vous qui le rendit sainct ? Ce fut la fidellité qu'il eut à s'appliquer en ce qu'il entreprint au commencement, à quoy il avoit esté appellé, et ne s'amusant à autre chose. Ces grands saincts religieux, qui vivoient sous la charge de sainct Pachosme, avoient-ils des livres, des predications? nulle; des conferences? ils en avoient, mais rarement; se confessoient-ils souvent? quelquesfois aux bonnes festes; oyoient-ils force messes? les dimanches et les festes; hors de là, point. Mais que veut dire doncques que mangeant si peu de ces viandes spirituelles, qui nourrissent nos ames à l'immortalité, ils estoient neantmoins tousjours en si bon poinct, c'est-à-dire, si forts et courageux pour entreprendre l'acquisition des vertus, et parvenir à la perfection, et au but de leur pretention? Et nous autres, qui mangeons beaucoup, sommes tousjours si maigres, c'est-à-dire, si lasches et languissans à la poursuitte de nos entreprinses, et semble, sinon tant que les consolations spirituelles marchent, que nous n'avons nul courage ny vigueur au service de Nostre Seigneur. Or, il faut doncques imiter ces saincts religieux! nous appliquant à nostre besongne, c'est-à-dire, à ce que Dieu requiert de nous, selon nostre vocation, fervemment et humblement, et ne penser qu'en cela, n'estimant pas de treuver nul moyen de nous perfectionner meilleur que celuy-là. Mais, me pourra-t-on respliquer, vous dites fervemment, mon Dieu! et comment pourray-je fayre cela? car je n'ay point de ferveur. Non pas de celle que vous entendez, quant au sentiment, laquelle Dieu donne à qui bon luy semble, et qu'il n'est pas en nostre pouvoir d'acquerir quand il nous playst. J'adjouste aussi humblement, afin que l'on n'ayt point de subjet de s'excuser; car ne dites pas : Je n'ay point d'humilité, il n'est pas en mon pouvoir de l'avoir; car le Sainct-Esprit, qui est la bonté mesme, la donne à qui la luy demande. Non pas ceste humilité, ce sentiment de nostre petitesse, qui nous fait si fort humilier en toutes choses si gracieusement; mais je veux dire l'humilité qui nous fait cognoistre nostre propre abjection, et qui nous la fait aymer l'ayant recogneüe estre en nous : car cela est la vraye humilité. Jamais l'on n'estudia tant que l'on fait maintenant. Ces grands saincts, Augustin, Gregoire, Hilaire, duquel nous faysons la feste aujourd'huy, ny beaucoup d'autres n'ont point tant estudié : ils n'eussent sceu le fayre, composant tant de livres qu'ils ont fait, preschant et faysant tout le reste qui appartenoit à leurs charges; mais ils avoient une si grande confiance en Dieu et en sa grace, et une si grande meffiance d'eux-mesmes, qu'ils ne s'attendoient, ny confioient nullement en leur industrie, ny en leur travail, si qu'ils firent toutes les grandes œuvres qu'ils ont faites, purement par la confiance qu'il avoient mise en la grace de Dieu, et en sa toute-puissance. C'est vous, disoient-ils, ô Seigneur, qui nous faites travailler, et pour qui nous travaillons; ce sera vous qui benirez nos sueurs, et qui nous donnerez une bonne recolte. Ainsi leurs livres, leurs predications rapportoient des fruicts merveilleux; et nous autres, qui nous confions en nos belles parolles, en nostre bien dire et en nostre doctrine, toutes nos peynes s'en vont en fumée, et ne rendent aucun fruict que de vanité. Il faut doncques, pour conclusion de ceste premiere loy que je vous

donne, vous confier pleynement en Dieu, et fayre tout pour luy, quittant entierement le soing de vous-mesmes à nostre cher colombeau, lequel usera d'une prevoyance nonpareille sur vous; et d'autant que vostre confiance sera plus vraye et plus parfaicte, sa providence sera plus speciale.

J'ay pensé de vous donner pour seconde loy, la parolle que disent les colombes en leur langage : Plus l'on m'en oste et plus j'en fay, disent-elles. Qu'est-ce à dire, cela? c'est que lorsque leurs petits colombeaux sont un peu gros, le maistre du colombier les leur vient oster, et soudain elles se mettent à en couver des autres; mais si on ne les leur oste pas, elles s'amusent aupres de ceux-là longuement, et partant elles font moins. Elles disent doncques : Plus on m'en oste et plus j'en fay; et pour vous fayre mieux entendre ce que je veux dire, je vous presente un exemple : Job, ce grand serviteur de Dieu, qui a esté loüé de la bouche de Dieu mesme, ne se laissa vaincre d'aucune affliction qui luy survint; ains plus Dieu luy ostoit de ses petits colombeaux, et plus il en faysoit. Qu'est-ce qu'il ne faysoit pas tandis qu'il estoit en sa premiere prosperité? quelles œuvres ne faysoit-il pas? il le dit luy-mesme en ceste façon : J'estois le pied du boiteux, c'est-à-dire, je le faysois porter ou je le mettois sur mon asne, ou mon chameau, j'estois l'œil de l'aveugle, en le faysant conduire; j'estois enfin le pourvoyeur du famelique, et le refuge de tous les affligez. Maintenant voyez-le reduict en l'extresme pauvreté. Il ne se plaint point que Dieu luy ayt osté les moyens qu'il avoit de fayre tant de bonnes œuvres; ains il dit avec la colombe : Plus on m'en oste et plus j'en fay, non des aumosnes, car il n'a pas de quoy; mais, en ce seul acte de sousmission et de patience qu'il fit, se voyant privé de tous ses biens et de ses enfans, il fit plus qu'il n'avoit fait par toutes les grandes charitez qu'il faysoit durant le tems de sa prosperité, et se rendit plus aggreable à Dieu en ce seul acte de patience, qu'il n'avoit fait en tant de bonnes œuvres qu'il avoit faites durant sa vie : car il falloit avoir un amour plus fort et genereux pour cest acte seul, qu'il n'avoit esté besoin pour tous les autres mis ensemble. Il nous en faut doncques fayre de mesme pour observer ceste aymable loy des colombes, nous laissant despoüiller par nostre souverain Maistre de nos petits colombeaux, c'est-à-dire, des moyens d'executer nos desirs, quand il luy playst de nous en priver, pour bons qu'ils soyent, sans nous plaindre ny lamenter jamais de luy, comme s'il nous faysoit grand tort; ains nous devons nous appliquer à doubler, non nos desirs ny nos exercices, mais la perfection avec laquelle nous les faysons, taschant, par ce moyen, de gaigner plus par un seul acte (comme indubitablement nous ferons), que nous ne ferions pas avec cent autres faits selon nostre propension et affection. Nostre Seigneur ne veut pas que nous portions sa croix, sinon par le bout, et il veut estre honnoré comme les grandes dames, lesquelles font porter la queuë de leurs robbes. il veut pourtant que nous portions la croix qu'il nous met sur les espaules, qui est la nostre mesme. Mais las! nous n'en faysons rien; car quand sa bonté nous prive de la consolation qu'il nous souloit donner en nos exercices, il semble que tout est perdu et

qu'il nous oste les moyens de fayre ce que nous avons entreprins. Voyez, de grace, ceste ame, comment elle couve bien ses œufs au tems de la consolation, et laisse bien le soing d'elle-mesme à son cher bien-aymé colombeau : si elle est en l'orayson, quels saincts desirs ne fait-elle pas de luy playre! elle s'attendrit en sa presence, elle s'escoule toute en son bien-aymé, elle se laisse entierement entre les bras de sa divine Providence. O que ce sont là des œufs bien aymables, et tout cela est bien bon, et les petits colombeaux ne manquent point, qui sont les effects; car, qu'est-ce qu'elle ne fait pas? les œuvres de charité sont en si grand nombre, sa modestie paroist devant toutes les sœurs, elle est d'une edification nonpareille, elle se fait admirer de tous ceux qui la voyent ou qui la cognoissent : Les mortifications, dit-elle, ne me coustoient rien durant ce tems-là, ains ce m'estoient des consolations; les obeyssances m'estoient des allegresses; je n'avois pas si-tost ouy le premier son de la cloche, que j'estois levée; je ne laissois point passer de prattique de vertu, et tout cela je le faysois avec une paix et tranquillité tres-grande : mais maintenant, que je suis en degoust et que je suis ordinairement en seicheresse en l'orayson, je n'ay nul courage, ce me semble, pour mon amendement; je n'ay point ceste ardeur que je soulois avoir en mes exercices : enfin la gelée et la froidure est passée chez moy. Helas! je le croy bien. Voyez, je vous prie, ceste pauvre ame, comment elle se lamente de sa disgrace : son mescontentement paroist sur son visage; elle a sa contenance abattuë et melancholique, et s'en va toute pensive et si confuse que rien plus. Mon Dieu! qu'avez-vous? est-on contraint de luy dire. O que j'ay? je suis si allangourie, rien ne peut me contenter, tout m'est à degoust : je suis maintenant si confuse! Mais de quelle confusion? car il y en a de deux sortes : l'une qui conduict à l'humilité et à la vie, et l'autre au desespoir, et par consequent à la mort. Je vous asseure, dit-elle, que je le suis bien tant que j'en perds presque le courage de passer oultre en la pretention de ma perfection. Mon Dieu, quelle foiblesse! la consolation manque, et par mesme moyen le courage. O! il ne faut pas ainsi fayre; ains plus Dieu nous prive de la consolation, et plus nous devons travailler pour luy tesmoigner nostre fidellité. Un seul acte fait avec seicheresse d'esprit vaut mieux que plusieurs faits avec une grande tendreté, parce que, comme j'ay desjà dit en parlant de Job, il se fait avec un amour plus fort, quoyqu'il ne soit pas si tendre ny si aggreable. Plus doncques l'on m'en oste et plus j'en fay : c'est la seconde loy que je desire grandement de vous voir observer.

La troisiesme loy des colombes que je vous presente, c'est qu'elles pleurent comme elles se resjoüyssent : elles ne chantent tousjours qu'un mesme air, tant pour leurs cantiques de resjoüyssance que pour ceux où elles se lamentent, c'est-à-dire, pour se plaindre et manifester leur douleur. Voyez-les perchées sur les branches, où elles pleurent la perte qu'elles ont faites de leurs petits, que la belette ou la choüette leur a desrobez (car quand c'est quelqu'autre qui les leur prend que le maistre de la colombiere, elles sont fort affligées). Voyez-les aussi quand le paron vient à s'approcher d'elles, qu'elles sont toutes consolées; elles ne

changent point d'air, ains font le mesme gromellement, pour preuve de leur contentement, qu'elles font pour manifester leur douleur. C'est ceste tres-saincte esgalité d'esprit, mes cheres ames, que je vous souhaicte : je ne dy pas l'esgalité d'humeur ny d'inclination, je dy l'esgalité d'esprit; car je ne fay ny ne desire que vous fassiez nul estat des tracasseries que fait la partie inferieure de nostre ame, qui est celle qui cause les inquiettudes et bigearreries (quand la partie superieure ne fait pas son devoir en se rendant maistresse, et ne fait pas son bon guet pour descouvrir ses ennemys, ainsi que le *Combat spirituel* dit qu'il faut fayre, afin qu'elle soit promptement advertie des remuëmens et assauts que luy fait la partie inferieure, qui nayssent de nos sens et de nos inclinations et passions, pour luy fayre la guerre et l'assubjettir à ses loyx); mais je dy qu'il se faut tenir tousjours ferme et resolu en la superieure partie de nostre esprit, pour suivre la vertu de laquelle nous faysons profession, et se tenir en une continuelle esgalité ès choses adverses comme ès prosperes, en la desolation comme en la consolation, et enfin parmy les seicheresses comme emmy les tendretez, Job, duquel nous avons desjà parlé en la seconde loy, nous fournit encore d'un exemple en ce subjet; car il ne chanta tousjours que sur un mesme air tous les cantiques qu'il a composez, qui ne sont autres que l'histoire de sa vie. Qu'est-ce qu'il disoit lorsque Dieu faysoit multiplier ses biens, luy donnoit des enfans, et enfin luy envoya à souhaict selon qu'il l'eust peu desirer en ceste vie? que disoit-il, sinon : Le nom de Dieu soit beny? C'estoit son cantique d'amour qu'il chantoit en toute occasion : car voyez-le reduict à l'extresmité de l'affliction, qu'est-ce qu'il fait? il chante son cantique de lamentation sur le mesme air que celuy qu'il chantoit par resjoüyssance : *Nous avons receu*, dit-il, *les biens de la main du Seigneur, pourquoy n'en recevrons-nous les maux? le Seigneur m'avoit donné des enfans et des biens, le Seigneur me les a ostez, son sainct nom soit beny.* Tousjours, le nom de Dieu soit beny. O que ceste ame saincte estoit bien une chaste et amoureuse colombelle, grandement cherie de son cher colombeau! Ainsi puissions-nous fayre, mes cheres filles, qu'en toutes occasions nous prenions les biens, les maux, les consolations et afflictions de la main du Seigneur, ne chantant tousjours que le mesme cantique tres-aymable : *Le nom de Dieu soit beny*, tousjours sur l'air d'une continuelle esgalité : car, si ce bonheur nous arrive, nous vivrons avec une grande paix en toutes occurrences. Mais ne faysons point comme ceux qui pleurent quand la consolation leur manque, et ne font que chanter quand elle est revenuë : en quoy ils ressemblent aux singes et magots, qui sont toujours mornes et furieux quand il fait un tems pluvieux et sombre, et ne cessent de gambader et sauter quand le tems est beau. Voylà doncques les trois loyx que je vous donne, lesquelles neantmoins estant loyx toutes d'amour, n'obligent que par amour.

L'amour doncques que nous portons à Nostre Seigneur nous sollicitera de les observer et garder, afin que nous puissions dire, à l'imitation de la belle colombe du souverain Colombeau, qui est l'Espouse sacrée : *Mon bien-aymé est tout mien, et moy je suis toute*

pour luy, ne faysant rien que pour luy playre; il a tousjours son cœur tourné de mon costé par prevoyance, comme j'ay le mien tourné de son costé par confiance. Ayant fait tout pour nostre bien-aymée dés ceste vie, il aura soing de nous pourvoir de son eternelle gloire pour rescompense de nostre confiance; et là nous verrons le bonheur de ceux qui, quittant tout le soing superflu et inquiet que nous avons ordinairement sur nous-mesmes et sur nostre perfection, se seront adonnez tout simplement à leur besongne, s'abandonnant sans reserve entre les mains de la divine bonté, pour laquelle seule ils auront travaillé : leurs travaux seront enfin suivis d'une paix et d'un repos qui ne se peut expliquer; car ils reposeront pour jamais dans le sein de leur bien-aymé. Le bonheur aussi de ceux qui auront observé la seconde loy sera grand, car, s'estant laissé despoüiller par le maistre, qui est Nostre Seigneur, de tous leurs petits colombeaux, et ne s'estant nullement faschez ny despitez, ains ayant eu le courage de dire : Plus l'on m'en oste et plus j'en fay, demeurant sousmis au bon playsir de celuy qui les aura despoüillez, ils chanteront d'autant plus courageusement là-haut au ciel le cantique tres-aymable : *Dieu soit beny!* emmy les consolations eternelles, qu'ils auront chanté de meilleur cœur, parmy les desolations, langueurs et degousts de ceste vie mortelle et passagere, durant laquelle il vous faut tascher de conserver soigneusement la continuelle et tres-aymable esgalité d'esprit. *Amen.*

ENTRETIEN VIII.

De la desappropriation, et despoüillement de toutes choses.

Les petites affections de *tien* et de *mien* sont des restes du monde, où il n'y a rien de si precieux que cela; c'est la souveraine felicité du monde d'avoir beaucoup de choses propres, et de quoy on puisse dire : *Cecy est mien.* Or, ce qui nous rend affectionnez à ce qui est nostre, c'est la grande estime que nous faysons de nous-mesmes : car nous nous tenons pour si excellens, que dés qu'une chose nous appartient nous l'en estimons davantage, et le peu d'estime que nous faysons des autres fait que nous avons à contre-cœur ce qui leur a servy; mais, si nous estions plus humbles et despoüillez de nous-mesmes, que nous nous tinssions pour un neant devant Dieu, nous ne ferions aucun estat de ce qui nous seroit propre, et nous estimerions extresmement honnorez d'estre servis de ce qui auroit esté à l'usage d'aultruy. Mais il faut bien en cecy, comme en toute autre chose, fayre difference entre les inclinations et affections; car quand ces choses ne sont que des inclinations et non pas des affections, il ne s'en faut point mettre en peyne, parce qu'il ne despend pas de nous de n'avoir point de mauvaises inclinations, ouy bien des affections. Si doncques il arrive qu'en changeant la robbe d'une sœur pour luy en donner une autre moindre, la partie inferieure s'esmeuve un petit, cela n'est pas peché, pourveu qu'avec la rayson elle l'accepte de bon cœur pour l'amour de Dieu; et ainsi de tous les autres sentimens qui nous arrivent. Or, ces mouvemens arrivent parce que l'on n'a pas mis toutes ses vo-

lontez en commun, qui est pourtant une chose qui doit se fayre entrant en religion : car chaque cœur devroit laisser sa volonté propre hors la porte, pour n'avoir que celle de Dieu. Bien-heureux celuy qui n'auroit autre volonté que celle de la communauté et qui en prendroit chaque jour dans la bourse commune pour ce qui luy feroit besoin. C'est ainsi que se doit entendre ceste parolle sacrée de Nostre Seigneur : N'ayez point soucy du lendemain ; elle ne regarde pas tant ce qui est du vivre ou du vestir comme des exercices spirituels; car, qui vous viendroit demander : Que voulez-vous fayre demain ? vous respondriez : Je ne sçay : aujourd'huy je feray une telle chose qui m'est commandée, demain je ne sçay pas ce que je feray, parce que je ne sçay pas ce que l'on me commandera. Qui feroit ainsi, il n'auroit jamais de chagrin ny d'inquiettude, car, là où est l'indifference vraye, il n'y peut avoir du deplaysir ny de la tristesse.

Si quelqu'une vouloit avoir du mien et du tien, il le luy faudroit aller donner hors de la mayson, car dedans il ne s'en parle point. Or, il ne faut pas seulement vouloir en general la desappropriation, mais en particulier ; car il n'y a rien de si aysé que de dire de gros en gros : il faut renoncer à nous-mesmes, et quitter nostre propre volonté; mais quand il faut venir à la prattique, c'est là où gist la difficulté : c'est pourquoy il faut fayre des considerations, et sur sa condition, et sur toutes les choses qui en despendent en destail ; puis en particulier renoncer tantost à une de nos volontez propres, tantost à une autre, jusques à tant que nous en soyons entierement despoüillez. Et ce vray despoüillement se fait par trois degrez : le premier est l'affection du despoüillement, qui s'engendre en nous par la consideration de la beauté de ce despoüillement ; le second degré est la resolution qui suit l'affection, car nous nous resolvons aysement à un bien que nous affectionnons; le troisiesme est la prattique, qui est le plus difficile. Les biens desquels il se faut despoüiller sont de trois sortes : les biens exterieurs, les biens du corps, les biens de l'ame. Les biens exterieurs sont toutes les choses que nous avons laissées hors de la religion, les maysons, les possessions, les parens, amys, et choses semblables. Pour en fayre le despoüillement, il les faut renoncer entre les mains de Nostre Seigneur, et puis demander les affections qu'il veut que nous ayons pour eux : car il ne faut pas demeurer sans affections, ny les avoir esgales et indifferentes; il faut aymer chascun en son degré : la charité donne le rang aux affections. Les seconds biens sont ceux du corps, la beauté, la santé et semblables choses qu'il faut renoncer; et puis il ne faut plus aller au miroüer regarder si on est belle, ny se soucier non plus de la santé que de la maladie, au moins quant à la partie superieure ; car la nature se ressent tousjours, et crie quelquesfois, specialement quand l'on n'est pas bien parfaict. L'on doit doncques demeurer esgalement content en la maladie et en la santé, et prendre les remedes et les viandes comme elles se rencontrent : j'entens tousjours avec la rayson, car quant aux inclinations, je ne m'y amuse point. Les biens du cœur sont les consolations et les douceurs qui se treuvent en la vie spirituelle : ces biens-là sont fort bons : et pourquoy (me direz-vous) s'en faut-il

despoüiller? Il le faut fayre pourtant, et les remettre entre les mains de Nostre Seigneur, pour en disposer comme il luy playra, et le servir sans elles, comme avec elles. Il y a une autre sorte de biens qui ne sont ny interieurs ny exterieurs, qui ne sont ny biens du corps ny biens du cœur : ce sont des biens imaginaires qui despendent de l'opinion d'aultruy; ils s'appellent l'honneur, l'estime, la resputation : or, il s'en faut despoüiller tout à fait; et ne vouloir autre honneur que l'honneur de la Congregation, qui est de chercher en tout la gloire de Dieu; ny autre estime ou resputation que celle de la communauté, qui est de donner bonne edification en toutes choses. Tous ces despoüillemens et renoncemens des choses susdittes se doivent fayre, non par mespris, mais par abnegation, pour le seul et pur amour de Dieu. Il faut icy remarquer que le contentement que nous ressentons à la rencontre des personnes que nous aymons, et les tesmoignages d'affection que nous leur rendons en les voyant, ne sont point contraires à ceste vertu de despoüillement, pourveu qu'ils ne soyent point desreglez, et qu'estant absens, nostre cœur ne courre point apres eux : car, comment se pourroit-il fayre que les objects estant presens, les puissances ne soyent point esmeuës? C'est comme qui diroit à une personne, à la rencontre d'un lyon, ou d'un ours : N'ayez point peur; cela n'est point en nostre pouvoir. De mesme, à la rencontre de ceux que nous aymons, il ne se peut pas fayre que nous ne soyons esmeus de joye et de contentement; c'est pourquoy cela n'est point contraire à la vertu. Je dy bien plus, que si j'ay envie de voir quelqu'un, pour voir quelque chose utile, et qui doit reüssir à la gloire de Dieu, si son dessein de venir est traversé, et que j'en ressente un peu de peyne, voire mesme que je m'empresse un peu pour divertir les occasions qui le retiennent, je ne fay rien de contraire à la vertu du despoüillement, pourveu que je ne passe point jusques à l'inquiettude. Ainsi, vous voyez que la vertu n'est pas une chose si terrible qu'on s'imagine. C'est une faute que plusieurs font : ils se forment des chymeres en l'esprit, et pensent que le chemin du ciel est estrangement difficile : en quoy ils se trompent et ont bien tort; car David disoit à Nostre Seigneur que sa loy estoit trop doulce, et à mesure que les meschans la publioient dure et difficile, ce bon roy disoit qu'elle estoit plus doulce que le miel. Nous devons dire de mesme de nostre vocation, l'estimant non-seulement bonne et belle, mais aussi doulce, souëfve et aymable. Si nous le faysons ainsi, nous aurons un grand amour à observer tout de qui en despend.

Il est vray, mes cheres sœurs, que l'on ne sçauroit jamais parvenir à la perfection, tandis que l'on a de l'affection à quelque imperfection, pour petite qu'elle soit, voire mesme quand ce ne seroit qu'avoir une pensée inutile; et vous ne sçauriez croire combien cela porte de mal à une ame : car, dés que vous aurez donné à vostre esprit la liberté de s'arrester à penser à une chose inutile, il pensera par apres à des choses pernicieuses; il faut doncques couper court au mal dés que nous le voyons, pour petit qu'il soit. Il faut aussi examiner à bon escient s'il est vray, comme il nous semble quelquesfois, que nous n'ayons point nos affections engagées : par

exemple, si, quand l'on vous loüe, vous venez à dire quelque parolle qui aggrandisse la loüange que l'on vous donne, ou bien quand vous la recherchez par des parolles artificieuses, disant que vous n'avez plus la memoire ou l'esprit si bon que vous souliez avoir pour bien parler : hé, qui ne void que vous pretendez que l'on vous die, que vous parlez tousjours extresmement bien? Cherchez doncques au fond de vostre conscience, si vous y pouvez treuver de l'affection à la vanité. Vous pourrez aussi facilement cognoistre si vous estes attachée à quelque chose, lorsque vous n'aurez pas la commodité de fayre ce que vous avez proposé; car, si vous n'y avez point d'affection, vous demeurez autant en repos de ne la pas fayre comme si vous l'eussiez faite, et, au contraire, si vous vous en troublez, c'est la marque que vous y avez mis vostre affection. Or, nos affections sont si precieuses, (puisqu'elles doivent estre toutes employées à aymer Dieu), qu'il faut bien prendre garde de ne les pas loger en des choses inutiles; et une faute, pour petite qu'elle puisse estre, faite avec affection, est plus contraire à la perfection que cent autres faites par surprinse et sans affection.

Vous demandez comment il faut aymer les creatures : je vous dy briefvement qu'il y a certains amours qui semblent extresmement grands et parfaicts aux yeux des creatures, qui, devant Dieu, se treuveront petits et de nulle valeur, parce que ces amytiez ne sont point fondées en la vraye charité, qui est Dieu, ains seulement en certaines allyances et inclinations naturelles, et sur quelques considerations humainement loüables et aggreables. Au contraire, il y en a d'autres qui semblent extresmement minces et vuides aux yeux du monde, qui, devant Dieu, se treuveront pleynes et fort excellentes, parce qu'elles se font seulement en Dieu, sans meslange de nostre propre interest. Or, les actes de charité qui se font autour de ceux que nous aymons de ceste sorte sont mille fois plus parfaicts, d'autant que tout tend purement à Dieu; mais les services et autres assistances que nous faysons à ceux que nous aymons, par inclination, sont beaucoup moindres en merite, à cause de la grande complaysance et satisfaction que nous avons à les fayre, et que, pour l'ordinaire, nous les faysons plus par ce mouvement que par l'amour de Dieu. Il y a encore une autre rayson qui rend ces premieres amytiez, dont nous avons parlé, moindres que les secondes : c'est qu'elles ne sont pas de durée, parce que la cause en estant fresle, dés qu'il arrive quelque traverse, elles se refroidissent et alterent; ce qui n'arrive pas à celles qui sont fondées en Dieu, parce que la cause en est solide et permanente.

A ce propos, saincte Catherine de Sienne fait une belle comparayson. Si vous prenez, dit-elle, un verre et que vous l'emplissiez dans une fontaine, et que vous beuviez dans ce verre sans le sortir de la fontaine, encore que vous beuviez tant que vous voudrez, le verre ne se vuidera point; mais si vous le tirez hors de la fontaine, quand vous aurez beu, le verre sera vuide : ainsi en est-il des amytiez; quand l'on ne les tire point de leur source elles ne tarissent jamais. Les caresses mesmes et signes d'amytié que nous faysons contre nostre propre inclination aux personnes auxquelles nous avons de l'adversion, sont meilleures et plus aggreables à

Dieu que celles que nous faysons, attirez de l'affection sensitive; et cela ne se doit point appeller duplicité ou simulation : car si bien j'ay un sentiment contraire, il n'est qu'en la partie inferieure, et les actes que je fay, c'est avec la force de la rayson, qui est la partie principale de mon ame. De maniere que, quand ceux auxquels je fay ces caresses sçauroient que je les leur fay parce que je leur ay de l'adversion, ils ne s'en doivent point offenser, ains les estimer et cherir davantage que si elles partoient d'une affection sensible : car les adversions sont naturelles, et d'elles-mesmes ne sont pas mauvaises quand nous ne les suivons pas; au contraire, c'est un moyen de prattiquer mille sortes de bonnes vertus, et Nostre Seigneur mesme nous a plus à gré quand, avec une extresme respugnance, nous luy allons bayser les pieds, que si nous y allions avec beaucoup de suavité. Ainsi, ceux qui n'ont rien d'aymable sont bien-heureux, car ils sont asseurez que l'amour que l'on leur porte est excellent, puisqu'il est tout en Dieu. Souvent nous pensons aymer une personne pour Dieu, et nous l'aymons pour nous-mesmes : nous nous servons de ce pretexte, et disons que c'est pour cela que nous l'aymons; mais en verité nous l'aymons pour la consolation que nous en avons : car n'y a-t-il pas plus de suavité de voir venir à vous une ame pleyne de bonne affection, qui suit extresmement bien vos conseils, et qui va fidellement et tranquillement dans le chemin que vous luy avez marqué, que d'en voir une autre tout inquiettée, embarrassée et foible à suivre le bien, et à qui il faut dire mille fois une mesme chose? Sans doubte, vous aurez plus de suavité : ce n'est doncques pas pour Dieu que vous l'aymez, car ceste derniere personne est aussi bien à Dieu que la premiere, et vous la devriez davantage aymer; car il y a davantage à fayre pour Dieu. Il est vray que là où il y a davantage de Dieu, c'est-à-dire, plus de vertu, qui est une participation des qualitez divines, nous y devons plus d'affection : comme, par exemple, s'il se treuve des ames plus parfaictes que celle de vostre superieure, vous les devez aymer davantage pour ceste rayson-là; neantmoins nous devons aymer beaucoup plus nos superieurs, parce qu'ils sont nos peres et nos directeurs.

Quant à ce que vous me demandez, s'il faut estre bien ayse qu'une sœur prattique la vertu aux despens d'une autre, je dy que nous devons aymer le bien en nostre prochain comme en nous-mesmes, et principalement en Religion, où tout doit estre parfaictement en commun, et ne devons point estre marrys qu'une sœur prattique quelque vertu à nos despens : comme, par exemple, je me treuve à une porte avec une plus jeune que moy, et je me retire pour luy donner le devant; à mesure que je prattique ceste humilité, elle doit avec doulceur prattiquer la simplicité, et essayer à une autre rencontre de me prevenir; de mesme, si je luy donne un siege ou me retire de ma place, elle doit estre contente que je fasse ce gain, et par ce moyen elle en sera participante, comme si elle disoit : Puisque je n'ay peu fayre cest acte de vertu, je suis bien ayse que ceste sœur l'ayt fait. Et non-seulement il ne faut pas estre marrie, mais il faut estre disposée à contribuer tout ce que nous pouvons pour cela, jusques à nostre peau s'il en estoit besoin.

car, pourveu que Dieu soit glorifié, nous ne nous devons pas soucier par qui : de telle sorte que, s'il se presentoit une occasion de fayre quelque œuvre de vertu, et que Nostre Seigneur nous demandast qui nous aymerions mieux qui la fist, il faudroit respondre : Seigneur, celle qui la pourra fayre plus à vostre gloire. Or, n'ayant point de choyx, nous devons desirer de la fayre, car la premiere charité commence à soy-mesme ; mais ne la pouvant, il faut se resjoüyr, se complayre, et estre extresmement ayse de ce qu'une autre la fait, et ainsi nous aurons mis parfaictement toutes choses en commun. Autant en faut-il dire pour ce qui regarde le temporel ; car, pourveu que la mayson soit accommodée, nous ne devons pas nous soucier si c'est par nostre moyen ou par un autre. S'il se treuve des petites affections contraires, c'est signe qu'il y a encore du tien et du mien.

Vous demandez enfin si on peut cognoistre si on advance à la perfection ou non. Je respons que nous ne cognoistrons jamais nostre propre perfection ; car il nous arrive comme à ceux qui naviguent sur mer : ils ne sçavent pas s'ils advancent ; mais le maistre pilote, qui sçayt l'air où ils naviguent, le cognoist, ainsi nous ne pouvons pas juger de nostre advancement, mais ouy bien de celuy d'aultruy ; car nous n'osons pas nous asseurer, quand nous faysons une bonne action, que nous l'ayons faite avec perfection, d'autant que l'humilité nous le deffend. Or, encore que nous puissions juger de la vertu d'aultruy, si ne faut-il pourtant jamais determiner qu'une personne soit meilleure qu'une autre, parce que les apparences sont trompeuses ; et tel qui paroist fort vertueux à l'exterieur et aux yeux des creatures, devant Dieu le sera moins qu'un autre qui paroist beaucoup plus imparfaict. Je vous souhaicte sur toute perfection celle de l'humilité, qui est non-seulement charitable, mais doulce et manyable. Car la charité est une humilité montante, et l'humilité est une charité descendante. Je vous aym mieux avec plus d'humilité et moins d'autres perfections, qu'a plus d'autres perfections et moins d'humilité.

ENTRETIEN IX.

Auquel est traitté de la Modestie, de la façon de recev rections, et du moyen d'affermir tellement son a ay que rien ne l'en puisse destourner. stie.

Vous demandez que c'est que la vraye Modes , des
qu'il y a quatre vertus qui portent toutes le en ceste
La premiere est celle qui le porte par emir ce, nos
autres, c'est la bien-seance de nostre maintie . La qui
vertu sont opposez deux vices, à sçavoir seance se-
gestes et contenances, c'est-à-dire, la l esme de
ne luy est pas moins contraire, est une , la deux
conde qui porte le nom de modestie, es et l'instabi- multi-
nostre entendement et de nostre volor 30
vices opposez, qui sont : la curiosi
tude des desirs de sçavoir et d'en

lité en nos entreprinses, passant d'un exercice à un autre, sans nous arrester à rien; l'autre vice, c'est une certaine stupidité et nonchalance d'esprit, qui ne veut pas mesme sçavoir ny apprendre les choses necessaires pour nostre perfection, imperfection qui n'est pas moins dangereuse que l'autre. La troisiesme sorte de modestie consiste en nostre conversation et en nos parolles, c'est-à-dire, en nostre façon de parler et de converser avec le prochain, esvitant les deux imperfections qui luy sont opposées, à sçavoir, la rusticité, et la babillerie : la rusticité, qui nous empesche de contribuer quelque chose pour l'entretien de l'honneste conversation; la babillerie, qui nous fait tellement parler, que nous ostons le tems aux autres de parler à leur tour. La quatriesme est l'honnesteté et bien-seance és habicts, et les deux vices contraires sont la saleté et la superfluité.

Voylà les quatre sortes de modestie. La premiere est extresmement recommandable pour plusieurs raysons, et premierement, parce qu'elle nous assubjettit fort : il n'y a point de vertu en laquelle il faille une si particuliere attention, et en ce qu'elle nous assubjettit, consiste son grand prix; car tout ce qui nous assubjettit pour Dieu est d'un grand merite, et merveilleusement aggreable à Dieu. La seconde rayson est, qu'elle ne nous assubjettit pas seulement pour un tems, mais tousjours, en tout lieu, aussi bien estant seuls qu'en compaignie, et en tout tems, ouy mesme en dormant. Un grand Sainct l'escrivit à un sien disciple, disant qu'il se couchast modestement en la presence de Dieu, ainsi comme feroit celuy à qui Nostre Seigneur, estant encore en vie, commanderoit de dormir et se coucher en sa presence; et bien (dit-il) que tu ne le voyes pas et n'entendes pas le commandement qu'il t'en fait, ne laisse pas de le fayre, tout de mesme que si tu le voyois, parce qu'en effect il t'est present, et te garde pendant que tu dors. O mon Dieu! combien nous coucherions-nous modestement et devotement, si nous vous voyons! sans doubte, nous croiserions les bras sur nos poictrines avec une grande devotion. La modestie doncques nous assubjettit tousjours, et en tout le tems de nostre vie, à cause que les anges nous sont tousjours presens, et Dieu mesme, pour les yeux duquel nous nous tenons en modestie. Ceste vertu est aussi fort recommandée, à cause de l'edification du prochain, et vous asseure que la simple modestie exterieure en a converty plusieurs, ainsi qu'il arriva à sainct François, lequel passa une fois par une ville avec une si grande modestie en son maintien que, sans qu'il dist une seule parolle, il y eut grand nombre de jeunes gens qui le suivirent (attirez de ce seul exemple) pour estre instruicts de luy. La modestie est une predication muette : c'est une vertu que sainct Paul recommande fort particulierement aux Philippiens, chapitre quatriesme, leur disant : *Faites que vostre modestie paroisse devant tous les hommes*; et ce qu'il dit à son disciple sainct Thimotée, qu'il faut que l'evesque soit orné, s'entend qu'il soit orné de modestie et non pas de riches vestemens, afin que par son maintien modeste, il baille confiance à chascun de l'aborder, esvitant esgalement la rusticité comme la legereté, afin que donnant la liberté aux mondains de l'approcher, ils ne croyent pas qu'il soit mondain comme eux.

Or, la vertu de modestie observe trois choses, à sçavoir, le tems, le lieu, et la personne : car dites-moy, celuy qui ne voudroit point rire à la recreation, sinon comme l'on rit hors ce tems-là, ne seroit-il pas importun? Il y a des gestes et des contenances qui seroient immodestie hors de ce tems-là, qui là ne le sont nullement : de mesme, celuy qui voudroit rire lorsque l'on est parmy les occupations serieuses, et relascheroit son esprit comme l'on fait raysonnablement en la recreation, ne seroit-il pas estimé leger et immodeste? L'on doit observer le lieu, les personnes, les conversations esquelles on est; mais tout particulierement la qualité de la personne. La modestie d'une femme du monde est autre que celle d'une religieuse : une fille qui, estant dans le monde, voudroit tenir la vuë aussi basse comme nos sœurs, ne seroit pas estimée, non plus que nos sœurs si elles ne la tenoient plus basse que les filles du monde : ce qui est modestie à un homme, sera immodestie à un autre homme, à cause de sa qualité. La gravité est extresmement bien-seante à une personne aagée, qui seroit affectée à une plus jeune, à laquelle convient une modestie plus rabbaissée et plus humiliée. Il faut que je vous die une chose que je lisois ces jours passez, parce qu'elle regarde le discours que nous faysons de la modestie. Le grand sainct Arsenius (lequel fut esleu par le pape sainct Damase, pour instruire et eslever le fils de l'empereur Theodose, Arcadius, qui luy devoit succeder au gouvernement de l'empire) apres avoir esté honnoré plusieurs années en la Cour, et autant favorisé de l'empereur qu'homme du monde, il s'ennuya enfin de toutes ces vanitez (bien qu'il ne vescut pas moins chrestiennement qu'honnorablement en la Cour), et se resolut de se retirer au desert, avec les saincts Peres hermites qui y vivoient; il executa fort courageusement son dessein. Les Peres, qui avoient ouy le renom de la vertu de ce grand Sainct, furent bien ayses et bien consolez de l'avoir en leur compaignie. Il s'accosta particulierement de deux religieux, dont l'un avoit nom Pastor, et fit grande amytié avec eux. Or, un jour que tous les Peres estoient assemblez pour fayre une conference spirituelle (car ç'a esté de tout tems qu'il s'en fait entre les personnes pieuses), il y eut quelqu'un des Peres qui advertit le superieur, qu'Arsenius commettoit ordinairement une immodestie, en ce qu'il croisoit une jambe dessus l'autre : Il est vray (dit le Pere), je l'ay bien remarqué; mais c'est un bon homme qui a vescu longtems au monde; il a apporté ceste contenance de la Cour, que feroit-on là? Il l'excusoit, car il luy faschoit de le fascher en le reprenant d'une chose si legere, où il n'y avoit point de peché; mais d'ailleurs, il avoit envie de l'en fayre corriger, car il n'avoit que cela où l'on peust treuver à redire. Le religieux Pastor dit lors : O mon Pere, ne vous mettez point en peyne, il n'y aura pas grande façon à le luy dire; il en sera bien ayse, et pour cela, demain, s'il vous playst, à l'heure de l'assemblée, je me mettray de la mesme façon que luy, et vous m'en ferez la correction devant tous, et ainsi il entendra qu'il ne le faut pas fayre. Le Pere doncques faysant la correction à Pastor, le bon Arsenius se jetta en terre aux pieds du Pere, demandant humblement pardon, disant, que si bien on ne l'avoit pas remarqué, qu'il avoit neantmoins

tousjours fait ceste faute-là; que c'estoit sa contenance ordinaire de la Cour; qu'il en demandoit penitence. Il ne luy en fut point donné, mais jamais depuis on ne le vid en ceste posture. En ceste histoire, je treuve plusieurs choses bien dignes de consideration. Premierement, la prudence du superieur à craindre de fascher le bon Arsenius par une correction de si peu d'importance, cherchant neantmoins le moyen de l'en fayre corriger, où il monstre bien qu'ils estoient tous tres-exacts à la moindre chose qui regarde la modestie. De plus, je remarque la bonté d'Arsenius à se rendre coulpable, et la fidellité à s'en corriger, bien que ce fust une chose si legere, qu'elle n'estoit pas mesme une immodestie estant en la Cour, quoy qu'elle le fust estant parmy ces Peres. Je regarde aussi que nous ne nous devons point estonner si nous avons encore quelque vieille habitude du monde, puis qu'Arsenius avoit celle-là, apres avoir demeuré longtems au desert en la compaignie de ces Peres : l'on ne peut pas estre si-tost deffait de toutes ses imperfections, il ne faut jamais s'estonner d'en voir beaucoup en soy, pourveu que l'on ayt la volonté de les combattre. En apres, remarquez que ce n'est pas un mauvais jugement de penser que le Superieur fait la correction à un autre, de quelque faute que vous faites comme luy, afin que sans vous reprendre, vous-mesmes vous en amendiez; mais il faut s'humilier profondement, voyant qu'il vous recognoist foible, et sçayt bien que vous ressentiriez la correction s'il vous la faysoit. Il faut aussi aymer cherement ceste abjection, et s'humilier, comme fit Arsenius, confessant que l'on est coulpable de la mesme faute, pourveu que l'on s'humilie tousjours en esprit de doulceur et tranquillité.

Je voy bien que vous desirez que je parle encore des autres vertus de modestie. Je vous dy doncques que la seconde, qui est l'interieure, fait les mesmes effects en l'ame que celle que nous avons dit fait au corps : celle-cy compose les mouvemens, les gestes et contenances du corps, esvitant les deux extresmitez, qui sont deux vices contraires, la legereté ou dissolution, et la contenance trop affectée; de mesme la modestie interieure maintient les puissances de nostre ame en tranquillité et modestie, esvitant, comme j'ay dit, la curiosité de l'entendement, sur lequel elle exerce principalement son soing, retranchant aussi à nostre volonté la multitude des desirs, la faysant appliquer sainctement à ce seul un, que Marie a choysy et qui ne luy sera point osté, qui est la volonté de playre à Dieu. Marthe represente fort bien l'immodestie de la volonté; car elle s'empresse, elle met tous les serviteurs de la mayson en besongne, elle va deçà et là sans s'arrester, tant elle a d'envie de bien traitter Nostre Seigneur, et luy semble qu'il n'y aura jamais assez de mets apprestez pour luy fayre bonne chere. De mesme, la volonté qui n'est pas retenuë par la modestie, passe d'un subjet à un autre pour s'esmouvoir à aymer Dieu et à desirer plusieurs moyens de le servir; et cependant il ne faut point tant de choses : mieux vaut s'attacher à Dieu comme Magdelene, se tenant à ses pieds, luy demandant qu'il nous donne son amour, que de penser comment et par quel moyen nous le pourrons acquerir. Ceste modestie retient la volonté resserrée en l'exercice des moyens de

son advancement en l'amour de Dieu, selon la vocation en laquelle nous sommes. J'ay dit que ceste vertu s'occupe principalement à assubjettir l'entendement, et cela parce que la curiosité que nous avons naturellement est tres-dangereuse, et fait que nous ne sçavons jamais parfaictement une chose, d'autant que nous ne mettons pas assez de tems pour la bien apprendre. Elle fuyt aussi l'autre extresmité du vice qui luy est opposé, qui est la stupidité et nonchalance d'esprit, qui ne veut pas sçavoir ce qui est necessaire. Or, ceste subjetion de l'entendement est de tres-grande importance pour nostre perfection : car, à mesure que la volonté s'affectionne à une chose, si l'entendement luy vient monstrer la beauté d'une autre, il la divertit de la premiere. Les abeilles n'ont aucun arrest, tandis qu'elles n'ont point de roy : elles ne cessent de voletter par l'air, de se dissiper et esgarer, n'ayant presque nul repos en leur ruche ; mais, dés aussi-tost que leur roy est né, elles se tiennent ramassées toutes autour de luy, et ne sortent que pour la cüeillette, et par le commandement de leur roy. De mesme nostre entendement et volonté, nos passions et les facultez de nostre ame, comme abeilles spirituelles, jusques à tant qu'elles ayent un roy, c'est-à-dire, jusques à tant qu'elles ayent choysy Nostre Seigneur pour leur roy, elles n'ont aucun repos : nos sens ne cessent de s'esgarer curieusement, et d'attirer nos facultez interieures apres eux pour se dissiper, tantost apres un subjet, tantost apres un autre; et ainsi ce n'est qu'un continuel travail d'esprit et inquiettude qui nous fait perdre la paix et tranquillité d'esprit, qui nous est tant necessaire : et c'est ce qui nous cause l'immodestie de l'entendement et de la volonté. Mais, dés que nos ames ont choysy Nostre Seigneur pour leur roy unique et souverain, ces puissances s'accoisent à guise de chastes avettes ou abeilles mystiques, se rangent aupres de luy et ne sortent jamais de leur ruche, sinon pour la cüeillette des exercices de charité, que ce sainct roy leur commande de prattiquer à l'endroict du prochain, et soudain apres se remettent dans la modestie, et en ce sainct accoisement tant aymable, pour mesnager et ramasser le miel des sainctes et amoureuses conceptions et affections qu'elles tirent de sa presence sacrée; et ainsi elles esviteront les deux extresmitez dites cy-dessus, retranchant d'une part la curiosité de l'entendement par la simple attention à Dieu, et de l'autre la stupidité et nonchalance d'esprit, par les exercices de la charité qu'elles prattiqueront envers le prochain, quand il sera requis. Mais voicy un autre exemple sur ce subjet. Un jour un religieux demanda au grand sainct Thomas comment il pourroit fayre pour estre bien sçavant. En ne lisant qu'un livre, dit-il. Je lisois ces jours passez la Regle que sainct Augustin a faite pour les religieuses, où il dit expressement que les sœurs ne lisent jamais aucuns livres, que ceux qui leur seront donnez par la Superieure; et apres il fit le mesme commandement à ses religieux, tant il avoit de cognoissance du mal qu'apporte la curiosité de vouloir sçavoir autre chose que ce qui nous est necessaire pour mieux servir Dieu, qui est, certes, fort peu de chose : car, si vous marchez en simplicité par l'observance de vos Regles, vous servirez parfaictement Dieu, sans vous espancher, ou rechercher de sçavoir autres

choses. La science n'est pas necessaire pour aymer Dieu, ainsi que dit sainct Bonaventure : car une simple femme est autant capable d'aymer Dieu, comme les plus doctes hommes du monde. Il faut peu de science et beaucoup de prattique, en ce qui regarde la perfection. Je me souviens, sur le propos du danger qu'il y a en la curiosité de vouloir sçavoir tant de moyens de se perfectionner, d'avoir parlé à deux personnes religieuses de deux ordres bien reformez, l'une desquelles, à force de lire des livres de la bien-heureuse Therese, apprint si bien à parler comme elle, qu'elle sembloit estre une petite Mere Therese, et elle le croyoit, s'imaginant tellement tout ce que la Mere saincte Therese avoit fait pendant sa vie, qu'elle croyoit en fayre tout de mesme, jusques à avoir des bandemens d'esprit et des suspensions des puissances, toute ainsi comme elle lisoit que la saincte avoit eu; si qu'elle en parloit fort bien. Il y en a d'autres qui, à force de penser à la vie de saincte Catherine de Sienne et de Gennes, pensent aussi estre, par imitation, des sainctes Catherines. Ces ames icy au moins ont du contentement en elles-mesmes par l'imagination qu'elles ont d'estre sainctes, bien que leur contentement soit vayn. Mais l'autre religieuse, que j'ay dit avoir cogneuë, estoit bien de differente humeur, d'autant qu'elle n'avoit jamais de contentement, à cause de l'avidité qu'elle avoit de chercher et desirer la voie et la methode de se perfectionner; et encore qu'elle travaillast pour cela, neanmoins il luy sembloit qu'il y avoit tousjours quelque autre façon de se perfectionner que celle que l'on luy enseignoit. L'une de ces filles vivoit contente en sa saincteté imaginaire, et ne recherchoit ny desiroit autre chose; et l'autre vivoit mescontente, à cause que sa perfection luy estoit cachée, et partant desiroit tousjours autre chose. La modestie interieure tient l'ame entre ces deux estats, en mediocrité de desirer et sçavoir ce qui est necessaire, et rien plus. Au reste, il faut remarquer que la modestie exterieure, de laquelle nous avons parlé, sert de beaucoup à l'interieure, et à acquerir la paix et tranquillité de l'ame. La preuve s'en fait en tous les saincts Peres qui ont fait profession tres-grande de l'orayson; car ils ont tous jugé que la posture la plus modeste y aydoit beaucoup, comme se tenir à genoüilx les mains joinctes ou les bras en croix.

La troisiesme modestie regarde les parolles et la maniere de converser. Il y a des parolles qui seroient immodestie en tout autre tems qu'en celuy de la recreation, où justement et avec bonne rayson on doit relascher un peu l'esprit; et qui ne voudroit parler ny laisser parler les autres, sinon des choses hautes et relevées, en ce tems-là, feroit une immodestie : car n'avons-nous pas dit que la modestie regarde le tems, les lieux et les personnes? A ce propos, je lisois l'autre jour que sainct Pachosme, d'abord qu'il fut entré au desert pour mener une vie monastique, eut de grandes tentations, et des malins esprits luy paraissoient souvent en diverses manieres. Celuy qui escrivit sa vie dit, qu'un jour qu'il alloit par les bois pour en couper, il vint une grande troupe de ces esprits infernaux pour l'espouvanter, qui se rangerent comme des soldats qui posent la garde, tous bien armez, et s'escrioient l'un à l'autre : Faites place au sainct homme. Sainct Pachosme, qui

recogneut bien que c'estoit des phanphares de l'esprit malin, se print à sourire, disant : Vous vous mocquez de moy, mais je le seray s'il playst à Dieu. Or, le diable voyant qu'il ne l'avoit peu attraper, ny fayre entrer en melancholie, pensa qu'il l'attrapperoit du costé de la joye, puisqu'il s'estoit ry de sa premiere embuscade; il s'en va doncques attacher grande quantité de grosses cordes à une feuille d'arbre, et se mirent plusieurs demons à ces cordes, comme pour tirer avec grande violence, criant et süant comme s'ils eussent eu grande peyne. Le bon sainct, levant les yeux et voyant ceste folie, se representa Nostre Seigneur crucifié en l'arbre de la croix : eux, voyant que le sainct s'applicquoit au fruict de l'arbre et non à la feüille, s'en allerent tous confus et honteux. Il y a tems de rire et tems de ne pas rire, comme aussi tems de parler et de se taire, comme nous monstra ce glorieux Sainct en ses tentations. Ceste modestie compose nostre façon de parler, afin qu'elle soit aggreable, ne parlant ny trop haut ny trop bas, ny trop lentement ny trop brusquement, se tenant dans les termes d'une saincte mediocrité, laissant parler les autres quand ils parlent, sans les interrompre (car cela tient de la babillerie), parlant neantmoins à son tour pour esviter la rusticité et suffisance, qui nous empesche d'estre de bonne conversation. Souventesfois aussi on se rencontre en des occasions où il est necessaire de beaucoup dire en se taisant, par la modestie, esgalité, patience et tranquillité.

La quatriesme vertu nommée modestie, regarde les habicts et la façon de s'habiller : de celle-cy il n'est pas besoin de dire autre chose, sinon qu'il faut esviter la saleté et messeance en la façon de s'habiller; comme aussi l'autre extremité, qui est un trop grand soing de nous bien habiller, avec curiosité affectée d'estre bien accommodée : cela est vayn. Mais la netteté a esté fort recommandée par sainct Bernard comme estant un grand indice de la pureté et netteté de l'ame. Il y a une chose qui semble nous contrarier en ce poinct à la vie de sainct Hylarion : car un jour, parlant à quelque gentil-homme qui l'estoit allé voir, il luy dit qu'il n'y avoit point d'apparence de rechercher la netteté en un cilice, voulant dire qu'il ne falloit point rechercher la netteté en nos corps, qui ne sont que des charognes puantes et toutes pleynes d'infection; mais cela estoit plus admirable en ce grand Sainct que non pas imitable. Il ne faut pas voirement avoir trop de delicatesse, mais aussi il ne faut point estre sale. Ce qui faysoit ainsi parler ce sainct estoit (si je ne me trompe) à cause qu'il parloit à des courtisans qu'il voyoit tellement pencher du costé de la delicatesse, qu'il estoit besoin de leur parler ainsi un peu plus asprement, comme ceux qui veulent redresser un jeune arbrisseau ne le redressent pas seulement au ply qu'ils veulent luy donner, mais ils le font mesme courber de l'autre costé, afin qu'il ne retourne à son ply. Voylà ce que j'avois à dire de la modestie.

Vous desirez, en second lieu, de sçavoir comment il faut fayre pour bien recevoir la correction, sans qu'il nous en demeure du sentiment, ou de la seicheresse de cœur. D'empescher que le sentiment de cholere ne s'esmeuve en nous, et que le sang ne nous monte au visage, jamais cela ne sera : bien-heureux serons-nous,

si nous pouvons avoir ceste perfection un quart-d'heure avant que mourir. Mais de garder la seicheresse d'esprit, en sorte que nous ne parlions pas, apres que le sentiment est passé, avec autant de confiance, de doulceur, et de tranquillité qu'auparavant, ô ! cela, il faut avoir grand soing de ne le pas fayre : vous renvoyez bien loing le sentiment, dites-vous, mais cela ne laisse pas de demeurer. Je vous asseure, ma chere fille, que vous le renvoyez, peut-estre, comme font les citoyens d'une ville dans laquelle se fait la nuict une sedition, quand ils chassent les seditieux et ennemys ; mais ils ne les mettent pas hors de la ville, si bien qu'ils se vont cachant de ruë en ruë, jusques à ce que le jour vient qu'ils se jettent sur les habitans, et demeurent enfin maistres : vous rejettez le sentiment que vous avez de la correction qui vous est faite ; mais non pas si fortement et soigneusement, qu'il ne se cache en quelque petit coing de vostre cœur au moins quelque partie du sentiment. Vous ne voulez pas avoir de sentiment ; mais aussi, vous ne voulez pas sousmettre vostre jugement, qui vous fait croire que la correction a esté faite mal à propos, ou bien, qu'elle a esté faite par passion ou chose semblable. Qui ne void que ce seditieux se jettera sur nous et nous accablera de mille sortes de confusions, si promptement vous ne le chassez bien loing ? Mais que faut-il fayre en ce tems-là ? Il faut se resserrer aupres de Nostre Seigneur, et luy parler de quelque autre chose. Mais vostre sentiment ne s'accoise pas, ains il suggere de regarder le tort que l'on fait : ô Dieu ! ce n'est pas le tems de sousmettre son jugement pour luy fayre croire et confesser que la correction est bonne, et qu'elle a esté faite bien à propos ; ô non ! c'est apres que vostre ame sera raccoisée et tranquillisée : car, pendant le trouble, il ne faut dire ny fayre aucune chose, sinon demeurer ferme et resoluë de ne consentir point à nostre passion, pour rayson que nous eussions de le fayre ; car jamais nous ne manquerions de rayson en ce tems-là, il nous en viendroit à la foule ; mais il n'en faut pas escouter une seule, pour bonne qu'elle puisse sembler, ains se tenir proche de Dieu, comme j'ay dit, nous divertissant apres nous estre humiliez et sousmis devant sa Majesté, luy parlant d'autre chose. Mais remarquez ce mot, que je me plays grandement à dire, à cause de son utilité : humiliez-vous d'une humilité doulce et paysible, et non pas d'une humilité chagrine et troublée ; car c'est nostre malheur : nous portons devant Dieu des actes d'humilité despiteux et ennuyeux, et par ce moyen nous ne raccoisons pas nos esprits, et ces actes sont infructueux. Mais si, au contraire, nous faysions ces actes devant la divine bonté, avec une doulce confiance, nous sortirions de là tous rasserenez et tranquilles, et desadvouërions bien facilement apres toutes les raysons, bien souvent et pour l'ordinaire irraysonnables, que nostre jugement et nostre amour-propre nous suggerent, et nous irions avec tant de facilité parler à ceux qui nous ont fait la correction ou contradiction, comme auparavant. Vous vous surmontez bien (dites-vous) à leur parler ; mais, s'ils ne vous parlent ainsi que vous desirez, cela redouble la tentation. Tout cela provient du mesme mal que nous avons dit. Que vous doit-il importer, que l'on vous parle de façon ou de l'autre, pourveu que vous fassiez vostre

devoir? Tout bien compté et rabattu, il n'y a personne qui n'ayt de l'adversion à la correction. Sainct Pachosme, apres avoir vescu quatorze ou quinze ans ès deserts, en grande perfection, eut une resvelation de Dieu, qu'il gaigneroit une grande quantité d'ames, et que plusieurs viendroient dans les deserts se ranger sous sa conduitte : il avoit desjà quelques religieux avec luy, et le premier qu'il avoit receu estoit son frere, nommé Jean, qui estoit son aisné. Sainct Pachosme doncques commença de fayre aggrandir son monastere, et fayre une grande quantité de cellules : son frere Jean, ou pour ne sçavoir pas son dessein, ou bien pour le zele qu'il avoit à la pauvreté, luy fit un jour une grande correction, luy disant, si c'estoit ainsi qu'il falloit et vouloit imiter Nostre Seigneur, lequel n'avoit pas où reposer son chef, tandis qu'il estoit en ceste vie, faysant fayre un si grand couvent, et plusieurs semblables choses. Sainct Pachosme, tout sainct qu'il estoit, eut tellement du sentiment de ceste correction, qu'il se tourna de l'autre costé, afin (si je ne me trompe) que sa contenance ne fist paroistre son ressentiment : or, il s'en alla de ce pas se jetter à genoüilx devant Dieu, demandant pardon de sa faute et se plaignant de quoy, apres avoir tant demeuré dans le desert, il n'estoit encore mortifié, se disoit-il : il fit une priere si fervente et si humble, qu'il obtint la grace de n'estre jamais plus subjet à l'impatience. Sainct François mesme, sur le dernier tems de sa vie, apres tant de ravissemens et d'unyons amoureuses avec Dieu, apres avoir fait tant pour sa gloire et s'estre surmonté en tant de sortes, un jour qu'il plantoit des choux dans le jardin, il arriva qu'un frere, voyant qu'il ne les plantoit pas bien, l'en reprint, et le sainct fut esmeu d'un si puissant mouvement de cholere, de se voir reprins, qu'il prononça à moytié une injure contre ce frere qui l'avoit reprins. Il ouvrit la bouche pour la prononcer; mais il se retint, et prenant du fumier, qu'il enterroit avec les choux : Ah! meschante langue, dit-il, je t'apprendray bien s'il faut ainsi injurier ton frere; et soudain se prosterna à deux genoüilx, suppliant le frere de luy pardonner. Or, quelle apparence y a-t-il, je vous prie, que nous autres nous estonnions de nous voir prompts à la cholere, et si nous ressentons quand on nous reprend, ou que l'on nous fait quelque contradiction? Il faut doncques tirer exemple de ces saincts, lesquels se surmonterent incontinent, l'un recourant à la priere, et l'autre demandant humblement pardon à son frere; et ne firent rien ny l'un ny l'autre, en faveur de leur ressentiment, mais s'amenderent et en firent profict. Vous me dites que vous acceptez de bon cœur la correction, que vous l'appreuvez, et treuvez juste et raysonnable; mais que cela vous donne une certaine confusion à l'endroict de la Superieure, parce que vous l'avez faschée, ou luy avez donné occasion de se fascher; que cela vous oste la confiance de vous approcher d'elle, nonobstant que vous aymiez l'abjection qui vous revient de la faute. Cela se fait, ma fille, par le commandement de l'amour-propre. Vous ne sçavez peut-estre pas qu'il y a en nousmesmes un certain monastere, dont l'amour-propre est superieur, et pourtant, il impose des penitences, et ceste peyne est la penitence qu'il vous impose, pour la faute que vous avez faite d'avoir

fasché la superieure, parce que peut-estre elle ne vous estimera pas tant comme elle eust fait si vous n'eussiez pas failly. C'est assez parlé pour celles qui reçoivent la correction, il faut que je die un mot pour celles qui la font. Doncques, oultre qu'elles doivent avoir une grande discretion pour bien prendre le tems et la sayson de la fayre avec toutes les circonstances deuës, elles ne doivent jamais s'estonner, ny offenser, de voir que celles à qui elles la font en ont du ressentiment; car c'est une chose bien dure à une personne de se voir corriger.

Vous demandez, en troisiesme lieu, comment vous pourriez fayre pour porter vostre esprit droict en Dieu, sans regarder ny à droicte ny à gauche. Ma chere fille, vostre proposition m'est fort aggreable, d'autant qu'elle porte sa response avec elle. Il faut fayre ce que vous dites, aller à Dieu sans regarder ny à droicte ny à gauche. Ce n'est pas cela que vous demandez, je le voy bien; mais comment vous pourriez fayre pour affermir tellement vostre esprit en Dieu, que rien ne l'en puisse destacher ny retirer. Deux choses sont necessaires pour cela, mourir, et estre sauvé; car apres cela, il n'y aura jamais de separation, et vostre esprit sera indissolublement attaché et uny à son Dieu. Vous dites que ce n'est pas encore cela que vous demandez; mais que c'est que vous pourriez fayre pour empescher que la moindre mousche ne retirast vostre esprit de Dieu, ainsi qu'elle fait : vous voulez dire la moindre distraction. Pardonnez-moy, ma fille; la moindre mousche de distraction ne retire pas vostre esprit de Dieu, ainsi que vous dites, car rien ne nous retire de Dieu que le peché; et la resolution que nous avons faite le matin de tenir nostre esprit uny à Dieu, et attentif à sa presence, fait que nous y demeurons tousjours, voire mesme quand nous dormons, puisque nous le faysons au nom de Dieu, et selon sa tres-saincte volonté. Il me semble mesme que sa divine bonté nous dit : Dormez et reposez, et cependant j'auray les yeux sur vous pour vous garder, et deffendre du lion rugissant, qui va tousjours autour de vous pour penser vous deffaire. Voyez doncques si nous n'avons pas rayson de nous coucher modestement, ainsi que nous avons dit : c'est le moyen de bien fayre tout ce que nous faysons, que d'estre bien attentifs a la presence de Dieu; car aucun de nous ne l'offensera, voyant qu'il nous regarde. Les pechez veniels mesmes ne sont pas capables de nous destourner de la voie qui conduit à Dieu : ils nous arrestent, sans doubte, un peu en nostre chemin; mais ils ne nous en destournent pas pourtant, et beaucoup moins les simples distractions : et cecy, je l'ay dit en *l'Introduction*. Pour ce qui est de l'orayson, elle ne nous est pas moins utile ny moins aggreable à Dieu, pour y avoir beaucoup de distractions : ains elle nous sera peut estre plus utile que si nous y avions beaucoup de consolations, parce qu'il y a plus de travail, pourveu neantmoins que nous ayons la fidellité de nous retirer de ces distractions, et n'y laissions point arrester nostre esprit volontairement. C'en est de mesme de la peyne que nous avons le long de la journée d'arrester nostre esprit en Dieu, et és choses celestes, pourveu que nous ayons le soing de retirer nostre esprit, pour l'empescher de courir apres ces mousches et papillons, comme fait une mere à l'endroict de son enfant : elle

void que ce pauvre petit s'affectionne à courir apres les papillons pensant de les attrapper; elle le retire et retient incontinent par le bras, luy disant : Mon enfant, tu te morfondras à courir apres ces papillons au soleil; il vaut mieux que tu demeures aupres de moy. Ce pauvre enfant y demeure jusques à tant qu'il en voye un autre, apres lequel il seroit aussi pres de courir, si la mere ne le retenoit comme devant. Et que fayre là, sinon prendre patience et ne nous lasser point de nostre travail, puisqu'il est prins pour l'amour de Dieu? Mais, si je ne me trompe, quand nous disons que nous ne pouvons treuver Dieu, et qu'il nous semble qu'il est si loing de nous, nous voulons dire que nous ne pouvons avoir du sentiment de sa presence. J'ay remarqué que plusieurs ne font point de difference entre Dieu et le sentiment de Dieu, entre la foy et le sentiment de la foy, qui est un tres-grand deffaut : il leur semble que quand elles ne sentent pas Dieu, elles ne sont pas en sa presence, et cela est une ignorance; car une personne qui va souffrir le martyre pour Dieu, et neantmoins elle ne pensera point en Dieu pendant ce tems-là, sinon en sa peyne; quoyqu'elle n'ayt point le sentiment de la foy, elle ne laisse pas de meriter en faveur de sa premiere resolution, et fayre un acte de grand amour. Il y a bien à dire d'avoir la presence de Dieu (j'entens estre en sa presence) et d'avoir le sentiment de sa presence. Il n'y a que Dieu seul qui nous puisse fayre ceste grace : car, de vous donner les moyens d'acquerir ce sentiment, il ne m'est pas possible. Demandez-vous comment il faut fayre pour se tenir tousjours avec un grand respect devant Dieu, comme estant tres-indigne de ceste grace? Il n'y a point d'autre moyen de le fayre, que comme vous le dites : regardez qu'il est nostre Dieu, et que nous sommes ses foibles creatures, indignes de cest honneur, comme faysoit sainct François, qui passa toute une nuict interrogeant Dieu en ces termes : Qui estes-vous? et qui suis-je?

Enfin, si vous me demandez : Comment pourray-je fayre pour acquerir l'amour de Dieu? je vous diray : En le voulant aymer; et au lieu de vous appliquer à penser, et demander comment vous pourrez fayre pour unyr vostre esprit à Dieu, que vous vous mettiez en la prattique, par une continuelle application de vostre esprit à Dieu, et je vous asseure que vous parviendrez bien plustost à vostre pretention par ce moyen-là, que non pas par aucune autre voie : car, à mesure que nous nous dissipons, nous sommes moins recüeillis, et partant moins capables de nous unyr et joindre avec la divine Majesté, qui nous veut tous sans reserve. Il y a, certes, des ames qui s'occupent tant à penser comment elles feront, qu'elles n'ont pas le tems de fayre; et toutesfois, en ce qui regarde nostre perfection, qui consiste en l'unyon de nostre ame avec la divine bonté, il n'est question que de peu sçavoir, et de beaucoup fayre. Il me semble que ceux auxquels on demande le chemin du ciel, ont grande rayson de dire comme ceux qui disent que pour aller à un tel lieu, il faut tousjours aller, mettant l'un des pieds devant l'autre, et que par ce moyen on parviendra où l'on desire. Allez tousjours, dit-on à ces ames desireuses de leur perfection, allez en la voie de vostre vocation, en simplicité, vous amusant plus à fayre

qu'à desirer : c'est le plus court chemin. Mais voicy une finesse qu'il faut que vous me permettiez de vous descouvrir, sans toutesfois vous offenser. C'est que vous voudriez que je vous enseignasse une voie de perfection toute faite, en sorte qu'il n'y eust qu'à la mettre sur la teste, comme vous feriez vostre robbe, et que par ce moyen vous vous treuvassiez parfaicte sans peyne, c'est-à-dire, que je vous donnasse la perfection toute faite ; car ce que je dy qu'il faut fayre n'est pas treuvé aggreable à la nature, ce n'est pas ce que nous voudrions. O ! certes, si cela estoit en mon pouvoir, je serois le plus parfaict homme du monde, sans qu'il fallust rien fayre; je vous asseure que je la prendrois premierement pour moy. Il vous semble que la perfection est un art; que si l'on pouvoit treuver son secret, on l'auroit incontinent sans peyne. Certes, nous nous trompons : car il n'y a point de plus grand secret que de fayre et travailler fidellement en l'exercice du divin amour, si nous pretendons de nous unyr au bien-aymé. Mais je voudrois bien que l'on remarquast que quand je dy qu'il faut fayre, j'entens tousjours parler de la partie superieure de nostre ame : car, pour toutes les respugnances de l'inferieure, il ne s'en faut non plus estonner que les passans font des chiens qui abboyent de loing. Ceux qui, estant au festin, vont picquottant chaque mets, et en mangent de tous un peu, se detracquent fort l'estomach, dans lequel il se fait une si grande indigestion, que cela les empesche de dormir toute la nuict, ne pouvant fayre autre chose que cracher : ces ames qui veulent gouster de toutes les methodes et de tous les moyens qui nous conduisent, ou peuvent conduire à la perfection, en font de mesme : car l'estomach de leur volonté n'ayant pas assez de chaleur pour digerer et mettre en pratique tant de moyens, il se fait une certaine crudité et indigestion, qui leur oste la paix et tranquillité d'esprit aupres de Nostre Seigneur, qui est cest un necessaire que Marie a choysy, et ne luy sera point osté.

Passons maintenant à l'autre demande que vous m'avez faite, sçavoir est, comment vous pourrez fayre pour bien affermir vos resolutions et fayre qu'elles reüssissent en effect. Il n'y a point de meilleur moyen (ma fille) que de les mettre en prattique. Mais vous dites que vous demeurez tousjours si foible, qu'encore que vous fassiez souvent de fortes resolutions de ne pas tomber en l'imperfection dont vous desirez de vous amender, l'occasion se presentant, vous ne laissez pas de donner du nez en terre. Voulez-vous que je vous die pourquoy nous demeurons si foibles ? c'est parce que nous ne voulons pas nous abstenir des viandes malsaines : comme si une personne, laquelle voudroit bien n'avoir point de mal d'estomach, demandoit à un medecin comment elle pourroit fayre; il luy respondroit : Ne mangez point de telles ou telles viandes, parce qu'elles engendrent des cruditez qui causent par apres des douleurs; elle ne voudroit pourtant pas s'en abstenir. Nous faysons de mesme : nous voudrions (par exemple) bien aymer la correction ; mais nous voulons neantmoins estre obstinez : ô c'est une folie ! cela ne se peut; vous ne sçauriez estre forte à supporter courageusement la correction pendant que vous mangerez de la viande de l'estime propre. Je voudrois bien tenir mon ame recüeil-

lie, et neantmoins je ne veux pas retrancher tant de sortes de reflexions inutiles; cela ne se peut. Mon Dieu! je voudrois bien estre fermement invariable en mes exercices, mais je voudrois bien aussi n'y avoir pas tant de peyne; en un mot, je voudrois treuver la besongne toute faite : cela ne se peut durant ceste vie, car nous aurons tousjours à travailler. La feste de la Purification (je vous l'ay desjà dit une fois) n'a point d'octave. Il faut que nous ayons deux esgales resolutions, l'une de voir croistre les mauvaises herbes en nostre jardin, et l'autre d'avoir le courage de les voir arracher et les arracher nous-mesmes : car nostre amour-propre ne mourra point pendant que nous vivrons, lequel est celuy qui fait ces impertinentes productions. Au reste, ce n'est pas estre foible de tomber quelquesfois en des pechez veniels, pourveu que nous nous en relevions tout incontinent par un retour de nostre ame en Dieu nous humiliant tout doulcement. Il ne faut pas que nous pensions pouvoir vivre sans en fayre tousjours quelques-uns : car il n'y a eu que Nostre Dame qui ayt eu ce privilege. Certes, si bien ils nous arrestent un peu (comme j'ay dit), ils ne nous destournent pourtant pas de la voie; un seul regard de Dieu les efface. Enfin, il faut sçavoir que nous ne devons jamais cesser de fayre de bonnes resolutions, encore que nous voyions bien que, selon nostre ordinaire, nous ne les prattiquons pas; voire quand bien nous verrions qu'il est impossible de les prattiquer quand l'occasion s'en presentera; et cela, il le faut fayre avec plus de fermeté que si nous sentions en nous assez de courage pour reüssir de nostre entreprinse, disant à Nostre Seigneur : Il est vray que je n'auray pas la force de fayre ou supporter telle chose de moy-mesme; mais je m'en resjoüy d'avance d'autant que ce sera vostre force qui le fera en moy : et sur cest appuy, aller à la bataille courageusement, et ne doubter point que vous n'en rapportiez la victoire. Nostre Seigneur fait envers nous tout de mesme comme un bon pere ou une bonne mere, laquelle laisse marcher son enfant tout seul lorsqu'il est sur une doulce prairie où l'herbe est grande, ou bien dessus la mousse, parce que, si bien il vient à tomber, il ne se fera pas grand mal; mais aux mauvais et dangereux chemins, elle le porte soigneusement entre ses bras. Nous avons souvent veu des ames supporter courageusement des grands assauts sans estre vaincuës par leurs ennemys, lesquelles par apres ont esté surmontées en des bien legeres rencontres. Et pourquoy cela? sinon parce que Nostre Seigneur, voyant qu'elles ne se feroient pas grand mal en tombant, les a laissées marcher toutes seules; ce qu'il n'a pas fait lorsqu'elles estoient dans les precipices des grandes tentations, d'où il les a tirées par sa main toute-puissante. Saincte Paule, laquelle fut si genereuse à se despetrer du monde, quittant la ville de Rome et tant de commoditez, et laquelle ne peut estre esbranlée par l'affection maternelle qu'elle portoit à ses enfans, tant son cœur estoit resolu de quitter tout pour Dieu, apres avoir fait toutes ces grandes merveilles, elle se laissa surmonter par la tentation de son propre jugement, qui luy faysant accroire qu'il ne se falloit pas sousmettre à l'advis de plusieurs saincts personnages, qui vouloient qu'elle retranchast quelque chose de ses austeritez ordinaires; en quoy sainct

Hierosme advoüe qu'elle estoit reprehensible. Remarquons pour conclusion que tout ce que nous avons dit en cest entretien sont des choses assez delicates pour la perfection, et partant, que nulle de vous autres, qui les avez entenduës, n'ayt à s'estonner si elle ne se treuve parvenuë à ceste perfection, puisque, par la grace de Dieu, vous avez toutes le courage bon pour y pretendre. — VIVE JESUS!

ENTRETIEN X.

De l'Obéissance.

L'OBEYSSANCE est une vertu morale qui despend de la justice : or, il y a certaines vertus morales qui ont tant d'affinité avec les vertus theologales (qui sont la Foy, l'Esperance, la Charité), qu'elles semblent presque theologiques, bien qu'elles soyent en un degré bien inferieur, comme la Penitence, la Religion, la Justice et l'Obeyssance. Or, l'obeyssance consiste en deux poincts : le premier est d'obeyr aux superieurs, le second d'obeyr aux esgaux et inferieurs; mais ce second appartient plutost à l'humilité, douleur et charité qu'à l'obeyssance : car, celuy qui est humble pense que tous les autres le surpassent et sont beaucoup meilleurs que luy; de sorte qu'il les rend superieurs, et croit leur devoir obeyr. Mais quant à l'obeyssance qui regarde les superieurs, que Dieu a establis sur nous pour nous gouverner, elle est de justice et de necessité, et se doit rendre avec une entiere sousmission de nostre entendement et de nostre volonté. Or, ceste obeyssance de l'entendement se prattique lorsque, estant commandez, nous acceptons et appreuvons le commandement, non-seulement avec la volonté, mais aussi avec nostre entendement, appreuvant et estimant la chose commandée, et la jugeant meilleure que tout autre que l'on nous eust pu commander sur ceste occasion. Quand on est parvenu là, alors on ayme tellement à obeyr, que l'on desire insatiablement d'estre commandé, afin que tout ce que l'on fait soit fait par obeyssance; et cecy est l'obeyssance des parfaicts, et celle que je vous desire, laquelle procede d'un pur don de Dieu, ou bien est acquise avec beaucoup de temps et de travail, par une quantité d'actes souvent reïterez et produicts à vive force, par le moyen desquels nous acquerons l'habitude. Nostre inclination naturelle nous porte tousjours au desir de commander, et nous donne une aversion d'obeyr; et neantmoins il est certain que nous avons beaucoup de capacité pour obeyr, et peut-estre n'en avons-nous point pour commander.

L'obeyssance plus ordinaire a trois conditions. La premiere, c'est d'aggreer la chose que l'on nous commande, et y plyer doulcement nostre volonté, aymant à estre commandez : car ce n'est pas le moyen de nous rendre vrays obeyssans, de n'avoir personne qui nous commande; comme de mesme ce n'est pas le moyen d'estre doulx que de demeurer seul dans un desert. Cassian rapporte qu'estant au desert, il se mettoit quelquesfois en cholere, et que prenant la plume pour escrire, si elle ne marquoit pas il la jettoit :

de sorte, dit-il, qu'il ne sert de rien d'estre seul, puisque nous portons la cholere avec nous. La vertu est un bien de soy qui ne despend pas de la privation de son contraire. La seconde condition de l'obeyssance est la promptitude, à laquelle est opposée la paresse ou tristesse spirituelle; car il arrive rarement qu'une ame triste fasse quelque chose promptement et diligemment (en termes theologiques, la paresse s'appelle *tristesse spirituelle*), et c'est cela qui empesche de fayre l'obeyssance courageusement et promptement. La troisiesme est la perseverance; car il ne suffit pas que l'on aggrée le commandement, et que pour quelque espace de tems on l'execute, si l'on n'y persevere, puisque c'est ceste perseverance qui obtient la couronne. Il se treuve partout des exemples admirables de la perseverance, mais particulierement dans la vie de sainct Pachosme. Il y a des moynes qui ont perseveré avec une patience incroyable à ne fayre toute leur vie qu'un mesme exercice, comme le bon Pere Jonas, qui ne fit jamais en sa vie autre chose (oultre le jardinage) que des nattes, et s'estoit tellement habitué à cela, qu'il les faysoit sa fenestre fermée, en meditant et faysant l'orayson : l'un ne luy empeschoit point l'autre, de sorte qu'on le treuva mort les genoüilx croisez et sa natte attachée dessus : il mourut en faysant ce qu'il avoit fait toute sa vie. C'est un grand acte d'humilité de fayre toute sa vie, par obeyssance, un mesme exercice qui soit abject; car il peut arriver force tentations, que l'on seroit bien capable de quelque chose de plus grand. Or, ceste troisiesme condition est la plus difficile de toutes, à cause de la legereté et inconstance de l'esprit humain; car, à ceste heure nous aymons fayre une chose, et tantost nous ne la voudrions pas regarder. Si nous voulions suivre tous les mouvemens de nostre esprit, ou qu'il nous fust possible de le fayre sans qu'il y eust du scandale ou du deshonneur, nous ne verrions autre chose que des changemens : ores, nous voudrions estre en une condition, et peu apres nous en chercherions une autre, tant ceste inconstance de l'esprit humain est extravagante; mais il la faut arrester avec les forces de nos premieres resolutions, affin de vivre esgalement parmy les inesgalitez de nos sentimens et des esvenemens. Or, pour nous affectionner à l'obeyssance, lorsque nous nous treuverons tentez, il faut fayre des considerations de son excellence, de sa beauté et de son merite, voire de son utilité, pour nous encourager à passer oultre : cela s'entend pour les ames qui ne sont pas encore bien establies en l'obeyssance; mais quand il n'est question que d'une simple aversion ou degoust de la chose commandée, il faut fayre un acte d'amour et se mettre à la besongne. Nostre Seigneur mesme, en sa passion, ressentit un tres-grand degoust et une aversion mortelle à souffrir la mort : il le dit luy-mesme; mais, avec la fine poincte de son esprit, il estoit resigné à la volonté de son Pere : tout le reste estoit un mouvement de la nature. La perseverance plus difficile est ès choses interieures; car, pour les materielles et exterieures, elles sont assez faciles. Cela procede de ce qu'il nous fasche d'assubjettir nostre entendement; car c'est la derniere piece que nous sousmettons, et neantmoins, il est entierement necessaire que nous assubjettissions nostre pensée à certains objects, de ma-

niere que quand on nous marque des exercices ou prattiques de vertu, il faut que nous demeurions en ces exercices et que nous y assubjettissions nostre esprit. Je n'appelle pas manquer à la perseverance quand nous faysons quelques petites interruptions, pourveu que nous ne quittions pas tout à fait; comme ce n'est pas manquer à l'obeyssance, de manquer à quelques-unes de ses conditions, attendu que nous ne sommes pas obligez, sinon à la substance des vertus, et non pas aux conditions : car, encore que nous obeyssions avec respugnance, et quasy comme forcez par l'obligation de nostre condition, nostre obeyssance ne laisse pas d'estre bonne en vertu de nostre premiere resolution; mais elle est d'une valeur et d'un merite infinyment grand, quand elle est faite avec les conditions que nous avons dites : car une chose, pour petite qu'elle soit, estant faite avec une telle obeyssance, est de tres-grande valeur.

L'obeyssance est une vertu si excellente, que Nostre Seigneur a voulu conduire tout le cours de sa vie par obeyssance, ainsi qu'il a dit tant de fois, qu'il n'estoit pas venu pour fayre sa volonté, ains celle de son Pere; et l'Apostre dit qu'il *s'est fait obeyssant jusques à la mort, et la mort de la croix;* et a voulu joindre au merite infiny de sa charité parfaicte, l'infiny merite d'une parfaicte obeyssance. La charité cede à l'obeyssance, parce que l'obeyssance despend de la justice : aussi est-il meilleur de payer ce que l'on doit que de fayre l'aumosne; cela veut dire qu'il est mieux de fayre l'obeyssance qu'un acte de charité par nostre propre mouvement.

Le second poinct auquel consiste l'obeyssance, est plutost humilité qu'obeyssance : car ceste sorte d'obeyssance est une certaine souplesse de nostre volonté à suivre la volonté d'aultruy; et c'est une vertu extresmement aymable, qui fait tourner nostre esprit à toutes mains, et nous dispose à fayre tousjours la volonté de Dieu : car, par exemple, si allant en un lieu je treuve une sœur, et qu'elle me die que j'aille ailleurs, la volonté de Dieu en moy est que je fasse ce qu'elle veut, plutost que ce que je veux. Que si j'oppose mon opinion à la sienne, la volonté de Dieu en elle est qu'elle me cede, et ainsi de toutes choses qui sont indifferentes; mais s'il arrive que sur ceste premiere opinion toutes deux voulussent ceder, il ne faudroit pas demeurer là sur ceste contestation, ains regarder lequel seroit le plus raysonnable et meilleur, et puis le fayre simplement; et faut que cela soit conduict par la discretion : car il ne seroit pas à propos de quitter une chose qui seroit de necessité, pour condescendre à une chose indifferente. Si je voulois fayre une action de grande mortification, et qu'une autre sœur me vinst dire que je ne la fisse pas, ou que j'en fisse une autre, je remettrois en un autre tems, s'il estoit possible, mon premier dessein, pour fayre sa volonté, et puis apres je paracheverois mon entreprinse; que si je ne pouvois l'obmettre ou la remettre, et que ce qu'elle voudroit de moy ne fust pas necessaire, je ferois ce que j'avois premierement entreprins, et puis, s'il se pouvoit, je regaignerois la commodité de fayre ce que la sœur desiroit de moy. Que s'il arrive qu'une sœur nous requiere de fayre quelque chose, et que, par surprinse, nous tesmoignions d'y avoir de la respugnance, il ne faut pas que la sœur s'en ombrage ny fasse semblant de le cognoistre, ny qu'elle

prie de ne le fayre pas : car il n'est pas en nostre puissance d'empescher que nostre couleur, nos yeux et nostre contenance ne tesmoignent le combat que nous avons au dedans, encore que la rayson veüille bien fayre la chose; car ce sont des messagers qui viennent sans qu'on les demande, et qui, encore qu'on leur die : Retournez, n'en font rien pour l'ordinaire. A quel propos doncques ceste sœur ne voudra-t-elle pas que je fasse ce dont elle me prie, pour ce seulement qu'elle a recogneu que j'y ay de la respugnance? elle doit aymer que je fasse ce profict pour mon ame. Vous me direz : C'est qu'elle craint de vous avoir fasché; non, c'est l'amour-propre qui ne voudroit pas que j'eusse seulement une moindre pensée qu'elle est importune : je l'auray bien pourtant, encore que je ne m'y arreste pas. Si neantmoins, au signe de ma respugnance, je joins des parolles qui tesmoignent apertement que je n'ay point d'envie de fayre ce dont ceste sœur me prie, elle peut et doit me dire doulcement que je ne le fasse pas, quand ce sont personnes esgales; car il faut que ceux qui ont authorité tiennent ferme et fassent plyer leurs inferieurs. Or, combien qu'une sœur m'auroit refusé entierement quelque chose, ou monstré de la respugnance, je ne doy point perdre la confiance de l'employer une autre fois, ny mesme je ne me doy point mal-edifier de son imperfection : car, à ceste heure là, je la supporte, et tantost elle me supportera; maintenant elle a de l'adversion de fayre ceste chose, et une autre fois elle la fera volontiers : si toutesfois j'avois l'experience que ce fust un esprit qui ne fust pas encore capable de ceste façon de traitter, j'attendrois pour quelque tems, jusques à tant qu'elle fust mieux disposée. Nous devons tous estre capables des deffauts les uns des autres, et ne faut en façon quelconque s'estonner d'en rencontrer; car, si nous demeurons quelque tems sans tomber en faute, nous serons par apres un autre tems que nous ne ferons que faillir, et ferons plusieurs grandes imperfections, de la suitte desquelles il faut profitter par l'abjection qui nous en revient. Il faut souffrir avec patience le retardement de nostre perfection, faysant tousjours ce que nous pouvons pour nostre advancement, et de bon cœur.

O qu'heureux sont ceux qui, vivant en l'attente, ne se lassent point d'attendre! ce que je dy pour plusieurs, lesquels, ayant le desir de se perfectionner par l'acquisition des vertus, les voudroient avoir tout d'un coup, comme si la perfection ne consistoit qu'à la desirer : ce seroit un grand bien si nous pouvions estre humbles tout aussi-tost que nous avons desiré de l'estre, sans autre peyne. Il faut que nous nous accoustumions à rechercher l'esvenement de nostre perfection, selon les voies ordinaires, en tranquillité de cœur, faysant tout ce que nous pouvons pour acquerir les vertus, par la fidellité que nous aurons à les prattiquer, une chascune selon nostre condition et vocation, et demeurons en attente pour ce qui regarde de parvenir tost ou tard au but de nostre pretention, laissant cela à la divine Providence, laquelle aura soing de nous consoler au tems qu'elle a destiné de le fayre; et quand mesme ce ne seroit qu'à l'heure de nostre mort, il nous doit suffire, pourveu que nous rendions nostre devoir, en faysant tousjours ce qui est en nous et à nostre pouvoir ; nous aurons tousjours assez tost ce que nous desi-

rons, quand nous l'aurons et qu'il playra à Dieu de nous le donner. Ceste attente et resignation est tres-necessaire; car le deffaut d'icelle trouble fort l'ame. Il se faut contenter de sçavoir qu'on fait bien par celuy qui gouverne, et n'en rechercher ny les sentimens ny la cognoissance particuliere, mais marcher comme aveugle dans ceste providence et confiance en Dieu, mesme parmy les desolations, craintes, tenebres, et toute autre sorte de croix qu'il luy playra nous donner. Demeurez doncques, ma chere fille, parfaictement abandonnée à sa conduitte, sans aucune exception ny reserve quelconque, toute, toute, et laissez fayre, jettant sur sa bonté tout le soing du corps et de l'ame, demeurant ainsi toute resignée, remise et reposée en Dieu sous la conduitte des superieurs, sans soing que d'obeyr. Or, le moyen d'acquerir ceste souplesse à la volonté d'aultruy, est de fayre souvent en l'orayson des actes d'indifference, et puis les venir mettre en prattique, lors que l'occasion s'en presentera : car ce n'est pas assez de se despoüiller devant Dieu, d'autant que cela se faysant seulement avec l'imagination, il n'y a pas grande affaire; mais quand il le faut fayre en effect, et que, venant de nous donner tout à Dieu, nous treuvons une creature qui nous commande, il y a bien de la difference, et c'est là où il faut monstrer son courage. Ceste doulceur et condescendance à la volonté du prochain est une vertu de grand prix : elle est le symbole de l'orayson d'unyon; car, comme ceste orayson n'est autre chose qu'un renoncement de nous-mesmes, en Dieu, quand l'ame dit avec verité : Je n'ay plus de volonté, sinon la vostre, Seigneur, alors elle est tout unie à Dieu; de mesme, renonçant nostre volonté pour fayre tousjours celle du prochain, c'est la vraye unyon avec le prochain, et faut fayre tout cela pour l'amour de Dieu. Il arrive souvent qu'une personne petite et foible de corps et d'esprit, qui ne s'exercera qu'en des choses petites, les fera avec tant de charité, qu'elles surpasseront beaucoup le merite des actions grandes et relevées : car, pour l'ordinaire, ces actions relevées se font avec moins de charité, à cause de l'attention et de diverses considerations qui se font autour d'elles; si neantmoins une grande œuvre est faite avec tant de charité que la petite, sans doubte, celuy qui la fait a beaucoup plus de merite et de rescompense. Enfin la charité donne le prix et la valeur à toutes nos œuvres, de maniere que tout le bien que nous ferons, il le faut fayre pour l'amour de Dieu, et le mal que nous esviterons, il le faut esviter pour l'amour de Dieu. Les actions bonnes que nous ferons, qui ne sont pas particulierement commandées, et qui ne peuvent tirer leur merite de l'obeyssance, il le leur faut donner par la charité, encore que nous les pouvons toutes fayre par obeyssance. Bref, il faut avoir bon courage et ne despendre que de Dieu : car le charactere des filles de la Visitation est de regarder en toutes choses la volonté de Dieu, et la suivre.

Vous m'avez autresfois demandé si l'on pouvoit fayre des prieres particulieres, et je respons que quant à ces petites prieres qu'il vous vient quelquesfois devotion de fayre, il n'y a point de mal, pourveu que l'on ne s'y attache pas, en sorte que, ne les disant pas, il vous en vienne du scrupule, ou que vous fassiez dessein de dire tous les jours, ou un an durant, ou certain tems, quelque orayson à

vostre phantaysie; car cela, il ne le faut pas. Que si quelquesfois, pendant le silence, il vous vient devotion de dire un *Ave maris stella*, ou un *Veni creator Spiritus*, ou quelque autre chose, il n'y a point de difficulté que nous ne le puissions dire, et qu'il ne soit bon; mais il faut bien prendre garde que cecy se fasse sans prejudice d'un plus grand bien : par exemple, si vous aviez devotion, vous treuvant devant le Sainct-Sacrement, de dire trois fois le *Pater* à l'honneur de la saincte Trinité, et que l'on vous vinst appeller pour fayre quelque autre chose, il faudroit se lever promptement, et aller fayre ceste action à l'honneur de la saincte Trinité, au lieu de dire vos trois *Pater*. Il ne faut doncques se prescrire de fayre certain nombre de genuflexions, d'oraysons jaculatoires, et semblables prattiques par jour, ou durant quelque tems, sans le dire à la Superieure, bien qu'il faille estre fort fidelle en la prattique des eslevations et aspirations en Dieu. Or, si vous pensez que ce soit le Sainct-Esprit qui vous inspire de fayre ces petites prattiques, il vous sçaura bon gré que vous en demandiez congé, voir mesme que vous ne les fassiez pas si on ne vous le permet, d'autant que rien ne luy est tant aggreable que l'obeyssance religieuse. Vous ne pouvez non plus promettre à personne de dire un nombre de prieres pour eux. Si l'on vous prie de le fayre, il faut respondre que vous demanderez congé de le fayre; mais si l'on se recommande seulement à vos prieres, vous pouvez respondre que vous le ferez volontiers, et en mesme tems eslevez vostre esprit en Dieu pour ceste personne là. Tout de mesme en est-il de la tres-saincte communion : car vous ne pouvez point communier pour personne sans congé : cela ne s'entend pas qu'estant prestes de recevoir Nostre Seigneur, s'il vous vient en memoire la necessité de quelqu'un de vos proches, ou bien les necessitez communes du peuple, vous ne puissiez les recommander à Dieu, en le suppliant d'en avoir compassion. Mais si vous voulez communier particulierement pour quelque chose, il faut demander congé, si ce n'est pour vos propres necessitez, comme pour obtenir force contre quelque tentation, ou bien pour demander quelque vertu à Nostre Seigneur. Qu'il soit beny.

ENTRETIEN XI.

SUR LE MESME SUBJET DE L'OBEYSSANCE.

De la vertu d'obeyssance.

Il y a trois sortes d'obeyssance pieuse, dont la premiere est generale à tous les chrestiens, qui est l'obeyssance deuë à Dieu et à la saincte Eglise, en l'observance de leurs commandemens. La seconde est l'obeyssance religieuse, qui est desjà d'un grand prix au-dessus de l'autre, parce qu'elle s'attache non-seulement aux commandemens de Dieu, ains elle s'assubjettit à l'observance de ses conseils. Il y a une troisiesme obeyssance, qui est celle de laquelle je veux parler, comme estant la plus parfaicte, qui se nomme *amoureuse*; et c'est de ceste-cy de laquelle Nostre Seigneur nous a monstré exemple tout le tems de sa vie. Les Peres ont donné à ceste sorte d'obeyssance plusieurs proprietez et conditions, mais entre toutes

j'en choysiray seulement trois : dont la premiere est, qu'elle est (comme ils la nomment) aveugle; la seconde qu'elle est prompte, et la troisiesme qu'elle est perseverante. L'obeyssance aveugle a trois proprietez ou conditions : dont la premiere est, qu'elle ne regarde jamais le visage des superieurs, ains seulement leur authorité; la seconde, qu'elle ne s'informe point des raysons ny des motifs que les superieurs ont de commander telle ou telle chose, luy suffisant sçavoir qu'ils l'ont commandée; et la troisiesme qu'elle ne s'enquiert point des moyens qu'il faut qu'elle tienne pour fayre ce qui est commandé, s'asseurant que Dieu, par l'inspiration duquel on luy a fait ce commandement, luy donnera bien le pouvoir de l'accomplir : mais, au lieu de s'enquerir comment elle fera, elle se met à fayre. Doncques l'obeyssance religieuse, qui doit estre aveugle, se sousmet amoureusement à fayre tout ce qui luy est commandé, tout simplement, sans regarder jamais si le commandement est bien ou mal fait, pourveu que celuy qui commande ayt le pouvoir de commander, et que le commandement serve à la conjonction de nostre esprit avec Dieu : car, hors de là, jamais le vray obeyssant ne fait aucune chose. Plusieurs se sont grandement trompez sur ceste condition de l'obeyssance, lesquels ont creu qu'elle consistoit à fayre à tort et à travers tout ce qui nous pourroit estre commandé, fust-ce mesme contre les commandemens de Dieu et de la saincte Eglise : en quoy ils ont grandement erré, s'imaginant une folie en cest aveuglement, qui n'y est nullement; car, en tout ce qui est des commandemens de Dieu, comme les superieurs n'ont point de pouvoir de fayre jamais aucun commandement contraire, les inferieurs n'ont de mesme jamais aucune obligation d'obeyr en tel cas : ains, s'ils y obeyssoient, ils pecheroient. Or, je sçay bien que plusieurs ont fait des choses contre les commandemens de Dieu, par l'instinct de ceste obeyssance, laquelle ne veut pas seulement obeyr aux commandemens de Dieu, et des superieurs, mais aussi à leurs conseils et à leurs inclinations. Plusieurs doncques se sont precipitez à la mort par une inspiration particuliere de Dieu, qui est tellement forte, qu'ils ne s'en pouvoient nullement desdire ; car autrement ils eussent grievement peché. Il est rapporté dans le second livre des Machabées, qu'un nommé Rasias, lequel, poussé d'un zele ardent de la gloire de Dieu, s'en alla exposer aux coups, dont il sçavoit ne pouvoir esviter les blesseures et la mort ; et se sentant blessé en la poictrine, il tira toutes ses entrailles par ceste blesseure, puis il les jetta en l'air en presence de ses ennemys. Saincte Apollonie se jetta dans le feu que les impies ennemys de Dieu et du nom chrestien avoient preparé pour l'y mettre et la fayre mourir. Sainct Ambroise rapporte aussi l'histoire des trois filles, qui, pour esviter de perdre leur chasteté, se jetterent dans un fleuve où elles furent suffocquées par les eaux : mais celles-cy avoient d'ailleurs quelque sorte de rayson pour ce fayre, qui seroit trop long à resduire. L'on en void beaucoup d'autres qui se sont precipitez à la mort, comme celuy qui se jetta dans une fournaise ardente; mais tous ces exemples doivent estre admirez et non pas imitez : car vous sçavez assez qu'il ne faut jamais pas estre si aveugle, que de penser aggreer à Dieu en contrevenant à ses commandemens.

L'obeyssance amoureuse presuppose que nous avons l'obeyssance aux commandemens de Dieu. On dit que ceste obeyssance est aveugle, parce qu'elle obeyt esgalement à tous les superieurs. Tous les anciens Peres ont grandement blasmé ceux lesquels ne se vouloient pas sousmettre à l'obeyssance de ceux qui estoient de moindre qualité qu'eux ; ils leur demandoient : Quand vous obeyssiez à vos superieurs, pourquoy le faysiez-vous? estoit-ce pour l'amour de Dieu? nullement; car cestuy-cy ne tient-il pas la mesme place de Dieu parmy nous, que faysoit l'autre? sans doubte il est vicaire de Dieu, et Dieu nous commande par sa bouche, et nous fait entendre ses volontez, par ses ordonnances, comme il faysoit par la bouche de l'autre. Vous obeyssez doncques aux superieurs, parce que vous leur avez de l'inclination, et pour le respect de leurs personnes. Helas! vous ne faites rien plus que les mondains; car ils en font bien de mesme; et non-seulement ils obeyssent aux commandemens de ceux qu'ils ayment, mais ils n'estimeroient pas leur amour bien satisfait, s'ils ne suivoient encore au plus pres qu'ils peuvent leurs inclinations et affections, ainsi que fait le vray obeyssant, tant à l'endroict de ses superieurs comme de Dieu mesme. Les payens, tout meschans qu'ils estoient, nous ont monstré l'exemple de cecy : car le diable parloit à eux en diverses sortes d'idoles : les unes estoient des statuës d'hommes, les autres des rats, des chiens, des lyons, des serpens, et choses semblables ; et ces pauvres gens adjoustoient foy esgalement à tous, obeyssant à la statuë d'un chien comme à celle d'un homme, à celle d'un rat comme à celle d'un lyon, sans aucune difference. Pourquoy cela ? parce qu'ils regardoient leurs dieux en la diversité de ces statuës. Sainct Paul nous commande d'obeyr aux superieurs, encore qu'ils fussent meschans. Nostre Seigneur, Nostre Dame et sainct Joseph, nous ont fort bien enseigné ceste façon d'obeyr, au voyage qu'ils firent de Nazareth en Bethleem : car, Cesar ayant fait un edict, que tous les subjets allassent au lieu de leur nayssance pour y estre enroslez, ils y allerent amoureusement, pour satisfaire à ceste obeyssance, bien que Cesar fust payen et idolastre : Nostre Seigneur voulant monstrer par là, que nous ne devons jamais regarder au visage de ceux qui commandent, pourveu qu'ils ayent le pouvoir de commander.

Passons maintenant à la seconde proprieté de l'obeyssance aveugle. Apres doncques qu'elle a gaigné ce poinct de ne pas regarder ceux qui commandent, ains de se sousmettre esgalement à toutes sortes de superieurs, elle passe oultre, et vient au second, qui est d'obeyr sans considerer l'intention ny la fin pour laquelle le commandement est fait, se contentant de sçavoir qu'il est fait, sans s'amuser à considerer s'il est bien ou mal fait, si l'on a rayson ou non de fayre tel ou tel commandement. Abraham s'est rendu fort recommandable en ceste obeyssance. Dieu l'appelle, et luy dit : Abraham, sors de ta terre et de ta parenté, c'est-à-dire, hors de ta ville, et t'en va au lieu que je te monstreray. Abraham va sans resplique. Hé! ne pouvoit-il pas bien dire : Seigneur, vous me dites que je sorte hors de la ville; dites-moy doncques, s'il vous playst, de quel costé je sortiray? Il ne dit pas un mot; ains s'en alla où

l'esprit le portoit, sans regarder en aucune façon s'il alloit bien ou mal, pourquoy et à quelle intention Dieu luy avoit fait ce commandement, si courtement qu'il ne luy avoit pas seulement marqué le chemin par lequel il vouloit qu'il marchast. O certes! le vray obeyssant ne fait pas des discours, il se met simplement en besongne, sans s'enquerir d'autre chose que d'obeyr. Il semble que Nostre Seigneur mesme nous ayt voulu monstrer combien ceste sorte d'obeyssance luy estoit aggreable, lorsqu'il s'apparut à sainct Paul pour le convertir : car l'ayant appellé par son nom, il le fit cheoir par terre et l'aveugla. Voyez-vous? pour le fayre son disciple, il le fit tomber, pour l'humilier et l'assubjettir à soy; puis soudain il l'aveugla et luy commanda de s'en aller en la ville treuver Ananias, et qu'il fist tout ce qu'il luy commanderoit. Mais pourquoy Nostre Seigneur mesme ne luy dit-il pas ce qu'il devoit fayre sans le renvoyer plus loing, luy qui avoit bien daigné luy parler pour le convertir? sainct Paul fit tout ce qui luy fut commandé. Il n'eust rien cousté à Nostre Seigneur de luy dire luy-mesme ce qu'il luy fit dire par Ananias; mais il vouloit que nous cogneussions par cest exemple combien il ayme l'obeyssance aveugle, puisqu'il semble qu'il n'aveugla sainct Paul que pour le rendre vray obeyssant. Quand Nostre Seigneur voulut donner la vuë à l'aveugle-né, il fit de la bouë et la luy mit sur les yeux, luy commandant de s'aller laver en la fontaine de Siloë. Ce pauvre aveugle ne pouvoit-il pas bien s'estonner du moyen dont Nostre Seigneur usoit pour le guarir, et luy dire : Helas! que me faites-vous? si je n'estois pas aveugle, cela seroit capable de me fayre perdre la vuë. Il ne fit point toutes ces considerations; ains il obeyt tout simplement. Ainsi le vray obeyssant croit simplement de pouvoir fayre tout ce qu'on luy peut commander, parce qu'il tient que tous les commandemens viennent de Dieu, ou sont faits par son inspiration, lesquels ne peuvent estre impossibles, à rayson de la puissance de celuy qui commande. Naaman le Syrien n'en fit pas de la sorte, dont il luy en pensa arriver du mal. Celuy-cy, estant ladre, s'en alla treuver Helysée, pour estre guary, parce que tous les remedes dont il avoit usé pour recouvrer sa premiere santé ne luy avoient de rien servy. Sçachant doncques qu'Helysée faysoit de grandes merveilles, il s'en alla à luy et estant arrivé, il luy envoya un de ses gens pour le supplier de le vouloir guarir. Sur quoy Helysée ne sortit pas mesme de sa chambre; ains luy envoya dire par son serviteur, qu'il s'allast laver sept fois au Jourdain, et qu'il seroit guary. A ceste response, Naaman commença à se despiter et dire : N'y a-t-il pas des eaux en nostre païs aussi bonnes que celles qui sont au fleuve Jourdain? et n'en voulut rien fayre; mais ses gens luy remonstrerent qu'il devoit fayre ce qui luy estoit enjoinct par le prophete, puisque c'estoit une chose si facile. Il se laissa gaigner à leurs parolles, et s'estant lavé sept fois, il fut guary. Voyez-vous comment il se met en danger de ne point recouvrer sa santé, voulant fayre tant de considerations sur ce qui estoit commandé?

La troisiesme proprieté de l'obeyssance aveugle, est qu'elle ne considere point et ne s'enquiert point tant par quel moyen elle pourra fayre ce qui luy est commandé. Elle sçayt que le chemin

par lequel elle doit aller est la regle de la religion et les commandemens des superieurs; elle prend ce chemin en simplicité de cœur, sans poinctiller si ce seroit mieux de fayre ainsi ou ainsi : pourveu qu'elle obeysse, tout luy est esgal; car elle sçayt bien que cela suffit pour estre aggreable à Dieu, pour l'amour duquel elle obeyt purement et simplement.

La seconde condition de l'obeyssance amoureuse est qu'elle est prompte. Or, la promptitude de l'obeyssance, a tousjours esté recommandée aux religieux comme une piece tres-necessaire pour bien obeyr et observer parfaictement ce qu'ils ont voüé à Dieu. Ce fut la marque que print Eliezer pour cognoistre la fille que Dieu avoit determinée pour estre l'espouse du fils de son maistre. Il dit doncques ainsi en soy-mesme : Celle à qui je demanderay à boire et qui me dira : J'en donneray non-seulement à vous, mais je puiseray encore de l'eau pour vos chameaux, ce sera celle-là que je recognoistray estre digne espouse du fils de mon maistre. Et comme il alloit pensant à cela, il vid de loing la belle Rebecca. Eliezer la voyant si belle et si gracieuse aupres du puits où elle tiroit de l'eau pour ses brebis, il luy fit sa demande, et la damoiselle respondit, selon son dessein : Ouy, dit-elle, non-seulement à vous, mais encore à vos chameaux. Remarquez, je vous prie, combien elle fut prompte et gracieuse; elle n'espargnoit point sa peyne, ains en estoit fort liberale; car il ne falloit pas peu d'eau pour abbreuver tant de chameaux qu'Eliezer menoit. O certes! les obeyssances qui se font mal gracieusement ne sont point aggreables. Il y en a qui obeyssent, mais c'est avec tant de langueur et avec une si mauvaise mine, qu'ils diminuent beaucoup le merite de ceste vertu. La charité et l'obeyssance ont une telle unyon ensemble, qu'elles ne se peuvent separer : l'amour nous fait obeyr promptement; car, pour difficile que soit la chose commandée, celuy qui a l'obeyssance amoureuse l'entreprend amoureusement, parce que, l'obeyssance estant une principale partie de l'humilité, qui ayme souverainement la sousmission, l'obeyssant par consequent ayme le commandement, et dés qu'il l'apperçoit de loing, quel qu'il puisse estre, soit-il selon son goust ou non, il l'embrasse, il le caresse et le cherit tendrement.

Il y a dans la vie de sainct Pachosme un exemple de ceste promptitude à l'obeyssance, que je vous veux dire. Entre les religieux de sainct Pachosme, il y en avoit un nommé Jonas, homme de grande vertu et sainctcté, lequel avoit la charge du jardin, dans lequel il y avoit un figuier qui portoit de fort belles figues; or, ce figuier servoit de tentation aux jeunes religieux : toutes les fois qu'ils passoient aupres, ils regardoient tousjours un peu ces figues. Sainct Pachosme l'ayant remarqué, en se proumenant un jour par le jardin, il leva les yeux contre ce figuier, et vit le diable au-dessus qui regardoit les figues de haut en bas, comme les religieux les regardoient du bas en haut. Ce grand sainct, qui ne desiroit pas moins de dresser ses religieux à une totale mortification des sens comme à la mortification interieure des passions et inclinations, appella Jonas et luy commanda que le lendemain il ne manquast à couper le figuier; à quoy le pauvre Jonas respliqua : Hé! mon Pere, en-

core faut-il un peu supporter ces jeunes gens; il les faut bien rescreer en quelque chose; ce n'est pas pour moy que je le veux conserver. A quoy le Pere respondit fort doulcement : Bien, mon frere vous n'avez pas voulu obeyr simplement et promptement; mais que voulez-vous gager que l'arbre sera plus obeyssant que vous? Ce qui arriva : car le lendemain on le treuva tout sec, et ne porta jamais fruict. Le pauvre Jonas disoit fort veritablement, que ce n'estoit pas pour luy qu'il vouloit garder le figuier : car on remarqua que de soixante et quinze ans qu'il vesquit en la religion, et qu'il fut jardinier, il n'avoit jamais tasté aucun fruict de son jardin, mais il en estoit fort liberal à l'endroict des freres; cependant il apprint combien la promptitude de l'obeyssance estoit recommandable. Nostre Seigneur, tout le tems de sa vie, a donné des exemples continuels de ceste promptitude à l'obeyssance : car il ne se peut rien voir de si souple ny de si prompt qu'il estoit à la volonté d'un chascun. A son exemple, il nous faut apprendre d'estre grandement prompts en l'obeyssance : car il ne suffit pas au cœur amoureux de fayre ce qu'on commande ou que l'on luy tesmoigne de desirer, s'il ne le fait promptement : il ne peut voir l'heure assez tost venuë pour accomplir ce que l'on a ordonné, afin que l'on luy commande de nouveau quelque autre chose. David ne fit qu'un simple souhaict de boire de l'eau de la cisterne de Bethleem, et soudain partirent trois chevaliers, qui, à teste baissée, traverserent l'armée des ennemys et luy en allerent querir. Ils furent extresmement prompts à suivre le desir du roy; ainsi void-on que tant de grands saincts ont fait pour suivre les inclinations et les desirs qu'il leur sembloit que le Roy des roys, Nostre Seigneur, avoit. Quel commandement, je vous supplie, a fait Nostre Seigneur qui obligeast saincte Catherine de Sienne à boire ou lescher avec la langue la pourriture qui sortoit de la playe de ceste pauvre femme qu'elle servoit; et sainct Loüys, roy de France, de manger avec les ladres le reste de leur potage pour leur donner courage de manger? Certes, ils n'estoient aucunement obligez à cela : mais, sçachant que Nostre Seigneur aymoit et avoit tesmoigné de l'inclination à l'amour de la propre abjection, pensant luy fayre playsir de suivre son inclination, ils faysoient ces choses (quoyque tres-respugnantes à leur sens) avec un tres-grand amour. Nous sommes obligez de secourir nostre prochain quand il est en extresme necessité; neantmoins, parce que l'aumosne est un conseil de Nostre Seigneur, plusieurs font volontiers l'aumosne autant que leur moyen le leur permet. Or, dessus ceste obeyssance aux conseils, l'obeyssance amoureuse est entée, qui nous fait entreprendre de suivre ric à ric les desirs et les intentions de Dieu et de nos superieurs. Mais il faut que je vous advertisse icy d'une tromperie en laquelle on pourroit tomber : car, si ceux qui voudroient entreprendre la prattique de ceste vertu fort exactement, vouloient tousjours se tenir en attention pour pouvoir cognoistre les desirs et les inclinations de leurs superieurs ou de Dieu, ils perdroient le tems infailliblement; car (par exemple) tandis que je m'enquerrois quel est le desir de Dieu, je ne m'occuperois pas à me tenir en repos et tranquillité aupres de luy, qui est le desir qu'il a maintenant, puisqu'il ne me

donne rien autre chose à fayre : doncques celuy qui, pour suivre l'inclination que Nostre Seigneur a tesmoignée que l'on secourust les pauvres, voudroit aller de ville en ville pour les chercher, qui ne sçayt que pendant qu'il sera en une il ne servira pas ceux qui seront en l'autre ? Il faut aller en ceste besongne en simplicité de cœur, fayre l'aumosne quand j'en rencontre l'occasion, sans m'aller amusant par les ruës de mayson en mayson, pour sçavoir s'il n'y aura point de pauvre que je ne cognoisse pas : de mesme, quand je m'apperçois que le superieur desire quelque chose de moy, il faut que je me rende prompt à le fayre, sans aller espluchant si je pourray cognoistre qu'il ayt quelque inclination que je fasse quelque autre chose ; car cela osteroit la paix et tranquillité de cœur, qui est le principal fruict de l'obeyssance amoureuse.

La troisiesme condition de l'obeyssance, c'est la perseverance. Or ceste-cy, Nostre Seigneur la nous enseigne fort particulierement; sainct Paul l'a desclaré en ces termes : *Il a esté fait obeyssant jusques à la mort ;* et encherissant ceste obeyssance : *Et jusques à la mort de la croix*, dit-il. En ces parolles, *jusques à la mort*, est presupposé qu'il a esté obeyssant tout le tems de sa vie, pendant lequel on ne void autre chose que des traicts d'obeyssance renduë par luy, tant à ses parens qu'à plusieurs autres, voire mesme à des impies et meschans; et comme il commença par ceste vertu, de mesme il paracheva par elle le cours de ceste vie mortelle. Le bon religieux Jonas nous fournit deux exemples sur le subjet de la perseverance, et bien qu'il n'obeyst si promptement au commandement que sainct Pachosme luy donna, c'estoit neantmoins un religieux de grande perfection ; car, dés qu'il entra en religion jusques à la mort, il continua en l'office de jardinier, sans jamais le changer durant soixante et quinze ans qu'il vescut en ce monastere; et l'autre exercice auquel il persevera aussi toute sa vie (comme je vous ay dit cy-devant), fut de fayre des nattes de joncs entrelacées avec des feüilles de palmes, tellement qu'il mourut en les faysant. C'est une tres-grande vertu de perseverer si longuement en un tel exercice; car de fayre joyeusement une chose que l'on commande pour une fois, tant que l'on voudra, cela ne cousle rien; mais quand on vous dit : Vous ferez tousjours cela, et tout le tems de vostre vie, c'est là où il y a de la vertu et où gist la difficulté. Voylà doncques ce que j'avois à vous dire touschant l'obeyssance, sinon encore ce mot, que l'obeyssance est d'un si grand prix, qu'elle est compaigne de la charité; et ces deux vertus sont celles qui donnent le prix et la valeur à toutes les autres, de sorte que sans elles toutes les autres ne sont rien : si vous n'avez ces deux vertus vous n'en avez point; si vous les avez, vous avez quant et quant toutes les autres.

Mais passant plus oultre, et laissant à part l'obeyssance generale aux commandemens de Dieu, et parlant de l'obeyssance religieuse, je dy que si le religieux n'obeyt, il ne sçauroit avoir aucune vertu, parce que c'est l'obeyssance qui le rend principalement religieux, comme estant la vertu propre et particuliere de la religion : ayez mesme le desir du martyre pour l'amour de Dieu, cela n'est rien, si vous n'avez l'obeyssance. Nous lisons en la vie de sainct Pa-

chosme, qu'un de ses religieux ayant perseveré, tout le tems de son noviciat, en une humilité et sousmission exemplaire, vint treuver sainct Pachosme et luy dit, transporté de grande ferveur, qu'il avoit un tres-grand desir du martyre, qu'il ne seroit jamais content que cela n'arrivast, qu'il le supplioit bien humblement de vouloir prier Dieu afin qu'il l'accomplist. Le sainct Pere tascha de moderer ceste ferveur; mais plus il en disoit, et plus l'autre s'eschauffoit en sa poursuitte. Le sainct luy disoit : Mon fils, mieux vaut vivre en l'obeyssance et mourir tous les jours en vivant par une continuelle mortification de soy-mesme, que de martyriser nostre imagination : assez meurt martyr qui bien se mortifie : c'est un plus grand martyre de perseverer toute sa vie en obeyssance, que non pas de mourir tout d'un coup par un glaive. Vivez en paix, mon fils, tranquillisez vostre esprit, le divertissant de ce desir. Le religieux, qui asseuroit que son desir procedoit du Sainct-Esprit, ne rabbattit rien de son ardeur, invitant tousjours le Pere qu'il fist priere que son desir fust accomply. De là à quelque tems, l'on eut nouvelles propres à sa consolation : car un certain Sarrasin, chef de voleurs, vint en une montaigne proche du monastere; sur quoy sainct Pachosme l'appella à soy, et luy dit : Or sus, mon fils, l'heure est venuë que vous avez tant desirée, allez à la bonne heure coupper du bois en la montaigne. Le religieux tout esperdu de joye s'en va chantant et psalmodiant à la loüange de Dieu, et luy rendant actions de graces, de quoy il avoit bien daigné luy fayre l'honneur de luy donner ceste occasion de mourir pour son amour; enfin, il ne pensoit rien moins que de fayre ce qu'il fit. Or, voicy que ces voleurs l'ayant apperceu, vinrent droict à luy, et commencerent à l'empoigner et menacer. Pour un peu, il fut fort vaillant : Tu es mort, dirent-ils. Je ne demande autre chose, respondit-il, que de mourir pour Dieu; et semblables responses. Les Sarrasins le conduisirent où estoit leur idole pour la luy fayre adorer. Quand ils virent qu'il le refusoit constamment, ils commencerent de se mettre en devoir de le tuer. Helas! ce pauvre religieux, si vaillant en imagination, se voyant l'espée à la gorge : Hé! de grace, dit-il, ne me tuez pas, je feray tout ce que vous voudrez : ayez pityé de moy! je suis encore jeune, ce seroit dommaige de borner le cours de mes jours. Enfin, il adora leur idole, et ces meschans se mocquant de luy, le battirent tres-bien, et puis le laisserent revenir en son monastere, où estant arrivé plus mort que vif, tout pasle et transy, sainct Pachosme, qui luy estoit allé au devant, luy dit : Et bien, mon fils, comme va, qu'y a-t-il que vous estes si deffait? Lors le pauvre religieux, tout honteux et confus, parce qu'il avoit de l'orgueil, ne pouvant supporter de se voir avoir fait une si grande faute, se jetta en terre, et confessa sa faute; à quoy le Pere remediant promptement, faysant prier les freres pour luy, et luy faysant demander pardon à Dieu, le remit en bon estat, et puis luy donna de bons advertissemens, disant : Mon fils, souviens-toy qu'il vaut mieux avoir de petits desirs de vivre selon la communauté, et ne vouloir que la fidellité à l'observance des regles, sans entreprendre ny desirer autre chose que ce qui y est compris, que non pas avoir de grands desirs de fayre des merveilles imaginaires, qui ne sont

bons qu'à enfler nos cœurs d'orgueil, et nous fayre mes-estimer les autres, pensant bien estre quelque chose plus qu'eux. O qu'il fait bon vivre à l'abry de la saincte obeyssance, plutost que nous retirer d'entre ses bras pour chercher ce qui nous semble plus parfaict! si tu te fusses contenté, ainsi que je t'avois dit, de te bien mortifier, en vivant lorsque tu ne voulois rien moins que la mort, tu ne fusses pas tombé comme tu as fait; mais bon courage, souviens-toy de vivre desormais en sousmission, et t'asseure que Dieu t'a pardonné. Il obeyt au conseil du sainct, se comportant avec beaucoup d'humilité tout le tems de sa vie.

Je dy encore cecy, que l'obeyssance n'est point de moindre merite que la charité; car, donner un verre d'eau par charité', cela vaut le ciel, Nostre Seigneur mesme le dit : faites-en autant par obeyssance, vous gaignerez le mesme. La moindre petite chose faite par obeyssance est tres-aggreable à Dieu : mangez par obeyssance, vostre manger est plus aggreable à Dieu que les jeusnes des anachoretes, s'ils sont faits sans obeyssance; reposez-vous par obeyssance, vostre repos est plus meritoire et plus aggreable à Dieu que non pas le travail volontaire. Mais, me direz-vous, qu'est-ce qu'il m'arrivera de prattiquer si exactement ceste obeyssance amoureuse, avec les conditions susdittes, en aveugle, promptement et perseveramment? O mes cheres filles! celuy qui le fera joüyra en son ame d'une tranquillité continuelle, et de la tres-saincte paix de Nostre Seigneur, qui surpasse tout sentiment. Il n'aura aucun compte à rendre de ses actions, puisqu'elles auront esté toutes par obeyssance, tant aux Regles comme aux Superieurs : quel bonheur plus utile et desirable que cela? Certes, le vray obeyssant (pour dire cela en passant) ayme ses Regles, les honnore et les estime uniquement, comme le vray chemin par lequel il doit s'acheminer à l'unyon de son esprit avec Dieu, et partant, il ne se despart jamais de ceste voie, ny de l'observance des choses qui y sont dites par forme de direction, non plus que de celles qui sont commandées. Le vray obeyssant vivra doulcement et paysiblement comme un enfant qui est entre les bras de sa chere mere, lequel ne se met point en soing de ce qui luy pourra survenir; que la mere le porte sur le bras droict, ou sur le gauche, il ne s'en soucie pas : de mesme le vray obeyssant, que l'on luy commande cecy ou cela, il ne s'en met point en peyne; pourveu que l'on luy commande, et qu'il soit tousjours entre les bras de l'obeyssance (je veux dire en l'exercice de l'obeyssance), il est content. Or, à celuy-là, je luy peux bien asseurer de la part de Dieu le paradis pour la vie eternelle, comme aussi durant le cours de ceste vie mortelle il joüyra de la vraye tranquillité, il n'en faut point doubter.

Vous demandez maintenant si vous estes obligées, sur peyne de peché, de fayre tout ce que les superieurs vous disent que vous fassiez : comme quand vous rendez compte, s'il faut que vous teniez pour commandement tout ce que la superieure vous dit qui est propre à vostre advancement. O non, ma fille : les superieurs, non plus que les confesseurs, n'ont pas tousjours intention d'obliger les inferieurs par les commandemens qu'ils font; et quand ils le veulent fayre, ils usent du mot de commandement, sur peyne de de-

sobeyssance, et alors les inferieurs sont obligez d'obeyr sur peyne de peché, bien que le commandement fust fort leger et de chose de peu; mais autrement non : car ils donnent des advis en trois sortes : les uns par forme de commandement, les autres par forme de conseil, et les autres par forme de simple direction. Dans les Constitutions et Regles c'en est tout de mesme, car il y a des articles qui disent : Les sœurs pourront fayre telle chose; et d'autres qui disent : Elles feront, ou bien se garderont de fayre. Les uns sont des conseils, et les autres des commandemens. Celles qui ne voudroient pas s'assubjettir aux conseils et à la direction, contreviendroient à l'obeyssance amoureuse, et ce seroit tesmoigner une grande lascheté de cœur, et avoir bien peu d'amour pour Dieu, que de ne vouloir fayre que ce qui nous est commandé et rien davantage. Et bien qu'elles ne contreviennent pas à l'obeyssance qu'elles ont voüées, qui est celle des commandemens et conseils, quand elle ne s'assubjettissent pas à la suitte de la direction, elles contreviennent neantmoins à l'obeyssance amoureuse, à laquelle toutes les filles de la Visitation doivent pretendre.

Vous me demandez si l'on ne pourroit pas bien penser, lorsqu'on vous change de superieure, qu'elle n'est pas si capable que celle que vous aviez, et qu'elle n'a pas tant de cognoissance du chemin par lequel il vous faut conduire. O certes! nous ne pouvons pas empescher que la pensée ne vous en vienne; mais de s'y arrester, c'est ce qu'il ne faut point fayre : car si Balaam fut bien instruict par une asnesse, à plus forte rayson devons-nous croire que Dieu, qui nous a donné ceste superieure, fera bien qu'elle nous enseignera selon sa volonté, bien que peut-estre ce ne sera pas selon la nostre. Nostre Seigneur a promis que le vray obeyssant ne se perdra jamais. Non certes, celuy qui suivra indistinctement la volonté et la direction des superieurs que Dieu establira sur luy, bien que les superieurs fussent ignorans et conduisissent leurs inferieurs selon leur ignorance, voire par des voies scabreuses et dangereuses, les inferieurs se sousmettant à tout ce qui n'est point manifestement peché, ny contre les commandemens de Dieu et de la saincte Eglise, je vous peux assurer qu'il ne peut jamais errer. *Le vray obeyssant*, dit l'Escriture saincte, *parlera de ses victoires*; c'est-à-dire, il demeurera vainqueur en toutes les difficultez esquelles il sera porté par obeyssance, et sortira à son honneur des chemins où il entrera par obeyssance, pour dangereux qu'ils puissent estre. Ce seroit une playsante façon d'obeyr, si nous ne voulions obeyr qu'aux superieurs qui nous seroient aggreables : si aujourd'huy que vous avez une superieure fort estimée, tant pour sa qualité que pour ses vertus, vous luy obeyssez de bon cœur, demain que vous en aurez une autre qui ne sera pas tant estimée, vous ne luy obeyssez pas de si bon cœur qu'à l'autre, luy rendant bien pareille obeyssance, mais n'estimant pas tant ce qu'elle vous dit et ne le faysant pas avec tant de satisfaction; hé! qui ne void que vous obeyssez à l'autre par vostre inclination, et non pas purement pour Dieu : car, si cela estoit, vous auriez autant de playsir, et feriez autant d'estime de ce que ceste-cy vous dit, comme vous faysiez de ce que l'autre vous disoit. J'ay accoustumé de dire sou-

vent une chose, que tousjours il est bon de dire, parce qu'il la faut observer, qui est que toutes nos affections se doivent pratti- quer selon la partie superieure; car c'est ainsi qu'il faut vivre en ceste mayson, et non jamais selon nos sens et nos inclinations : c'est sans doubte que j'auray plus de satisfaction, quant à la partie inferieure de mon ame, de fayre ce qu'une superieure me com- mande, à laquelle j'ay de l'inclination, que non pas à fayre ce que l'autre me dit, à laquelle je n'en ay du tout point; mais, pourveu que j'obeysse esgalement quant à la partie superieure, il suffit, et mon obeyssance vaut mieux quand j'ay moins de playsir à la fayre, parce que c'est là où nous monstrons que c'est pour Dieu et non pour nostre playsir que nous obeyssons. Il n'y a rien de plus com- mun dans le monde que ceste façon d'obeyr à ceux que l'on ayme; mais pour l'autre, elle est extresmement rare et ne se prattique qu'és religions. Mais, pourriez-vous dire, n'est-il pas permis de desappreuver ce que ceste superieure icy fait, ny de dire ou pen- ser pourquoy elle fait des ordonnances que l'autre ne faysoit pas? O certes non, jamais, mes cheres filles; ains il faut appreuver tout ce que les superieurs font ou disent, permettent ou deffendent, pourveu qu'il ne soit manifestement contre les commandemens de Dieu, car il ne faut ny obeyr, ny appreuver cela; mais hors de la, les inferieurs doivent tousjours croire et fayre confesser à leur propre jugement, que les superieurs font tres-bien, et qu'ils ont bonne rayson de le fayre : car autrement ce seroit se fayre supe- rieur, et rendre le superieur inferieur, puisque nous nous rendrions examinateurs de sa cause : non, il faut plyer les espaules sous le fardeau de la saincte obeyssance, croyant que ces deux superieures ont eu bonne rayson de fayre le commandement qu'elles ont fait, quoyque different et contraire l'un de l'autre.

Mais ne seroit-il point loysible à une fille qui a desjà vescu longue- ment en religion, et qui a rendu de grands services, de se relas- cher un peu à l'obeyssance, au moins en quelque petite chose? O bon Dieu! que seroit cela, sinon fayre comme un maistre pilote qui ayant amené sa barque au port, aprés avoir longuement et peniblement travaillé pour la sauver des perils de la tourmente et des vagues de la mer, voudroit enfin, estant arrivé au port, rompre son navire et se jetter luy-mesme dans la mer? ne le juge- roit-on pas bien fol? car s'il vouloit fayre cela, il ne se devoit pas tant travailler pour amener la barque jusques au port. Le religieux qui a bien commencé n'a pas tout fait, s'il ne persevere jusques à la fin. Il ne faut dire qu'il n'appartient qu'aux novices d'estre si exacts : bien que l'on voye pour l'ordinaire en toutes les religions les novices fort exacts et mortifiez, ce n'est pas qu'ils soyent plus obligez que les profez; oh non, car ils ne le sont encore nullement, ains ils perseverent en obeyssance, pour parvenir à la grace de la perfection; mais les profez y sont obligez en vertu des vœux qu'ils ont faits, lesquels il ne suffit pas d'avoir faits pour estre religieux, si on ne les observe. Le religieux qui penseroit se pouvoir relas- cher en quelque chose apres sa profession, voire apres avoir desjà vescu longuement en religion, se tromperoit grandement. Nostre Seigneur se monstra plus exact en sa mort qu'en son enfance à se

laisser manyer et plyer, ainsi que j'ay dit tantost. Et c'est assez dit de l'obeyssance pour nous y affectionner.

Reste seulement de dire un petit mot sur la question qui me fut faite hyer au soir, sçavoir; s'il est loysible aux sœurs de se dire l'une à l'autre qu'elles ont esté mortifiées par la superieure ou la maistresse des novices, sur quelque occasion? Or, je respons que cecy se peut dire en trois sortes : la premiere est, qu'une sœur peut aller dire : Bon Dieu, ma sœur, que nostre Mere vient de me bien mortifier! toute joyeuse de quoy elle a esté digne de ceste mortification, et de quoy la superieure luy a fait fayre ce petit gain pour son ame, luy disant bien son fait sans l'espargner; et partant elle en donne la joye à sa sœur, afin qu'elle luy ayde à en benir Dieu. La seconde façon en laquelle l'on peut le dire est pour se souslager. Elle treuve la mortification ou correction bien pesante; elle s'en va un peu descharger sur sa sœur, à qui elle le dit, laquelle la plaignant luy ostera une partie de sa charge; et ceste façon n'est desjà pas tant supportable que la premiere, parce que l'on commet une imperfection en se plaignant; mais la troisiesme seroit tout à fait mauvaise, qui est de le dire par forme de murmeure et de despit, et pour fayre cognoistre que la superieure a eu tort : or, de ceste façon je sçay bien que l'on ne le fait pas en ceste mayson, par la grace de Dieu. De la premiere façon, encore qu'il n'y ayt point de mal de le dire, il seroit pourtant tres-bien de ne le dire pas, ains s'occuper en soy-mesme à s'en resjoüyr avec Dieu. En la seconde façon, certes, il ne le faut pas fayre; car, par le moyen de nostre plainte, nous perdons le merite de la mortification. Sçavez-vous ce qu'il faut fayre quand nous sommes corrigez et mortifiez? il nous faut prendre ceste mortification comme une pomme d'amour et la cacher en nostre cœur, la baysant et caressant le plus tendrement qu'il nous est possible. D'aller aussi dire : Je viens de parler à nostre Mere, je suis aussi seiche que j'estois auparavant, il n'y a que s'attacher à Dieu; pour moy, je ne retire aucune consolation des creatures, j'ay esté moins consolée que je n'estois; cela n'est pas à propos : la sœur à laquelle on dit cecy devroit respondre fort doulcement : Ma chere sœur, que ne vous estiez-vous bien attachée à Dieu, ainsi que vous dites qu'il faut fayre, avant qu'aller parler à nostre Mere, et vous n'auriez pas du mescontentement de quoy elle ne vous a pas consolée; mais en ce sens là que vous dites qu'il se faut bien attacher à Dieu, prenez garde que cherchant Dieu au deffaut des creatures, il ne se veüille laisser treuver : car il veut estre cherché avant toutes choses, et au mespris de toute chose. Parce que les creatures ne me contentent pas, je cherche le Createur : oh non! le Createur merite bien que je quitte tout pour luy; aussi veut-il que nous le fassions. Quand doncques nous sortons de devant la superieure toutes seiches et sans avoir receu une seule goutte de consolation, il faut que nous emportions nostre seicheresse comme un bausme precieux, comme l'on fait des affections que l'on reçoit en la saincte orayson; comme un bausme, dy-je, et que nous ayons un grand soing de ne pas laisser respandre ceste liqueur precieuse, qui nous a esté envoyée du ciel comme un don tres-grand, afin de parfumer nostre cœur de la pri-

vation de la consolation que nous pensions rencontrer és parolles de la superieure. Mais il y a une chose à remarquer sur ce subjet, qui est que quelquesfois on porte un cœur sec et dur, lorsque l'on va parler à la superieure, lequel ne peut estre capable d'estre arrousé et humecté de l'eau de la consolation, d'autant qu'il n'est nullement susceptible de ce que la superieure dit; et encore qu'elle parle fort bien selon vostre necessité, neantmoins il ne vous le semble pas. Une autre fois que vous aurez le cœur tendre et bien disposé, elle ne vous dira que trois ou quatre parolles beaucoup moins utiles pour vostre perfection que les autres n'estoient, qui vous consoleront; et pourquoy? parce que vostre cœur estoit disposé à cela. Il vous semble que les superieurs ont la consolation sur le bord des levres, et qu'ils la respandent facilement dans le cœur de ceux qu'ils veulent : ce qui n'est pas neantmoins, car ils ne peuvent pas tousjours estre de mesme humeur, non plus que les autres. Bien-heureux est celuy qui peut garder une esgalité de cœur parmy toute ceste inesgalité de succez : tantost nous serons consolez, et d'icy à un peu nous aurons le cœur sec, et de telle sorte que les parolles de consolation nous cousteront extresmement cher à dire.

Vous me demandiez encore que j'eusse à vous dire quel estoit l'exercice propre à fayre mourir le propre jugement; à quoy je respons, que c'est de luy retrancher fidellement toutes sortes de discours et occasions où il se veut rendre maistre, luy faysant cognoistre qu'il n'est que valet. Car, mes cheres filles, ce n'est que par les actes reiterez que nous acquerrons les vertus, bien qu'il y ayt eu quelques ames auxquelles Dieu les a données toutes en un moment. Doncques, quand il vous vient envie de juger si une chose est bien ou mal ordonnée, tranchez ce discours à vostre propre jugement; et quand peu apres on vous dira qu'il faut fayre une telle chose de telle façon, ne vous amusez point à discourir ou discerner si elle ne seroit point mieux autrement, faysant accroire à vostre jugement que la chose ne pourroit jamais estre mieux faite que de la façon que l'on vous dit. Si l'on vous donne quelque exercice, ne permettez pas à vostre jugement de discerner s'il vous sera propre ou non, et prenez garde que, si bien vous faites la chose, ainsi qu'elle est commandée, bien souvent le propre jugement n'obeyt pas, je veux dire ne se sousmet pas; car il n'appreuve pas le commandement : ce qui est pour l'ordinaire cause de la respugnance que nous avons de nous sousmettre à fayre ce que l'on veut de nous, parce que l'entendement et le jugement representent à la volonté que cela ne se doit pas, ou qu'il faut user d'autres moyens pour fayre ce que l'on dit, que ceux qui nous sont marquez. Elle ne peut se sousmettre, d'autant qu'elle fait tousjours plus d'estat des raysons que le propre jugement luy monstre, et non pas d'aucune autre; car chascun croit que son propre jugement est le meilleur. Je n'ay jamais rencontré personne qui ne fist estat de son jugement, sinon deux qui me confesserent qu'ils n'avoient point de jugement, et l'un m'estant venu une fois treuver, me dit : Monsieur, je vous prie, dites-moy un peu une telle chose; car je n'ay point de jugement pour la pouvoir comprendre, ce qui m'estonna

fort. Nous avons en nostre aage un exemple grandement remarquable de la mortification du propre jugement. C'est d'un grand docteur et grandement renommé, lequel composa un livre qu'il intitula : *Des Dispensations et des Commandemens*, lequel tombant un jour entre les mains du Pape, il jugeoit qu'il contenoit quelques propositions erronnées; il escrivit à ce docteur afin qu'il eust à les rayer de dessus son livre. Ce docteur recevant le commandement, sousmit si absolument son jugement, qu'il ne voulut point esclaircir son affaire pour se justifier; ains, au contraire, il creut qu'il avoit tort et qu'il s'estoit laissé tromper à son propre jugement; et montant en chaire, il leut tout haut ce que le Pape luy avoit escrit, print son livre, le deschira en pieces, puis il dit tout haut, que ce que le Pape avoit jugé sur ce faict avoit esté fort bien jugé; qu'il appreuvoit de tout son cœur la censeure et correction paternelle qu'il avoit daigné luy fayre, comme estant tres-juste et tres-doulce à luy, qui meritoit d'estre rigoureusement chastié, et qu'il s'estonnoit grandement comme il avoit esté si aveugle, que de s'estre laissé tromper à son propre jugement en chose si manifestement mauvaise. Il n'estoit nullement obligé de fayre cecy, parce que le Pape ne le commandoit pas; ains seulement qu'il eust à rayer de dessus son livre certaine chose qui n'avoit pas semblé bonne, car, (ce qui est bien remarquable) elle n'estoit pas heretique, ny si manifestement erronnée qu'elle ne peust estre deffenduë. Il tesmoigna une grande vertu en ceste occasion, et une mortification du propre jugement admirable.

L'on void encore assez souvent des sens mortifiez, parce que la propre volonté se mesle de les mortifier; et ce seroit une chose honteuse de se monstrer retifs à l'obeyssance : que diroit-on de nous? Mais de propre jugement, fort rarement on en treuve de bien mortifiez. Fayre advoüer que ce qui est commandé est bon, l'aymer et estimer, comme une chose qui nous est bonne et utile au-dessus de toute autre, ô! c'est à cela que le jugement se treuve retif; car il y en a plusieurs qui disent : Je feray bien cela ainsi que vous le dites; mais je voy bien qu'il seroit mieux autrement. Helas! que faites-vous? si vous nourrissez ainsi le jugement, sans doubte il vous enyvrera; car il n'y a point de difference entre une personne enyvrée et celuy qui est pleyn de son propre jugement. Un jour, David estant en la campaigne avec ses soldats lassez et harassez de faim, ne treuvant plus de quoy manger, il envoya vers le mary d'Abigaïl pour avoir quelques vivres : par malheur, ce pauvre homme estoit yvre, et commençant à parler en yvrogne, dit que David, apres avoir mangé ses voleries, envoyoit chez luy pour le ruyner comme les autres, et qu'il ne leur donneroit aucune chose. David sçachant cecy : Vive Dieu! dit-il, il me la payera, le mescognoissant qu'il est du bien que je luy ay fait de sauver ses troupeaux et empescher qu'aucune chose ne luy fust faite. Abigaïl, sçachant le dessein de David, s'en alla le lendemain au devant de luy avec des presens pour l'appayser, usant de ces termes : Monseigneur, que voudriez-vous fayre à un fol? Hyer que mon mary estoit yvre, il parla mal, mais il parla en yvrogne et comme un fol. Monseigneur, appaysez vostre courroux, et ne veüillez pas mettre vos

mains sur luy; car vous auriez regret d'avoir mis la main sur un fol. Il faut fayre les mesmes excuses d'une personne yvre, et de nostre propre jugement, car l'un n'est gueres plus capable de rayson que l'autre. Il faut doncques avoir un tres-grand soing de l'empescher de fayre ces considerations, afin qu'il ne nous enyvre de ses raysons, principalement en ce qui concerne l'obeyssance.

Vous voulez enfin sçavoir si vous devez avoir une grande confiance et un grand soing à vous advertir les unes les autres, en charité, de vos fautes. C'est sans doubte, ma fille, qu'il le faut fayre; car, à quel propos verrez-vous une tache en vostre sœur, sans vous essayer de la luy oster par le moyen d'un advertissement? Il faut neantmoins estre discrette en ceste besongne; car il ne seroit pas tems d'advertir une sœur tandis que vous la verrez indisposée ou pressée de melancholie, car il seroit dangereux qu'elle ne rejettast d'abord l'advertissement si vous le luy faysiez : il faut un peu attendre, puis l'advertir en confiance et charité. Si une sœur vous dit des parolles qui ressentent le murmeure, et que d'ailleurs ceste sœur ayt le cœur en doulceur, sans doubte il faut que tout confidemment vous luy disiez : Ma sœur, cela n'est pas bien fait; mais si vous vous appercevez qu'il y ayt quelque passion esmeuë dans son cœur, alors il faut destourner le propos le plus dextrement que l'on peut. Vous dites que vous craignez d'advertir si souvent une sœur des fautes qu'elle fait, parce que cela luy oste l'asseurance, et la fait plutost faillir à force de craindre. O Dieu! il ne faut pas fayre ce jugement des sœurs de ceans, car cela n'appartient qu'aux filles du monde, de perdre l'asseurance quand on les advertit de leurs deffauts. Nos sœurs ayment trop leur propre abjection pour fayre ainsi; tant s'en faut qu'elles s'en troublent, qu'au contraire elles prendront un plus grand courage et plus de soing de s'amender, non pas pour esviter d'estre adverties (car je suppose qu'elles ayment souverainement tout ce qui les peut rendre viles et abjectes à leurs yeux), ains afin de fayre tousjours mieux leur devoir, et se rendre capables de leur vocation.

ENTRETIEN XII.

De la Simplicité et Prudence religieuse.

La vertu de laquelle nous avons à traitter est si necessaire, que bien que j'en aye souventesfois parlé, vous avez neantmoins desiré que j'en fisse un entretien tout entier. Or, il faut en premier lieu sçavoir que nous appellons communement une chose simple quand elle n'est point brodée, doublée ou bigarrée; par exemple nous disons, voylà une personne qui est habillée bien simplement, parce qu'elle ne porte point de façon ou de doublure en son habict : je dy de doublure façonnée ou qui se voye; ains sa robbe et son habict n'est que d'une etoffe, et cela est une robbe simple. La simplicité doncques n'est autre chose qu'un acte de charité pur et simple, qui n'a qu'une seule fin, qui est d'acquerir l'amour de Dieu. Et nostre ame est simple, lorsque nous n'avons point d'autre pretention en tout ce que nous faysons. L'histoire tant commune

des hostesses de Nostre Seigneur, Marthe et Magdelene, est grandement remarquable pour ce subjet : car ne voyez-vous pas que Marthe, bien que sa fin fust loüable, de vouloir bien traitter Nostre Seigneur, ne laissa pas d'estre reprinse par ce divin Maistre, d'autant qu'oultre la fin tres-bonne qu'elle avoit en son empressement, elle regardoit encore Nostre Seigneur en tant qu'homme, et pour cela elle croyoit qu'il fust comme les autres, auxquels un seul mets où une sorte d'apprest ne suffit pas; et c'estoit cela qui faysoit qu'elle s'esmouvoit grandement afin d'apprester plusieurs mets; et ainsi elle doubloit ceste premiere fin de l'amour de Dieu, en son exercice, de plusieurs autres petites pretentions, desquelles elle fut reprinse de Nostre Seigneur : *Marthe, Marthe, tu te troubles de plusieurs choses, bien qu'une seule soit necessaire; qui est celle que Magdelene a choysie, et qui ne luy sera point ostée.* Cest acte doncques de charité simple, qui faît que nous ne regardons et n'avons autre visée en toutes nos actions que le seul desir de playre à Dieu, est la part de Marie, qui est seule necessaire, et c'est la simplicité, vertu laquelle est inseparable de la charité, d'autant qu'elle regarde droict à Dieu, sans que jamais elle puisse souffrir aucun meslange de propre interest; autrement ce ne seroit plus simplicité, car elle ne peut souffrir aucune doublure des creatures, ny aucune consideration d'icelles : Dieu seul y treuve place.

Ceste vertu est purement chrestienne. Les payens, voire ceux qui ont le mieux parlé des autres vertus, n'en ont eu aucune cognoissance, non plus que de l'humilité. Car de la magnificence, de la liberté, de la constance, ils en ont fort bien escrit; mais de la simplicité et de l'humilité, rien du tout. Nostre Seigneur mesme est descendu du ciel pour donner cognoissance aux hommes tant de l'une que de l'autre vertu; autrement ils eussent tousjours ignoré ceste doctrine si necessaire. *Soyez prudens comme le serpent*, dit-il à ses Apostres; mais passez plus oultre, *et soyez simples comme la colombe.* Apprenez de la colombe à aymer Dieu en simplicité de cœur, n'ayant qu'une seule pretention et une seule fin en tout ce que vous ferez; mais n'imitez pas seulement la simplicité de l'amour des colombes, en ce qu'elles n'ont tousjours qu'un paron pour lequel elles font tout, et auquel seul elles veulent complayre; mais imitez-les aussi en la simplicité qu'elles prattiquent en l'exercice, et au tesmoignage qu'elles rendent de leur amour : car elles ne font point tant de choses ny tant de mignardises, ains elles font simplement leurs petits gemissemens à l'entour de leurs colombeaux, et se contentent de leur tenir compaignie quand ils sont presens. La simplicité bannit de l'ame le soing et la sollicitude que plusieurs ont inutilement pour rechercher quantité d'exercices et de moyens pour pouvoir aymer Dieu, ainsi qu'ils disent; et leur semble, s'ils ne font tout ce que les saincts ont fait, qu'ils ne sçauroient estre contens. Pauvres gens! ils se tourmentent pour treuver l'art d'aymer Dieu et ne sçavent pas qu'il n'y en a point d'autre que de l'aymer; ils pensent qu'il y ayt certaine finesse pour acquerir cest amour, lequel neantmoins ne se treuve qu'en la simplicité. Or, ce que nous disons qu'il n'y a point d'art n'est pas pour mespriser certains livres qui sont intitulez *l'Art d'aymer Dieu,* car ces livres enseignent qu'il

n'y a point d'autre art que de se mettre à l'aymer, c'est-à-dire, se mettre en la prattique des choses qui luy sont aggreables, ce qui est le seul moyen de treuver et acquerir cest amour sacré, pourveu que ceste prattique s'entreprenne en simplicité, sans trouble et sans sollicitude. La simplicité embrasse voirement les moyens que l'on prescrit à un chascun selon sa vocation pour acquerir l'amour de Dieu : de sorte qu'elle ne veut point d'autre motif pour acquerir ou estre incitée à la recherche de cest amour, que sa fin mesme; autrement elle ne seroit pas parfaictement simple, car elle ne peut souffrir aucun regard, pour parfaict qu'il puisse estre, que le pur amour de Dieu, qui est sa seule pretention. Par exemple, si on va à l'office et que l'on demande : Où allez-vous? Je vay à l'office, respondra-t-on. Mais pourquoy y allez-vous? J'y vay pour loüer Dieu. Mais pourquoy plutost à ceste heure qu'à une autre? C'est parce que, la cloche ayant sonné, si je ne vay pas, je seray remarquée. La fin d'aller à l'office pour loüer Dieu est tres-bonne; mais ce motif n'est pas simple, car la simplicité requiert qu'on y aille attirée du desir de playre à Dieu, sans aucun autre regard; et ainsi de toutes autres choses. Or, avant que passer oultre, il faut descouvrir une tromperie qui est en l'esprit de plusieurs touschant ceste vertu; car ils pensent que la simplicité soit contraire à la prudence, et qu'elles soyent opposées l'une à l'autre : ce qui n'est pas, car jamais les vertus ne se contrarient l'une à l'autre, ains ont une unyon tres-grande par ensemble.

La vertu de simplicité est opposée et contraire au vice de l'astuce, vice qui est la source d'où procedent les finesses, artifices et duplicitez; l'astuce est un amas d'artifices, de tromperies, de malices, et c'est par le moyen de l'astuce que nous treuvons des inventions pour tromper l'esprit du prochain, et de ceux avec lesquels nous avons à fayre, pour les conduire au poinct que nous pretendons, qui est de leur fayre entendre que nous n'avons autre sentiment au cœur que celuy que nous leur manifestons par nos parolles, ny autre cognoissance sur le subjet dont il s'agit, chose qui est infinyment contraire à la simplicité, qui requiert que nous ayons l'interieur entierement conforme à l'exterieur. Je n'entens pas pourtant de dire qu'il faille tesmoigner en nos esmotions des passions à l'exterieur, ainsi que nous les avons en l'interieur; car ce n'est pas contre la simplicité, de fayre bonne mine en ce tems-là, ainsi que l'on pourroit penser. Il faut tousjours fayre difference entre les effects de la partie superieure de nostre ame, et les effects de nostre partie inferieure. Il est vray que parfois nous avons des grandes esmotions en nostre interieur sur la rencontre d'une correction ou de quelque autre contradiction; mais ceste esmotion ne provient pas de nostre volonté, ains tout ce ressentiment se passe en la partie inferieure : la partie superieure ne consent point à tout cela, ains elle aggrée, accepte et treuve bonne ce rencontre. Nous avons dit que la simplicité a son regard continuel en l'acquisition de l'amour de Dieu : or, l'amour de Dieu requiert de nous que nous retenions nos sentimens, et que nous les mortifiions et aneantissions; c'est pourquoy il ne requiert pas que nous les manifestions et fassions voir au dehors : ce n'est doncques pas manquer de simplicité de fayre bonne mine quand nous sommes esmeus en l'interieur.

Mais ne seroit-ce point tromper ceux qui nous verroient, dites-vous, d'autant que, quoyque nous fussions fort immortifiées, ils croiroient que nous serions fort vertueuses? Ceste reflexion, ma chere sœur, sur ce que l'on dira ou que l'on pensera de vous, est contraire à la simplicité, car nous avons dit qu'elle ne vise qu'à contenter Dieu et nullement les creatures, sinon en tant que l'amour de Dieu le requiert. Apres que l'ame simple a fait une action qu'elle juge se devoir fayre, elle n'y pense plus; s'il luy revient en la pensée ce que l'on dira ou que l'on pensera d'elle, elle retranche promptement tout cela, parce qu'elle ne peut souffrir aucun divertissement en sa pretention, qui est de se tenir attentive à son Dieu pour accroistre en elle son amour; la consideration des creatures ne l'esmeut point pour aucune chose, car elle refere tout au Createur. De mesme en est-il de ce que l'on pourroit dire, s'il n'est pas permis de se servir de la prudence pour ne pas descouvrir aux superieurs ce que l'on penseroit les pouvoir troubler, ou nous-mesmes, en le disant; car la simplicité ne regarde sinon s'il est expedient de dire ou de fayre telle chose, et puis là-dessus elle se met à la fayre sans perdre le tems à considerer si le superieur se trouble ou bien encore moy, si je luy dy quelque pensée que j'ay eue de luy, ou qu'il ne se trouble pas ny moy aussi : s'il est expedient pour moy de le dire, je ne laisseray pas de le dire tout simplement, en arrive apres ce que Dieu voudra; quand j'auray fait mon devoir je ne me mettray pas en peyne d'autre chose. Il ne faut pas tousjours tant craindre le trouble, soit pour soy-mesme soit pour aultruy; car le trouble, de soy-mesme, n'est pas peché. Si je sçay qu'allant en quelque compaignie l'on me dira quelque parolle qui me troublera et m'esmouvera, je ne doy pas esviter d'y aller; ains je m'y doy porter armé de la confiance que je doy avoir en la protection divine, qu'elle me fortifiera pour vaincre ma nature, contre laquelle je veux fayre la guerre : ce trouble ne se fait qu'en la partie inferieure de nostre ame; c'est pourquoy il ne s'en faut nullement estonner, quand il n'est pas suivy, je veux dire, quand nous ne consentons point à ce qu'il nous suggere, car, en ce cas-là, il ne le faudroit pas fayre. Mais d'où pensons-nous que vienne ce trouble, sinon du manquement de simplicité, d'autant que l'on s'amuse souvent à penser : Que dira-t-on ou que pensera-t-on? au lieu de penser à Dieu et à ce qui nous peut rendre plus aggreables à sa bonté. Mais si je dy une telle chose, j'en demeureray plus en peyne que devant que l'avoir dite. Bien, si vous ne la voulez pas dire et qu'elle ne soit pas necessaire, n'ayant besoin d'instruction sur ce faict, resolvez-vous promptement et ne perdez pas le tems à considerer si vous la devez dire ou non, car il n'y auroit pas de l'apparence de fayre une heure de consideration sur toutes les meneues actions de nostre vie; mais de plus, je pense, quant à moy, qu'il est meilleur et plus expedient de dire à la superieure les pensées qui nous mortifient le plus, que non pas plusieurs autres qui ne servent de rien, sinon pour accroistre l'entretien que vous faites avec elles; et si vous en demeurez en peyne, ce n'est que l'immortification qui fait cela : car, à quel propos diray-je ce qui n'est pas necessaire pour mon utilité, en laissant ce qui me peut plus morti-

fier? La simplicité, comme nous avons desjà dit, ne cherche que le pur amour de Dieu, lequel ne se treuve jamais si bien qu'en la mortification de nous-mesmes; et à mesure que la mortification croist, nous nous approchons d'autant plus du lieu où nous devons treuver son divin amour. Au surplus, les superieurs doivent estre parfaicts, ou du moins ils doivent fayre les œuvres des parfaicts; et partant, ils ont les aureilles ouvertes pour recevoir et entendre tout ce que l'on leur veut dire, sans s'en mettre beaucoup en peyne. La simplicité ne se mesle pas de ce que font ou feront les autres, elle pense à soy : encore n'a-t-elle pour soy que les pensées qui sont vrayement necessaires; car quant aux autres, elle s'en destourne tousjours promptement. Ceste vertu a une grande affinité avec l'humilité, laquelle ne permet pas que l'on ayt mauvaise opinion de personne que de nous-mesmes.

Vous demandez comment il faut observer la simplicité és conversations et rescreations? Je vous respons : Comme en toute autre action, bien qu'en celle-cy il y faut avoir une saincte liberté et franchise, pour s'entretenir des subjets qui servent à l'esprit de joye et de rescreation. Il faut estre fort naïf en la conversation; il ne faut pourtant pas estre inconsiderée, d'autant que la simplicité suit tousjours la regle de l'amour de Dieu; mais, bien qu'il vous arrivast de dire quelque petite chose qui semblast n'estre pas si bien receuë de toutes comme vous voudriez, il ne faudroit pas pour cela s'amuser à fayre des reflexions et examens sur toutes vos parolles : ô non! car c'est l'amour-propre sans double qui nous fait fayre enqueste si ce que nous avons dit et fait est bien receu; mais la saincte simplicité ne court pas apres ses parolles, ny ses actions, ains elle en laisse l'esvenement à la divine Providence, à laquelle elle s'attache souverainement. Elle ne se destourne ny à droicte ny à gauche; ains elle suit simplement son chemin. Que si elle y rencontre quelque occasion de prattiquer quelque vertu, elle s'en sert soigneusement comme d'un moyen propre pour parvenir à sa perfection, qui est l'amour de Dieu; mais elle ne s'empresse point pour les rechercher : elle ne les mesprise point aussi; elle ne se trouble de rien, elle se tient coye et tranquille en la confiance qu'elle a que Dieu sçayt son desir, qui est de luy playre, et cela luy suffit. Mais comment peut-on accorder deux choses si contraires? L'on nous dit d'un costé qu'il faut avoir un grand soing de nostre perfection et advancement, et de l'autre l'on nous deffend d'y penser! Remarquez icy, s'il vous playst, la misere de l'esprit humain; car il ne s'arreste jamais à la mediocrité, ains il court ordinairement aux extresmitez : nous tenons ce deffaut de nostre bonne mere Eve, car elle en fit bien autant, lorsque le malin esprit la tentoit de manger du fruict deffendu. Elle dit que Dieu leur avoit deffendu de le toucher, au lieu de dire qu'il leur avoit deffendu de le manger. L'on ne dit pas que vous ne pensiez point à vostre advancement, non; mais que vous n'y pensiez pas avec empressement.

C'est aussi manquer de simplicité de fayre tant de considerations quand nous nous voyons fayre des fautes les unes aux autres, pour scavoir si ce sont des choses necessaires à dire à la superieure. Car

dites-moy, la superieure n'est-elle pas capable de cela, et de juger s'il est requis d'en fayre la correction ou non? Mais que sçay-je, moy, à quelle intention ceste sœur aura fait telle chose, dites-vous? Il se peut bien fayre que son intention soit bonne : aussi ne devez-vous pas accuser son intention, mais son action exterieure, s'il y a de l'imperfection. Ne dites pas aussi que la chose est de peu de consequence, et qu'elle ne vaut pas d'aller mettre ceste pauvre sœur en peyne; car tout cela est contraire à la simplicité. La Regle, qui commande de procurer l'amendement des sœurs par le moyen des advertissemens, ne nous commande pas d'estre si considerées en ce poinct, comme si l'honneur des sœurs despendoit de ceste accusation. Il faut voirement observer et attendre le tems convenable pour fayre la correction, car la fayre sur-le-champ est un peu dangereux; mais, hors de là, il faut fayre en simplicité ce que nous sommes obligez de fayre selon Dieu, et cela sans scrupule. Car bien que peut-estre ceste personne se passionne et se trouble apres l'advertissement que vous luy aurez fait, vous n'en estes pas cause; ce n'est que son immortification. Que si elle commet quelque faute sur-le-champ, cela sera cause qu'elle en esvitera plusieurs autres, qu'elle eust faites en perseverant en son deffaut. La superieure ne doit pas laisser de corriger les sœurs parce qu'elles ont de l'adversion à la correction; car, peut-estre, tant que nous vivrons, nous en aurons tousjours, d'autant que c'est une chose totalement contraire à la nature de l'homme, d'aymer d'estre avily et corrigé; mais ceste adversion ne doit pas estre favorisée de nostre volonté, laquelle doit aymer l'humiliation.

Vous voulez que je vous die un mot de la simplicité que nous devons avoir à nous laisser conduire selon l'interieur, tant à Dieu que par nos superieurs. Il y a des ames qui ne veulent, à ce qu'elles disent, estre conduictes que par l'Esprit de Dieu, et leur semble que tout ce qu'elles s'imaginent soyent des inspirations et des mouvemens du Sainct-Esprit, qui les prend par la main et les conduit en tout ce qu'elles veulent fayre, comme des enfans. En quoy, certes, elles se trompent fort, car, je vous prie, y a-t-il jamais eu une vocation plus speciale que celle de sainct Paul en laquelle Nostre Seigneur luy parla luy-mesme pour le convertir? et neantmoins il ne voulut pas l'instruire, ains le renvoya à Ananie, disant : Va-t-en, tu treuveras un homme qui te dira ce que tu auras à fayre. Et bien que sainct Paul eust peu dire : Seigneur, et pourquoy non vous-mesme ne le direz-vous pas? Il ne le dit pas pourtant, ains s'en alla tout simplement fayre comme il luy estoit commandé. Et nous autres penserons estre plus favorisez de Dieu que sainct Paul, croyant qu'il nous veut conduire luy-mesme, sans l'entremise d'aucune creature? La conduitte de Dieu pour nous autres, mes tres-cheres filles, n'est autre que l'obeyssance; car hors de là il n'y a que tromperie. C'est bien une chose certaine que tous ne sont pas conduicts par un mesme chemin; mais aussi n'est-ce pas à un chascun de nous de cognoistre par quel chemin Dieu nous appelle : cela appartient aux superieurs, lesquels ont la lumiere de Dieu pour ce fayre. Il ne faut pas dire qu'ils ne nous cognoissent pas bien, car nous devons croire que l'obeyssance et la sousmission sont tousjours les

vrayes marques de la bonne inspiration; et quoyqu'il puisse arriver que nous n'ayons point de consolation és exercices que l'on nous fait fayre, et que nous en ayons beaucoup aux autres, ce n'est pas par la consolation que l'on juge de la bonté de nos actions : il ne faut pas s'attacher à nostre propre satisfaction; car ce seroit s'attacher aux fleurs, et non pas au fruict.

Vous retirerez plus d'utilité de ce que vous ferez suivant la direction de vos superieurs, que non pas en suivant vos instincts interieurs, qui ne proviennent pour l'ordinaire que de l'amour-propre, qui, sous couleur de bien, recherchent de se complayre en la vayne estime de nous-mesmes. C'est bien la vraye verité que vostre bien despend de vous laisser conduire et gouverner par l'Esprit de Dieu sans reserve, et c'est cela que pretend la vraye simplicité que Nostre Seigneur a tant recommandée. *Soyez simples comme des colombes*, dit-il à ses Apostres; mais il ne s'arreste pas là, leur disant de plus : *Si vous n'estes faits simples comme un petit enfant, vous n'entrerez point au royaume de mon Pere.* Un enfant pendant qu'il est bien petit, est reduict en une grande simplicité (qui fait qu'il n'a autre cognoissance que de sa mere); il n'a qu'un seul amour, qui est pour sa mere, et en cest amour une pretention, qui est le sein de sa mere : estant couché dessus ce sein bien-aymé, il ne veut autre chose. L'ame qui a la parfaicte simplicité n'a qu'un amour, qui est pour Dieu; et en cest amour elle n'a qu'une seule pretention, qui est celle de reposer sur la poictrine du Pere celeste, et là, comme un enfant d'amour, fayre sa demeure, laissant entierement tout le soing de soy-mesme à son bon Pere, sans que jamais plus elle se mette en peyne de rien, sinon de se tenir en ceste saincte confiance; non pas mesme les desirs des vertus et des graces qui luy sembloient estre necessaires, ne l'inquiettent point. Elle ne nesglige voirement rien de ce qu'elle rencontre en son chemin; mais aussi elle ne s'empresse point à rechercher d'autres moyens de se perfectionner que ceux qui luy sont prescrits. Mais à quoy servent aussi les desirs si pressans et inquiettans des vertus dont la prattique ne nous est pas necessaire? La doulceur, l'amour de nostre abjection, l'humilité, la doulce et cordiale charité envers le prochain, l'obeyssance, sont des vertus dont la prattique nous doit estre commune, d'autant qu'elle nous est necessaire, parce que la rencontre des occasions nous est frequente : mais quant à la constance, à la magnificence, et telles autres vertus que peut-estre nous n'aurons jamais occasion de prattiquer, ne nous en mettons point en peyne; nous n'en serons pas pour cela moins magnanimes ny genereux.

Vous me demandez comme les ames qui sont attirées, en l'orayson, à ceste simplicité et à ce parfaict abandonnement en Dieu, se doivent conduire en toutes leurs actions? Je respons que non-seulement en l'orayson, mais en la conduitte de toute leur vie, elles doivent marcher invariablement en esprit de simplicité, abandonnant et remettant toute leur ame, leurs actions et leurs succez au bon playsir de Dieu, par un amour de parfaicte et tres-absoluë confiance, se delaissant à la mercy et au soing de l'amour eternel que la divine Providence a pour elle; et pour cela, qu'elles tien-

nent leur ame ferme en ce train, sans permettre qu'elle se divertisse à fayre des retours sur elle-mesme, ou si elles sont satisfaictes. Helas! nos satisfactions et consolations ne satisfont pas les yeux de Dieu, ains elles contentent seulement ce miserable amour et soing que nous avons de nous-mesmes, hors de Dieu et de sa consideration. Les enfans, certes, que Nostre Seigneur nous marque devoir estre le modelle de nostre perfection, n'ont ordinairement aucun soing, surtout en la presence de leurs peres et meres ; ils se tiennent attachez à eux, sans se retourner à regarder ny leurs satisfactions ny leurs consolations, qu'ils prennent à la bonne foy, et en joüyssent en simplicité, sans curiosité quelconque d'en considerer les causes ny les effects, l'amour les occupant assez sans qu'ils puissent fayre autre chose. Qui est bien attentif à playre amoureusement à l'amant celeste, n'a ny le cœur ny le loysir de retourner sur soy-mesme, son esprit tendant continuellement du costé où l'amour le porte.

Cest exercice d'abandonnement continuel de soy-mesme ès mains de Dieu comprend excellemment toute la perfection des autres exercices, en sa tres-parfaicte simplicité et pureté; et tandis que Dieu nous en laisse l'usage, nous ne devons point le changer. Les amantes spirituelles, espouses du roy celeste, se mirent voirement de tems en tems, comme les colombes qui sont aupres des eaux tres-pures, pour voir si elles sont bien agencées au gré de leur amant; et cela se fait ès examens de la conscience par lesquels elles se nettoyent, purifient, et ornent au mieux qu'elles peuvent, non, pour estre parfaictes, non pour se satisfaire, non pour desir de leurs progrez au bien; mais pour obeyr à l'espoux, pour la reverence qu'elles luy portent, et pour l'extresme desir qu'elles ont de luy donner du contentement. Mais n'est-ce pas un amour bien pur, bien net et bien simple, puisqu'elles ne se purifient pas pour estre pures, elles ne se parent pas pour estre belles; ains seulement pour playre à leur amant, auquel si la laideur estoit aussi aggreable, elles l'aymeroient autant que la beauté? Et si ces simples colombes n'employent pas un soing, ny fort long, ny aucunement empressé, à se laver et parer; car la confiance que leur amour leur donne d'estre grandement aymées, quoyqu'indignes (je dy la confiance que leur amour leur donne en l'amour et en la bonté de leur amant) leur oste tout empressement et deffiance de ne pas estre assez belles, oultre que le desir d'aymer plutost que de se parer et preparer à l'amour, leur retranche toute curieuse sollicitude, et les fait contenter d'une doulce et fidelle preparation faite amoureusement et de bon cœur.

Et pour conclurre en ce poinct, sainct François envoyant ses enfans aux champs, en voyage, leur donnoit cest advis, au lieu d'argent, et pour toute provision : Jettez vostre soing en Nostre Seigneur, et il vous nourrira. Je vous en dy de mesme, mes tres-cheres filles : jettez bien tout vostre cœur, vos pretentions, vos sollicitudes et vos affections dans le sein paternel de Dieu, et il vous conduira, ains portera où son amour vous veut.

Oyons et imitons le divin Sauveur, qui, comme tres-parfaict Psalmiste, chante les souverains traicts de son amour sur l'arbre de la croix; il les conclud tous ainsi : *Mon Pere, je remets et recom-*

mande mon esprit entre vos mains. Apres que nous aurons dit cela, mes tres-cheres filles, que reste-t-il, sinon d'expirer et mourir de la mort de l'amour, ne vivant plus à nous-mesmes, mais Jesus-Christ vivant en nous? Alors cesseront toutes les inquiettudes de nostre cœur, provenantes du desir que l'amour-propre nous suggere, de la tendreté que nous avons en nous et pour nous, qui nous fait secrettement empresser à la queste des satisfactions et perfections de nous-mesmes; et embarquez dans les exercices de nostre vocation, sous le vent de ceste simple et amoureuse confiance, sans nous appercevoir de nostre progrez, nous le ferons grandement : sans aller, nous advancerons; et sans nous remüer de nostre place, nous tirerons païs, comme font ceux qui cinglent en haute mer sous un vent propice.

Alors, tous les evenemens et varietez d'accidens qui surviennent sont reçeus doulcement et souëfvement : car, qui est entre les mains de Dieu et qui repose dans son sein, qui s'est abandonné à son amour et qui s'est remis à son bon playsir, qu'est-ce qui le peut esbranler et mouvoir? Certes, en toutes occurrences, sans s'amuser à philosopher sur les causes, raysons et motifs des evenemens, il prononce de cœur ce sainct acquiescement du Sauveur : Ouy, mon Pere, car ainsi il a esté aggreé devant vous. Alors nous serons toutes destrempées en doulceur et suavité envers nos sœurs et les autres prochains : car nous verrons ces ames-là dans la poictrine du Sauveur. Helas! qui regarde le prochain hors de là, il court fortune de ne l'aymer ny purement, ny constamment, ny esgalement; mais là, qui ne l'aymeroit, qui ne le supporteroit, qui ne souffriroit ses imperfections, qui le treuveroit de mauvaise grace, qui le treuveroit ennuyeux? Or, il est, ce prochain, mes tres-cheres filles, dans la poictrine du Sauveur; il est là comme tres-aymé, et tant aymable que l'amant meurt d'amour pour luy.

Alors encore l'amour naturel du sang, des convenances, des bien-seances, des correspondanccs, des sympathies, des graces, sera purifié et reduict à la parfaicte obeyssance de l'amour tout pur du bon playsir divin; et certes, le grand bien et le grand bonheur des ames qui aspirent à la perfection, seroit de n'avoir nul desir d'estre aymées des creatures, sinon de cest amour de charité qui nous fait affectionner le prochain, et chascun en son rang, selon le desir de Nostre Seigneur.

Avant que finir, il faut dire un mot de la prudence du serpent; car j'ay bien pensé que si je parlois de la simplicité de la colombe, l'on me jetteroit viste le serpent dessus. Plusieurs ont demandé quel estoit le serpent duquel Nostre Seigneur vouloit que nous apprinssions la prudence. Laissant toutes autres responses qui se peuvent fayre à ceste demande, nous prenons maintenant les parolles de Nostre Seigneur : *Soyez prudens comme le serpent*, lequel, lorsqu'il est attaqué, il expose tout son corps pour conserver sa teste : de mesme devons-nous fayre, exposant tout au peril quand il est requis, pour conserver en nous sain et entier, Nostre Seigneur et son amour, car il est nostre chef et nous sommes ses membres; et cela est la prudence que nous devons avoir en nostre simplicité. Encore vous diray-je qu'il se faut sousvenir qu'il y a

deux sortes de prudence, à sçavoir, la naturelle et la surnaturelle. Quant à la naturelle, il la faut bien mortifier, comme n'estant pas du tout bonne, nous suggerant plusieurs considerations et prevoyances non necessaires, qui tiennent nos esprits bien esloignez de la simplicité.

La vraye vertu de prudence doit estre veritablement prattiquée, d'autant qu'elle est comme un sel spirituel qui donne goust et saveur à toutes les autres vertus; mais elle doit estre tellement prattiquée des filles de la Visitation, que la vertu d'une simple confiance surpasse tout : car elles doivent avoir une confiance toute simple, qui les fasse demeurer en repos entre les bras de leur Pere celeste et de leur tres-chere Mere Nostre Dame, devant estre asseurées qu'ils les protegeront tousjours de leur soing tres-aymable, puisqu'elles sont assemblées pour la gloire de Dieu, et l'honneur de la tres-saincte Vierge. — DIEU SOIT BENY!

ENTRETIEN XIII.

Des Regles et de l'Esprit de la Visitation.

C'EST une chose tres-difficile que celle que vous me demandez, quel est l'esprit de vos Regles, et comme vous le pourrez prendre? Or, premier que de parler de cest esprit, il faut que vous sçachiez que veut dire cela, *avoir l'esprit d'une Regle;* car nous entendons ordinairement dire : un tel religieux a le vray esprit de sa Regle. Nous tirerons du sainct Evangile deux exemples qui sont tres-propres pour vous fayre comprendre cecy. Il est dit que sainct Jean-Baptiste estoit venu en l'esprit et vertu d'Hely, et pour cela qu'il reprenoit hardyment et rigoureusement les pecheurs, les appellant *engeance de viperes,* et telles autres parolles. Mais quelle estoit ceste vertu d'Hely? C'estoit la force, qui procedoit de son esprit pour aneantir et punir les pecheurs, faysant tomber le feu du ciel pour perdre et confondre ceux qui vouloient resister à la majesté de son Maistre : c'estoit doncques un esprit de rigueur qu'avoit Hely. L'autre exemple que nous treuvons en l'Evangile, qui sert à nostre propos, est que Nostre Seigneur voulant aller en Hierusalem, ses disciples l'en dissuadoient, parce que les uns avoient affection d'aller en Capharnaüm, les autres en Bethanie, et ainsi taschoient de conduire Nostre Seigneur au lieu où ils vouloient aller; car ce n'est pas d'aujourd'huy que les inferieurs veulent conduire leurs maistres selon leur volonté. Mais Nostre Seigneur, qui estoit tres-facile à condescendre, raffermit toutesfois son visage (car l'Evangeliste use de ces mesmes mots) *pour aller en Hierusalem*, afin que les Apostres ne le pressassent plus de n'y pas aller. Allant doncques en Hierusalem, il voulut passer par une ville de Samarie, mais les Samaritains ne le voulurent pas permettre; de quoy sainct Jacques et sainct Jean entrerent en cholere, et furent tellement indignez contre les Samaritains de l'inhospitalité qu'ils faysoient à leur maistre; qu'ils luy dirent : *Maistre, voulez-vous que nous fassions tomber le feu du ciel pour les abysmer, et les chastier de l'outrage qu'ils vous font?* et Nostre Seigneur leur res-

pondit : *Vous ne sçavez de quel esprit vous estes;* voulant dire : Ne sçavez-vous pas que nous ne sommes plus au tems d'Hely, qui avoit un esprit de rigueur? et bien qu'Hely fust un tres-grand serviteur de Dieu, et qu'il fist bien en faysant ce que vous voulez fayre, neantmoins vous autres ne feriez pas bien en l'imitant, d'autant que je ne suis pas venu pour punir et confondre les pecheurs, ains pour les attirer doulcement à penitence et à ma suitte. Or, voyons maintenant quel est l'esprit particulier d'une Regle. Pour le mieux entendre, il faut donner des exemples qui soyent hors de nous; et apres nous reviendrons à nous-mesmes. Toutes les Religions et toutes les assemblées de devotion ont un esprit qui leur est general, et chascune en a un qui luy est particulier. Le general est la pretention qu'elles ont toutes d'aspirer à la perfection de la charité; mais l'esprit particulier, c'est le moyen de parvenir à ceste perfection de la charité, c'est-à-dire, l'unyon de nostre ame avec Dieu, et avec le prochain pour l'amour de Dieu : ce qui se fait avec Dieu par l'unyon de nostre volonté à la sienne, et avec le prochain par la doulceur, qui est une vertu despendante immediatement de la charité. Venons à cest esprit particulier : il est certes tres-different en divers ordres. Les uns s'unissent à Dieu et au prochain par la contemplation, et pour cela ont une tres-grande solitude et ne conversent que le moins qu'ils peuvent parmy le monde, non pas mesme les uns avec les autres, si ce n'est en certain tems; ils s'unissent aussi avec le prochain par le moyen de l'orayson, en priant Dieu pour luy. Au contraire, l'esprit particulier des autres est voirement de s'unyr à Dieu et au prochain; mais c'est par le moyen de l'action, quoyque spirituelle : ils s'unissent à Dieu, mais c'est en luy reünissant le prochain, par l'estude, predications, confessions, conferences, et autres actions de pieté; et pour mieux fayre ceste action avec le prochain, ils conversent avec le monde. Ils s'unissent bien encore à Dieu par l'orayson; mais neantmoins leur fin principale est celle que nous venons de dire, de tascher de convertir les ames et les unyr à Dieu. Les autres ont un esprit severe et rigoureux, avec un parfaict mespris du monde et de toutes ses vanitez et sensualitez, voulant, par leur exemple, induire les hommes à ce mespris des choses de la terre, et à cela sert l'aspreté de leurs habicts et exercices. D'autres ont un autre esprit, et c'est une chose fort necessaire de sçavoir quel est l'esprit particulier de chaque Religion et assemblée pieuse. Ce que, pour bien cognoistre, il faut considerer la fin pour laquelle elle a esté commencée et les divers moyens de parvenir à ceste fin.

Il y a la generale en toutes les Religions, comme nous avons dit; mais c'est de la particuliere de laquelle je parle, et à laquelle il faut avoir un si grand amour, qu'il n'y ayt chose aucune que nous puissions cognoistre, qui soit conforme à ceste fin, que nous ne l'embrassions de tout nostre cœur. Avoir l'amour de la fin de nostre institut, sçavez-vous que c'est? C'est estre exactes à l'observance des moyens de parvenir à ceste fin, qui sont nos Regles et Constitutions, et estre fort diligentes à fayre tout ce qui en despend et qui sert à les observer plus parfaictement; cela, c'est avoir l'esprit de nostre Religion. Mais il faut que ceste exacte et ponctuelle

observance soit entreprinse en simplicité de cœur, je veux dire qu'il ne nous faut pas vouloir aller au delà, par des pretentions de faire plus qu'il ne nous est marqué dans nos Regles : car ce n'est pas par la multiplicité des choses que nous faysons que nous acquerons la perfection; mais c'est par la perfection et pureté d'intention avec laquelle nous les faysons. Il faut doncques regarder quelle est la fin de vostre Institut et l'intention de vostre Instituteur, et vous arrester aux moyens qui vous sont marquez pour y parvenir. Quant à la fin de vostre institut, il ne la faut pas chercher en l'intention des trois premieres sœurs qui commencerent, non plus que celle des Jesuites au premier dessein qu'eut sainct Ignace, car il ne pensoit à rien moins qu'à fayre ce qu'il a fait par apres : comme de mesme sainct François, sainct Dominique, et les autres qui ont commencé les Religions. Mais Dieu, à qui seul appartient de fayre ces assemblées de pieté, les a fait reüssir en la façon que nous voyons qu'elles sont; car il ne faut jamais croire que ce soyent les hommes qui, par leur invention, ayent commencé ceste façon de vie si parfaicte, comme est celle de la Religion : c'est Dieu, par l'inspiration duquel ont esté composées les Regles, qui sont les moyens propres pour parvenir à ceste fin generale à tous les religieux, de s'unyr à Dieu et au prochain pour l'amour de Dieu. Mais comme chaque Religion a sa fin particuliere, comme aussi les moyens particuliers pour parvenir à ceste fin et unyon generale, tous ont aussi un moyen general pour y parvenir, qui est par les trois vœux essentiels de la Religion. Chascun sçayt que les richesses et les biens de la terre sont des puissans attraicts pour dissiper l'ame, tant pour la trop grande affection qu'elle y met, que pour les sollicitudes qu'il faut avoir pour les garder, voire pour les accroistre, d'autant que l'homme n'en a jamais assez, selon ce qu'il desire. Le religieux coupe et tranche tout cela par le vœu de pauvreté. Il en fait tout de mesme à la chair et à toutes ses sensualitez et playsirs, tant licites qu'illicites, par le vœu de chasteté, qui est un tres-grand moyen de s'unyr à Dieu tres-particulierement; d'autant que ces playsirs sensuels allentissent et affoiblissent grandement les forces de l'esprit, dissipent le cœur et l'amour que nous devons à Dieu, et que nous luy donnons entierement par ce moyen, ne nous contentant pas de sortir de la terre de ce monde, mais sortant encore de la terre de nous-mesmes, c'est-à-dire, renonçant aux playsirs terrestres de nostre chair. Mais beaucoup plus parfaictement nous unissons-nous à Dieu par le vœu d'obeyssance, d'autant que nous renonçons à toute nostre ame, à toutes ses puissances, ses volontez, et toutes ses affections, pour nous sousmettre et assubjettir, non-seulement à la volonté de Dieu, mais à celle de nos superieurs, laquelle nous devons tousjours regarder comme estant celle de Dieu mesme; et cecy est un tres-grand renoncement, à cause des continuelles productions des petites volontez que fait nostre amour-propre. Estant doncques ainsi sequestrez de toutes choses, nous nous retirons en l'intime de nos cœurs, pour plus parfaictement nous unyr à sa divine Majesté.

Or, pour venir en particulier à la fin pour laquelle nostre Congregation de la Visitation a esté esrigée, et par icelle comprendre

plus aysement quel est l'esprit particulier de la Visitation, j'ay tousjours jugé que c'estoit un esprit d'une profonde humilité envers Dieu, et d'une grande doulceur envers le prochain; d'autant, qu'ayant moins de rigueur pour le corps, il faut qu'il y ayt tant plus de doulceur de cœur. Tous les anciens Peres ont determiné que, où l'aspreté des mortifications corporelles manque, il y doit avoir plus de perfection d'esprit. Il faut doncques que l'humilité envers Dieu et la doulceur envers le prochain supplécent en vos maysons à l'austerité des autres. Et si bien les austeritez sont bonnes en elles-mesmes, et sont des moyens de parvenir à la perfection, elles ne seroient pas pourtant bonnes chez vous, d'autant que ce seroit contre les Regles. L'esprit de doulceur est tellement l'esprit de la Visitation, que quiconque y voudroit introduire plus d'austeritez qu'il n'y a pas maintenant, destruiroit incontinent la Visitation; d'autant que ce seroit fayre contre la fin pour laquelle elle a esté dressée, qui est pour y recevoir les filles et femmes infirmes, qui n'ont pas des corps assez forts pour entreprendre, ou qui ne sont pas inspirées et attirées de servir et s'unyr à Dieu par la voie des austeritez que l'on fait és autres Religions. Vous me direz peut-estre : S'il arrive qu'une sœur ayt une complexion robuste, peut-elle bien fayre des austeritez plus que les autres, avec la permission de la superieure, en sorte que les autres sœurs ne s'en apperçoivent pas? Je respons à cela, qu'il n'y a point de secret qui ne se passe secrettement à un autre; et ainsi de l'une à l'autre l'on vient à fayre des Religions dans les Religions, et de petites ligues, et puis tout se dissipe. La bien-heureuse Mere saincte Therese dit admirablement bien le mal qu'apportent ces petites entreprinses, de vouloir fayre plus que la Regle n'ordonne, et que la communauté ne fait; et particulierement, si c'est la superieure, le mal en sera plus grand : car tout aussi-tost que ses filles s'en appercevront, elles voudront incontinent fayre le mesme, et elles ne manqueront pas de raysons pour se persuader qu'elles feront le bien, les unes poussées de zele, les autres pour luy complayre, et tout cela servira de tentation à celles qui ne pourront ou ne voudront pas fayre de mesme.

Il ne faut jamais introduire, permettre, ny souffrir ces particularitez en religion, excepté neantmoins en certaines necessitez particulieres : comme s'il arrivoit qu'une sœur fust pressée de quelque grande vexation ou tentation, alors ce ne seroit pas un extraordinaire de demander à la superieure de fayre quelques penitences plus que les autres; car il faut user de la mesme simplicité que font les malades, qui doivent demander les remedes qui leur semblent les pouvoir souslager. Que s'il y avoit une sœur qui fust si genereuse et courageuse que de vouloir parvenir à la perfection dans un quart d'heure, faysant plus que la communauté, je luy conseillerois qu'elle s'humiliast et se sousmit à ne vouloir estre parfaicte que dans trois jours, allant le train des autres. Et s'il se rencontre des sœurs qui ayent des corps forts et robustes, à la bonne heure; il ne faut pas pourtant qu'elles veüillent aller plus viste que celles qui sont foibles. Voicy un exemple en Jacob, qui est tres-admirable et fort propre pour monstrer comment il se faut

accommoder aux foibles, et arrester nostre force pour nous assubjettir à aller de pair avec eux, principalement quand nous y avons de l'obligation, comme ont les religieux à suivre la communauté en tout ce qui est de la parfaicte observance. Jacob doncques, sortant de la mayson de son beau-pere Laban avec toutes ses femmes, ses enfans, ses serviteurs et ses troupeaux, pour s'en retourner chez luy, craignoit extresmement de rencontrer son frere Esaü, d'autant qu'il pensoit qu'il fust tousjours irrité contre luy, ce qui n'estoit plus : estant doncques en chemin, le pauvre Jacob eut bien peur; car il rencontra Esaü fort bien accompaigné d'une grande troupe de soldats. Jacob l'ayant salüé, le treuva tout doulx en son endroict, car il luy dit : Mon frere, allons de compaignie, et achevons le voyage ensemble; à quoy respondit le bon Jacob : Monseigneur et mon frere, il n'en sera pas ainsi, s'il vous playst, d'autant que je meine mes enfans, et leurs petits pas exerceroient ou abuseroient de vostre patience; quant à moy, qui y suis obligé, je mesure mes pas aux leurs; et mesme il n'y a pas longtems que mes brebis ont agnelé, les agneaux encore tendres ne pourroient pas aller viste, et tout cela vous arresteroit trop en chemin. Remarquez, je vous prie, la debonnaireté de ce sainct patriarche. Il s'accommode volontiers au pas, non-seulement de ses petits enfans, mais aussi de ses agnelets. Il estoit à pied, et ce voyage luy fut heureux, comme il se void assez par les benedictions qu'il receut de Dieu tout le long du chemin : car il vid et parla plusieurs fois aux anges, et au Seigneur des anges et des hommes; et enfin il fut mieux partagé que son frere, qui estoit si bien accompaigné. Si nous voulons que nos voyages soyent benis de la divine bonté, assubjettissons-nous volontiers à l'exacte et ponctuelle observance de nos Regles, et cela en simplicité de cœur, sans vouloir doubler les exercices, ce qui seroit aller contre l'intention de l'Instituteur, et la fin pour laquelle la Congregation a esté esrigée. Accommodons-nous doncques volontiers avec les infirmes qui y peuvent estre receus, et je vous asseure que nous n'arriverons pas plus tard pour cela à la perfection; ains, au contraire, ce sera cela mesme qui nous y conduira plustost, parce que n'ayant pas beaucoup à fayre, nous nous appliquerons à le fayre avec la plus grande perfection qu'il nous sera possible. Et c'est en quoy nos œuvres sont plus aggreables à Dieu, d'autant qu'il n'a pas esgard à la multiplicité des choses que nous faysons pour son amour (comme nous avons tantost dit), ains seulement à la ferveur de la charité avec laquelle nous les faysons. Je treuve, si je ne me trompe, que si nous nous determinons à vouloir parfaictement observer nos Regles, nous aurons assez de besongne sans nous charger davantage; d'autant que tout ce qui concerne la perfection de nostre estat y est compris. La bien-heureuse Mere saincte Therese dit que ses filles estoient tellement exactes, qu'il falloit que les superieures eussent un tres-grand soing de ne rien dire qui ne fust tres-bon à fayre, parce que, sans autre semonce, elles se portoient incontinent à le fayre; et que pour plus parfaictement observer leurs regles, elles estoient poinctilleuses à la moindre petite despendance. Elle rapporte qu'une fois il y eut une de ses filles qui, n'ayant pas bien entendu quelque

chose qu'une superieure avoit commandé, luy dit qu'elle n'entendoit pas bien cela, et la superieure, luy respondant assez brusquement et inconsiderement : Allez mettre la teste dans un puits, luy dit-elle, et vous l'entendrez. La fille fut si prompte à partir à l'instant, que si on ne l'eut arrestée, elle s'alloit jetter dans un puits! Il y a certes moins à fayre à estre exacte en l'observance des Regles que non pas de les vouloir observer en partie.

Je ne puis assez dire de quelle importance est ce poinct, d'estre ponctuelle à la moindre chose qui sert à plus parfaictement observer la Regle, comme aussi de ne vouloir rien entreprendre davantage, sous quelque pretexte que ce soit, parce que c'est le moyen de conserver la Religion en son entier, et en sa premiere ferveur, et le contraire de cela est ce qui la destruit et fait descheoir de sa premiere perfection. Vous me demanderez s'il y auroit plus de perfection à se conformer tellement à la communauté, que mesme l'on ne demandast point à fayre de communion extraordinaire. Qui en doubte, mes cheres filles, si ce n'est en certain cas, comme seroit ès festes de nostre patron, ou du sainct auquel nous avons eu devotion toute nostre vie, ou quelque necessité fort pressante? Mais quant à certaines petites ferveurs que nous avons aucunes fois, qui sont passageres, et qui, pour l'ordinaire, sont des effects de nostre nature, lesquelles nous font desirer la communion, il ne faut point avoir esgard à cela, non plus que les mariniers n'en ont point à un certain vent qui se leve à la poincte du jour, lequel est produict des vapeurs qui s'eslevent de la terre, et n'est pas de durée, ains cesse tout aussi-tost que les dittes vapeurs sont un peu surlevées et dissipées, et partant le patron du navire, qui le cognoist, ne crie point au vent, et ne desploye point les voyles pour voguer à la faveur d'iceluy : de mesme nous autres, il ne faut pas que nous tenions pour un bon vent, c'est-à-dire pour inspiration, tant de petites volontez qui nous viennent ores de demander à communier, tantost de fayre orayson, tantost une autre chose; car nostre amour-propre, qui recherche tousjours sa satisfaction, demeureroit entierement content de tout cela, et principalement de ces petites inventions, et ne cesseroit de nous en fournir tousjours de nouvelles. Aujourd'huy que la communauté communie, il nous suggerera qu'il faut que, par humilité, vous demandiez de vous en abstenir, et lorsque le tems de s'humilier viendra, il nous persuadera de nous resjoüyr, et de demander la communion pour cest effect; et ainsi il ne seroit jamais fait. Il ne faut point tenir pour inspiration les choses qui sont hors de la Regle, si ce n'est en ce cas si extraordinaire que la perseverance nous fasse cognoistre que c'est la volonté de Dieu, comme il s'est treuvé, pour ce qui est de la communion, en deux ou trois grandes sainctes, les directeurs desquelles vouloient qu'elles communiassent tous les jours. Je treuve que c'est un tres-grand acte de perfection de se conformer en toutes choses à la communauté, et de ne s'en despartir jamais par nostre propre choyx : car, oultre que c'est un tres-bon moyen pour nous unyr avec le prochain, c'est encore cacher à nous-mesmes nostre propre perfection. Il y a une certaine simplicité de cœur en laquelle consiste la perfection de toutes les perfections; et c'est ceste simplicité qui fait que nostre

ame ne regarde qu'à Dieu, et qu'elle se tient toute ramassée et resserrée en elle-mesme, pour s'appliquer, avec toute la fidellité qui luy est possible, à l'observance de ses Regles, sans s'espancher à desirer ny vouloir entreprendre de fayre plus que cela. Elle ne veut point fayre des choses excellentes et extraordinaires, qui la pourroient fayre estimer des creatures; et par ainsi elle se tient fort basse en elle-mesme, et n'a pas des grandes satisfactions, car elle ne fait rien de sa propre volonté, ny rien de plus que les autres, et ainsi toute sa saincteté est cachée à ses yeux : Dieu seul la void, qui se delecte en sa simplicité, par laquelle elle ravit son cœur et s'unyt à luy. Elle tranche court à toutes les intentions de son amour-propre, lequel prend une souveraine delectation à fayre des entreprinses de choses grandes et excellentes, et qui nous font surestimer au-dessus des autres. Telles ames joüyssent par tout d'une grande paix et tranquillité d'esprit. Jamais il ne faut ny penser, ny croire que pour ne fayre rien de plus que les autres, et suivre la communauté, nous avons moins de merite. O non! car la perfection ne consiste point és austeritez : encore que ce soyent des bons moyens d'y parvenir, et qu'elles soyent bonnes en elles-mesmes, neantmoins, pour nous, elles ne le sont pas, parce qu'elles ne sont pas conformes à nos Regles ny à l'esprit d'icelles, estant une plus grande perfection de se tenir dans leur simple observance et suivre la communauté, que vouloir aller au delà. Celle qui se tiendra dans ces limites, je vous asseure qu'elle fera un grand chemin en peu de tems, et rapportera beaucoup de fruict à ses sœurs par son exemple. Enfin, quand nous sommes à ramer, il le faut fayre par mesure; ceux qui rament sur mer ne sont pas si-tost battus pour ramer un peu laschement que s'ils ne donnent les coups de rame par mesure. L'on doit tascher d'eslever les novices toutes esgalement, faysant les mesmes choses, afin que l'on rame justement; et si bien toutes ne le font pas avec esgale perfection, nous ne sçaurions qu'y fayre : cela se treuve en toutes les communautez. Mais, dites-vous, c'est par mortification que vous demeurez un peu plus dans le chœur au jour de feste que les autres, parce que le tems vous y a desjà bien duré durant deux ou trois heures de suitte que toutes y ont demeuré. A cela je vous respons que ce n'est pas une regle generale qu'il faille fayre tout ce à quoy on a de la respugnance, non plus que de s'abstenir des choses auxquelles on a de l'inclination : car, si une sœur a de l'inclination à dire l'office divin, il ne faut pas qu'elle laisse d'y assister, sous pretexte de se vouloir mortifier. Au demeurant, le tems des festes qui est laissé en liberté pour fayre ce que l'on veut, chascune le peut employer selon sa devotion, mais il est vray pourtant qu'ayant demeuré trois heures, voire plus, dans le chœur avec la communauté, il est beaucoup à craindre que le quart d'heure que vous y demeurez davantage, ne soit un petit morceau que vous donnerez à vostre amour-propre.

Enfin, mes cheres filles, il faut beaucoup aymer nos Regles, puisqu'elles sont les moyens par lesquels nous parvenons à leur fin, qui est de nous conduire facilement à la perfection de la charité, qui est l'unyon de nos ames avec Dieu et avec le prochain : et non-seulement cela, mais aussi de reünyr le prochain avec Dieu, ce que

nous faysons par la voie que nous luy presentons, laquelle est toute doulce et facile, aucune fille n'estant rejettée faute de force corporelle, pourveu qu'elle ayt volonté de vivre selon l'esprit de la Visitation, qui est (comme j'ay dit) un esprit d'humilité envers Dieu et de doulceur de cœur envers le prochain; et c'est cest esprit qui fait nostre unyon tant avec Dieu qu'avec le prochain. Par humilité, nous nous unissons avec Dieu, nous sousmettant à l'exacte observance de ses volontez, qui nous sont signifiées dans nos Regles : car nous devons pieusement croire qu'elles ont esté dressées par son inspiration, estant receuës par la saincte Eglise et appreuvées par Sa Saincteté, qui en sont des signes tres-evidens; et partant, nous les devons aymer d'autant plus tendrement, et les serrer sur nos poictrines tous les jours plusieurs fois en forme de recognoissance envers Dieu, qui nous les a données. Par la doulceur du cœur nous nous unissons avec le prochain par une exacte et ponctuelle conformité de vie, de mœurs et d'exercices, ne faysant ny plus ny moins que ceux avec lesquels nous vivons, et que ce qui nous est marqué en la voie en laquelle Dieu nous a mis ensemble, employant et arrestant toutes les forces de nostre ame à les fayre avec toute la perfection qui nous sera possible. Mais remarquez que ce que j'ay dit plusieurs fois, qu'il faut estre fort ponctuelles à l'observance des Regles, et à la moindre petite despendance, ne se doit pas entendre d'une ponctualité de scrupule, ô non! car cela n'a pas esté mon intention; mais d'une ponctualité de chastes espouses, qui ne se contentent pas d'esviter de desplayre à leur celeste Espoux, ains veulent fayre tout ce qu'elles peuvent pour luy estre tant soit peu plus aggreables.

Il sera fort à propos que je vous propose quelque exemple remarquable, pour vous fayre comprendre combien est aggreable à Dieu de se conformer à la communauté en toutes choses. Escoutez doncques ce que je vay vous dire. Pourquoy pensez-vous que Nostre Seigneur et sa tres-saincte Mere se soyent sousmis à la loy de la Presentation et Purification, sinon à cause de l'amour qu'ils portoient à la communauté? Certes, cest exemple devroit suffire pour esmouvoir les religieux à suivre exactement leur communauté, sans jamais s'en despartir; car, ny le Fils ny la Mere n'estoient aucunement obligez à ceste loy : non l'enfant, parce qu'il estoit Dieu; non la mere, parce qu'elle estoit vierge toute pure. Ils pouvoient facilement s'en exempter sans que personne s'en apperceust : car, ne pouvoient-ils pas s'en aller en Nazareth, au lieu de s'en aller en Hierusalem? Mais elle ne le fait pas; ains tout simplement elle suit la communauté. Elle pouvoit bien dire : La loy n'est pas faite pour mon tres-cher Fils, ny pour moy; elle ne nous oblige aucunement : mais, puisque le reste des hommes y est obligé et l'observe, nous nous y sousmettons tres-volontiers pour nous conformer à un chascun d'eux, et n'estre singuliers en aucune chose. L'apostre sainct Paul a fort bien dit, qu'il falloit que Nostre Seigneur fust semblable en toutes choses à ses freres, hormys le peché. Mais, dites-moy, est-ce la crainte de la prevarication qui rendoit ceste Mere et son Fils si exacts à l'observance de la loy? Non certes, ce n'estoit pas cela, car il n'y avoit point de prevarication

pour eux; ains ils estoient attirez par l'amour qu'ils portoient à leur Pere eternel. L'on ne sçauroit aymer le commandement, si l'on n'ayme celuy qui le fait. A mesure que nous aymons et estimons celuy qui fait la loy, à mesure que nous nous rendons exacts à l'observer. Les uns sont attachez à la loy par des chaisnes de fer, et les autres par des chaisnes d'or: je veux dire, les seculiers qui observent les commandemens de Dieu pour la crainte qu'ils ont d'estre damnez, les observent par force et non par amour; mais les religieux, et ceux qui ont soing de la perfection de leur ame, y sont attachez par des chaisnes d'or, c'est-à-dire, par amour: ils ayment les commandemens et les observent amoureusement, et pour les mieux observer, ils embrassent l'observance des conseils. Et David dit que Dieu a commandé que ses commandemens fussent trop bien gardez.

Voyez-vous comme il veut que l'on soit ponctuel à l'observance d'iceux! ainsi certes le font tous les vrays amans, car ils n'esvitent pas seulement la prevarication de la loy, mais ils esvitent aussi l'ombre de la prevarication; et c'est pourquoy l'Espoux dit que son espouse ressemble à une colombe qui se tient le long des fleuves qui coulent doulcement, et dont les eaux sont cristallines. Vous sçavez bien que la colombe se tient en asseurance aupres de ces eaux, parce qu'elle y void les ombres des oyseaux de proye qu'elle redoubte, et soudain qu'elle les void elle prend la fuyte, et ainsi ne peut estre surprinse. De mesme (veut dire le sacré Espoux) est ma bien-aymée; car, tandis qu'elle eschappe de devant l'ombre de la prevarication de mes commandemens, elle ne craint point de tomber entre les mains de la desobeyssance. Certes, celuy qui se prive volontairement, par le vœu d'obeyssance, de fayre sa volonté ès choses indifferentes, monstre assez qu'il ayme d'estre soumis ès necessaires et qui sont d'obligation. Il faut doncques estre extresmement ponctuelles en l'observance des Loyx et des Regles qui nous sont données par Nostre Seigneur, mais surtout en ce poinct, de suivre en toutes choses la communauté; et se faut bien garder de dire que nous ne sommes pas tenuës d'observer ceste Regle ou commandement particulier de la superieure, d'autant qu'il est fait pour les foibles, et que nous sommes fortes et robustes; ny au contraire que le commandement est fait pour les fortes, et que nous sommes foibles et infirmes: ô Dieu! il ne faut rien moins que cela en une communauté. Je vous conjure, si vous estes fortes, que vous vous affoiblissiez pour vous rendre conformes aux infirmes; et si vous estes foibles, je vous dy: Efforcez-vous pour vous adjuster avec les fortes. Le grand apostre sainct Paul dit qu'il s'est fait tout à tous, pour les gaigner tous: Qui est infirme, avec lequel je ne le sois? qui est malade, avec lequel aussi je ne sois malade? avec les forts je suis fort. Voyez-vous comme sainct Paul, quand il est avec les infirmes il est infirme, et prend volontiers les commoditez necessaires à leurs infirmitez, pour leur bailler confiance d'en fayre de mesme? quand il se treuve avec les forts, il est comme un geant pour leur donner du courage; et s'il se peut appercevoir que son prochain soit scandalizé de quelque chose qu'il fasse, si bien il luy est licite de la fayre, neantmoins il a un tel zele de la paix et tran-

quillité de son cœur, qu'il s'abstient volontiers de la fayre. Mais, me direz-vous, maintenant que c'est l'heure de la recreation, j'ay un tres-grand desir d'aller fayre orayson pour m'unyr plus immediatement avec la souveraine Bonté; ne puis-je pas bien penser que la loy qui ordonne de fayre la recreation ne m'oblige pas, puisque j'ay l'esprit assez jovial de moy-mesme? O non! il ne faut non plus le penser que le dire. Si vous n'avez pas besoin de vous recreer, il faut neantmoins fayre la recreation pour celles qui en ont besoin. N'y a-t-il doncques point d'exception en Religion? les Regles obligent-elles esgalement? Ouy, sans doubte; mais il y a des loyx qui sont justement injustes : par exemple, le jeusne du caresme est commandé pour un chascun; ne vous semble-t-il pas que ceste loy soit injuste, puisque l'on modere ceste injuste justice, donnant des dispenses à ceux qui ne la peuvent pas observer? De mesme en est-il ès Religions : le commandement est esgalement pour tous, et nul de soy-mesme ne s'en peut dispenser; mais les superieurs moderent la rigueur, selon la necessité d'un chascun, et faut bien se garder de penser que les infirmes soyent plus inutiles en religion que les forts, ou qu'ils fassent moins, et ayent moins de merite, parce que tous font esgalement la volonté de Dieu. Les mousches à miel nous monstrent l'exemple de ce que nous disons : car les unes sont employées à la garde de la ruche, et les autres sont perpetuellement au travail de la cüeillette : celles toutesfois qui demeurent dans la ruche ne mangent pas moins le miel que celles qui ont la peyne de l'aller picorant sur les fleurs. Ne vous semble-t-il pas que David fit une loy injuste, lorsqu'il commanda que les soldats qui garderoient les hardes eussent esgalement part au butin avec ceux qui iroient à la bataille, et qui en reviendroient tout chargez de coups? Non, certes, elle n'estoit point injuste, d'autant que ceux qui gardoient les hardes les gardoient pour ceux qui combattoient, et ceux qui estoient en la bataille combattoient pour ceux qui gardoient les hardes : aussi ils meritoient tous une mesme rescompense puisqu'ils obeyssoient tous esgalement au roy. — Dieu soit beny.

ENTRETIEN XIV.

Contre le propre jugement et la tendreté que l'on a sur soy-mesme.

La premiere question est, si d'estre subjette à sa propre opinion est une chose bien contraire à la perfection. Sur quoy je respons qu'estre subjet à avoir des propres opinions, ou n'y estre pas, est une chose qui n'est ny bonne ny mauvaise, d'autant que cela est tout naturel : chascun a des propres opinions; mais cela ne nous empesche pas de parvenir à la perfection, pourveu que nous ne nous y attachions pas, ou que nous ne les aymions pas : car c'est seulement l'amour de nos propres opinions qui est infinyment contraire à la perfection. et c'est ce que j'ay tant de fois dit, que l'amour de nostre propre jugement, et l'estime que l'on en fait, est la cause qu'il y a peu de parfaicts. Il se treuve beaucoup de personnes qui renoncent à leur propre volonté, les uns pour un sub-

jet, les autres pour un autre; je ne dy pas seulement en Religion, mais parmy les seculiers, et dans les Cours des princes mesmes: si un prince commande quelque chose à un courtisan, il ne refusera jamais d'obeyr; mais d'advoüer que le commandement soit bien fait, cela arrive rarement. Je feray ce que vous me commandez en la façon que vous me dites, respondra-t-il; mais..... : ils demeurent tousjours sur leur *mais*, qui vaut autant à dire qu'ils sçavent bien qu'il seroit mieux autrement. Nul ne peut doubter, mes cheres filles, que cecy ne soit fort contraire à la perfection, car il produict pour l'ordinaire des inquiettudes d'esprit, des bigearreries, des murmeures, et enfin il nourrit l'amour de sa propre estime : de maniere doncques que la propre opinion ny le propre jugement ne doit pas estre aymé ny estimé. Mais il faut que je vous die qu'il y a des personnes qui doivent former leurs opinions, comme sont les evesques, les superieurs, qui ont charge des autres, et tous ceux qui ont gouvernement; les autres ne le doivent nullement fayre, si l'obeyssance ne le leur ordonne, car autrement ils perdroient le tems qu'ils doivent employer à se tenir fidellement aupres de Dieu. Et comme ceux-cy seroient estimez peu attentifs à leur perfection, et personnes inutilement occupées, s'ils vouloient s'arrester à considerer leurs propres opinions, de mesme les superieurs devroient estre estimez peu capables de leurs charges, s'ils ne formoient leurs opinions et ne vouloient enfin prendre des resolutions, quoyqu'ils ne s'y doivent pas complayre ny s'y attacher, car cela seroit contraire à leur perfection. Le grand sainct Thomas, qui avoit un des plus grands esprits qu'on sçauroit avoir, quand il formoit quelques opinions, il les appuyoit sur des raysons les plus preignantes qu'il pouvoit; et neantmoins s'il treuvoit quelqu'un qui n'appreuvast pas ce qu'il avoit treuvé bon, ou y contredist, il ne disputoit point ny ne s'en offensoit point, ains souffroit cela de bon cœur : en quoy il tesmoignoit bien qu'il n'aymoit pas sa propre opinion, bien qu'il ne la desappreuvast pas aussi. Il laissoit cela ainsi : qu'on la treuvast bonne ou non, apres avoir fait son devoir, il ne se mettoit pas en peyne du reste. Les Apostres n'estoient pas attachez à leurs propres opinions, non pas mesme ès choses du gouvernement de la saincte Eglise, qui estoit une affaire si importante : si qu'apres qu'ils avoient determiné l'affaire par la resolution qu'ils en avoient prinse, ils ne s'en offensoient point si on opinoit là-dessus, et si quelques-uns refusoient d'aggreer leurs opinions, quoyqu'elles fussent bien appuyées; ils ne recherchoient point de les fayre recevoir par des disputes ny contestes. Si doncques les superieurs vouloient changer d'opinion à tous rencontres, ils seroient estimez legers et imprudens en leurs gouvernemens; mais aussi, si ceux qui n'ont point de charge vouloient estre attachez en leurs opinions, les voulant maintenir et fayre recevoir, ils seroient tenus pour opiniastres : car c'est une chose tout asseurée que l'amour de la propre opinion degenere en opiniastreté, s'il n'est fidellement mortifié et retranché : nous en voyons l'exemple mesme en les Apostres. C'est une chose admirable que Nostre Seigneur ayt permis que plusieurs choses dignes veritablement d'estre escrites, que les saincts Apostres ont faites, soyent demeurées ca-

chées sous un profond silence, et que ceste imperfection que le grand sainct Paul et sainct Barnabé commirent ensemble ayt esté escrite ; c'est sans doubte une speciale Providence de Nostre Seigneur, qui l'a voulu ainsi pour nostre instruction particuliere. Ils s'en alloient tous deux ensemble pour prescher le sainct Evangile, et menoient avec eux un jeune homme nommé Jean Marc, lequel estoit parent de sainct Barnabé : ces deux grands apostres tomberent en dispute s'ils le meineroient ou s'ils le laisseroient, et se treuvant de contraire opinion sur ce faict et ne se pouvant accorder, ils se separerent l'un de l'autre. Or, dites-moy maintenant, nous devons-nous troubler quand on void quelque deffaut parmy nous autres, puisque les Apostres le commirent bien?

Il y a certes des grands esprits qui sont fort bons, qui sont tellement subjets à leurs opinions et les estiment si bonnes, que jamais ils n'en veulent demordre, et il faut bien prendre garde de ne la leur demander à l'improuveuë; car apres il est presque impossible de leur fayre cognoistre et confesser qu'ils ont failly, d'autant qu'ils se vont enfonçant si advant en la recherche des raysons propres à soustenir ce qu'ils ont une fois dit estre bon, qu'il n'y a plus de moyen, s'ils ne s'addonnent à une excellente perfection, de les pouvoir fayre desdire. Il se treuve aussi des esprits grands et fort capables qui ne sont point subjets à ceste imperfection, ains se demettent fort volontiers de leurs opinions : bien qu'elles soyent tres-bonnes, ils ne s'arment pas à la deffense quand on leur oppose quelque contrarieté ou quelque contraire opinion à celle qu'ils ont jugée pour bonne et bien asseurée, ainsi que nous avons dit du grand sainct Thomas. Par ainsi, nous voyons que c'est une chose naturelle que d'estre subjets à ses opinions : les personnes melancholiques y sont d'ordinaire plus attachees que ceux qui sont d'humeur joviale et gays; car ceux-cy sont aysement tournez à toute main, et faciles à croire ce qu'on leur dit. La grande saincte Paule estoit opiniastre à soustenir l'opinion qu'elle s'estoit formée de fayre des grandes austeritez, plutost que de se sousmettre à l'advis de plusieurs qui luy conseilloient de s'en abstenir; et de mesme plusieurs autres saincts, lesquels estimoient qu'il falloit grandement macerer le corps pour playre à Dieu, en sorte qu'ils refusoient pour cela d'obeyr au medecin, et de fayre ce qui estoit requis à la conservation de ce corps perissable et mortel; et bien que cela fust une imperfection, ils ne laisserent pas pour cela d'estre grands saincts et fort aggreables à Dieu : ce qui nous apprend que nous ne nous devons pas troubler quand nous appercevons en nous des imperfections ou des inclinations contraires à la vraye vertu, pourveu qu'on ne se rende pas opiniastre à vouloir perseverer en icelle; car, et saincte Paule et les autres qui se rendirent opiniastres, quoyque ce fust en peu de chose, ont esté reprehensibles en cela. Quant à nous autres, il ne faut jamais que nous laissions tellement former nos opinions, que nous n'en desprenions volontiers quand il est de besoin, soit que nous soyons obligez ou non de les former. D'estre doncques subjets à fayre estime de nostre propre jugement, et pour cela de s'enfoncer à la recherche des raysons propres à soustenir ce que nous avons une fois compris et treuvé bon, est une

chose toute naturelle; mais de s'y laisser aller et s'y attacher seroit une imperfection notable.

Dites-moy, n'est-ce pas perdre le tems inutilement, specialement ceux qui n'ont point de charge, de s'amuser à cela? Vous me dites Que faut-il doncques fayre pour mortifier ceste inclination! Il luy faut retrancher la nourriture. Vous vient-il en pensée qu'on a tort de fayre fayre cela de la sorte, qu'il seroit mieux ainsi que vous l'avez conceu? destournez-vous de ceste pensée en disant en vous-mesme : Helas! qu'ay-je à fayre de telle chose, puisqu'elle ne m'est pas commise? Il est tousjours beaucoup mieux fait de s'en destourner ainsi tout simplement, que non pas rechercher des raysons en nostre esprit pour nous fayre croire que nous avons tort; car au lieu de le fayre, nostre entendement, qui est preoccupé de son jugement particulier, nous donneroit le change; de sorte qu'au lieu d'aneantir nostre opinion, il nous donneroit des raysons pour la maintenir et fayre recognoistre pour bonne. Il est tousjours plus utile de la mespriser sans la vouloir regarder, et la chasser si promptement quand on l'apperçoit, qu'on ne sçache pas ce qu'elle vouloit dire. Il est bien vray que nous ne pouvons pas empescher ce premier mouvement de complaysance, qui nous vient quand nostre opinion est appreuvée et suivie, car cela ne se peut esviter; mais il ne se faut pas amuser à ceste complaysance : il faut benir Dieu, puis passer oultre sans se mettre en peyne de la complaysance, non plus que d'un petit ressentiment de douleur qui vous viendroit si vostre opinion n'estoit pas suivie ou treuvée bonne. Il faut, quand on est requis, ou par la charité ou par l'obeyssance, de proposer nostre advis sur le subjet dont il est question, le fayre simplement; mais au demeurant, il se faut rendre indifferent s'il sera receu ou non : il faut mesme opiner aucunes fois sur les opinions des autres, et remonstrer les raysons sur quoy nous appuyons les nostres; mais il faut que cela se fasse modestement et humblement, sans mespriser l'advis des autres, ny contester pour fayre recevoir les nostres. Vous demanderez peut-estre si ce n'est pas nourrir ceste imperfection, de rechercher d'en parler par apres avec celles qui ont esté de nostre advis, lorsqu'il n'est plus question d'en prendre resolution, estant desjà determiné ce qui s'en doit fayre? Sans doubte que ce seroit la nourrir et maintenir nostre inclination, et par consequent commettre de l'imperfection; car c'est la vraye marque que l'on ne s'est pas sousmis à l'advis des autres, et que l'on prefere tousjours le sien particulier : doncques, la chose qui a esté proposée estant determinée, il n'en faut plus parler, non plus qu'y penser, sinon que ce fust une chose notablement mauvaise; car, alors s'il se pouvoit treuver encore quelque invention pour en destourner l'execution ou y mettre remede, il le faudroit fayre, le plus charitablement qu'il se pourroit et le plus insensiblement, afin de ne troubler personne, ny mespriser ce qu'ils auroient treuvé bon.

Le seul et unique remede de guarir le propre jugement, c'est de nesgliger ce qui nous vient en la pensée, nous appliquant à quelque chose de meilleur; car si nous nous voulons laisser aller à fayre attention sur toutes les opinions qu'il nous suggerera ès diverses ren-

contres et occasions, qu'arrivera-t-il, sinon une continuelle distraction et empeschement des choses plus utiles et qui sont propres à nostre perfection, nous rendant incapables et invalides pour fayre la saincte orayson? car, ayant donné la liberté à nostre esprit de s'amuser à la consideration de telles tricheries, il s'enfoncera tousjours plus avant, et nous produira pensées sur pensées, opinions sur opinions, et raysons sur raysons qui nous importuneront merveilleusement en l'orayson; car l'orayson n'est autre chose qu'une application totale de nostre esprit avec toutes ses facultez en Dieu : Or, estant lassé à la poursuitte des choses inutiles, il se rend d'autant moins habile et apte à la consideration des mysteres sur lesquels on veut fayre l'orayson. Voylà doncques ce que j'avois à vous dire sur le subjet de la premiere question, par laquelle nous avons esté enseignez que d'avoir des opinions n'est pas une chose contraire à la perfection, mais ouy bien d'avoir l'amour de nos propres opinions, et l'estime par consequent. Car si nous ne les estimons pas, nous n'en serons pas si amoureux, et si nous ne les aymons pas, nous ne nous soucierons gueres qu'elles soyent appreuvées, et ne serons pas si legers à dire : Les autres croiront ce qu'ils voudront; mais quant à moy... Sçavez-vous que veut dire ce *quant à moy?* rien autre, sinon : Je ne me sousmettray point, ains je seray ferme en ma resolution et en mon opinion. C'est, comme j'ay dit plusieurs fois, la derniere chose que nous quittons, et toutesfois c'est une des choses la plus necessaire à quitter et renoncer pour l'acquisition de la vraye perfection; car autrement nous n'acquerrons pas la saincte humilité, qui nous empesche et nous deffend de fayre aucune estime de nous, ny de tout ce qui en despend; et partant, si nous n'avons la prattique de ceste vertu en grande recommandation, nous penserons tousjours estre quelque chose de meilleur que nous ne sommes, et que les autres nous en doivent de reste : or, c'est assez dire sur ce subjet.

Si vous ne me demandez rien davantage, nous passerons à la seconde question, qui est si la tendreté que nous avons sur nous-mesmes nous empesche beaucoup au chemin de la perfection : ce que pour mieux entendre, il faut que je vous ressouvienne de ce que vous sçavez tres-bien, que nous avons deux amours en nous, l'amour affectif, et l'amour effectif; et cela est tant en l'amour que nous avons pour Dieu, qu'en celuy que nous avons pour le prochain, et pour nous-mesmes encore : mais nous ne parlerons que de celuy du prochain, et puis retournerons à nous-mesme. Les theologiens ont accoustumé, pour fayre bien comprendre la difference de ces deux amours, de se servir de la comparayson d'un pere lequel a deux fils, dont l'un est un petit mignon encore tout enfant, de bonne grâce, et l'autre est un homme fait, brave et genereux soldat, ou bien à quelqu'autre condition telle que l'on voudra. Le pere ayme grandement ses deux fils, mais d'amour different, car il ayme le petit d'un amour extresmement tendre et affectif. Regardez, je vous prie, qu'est-ce qu'il ne permet pas à ce petit poupon de fayre autour de luy? il le dorlotte, il le bayse, il le tient sur ses genoüilx et entre ses bras avec une suavité nonpareille, tant pour l'enfant que pour luy : si cest enfant a esté picqué d'une

abeille, il ne cesse de souffler sur le mal jusques à tant que la douleur soit appaisée; si son fils aisné avoit esté picqué de cent abeilles, il n'en daigneroit tourner son pied, bien qu'il l'ayme d'un amour grandement fort et solide. Considerez, je vous prie, la difference de ces deux amours : car, bien que vous ayez veu les tendretez que ce pere a pour son petit, il ne laisse pourtant pas de fayre dessein de le mettre hors de sa mayson, et le fayre chevalier de Malte, destinant son aisné pour son heritier et successeur de ses biens : cestuy-cy doncques est aymé de l'amour effectif, et l'autre petit de l'amour affectif : l'un et l'autre sont aymez, mais differemment. L'amour que nous avons pour nous-mesmes est de ceste sorte affectif et effectif. L'amour effectif est celuy qui gouverne les grands, ambitieux d'honneurs et de richesses; car ils se procurent tant de biens qu'ils peuvent, et ne se rassasient jamais d'en acquerir : ceux-là s'ayment grandement de cest amour effectif, mais il y en a d'autres qui s'ayment plus de l'amour affectif; et ce sont ceux qui sont fort tendres d'eux-mesmes, et qui ne font jamais que se plaindre, dorlotter, mignarder et conserver, et lesquels craignent tant tout ce qui leur peut nuyre que c'est grande pityé : s'ils sont malades, quand ils n'auroient mal qu'au bout du doigt, il n'y a rien de plus mal qu'ils sont; ils sont si miserables, nul mal, pour grand qu'il soit, n'est comparable à celuy qu'ils souffrent, et on ne peut treuver assez de medecins pour les guarir; ils ne cessent de se medeciner, et en pensant conserver leur santé, ils la perdent et ruynent tout à fait : si les autres sont malades, ce n'est rien; enfin, il n'y a qu'eux qui soyent à plaindre, et pleurent tendrement sur eux-mesmes, si qu'ils taschent d'esmouvoir ceux qu'ils voyent à compassion. Ils ne se soucient gueres que l'on les estime patiens, pourveu que l'on les croie bien malades et affligez : imperfections certes propres aux enfans, et, si j'ose dire, aux femmes; et encore entre les hommes, à ceux qui sont d'un courage effeminé et peu courageux; car entre les genereux, ceste imperfection ne s'y rencontre point. Des esprits bien faits ne s'arrestent point à ces nyaiseries et fades tendretez qui ne sont qu'à nous arrester en la voie de nostre perfection. Et apres cela ne pouvoir souffrir que l'on nous estime tendres, n'est-ce pas l'estre grandement ?

Je me souviens d'une histoire dés que je passay, en revenant de Paris, en une mayson religieuse, qui sert à mon propos, et certes j'eus plus de consolation en ce rencontre, que je n'en avois eu en tout mon voyage, bien que j'eusse fait rencontre de beaucoup d'ames fort vertueuses; mais celle-cy me consola entre toutes. Il y avoit en ceste mayson une fille qui faysoit son essay; elle estoit merveilleusement doulce, manyable, sousmise et obeyssante; enfin elle avoit les conditions plus necessaires pour estre vraye religieuse. A la fin, il arriva, par malheur, que les sœurs remarquerent en elle une imperfection corporelle qui fut cause qu'elles commencerent à mettre en doubte si pour cela on la devoit renvoyer. La Mere superieure l'aymoit fort, et luy faschoit de le fayre; mais neantmoins les sœurs s'arrestent fort sur ceste incommodité corporelle. Or, quand je fus là, le differend me fut remis pour ceste bonne fille qui est de bonne mayson; elle fut amenée devant moy;

où estant, elle se mit à genoüilx : Il est vray, Monseigneur, dit-elle, que j'ay une telle imperfection, qui est certes assez honteuse (la nommant tout haut avec une simplicité grande). Je confesse que nos sœurs ont bien grande rayson de ne me pas vouloir recevoir, car je suis insupportable en mon deffaut : mais je vous supplie de m'estre favorable, vous asseurant que si elles me reçoivent, exerçant ainsi leur charité en mon endroict, j'auray un grand soing de ne les point incommoder, me sousmettant de tres-bon cœur à fayre le jardin, ou à estre employée à d'autres offices quels qu'ils soyent, qui me tiennent esloignée de leur compaignie, afin que je ne les incommode point. Certes, ceste fille me toucha; ô qu'elle n'estoit gueres tendre sur elle-mesme! Je ne me peus tenir de dire que je me voudrois de bon cœur avoir le mesme deffaut naturel, et avoir le courage de le dire devant tout le monde avec la mesme simplicité qu'elle fit devant moy. Elle n'avoit pas tant peur d'estre mes-estimée comme plusieurs autres, et n'estoit pas si tendre sur soy-mesme; elle ne faysoit pas toutes ces considerations vaynes et inutiles : Que dira la superieure si je luy dy cecy ou cela? mais si je luy demande quelque souslagement, elle dira ou pensera que je suis bien tendre. Et pourquoy, s'il est vray, ne voulez-vous pas qu'elle le pense? Mais quand je luy dy mon besoin, elle me fait un visage si froid qu'il semble qu'elle ne l'aggrée pas : il se peut bien fayre, ma chere fille, que la superieure ayant assez d'autres choses en l'esprit, n'a pas tousjours intention de rire ou parler fort gracieusement quand vous luy dites vostre mal; et c'est ce qui vous fasche, et vous oste, dites-vous, la confiance de luy aller dire vos incommoditez.

O Dieu! mes cheres filles, cela sont des enfances; il faut aller simplement : si la superieure ou la maistresse ne vous ont pas si bien receuës comme vous voudriez, une fois, voire plusieurs, il ne faut pas se fascher pourtant, ny juger qu'elles fassent tousjours de mesme; ô non! Nostre Seigneur les touschera peut-estre de son esprit de suavité pour les rendre plus aggreables à vostre premier retour. Il ne faut pas estre aussi tendres que de vouloir tousjours dire toutes les incommoditez que nous avons, quand elles ne sont pas d'importance; un petit mal de teste ou un petit mal de dents, qui sera peut-estre bien-tost passé, si vous le voulez porter pour l'amour de Dieu, il n'est pas besoin de l'aller dire pour vous fayre fayre un peu plaindre. Peut-estre que vous ne le direz pas à la superieure, ou à celle qui vous peut fayre prendre du souslagement, mais ouy plus facilement aux autres, parce, dites-vous, que vous voulez souffrir cela pour Dieu : ô ma chere fille, si cela estoit que vous le voulussiez souffrir pour l'amour de Dieu, comme vous pensez, vous ne l'iriez pas dire à un autre que vous sçavez bien qui se sentira obligée à desclarer vostre mal à la superieure, et par ce moyen vous aurez, en biaisant, le souslagement que tout à la bonne foy vous eussiez mieux fait de demander simplement à celle qui vous pouvoit donner congé de le prendre : car vous sçaviez bien que la sœur à qui vous dites que la teste vous fait bien mal, n'a pas le pouvoir de vous dire que vous vous alliez coucher : ce n'est doncques à autre dessein ny intention (bien que l'on n'y pense pas

expressement) sinon afin d'estre un peu plainte par ceste sœur, et cela fait grand bien à l'amour-propre : or, si c'est par rencontre que vous le dites, les sœurs vous demandant peut-estre comment vous vous portez à ceste heure-là, il n'y a point de mal, pourveu que vous le disiez tout simplement, sans l'aggrandir ou vous lamenter; mais hors de là, il ne faut le dire qu'à la superieure ou à la maistresse.

Il ne faut pas craindre non plus, encore qu'elles soyent un peu rigoureuses à fayre la correction sur tel deffaut; car, ma chere fille, vous ne leur ostez pas la confiance de vous la fayre : allez doncques tout simplement leur dire vostre mal. Je croy bien que vous prenez plus de playsir et de confiance de dire vostre mal à celle qui n'est point chargée de vous fayre prendre du souslagement, qu'à celle qui a ce soing et ce pouvoir; car, tandis que vous faites ainsi, chascun plaint ma sœur telle, et se met-on en besongne pour pourvoir des remedes; au lieu que si vous le disiez à la sœur qui a charge de vous, il faudrait entrer en subjetion de fayre ce qu'elle ordonneroit, et cependant c'est ceste beniste subjetion que nous esvitons tousjours de tout nostre cœur, l'amour-propre recherchant d'estre gouvernante de nous-mesmes, et maistresse de nostre propre volonté. Mais si je dy à la superieure, respliquez-vous, que j'ay mal à la teste, elle me dira que je m'aille coucher. Et bien qu'importe? si vous n'avez pas assez de mal pour cela, il ne vous coustera gueres de dire : Ma Mere ou ma Sœur, je n'ay pas assez de mal pour cela, ce me semble; et si elle dit apres, que vous ne laissiez pas pourtant, vous irez tout simplement : car il faut observer tousjours une grande simplicité en toutes choses : marcher simplement, c'est la vraye voie des filles de la Visitation, qui est grandement aggreable à Dieu et tres-asseurée. Mais, voyant une sœur qui a quelque peyne en l'esprit, ou quelque incommodité, n'avoir pas la confiance ou le courage de se surmonter à vous le venir dire, et vous appercevant bien, que faute de le fayre, cela porte à quelque humeur melancholique, devez-vous l'attirer ou bien la laisser venir d'elle-mesme? A cela il faut que la consideration gouverne; car quelquesfois il faut condescendre à leur tendreté en les appelant et s'informant qu'il y a, et d'autresfois il faut mortifier ces petites bigearreries en les laissant; comme qui diroit : Vous ne voulez pas vous surmonter à demander le remede propre à vostre mal, souffrez-le doncques, à la bonne heure; vous meritez bien cela. Cette tendreté est beaucoup plus insupportable és choses de l'esprit que non pas és corporelles; et si elle est par malheur plus prattiquée et nourrie par les personnes spirituelles, lesquelles voudroient estre sainctes du premier coup, sans vouloir neantmoins qu'il leur coustast rien, non pas mesme les souffrances des combats que leur cause la partie inferieure, par les ressentiments qu'elle a és choses contraires à la nature; et cependant, veüillons ou non, il faudra que nous ayons le courage de souffrir, et par consequent de resister à ces efforts tout le temps de nostre vie en plusieurs rencontres, si nous ne voulons fayre banqueroute à la perfection que nous avons entreprinse.

Je desire grandement que l'on distingue tousjours les effects de

la partie superieure de nostre ame, d'avec les effects de la partie inferieure, et que nous ne nous estonnions jamais des productions de l'inferieure, pour mauvaises qu'elles puissent estre; car cela n'est nullement capable de nous arrester en chemin, pourveu que nous nous tenions fermes en la partie superieure, pour aller tousjours avant au chemin de la perfection, sans nous amuser et perdre le tems à nous plaindre que nous sommes imparfaicts et dignes de la compassion, comme si on ne devoit fayre autre chose que de plaindre nostre misere et infortune, d'estre si tardifs à venir à chef de nostre entreprinse. Ceste bonne fille de laquelle nous avons parlé, ne s'attendrit nullement en me parlant de son deffaut; ains elle me le dit avec un cœur et contenance fort asseurée : en quoy elle me pleut davantage. A nous autres, il nous fait si grand bien de pleurer sur nos deffauts, et cela contente tant l'amour-propre! Il faut, mes cheres filles, estre fort genereuses, et ne s'estonner nullement de vous voir subjettes à mille sortes d'imperfections, et avoir neantmoins un grand courage pour mespriser nos inclinations, nos humeurs, bigearreries et attendrissemens, mortifiant fidellement tout cela en chaque rencontre : que si neantmoins il nous eschappe d'y fayre des fautes par cy par là, ne nous arrestons pourtant pas; mais relevons nostre courage, pour estre plus fidelles à la premiere occasion, et passons oultre, faysant du chemin en la voie de Dieu et au renoncement de nous-mesmes. Vous demandez en apres, si la superieure, vous voyant plus triste que d'ordinaire, vous demande que vous avez, et vous voyant prou de choses en l'esprit qui vous faschent, vous ne pouvez pourtant dire ce que c'est, comment il faut que vous fassiez. Il faut dire cela ainsi tout simplement : J'ay plusieurs choses en l'esprit, mais je ne sçay que c'est. Vous craignez, dites-vous, que la superieure ne pense que vous n'avez pas la confiance de luy dire; or, que vous doit-il soucier qu'elle le pense ou qu'elle ne le pense pas? pourveu que vous fassiez vostre devoir, de quoy vous mettez-vous en peyne? Ce *Que dira-t-on, si je fay cecy ou cela?* ou *Qu'est-ce que la superieure pensera?* est grandement contraire à la perfection, quand on s'y arreste : car il faut tousjours se sousvenir en tout ce que je dy, que je n'entens point parler de ce que fait la partie inferieure; car je n'en fay nul estat : c'est doncques à la partie superieure que je dy qu'il faut mespriser ces *Que dira-t-on* ou *Que pensera-t-on?* Cela vous vient quand vous avez rendu compte, parce que vous n'avez pas assez dit de fautes particulieres.

Vous pensez, dites-vous, que la superieure dira ou pensera que vous ne luy voulez pas tout dire. C'en est de mesme des redditions de compte comme de la confession : il faut avoir une esgale simplicité en l'un comme en l'autre. Or, dites-moy, faudroit-il dire : Si je me confesse de telle chose, que dira mon confesseur ou que pensera-t-il de moy? Nullement : il pensera et dira ce qu'il voudra de moy; pourveu qu'il m'ayt donné l'absolution, et que j'aye rendu mon devoir, il me suffit. Et comme, apres la confession, il n'est pas tems de s'examiner pour voir si on a bien dit tout ce que l'on a fait, ains c'est le tems de se tenir attentif aupres de Nostre Seigneur en tranquillité, avec lequel nous sommes reconciliez, et

luy rendre graces de ses bienfaicts, n'estant nullement necessaire de fayre la recherche de ce que nous pourrions avoir oublyé; de mesme en est-il apres avoir rendu compte : il faut dire tout simplement ce qui nous vient, et apres il n'y faut plus penser; mais aussi, comme ce ne seroit pas aller à la confession, bien preparée, de ne vouloir pas s'examiner, de crainte de treuver quelque chose digne de se confesser, de mesme il ne faudroit pas nesgliger de rentrer en soy-mesme avant la reddition de compte, de peur de treuver quelque chose qui feroit de la peyne à dire. Il ne faut pas aussi estre si tendre à vouloir tout dire, ny recourir aux superieurs pour crier holà à la moindre petite peyne que vous avez, laquelle peut estre sera passée dans un quart d'heure.

Il faut bien apprendre à souffrir un peu genereusement ces petites choses auxquelles nous ne pouvons pas mettre du remede, estant des productions pour l'ordinaire de nostre nature imparfaicte, comme sont ces inconstances d'humeurs, de volontez, de desirs, qui produisent tantost un peu de chagrin, tantost un ennuy de parler, et puis tout pour un coup une adversion grande de le fayre, et choses semblables auxquelles nous sommes subjets, et le serons tant que nous vivrons en ceste vie perissable et passagere. Mais quant à ceste peyne que vous dites que vous avez, et laquelle vous oste le moyen de vous tenir attentives à Dieu, si vous ne l'allez incontinent dire à la superieure, je vous dy qu'il faut remarquer qu'elle ne vous oste peut-estre pas l'attention à la presence de Dieu, ains plutost la suavité de ceste attention : or, si ce n'est que cela, si vous avez bien le courage et la volonté, ainsi que vous dites, de la souffrir sans rechercher du souslagement, je vous dy que vous ferez tres-bien de le fayre, quoyqu'elle vous apportast un peu d'inquiettude, pourveu qu'elle ne vous fust pas trop grande mais si elle vous ostoit le moyen de vous tenir proche de Dieu à ceste heure-là, il la faudroit aller dire à la superieure, non pas pour vous souslager, mais pour gaigner chemin en la presence de Dieu, bien qu'il n'y auroit pas grand mal de le fayre pour vous souslager. Au reste, il ne faut pas que nos sœurs soyent tellement attachées aux caresses de la superieure, que dés qu'elle ne leur parle pas à leur gré, elles tirent viste consequence que c'est qu'elles ne sont pas aymées. O non? nos sœurs ayment trop l'humilité et la mortification, pour estre doresnavant melancholiques sur un leger soupçon (qui est peut-estre sans fondement) qu'elles ne sont pas tant aymées comme leur *amour-propre* leur fait desirer d'estre. Mais j'ay fait une faute à l'endroict de la superieure (dira quelqu'une) et partant j'entre en des apprehensions qu'elle ne m'en sçache mauvais gré, et en un mot elle ne m'aura pas en si bonne estime qu'elle m'avoit. Mes cheres sœurs, tout ce marrissement se fait par le commandement d'un certain pere spirituel qui s'appelle l'amour-propre, qui commence à dire : Comment! avoir ainsi failly! qu'est-ce que dira ou pensera nostre Mere de moy? Oh! il ne faut rien esperer de bon de moy; je suis une pauvre miserable, je ne pourray jamais rien fayre qui puisse contenter nostre Mere; et semblables belles doleances. L'on ne dit point : Helas! j'ay offensé Dieu, il faut recourir à sa bonté et esperer qu'il me mortifiera; on

dit : O! je sçay bien que Dieu est bon; il n'aura pas esgard à mon infidellité ; il recognoist trop bien nostre infirmité ; mais nostre Mere....? Nous revenons tousjours là pour continuer nos plaintes. Il faut sans doubte avoir du soing de complayre à nos superieurs : car le grand Apostre sainct Paul le desclare, et en exhorte, parlant aux serviteurs, et il se peut attribuer aussi aux enfans : *Servez*, dit-il, *vos maistres à l'œil;* voulant dire : Ayez un grand soing de leur playre ; mais aussi il dit par apres : *Ne servez point vos maistres à l'œil;* voulant dire qu'ils se gardent bien de rien fayre de plus, estant à la vuë des maistres, qu'ils feroient estant absens, parce que l'œil de Dieu les void tousjours, auquel on doit avoir un grand respect pour ne rien fayre qui luy puisse deplayre, et en ce faysant ne nous mettre pas en grande peyne ny soucy de vouloir tousjours contenter les hommes ; car il n'est pas en nostre pouvoir. Faysons du mieux que nous pourrons pour ne fascher personne; mais apres cela, s'il arrive que par vostre infirmité vous les mescontentiez quelquesfois, recourez soudain à la doctrine que je vous ay si souvent preschée, et que j'ay tant d'envie de graver en vos esprits : humiliez-vous soudain devant Dieu, en recognoissant vostre fragilité et foiblesse, et puis reparez vostre faute, si elle le merite, par un acte d'humilité à l'endroict de la personne que vous avez peu fascher; et cela fait, ne vous troublez jamais : car nostre pere spirituel, qui est l'amour de Dieu, vous le deffend en nous enseignant que apres que nous avons fait l'acte d'humilité, ainsi que je dy, nous rentrions en nous-mesmes pour caresser tendrement et cherement ceste abjection bien-heureuse qui nous revient d'avoir failly, et ceste bien-aymée reprehension que la superieure nous fera. Nous avons deux amours, deux jugemens et deux volontez, et partant il ne faut fayre nul estat de tout ce que l'amour-propre, le jugement particulier ou la propre volonté nous suggerent, pourveu que nous fassions regner l'amour de Dieu au-dessus de l'amour-propre, le jugement des superieurs, voire des inferieurs et des esgaux, au-dessus du nostre, le reduisant au petit pied, ne se contentant pas de fayre assubjettir nostre volonté en faysant tout ce que l'on veut de nous, mais assubjettissant le jugement à croire que nous n'aurions nulle rayson de ne pas estimer que cela soit justement et raysonnablement fait, dementant ainsi absolument les raysons qu'il voudroit apporter pour nous fayre accroire que la chose qui nous est commandée seroit mieux faite autrement qu'ainsi que l'on nous dit. Il faut avec simplicité rapporter une fois nos raysons, si elles nous semblent bonnes; mais au partir de là, acquiescer sans plus de respliques à ce que l'on nous dit; et par ainsi fayre mourir nostre jugement, que nous estimons si sage et prudent au-dessus de tout autre. O Dieu ! ma Mere, nos sœurs sont tellement resoluës d'aymer la mortification, que ce sera une chose aggreable de les voir; la consolation ne leur sera plus rien au prix de l'affliction, des seicheresses, des respugnances, tant elles sont desireuses de se rendre semblables à leur Espoux : aydez-les doncques bien en leur entreprinse, mortifiez-les bien et hardyment sans les espargner; car c'est ce qu'elles demandent : elles ne seront plus attachées aux caresses, puisque cela est contraire à la gene-

rosité de leur devotion, laquelle fera desormais qu'elles s'attacheront si absolument au desir de playre à Dieu, qu'elles ne regarderont plus autre chose, si elle n'est propre pour les advancer en l'accomplissement de ce desir. C'est la marque d'un cœur tendre et d'une devotion molle, de se laisser aller à tous petits rencontres de contradiction : n'ayez pas peur que ces niayseries d'humeur melancholique et despiteuse soyent jamais parmy nous; nous avons trop bon courage, graces à Dieu : nous nous appliquerons tant à fayre desormais, qu'il y aura grand playsir de nous voir. Cependant, mes cheres filles, purifions bien nostre intention, afin que faysant tout pour Dieu, pour son honneur et gloire, nous attendions nostre rescompense de luy seul : son amour sera nostre loyer en ceste vie, et luy-mesme sera nostre rescompense en l'eternité.

ENTRETIEN XV.

Auquel on demande en quoy consiste la parfaicte determination de regarder et suivre la volonté de Dieu en toutes choses; et si nous la pouvons treuver et suivre és volontez des superieurs, esgaux ou inferieurs, que nous voyons proceder de leurs inclinations naturelles ou habituelles; et de quelques poincts notablement touschant les confesseurs et predicateurs.

Il faut sçavoir que la determination de suivre la volonté de Dieu en toutes choses, sans exception, est contenuë dans l'Orayson dominicale, en ces parolles que nous disons tous les jours : *Vostre volonté soit faite en la terre comme au ciel.* Il n'y a aucune resistance à la volonté de Dieu au ciel; tout luy est subjet et obeyssant; ainsi disons-nous qu'il nous puisse arriver et ainsi demandons-nous à Nostre Seigneur de fayre, n'y apportant jamais aucune resistance, mais demeurant tousjours tres-subjets et obeyssans en toutes occurrences à ceste divine volonté. Mais les ames ainsi determinées ont besoin d'estre esclaircies en quoy elles pourront recognoistre ceste volonté de Dieu. De cecy j'en ay parlé bien clairement au livre de l'*Amour de Dieu;* neantmoins, pour satisfaire à la demande qui m'a esté faite, j'en diray encore quelque chose. La volonté de Dieu se peut entendre en deux façons : il y a la volonté de Dieu signifiée, et la volonté du bon playsir. La volonté signifiée est distinguée en quatre parties, qui sont les commandemens de Dieu et de l'Eglise, les conseils, les inspirations, les Regles et Constitutions. Aux commandemens de Dieu et de l'Eglise il faut necessairement que chascun obeysse, parce que c'est la volonté de Dieu absoluë, qui veut qu'en cela nous obeyssions si nous voulons estre sauvez. Ses conseils, il veut bien que nous les observions, mais non pas d'une volonté absoluë, ains seulement par maniere de desir; c'est pourquoy nous ne perdons pas la charité et ne nous separons pas de Dieu pour n'avoir pas le courage d'entreprendre l'obeyssance des conseils : mesme nous ne devons pas vouloir entreprendre la prattique de tous, ains seulement de ceux qui sont plus conformes à nostre vocation; car il y en a qui sont tellement opposez les uns aux autres, qu'il seroit impossible tout à fait

d'embrasser la prattique de l'un sans oster le moyen de prattiquer l'autre. C'est un conseil de quitter tout pour suivre Nostre Seigneur desnué de toutes choses : c'est un conseil de prester et de donner l'aumosne. Dites-moy, celuy qui a quitté tout d'un coup ce qu'il avoit, de quoy peut-il fayre l'aumosne, puisqu'il n'a rien? Il faut doncques suivre les conseils que Dieu veut que nous suivions, et ne pas croire qu'il les ayt tous donnez afin que nous les embrassions tous. Or, la prattique des conseils qu'il faut que nous prattiquions, nous autres, sont ceux qui sont compris dans nos Regles.

Nous avons dit de plus que Dieu nous signifie sa volonté par ses inspirations : il est vray; mais pourtant il ne veut pas que nous discernions de nous-mesmes si ce qui nous est inspiré est sa volonté, ny moins, qu'à tort et à travers nous suivions ses inspirations. Il ne veut pas aussi que nous attendions que luy-mesme nous manifeste ses volontez, ou qu'il nous envoye des anges pour les nous enseigner; mais sa volonté est que nous recourions, és choses doubteuses et d'importance, à ceux qu'il a establis sur nous pour nous conduire, et que nous demeurions totalement sousmis à leur conseil et à leur opinion, en ce qui regarde la perfection de nos ames. Voylà doncques comment Dieu nous manifeste ses volontez que nous appellons *volonté signifiée*. Il y a de plus la volonté du bon playsir de Dieu, laquelle nous devons regarder en tous les esvenemens, je veux dire en tout ce qui nous arrive : en la maladie, en la mort, en l'affliction, en la consolation, és choses adverses et prosperes, bref, en toutes choses qui ne sont point preveuës. Et à ceste volonté de Dieu nous devons tousjours estre prests de nous sousmettre en toutes occurrences, és choses desaggreables comme és aggreables, en la mort comme en la vie, enfin, en tout ce qui n'est point manifestement contre la volonté de Dieu signifiée; car celle-cy va devant, et c'est en cecy que nous respondons à la seconde partie de la demande. Ce que pour vous mieux fayre entendre, il faut que je vous die ce que j'ay leu ces jours passez dans la vie du grand sainct Anselme, où il est dit que durant tout le tems qu'il fut prieur et abbé de son monastere, il fut extresmement aymé d'un chascun, parce qu'il estoit fort condescendant, se laissant plyer à la volonté de tous, non-seulement des religieux, mais aussi des estrangers. L'un luy venoit dire : Mon Pere, vostre reverence devroit prendre un peu de bouillon, il en prenoit; un autre venoit qui luy disoit : Mon Pere, cela vous fera mal; tout soudain il le quittoit : ainsi il se sousmettoit, en tout ce en quoy il n'y avoit point d'offense de Dieu, à la volonté de ses freres, lesquels sans doubte suivoient leur inclination propre; mais encore plus particulierement les seculiers, qui le faysoient aussi tourner à toute main, selon leur volonté. Or, ceste grande souplesse et condescendance du sainct n'estoit pas appreuvée de tous, bien qu'il fust fort aymé de tous, si bien qu'un jour quelques-uns des freres luy voulurent remonstrer que cela n'alloit pas bien selon leur jugement, et qu'il ne devoit pas estre si souple et condescendant à la volonté de tout le monde; ains qu'il devoit fayre plyer sous sa volonté ceux qu'il avoit en charge. O mes enfans! dit ce grand sainct, vous ne sçavez pas peut-estre à quelle intention je le fay; sçachez doncques que me ressousvenant que Nostre

Seigneur a commandé que nous fissions aux autres ce que nous voudrions qui nous fust fait, je ne peux fayre autrement : car je voudrois que Dieu fist ma volonté, et partant je fay volontiers celle de mes freres et de mes prochains, afin qu'il playse à ce bon Dieu de fayre quelquesfois la mienne.

De plus, j'ay une autre consideration, qui est qu'apres ce qui est de la volonté de Dieu qu'il a signifiée, je ne puis mieux cognoistre la volonté de son bon playsir, ny plus asseurement, que par la voix de mon prochain; car Dieu ne me parle point, moins m'envoie-t-il des anges pour me desclarer ce qui est de son bon playsir : les pierres, les animaux, les plantes ne parlent point; il n'y a doncques que l'homme qui me puisse manifester la volonté de mon Dieu, et partant je m'attache à cela tant que je puis. Dieu me commande la charité envers le prochain; c'est une grande charité de se conserver en unyon les uns avec les autres, et pour cela je ne treuve pas de meilleur moyen que d'estre doulx et condescendant : la doulce et humble condescendance doit tousjours surnager à toutes nos actions. Mais ma principale consideration est de croire que Dieu me manifeste ses volontez par celles de mes freres; et partant j'obeys à Dieu toutes et quantes fois que je leur condescends en quelque chose. Oultre cela, Nostre Seigneur n'a-t-il pas dit que si nous ne sommes faits comme un petit enfant, nous n'entrerons point au royaume des cieux? Ne vous estonnez doncques point si je suis doulx et facile à condescendre comme un enfant, puisqu'en cela je ne fay que ce qui m'a esté ordonné par mon Sauveur. Il n'y a pas grand interest que je m'aille coucher ou que je demeure levé, que j'aille là, ou que je demeure icy; mais il y auroit bien de l'imperfection de ne pas en cela me sousmettre à mon prochain.

Voyez-vous, mes cheres sœurs, le grand sainct Anselme se sousmet à tout ce qui n'est point contre les commandemens de Dieu ou de la saincte Eglise, ou contre les Regles; car ceste obeyssance marche tousjours devant. Je ne pense pas que si on eust voulu qu'il eust fait quelque chose contre cela, qu'il l'eust fait : ô nullement! mais apres cela, sa regle generale estoit, en ces choses indifferentes, de condescendance à tout et à tous. Le glorieux sainct Paul, apres avoir dit que rien ne le separera de la charité de Dieu, ny la mort, ny la vie, non pas mesme les anges, ny tout l'enfer, s'il se bandoit contre luy, n'en auroit pas le pouvoir : Je ne sçache rien de meilleur, dit-il, que de me rendre tout à tous, rire avec les rians, pleurer avec ceux qui pleurent, et enfin me rendre un avec un chascun.

Sainct Pachosme faysant un jour des nattes, il y eut un enfant, lequel regardant ce que faysoit le sainct, luy dit : O mon Pere, vous ne faites pas bien ; ce n'est pas ainsi qu'il faut fayre. Le grand sainct, quoyqu'il fist bien ces nattes, se leva neantmoins promptement et s'alla asseoir proche de l'enfant, lequel luy monstra comment il falloit fayre. Il y eut quelque religieux qui luy dit : Mon Pere, vous faites deux maux, condescendant à la volonté de cest enfant; car vous l'exposez au danger d'avoir de la vanité, et vous gastez vos nattes, car elles estoient mieux ainsi que vous les faysiez. A quoy le bien-heureux Pere respondit : Mon frere, si Dieu

permet que l'enfant ayt de la vanité, peut-estre qu'en rescompense il me donnera de l'humilité; et quand il m'en aura donné, j'en pourray par apres donner à cest enfant. Il n'y a pas aussi grand danger de passer ainsi ou ainsi les joncs à fayre les nattes; mais il y auroit bien du danger, si nous n'avions à cœur ceste parolle tant celebre du Sauveur : *Si vous n'estes faits comme petits enfans, vous n'aurez point de part au royaume de mon Pere.* O! que c'est un grand bien, mes sœurs, d'estre ainsi plyables et faciles à estre tournez à toute main!

Or, non-seulement les saincts nous ont enseigné ceste prattique de la sousmission de nostre volonté; mais aussi Nostre Seigneur mesme, tant par exemple que par parolle. Mais comment par parolle? Le conseil de l'abnegation de soy-mesme, qu'est-ce autre chose, sinon renoncer en toute occasion à la propre volonté et à son jugement particulier, pour suivre la volonté d'aultruy et se sousmettre à tous, excepté tousjours ce en quoy l'on offenseroit Dieu? Mais pourriez-vous dire, je voy clairement que ce que l'on veut que je fasse procede d'une volonté humaine et d'une inclination naturelle, et partant Dieu n'a pas inspiré ma Mere ou ma sœur de me fayre une telle chose. Non, peut-estre que Dieu ne luy aura pas inspiré cela; mais ouy bien à vous de le fayre, et y manquant vous contrevenez à la determination de fayre la volonté de Dieu en toutes choses, et par consequent au soing que vous devez avoir de vostre perfection. Il faut doncques se sousmettre tousjours à fayre ce que l'on veut de nous pour fayre la volonté de Dieu, pourveu qu'il ne soit pas contraire à sa volonté qu'il nous a signifiée en la maniere susditte.

Or, pour dire un mot de la volonté des creatures, elle se peut prendre en trois façons : par maniere d'affliction, par maniere de complaysance, ou bien sans propos, ou hors de propos. A la premiere il faut estre bien fort pour embrasser volontiers ces volontez, qui sont si contraires à la nostre qui ne voudroit point estre contrariée; et cependant, pour l'ordinaire, il faut grandement souffrir en ceste prattique de suivre les volontez des autres, qui sont pour la pluspart differentes de la nostre. Il faut doncques recevoir par maniere de souffrance l'execution de telles volontez, et se servir de ces contradictions journalieres pour nous mortifier, les acceptant avec amour et doulceur par maniere de complaysance : il n'est pas besoin d'exhortation pour les nous fayre suivre, car tres-volontiers nous obeyssons aux choses aggreables, ains nous allons au devant de ces volontez-là pour leur offrir nos sousmissions. Ce n'est pas aussi de ceste sorte de volonté que l'on demande s'il faut s'y sousmettre, car on n'en doubte nullement; mais de celles qui sont hors de propos, et desquelles nous ne cognoissons pas la rayson pourquoy l'on veut cela de nous, c'est où il va du bon. Car pourquoy feray-je plutost la volonté de ma sœur que la mienne? la mienne n'est-elle pas aussi conforme à celle de Dieu en ceste legere occurrence que la sienne? Pour quelle rayson doy-je croire que ce qu'elle me dit que je fasse soit plutost une inspiration de Dieu que la volonté qui m'est venuë de fayre une autre chose?

O Dieu! mes cheres sœurs, c'est icy où la divine Majesté nous

veut fayre gaigner le prix de la sousmission; car, si nous voyions bien tousjours que l'on a rayson de nous commander ou de nous prier de fayre une telle chose, nous n'aurions pas grand merite en la faysant, ny grande respugnance, parce que sans doubte toute nostre ame acquiesceroit volontiers à cela; mais quand les raysons nous sont cachées, c'est lorsque nostre volonté respugne, que nostre jugement regimbe, et ressentons la contradiction. Or, c'est en ces occasions qu'il faut se surmonter, et, avec une grande simplicité toute enfantine, se mettre en besongne sans discours ny rayson, et dire: Je sçay bien que la volonté de Dieu est que je fasse plutost la volonté de mon prochain que la mienne, et partant je me mets à la prattique, sans regarder si c'est la volonté de Dieu que je me sousmette à fayre ce qui procede de passion et inclination, ou bien vrayement par une inspiration ou mouvement de la rayson : car, pour toutes ces petites choses, il faut marcher en simplicité. Quelle apparence, je vous prie, y auroit-il de fayre une heure de meditation pour cognoistre si c'est la volonté de Dieu que je boive quand l'on m'en prie, ou que je m'en abstienne par penitence ou sobrieté, et semblables petites choses, lesquelles ne sont dignes de consideration, et principalement si je voy que je contenteray tant soit peu le prochain en les faysant? Es choses de consequence, il ne faut pas non plus perdre le tems à les considerer; mais il s'en faut addresser à nos superieurs, afin de sçavoir d'eux ce que nous avons à fayre, apres quoy il n'y faut plus penser, ains s'arrester absolument à leur opinion, puisque Dieu nous les a donnez pour la conduitte de nos ames en la perfection de son amour. Que si l'on doit ainsi condescendre à la volonté d'un chascun, beaucoup plus le doit-on à celle des superieurs, lesquels nous devons tenir et regarder parmy nous comme la personne de Dieu mesme : aussi sont-ils ses lieutenans. C'est pourquoy, encore que nous cogneussions qu'ils eussent des inclinations naturelles, voire mesme des passions, par les mouvemens desquelles ils commanderoient quelques fois, ou reprendroient les deffauts de leurs inferieurs, il ne s'en faudroit nullement estonner, car ils sont hommes comme les autres, et par consequent subjets à avoir des inclinations et des passions; mais il ne nous est pas permis de fayre jugement que ce qu'ils nous commandent parte de leur passion ou inclination, et c'est chose qu'il se faut garder de fayre. Neantmoins, si nous cognoissons palpablement que cela fust, il ne faudroit pas laisser d'obeyr tout doulcement et amoureusement, et se sousmettre avec humilité à la correction. C'est voirement une chose bien dure à l'amour-propre que d'estre subjet à toutes ces rencontres. Il est vray; mais ce n'est pas aussi cest amour-là que nous devons contenter ny escouter, ains seulement le tres-sainct amour de nos ames. Jesus demande de ses cheres espouses une saincte imitation de la parfaicte obeyssance qu'il rendit, non-seulement à la tres-juste et bonne volonté de son Pere, mais aussi à celle de ses parens, et qui plus est de ses ennemys, lesquels sans doubte suivirent leurs passions aux travaux qu'ils luy imposerent, et cependant le bon Jesus ne laisse de s'y sousmettre doulcement, humblement, amoureusement. Et nous verrons assez que ceste parolle de Nostre Seigneur, qui or-

donne que l'on prenne sa croix, doit estre entenduë de recevoir de bon cœur les contradictions qui nous sont faites à tous rencontres par la saincte obeyssance, bien qu'elles soyent legeres et de peu d'importance.

Je m'en vay vous donner encore un exemple admirable pour vous fayre comprendre la valeur de ces petites croix, c'est-à-dire de l'obeyssance, condescendance et souplesse à suivre la volonté d'un chascun, mais specialement des superieurs. Saincte Gertrude fut faite religieuse en un monastere où il y avoit une superieure, laquelle recognoissoit fort bien que la bien-heureuse saincte estoit d'une complexion foible et delicate. C'est pourquoy elle la faysoit traitter plus delicatement que les autres religieuses, ne luy laissant pas fayre les austeritez que l'on avoit coustume de fayre en ceste Religion. Que pensez-vous doncques que faysoit la pauvre fille pour devenir saincte? rien autre chose que de se sousmettre bien simplement à la volonté de la Mere; et bien que la ferveur l'eust fait desirer de fayre ce que les autres faysoient, elle pourtant n'en tesmoigna rien : car, quand on luy commandoit de s'aller coucher, elle y alloit simplement sans resplique, estant asseurée qu'elle joüyroit aussi bien de la presence de son Espoux dans son lict par obeyssance, que si elle eust esté au chœur avec ses sœurs et compaignes. Et pour tesmoigner de la grande paix et tranquillité d'esprit qu'elle acquit en ceste prattique, Nostre Seigneur resvela à saincte Mecthilde sa compaigne, que si on le vouloit treuver en ceste vie, que l'on le cherchast premierement au tres-sainct Sacrement de l'autel, et puis apres dans le cœur de saincte Gertrude. Il ne s'en faut pas estonner, puisque l'Espoux dit au Cantique des cantiques, que *le lieu où il se repose est au midi* : il ne dit pas qu'il se repose ny au matin ny au soir, mais au midy, parce qu'au midy il n'y a point d'ombre. Et le cœur de ceste grande saincte estoit un vray midy, où il n'y avoit point d'ombre de scrupules ny de propre volonté; et partant son ame joüyssoit pleynement de son bien-aymé, lequel prenoit ses delices en elle. Enfin l'obeyssance est le sel qui donne goust et saveur à toutes nos actions, et les rend meritoires de la vie eternelle.

Je desire encore aujourd'huy de dire deux ou trois mots de la confession. Premierement, je voudrois qu'on portast un grand honneur aux confesseurs; car (oultre que nous sommes fort obligez d'honnorer le sacerdoce) nous les devons regarder comme des anges que Dieu nous envoye pour nous reconcilier avec sa divine bonté. Et non-seulement cela, mais encore il les faut regarder comme lieutenans de Dieu en terre; et partant, encore qu'il leur arrivast quelquesfois de se monstrer hommes, commettant quelques imperfections, comme demandant quelque chose curieuse qui ne seroit pas de la confession, comme seroient vos noms, si vous faites des penitences, prattiquez des vertus, et quelles elles sont, si vous avez quelques tentations et choses semblables, je voudrois respondre selon qu'ils le demandent, bien qu'on n'y soit pas obligé; car il ne faut pas leur dire qu'il ne vous est pas permis de leur dire autre chose que ce dont vous vous estes accusée : ô non! jamais il ne faut user de ceste deffaitte, car cela n'est pas vray;

vous pouvez dire tout ce que vous voudrez en confession, pourveu que vous ne parliez que de ce qui regarde vostre particulier, et non pas ce qui concerne le general de vos sœurs. Que si vous craignez de dire quelque chose de ce qu'ils vous demandent, de peur de vous embarrasser, comme seroit de dire que vous avez des tentations; si vous apprehendez de les dire, au cas qu'ils les voulussent sçavoir par le meneu, vous pourrez leur respondre : J'en ay, mon pere; mais par la grace de Dieu, je ne pense pas y avoir offensé sa bonté : mais jamais ne dites qu'on vous a deffendu de vous confesser de cecy ou de cela. Dites à la bonne foy à vostre confesseur tout ce qui vous fera de la peyne, si vous voulez; mais derechef je vous dy : Gardez-vous bien de parler ny du tiers ny du quart. En second lieu, nous avons quelque reciprocque obligation aux confesseurs en l'acte de la confession, de tenir caché ce qu'ils nous auront dit, si ce n'estoit quelque chose de bonne edification, et hors de là il n'en faut point parler. S'il arrive qu'ils vous donnent quelque conseil contre vos Regles et vostre maniere de vivre, escoutez-les avec humilité et reverence, et puis vous ferez ce que vos Regles permettront et non autre. Les confesseurs n'ont pas tousjours intention de vous obliger sur peyne de peché à ce qu'ils vous disent. Il faut recevoir leurs conseils par maniere de simple direction. Estimez cependant beaucoup, et faites grand estat de tout ce qui vous sera dit en confession, car vous ne sçauriez croire le grand profict qu'il y a en ce sacrement pour les ames qui y viennent avec l'humilité requise. S'ils vous vouloient donner pour penitence quelque chose qui fust contre la Regle, priez-les tout doulcement de changer ceste penitence en une autre, d'autant qu'estant contre la Regle, vous craindriez de scandalizer vos sœurs si vous le faysiez. Au reste, jamais il ne faut murmeurer contre le confesseur. Si, par son deffaut, il vous arrivoit quelque chose en confession, vous pourriez dire tout simplement à la superieure que vous desirez bien, s'il luy playsoit, de vous confesser à quelque autre, sans dire autre chose; car ainsi faysant vous ne descouvrirez pas l'imperfection du confesseur, et si aurez la commodité de vous confesser à vostre gré. Mais cecy ne se doit pas fayre à la legere, et pour des causes de rien : il faut esviter les extresmitez; car, comme il n'est pas bon de supporter des notables deffauts en la confession, aussi ne faut-il pas estre si delicates qu'on n'en puisse supporter quelques petits.

Troisiesmement, je voudrois fort que les sœurs de ceans prinssent un grand soing de particulariser leurs pechez en la confession. Je veux dire, que celles qui n'auront rien remarqué qui fust digne de l'absolution, disent quelque peché particulier : car de dire qu'on s'accuse d'avoir eu plusieurs mouvemens de cholere, de tristesse, et ainsi des autres, cela n'est pas à propos; car la cholere et la tristesse sont des passions, et leurs mouvemens ne sont pas pechez, d'autant qu'il n'est pas en nostre pouvoir de les empescher. Il faut que la cholere soit desreglée, ou qu'elle nous porte à des actions desreglées pour estre peché. Il faut doncques particulariser quelque chose qui porte peché. Je voudrois bien, de plus, que l'on eust un grand soing d'estre bien veritables, simples et charitables en la

confession (veritable et simple est une mesme chose), dire bien clairement ses fautes, sans fard, sans artifice, faysant attention que c'est à Dieu que nous parlons, auquel rien ne peut estre celé; fort charitables, ne meslant aucunement le prochain en vostre confession : par exemple, ayant à vous confesser de quoy vous avez murmeuré en vous-mesme ou bien avec les sœurs, de ce que la superieure vous a parlé trop seichement, n'allez pas dire que vous avez murmeuré de la correction trop brusque qu'elle vous a faite, mais simplement que vous avez murmeuré contre la superieure. Dites seulement le mal que vous avez fait, et non pas la cause et ce qui vous y a poussé; et jamais, ny directement ny indirectement, ne descouvrez le mal des autres, en accusant le vostre, et ne donnez jamais subjet au confesseur de soupçonner qui c'est qui a contribué à vostre peché. N'apportez aussi aucunes accusations inutiles en la confession. Vous avez eu des pensées d'imperfection sur le prochain, des pensées de vanité, voire mesme de plus mauvaises; vous avez eu des distractions en vos oraysons : si vous vous y estes arrestée deliberement, dites-le à la bonne foy, et ne soyez pas contentes de dire que vous n'avez pas apporté assez de soing à vous tenir recolligées durant le tems de l'orayson; mais si vous avez esté nesgligentes à rejetter une distraction, dites-le, car ces accusations generales ne servent de rien à la confession.

Je voudrois bien encore, mes cheres filles, qu'en ceste mayson l'on portast grand honneur à ceux qui vous annoncent la parolle de Dieu : certes, on a beaucoup d'obligation de le fayre, car il semble que ce soyent des messagers celestes qui viennent de la part de Dieu pour nous enseigner le chemin du salut; il les faut regarder comme tels, et non pas comme des simples hommes; car, quoyqu'ils ne parlent pas si bien que les hommes celestes, il ne faut pourtant rien rabbattre de l'humilité et reverence avec laquelle nous devons recevoir la parolle de Dieu, qui est tousjours la mesme, aussi pure, aussi saincte que si elle estoit dite et proferée par les anges. Je remarque que quand j'escris à une personne sur du mauvais papier, et par consequent avec un mauvais charactere, elle me remercie avec autant d'affection que quand je luy escris sur du meilleur papier et avec de plus beaux characteres. Pourquoy cela? sinon parce qu'elle ne fait pas attention, ny sur le papier (qui n'est pas si bon), ny sur le charactere (qui est mauvais), ains seulement sur moy qui luy escris. De mesme faut-il fayre de la parolle de Dieu; ne point regarder qui est-ce qui la nous apporte, ou qui est-ce qui la nous desclare : il nous doit suffire que Dieu se sert de ce predicateur pour la nous enseigner. Et puisque nous voyons que Dieu l'honnore tant que de parler par sa bouche, comment est-ce que nous autres pourrions manquer d'honnorer et de respecter sa personne?

ENTRETIEN XVI.

Touschant les adversions; comme il faut recevoir les livres, et de ce qu'il ne se faut point estonner de voir des imperfections aux personnes religieuses, ny mesme aux superieurs.

La premiere demande est : Qu'est-ce qu'adversion? Les adversions sont certaines inclinations qui sont aucunesfois naturelles, lesquelles font que nous avons un certain petit contre-cœur à l'abord de ceux envers qui nous les avons, qui empesche que nous n'aymions pas leur conversation, s'entend que nous n'y prenons pas du playsir, comme nous ferions en celle de ceux envers lesquels nous avons une inclination doulce, qui nous les fait aymer d'un amour sensible, parce qu'il y a une certaine allyance et correspondance entre nostre esprit et le leur. Or, pour monstrer que cecy est naturel, d'aymer les uns par inclination et non pas les autres, ne voidon pas que si deux hommes entrent dans un tripot où deux autres joüent à la paume, d'abord ceux qui entrent auront de l'inclination que l'un gaigne plutost que l'autre? et d'où vient cela, puisqu'ils ne les ont jamais veus ny l'un ny l'autre, ny n'en avoient jamais ouy parler, ne sçachant point si l'un est plus vertueux que l'autre; c'est pourquoy ils n'ont point de rayson d'en affectionner plus l'un que l'autre? Il faut doncques confesser que ceste inclination d'aymer les uns plus que les autres est naturelle, et l'on le void mesme aux bestes, lesquelles n'ayant point de rayson, ont toutesfois de l'adversion et de l'inclination naturellement. Faites-en l'experience en un petit agnelet qui ne fait que naistre : monstrez-luy la peau d'un loup (quoy qu'il soit mort), il se mettra à fuyr, il beslera, il se cachera sous les flancs de sa mere; mais monstrez-luy un cheval (qui est bien une plus grosse beste), il ne s'en espouvantera nullement, ains il se joüera avec luy : la rayson de cela n'est autre sinon que le naturel luy donne de l'allyance avec l'un et de l'adversion à l'autre. Or, de ces adversions naturelles, il n'en faut pas fayre grand cas, non plus que des inclinations, pourveu que nous sousmettions le tout à la rayson. Ay-je de l'adversion de converser avec une personne, laquelle je sçay bien estre de grande vertu, et avec laquelle je puis beaucoup profitter : il ne faut pas que je suive mon adversion qui me fait esviter de la rencontrer, il faut que j'assubjettisse ceste inclination à la rayson, qui me doit fayre rechercher sa conversation, ou au moins y demeurer avec un esprit de paix et de tranquillité quand je m'y rencontre; mais il y a des personnes qui ont si grand peur d'avoir de l'adversion à ceux qu'ils ayment par inclination, qu'ils en fuyent la conversation, de crainte qu'ils ont de rencontrer quelque deffaut qui leur oste la suavité de leur affection et de leur amytié.

Quel remede à ces adversions, puisque nul n'en peut estre exempt, pour parfaict qu'il soit? Ceux qui sont d'un naturel aspre auront de l'adversion à celuy qui sera fort doulx, et estimeront ceste doulceur une trop grande mollesse, bien que ceste qualité de doulceur soit la plus universellement aymée. L'unique remede à ce mal (comme à toute sorte de tentation) c'est une simple diversion,

je veux dire, n'y point penser; mais le malheur est que nous voulons trop bien cognoistre si nous avons rayson ou non d'avoir adversion à quelque personne; ô! jamais il ne faut s'amuser à ceste recherche, car nostre amour-propre, qui ne dort jamais, nous dorera si bien la pillule, qu'il nous fera accroire qu'elle est bonne, je veux dire qu'il nous fera voir qu'il est vray que nous avons certaines raysons, lesquelles nous sembleront bonnes, et puis, celles-là estant appreuvées de nostre propre jugement et de l'amour-propre, il n'y aura plus de moyen de nous empescher de les treuver justes et raysonnables. O certes! il faut bien prendre garde à cecy: je m'estens un peu à en parler, parce qu'il est d'importance. Nous n'avons jamais rayson d'avoir de l'adversion, beaucoup moins de la vouloir nourrir : je dy doncques, quand ce sont des simples adversions naturelles, il n'en faut fayre aucun estat, ains s'en divertir sans fayre semblant de rien, et tromper ainsi nostre esprit; mais il les faut combattre et abbattre, quand on void que le naturel passe plus oultre, et nous veut fayre despartir de la sousmission que nous devons à la rayson, qui ne nous permet jamais de rien fayre en faveur de nos adversions, non plus que de nos inclinations (quand elles sont mauvaises), de crainte d'offenser Dieu. Or, quand nous ne faysons autre chose en faveur de nos adversions, que de parler un peu moins aggreablement que nous ne ferions à une personne pour laquelle nous aurions de grands sentimens d'affection, ce n'est pas grande chose; ains il n'est presque pas en nostre pouvoir de fayre autrement. Quand nous sommes en l'esmotion de ceste passion, l'on auroit tort de requerir cela de nous.

La seconde demande est comment on se doit comporter en la reception des livres que l'on nous donne à lire? La superieure donnera à une des sœurs un livre qui traitte fort bien des vertus; mais parce qu'elle ne l'ayme pas, elle ne fera point de profict de sa lecture, ains elle le lira avec une nesgligence d'esprit, et la rayson est qu'elle sçayt desjà sur le doigt ce qui est comprins dans ce livre, et qu'elle auroit plus de desir que l'on luy en fist lire un autre. Or, je dy que c'est une imperfection de vouloir choysir ou desirer un autre livre que celuy que l'on nous donne; et c'est une marque que nous lisons plutost pour satisfaire à la curiosité de l'esprit que non pas pour profitter de nostre lecture. Si nous lisions pour profitter et non pas pour nous contenter, nous serions esgalement satisfaicts d'un livre comme d'un autre; au moins accepterions-nous de bon cœur tous ceux que nostre superieure nous donneroit pour lire. Je dy bien plus; car je vous asseure que nous prendrions playsir à ne lire jamais qu'un mesme livre, pourveu qu'il fust bon et qu'il parlast de Dieu; ains, quand il n'y auroit que ce seul nom de Dieu, nous serions contens, puisque nous treuverions tousjours assez de besongne à fayre, apres avoir leu et releu plusieurs fois. De vouloir lire pour contenter la curiosité, est une marque que nous avons encore un peu l'esprit leger, et qu'il ne s'amuse pas assez à fayre le bien qu'il a apprins en ces petits livres de la prattique des vertus; car ils parlent fort bien de l'humilité et de la mortification, que l'on ne prattique pourtant pas, lorsque l'on ne les accepte pas de bon cœur. Or, de dire : Parce que je ne l'ayme pas, je n'en feray

point de proflct, ce n'est pas une bonne consequence, non plus que de dire : Je le sçay desjà tout par cœur, je ne sçaurois prendre playsir à le lire : tout cela sont des enfances. Vous donne-t-on un livre que vous sçavez desjà tout ou presque tout par cœur, benissez-en Dieu, d'autant que vous comprendrez plus facilement sa doctrine. Si on vous en donne un que vous avez desjà leu plusieurs fois, humiliez-vous, et vous asseurez que c'est Dieu qui le veut ainsi, afin que vous vous amusiez plus à fayre qu'à apprendre, et que sa bonté vous le donne pour la seconde et troisiesme fois, parce que vous n'avez pas fait vostre proflct de la premiere lecture. Mais le mal d'où procede tout cecy, est que nous cherchons tousjours nostre propre satisfaction, et non pas nostre plus grande perfection. Si d'adventure l'on a esgard à nostre infirmité, et que la superieure nous mette au choix du livre que nous voudrons, alors nous le pouvons choysir avec simplicité; mais hors de là, il faut demeurer tousjours humblement sousmise à tout ce que la superieure ordonne, soit qu'il soit à nostre gré ou non, sans jamais tesmoigner les sentimens que nous pourrions avoir qui seroient contraires à ceste sousmission.

La troisiesme demande est si nous nous devons estonner de voir des imperfections entre nous autres, ou mesme aux superieures. Quant au premier poinct, c'est sans doubte que vous ne vous devez nullement estonner de voir quelques imperfections ceans, de mesme qu'aux autres maysons religieuses, pour parfaictes qu'elles soyent; car vous ne le serez jamais tant, que vous n'en fassiez tousjours quelques-unes par cy par là, selon que vous serez exercées. Ce n'est pas grande chose de voir une fille, laquelle n'a rien qui la fasche ou qui l'exerce, estre bien doulce et fayre peu de fautes. Quand on me dit : Voylà une telle, à laquelle on ne void jamais commettre d'imperfection, je demande incontinent : A-t-elle quelque charge? si l'on me dit que non, je ne fay pas grand estat de sa perfection ; car il y a bien difference entre la vertu de celle-cy et celle d'une autre, laquelle sera bien exercée, soit interieurement par les tentations, soit exterieurement par les contradictions qu'on luy fait : car la vertu de force, et la force de la vertu ne s'acquiert jamais au tems de la paix, et tandis que nous ne sommes pas exercez par la tentation de son contraire. Ceux qui sont fort doulx tandis qu'ils n'ont point de contradiction, et qui n'ont point acquis ceste vertu l'espée au poing, ils sont voirement fort exemplaires et de grande edification ; mais, si vous venez à la preuve, vous les verrez incontinent remüer et tesmoigner que leur doulceur n'estoit pas une vertu forte et solide, ains imaginaire plutost que veritable. Il y a bien difference entre avoir la cessation d'un vice et avoir la vertu qui luy est contraire. Plusieurs semblent estre fort vertueux, qui n'ont pourtant point de vertu, parce qu'ils ne l'ont pas acquise en travaillant. Bien souvent il arrive que nos passions dorment et demeurent assoupies; et si pendant ce tems-là nous ne faysons provision de forces pour les combattre et leur resister quand elles viendront à se recüeillir, nous serons vaincus au combat. Il faut tousjours demeurer humbles, et ne pas croire que nous ayons les vertus, encore que nous ne fassions pas (au moins que

nous cognoissions) des fautes qui leur sont contraires. Certes, il y a beaucoup de gens qui se trompent grandement en ce qu'ils croyent que les personnes qui font profession de la perfection ne devroient point broncher en des imperfections, et particulierement les religieux, parce qu'il leur semble qu'il ne faille qu'entrer en la religion pour estre parfaicts, ce qui n'est pas, car les Religions ne sont pas pour amasser des personnes parfaictes, mais des personnes qui ayent le courage de pretendre à la perfection. Mais que faudroit-il fayre si l'on voyoit de l'imperfection aux superieures aussi bien qu'aux autres? ne faudroit-il pas s'en estonner? car on ne met pas des superieures imparfaictes, dites-vous. Helas! mes cheres filles, si l'on ne vouloit mettre des superieurs et superieures sinon qu'ils fussent parfaicts, il faudroit prier Dieu de nous envoyer des saincts ou des anges pour l'estre; car des hommes, nous n'en treuverons point. L'on recherche voirement qu'ils ne soyent pas de mauvais exemple; mais de n'avoir point d'imperfection, l'on n'y prend pas garde, pourveu qu'ils ayent les conditions de l'esprit qui sont necessaires, d'autant qu'il s'en treuveroit bien de plus parfaicts, qui, pour cela, ne seroient pas tant capables d'estre superieurs. Hé! dites-moy, Nostre Seigneur ne nous a-t-il pas monstré luy-mesme qu'il n'y falloit pas prendre garde, en l'eslection qu'il fit de sainct Pierre pour le rendre superieur de tous les Apostres? car chascun sçayt quelle faute fit cest apostre en la mort et passion de son maistre, s'amusant à parler avec une chambriere, et renyant si malheureusement son tres-cher Seigneur qui luy avoit fait tant de bien. Il fit le bravache, et puis enfin il print la fuyte. Mais oultre cela, dés qu'il fut confirmé en grace par la reception du Sainct-Esprit, encore fit-il une faute, qui fut jugée de telle importance, que sainct Paul escrivant aux Galates, leur dit *qu'il luy avoit resisté en face, parce qu'il estoit reprehensible.* Et non-seulement sainct Pierre, mais encore sainct Paul et sainct Barnabé, lesquels voulant aller prescher l'Evangile, eurent une petite dispute ensemble, parce que sainct Barnabé vouloit mener avec eux Jean Marc qui qui estoit son cousin; sainct Paul estoit d'opinion contraire, et ne vouloit pas qu'il allast avec eux; et sainct Barnabé ne vouloit pas ceder à la volonté de sainct Paul; et ainsi ils se separerent et allerent prescher, sainct Paul en une contrée, et sainct Barnabé en l'autre avec son cousin Jean Marc. Bien est-il vray que Nostre Seigneur tira du bien de leur dispute; car, au lieu qu'ils n'eussent presché qu'en un endroict de la terre, ils jetterent la semence de l'Evangile en divers lieux.

Ne pensons pas, tandis que nous serons en ceste vie, de pouvoir vivre sans commettre des imperfections; car il ne se peut, soit que nous soyons superieurs, soit que nous soyons inferieurs, puisque nous sommes tous hommes, et par consequent avons tous besoin de ceste verité comme tres-asseurée, afin que nous ne nous estonnions pas de nous voir tous subjets à des imperfections. Nostre Seigneur nous a ordonné de dire tous les jours ces parolles qui sont au *Pater : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensez;* et n'y a point d'exception en ceste ordonnance, parce que nous avons tous besoin de le fayre.

Ce n'est pas une bonne consequence de dire : Un tel est superieur, doncques il n'est point cholere et n'a point d'autre imperfection. Vous vous estonnez de quoy venant parler à la superieure, elle vous dit quelque parolle moins doulce que l'ordinaire, parce qu'elle a peut-estre la teste toute pleyne de soucys et affaires; vostre amour-propre s'en va tout troublé, au lieu de penser que Dieu a permis ceste petite seicheresse à la superieure pour mortifier vostre amour-propre, qui recherchoit que la superieure vous caressast un peu, recevant amyablement ce que vous luy vouliez dire. Mais enfin, il nous fasche bien de rencontrer la mortification où nous ne la cherchons pas : helas! il s'en faut aller, priant Dieu pour la superieure, le benissant de ceste bien-aymée contradiction. En un mot, mes cheres filles, ressousvenons-nous des parolles du grand apostre saint Paul : *La charité ne pense point de mal;* voulant dire que dés qu'elle le void, elle s'en destourne sans y penser n'y s'amuser à le considerer.

Vous me demandez de plus, touschant ce poinct, si la superieure ou la directrice ne doit point tesmoigner de respugnance que les sœurs voient ses deffauts, et que c'est qu'elle doit dire quand une fille se vient accuser tout simplement à elle de quelque jugement ou pensée qu'elle a fait, qui la marque d'imperfection; comme seroit si quelqu'un avoit pensé que la superieure auroit fait une correction avec passion. Or je dy que ce qu'elle doit fayre en ceste occasion, c'est de s'humilier et recourir à l'amour de son abjection; mais si la sœur estoit un peu troublée en le disant, la superieure ne devroit pas fayre semblant de rien, mais destourner ce propos, et neantmoins cacher l'abjection dans son cœur : car il faut bien prendre garde que nostre amour-propre ne nous fasse perdre l'occasion de voir que nous sommes imparfaicts, et de nous humilier; et bien que l'on retranche l'acte exterieur d'humilité de crainte de fascher la pauvre sœur, qui l'est desjà assez, il ne faut pas laisser de fayre l'interieur. Que si, au contraire, la sœur n'estoit point troublée en s'accusant, je treuverois bien bon que la superieure advoüast librement qu'elle a failly, s'il est vray; car si le jugement est faux, il est bon qu'elle le die avec humilité, reservant tousjours neantmoins precieusement l'abjection qui luy revient de ce qu'on la juge deffaillante. Voyez-vous, ceste petite vertu de l'amour de nostre abjection ne doit jamais esloigner nostre cœur d'un pas, parce que nous en avons besoin à toute heure, pour advancez que nous soyons en la perfection, d'autant que nos passions renayssent, voire quelquesfois apres que nous avons vescu longuement en la religion, et apres avoir fait un grand progrez en la perfection; ainsi qu'il advint à un religieux de sainct Pachosme, nommé Sylvain, lequel estant au monde, estoit comedien de profession, et, s'estant converty et fait religieux, il passa l'année de sa probation, voire plusieurs autres apres, avec une mortification fort exemplaire, sans qu'on luy vist jamais fayre un acte de son premier mestier : vingt ans apres il pensa qu'il pouvoit bien fayre quelque badinerie sous pretexte de rescreer les freres, croyant que ses passions fussent desjà tellement mortifiées, qu'elles n'eussent plus le pouvoir de le fayre passer au delà d'une simple recreation; mais le pauvre homme fut bien trompé, car la passion de la joye rcssuscita tellement, qu'apres les

badineries, il parvint aux dissolutions, de sorte qu'on se resolut de le chasser du monastere, ce que l'on eust fait sans un de ses freres religieux, lequel se rendit pleigne pour Sylvain, promettant qu'il s'amenderoit; ce qui arriva, et fut depuis un grand sainct. Voylà doncques, mes cheres sœurs, comment il ne se faut jamais oublyer de ce que nous avons esté, afin que nous ne devenions pires, et ne pas penser que nous soyons parfaicts quand nous ne commettons pas beaucoup d'imperfections. Il faut aussi prendre garde de ne nous pas estonner si nous avons des passions, car nous n'en serons jamais exempts : ces hermites qui voulurent dire le contraire furent censeurez par le sacré Concile, et leur opinion condamnée et tenuë pour erreur. Nous ferons doncques tousjours quelques fautes; mais il faut fayre en sorte qu'elles soyent rares, et qu'il ne s'en voie que deux en cinquante ans, ainsi qu'il ne s'en vid que deux en autant de tems que vesquirent les Apostres apres qu'ils eurent receu le Sainct-Esprit. Encore qu'il s'en verroit trois ou quatre, voire sept ou huict en une si grande suitte d'années, il ne s'en faudroit pas fascher ny perdre courage, ains prendre haleyne et se fortifier pour mieux fayre.

Disons encore ce mot pour la superieure. Les sœurs ne doivent pas s'estonner de quoy la superieure commet des imperfections, puisque sainct Pierre, tout pasteur qu'il estoit de la saincte Eglise, et superieur universel de tous les chrestiens, tomba bien en deffaut, et tel qu'il en merita correction, ainsi que dit sainct Paul : de mesme la superieure ne doit pas tesmoigner de l'estonnement si l'on void ses fautes; mais elle doit observer l'humilité et la douleur avec laquelle sainct Pierre receut la correction que luy fit sainct Paul, nonobstant qu'il fust son superieur. L'on ne sçayt ce qui est considerable, ou la force du courage de sainct Paul à reprendre sainct Pierre, ou l'humilité avec laquelle sainct Pierre se sousmit à la correction qui luy estoit faite, voire pour une chose en laquelle il pensoit bien fayre, et avoir une fort bonne intention.

Je fay quelquesfois le barbier, et d'autresfois le chirurgien, mes tres-cheres filles : ne voyez-vous pas que quand je presche au chœur devant les seculiers, comme barbier je ne fay point de mal? je ne jette que des parfums; je ne parle que des vertus et des choses propres à consoler nos ames; je joüe un peu du flageolet, parlant des loüanges que nous devons rendre à Dieu : mais en nos entretiens familiers je viens en qualité de chirurgien, n'apportant que des emplastres et cataplasmes pour appliquer sur les playes de mes cheres filles; et bien qu'elles crient un peu holà, je ne lairray pas de presser ma main pour fayre mieux tenir l'emplastre, et les guarir par ce moyen; si je fay quelque incision, ce ne sera pas sans que mes filles en ressentent de la douleur, mais je ne m'en soucie pas, je ne suis icy que pour cela, et les mondains n'en seroient pas capables à cause de l'erreur qu'ils se sont forgée que les personnes religieuses et voüées à la perfection ne doivent point avoir d'imperfections : mais icy, entre nous autres, mes cheres filles, nous sçavons bien que cela est impossible; c'est pourquoy nous ne craignons pas de nous scandalizer, en disant franchement nos petites infirmitez.

L'on demande si l'on se peut plaindre au superieur ou confesseur, quand l'on a des insatisfactions de la superieure : ô Dieu, ma fille, se plaindre! n'ay-je pas dit à Philotée, que pour l'ordinaire *qui se plaint pesche* : or, de se plaindre à la superieure quand une sœur nous a mortifiée, cela est tolerable à une fille imparfaicte; mais se plaindre à une sœur de ce que la superieure nous a mortifiée, je n'ay rien à dire là-dessus, parce que sans marchander il s'en faut amender, si quelqu'une y estoit inclinée; mais surtout se plaindre au dehors de la superieure, ô vrayement! il ne faut nullement le fayre, cela est trop important : si la superieure donne quelque subjet de plainte, je le luy voudrois dire tout confidemment, ou bien luy fayre fayre l'advertissement par sa coadjutrice, comme la Constitution l'ordonne.

L'on demande s'il est loysible de nommer à la superieure la sœur qui nous a rapporté quelque chose qu'elle auroit dit à nostre desadvantage : je vous dy que non, mes cheres filles, et que la superieure ne vous le doit pas demander. D'aller dire à une sœur que la superieure a dit cecy et cela d'elle, c'est une faute plus griefve que l'on ne pense, et la superieure la doit fortement reprendre, faysant voir à sa communauté la grandeur de ce manquement, et la beauté de la vertu contraire; mais tousjours que la deffaillante ne soit point nommée, car voyez-vous, mes tres-cheres filles, nous pouvons bien dire nos pechez veniels haut et clair à tout le monde, pour nous humilier, mais non nos pechez mortels, parce que nous ne sommes pas maistres de nostre resputation. A plus forte rayson sommes-nous obligez de couvrir ceux du prochain, en luy faysant toutesfois la correction fraternelle, ainsi que la Constitution vous enseigne. Une sœur aura dit devant d'autres quelques parolles qui partent de passion, ou fait quelque petit murmeure, quelque mine froide : oh! cela vous le pouvez dire à la superieure, voire mesme l'advertir en chapitre ou au refectoire. Certes, nous devrions avoir une si cordiale jalousie de la paix et tranquillité de nos cheres sœurs, que nous ne devrions jamais rien fayre ny dire qui les puisse fascher. Or rien ne peut tant affliger une pauvre fille, que de croire que la superieure est faschée d'elle ou contre elle : feray-je doncques pas un grand peché de luy aller fayre un rapport de quelque petit mot que la superieure aura dit par mesgarde, lequel estant redit, paroistra grand, et tiendra ce pauvre cœur en peyne et en douleur : celle qui feroit cela feroit deux maux; elle contreviendroit à la charité et parleroit en particulier. Au nom de Dieu, mes cheres filles, que jamais cela ne se fasse; je ne voudrois pas mesme, generalement parlant, que l'on nommast à la superieure les sœurs qui parleroient contre elle; bien luy diray-je que l'on desappreuve telle et telle chose qu'elle fait, mais je ne luy dirois point qui fait ce desappreuvement : car, mes cheres filles, si nous n'avons la ferveur et pureté de la charité, nous n'aurons jamais la perfection.

Vous dites : Si une sœur n'avoit pas la confiance de parler à la superieure ou à l'assistante en son absence, pour desclarer le secret de son cœur, où neantmoins elle auroit besoin d'estre esclaircie, qu'est-ce qu'elle doit fayre? mes tres-cheres filles, il faut que la superieure, ou l'assistante en son absence, luy donne tres-facile-

ment et cordialement permission de parler à qui elle voudra d'entre les sœurs, sans tesmoigner ny adversion, ny seicheresse de cœur; bien qu'il soit vray que si la sœur continuë, elle seroit bien imparfaicte, car elle est obligée de regarder Dieu en ses superieures et en ce qu'elles luy disent; et des particulieres ne la pourront servir si utilement.

Vous voulez encore sçavoir si la superieure vous commande quelque chose contre les commandemens de Dieu et de son Eglise, si vous devez obeyr? nullement, mes cheres filles; mais je vous diray pourtant que les superieurs et les superieures appreuvez du Pape peuvent pour la necessité dispenser de certains commandemens de l'Eglise : par exemple, un jour de jeusne particulier, comme une vigile, vous voyez une sœur toute traisnante et langoureuse, vous pouvez et devez tout librement luy dire : Ne jeusnez pas. Si c'estoit pour tout un caresme, ou pour manger des viandes prohibées, il faudroit licence du superieur. Mais il vous vient en pensée : Ceste fille n'a pas assez de mal pour ne pas jeusner. Il ne faut pas tant esplucher pour le regard du jeusne; l'Eglise veut que l'on penche tousjours plutost à la charité qu'à l'austerité. Ouy, mes cheres filles, si apres avoir representé une fois, qu'il vous semble n'avoir pas assez de mal pour ne pas jeusner, la superieure vous dit neantmoins que si, obeyssez sans scrupule : que si elle dit que vous fassiez selon que vous jugerez et que vous vous sentirez, faites-le avec une saincte liberté.

Il faut que je vous die encore, mes cheres filles, que la saincte Eglise n'est point si rigoureuse que l'on pourroit penser : si vous avez une sœur malade de la fiebvre tierce seulement, et qu'un jour de feste son accez la dust prendre pendant la messe, vous pouvez et devez perdre la messe pour demeurer aupres d'elle, bien qu'en la laissant seule il ne luy en dust point arriver de mal; car, voyez-vous, la charité est la saincte doulceur de nostre bonne mere l'Eglise sont par tout surnageantes.

Passons oultre. Vous demandez en quatriesme lieu, s'il arrivoit un jour qu'une superieure eust tant d'inclination de complayre aux personnes seculieres, sous pretexte de leur profitter, qu'elle en laissast le soing particulier qu'elle doit avoir des filles qui sont en sa charge, ou bien qu'elle n'eust pas assez de tems pour fayre ce qui est des affaires de la mayson, à cause qu'elle demeureroit trop longuement au parloir, si elle ne seroit pas obligée de retrancher ceste inclination, encore que son intention fust bonne? Je vous diray à cela que les superieurs doivent estre grandement affables aux seculiers, afin de leur profitter, et doivent de bon cœur leur donner une partie de leur tems; mais quelle pensez-vous devoir estre ceste petite partie? Ce doit estre la douziesme, les onze restant pour estre employées dans la mayson, au soing de la famille. Les abeilles sortent bien voirement de leur ruche; mais ce n'est que par necessité ou utilité, et demeurent peu sans y retourner, et principalement le roy des abeilles ne sort que rarement, comme quand il se fait un essaim d'abeilles, qu'il est tout environné de son petit peuple. La Religion est une ruche mystique toute pleyne d'abeilles celestes, lesquelles sont assemblées pour mesnager le

miel des celestes vertus; et pour cela il faut que la superieure, qui est entre elles comme leur roy, soit soigneuse de les tenir de près, pour leur apprendre la façon de les acquerir et conserver. Si ne faut-il pas neantmoins qu'elle manque pour cela à converser avec les personnes seculieres, quand la necessité ou la charité le requiert; mais hors de là, il faut que la superieure soit courte avec les seculiers. Je dy hors la necessité et charité, d'autant qu'il y a certaines personnes de grand respect, lesquelles il ne faudroit pas mescontenter. Mais les religieux et religieuses ne se doivent jamais amuser avec les seculiers, sous pretexte d'acquerir des amys pour leur Congregation. O certes! il n'est pas besoin de cela; car, s'ils se tiennent dedans pour bien fayre ce qui est de leur charge, ils ne doivent point doubter que Nostre Seigneur ne pourvoye assez leur Congregation des amys qui leur sont necessaires. Mais s'il fasche à la superieure de rompre compaignie, quand on sonne les offices, pour y aller, de crainte de mescontenter ceux avec qui elle parle, il ne faut pas estre si tendre : car si ce ne sont des personnes de grand respect, ou bien qui ne viennent que fort rarement, ou qui sont de loing, il ne faut pas quitter les offices ny l'orayson, si la charité ne le requiert absolument. Quant aux visites ordinaires des personnes desquelles on se peut librement dispenser, la portiere doit dire que nostre Mere ou les sœurs sont en l'orayson ou à l'office, s'il leur playst d'attendre ou de revenir. Mais s'il arrive que, pour quelques grandes necessitez, l'on aille au parloir pendant ce tems-là, qu'au moins l'on reprenne du tems apres pour refayre l'orayson tant qu'il se pourra; car de l'office, nul ne doubte que l'on ne soit obligé de le dire.

Or, pour le regard de la derniere question, qui est, si l'on ne doit pas tousjours fayre quelque petite particularité à la superieure de plus qu'au reste des sœurs, tant au vestir qu'au manger, elle sera tantost resoluë; car, en un mot, je vous dy que non, en façon quelconque, si ce n'est de necessité, ainsi comme l'on fait à chascune des sœurs. Mesme il ne faut pas qu'elle ayt une chaire particuliere, si ce n'est au chœur et au chapitre; et en ceste chaire jamais l'assistante ne s'y doit mettre, bien qu'en toute autre chose on luy doive porter le mesme respect qu'à la superieure (s'entend en son absence); au refectoire mesme, il ne luy en faut point, ains seulement un siege comme aux autres. Bien que par tout on la doive regarder comme une personne particuliere, et à laquelle on doit porter un tres-grand respect, si ne faut-il pas qu'elle soit singuliere en aucune chose, que le moins qu'il se pourra. L'on excepte tousjours la necessité, comme si elle estoit bien vieille ou infirme; car alors il sera permis de luy donner une chaire pour son soulagement. Il nous faut esviter soigneusement toutes ces choses qui nous font paroistre quelque chose au-dessus des autres, je veux dire sureminent et remarquable. La superieure doit estre recogneuë et remarquée par ses vertus, et non par ces singularitez non necessaires, specialement entre nous autres de la Visitation, qui voulons fayre une profession particuliere d'une grande simplicité et humilité. Ces honneurs sont bons pour ces maysons religieuses où l'on appelle Madame, la superieure; mais pour nous autres, il ne faut rien de tout cela.

Qu'y a-t-il plus à dire? Comment il faut fayre, pour bien conserver l'esprit de la Visitation, et empescher qu'il ne se dissipe. L'unique moyen est de le tenir enfermé et enclos dans l'observance des Regles. Mais vous dites qu'il y en a qui sont tellement jalouses de cest esprit, qu'elles ne se voudroient point communiquer hors de la mayson. Il y a de la superfluité en ceste jalousie, laquelle il faut retrancher; car, à quel propos, je vous prie, vouloir celer au prochain ce qui luy peut profitter? Je ne suis pas de ceste opinion : car je voudrois que tout le bien qui est en la Visitation fust recogneu et sceu d'un chascun; et pour cela j'ay tousjours esté de cest advis, qu'il seroit bon de fayre imprimer les Regles et Constitutions, afin que plusieurs les voyant, en puissent tirer quelque utilité. Plust à Dieu, mes cheres sœurs, qu'il se treuvast beaucoup de gens qui les voulussent prattiquer! l'on verroit bien-tost des grands changemens en eux, qui reüssiroient à la gloire de Dieu et au salut de leurs ames. Soyez grandement soigneuses de conserver l'esprit de la Visitation; mais non pas en sorte que ce soing empesche de le communiquer charitablement et avec simplicité au prochain, à chascun selon leur capacité, et ne craignez pas qu'il se dissipe par ceste communication; car la charité ne gaste jamais rien, ains elle perfectionne toute chose. — DIEU SOIT BENY.

ENTRETIEN XVII.

Auquel on demande comment et par quel motif il faut donner sa voix, tant aux filles que l'on veut admettre à la profession, qu'à celles que l'on reçoit au noviciat.

DEUX choses sont requises pour donner sa voix comme il convient à telles personnes : la premiere, que ce soit à des personnes bien appellées de Dieu; la seconde, qu'elles ayent les conditions requises pour nostre maniere de vivre. Quant au premier poinct, qu'il faut qu'une fille soit bien appellée de Dieu pour estre receuë en religion, il faut sçavoir que, quand je parle de cest appel et vocation, je n'entens pas parler de la vocation generale, telle qu'est celle par laquelle Nostre Seigneur appelle tous les hommes au christianisme, ny encore celle de laquelle il est dit en l'Evangile que *plusieurs sont appellez, mais peu esleus :* car Dieu, qui desire de donner à tous la vie eternelle, leur donne à tous les moyens d'y pouvoir arriver, et partant les appelle au christianisme, et les a esleus correspondans à ceste vocation suivant les attraicts de Dieu; toutesfois, le nombre de ceux qui y viennent est bien petit en comparayson de ceux qui sont appellez. Mais parlant plus particulierement de la vocation religieuse, je dy que plusieurs sont bien appellez de Dieu en la religion : mais il y en a peu qui maintiennent et conservent leur vocation; car ils commencent bien, mais ils ne sont pas fidelles à correspondre à la grace, ny perseverans en la prattique de ce qui peut conserver leur vocation et la rendre bonne et asseurée. Il y en a d'autres qui ne sont point bien appellez; neantmoins, estant venus, leur vocation a esté bonifiée et ratifiée de Dieu. Ainsi en voyons-nous qui viennent par despit

et ennuy en religion, et quoyqu'il semble que ces vocations ne soyent pas bonnes, neantmoins on en a veu qui estant ainsi venus, ont fort bien reüssy au service de Dieu. D'autres sont incitez d'entrer en religion par quelque desastre et infortune qu'ils ont eu au monde ; d'autres par le deffaut de la santé ou beauté corporelle; et quoyque ceux-cy ayent des motifs qui de soy ne sont pas bons, neantmoins Dieu s'en sert pour appeller telles personnes. Enfin les voies de Dieu sont incomprehensibles, et ses jugemens inscrutables et admirables en la varieté des vocations et des moyens desquels Dieu se sert pour appeller ses creatures à son service, lesquels doivent estre tous honnorez et reverez. Or, de ceste grande varieté de vocations, s'ensuit que c'est une chose bien difficile que de recognoistre les vrayes vocations; et neantmoins c'est la premiere chose qui est requise pour donner sa voix, de sçavoir si la fille proposée est bien appellée, et si sa vocation est bonne. Comment doncques, parmy une si grande varieté de vocations, et par de differens motifs, pourra-t-on recognoistre la bonne d'avec la mauvaise, pour n'estre point trompé? C'est une chose voirement de grande importance que ceste-cy, et laquelle est bien difficile; neantmoins elle ne l'est point tant que nous soyons entierement destituez de moyens pour recognoistre la bonté d'une vocation. Or, entre plusieurs que je pourrois alleguer, j'en diray un seul comme le meilleur de tous. Doncques, la bonne vocation n'est autre chose qu'une volonté ferme et constante qu'a la personne appellée de vouloir servir Dieu en la maniere et au lieu auquel sa divine Majesté l'appelle; et cela est la meilleure marque que l'on puisse avoir pour cognoistre quand une vocation est bonne. Mais remarquez que, quand je dy une volonté ferme et constante de servir Dieu, je ne dy pas qu'elle fasse dés le commencement tout ce qu'il faut fayre en sa vocation avec une fermeté et constance si grande qu'elle soit exempte de toute respugnance, difficulté ou degoust en ce qui en despend. Non, je ne dy pas cela, ny moins que ceste fermeté et constance soit telle qu'elle la rende exempte de fayre des fautes, ny que pour cela elle soit si ferme qu'elle ne vienne jamais à chanceller ny varier en l'entreprinse qu'elle a faite de prattiquer les moyens qui la peuvent conduire à la perfection. O non, certes ! ce n'est pas ce que je veux dire; car tout homme est subjet à telle passion, changement et vicissitude, et tel aymera aujourd'huy une chose qui en aymera demain une autre; un jour ne ressemble jamais à l'autre.

Ce n'est pas doncques par ces divers mouvemens et sentimens qu'il faut juger de la fermeté et constance de la volonté au bien que l'on a une fois embrassé; mais ouy bien si, parmy ceste varieté de divers mouvemens, la volonté demeure ferme à ne point quitter le bien qu'elle a embrassé, encore qu'elle sente le degoust ou le refroidissement en l'amour de quelque vertu, et qu'elle ne laisse pour cela de se servir des moyens qui luy sont marquez pour l'acquerir : tellement que, pour avoir une marque d'une bonne vocation, il ne faut pas une constance sensible, mais qui soit en la partie superieure de l'esprit et laquelle soit effective. Doncques, pour scavoir si Dieu veut que l'on soit religieux, il ne faut pas

attendre qu'il nous parle sensiblement, ou qu'il nous envoye quelque ange du ciel pour nous signifier sa volonté; ny moins est-il besoin d'avoir des resvelations sur ce subjet. Il ne faut non plus un examen de dix ou douze docteurs pour voir si l'inspiration est bonne ou mauvaise, s'il la faut suivre ou non; mais il faut bien correspondre et cultiver le premier mouvement, et puis ne se pas mettre en peyne s'il vient des degousts et des refroidissemens touschant cela : car, si l'on tasche tousjours de tenir sa volonté bien ferme à vouloir rechercher le bien qui nous est monstré, Dieu ne manquera pas de fayre reüssyr le tout à sa gloire. Et quand je dy cecy, je ne parle pas seulement pour vous autres, mais encore pour les filles qui sont au monde, desquelles certes il faut avoir du soing, les aydant parmy leurs bons desseins. Quand elles ont les premiers mouvemens un peu forts, rien ne leur est difficile : il leur semble qu'elles franchiront toutes les difficultez; mais quand elles sentent ces vicissitudes, et que ces sentimens ne sont plus si sensibles en la partie inferieure, il leur semble que tout est perdu et qu'il faille tout quitter : l'on veut et l'on ne veut pas. Ce que l'on sent alors n'est pas suffisant pour fayre quitter le monde. Je voudrois bien, dit une de ces filles, mais je ne sçay pas si c'est la volonté de Dieu que je sois religieuse, d'autant que l'inspiration que je sens à ceste heure n'est pas, ce me semble, assez forte. Il est bien vray que je l'ay euë beaucoup plus forte que je n'ay à ceste heure; mais comme elle n'est pas de durée, cela me fait croire qu'elle n'est pas bonne. Certes, quand je rencontre telles ames, je ne m'estonne point de ces degousts et refroidissemens, ny moins croy-je que pour iceux leur vocation ne soit bonne. Il faut seulement en cela avoir un grand soing pour les ayder, et leur apprendre à ne se point estonner de ces changemens, mais les encourager à demeurer fermes parmy ces mutations. Hé bien! leur dy-je, cela n'est rien : dites-moy, n'avez-vous pas senty le mouvement ou l'inspiration dans vostre cœur pour la recherche d'un si grand bien? Ouy, disent-elles, il est bien vray, mais cela s'est aussi-tost passé. Ouy bien, leur dy-je, la force de ce sentiment; mais non pas en telle sorte qu'il ne vous en soit demeuré quelque affection. O non, dit-elle; car je sens tousjours je ne sçay quoy qui me fait tendre de ce costé là; mais ce qui me met en peyne, c'est que je ne sens pas ce mouvement si fort qu'il faudroit pour une telle resolution. Je leur respons qu'elles ne se mettent pas en peyne de ces sentimens sensibles, et qu'elles ne les examinent pas tant; qu'elles se contentent de ceste constance de leur volonté, qui, parmy tout cela, ne perd point l'affection de son premier dessein; qu'elles soyent seulement soigneuses à le bien cultiver et à bien correspondre à ce premier mouvement. Ne vous soucyez point, dy-je, de quel costé il vienne; car Dieu a plusieurs moyens d'appeller ses serviteurs et servantes à son service. Il se sert quelquesfois de la predication, d'autres fois de la lecture des bons livres.

Il est vray que la predication est presque l'unique moyen qu[e] Dieu employe pour la conversion des infidelles. Il est vray encor[e] que par le mesme moyen plusieurs ont esté appellez de Dieu à d[es] vocations plus particulieres, comme à se fayre religieux, ainsi q[u]

sainct Nicolas de Tolede, qui, estant à la predication d'un religieux qui preschoit sur le martyre de sainct Etienne, et qui racontoit que les cieux furent ouverts, et que sainct Etienne vid le Fils de Dieu assis à la droicte du Pere, en fut tellement tousché, qu'il resolut de quitter le monde à l'instant mesme, et depuis ce moment, il n'eut point de repos qu'il ne fust entré dans un ordre religieux où il est devenu un grand sainct.

Il y en a plusieurs autres qui, comme sainct Nicolas de Tolede, ont esté appellez de Dieu, et ont reçu leur vocation par la predication. Les exemples en sont presque innombrables.

Il y en a qui ont esté appellez en entendant prononcer les parolles sacrées de l'Evangile; tels ont esté sainct François d'Assise et sainct Anthoine, qui furent touschez en entendant lire ces parolles : *Vade, vende quæ habes, et da pauperibus; et habebis thesaurum in cœlo, et veni, sequere me* (Matth. 19). Va, vends tout ce que tu as, et donne-le aux pauvres, et tu auras un thresor dans le ciel, puis viens et suis-moy. *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me* (Luc. 9). Quiconque veut venir apres moy qu'il renonce à soy-mesme, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Ils quitterent tout, et firent d'une maniere admirable ce que Nostre Seigneur desiroit.

Combien y en a-t-il qui ont esté appellez de Dieu par le moyen de la lecture des bons livres? Deux officiers de la Cour, lisant la vie de sainct Anthoine, furent tellement touschez, qu'ils quitterent le service de l'empereur de la terre pour servir le Dieu du ciel. Entre tous les livres, *La Guide des pecheurs*, par Grenade, a servy à plusieurs pour leur fayre prendre une forte determination de quitter le monde et de se fayre religieux; c'est vrayement un livre excellent, où on remarque les traicts les plus admirables et les plus penetrans. J'ay entendu raconter à des religieux qu'ils avoient cogneu plusieurs personnes qui avoient esté touschées du desir de quitter le monde en lisant ce livre; et j'ay parlé aussi moy-mesme à plusieurs personnes qui m'ont asseuré qu'elles avoient receu leur vocation en lisant ce livre de Grenade.

Vous avez sans doubte leu la vie de sainct Ignace de Loyola, fondateur et premier Pere des Jesuites; il fut tousché de Dieu par la lecture des bons livres. Il estoit gentil-homme de fort bonne mayson, brave selon le monde, grand guerrier, et qui avoit fait plusieurs traicts de courage. Le commencement de sa conversion fut amené par un coup d'arquebuse qui luy rompit la cuisse. Ainsi condamné au repos, et fort ennuyé de sa solitude, il demanda des livres de guerre pour occuper son esprit. Mais on luy apporta les *Vies des Saincts*, et en les lisant, il fut tousché de telle sorte qu'il quitta tout, et resolut d'estre soldat de Jesus-Christ. Il executa son projet, et il est devenu, comme chascun sçayt, un grand serviteur de Dieu.

Les autres ont esté appellez par les ennuys, desastres et afflictions qui leur survenoient au monde, ce qui leur a donné subjet de se despiter contre luy et l'abandonner. Nostre Seigneur s'est souvent servy d'un tel moyen pour appeller plusieurs personnes à son service, lesquelles il n'eust peu avoir en autre façon. Car,

combien que Dieu soit tout-puissant et peut tout ce qu'il veut, si est-ce qu'il ne veut point nous oster la liberté qu'il nous a une fois donnée; et quand il nous appelle à son service, il veut que ce soit de nostre bon gré que nous y allions, et non par force ny par contraincte. Car, bien que ceux-cy viennent à Dieu comme despitez contre le monde qui les a faschez, ou bien à cause de quelques travaux et afflictions qui les ont tourmentez, si ne laissent-ils pas de se donner à Dieu d'une franche volonté; et bien souvent telles personnes reüssissent bien au service de Dieu, et deviennent des grands saincts, et quelquesfois plus grands que ceux qui y sont entrez par des vocations plus apparentes. Vous aurez leu ce que raconte Platus d'un gentil-homme, brave selon le monde, lequel s'estant un jour bien paré et frisé, estant sur un beau cheval bien empennaché, taschant par tous moyens de playre aux dames qu'il muguettoit; et comme il bravoit, voylà que son cheval le renverse par terre au milieu de la fange, d'où il sortit tout sale et crotté. Ce pauvre gentil-homme fut si honteux et confus d'un tel accident, que tout en cholere, il se resolut en cest instant là de se fayre religieux, disant : O traistre monde, tu t'es mocqué de moy, mais je me mocqueray aussi de toy; tu m'as joüé de ceste-cy, mais je t'en joüeray aussi d'une autre, car je n'auray jamais part avec toy, et dés ceste heure je me resous de me fayre religieux. Et de fait, il fut reçu en religion, où il vesquit sainctement, et neantmoins sa vocation venoit d'un despit.

Il y en a encore d'autres desquels les motifs ont esté encore plus mauvais que cestuy-cy. J'ay apprins de bonne part qu'un gentilhomme de nostre aage, brave d'esprit et de corps, de fort bon lieu, voyant passer des Peres Capucins, dit aux autres seigneurs avec lesquels il estoit : Il me prend envie de sçavoir comme vivent ces pieds deschaus, et de me rendre parmy eux, non point à dessein d'y tousjours demeurer, mais seulement pour un mois ou trois sepmaines, afin de mieux remarquer ce qu'ils font, puis apres m'en rire et mocquer avec vous autres. Il fait ainsi son complot, il poursuit fort et ferme, il est enfin receu. Mais la divine Providence, qui s'estoit servie de ce moyen pour le retirer du monde, convertit sa fin et son intention mauvaise en bonne, et celuy qui pensoit prendre les autres fut prins luy-mesme; car il n'eust pas plustost demeuré quelques jours avec ces bons religieux, qu'il fut tout à fait changé : il persevera fidellement en sa vocation, et a esté un grand serviteur de Dieu.

Il y en a encore d'autres de qui la vocation n'est de soy pas meilleure que ceste-cy : c'est de ceux qui vont en religion à cause de quelque deffaut naturel, comme pour estre boiteux, borgne, ou pour estre laid, ou pour avoir quelque autre pareil deffaut, et, ce qui semble encore le pire, c'est qu'ils y sont portez par leurs peres et meres, lesquels bien souvent, lorsqu'ils ont des enfans borgnes, boiteux, ou autrement deffectueux, les laissent au coing du feu, et disent : Cecy ne vaut rien pour le monde, il le faut envoyer en religion; il luy faut procurer quelque benefice, ce sera autant de descharge pour nostre mayson. Les enfans se laissent conduire où l'on veut, sous espoir de vivre des biens de l'autel. D'autres ont

une grande quantité d'enfans : Et bien, disent-ils, il faut descharger la mayson, et envoyer ceux-cy en religion, afin que les aysnez ayent tout, et qu'ils puissent paroistre. Mais Dieu, bien souvent, en cecy, fait voir la grandeur de sa clemence et misericorde, employant ces intentions, qui, d'elles-mesmes, ne sont aucunement bonnes, pour fayre de ces personnes-là des grands serviteurs de sa divine Majesté. Et en cecy il se fait voir admirable : ainsi ce divin artisan se playst à fayre des beaux edifices avec du bois qui est fort tortu, et qui n'a aucune apparence d'estre propre à chose du monde; et tout ainsi qu'une personne qui ne sçayt que c'est de la menuyserie, voyant quelque bois tortu en la boutique du menuysier, s'estonneroit de luy entendre dire que c'est pour fayre quelque beau chef-d'œuvre (car, diroit-il, si cela est comme vous dites, combien de fois faudra-t-il passer le rabot par-dessus, ayant que d'en pouvoir fayre un tel ouvrage); ainsi, pour l'ordinaire, la divine Providence fait des beaux chefs-d'œuvre avec ces intentions tortuës et sinistres; et comme il fait entrer en son festin les boiteux et les aveugles, pour nous fayre voir qu'il ne sert de rien d'avoir deux yeux ou deux pieds pour aller en paradis; qu'il vaut mieux aller en paradis avec une jambe, un œil, un bras, que d'en avoir deux et se perdre. Or, telles sortes de gens estant ainsi venus en religion, on les a veus souventesfois fayre des grands fruicts, et perseverer fidellement en leur vocation.

Il y en a d'autres qui ont esté bien appellez, qui toutesfois n'ont pas perseveré; ains, apres avoir demeuré quelque tems en religion, ont tout quitté. Et de cecy nous avons l'exemple de Judas, duquel nous ne pouvons doubter qu'il ne fust bien appellé; car Nostre Seigneur le choysit et l'appella à l'apostolat de sa propre bouche: d'où vient doncques qu'estant si bien appellé, il ne persevera pas en sa vocation? O! c'est qu'il abusa de sa liberté, et ne voulut pas se servir des moyens que Dieu luy donnoit pour ce subjet; mais, au lieu de les embrasser et d'en user à son proffict, il s'en servit pour en abuser et pour les rejetter, et, en ce faysant, il se perdit: car c'est chose certaine que quand Dieu appelle quelqu'un à une vocation, il s'oblige par consequent, par sa providence divine, de luy fournir toutes les aydes requises pour se rendre parfaict en sa vocation. Or, quand je dy que Nostre Seigneur s'oblige, il ne faudroit pas penser que ce soit nous qui l'ayons obligé à ce fayre en suivant sa vocation, car on ne sçauroit l'obliger; mais Dieu s'oblige soy-mesme par soy-mesme, poussé et provocqué à ce fayre par les entrailles de son infinie bonté et misericorde : tellement que me faysant religieux, Nostre Seigneur s'est obligé de me fournir tout ce qui est necessaire pour estre bon religieux, non par devoir, mais par sa misericorde et providence infinie; tout ainsi qu'un grand roy levant des soldats pour fayre la guerre, sa prevoyance et prudence requiert qu'il prepare des armes pour les armer : car quelle apparence y auroit-il de les envoyer combattre sans armes? que s'il ne le fait pas, il est taxé d'une grande imprudence. Or, la divine Majesté ne manque jamais de soing ny de prevoyance touschant cecy, et, pour nous le mieux fayre croire, elle s'y est obligée; en sorte qu'il ne faut jamais entrer en opinion qu'il y ayt de sa

faute quand nous ne faysons pas bien : voire sa liberalité est si grande, qu'il donne ces moyens à ceux auxquels ils ne les a pas promis, et auxquels il ne s'est pas obligé pour ne les avoir pas appellez. Remarquez aussi que quand je dy que Dieu s'est obligé de donner à ceux qu'il appelle toutes les conditions requises pour estre parfaicts en leur vocation, je ne dy pas qu'il les leur donne tout à coup et à l'instant qu'ils entrent en religion. Oh ! non ; il ne faut pas penser qu'en entrant en religion on soit parfaict tout promptement ; c'est assez qu'ils viennent pour tendre à la perfection, et pour embrasser les moyens de se perfectionner ; et, pour ce fayre, il est necessaire d'avoir ceste volonté ferme et constante (de laquelle nous avons parlé) d'embrasser tous les moyens propres de se perfectionner en la vocation en laquelle on est appellé.

Ce ne sont pas les airs tristes, les joües pleureuses et les personnes souspirantes qui sont tousjours les mieux appellées, ny ceux qui se tiennent tousjours au pied du Crucifix, qui ne veulent bouger des eglises, et qui sont sans cesse dans les hospitaux, ny mesme ceux qui commencent avec une grande ferveur. Il ne faut regarder à rien de tout cela pour cognoistre ceux qui sont bien appellez, mais il faut considerer s'ils ont une volonté ferme de vouloir estre guaris, et si pour cela ils travaillent avec fidellité à acquerir la santé spirituelle. Il ne faut point aussi tenir pour une marque d'une bonne vocation ces ferveurs qui font que l'on n'est jamais content dans son estat, mais que l'on s'arreste à des desirs qui sont pour l'ordinaire vayns, quoyque apparens, d'une plus grande sainctteté de vie ; car, pendant que l'on s'arreste à rechercher ce qui, le plus souvent, ne seroit bon que pour des personnes d'un autre estat, on ne fait pas ce qui peut nous rendre parfaicts en l'estat que nous avons embrassé.

Nous avons un exemple de cela dans un jeune homme qui estoit prestre de l'Oratoire. Il estoit si fervent, qu'il luy sembloit que la maniere de vie des Peres de l'Oratoire n'estoit pas assez parfaicte pour contenter sa ferveur : c'est pourquoy il pensa qu'il falloit sortir de là pour entrer dans un Ordre plus rigoureux. Sainct Philippe de Neri, qui estoit son superieur, le voyant entrer avec tant de ferveur dans un lieu où il savoit, par une divine inspiration, qu'il ne devoit point demeurer, se mit à pleurer, tellement que quelques religieux, qui jugeoient que c'estoit par la joye que luy causoit la ferveur de ce jeune homme, luy dirent : Hé ! mon Pere, il semble que la demarche qui vous esmeut tant, ne merite pas une si grande abondance de larmes. Mais sainct Philippe qu'esclairoit une lumiere interieure leur dit : Ah ! ce n'est pas de joye que je pleure, mais bien de compassion de voir ce jeune homme quitter une maniere de vie où il s'edifioit en edifiant les autres, pour en prendre une autre, où il ne perseverera pas. Ce qui arriva comme il l'avoit dit.

Voylà doncques comme les jugemens de Dieu sont occultes et secrets, et comme les uns qui, par despit et forme de mocquerie, entrent en religion, y perseverent neantmoins ; les autres y estant bien appellez, et ayant commencé avec grande ferveur, finissent mal et quittent tout. C'est doncques une chose bien difficile de sçavoir si une fille est bien appellée de Dieu, pour luy donner sa voix ;

car, bien qu'on la voie fervente, peut-estre ne perseverera-t-elle pas. Mais tant pis pour elle : ne laissez pas pour cela, si vous voyez qu'elle ayt ceste volonté constante de vouloir servir Dieu et se perfectionner, de luy donner vostre voix; car si elle veut recevoir les aydes que Nostre Seigneur infailliblement luy donnera, elle perseverera : que si, apres quelques années, elle perd la perseverance, à son dam, vous n'en estes pas la cause, ains elle-mesme. Voylà doncques pour la premiere partie et cognoissance des vocations.

Quant à la seconde, qui est de sçavoir les conditions que doivent avoir les filles, premierement que l'on reçoit ceans, en second lieu celles que l'on reçoit au noviciat, et en troisiesme lieu celles que l'on reçoit à la profession, je n'ay gueres à dire dessus la premiere reception; car l'on ne peut pas beaucoup cognoistre ces filles qui viennent avec une si bonne mine. Parlez-leur, elles feront tout ce que l'on voudra. Elles ressemblent à sainct Jean et à sainct Jacques, auxquels Nostre Seigneur dit : Pourrez-vous bien boire le calice de ma Passion? Ils respondirent hardyment et franchement qu'ouy, et la nuict de la Passion ils l'abandonnerent. Ces filles en font ainsi : elles font tant de prieres, tant de reverences, elles tesmoignent tant de bonne volonté, que l'on ne peut bonnement les esconduire; et, en effect, l'on n'y doit pas fayre trop grande consideration, ce me semble. Je dy cecy pour l'interieur; car, certes, il est bien difficile en ce tems-là de le pouvoir cognoistre, principalement des filles qui viennent icy de loing : tout ce que l'on peut fayre à celles-cy, c'est de sçavoir qui elles sont, et telles choses qui regardent le temporel et l'exterieur, puis leur ouvrir la porte et les mettre à leur premier essay. Si c'est des filles qui soyent du lieu, l'on peut observer leur façon, et, par la conversation que l'on a avec elles, recognoistre quelque chose de leur interieur; mais je treuve qu'il est encore bien mal-aysé, car elles viennent tousjours en la meilleure mine et posture qu'il se peut. Or, il me semble que pour ce qui est de la santé corporelle et infirmitez du corps, l'on n'y doit point fayre ou fort peu de consideration, d'autant qu'en ces maysons l'on y peut recevoir les foibles et imbecilles, aussi bien que les fortes et robustes, puisqu'elles ont esté faites en partie pour elles; pourveu que ce ne soyent des infirmitez si pressantes, qu'elles les rendent tout à fait incapables d'observer la Regle, et inhabiles à fayre ce qui est de ceste vocation; mais excepté cela, je ne leur refuserois jamais ma voix, pas mesme quand elles seroient aveugles ou manchottes, ou n'auroient qu'une jambe, si avec cela elles avoient les autres conditions requises à ceste vocation. Et que la prudence humaine ne me vienne point icy dire : Eh! s'il se presentoit tousjours telle sorte de gens, les faudroit-il tousjours recevoir? et si toutes estoient aveugles ou malades, qui les serviroit? Or ne vous mettez point en peyne de cela, car il n'arrivera pas : laissez-en le soing à la divine Providence, qui sçaura bien y pourvoir et y appeller les fortes necessaires à son service. Quand il se presentera des infirmes, dites : Dieu soit beny! en vient-il des robustes? à la bonne heure. En somme, les maladies qui n'empeschent point d'observer la Regle ne doivent point estre considerées en vos maysons. Et voylà ce que j'avois à dire touschant ceste premiere reception.

Quant à la seconde, qui est de recevoir une fille au noviciat, je ne treuve pas encore qu'il y ayt des grandes difficultez. Neantmoins l'on doit fayre plus de consideration qu'en la premiere reception; car aussi l'on a eu plus de moyens de remarquer leur humeur, action et habitude; l'on void bien les passions qu'elles ont. Mais tout cela ne doit point les empescher d'estre admises au noviciat, pourveu qu'elles ayent une bonne volonté de s'amender, de se sousmettre, et se servir de medicamens propres à leur guarison. Et, bien qu'elles ayent de la respugnance à ces remedes et les prennent avec grande difficulté, cela ne veut rien dire, pourveu qu'elles ne laissent pas d'en user : car les medecines sont tousjours ameres au goust, et n'est pas possible qu'on les reçoive avec la suavité que l'on feroit si elles estoient bien appetissantes; mais avec tout cela, elles ne laissent pas de fayre leur operation, et quand elles la font meilleure, c'est lorsqu'elles font le plus de travail et de peyne. Tout de mesme, voylà une fille qui a ses passions fortes; elle est cholere, elle fait plusieurs manquemens : si, avec cela, elle veut bien estre guarie, et veut qu'on la corrige, mortifie, et qu'on luy donne des remedes propres à sa guarison, combien qu'en les prenant cela la fasche et la travaille, il ne faut point pour cela luy refuser sa voix; car elle n'a pas seulement la volonté de guarir, mais encore elle prend les remedes qui luy sont donnez pour ce subjet, combien qu'avec peyne et difficulté. Il s'en treuvera qui auront esté mal nourries et mal civilisées, qui auront la nature rude et grossiere. Or, il n'y a point de doubte que celles-cy n'ayent plus de peyne et de difficulté que celles qui auront le naturel plus doulx et traittable, et qu'elles seront plus subjettes à fayre des fautes que d'autres qui seront mieux nourries; mais neantmoins, si elles veulent bien estre guaries, et tesmoignent une volonté ferme à vouloir recevoir les remedes, quoyqu'il leur couste, à celles-là je donnerois ma voix nonobstant ces cheutes : car ces filles-là, apres beaucoup de travail, font de grands fruicts en la religion, deviennent des grandes servantes de Dieu, et acquierent une vertu forte et solide; car la grace de Dieu supplée au deffaut, et n'y a point de doubte que souvent, où il y a moins de la nature, il y a plus de la grace. Or doncques, on ne doit pas laisser de recevoir au noviciat les filles, quoyqu'elles ayent beaucoup de mauvaises habitudes, le cœur rude et grossier, et qu'elles tesmoignent beaucoup de passion, pourveu que telles filles veüillent estre guaries. En somme, pour recevoir une fille au noviciat, il ne faut sinon sçavoir si elle a une bonne volonté, et si elle est deliberée et resoluë de recevoir le traittement qui luy sera fait pour sa guarison, et de vivre en une grande sousmission; ayant cela, je luy donnerois ma voix. Et voylà, ce me semble, tout ce qui se peut dire touschant ceste seconde reception.

Pour la troisiesme, c'est une chose de grande importance de recevoir une fille à la profession; et en cecy il me semble qu'on doit observer trois choses. La premiere, que les filles que l'on reçoit à la profession soyent saynes, non de corps (comme j'ay desjà dit), mais de cœur et d'esprit; je veux dire, qui ayent le cœur bien disposé à vivre en une entiere souplesse et sousmission. La seconde, que ces filles ayent l'esprit bon : or, quand je dy un bon esprit, je n'entens

pas dire ces grands esprits qui sont pour l'ordinaire vayns et pleyns de propres jugemens, de suffisance, et qui, estant au monde, estoient des boutiques de vanité, qui viennent en religion, non point pour s'humilier, mais comme si elles y vouloient fayre des leçons de philosophie et theologie, voulant tout conduire et gouverner. Or, c'est à celles-cy qu'il faut bien prendre garde. Je dy qu'il y faut bien prendre garde, et non qu'il n'en faille point recevoir, si l'on void qu'elles veulent estre changées et humiliées; car elles pourront bien, avec le tems et la grace de Dieu, fayre ce changement : ce qui arrivera sans doubte, si avec fidellité elles se servent de remedes qui leur sont donnez pour leur guarison.

Quand doncques je parle d'un esprit bon, j'entens parler des esprits bien faits et bien sensez; et encore des mediocres, qui ne sont ny trop grands ny trop petits; car tels esprits font tousjours beaucoup, sans que pour cela ils le sçachent : ils s'appliquent à fayre, et s'adonnent aux vertus solides; ils sont traittables, et on n'a pas beaucoup de peyne à les conduire; car facilement ils comprennent combien c'est une chose bonne de se laisser gouverner. La troisiesme chose qu'il faut observer, c'est si la fille a bien travaillé en son année de noviciat, si elle a bien souffert et profitté des medecines que l'on luy a données, si elle a bien fait valoir les resolutions qu'elle fit entrant en son noviciat de changer ses mauvaises humeurs et inclinations; car l'année du noviciat luy a esté donnée pour cela. Que si l'on void qu'elle ayt perseveré fidellement en sa resolution, et que sa volonté demeure ferme et constante pour continuer, et qu'elle se soit appliquée à se reformer, et former selon les Regles et Constitutions, et que ceste volonté luy dure, voire de vouloir tousjours mieux fayre, c'est un bon signe et bonne condition pour luy donner sa voix; car, bien que nonobstant cela elle ne laisse pas de fayre des fautes, et mesme assez grandes, il ne faut pas pourtant luy refuser sa voix : car, bien qu'en l'année de son noviciat elle doive travailler en la reformation de ses mœurs et habitudes, ce n'est pas à dire pour cela qu'elle ne doive point fayre de cheute, ny qu'elle doive à la fin de son noviciat estre parfaicte. Car regardez au college de Nostre Seigneur les glorieux Apostres : encore qu'ils fussent bien appellez et qu'ils eussent beaucoup travaillé, combien firent-ils de fautes, non-seulement en la premiere année, mais aussi en la seconde et troisiesme? Tous disoient et promettoient merveilles, voire mesme de suivre Nostre Seigneur à la mort et dans la prison; mais la nuict de la Passion que l'on vinst prendre leur bon Maistre, tous l'abandonnerent. Je veux dire par là que les cheutes ne doivent pas estre cause que l'on rejette une fille, quand parmy tout cela elle demeure avec une forte volonté de se redresser et de se vouloir servir des moyens que l'on luy donne pour ce subjet. Voylà ce que j'avois à dire touschant les conditions que les filles que l'on veut recevoir à la profession doivent avoir, et ce que les sœurs doivent observer pour leur donner leurs voix. Et sur cecy je finiray mon discours, si ce n'est que l'on me demande encore quelque chose.

L'on demande doncques, en premier lieu, s'il se treuvoit une fille qui fust fort subjette à se troubler pour des petites choses, et

que son esprit rust souvent pleyn de chagrin et d'inquiettude, et qu'elle ne tesmoignast parmy cela gueres d'amour pour sa vocation, et que neantmoins cela estant passé, elle promist de fayre des merveilles, qu'est-ce qu'il faudroit fayre? Il est tout certain qu'une telle fille estant ainsi changeante n'est pas propre pour la religion; mais parmy tout cela ne veut-elle point estre guarie? car si cela n'est, il la faut congedier. L'on ne sçayt, direz-vous, si cela procede faute de volonté de se guarir, ou bien qu'elle ne comprenne pas en quoy consiste la vraye vertu. Or, si apres luy avoir fait bien entendre ce qu'il faut qu'elle fasse pour son amendement, elle ne le fait pas, ains se rend incorrigible, il la faut rejetter; surtout parce que ses fautes, ainsi que vous dites, ne procedent pas faute du jugement, ny de pouvoir comprendre en quoy consiste la vraye vertu, ny moins encore ce qu'il faut qu'elle fasse pour son amendement; mais que c'est par le deffaut de la volonté, qui n'a point de perseverance ny de constance à fayre et à se servir de ce qu'elle sçayt estre requis pour son amendement, encore qu'elle die quelquesfois qu'elle fera mieux, neantmoins ne le fait pas, ains persevere en ceste inconstance de volonté, je ne luy donnerois pas ma voix. Vous dites encore qu'il y en a de si tendres, qu'elles ne peuvent supporter qu'on les corrige sans se troubler, et que cela les rend souvent malades : or, si cela est, il leur faut ouvrir la porte; car, puisqu'elles sont malades, et qu'elles ne veulent point qu'on les traitte, ny qu'on leur applique les remedes propres à leur donner la guarison, l'on void clairement que faysant ainsi elles se rendent incorrigibles, et ne donnent point d'espoir de pouvoir estre guaries. Pour ce qui est de la tendreté, tant sur l'esprit que sur le corps, c'est l'un des grands empeschemens qui soyent en la vie religieuse, et partant il faut avoir un tres-grand soing de ne pas recevoir celles qui en sont demesurement atteintes, parce qu'elles ne veulent point estre guaries, refusant de se servir de ce qui leur peut donner la santé.

L'on demande, en second lieu, qu'est-ce que l'on doit juger d'une fille qui tesmoigne par ses parolles qu'elle se repent d'estre entrée en religion. Certes, si elle persevere en ces degousts de sa vocation, et à se repentir, et que l'on voye que cela la rende lasche et nesgligente à se former selon l'esprit de sa vocation, il la faut mettre dehors : neantmoins, il faut considerer que cela peut arriver, ou par une simple tentation, ou pour exercice; et cela se peut cognoistre par le profict qu'elle fera de telle pensée, degoust ou repentir, quand avec simplicité elle se descouvrira de telle chose, et qu'elle sera fidelle à se servir des remedes que l'on luy donnera là-dessus; car Dieu ne permet jamais rien pour nostre exercice, qu'il ne veüille que nous en tirions profict : ce qui se fait tousjours quand l'on est fidelle à se descouvrir, et comme j'ay dit, simple à croire et à fayre ce que l'on nous dit : et cecy est la marque que l'exercice est de Dieu. Mais quand l'on void que ceste fille use de son propre jugement, et que sa volonté est seduicte et gastée, perseverant à son degoust, alors la chose est en mauvais estat et quasy sans remede : il la faut renvoyer.

L'on demande, en troisiesme lieu, s'il ne faut pas fayre conside-

ration de donner sa voix à une fille qui n'est pas cordiale, ou qui n'est pas esgale à l'endroict de toutes les sœurs, et qui a fait voir qu'elle a plus d'inclination à l'une qu'à l'autre. Il ne faut pas estre si rigoureuses pour toutes ces petites choses : voyez-vous, ceste inclination est la derniere piece de nostre renoncement; car, avant que l'on puisse arriver à ce poinct de n'avoir aucune inclination à l'une plus qu'à l'autre, et que ces affections soyent tellement mortifiées qu'elles ne paroissent point, il y faut du tems. Il faut observer, en cela comme en toute autre chose, si ceste sœur se rend incorrigible.

Enfin, direz-vous, si le sentiment des autres sœurs estoit tout contraire à ce que l'on sçayt, et qu'il nous vinst inspiration de dire quelque chose que nous avons recogneu, qui est à l'advantage de la sœur, faudroit-il laisser de le dire? Non, quoyque le sentiment des autres soit tout contraire au nostre, et que vous soyez seule en ceste opinion; car cela pourra servir encore aux autres pour se resoudre à ce qu'elles doivent fayre. Le Sainct-Esprit doit presider aux communautez, et, selon la varieté des opinions, on se resout pour fayre comme l'on juge plus expedient pour sa gloire. Or, ceste inclination que vous avez, que les autres donnent leur voix ou qu'elles ne la donnent pas, combien que vous donniez ou ne donniez pas la vostre, doit estre mesprisée et rejettée comme une autre tentation. Mais il ne faut jamais tesmoiguer parmy les sœurs ses inclinations ou adversions en ceste occasion. Enfin, pour toutes les imperfections que les filles apportent du monde, il faut garder ceste regle : quand l'on void qu'elles s'amendent, combien qu'elles ne laissent pas de commettre des fautes, il ne faut pas les rejetter; car, par l'amendement, elles font voir qu'elles ne veulent pas demeurer incorrigibles. — DIEU SOIT BENY.

ENTRETIEN XVIII.

Comment il faut recevoir les Sacremens et reciter le divin Office, avec quelques poincts touschant l'Orayson.

AVANT que sçavoir comment il nous faut preparer pour recevoir les sacremens, et quel fruict nous en devons tirer, il est necessaire de sçavoir que c'est que sacremens et leurs effects. Les sacremens doncques sont des canaux par lesquels (pour ainsi parler) Dieu descend à nous, comme par l'orayson nous montons à luy, puisque l'orayson n'est autre chose qu'une eslevation de nostre esprit en Dieu. Les effects des sacremens sont divers, quoyqu'ils n'ayent tous qu'une mesme fin et pretention, qui est de nous unyr à Dieu. Par le sacrement de Baptesme, nous nous unissons à Dieu comme le fils avec le pere; par celuy de la Confirmation, nous nous unissons comme le soldat avec son capitaine, prenant force pour combattre et vaincre nos ennemys en toutes tentations. Par le sacrement de Penitence, nous sommes unis à Dieu, comme les amys reconciliez, par celuy de l'Eucharistie, comme la viande avec l'estomach; par celuy de l'Extresme-Onction, nous nous unissons à Dieu comme l'enfant qui vient d'un lointain païs, mettant desjà l'un des pieds

en la mayson de son pere pour se reünyr avec luy, avec sa mere et toute la famille. Or, voylà les effects divers des sacremens; mais pourtant qui demandent tous l'unyon de nostre ame avec son Dieu. Nous ne parlerons maintenant que de deux, de celuy de la Penitence, et de l'Eucharistie: et premierement il est tres-necessaire que nous sçachions pourquoy c'est que recevant si souvent ces deux sacremens, nous ne recevons pas aussi les graces qu'ils ont accoustumé d'apporter aux ames qui sont bien preparées, puisque ces graces sont joinctes aux sacremens. Je le diray en un mot : c'est faute de deuë preparation; et partant, il faut sçavoir comment il nous faut bien preparer pour recevoir ces deux sacremens, et tous les autres encore.

Doncques, la premiere preparation, c'est la pureté de l'intention; la seconde, c'est l'attention; et la troisiesme, c'est l'humilité. Quant à la pureté d'intention, c'est une chose totalement necessaire, non-seulement en la reception des sacremens, mais encore en tout ce que nous faysons. Or, l'intention est pure, lorsque nous recevons les sacremens ou faysons quelque autre chose, quelle qu'elle soit, pour nous unyr à Dieu et pour luy estre plus aggreables, sans aucun meslange de propre interest. Vous cognoistrez cela, si, quand vous desirez de vous communier, l'on ne le vous permet pas, ou bien si, àpres la saincte Communion, vous n'avez point de consolation, et que pour cela vous ne laissiez pas de demeurez en paix, sans consentir aux attaques qui pourroient vous en venir; mais si, au contraire, vous consentez à l'inquiettude de quoy l'on vous a refusé de communier, ou de quoy vous n'avez pas eu de la consolation, qui ne void que vostre intention estoit impure, et que vous ne cherchez de vous unyr à Dieu, ains aux consolations, puisque nostre unyon avec Dieu se doit fayre sous la saincte vertu d'obeyssance? Et tout de mesme, si vous desirez la perfection d'un desir pleyn d'inquiettude, qui ne void que c'est l'amour-propre, qui ne voudroit pas que l'on vist de l'imperfection en nous? S'il estoit possible que nous puissions estre autant aggreables à Dieu, estant imparfaicts comme estant parfaicts, nous devrions desirer d'estre sans perfection, afin de nourrir en nous par ce moyen la tres-saincte humilité.

La seconde preparation, c'est l'attention. Certes, nous devrions aller aux sacremens avec beaucoup d'attention, tant sur la grandeur de l'œuvre, comme sur ce que chaque sacrement demande de nous. Par exemple, allant à la Confession, nous y devons porter un cœur amoureusement douloureux, et à la saincte Communion, il faut porter un cœur ardemment amoureux. Je ne dy pas, par ceste grande attention, qu'il ne faille point avoir de distraction, car il n'est en nostre pouvoir; mais j'entens de dire qu'il faut avoir un soing tout particulier à ne s'y point arrester volontairement.

La troisiesme preparation, c'est l'humilité, qui est une vertu fort necessaire pour recevoir abondamment les graces qui descoulent par les canaux des sacremens, parce que les eaux ont bien accoustumé de couler plus vistement et plus fortement quand les canaux sont posez en des lieux penchans et descendans en bas.

Mais, oultre ces trois preparations, je vous veux dire en un mot

que la principale et l'abandonnement total de nous-mesmes à la mercy de Dieu, sousmettant sans reserve quelconque nostre volonté et toutes nos affections à sa domination. Je dy sans reserve, d'autant que nostre misere est si grande, que nous nous reservons tousjours quelque chose. Les personnes les plus spirituelles se reservent pour l'ordinaire la volonté d'avoir des vertus; et quand elles vont à la Communion : O Seigneur, disent-elles, je m'abandonne entierement entre vos mains, mais playse vous me donner la prudence pour sçavoir vivre honnorablement; mais de simplicité, il ne s'en demande point. O mon Dieu! je suis absolument sousmise à vostre divine volonté, mais donnez-moy un courage pour fayre des œuvres excellentes pour vostre service; mais de douceur pour vivre paysiblement avec le prochain, il ne s'en parle point. Donnez-moy, dira un autre, ceste humilité qui est si propre pour donner bon exemple; mais d'humilité de cœur, qui nous fait aymer nostre propre abjection, ils n'en ont point de besoin, ce leur semble. O mon Dieu! puisque je suis tout vostre, que j'aye tousjours des consolations à l'orayson! voire? c'est bien ce qu'il nous faut pour estre unis à Dieu, qui est la pretention que nous avons! et jamais ils ne demandent des tribulations ou mortifications. O! ce n'est pas là le moyen de fayre ceste unyon, que de se reserver toutes ses volontez, pour belle apparence qu'elles ayent; car Nostre Seigneur se voulant donner tout à nous, veut que reciprocquement nous nous donnions entierement à luy, afin que l'unyon de nostre ame avec sa divine Majesté soit plus parfaicte, et que nous puissions dire veritablement, apres ce grand parfaict entre les chrestiens : *Je ne vis plus en moy, ains c'est Jesus-Christ qui vit en moy.*

La seconde partie de ceste preparation consiste à vuider nostre cœur de toutes choses, afin que Nostre Seigneur le remplisse tout de luy-mesme. Certes, la cause pourquoy nous ne recevons pas la grace de la sanctification (puisqu'une seule communion bien faite est capable et suffisante pour nous rendre saincts et parfaicts) ne provient sinon de ce que nous ne laissons pas reguer Nostre Seigneur en nous, comme sa bonté le desire. Il vient en nous, ce bien-aymé de nos ames, et il treuve nos cœurs tout pleyns de desirs, d'affections et de petites volontez : ce n'est pas ce qu'il cherche; car il les veut treuver vuides, pour s'en rendre le maistre et le gouverneur. Et pour monstrer combien il le desire, il dit à son amante sacrée qu'elle le mette comme un cachet sur son cœur, afin que rien n'y puisse entrer que par sa permission et selon son bon playsir. Or, je sçay bien que le milieu de vos cœurs est vuide (autrement ce seroit une trop grande fidellité); je veux dire que nous avons non-seulement rejetté et detesté le peché mortel, ains toute sorte d'affection mauvaise; mais las! tous les coings et recoings de nos cœurs sont pleyns de mille choses indignes de paroistre en la presence de ce Roy souverain, lesquelles (ce semble) luy lyent les mains, afin de l'empescher de nous despartir les biens et les graces que sa bonté avoit desiré de nous fayre, s'il nous eust treuvez preparez. Faysons doncques, de nostre costé, ce qui est de nostre pouvoir pour nous bien preparer à recevoir ce pain supersubstantiel, nous abandonnant totalement à la divine Providence, non-seule-

ment pour ce qui regarde les biens temporels, mais principalement les spirituels, respandant en la presence de la divine bonté toutes nos affections, desirs et inclinations, pour luy estre entierement sousmis, et nous asseurons que Nostre Seigneur accomplira de son costé la promesse qu'il nous a faite de nous transformer en luy, eslevant nostre bassesse jusques à estre unie avec sa grandeur.

L'on peut bien communier pour diverses fins; comme pour demander à Dieu d'estre deslivrez de quelque tentation ou affliction, soit pour nous ou pour nos amys, ou pourveu que ce soit sous ceste condition de nous unyr par ce moyen plus parfaictement à Dieu : ce qui n'arrive pourtant pas bien souvent; car, au tems de l'affliction, l'on est ordinairement plus uny à Dieu, parce que l'on se ressousvient plus souvent de luy. Et pour ce qui est des vertus, aucunes fois il est plus à propos et meilleur pour nous de ne les pas avoir en habitude, que si nous les avions, pourveu toutesfois que nous en fassions les actes à mesure que les occasions s'en presentent; car la respugnance que nous sentons à prattiquer quelque vertu nous doit servir pour nous humilier, et l'humilité vaut tousjours mieux que tout cela. Enfin, il faut qu'en toutes les prieres et demandes que vous ferez à Dieu, vous ne les fassiez pas seulement pour vous, ains que vous observiez de dire tousjours *nous*, comme Nostre Seigneur nous l'a enseigné en l'Oraison dominicale, où il n'y a ny *mon,* ny *mien*, ny, *moy* : cela s'entend que vous ayez l'inclination de prier Dieu qu'il donne la vertu ou la grace que vous luy demandez pour vous, à tous ceux qui en ont la mesme necessité, et que ce soit tousjours pour vous unyr davantage avec luy; car autrement nous ne devons demander ny desirer autre chose, ny pour nous, ny pour le prochain, puisque c'est la fin pour laquelle les Sacremens sont instituez. Il faut doncques que nous correspondions à ceste intention de Nostre Seigneur, les recevant pour ceste mesme fin; et ne faut pas que nous pensions que communiant ou priant pour les autres, nous y perdions quelque chose, sinon que nous offrissions à Dieu ceste communion ou priere pour la satisfaction de leurs pechez; car alors nous ne satisferions pas pour les nostres : mais pourtant le merite de la communion et de la priere nous demeureroit; car nous ne sçaurions meriter la grace les uns pour les autres : il n'y a que Nostre Seigneur qui l'ayt peu fayre. Nous pouvons bien impetrer des graces, pour les autres; mais les leur meriter, nous ne le pouvons pas fayre.

La priere que nous avons faite pour eux, augmente nostre merite, tant pour la rescompense de la grace en ceste vie, que de la gloire en l'autre. Et si une personne ne faysoit pas attention de fayre quelque chose pour la satisfaction de ses pechez, la seule attention qu'elle auroit de fayre tout ce qu'elle fait pour le pur amour de Dieu suffiroit pour y satisfaire, puisque c'est une chose asseurée, que qui pourroit fayre un acte excellent de charité, ou un acte d'une parfaicte contrition, satisferoit pleynement pour tous ses pechez.

Vous voudriez, peut-estre, sçavoir comme vous cognoistrez si vous profittez par le moyen de la reception des sacremens. Vous le cognoistrez si vous vous advancez par les vertus qui leur sont

propres; comme si vous tirez de la Confession l'amour de vostre propre abjection et l'humilité; car ce sont les vertus qui luy sont propres, et c'est tousjours par la mesure de l'humilité que l'on recognoit nostre advancement. Ne voyez-vous pas qu'il est dit que *quiconque s'humiliera sera exalté?* estre exalté c'est estre advancé. Si vous devenez, par le moyen de la tres-saincte Communion, fort doulce (puisque c'est la vertu qui est propre à ce sacrement, qui est tout doulx, tout souëf, tout miel), vous retirerez le fruict qui luy est propre, et ainsi vous vous advancerez; mais si, au contraire, vous ne devenez point plus humble ny plus doulce, vous meriterez que l'on vous leve le pain, puisque vous ne voulez point travailler. Je voudrois bien que l'on allast simplement, quand il nous viendroit le desir de communier, le demandant à la superieure avec resignation d'accepter humblement le refus, si on le nous fait; et si on nous octroye nostre demande, aller à la Communion avec amour. Bien qu'il y ayt de la mortification à le demander, il ne faut pas laisser pour cela; car les filles qui entrent en la Congregation, n'y entrent que pour se mortifier, et les croix qu'elles portent les en doivent fayre ressousvenir. Que si l'inspiration venoit à quelqu'une de ne pas communier si souvent que les autres, à cause de la cognoissance qu'elle a de son indignité, elle peut demander à la superieure, attendant le jugement qu'elle en fera avec une grande doulceur et humilité.

Je voudrois aussi que l'on ne s'inquiestast point, quand l'on entend parler de quelque deffaut que nous avons, ou de quelque vertu que nous n'avons pas; mais que nous benissions Dieu de quoy il nous a descouvert le moyen d'acquerir la vertu, et de nous corriger de l'imperfection, et puis prendre courage de nous servir de ces moyens. Il faut avoir des esprits genereux qui ne s'attachent qu'à Dieu seul, sans s'arrester aucunement à ce que nostre partie inferieure veut, faysant regner la partie superieure de nostre ame, puisqu'il est entierement en nostre pouvoir, avec la grace de Dieu, de ne jamais consentir à l'inferieure. Les consolations et tendretez ne doivent pas estre desirées, puisque cela ne nous est pas necessaire pour aymer davantage Nostre Seigneur. Il ne faut doncques point s'arrester à considerer si l'on a de bons sentimens; mais il nous faut fayre ce qu'ils nous feroient fayre si nous les avions. Il ne faut pas aussi estre si tendres à se vouloir confesser de tant de menuës imperfections, puisque mesme nous ne sommes pas obligez de nous confesser des pechez veniels si nous ne voulons; mais quand on s'en confesse, il faut avoir la volonté resoluë de s'en amender: autrement ce seroit un abus de s'en confesser. Il ne faut pas non plus se tourmenter quand l'on ne se souvient pas de ses fautes pour s'en confesser; car il n'est pas croyable qu'une ame qui fait souvent son examen ne remarque bien, pour s'en ressousvenir, les fautes qui sont d'importance. Pour tant de petits et legers deffauts, vous en pouvez parler avec Nostre Seigneur, toutes les fois que vous les appercevrez: un abbaissement d'esprit, un souspir suffit pour cela.

Vous demandez comment vous pourrez fayre vostre acte de contrition en peu de tems: je vous dy qu'il ne faut presque point de tems pour le bien fayre, puisqu'il ne faut autre chose que se pros-

terner devant Dieu en esprit d'humilité et de repentance de l'avoir offensé.

Vous desirez en second lieu que je vous parle de l'Office : je le veux bien, et je dy premierement qu'il se faut preparer pour le dire, dés l'instant que l'on entend la cloche qui nous y appelle, et faut, à l'imitation de sainct Bernard, demander à nostre cœur que c'est qu'il va fayre; et non-seulement en ceste occasion, mais aussi entrant à tous nos exercices, afin que nous apportions à chascun d'iceux l'esprit qui luy est propre; car il ne seroit pas à propos d'aller à l'Office comme à la recreation : à la recreation, il faut porter un esprit amoureusement joyeux, et en l'Office un esprit serieusement amoureux. Quand l'on dit : *Deus, in adjutorium meum intende*, il faut penser que Nostre Seigneur nous dit reciproquement : Et vous, soyez attentif à moy.

Que celles qui entendent quelque peu ce qu'elles disent à l'Office employent fidellement ce talent selon le bon playsir de Dieu, qui le leur a donné pour les ayder à se tenir recüeillies, par le moyen des bonnes affections qu'elles en pourront tirer; et que celles qui n'y entendent rien se tiennent simplement attentives à Dieu, ou bien qu'elles fassent des eslancemens amoureux, tandis que l'autre chœur dit le verset et qu'elles font les pauses. Il faut aussi considerer que nous faysons le mesme office que les anges, quoyqu'en divers langage, et que nous sommes devant le mesme Dieu devant lequel les anges tremblent; et tout ainsi qu'un homme qui parleroit à un roy se rendroit fort attentif, craignant de fayre quelque faute; que si, nonobstant tout son soing, il luy advenoit d'en fayre, il rougiroit incontinent; tout de mesme en devons-nous fayre à l'Office, nous tenant dessus nos gardes, crainte de faillir. Il est encore requis d'avoir attention de bien prononcer et dire selon qu'il est ordonné, surtout au commencement : que s'il nous arrive d'y fayre quelque manquement, il faut s'en humilier sans s'en estonner, puisque ce n'est pas chose estrange, et que nous en faysons bien ailleurs; mais s'il nous arrive d'en fayre plusieurs, et que cela continuë, il y a de l'apparence que nous n'avons pas conceu un vray deplaysir de nostre premiere faute; et c'est ceste nesgligence qui nous devroit apporter beaucoup de confusion, non pas à cause de la presence de la superieure, mais pour le respect de celle de Dieu, qui nous est present, et de ses anges. Or, c'est presque une regle generale, que quand nous faysons si souvent une mesme faute, c'est signe qu'on manque d'affection de s'en amender; et si c'est une chose de laquelle on nous ayt maintesfois adverties, il y a de l'apparence que l'on nesglige l'advertissement.

En apres il ne faut pas avoir du scrupule de laisser en tout un Office deux ou trois versets par mesgarde, pourveu que l'on ne le fist à dessein : que si vous dormez le long d'une bonne partie de l'Office, encore que vous disiez les versets de vostre chœur, vous estes obligée de le redire; mais quand l'on fait des choses qui sont necessaires d'estre faites en l'Office, comme de tousser ou cracher, ou bien que la maistresse des ceremonies parle pour ce qui est de l'Office, alors on n'est point obligé de le redire.

Quand l'on entre au chœur, l'Office estant un peu commencé, il

faut se mettre en son rang avec les autres et suivre l'Office avec elles; et apres qu'il est dit, il faut reprendre ce que le chœur avoit desjà dit devant que vous y fussiez, finissant où vous l'avez prins; sinon il faut dire bas ce que le chœur a dit, puis l'ayant atteint, continuer avec luy, en cas que vostre assistance y soit vrayement necessaire.

Il ne faut pas redire son Office pour avoir esté distraitte en le disant, pourveu que ce ne soit pas volontairement; et encore que vous vous treuvassiez à la fin de quelque psalme sans estre bien asseurée si vous l'avez dit, parce que vous avez esté distraitte sans y penser, ne laissez pas de passer oultre, vous humiliant devant Dieu, car il ne faut tousjours penser que l'on a eu de la nesgligence quand la distraction a esté longue: car il se pourra bien fayre qu'elle nous durera le long d'un Office sans qu'il y ayt de nostre faute; et pour mauvaise qu'elle fust, il ne faudroit pas s'en inquietter, ains en fayre des simples rejets de tems en tems devant Dieu. Je voudrois que jamais on ne se troublast pour les mauvais sentimens que l'on a, mais que l'on s'employast courageusement et fidellement pour n'y point consentir, puisqu'il y a bien de la difference entre sentir et consentir.

Vous voulez que je vous die quelque chose de l'Orayson. Plusieurs se trompent grandement, croyant qu'il faut beaucoup de methode pour la bien fayre, et s'empressent pour treuver un certain art qu'il leur semble estre necessaire de sçavoir, ne cessant jamais de subtiliser et poinctiller autour de leur orayson, pour voir comme ils la font ou comme ils la pourront fayre à leur gré, et pensent qu'il ne faille tousser ny remüer durant icelle, de crainte que l'Esprit de Dieu ne se retire : folie certes tres-grande! comme si l'Esprit de Dieu estoit si delicat qu'il despendist de la methode et contenance de ceux qui font l'orayson. Je ne dy pas qu'il ne faille se servir des methodes qui sont remarquées; mais l'on ne s'y doit pas attacher, comme font ceux qui pensent n'avoir jamais bien fait leurs oraysons s'ils ne font leurs considerations devant les affections que Nostre Seigneur leur donne, qui est pourtant la fin pour laquelle nous faysons les considerations : telles personnes ressemblent à ceux qui, se treüvant au lieu où ils pretendent d'aller, s'en retournent parce qu'ils n'y sont pas venus par le chemin que l'on leur a enseigné. Il est neantmoins requis de se tenir en grande reverence parlant à la divine Majesté, puisque les anges, qui sont si purs, tremblent en sa presence. Mais, mon Dieu, diront quelques-unes, je ne puis pas tousjours avoir ce sentiment de la presence de Dieu, qui cause une si grande humiliation à l'ame, ny ceste reverence sensible qui fait aneantir si doulcement et aggreablement devant Dieu. Or, ce n'est pas aussi de celle-là que j'entens parler, ains de celle qui fait que la partie supresme et la poincte de nostre esprit se tient basse et en humilité devant Dieu, en recognoissance de son infinie grandeur et de nostre profonde petitesse et indignité.

Il faut aussi avoir une grande determination de n'abandonner jamais l'orayson pour aucune difficulté qui s'y puisse rencontrer, et de n'y aller avec aucune preoccupation de desirs d'y estre consolée et satisfaicte; car cela ne seroit pas rendre nostre volonté unie et

adjustée à celle de Nostre Seigneur, qui veut qu'entrant à l'orayson nous soyons resolus de souffrir la peyne des continuelles distractions, seicheresses et degousts qui nous y surviendront, demeurant aussi contentes que si nous y avions eu beaucoup de consolations et de tranquillité, puisque c'est une chose certaine que nostre orayson ne sera pas moins aggreable à Dieu, ny à nous moins utile, pour estre faite avec plus de difficulté; car pourveu que nous adjustions tousjours nostre volonté avec celle de la divine Majesté, demeurant dans une simple attente et disposition pour recevoir les evenemens de son bon playsir avec amour, soit en l'orayson ou és autres occurrences, il fera que toutes choses nous seront profittables, et aggreables aux yeux de sa divine bonté. Ce sera doncques bien fayre l'orayson, mes cheres filles, que de se tenir en paix et tranquillité aupres de Nostre Seigneur, ou à sa vuë, sans autre desir ny pretention que d'estre avec luy et de le contenter. La premiere methode doncques pour s'entretenir à l'orayson, c'est de porter quelque poinct, comme les mysteres de la mort, vie et passion de Nostre Seigneur, lesquels sont les plus utiles; et c'est une chose fort rare que l'on ne puisse profitter sur la consideration de ce que Nostre Seigneur a fait. C'est le Maistre souverain que le Pere eternel a envoyé au monde pour nous enseigner ce que nous devions fayre; et partant, oultre l'obligation que nous avons de nous former sur ce divin modelle, nous devons grandement estre exacts à considerer ses actions pour les imiter, parce que c'est l'une des plus excellentes intentions que nous puissions avoir pour tout ce que nous faysons, que de les fayre parce que Nostre Seigneur les a faites; c'est-à-dire, prattiquer les vertus, parce que nostre pere les a prattiquées, et comme il les a prattiquées : ce que pour bien comprendre, il les faut fidellement peser, voir et considerer en l'orayson; car l'enfant qui ayme bien son pere a une grande affection de se rendre conforme à ses humeurs, et l'imiter en tout ce qu'il fait. Il est vray, ce que vous dites, qu'il y a des ames lesquelles ne peuvent s'arrester ny occuper leurs esprits sur aucun mystere, estant attirées à certaine simplicité toute doulce qui les tient en grande tranquillité devant Dieu, sans autre consideration que de sçavoir qu'elles sont devant luy, et qu'il est tout leur bien. Elles peuvent demeurer ainsi utilement, cela est bon; mais generalement parlant, il faut fayre que toutes les filles commencent par la methode d'orayson qui est la plus seure, et qui porte à la reformation de vie et changement de mœurs, qui est celle que nous disons qui se fait autour des mysteres de la vie et de la mort de Nostre Seigneur : on y marche en asseurance. Il se faut doncques appliquer tout à la bonne foy, autour de nostre Maistre, pour apprendre ce qu'il veut que nous fassions; et mesme celles qui se peuvent servir de l'imagination, le doivent fayre, mais il en faut user sobrement, fort simplement et courtement. Les saincts Peres ont laissé plusieurs considerations pieuses et devotes desquelles l'on peut se servir pour ce subjet; car, puisque ces saincts et grands personnages les ont bien faites, qui n'osera s'en servir, et qui osera refuser de croire pieusement ce que tres-pieusement ils ont creu? Il faut aller asseurement apres ces personnages de telle authorité. Mais l'on ne

s'est pas contenté de ce qu'ils ont laissé, ains plusieurs personnes ont fait quantité d'autres imaginations, et c'est de celles-là dont il ne se faut pas servir à la meditation, d'autant que cela peut prejudicier.

Nous devons fayre nos resolutions en la ferveur de l'orayson, lorsque le soleil de justice nous esclaire et nous incite par son inspiration. Je ne veux pas dire qu'il faille avoir des grands sentimens et consolations pour cela, bien que, quand Dieu nous les donne, nous soyons obligez d'en fayre nostre profict et correspondre à son amour; mais quand il ne nous les donne pas, il ne faut pas manquer de fidellité, ains vivre selon la rayson et la volonté divine, et fayre nos resolutions avec la poincte de nostre esprit et partie superieure de nostre ame, ne laissant de les effectuer et mettre en prattique, pour aucune seicheresse, respugnance ou contradiction qui se puisse presenter. Voylà quant à la premiere façon de mediter, que plusieurs grands saincts ont prattiquée comme tres-bonne, quand elle est faite comme il faut.

La seconde maniere de mediter est de ne point fayre d'imagination, mais de se tenir au pied de la lettre, c'est-à-dire, mediter purement et simplement l'Evangile et les mysteres de nostre foy, s'entretenant familierement et tout simplement avec Nostre Seigneur de ce qu'il a fait et souffert pour nous, sans aucune representation. Or, ceste façon-cy est bien plus haute et meilleure que la premiere, et si elle est plus saincte et plus asseurée : c'est pourquoy il s'y faut porter facilement, pour peu d'attraicts que l'on y ayt, observant en tout degré d'orayson de tenir son esprit dans une saincte liberté, pour suivre les lumieres et mouvemens que Dieu nous y donnera. Mais pour les autres manieres d'orayson plus relevées, sinon que Dieu les donne absolument, je vous prie que l'on ne s'y ingere point de soy-mesme, et sans l'advis de ceux qui conduisent. — DIEU SOIT BENY.

Ce qui a esté obmis de l'Entretien de la Confession.

Vous me voulez aujourd'huy interroger de la Confession : j'en suis content, mes cheres filles, et premierement je vous dy que c'est une liberté toute saincte, et de la sacrée enfance spirituelle de l'Evangile, que celle que vous avez d'aller demander en simplicité de cœur à la superieure, ou directrice quant aux novices, en quelle façon vous vous confesserez de certaine chose, où quelquesfois vous vous treuvez embroüillées. Or, quand on vous dira que l'on ne croit pas qu'il y ayt matiere de confession, l'on ne vous dit pas pour cela de ne vous en confesser point, aussi feroit-on un tres-grand mal d'aller dire à un confesseur : J'ay bien encore quelque faute, mais ma superieure m'a deffendu de m'en confesser : car, oultre que cela n'est nullement vray, vous obligez le confesseur à vous fayre dire ceste faute, à laquelle peut-estre, ne cognoissant ny le fond ny l'estat de vostre ame, ny la rondeur de vostre maniere de vie, il y croira treuver du peché, et se mettra à blasmer d'imprudence, d'ignorance et de mauvais gouvernement, murmeurant contre vostre Institut, lequel en verité vous donne autant et

plus de liberté pour la conscience qu'en puissent avoir aucunes religieuses.

Jamais vos superieures ne vous pressent de leur dire ce que vous ne leur voulez pas dire, ny jamais elles ne vous deffendent de dire ce que vous voulez dire de vostre conscience à vos confesseurs ordinaires et extraordinaires. Que si vous demeurez si longuement en confession, que toute la communauté en soit incommodée, et que la superieure vous die que vous deviez demander à vous confesser la derniere, selon l'ordre de la mayson, afin que les sœurs qui doivent aller selon leur rang ordinaire n'en soyent pas incommodées; elles ne vous demandent pas pour cela : Que dites-vous? Ou que ne dites-vous pas? elle ne fait nul mal de vous ressousvenir qu'il faut que tout aille par ordre en la mayson de Dieu. Mais les phantaysies de l'esprit humain sont estranges, pour peu qu'on les escoute! je vous ay dit maintesfois, mes tres-cheres filles, que c'est la voie du ciel que la simplicité; que les superieures sont les lieutenantes de Dieu : celles qui vont à cœur ouvert franchement et confidemment avec elles, ont treuvé le grand secret pour maintenir la tranquillité et la paix de l'esprit, et elles n'en treuveront gueres ailleurs. Mais je vous ay aussi dit que vous n'avez aucune obligation sur peyne de peché de tout dire à la superieure, beaucoup moins estes-vous gesnées à ne dire point cecy ou cela au confesseur; dites-luy, à la bonne heure, tout ce que vous voudrez, mais ne parlez que de vous et de ce qui appartient à la confession. Il est vray, mes tres-cheres filles, qu'il se treuve des confesseurs fort doctes, qui ont confessé longtems et tres-dignement les seculiers, lesquels toutesfois n'entendront pas les filles de la Visitation, ny les personnes qui font profession d'une grande spiritualité, parce que les fautes sont si minces et d'une couleur assez difficile à discerner, qu'ils prendront de petites adversions pour des grosses mal-veuillances; des petits detours d'amour-propre, pour des grands mensonges; des petites inclinations pour des attaches fort mauvaises. Les sœurs qui s'apperçoivent, par la correction que leur confesseur leur fait, qu'il ne les entend pas, feront bien de luy dire avec humilité : Mon pere, je n'ay pas su me fayre entendre : ce n'est pas ce que vostre reverence comprend que je veux dire; c'est en telle ou telle façon qu'il se doit entendre. La superieure qui s'apperçoit de cela, doit, par forme de discours cordial et humble, donner à entendre à tel confesseur la maniere d'agir des filles de l'Institut : il faut estre spirituel pour entendre le langage des ames spirituelles; l'on va à la confession pour se reünyr à Dieu. O que les ames religieuses ont un grand advantage par-dessus les mondains, estant dehors de ces grandes occasions de desunyons, parce qu'il n'y a que le peché mortel qui nous desunysse de Dieu! Le veniel fait seulement une petite ouverture entre Dieu et nous, et par le sacrement de Confession nous remettons nostre ame en son premier estat.

L'on peut commettre en confession quatre grands manquemens. Le premier quand on y va plutost pour se descharger que pour playre à Dieu : l'on est si satisfait quand on a bien dit ses raysons, meslant le deffaut des autres pour nous mieux fayre entendre! Et c'est par ceste voie que les pechez se commettent bien souvent en confession.

Le deuxiesme, c'est quand on va dire au confesseur de beaux discours ageancez de belles parolles, raconter une grande histoire pour se fayre estimer et croire que l'on est bien esclairé, faysant semblant d'exagerer les fautes, et par ce moyen, d'une bien grosse, l'on fait tant qu'elle est bien petite, et qui ne donne pas cognoissance au confesseur de l'estat de l'ame.

Le troisiesme manquement est que l'on y va avec tant de finesse et couverture, qu'au lieu de s'accuser l'on s'excuse par une grande recherche de soy-mesme, craignant que l'on ne voye la totalité du deffaut : cela est tres-dangereux à qui le feroit volontairement.

Le quatriesme est qu'il y en a qui se satisfont à exagerer leurs fautes, en faysant une grande d'une petite ; tout cela est tres-mal : je voudrois que l'on procedast simplement et franchement, purement pour Dieu, avec une vraye detestation de ses fautes, et entiere volonté de s'amender.

Il faut discerner en s'accusant les petites obeyssances d'avec les importantes, les choses d'ordonnance d'avec celles de conseil ; car les confessions doivent estre tellement nettes et entieres que rien plus. Il faut dire les choses comme elles sont, et ce qu'elles sont : si l'obeyssance où vous avez manqué est d'importance, dites quelle elle est tout simplement, et faites de mesme pour les autres manquemens ; pour les petits manquemens, suffit de dire d'avoir manqué deux ou trois fois à quelque obeyssance legere et peu importante : cela tient le confesseur en repos ; mais il faut considerer le mouvement, et les circonstances qui interviennent en nos fautes, et s'en accuser franchement, car la Regle ny les Constitutions n'obligent point à peché.

Ce ne sont doncques point elles qui causent le peché, mais les mouvemens de nostre volonté. Par exemple, la cloche vous appelle à quelques exercices, et par paresse ou autre mauvais subjet vous n'y allez pas : cela est un peché veniel ; mais qui ne void que ce ne sont ny les Regles ny les Constitutions qui font le peché, ains le mouvement de paresse, par lequel vous desobeyssez. Dites doncques franchement vos mouvemens et vos fautes, particularisant quelles elles sont, quand elles sont un peu grosses et tirent consequence.

Il faut se confesser de ce que l'on fait, surtout quand on a du sentiment, comme de dire quelques parolles non premeditées : il y peut avoir du peché. Toutesfois, il ne se faut pas mettre en peyne, car nous n'avons pas une perfection exempte d'amour-propre, qui nous fait tousjours fayre quelque chose par-cy par-là : si, ensuitte d'un prompt mouvement de sentiment, je jette-là une plume, je ne suis pas obligée de m'en confesser, bien que ces promptitudes m'arrivent souvent je les diray en ma revuë generale, pour en tirer instruction. Une fille, par exemple, à laquelle on aura donné charge d'esteindre au soir les chandelles, s'en oublyera par fois par mesgarde et contre sa volonté : elle n'a point peché ; mais elle ne veut pas s'assubjettir à ceste obeyssance : elle peche et s'en doit confesser. La difference qu'il y a entre le peché veniel et l'imperfection, c'est que l'imperfection est une surprinse et inadvertance, et au peché, nostre volonté y concourt.

Quant à l'acte de contrition, il faut avoir un vray regret du mal passé et une bonne resolution de ne le plus commettre ; et à cest

effect le *Confiteor*, qui est confession generale des chrestiens, se doit dire bien devottement devant Dieu.

Mes cheres filles, ne nous amusons point à tous ces discernemens, ny à vouloir pleurer et sentir nostre condition; suffit qu'elle soit solide au fond du cœur et en la resolution d'amendement : si l'amendement ne suit pas tousjours, ne laissons pas de tousjours travailler à cela; c'est nostre vraye besongne.

L'on demande si en l'examen il est bon de discerner le peché veniel d'avec les imperfections? ouy, ma chere fille; mais entre deux cens, il ne s'en treuvera pas deux qui le sçachent fayre, sinon és choses bien grosses.

En voicy un exemple : je viens vous dire qu'une telle personne vous salüe, se recommande à vous, m'a parlé de vous avec estime, et de tout cela il n'en est rien, voylà un peché veniel tres-volontaire; mais je vous raconte quelque chose, et dans mon discours il se glisse quelques parolles qui ne sont pas du tout veritables, dont je ne m'apperçois qu'apres les avoir dites, voylà une imperfection dont je ne suis pas obligé de me confesser, sinon que je n'eusse rien autre. Il faut que je vous die une chose qui m'arriva à Paris, confessant la bien-heureuse Marie de l'Incarnation[1], qui estoit encore seculiere. Apres l'avoir confessée deux ou trois fois avec beaucoup d'attention, enfin je dy une fois à ceste bien-heureuse, que je ne luy pouvois donner l'absolution, parce que les choses dont elle s'accusoit n'estoient que minces imperfections et non pechés, et luy en fy dire un qu'elle eust fait autrefois, comme vous faites à la Visitation; elle s'estonna fort que je luy dy ne treuver pas peché veniel, et me remercia grandement de luy avoir donné ceste lumiere, m'asseurant qu'elle n'avoit jamais pensé à ceste distinction : par où vous voyez que cela est difficile, puisque ceste ame si saincte et si esclairée estoit neantmoins dans ceste ignorance.

Ouy, vrayement, mes tres-chers filles, vous pouvez vous approcher de la Communion avec un peché veniel, sinon que par humilité vous vous en voulussiez priver avec congé, ou bien demander licence de vous confesser; mais certes, je respugne fort que l'on se confesse plus souvent que les autres : cela ne sert qu'à donner soupçon que l'on a quelque grande chose.

Les pechez veniels sont effacez par un abbaissement devant Dieu, en prenant de l'eau benite, en disant un *meâ culpâ* avec humilité; ce qui fait que la benediction des evesques efface les pechez veniels, c'est à cause de l'humilité et acte de sousmission que font ceux qui la demandent : humilions-nous devant Dieu et il nous pardonnera, faysons resolution de nous confesser à la premiere occasion, et passons chemin en la voie de Dieu; si neantmoins le scrupule est grand, et la faute grosse, la superieure treuvant bon que vous vous retiriez de la Communion, faites-le doulcement, par reverence envers la grandeur et pureté de Dieu : certes cela est louable; mais la confiance filiale playst beaucoup à Dieu : l'on fait une grande perte que perdre la Communion.

[1] Elle fut béatifiée par Pie VI.

ENTRETIEN XIX.

Sur les vertus de sainct Joseph.

Le juste est fait semblable à la palme, ainsi que la saincte Eglise nous fait chanter en chaque feste des saincts confesseurs; mais comme le palmier a une tres-grande varieté de proprietez particulieres au-dessus de tous les autres arbres comme estant le prince et le roy des arbres, tant pour la beauté que pour la bonté de son fruict, de mesme il y a une tres-grande varieté de justice. Bien que tous les justes soyent justes et esgaux en justice, neantmoins, il y a une grande disproportion entre les actes particuliers de leur justice, ains que represente la robbe de l'ancien Joseph, laquelle estoit longue jusques aux talons, recamée d'une belle varieté de fleurs. Chaque juste a la robbe de la justice qui luy bat jusques au talon, c'est-à-dire, toutes les facultez et puissances de l'ame sont couvertes de justice, et l'interieur et l'exterieur ne representent que la justice mesme, estant juste en tous les mouvemens et actions tant interieures qu'exterieures. Mais pourtant, si faut-il confesser que chaque robbe est recamée de diverses belles varietez de fleurs, dont l'inesgalité ne les rend pas moins aggreables ny moins recommandables. Le grand sainct Paul, hermite, fut juste d'une justice tres-parfaicte, et si neantmoins nul ne peut doubter qu'il n'exerça jamais tant de charité envers les pauvres comme sainct Jean, qui fut pour cela appellé l'Aumosnier, ny n'eust jamais les occasions de prattiquer la magnificence; et partant, il n'avoit pas ceste vertu en un si haut degré que plusieurs autres saincts. Il avoit toutes les vertus, mais non pas en un si haut degré les unes que les autres. Les saincts ont excellé, les uns en une vertu, les autres en une autre; et si bien ils sont tous sauvez, ils le sont neantmoins tres-differemment, y ayant autant de differentes sainctetez comme il y a de saincts. Cela estant doncques ainsi presupposé, je remarque trois proprietez particulieres qu'a la palme, entre toutes les autres qui sont en tres-grand nombre, lesquelles proprietez conviennent mieux au sainct dont nous celebrons la feste, qui est (ainsi que la saincte Eglise nous fait dire) semblable à la palme.

O quel sainct est le glorieux sainct Joseph! Il n'est pas seulement Patriarche, ains le Coryphée de tous les patriarches; il n'est pas simplement confesseur, mais plus que confesseur; car dans sa confession sont encloses les dignitez des evesques, la generosité des martyrs et de tous les autres saincts. C'est doncques à juste rayson qu'il est accomparé à la palme, qui est le roy des arbres, et lequel a la proprieté de la virginité, celle de l'humilité, et celle de la constance et vaillance, trois vertus esquelles le glorieux sainct Joseph a grandement excellé; et si l'on osoit fayre des comparaysons, il y en auroit plusieurs qui maintiendroient qu'il surpasse tous les autres saincts en ces trois vertus. Entre les palmes, se treuvent le masle et la femelle. Le palmier qui est le masle, ne porte point de fruict, et si neantmoins il n'est pas infructueux; car la palme femelle ne porteroit point de fruict sans luy et sans son aspect : de sorte que si la palme femelle n'est plantée aupres du palmier masle,

et qu'elle ne soit regardée de luy, elle demeure infructueuse, et ne porte point de dattes, qui est son fruict; et si, au contraire, elle est regardée du palmier et soit à son aspect, elle porte quantité de fruicts qu'elle produict : mais pourtant elle produict virginalement; car elle n'est nullement touschée du palmier : si bien elle en est regardée, il ne se fait nulle unyon entre eux deux, si qu'elle produict son fruict à l'ombre et à l'aspect de son palmier; mais c'est tout purement et virginalement : le palmier ne contribuë nullement de sa substance pour ceste production; neantmoins nul ne peut dire qu'il n'ayt grande part au fruict de la palme femelle, puisque sans luy elle n'en porteroit point, et demeureroit sterile et infructueuse. Dieu ayant destiné de toute eternité, en sa divine providence, qu'une Vierge concevroit un fils, qui seroit Dieu et homme tout ensemble, voulut neantmoins que ceste Vierge fust maryée. Mais, ô Dieu! pour quelle rayson, disent les saincts Docteurs, ordonna-t-il deux choses si differentes, estre vierge et maryée tout ensemble? La plupart des Peres disent que ce fut pour empescher que Nostre Dame ne fust calomniée des Juifs, lesquels n'eussent point voulu exempter Nostre Dame de calomnie et d'opprobre, et se fussent rendus examinateurs de sa pureté; et que pour conserver ceste pureté et ceste virginité, il fut besoin que la divine Providence la commist à la charge et en la garde d'un homme qui fust vierge, et que ceste vierge conceut et enfantast ce doulx fruict de vie, Nostre Seigneur, sous l'ombre du sainct maryage. Sainct Joseph doncques fut comme un palmier, lequel ne portant point de fruict, n'est pas toutesfois infructueux, ains a beaucoup de part au fruict de la palme femelle; non que sainct Joseph eust contribué aucune chose pour ceste saincte et glorieuse production, sinon la seule ombre du maryage, qui empeschoit Nostre Dame et glorieuse Maistresse de toutes sortes de calomnies, et des censeures que la grossesse luy eust apportées. Et si bien il n'y contribua rien du sien, il eut neantmoins une grande part en ce fruict tres-sainct de son Espouse sacrée; car elle luy appartenoit et estoit plantée tout aupres de luy, comme une glorieuse palme aupres de son bien-aymé palmier, laquelle, selon l'ordre de la divine Providence, ne pouvoit et ne devoit produire, sinon sous son ombre et à son aspect; je veux dire sous l'ombre du sainct maryage qu'ils avoient contracté ensemble, maryage qui n'estoit point selon l'ordinaire, tant pour la communication des biens exterieurs, comme pour l'unyon et conjonction des biens interieurs.

O quelle divine unyon entre Nostre Dame et le glorieux sainct Joseph! unyon qui faysoit que ce bien des biens eternels, qui est Nostre Seigneur, fust et appartinst à sainct Joseph, ainsi qu'il appartenoit à Nostre Dame, non selon la nature (qu'il avoit prinse dans les entrailles de nostre glorieuse Maistresse, nature qui avoit esté formée par le Sainct-Esprit du tres-pur sang de Nostre Dame; ains selon la grace, laquelle le rendoit participant de tous les biens de sa chere Espouse, et laquelle faysoit qu'il alloit merveilleusement croissant en perfection; et c'est par la communication continuelle qu'il avoit avec Nostre Dame, qui possedoit toutes les vertus en un si haut degré, que nulle autre pure creature n'y sçauroit

parvenir : neantmoins, le glorieux sainct Joseph estoit celuy qui en approchoit davantage; et tout ainsi comme l'on void un miroüer opposé aux rayons du soleil recevoir ces rayons tres-parfaictement, et un autre miroüer estant vis à vis de celuy qui les reçoit, bien que le dernier miroüer ne prenne ou reçoive les rayons du soleil que par reverberation, les represente pourtant si naïfvement que l'on ne pourroit presque pas juger lequel c'est qui les reçoit immediatement du soleil, ou celuy qui est opposé au soleil ou celuy qui ne les reçoit que par reverberation : de mesme en estoit-il de Nostre Dame, laquelle estoit comme un tres-pur miroüer opposé aux rayons du Soleil de justice, rayons qui apportoient en son ame toutes les vertus en leur perfection, perfections et vertus qui faysoient une reverberation si parfaicte en sainct Joseph, qu'il sembloit presque qu'il fust aussi parfaict, ou qu'il eust les vertus en un si haut degré, comme les avoit la glorieuse Vierge nostre Maistresse. Mais en particulier (pour nous tenir en nostre propos commencé), en quel degré pensons-nous qu'il eust la virginité, qui est une vertu qui nous rend semblables aux anges, si la tres-saincte Vierge ne fut pas seulement Vierge toute pure et toute blanche, ains (comme chante la saincte Eglise aux respons des leçons des Matines : *Saincte et immaculée virginité*, etc.) elle estoit la virginité mesme? combien pensons-nous que celuy qui fut commis de la part du Pere eternel pour gardien de sa virginité, ou, pour mieux dire, pour compaignon, puisqu'elle n'avoit pas besoin d'estre gardée d'autre que d'elle-mesme, combien, dy-je, devoit-il estre grand en ceste vertu! Ils avoient fait vœu tous deux de garder la virginité tout le tems de leur vie, et voylà que Dieu veut qu'ils soyent unis par le lyen d'un sainct maryage, non pas pour les fayre desdire ny se repentir de leur vœu, ains pour les reconfirmer et se fortifier l'un l'autre de perseverer en leur saincte entreprinse; c'est pourquoy ils le firent encore de vivre virginalement ensemble tout le reste de leur vie. L'Espoux, au Cantique des cantiques, use de termes admirables pour descrire la pudeur, la chasteté et la candeur tres-innocente de ses divins amours avec sa chere Espouse bien-aymée. Il dit doncques ainsi : *Nostre sœur, ceste petite fillette, helas! qu'elle est petite! elle n'a point de mammelles : que luy ferons-nous au jour qu'il luy faudra parler? que si c'est un mur, faysons-luy des boulevars d'argent; et si c'est une porte, il la nous faut renforcer et doubler d'ais de cedre ou de quelque bois incorruptible.* Voicy comme ce divin Espoux parle de la pureté de la tres-saincte Vierge, de l'Eglise, ou de l'ame devote; mais principalement cecy s'addresse à la tres-saincte Vierge, qui fut ceste divine Sulamite par excellence, au-dessus de toutes les autres. *Nostre sœur, elle est petite, elle n'a point de mammelles*; c'est-à-dire, elle ne pense point au maryage; car elle n'a ny sein ny soing pour cela. *Que luy ferons-nous au jour qu'il luy faudra parler?* Qu'est-ce à dire cela, au jour qu'il luy faudra parler? Le divin Espoux ne luy parle-t-il pas tousjours quand il luy playst? Au jour qu'il luy faudra parler, cela veut dire, de la parolle principale, qui est, quand on parle aux filles de les maryer; d'autant que c'est une parolle d'importance, puisqu'il y va du choyx et de l'eslection

d'une vocation et d'un estat auquel il faut par apres demeurer ; que si c'est (dit le sacré Espoux) un mur, faysons-luy des boulevars d'argent ; si c'est une porte, au contraire que nous la veüillons enfoncer, que nous la doublerons ou renforcerons d'ais de cedre, qui est un bois incorruptible. La tres-glorieuse Vierge estoit une tour, et des murailles bien hautes, dans l'enclos desquelles l'ennemy ne pouvoit nullement entrer, ny nulle sorte de desirs, autres que de vivre en parfaicte pureté et virginité : que luy ferons-nous? car elle doit estre maryée, celuy qui luy a donné ceste resolution de la virginité l'ayant ainsi ordonné. Si c'est une tour ou une muraille, establissons au-dessus des boulevars d'argent, qui, au lieu d'abattre la tour, la renforceront davantage. Qu'est-ce que le glorieux sainct Joseph, sinon un fort boulevar qui a esté estably au-dessus de Nostre Dame? puis qu'estant son Espouse, elle luy estoit subjette, et il avoit soing d'elle : au contraire doncques, que sainct Joseph fust estably au-dessus de Nostre Dame pour luy fayre rompre son vœu de virginité, qu'il luy a esté donné pour compaignon d'icelle, et afin que la pureté de Nostre Dame peust plus admirablement perseverer en son integrité sous le voyle et l'ombrage du sainct maryage et de la saincte unyon qu'ils avoient par ensemble. Si la tres-saincte Vierge est une porte (dit le Pere eternel), nous ne voulons pas qu'elle soit ouverte ; car c'est une porte orientale, par laquelle nul ne peut entrer ny sortir : au contraire, il la faut doubler et renforcer de bois incorruptible ; c'est-à-dire luy donner un compaignon en sa pureté, qui est le grand sainct Joseph, lequel devoit pour cest effect surpasser tous les saincts, voire les anges et les cherubins mesmes, en ceste vertu tant recommandable de la virginité, vertu qui le rendit semblable au palmier, ainsi que nous avons dit.

Passons à la seconde proprieté et vertu que je treuve au palmier : je dy, selon mon propos, qu'il se fait une juste ressemblance et conformité entre sainct Joseph et la palme en leur vertu, vertu qui n'est autre que la tres-saincte humilité : car, encore que la palme soit le prince des arbres, elle est neantmoins la plus humble ; ce qu'elle tesmoigne en ce qu'elle cache ses fleurs au printemps, où tous les autres arbres les font voir, et ne les laisse paroistre qu'au gros des chaleurs. La palme tient ses fleurs resserrées dedans des bourses qui sont faites en forme de gaisnes ou estuis, qui nous representent tres-bien la difference des ames qui tendent à la perfection d'avec les autres, la difference des justes d'avec ceux qui vivent selon le monde ; car les mondains et les hommes terrestres, qui vivent selon les loyx de la terre, dés qu'ils ont quelque bonne pensée ou quelque cogitation qui leur semble estre digne d'estre estimée, ou s'ils ont quelque vertu, ils ne sont jamais en repos jusques à tant qu'ils l'ayent manifesté et fait cognoistre à tous ceux qu'ils rencontrent : en quoy ils courent le mesme risque que les arbres qui sont prompts au printems de jetter leurs fleurs, comme sont les amandiers ; car, si d'adventure la gelée les surprend, ils perissent et ne portent point de fruict. Ces hommes mondains, qui sont si legers à fayre espanoüir leurs fleurs au printems de ceste vie mortelle, par un esprit d'orgueil et d'ambition, courent tousjours fortune d'estre prins

par la gelée qui leur fait perdre les fruicts de leurs actions ; au contraire, les justes tiennent tousjours toutes leurs fleurs resserrées dans l'estuy de la tres-saincte humilité, et ne les font point paroistre tant qu'ils peuvent jusques aux grosses chaleurs, lorsque Dieu, ce divin Soleil de justice, viendra à reschauffer puissamment leur cœur en la vie eternelle, où ils porteront à jamais le doulx fruict de la felicité et de l'immortalité. La palme ne laisse point voir ses fleurs jusques à tant que l'ardeur vehemente du soleil vienne à fayre fendre ses gaisnes, estuis ou bourses, dans lesquelles elles sont encloses; apres quoy, soudain elle fait voir son fruict : de mesme en fait l'ame juste; car elle tient cachées ses fleurs, c'est-à-dire ses vertus, sous le voyle de la tres-saincte humilité, jusques à la mort, en laquelle Nostre Seigneur les fait esclore, et les laisse paroistre au dehors, d'autant que les fruicts ne doivent pas tarder à paroistre. O combien ce grand sainct dont nous parlons fut fidelle en cecy! il ne se peut dire selon sa perfection ; car, nonobstant ce qu'il estoit, en quelle pauvreté et en quelle abjection ne vescut-il pas tout le tems de sa vie! pauvreté et abjection sous laquelle il tenoit cachées et couvertes ses grandes vertus et dignitez; mais quelles dignitez mon Dieu! estre gouverneur de Nostre Seigneur; et non-seulement cela, mais estre encore son pere putatif! mais estre espoux de sa tres-saincte Mere! O vrayement! je ne doubte nullement que les anges, ravis d'admiration, ne vinssent troupe à troupe le considerer, et admirer son humilité, lorsqu'il tenoit ce cher enfant dans sa pauvre boutique, où il travailloit de son mestier, pour nourrir et le Fils et la Mere qui luy estoient commis. Il n'y a point de doubte, mes cheres sœurs, que sainct Joseph ne fust plus vaillant que David, et n'eust plus de sagesse que Salomon; neantmoins, le voyant reduict en l'exercice de la charpenterie, qui eust peu juger cela, s'il n'eust esté esclairé de la lumiere celeste, tant il tenoit resserrez tous les dons signalez dont Dieu l'avoit glorifié? mais quelle sagesse n'avoit-il pas, puisque Dieu luy donnoit en charge son Fils tres-glorieux, et qu'il estoit choysy pour estre son gouverneur? Si les princes de la terre ont tant de soing (comme estant une chose tres-importante) de donner un gouverneur qui soit des plus capables à leurs enfans, puisque Dieu pouvoit fayre que le gouverneur de son Fils fust le plus accomply homme du monde en toutes sortes de perfections, selon la dignité et excellence de la chose gouvernée, qui estoit son Fils tres-glorieux, prince universel du ciel et de la terre, comment se pourroit-il fayre que l'ayant peu, il ne l'ayt voulu et ne l'ayt fait? Il n'y a doncques nul doubte que sainct Joseph ne soit esté doüé de toutes les graces et de tous les dons que meritoit la charge que le Pere eternel luy vouloit donner de l'œconomie temporelle et domestique de Nostre Seigneur, et de la conduitte de sa famille, qui n'estoit composée que de trois, qui nous representent le mystere de la tres-saincte Trinité; non qu'il y ayt de la comparayson, sinon en ce qui regarde Nostre Seigneur, qui est l'une des personnes de la tres-saincte Trinité, car quant aux autres, ce sont des creatures; mais pourtant nous pouvons dire ainsi que c'est une Trinité en terre, qui represente en quelque façon la tres-saincte Trinité, Marie, Jesus et Joseph, Joseph, Jesus et

Marie, Trinité merveilleusement recommandable et digne d'estre honnorée!

Vous entendez doncques combien la dignité de sainct Joseph estoit relevée, et combien il estoit remply de toutes sortes de vertus : neantmoins vous voyez d'ailleurs combien il estoit rabbaissé et humilié plus qu'il ne se peut dire ny imaginer. Ce seul exemple suffit pour le bien entendre. Il s'en va en son païs et en sa ville de Bethleem, et nul n'est rejetté de tous les logis que luy (au moins que l'on sçache); si qu'il fut contrainct de se retirer, et conduire sa chaste espouse dans une estable, parmy les bœufs et les asnes. O! en quelle extresmité estoit reduicte son abjection et son humilité! Son humilité fut la cause (ainsi que l'explique sainct Bernard) qu'il voulut quitter Nostre Dame quand il la vit enceinte; car sainct Bernard dit qu'il fit ce discours en soy-mesme : Et qu'est cecy? Je sçay qu'elle est vierge; car nous avons fait un vœu par ensemble de garder nostre virginité et pureté, à quoy elle ne voudroit aucunement manquer; d'ailleurs je voy qu'elle est enceinte et qu'elle est mere : comment se peut fayre que la maternité se treuve en la virginité, et que la virginité n'empesche point la maternité? O Dieu! dit-il en soy-mesme, ne sera-ce point peut-estre ceste glorieuse Vierge dont les prophetes asseurent qu'elle concevra et sera mere du Messie? O! si cela est, à Dieu ne playse que je demeure avec elle, moy qui en suis si indigne! Mieux vaut que je l'abandonne secrettement à cause de mon indignité, et que je n'habite point davantage en sa compaignie. Sentiment d'une humilité admirable, et laquelle fit escrier sainct Pierre dans la nacelle où il estoit avec Nostre Seigneur, lorsqu'il vid sa toute-puissance manifestée en la grande prinse qu'il fit de poissons, au seul commandement qu'il leur avoit fait de jetter les filets dans la mer : O Seigneur (dit-il, tout transporté d'un semblable sentiment d'humilité que sainct Joseph), retire-toy de moy, car je suis un homme pecheur, et partant ne suis pas digne d'estre avec toy! Je sçay bien (vouloit-il dire) que si je me jette en la mer, je periray; mais toy, qui es tout-puissant, marcheras sur les eaux sans danger; c'est pourquoy je te supplie de te retirer de moy, et non pas que je me retire de toy. Mais si sainct Joseph estoit soigneux de tenir resserrées ses vertus sous l'abry de la tres-saincte humilité, il avoit un soing tres-particulier de cacher la precieuse perle de sa virginité, c'est pourquoy il consentit d'estre maryé; afin que personne ne peust le cognoistre, et que dessous le sainct voyle du maryage il peust vivre plus à couvert. Sur quoy les vierges et celles ou ceux qui veulent vivre chastement, sont enseignez qu'il ne leur suffit pas d'estre vierges si elles ne sont humbles, et s'ils ne resserrent leur pureté dans la boëte precieuse de l'humilité; car autrement il leur arrivera tout ainsi qu'aux folles vierges, lesquelles, faute d'humilité et de charité misericordieuse, furent rechassées des nopces de l'Espoux, et partant furent contrainctes d'aller aux nopces du monde, où l'on n'observa pas le conseil de l'Espoux celeste, qui dit qu'il faut estre humble pour entrer aux nopces, je veux dire qu'il faut prattiquer l'humilité : Car, dit-il, allant aux nopces, ou estant invité aux nopces, prenez la derniere place : en quoy nous voyons com-

bien l'humilité est necessaire pour la conservation de la virginité, puisque indubitablement aucun ne sera du celeste banquet et du festin nuptial que Dieu prepare aux vierges en la celeste demeure, sinon en tant qu'il sera accompaigné de ceste vertu. L'on ne tient pas les choses precieuses, surtout les unguens odoriferans, en l'air; car, oultre que ces odeurs viendroient à s'exhaler, les mousches les gasteroient, et feroient perdre leur prix et leur valeur : de mesme les ames justes, craignant de perdre le prix et la valeur de leurs bonnes œuvres, les resserrent ordinairement dans une boëte; mais non dans une boëte commune, non plus que les unguens precieux, ains dans une boëte d'albastre (telle que celle que saincte Magdelene respandit ou vuida sur le chef sacré de Nostre Seigneur, lorsqu'il la restablit en la virginité non essentielle, mais reparée, laquelle est quelquesfois plus excellente, estant acquise et restablie par la penitence, que non pas celle qui, n'ayant point receu de tare, est accompaignée de moins d'humilité). Ceste boëte d'albastre est doncques l'humilité, dans laquelle nous devons, à l'imitation de Nostre Dame et de sainct Joseph, resserrer nos vertus et tout ce qui peut nous fayre estimer des hommes, nous contentant de playre à Dieu, et demeurant sous le voyle sacré de l'abjection de nous-mesmes, attendant (ainsi que nous avons dit), que Dieu, venant pour nous retirer au lieu de seureté, qui est la gloire, fasse luy-mesme paroistre nos vertus pour son honneur et gloire. Mais quelle plus parfaicte humilité se peut imaginer que celle de sainct Joseph (je laisse à part celle de Nostre Dame; car nous avons desjà dit que sainct Joseph recevoit un grand accroissement en toutes les vertus par forme de reverberation que celles de la tres-Saincte Vierge faysoient en luy)? Il y a une tres-grande part en ce thresor divin qu'il avoit chez luy, qui est Nostre Seigneur et nostre Maistre; et cependant il se tient si rabbaissé et humilié qu'il ne semble point qu'il y ayt de part; et toutesfois il luy appartient plus qu'à nul autre, apres la tres-saincte Vierge; et nul n'en peut doubter, puisqu'il estoit de sa famille, et le Fils de son espouse qui luy appartenoit.

J'ay accoustumé de dire que si une colombe (pour rendre la comparayson plus conforme à la pureté des saincts dont je parle) portoit en son bec une datte, laquelle elle laissast tomber dans un jardin, diroit-on pas que le palmier qui en viendroit appartient à celuy à qui est le jardin? Or, si cela est ainsi, qui pourra doubter que le Sainct-Esprit ayant laissé tomber ceste divine datte, comme un divin colombeau, dans le jardin clos et fermé de la tres-Saincte Vierge (jardin scellé et environné de toutes parts des hayes du sainct vœu de virginité et chasteté tout immaculée), lequel appartenoit au glorieux sainct Joseph, comme la femme ou l'espouse à l'espoux; qui doubtera, dy-je, ou qui pourra dire que ce divin palmier, qui porte des fruicts qui nourrissent à l'immortalité, n'appartienne quant et quant à ce grand sainct Joseph, lequel pourtant ne s'en esleve point davantage, n'en devient point plus superbe, ains en devient tousjours plus humble? O Dieu! qu'il faysoit bon voir la reverence et le respect avec lesquels il traittoit, tant avec la Mere qu'avec le Fils! S'il avoit bien voulu quitter la Mere, ne sça-

chant encore tout à fait la grandeur de sa dignité, en laquelle admiration et profond aneantissement estoit-il par apres, quand il se voyoit estre tant honnoré que Nostre Seigneur et Nostre Dame se rendissent obeyssans à ses volontez, et ne fissent rien que par son commandement? Cecy est une chose qui ne se peut comprendre; c'est pourquoy il nous faut passer à la troisiesme proprieté que je remarque estre entre la palme, qui est la vaillance, constance et force, vertus qui se sont treuvées en un degré fort eminent en nostre Sainct. La palme, elle a une force et une vaillance, et mesme une constance tres-grande au-dessus de tous les autres arbres; aussi est-elle le premier de tous. La palme monstre ses forces et sa constance en ce que plus elle est chargée, et plus elle monte en haut, et devient plus haute; ce qui est tout contraire, non-seulement aux autres arbres, mais à toutes autres choses, car plus l'on est chargé, et plus l'on s'abbaisse contre terre : mais la palme monstre sa force et sa constance, en ne se sousmettant ny abbaissant jamais pour aucune charge que l'on mette sur elle; car c'est son instinct de monter en haut, et partant elle le fait sans que l'on l'en puisse empescher. Elle monstre sa vaillance, en ce que ses feüilles sont faites comme des espées, et semble en avoir autant pour batailler comme elle porte de feüilles. C'est certes à tres-juste rayson que sainct Joseph est dit ressembler à la palme; car il fut tousjours fort vaillant, constant et perseverant. Il y a beaucoup de difference entre la constance et la perseverance, la force et la vaillance. Nous appellons un homme constant, lequel se tient ferme et preparé à souffrir les assaux de ses ennemys, sans s'estonner ny perdre courage durant le combat; mais la perseverance regarde principalement un certain ennuy interieur qui nous arrive en la longueur de nos peynes, qui est un ennemy aussi puissant que l'on en puisse rencontrer. Or, la perseverance fait que l'homme mesprise cest ennemy, en telle sorte qu'il en demeure victorieux par une continuelle esgalité et sousmission à la volonté de Dieu. La force, c'est ce qui fait que l'homme resiste puissamment aux attaques de ses ennemys; mais la vaillance est une vertu qui fait que l'on ne se tient pas seulement prest pour combattre, ny pour resister quand l'occasion s'en presente, mais que l'on attaque l'ennemy à l'heure mesme qu'il ne dit mot. Or, nostre glorieux sainct Joseph fut doüé de toutes ces vertus, et les exerça merveilleusement bien. Pour ce qui est de sa constance, combien, je vous prie, la fit-il paroistre, lorsque voyant Nostre Dame enceinte, et ne sçachant point comment cela se pouvoit fayre (mon Dieu! quelle detresse, quel ennuy, quelle peyne d'esprit n'avoit-il pas?) neantmoins il ne se plaint point, il n'en est point plus rude ny plus mal gracieux envers son espouse, il ne la maltraitte point pour cela, demeurant aussi doulx et aussi respectueux en son endroict qu'il souloit estre. Mais quelle vaillance et quelle force ne tesmoigne pas la victoire qu'il remporta sur les deux plus grands ennemys de l'homme, le diable et le monde? et cela par la prattique exacte d'une tres-parfaicte humilité, comme nous avons remarqué en tout le cours de sa vie. Le diable est tellement ennemy de l'humilité, parce que manque de l'avoir il fut dechassé du ciel et precipité aux enfers (comme si

l'humilité pouvoit mais de quoy il ne l'a pas voulu choysir pour compaigne inseparable), qu'il n'y a invention ny artifice duquel il ne se serve pour fayre descheoir l'homme de ceste vertu; et d'autant plus qu'il sçayt que c'est une vertu qui le rend infinyment aggreable à Dieu; si que nous pouvons bien dire : Vaillant et fort est l'homme qui, comme sainct Joseph, persevere en icelle, parce qu'il demeure tout ensemble vainqueur du diable et du monde, qui est remply d'ambition, de vanité et d'orgueil.

Quant à la perseverance, contraire à cest ennemy interieur, qui est l'ennemy qui nous survient en la continuation des choses abjectes, humiliantes, penibles, des mauvaises fortunes, s'il faut ainsi dire, ou bien és divers accidens qui nous arrivent, ô! combien ce sainct fut espreuvé de Dieu et des hommes mesmes en son voyage! L'ange luy commande de partir promptement et de mener Nostre Dame et son Fils tres-cher en Egypte; le voylà que soudain il part sans dire mot : il ne s'enquiert pas : Où iray-je, quel chemin tiendray-je; de quoy nous nourrirons-nous? qui nous y recevra? Il part d'adventure avec ses outils sur son dos, afin de gaigner sa pauvre vie et celle de sa famille à la sueur de son visage. O! combien cest ennuy dont nous parlons le devoit presser, veu mesmement que l'ange ne luy avoit point dit le tems qu'il y devoit estre; si qu'il ne pouvoit s'establir nulle demeure asseurée, ne sçachant quand l'ange luy commanderoit de s'en retourner. Si sainct Paul a tant admiré l'obeyssance d'Abraham, lorsque Dieu luy commanda de sortir de sa terre, d'autant que Dieu ne luy dit pas de quel costé il iroit, ny moins Abraham ne luy demanda pas : Seigneur, vous me dites que je sorte; mais dites-moy doncques si ce sera par la porte du midy ou du costé de la bise; ains il se mit en chemin, et alloit selon que l'Esprit de Dieu le conduisoit; combien est admirable ceste parfaicte obeyssance de sainct Joseph! L'ange ne luy dit point jusques à quand il demeureroit en Egypte, et il ne s'en enquiert pas : il y demeura l'espace de cinquante ans, comme la pluspart croyent, sans qu'il s'informast de son retour, s'asseurant que celuy qui avoit commandé qu'il y allast, luy commanderoit derechef quand il s'en faudroit retourner; à quoy il estoit tousjours prest d'obeyr. Il estoit en une terre non-seulement estrangere, mais ennemye des Israëlites; d'autant que les Egyptiens se ressentoient encore de quoy ils les avoient quittez, et avoient esté cause qu'une grande partie des Egyptiens avoient esté submergée lorsqu'ils les poursuivoient. Je vous laisse à penser quel desir devoit avoir sainct Joseph de s'en retourner, à cause des continuelles craintes qu'il pouvoit avoir emmy les Egyptiens. L'ennuy de ne sçavoir quand il en sortiroit, devoit, sans doubte, grandement affliger et tourmenter son pauvre cœur; neantmoins, il demeure tousjours luy-mesme, tousjours doulx, tranquille et perseverant en sa sousmission au bon playsir de Dieu, auquel il se laissoit pleynement conduire : car, comme il estoit juste, il avoit tousjours sa volonté adjustée, joincte et conforme à celle de Dieu. Estre juste n'est autre chose qu'estre parfaictement uny à la volonté de Dieu, et y estre tousjours conforme en toutes sortes d'evenemens, soit prosperes ou adverses. Que sainct Joseph ayt esté en toutes occa-

sions tousjours parfaictement sousmis à la divine volonté, nul n'en peut doubter; et ne le voyez-vous pas? Regardez comme l'ange le tourne à toutes mains : il luy dit qu'il faut aller en Egypte, il y va; il commande qu'il revienne, il s'en revient; Dieu veut qu'il soit tousjours pauvre, qui est une des plus puissantes espreuves qu'il nous puisse fayre, et il s'y sousmet amoureusement, et non pas pour un tems, car ce fut toute sa vie; mais de quelle pauvreté? d'une pauvreté mesprisée, rejettée et necessiteuse. La pauvreté volontaire dont les religieux font profession est fort aymable, d'autant qu'elle n'empesche pas qu'ils ne reçoivent et prennent les choses qui leur sont necessaires, deffendant et les privant seulement des superfluitez; mais la pauvreté de sainct Joseph, de Nostre Seigneur et de Nostre Dame n'estoit pas telle; car, encore qu'elle fust volontaire, d'autant qu'ils l'aymoient cherement, elle ne laissoit pas pourtant d'estre abjecte, rejettée, mesprisée et necessiteuse grandement; car chascun tenoit ce grand Sainct comme un pauvre charpentier, lequel sans doubte ne pouvoit pas tant fayre, qu'il ne leur manquast plusieurs choses necessaires, bien qu'il se peynast avec une affection nonpareille pour l'entretien de toute sa petite famille, apres quoy il se sousmettoit tres-humblement à la volonté de Dieu en la continuation de sa pauvreté et de son abjection, sans se laisser aucunement vaincre ny terrasser par l'ennuy interieur, lequel sans doubte luy faysoit maintes attaques. Mais il demeuroit tousjours constant en la sousmission, laquelle (comme ses autres vertus) alloit continuellement croissant et en se perfectionnant; ainsi que Nostre Dame, laquelle gaignoit chaque jour un surcroist de vertus et de perfection qu'elle prenoit en son Fils tres-sainct, lequel ne pouvoit croistre en aucune chose, d'autant qu'il fust dés l'instant de sa conception tel qu'il est et sera eternellement, faysoit que la saincte famille en laquelle il estoit alloit tousjours croissant et advançant en perfection, Nostre Dame tirant sa perfection de sa divine bonté, et sainct Joseph la recevant (comme nous avons desjà dit) par l'entremise de Nostre Dame.

Que nous reste-t-il plus à dire maintenant, sinon que nous ne devons nullement doubter que ce glorieux sainct n'ayt beaucoup de credit dans le ciel, aupres de celuy qui l'a tant favorisé que de l'y eslever en corps et en ame; ce qui est d'autant plus probable que nous n'en avons nulle relique çà bas en terre, et il me semble que nul ne peut doubter de ceste verité : car, comme eust peu refuser ceste grace à sainct Joseph, Celuy qui luy avoit esté si obeyssant tout le tems de sa vie? Sans doubte que Nostre Seigneur descendant aux limbes, fut arraisonné par sainct Joseph en ceste sorte : Monseigneur, ressousvenez-vous, s'il vous playst, que quan dvous vinstes du ciel en terre, je vous receus en ma mayson, en ma famille; et que dés que vous fustes nay, je vous receus entre mes bras : maintenant que vous devez aller au ciel, conduisez-moy avec vous; je vous receus en ma famille, recevez-moy maintenant en la vostre, puisque vous y allez; je vous ay porté entre mes bras, maintenant prenez-moy sur les vostres; et comme j'ay eu soing de vous nourrir et conduire durant le cours de vostre vie mortelle, prenez soing de moy et de me conduire en la vie immortelle. Et si il est vray, ce

que nous devons croire, qu'en vertu du tres-sainct Sacrement que nous recevons, nos corps ressusciteront au jour du jugement, comment pourrions-nous doubter que Nostre Seigneur ne fist monter quant et luy au ciel, en corps et en ame, le glorieux sainct Joseph, qui avoit eu l'honneur et la grace de le porter si souvent entre ses benits bras? bras auxquels Nostre Seigneur se playsoit tant. O combien de baysers luy donnoit-il fort tendrement de sa beniste bouche, pour rescompenser en quelque façon son travail! Sainct Joseph doncques est au ciel en corps et en ame; c'est sans doubte. O! combien serons-nous heureux si nous pouvons meriter d'avoir part en ses sainctes intercessions! car rien ne luy sera refusé, ny de Nostre Dame, ny de son Fils glorieux : il nous obtiendra, si nous avons confiance en luy, un sainct accroissement en toutes sortes de vertus, mais specialement en celles que nous avons treuvé qu'il avoit en plus haut degré que toutes autres, qui sont la tres-saincte pureté de corps et d'esprit, la tres-aymable vertu d'humilité, la constance, vaillance et perseverance, vertus qui nous rendront victorieux en ceste vie de nos ennemys, et qui nous ferons meriter la grace d'aller joüyr, en la vie eternelle, des rescompenses qui sont preparées à ceux qui imiteront l'exemple que sainct Joseph leur a donné estant en ceste vie, rescompense qui ne sera rien moindre que la felicité eternelle, en laquelle nous joüyrons de la claire vision du Pere, du Fils, et du Sainct-Esprit. — DIEU SOIT BENY.

ENTRETIEN XX.

Auquel il est demandé quelle pretention nous devons avoir entrant en Religion.

La question que nostre Mere me fait de vous desclarer, mes cheres filles, la pretention que l'on doit avoir pour entrer en Religion est bien la plus importante, la plus necessaire et la plus utile qui se puisse fayre. Certes, mes cheres filles, plusieurs filles entrent en Religion, qui ne sçavent pas pourquoy. Elles viendront en un parloir, elles verront des religieuses avec un visage serein, tenant bonne mine, bien modestes, fort contentes, elles diront en elles-mesmes : Mon Dieu! qu'il fait bon là! allons-y; aussi bien le monde nous fait mauvaise mine; nous n'y rencontrerons point nos pretentions. Une autre dira : Mon Dieu! que l'on chante bien là-dedans! Les autres y viennent pour y rencontrer la paix, les consolations et toutes sortes de doulceurs, disant en leur pensée : Mon Dieu! que les religieuses sont heureuses! elles sont hors du bruict de pere et de mere, qui ne font autre chose que crier? on ne sçauroit rien fayre qui les contente; c'est tousjours à recommencer : Nostre Seigneur promet à ceux qui quittent le monde pour son service plusieurs consolations; allons doncques en Religion. Voicy, mes cheres filles, trois sortes de pretentions qui ne valent rien pour entrer en la mayson de Dieu. Il faut, par necessité, que ce soit Dieu qui bastisse la cité, ou autrement, bien qu'elle fust bastie, il la faudroit ruyner. Je veux croire, mes cheres filles, que vos pretentions sont toutes autres, et partant, que vous avez toutes bon cœur, et que

Dieu benira ceste petite troupe commençante. Il me vient en l'esprit deux similitudes pour vous donner à entendre sur quoy et comment vostre pretention doit estre fondée pour estre solide; mais je me contenteray d'en expliquer une, qui suffira. Posez le cas qu'un architecte veüille bastir une mayson; il fait deux choses: premierement, il considere si son bastiment doit servir pour quelque particulier, pour un prince, ou bien pour un roy, à cause qu'il faut qu'il y procede de differente maniere. Puis il calcule à loysir, si ses moyens sont bastans pour cela; car qui se voudroit mesler de bastir une haute tour, et qu'il n'eust pas de quoy fournir son bastiment, on se mocqueroit de luy d'avoir commencé une chose de laquelle il ne pourroit sortir à son honneur. Puis il faut qu'il se resolve de ruyner le vieil bastiment qui est en la place où il veut edifier un nouveau. Nous voulons fayre un grand bastiment, mes cheres filles, qui est d'edifier chez nous la demeure de Dieu. Partant, considerons bien meurement si nous avons suffisamment du courage et de la resolution, pour nous ruyner nous-mesmes et nous crucifier, ou plutost pour permettre à Dieu mesme de nous ruyner et nous crucifier, afin qu'il nous reedifie pour estre le temple vivant de sa Majesté.

Je dy doncques, mes cheres filles, que nostre unique pretention doit estre de nous unyr à Dieu, comme Jesus-Christ s'est uny à Dieu son Pere, qui a esté en mourant sur la croix; car je n'entens point vous parler de ceste unyon generale qui se fait par le baptesme, où les chrestiens s'unyssent à Dieu en prenant ce divin sacrement et charactere du Christianisme, et s'obligent à garder ses commandemens, ceux de la saincte Eglise, s'exercer aux bonnes œuvres, prattiquer les vertus de la Foy, Esperance et Charité, et partant leur unyon est valable, et peuvent justement pretendre au paradis. S'unyssant par ce moyen à Dieu comme à leur Dieu, ils ne sont point obligez à davantage; ils ont atteint leur but par la voie generale et spacieuse des commandemens. Mais quant à vous, mes cheres filles, il n'en va pas ainsi; car, oultre ceste commune obligation que vous avez avec tous les chrestiens, Dieu, par un amour tout special, vous a choysies pour estre ses cheres espouses. Il faut sçavoir comment, et que c'est que d'estre religieuses: c'est estre relyées à Dieu par la continuelle mortification de nous-mesmes, et ne vivre que pour Dieu, nostre propre cœur servant tousjours à sa divine Majesté, nos yeux, nostre langue, nos mains et tout le reste le servant continuellement. C'est pourquoy vous voyez que la Religion vous fournit de moyens tous propres à cest effect, qui est l'oravson, les lectures, silence, retraitte du propre cœur, pour se reposer en Dieu seul, eslancemens continuels à Nostre Seigneur. Et parce que nous ne sçaurions arriver à cela que par une continuelle prattique de mortification de toutes nos passions, inclinations, humeurs et adversions, nous sommes obligez à veiller continuellement sur nous-mesmes, afin de fayre mourir tout cela. Sçachez, mes cheres filles, que si le grain de froment tombant en terre ne meurt, il demeurera tout seul; mais s'il pourrit, il rapportera au centuple: la parolle de Nostre Seigneur y est toute claire, sa tressaincte bouche l'ayant elle-mesme prononcée; par consequent,

vous qui pretendez à l'habict, et vous autres qui pretendez à la saincte profession, regardez bien plus d'une fois si vous avez assez de resolution pour mourir à vous-mesmes et ne vivre qu'à Dieu. Pesez bien le tout : le tems est encore long pour y penser, avant que vos voyles soyent teincts en noir, car je vous desclare, mes cheres filles, et je ne vous veux point flatter : quiconque desire vivre selon la nature, qu'il demeure au monde; et ceux qui sont determinez de vivre selon la grace, viennent en la Religion, laquelle n'est autre chose qu'une eschole de l'abnegation et mortification de soy-mesme : c'est pourquoy vous voyez qu'elle vous fournit de plusieurs outils de mortification, tant interieurs qu'exterieurs. Mais, mon Dieu ! me direz-vous, ce n'est pas cela que je cherchois je pensois qu'il suffisoit, pour estre bonne religieuse, d'avoir desir de bien fayre l'orayson, avoir des visions et resvelations, voir des anges en forme d'hommes, estre ravie en extase, aymer bien la lecture des bons livres. Et quoy? j'estois si vertueuse, come me sembloit, si mortifiée, si humble! tout le monde m'admiroit. N'estoit-ce pas bien estre humble de parler si doulcement à ses compaignes des choses de devotion, raconter les sermons estant chez soy, traitter doulcement avec ceux du logis, surtout quand ils ne contredisoient point? Certes, mes cheres filles, cela estoit bon pour le monde ; mais la religion veut que l'on fasse des œuvres dignes de sa vocation; c'est-à-dire, mourir à soy-mesme en toutes choses, tant à ce qui est bon à nostre gré, qu'aux choses mauvaises et inutiles. Pensez-vous que ces bons religieux du desert, qui sont parvenus à une si grande unyon avec Dieu, y soyent arrivez en suivant leurs inclinations? Certes, nenny, ils se sont mortifiez és choses les plus sainctes; et bien qu'ils eussent grand goust à chanter les divins cantiques, à lire, prier, et autres choses, ils ne le faysoient point pour se contenter eux-mesmes. Nullement; au contraire, ils se privoient volontairement de ce playsir, pour s'addonner à des œuvres de travail, et penibles. Il est bien vray, certes, que les ames religieuses reçoivent mille suavitez et contentemens, parmy les mortifications et les exercices de la saincte religion; car c'est principalement à elles que le Sainct-Esprit despart ses precieux dons : partant, elles ne doivent rechercher que Dieu et la mortification de leurs humeurs, passions et inclinations en la saincte religion; car si elles cherchent autre chose, elles n'y treuveront jamais la consolation qu'elles pretendent : mais il faut avoir un courage invincible pour ne nous point lasser avec nous-mesmes, parce que nous aurons tous quelque chose à fayre et à retrancher. L'office des religieux doit estre de bien cultiver leur esprit, pour en deraciner toutes les mauvaises productions que nostre nature depravée fait bourjonner tous les jours, si bien qu'il semble qu'il y ayt tousjours à refayre. Et comme il ne faut pas que le laboureur se fasche, puisqu'il ne merite pas d'estre blasmé, pour n'avoir point recüeilly une bonne prinse, pourveu neantmoins qu'il ayt eu soing de cultiver bien la terre et de la bien ensemencer, de mesme le religieux ne doit point se fascher, s'il ne recüeille pas si tost les fruicts de la perfection et des vertus, pourveu qu'il ayt une grande fidellité de bien cultiver la terre de son cœur, en retranchant ce qu'il apperçoit

estre contraire à la perfection à laquelle il s'est obligé de pretendre, puisque nous ne serons jamais parfaictement guaris que nous ne soyons en paradis.

Quand vostre Regle vous dit que l'on demande les livres à l'heure assignée, pensez-vous que ce soit pour l'ordinaire ceux qui vous contentent le plus que l'on vous donne? Nullement; ce n'est pas là l'intention de la Regle. Et ainsi des autres exercices. Une sœur se sentira, ce luy semble, fort portée à fayre l'orayson, à dire l'Office, à estre en retraitte, et on luy dit : Ma sœur, allez à la cuisine; ou bien, faites telle ou telle chose. C'est une mauvaise nouvelle pour une fille qui est bien devote. Je dy doncques qu'il faut mourir, afin que Dieu vive en nous; car il nous est impossible d'acquerir l'unyon de nostre ame avec Dieu par un autre moyen que par la mortification. Ces parolles sont dures : *Il faut mourir!* mais elles sont suivies d'une grande doulceur. C'est afin d'estre unies à Dieu par ceste mort. Vous devez sçavoir que nulle personne sage ne met point le vin nouveau dans un vieil vaisseau. La liqueur du divin amour ne peut entrer où le vieil Adam regne : il faut de necessité le destruire. Mais comment, me direz-vous, le destruire? Comment? mes cheres filles, par l'obeyssance ponctuelle à vos Regles. Je vous asseure, de la part de Dieu, que si vous estes fidelles à fayre ce qu'elles vous enseignent, vous parviendrez, sans doubte, au but que vous voulez pretendre, qui est de vous unyr à Dieu. Remarquez que je dy fayre; car l'on n'acquiert pas la perfection en croisant les bras : il faut travailler à bon escient à se dompter soy-mesme, et vivre selon la rayson, la Regle et l'obeyssance, et non pas selon les inclinations que nous avons apportées du monde. La Religion tolere bien que nous apportions nos mauvaises habitudes, passions et inclinations, mais non pas que nous vivions selon icelles. Elle nous donne des Regles pour servir à nos cœurs de pressoirs, et en fayre sortir tout ce qui est contraire à Dieu. Vivez doncques courageusement selon icelles. Mais, me dira quelqu'une : Mon Dieu! comment feray-je? je n'ay point l'esprit de la Regle. Certes, ma chere fille, facilement je vous croy; c'est chose qui ne s'apporte point du monde à la Religion. L'esprit de la Regle s'acquiert en prattiquant fidellement la Regle. Je vous dy de mesme de la saincte humilité et doulceur, fondement de ceste Congregation. Dieu nous la donnera infailliblement, pourveu que nous ayons bon cœur, et fassions nostre possible pour l'acquerir : bien-heureux serons-nous si, un quart d'heure devant que mourir, nous nous treuvons revestus de ceste robbe; toute nostre vie sera bien employée si nous l'occupons à y coudre tantost une piece, tantost une autre : car ce sainct habict ne se fait pas avec une piece seulement; il est requis qu'il y en ayt plusieurs. Vous estimez peut-estre que la perfection se doit treuver toute faite, et qui ne faille fayre autre chose que de la mettre sur nostre teste, comme une autre robbe : nenny, mes cheres filles, nenny; il n'en va pas ainsi. Vous me dites, ma Mere, que nos sœurs les pretendantes sont de bonne volonté; mais que la force leur manque pour fayre ce qu'elles voudroient, et qu'elles ressentent leurs passions si fortes, qu'elles craignent bien de commencer à marcher. Courage! mes cheres filles; je vous ay dit plusieurs fois que la Religion estoit

une eschole où l'on apprend sa leçon : le maistre ne requiert pas tousjours que les escholiers sçachent sans faillyr leur leçon; il suffit qu'ils ayent attention de fayre leur possible pour l'apprendre. Faysons ainsi ce que nous pourrons : Dieu se contentera et nos superieurs aussi. Voyez-vous pas tous les jours les personnes qui apprennent à tirer des armes? ils tombent souvent : de mesme en font ceux qui apprennent à monter à cheval; mais ils ne se tiennent pas pourtant vaincus : car autre chose est d'estre quelquesfois abbattus, et autre chose absolument vaincus. Vos passions par fois vous font teste, et pour cela vous direz : Je ne suis pas propre pour la Religion, à cause que j'ay des passions; non, mes cheres filles, il n'en va pas ainsi : la Religion ne fait pas grand triomphe de façonner un esprit tout fait, une ame doulce et tranquille en elle-mesme; mais elle estime grandement de reduire à la vertu les ames fortes en leurs inclinations : car ces ames-là, si elles sont fidelles, elles passeront les autres, acquerant par la poincte de l'esprit ce que les autres ont sans peyne. On ne requiert pas de vous que vous n'ayez point de passions (il n'est pas en vostre pouvoir, et Dieu veut que vous les ressentiez jusques à la mort, pour vostre plus grand merite), ny mesme qu'elles soyent peu fortes; car ce seroit dire qu'une ame mal habituée ne peut estre propre à servir Dieu : le monde se trompe en ceste pensée; Dieu ne rejette rien de ce où la malice ne se rencontre point : car dites-moy, je vous prie, que peut mais une personne d'estre de telle ou telle temperature, subjette à telle ou telle passion?

Le tout gist doncques aux actes que nous en faysons par ce mouvement, lequel despend de nostre volonté, le peché estant si volontaire, que sans nostre consentement il n'y a point de peché. Posez le cas que la cholere me surprenne, je luy diray : Tourne, retourne, creve si tu veux; je ne feray rien en ta faveur, non pas seulement prononcer une parolle selon ton mouvement. Dieu nous a laissé ce pouvoir; autrement ce seroit, en nous demandant de la perfection, nous obliger à chose impossible, et partant injustice, laquelle ne se peut treuver en Dieu. A ce propos, il me vient en pensée de vous raconter une histoire qui vous est propre. Lorsque Moyse descendit de la montaigne d'où il venoit de parler à Dieu, il void le peuple qui, ayant fait un veau d'or, l'adoroit : espris d'une juste cholere du zele de la gloire de Dieu, il dit (en se tournant vers les levites) : S'il y a quelqu'un qui tienne le party de Dieu, qu'il prenne l'espée en main pour tuer tout ce qui se presentera à luy, sans espargner ny pere, ny mere, ny frere, ny sœur; qu'il mette tout à mort. Les levites prirent doncques l'espée en main; et le plus brave c'estoit celuy qui en tua le plus. De mesme, mes cheres filles, prenez l'espée de la mortification en main pour tuer et aneantir vos passions; et celle qui en aura le plus à tuer, sera la plus vaillante, si elle veut cooperer à la grace. Ces deux jeunes ames que voicy, dont l'une passe un peu seize ans, l'autre n'en a que quinze, elles ont peu à tuer : aussi leur esprit n'est pas quasy nay; mais ces grandes ames qui ont experimenté plusieurs choses, et ont gousté les doulceurs du paradis, c'est à elles à qui appartient de bien tuer et aneantir leurs passions. Pour celles que vous dites,

ma Mere, qui ont de si grands desirs de leur perfection, qu'elles veulent passer toutes les autres en vertu, elles font bien de consoler un peu leur amour-propre; mais elles feront prou de suivre la Communauté en bien gardant leurs Regles; car c'est la droicte voie pour arriver à Dieu.

Vous estes bien-heureuses, mes cheres filles, au prix de nous autres : dans le monde, lorsque nous demandons le chemin, l'un dit c'est à droicte, l'autre c'est à gauche, et enfin le plus souvent on nous trompe; mais vous autres, vous n'avez qu'à vous laisser porter. Vous ressemblez à ceux qui cheminent sur mer : la barque les porte, ils demeurent là dedans sans soing; en se reposant ils marchent, et n'ont que fayre de s'enquerir s'ils sont bien dans leur chemin : cela est du devoir des nautonniers, qui voyant tousjours la belle estoile, ceste boussole du navire, sçavent qu'ils sont en bonne voie, et disent aux autres qui sont en la barque : Courage! vous estes en bon chemin; suivez sans crainte. Ceste boussole divine, c'est Nostre Seigneur; la barque ce sont vos Regles; ceux qui la conduisent sont les superieures, qui pour l'ordinaire vous disent : Marchez, nos sœurs; par l'observance ponctuelle de vos Regles, vous arriverez heureusement à Dieu : il vous conduira seurement. Mais remarquez que je vous die : Marchez par l'observance ponctuelle et fidelle : car qui mesprisera sa voie sera tué, dit Salomon. Vous dites, ma Mere, que nos sœurs disent : Cela est bon de marcher par les Regles; mais c'est la voie generale : Dieu nous attire par des attraicts particuliers; chascun a le sien special; nous ne sommes pas toutes tirées par un mesme chemin. Elles ont rayson de le dire, et il est veritable; mais il est vray aussi que si cest attraict vient de Dieu, il les conduira à l'obeyssance sans doubte. Il n'appartient pas à nous autres, qui sommes inferieurs, de juger de nos attraicts particuliers; cela est du devoir des superieurs, et pour cela la direction particuliere est ordonnée : soyez-y bien fidelles, et vous en rapporterez le fruict de benediction. Si vous faites ce qui vous est enseigné, mes cheres filles, vous serez tres-heureuses, vous vivrez contentes, et experimenterez dés ce monde les faveurs du paradis, au moins par petits eschantillons; mais prenez garde que s'il vous vient quelque goust interieur et caresse de Nostre Seigneur de ne vous y attacher pas; c'est comme un peu d'anis confict que l'apothicaire met sur la potion amere du malade : il faut que le malade avale la potion bien amere, pour sa santé; et bien qu'il prenne de la main de l'apothicaire ces grains sucrez, il faut par necessité qu'il ressente par apres ces amertumes de la purgation.

Vous voyez doncques clairement quelle est la pretention que vous devez avoir pour estre dignes espouses de Nostre Seigneur, et pour vous rendre capables de l'espouser sur le mont de Calvaire. Vivez doncques toute vostre vie et formez toutes vos actions selon icelle, et Dieu vous benira. Tout nostre bonheur consiste en la perseverance : je vous y exhorte, mes cheres filles, de tout mon cœur, et prie sa bonté qu'il vous comble de graces et de son divin amour en ce monde, et nous fasse tous joüyr en l'autre de sa gloire. Adieu, mes cheres filles; je vous emporte toutes dans mon cœur : de me

recommander à vos prieres, ce seroit chose superfluë; car je croy de vos pietez, que vous n'y manquez point. Je vous envoyeray tous les jours de l'autel ma benediction, et cependant recevez-la au nom du Pere, du Fils, et du Sainct-Esprit.

ENTRETIEN XXI.

Sur le document de NE RIEN DEMANDER, NE RIEN REFUSER.

Ma Mere, je parlois un jour à une excellente religieuse, qui me demandoit si, ayant desir de communier plus souvent que la Communauté, on le peut demander à la superieure. Je luy dy que si j'estois religieux, je pense que je ferois cecy : je ne demanderois point à communier plus souvent que la Communauté le fait; je ne demanderois point à porter la haire, le cilice, la ceinture, à fayre des jeusnes extraordinaires, ny disciplines, ny aucune autre chose; je me contenterois de suivre en tout et par tout la Communauté : si j'estois robuste, je ne mangerois pas quatre fois le jour; mais si on me faysoit manger quatre fois, je le ferois et ne dirois rien; si j'estois debile, et que l'on ne me fist manger qu'une fois le jour, je ne mangerois qu'une fois le jour, sans penser si je serois debile ou non. Je veux peu de choses; ce que je veux, je le veux fort peu; je n'ay presque point de desirs; mais si j'estois à renaistre, je n'en aurois point du tout : si Dieu venoit à moy, j'irois aussi à luy; s'il ne vouloit pas venir à moy, je me tiendrois là, et n'irois pas à luy. Je dy doncques qu'il ne faut *rien demander ny rien refuser*, mais se laisser entre les bras de la Providence divine, sans s'amuser à aucun desir, sinon à vouloir ce que Dieu veut de nous. Sainct Paul prattiqua excellemment cest abandonnement au mesme instant de sa conversion : quand Nostre Seigneur l'eust aveuglé, il dit tout incontinent : Seigneur, que vous playst-il que je fasse? et dés lors il demeura dans l'absoluë despendance de ce que Dieu ordonneroit de luy. Toute nostre perfection gist en la prattique de ce poinct; et le mesme sainct Paul, escrivant à un de ses disciples, luy deffend, entre autres choses, de ne point laisser occuper son cœur par aucun desir : tant il avoit de cognoissance de ce deffaut!

Vous me dites, s'il ne faut pas desirer les vertus, et que Nostre Seigneur a dit : *Demandez, et il vous sera donné*. O ma fille! quand je dy qu'il ne faut rien demander ny rien desirer, j'entens pour les choses de la terre : car, pour ce qui est des vertus, nous les pouvons demander; et demandant l'amour de Dieu, nous les comprenons, car il les contient toutes.

Mais pour l'employ exterieur, ne pourroit-on pas (dites-vous) desirer les charges basses, parce qu'elles sont plus penibles et qu'il y a plus à fayre et à s'humilier pour Dieu? Ma fille, David disoit qu'il aymoit mieux estre abject en la mayson du Seigneur, que d'estre grand parmy les pecheurs; et il est bon, Seigneur (dit-il), que vous m'ayez humilié, afin d'apprendre vos justifications. Or, neantmoins, ce desir est fort suspect, et peut estre une cogitation humaine. Que sçavez-vous si ayant desiré des charges basses, vous aurez la force d'aggreer les abjections qui s'y rencontrent? Il vous y

pourra venir beaucoup de degousts et d'amertumes : que si bien maintenant vous vous sentez la force de souffrir la mortification et l'humiliation, que sçavez-vous si vous l'aurez tousjours? Bref, il faut tenir le desir des charges quelles qu'elles soyent, basses ou honnorables, pour tentation; il est tousjours meilleur de ne rien desirer, mais se tenir preste pour recevoir celles que l'obeyssance nous imposera; et fussent-elles honnorables ou abjectes, je les prendrois et recevrois humblement, sans en dire un seul mot, sinon que l'on m'interrogeast; et lors je respondrois simplement la verité comme je la penserois.

Vous me demandez comme l'on peut prattiquer ce document de la saincte indifference dans les maladies. J'en treuve au sainct Evangile un parfaict modelle en la belle-mere de sainct Pierre. Ceste bonne femme estant dans le lict avec une grosse fiebvre, prattiqua plusieurs vertus; mais celle que j'admire le plus est ceste grande remise qu'elle fit d'elle-mesme à la providence de Dieu et au soing de ses superieurs, demeurant en sa fiebvre, tranquille, paysible et sans aucune inquiettude, ny sans en donner à ceux qui estoient aupres d'elle. Chascun sçayt toutesfois combien les febricitans en sont travaillez; ce qui les empesche de reposer, et leur donne mille autres ennuys. Or, ceste grande remise que nostre malade fait d'elle-mesme entre les mains de ses superieurs, fait qu'elle ne s'inquiette point, ny ne se met en soucy de sa santé, ny de sa guarison; elle se contente de souffrir son mal avec doulceur et patience. O Dieu! qu'elle estoit heureuse, ceste bonne femme! Certes, elle meritoit bien qu'on prinst soing d'elle, comme firent aussi les Apostres, qui pourveurent à sa guarison sans en estre sollicitez par elle, ains par la charité et commiseration de ce qu'elle souffroit. Heureux seront les religieux et religieuses qui feront ceste grande et absoluë remise entre les mains de leurs superieurs, lesquels, par le motif de la charité, les serviront, et pourvoyront soigneusement à tous leurs besoins et necessitez; car la charité est plus forte et presse de plus pres que la nature. Ceste chere malade sçavoit bien que Nostre Seigneur estoit en Capharnaüm, qu'il guarissoit les malades : cependant elle ne s'inquiettoit point, ny ne se mettoit en peyne pour luy envoyer dire ce qu'elle souffroit. Mais ce qui est encore plus admirable, c'est qu'elle le void dans sa mayson, où il la regarde, et elle le regarde aussi; et si elle ne luy dit pas un seul mot de son mal, pour l'exciter à avoir pityé d'elle, ny ne s'empresse à le toucher pour estre guarie. Or, ceste inquiettude d'esprit que l'on a emmy les souffrances et maladies (à laquelle sont subjets non-seulement les personnes du monde, mais aussi bien souvent les religieux) part de l'amour-propre et desreglé de soy-mesme. Nostre febricitante ne fait aucun cas de sa maladie; elle ne s'attendrit point à la rencontre, elle souffre sans se soucier que l'on la plaigne, ny que l'on procure sa guarison; elle se contente que Dieu le sçache, et ses superieurs qui la gouvernent. Elle void Nostre Seigneur dans sa mayson, comme souverain medecin; mais elle ne le regarde pas comme tel (si peu elle pensoit à sa guarison), ains elle le consideroit comme son Dieu, à qui elle appartenoit, tant saine que malade, estant aussi contente malade

que possedant une pleyne santé. O! combien plusieurs eussent usé de finesse pour estre guaris de Nostre Seigneur, et eussent dit qu'ils demandoient la santé pour le mieux servir, craignant que quelque chose ne luy manquast! Mais ceste bonne femme ne pensoit rien moins que cela, faysant voir sa resignation, en ce qu'elle ne demanda point sa guarison. Je ne veux pas dire pourtant qu'on ne la puisse bien demander à Nostre Seigneur, comme à celuy qui nous la peut donner, avec ceste condition, si telle est sa volonté; car nous devons tousjours dire : *Fiat voluntas tuas.* Il ne suffit pas d'estre malade et d'avoir des afflictions, puisque Dieu le veut; mais il le faut estre comme il le veut, autant de tems qu'il veut, et en la façon qu'il luy playst que nous le soyons, ne faysant aucun choyx ny rebut de quelque mal ou affliction que ce soit, tant abjecte ou deshonnorable nous puisse-t-elle sembler; car le mal et l'affliction sans abjection enfle bien souvent le cœur, au lieu de l'humilier. Mais quand on a du mal sans honneur, ou que le deshonneur mesme, l'avilissement et l'abjection sont nostre mal, que d'occasions d'exercer la patience, l'humilité, la modestie, et la doulceur d'esprit et de cœur! Ayons doncques un grand soing, comme ceste bonne femme, de tenir nostre cœur en doulceur, faysant profict comme elle de nos maladies; car elle se leva si-tost que Nostre Seigneur eut chassé la fiebvre, et le servit à table. En quoy certes elle tesmoigna une grande vertu, et le profict qu'elle avoit fait de sa maladie, de laquelle estant quitte, elle ne veut user de sa santé que pour le service de Nostre Seigneur, s'y employant au mesme instant qu'elle l'eut recouvrée. Au reste, elle n'est pas comme ces personnes du monde qui ayant une maladie de quelques jours, il leur faut les sepmaines et les mois pour les refayre. Nostre Seigneur estant sur la croix, nous fait bien voir comme il faut mortifier les tendretez; car ayant une grande soif, il ne demanda pourtant point à boire; mais manifesta simplement sa necessité, disant : *J'ay soif.* Apres quoy il fit un acte de tres-grande sousmission; car, quelqu'un luy ayant tendu au bout d'une lance un morceau d'esponge trempée dans du vinaigre pour le desalterer, il la suçça avec ses benistes levres. Chose estrange! il n'ignoroit pas que c'estoit un breuvage qui augmentoit sa peyne; neantmoins il le print tout simplement, sans rendre tesmoignage que cela le faschoit, ou qu'il ne l'eust pas treuvé bon, pour nous apprendre avec quelle sousmission nous devons prendre les remedes et viandes presentées, quand nous sommes malades, sans rendre tant de tesmoignages que nous en sommes degoustez et ennuyez, voire mesme quand nous serions en doubte que cela accroistroit nostre mal. Helas! si nous avons tant soit peu d'incommodité, nous faysons tout au contraire de ce que nostre doulx Maistre nous a enseigné; car nous ne cessons de nous lamenter, et ne treuvons pas assez de personnes, ce semble, pour nous plaindre et raconter nos douleurs par le meneu. Nostre mal, quel qu'il soit, est incomparable, et celuy que les autres souffrent n'est rien au prix. Nous sommes plus chagrins et impatients qu'il ne se peut dire; nous ne treuvons rien qui aille comme il faut pour nous contenter. Enfin, c'est grande compassion combien nous sommes peu imitateurs de la patience de nostre Sauveur,

lequel s'oublyoit de ses douleurs et ne taschoit point de les fayre remarquer par les hommes, se contentant que son Pere celeste, par l'obeyssance duquel il les souffroit, les considerast, et appaisast son courroux envers la nature humaine pour laquelle il pastissoit.

Demandez-vous ce que je desire qui vous demeure le plus engravé dans l'esprit, afin de le mettre en prattique? Eh! que vous diray-je, mes tres-cheres filles, sinon ces deux cheres parolles que je vous ay desjà tant recommandées? *Ne desirez rien, ne refusez rien*. En ces deux mots je dy tout : car ce document comprend la prattique de la parfaicte indifference. Voyez le pauvre petit Jesus en la creche : il reçoit la pauvreté, nudité, la compaignie des animaux, toutes les injures du tems, le froid, et tout ce que son Pere permet luy arriver. Il n'est pas escrit qu'il estendit jamais ses mains pour avoir les mammelles de sa mere; il se laissoit tout à fait à son soing et prévoyance. Aussi ne refusoit-il pas tous les petits souslagemens qu'elle luy donnoit. Il recevoit les services de sainct Joseph, les adorations des roys et des bergers, et le tout avec esgale indifference. Ainsi nous ne devons *rien desirer ny rien refuser*, ains souffrir et recevoir esgalement tout ce que la providence de Dieu permettra nous arriver. Dieu nous en fasse la grace. — Dieu soit beny!

ENTRETIEN XXII ET DERNIER.

Sur le mesme subjet.

Le bien-heureux, en entrant dans le parloir de la Visitation, le jour de sainct Étienne au soir, dit : Bonsoir, mes cheres filles, je viens icy vous dire le dernier adieu, et m'entretenir ce soir avec vous, parce que la Cour et le monde nous ont desrobé le reste de la journée. Enfin, mes cheres filles, il faut que je m'en aille; je viens finir la satisfaction que j'ay receuë jusques à present avec vous; car je n'ay plus rien à vous dire. Il est vray que les filles ont tousjours beaucoup de demandes à fayre; mais il vaut mieux parler à Dieu qu'aux hommes.

La Mere de Blonnay lui dit : Monseigneur, nous desirons vous parler, afin d'apprendre à parler à Dieu.

Il lui respondit : L'amour-propre se sert quelquefois de ce pretexte; mais ne faysons point de preface, qu'avez-vous à me dire?

On lui demanda si ce n'estoit pas une marche meilleure et plus simple de regarder les perfections de Dieu que les vertus des Superieurs et des sœurs. Il respondit que non, et qu'en considerant les vertus des autres, on ne nuysoit point à la simplicité; qu'il estoit bon de le fayre; mais que celles qui voudroient esplucher les actions des autres, afin de rechercher quelles sont les sœurs les plus vertueuses, pour murmeurer contre les autres et les censeurer, ou mesme quelquesfois pour treuver à redire à celles qui ont le plus de vertu, feroient une chose où il y auroit du mal. Mais, adjousta-t-il, ce n'est pas ainsi que vous l'entendez; vous ne voulez les considerer qu'afin de les imiter, et d'en tirer de l'edification : cela est loüable, et si vous regardez leurs vertus avec une grande charité pour les

imiter, vous ferez bien. Les vertus et perfections de Dieu sont si excellentes et si eminentes, que pour satisfaire à nostre foiblesse, il a bien voulu se fayre homme pour nous donner des exemples que nous puissions suivre. Il est bon de regarder et de se representer les exemples des Saincts afin de les imiter, et encore plus ceux du Roy des saincts, Nostre Seigneur et nostre Redempteur. On lit dans la vie de sainct Anthoine, qu'il passa toute une année à considerer les vertus des saincts solitaires pour les imiter, comme une abeille qui cüeille soigneusement sur chaque fleur le miel qui luy est necessaire. L'amour de Dieu est inseparable de celuy du prochain, et il est tousjours mieux de regarder les vertus de Nostre Seigneur.

On luy dit qu'il y avoit des filles qui s'arrestoient tant à regarder les vertus des Superieures, qu'elles estoient toujours occupées à les loüer et à leur applaudir. Quoy! fait-on cela icy? respliqua le sainct. Ouy, Monseigneur, luy dit la Mere de Blonnay, il y en a trois ou quatre qui ont coustume de le fayre. — « Ma fille, respartit le bienheureux, vous ne devez pas souffrir cela. Quand les inferieures cognoissent que la Superieure est un peu vayne, et qu'elle se playst à estre loüée et aymée, elles la loüent plutost afin que la Superieure les ayme que pour les autres motifs. Mais si elles voyoient que la Superieure fist mauvaise mine quand on la loüe, elles ne seroient pas si promptes à le fayre. — Quel remede à cela, Monseigneur? dit la Mere de Blonnay? Il respondit : Quand on nous loüe, il faut nous en aller et les laisser là. Mais pour les inferieures, quand la Superieure les loüe pour quelque bonne action qu'elles ont faite, il ne faut pas qu'elles s'en aillent, d'autant plus qu'il est quelquefois à propos que la Superieure leur donne ces loüanges. Mais pour les Superieures, elles ne doivent pas permettre qu'on les loüe en aucune façon. Au reste, il ne faut pas s'estonner qu'il y ayt des sœurs tousjours avides de loüer leur Superieure; car là où il y a un amas de filles, il y a aussi un amas de loüanges et de flatteries.

On lui demanda si ce n'estoit pas une grande foiblesse de desirer des charges et de se troubler quand on ne nous en donneroit point. — Ouy, respondit-il, c'est un grand mal de desirer des charges et de s'inquietter quand on ne nous en donne pas; c'est une foiblesse que d'arrester son esprit à desirer des charges honnorables. Nous sommes si ayses d'avoir quelque charge pour preceder les autres, d'estre Assistante ou Superieure, afin de fayre voir que nous sçavons bien commander. Si j'estois Superieure, disons-nous, je prattiquerois si bien les vertus de charité et d'humilité? Oui, ma sœur, nostre amour-propre ayme tant que l'on voye l'excellence de nostre esprit. On est si doulce quand on est Superieure, et que personne ne nous contredit en rien; tout le monde remarque nostre vertu. Il n'y a aucun doubte que, par toutes ces pensées, on ne nourrisse bien son amour-propre. Le desir des charges est fort commun; et pourveu qu'il ne soit pas dans nostre volonté, il n'y a point de mal, et il faut se mocquer de tout cela. Les mondains et ceux qui sont à la Cour ne font autre chose que de desirer et poursuivre les dignitez et les preeminences; mais desirer des charges dans une mayson religieuse, c'est un signe que nous ne sommes pas bien despoüillez de nous-mesmes.

Il faut toutesfois bien prendre garde d'esviter un escueil : c'est qu'il y a des ames qui ont si grande peur que le desir des charges n'entre dans leur esprit, qu'elles sont toujours en apprehension et en inquiettude sur cela, et elles n'ont jamais l'esprit tranquille et en repos : or, pendant qu'elles s'arrestent à ceste inquiettude, le demon, qui void leur cœur ouvert, y jette ceste tentation. Elles ressemblent à ceux qui, ayant peur des voleurs, sortiroient et laisseroient la porte ouverte, en sorte que les voleurs pourroient entrer et fayre tout ce qu'ils voudroient.

Il ne faut pas se mettre en peyne quand on sent le desir des charges honnorables; car, tant que nous vivrons, notre nature sera portée à le produire. Il ne faut pas non plus craindre que ce desir nous vienne, pourveu que nous tenions tousjours notre volonté superieure ferme en Dieu. Au lieu donc de nous arrester à une vayne crainte que le desir des charges ne nous vienne, il faut nous tenir en la presence de Dieu, et nous unyr à luy. En un mot, il ne faut rien desirer, ny rien refuser; mais il faut s'abandonner entre les bras de la providence de Dieu sans s'arrester à aucun desir, sinon à celuy de fayre ce que Dieu veut de vous. S. Paul prattiqua excellemment cest abandon dés le premier instant de sa conversion ; car quand Nostre Seigneur l'eut aveuglé, il dit aussi-tost : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (Act. 9)? Et il demeura indifferent sur ce que Dieu ordonneroit de luy. Toute nostre perfection despend de ce point. Il ne faut donc pas desirer les charges honnorables; car cela empesche fort l'unyon de nostre ame avec Dieu, qui se playst beaucoup dans la bassesse et l'humilité.

On lui demanda si, puisqu'il n'estoit pas permis de desirer les charges honnorables, il en estoit de mesme de desirer les autres. Il respondit : S. Paul nous deffend de desirer les charges honnorables et les preeminences. Mais desirer les basses, cela est encore tolerable ; neantmoins ce desir est tres-suspect. Car sainct Paul, escrivant à un de ses disciples, luy deffend de laisser occuper son cœur à aucun vayn desir (I. Tim. 6; II. Tim. 2). On luy demanda si on ne peut pas desirer des charges basses, par le motif qu'elles sont penibles, et qu'il semble qu'il y a plus à fayre pour Dieu que de demeurer dans une cellule. Mes filles, respondit-il, ce desir ne renferme rien de mauvais; car David a dit : *J'ayme mieux demeurer obscur et mesprisé dans la mayson de mon Dieu, que de vivre honnoré et distingué parmy les pecheurs* (Psal. 83). Et ailleurs: *Je m'estime heureux, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin d'apprendre à mieux observer vos ordonnances.* Neantmoins ce desir est fort suspect, et pourroit estre une pensée purement humaine. En effect, que sçavez-vous si ayant desiré ces charges basses, vous aurez le courage d'aggreer les abjections, les humiliations et les amertumes qui s'y rencontrent? Vous dites que vous vous sentez la force de souffrir les mortifications et les humiliations. Mais sçavez-vous si vous l'aurez tousjours? Il faut par consequent tenir le desir des charges de toute espece, soit les basses, soit les honnorables, pour une veritable tentation ; car il est toujours mieux de ne rien desirer, mais de se tenir preste à fayre ce que l'obeyssance demandera de nous. Il est tres-bon pour une religieuse d'estre

dans sa cellule par obeyssance, faysant un petit ouvrage, ou lisant, ou faysant tout autre chose qui nous est marquée. Et si elle le fait avec plus d'amour de Dieu que n'en a celle qui travaille dans la cuisine où elle a beaucoup de peyne, la premiere aura plus de merite; car ce n'est pas par la multiplicité de nos œuvres que nous playsons à Dieu, mais par l'amour avec lequel nous les faysons.

Celle par qui il avoit esté interrogé luy respondit : Je n'ay pas voulu demander s'il seroit bon de desirer les charges basses, parce qu'en s'en acquittant, il y auroit plus de merite; mais seulement parce qu'il me semble que dans les charges penibles il y a plus à fayre pour Dieu, que d'estre tranquillement dans sa cellule.

Ma fille, respliqua le sainct evesque, j'ay desjà dit que ce n'est point par la grandeur de nos actions que nous playsons à Dieu. Ainsi une sœur qui sera dans sa cellule, ne faysant qu'un petit ouvrage avec beaucoup d'amour de Dieu, fera une œuvre plus parfaicte qu'une autre qui fera une action tres-penible avec moins d'amour; car c'est l'amour qui donne la perfection à nos œuvres. Je vous diray bien plus : une personne qui souffre le martyre pour Dieu avec une once d'amour, meritera sans doubte beaucoup, et fera une œuvre tres-aggreable à Dieu, càr on ne sauroit donner davantage que sa vie; mais une autre qui ne souffrira qu'une piqueure d'espingle avec deux onces d'amour, aura plus de merite, et fera une œuvre plus aggreable au Seigneur, parce que c'est la charité et l'amour qui donnent le prix à tout.

Vous sçavez ou vous devez sçavoir que la contemplation est meilleure que l'action ou la vie active. Toutesfois, si la personne qui est dans la vie active et dans l'action agit avec plus d'amour, son action est meilleure que la vie contemplative. Par exemple, si une sœur, estant à la cuisine, tenoit une casserole sur le feu avec plus d'amour et de charité qu'une autre qui est en orayson, le feu materiel ne lui osteroit pas sa rescompense; au contraire il l'ayderoit à la meriter, et son œuvre seroit plus aggreable à Dieu que l'orayson de l'autre. En effect, il arrive assez souvent que l'on est aussi uny à Dieu dans l'action que dans la contemplation. En un mot, je reviens tousjours au mesme poinct. Où il y a plus d'amour de Dieu, c'est le meilleur. Il faut ne rien desirer, ny rien refuser, ny d'avoir des charges, ny de n'en avoir pas, ny d'estre superieure, ny d'estre inferieure; tous ces desirs ne proviennent que de la nature, et ne servent que d'inquiettude à nostre esprit pour contenter nostre amour-propre, sous le pretexte d'agir pour Dieu.

Si vous estes bien ayse, par esprit de lascheté de coudre dans vostre cellule, afin de n'avoir pas tant de peyne, ce sentiment n'est point bon. Il ne faut pas d'ailleurs desirer de demeurer dans sa cellule quand on ne veut pas y estre; mais il faut fayre tout ce que l'on fait uniquement pour Dieu, et retrancher de son esprit tous ces desirs. O mon Dieu! quand sera-ce que nos sœurs n'auront plus tant de desirs, et qu'elles s'arresteront à fayre ce qui leur est ordonné, et à ne rien vouloir que ce que Dieu veut, en accomplissant sa volonté signifiée par nos Regles et par nos Superieurs!

On luy demanda si, quand on ne se sent pas la force d'exercer une charge avec doulceur d'esprit, parce qu'on y a beaucoup de

respugnance, il faudroit le dire à la Superieure ou l'accepter tout simplement. Il respondit : Ma chere fille, il ne faut pas le dire; car cela est contraire à la simplicité. Je me reprens, et je veux vous respondre qu'il est à craindre que l'amour-propre ne nous le fasse dire, par la crainte que nous avons de ne pas bien la remplir, afin de pouvoir nous excuser quand nous viendrons à manquer, et nous servir du pretexte que nous en avions adverty. Il est tres-dangereux que nous ne fassions cela sous apparence d'humilité.

Si on me donnoit des charges honnorables ou bien des charges abjectes, je les prendrois et je les recevrois avec humilité, sans en dire un seul mot, et je n'en parlerois en aucune maniere, à moins qu'on ne m'interrogeast, et alors je respondrois simplement et avec verité comme je penserois, sans dire autre chose.

Si chascune, dans l'estat religieux, vouloit choysir les charges à sa phantaysie, que seroit cela, sinon fayre chascune sa volonté? Que doit-il nous importer d'avoir de la peyne et des charges, puisqu'elles nous sont imposées par nos superieurs qui nous representent Dieu. David disoit : *J'ay esté comme une beste de charge pour porter les commandemens du Seigneur* (Psal. 2). Il nous fait bien voir en cela la sousmission avec laquelle nous devons executer tout ce qui nous est ordonné par nos superieurs.

On luy demanda encore s'il ne falloit pas, dans la reddition de compte, dire à la Superieure tous les mouvemens de son cœur. Il respondit : Ouy, il faut les manifester comme en confession tout simplement; mais pour toutes les petites choses qui passent dans nostre esprit, je trouverois meilleur qu'on laissast tout cela entre Dieu et soy, parce que cela n'est pas digne d'attention.

Une sœur luy demanda si les desirs, quoyque involontaires, ne nous retardent pas beaucoup dans le chemin de la perfection. Non, mes cheres filles, respondit-il, nostre nature les produira tousjours en nous tant que nous vivrons. Les desirs, les pensées, et les mouvemens involontaires ne peuvent point estre un obstacle à nous perfectionner. Nous le voyons bien en sainct Paul qui estant tenté par l'esguillon de la chair, et qui estant fort pressé par ceste tentation, demanda trois fois d'en estre deslivré; Nostre Seigneur luy dit : *Ma grace te suffit; la vertu se perfectionne dans l'infirmité* (II. Cor. 12). Et alors il demeura paysible et tranquille dans sa peyne et dans sa tentation. Que nous importe de sentir de la peyne, pourveu que nous fassions nostre devoir? laissons abboyer ce chien contre la lune; il ne peut pas nous nuyre, si nous ne le voulons pas. Nostre Seigneur nous en montre l'exemple au jardin des Oliviers, sentant des mouvemens contraires à sa partie superieure, quoyque sa volonté fust conforme à celle de son Pere eternel. Mais il y a ceste difference entre Nostre Seigneur et nous, qu'il les ressentoit volontairement pour l'amour de nous, s'en pouvant exempter. Mais nous ne le pouvons pas et nostre volonté n'en a pas la force.

On luy dit alors : Ne vaudroit-il pas mieux se destourner simplement de ces desirs involontaires que de contester avec son esprit, et s'opiniastrer à les vouloir rejetter? Qui en doubte? ma chere fille, respliqua-t-il. Il vaut mieux parler à Dieu en se destournant simplement, que de disputer et s'opiniastrer avec le diable; la simpli-

cité est tousjours preferable à tout. Je vay vous en presenter un exemple. Si le desir me venoit d'estre Pape, et que la Papauté m'occupast l'esprit: je ne ferois qu'en rire, et je m'en destournerois en pensant qu'il fait bon au ciel, que Dieu est aymable, que ceux qui sont dans la vie eternelle sont bien-heureux de la posseder et de joüyr de Dieu; et ainsi je me destournerois beaucoup plus genereusement et plus noblement : car, lorsque le diable me mettroit dans l'esprit le desir de la Papauté, je parlerois à Dieu de sa beauté et bonté.

On luy demanda encore s'il ne faudroit point avoir quelque scrupule quand on n'auroit point fait attention un jour ou deux à rejetter ce desir, estant ainsi occupée en Dieu, sans fayre attention à s'en destourner. Qui peut doubter, ma fille, respondit-il, qu'il ne soit mieux de s'estre tenuë ainsi en la presence de Dieu, plutost que de tant reflechir sur ce qui se passe en nous, et autour de nous?

On luy demanda si dans le cas où l'on sentiroit un grand scrupule sans pouvoir appayser son esprit, à cause que ces desirs et ces tentations ont duré longtems, on ne pourroit pas s'en confesser. Il respondit : Vous le pouvez si vous le voulez; vous pouvez dire : Je m'accuse d'avoir eu pendant deux ou trois jours une tentation de vanité que je suis en doubte de n'avoir pas rejettée.

Une sœur luy dit : Vous asseurez qu'il ne faut rien desirer. Ne faut-il pas cependant desirer l'amour de Dieu et l'humilité, puisque Nostre Seigneur a dit : *Demandez et on vous donnera; frappez et on vous ouvrira* (Matth. 7)? — O ma fille! respliqua-t-il, quand je dy de ne rien desirer ny demander, j'entens pour les choses de la terre; car, pour ce qui est des vertus, nous pouvons et devons les demander. Au reste, quand nous demandons l'amour de Dieu, nous comprenons sous ceste demande toutes les vertus; par consequent quand nous demandons la charité, nous y comprenons l'humilité, et ainsi des autres vertus : car elles ne sont point separées de l'amour de Dieu.

On luy demanda encore ce qu'il faudroit fayre si l'on voyoit une novice qui, d'abord qu'elle seroit entrée dans la mayson, se jetteroit en ceste indifference de ne rien desirer, ny rien refuser. N'y auroit-il point à craindre que cela ne fust plutost par lascheté et nesgligence? Et ne feroit-elle pas mieux de s'adonner à l'humilité, et aux autres vertus qui luy sont necessaires? Il n'y auroit rien à craindre, respondit-il, si elle estoit conduicte par ce chemin; car ne desirant que de playre à Dieu, elle prattiqueroit toutes les vertus et tout ce qui est necessaire pour playre à Dieu; car l'amour de Dieu les renferme toutes.

Une sœur luy demanda si ce n'estoit pas une marque que nous suivions nostre sentiment de ne pas vouloir nous mettre proche d'une sœur à la recreation, ou de pleurer quand on nous advertit. Il respondit sur la premiere question, qu'il faut s'en abstenir, parce que ce seroit nourrir son ressentiment que de le fayre. Mais à l'esgard des larmes, il dit : Il y a des naturels qui ne peuvent pas les retenir. Nous sommes d'ailleurs quelquesfois fort ayses de pleurer, surtout quand on change de superieure : nous voulons alors tesmoigner que nous avons le cœur sensible; cela fait grand bien à l'amour-propre : enfin, ce ne sont que des foiblesses de filles.

ly demanda comment il falloit fayre pour se bien confesser. ndit : Que voulez-vous que je vous die? vous le sçavez desjà; suis toutesfois content qu'on me fasse ceste question. Je ray que la confession est un sacrement fort important. Deux y sont necessaires : la premiere d'y aller purement pour à Dieu par le moyen de la grace qu'on reçoit dans ce sacre- r, les religieux et les religieuses ont en cela un grand advan- a-dessus des gens du monde, parce qu'ils sont hors des ns du peché mortel; car il n'y a que le peché mortel qui l'unyon avec Dieu. Le peché veniel ne nous desunit pas d'avec ais il fait une petite blesseure ou separation entre Dieu et Nous reünissons par la vertu de ce sacrement nostre ame eu, et nous la remettons en son premier estat de grace.

conde condition est d'aller au tribunal de la Penitence pure- t charitablement; au lieu de cela, il y a des ames qui sont nbrouïllées et tout embarrassées quand elles se confessent : sçavent pas ce qu'elles se proposent de dire. Elles mettent ne les confesseurs, parce qu'ils ne les comprennent pas, et vent pas sçavoir ce qu'elles veulent dire.

ommet quelquesfois en se confessant quatre grandes fautes. niere, est qu'on se confesse pour se descharger et se sousla- tost que pour playre à Dieu et pour s'unyr à luy. Il nous que nous avons l'esprit si content quand nous nous sommes schargez, et que nous avons tout dit. Nous croyons que cela comme si nostre paix et nostre repos despendoient de cela. neslons aussi quelquesfois les pechez des autres avec les nos- ce qu'il ne faut pas fayre; cela est deffendu.

conde faute est qu'on estale dans sa confession des discours rangez et de belles paroles; on raconte de longues histoires fayre estimer; on fait semblant d'exaggerer des fautes; ou les diminuë et on les presente comme bien petites : ainsi on ne pas cognoissance au confesseur de l'estat de son ame.

oisiesme faute est que l'on se confesse avec tant de finesse nplicité, qu'au lieu de s'accuser, on s'excuse par une grande he de soy-mesme, craignant qu'on ne voye nos deffauts; cela -dangereux, surtout lorsqu'on le fait volontairement.

uatriesme faute est lorsqu'on se satisfait en exaggerant ses , faysant un peché considerable d'une petite faute. Je vou- ue l'on dist les choses simplement et franchement comme nt. En un mot, il faut aller à la confession purement pour ayr à Dieu, avec une vraye detestation de nos pechez, et onté entiere de nous en corriger.

ly demanda si les sœurs doivent, dans la confession, distin- s petites desobeyssances d'avec les grandes, et si l'on doit er en ces termes : Mon Pere, je m'accuse que j'ay fait une yssance importante, ou bien une desobeyssance legere; en si l'on doit dire la chose tout simplement comme elle est, n doit distinguer les desobeyssances contre la Regle, et celles les Constitutions, parce qu'il y en a qui ne sont que conseil- llement, et d'autres qui sont commandées absolument.

inct Evesque respondit : Ma fille, vostre demande est d'une

tres-grande importance. Les confessions doivent estre tout à fait nettes et entieres. Il faut dire au confesseur les choses comme elles sont; car sans cela on le met en peyne : il prend quelquesfois de petites fautes pour des grandes. Si vostre desobeyssance est en matiere importante, dites-la comme elle est tout simplement. A l'esgard des petits manquemens, c'est autre chose; il suffit de dire au confesseur : Je m'accuse d'avoir manqué à deux obeyssances lègeres et de peu d'importance. Ceste façon de s'exprimer tient le confesseur en repos; car il comprend que ce n'est pas une grande chose. Il faut toutesfois considerer les circonstances des grands et des petits manquemens; car la Regle ny les Constitutions n'obligent pas d'elles-mesmes sous peché : ce ne sont pas elles qui font le peché, mais ce sont les mouvemens de la volonté, qui, en toute autre occasion, seroient esgalement un peché. Par exemple, la cloche, qui est la voix de Dieu, nous appelle le matin à nous lever; et au lieu de cela, vous demeurez dans vostre lict un quart d'heure apres qu'elle a sonné. On void bien qu'en cela vous n'observez pas la Regle ny les Constitutions. C'est un peché veniel; mais ce ne sont ny la Regle ny les Constitutions qui ont rendu ceste action un peché; c'est uniquement le mouvement de paresse, par lequel vous desobeyssez à la Regle. Au reste, ma fille, il n'y a aucun doubte que les fautes que l'on fait contre les Regles ne soyent plus grandes que celles que l'on commet contre les Constitutions; car les Regles sont les fondemens de la vie religieuse, et les Constitutions ne sont que les moyens pour nous fayre mieux observer les Regles. Mais à l'esgard de ce qui est simplement conseillé dans les Regles et les Constitutions, si on n'y a pas manqué par mespris, il n'est pas necessaire de s'en confesser, parce qu'il n'y a point de peché.

On luy demanda s'il y avoit matiere à confession lorsqu'on a suivy sa passion dans la recreation, et qu'on a fait quelque chose par ce mouvement, comme seroit d'avoir contesté en quelque matiere legere et de recreation, sans s'en appercevoir qu'apres que cela a esté fait. Il respondit : Non, ma fille, il n'y a point matiere de confession dans ce qui se fait par surprinse et par simple recreation. Il n'y a que la volonté determinée qui fasse le peché.

Une sœur luy demanda s'il ne falloit pas distinguer dans l'examen les pechez veniels d'avec les imperfections. Il n'y a point de doubte, respondit-il, qu'il ne soit tres-bon de le fayre, pour ceux qui sçavent fayre ceste distinction; mais de deux cens, il n'y en a pas deux qui sçachent la fayre. Les plus saincts sont souvent à cest esgard fort embarrassez. Cela met bien souvent les confesseurs en peyne; car il faut qu'ils examinent pour voir s'il y a peché, afin de donner l'absolution. Je vous diray sur ce subjet ce qui m'arriva une fois à l'esgard de la sœur Marie de l'Incarnation, lorsqu'elle estoit dans le monde. Elle me parla de plusieurs imperfections qu'elle avoit commises, et quand elle eut finy, je luy desclaray qu'on ne pourroit pas luy en donner l'absolution, parce qu'il n'y avoit pas matiere. Cela l'estonna fort, car elle n'avoit jamais fait la distinction entre le peché veniel et l'imperfection. Je luy dy que pour recevoir l'absotion il falloit adjouster un peché qu'elle eust commis autrefois, ainsi que vous le prattiquez. Elle me remercia de la cognoissance

que je luy avois donnée. Vous voyez donc que cela est difficile ; car quoyque ceste ame fust fort esclairée, elle avoit toutesfois demeuré pendant fort longtems dans ceste ignorance. Il n'est pas necessaire neantmoins de fayre ceste distinction, quand on ne la sçayt pas fayre; car ceste grande servante de Dieu ne laissoit pas d'estre saincte quoyqu'elle l'ignorast. Il est cependant à propos de la fayre quand on la peut.

On luy demanda en quoy consistoit la distinction du peché veniel et de l'imperfection. Il respondit : Le peché veniel, mes cheres filles, despend de nostre volonté, et là où il n'y a point de nostre volonté, il n'y a point de peché. Par exemple, si je venois demander la superieure, et luy dire que je viens la voir de la part de la princesse, et qu'elle la salüe, ou quelque chose de semblable, et qu'il n'en fust rien, en sorte que j'eusse imaginé seulement en moy-mesme ce conte, cela n'est pas de grande importance; toutesfois c'est un peché veniel, parce que je l'aurois fait volontairement L'imperfection a lieu quand nous faysons quelque faute par surprinse, sans volonté deliberée. Par exemple, je raconte une histoire à la recreation, et il se glisse dans mon discours quelques parolles qui ne sont pas tout à fait veritables, je ne m'en apperçois que quand je les ay proferées. Cela n'est pas peché, mais imperfection ; il n'est pas necessaire de s'en confesser, toutesfois on peut le fayre. Mais si on n'a pas d'autres choses à dire, il faut adjouster quelque peché qu'on auroit fait anciennement, parce qu'il n'y a pas dans les imperfections matiere d'absolution.

On luy demanda si, sçachant veritablement qu'on a des pechez veniels, on peut neantmoins approcher de la communion sans s'en confesser, quoyque le peché veniel fasse une petite separation entre Dieu et l'ame. Oh! ouy, ma fille, respondit-il, à moins que par l'humilité vous ne vous en voulussiez priver. Vous pouvez communier les jours de communion prescrits par la communauté, sans vous confesser, à moins que vostre conscience ne vous fasse trop de reproches ; et en ce cas il faut demander à la superieure la permission de ne pas communier. Mais je n'appreuve pas celles qui font des confessions dans d'autres jours que ceux qui sont prescrits par les Constitutions, parce que cela ne peut que donner occasion aux autres de soupçonner qu'on a commis quelque peché considerable.

Une sœur luy demanda si, ayant leu quelque chose d'utile pour une sœur qui auroit fait quelque manquement, elle pourroit rendre compte de sa lecture en recreation, dans l'intention que cela profitast à ceste sœur qui l'entendroit. Il luy respondit : Oui, ma fille, si vous le faites par un grand zele pour ceste sœur. Nous devons ayder nostre prochain en tout ce qui nous est possible; et mesme c'est pour cela qu'icy les advertissemens sont ordonnez.

Le Bien-heureux dit encore : J'ay remarqué en toutes nos maysons que les filles ne font point de difference entre la presence de Dieu et le sentiment de ceste presence. Il leur semble que quand elles ne sentent pas Dieu, elles ne sont pas en presence de Dieu; et ceste imagination est un tres-grand deffaut. Par exemple, une personne va souffrir le martyre pour Dieu, et neantmoins son esprit est tellement absorbé par les peynes qu'elle endure, qu'elle ne pense pas à

Dieu pendant ce tems. Toutesfois qu'elle n'ayt pas le sentiment de la foy, elle ne laisse pas de meriter et de fayre un grand acte d'amour, à cause de sa premiere resolution. Nous n'avons rien à desirer que l'unyon de nos ames avec Dieu.

Une sœur luy demanda s'il seroit bon de ne pas se chauffer? Il respondit : Quand le feu est fait, l'on void bien que c'est l'intention de l'obeyssance qu'on se chauffe ; mais il ne faut pas le fayre avec un grand empressement.

Il dit encore à la Mere de Blonnay : Je parlois un jour à une excellente religieuse qui me demanda si, ayant le desir de communier plus souvent que la Communauté, on peut en demander permission à la Superieure. Je luy respondy que si j'estois religieux, je pense que je ne demanderois point à communier plus souvent que la Communauté; je ne solliciterois point de porter de haire, de cilice, ny de ceinture de fer : je ne demanderois point à fayre plus de jeusnes, ou à me donner plus souvent la discipline qu'aux autres, je me contenterois de suivre en tout et partout la Communauté. Si j'estois robuste, je ne mangerois pas quatre fois le jour; mais si on me faysoit manger quatre fois, je le ferois et ne dirois rien. Si j'estois d'une complexion delicate, et que l'on ne me fist manger qu'une fois le jour, je ne mangerois qu'une fois, sans penser si je suis d'une complexion delicate ou non. Je veux peu de choses; ce que je veux, je le veux fort peu; je n'ay presque point de desirs; et si j'avois à recommencer ma vie, je n'en aurois point du tout. Si Dieu venoit à moy, j'irois aussi à luy. S'il ne vouloit pas venir à moy je me tiendrois tranquille, et n'irois pas à luy. Je dy donc qu'il ne faut rien demander, ny rien refuser.

A la fin de son entretien, les sœurs luy demanderent : Dites-nous ce que vous desirez qui nous demeure le plus gravé dans l'esprit, afin que nous le mettions en prattique. Il leur respondit : Hé ! que vous diray-je, mes tres-cheres filles, sinon ces deux parolles que je vous ay desjà tant recommandées : *Ne desirez rien, ne refusez rien !* En ces deux mots, je dy tout; car ceste maxime contient la prattique de la saincte indifference. Voyez le pauvre petit Jesus dans la cresche, il reçoit la pauvreté, la nudité, la compaignie des animaux, toutes les injures du tems, le froid et tout ce que son Pere permet luy arriver. Il n'est pas escrit qu'il estendit jamais ses mains pour avoir le laict de sa Mere; il s'abandonnoit tout à fait à son soing et à sa prevoyance. Il ne refusoit pas non plus les petits souslagemens qu'elle luy donnoit. Il recevoit les services de sainct Joseph, les adorations des roys et des bergers, et le tout avec une esgale indifference. A son exemple, nous ne devons rien desirer, ny rien refuser, mais souffrir et recevoir esgalement tout ce que la Providence de Dieu permettra nous arriver. Que le Seigneur nous en fasse la grace ! — QUE DIEU SOIT BENY !

FIN DES ENTRETIENS SPIRITUELS.

REGLES

ET CONSTITUTIONS

FRAGMENT D'UNE DISSERTATION

destinée, suivant quelque apparence, à servir de preambule aux Constitutions de la Visitation.

Certes, une Congregation dilatée en divers endroicts du christianisme, ayant un chef extraordinaire et à part, sans estre appreuvée de l'Eglise, devroit plutost estre appellée une faction, monopole et sedition, qu'une Religion, jusques à ce qu'elle fust appreuvée de l'Eglise. Or, une Congregation de ceste sorte ne pourroit estre appreuvée par aucun evesque particulier ; car l'authorité des evesques particuliers ne s'estend pas sur toute l'Eglise. C'est pourquoy cela appartient au seul evesque qui, à rayson de sa primauté, a la surintendance generale sur l'Eglise universelle, ou à la generale Congregation des evesques, que nous appellons Concile, qui n'est qu'une mesme chose, puisque l'authorité du Pape est tousjours ès conciles generaux, et celle des Conciles en celle du Pape, l'Eglise estant en son evesque, comme dit sainct Cyprien, et l'evesque en son Eglise.

Mais quant aux simples Congregations, elles ne sont point exemptes de la juridiction ordinaire; elles n'ont point de chef extraordinaire et à part, ains demeurent avec le reste du peuple (comme le reste des fidelles), une chascune en l'obeyssance spirituelle et sous l'authorité ecclesiastique des evesques des lieux où elles sont establies. Elles n'ont point d'authorité qui se respande hors d'un diocese, ny mesme le plus souvent hors d'une mayson : de sorte que, comme elles n'ont point de despendance hors des dioceses esquels elles sont, aussi l'Eglise les a tousjours tenuës pour suffisamment authorisées et canoniquement instituées, quand elles ont esté esrigées par l'authorité des evesques des lieux où elles sont, ne plus ne moins que les Confrairies et autres societez pieuses, que le Pape a accoustumé de gratifier et favoriser par la concession d'indulgences et autres advantages spirituels, pourveu qu'elles auront esté canoniquement esrigées par les Ordinaires, lesquels, quant à cela, demeurent en leur ancienne authorité, qui ne leur a esté limitée que pour le regard des Congregations, lesquelles, selon le style present du Sainct-Siege, portent le tiltre de Religions : puisque la limitation et restriction de la puissance ordinaire ne doit operer

que selon la rigoureuse s gnification des mots esquels elle est conceuë, et que le Sainct-Siege ne doit estre estimé vouloir lyer les mains aux evesques inferieurs, en ce qui est utile pour l'advancement de leurs brebis en la perfection chrestienne, afin qu'un chascun d'eux puisse dire qu'il est venu en son diocese afin que les ames eussent la vie et qu'elles l'eussent plus abondamment. Et la coustume, qui semble donner la loy aux loyx mesmes, et laquelle au moins leur sert de tres-bon interpreste, nous oste de toute sorte de difficulté en cest endroict, et monstre bien que l'Eglise et le Sainct-Siege tiennent pour legitimement et canoniquement instituées et appreuvées les simples Congregations esrigées par les Ordinaires, qui en cela possedent sans contradiction quelconque leur ancienne authorité. Car, comme le grand sainct Ambroise, de son tems, forma plusieurs Congregations, tant d'hommes que de femmes, au diocese de Milan, aussi le grand sainct Charles son successeur, en a formé de nostre tems plusieurs autres en ce mesme lieu. — Et comme du tems de sainct Gregoire Nazianzene les evesques avoient esrigé force telles Congregations presque en tous les endroicts du Christianisme, aussi du depuis, et jusques à ce tems auquel j'escris, les evesques en ont dressé en plusieurs endroicts, et mesme en Italie, où il semble que la prattique de la discipline ecclesiastique soit et doive estre le modelle pour le reste . . . . et autres, comme il appert par les livrets des Regles qu'ils leur ont données, imprimez en divers endroicts d'Italie. Et en France les Compaignies de Saincte-Ursule ont esté en plusieurs endroicts reduictes en Colleges et Congregations par l'authorité ordinaire, l'Eglise et le Sainct-Siege tenant pour canoniquement institué pour ce regard ce que chasque evesque fait en son diocese, comme elle fait en plusieurs autres occasions.

Des divers lyens, et differentes façons de S'OBLIGER *à la prattique des conseils evangeliques, que l'on observe és Congregations.*

Il y a des Congregations esquelles on n'est obligé ny par vœu, ny par serment, ny par oblation, ains seulement par une simple volontaire entrée, par laquelle, en effect, on se joinct à icelles; comme l'on fait en la Congregation de l'Oratoire de Rome, en laquelle non-seulement on ne fait point de vœu ny de serment, ny d'oblation manifeste, — mais il est expressement ordonné que jamais nul de ceux qui y sont ne puisse pretendre d'introduire aucun lyen de semblable nature, telle ayant esté l'intention du grand bien-heureux Philippe de Neri, l'instituteur. Et telle semble estre à Milan la Congregation ou College des dames appellées Guastates,... vœu ny serment, ny oblation, ains.....

MEMOIRE DE DENYS DE MARQUEMONT,

ARCHEVESQUE DE LYON,

SUR LES INCONVENIENS DE LAISSER LA VISITATION

EN FORME DE SIMPLE CONGREGATION.

(Année 1616.)

Il a remarqué en l'Institut de la Congregation de la Visitation ce qui s'ensuit, que Monseigneur de Geneve est supplié tres-humblement de considerer et y fayre, avec son prudent, docte et pieux jugement, une charitable reflexion, apres laquelle le tout est sousmis avec une grande ingenuité à sa censeure.

L'on met premierement et principalement en consideration que ceste Congregation n'est point appreuvée du Sainct-Siege, et qu'en quelque maniere, et sous quelque loyx qu'on la mette, les vœux qui se feront en icelle, seront tousjours vœux simples, et les filles ou veufves qui entreront en la Congregation, ne seront jamais proprement ny vrayement religieuses.

Et de cela l'on infere deux choses, l'une est qu'il y a pour les filles du regret et du deplaysir qu'elles ayent les obligations essentielles de la religion et qu'elles n'en ayent ny le nom, ny le merite, ny la perfection, ny les indulgences, et que les lyens qui les tiendront en ceste Congregation, ne soyent pas si fermes et indissolubles, qu'elles ne puissent craindre de voir, sinon en ces premices de l'esprit de devotion, au moins dans quelques années, et par succession des tems, des tentations et des desordres parmy elles.

L'autre poinct qu'on infere est qu'il y a en cela grande apprehension et grand danger pour les parens et les familles. La rayson est, que si les filles, apres avoir fait les vœux, et estre demeurées longues années en la Congregation, venoient, par tentations, seductions ou autrement, à contracter maryage, bien qu'elles offenseroient griefvement Dieu, neantmoins le maryage seroit valide; et lors, quelle honte et quel malheur à la fille, et quel regret à ses parens! Mais quelles semences de procez et de mauvais mesnages dans les familles! car, à la rigueur et severité du droict, l'on ne pourroit lors refuser à ceste fille son partage. Ce qui est d'autant plus grief en France, à cause de la liberté de conscience; car si une fille tentée vient à se fayre protestante, elle demandera son partage au bout de vingt ans, et faudra le luy bailler, et le prendra sur tel qui l'aura dissipé il y aura dix ans, et sur cela combien d'actions hypothecaires, combien de reductions de familles!

Les edicts ont reglé et empesché cela, quant à celles qui ont fait les vœux solemnels et profession en des religions appreuvées. Mais ces filles de la Visitation, lesquelles n'auront fait ny vœux solemnels, ny profession en religion, ne sont point comprinses dans les reglemens et exceptions des edicts; et partant elles reviendroient en partage comme les autres protestans : c'est l'un des poincts que les Parlemens de ce royaume ont remarqué contre l'Institut des Jesuites, encore que pour le regard de ce dernier, il y ayt moins de dangers.

Il faut adjouster que, par la coustume generale de ce royaume, les

hommes ou femmes profez en des religions ne succedent plus aux biens temporels qui leur pourroient escheoir; mais tels biens appartiennent à leurs parens plus proches. Comment fera-t-on doncques pour les filles de la Congregation? Si elles ne succedent point, c'est blesser la disposition du droict; si elles succedent, leurs parens ne voudront point qu'elles entrent en ceste Congregation; et si quelques-unes y entrent, voylà des procez, et la Congregation à la censeure du Parlement, qui sans doubte n'appreuvera pas cela, et renversera tout l'Institut comme des choses nouvelles et contraires aux coustumes du royaume.

Les vœux des Jesuites, bien que simples en certaines façons, par l'approbation et privileges particuliers du Pape, sont pourtant tousjours vœux de religion; et partant, celuy qui sort avec congé de son superieur, peut contracter maryage; mais celuy qui sort sans congé est apostat, et non-seulement il peche griefvement en contractant maryage, mais encore de plus, tel maryage est invalide.

Doncques, pour se recüeillir, les parens disent qu'ils ne voyent pas volontiers entrer leurs filles en ceste Congregation, d'autant qu'ils ne sçavent si elles sont religieuses ou seculieres, si elles persevereront ou non, si elles partageront avec leurs freres et sœurs, ou si elles demeureront contentes de la dot qui leur aura esté attribuée; et ceste incertitude est aussi longue que la vie de la fille.

Or, ce n'est point une speculation des plus sçavans, mais une plainte fort ordinaire, et qui s'entend tous les jours en ceste ville, en laquelle les parens ne sont pas fort portez à consacrer leurs filles au service de Dieu, hors du monde, et quand ils s'y laissent aller, il y a bien souvent beaucoup de considerations temporelles. Et à la verité, quand il n'en seroit point question, la prudence doit apprendre aux prelats et superieurs de ces maysons, qu'ils prennent soigneusement garde à ne laisser pas des portes ouvertes, par lesquelles le peché et l'inquiettude puissent entrer en l'ame des sœurs, le desordre et la honte dans les maysons, et le scandale dans le monde.

On propose pour remede à cela, de convertir ces Congregations en vrayes et formelles Religions qui demeurent sous la juridiction de l'evesque diocesain, et que les religieuses ayent à vivre en la mesme façon qu'il est porté dans les Regles de la Congregation, qui sont, à la verité, excellentes, et respirent de toutes parts la pieté et l'Esprit de Dieu. Cela se peut fayre en leur donnant la Regle de sainct Augustin, qui est fort doulce, peu chargeante et appreuvée depuis tant de siecles du Sainct-Siege. Pour Constitutions on leur peut donner celles de la Visitation, estant loysible à chaque evesque de les donner à son arbitre, pourveu qu'elles soyent honnestes et raysonnables. Ainsi en usa sainct Charles envers les Angeliques de Sainct-Paul de Milan, gouvernées par les Barnabites; ainsi a fait depuis Monseigneur de Paris avec les Ursulines; ainsi font tous les evesques.

Quand les sœurs seront religieuses, et qu'elles auront fait les vœux solemnels, elles seront pour leur regard en estat plus parfaict; elles, les monasteres et les parens hors des dangers, craintes et apprehensions sus dittes.

Et au reste, de deux fins auxquelles l'Institut de la Visitation jette son dessein, cest expedient en embrasse une, qui est d'ouvrir une porte par laquelle puissent passer au service de Nostre Seigneur les personnes desjà aagées ou foibles, ou qui ne se sentent pas appellées aux rigueurs des religions plus estroictes.

Quant à l'autre fin, qui est de donner une retraitte à des personnes lesquelles sont encore dans le monde, pour quelques restes d'affaires, et sont pourtant obligées d'en sortir quelquesfois pour y pourvoir, la verité est que la Religion ne peut admettre telles personnes, pour ce qu'elle enjoint de vivre en perpetuelle closture, laquelle exclud toutes sorties; mais on respond qu'en ce siecle et dans la France, ces vœux simples et ces sorties pourroient tirer apres soy des inconveniens et des incommoditez sans comparayson plus importantes et plus considerables pour le public, que ne doit estre la consolation et le contentement d'un fort petit nombre de personnes : car c'est une chose bien rare, qu'une veufve touschée de ces ardeurs efficaces de devotion, et neantmoins tellement attachée aux affaires de ses enfans, qu'elle ne s'en puisse descharger sur quelques parens. Pour passer à de secondes nopces, ou pour entrer en religion, on sçayt bien s'en deffaire.

Et quand il n'y a point de moyen de rompre ses lyens, possible est-il plus asseuré de demeurer au monde, que d'entrer en Congregation; car, exceptant quelques vertus extraordinaires, et parlant comme il faut des choses qui se font ordinairement, il est fort mal-aysé qu'une mere renfermée en une mayson de devotion, appliquée à l'orayson et à la mortification, puisse en huict ou dix jours, en un ou deux ans, donner l'ordre necessaire aux affaires de ses enfans; et neantmoins, si vous la presupposez attachée à ce soing par une absoluë necessité, elle est comptable à Dieu des omissions qu'elle fait à ce devoir; et qui dira qu'une mere bonne, mesnagere et sage ne fasse estant dans le monde, mille mesnages et prattiques pour ses enfans, qu'elle ne sçauroit fayre estant renfermée dans une Congregation ?

On void souvent à Rome les veufves niepces des Papes, fayre publicquement en l'eglise vœux de continence et chasteté vuiduale, et puis retourner en leur mayson à l'instruction de leurs enfans et gouvernement de leurs biens. Les principaux docteurs de la Sorbonne n'ont-ils pas resolu que la marquise de Magneley seroit mieux au monde qu'en Religion? Et le Pape, ensuitte de ceste resolution, ne luy a-t-il pas recommandé par son Nonce, qu'elle demeurast au monde? Sera-t-il dit que pour une veufve qui paroistra au monde, comme un phœnix en un siecle, il faille tenir un bon nombre de filles en des Congregations, plutost que dans le nom et la profession d'une Religion ?

Mais il y a eu, et il y a encore à Rome, à Milan et en autres endroicts d'Italie, de ces Congregations. Je ne sçaurois que dire de celles qui sont hors de Rome, sinon que par les petits livres que nous en avons, il se peut colliger que les dittes Congregations sont instituées principalement pour recüeillir les pauvres filles qui n'ont pas les moyens qu'il faut pour entrer en Religion. Il se collige encore des dits livres que ces Congregations sont fort differentes de celles de la Visitation, et pourtant, si l'on veut inferer de celles-là à celles-cy, il en faut treuver quelques-unes qui luy soyent du tout semblables, et signamment en donner une en laquelle il y ayt une communauté, eglise, chœur, Sainct-Sacrement, habicts de religieuses, profession des trois vœux, et de laquelle on voye sortir de tems à autre une Mere, pour aller, comme tutrice et curatrice de ses enfans, fayre des contracts, et beaux à ferme.

Je puis asseurer que cela n'est point à la Tour des Miroüers à Rome, en laquelle, depuis longtems en ça, on ne reçoit gueres que les filles auxquelles on permet quelquesfois d'aller dans la ville visiter quelques parens malades, à la charge de retourner le soir au logis; mais de se mesler d'affaires, il ne

s'en parla jamais. Encore puis-je dire davantage, qu'on a parlé plusieurs fois de supprimer ce monastere. Son antiquité et les cardinaux parens des religieuses l'ont conservé; mais il est unique en Italie.

Et bien qu'en toutes les villes de ceste province l'on esrige continuellement de nouveaux monasteres de filles, l'on ne void point qu'on en ayt esrigé un autre comme celuy-cy, parce que l'on ne l'auroit pas permis. Certes, il semble inconvenant qu'une femme que l'on a veuë en grande solemnité, couverte d'un drap de mort dans l'eglise, comme mourante à toutes les choses du monde, on la voie quelque tems apres dans le soing d'un mesnage temporel, ce qui ne se dit point par exaggeration, ny pour treuver à redire en celles qui assistées de l'Esprit de Dieu, et de la direction d'un angelique prelat, ont frayé heureusement ce chemin, et se font admirer et non reprendre. Mais il faut jetter les yeux dans les années à venir, et penser au tems que ceste direction manquant et les ardeurs de ceste devotion rallenties, les choses pourront succeder moins heureusement.

De plus, il faut penser au jugement du monde, et s'imaginer que ceux qui verront ceste sœur de la Congregation par les champs et dans les villes, n'auront pas tous veu le Concile de Navarre, et ne sçauront pas les distinctions subtiles entre Religion et Congregation. Tant il y a que voyant une religieuse par le monde, et dans les affaires, il s'en scandalizera; tant y a que les monasteres lesquels, en execution du Concile, on veut remettre en closture, auront fort que dire et de quoy se plaindre; tant y a que les protestans et les libertins auront de quoy censeurer les clostures de nos monasteres, puisque par le moyen des Congregations nous sçavons bien nous en passer, et preuver qu'elles n'estoient point en la primitive Eglise; tant il y a que ces sorties seront occasion de grandes distractions aux sœurs qui sortent, et de tentations à celles qui demeurent à la mayson; et par succession de tems, l'on ne peut que l'on n'en apprehende des desordres. Si doncques les occasions des veufves devotes et necessairement attachées au monde sont fort rares, et si leurs sorties sont fort dangereuses, il semble plus expedient de les exhorter qu'elles demeurent à servir Dieu dans le monde, combattant vertueusement par sa grace, qui suffit à toutes nos necessitez et tribulations et infirmitez de leur vie, que non pas, en les retirant dans des Congregations, donner occasion à toutes les incommoditez susdittes.

Et par consequent, puisque les Congregations ne sont necessaires que pour ces veufves, estant suffisamment pourveu à l'autre fin des Congregations par le moyen de la Regle de Sainct-Augustin et des Constitutions doulces et gracieuses, comme il a esté dit au commencement, il semble que l'on peut conclurre qu'il est plus expedient d'esriger des monasteres et religion formelles esquelles les sœurs serviront Dieu en un estat de plus grande perfection, et participeront à mille benedictions et indulgences que les Souverains Pontifes ont concedées aux dittes Religions; ou autrement les sœurs ne peuvent seulement estre asseurées d'avoir le consentement de Sa Saincteté : car, recherchée plusieurs fois d'authoriser icelles Congregations, jamais elle l'a voulu fayre; oultre qu'il y a grande difference entre sa tolerance et sa benediction et ses indulgences. Il y a de plus qu'elle tolere bien souvent ce qu'elle ne peut empescher, oultre que pour se servir de sa tolerance, il la faut avoir en un cas du tout semblable au nostre, et ne faut pas mettre en une seule Congregation ce que l'on treuve toleré en diverses; car Sa Saincteté souffrant les choses singulieres, l'on ne peut pas inferer qu'elle les veüille souffrir toutes ensemble.

Il y a de plus de la part des religieux ou casuistes qui, entendant parler de ceste Congregation, en loüent grandement les exercices, et admirent la pieté de l'instituteur et sa charitable prevoyance, defferant infinyment à sa suffisance et à la lumiere que le ciel luy donne; neantmoins, quand il est question d'accorder ces vœux et ces sorties, et ces autres inconveniens susalleguez, chascun subsiste; et si l'on les proposoit sans alleguer l'autheur, beaucoup diroit qu'en ceste sayson et en ce païs cela est fort dangereux; et ne croit-on pas qu'il se puisse treuver autre exemple d'aucune Congregation religieuse en laquelle il entre des femmes encore chargées d'affaires, qui, en habict de religieuses, en sortent de fois à autre pour pourvoir aux dittes affaires.

Si nonobstant toutes ces considerations, il est jugé expedient de demeurer en terme de simple Congregation, on remarque que l'invocation de la Visitation ayant esté prinse sur le dessein que les sœurs serviroient les malades, et ce dessein ne se devant plus effectuer, il sembleroit à propos de changer ceste invocation et prendre celle de la Presentation de Nostre Dame, à laquelle l'oblation des sœurs peut avoir plus de rapport.

L'on remarque aussi que les parolles de l'oblation contiennent vœux de chasteté, pauvreté et obeyssance. L'on doubte si tels vœux publics et avec solemnité ecclesiastique se peuvent fayre avec l'authorité des Ordinaires, sans authorité et approbation apostolique; et croit-on qu'il n'y a point d'exemple de cela en l'Eglise. Ains cela semble directement contraire à la disposition des Conciles de Latran et de Trente, qui portent deffense d'introduire aucune sorte de religion nouvelle sans l'approbation du Sainct-Siege; et ne semble pas assez asseuré de recourir à la distinction des vœux solemnels et simples, et des Congregations et Religions : car, oultre que ce seroit eluder l'intention desdits Conciles, qui a esté d'empescher les nouveautez et diversitez en l'Eglise, et ces Congregations sont les vrays moyens de les introduire, estant certain que jamais deux evesques ne seront du mesme advis, il est apparent que ceste prohibition s'estend aux Congregations que voudroient introduire les evesques, puisqu'elle requiert l'approbation apostolique. Et il ne faut pas dire qu'en cela le Sainct-Siege fasse prejudice aux Ordinaires; car nous sommes tous d'accord qu'il leur laisse ce qui leur appartient, et qu'ils peuvent esriger des Congregations et Confrairies seculieres tant qu'ils voudront. Mais nous disons qu'ils ne peuvent pas, sous le nom de Congregation ou College, esriger des assemblées qui ayent toutes les marques et l'essence encore des Religions, en sorte qu'il n'y ayt à dire que le nom. Les trois vœux, la communauté, l'Eglise, le sacrement, le chœur, chanter tous les jours les divins offices; et que peut-on avoir plus que cela en la Religion?

L'on dit : La Religion a de plus, qu'elle est appreuvée du Pape, et qu'on y fait des vœux solemnels et plus indissolubles.

Je respons qu'à la verité voylà deux marques principales de la Religion qui ne conviendroient jamais aux Congregations; mais je dy que quand les Conciles ont deffendu d'esriger des Religions nouvelles, ils sçavoient fort bien qu'il n'y a que le Pape qui les puisse esriger avec ces conditions-là, puisqu'elles ne peuvent estre, sinon ensuitte de l'approbation du Pape; mais l'intention des Conciles a esté d'empescher les nouveautez et diversitez en l'Eglise.

Quoy qu'il en soit, ceste oblation avec les vœux est jugée perilleuse, et il faudroit avant s'informer si elle se prattique en quelque lieu sous la simple

authorité des Ordinaires, pour ne pas commencer cela sans quelque grand exemple. Bien est vray qu'il seroit à propos de laisser ceste oblation avec ces trois vœux, si l'on le peut fayre canoniquement; car cela consoleroit fort, et les sœurs qui entreront en la Congregation, et leurs parens, attendu que chascun n'entend pas ces distinctions des vœux simples et solemnels, et pourtant sembleroit aux uns et aux autres que ce soit vrayement religieux, qui ne seroit qu'un bon et pieux equivocque. Mais si cela ne se peut fayre canoniquement, il faudra se restreindre au vœu de chasteté et au ferme propos et establissement du reste, et possible seroit-il à propos de le concevoir ainsi :

« Je N..... fay vœu à Dieu de le servir en perpetuelle chasteté, et de vivre et mourir en la Congregation de ceans, selon les Regles et Constitutions d'icelle. »

Et dans les Regles, on expliquera que l'on ne fait pas vœu expres de pauvreté et d'obeyssance, mais que les sœurs observeront pourtant l'un et l'autre volontairement, et pour l'amour de Dieu, avec autant de fidellité et de courage que si elles y estoient lyées et obligées par des vœux les plus solemnels du monde.

On remarque encore ce qui est des entrées des hommes en la Congregation, et pour les sorties des femmes. Pour le premier, il les faudroit restreindre à celle des Peres et enfans seulement, et au cas de l'extresme maladie des sœurs; et pour les sorties des sœurs, il faudroit desclarer qu'elles se concederont fort rarement, et pour quelques grandes necessaires raysons, comme pour aller fayre quelque fondation. Mais pour les affaires temporelles des sœurs, les sorties ne seront permises, sinon pendant le noviciat, et jamais apres l'oblation, et partant, avant que venir à l'oblation, soit filles ou veufves, devront estre deschargées de toutes affaires. En ce poinct on pourra se servir du privilege des Congregations et se dispenser en quelque chose du droict commun, faysant durer le noviciat deux, trois, quatre, plusieurs années, selon qu'il sera besoin pour liquider les affaires de celles qui auront esté receuës.

Et afin qu'elles puissent sortir sans murmeuration des seculiers, il faudra ordonner qu'en sortant de la Congregation pour leurs affaires, pendant le noviciat comme est dit, elles ne porteront point la barbette, ny le voyle blanc de la Congregation, ains iront en habict modeste comme des veufves chrestiennes et devotes; ou plutost, cela sembleroit encore mieux à icelles veufves, pendant leur noviciat, on ne changeroit point d'habict. Avec cest expedient et ceste moderation, l'on pourroit pourvoir en partie aux inconveniens qui procedent des sorties, et satisfaire par mesme moyen aux desseins et à l'intention de la Congregation, qui est de donner retraitte à des veufves, bien que chargées encore de quelques affaires pour lesquelles il leur fust besoin de sortir quelquesfois au monde : intention que l'on treuve bien loüable et charitable, s'il estoit aussi aysé de rencontrer les moyens de l'executer sans inconveniens et incommoditez.

Tousjours faudra-t-il mettre quelques gloses qui expriment que telles veufves ne seront pas receuës indifferemment, mais quand il y aura de grandes raysons qui convient la Congregation à leur user de ceste charité. Et il sera bon d'expliquer que c'est principalement pour telle rayson que l'on se tient dans les termes de la Congregation, afin de pouvoir, en ces sorties et ceste prorogation de noviciat, en l'entrée des peres et enfans, en l'entrée des femmes seculieres, et choses semblables; si chose autre y a,

mitiger en quelque chose la vigoureuse observance des religions, et s'accommoder aux infirmitez des personnes pour la plus grande gloire de Dieu; mais qu'au reste les sœurs de la Congregation, apres avoir fait ce sacrifice à Dieu pour le bien de leur prochain, doivent estre, en ce qui les regarde en particulier, aussi fidelles à Nostre Seigneur, et aussi observantes de leurs Regles, comme si elles estoient en la Religion du monde la plus estroicte.

Or, il se faut determiner de tout cecy, et en demeurer d'accord uniformement s'il est possible; car il faut prendre garde que dans les Constitutions qu'on fera imprimer, on ne doit pas dire que les Evesques, selon les necessitez de leur diocese, pourront fayre cecy ou cela. Il n'y a que le Pape et les Conciles qui puissent parler ainsi, oultre que les autres Evesques s'en scandalizeroient, et il sembleroit que l'on leur voulust apprendre leur leçon.

Davantage les Constitutions sont faites, non pas pour donner loy aux estrangers, mais pour la donner aux subjets.

De maniere qu'il faut dire precisement ce que l'on veut fayre : autrement ce seroit fayre le docteur et non le legislateur; ou fayre le Pape et non l'Evesque. Si doncques l'on se peut accorder uniformement, les Constitutions se pourront publier comme estant faites pour les Congregations d'Annessy et de Lyon. Que si l'on ne peut pas demeurer d'accord, Monseigneur de Geneve disposera des siennes comme il luy playra; et l'archevesque de Lyon disposera des siennes comme il jugera à propos, soit en termes de Congregation, soit de monastere, à quoy il incline bien fort, principalement s'il se faut diversifier en quelque chose de mondit seigneur de Geneve, ce qu'il ne voudroit en façon quelconque, et ne le feroit jamais qu'avec un regret extresme. En tout cas, pourtant, quand il faudroit venir à fayre des Regles separées, on a l'exemple des evesques d'Italie, lesquels, en la province mesme de Milan, ne sont pas entierement accommodez ny avec leur archevesque, ny les uns avec les autres.

Finalement, il sera bien à propos de penser quelles appellations l'on donnera à ces Congregations et aux sœurs qui entreront en icelles, et si on les appellera Congregations religieuses et les sœurs Religieuses, comme il semble qu'il se pourra fayre, et qu'il sera bien-seant.

RESPONSE

Au memoire de Denys de Marquemont, *archevesque de Lyon, sur les changemens qu'il pensoit convenable de fayre à la Congregation de la Visitation.*

(Année 1616.)

Sur les remarques qu'il a pleu à Mgr l'archevesque de Lyon communiquer à l'evesque de Geneve, on le supplie tres-humblement d'aggreer ces petites remonstrances, lesquelles veuës et considerées, il luy playra employer son authorité pour le choix qui luy est defferé, auquel ledit evesque acquiescera, non-seulement humblement et reveremment comme il doit, mais cordialement, gayement et en toute suavité.

La Congregation de la Visitation fut simplement projettée et esrigée pour Annessy, sans prevision qu'elle deust estre dilatée ailleurs, au moins hors du diocese de Geneve, et se contenta-t-on d'estre asseuré qu'elle pouvoit sainctement et legitimement estre establie en la sorte qu'elle est.

Or, les moyens de ceste asseurance furent divers. Premierement, on considera qu'en la province et ville de Milan il y en avoit quantité, toutes presque differentes les unes des autres, qui faysoient foy que ces esrections estoient pleynement au pouvoir des evesques, d'autant plus que ceste province-là est advouëe la mieux disciplinée qui soit en Italie.

Secondement, on en fit parler à Sa Saincteté, laquelle tesmoigna de la treuver bonne, accorda des indulgences et benedictions, sur un sommaire escrit qui luy fut fait par le R. P. François de Beugey, commissaire de la Province de la mission des Peres Capucins, bien que le seigneur Obellusio ne voulust pas despartir du formulaire ordinaire lorsqu'il fit dresser le bref desdittes indulgences. Aussi, en l'affaire de Mme Degouffiers, on exprima qu'elle estoit de la mayson de la Congregation des Oblates d'Annessy, et ny le nom, ny la chose ne furent point treuvez estranges, signe manifeste qu'elle est de l'espece des Instituts qui sont suffisamment appreuvez quand ils sont esrigez par les evesques, desquels les actions n'ont pas besoin d'approbation speciale, sinon és cas que le Sainct-Siege s'est expressement reservez.

Et l'exemple sus-allegué de ceste province de Milan semble estre garant irreprochable de ceste verité; comme encore qu'il ne soit point necessaire que ceste Congregation soit en tout semblable à quelqu'autre d'Italie, puisque mesme en ceste province-là on void que chaque evesque donne des Constitutions à celles qui sont en son diocese, dissemblables à celles des autres, et mesme de leur metropolitain et metropolitaine, tel qu'estoit sainct Charles; de sorte qu'il suffit de sçavoir que telles Congregations sont en usage en l'Eglise de Dieu entre les pasteurs les plus reformez et dignes

d'imitation, et qu'elles peuvent estre establies sous differentes Constitutions, selon que les lieux, les occasions et les fins qu'on pretend le requierent. Estant au reste tres-certain que, non-seulement à Milan, mais en la province de Milan, telles Congregations ont eglise, messe, sacrement, chœur, bien que non pas toutes.

Exemple en soit les Guastales à Milan, où nos bons Peres Barnabites disent tres-souvent la messe, où l'institutrice comtesse Guastale a estably un confesseur et un clerc ordinaire pour dire la messe et administrer les sacremens, ains qu'il appert par son testament imprimé, que l'evesque de Geneve a, et l'on peut bien comprendre que les Ursulines qui sont en Congregation ont eglise interieure, c'est-à-dire chœur pour elles, et exterieure pour les messes, au diocese de Novare, puisqu'au Formulaire de la reception, qui est imprimé parmi les autres escrits pastoraux de Monseigneur de Novare, il est dit tout à la fin que les filles receuës seront ramenées en leurs maysons, ou bien en l'eglise interieure, si elles sont receuës en Congregation.

Et quant à dire l'office ensemble, à la verité l'evesque de Geneve n'a pas encore certitude si cela se fait és eglises de Milan, mais ouy bien que la permission de le dire n'est point du genre des choses prohibées aux evesques, qui le permettent en Italie aux confrairies des penitens ou disciplinans, sans reprehension de personne; et ces confrairies, composées de gens maryez, imitent en cela les religieux et le clergé d'une bonne imitation.

Cela, comme l'on pense, avec ce qui a esté escrit au papier cy-devant presenté à Monseigneur l'archevesque, peut suffire pour monstrer que l'esrection de telles Congregations est très-loysible; d'autant plus que celle de la Tour des Mirouërs de Rome est non-seulement tolerée, mais appreuvée expressement par le Sainct-Siege, et grandement loüée comme une maniere de vivre sainte, tesmoin Navarre.

Mais que non-seulement elles soyent loysibles, ains aussi utiles au salut des ames et gloire de Dieu, il est advis qu'on n'en puisse pas doubter sans blasmer ces bons evesques d'Italie, qui avec beaucoup de soing les esrigent, dressent et instruisent, laissant à part que la chose parle d'elle-mesme. Et saincte Françoise, tousjours conduicte par son bon ange, pensoit que la sienne seroit l'honneur et plus grande gloire de Dieu. Et toutes presque les anciennes Congregations estoient de ceste nature; les vœux solemnels des religieux et religieuses n'estant introduicts que depuis cinq cens ans en ça, ainsi que remarque doctement Hieronymus Platus, *in lib. De bono status religiosi.* Et en ces Congregations-la vivoient et florissoient les grands saincts et grandes sainctes qui faysoient leurs vœux en grande celebrité, mais sans solemnité, ainsi que font encore à present les estudians des Jesuites, lesquels, s'ils sortent sans congé apres leurs vœux simples, sont voirement apostats, puisqu'ils sont tenus pour religieux; mais les maryages qu'ils contractent ne sont pourtant pas invalides, puisqu'en cela seulement consiste la solemnité du vœu de chasteté, laquelle n'a jamais esté en leur vœu.

En somme, les fruicts de ceste Congregation sont appreuvez. Si

doncques elle est loysible, on ne peut doubter qu'elle ne soit tres-utile, sans que pour cela on veuille l'esgaler en resputation, dignité et perfection aux Religions formelles ou Congregations des vœux solemnels; car en l'Eglise, il y a des rangs et methodes pour le service de Dieu, en grand nombre et en grande difference, tous bons, tous honnorables, mais plus les uns que les autres.

La fin particuliere de l'esrection de la Congregation de la Visitation en la ville d'Annessy, fut la retraitte des filles infirmes de corps, ou pour l'imbecillité de la complexion, ou pour l'aage, et des veufves encore aucunement attachées aux affaires de leurs enfans, ainsi qu'il est dit és Regles; comme encore le refuge et retraitte des femmes qui demeurent au monde, quand elles desireroient prendre des resolutions et instructions pour mieux et plus sainctement vivre en leurs maysons et mesnages. Car, quant à la visite des malades, elle fut plutost adjoustée comme exercice conforme à la devotion de celles qui commencerent ceste Congregation et à la qualité du lieu où elles estoient, que pour fin principale. Il est vray que cest exercice fut aymé, non-seulement parce que de soy-mesme il est pieux et grandement aggreable à Dieu, mais parce que celles qui le prattiquoient n'alloient jamais pour le fayre sans revenir meilleures et plus consolées. Et comme telles Congregations peuvent estre exercées diversement, on treuva bonne et à propos ceste charité, qui excitoit une odeur de grande suavité parmy ce peuple.

Or, maintenant, vu au cas qu'il faut resoudre, et considerant que le genre de vie prattiqué en ceste Congregation pourra estre receu avec beaucoup d'utilité et de gloire de Dieu en divers endroicts du royaume de France, s'il estoit reduict au point auquel Mgr l'archevesque le desire, l'evesque de Geneve de tout son cœur, sans un seul brin de respugnance, acquiesce à l'establissement de ceste Congregation en tiltre de simple Congregation, sous la condition d'une closture perpetuelle, toute telle qu'elle est marquée au Concile de Trente pour les religieuses formelles, et sous ceste doulce et benigne interpretation que comme à Rome et en Italie presque par tout on estime une suffisante cause pour fayre entrer les filles du monde és monasteres, quand elles ont besoin et volonté d'y estre instruictes, on puisse aussi y fayre entrer les femmes et filles qui auront besoin et volonté de s'y retirer pour un peu, afin de mettre ordre et restaurer leur conscience; puisque ceste necessité est grande, et les fruicts de ces entrées plus grands qu'il ne se peut dire, ainsi que l'experience l'a fait voir de deça. Et quant à l'entrée des peres et enfans, s'il est treuvé bon de les gratifier, on croit que ce sera beaucoup de consolation pour eux, et sans apparence de peril, la chose estant bien conduicte, avec l'entrée des medecins et confesseurs.

Pour la retraitte des veufves qui seront encore obligées de sortir parfois, il suffira aussi qu'elles la fassent en habicts seculiers et modestes, jusques à ce qu'elles soyent du tout deslivrées des necessités de sortir.

Et pour satisfaire encore plus pleynement aux conceptions des hommes du monde, on pourroit, ce semble, obtenir aysement de

la Cour de parlement, ou du Conseil du roy, que les renoncemens faits par les filles, à leur entrée, des pretentions temporelles, tiendroient, avec reserve de ce qui leur seroit accordé en leurs entrées qui demeurera acquis à la Congregation, sinon au cas d'expulsion, qu'il leur sera rendu ou à leurs parens pour leur entretien, sans qu'elles puissent pretendre autre chose; car une telle desclaration seroit utile pour le temporel aux familles, et pour la descharge des maysons, et, par consequent, il y a lieu de croire qu'il seroit facile de l'obtenir.

Mais quant au nom de la Congregation, Monseigneur l'archevesque est supplié très-humblement d'aggreer qu'en tous cas celuy de la Visitation demeure, puisque sous ce nom-là la Congregation d'Annessy est receuë en l'Estat de Savoye, et les patentes enterinées au Senat, et plusieurs contracts faits, avec quantité d'autres escritures. Aussi ce titre de *Visitation* est fort authentique; et pourveu qu'on soit d'accord des choses, il semble que les noms sont de fort peu de considération.

Pour la forme des vœux, il importera aussi fort peu; et Monseigneur l'archevesque pourra la dresser à son gré, quoyque celle qui avoit esté dressée soit grandement conforme à celles des Congregations de la province de Milan, que Monseigneur l'archevesque pourra voir és livres qu'il a, si toutesfois la memoire de l'evesque de Geneve ne le trompe.

Mais en fin finale, parce que l'on void clairement que l'esprit de Monseigneur l'archevesque auroit une entière et aggreable satisfaction que ceste Congregation fust convertie en une religion formelle, sous la Regle de Sainct-Augustin, avec les mesmes Constitutions qu'elle a maintenant, l'evesque de Geneve y acquiesce aussi fort librement et de grand cœur, non-seulement pour le respect, honneur et veneration qu'il doit à l'esprit majeur, mais aussi parce que, selon qu'il peut discerner des articles proposez, tout ainsi que Monseigneur de Paris a converty la simple Congregation des Ursulines en Religion formelle, sans changer la fin principale de la Congregation; de mesme en la transmutation de la Congregation de la Visitation en Religion formelle, on pourra exactement garder la fin d'icelle Congregation : ce qu'estant, il n'y a rien à dire que la religion formelle ne soit plus desirable pour la resputation envers le monde, et pour la descharge particuliere de l'evesque de Geneve qui n'aura plus occasion de fayre des apologies et esclaircissemens pour la Visitation.

Or, la fin de la Congregation seroit aysée à conserver dans la Religion, pourveu que ceste fin soit aymée, aggreée et favorisée, autant qu'elle le merite, et qu'en ces quartiers des Gaules la necessité du bien des ames le requiert. Car, quand mesme il faudroit avoir approbation expresse du Sainct-Siege, estant bien remonstré que les veufves, en ces païs de deça, pour resoluës qu'elles soyent, ne peuvent demeurer en leurs maysons, sans de continuelles sollicitations au maryage, sans estre attaquées, courtisées, et exposées à mille incommoditez, à cause de la grande liberté qui regne entre les deux sexes, il n'est pas croyable qu'il ne soit treuvé bon qu'on les retire dans ceste Congregation en leurs habicts, et à la

charge qu'y estant, elles se conforment aux Regles et usages d'icelle, observant la clausure au plus pres qu'il se pourra.

Item que pour les mesmes considerations, on retire pour quelques jours les femmes qui voudront se recüeillir en Dieu, pour establir leur vie en ce service au monde.

Mais surtout si on remarque la difference qu'il y a entre la France et l'Italie, et qu'en Italie les femmes et filles ont mille commoditez, és compaignies, Societez et Congregations, de prattiquer la devotion de plus qu'en France; car il semble qu'il n'y peut avoir aucune resplique à ces remonstrances, et que si l'on pourvoit aux jeunes filles de retraitte pour les fayre instruire dans les monasteres, on doit aussi pourvoir aux veufves, filles infirmes, et aux femmes mesme maryées, de ceste commodité pour leur establissement et advancement en la devotion, les autres plus rigoureuses Religions n'y servant pas convenablement, puisqu'elles ne donnent que le mouvement d'admiration et d'estime, mais non pas celuy de prattique et d'imitation.

On ne dit rien en cest endroict de l'expulsion des sœurs, parce que, puisqu'il s'agit de la Regle de sainct Augustin, elle y est expressement marquée, et ne restera sinon de l'execution, comme il est noté dans les Regles.

Pour ce qui regarde de corriger l'incivilité du langage en l'endroict où il est parlé, en sorte qu'il semble qu'on veüille fayre la leçon aux evesques et traitter en Pape, il ne faut sinon corriger cest endroict-là et tous les autres ésquels on verra qu'il sera à propos.

Reste qu'il playse doncques à Mgr de Lyon de conclurre toute ceste affaire, afin que sans plus de deslay on puisse fayre l'establissement en l'une des deux façons, d'autant que les Regles sont demandées de toutes parts, et la Congregation desirée en plusieurs endroicts, et mesme en ce païs de Savoie, à quoy il n'est pas expedient de respondre ny correspondre, que tout ne soit arresté; et aussi n'y a-t-il plus lieu de retarder, attendu que l'evesque de Geneve est en une parfaicte indifference pour aggreer avec suavité le choyx qu'il playra à Mgr l'archevesque de fayre, et mesme a prins plus d'inclination pour celuy de la Religion, y voyant plus reluyre le contentement de celuy auquel il doit et veut rendre toute obeyssance, et l'applaudissement des gens du monde et mesme de plusieurs religieux, avec la conservation des fruicts pretendus par la Congregation, afin que les fruicts et tout l'arbre soient cheris et appreuvez esgalement en l'esprit de celuy auquel ledit evesque se sousmet, à la gloire et loüange de Dieu, à qui soit honneur et gloire.

Si par adventure on retenoit la Congregation, il sembleroit à propos de fayre fayre les vœux les plus expres qu'il se pourroit pour exciter les ames à plus grande reverence envers les Regles, puisqu'en Italie on les fait ainsi, et les parolles selon les Regles et Constitutions limitent les vœux de pauvreté et obeyssance, non pas celuy de chasteté, et semble qu'és Formulaires d'Italie on ayt eu esgard à cela.

BREF D'INSTITUTION

DE L'ORDRE DE LA VISITATION DE SAINCTE-MARIE.

PAULUS PAPA V,

VENERABILI FRATRI EPISCOPO GEBENNENSI.

VENERABILIS *Frater, salutem et apostolicam benedictionem.*

Sacri apostolatûs ministerio, meritis licet imparibus, divina dispositione præsidentes, inter cætera cordis nostri desiderabilia circa ea per quæ majestas Altissimi ubique collaudetur cultûsque sui gloriosimini nominis amplietur, et ad illius laudem et gloriam monasteriorum et aliorum regularium locorum ac personarum, præsertim feminei sexûs, sub suavi religionis jugo, studio piæ vitæ, Altissimo famulantium numerus augeatur, sollicitudinis nostræ studium lubenter convertimus; et ut pia catholicorum principum id exoptantium vota optatum sortiantur effectum, opem et operam, quantum nobis ex alto conceditur, impendimus efficaces, ex alto prout ad divini nominis exaltationem et animarum salutem in Domino conspicimus salubriter expedire.

Cum itaque, sicut ex insinuatione dilecti filii nobilis Caroli-Emmanuelis Sabaudiæ ducis accepimus, in oppido Annecii Gebennensis diœcesis non multæ honestæ mulieres, studio melioris vitæ ac pio religionis desi-

PAUL V, PAPE,

A NOSTRE VENERABLE FRERE L'EVESQUE DE GENEVE.

VENERABLE *Frere, salut et benediction apostolique.*

Chargé, malgré l'inferiorité de nos merites, par la divine Providence, de la supresme direction de l'apostolat chrestien, nous avons, entre tant d'autres objects des desirs de nostre cœur, porté avec amour nostre sollicitude vers ce qui peut contribuer le mieux à multiplier en tous lieux les loüanges du Tres-Haut, à estendre le culte deu à son nom, et à augmenter dans l'interest de sa gloire le nombre des monasteres et autres maysons regulieres, particulierement de femmes, s'appliquant, sous le joug si doulx de la religion, à servir Dieu par la pieté de leur vie; et autant qu'il nous est donné d'en haut, nous faysons nos efforts pour que les vœux que forment à ce subjet les souverains catholiques obtiennent l'effect desiré, selon qu'il nous paroist devant le Seigneur que cela est advantageux pour l'exaltation du nom de Dieu et le salut des ames.

Comme doncques, ainsi que nous l'avons apprins de nostre cher fils le noble personnage Charles-Emmanuel, duc de Savoye, plusieurs honnestes femmes, poussées par le desir d'une vie plus parfaicte et d'une religion plus austere, se sont retirées ensemble depuis plusieurs années

dans une mesme mayson d'Annessy, au diocese de Geneve, et que là, appliquées à de pieux exercices, elles ont adopté pour reglement de reciter tous les jours le petit Office de la Saincte Vierge Marie; comme d'ailleurs, si ladittemayson estoit reduicte à la forme d'un monastere et esrigée en communauté de religieuses, ainsi qu'il sera dit plus bas, il seroit certainement plus abondamment pourveu au salut desdittes personnes, en mesme tems qu'à l'accroissement du culte divin et à la consolation spirituelle des habitans de laditte ville; pour ces raysons, ledit duc Charles-Emmanuel nous a fait humblement supplier d'esriger laditte mayson en monastere de religieuses de l'Ordre de Sainct-Augustin, et de luy accorder de nostre benignité apostolique d'autres faveurs qu'on treuvera expliquées plus loing. Nous doncques, qui desirons sincerement l'accroissement du culte divin et la propagation de la religion chrestienne, meus par les supplications dudit duc Charles-Emmanuel, apres l'avoir absous et desclaré absous par le contenu des presentes, et autant seulement qu'il est necessaire pour en obtenir l'effect, de toutes sentences, censeures et peynes ecclesiastiques d'excommunication, de suspense et d'interdit, et autres portées à quelque occasion ou pour quelque cause que ce soit, ou a jure, *ou* ab homine, *s'il s'en treuvoit lyé, et de quelque maniere qu'il le fust; nous commettons à vostre fraternité la charge, s'il en est ainsi, d'esriger et d'instituer, en vertu de nostre authorité apostolique, dans laditte mayson, apres qu'elle aura esté reduicte en monastere, munie de la closture requise et abondamment pourveuë d'ustensiles sacrez et prophanes, et supposé qu'il luy ayt esté donné et assigné à perpetuité assez de rentes, de revenus, de proprietez et de biens immeubles pour que leur*

derio ductæ, in quamdam domum ejusdem oppidi jam a multis annis se receperint ibique pie et devote viventes officium parvum Beatæ Mariæ Virginis singulis diebus recitare consueverunt; si vero domus prædicta ad formam monasterii reduceretur et in monasterium monialium ut infra erigeretur, ex hoc profecto saluti animarum dictarum mulierum, cum divini cultus augmento et spirituali incolarum dicti oppidi consolatione, peramplius consuleretur: nobis propterea dictus Carolus-Emmanuel dux humiliter supplicari fecit, quatenus domum prædictam in monasterium monialium Ordinis Sancti Augustini erigere et alias ut infra indulgere de benignitate apostolica dignaremur. Nos igitur qui divini cultus augmentum et christianæ religionis propagationem sinceris desideramus affectibus, prædictum Carolum-Emmanuelem ducem a quibusvis excommunicationis, suspensionis et interdicti aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris et pœnis a jure vel homine, quâvis occasione vel homine, quâvis occasione vel causâ latis, si quibus quomodolibet innodatus existit, ad effectum præsentium duntaxat consequendum harum serie absolventes et absolutum fore censentes, hujusmodi supplicationibus inclinati, fraternitati tuæ per præsentes committimus et mandamus quatenus, si est ita in prædicta domo, si et postquam illa ad formam monasterii

reducta et debita clausura munita sacraque et profana supellectile luculenter instructa, illique tot census, redditus, proprietates et bona stabilia, quorum annuus valor ad competentem monasterii dotem ac illius abbatissæ seu priorissæ et monialium congruam sustentationem onerumque illis incumbentium supportationem sufficiat, perpetuo donata et assignata fuerint, unum monasterium monialium ordinis Sancti Augustini cum ecclesia, campanile, campanis, cœmeterio, claustro, refectorio, dormitorio, hortis, hortalibus, cæterisque officinis et membris necessariis pro una abbatissa seu priorissa et competenti monialium numero quæ ibi juxta regularia dicti ordinis instituta sub illius regulari habitu Altissimo perpetuo famulenter divinisque laudibus insistant, ac alias in omnibus et per omnia ad instar aliorum monasteriorum monialium dicti ordinis perpetuo sine alicujus præjudicio aucthoritate nostra apostolica erigas et instituas, illique sic erecto et instituto, pro ejus dote et manutentione, ac illius abbatissæ seu priorissæ et monialium aliarumque personarum sustentatione, ac onerum illis incumbentium supportatione omnia ac singula tam mobilia quam immobilia bona quomodolibet nuncupata, per quoscunque Christi fideles ipsi monasterio donanda et assignanda, simili aucthoritate et perpetuo applices et appropries; necnon

valeur annuelle suffise pour la dot du monastere, pour l'entretien de son abbesse, ou prieure, et de ses religieuses, et pour le support des charges qui leur seront imposées, un monastere de religieuses de l'Ordre de Sainct-Augustin, avec un clocher, des cloches, un cimetiere, un cloistre, un refectoire, un dortoir, des jardins et despendances, et autres ateliers et edifices necessaires pour une abbesse ou prieure et un nombre convenable de religieuses engagées à servir Dieu toute leur vie, selon les regles dudit Ordre, sous l'habit regulier qui luy est affecté, à y celebrer sans interruption les loüanges divines et à s'y conduire en tout et tousjours, sans prejudice pour personne, à la maniere des autres maysons religieuses dudit ordre; d'appliquer et approprier, en vertu de la mesme authorité et à perpetuité, à ce monastere ainsi esrigé et institué, pour sa dot et manutention, pour l'entretien de son abbesse ou prieure, des religieuses et autres personnes de la mayson, et pour le support des charges qui leur seront imposées, tous et chascun des biens tant meubles qu'immeubles, de quelque nom qu'on les appelle, qui seront donnez et assignez audit monastere par tous les fidelles quels qu'ils soyent; d'accorder et de conceder en vertu d'une semblable authorité au mesme monastere, à son abbesse ou prieure pour lors establie, et à ses religieuses, servantes et autres personnes, et à ce qui leur appartiendra, la faculté d'user et joüyr à l'advenir, semblablement et avec une esgale independance, sans aucune indifference quelle qu'elle puisse estre, de tous et chascun des privileges, facultez, prerogatives, graces, concessions et indults, tant spirituels que temporels, dont usent et joüyssent, peuvent et pourront user et joüyr dans la suitte les autres mo-

nasteres de religieuses dudit Ordre, en vertu d'un droit, d'un usage, d'un statut, d'une coustume ou un autre tiltre quelconque; et à l'abbesse elle-mesme ou prieure, ainsi qu'aux religieuses, le droict et la liberté pour sept ans seulement de reciter le petit Office de la Saincte Vierge Marie suivant les rubriques du Breviaire romain, et de satisfaire par là en tout et pour tout à l'obligation de reciter l'Office divin conformement aux Statuts du mesme Ordre confirmez par l'authorité apostolique. Sur tout quoy et chascun desquels poincts, nous vous accordons et communiquons, en vertu de nostre mesme authorité et dans la mesme teneur, faculté et authorité pleyne, libre et entiere, nonobstant toutes constitutions et ordonnances apostoliques, et tous privileges desdits monasteres et Ordres, mesme confirmez par serment, par l'authorité apostolique ou par quelque autre que ce soit, comme nonobstant tous indults et toutes lettres apostoliques contraires, de quelque maniere qu'elles ayent esté accordées, confirmées et renouvellées; auxquelles toutes et à chascune desquelles, par la teneur des presentes, les tenant pour pleynement et suffisamment exprimées et inserées de mot à mot, nous derogeons specialement et expressement, seulement pour ceste fois, en leur laissant toute leur force pour le reste; et de mesme à toutes autres clauses contraires.

Donné à Rome, en l'eglise de Saincte-Marie-Majeure, sous l'anneau du Pescheur, le 23 avril de l'an 1618, treiziesme année de nostre pontificat.

S. Cardinal DE SAINCTE-SUZANNE.

eidem monasterio, ac illius pro tempore existentis abbatissæ seu priorissæ et monialibus, ministris et personis, earumque rebus et bonis, ut omnibus eo singulis privilegiis, facultatibus, prærogativis, gratiis, concessionibus et indultis tam spiritualibus quam temporalibus quibus alia monialium monasteria dicti ordinis de jure, usu, statu, consuetudine aut alias quomodolibet utuntur, fruuntur, potiuntur et gaudent ac uti et gaudere possunt et poterunt quomodolibet in futurum, similiter et æque principaliter absque ulla prorsus differentia uti, frui, potiri et gaudere, ipsisque abbatissæ seu priorissæ ac monialibus, ut ad septennium tantum officium beatæ Mariæ Virginis parvum nuncupatum juxta rubricas Breviarii Romani recitare libere et licite possint et valeant, illæque Officium ejusmodi recitando ut præfertur, obligationi Officium divinum juxta statuta ejusdem ordinis apostolica aucthoritate confirmata recitandi in omnibus et per omnia satisfaciant, eadem aucthoritate concedas et indulgeas. Super quibus omnibus et singulis plenam, liberam et amplam facultatem et aucthoritatem aucthoritate et tenore similibus tribuimus et impertimur, non obstantibus constitutionibus et ordinationibus apostolicis, necnon monasterii et ordinis prædictorum etiam juramento, confirmatione apostolica vel quavis firmitate alia roboratis, privilegiis quoque, indultis et litteris apostolicis in contrarium præmissorum quomodolibet concessis, confirmatis et innovatis, quibus omnibus et singulis eorum tenore

præsentium pro plene et sufficienter expressis et ad verbum insertis habentes, illis alias in suo robore permansuris, hac vice duntaxat specialiter et expresse derogamus, cæterisque contrariis quibuscunque.

Datum Romæ apud sanctam Mariam Majorem sub annulo Piscatoris die vicesima tertia aprilis anno millesimo sexcentesimo decimo octavo, pontificatûs nostri anno tertio decimo.

S. Card. S. SUZANNÆ.

PROCEZ-VERBAL

DE L'ESRECTION DE LA VISITATION EN ORDRE RELIGIEUX.

Annessy, 16 octobre 1618.

FRANÇOIS DE SALES, par la grace de Dieu et du Sainct-Siege Apostolique, evesque et prince de Geneve, et commissaire deputé du Sainct-Siege Apostolique, par la teneur du Bref donné à Rome à Saincte-Marie-Majeure, sous l'anneau du Pescheur, le 23 d'avril de l'année courante, mettant ledit Bref en execution, ayant veu et consideré toutes choses, avons esrigé et esrigeons ceste mayson de la Congregation de la Visitation de la Bien-heureuse Vierge Marie, en monastere, sous la Regle de sainct Augustin, desclarant, par la mesme authorité apostolique, que toutes les sœurs ou religieuses de ladite mayson et le monastere doivent user et joüyr doresnavant de toutes et chascune des immunitez, privileges, indults et concessions dont joüyssent les autres monasteres de religieuses qui vivent sous la mesme Regle. Nous enjoignons aussi et imposons auxdittes sœurs d'observer desormais la clausure selon le decret du sainct Concile de Trente, avec toutes les loyx de la solemnité des vœux; et parce que nos bien-aymées sœurs en Jesus-Christ, Jeanne-Françoise Fremiot, la Superieure, et Marie-Magdelene de Mouxy, nous ont desclaré qu'elles avoient encore dans le siecle la propriété de quelques biens, dont elles n'ont pas peu jusques à present commodement disposer, et cependant auxquels elles desirent de renoncer et de les ceder avant d'estre tenuës à la loy de la solemnité des vœux, nous fixons à toutes deux le terme de six mois, à compter du jour de la date des presentes, afin qu'elles puissent disposer desdits biens dans cest intervalle de tems, apres lequel terme, elles seront obligées de desclarer si elles veulent se sousmettre à laditte solemnité des vœux; et nous, apres que ce terme sera escheu, et que nous aurons receu leur desclaration, nous pourvoyrons à leur estat, selon que nous le jugerons expedient.

Donné à Annessy, le 16 octobre 1618, un jour de dimanche, en presence des Reverens Jean-François de Sales, chantre et chanoine de l'eglise de Geneve, vicaire et official de l'evesché, et Philibert Rogés, docteur en saincte theologie; Etienne Decomba, Gallois de Regard, François Roux, chanoines en laditte eglise de Geneve, le sieur Michel Favre, prestre, et les sieurs François Favre et Guichard Rosset, tesmoins.

PREFACE.

Aux Sœurs du monastere de la Visitation d'Annessy.

Quiconque a tant soit peu de cognoissance de la discipline de l'Eglise, ne peut ignorer que dés son commencement il n'y eust une tres-grande quantité de filles et de femmes consacrées au service de Dieu par le vœu de la saincte continence. Sainct Ignace, disciple des Apostres, escrivant aux Philippiens : « Je salüe, dit-il, l'assemblée des vierges, et la Congregation des veufves. » Et ailleurs il recommande à ceux de Tharse d'honnorer les vierges comme consacrées à Dieu, et les veufves comme l'autel ou sacraire de Dieu. Et en l'Epistre aux Antiochiens : « Que les vierges, dit-il, recognoissent à qui elles sont consacrées. » Et finalement à Heron : « Conserve les vierges comme joyaux de Jesus-Christ. » Rufin, en son histoire (l. 1, c. 8), tesmoigne que saincte Helene, mere de Constantin, en treuva desjà une troupe en Hierusalem. En somme, toute l'antiquité rend un ample tesmoignage à ceste verité ; mais pour le present celuy de sainct Gregoire Nazianzene (*Ad Hellenium*) suffira. « Il y a, dit-il, plusieurs femmes, en toutes les regions que la salutaire doctrine de Jesus-Christ a parcourues, desquelles une partie vit en societé, nourrissant un mesme desir de la vie celeste, et suivant un mesme institut de vie ; mais les autres assistent soigneusement à leurs peres et meres infirmes, et à leurs freres tesmoins de leur chasteté. »

Or, presque toutes, tant les unes que les autres, mais notamment celles de la premiere bande, qui vivoient en Congregation, estoient consacrées par des vœux publics et grandement celebres; car, qu'est-ce que sainct Ambroise (*Ad Virg. laps.*, c. 5) ne dit pas à la vierge descheuë sur ce subjet? Et ne tesmoigne-t-il pas que sa sœur saincte Marcelline fut consacrée par le Pape Libere en l'eglise de sainct Pierre de Rome, et le propre jour de Noël? Certes, c'estoient ordinairement les evesques qui celebroient ces consecrations, comme il est ordonné au Concile de Carthage (26, q. 6, can. 1), auquel le grand sainct Augustin assista, et par sainct Leon le premier, escrivant aux evesques d'Allemaigne et de France : et est commandé dans le Pontifical, que l'on ne les fasse qu'és jours de feste ou de dimanche.

Mais quand je dy qu'elles estoient consacrées par des vœux celebres et publics, je ne veux pas pourtant dire qu'ils fussent solemnels de la solemnité dont les Scholastiques et Canonistes parlent, par laquelle les maryages contractez par les religieuses sont totalement invalides : car, encore que d'un commun consentement de tous les saincts Peres, et selon la parolle du grand Apostre (I. Tim. 5), les vierges et veufves qui, par vœu et profession publique, estoient consacrées à Dieu, ayent tousjours esté tenuës en execration lorsqu'elles rompoient et violoient leur vœu, si est-ce que, comme dit clairement sainct Augustin au livre du *Bien de la vuiduité* (cap. 9 et 10), leurs maryages subsistoient, l'invalidité de telles nopces ayant seulement esté introduicte premierement par l'authorité ordinaire de quelques evesques en leurs dioceses, puis par le Concile general tenu à Rome environ l'an 1136 ou 1139, sous Innocent II (*Vide*. Plat. *de bono stat. Reliq.*)

Et bien que plusieurs anciens et graves Scholastiques penserent jadis, que ceste solemnité estoit une proprieté naturelle et essentielle des vœux de

religion, si est-ce que le pape Boniface VIII (*Cap. uni. de voto in* 6) ayant du depuis determiné le contraire, il n'y a plus lieu quelconque d'en disputer; ains faut advoüer ingenuëment que ceste proprieté n'est nullement inseparable des vœux de Religion, puis qu'anciennement les plus celebres et saincts religieux faysoient leurs professions sans icelle, et qu'en nostre aage le pape Gregoire XIII l'a attachée aux vœux simples, en faveur de la tres-illustre Compagnie du Nom de Jesus, desclarant assez en cela, que ceste solemnité despend tellement de l'authorité de l'Eglise, qu'elle la peut oster aux vœux solemnels, sans pour cela les rendre simples, et l'adjouster aux vœux simples, sans pour cela les rendre solemnels, selon qu'il est expedient au bien des ames, et à la gloire du Createur : ainsi qu'ont doctement expliqué le chancelier Jean Gerson, les cardinaux Cajetan et Bellarmin, les docteurs Lessius et Azor, et briéfvement, mais pertinemment, à son accoustumée, Hierosme Platus en ses beaux livres : *Du bien de l'estat religieux*, et enfin le tres-docte Thomas Sanchez, qui en cite une legion d'autres.

Il y a doncques eu cy-devant, et y a encore en ce tems des Congregations de femmes consacrées à Dieu, en deux sortes : car les unes ont esté establies en tiltre de Religion, par les vœux solemnels, et les autres en tiltre de simple Congregation, ou par les vœux simples, ou par l'oblation; ou par quelque autre sorte de profession sacrée. Ainsi le tres-glorieux sainct Charles, mirouër des prelats de ce tems, et à son exemple les Reverendissimes Evesques de sa province, ont esrigé plusieurs Congregations de diverses façons. Car voicy ce qu'en a escrit l'autheur de l'histoire de sa vie (lib. 8) apres qu'il a dit : « Que cest admirable prelat induisit plusieurs hommes à la chasteté; mais le nombre des femmes, adjouste-t-il, fut beaucoup plus grand, se remplissant de vierges, non-seulement les cloistres sacrez, ains aussi divers nouveaux colleges fondez à ceste intention en la cité et diocese : oultre la Compaignie de saincte Ursule, qui estoit estenduë presque en toutes parts, si pleyne de bonnes vierges, que plusieurs monasteres en eussent esté remplis; et semblablement la Compaignie de saincte Anne, si nombreuse en femmes et veufves, qui servoient Dieu avec beaucoup de pureté, sous l'observance de leurs propres Regles. » Ainsi saincte Françoise Romaine, divinement inspirée, institua la mayson de la Tour-des-Mirouërs, en tiltre de simple Congregation, qui est encore en grande splendeur de pieté à Rome; comme aussi à Cremone, la Congregation des Vierges de Nostre-Dame, et de mesme y en a-t-il en plusieurs autres endroicts.

Or, mes tres-cheres sœurs, vostre Congregation a esté jusques à present de ceste seconde sorte, avec beaucoup de prattique d'une solide pieté, pour l'advancement de vos ames, et beaucoup de bonne odeur, pour l'edification du prochain. Mais depuis qu'il plust à la divine Providence que ceste petite Compaignie, comme une ruche d'avettes mystiques, jettast des nouveaux essaims, et qu'elle fust establie à Lyon et à Moulins, le tres-illustre et Reverendissime Archevesque de Lyon, Monseigneur Denys Simon de Marquemont, jugea qu'il estoit expedient qu'elle fust reduicte en Religion, pour plusieurs raysons que sa grande sagesse et pieté luy suggererent; et Dieu a beny ce dessein. Car enfin, apres plusieurs difficultez, desquelles les projects du service de Dieu ne sont jamais exempts, nostre Sainct Pere Paul V m'a commis pour esriger nostre mayson en tiltre de Religion, avec toutes les prerogatives dont joüyssent les autres Ordres religieux, et ce sous la Regle

du glorieux sainct Augustin. Pour cela doncques, je vous presente ceste sacrée Regle, que vous suivrez mes-huy comme le vray chemin auquel vous devez marcher pour parvenir à la perfection de la vie religieuse, y ayant joinct vos Constitutions, qui sont comme des marques mises en ce chemin, afin que vous le sçachiez mieux tenir. Car, comme disent les Docteurs, les Regles des Religions proposent les moyens de se perfectionner au service de Dieu, et les Constitutions monstrent la façon avec laquelle il les faut employer, comme par exemple, ceste Regle commande qu'on vacque soigneusement aux prieres, et les Constitutions particularisent le tems, la quantité, et la qualité des prieres qu'il faut fayre. La Regle ordonne qu'on ne regarde pas indiscrettement les hommes, et les Constitutions enseignent, comme pour executer ceste Regle, qu'il faut tenir la vuë basse, et le voyle sur le visage, en diverses occurrences : de sorte que, pour le dire en un mot, la Regle enseigne ce qu'il faut fayre, et les Constitutions comme on le doit fayre. Et de là vient, ainsi que les mesmes Docteurs le remarquent, que les Regles, comme fondemens principaux de la vie religieuse, doivent estre appreuvées par l'authorité de l'Eglise catholique, ou par decret apostolique, mais les Constitutions, qui ne contiennent que les moyens et la methode de bien observer la Regle, n'ont nul besoin d'estre confirmées que par l'authorité des Superieurs ordinaires, ou par les Chapitres des Religions.

Je sçay bien qu'au commencement de l'Eglise, les Congregations religieuses durerent quelque tems, et firent des merveilles au service de Dieu, sans avoir presque aucunes Regles escrites ; ains par la seule observance des coustumes, que la commune prattique et devotion des ames qui s'estoient assemblées avoit introduictes, et par la bonne conduitte des Superieurs, suivie de la parfaicte obeyssance des inferieurs, desquels la simplicité et bonne foy tenoit heureusement lieu de loy. Mais environ le tems de Constantin le Grand, sainct Pachosme receut de la main d'un ange une Regle escrite dans un tableau, que ses monasteres tant d'hommes que de femmes observerent. Peu apres le grand sainct Basile entre les Peres grecs, escrivit une Regle tres-excellente pour ses religieux, comme fit sainct Augustin entre les Latins pour les siens, et saincte Melanie la jeune ayant dressé une Congregation en Hierusalem, leur donna aussi une belle Regle. Et depuis plusieurs instituteurs de divers Ordres de religieux ont laissé des autres tres-sainctes Regles, ou du moins des Constitutions, qui tiennent lieu de Regles pour leurs Congregations, comme le grand sainct patriarche sainct Benoist, duquel la Regle est si hautement loüée par sainct Gregoire le Grand; le seraphique sainct François d'Assise, sainct Bruno, sainct François de Paule, le bien-heureux Ignace de Loyola.

Mais la grande authorité de sainct Augustin, meritée par la tres-excellente saincteté de sa vie, et par l'incomparable doctrine dont il a orné l'Eglise, a fait qu'entre tous les legislateurs des Ordres religieux, il a été le plus suivy. Aussi nostre Sauveur habitant en luy, comme parle sainct Hierosme (*Epist.* 80. *ad Aug.*), luy inspira ceste Regle, tellement animée de l'esprit de charité, qu'en tout et par tout elle ne respire que doulceur, suavité et benignité, et par ce moyen est propre à toute sorte de personnes, de nations et de complexions : si que ce grand homme apostolique l'escrivant, pouvoit bien dire, à l'imitation de l'Apostre : J'ai esté fait tout à tous, afin de les sauver tous. Qui fait que non-seulement plusieurs Congregations de religieux cloistriers, comme celle des Chanoines et Clercs-Reguliers, des

Eremitains, de sainct Dominique, de sainct Hierosme, de sainct Anthoine, de Presmontré, des Serviteurs, des Cruciferes, mais aussi les Ordres de plusieurs religieux chevaliers, comme ceux de sainct Jean de Hierusalem, ceux des SS. Maurice et Lazare, les Theutoniques; ceux de sainct Jacques, et plusieurs autres, se sont rangez sous l'estendart de cest admirable conducteur.

Or, bien que ceste Regle soit visiblement tres-saincte, et que, commo appreuvée de l'Église, elle doive estre hors de toutes censeures, ains que le seul nom de celuy qui l'escrivit la deust rendre venerable à tous ceux qui portent le tiltre de chrestien, si est-ce que la folle temerité des enfans du monde ne laisse pas de vouloir y treuver je ne sçay quoy à dire, par maniere d'affectée curiosité; et partant, afin que nul ne vous puisse troubler sur ceste occasion, je veux prevenir leurs questions et demandes frivoles, et par mesme moyen esclaircir quelques difficultez qui pourroient arrester vostre esprit en la lecture d'icelle.

Ce que le glorieux Pere commande avant toutes choses, « que l'on ayme Dieu et le prochain. » n'est pas mis en sa Regle comme pour vouloir fayre penser qu'il soit l'autheur de ces commandeméns; car, qui ne sçayt que non-seulement ils sont de Dieu; ains qu'il sont le suc, la moüelle, et l'abregé de toute la loy de Dieu; mais ce que Dieu a commandé, ce sien serviteur le recommande, comme la fin et pretention unique pour laquelle il a dressé sa Regle et sa Congregation, et à laquelle tout se rapporte.

Ce qu'il dit : « Ce sont icy les choses que nous vous commandons, à ce » que vous les observiez, » ne doit donner aucun scrupule aux sœurs, comme si ceste Regle obligeoit en tous ses articles sous peyne de peché; car cela n'est pas, ainsi qu'après le grand sainct Thomas, les Docteurs plus asseurez ont observé. Et de fait, la parolle latine de precepte dont sainct Augustin use, ne porte pas tousjours force de commandement absolu; ains fort souvent signifie la methode, le moyen, la maniere, l'instruction, et l'art pour bien fayre quelque chose : voire mesme elle est prinse quelquesfois pour un simple advis de ce qui est expedient. Ainsi disons-nous que la logique contient les preceptes de bien argumenter, la rethorique, les preceptes de bien parler, ou haranguer, et appellons precepteurs, non tant ceux qui nous commandent, comme ceux qui nous instruisent. De sorte que ceste saincte Regle n'oblige point à peché, sinon és articles principaux requis à l'observance des trois vœux, ainsi qu'il est plus amplement desclaré à la fin des Constitutions.

Plusieurs pensent que les Regles religieuses doivent taxer et determiner des peynes aux contrevenans et delinquans; mais ils se trompent : car il n'y en a point en la Regle de sainct Basile, ny en celle-cy, comme vous verrez, sinon celle de l'ejection. Et certes, puis qu'aussi bien faut-il ordinairement que les Superieurs moderent, ou aggravent les loyx punitives par la consideration des diverses circonstances qui accroissent ou diminüent les fautes, n'est-il pas bon de laisser les impositions des penitences à leur jugement et prudence ?

Il y a voirement en ceste Regle quelques articles, qui semblent n'avoir plus aucun usage, comme par exemple « de n'aller aux bains que tous les » mois; et que les sœurs ne sortent pas qu'accompaignées : » car on ne doit plus sortir maintenant, que pour des causes si grandes, si necessaires et rares, qu'on peut dire en verité que les sœurs observantes ne sortent jamais; et neantmoins ces articles de la Regle servent de lumiere, pour fayre

voir comme elles en doivent observer quelques autres, qui sont encore maintenant en usage.

En l'article qui dit : « Domptez vostre chair par jeusnes et abstinences, selon que vostre santé le permet, » le Bien-heureux Pere ne donne pas liberté pour cela à chaque religieuse de fayre des austeritez de sa teste, ny de discerner ce que sa santé luy permet : car au contraire, comme il est porté en un autre article, c'est à la superieure de fayre distribüer les vivres non esgalement à toutes, mais à chascune selon qu'il luy est expedient. Et au livre premier des *Mœurs de l'Eglise* (cap. 33), descrivant la façon de vivre des religieux et religieuses de son tems, il dit : « Que plusieurs de forte complexion s'accommodoient de vivre comme les infirmes, afin de ne point fayre de particularité : » et que quand les foibles refusoient de boire et de manger ce qui leur estoit convenable, on les en tançoit, de peur que, par une vayne superstition, ils ne se rendissent plus debiles que sains, plutost malades que mortifiez. Ce qui à la verité arrive à plusieurs, notamment parmy les femmes, qui, trompées de leur imagination, constituent la sainctеté en l'austerité, et entreprennent plus aysement de priver leurs estomachs de viande, que leurs cœurs de leur propre volonté.

Celle qui a la charge des autres est appelée Preposée, comme qui diroit mise et posée au devant, ou au-dessus de la Congregation ; et qui est presidente à icelle, qu'on pourroit appeller Preferée ; mais parce que ces mots ne sont pas usitez, on les a peu et deu changer en ceux de Mere ou Abbesse, ou bien Prieure ou Superieure, et parce que le dernier et le premier de ceux-cy sont plus simples, et signifient la mesme chose que celuy de Preposée, il a esté treuvé bon que vous les retinssiez, notamment celuy de Mere ; d'autant que le Sainct Pere dit enfin : « Que les sœurs obeyssent à la Superieure comme à leur Mere. »

Il est dit au bout de la Regle : « Que l'on obeysse à la Superieure, et beaucoup plus au Prestre qui a soing de toutes ; » mais qui est doncques ce prestre qui a soing de toutes ? Certes, d'autant qu'en la Regle des Freres, aussi bien qu'en celle des Sœurs, ceste obeyssance au Prestre est souvent inculquée, ceux que j'ay veu des interpretes de ceste Regle ont creu que c'estoit l'Evesque, d'autant, dit un d'entre eux, qui a fait de belles et bonnes remarques sur icelle, que les Chanoines Reguliers en despendoient ; mais depuis que les evesques et leur clergé se sont, par dispense apostolique, secularisez, cest ordre n'est plus gardé. Or, à la verité dire, quant à ce point, je ne puis consentir à ceste interpretation : car, encore qu'au commencement de l'Eglise, les noms de Prestre et d'Evesque fussent souvent confondus, et passassent l'un pour l'autre, ainsi qu'il est aysé à voir és Actes et és Epistres des saints Apostres, si est-ce que du tems de sainct Augustin, ces mots n'estoient plus en cest usage, et n'appelloit-on pas les prestres Evesques, ny les evesques simplement Prestres, comme luy-mesme le tesmoigne en l'Epistre qu'il a escrite à sainct Hierosme (Epist. 19), et ne me souviens pas que jamais sainct Augustin en ayt usé autrement ; de sorte qu'il n'y a doncques point d'apparence qu'il ayt mis si souvent en sa Regle le mot de Prestre pour celuy d'Evesque, puisque mesme les monasteres des filles et femmes estoient en grand nombre au diocese d'Hippone, et que l'evesque n'eust peu estre ainsi par tout. Mais ce qui m'oste de tout doubte en ce poinct, c'est que sainct Augustin, en ceste mesme Regle des sœurs, distingue clairement le Prestre d'avec l'Evesque, disant : « Que si quelque sœur est convaincuë d'avoir receu des lettres, ou presens en secret,

elle doit estre griefvement corrigée et chastiée, selon qu'il sera advisé par la Superieure, ou par le Prestre, ou mesme par l'Evesque. » Ainsi est distingué le Prestre d'avec l'Evesque. Et presque en mesme subjet, au troisiesme Concile de Carthage, auquel ce sainct Pere fut present : « Lorsque les vierges sacrées seront destituées de leurs pere et mere qui les protegeoient, qu'elles soyent retirées en quelque monastere de vierges, par la providence de l'Evesque, ou bien par celle du Prestre, si l'Evesque est absent. » Ce sont les parolles du Concile. Mais il y a plus : car au commencement de l'Epistre où la Regle est inserée, il est parlé manifestement de ce mesme Prestre qui avoit soing du monastere, sous le nom de Prevost ou Prefet.

Et certes je confesse, que non-seulement en la primitive Eglise, et jusques au tems du grand sainct Augustin, mais aussi plusieurs siecles apres, les religieux et religieuses vivoient sous l'obeyssance des Evesques : car c'est une verité trop certaine pour estre nyée, trop esvidente pour estre ignorée, puisque Gratian au Decret, Edinerus en la Vie de sainct Anselme, sainct Bernard au troisiesme livre de *la Consideration*, et en l'Epistre qu'il escrit à l'archevesque de Sens, Henry, et mesme le maistre de l'Histoire de l'Eglise, Baronius, le tesmoignent en termes qu'on ne peut dissimuler. Nous avons mesme encore en ce diocese de Geneve quelques monasteres de Chanoines Reguliers, qui sont de la juridiction episcopale; et y en a plusieurs ailleurs, notamment de filles, qui, selon l'ancienne discipline, sont en mesme condition. En foy de quoy il appert par l'estat de l'Eglise de Milan, que de soixante et un monasteres de religieuses qu'il y a, quarante-six sont sous la charge de l'Archevesque, n'y en ayant que quinze en celle des Reguliers. Mais pour tout cela, il ne s'ensuit pas que les evesques soyent, ou fussent des prestres de ces monasteres; ains ils en ont et avoient seulement la surintendance et juridiction generale, comme des autres eglises non exemptes de leurs dioceses. Ce prestre doncques, dont il est parlé en la Regle, estoit ou le Curé, qui, comme a remarqué le docte Filesac, theologien de Paris, estoit jadis nommé simplement le Prestre par excellence; ou bien c'estoit le prestre particulier auquel l'evesque avoit commis le soing du monastere, pour les choses spirituelles et administration des sacremens. Et vrayement en ceste ancienne Eglise, les religieuses alloient au service divin aux eglises parochiales. Sainct Hierosme, en l'epitaphe de saincte Paule, parlant des religieuses qui estoient és trois monasteres de Bethleem : « Elles sortoient, dit-il, seulement le jour de dimanche pour aller à l'eglise, qui estoit à costé de leur sejour, chaque troupe suivant sa Mere, et de là s'en retournant, elles s'appliquoient aux exercices qui leur estoient assignez. Sainct Pachosme et ses religieux appelloient un des prestres du voisinage pour recevoir la divine Eucharistie (est-il dit en sa Vie) et les immortels Sacremens, estimant, disoit-il, que c'est chose profitable aux monasteres de communiquer aux eglises. » La rayson de cecy fut, que les prestres estoient rares, l'Ordre de prestrise estant en si grande consideration parmy ces anciens, que peu de gens osoient se fayre promouvoir. Tant y a doncques que le prestre dont il est parlé en la Regle, estoit ou le Curé, ou celuy que l'Evesque commettoit à part pour le monastere, comme qui diroit le Pere spirituel; et tout ainsi que la Superieure avoit la direction ordinaire des religieuses, aussi és choses d'importance et extraordinaires on appelloit le Pere spirituel; et si cela ne suffisoit, on recouroit finalement à l'Evesque.

Ce qui est deffendu : « Que l'on ne porte pas des voyles si delyez, qu'on puisse voir à travers la coiffure : » c'est parce qu'en Afrique, pays extremement chaud, les filles et les femmes ne plyoient leurs cheveux qu'avec de petites coiffes de filets, qu'on appelle en latin *retiola*, comme petits rets et filets, et en françois *du lacis*, comme petits lacs, ou lacets; mais de deça les coiffures des religieuses observantes sont d'autre sorte, oultre qu'elles se tondent, et toutesfois ne laissent pas de devoir observer que leurs voyles ne soyent pas transparents.

Je n'ay pas estendu au long ce que le Sainct Pere met en l'article par lequel il deffend l'amytié sensuelle entre les sœurs, d'autant que selon la necessité de ce tems-là, et de la province en laquelle il vivoit, il marque certaines particularitez peu cogneuës és contrées de deçà, et dont la malice porte quant et soy tant d'horreur, qu'il n'est pas besoin d'exprimer plus clairement la prohibition.

Ce que porte la Regle, « de demander tous les jours les livres à l'heure » assignée, » regarde ce tems-là, auquel l'imprimerie n'estant pas encore exercée, on ne pouvoit pas avoir des livres à commodité; ains estoit requis de les lire l'un apres l'autre.

Ce qu'il donne permission aux Sœurs, « d'aller une fois le mois aux es» tuves, provient de la bonne opinion que les anciens avoient des bains, lesquels comme plusieurs prenoient pour le seul playsir, aussi les autres, notamment és regions chaleureuses, les prenoient pour tenir leurs corps nets des crasses que le hasle et les sueurs salées et adustes produisoient, et les autres pour la santé, qui certes est grandement aydée de la netteté. Pline note que Carmis, medecin Marseillais, renversa toute la methode des autres medecins, et qu'entre autres choses, il ostoit l'usage des bains chauds, et faysoit des bains d'eau froide, et qu'il avoit veu des Senateurs, mesme en pleyn hyver, grincer des dents dans ces bains froids. Sainct Augustin mesme, racontant l'ennuy extresme qu'il eut du trespas de sa mere, dit : « Que pour s'en alleger, il alla aux bains, ayant apprins qu'ils estoient appellez par les Grecs d'un nom qui tesmoignoit leur efficace à chasser l'ennuy et la melancholie. » Doncques ce n'est pas merveille s'il le permet aux sœurs, selon que la coustume de ce païs-là, et le conseil des medecins le requeroit, puis que principalement il advertit si soigneusement qu'on n'en use pas pour playsir; ains seulement, ou pour la netteté, ou pour la santé. Certes sainct Polycarpe, disciple des Apostres, au récit de sainct Irenée, a tesmoigné que le glorieux sainct Jean Evangeliste entrant en un bain à Ephese pour se laver, et y treuvant Cerinthus, Heresiarque, dit à ceux qui estoient avec luy : « Retirons-nous hastivement d'icy, de peur que nous ne soyons accablez de la cheute de ceste estuve, en laquelle est l'ennemy de la verité. » Ce grand disciple bien-aymé de Nostre Seigneur ne faysant doncques point de difficulté d'aller aux bains, qui pourra, je vous prie, censeurer la doulceur de sainct Augustin, s'il en permet l'usage aux sœurs de son Ordre? Je voy que quelques-uns ont attribué ceste action de sainct Jean à une speciale inspiration, comme s'il fust allé aux bains pour avoir subjet de dire la celebre parolle qu'il y dit contre Cerinthus ; et je voy quant et quant que ce sentiment merite voirement de n'estre pas mesprisé. à cause du credit que les autheurs d'iceluy ont justement merité parmy les amateurs des Lettres sacrées ; mais c'est une entorse neantmoins que l'on donne à l'Histoire, en faveur de la rigoureuse et impitoyable austerité qu'on estime avoir deu regner en l'esprit de ce grand sainct : car au reste sainct

Irenée, qui est le premier escrivain de ceste Histoire, sur la tres-asseurée foy de sainct Polycarpe, dit au contraire expressement : « Que ce glorieux Evangeliste alloit aux bains pour se laver : » et me semble que cela estoit fort convenable à son humeur naturelle, qui le portoit, non tant comme un aigle, que comme une blanche colombe, à desirer la netteté et du cœur et du corps, et le faysoit marcher comme un enfant de suavité, en son innocence, avec plus de simplicité, de confiance et d'amour, que de timidité et d'affection à l'aspreté et rigueur : tesmoin sa petite perdrix avec laquelle il recreoit quelquesfois son ame angelique. La charité anime les esprits des saincts de differentes perfections et affections, et empesche quelques-uns, comme sainct Jacques-le-Mineur, d'aller aux bains par la severité, y en faysant aller d'autres, comme sainct Jean, par le juste soing de l'honnesteté et de la santé.

L'article de l'expulsion des incorrigibles est fascheux aux gens du monde qui ne voudroient jamais revoir parmi eux les filles dont ils se sont une fois deschargez, et ceux qui l'ont veu cy-devant en vos Constitutions, l'ont apertement blasmé; mais, comme disent les doctes Azor et Lessius, apres plusieurs graves autheurs, c'est un article du droit canon, et de droit de nature, et par consequent de droit divin. Aussi sainct Benoist, ce grand Pere des moynes de nostre Occident, l'a mis expressement en sa Regle, pour les deserteurs et fugitifs. Et ce qui est plus à mon propos, le nonpareil saint Augustin l'ordonne en ceste saincte Regle : De peur, dit-il, qu'une ame empeste et infecte toute une Congregation. Ce que sainct Bernard a dit en parolles differentes, mais en mesme sens : Mieux vaut qu'un perisse que l'unité. Et ce grand Pachosme voulut expulser Sylvain, et luy oster l'habict vingt ans apres sa reception, parce qu'il s'estoit rendu incorrigible en ses bouffonneries. En effect, cela eust esté executé, si le bon moyne Petronius n'eust intercedé pour luy, et ne se fust rendu caution de son futur amendement, charité qui succeda extresmement bien; car Sylvain se corrigea, et mourut sainct.

Or, remarquez cependant, je vous prie, en ce peu de poincts que je viens de traitter, que deffendant vostre Regle, j'ay aussi deffendu vos Constitutions. Certes, ç'a esté une speciale providence de Dieu, qu'entre toutes les Regles, celle du glorieux sainct Augustin ayt esté choysie pour servir de loy en vostre Compaignie, puisque desjà, par un secret instinct du Sainct-Esprit, vos Constitutions furent dressées au commencement; en sorte qu'elles sont toutes conformes à ceste saincte Regle, laquelle par ce moyen vous observiez, sans y penser, avant qu'elle vous fust ordonnée, voire sans sçavoir quelle elle estoit : car, quant à moy, je l'avois desjà veuë en la belle Epistre cent neuf de sainct Augustin; mais ny je n'en avois pas la memoire presente, ny je ne dressay pas ces Constitutions selon mon seul entendement, ains beaucoup plus selon la devote inclination des ames, qui furent si heureuses d'estre appellées par l'Esprit de Dieu pour commencer ceste si pieuse maniere de vie. En quoy je ne sçay comme quelques-uns se sont trompez, pensant que vostre Institut soit ouvrage de ma seule cervelle, et par consequent moins estimable; car, je vous prie, de quelle authorité eussé-je peu vous ordonner une telle retraitte, et vous obliger à une telle sorte de vie, sinon par la concurrence de vostre propre eslection et volonté? Certes, les conseils evangeliques ne peuvent estre convertis en commandemens par nos supérieurs, si de nous-mesmes librement et volontairement nous ne nous obligeons à les observer par vœu, serment ou autre profession.

Mais à la verité, voyant vostre Congregation petite en nombre au commencement, et toutesfois grande en desir de se perfectionner de plus en plus au tres-sainct amour de Dieu, et de l'abnegation de tout autre amour, je fus obligé de l'assister soigneusement, me ressousvenant bien que Nostre Seigneur, ainsi qu'il dit luy-mesme, vint en ce monde pour le bien de ses brebis, non-seulement afin qu'elles eussent la vraye vie, ains aussi afin qu'elles l'eussent plus abondamment, et que, pour la leur fayre avoir plus abondante, il ne faut pas seulement les induire à l'observance des commandemens; mais encore à celle des conseils, et qu'en cela ceux de ma condition doivent rendre fidelle service à ce divin Maistre, puisque, comme dit sainct Ambroise, ç'a tousjours esté une particuliere grace aux evesques de semer les graines de l'integrité et d'exciter és ames le desir et le soing de la virginité, comme firent jadis les premiers et plus grands serviteurs de Dieu, et pasteurs de l'Eglise. Que si oultre cela j'authorisay vostre methode de servir Dieu, je ne fy rien que ce que je devois fayre, comme desclara assez le tres-sainct Pere Paul V, quand, despartant de belles et amples indulgences à vostre Congregation, il dit : « Pourveu qu'elle soit appreuvée et esrigée par l'authorité de l'evesque. »

Somme toute, mes tres-cheres filles, à Dieu soit honneur et gloire, qui de toute eternité prepara ces sainctes Regles pour vostre Congregation, et vostre Congregation pour l'observance de ces Regles, ayant mesme ordonné, par une conduitte admirable de sa Providence, que vos Constitutions fussent tout ainsi que des ruisseaux, qui coulent et tirent leur origine des propres parolles et de l'esprit d'icelles, comme de leur vraye source et tres-pure fontaine, qui me fait hardyment vous prononcer ceste exhortation : Venez, ô filles de la benediction eternelle, et comme il fut dit à Ezechiel, et au cher bien-aymé du Bien-aymé de vos ames : Venez, tenez, prenez et mangez ce livre, avalez-le, remplissez-en vos poictrines, et en nourrissez vos cœurs: que les parolles d'iceluy demeurent jour et nuict devant vos yeux pour les mediter, et sur vos bras pour les prattiquer, et que toutes vos entrailles en loüent Dieu. Il donnera de l'amertume à vostre interieur : car il conduit à la parfaicte mortification de vostre propre amour; mais il sera plus doulx que le miel à vostre bouche, parce que c'est une consolation nonpareille, de mortifier l'amour de nous-mesmes, pour fayre vivre et regner en nous l'amour de celuy qui est mort pour l'amour de nous. Ainsi vostre tres-amere amertume se convertira en la suavité d'une paix tres-abondante, et vous serez comblées du vray bonheur. Je vous prie, mes sœurs; ains je vous supplie et conjure, mes Filles bien-aymées, oyez, voyez et considerez: vous avez esté instruictes jusques à present en ces observances; vous avez receu le voyle sacré sous icelles; par icelles vous avez esté multipliées, et avez prins un sainct accroissement en aage, en nombre, et en pieté. Soyez doncques fortes, fermes, constantes, invariables, et demeurez ainsi, afin que rien ne vous separe de l'Espoux celeste, qui vous a unies ensemblement, ny de ceste unyon qui vous peut tenir unies à luy : en sorte que, n'ayant toutes qu'un mesme cœur, et qu'une mesme ame, il soit luy-mesme vostre seule ame, et vostre cœur. Bien-heureuse l'ame qui observera ceste Regle, car elle est fidelle et veritable; et à toutes les ames qui la suivront, soient à jamais données abondamment la grace, la paix, et la consolation du Sainct Esprit. *Amen.* — VIVE JESUS!

REGLES

DE L'INSTITUT DE SAINT-AUGUSTIN POUR LES SŒURS.

Ce sont icy les choses que nous ordonnons estre observées, par vous qui estes au monastere.

CHAPITRE PREMIER. — *De l'amour de Dieu et du prochain.*

AVANT toutes choses, mes tres-cheres Sœurs, que Dieu soit aymé, et puis le prochain : car ces commandemens nous ont esté principalement donnez.

CHAPITRE II. — *De l'unyon des cœurs.*

QUE vous observiez ce pourquoy vous estes assemblées et congregées, qui est que vous habitiez unanimement en la mayson, et que vous n'ayez qu'une ame et un cœur en Dieu.

CHAPITRE III. — *De la communauté en toutes choses.*

ET que vous ne disiez pas que quelque chose soit à vous en propricté; mais que toutes choses vous soyent communes.

CHAPITRE IV. — *De la distribution des choses à chascune selon sa necessité.*

ET que ce qui est requis, pour la nourriture et les vestemens, soit distribué à une chascune d'entre vous par vostre superieure, non pas esgalement à toutes, parce que vous n'estes pas de mesme complexion; mais à une chascune, selon qu'il sera besoin : car ainsi lisez-vous ès Actes des Apostres (ch. 2 et 4) que toutes choses leur estoient communes, et qu'on distribuoit à un chascun en particulier selon sa necessité. Que celles qui avoient quelque chose au siecle, lors de leur entrée au monastere veüillent librement que cela soit en commun; mais que celles qui n'avoient rien, qu'elles ne recherchent pas au Monastere ce que mesme elles n'ont pas peu avoir hors d'iceluy. Et toutesfois qu'on baille ce qui est necessaire pour leur infirmité, quoyque leur pauvreté n'eust pas peu mesme treuver les choses qui leur estoient necessaires, tandis qu'elles estoient au siecle, et que pour cela elles ne pensent pas d'estre heureuses, si elles ont treuvé la nourriture et les vestemens, tels qu'elles les eussent peu treuver dehors.

CHAPITRE V. — *De l'unyon des pauvres et des riches en l'humilité.*

ET qu'elles ne levent point la teste pour estre associées à celles qu'elles n'osoient pas approcher au siecle; mais qu'elles levent leur cœur en haut, et ne cherchent point les biens terriens, afin que les Monasteres ne deviennent utiles aux riches et non aux pauvres, si les riches y sont humiliées, et les pauvres y sont enflées. Mais derechef que celles mesmes qui sembloient estre quelque chose au monde, ne desdaignent point leurs sœurs, qui sont venuës

de la pauvreté à ceste saincte Societé ; mais que plutost elles s'estudient de se glorifier, non de la dignité de leurs riches parens, ains de la societé de leurs pauvres sœurs, et qu'elles ne s'eslevent point si elles ont contribué de leurs facultez à la Communauté, et ne deviennent point plus superbes de leurs richesses, pour les avoir desparties au Monastere, que si elles en joüyssoient au siecle : car toute autre iniquité est exercée és mauvaises œuvres, afin qu'elles se fassent; mais l'orgueil fait des embusches aux bonnes œuvres mesmes, afin qu'estant faites elles perissent. De quoy sert-il de distribuer en donnant aux pauvres, et se rendre pauvre soy-mesme, si la miserable ame est renduë plus superbe en mesprisant les richesses, qu'elle n'estoit en les possedant? Vivez doncques toutes unanimement et de bon accord, et honnorez Dieu duquel vous avez esté renduës le temple, les unes en la personne des autres reciprocquement.

CHAPITRE VI. — *Des exercices de la Psalmodie et Orayson au chœur.*

SOYEZ soigneuses des Oraysons és heures et tems establis. Que personne ne fasse chose quelconque en l'oratoire, sinon ce pourquoy il est fait, et d'où il prend son nom, afin que si , oultre les heures determinées, quelques-unes, si elles en ont le loysir, vouloient prier, celles qui veulent y fayre quelque autre chose ne leur donnent empeschement.

Quand vous priez Dieu par psalmes et cantiques, que ce que vous prononcez de voix soit pareillement en vostre cœur, et ne chantez sinon ce que vous lisez devoir estre chanté; mais ce qui n'est pas escrit pour estre chanté, ne le chantez pas.

CHAPITRE VII. — *Des austeritez et mortifications.*

DOMPTEZ vostre chair par jeusnes et abstinences du manger et boire, autant que la santé le permet. Or, quand quelqu'une ne peut porter le jeusne, que toutesfois elle ne mange pas hors le repas, sinon qu'elle fust malade.

CHAPITRE VIII. — *Du repas et lecture de table.*

VENANT à table, oyez sans bruict ny contention ce que selon la coustume on lira, jusques à ce que vous vous leviez; et que vostre gosier seul ne reçoive pas la viande, mais que vos aureilles reçoivent pareillement la parolle de Dieu.

Si on traitte differemment en viandes celles qui sont delicates par l'accoustumance passée, cela ne doit pas fascher les autres, qui par une accoustumance sont renduës plus fortes, ny ne leur doit pas sembler injuste.

Et qu'elles ne les estiment pas plus heureuses dequoy elles mangent ce qu'elles-mesmes ne mangent pas, mais que plutost elles se rejoüyssent en elles-mesmes de ce qu'elles sont plus robustes qu'icelles, et peuvent ce qu'icelles ne peuvent pas.

Et si on donne quelque chose en viandes, en habicts, en lict, en couvertes, à celles qui viennent d'entre les delicatesses du monde au monastere, de plus qu'on ne donne aux plus robustes, et par

consequent plus heureuses, celles-cy auxquelles on ne donne pas ces particularitez, doivent penser combien celles-là se sont demises de leur vie mondaine pour venir à la Monastique, quoyqu'elles ne puissent pas arriver jusques à la sobrieté et frugalité des autres qui sont de plus forte complexion. Et celles-cy qui sont plus vigoureuses, ne se doivent pas troubler, si elles voyent que, plutost par support et compassion que par honneur, celles-là reçoivent de meilleures portions, afin que ceste detestable perversité n'advienne, qu'au Monastere, où tant qu'il se peut les riches sont renduës laborieuses, les pauvres soyent faites delicates.

CHAPITRE IX. — *Du traitement des malades.*

CERTES, comme les malades ont besoin de manger moins, de peur de se surcharger; aussi, apres la maladie, doivent-elles estre traittées de sorte qu'elles puissent plutost estre ravigorées, bien qu'elles fussent issuës du pauvre lieu au monde, comme la recente maladie leur faysant avoir besoin de ce que la precedente accoustumance a rendu necessaire aux riches. Mais ayant reprins les forces pristines, qu'elles retournent à leur heureuse coustume, qui est d'autant plus convenable aux servantes de Dieu, qu'elles ont moins besoin d'autre chose, et que la volupté des viandes ne les retienne plus, estant guaries, au train auquel la necessité les avoit portées durant la maladie. Celles-là se doivent estimer plus riches, qui sont plus robustes pour supporter l'abstinence; car il est mieux de n'avoir pas besoin de beaucoup, que d'avoir beaucoup.

CHAPITRE X. — *De la simplicité et modestie, tant ès habicts qu'au marcher.*

QUE vostre habict ne soit point remarquable, et n'affectez pas de playre par les habicts du corps, mais par les habitudes du cœur : Et que vos voyles ne soyent pas si rares, que vos coiffures puissent paroistre au-dessous. Que vos cheveux ne soyent descouverts de nulle part, afin que la nesgligence ne les laisse esparpiller, ny l'artifice ne les compose et plie au dehors.

Quand vous allez dehors, marchez ensemblement; estant parvenuës où vous allez, demeurez ensemble. En vostre marcher, en vostre sejour, ou demeure en vostre seance, en tous vos mouvemens, rien ne se fasse qui attire aucun à convoitise, mais qui soit convenable à vostre saincteté, c'est-à-dire, à la saincteté de vostre vocation.

CHAPITRE XI. — *De la modestie des regards : pour le respect deu à Dieu.*

SI vous jettez vos yeux sur quelqu'un, ne les arrestez toutesfois sur aucun : car allant dehors, il ne vous est pas deffendu de voir les hommes; mais de les convoiter, ou vouloir estre convoitées par iceux, c'est une faute criminelle : ny ce n'est pas seulement par le touscher, mais aussi par l'affection et par le regard que la femme est convoitée, et convoite. Et ne dites pas que vostre intention est pudique, si vous avez les yeux impudiques : car l'œil impudique est messager du cœur impudique. Et lorsque, la langue

demeurant en silence, les cœurs, par des regards mutuels, s'entretiennent de l'impudicité, et que, par une convoitise, ils se complaysent en des reciprocques ardeurs, quoyque les corps demeurent purs d'impudicité, la chasteté neantmoins perit és mœurs du cœur. Et celle qui arreste son œil sur un homme, et ayme qu'iceluy arreste aussi son œil en elle, ne doit nullement penser de n'estre pas veuë en ceste action. Certes, elle est regardée, et par ceux qu'elle ne pense pas. Mais soit que nul n'y prenne garde, comme se cachera-t-elle de ce spectateur d'en haut, auquel rien ne peut estre caché ? Doit-on, je vous prie, estimer qu'il ne void pas nos actions, parce qu'il les void d'autant plus patiemment, qu'il les void plus sagement ? Qu'à celuy-là doncques la femme saincte craigne de deplayre, afin qu'elle ne veüille meschamment playre à l'homme. Qu'elle se ressousvienne que celuy-là void tout, afin qu'elle ne veüille estre mauvaisement regardée par l'homme; car d'iceluy est recommandée la crainte, et pour ceste mesme cause, où il est escrit : *Celuy est abomination au Seigneur, qui fische et arreste l'œil.*

Chapitre XII. — *Du soing reciprocque des Sœurs pour la chasteté.*

Quand doncques vous estes ensemble en l'eglise, et ailleurs, par tout où les hommes se treuvent, prenez soing mutuellement de garder vostre chasteté l'une de l'autre : car en ceste sorte, Dieu, qui habite en vous, vous gardera de vous-mesmes. Et si vous vous appercevez que quelqu'une d'entre vous commette de l'œil ceste insolence dont je parle, advertissez-la promptement, afin que ces commencemens ne fassent progrez, mais soyent soudain corrigez. Que si apres l'advertissement, derechef, ou bien un autre jour, vous luy voyez fayre les mesmes traicts, alors celle qui l'aura apperçeuë, quelle qu'elle soit, la doit manifester comme une personne desjà blessée; afin qu'on la guarisse. Avant cela toutesfois, il faut fayre voir la mesme faute, à une, ou deux autres, à ce que par le tesmoignage de deux, ou de trois, elle puisse estre convaincuë et resprimée par une convenable severité. Et ne jugez pas qu'en descouvrant ce mal vous commettiez aucune mal-veuillance, car plutost estes-vous coupable lorsqu'en accusant les fautes de vos Sœurs, vous les pouvez fayre amender, et en vous taysant vous permettez qu'elles perissent; car, si vostre Sœur avoit un cor qu'elle voulust estre celé, crainte qu'on ne luy fist quelque incision, ne seriez-vous pas cruelle en vous taysant et benigne en le resvelant? Combien plus doncques devez-vous manifester l'ulcere spirituel, afin qu'il ne pourrisse plus dangereusement au cœur ?

Chapitre XIII. — *Suitte du mesme subjet.*

Mais, avant qu'on fasse prendre garde de la faute aux autres par lesquelles, en cas qu'elle la nye, elle puisse estre convaincuë, si apres la premiere admonition, elle ne se corrige pas, il faut premierement advertir la Superieure, afin que, s'il se peut, estant plus secrettement corrigée, il ne soit besoin que les autres le sçachent. Que si elle nye, alors il luy faut opposer des autres Sœurs, afin qu'elle puisse non-seulement estre reprinse par une

seule devant toutes les autres, mais que par le tesmoignage de deux ou trois, elle soit convaincuë.

CHAPITRE XIV. — *Du chastiment des rebelles et incorrigibles.*

ESTANT convaincuë, elle doit estre corrigée par chastiment et punition, selon le jugement de la Superieure ou du Prestre. Que si elle refuse de subir la peyne qu'on luy impose, et si elle ne s'en va, qu'on l'expulse et mette dehors de vostre Congregation ou Societé. Et cecy ne se fait pas avec cruauté, mais avec misericorde, afin que, par une pestilente contagion, elle ne perde plusieurs autres Sœurs. Et ce que j'ay dit de ceste faute d'arrester la vuë sur les hommes, doit estre diligemment observé en remarquant, deffendant, manifestant, convainquant et punissant les autres pechez, conservant en cela la charité envers les personnes, et la hayne contre leurs vices.

CHAPITRE XV. — *De recevoir lettres ou presens en secret.*

OR, quelle que ce soit, qui soit parvenuë à ce signe d'iniquité, que de recevoir ou lettres, ou presens en secret, si elle le confesse librement, qu'on luy pardonne, et qu'on prie pour elle. Que si elle est surprinse en ceste faute, et en est convaincuë, qu'elle soit griefvement chastiée, selon qu'il semblera bon à la Superieure, ou au Prestre, ou mesme à l'Evesque.

CHAPITRE XVI. — *Que les habicts et les ouvrages seront communs.*

AYEZ toutes vos robbes en un lieu, sous la garde d'une Sœur ou deux, et d'autant de Sœurs qu'il sera requis, pour les secoüer et conserver, afin que la tigne ne les gaste; et comme vous vivez toutes d'une depense, ainsi soyez toutes vestuës d'un vestiaire. Et s'il se peut fayre, ne prenez point garde à ce que l'on vous donnera à vestir, selon les saysons, pour voir si l'on vous donnera les habicts que vous aviez posez et remis, ou bien si l'on vous donne ceux qu'une autre avoit portez, pourveu que ce qui est necessaire à une chascune ne luy soit pas refusé. Que si pour ce subjet naissent entre vous des contestations et murmeurations, quelqu'une par adventure se plaignant de voir des vestemens pires qu'elle n'avoit pas remis, et d'estre tenuë indigne de porter des habicts aussi bons qu'une autre Sœur, apprenez de cela combien vous estes mal en point és sainctes habitudes interieures du cœur, qui estrivez et debattez pour les habicts externes du corps. Que si toutesfois vostre infirmité est supportée, pour vous fayre avoir les habicts mesmes que vous aviez posez, ayez neantmoins tout ce que vous posez en un mesme lieu, et les remettez à la garde des Sœurs à ce commises, en sorte que nulle d'entre vous ne travaille pour soymesme, soit pour se vestir, soit pour avoir de quoy maintenir son lict, soit pour avoir de quoy se ceindre ou affubler, ou pour couvrir sa teste; mais que tous vos ouvrages se fassent en commun, avec plus de soing et d'allegresse ordinaire, que si vous les faysiez pour vous-mesmes en particulier : car la charité, de laquelle il est escrit *qu'elle ne cherche point les choses qui sont à elle*, c'est-à-dire,

ses commoditez, ses profits, ses advantages, doit estre entenduë ainsi, à sçavoir, qu'elle ne prefere point ses commoditez propres aux commoditez communes, ains les communes aux propres. C'est pourquoy, d'autant plus que vous preferez la communauté à vostre particularité, d'autant plus devez-vous sçavoir que vous avez profitté, à ce que parmy toutes les choses desquelles se sert la transitoire necessité, on voye sur-exceller la permanente charité. Et de là il s'ensuit que ce que quelqu'un donnera à ses filles, ou à ses parentes et allyées qui seront dans le monastere, soit robbe, soit autre chose necessaire, ne doit point estre receu en secret; ains que tout cela soit remis au pouvoir de la Superieure, afin qu'estant mis en commun, quand besoin sera, il soit distribué. Que si quelqu'une cele qui celuy aura esté donné, qu'elle soit condamnée comme larronnesse. Que vos vestemens soyent lavez selon qu'il semblera bon à la Superieure, ou par vous-mesmes, ou par les foulons, afin que le trop grand desir d'avoir des vestemens nets n'attire des soüilleures en l'ame.

CHAPITRE XVII. — *De l'usage des bains, et des charges de l'Infirmiere, Depensiere et autres Officieres.*

Le lavement des corps, et l'usage des bains ne soit pas frequent; ains soit accordé selon les intervalles des tems accoustumez, c'est-à-dire, une fois le mois. Mais celle dont la necessité de maladie requiert qu'elle se baigne, qu'on ne retarde pas davantage; ains que cela se fasse sans murmeuration, par l'advis du medecin, en sorte que quand mesme elle ne le voudroit pas, il soit fait ce qu'il faut fayre pour sa santé. Que si elle veut le bain, et qu'il ne soit pas expedient pour sa santé, que l'on ne seconde pas en cela son affection : car quelquesfois ce qui delecte, semble estre profittable, encore qu'il nuyse. Enfin, s'il y a quelque douleur cachée au corps de la servante de Dieu, qu'on la croye simplement sans doubte; mais toutesfois, à sçavoir si ce qui luy playst est propre à guarir sa douleur, si ce n'est pas chose asseurée, qu'on s'en conseille au medecin. Et que les sœurs n'aillent point aux bains, ny ailleurs, où qu'il soit requis qu'elles aillent, moins de trois ensemble; et que celle qui a besoin d'aller en quelque part, n'y aille pas avec celles qu'elle voudra, mais devra aller avec celles que la Superieure ordonnera.

Le soing de celles qui sont malades, ou de celles qui apres la maladie ont besoin d'estre ravigorées, ou de celles qui sont travaillées de quelques infirmitez, ou des fiebvres, doit estre enjoinct à quelqu'une, afin qu'elle demande à la depense ce qu'elle estimera estre necessaire à une chascune. Et soit celles qui ont charge de la depense, soit celles qui ont charge des vestemens, soit celles qui ont charge des livres, qu'elles servent de bon cœur, sans murmeuration, à leurs Sœurs.

CHAPITRE XVIII. — *De la dispensation des livres et habicts.*

Qu'on demande les livres tous les jours à l'heure assignée, hors de laquelle, celles qui les demandent soyent esconduictes; mais quant aux habicts et souliers, que celles qui les ont en garde ne different pas de les donner à celles qui en ont affaire.

Chapitre XIX. — *De la suitte des dissensions et procez.*

Que vous n'ayez aucun procez, ou qu'au plustost vous le terminiez, afin que l'yre croissant ne se convertisse en hayne, et fasse une poultre d'un festu, et ne fasse l'ame homicide : car ce n'est pas les hommes seuls que regarde ce qui est escrit : *Celuy qui hayt son frere est homicide;* ains au sexe des masles, que Dieu crea le premier, le sexe des femmes a aussi receu ce commandement.

Chapitre XX. — *De la reconciliation et pardon reciprocque des injures.*

Celle qui, par injure, malediction, ou reproche de crime, offensera une autre, qu'elle se ressousvienne de resparer au plustost par satisfaction la faute qu'elle a commise; et celle qui a esté offensée, de pardonner sans contention. Que si elles se sont reciprocquement offensées, elles se doivent pardonner l'une à l'autre, à cause de vos prieres, lesquelles doivent estre d'autant plus sainctes, qu'elles sont plus frequentes. Or, celle-là est meilleure, laquelle, bien qu'elle soit souvent tentée de courroux, se haste toutesfois d'impetrer le pardon de celle à laquelle elle cognoist d'avoir fait l'injure, que n'est pas celle qui est plus tardive à se courroucer, et plus mal-aysement aussi se laisse persuader de demander pardon. Celle qui ne veut pas pardonner à sa sœur, ne doit point esperer de recevoir le fruict de l'orayson; mais celle laquelle ne veut jamais demander pardon, ou qui ne le demande pas de bon cœur, est en vayn dans le monastere, quoyqu'on ne la rejette pas d'iceluy, et partant, gardez-vous des parolles dures, lesquelles si elles sont proferées par vostre bouche, qu'il ne vous fasche point de produire les remedes par la mesme bouche qui a fait la blesseure.

Chapitre XXI. — *De la correction trop aspre et severe des Superieures.*

Mais quand la necessité de la correction vous pousse de dire des parolles aspres pour reprimer les inferieures, si en cela vous avez oultre-passé la rayson, on ne requiert pas de vous que vous leur demandiez pardon, afin que, prattiquant une trop grande humilité envers celles qui doivent estre subjettes, on n'enerve pas l'authorité de gouverner; mais toutesfois il faut demander pardon au Seigneur de toutes choses, qui cognoist de quelle affection vous aymez celle-là mesme, laquelle peut-estre vous corrigez un peu plus aspremeat qu'il ne faut.

Chapitre XXII. — *De la pureté des affections des unes envers les autres.*

Or, entre vous ne doit estre aucune dilection charnelle, ains spirituelle.

Chapitre XXIII. — *De l'obeyssance aux superieures.*

Que l'on obeysse à la Superieure, en gardant l'honneur qui luy est deu, de peur qu'en icelle Dieu ne soit offensé; beaucoup plus encore au prestre qui a soing de toutes vous autres.

Chapitre XXIV. — *Devoirs des Superieures pour l'obeyssance des Regles.*

Or, afin que toutes ces choses soient gardées, et que si quelque chose n'est pas observée, elle ne soit pas pourtant nesgligée, ains qu'on ayt soing de reparer et corriger le deffaut, cela est principalement de la charge de la Superieure, en sorte qu'en ce qui est extraordinaire, et qui excede sa capacité, elle s'en rapporte au Prestre qui a soing de vous.

Chapitre XXV. — *Quels sentimens doit avoir la Superieure de sa charge et de ses obligations.*

Mais quant à elle, qu'elle ne s'estime pas heureuse pour l'authorité et maistrise qu'elle a; mais pour le devoir qu'elle a de rendre service aux autres avec charité.

Qu'elle vous soit superieure par honneur devant les hommes, et que devant Dieu elle soit prosternée sous vos pieds.

Qu'elle se monstre exemple des bonnes œuvres envers toutes.

Qu'elle admoneste les remüantes.

Qu'elle console les pusillanimes.

Qu'elle reçoive et souslage les infirmes.

Qu'elle soit patiente envers toutes.

Qu'elle soit exacte et severe pour elle-mesme en l'observance de la discipline et reglement de la mayson, et reservée l'imposant aux autres. Et, bien que l'un et l'autre soyent necessaires, que toutesfois elle affectionne plus d'estre aymée que d'estre redoubtée de vous, pensant tousjours qu'elle doit rendre compte de vous à Dieu; et partant, obeyssant de plus en plus, n'ayez pas seulement pityé et compassion de vous-mesmes; mais aussi d'elle, qui est en un peril d'autant plus grand parmy vous, qu'elle est en une charge plus relevée.

Chapitre XXVI. — *Que le seul amour suffit pour l'observation des Regles.*

Playse à Dieu que vous observiez toutes ces choses icy avec dilection, comme amoureuses de la beauté spirituelle, et comme odoriferantes des bonnes odeurs de Jesus-Christ, par la bonne conversation, non comme esclaves sous la loy, mais comme libres et affranchies, constituées sous la grace de Dieu.

Chapitre XXVII. — *De la lecture des Regles, et du bien qui en reüssit.*

Et afin que vous puissiez souvent regarder en ce petit livret comme en un mirouër, et que vous ne nesgligiez quelque chose par oubly, qu'il vous soit leu chaque sepmaine une fois. Et quand vous treuverez que vous faites ce qui est escrit en iceluy, rendez-en graces au Seigneur distributeur de tous biens : mais quand quelqu'une d'entre vous cognoit d'avoir failly, qu'elle se repente du passé, et soit sur ses gardes pour l'avenir, priant Dieu que son offense luy soit remise, et qu'elle ne soit point induicte en tentation. Ainsi soit-il.

BULLE DU PAPE URBAIN VIII

Appreuvant les Constitutions de la Visitation Saincte-Marie.

URBANUS PAPA VIII,

AD PERPETUAM REI MEMORIAM.

MILITANTIS *Ecclesiæ regimini, nullo licet meritorum suffragio, per abundantiam divinæ gratiæ præpositi, inter gravissimas multiplicesque Apostolicæ servitutis curas; ad ea jugiter intendimus, per quæ feliciter Sanctimonialium, quæ oblitæ populum suum et domum patris sui, divini Numinis obsequiis se manciparunt, regimini atque directioni opportunis rationibus consulitur, ac his quæ propterea facta esse dignoscuntur, ut firma perpetuò, et illibata persistant, libenter, cùm à nobis petitur, Apostolici muniminis adjicimus firmitatem, prout conspicimus salubriter in Domino expedire. Sanè dilectæ in Christo filiæ Moniales Congregationis Visitationis B. Mariæ Virginis, Ordinis S. Augustini, Nobis nuper exponi fecerunt, quòd aliàs bonæ memoriæ Franciscus, Episcopus Gebennensis, pro prospero earumdem Monialium statu atque gubernio, de mandato fœl. rec. Pauli Papæ V predecessoris nostri, infrascriptas Constitutiones fecit, tenoris subsequentis, videlicet* (Icy sont inserées les Constitutions que nous donnons apres la Bulle).

URBAIN VIII, PAPE,

POUR MEMOIRE PERPETUELLE.

L'ABONDANCE *de la grace divine nous ayant eslevé, sans aucun merite de nostre part, au gouvernement de l'Eglise militante, parmy la foule des soings auxquels le ministre apostolique est asservy, nous pensons continuellement aux moyens qui sont plus propres à la direction et heureuse conduitte des Sanctimoniales, lesquelles, ayant oublyé leur peuple et la mayson de leur pere, se sont volontairement desvoüées au service de Dieu; et lors que nous descouvrons les choses qui ont esté faites à ceste fin, et que nous en sommes requis, nous les appuyons volontiers de la puissance Apostolique, autant qu'il nous semble necessaire en Nostre Seigneur, afin qu'elles ne soyent jamais ny esbranlées ny alterées. Il y a doncques quelque tems que nos bien-aymées filles en Jesus-Christ, les Religieuses de la Congregation de la Visitation Saincte-Marie, de l'Ordre de S. Augustin, nous firent representer que deffunct François de Sales, evesque de Geneve, de bonne memoire, sur le commandement qu'il avoit eu de nostre predecesseur le pape Paul V, d'heureuse memoire, avoit dressé des Constitutions pour leur bon estat et heureuse conduitte, dont la teneur est comme il ensuit* : Constitutions pour les sœurs religieuses de la Visitation, *etc.*

CUM *autem, sicut eadem expositio subjungebat, Moniales præfatæ plurimùm*

ET *d'autant que, comme il appert de la suitte des choses qui nous ont esté representées, les susdittes reli-*

gieuses souhaictent avec grande ardeur que ces Constitutions soyent soustenuës et corroborées de la confirmation Apostolique, elles nous ont fait supplier avec beaucoup d'humilité, d'y pourvoir par les mouvemens de la benignité Apostolique. Nous doncques, voulant favoriser de graces et concessions speciales les susdittes Religieuses, nous les absolvons par les presentes, toutes et chascune d'elles en personne, pour joüyr de l'effect des presentes tant seulement, et les desclarons pour ce chef absoutes de toutes excommunitions, suspensions, interdits, et de toutes les autres sentences, censeures, et peynes ecclesiastiques, tant de droict comme par sentence de juge, pour quelque cause ou rayson qu'elles ayent esté données, et dans lesquelles les Religieuses susnommées seroient tombées. Et acquiesçant à leurs requisitions, par l'advis de nos venerables freres les cardinaux de la saincte Eglise Romaine, preposez aux affaires des reguliers : Nous, d'Authorité apostolique, appreuvons et confirmons, par la teneur des presentes, les Constitutions cy-dessus inserées ; nous leur donnons de surplus la force de l'inviolable fermeté apostolique, suppleant tous et un chascun des deffauts, tant de droict, comme de fait, qui en quelque façon que ce soit peuvent s'y estre coulez. Nous ordonnons que toutes et chascune desdittes Constitutions cy-devant inserées, seront à perpetuité et inviolablement observées, sous les peynes qui y sont contenuës, par toutes et chascune des Religieuses de laditte Congregation presentes et à venir. Et que tout ce qui pourroit estre fait ou attenté au contraire, sciemment ou ignoramment, par qui, ou sous quelque authorité que ce soit, sera cassé et de nul effect, nonobstant toutes Constitutions et Ordonnances apostoliques, ou desdits Ordre et Congregation,

cupiant Constitutiones prædictas apostolicæ confirmationis robore communiri, nobis propterea humiliter supplicari fecerunt, ut super præmissis opportunè providere de benignitate Apostolica dignaremur. Nos igitur Moniales prædictas specialibus favoribus et gratiis prosequi volentes, et earum singulares personas à quibusvis excommunicationis, suspensionis et interdicti, aliisque Ecclesiasticis sententiis, censuris et pœnis à jure, vel ab homine, quavis occasione, vel causa latis, si quibus quomodolibet innodatæ existunt ad effectum præsentium duntaxat consequendum, harum serie absolventes, et absolutas fore censentes, hujusmodi supplicationibus inclinati, de venerabilium Fratrum nostrorum S. R. E. Cardinalium negotiis, Regularium Præpositorum consilio, Constitutiones prainsertas hujusmodi Apostolica auctoritate tenore præsentium perpetuò approbamus et confirmamus, illisque inviolabilis Apostolicæ firmitatis robur adjicimus, ac omnes et singulos tam juris quàm facti defectus, si qui desuper quomodolibet intervenerint, supplemus. Decernentes omnes et singulas Constitutiones præinsertas hujusmodi ab omnibus et singulis ejusdem Congregationis Monialibus, nunc et pro tempore existentibus sub pœnis in eis contentis perpetuò, et inviolabiliter observari debere, ac irritum et inane, si secus super his à quoquam, quavis auctoritate scienter

vel ignoranter contigerit attentari. Non obstantibus Constitutionibus et Ordinationibus Apostolicis, ac Congregationis et Ordinis prædictorum, etiam juramento, confirmatione Apostolica, vel quavis firmitate alia roboratis, statutis et consuetudinibus, cæterisque contrariis quibuscumque. Volumus autem, quod præsentium transsumptis etiam impressis, manu alicujus Notarii publici subscriptis, et sigillo alicujus personæ in dignitate Ecclesiastica constitutæ munitis, eadem prorsus fides ubique adhibeatur, quæ eisdem præsentibus adhiberetur, si forent exhibitæ, vel ostensæ. Datum Romæ apud Sanctam Mariam Majorem, sub annulo Piscatoris, die vigesima septima Junii, M DC XXVI, *Pontificatûs nostri anno tertio.* V. THEATINUS.

qui mesme auroient esté munis de jurement ou confirmation apostolique, ou qui seroient roborez de quelque autre authorité, statuts, coustumes, ou autres choses contraires. Et Nous entendons que la mesme foy et creance soit donnée aux extraits des presentes, quand mesme ils seroient imprimez, qui seront souscrits du sceau d'un notaire public, et scellez du scel d'une personne constituée en dignité ecclesiastique, que l'on auroit aux presentes si elles estoient produictes en leur original. Donné à Rome à Saincte-Marie-Majeure, sous l'anneau du Pescheur, le 27 *juin* 1626, *et de nostre pontificat le troisiesme.*

CONSTITUTIONS

POUR LES SOEURS RELIGIEUSES DE LA VISITATION.

De la fin pour laquelle ceste Congregation a esté instituée.

PLUSIEURS filles et femmes divinement inspirées, aspirent bien souvent à la vie religieuse, qui toutes, ou par imbecillité de leur complexion naturelle, ou pour estre desjà affoiblies par l'aage, ou enfin pour n'estre pas attirées à la prattique des austeritez et rigueurs exterieures, ne peuvent pas entrer ès Religions esquelles on est obligé à de grandes penitences corporelles, comme sont la pluspart des Congregations reformées qu'on void par deçà; et par ce moyen sont contrainctes de s'arrester parmy le tracas ordinaire du monde, exposées aux continuelles occasions de pecher, ou du moins de perdre la ferveur de la devotion. En quoy certes elles sont dignes de grande compassion : car, qui ne plaindroit, je vous prie, une ame genereuse, laquelle, desirant extresmement de se tirer de la presse de ce siecle pour vivre toute à Dieu, ne peut neantmoins le fayre, faute d'avoir un corps assez fort, une complexion assez saine, ou un aage assez vigoureux : la poursuitte qu'elle voudroit fayre, pour acquerir une plus grande saincteté, demeurant ou empeschée, ou retardée par le manquement de la santé?

Afin doncques que telles ames eussent desormais quelque asseurée

retraitte en ces contrées de deçà, ceste Congregation a esté esrigée, en sorte que nulle grande aspreté ne puisse divertir les foibles et infirmes de s'y ranger, pour y vacquer à la perfection du divin amour. Ensuitte de quoy on pourra premierement recevoir les veufves esgalement comme les filles, pourveu que, si elles ont des enfans, elles en soyent bien et legitimement deschargées, et qu'elles ayent suffisamment pourveu à leurs affaires, selon qu'il sera jugé expedient par le Pere spirituel, et autres personnes de qualité, sur l'advis desquels on se puisse reposer, afin d'oster aux gens du monde toute occasion de murmeurer, autant que fayre se pourra, et de destourner l'inquiettude que l'ennemy a accoustumé de donner par le soing inutile et indiscret qu'il suggere aux veufves, des choses qu'elles ont laissées au monde.

On pourra secondement recevoir celles qui, pour leur aage, ou pour quelque imbecillité corporelle, ne peuvent avoir accez aux monasteres plus austeres, pourveu qu'elles ayent l'esprit sain et bien disposé à vivre en une profonde humilité, obeyssance, simplicité, doulceur et resignation; neantmoins on excepte celles qui seroient atteintes de quelque mal contagieux, comme de lepre, escroüelles, et autres semblables, ou qui auroient des infirmitez si pressantes, qu'elles fussent tout à fait incapables de suivre la Regle et les exercices ordinaires de la Congregation.

Tiercement, celles qui seront de bonne et forte complexion y seront receuës, comme appellées de Dieu au secours et souslagement des infirmes, et tout ainsi que les foibles joüyront du fruict de la santé des robustes, les robustes joüyront reciprocquement du merite de la patience des imbecilles; et afin que tant les unes que les autres puissent tousjours avoir accez à ceste Congregation, la Superieure prendra soigneusement garde à ce qu'on n'y introduise ny directement, ny indirectement aucunes austeritez corporelles, oultre celles qui y sont maintenant, qui puissent estre d'obligation ou de coustume generale. A quoy le glorieux Pere sainct Augustin a visé, marquant si cordialement en la Regle le support des infirmes, et tesmoignant assez par là qu'il veut que les infirmes soyent receuës, et qu'à leur consideration on n'amplifie point les aspretez. Et semble que, selon la paraboIle, il fasse entrer en l'estat religieux, comme au festin nuptial de l'Espoux celeste, non-seulement les sains et gaillards, mais aussi les infirmes, boiteux et aveugles; en sorte que sa mayson se remplisse d'invitez.

CONSTITUTION I. — *Des trois rangs des Sœurs.*

Les Sœurs de la Congregation seront de trois rangs. Les unes seront choristes, c'est-à-dire, employées à l'Office sacré du chœur pour y chanter les Heures. Les autres seront les Sœurs associées, c'est-à-dire, lesquelles n'ayant pas les forces et les talens de dire et chanter les Offices, sont neantmoins admises en la Congregation pour y prattiquer les autres exercices spirituels, et tout le reste de la vie religieuse. Les autres sont les Sœurs domestiques. Quant aux Sœurs associées, elles ne laisseront pas d'estre capables de toutes les charges du monastere (excepté celle de l'Assistante), et auront voix active et passive, tout de mesme que les Sœurs choristes. Que

si quelqu'une d'entre elles estoit esleuë pour Superieure, elle fera tout ce qui appartient à ceste charge-là, sinon en ce qui regarde l'Office du chœur qu'elle laissera fayre à l'Assistante, laquelle, comme ayant charge du chœur et des Offices sacrez, ne pourra jamais estre que des Sœurs choristes.

Mais les Sœurs domestiques, ou du mesnage, n'auront nulle voix, ny active ny passive. Et ne leur sera jamais permis de demander d'estre admises au premier, ou second rang des Sœurs. Que si elles le font, qu'on ne puisse plus en façon quelconque proposer leur admission, sinon trois ans apres qu'elles auront fait la demande. Nulle Sœur des autres rangs ne pourra non plus jamais proposer laditte admission; ains sera ceste proposition reservée à la Superieure, apres avoir ouy l'advis des Sœurs coadjutrices ou conseilleres, et laquelle prendra garde à ne point proposer telle admission, que pour des Sœurs qui volontiers et de bon cœur auront esté doulces, paysibles et humbles, et qui auront des talens convenables pour pouvoir servir és autres rangs, auxquels nonobstant tout cela elles ne devront entrer que par les deux tiers des voix de la Congregation. Quant à celles qui, pour leur long travail, ou pour avoir quelque infirmité d'aage ou de maladies, devront estre souslagées, et neantmoins ne seront pas propres pour les autres rangs, on leur pourvoyera de repos et de consolation en leur condition.

Les Sœurs associées, comme les Sœurs domestiques, ne seront point obligées aux Heures, les unes ne pouvant les dire, et les autres estant destinées à d'autres services; mais au lieu de Prime, Tierce, Sexte, et None, elles diront douze fois le *Pater noster,* et *Ave, Maria* au matin, et une fois le *Credo* à la fin. En lieu de Vespres et Complies, sept *Pater* et *Ave;* et pour Matines et Laudes, dix; et ne manqueront point d'assister à la messe tous les jours, tant que fayre se pourra, et de mesme les festes à tous les offices, en quelque lieu où elles n'interrompent point les Sœurs choristes, ny ne leur causent point de distraction, s'il leur falloit entrer et sortir.

Les Sœurs domestiques ne prendront point de voyle noir à la procession; ains seulement la Croix d'argent, par laquelle elles seront differentes des Sœurs novices.

Mais elles ne seront nullement traittées differemment des autres, ny és habicts, ny és licts, ny au manger et boire, ny au soing de leur santé, ny és exercices propres à leur advancement spirituel, ny en autre chose quelconque; ains seront traittées cherement et cordialement par la Superieure, et par toutes les autres Sœurs, puisqu'en ceste Congregation on doit vivre sans murmeuration ny mespris; ains avec esgale dilection, Marthe et Magdelene en vrayes Sœurs et bien-aymées de Nostre Seigneur.

Au reste, les Sœurs ne pourront estre que trente-trois en tout, dont il y en aura pour le moins vingt Choristes, et pour le plus neuf Sœurs associées, et quatre Sœurs domestiques, sinon que, pour quelque legitime et digne respect, il semblast au Pere spirituel, à la Superieure et au Chapitre, d'en prendre quelques-unes de plus avec dispense de l'evesque.

CONSTITUTION II. — *De la Clausure.*

La Clausure s'observera selon les propres termes du sacré Concile de Trente, qui sont tels : « Qu'il ne soit loysible à aucune religieuse, apres la profession, de sortir du Monastere, non pas » mesme pour quelque tems, pour court et bref qu'il puisse estre, » ny pour aucun pretexte que ce soit, si ce n'est pour cause legitime, qui doit estre appreuvée par l'evesque. Et quant à ce qui » est d'entrer dans l'enclos du Monastere, que cela ne soit permis à » personne quelconque, de quel genre, condition, sexe, ou aage » qu'elle soit, sans licence expresse obtenuë en escrit de l'evesque, » sous peyne d'excommunication encouruë, soudain la faute faite. » Or, l'evesque doit seulement donner licence és cas necessaires. Et » aux cas ésquels n'arrivera l'authorité de l'evesque, l'on recourra » au Sainct-Siege apostolique. » Mais quand le Concile parle de l'evesque, il comprend celuy auquel l'evesque a donné charge expresse de despartir telles licences.

Quand le confesseur, medecin, apothicaire, chirurgien, maçon, charpentier, ou tel autre, qui, par necessité et avec licence, entrera dans le Monastere, sera arrivé à la porte, deux Sœurs le viendront prendre pour le conduire au lieu où il doit fayre sa charge, ayant auparavant fait sonner une clochette, afin que les Sœurs se retirent en leurs chambres, ou és lieux de leurs offices, pour esviter d'estre rencontrées, ce qui se fera de mesme à la sortie, sans que les Sœurs deputées à la conduitte devisent avec ces personnes-là, sinon pour respondre.

Le confesseur oyant la confession, conferant l'Extresme-Onction, ou assistant les mourantes, demeurera en sorte qu'il soit veu des Sœurs qui l'auront amené, et la porte de la chambre ouverte.

Toutes telles personnes ne s'arresteront dedans le Monastere qu'autant que la necessité le requerra : si on est contrainct pour occasion pressante et utilité de les appeller de nuict, quatre Sœurs avec plusieurs lumieres les accompaigneront à l'entrée, à la sortie, et pendant le sejour dans la mayson, qu'on procurera estre le plus court que fayre se pourra.

CONSTITUTION III. — *De l'obeyssance.*

L'OBEYSSANT, dit l'Escriture, *racontera les victoires :* afin doncques que ceste Congregation puisse surmonter ses ennemys spirituels, et compter un jour à Nostre Seigneur plusieurs sainctes victoires, elle doit estre establie en une parfaicte obeyssance.

En suitte de quoy, toutes les Sœurs obeyront soigneusement, fidellement, promptement, simplement, franchement, et cordialement à la Superieure, comme à leur mere, dit la Regle, c'est à sçavoir, avec une affection toute filiale.

Que si quelqu'un viole l'obeyssance deuë à la Regle, ou aux Constitutions, ou à la Superieure, elle sera soigneusement corrigée, et mesme par imposition de penitences et mortifications, selon la qualité de la faute, et tousjours neantmoins en esprit de charité.

Tous les messages et toutes les lettres qui seront apportées dedans la mayson, ou qui devront estre envoyées dehors, seront pre-

mierement representez à la superieure, qui en ordonnera selon qu'elle jugera pour le mieux. On excepte neantmoins les lettres du Pere spirituel, lesquelles estant receuës par la Superieure, seront remises à celles à qui elles seront addressées sans estre ouvertes, comme de mesme celles que les Sœurs escriront au Pere spirituel ne seront point veuës par la Superieure; ains elles les remettront à celle qui en a le soing pour estre cachettées, et les fayre rendre audit Pere spirituel.

Les occasions particulieres où il sera requis de dispenser de l'ordinaire façon de vivre selon la Regle, et de moderer les exercices pour quelques Sœurs, ou mesme quelquesfois pour toutes (ce qui ne se doit fayre que pour des occurrences rares et signalées), la Superieure en aura le pouvoir, comme par exemple, de dispenser une Sœur de venir au chœur pour l'office, de jeusner ès jeusnes des Constitutions, de venir à la table commune, de parler à quelques-uns le voyle levé, ou de fayre la saincte Communion, et de dispenser mesme toute la Communauté du silence pour quelque juste occasion, de manger trois ou quatre fois l'année hors des repas ordinaires; laquelle neantmoins devra estre fort attentive à bien observer la discretion, pour n'estre ny trop plyable, ny trop implyable, mais ès choses d'importance et qui tirent consequence, comme par exemple, de descharger tout à fait du jeusne et de la residence du chœur une Sœur; et en pareilles occasions, elle prendra tousjours l'advis du Pere spirituel, et, s'il est besoin, de l'Evesque, ainsi que la Regle dit.

Aucune des Sœurs n'entreprendra de fayre des jeusnes, disciplines, ou telles austeritez corporelles, qu'avec le congé de la Superieure, et s'il s'en treuve qui soyent fortes pour cela, la Superieure le leur permettra, selon qu'elle le jugera convenable. Que si plusieurs ont licence de prattiquer ceste mortification de la discipline, elles la feront le vendredy l'espace d'un *Ave maris stella*, et toutes ensemble, afin d'observer en toutes choses, tant qu'il se pourra, la Communauté.

La Superieure estant malade, ou tellement occupée qu'elle ne puisse exercer l'office de sa superiorité, l'Assistante tiendra sa place, et luy sera fidellement et humblement obey et porté respect comme à la propre Superieure. Que si l'une et l'autre estoient malades ou occupées, la Superieure commettra la charge à celle laquelle, selon Dieu, elle estimera en estre la plus capable. Que si, par quelque soudain ou impreveu accident, ou faute d'attention, la Superieure ne commet pas sa charge, celle des Sœurs surveillantes qui sera la plus ancienne en Religion l'exercera.

Constitution IV. — *De la Chasteté.*

Puisque la pudicité est l'honneur du sexe feminin, et que le vœu de Chasteté a tousjours esté estimé fondamental ès Congregations des filles et femmes, il n'est pas besoin de desclarer combien les Sœurs y sont obligées; car en somme, elles ne doivent vivre, respirer, ny aspirer que pour leur Espoux celeste, en toute honnesteté, pureté, netteté et saincteté d'esprit, de parolles, de maintien et d'actions, par une conversation immaculée et angelique. Et l'on

void assez en la Regle le zele que le glorieux Pere a de ceste vertu pour les Sœurs, en la severité par laquelle il veut estre reprimez les seuls regards desreglez.

Constitution V. — *De la Pauvreté.*

C'est chose digne de remarque combien sainct Augustin presse ardemment l'observance de la communauté en toutes choses : ensuitte de quoy tout ce qui est, et sera apporté et donné à la mayson, doit estre parfaictement reduict en communauté, sans que jamais aucune Sœur puisse avoir chose quelconque, pour petite qu'elle soit, et sous quelque pretexte que l'on puisse alleguer, en proprieté particuliere; ains chaque sœur faysant profession resignera et renoncera purement et simplement en faveur de la Congregation, és mains de la Superieure, non-seulement la proprieté et l'usufruict, mais aussi l'usage et la disposition de tout ce qu'à sa consideration sera remis et assigné à ladite Congregation.

Et afin que cest article si important soit à jamais exactement observé, et que toutes affections à la joüyssance et usage des choses temporelles soyent retranchées, et que les sœurs vivent en une parfaicte abnegation des choses dont elles useront, ainsi que la Regle l'ordonne en termes admirables, on distribuëra tout ce qui est requis à la vie, soit en viandes, soit en vestemens, soit en meubles, linges, et en somme en quoy que ce soit, sans choyx ny distinction, que de la necessité d'une chascune.

Et cecy s'observera si exactement, que ny les chambres ny les licts, ny mesme les medailles, croix, chappellets, imaiges, ne demeureront point tousjours aux mesmes Sœurs; ains seront changées toutes ces choses entre les Sœurs au bout de chaque année, lorsque l'on tire les billets des Saincts, comme on a fait jusques à present.

On excepte neantmoins, que la Superieure puisse pourvoir, nonobstant le sort du billet, aux Sœurs qui ont beaucoup à escrire, comme l'œconome, et à celle que le medecin jugeroit que pour le souslagement de la santé, il fallust donner quelque chambre plus aërée : et la Superieure mesme pourra choysir pour elle, pendant sa superiorité, la chambre la plus aysée au recours que les Sœurs font à elle, et à la descente aux offices.

Et pour plus parfaictement observer la saincte vertu de pauvreté, les bastimens des Monasteres estant achevez, on limitera les revenus que l'on devra avoir, selon le lieu où le monastere se treuvera, afin qu'en cela mesme la mediocrité soit suivie, et qu'il n'y ayt nulle superfluité de biens en là Congregation; ains seulement l'honneste suffisance, à laquelle quand on sera parvenu, on ne prendra plus rien pour la reception des filles qui seront receuës, que ce qui sera requis pour conserver et maintenir bonnement la juste suffisance du Monastere.

Et pour cela mesme, on ne permettra qu'il y ayt és Monasteres aucun meuble qui ne ressente la veritable simplicité religieuse, et sur tout qu'il n'y aura aucune sorte d'argenterie, sinon des cueilliers qui pourront estre d'argent à cause de l'honnesteté, et pour en cela suivre l'exemple du bien-heureux Pere sainct Augustin, qui n'eut jamais autre sorte de vaisselle, ou meuble d'argent.

On excepte toutesfois l'autel et l'eglise, où les meubles pourront estre riches et precieux, selon qu'ils se pourront sainctement avoir, pour l'honneur et gloire de Dieu, qui y reside en une façon tres-speciale et admirable.

Que si quelque Sœur apportoit avec soy quelque meuble precieux qui ne fust propre pour l'eglise, on le vendra apres sa profession, pour du prix d'iceluy en conserver sa suffisance, ou fayre quelque meuble ecclesiastique.

CONSTITUTION VI. — *De l'employ du jour, dès la feste de Pasques jusques à celle de sainct Michel.*

DEPUIS lès cinq heures du matin, jusques à huict : Premierement, les Sœurs se leveront à cinq heures; Secondement, à cinq heures et demie, elles s'assembleront au chœur, et apres l'adoration du Sainct-Sacrement, on relira les poincts de la meditation, on dira le *Veni, Sancte Spiritus,* puis on entrera en l'Orayson mentale, jusques à six heures et demie; Tiercement, elles diront Prime; Quatriesmement, laquelle estant finie, elles se retireront pour ce qui leur aura esté ordonné.

Depuis huict jusques à dix : 1° à huict heures on chante Tierce; 2° puis on dit Sexte; 3° qui est suivy de la Messe; 4° et la Messe, de None; 5° à la fin de laquelle on fait l'examen durant un *Miserere;* 6° et le reste du tems, les Sœurs se retirent à fayre ce qui leur convient.

Depuis dix jusques à midy : 1° à dix heures on prendra la refection; 2° qui est suivie de la recreation jusques à midy; 3° puis on prend les obeyssances.

Depuis midy jusques à trois heures : 1° à midy les Sœurs se retirent en silence pour fayre leurs ouvrages; 2° et apres avoir prins le repos de demy-heure, si bon leur semble; 3° à deux heures feront demy-heure de lecture en particulier, parmy laquelle si quelqu'une se sent attirée à l'orayson, qu'elle suive volontiers l'attraict, pourveu qu'elle lise suffisamment pour contribuer à l'entretien d'apres Vespres.

Depuis trois heures jusques à six : 1° à trois heures se disent Vespres; 2° apres lesquelles on fait l'assemblée, en laquelle les Sœurs faysant leurs ouvrages s'entretiennent de leurs lectures jusques à Complies; 3° qui se disent à cinq heures; 4° qui sont suivies des Litanies; 5° et les Litanies, de demy-heure d'orayson mentale; 6° puis les Sœurs sont en liberté de relascher un peu leur esprit par quelque exercice exterieur observant toutesfois le silence.

Depuis six heures jusques à dix : 1° à six heures ou environ on prendra la refection; 2° suivie de la recreation; 3° apres laquelle on prend les obeyssances; 4° à huict heures et demie on sonne Matines, et le grand silence commence; 5° un quart d'heure apres on dit Matines et Laudes; 6° qui sont suivies de l'examen de conscience; 7° et l'examen de la lecture des poincts à mediter; 8° apres quoy toutes les Sœurs se retirent pour estre toutes couchées à dix heures precisement.

Mais ès festes, oultre l'orayson ordinaire, les Sœurs non occupées à quelque office pourront, si bon leur semble, fayre demy-heure

d'orayson apres la Messe ou None, et une autre demy-heure entre la recreation du disner et Vespres.

En tout tems on sonnera *l'Ave Maria* du soir entre jour et nuict, et dés lors ne sera plus loysible de demeurer au parloir, ny d'ouvrir la porte sinon pour quelque chose pressante, qui ne puisse estre bonnement differée.

Constitution VII. — *De l'employ du jour, dés la feste de sainct Michel jusques à Pasques.*

Premierement, elles se leveront seulement à cinq heures et demie; 2° elles entreront à l'orayson depuis six jusques à sept heures; 3° Prime se dira. A huict heures et demie se diront les Heures, suivies de la Messe et de None. A dix heures et demie on disne. La recreation suit jusques midy et demy qu'on entre en silence. Tout le reste se prattique comme il est dit au chapitre precedent.

Constitution VIII. — *En Caresme.*

Tout se fait comme dessus, hormys qu'on dit Vespres à dix heures et demie, qui sont suivies de l'examen, et que la lecture ne se fait qu'à trois heures, et l'assemblée à quatre, et qu'apres Complies, qui se disent à l'heure ordinaire, on chante le *Stabat*, suivy des Litanies.

Constitution IX. — *Des deux obeyssances journalieres.*

Apres la recreation du disner, toutes se presenteront devant la Superieure, qui leur ordonnera ce qui se devra fayre jusques au soir, et de mesme apres la recreation du soir, elle leur despartira les choses à fayre jusques au disner du jour suivant. Que s'il n'y a rien à commander, elle leur commandera la mutuelle dilection des unes envers les autres, avec la saincte paix de Nostre Seigneur.

Apres cela, les Sœurs qui ont les charges de la mayson pourront demeurer avec la Superieure, pour l'advertir des choses requises, dont on ne doit point parler devant les autres, afin de laisser leur esprit en tranquillité.

Constitution X. — *Du Silence.*

Le premier silence se fait dés le premier son des Matines, jusques apres Prime du jour suivant. Le second, dés qu'on a sonné le *Benedicite*, jusques à la recreation du disner. Le troisiesme, dés la recreation jusques à Vespres. Le quatriesme, dés qu'on a sonné Complies, jusques à la recreation du souper.

Mais és jours de jeusne, le silence s'observera dés Tierce, jusques à la recreation du disner, et dés la recreation jusques à trois heures.

Et faut noter, qu'en tout tems le silence s'observe au chœur, au dortoir, et au refectoire, sans que l'on y puisse parler que pour des occasions necessaires; et de plus, que l'on peut tousjours parler à la Superieure, et les novices à leur maistresse, quand il est requis.

CONSTITUTION XI. — *De la varieté du Chant.*

PRIME se dit à droicte voix; 2° Tierce, avec inflexion de chant; 3° Sexte, à droicte voix; 4° None, à droicte voix, hormys és dimanches et grandes festes, et és jours des Apostres, qu'elle se chante avec inflexion; 5° Vespres ordinairement à droicte voix, hormys le *Magnificat*, qui se dit en tout tems en chant, excepté en Caresme; mais és dimanches et festes commandées, toutes les Vespres se chantent; 6° Complies se dit à droicte voix en tout tems, hormys l'Antienne de Nostre Dame, qu'on dit à la fin, qui se chante, et le *Nunc dimittis*, aux grandes festes; 7° Matines et Laudes à droicte voix, hormys és grandes festes que l'on chante l'Invitatoire, le *Te Deum laudamus*, et *Benedictus*, avec son Antienne. Es processions esquelles on chante les Hymnes, on chantera par l'inflexion ordinaire; mais en celles esquelles on chante les Litanies, on pourra parfois varier le chant, comme il est porté par le Directoire. Au reste, on ne tirera jamais les Sœurs de l'Office, ny de l'Orayson, sans quelque grande et pressante occasion. Que si on les en tire, elles reprendront tant qu'il se pourra, en quelque autre tems, le loysir de fayre l'exercice qu'elles auront laissé.

CONSTITUTION XII. — *Des Assemblées.*

LES sœurs s'assembleront, 1° à l'Office; 2° à l'orayson mentale; 3° au Chapitre; 4° à la refection; 5° aux recreations; 6° aux entretiens des lectures; 7° extraordinairement quand la Superieure l'ordonnera.

CONSTITUTION XIII. — *Des Recreations et conversations des Sœurs.*

LES Sœurs demeureront ensemble és recreations, et faysant leurs ouvrages s'entretiendront de quelques propos aggreables, et sainctement joyeux, avec paix, doulceur, et simplicité, et pourront mesme parler les unes avec les autres en particulier; en telle sorte neantmoins qu'elles ne soyent pas moins de quatre ou cinq qui se puissent entendre les unes les autres, sans toutesfois dire des choses mes-seantes et inciviles, ny railler, ou dire parolles de mespris sur le subjet des nations, provinces, ou naissances.

Es autres conversations, elles tascheront de parler utilement, sainctement et modestement.

Elles ne joüeront point, ny auront dans la mayson aucun oyseau, ny animal de passe-tems, comme escurieux, petits chiens, et autres telles bestes d'amusement inutile.

CONSTITUTION XIV. — *Des Ouvrages.*

LES ouvrages que les Sœurs prendront à fayre des gens de dehors seront receus par la Superieure, ou celle qu'elle deputera, sans qu'aucune autre ayt soing de cela. La mayson ne fournira jamais la matiere d'aucune besongne, afin qu'il ne semble au monde qu'on veüille fayre trafic de marchandise. Le prix du travail sera purement remis en commun, et ne sera proposé ny demandé que fort charitablement et amyablement, non exactement et cherement. Elles ne se mesleront point des affaires du monde, ne prenant au-

cune commission de vendre, ny d'achepter pour les estrangers et gens de dehors.

Au demeurant, elles ne feront aucune besongne pour la vanité, comme seroit laver des gants, fayre des frisons, des fards, et choses semblables.

On ne dira point quelles sont celles d'entre les Sœurs qui font les ouvrages, ny aux Sœurs, à qui sont les ouvrages qu'elles font; ains seront rendus par quelque Sœur deputée à cela.

Et bien que toutes les Sœurs soyent obligées de fayre les ouvrages qui leur sont donnez, avec grande fidellité et diligence, si est-ce que, pour esviter toutes sortes d'empressemens, et laisser aux Sœurs la liberté de s'appliquer à l'orayson interieure, et ne point suffocquer l'esprit de devotion par une trop grande contraincte de s'employer aux ouvrages, la Superieure ne prefigera point aucun terme aux Sœurs, dans lequel leurs ouvrages soyent achevez; ains laissera cela à leur diligence et souplesse spirituelle; de laquelle pourtant, en cas qu'elle les vid nesgligentes et paresseuses, elle les advertira, ou fera advertir.

Constitution XV. — *De la façon de parler avec les estrangers.*

Quand il est requis que les Sœurs parlent à ceux de dehors la mayson, on observera que celle qui doit parler soit assistée d'une autre qui puisse ouyr ce qui se dira, sinon que pour quelque respect, la Superieure treuve bon que la Sœur qui parle soit veuë et non ouye par celle qui l'assistera, laquelle en ce cas se retirera à part, faysant quelque ouvrage, ou si c'est jour de feste, lisant quelque livre, ou faysant quelque orayson, et cependant prendra garde aux parolles (si elle doit ouyr) et aux contenances de la Sœur, afin d'en rendre compte à la Superieure.

Au reste, les Sœurs prendront garde de n'ouyr ny dire des parolles inutiles, coupant court en toute sorte de devis, si ce n'est en ceux qui regardent le bien spirituel.

Elles tiendront le voyle baissé devant les hommes, sinon que la Superieure les en dispense.

On donnera plus aysement dispense aux novices de parler à leurs pere et mere, freres et sœurs, oncles et tantes, mesme à visage descouvert; comme au contraire, on les exemptera, tant qu'il se pourra bonnement fayre, de parler à tous autres.

Les Sœurs ne touscheront point la grille en parlant; ains s'en tiendront un peu esloignées, si elles n'ont permission de fayre autrement.

Constitution XVI. — *Du manger et boire.*

On pourra demeurer une heure entiere à table, s'il est expedient, afin que celles qui mangent lentement prennent leur refection à loysir; et cependant celles qui auront plustost achevé leur repas, demeureront attentives à la lecture, sans sortir de leurs places avant graces, sinon que quelque grande et urgente necessité le requist.

Aucune ne boira ny mangera hors le repas sans congé, lequel elles demanderont avec confiance; ce qu'elles observeront en toutes

autres occurrences, esquelles elles croiront d'avoir quelque necessité.

Chaque Sœur lira sa sepmaine à table en son rang, et tour à tour, hormys la Superieure, sauf si quelqu'une, pour avoir la voix foible, ou pour ne sçavoir pas convenablement lire, doive estre pour cela exceptée.

Or, la lecture se fera clairement, distinctement, et avec des justes pauses, de periode en periode. Et pour le mieux fayre, celle qui aura ceste charge fera fort bien de prevoir ce qu'elle aura à lire.

On commencera la lecture par un chapitre des Constitutions, hormys le vendredy qu'on lira les Regles tout au long du disner.

La Superieure dira le *Benedicite*, et les graces des clercs à droicte voix, et dans le refectoire, et pour la premiere table. Mais quant à la seconde, on ne dira que le petit *Benedicite*, et les petites graces : d'autant que la benediction de la premiere table s'estend encore à la seconde, en laquelle aussi il suffira de lire un quart d'heure.

Oultre les jeusnes commandez par la saincte Eglise, les Sœurs jeusneront les veilles de la Trinité, Pentecoste, Ascension, Feste-Dieu, des festes de Nostre Dame, de sainct Augustin, et tous les vendredys dés la feste de sainct Michel jusques à Pasques, sinon qu'en iceux escheust quelque feste de commandement : car en ce cas le jeusne se remettra au samedy, auquel si encore il y avoit feste, le jeusne sera laissé.

Es autres vendredys de l'année se fera une simple abstinence au soupper, laquelle consiste à ne manger qu'une sorte d'apprest avec le pain.

Constitution XVII. — *Des habicts et licts.*

Elles s'habilleront de noir le plus simplement qu'il se pourra, tant en la matiere qu'en la forme, ainsi qu'elles sont maintenant. Les robbes seront faites à sac, assez amples neantmoins, pour fayre des plys estant ceintes, les manches longues jusques à l'extresmité des doigts, et assez larges pour pouvoir tenir dans icelles les mains et les bras cachez, et repliez l'un sur l'autre.

Le voyle sera d'estamine noire, sans aucune doubleure du moins d'autre couleur, et pendra par derriere jusques à demy-pied un peu plus bas que la ceinture, le bandeau du front noir, la barbette de toile blanche mediocre sans plys, et ne porteront ny attifets, ny empois, ny chose quelconque, qui ne ressente entierement la simplicité religieuse, et le mespris du monde.

Tant que fayre se pourra, les Sœurs auront chacune sa petite chambre, et du moins elles coucheront seule une chascune en son lict.

Les licts seront de matelas, le chevet toutesfois pourra estre de plume, et entouré de futaine blanche, et l'esté elles pourront, si elles veulent, le retrousser pour prendre l'air.

Constitution XVIII. — *De l'Office.*

Elles diront l'Office au chœur, selon qu'il est marqué au Directoire, prononçant nettement et distinctement les parolles, ob-

servant les pauses, mediations, accens, moderant et adjustant leurs voix les unes aux autres, et composant leur maintien le plus devotement qu'elles pourront.

Elles seront promptes au premier son de la cloche pour aller au chœur, où elles s'achemineront avec gravité et reverence; et y estant, apres avoir fait la genuflexion et adoration devant le Sainct-Sacrement, elles prendront leurs places paysiblement et sans fayre bruict, et n'y parleront jamais les unes avec les autres, sinon pour des choses urgentes, et lors elles parleront fort bas et en peu de mots; et ne sortiront que pour des causes tres-pressantes; et l'Office fait, aucune ne se remuëra que le signe ne soit donné pour s'en aller.

Si quelqu'une fait quelque faute qui se puisse reparer, celles qui s'en appercevront la repareront doulcement, et, s'il se peut insensiblement : comme par exemple, si celles qui commencent les Psalmes avoient prins l'un pour l'autre, les autres qui s'en apperçoivent, sans fayre semblant de rien, reprendront le Psalme laissé, le poursuivant sans empressement. Mais celle qui aura fait quelque faute notable, demandera par apres pardon à la Superieure, en esprit d'humilité et de sousmission. Or, parce que les esprits humains prennent bien souvent des secrettes complaysances en leurs propres inventions, mesme quand c'est sous pretexte de devotion ou accroissement de pieté, et que neantmoins il arrive quelquesfois que la multitude des offices empesche l'attention, gayeté et reverence avec laquelle on les doit fayre, il ne sera point loysible à la Congregation, sous quelque pretexte que ce soit, de se charger d'autres offices, ou prieres ordinaires, que de celles qui sont marquées en ces Constitutions et Directoire; car ainsi elle aura plus de moyen et de subjet de dire et chanter l'Office, avec la gravité et le respect qu'elle y observe maintenant.

Constitution XIX. — *Du Confesseur ordinaire.*

En toutes les occurrences esquelles il sera necessaire ou expedient de fayre eslection d'un confesseur ordinaire, le Pere spirituel, avec la Superieure, et les Sœurs conseilleres, confereront soigneusement ensemble des qualitez et conditions des ecclesiastiques qu'on pensera pouvoir prendre ceste charge tant importante; puis, toutes choses bien considerées, le Pere spirituel et la Superieure choysiront celuy qu'en bonne conscience ils jugeront plus propre à cela.

Or, faut-il qu'il soit homme de doctrine, de prudence, et de vie irreprehensible, discret, honneste, stable et devot, et tel que l'Evesque, le Pere spriituel et la Superieure se puissent reposer en son soing et en son zele, en ce qui est requis pour le bon estat de la conscience des Sœurs : car, encore que l'on employe à cela mesme plusieurs autres bons moyens, comme sont les confessions extraordinaires, et les communications avec des personnes spirituelles, et specialement avec la Superieure, ainsi qu'il est dit en divers endroicts des Constitutions, et notamment au chapitre suivant, si est-ce que le confesseur ordinaire a plus de pouvoir pour maintenir les consciences des Sœurs en pureté et sincerité que nul

autre, estant comme l'ange visible deputé à la conservation des ames du monastere, et pour leur advancement au salut eternel.

Et de mesme, s'il arrivoit qu'il fallust en demettre un pour quelque occasion, la Superieure et les Sœurs coadjutrices en confereront avec le Pere spirituel; et la conference estant faite, le Pere spirituel et la Superieure se resoudront, et tant pour l'eslection comme pour la deposition, on rapportera à l'Evesque, ou à son Vicaire general, ce qui aura esté fait, afin qu'il l'appreuve, et qu'en cas que le Pere spirituel et la Superieure ne fussent pas de mesme advis, il determinast l'eslection ou la deposition par son authorité.

Le confesseur ordinaire devant estre si bien qualifié, le Pere spirituel luy pourra laisser toute la charge des affaires spirituelles ordinaires du Monastere, ouy mesme d'octroyer les congez par escrit, pour fayre entrer, selon les Constitutions, les charpentiers, maçons, laboureurs, medecins, chirurgiens, et autres personnes, dont les entrées sont fort souvent requises, afin que les Peres spirituels soyent tant moins importunez et incommodez, et qu'on n'ayt recours à eux que pour les choses de grande consideration; comme aussi pour les choses temporelles, où la presence du Pere spirituel seroit requise, le confesseur ordinaire pourroit tenir sa place quand il luy semblera à propos, et à la Superieure. Il prendra encore de l'Evesque l'authorité pour donner les dispenses de travailler, ou fayre travailler, és jours de festes, quand il jugera qu'il soit requis, et de dispenser pour l'usage des viandes prohibées en Caresme, jours de jeusnes, vendredys et samedys, quand la Superieure jugera qu'il en soit besoin par l'advis des medecins.

Quand les Sœurs et la Superieure mesme luy parleront, elles l'appelleront, ou Monsieur, ou mon Pere, et luy porteront une grande et saincte reverence, comme à celuy duquel Dieu se sert pour leur distribuer ses graces et misericordes és tres-saincts Sacremens. Il prendra un soing particulier à ce que, ny par l'imposition des penitences extraordinaires, ny par les conseils et advis qu'il donnera en confession, rien ne se fasse qui puisse troubler l'ordre et le train du Monastere, autant que fayre se pourra, et mesme afin qu'on ne s'apperçoive de l'estat des consciences des Sœurs qui se sont confessées.

Et finalement, comme les Sœurs le doivent grandement respecter, ainsi qu'il a esté dit, de mesme doit-il aussi traitter avec reverence envers elles, les considerant comme Espouses sacrées du Fils de Dieu.

Constitution XX. — *Des Confessions extraordinaires.*

Quatre fois l'année, environ de trois mois en trois mois, la Superieure demandera à l'Evesque, ou au Pere spirituel, un Confesseur extraordinaire, homme bien conditionné, auquel toutes les Sœurs et elle aussi se confesseront: or, ledit confesseur prendra garde, tout de mesme que l'ordinaire, de ne point imposer de penitences, ny donner aucun advis qui puisse contrarier à l'ordre, ou à l'esprit de cest Institut, comme seroit s'il leur imposoit, ou qu'il leur conseillast de demeurer en priere pendant les assemblées, de

se lever avant l'heure, ou de veiller, et demeurer en quelque exercice apres l'heure ordinaire de la retraitte, ou de ne point se recreer au tems des recreations, ou de jeusner plus souvent que les autres, ou de caresmer és tems esquels la Congregation ne caresme pas.

Et oultre cela, quand quelqu'une desirera de se confesser, ou conferer de sa conscience avec quelque personne bien recogneuë, et de bonne condition, la Superieure le permettra volontiers, sans s'enquerir du subjet pour lequel telle conference ou confession est demandée. Mais pourtant, si la Superieure voyoit quelque Sœur requerir souvent telles conferences, ou confessions, specialement si c'est avec un mesme confesseur, elle en advertira le Pere spirituel, pour, avec son advis, pourvoir dextrement à ce que la saincte liberté de la confession et conference ordonnée pour le bien et la plus grande pureté, consolation et tranquillité des ames, ne soit convertie en detracquement de cœur, inquiettude d'esprit, curiosité, bigearrerie, melancholie, pour nourrir quelque tentation secrette de presomption, ou d'adversion au confesseur ordinaire, ou enfin la singularité et vayne inclination aux personnes.

En cas que quelque personnage de qualité passast, de la conference duquel la Superieure cogneut que les Sœurs pourroient tirer de l'edification, elle pourra, si bon luy semble, le fayre inviter à cela, et permettre aux Sœurs de luy parler, ou en confession, ou autrement.

CONSTITUTION XXI. — *De la Communion.*

Le sacré Concile de Trente a desclaré : Qu'il desireroit qu'il y eust tousjours des communians à chaque messe; en suitte de quoy, et pour seconder, en tant qu'il se peut, ceste saincte inclination de l'Eglise, on distribuëra en sorte le benefice de la communion entre les Sœurs, que tour à tour il s'en communie trois tous les jours.

Oultre cela, toutes communieront les dimanches et festes de commandement, et le jour de jeudy, sinon quand il y aura quelque feste le mercredy ou le vendredy. Que si quelques-unes desirent de communier hors ces jours-là, elles ne le pourront fayre sans l'advis du confesseur, et l'authorité de la Superieure.

Et quant aux malades qui ne pourront bonnement venir au chœur, on leur portera la tres-saincte Communion tous les huict jours, si la qualité de leur mal le leur permet.

CONSTITUTION XXII. — *De l'Humilité.*

L'humilité est l'abregé de toute la discipline religieuse, le fondement de l'edifice spirituel, et le vray charactere et marque infaillible des enfans de Jesus-Christ. C'est pourquoy les Sœurs auront une attention particuliere à la prattique de ceste vertu, faysant toutes choses en esprit de profonde, sincere, et franche humilité.

Elles se porteront doncques un grand honneur cordial les unes aux autres, non tant en gestes, contenances et parolles, comme en verité et effect.

La Superieure tiendra partout le premier rang, et l'Assistante le second, comme vicaire de la Superieure; mais elles ne laisseront

pas pour cela de s'exercer aux offices de l'humilité, comme de balyer, laver les ecüelles, nettoyer les malades une chascune à son tour. Et quant au reste des Sœurs, quelques offices qu'elles ayent, elles ne tiendront aucun rang, sinon en ce qui regarde leurs charges; ains elles les changeront au bout de l'année, selon le nombre qui leur echerra és billets des Saincts, hormys celle qui sera deposée de la superiorité, laquelle pour une année ira toute la derniere, quoyque la Superieure la puisse employer à se conseiller, et qu'en toutes autres occurrences on luy doive du respect.

Le tiltre de Dame, et Madame, ny celuy de vostre Reverence, ne seront point donnez à aucune des Sœurs, ny à la Superieure; ains seulement celuy de ma Mere pour la Superieure, pendant sa superiorité, et de ma Sœur pour les autres : comme aussi elles useront des tiltres, de *vostre charité, vostre dilection,* les unes envers les autres.

Les jeunes honnoreront les vieilles d'aage, encore qu'elles fussent nouvellement venuës à la Congregation; et toutes, avec une noble, genereuse, et cordiale humilité, se previendront mutuellement en honneur et respect, comme l'Apostre ordonne.

Elles useront encore de respect envers toutes les personnes mesme seculieres, et les nommeront tousjours honnorablement, une chascune selon sa qualité, sans en mespriser aucune, pour pauvre, vile et abjecte qu'elle soit.

CONSTITUTION XXIII. — *De la Modestie.*

QUE les Sœurs, en toutes leurs actions, observent une grande simplicité, modestie et tranquillité, fuyant le faste et appareil des contenances mondaines et affectées. Que leur parolle soit humble et basse, les yeux doulx et sereins, et pour l'ordinaire baissez, specialement au chœur, au refectoire, au chapitre, et quand elles paroissent devant les seculiers.

Elles esviteront, tant qu'il leur sera possible, toutes sortes de gestes qui sentent la legereté, surtout estant au parloir, gardant une humble et doulce gravité, sans familiariser avec ceux qui leur parleront.

Qu'elles soyent humbles, doulces, cordiales et franches entre elles, se respectant amyablement, et s'entre-saluant par l'inclination de la teste lorsqu'elles se rencontreront, sans pourtant s'arrester les unes avec les autres en devis, ne parlant que pour choses necessaires, sinon lorsqu'il leur sera permis.

Qu'elles n'usent d'aucunes caresses les unes envers les autres, qui puissent tant soit peu causer aucune imagination badine et folastre, ou produire aucun amusement sensuel, si expressement deffendu en la Regle, et mesme quand quelquesfois elles s'entredonneront le bayser de paix, comme au jour de la reception de l'habict, à la profession, et au renouvellement general, que ce soit seulement à la jouë, et non à la bouche, et que cela se fasse fort simplement, selon l'ordre que l'on se treuvera au chœur à la fin de l'Office, apres la Messe.

Qu'elles ne contestent point, non pas mesme en choses legeres. Qu'elles gardent la netteté et l'honnesteté de la bien-seance religieuse en leurs habicts, sans aucune affectation ny curiosité.

Estant adverties en chapitre, ou au refectoire, de leurs deffauts, elles recevront avec humilité l'advertissement, sans resplique ny excuse : n'y n'en parleront point hors de là, ny d'aucune autre chose qui s'y fasse ou die; ains garderont la reverence deuë à toutes telles actions, mortifications, et humiliations, non-seulement faites de leur propre mouvement, mais beaucoup plus lorsqu'elles sont enjoinctes, ou qu'elles leur sont faites par la Superieure, regardant avec estime tous ces moyens, comme inspirez de Dieu pour leur advancement.

Quand on fera la correction à quelque Sœur, ou que l'on en mortifiera en presence des autres, nulle n'entreprendra de la deffendre ny excuser; mais si quelqu'une sçayt quelque chose en faveur de son innocence, elle pourra en particulier le dire à la Superieure, avec humilité et modestie.

Nul ne presumera d'aller au parloir, ou tournoir, ny ailleurs, pour parler aux estrangers, ny escouter ceux qui parlent, ny demander à la portiere, ou quelqu'autre qui y aura esté, ny que c'est que l'on a dit.

Elles ne parleront aucunement à ceux de dehors de ce qui se fait en la mayson, sinon que ce fust quelque chose qui pust servir d'edification.

Elles n'entreront point és chambres les unes des autres sans congé, et sans advertir celle qui est dedans, heurtant premierement à la porte, et attendant qu'elle die : *Au nom de Dieu.*

Et tandis qu'elles seront plusieurs en une chambre, faute de logis, elles ne remuëront point les besongnes les unes des autres.

Elles n'entreront point dans les chambres des offices les unes des autres sans congé, et n'y prendront rien qu'elles n'en advertissent la Sœur qui en a la charge, et par apres auront soing de le rapporter en tems convenable.

Constitution XXIV. — *Du compte de tous les mois.*

Tous les mois, les Sœurs descouvriront leur cœur, sommairement et briefvement, à la Superieure, et, en toute simplicité et fidelle confiance, luy en feront voir tous les replys, avec la mesme sincerité et candeur qu'un enfant monstreroit à sa mere ses egratigneures, ses furoncles, ou les picqueures que les guespes luy auroient faites; et par ce moyen rendront compte, tant de leur advancement et progrez, que de leurs pertes et deffauts és exercices de l'orayson, des vertus, et de la vie spirituelle, manifestant encore leurs tentations et peynes interieures, et non-seulement pour se consoler, mais aussi pour se fortifier et humilier. Bien-heureuses seront celles qui prattiqueront naïfvement et devotement cest article, qui enseigne une partie de la sacrée enfance spirituelle, que Nostre Seigneur a tant recommandée, de laquelle provient, et par laquelle est conservée la vraye tranquillité de l'esprit. Le premier jour de Communion de chaque mois, une chascune fera à part soy le renouvellement de sa profession, à la fin de l'orayson du matin; et à cest effect, chaque Sœur aura en escrit la forme de sa profession, signée de sa main, qu'elle lira alors.

La veille du renouvellement de chaque mois, l'on advertira les

Sœurs en donnant l'obedience à midy, de se preparer pour fayre ceste action avec le plus de soing et de devotion que fayre se pourra, comme aussi une chascune lira les Constitutions et Directoires particuliers qui regardent son office ou condition, tous les mois, avec pareille devotion que si alors ils leur estoient donnez nouvellement. Et Dieu leur donnera tousjours des nouvelles lumieres par la lecture d'icelles.

CONSTITUTION XXV. — *De la Correction.*

QUAND quelqu'une fera quelque faute legere, les autres ne la reprendront point; mais en cas qu'elle continuast, elles en advertiront la Superieure, afin qu'elle y mette ordre. Que si la faute estoit d'importance et secrette, celle qui l'aura apperceuë fera doulcement et amyablement la correction fraternelle, selon l'Evangile, jusques à trois fois; apres quoy, si la deffaillante persevere à ses fautes, elle sera defferée à la seule Superieure, afin que par tous les moyens possibles, elle y remedie; mais si la faute n'est pas secrette elle en advertira la superieure d'abord.

Et en cas que la faute qui est descouverte, pour le scandale, consequence et nuysance qu'elle tire apres soy, semblast devoir estre promptement manifestée à la Superieure, celle qui l'aura veuë ou sceuë prendra l'advis de la Superieure mesme, ou du Pere spirituel, sans nommer, ny fayre cognoistre celle qui sera coulpable, sinon apres qu'elle aura esté conseillée de la nommer.

Afin que l'amendement se fasse plus grand en la Congregation, la veille de la Circoncision, apres que l'on aura tiré les Saincts, l'assistante priera la Superieure au nom de toutes les Sœurs, de donner à chascune une ayde, et la Superieure la baillera, leur enjoignant d'avoir soing particulier de s'exciter reciprocquement à l'amour de Dieu, à se corriger de leurs deffauts, en esprit de doulceur et de charité, fayre en sorte que ce soit sans aucune autre particularité ensemble; et lors elles se prieront l'une l'autre de fayre soigneusement cest office reciprocque, lequel par apres elles prattiqueront fidellement, sans monstrer aucune sorte de degoust ou de deffiance, se gardant neantmoins de mesler en leurs corrections la censeure ou murmeuration pour les imperfections d'aultruy.

Et parce que la coustume est, que non-seulement les surveillantes, mais aussi les autres sœurs, fassent les advertissemens au refectoire, apres graces, des fautes qu'elles auront remarquées, ce qui est de tres-grand profict, elle sera gardée et observée inviolablement, comme aussi celle de dire les coulpes, et fayre les mortifications devant le *Benedicite.*

CONSTITUTION XXVI. — *Du Chapitre.*

LE samedy, toutes les Sœurs, sans qu'aucune s'en puisse excuser, si ce n'est pour cause extresmement grande, tant les professes, que les novices, et les Sœurs du mesnage, s'assembleront au Chapitre; et apres avoir dit le *Veni sancte Spiritus*, la Superieure dira tout ce qui luy semblera devoir estre dit pour le bien spirituel de la Congregation. Que si quelqu'une des Sœurs avoit quelque chose à proposer sur ce subjet mesme, elle le dira auparavant à la Superieure,

laquelle, pour ayder sa memoire, fera une petite liste de tout ce qu'elle aura à desduire, si bon luy semble.

Apres cela, celles qui voudront diront leurs coulpes pour plus grande humilité, et on les corrigera doulcement et amyablement, sans toutesfois attenüer leurs fautes.

Que s'il n'y a autre chose à dire, la Superieure lira, ou fera lire au Chapitre quelque advis tiré de quelque livre devot, ou un article de la Regle. Et attendu qu'en toute assemblée faite au nom de Dieu, il se treuve au milieu, les Sœurs doivent assister en celle-cy, qui est vrayement faite en ce tres-sainct nom, avec grande reverence, devotion et attention, s'imaginant de voir Nostre Seigneur au milieu d'elles, par l'ordonnance et inspiration duquel leur sont dites plusieurs choses pour leur perfection.

CONSTITUTION XXVII. — *De la reception et distribution des moyens de la mayson.*

Les denrées seront receuës par l'Œconome, qui rendra compte de mois en mois à la Superieure, en presence de la Portiere, et d'une des Surveillantes; mais l'argent sera deposé en un coffre à trois clefs, dont une sera gardée par la Superieure, l'autre par la Portiere, et la troisiesme par l'Œconome, et sera tenu rosle des sommes qu'on recevra, avec les particularitez du jour, et des personnes qui les deslivreront, et les causes pourquoy.

Lorsque, par le commandement de la Superieure, on prendra ce qui sera requis pour les necessitez de la mayson et des Sœurs, l'on fera un autre rosle qui contiendra les sommes tirées, escrit de la main de l'une de celles qui garderont les clefs, et les causes pourquoy elles ont esté tirées, et sera signé de la main de la Superieure, et de l'autre qui garde les clefs, afin qu'au bout de chaque année, un peu advant Noël, toutes les Officieres ensemble avec la Superieure, fassent sommairement un estat de tout ce qui s'est passé au manyement exterieur de la mayson : lequel estat sera representé au Superieur en la visite.

Et quant à la depense journaliere, l'Œconome en aura le soing, faysant fayre les emploites requises par l'une des Sœurs tourieres.

CONSTITUTION XXVIII. — *Du Pere spirituel de la mayson.*

La Congregation demeurera sous l'authorité ordinaire de l'Evesque, ainsi que la Regle le porte, auquel elle demandera un Pere spirituel, qui de la part d'iceluy, prendra garde à ce que les Regles soyent bien observées, et qu'aucun abus ny changement ne s'introduise; visitera la mayson une fois l'année, assisté d'un compaignon meur d'aage, discret, et vertueux; se treuvera aux eslections de la Superieure et du Confesseur ordinaire; signera les causes de sorties extraordinaires des Sœurs, s'il en arrive quelque legitime subjet, et celles des entrées des hommes et femmes qui y entrent pour quelque service necessaire; sinon qu'il juge à propos, quant à cest article de l'entrée, d'en laisser la charge au Confesseur ordinaire, ainsi qu'il a esté dit cy-dessus. Et à ce Pere spirituel, tant la Superieure que les autres Sœurs pourront avoir recours où il sera besoin d'une speciale providence.

Mais quant à la visite, il seroit expedient qu'elle se fist par l'Evesque mesme, avec l'assistance du Pere spirituel et du Confesseur ordinaire.

Ce Pere doncques doit estre homme de grande vertu, et bien recogneu docte, expert, et grande charité, afin qu'il sçache conduire la Congregation, sans se lasser de la peyne qu'il aura en ceste saincte besongne.

Constitution XXIX. — *Des Officieres de la mayson, premierement de la Superieure.*

Comme l'ame et le cœur respandent leur assistance, mouvement et action en toutes les parties du corps, aussi la Superieure doit animer de sa charité, de son soing et de son exemple toute la Congregation, vivifiant par son zele toutes les Sœurs qui sont en sa charge, procurant que les Regles soyent observées le plus exactement qu'il se pourra, et que la mutuelle charité et saincte amytié fleurisse en la mayson, et pour cela elle ouvrira sa poictrine maternelle et amyable à toutes les filles esgalement, afin qu'en toute confiance elles ayent recours à elle en leurs doubtes, scrupules, difficultez, troubles et tentations.

Qu'elle observe de tout son pouvoir les Regles et Constitutions, sans qu'elle prattique aucune singularité, ny prenne ou reçoive aucun advantage, en habicts, viandes, et autres choses, sinon comme les autres, à mesure que la necessité le requerra.

Elle commandera à une chascune des Sœurs, et à toutes en general, avec des parolles et contenances graves, mais suaves; avec un visage et maintien asseuré, mais doulx et humble; et avec un cœur pleyn d'amour et de desir du profict de celle à qui elle commande.

Elle tiendra les yeux attentifs sur ce petit corps de Congregation, afin que toutes les parties d'iceluy respirent la paix, la concorde, l'unyon et le service tres-aymable de Jesus-Christ; et partant, lors qu'une fois le mois les Sœurs luy rendront compte de leurs ames, elle les examinera, s'enquerant discrettement de l'estat present de leur esprit, pour par apres les ayder, exciter, corriger, souslager.

Elle pourvoyra avec un soing particulier à la necessité des malades, et les servira fort souvent de ses propres mains és maladies de consequence.

Elle eslevera avec un amour paternel les Sœurs qui, comme petits enfans, seront encore foibles en la devotion, se ressouvenant de ce que dit sainct Bernard à ceux qui servent les ames : La charge des ames, dit-il, n'est pas des ames fortes, mais des infirmes : car si quelqu'un te secourt plus qu'il n'est secouru de toy, recognoy que tu es non son pere, mais son pair. Les justes et parfaicts n'ont point besoin de Superieur et Conducteur; ils sont eux-mesmes leur loy et leur direction par la grace de Dieu, et font assez sans qu'on leur commande.

La Superieure doncques doit estre principalement pour les imbecilles, et debiles, bien qu'aussi elle ne doive pas abandonner les parfaictes, afin qu'elles perseverent sans se relascher.

Et partant, qu'elle prenne garde aux necessitez des Sœurs,

selon la sincerité de la dilection chrestienne, et non selon les inclinations naturelles; et sans avoir esgard à l'extraction ou origine des filles, à la gentillesse de leurs esprits, bonne mine, et autres telles conditions attrayantes, et qu'elle ne familiarise pas en telle sorte avec les unes, que cela puisse servir de tentation d'envie aux autres.

Elle ne reprendra point les fautes qui se commettront, sur-le-champ, devant les autres, ains en particulier avec charité; sinon que la faute fust telle, que pour l'edification de celles qui l'auront veu fayre, elle requiert un prompt ressentiment, lequel en ce cas-là elle fera en telle sorte, que blasmant le deffaut, elle souslage la deffaillante, taschant d'estre vrayement redoubtée, mais pourtant beaucoup plus aymée, comme dit la saincte Regle.

Qu'elle ne concede point aysement à pas une l'usage des Sacremens, plus frequent que celuy qui est porté par les Constitutions, de peur qu'en lieu d'une amoureuse et respectueuse communion, il ne s'en fasse plusieurs par imitation, jalousie, propre estime et vanité.

Qu'elle ayt un grand soing de fayre continuer toute la Congregation à dire l'Office tres-devotement, et à fayre les Offices spirituels de l'orayson, meditation, examen de conscience, preparation du matin, oraysons jaculatoires, lectures, et continuelle presence de Dieu : comme aussi elle tienne la main que toutes les Officieres ayent un Directoire particulier de toutes les choses qu'elles doivent observer en leurs charges.

Elle aura un soing tres-particulier, que les filles et femmes ne soyent jamais receuës en la Congregation, que leur vocation ne soit bien espreuvée, et qu'aucun respect humain n'entre point en la consideration de leur reception, ains la seule inspiration. Et partant, que l'on les fasse arrester quelques sepmaines à la mayson, avant que de leur donner l'habict du noviciat, afin qu'elles soyent considerées à loysir, en leurs humeurs, inclinations et desportemens.

Qu'elle procure que le Pere spirituel, allant dehors, laisse sa charge entre les mains d'un autre bien qualifié.

Qu'elle ayt un grand soing d'empescher que rien ne soit en la mayson, et ne s'y fasse, qui ne soit conforme à la saincte pudicité et pureté, à la parfaicte pauvreté, et à l'exacte obeyssance; et partant, si quelque Sœur avoit un peu trop d'inclination à converser avec les seculiers, quoy qu'ils fussent de profession ecclesiastique ou religieuse, ou proches parens, qu'elle luy en retranche toutes les commoditez. Et quant aux conseils spirituels, ou communications de conscience, comme la Superieure les doit librement permettre, aussi doit-elle fayre que ce soit avec des personnes dignes d'estre employées à cest office angelique, avec le soing cy-dessus mentionné.

Que jamais on ne fasse aucun procez, sans premierement fayre rechercher la partie d'en venir à la voie amyable, dont on puisse prendre acte; et que l'on prenne l'advis du Pere spirituel et de quelques-uns des principaux amys de la mayson, et des mieux entendus, lesquels conseillant d'entrer en procez, la Congregation se

tiendra grandement sur ses gardes, à ce que rien ne se passe de son costé avec injustice, par animosité, contention et passion, ny en parolles, ny en escritures, ny en œuvres. Et en cas de perte de procez, que la Superieure et toute la Congregation s'abstienne de toutes murmeurations, jugemens temeraires, et parolles picquantes, soit contre le juge, soit contre les parties.

Qu'elle ne change ny innove rien. Que si elle a besoin elle-mesme d'estre dispensée de la Regle, elle le pourra fayre de sa propre authorité, apres en avoir conferé avec sa coadjutrice; sinon en chose de consequence qu'elle recourra au Pere spirituel, ou à l'Evesque. Qu'au demeurant elle reçoive si humblement et doulcement les advis et remonstrances qui luy seront donnés, que les Sœurs puissent avoir une juste confiance et liberté de l'advertir, ou fayre advertir és occurrences, selon qu'il sera dit apres.

En somme, la Superieure se doit tenir si bien aupres de Dieu, qu'elle soit le mirouër et le patron de toute vertu parmy les Sœurs, et qu'elle puisse puiser dans le sein du Sauveur la force et la lumiere dont elle a besoin.

Constitution XXX. — *De la maniere que la Superieure doit tenir pour les affaires.*

La Superieure, estant esleuë, avant toutes autres choses, doit choysir quatre Sœurs qu'elle jugera plus propres pour luy donner conseil és occurrences, avec lesquelles elle conferera pour l'ordinaire de quinze jours en quinze jours, des affaires tant spirituelles que temporelles de la mayson, sans toutesfois leur communiquer aucunement l'estat des ames, qu'elle aura apprins par la reddition des comptes qu'en font les Sœurs tous les mois.

Oultre cela, comme la Superieure doit, avec une modeste et prudente liberté, ordonner, commander, et dispenser selon la Regle et les Constitutions, et selon qu'elle jugera estre expedient és occurrences communes et ordinaires, aussi, és difficiles et importantes, elle doit prendre l'advis desdittes Sœurs, et si la chose le merite, elle en doit encore conferer avec le Pere spirituel, ou mesme avec l'Evesque.

Or, il ne s'ensuit pas pourtant que la Superieure doive tousjours suivre le conseil desdittes Sœurs; ains suffit qu'elle l'entende, pour mieux se resoudre elle-mesme à ce que, selon Dieu, elle estimera estre plus convenable, apres avoir bien consideré et pesé ce que lesdittes Sœurs auront allegué et remonstré. Et neantmoins, bien qu'elle ne soit pas obligée de suivre le conseil, si est-ce qu'elle doit l'escouter avec tranquillité et suavité, sans tesmoigner aucun mespris ny desdain, afin de laisser la liberté et confiance aux Sœurs de dire ce qui leur semblera bon.

Mais il y a des occurrences, esquelles, selon les Canons et coustumes generales des monasteres des filles et femmes, il faut ouyr et suivre la pluralité des voix de tout le Chapitre des Sœurs: comme, s'il faut pour quelque rayson aliener et changer, ou abbreger les biens du monastere, recevoir une fille au noviciat, ou à la profession, eslire la Superieure, rejetter une Sœur, demander un Pere spirituel, et s'il se treuve d'autres occasions esquelles le Pere spi-

Elle exercera les novices, en humilité, obeyssance, doulceur et modestie, leur aggrandissant le courage, et arrachant, tant que fayre se pourra, les niayseries, tendretez, et fades humeurs, qui ont accoustumé d'alangourir et affoiblir les esprits, principalement du sexe feminin, afin que, comme des filles fortes, elles fassent des œuvres d'une perfection solide et puissante.

Et parce que l'entreprinse est grande, elle leur apprendra à ne point se confier en elles-mesmes; mais à jetter toute leur confiance en Dieu, et en l'intercession et protection de la glorieuse Vierge Marie. En suitte de quoy, elle les instruira à bien fayre l'orayson et meditation, et autres exercices spirituels; comme à se bien confesser briefvement, distinctement, cordialement, et à bien employer les confessions et communions; et à bien lire, prononcer, reciter et chanter l'Office, avec toutes les contenances et bons maintiens que l'on doit observer au chœur et en toutes autres occurrences.

Et ne fera pas moins, en tout ce qui a esté dit, pour les Sœurs domestiques et associées que pour les autres, en ce que leur capacité pourra por ter.

Elle fera que les novices prennent l'esprit d'un amour tres-affectionné au salut de tout le monde, afin qu'elles prient Dieu pour tous; mais specialement pour la tres-saincte Eglise catholique, et pour tous les prelats et officiers d'icelle, faysant souvent leurs oraysons et communions pour l'exaltation de la foy catholique, pour la conversion des infidelles et pecheurs, comme aussi pour tous les princes chrestiens, et nommement pour celuy du païs où la Congregation se treuve.

Elle leur annoncera souvent la sincere dilection envers tous les ordres des Religions qui sont en l'Eglise de Dieu, afin que non-seulement elles prient pour iceux, ains aussi qu'elles apprennent à les estimer et respecter cordialement. Surtout elle taschera d'imprimer dans le cœur de ses novices, que toutes les Sœurs de la Congregation ne doivent avoir qu'un seul cœur, et qu'une seule ame, avec memoire continuelle que Nostre Seigneur, par son inspiration et vocation, et Nostre Dame, par une secrette visitation, de laquelle elle a visité leur cœur, les a joinctes et unies ensemble, afin que jamais elles ne fussent separées d'amour et de dilection, ains qu'elles demeurassent en unité d'esprit par le lyen de charité, qui est le lyen de perfection.

La Directrice doncques doit avoir un esprit humblement genereux, noble et universel, pour conduire les filles à une devotion non feminine, tendre et molle; mais puissante, courageuse, relevée, et universelle : manyant neantmoins differemment les cœurs des novices, selon la diversité de leur portée, et condition de leur esprit, afin de les former toutes selon le bon playsir de celuy au service duquel elles sont desdiées. Que s'il s'en treuve, comme il pourroit arriver, qui ayent le cœur un peu plus rude, grossier, et agreste, mais qui ayent pourtant la volonté bien determinée à vouloir obeyr, et bien fayre, donnant esperance de pouvoir estre adoulcies et civilisées, elle usera d'un amour tout particulier et genereux, pour, avec patience et perseverance, bien cultiver et dresser ces plantes ainsi tortuës, parce que bien souvent, moyen-

nant la main et le soing du laboureur, elles portent à la fin des fruicts fort delicieux.

Les novices s'addresseront en toutes leurs necessitez à la Directrice, laquelle, si ce sont des necessitez d'importance et de consequence, en advertira la Superieure; mais pour les meneuës et ordinaires necessitez, auxquelles la Directrice peut pourvoir aysement, elle le fera sans en donner la peyne à la Superieure.

Elle prendra garde à ne point s'amuser aux apparences exterieures des novices, qui souvent despendent de la bonne mine et de la composition et du maintien du corps, ou de l'habileté de l'esprit et de la proprieté du langage; mais penetrera, tant qu'il luy sera possible, le fond du cœur et de l'ame des filles, afin qu'elle sçache discerner leurs deffauts, et de quelle main il les faut conduire.

On la deschargera, tant qu'il sera possible, de toutes les autres affaires de la mayson, afin qu'elle puisse tant mieux vacquer à celle-cy, qui est si importante.

Elle pourra quelquesfois, selon qu'elle le jugera convenable, fayre essay de la bonté et doulceur des novices, leur commettant d'instruire les autres à lire, coudre, dire l'Office selon leurs talens.

Les mercredys apres Prime, elle fera l'assemblée au noviciat, en forme d'un petit Chapitre, où les novices diront leurs coulpes, desquelles elle les corrigera, les instruisant et mortifiant selon les subjets; et consecutivement elle leur dira quelque chose en general, pour leur advancement et proffict spirituel, selon qu'elle jugera estre à propos, ou bien elle leur fera seulement fayre le choix des vertus, et detestation des vices.

Or, bien qu'elle puisse diversifier les exercices spirituels, selon les occurrences, elle ne pourra neantmoins en admettre de nouveaux et extraordinaires, sans l'advis du Pere spirituel et de la Superieure, et qu'elle prenne garde à ce que les Novices ne soyent pas chargées d'exercices, soit spirituels, soit temporels.

CONSTITUTION XXXIV. — *Des Surveillantes.*

La Superieure choysira deux de ses Coadjutrices, ou telles autres des Sœurs que bon luy semblera, qui avec elle prendront garde aux fautes et manquemens particuliers qui se commettent, pour les luy fayre sçavoir, et conferer avec elle des remedes convenables: voire mesme, quand la Superieure l'ordonnera, elles pourront proposer les fautes et manquemens en pleyn Chapitre, avec modestie et simplicité; mais la Superieure ne fera jamais cela qu'avec meure et grave deliberation, et se gardera bien de leur fayre proposer publicquement chose qui puisse infasmer, sinon qu'elle fust publicque.

Ces deux Sœurs doivent estre grandement unies ensemble, et s'entre-porter au zele de l'observance des Regles, marchant en esprit d'humilité.

Ayant conferé avec la Superieure des fautes qu'elles ont recogneuës, et proposé leurs advis, elles s'arresteront simplement à celuy de la Superieure, sinon qu'elles vissent en icelle une manifeste connivence, qui pust beaucoup nuyre à la Congregation : car alors

elles pourront conferer avec le Pere spirituel, en toute sousmission et reverence.

Jamais elles ne diront rien de ce qui a esté traitté et resolu entre elles et la Superieure, ou bien mesme au Chapitre, laissant à la Superieure la poursuitte de la correction, ainsi qu'elle verra à fayre.

En l'absence de l'Assistance et de la Superieure, la plus ancienne d'entre elles tiendra la place de la Superieure, et en la place de la plus ancienne l'autre succedera, sinon que la Superieure en ayt nommé une autre, cela demeurant en sa liberté.

Et sur tout, qu'elles s'abstiennent de parler des deffauts des Sœurs, sinon avec la Superieure, et en esprit de charité.

Constitution XXXV. — *De l'Ayde de la Superieure.*

La Superieure choysira à son gré une des Sœurs qui aura charge de l'admonester des fautes qu'elle commettra, et [à laquelle toutes les Sœurs s'addresseront, pour fayre fayre la correction par icelle à la Superieure, afin que la Superieure, qui doit ayder et corriger toutes les autres, ne demeure pas elle seule privée du bien d'estre aydée et corrigée.

A cest effect, elle annoncera en pleyn chapitre celle qu'elle aura choysie pour son ayde et correctrice, exhortant pour l'amour de Nostre Seigneur toutes les Sœurs, et surtout celle [qu'elle aura choysie, de luy fayre sincerement et fidellement, avec toute confiance, cest office de charité.

Or, ceste Sœur doit tellement exercer sa charge, que pour cela elle ne rabatte rien de l'honneur, respect et obeyssance qu'elle doit à la Superieure, ains taschera de servir en cela mesme d'exemple à toutes les Sœurs.

Elle prendra garde de ne point importuner l'esprit de la Superieure par de trop frequentes et inutiles reprehensions, comme elle feroit, si pour des fautes legeres et passageres, et qui ne tirent point de consequence, elle venoit à tout propos fayre des advertissemens.

Jamais elle ne donnera cognoissance à la Superieure des Sœurs qui auront prié de l'advertir; ny ne dira non plus aux Sœurs, ny à personne, ce qu'elle aura dit à la Superieure ny ce que la Superieure luy aura respondu; ains, si elle void la Superieure se rendre incorrigible en chose de consequence, elle pourra seulement en conferer avec le Confesseur ordinaire, ou mesme, s'il semble mieux, avec le Pere spirituel, qui aussi sera obligé de couvrir si discrettement ce secret, en remediant au mal, que l'ayde n'en puisse estre contristée.

Elle aura le sceau pour cachepter toutes les lettres des Sœurs, apres que la Superieure les aura veuës, sans qu'il luy soit loysible à elle de les voir, sinon que la Superieure luy en donne la charge.

Constitution XXXVI. — *De l'Œconome.*

Une des Sœurs aura le soing de toute la mayson, comme Œconome generale d'icelle, laquelle, avec une fidellité et allegresse toute particuliere, entreprendra ceste charge, à l'imitation des

sainctes dames qui suivoient Nostre Seigneur et les Apotres, pour leur administrer les choses requises à leur vie corporelle, embrassant la diligence et ferveur de saincte Marthe; mais fuyant son trouble et son empressement.

Elle communiquera doncques de tems en tems, et selon que les occurrences le requerront, de toutes les necessitez de la mayson avec la Superieure, pour prendre l'ordre et l'instruction d'icelle.

Elle fera toutes les provisions de la mayson en leur tems et sayson, les faysant retirer proprement et en lieu convenable, et les visitant comme il convient, afin que rien ne s'y gaste.

Elle pourvoyra que les Officieres ayent tout ce qui leur est necessaire pour leur charge.

Elle prendra deux fois l'année avec soy les Surveillantes, pour visiter soigneusement tous les offices, et tout le reste de la mayson, pour par apres fayre le rapport à la Superieure, si tout est en bon ordre et estat. Et oultre cela, elle-mesme fera ceste visite, selon qu'elle jugera estre expedient.

Elle tiendra un rosle bien datté de l'argent qui luy sera donné pour la despense, et pour celuy qui proviendra des ventes ou des presens charitables.

Elle ordonnera à la depensiere, de mois en mois, ce qu'il faudra pour la table, et regardera souventesfois ce qu'elle luy aura mis en main, afin que tout soit tenu en bon ordre.

Qu'elle prenne garde, au mois de febvrier et au mois d'aoust, que rien ne manque pour les vestemens de l'hyver et de l'esté.

Elle tiendra les inventaires de tous les meubles de chaque office, et procurera que chaque Officiere en ayt un particulier de ce qui est de sa charge, qu'elle reverra chaque année, en l'une des visites generales qu'elle fera de toute la mayson.

Elle distribuera les besongnes, comme de filer et coudre, aux Sœurs, selon les occurrences, et toutes les besongnes faites luy seront remises, afin qu'elle les mette sur son compte.

Elle fera un rosle de tout ce que les novices apporteront à la mayson, qu'elle leur fera signer, si elles le sçavent fayre, sinon la Superieure le signera.

Elle fera voir son compte à la Superieure tous les mois, tant de ce qu'elle aura receu, que de ce qu'elle aura depensé.

Elle se rendra prompte et charitable à toutes les necessitez des Sœurs, selon l'ordonnance de la Superieure; et prendra garde que les Sœurs de l'office de la cuisine, et les Sœurs tourieres fassent bien à propos ce qui est de leur charge, et avec la doulceur et support requis.

Elle tirera tous les jours compte de la Sœur touriere qui fait les provisions.

Elle aura soing particulier que les Sœurs tourieres ne soyent point trop chargées de besongne, ny aussi qu'elles ne perdent point le tems, et aura le mesme regard sur les Sœurs domestiques. Et fera que les Sœurs tourieres prennent le tems, ès jours de festes, d'ouyr lire, ou s'entretenir des choses spirituelles et sainctes, pour s'exciter à la devotion selon leur capacité.

CONSTITUTION XXXVII. — *De la Portiere.*

La Portiere doit estre grandement discrette, pour fayre sagement les responses et messages qui viennent en la mayson, et en sortent; pour fayre doulcement attendre les personnes auxquelles on ne peut pas donner satisfaction sur-le-champ.

Or, elle n'ouvrira jamais à personne, sans la licence de la superieure, et sans son Assistante, et prendra garde qu'en ouvrant, elle ne puisse estre veuë de dehors, ny sa compaigne aussi.

Elle verra ce qui sort de la mayson, et l'escrira, si c'est chose d'importance : les Sœurs estant aux Offices, en l'orayson, et à table, elle s'excusera de les appeller, si ce n'est pour chose qui presse, et de grande importance.

Elle rendra toutes les lettres qui arriveront à la Superieure, et n'en fera point sortir sans son ordre.

Si quelqu'un donne quelque chose à la Congregation, elle en fera le recit sur le soir apres la recreation, afin que l'on prie pour les bienfaicteurs.

Qu'elle soit courte en parolles avec ceux qui viendront à la porte, ne s'enquerant d'aucune chose non necessaire.

Elle ne laissera point les clefs à la porte, et les rendra tous les soirs à la Superieure, comme aussi celles du parloir et tournoir.

Elle ne fera aucun message de dehors aux Sœurs, ny des Sœurs à ceux de dehors, sinon par l'ordre de la Superieure, ou bien de la Directrice, en ce qui regarde les novices.

Elle n'usera d'aucune authorité sur sa compaigne; ains s'en servira simplement pour estre tesmoin de ses actions, et pour estre assistée à fermer à bonne heure les portes.

CONSTITUTION XXXVIII. — *De la Sacristaine.*

La Sacristaine aura charge, et tiendra un rosle de tout ce qui appartient à l'eglise et chappelle de la Congregation, et tiendra tous les ornemens, paremens, et meubles qui appartiennent au service de l'autel et de l'eglise, proprement, nettement, et en bon ordre; parera la chappelle, et preparera les habicts sacerdotaux avec grande diligence, selon la varieté des festes et des tems, se sousvenant que Nostre Seigneur a tousjours aymé la netteté et mondicité, et que Joseph et Nicodeme sont loüez d'avoir proprement et nettement ensevely son corps, avec parfums et unguens precieux.

Elle advertira la Superieure s'il arrive quelque prestre estranger pour dire la messe, et sçaura s'ils ont licence de l'Evesque.

Si quelqu'un, venant à la sacristie, veut parler d'affaires, elle l'envoyera à la porte, sinon que pour la qualité des personnes il fust mieux d'advertir la Superieure.

Elle sonnera tous les Offices, les messes, et les *Ave Maria* à propos.

Elle advertira de bonne heure, s'il y a des confessions et communions à fayre.

Elle ne s'arrestera point à parler avec le Pere confesseur et Chappelain ordinaire, non plus qu'avec le Clerc, ny moins avec les estrangers, sinon pour les choses necessaires.

Elle ira le matin, avant que sonner l'orayson, par toutes les cellules des Sœurs, pour voir si quelqu'une par incommodité ne peut pas venir à l'Office; et si elle en treuve, elle en advertira la Superieure.

On ne fera point de poupées en toute la mayson, et moins en mettra-t-on sur l'autel, ny pour representer Nostre Seigneur, ny Nostre Dame, ny les Anges, ny choses quelconques; ains on aura des imaiges bien faites et appreuvées par le Pere spirituel, notamment celles qu'on met sur l'autel.

Et parce que les particularitez du soing que doit avoir la Sacristaine, pour la propreté et bien-seance de toutes les choses sacrées qu'elle a en sa charge, sont en trop grand nombre, on luy en doit fayre un Directoire à part, et qu'elle l'ayt tousjours devant les yeux, en le lisant tous les mois, afin de ne point manquer à tout ce qui sera par escrit, la Congregation ayant interest nonpareil, que ceste charge soit passionnement bien exercée.

CONSTITUTION XXXIX. — *De l'Infirmiere.*

Celle-cy ne doit respirer que charité, tant pour bien servir les Sœurs malades, que pour supporter les phantaysies, chagrins, et mauvaises humeurs que le mal cause quelquesfois aux pauvres infirmes : les divertissant neantmoins de leur impression, le plus dextrement et le plus suavement qu'elle pourra, sans jamais tesmoigner d'estre degoustée, ny ennuyée de les servir. Ainsi doncques, elle les doit regarder comme la vive imaige de Jesus-Christ crucifié; et si les anciens chrestiens, comme sainct Chrysostome asseure, alloient bien loing en Arabie, voir et reverer le fumier sur lequel sainct Job souffrit tant de travaux, avec quelle reverence devons-nous approcher le lict sur lequel nos freres et sœurs sont couchez pour endurer leurs maladies au nom de Dieu.

Elle se chargera de tout ce qui appartient à l'infirmerie, et au service des malades, dont elle tiendra un memoire, et aura un extresme soing que les chambres soyent nettes, propres, et bien ornées d'imaiges, feüillages, et boucquets, selon que la sayson le permettra, et que rien ne demeure autour des malades qui puisse rendre des puanteurs; ains au contraire, si le medecin le permet, elle y tiendra tousjours des bonnes senteurs et odeurs.

Elle s'essayera de donner aux malades toute confiance, sans acquiescer toutesfois à leurs volontez en ce qui leur pourroit nuyre.

CONSTITUTION XL. — *Des meneus offices de la mayson.*

De *la Robbiere.* — Celle-cy aura la charge de tous les habicts et chaussures des Sœurs, comme aussi des licts, et de toutes leurs appartenances, de quoy elle tiendra un rosle, et les conservera diligemment, prenant garde que tout cela soit en bon ordre, et raccommodé selon le besoin : si que rien ne s'y gaste par nesgligence, et que rien n'y soit contraire à la pauvreté et simplicité.

Elle fera la distribution, selon l'ordonnance de la Superieure, sans permettre que les Sœurs fassent aucun choix; ains regardera simplement à la necessité de chascune.

Elle tiendra un rosle particulier des habicts seculiers des novices,

et les conservera soigneusement pour en rendre compte au jour de leur profession.

De la Lingere. — Celle-cy doit avoir le mesme soing des linges, que la Robbiere des habicts, pour les bien conserver, raccoustrer, et distribuer selon la necessité des Sœurs; puis les retirer, fayre blanchir, plyer et seicher.

Elle en fera un rosle, et en tiendra compte au bout de chaque année, et les serrera en bon ordre, mettant à part ceux qui sont propres pour les Sœurs de grande taille, d'avec ceux qui sont pour petites, afin de les treuver plus aysement, et les distribuer sans choyx.

Quand les Sœurs auront des necessitez extraordinaires, elle leur en donnera charitablement; et au reste, luy sera fait un petit Directoire pour toutes les particularitez qui regardent sa charge.

De la Refectoriere. — Celle-cy doit tenir proprement tout ce qui regarde les meubles du Refectoire, et preparer toutes les choses à propos.

De la Depensiere. — L'office de la Depensiere despend de celuy de l'OEconome; c'est à elle de depenser en detail le vin, le pain, l'huyle, le sel, le beurre, et autres choses requises pour la nourriture des Sœurs, pour l'aumosne et autres telles occasions.

Elle fera des portions, et prendra garde que tout se fasse fort honnestement en la cuisine.

CONSTITUTION XLI. — *Des Sœurs domestiques.*

Les Sœurs employées à la cuisine, et autres services du mesnage, le feront avec allegresse et consolation, se ressousvenant que saincte Marthe le fit, se representant les petites, mais doulces meditations que faysoit saincte Catherine de Sienne, laquelle, parmy des semblables exercices, ne laissoit pas d'estre ravie en Dieu; ainsi doivent les Sœurs, tant qu'il leur sera possible, tenir leurs cœurs recueillis en la divine Bonté, laquelle, si elles sont fidelles, desclarera un jour devant tout le monde, que ce qu'elles ont fait pour ses servantes, a esté fait pour Elle.

Elles feront neantmoins les exercices spirituels, selon qu'il y aura plus ou moins à fayre, et que la Superieure leur ordonnera, laquelle aura un soing particulier, de ne laisser les Sœurs sans la nourriture convenable à leur esprit, puisqu'elles servent à la nourriture corporelle de toute la Congregation.

Toutes seront esgales en cest Office, et s'entr'ayderont mutuellement en paix et charité; et lorsque le loysir le permettra, elles iront l'une apres l'autre alternativement aux assemblées de la Communauté.

Elles tiendront compte de tous les meubles servant à leur office, tant linges qu'autres; et rendront compte une fois l'année à l'OEconome.

CONSTITUTION XLII. — *Des Sœurs tourieres.*

La Congregation recevra le moins qu'elle pourra des Sœurs tourieres; et semble bien que deux ou trois seront esgalement et necessaires et suffisantes, pour tout ce qui est requis au service de la mayson.

Or, la Superieure prendra garde, que celles qu'elle prendra soyent de bon corps et de bon cœur, de bonne complexion et de bon naturel; mais surtout grandement resoluës de servir Nostre Seigneur en travaillant pour la Congregation, avec obeyssance, doulceur et humilité.

On les espreuvera doncques six sepmaines durant, pendant lequel tems on leur proposera les articles du service et de l'obeyssance qu'elles auront à rendre, la sousmission de leur propre volonté en toutes choses, avec le reste de l'observance de la Regle. Apres quoy, on les recevra avec les mesmes conditions et considerations que les autres Sœurs.

Elles ne changeront point d'habicts en leur reception, ny en leur establissement; ains demeureront vestuës comme les honnestes filles de leur qualité originaire, à la façon du lieu où est la Congregation, sans aucune difference : sinon qu'elles seront vestuës simplement et modestement de noir, sans ouvrage, ny mignardise quelconque, avec une croix d'argent penduë en leur col comme les autres.

Elles demeureront deux années novices, passées lesquelles elles seront establies en la Congregation, par le vœu simple de l'obeyssance et de l'oblation, comme il sera dit.

Elles observeront les jeusnes comme les autres, et communieront tous les dimanches et bonnes festes, diront tous les jours le Chappelet, feront l'examen qui se fait apres Matines. Les festes et dimanches, ne se treuvant pas occupées, elles assisteront à Vespres. Bref, autant que les occupations auxquelles elles sont destinées le permettront, on les rendra conformes en mœurs, en excercices, et en affections, aux Sœurs de la Congregation.

Personne ne leur commandera, que la Superieure et l'Œconome, lesquelles leur donneront une Sœur pour les instruire et consoler aux choses spirituelles. En tout, la Superieure leur commandera avec amour, et les Sœurs les nommeront *Sœurs*, se ressousvenant que quoy qu'elles servent à l'exterieur, elles ne laissent pas, selon l'interieur, d'estre filles de Dieu, coheritieres de Jesus-Christ, esgales en nature, et en la pretention de la grace et de la gloire, aux plus grandes du monde, et qu'enfin, comme dit sainct Paul, elles et nous n'avons qu'un Maistre Jesus-Christ, esgalement Seigneur et Sauveur des unes et des autres.

Quand doncques elles seront malades, la Superieure les fera retirer dans l'Infirmerie, et l'Infirmiere les traittera ne plus ne moins que les autres, en toutes sortes de services, et en toutes occasions, de quelque necessité corporelle et spirituelle qu'elles puissent avoir. La Superieure leur ouvrira son sein maternel comme au reste des Sœurs, allegeant leur travail corporel par ce souslagement spirituel.

Quand elles iront fayre les provisions, elles se conduiront avec tant de modestie et de retenuë, qu'elles edifient un chascun, et se comporteront en tout ne plus ne moins que si elles estoient dans la mayson à la vuë de la Superieure.

Elles ne doivent entrer en aucune mayson, ny manger dehors, sans l'avoir demandé à la Superieure, sinon qu'il y eust quelque necessité qu'elles n'eussent pas peu prevoir avant que sortir, ny ne

[illegible] sinon pour les affaires [illegible] nouvelles de la ville, ny mes[illegible] sinon à la seule Superieure.

[illegible] — [illegible] premiere reception de celles [illegible] Congregation.

[illegible] entrer en la Congregation, qui [illegible] sache dire, si elle est pre[illegible] tesmoigne un grand desir de [illegible] aux moyens requis pour l'entre[illegible] de tems en tems, selon les commoditez de [illegible]

[illegible] sera proposée pour estre re[illegible] venir en la mayson, où elle [illegible] pour estre veuë et con[illegible] Sœurs.

[illegible] soit tems, elle fera fayre [illegible] en plein chapitre; puis [illegible] et si la Superieure, avec [illegible] reception, on l'admettra au [illegible] ayant prealablement prins l'ad[illegible] enquerra des conditions [illegible] Sœurs en ceste occurrence.

[illegible] quant à ce poinct, hor[illegible] point recevoir qui ayent des [illegible] soit vrayement necessaire [illegible] qu'on recognoist estre [illegible] se troubler : car encore [illegible] bien disposees, tandis que la [illegible] de la devotion les anime, elles [illegible] peu apres, aux tentations de [illegible] moindre difficulté qui se presente, s'imaginant que si elles estoient au monde, elles feroient les miracles pour leurs enfans, et ne cessent jamais de parler d'eux et de les lamenter; et quoy que leur entrée fust grandement utile à leurs enfans mesmes, pour peu qu'elles fussent faschees d'ailleurs, elles prendroient occasion de blasmer et censurer leur retraitte, avec scandale de plusieurs.

Et en general, on esvitera de prendre des filles ou femmes qui soyent mutines, ou opiniastres, ou trop esgarees et folastres, les unes s'arrestant trop à leur propre cervelle, et les autres ne s'arrestant à rien. Comme encore on se gardera, tant qu'il sera possible, de prendre celles qui sont trop addonnées à la tendreté et compassion sur elles-mesmes.

CONSTITUTION XLIV. — *De l'entrée des Novices.*

La pretendante ayant asseurance de sa reception, pourra, quand la Superieure l'ordonnera, fayre le premier essay avec ses habits ordinaires, esquels elle demeurera pour quelques sepmaines, selon que la Superieure advisera, pour essayer, et considerer si

elle pourra bien s'accommoder aux Regles et observances de la Congregation, lesquelles on commencera à luy fayre exactement prattiquer, et luy fera-t-on entendre que la Congregation est une eschole de l'abnegation de soy-mesme, de la mortification des sens, et de la resignation de toutes les volontez humaines, et en somme un mont de Calvaire, où, avec Jesus-Christ, ses chastes Espouses doivent estre crucifiées spirituellement, pour apres ceste vie estre glorifiées avec luy. Et cependant on la fera preparer, par meditations et oraysons, à fayre une bonne confession generale, sinon qu'elle l'eust desjà faite, en sorte que le Pere spirituel et la Superieure jugeassent qu'il ne fust pas expedient de la refaire encore une fois : auquel cas on luy fera seulement fayre une confession depuis la generale qu'elle aura faite; et elle, par apres, dira de gros en gros ses inclinations, humeurs et passions, qui ont jusques à l'heure principalement regné en elle, faysant un abregé de l'histoire de sa vie, tant du mal que du bien, avec confiance et fidellité, afin que la Superieure entende mieux comme il la faut conduire et fayre exercer, gardant comme un secret de conscience tout ce qui luy aura esté dit pour ce subjet.

Or, le tems prefix estant passé, on tirera les voix, lesquelles luy estant favorables, elle se preparera, et on luy donnera l'habict du noviciat.

Pendant le noviciat des Sœurs, on taschera de fortifier leurs cœurs, et les rendre devotes, non d'une devotion mignarde, tendre ou pleureuse; mais d'une devotion esgalement doulce et courageuse, humble et confiante. Et sur tout on procurera que la novice esgale et applanisse ses humeurs et inclinations à la regle de la charité et discretion, c'est-à-dire, qu'elle apprenne à ne point vivre selon ses humeurs, passions, inclinations, et adversions; mais selon l'ordre de la vraye pieté, ne pleurant, riant, parlant, se taysant que par rayson, et non quand le caprice ou phantaysie luy en vient; en sorte qu'elle reserve les demonstrations de sa joye ordinaire pour les recreations, l'inclination de se taire pour le silence, celle de pleurer, quand la grace l'excitera aux larmes de devotion, sans les employer en des frivoles occasions. Et enfin on luy fera entendre qu'elle ne doit se servir de son cœur, ny de ses yeux, ny de ses parolles, que pour le service de la dilection de son Espoux, et non pour le service des humeurs et inclinations humaines.

Constitution XLV. — *Des Vœux et Professions.*

Il ne sera jamais loysible aux Novices de demander la profession; ains seulement, estant interrogées de leur desir pour ce regard, elles l'expliqueront en verité, et la Superieure aura soing de leur fayre fayre les vœux et la profession quand il en sera tems, selon les ceremonies accoustumées.

Constitution XLVI. — *Du Renouvellement et Confirmation des Vœux.*

Le jour de la feste de sainct Michel, la Superieure advertira toutes les Sœurs professes de se preparer à fayre le renouvellement de leurs vœux, pour le jour de la Presentation de Nostre-Dame; et

pour s'y preparer, elles feront chascune la retraitte, selon qu'il sera ordonné par la Superieure.

Oultre laquelle les Sœurs feront trois jours de retraitte avant Noël, avant la Pentecoste et avant la Presentation de Nostre Dame, et de plus toute la sepmaine saincte, jusques apres la messe du samedy; et ne se fera aucune assemblée pendant lesdits tems de retraitte, que celle de la recreation du soir, qui sera employée à parler des choses sainctes et de devotion.

Constitution XLVII. — *De l'Eslection de la Superieure et autres Officieres.*

La Superieure ne demeurera en charge que trois ans, à la fin desquels le samedy apres l'Ascension de Nostre Seigneur, le Chapitre assemblé dans le chœur, en presence du Pere spirituel, qui sera assis à la treille, se mettant à genoüilx au milieu des Sœurs, elle renoncera et deposera sa superiorité entre les mains du Pere spirituel, qui, ayant accepté sa resignation, l'absoudra de sa charge, disant :

« La Congregation vous descharge au nom du Pere, et du Fils, et du Sainct-Esprit, » et la remettra à l'Assistante; et la Superieure demeurera ainsi deposée, et dira ses coulpes des fautes commises en sa charge, et le Pere spirituel luy donnera la penitence, et elle se retirera en la derniere place. Apres quoy le Pere spirituel exhortera de penser serieusement à une nouvelle eslection pour le jeudy suivant, sans autre consideration que de la plus grande gloire de Dieu, et sanctification de son nom. Puis on dira le *Veni Creator Spiritus*, et on se retirera.

Le dimanche suivant, on fera la Communion generale pour l'eslection future, de laquelle eslection, ny de la deposition faite, les Sœurs ne parleront point, ny és assemblées; ains une chascune pensera à fayre l'eslection qu'elle estimera estre meilleure selon Dieu; et dira-t-on tous les jours apres la Messe, et le soir apres les Litanies, le *Veni Creator Spiritus*; puis le jeudy, apres la Communion generale, faite à ceste intention, toutes les Sœurs estant sorties du chœur, apres qu'on aura mis une table au milieu d'iceluy, avec du papier, de l'encre, et de la poussiere, l'Assistante rentrera la premiere, et s'estant mise à genoüilx, apres avoir fait le signe de la croix, elle escrira le nom de celle qu'elle voudra eslire, puis l'ayant plyé, elle sortira, et les autres, toutes l'une apres l'autre feront de mesme.

A une heure apres midy, le Pere spirituel estant revenu, s'il y a des Sœurs malades, il ira prendre leurs voix, les escrira en des billets, et les mettra dans la boëte où les autres seront mis.

S'il y a des Sœurs qui ne sçavent pas escrire, il les fera venir au parloir, et luy-mesme escrira leurs billets; puis, toutes les voix estant escrittes, on ira au chœur comme le samedy precedent, et apres avoir dit le *Veni Creator Spiritus*, toutes les Sœurs viendront les unes apres les autres apporter leur billet au Pere spirituel, qui les ayant tous receus dans la boëte, les retirera, et les lira l'un apres l'autre : et deux des Sœurs, qui auront une liste du nom de toutes les Sœurs qui peuvent estre esleuës, avec des lignes tirées à l'en-

droict de chaque Sœur, marqueront d'une traverse la ligne du nom qui se lira.

Et enfin on verra laquelle des Sœurs aura plus de voix, et celle-là sera la Superieure, sans qu'il luy soit loysible, ny de refuser, ny de s'excuser, ny de dire des belles parolles; ains, s'estant agenoüillée, elle fera la profession de foy.

Le Pere spirituel confirmera l'eslection au nom de l'Evesque, disant : « Et nous, de l'authorité que nous avons, confirmons vostre eslection, à ce que vous soyez Mere et Superieure de toute ceste Congregation, au nom du Pere, et du Fils, et du Sainct-Esprit. »

Apres quoy elle va s'asseoir en la place de la Superieure : et toutes les Sœurs l'une apres l'autre luy vont bayser la main à genoüilx; on dit *l'Ave maris stella*, et enfin, *Laudate Dominum omnes gentes*. Et cela fait, l'Assistante va escrire dans le livre le jour de ceste eslection.

S'il se treuvoit que deux Sœurs eussent esgalement des voix, il faudra alors que le Pere spirituel escrive leurs noms en une feüille, tirant une ligne à l'endroict de chascun d'iceux; puis les Sœurs sortiront et viendront l'une apres l'autre à luy, et diront laquelle des Sœurs elles desirent, et il la marquera par la traverse; en sorte que nul ne puisse voir le papier où se font les marques, ny ouyr les voix, sinon le Pere spirituel et celuy qui l'accompaigne : et s'il y a des malades, il ira prendre leurs voix luy-mesme, comme dessus.

Toutes les voix estant prinses, le Pere spirituel bruslera tous les billets, afin qu'il n'en soit plus memoire, et que les voix demeurent secrettes.

Au reste, on ne pourra eslire aucune Sœur pour Superieure, qui n'excede l'aage de quarante ans, et qui ne soit professe de huict ans. Et s'il n'y en pas au monastere, on en pourra eslire une des autres monasteres, et du mesme Institut de la Visitation; ou du moins faudra-t-il que celle qui sera esleuë ayt cinq ans de profession, et trente ans d'aage, selon que le sacré Concile l'ordonne.

La Superieure estant esleuë, et ayant choysy celles que, selon Dieu, elle jugera estre plus propres pour exercer les charges d'Assistante et Coadjutrice, elle les proposera au Chapitre, et l'eslection s'en fera par la pluralité des voix; que si elles n'en ont les deux tiers, la Superieure en proposera des autres, et l'eslection en estant faite, elle choysira, avec l'advis des dittes Sœurs esleuës, celles d'entre les autres Sœurs qu'elle jugera estre plus propres pour exercer les autres offices, et toutes demeureront en l'exercice de leurs charges, jusques à ce que la Superieure jugera à propos de les changer.

CONSTITUTION XLVIII. — *Des Penitences et des Chastimens.*

Le glorieux Pere sainct Augustin tesmoigne assez qu'il veut la justice punitive estre employée au service et conservation de la charité en sa Congregation; mais il laisse au jugement de la Superieure, la qualité et quantité des penitences et punitions qu'elle doit imposer selon la diversité des coulpes.

Ce sera doncques à elle de proportionner les chastimens avec les

fautes, enjoignant des penitences petites ou grandes, à mesure que les fautes le meriteront, ainsi qu'il se fait maintenant, et que le Directoire le porte.

Mais si les fautes sont griefves, et qu'il y ayt de la malice, opiniastreté, et obstination, alors elle conferera avec ses Coadjutrices, pour prendre leurs advis sur la correction convenable ; et s'il est besoin, fera paroistre la coulpable devant elles pour la convaincre, et mesme, s'il est jugé à propos, devant le Confesseur, afin qu'il l'ayde, ou devant le Pere spirituel ; et là luy fayre sa sentence, pour luy donner la saincte confusion qui reduit à penitence.

Mais s'il arrivoit, ce que Dieu ne veüille jamais permettre, que quelqu'une se rendist tout à fait incorrigible et incurable en son obstination, alors il faudra assembler le Chapitre devant le Pere spirituel, pour pourvoir de remede. Et s'il estoit expedient, on en conferera, non-seulement avec le Pere spirituel, mais aussi avec l'Evesque, s'il est au lieu, ou s'il n'y est pas, avec son Vicaire general, pour prendre tous les moyens requis et convenables, afin de remedier à ce mal.

CONSTITUTION XLIX. — *Briefve desclaration de l'obligation des Sœurs, à l'observation de la Regle et des Constitutions.*

C'EST l'opinion des Docteurs, et la vraye verité, que ny la Regle de sainct Augustin, ny certes la pluspart des Regles des autres Religions, n'obligent nullement à peché d'elles-mesmes ; ains seulement à rayson des circonstances suivantes :

I. Quand la chose deffenduë est en soy peché, ou que ce qui est commandé est necessaire à salut.

II. Quand on fait, ou qu'on laisse à fayre quelque chose, par desdain et mespris de la Regle.

III. Quand on contrevient à l'obeyssance que la Superieure impose en ces termes, ou semblables : « Je commande au nom du Sainct-Esprit, ou sous peyne de peché mortel. » Mais la Superieure ne doit fayre tels commandemens, que pour des choses de tres-grande importance, et ce par escrit, s'il se peut.

IV. Quand le Pere spirituel, ou l'Evesque commandent, ou deffendent quelque chose, sous peyne d'excommunication majeure, qui soit encouruë par la transgression mesme.

V. Quand on transgresse absolument la Regle és vœux essentiels de chasteté, pauvreté, ou de la vie reguliere : comme il arriveroit, donnant ou prenant, ou gardant chose notable sans congé, rompant la clausure, quittant tout à fait l'habict, et semblables.

VI. Quand on viole la Regle avec scandale, et en sorte que la consequence apporte manifestement quelque grand prejudice au monastere.

VII. Quand on fait quelque manquement en la Regle par quelque desordonnée passion, comme par exemple, de n'aller pas au chœur aux heures marquées, par une grande nesgligence et paresse, de manger hors du repas, par une grande avidité et friandise, de rompre le silence par cholere, et autres semblables, bien que tels pechez ne soyent pas souvent mortels : mais comme il appert, ce n'est pas la Regle, ny les Constitutions, qui en ces cas causent le

peché, ains les circonstances, qui de leur nature le causeroient en toute autre occasion : car ce seroit tousjours peché aux seculiers mesmes, de fayre ce qui est peché en soy, de laisser ce qui est requis au salut, d'enfreindre quelque loy par mespris, de violer les vœux, de scandalizer le prochain, de se relascher à quelque passion desordonnée.

La Regle doncques, et, comme il est dit, beaucoup moins les Constitutions, n'obligent nullement à peché d'elles-mesmes; mais les Sœurs craindront pourtant tousjours de les violer, si elles se ressousviennent que leur vocation est une grace tres-particuliere, de laquelle il faudra rendre compte au jour du trespas, et qu'elles portent gravée en leur memoire la sentence du Sage : *Qui nesglige sa voie sera tué*. Or, la voie des Sœurs de la Visitation, ce sont leurs Regles et Constitutions, esquelles elles doivent marcher de vertu en vertu, jusques à ce qu'elles voyent leur Espoux eternel en Sion : et partant qu'elles y cheminent sagement et soigneusement, sans se fourvoyer ny à droicte ny à gauche.

CONSTITUTION L. — *De l'Enterrement des Sœurs.*

QUAND les Sœurs decederont, on fera appeller le Curé du lieu, avec deux autres prestres assistans, pour fayre l'enterrement, ainsi qu'il est marqué au Directoire.

On ne recevra aucune sepulture de dehors, que de ceux qui, par quelque signalé bienfaict, auront obligé le Monastere, ou desquels la devotion singuliere meritera exception : avec permission neantmoins et dispense particuliere de l'Evesque. Et les Sœurs ne s'employeront nullement pour les choses requises à telles sepultures; en lairront la conduitte, avec tous les proficts et emolumens à qui il appartiendra.

APPROBATION DES CONSTITUTIONS.

NOUS, FRANÇOIS DE SALES, par la grace de Dieu et du Sainct-Siege Apostolique, Evesque et Prince de Geneve, et commis par nostre Sainct Pere Paul V, pour l'esrection, establissement et institution du Monastere de la Visitation, sous la Regle de sainct Augustin, avons dressé, et de nouveau examiné et appreuvé les Constitutions cy-devant escrites : ordonnant et establissant de nostre authorité, ains plutost de l'authorité Apostolique à nous commise pour ce regard, icelles Constitutions devoir estre à perpetuité inviolablement observées et gardées au dit Monastere, et par toutes les Sœurs d'iceluy.

Fait à Annessy, le 9 d'octobre 1618.

FRANÇOIS, *Evesque de Geneve.*

ADDITIONS AUX CONSTITUTIONS.

VIVE JESUS!

Mes tres-cheres Filles, nous avons ramassé quelques poincts qui ont esté obmis des Constitutions par les coppistes; ainsi que N. B. H. Pere dit luy-mesme; car, m'escrivant à Paris, en l'an mil six cens vingt-deux, il me dit : « Voylà nos Constitutions, que je ne puis prendre le loysir de revoir; il y a plusieurs fautes; il faut que tout ce que je fay se ressente de mes empressemens et accablemens ordinaires. » Et à feu ma sœur M. Jacqueline Favre, ce B. H. luy escrivit les parolles suivantes : « J'envoye nos pauvres cheres Constitutions; j'ay admiré combien les coppistes ont fait d'obmissions, et de fautes assez notables; mais j'espere reparer ces deffauts aux livres des Advis : » c'estoit le Coustumier qu'il nommoit ainsi. Il me semble doncques bien qu'ils soyent adjoustez au derriere des Constitutions. Dieu nous fasse la grace, mes tres-cheres Sœurs, de les bien observer. *Amen.* — Sœur Jeanne-Françoise Fremiot. — Dieu soit beny.

Sur la premiere Constitution.

Les personnes d'esprit et de vertu appreuvent et louent vostre tres-honnorable et saincte vocation; quelque cervelle mondaine se fasche de la facile reception des infirmes et des veufves aagées : mais n'est-ce pas un secours fort à propos pour elles, de leur presenter une retraitte, en laquelle elles se puissent mieux preparer, pour estre retirées eternellement au ciel? La Congregation ne pretend que de nourrir des ames humbles : les vierges seront humbles, parce qu'elles sont vierges, d'autant que la virginité sans humilité n'est rien que vanité; les veufves seront humbles, parce qu'elles ne sont pas vierges; les vierges honnoreront les veufves, à cause de leur humilité et devotion; les veufves honnoreront les vierges, à cause de leur humble virginité : ainsi toutes respireront l'humilité, et la suavité de la charité qui les rend sainctement esgales : doncques les vierges, les veufves, les vieilles et les maladives seront receuës en ces maysons, qui pour cela ne professeront pas une austere austerité, et faut que la ferveur de la charité, et la force d'une tres-intime devotion supplée à tout cela.

De la Constitution de la Clausure.

Quand quelques dames seculieres entreront dans le Monastere, la Superieure et deux Sœurs les iront recevoir à la porte avec tant de doulce cordialité et de religiosité, qu'elles ayent subjet de dire qu'elles entrent en la mayson du Seigneur, pleyne de doulceur et de paix : il ne faut point qu'aucune des autres Sœurs s'aille presenter d'elle-mesme à telle reception; au contraire, on sonnera une clochette, afin que chascune se retire, et que lesdittes dames qui seront entrées sçachent que c'est au rebours des maysons du monde,

où chascun s'empresse à voir qui est là. En cela elles s'edifieront de la recollection des servantes de Dieu; si toutesfois une Sœur est necessité de passer és lieux où seront les dames, il luy sera loysible de les salüer, pour observer la cordialité en l'hospitalité chrestienne, et cela tres-briefvement; que si toutesfois il est silence, qu'elle passe sans dire mot, sinon que la Superieure l'appelle; alors elle salüera librement, sans se fayre presser ou fayre la honteuse, mais dans la franchise des enfans de Dieu, qui doit exclurre de la Congregation de la Visitation toutes gesnes et petites niayseries.

Il est tolerable que quelque dame entre quelquesfois pour certaine grande, rare et extraordinaire occasion dans les Monasteres, mais que le monde n'y vienne point avec elle; ce qui arriveroit si les religieuses, par leurs sainctes contenances, modestie et devis, n'attiroient telles dames à parler chrestiennement et spirituellement, sans meslange de murmeuration, curiosité, ou autre entretien superflu.

De la Constitution de l'Obeyssance.

L'ame ayant à combattre tant d'ennemys visibles et invisibles, si elle veut demeurer victorieuse, il faut sur toutes choses avoir l'obeyssance. Or, ceste Congregation estant une petite armée dressée contre le peché et la vanité du monde, afin qu'elle puisse tres-heureusement vaincre en terre, pour triompher glorieusement au ciel, et rendre compte à Nostre Seigneur et à Nostre Dame de ses victoires, elle doit, en toutes choses et sur toutes choses, vivre en une tres-absoluë obeyssance, demeurant pleynement et perpetuellement sous l'authorité de l'Evesque, sans qu'elle se puisse mettre sous aucun superieur regulier; ains l'Evesque donnera une personne ecclesiastique despendante de son clergé et authorité, pour Pere spirituel, lequel sera respecté de la Superieure, et de toutes les Sœurs, qui luy obeyront selon la Regle.

De la Constitution de la Pauvreté.

Ayant tiré les billets des Saincts, tout se fera avec reverence et devotion, pour l'amour du Sainct qu'on aura tiré, et pour imiter en quelque sorte, par ceste circoncision des affections que l'on pourroit avoir, celle de Nostre Seigneur. Enfin, si ce n'estoit qu'à cause de la diversité des tailles, on ne se peust pas servir des robbes, il seroit expedient que l'on les changeast, aussi bien que les chappelets et croix. Neantmoins, tous les habicts estant sans façon, et tous d'estoffe vile, il n'y a pas de l'apparence qu'aucune y doive avoir de la particuliere affection, et pour oster le scrupule des reliques, les Sœurs doivent croire, qu'elles serviront de protection pour toutes, estant communes entre toutes; et celles d'un Sainct qu'une Sœur portera, n'auront pas moins de vertu pour toutes les Sœurs, que si une chascune les portoit, puisque celle qui les porte les a de la part de toutes, et pour le bonheur de toutes; telle est la force de la communauté et de l'unyon charitable.

De la Constitution du Silence.

Toutes les heures seront employées proportionnement selon qu'il est marqué; le reste du tems des offices et communautez sera em-

ployé à fayre des ouvrages chascune en sa cellule ou office, tant qu'il se pourra, gardant le silence ès heures marquées; et pour se resjoüyr sainctement, ou reprendre haleyne, elles pourront chanter des cantiques ou psalmes, mais fort bas. Es jours des festes, on pourra quelquesfois employer le tems destiné aux ouvrages et au silence, à escrire, lire, composer des cantiques et choses semblables, s'entend celles qui en auroient le talent et le desir, pour mieux employer le tems, sans toutesfois nuyre au recueillement.

Des Recreations et Conversations.

Elles s'entretiendront ensemble de ce que bon leur semblera, filant neantmoins ou faysant quelque besongne legere qui ne les occupe point trop, et qu'elles fassent sans beaucoup d'attention; elles prendront garde à parler en toutes occasions doulcement, paysiblement, simplement, et non point brusquement ny hautement, ny avec mots recherchez, ny ceremonies affectées : elles s'abstiendront, tant qu'il leur sera possible, de parler de leur mayson, race, famille, ny des honneurs qu'elles ont eus au monde, de leur païs et noblesse.

De la Constitution du Manger.

Si celle qui a la charge de lire prend le soing de prevoir ce qu'elle devra lire, elle fera chose fort aggreable à Dieu; car ainsi elle rendra sa lecture plus utile et fructueuse aux autres : on taschera de donner la viande et le pain si nettement sur table, que nulle des Sœurs n'ayt besoin de rascler, pincer et escouter, ny tesmoigner aucune delicatesse aux autres.

De la Constitution de l'Humilité.

Que les jeunes honnorent les vieilles, bien qu'elles soyent depuis peu en la Congregation, et que les vieilles n'usent d'aucun mespris ou authorité sur les jeunes; mais toutes s'aymeront et honnoreront cordialement, et tant en leurs escrits qu'en leur langage et maintien, elles seront humbles de cœur et d'effect, honnorant un chascun humblement et simplement, et que l'on prenne garde que l'on n'escrive point de lettres de compliment, surtout les novices, si ce n'est pour des occasions grandement legitimes, comme de condoleances avec les parens, et que ce soit d'un style pieux et devot. Celle qui demeurera en la place de la Superieure, comme Lieutenante ou Assistante, ne verra point les lettres s'addressantes à la Superieure absente, bien que tousjours on luy doive demander licence pour luy escrire et fayre cachepter les lettres par celle qui a le sceau de la mayson; que si quelques Sœurs vouloient les monstrer, il faut que ce soit en sorte que les autres ne s'en apperçoivent pas, afin de ne point tenir les esprits en contraincte.

De la Constitution de la Modestie.

Qu'elles ne s'interrompent point les unes les autres, quand elles parlent ensemblement, et specialement lorsqu'elles font la conference des lectures, et que l'on parle de choses serieuses. Si quelqu'un manque par oubly ou nesgligence à ce qui est de sa charge, celle qui s'en appercevra l'en pourra advertir, non par forme de

remonstrance, ains comme la faysant ressousvenir; mais celle qui sera advertie le doit prendre en bonne part, et tesmoigner d'en sçavoir gré.

De la Constitution des Officieres de la mayson.

La Superieure considerera specialement la Directrice et les Novices, afin que ceste pepiniere soit bien cultivée en la vie spirituelle, et afin que la reformation de l'homme exterieur ne soit pas sans celle de l'homme interieur, et que la Congregation cognoisse tousjours que l'unyon des ames avec Dieu est sa principale fin, et que les filles d'icelle ne se retirent pas du monde seulement pour fuyr les peynes et travaux, perils et dangers de damnation qui y sont; mais aussi, et principalement pour estre tirées, joinctes, et unies de plus pres et plus fortement à leur Sauveur et Createur.

De la Constitution de l'Eslection de la Superieure.

Pour l'eslection des Conseilleres et de l'Assistante quand la Superieure jugera à propos de les changer, elle en fera la proposition au Chapitre, comme dessus (voylà ce qui estoit demeuré de cest article). Que si la Congregation faysoit jamais de si mauvaise eslection de Superieure, qu'elle meritast d'estre deposée avant le tems, les Sœurs qui en conscience cognoistront que cela deust estre fait, en advertiroient le Pere spirituel, qui en confereroit avec les officieres principales, puis entre toutes les Sœurs; et enfin prieroit le prelat du lieu qu'il vinst à l'assemblée, ou deputast quelque personne signalée pour s'y treuver; et en ceste troisiesme deliberation on conclurroit la deposition; et de mesme si la Superieure venoit à tomber en quelque longue maladie qui la rendist du tout inhabile aux exercices de sa charge, au prejudice de la Communauté, on pourra proceder à l'eslection d'une nouvelle Superieure. — Dieu soit beny.

FORMULE

Du renouvellement des Vœux des Sœurs de la Visitation.

O Cieux! oyez ce que je dy; que la terre escoute les propos de ma bouche. C'est à vous, ô Jesus mon Sauveur, à qui mon cœur parle, encore que je ne sois que poudre et cendre. O mon Dieu! je confirme et renouvelle de tout mon cœur les vœux que j'ay faits à vostre divine Majesté, de vivre en perpetuelle chasteté, obeyssance, et pauvreté, selon la Regle de sainct Augustin, et les Constitutions de la Congregation de Nostre Dame de la Visitation, pour l'observation desquelles j'offre et consacre à vostre divine Majesté, et à la sacrée Vierge Marie vostre Mere, Nostre Dame et à laditte Congregation, ma personne et ma vie. Recevez-moy, ô Pere eternel! entre les bras de vostre tres-pitoyable Paternité, afin que je porte constamment le joug et le fardeau de vostre sainct service,

et que je m'abandonne à jamais totalement à vostre divin amour, auquel derechef je me desdie et consacre. O tres-glorieuse, tres-sacrée, et tres-doulce Vierge Marie! je vous supplie, pour l'amour et par la mort de vostre Fils, de me recevoir au giron de vostre protection maternelle. Je choysis Jesus mon Seigneur et mon Dieu, pour l'unique object de ma dilection. Je choysis sa saincte et sacrée Mere pour ma protection, et la Congregation de ceans pour ma perpetuelle direction. Gloire soit au Pere, et au Fils, et au Sainct-Esprit. *Amen.*

SANCTISSIMI IN CHRISTO PATRIS

CLEMENTIS PAPÆ XI DIPLOMA,

IN GRATIAM MONIALIUM VISITATIONIS SANCTÆ MARIÆ.

CLÉMENT XI, PAPE.

A nos *cheres filles en Jesus-Christ, les Religieuses des monasteres de l'Ordre de la Visitation de la Bienheureuse Vierge Marie immaculée, fondé par sainct François de Sales, enquelques lieux qu'ils soyent. Cheres filles en Jesus-Christ, Salut et Benediction apostolique. Comme la sollicitude de l'office pastoral, confié par la Providence divine à nostre humilité, exige que nous prenions un soing paternel des religieuses, qui, ayant mesprisé les vanités du siecle, se sont consacrées au service de Dieu sous le joug souëf de la religion; nous devons tascher de soustenir et d'advancer leur progrès spirituel, autant que nous le pourrons fayre, afin qu'elles s'acquittent exactement des vœux qu'elles ont faits au Seigneur, marchant devant luy en saincteté et en justice, pendant tous les jours de leur vie. Car elles sont ces filles bien-aymées, qui, ayant oublyé leur peuple et la mayson de leur pere, ont choysy, par un sage conseil, la meilleure part. Ce sont ces vierges de l'Evangile, qui, ayant preparé leurs lampes avec toutes les precautions possibles, sont allées au devant de l'Esdoux celeste. Ce sont elles enfin qui,*

CLEMENS PAPA XI.

Dilectis *in Christo Filiabus Monialibus Monasteriorum Ordinis Visitationis Beatæ Mariæ Virginis immaculatæ, à sancto Francisco Salesio instituti, ubivis existentium: Filiæ, salutem et Apostolicam Benedictionem. Pastoralis officii, divinâ dispensatione humilitati nostræ crediti, sollicitudo nos admonet, ut sanctimonialium, quæ, spretis hujus sæculi vanitatibus, divinis obsequiis, sub suavi Religionis jugo sese manciparunt, paternam curam gerentes, earum spirituales profectus quo majori possumus studio, juvare atque provehere satagamus, ut vota sua Domino reddant abundanter in sanctitate et justitiâ coram ipso omnibus diebus suis. Ipsæ siquidem Filiæ sunt, quæ oblitæ populum suum et domum patris sui, provido consilio optimam partem elegerunt. Ipsæ sunt Evangelicæ Virgines, quæ, lampades suas*

prudenter aptantes, cœlesti sponso obviam prodierunt. Ipsæ demùm sunt, ut Beatus Cyprianus ait, flos Ecclesiastici germinis, decus atque ornamentum gratiæ spiritalis, laudis et honoris opus integrum, atque incorruptum, illustrior portio gregis Christi. Has porrò inter sacras Virgines, sicuti vos, dilectæ in Christo Filiæ, singulari quodam paternæ charitatis affectu prosequimur, ita sedulò curandum nobis esse intelligimus, ut susceptam beatissimæ vitæ rationem constanter retineatis, et in ea magis magisque procedatis usque ad perfectam diem. Vos itaque modò alloquimur, vos adhortamur, affectione potiùs quàm potestate, electa germina sanctitatis, non quod adversi aliquid suspicemur de vobis, sed quia quò sublimior gloria vestra est, eò etiam major esse debet nostra et de perseverantia vestra sollicitudo, et de nequissimi tentatoris infestatione formido. Centesimus jam appropinquat annux ex quo Ordo vester à sanctissimo Præsule Francisco Salesio institutus, et Constitutionibus sapientiâ, discretione, ac suavitate mirabilibus instructus fuit. Intereà temporis illius splendor in Ecclesia Dei tantùm illuxit, ut ad centum supra quadraginta septem Monasteria, sicut accepimus, propagatus jam sit. Unde manifestè deprehenditur et sanctitas instituti, quod profitemini, dum ipsi divina Bonitas felicia adeò contulit incrementa, et Chris-

pour nous servir des parolles de sainct Cyprien, sont la fleur de l'arbre de l'Eglise, la gloire et l'ornement de la grace spirituelle, un ouvrage achevé et incorruptible de loüange et d'honneur, la plus illustre portion du troupeau de Jesus-Christ. Mais comme, entre ces vierges sacrées nous vous honnorons, cheres filles en Jesus-Christ, d'une affection singuliere de charité paternelle, nous comprenons tres-bien que nous devons employer tous nos efforts, afin que vous reteniez constamment la maniere de vie tres-parfaicte que vous avez embrassée, et que vous ne cessiez d'y croistre et de vous y advancer jusques à un jour parfaict. C'est à vous doncques à present que nous parlons, c'est vous que nous exhortons, fruicts choysis de saincteté; non pas tant par puissance que par amour, non pas que nous apprehendions qu'il ne nous revienne de vous quelque chose de fascheux; mais parce que plus vostre gloire est sublime, d'autant plus devons-nous estre soigneux de vostre perseverance, et apprehender davantage les embusches du meschant esprit tentateur. Nous voicy desjà aux approches de la centiesme année depuis que vostre Ordre a esté institué par sainct François de Sales, et pourvu de Constitutions admirables en sagesse, discernement et suavité. Pendant tout ce tems-là vostre Ordre s'est si fort accrû, et sa splendeur s'est tellement respanduë dans l'Eglise de Dieu, que l'on compte jusques à cent quarante-sept monasteres qui ont esté fondés, ainsi que nous l'apprenons; d'où l'on cognoist clairement la saincteté de l'Institut que vous professez, par les grands accroissemens que la bonté de Dieu luy a accordés, aussi bien que l'odeur des vertus chrestiennes, que tant vous, que celles qui vous ont precedées ont respanduë de tous costez; ayant engagé par-là les nations du

monde chrestien à favoriser et recevoir vostre dit Institut par un effect de la benediction du Seigneur. Au reste, ceste heureuse estenduë de vostre Ordre, et ceste resputation de vos vertus, qui a esté portée si loing, demande fortement de vous que vous vous efforciez de conserver la grandeur et la gloire d'un si grand nom, pour le plus grand honneur de Dieu; ce qui ne peut arriver plus seurement de vostre part, qu'en observant diligemment les Constitutions salutaires et les advis que vous a donnés vostre sainct Fondateur, qui vous frayent un chemin asseuré, facile et uny pour la perfection chrestienne; et en vous donnant de garde de ne laisser glisser aucune nouveauté dans vostre Ordre; qui soit contraire aux dittes Constitutions et advis, ou bien qui puisse affoiblir aucunement vos pieuses coustumes, et la discipline que vous avez observée jusques à present; en quoy vous ne manquerez point de recourir dans le besoin à l'authorité des ordinaires des lieux sous la juridiction desquels vous avez esté establies. Car nous nous confions qu'ils ne manqueront point de vous secourir promptement et avec joie dans toutes vos necessitez, et de fayre en sorte qu'il n'arrive aucun changement dans vostre Ordre, dans la suitte des siecles, ainsi que nous leur recommandons par ces presentes. Et comme les Ordres religieux celebrent devotement leur année seculaire, il est juste que puisque vous arrivez à ce terme, vous rendiez à Dieu, tres-bon et tres-grand, d'humbles, et d'abondantes actions de graces pour les bienfaicts que vous en avez reçus, et que par des prieres tres-ardentes, vous obteniez de sa misericorde qu'il restaure et vivifie en vous l'esprit de vostre sainct Fondateur, principalement dans ce tems-cy, et imprime plus fortement dans vos cœurs ceste sentence, qui est comme un abregé de

tianarum virtutum odor vobis, tum ex iis quæ vos præcesserunt, circumquaque diffusus; dùm tam multæ per catholicum orbem nationes ad illud fovendum, et suscipiendum, benedicente Domino, illectæ sunt. Cæterum hæc ipsa Ordinis vestri felix propagatio, hæc ipsa virtutum vestrarum fama longè latèque diffusa, magnopere à vobis exigit, ut tanti nominis dignitatem, et laudem tueri, ad majorem Dei gloriam, omni adhibito studio, contendatis; quod non alias certiùs assequi potestis, quàm si saluberrimas Constitutiones et Monita vobis à sancto Institutore relicta, quibus ad Christianam perfectionem iter tutum, expeditum, ac planum sternitur, diligentissimè custodiatis, et quàm maxime caveatis, ne quid unquam novi in vos, Ordinemque vestrum irrepat, quod vel eisdem Constitutionibus, et Monitis adversari, vel etiam pias consuetudines, et observatam hactenùs disciplinam ulla ex parte labefactare posse videatur. Qua in re, ubi oportuerit, Ordinariorum localium, quorum jurisdictioni subestis, opem implorare nequaquàm prætermittetis; futurum enim omnino confidimus, ut, quod ipsis per has nostras Litteras enixe injungimus, necessitatibus vestris prompto alacrique animo semper adsint, et ne quid, ullo sæculorum decursu, ulla temporum varietate in vobis immutetur, diligenter ac strenue curent. Jam verò ipsa sæcularis anni celebra-

tio, quæ in Regularibus Ordinibus insignis imprimis habetur, Religiosoque ac solemni cultu peragi consuevit, à vobis vehementer exposcit, ut collata hactenùs Ordini vestro à Deo Optimo Maximo ingentia beneficia, devoto gratoque animo recolentes, humiles illi ac uberrimas agatis gratias, et enixis accuratisque precibus ineffabilem ejus clementiam obsecretis, ut hoc maxime tempore Fundatoris vestri spiritum in vobis instauret atque vivificet, dictumque illud, Christianæ sapientiæ compendium, quod ipse ore semper ac mente repetebat, scilicet : Quidquid pro æternitate non est, vanitas est, *altissimè cordibus vertris infigat ; uberem insuper Christianarum virtutum accessionem, verum temporalium bonorum contemptum, divinarum rerum perfectum et efficax desiderium, vobis misericorditer largiatur; intellectum præterea vestrum magis magisque illuminet, voluntatem inflammet, corpus emundet, animam sanctificet; quatenùs, ea tantùm quæ Domini sunt perpetuò cogitantes, sanctæ sitis corpore et spiritu, et post præclaros, quos hîc agitis, de carne in carne triumphos, coronam justitiæ, quæ legitimè certantibus reposita in cœlis est, à divino Sponso recipere mereamini. Hanc planè ex animo vobis optamus, atque precamur, ac in ejusmodi felicitatis auspicium vobis, dilectæ in Christo Filiæ, Apostolicam Benedictionem amanter impertimur.*

toute la sagesse chrestienne, et qu'il avoit tousjours dans l'esprit et dans la bouche, à sçavoir : Tout ce qui n'est pas pour l'eternité, n'est que vanité : *que de plus, il vous accorde benignement une excellente participation des vertus chrestiennes, un veritable mespris des biens temporels, et un desir parfaict et efficace des choses divines ; qu'il esclaire de plus en plus vostre entendement; qu'il enflamme vostre volonté; qu'il purifie vostre corps et sanctifie vostre ame, afin que, ne vous occupant continuellement que de ce qui concerne le Seigneur, vous soyez sainctes de corps et d'esprit, et qu'apres avoir triomphé icy-bas de la chair dans la chair mesme, vous meritiez de recevoir la couronne de justice, que le divin Espoux a preparée dans le ciel à tous ceux qui combattent pour la pieté. Voylà ce que nous vous souhaictons de tout nostre cœur; et pour presage de ceste felicité si advantageuse, nous vous accordons, cheres filles en Jesus-Christ, la Benediction Apostolique.*

Datum Romæ, apud Sanctam Mariam Majorem, sub annulo Piscatoris, die 22 junii 1709, *Pontificatus nostri nono anno.*

† Ulissesdos Card. Gozzadinus.

Donné à Rome, à Saincte-Marie-Majeure, sous l'anneau du Pescheur, le vingt-deuxiesme jour de juin mil sept cent neuf, l'an neuviesme de nostre pontificat.

† *Le Card.* Gozzadini.

VIVE JESUS !

DIRECTOIRE SPIRITUEL

POUR LES ACTIONS JOURNALIERES.

ARTICLE PREMIER. — *Intentions generales pour les Sœurs.*

Que toute leur vie et exercices soyent pour s'ünyr avec Dieu, pour ayder, par prieres et par bons exemples, la saincte Eglise, et le salut du prochain; et pour ce, elles ne doivent tant rien desirer que d'estre tellement vertuëuses, que leur bonne odeur, en aggreant à Dieu, se respande dans le cœur des fidelles : ce desir a fait escrire au commencement du livre de leur profession, ces trois souhaicts.

SOUHAICTS PARTICULIERS.

L'humble gloire des Sœurs de la Visitation.

Nous n'avons aucun lyen, que le lyen de la dilection, qui est le lyen de la perfection : car la dilection est forte comme la mort, et le zele d'amour ferme comme l'enfer. Comme doncques pourroit-on avoir des lyens plus forts que les lyens de la dilection, qui est le lyen de la perfection? *La charité de Jesus-Christ nous presse* (II. Cor. 3).

A JESUS-CHRIST NOSTRE SEIGNEUR.

Souhaicts à l'imitation de celuy que Job a fait au 31e Chapitre de son Livre.

O vray Dieu! mais qui me fera tant de grace que le Tout-Puissant escoute mon desir, et que luy-mesme escrive ce livre, afin que je le porte sur mes espaules, et que je m'environne comme d'une couronne, et que je le prononce à chaque pas, et que je luy offre comme à un prince? Ouy Seigneur Jesus-Christ, escoutez l'exclamation que mon cœur fait pour vos Servantes; escrivez vous-mesme en ce livre, et ne permettez pas qu'aucune y mette jamais son nom que par vostre inspiration et mouvement, afin que ce volume soit un manteau d'honneur sur mes espaules, et une couronne de gloire sur ma teste; et ainsi je nommeray, en toutes les inspirations que mon esprit fera vers vous, les noms qui y seront marquez, comme un cantique de joye et de loüange, et en offriray le rosle comme un boucquet de suavité à vostre divine Providence. Faites, ô Jesus, doulx et sainct amour de nos ames, que l'an auquel chaque Sœur escrira ses vœux et oblations en ce livre, luy soit un an de sanctification; le jour, un jour de salut; et l'heure, une heure de perdurable benediction; et que les cœurs que vous avez congregez sous vostre nom et celuy de vostre chere Mere, ne se dispersent point, que ce que vous avez assemblé ne se dissipe point, et que ce que vous avez conjoinct ne se separe point; mais que les noms marquez en ces feüilles perissables, soyent à jamais escrits

au livre des vivans, avec les justes qui regnent aupres de vous en la vie de l'immortelle felicité. Ainsi soit-il. *Amen.*

AUX SOEURS DE LA CONGREGATION.

Desir à l'imitation de celuy de sainct Paul, Chapitre 4 aux Philippiens.

Doncques, tres-cheres Sœurs, mes filles tres-desirées, ma joye et ma couronne, demeurez ainsi en Nostre Seigneur, mes bien-aymées. O Filles de bonne odeur, Filles des collocques celestes, je vous prie, ains je vous conjure, de sentir toutes un mesme amour, et de vivre toutes en un mesme accord de ceste vocation en Jesus-Christ Nostre Seigneur, et en sa Mere Nostre Dame. *Amen.*

FRANÇOIS, evesque de Geneve, l'an 1616, à Annessy.

ARTICLE II. — *Du lever des Sœurs.*

PREMIEREMENT, les Sœurs doivent à leur resveil jetter leur ame toute en Dieu, par quelques sainctes pensées, telles que celles-cy : Le sommeil est l'imaige de la mort, et le resveil celle de la resurrection, ou bien celle de la voix qui retentira au dernier jour : O mort levez-vous, et venez au jugement. Ou bien qu'elles disent avec Job : Je croy que mon Redempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciteray. O mon Dieu ! faites que ce soit à la gloire eternelle ; ceste esperance repose dans mon sein. D'autresfois : En ce jour-là vous m'appellerez, ô mon Dieu ! et je vous respondray : vous donnerez vostre dextre à l'ouvrage de vos mains ; vous avez compté tous mes pas.

Les Sœurs feront ainsi de sainctes aspirations, ou telles autres que le Sainct-Esprit leur suggerera, ayant la liberté de suivre son attraict interieur.

Commençant à se vestir, faysant le signe de la croix, elles diront : Couvrez-moy, Seigneur, du manteau d'innocence, et de la robbe de charité. Hé mon Dieu ! ne permettez pas que je paroisse nuë de bonnes œuvres devant vostre face.

Puis elles se prepareront pour l'exercice du matin, pensant briefvement aux imperfections esquelles elles sont subjettes, et aux resolutions qu'elles doivent fayre contre icelles.

Quand on sonne l'*Ave Maria*, elles se mettront à genoüilx sur le lict, ou à bas, si elles sont vestuës, pour le dire ; ensuitte de quoy elles feront l'exercice du matin, adorant Nostre Seigneur du profond de leur ame, le remerciant de tous ses benefices, et luy offrant leurs cœurs, avec leurs affections et resolutions, et tout leur estre, en l'unyon de ceste offrande amoureuse que le Sauveur fit en l'arbre de la Croix de soy-mesme à son Pere eternel, luy demandant son ayde et benediction, salüant Nostre Dame, luy demandant aussi sa benediction, celle du sainct Ange et des saincts Protecteurs, et diront le *Pater noster*, etc., si bon leur semble.

Tout cecy se doit fayre vivement, courtement, et à genoüilx, puis le reste du tems elles occuperont leur esprit au poinct de la meditation.

En esté, elles feront leurs licts ; et s'il se peut se laveront les

mains et la bouche devant l'orayson, et pour cela il sera besoin qu'elles soyent tres-diligentes à se lever et habiller.

Pour l'Orayson, elles s'y formeront suivant les enseignemens de l'*Introduction à la vie devote*, du *Traitté de l'Amour de Dieu*, des *Entretiens spirituels*, et autres bons livres conformes à ceux-là; particulierement sur l'attraict et conduitte du Sainct-Esprit, et de la direction qui leur sera donnée, ne s'amusant jamais sur des subtilitez et vaynes sur-eminences, qui ne sont que tromperies et deceptions. La serieuse prattique de cest exercice, est une des plus importantes qui soit en la Religion et vie spirituelle.

ARTICLE III. — *De dresser son intention és Exercices.*

LES Sœurs qui voudront prosperer, et fayre progrez en la voie de Nostre Seigneur, doivent, au commencement de toutes leurs actions, tant interieures qu'exterieures, demander sa grace, et offrir à sa divine bonté tout ce qu'elles feront de bien, se preparant ainsi à supporter toute la peyne et mortification qui s'y rencontrera, avec paix et doulceur d'esprit, comme provenant de la main paternelle de nostre bon Dieu et Sauveur, duquel la tressaincte intention est de les fayre meriter par tels moyens, pour par apres les rescompenser de l'abondance de son amour. Et qu'elles ne nesgligent point cecy és choses petites et qui leur semblent de petite importance; voire mesme si on les employe à des choses qui leur soyent du tout aggreables, et conformes à leur volonté et necessité, comme de boire, manger, se reposer, et recreer, et choses semblables; afin que, suivant le conseil de l'Apostre, tout ce qu'elles feront soit fait au nom de Dieu, et pour son seul playsir.

ARTICLE IV. — *De l'Office divin.*

LES Sœurs diront à l'ordinaire le petit Office de Nostre Dame, parce que cest Ordre est institué particulierement pour la retraitte des infirmes, et à l'honneur de la Bien-heureuse Mere de Dieu Nostre Dame.

Les Dimanches et Festes de commandement, elles adjousteront les commemorations, selon qu'il est marqué au directoire de l'Office.

Les Sœurs auront en singuliere recommandation la simplicité et promptitude à l'obeyssance; et partant, lorsque les Offices sonneront, elles doivent courir à la voix de l'Espoux qui les appelle; c'est-à-dire, partir allégrement au premier coup de cloche, se mettre en la presence de Dieu, et, à l'imitation de sainct Bernard, demander à leurs ames ce qu'elles vont fayre au chœur. Comme aussi elles pourront tenir ceste methode en tous leurs autres exercices, afin qu'elles portent en chascun d'iceux l'esprit qui leur convient : car il ne faut pas une mesme contenance et action au chœur qu'à la recreation.

Il faut, és exercices qui regardent immediatement l'honneur et service de Dieu, un esprit humble, rabbaissé, grave, devot, et serieusement amoureux. Avant doncques que commencer l'Office, les Sœurs provocqueront leur ame à de semblables affections; et apres

l'acte d'adoration, offriront à Nostre Seigneur ceste action, pour sa gloire, à l'honneur de la Saincte Vierge Nostre Dame et Maistresse, et au salut de toutes les creatures.

Disant le *Deus in adjutorium*, etc., elles doivent penser que Nostre Seigneur leur respond : Soyez aussi attentives à mon amour.

Et pour se maintenir avec le respect et attention convenables, il faut qu'elles considerent de tems en tems, combien ce leur est d'honneur et de grace, de fayre çà bas en terre le mesme Office que les Anges et les Saincts font là haut au ciel, quoyqu'en divers langages elles prononcent les loüanges du mesme Seigneur, la grandeur et majesté duquel fait trembler les plus hauts Seraphins.

Que celles qui entendent quelque peu ce qu'elles disent à l'Office, employent fidellement ce talent, selon le bon playsir de Dieu qui le leur a donné, pour les ayder à se tenir recüeillies par le moyen des bonnes affections qu'elles en pourront tirer; et que celles qui n'y entendent rien, se tiennent simplement attentives à Dieu, faysant des eslancemens amoureux tandis que l'autre chœur dit le verset, et qu'elles font les pauses.

Mais la principale attention, et le plus grand soing que doivent avoir les Sœurs qui ne sont pas encore habituées à l'Office, c'est de bien prononcer, fayre les accens, pauses, mediations, et de prevoir ce qu'elles ont à dire, selon les charges qui leur sont données; se tenir prestes pour commencer, et fayre les ceremonies avec gravité et bien-seance, sans exceder en la crainte de faillir, non plus qu'en la presomption de bien fayre.

Bref, les Sœurs auront une affection et attention speciale, afin que l'Office sacré se celebre avec la reverence et devotion deuës à la presence de la divine Majesté, et avec l'observance du Ceremonial.

Article V. — *Comme il faut ouyr la saincte Messe.*

Pendant que le Prestre se prepare, il faut se mettre en la presence de Dieu, et quand il dit le *Confiteor*, il se faut prosterner en esprit devant Dieu, recognoistre ses pechez, les detester, et luy en demander pardon. Apres cela, on pourra dire le Chappelet, ou telles autres prieres que l'on goustera le plus, jusques à l'Evangile, auquel il se faut promptement lever, pour tesmoigner que l'on est appareillé pour cheminer en la voie des commandemens de l'Evangile, et dire : Jesus-Christ a esté obeyssant jusques à la mort, et à la mort mesme de la Croix; et en faysant le signe de la croix sur le front, sur la bouche, et sur le cœur, dire : Dieu soit en mon esprit, en ma bouche, et en mon cœur, afin que je reçoive son sainct Evangile. Si l'on dit le *Credo*, il faut dire le commun, protestant mentalement de vouloir vivre et mourir en la foy de la saincte Eglise.

Apres le *Sanctus*, il faut, en grande humilité et reverence, penser au benefice de la mort et passion du Sauveur, le suppliant de la vouloir appliquer au salut de tout le monde, et particulierement au nostre, et à celuy des enfans de son Eglise, à la gloire et felicité de tous les Saincts, et au souslagement des ames du purgatoire.

A l'eslevation du Tres-Sainct Sacrement, il faut, avec une grande

contrition de cœur, l'adorer, puis avec le Prestre l'offrir à Dieu le Pere, pour la remission de nos pechez, et de ceux de tout le monde, et nous offrir nous-mesmes quant et luy avec toute l'Eglise.

Apres l'Eslevation, il faut remercier Jesus-Christ de sa Passion, et de l'institution de ce tres-sainct Sacrifice de l'Autel.

Quand le Prestre dit le *Pater*, il le faut dire avec luy vocalement, ou mentalement, avec une grande humilité et devotion, tout ainsi que si l'on l'oyoit dire à Nostre Seigneur, et que l'on le dist mot à mot apres luy. Apres cela, si l'on ne veut fayre la Communion reelle, il la faut fayre spirituelle, s'approchant de Nostre Seigneur par un sainct desir d'estre unie à luy, et le recevoir en son cœur.

A la Benediction, il se faut representer que Jesus-Christ en mesme tems nous donne la sienne.

ARTICLE VI. — *De l'Examen de Conscience.*

Les Sœurs doivent fayre l'examen deux fois le jour, à sçavoir, le soir apres Matines, et le matin apres None, en ceste sorte: Apres le *Pater*, l'*Ave*, et le *Credo*, qui se dit à la fin des Offices, les Sœurs rendront graces à Nostre Seigneur de tous ses benefices, et particulierement de celuy de sa saincte Passion, de ses divins Sacremens, du bien de leur vocation, et de ce qu'il luy a pleu les conserver ceste journée, leur administrant en icelle par sa doulce bonté toutes leurs necessitez. Faut qu'elles confessent et recognoissent devant Dieu que ce jour ne s'est point passé, sans qu'elles l'ayent offensé en quelque sorte. Et parce que nous sommes aveugles en nos propres affaires, il faut demander la grace et la lumiere du Sainct-Esprit, afin qu'elles puissent bien recognoistre leurs fautes.

Puis, qu'elles disent le *Confiteor* jusques à *meâ culpâ*, et se mettent à rechercher leurs actions, parolles, et pensées, depuis le dernier examen.

Ayant treuvé le nombre, et l'espece de leurs pechez, elles les adjousteront avec les autres du precedent examen, et de tous ensemble en demanderont humblement pardon à Nostre Seigneur, acheveront le *Confiteor*, et feront un ferme propos de s'en amender, moyennant la grace de Dieu, qu'elles luy doivent demander à cest effect, avec toute l'affection et devotion qui leur sera possible. Apres cela, elles recommanderont à la divine Misericorde, leur ame, leur corps, et tout leur estre; prieront pour la saincte Eglise, pour leurs parens, et pour tous ceux à qui elles ont un particulier devoir; n'oublyeront pas les ames du purgatoire, salüeront Nostre Dame, leur bon ange, et les saincts protecteurs. Si, en s'examinant, elles ne peuvent rien remarquer, elles s'abbaisseront profondement devant Dieu, luy rendant graces et confessant neantmoins qu'elles ont fait plusieurs fautes, dont elles n'ont pas memoire ny cognoissance.

Pour faciliter leur examen, il leur sera fort utile, lorsqu'elles tombent en quelque faute parmy la journée, de s'examiner sur-le-champ, et regarder un peu par quel mouvement elles l'ont faite, puis s'abbaisser devant Dieu, et graver cela dans l'esprit, pour le mettre en l'examen du soir.

En l'examen du matin, il n'est pas requis d'y apporter tant de formalité; ains seulement, apres le *Pater,* l'*Ave,* le *Credo,* il faut dire le *Confiteor,* et regarder un peu comme l'on s'est comportée la matinée és Offices et Oraysons; puis, si on treuve quelque faute, l'adjouster aux precedentes, et fayre l'acte de contrition, avec un ferme propos de s'amender.

Pour s'ayder la memoire afin de bien cognoistre leurs fautes, elles regarderont comme elles se seront comportées en l'Orayson, aux Offices, aux silences, aux assemblées communes, et si elles ont esté employées en quelque chose extraordinaire, comme aussi si elles ont eu congé de parler en particulier, de quels propos elles se sont entretenuës; car c'est là où il est dangereux de faillir.

Oultre cest examen general, les Sœurs pourront prattiquer le particulier, lequel se fait d'une vertu particuliere, qui soit la plus convenable, et qui s'oppose directement aux imperfections auxquelles l'on se sent plus incliné.

Et non-seulement les Sœurs peuvent prattiquer cest examen en elles-mesmes; mais encore autour des bonnes Festes; et quand la Superieure le treuvera bon, elles pourront fayre quelques entreprinses, et defis ensemble, pour la prattique de quelques vertus.

Article VII. — *De la Refection.*

Que les Sœurs n'aillent pas au réfectoire seulement pour manger; ains pour obeyr à Dieu, et à la Regle, ouyr la saincte lecture, dire les coulpes, recevoir les advertissemens, et fayre les mortifications qui y sont pour l'ordinaire prattiquées. Qu'elles y entrent avec gravité et modestie, les robbes abbattuës, et les yeux en terre. Feront l'inclination au Crucifix, et se rangeront de chœur en chœur. Trois se pourront mettre à genoûlx devant la Superieure, pour dire chascune une coulpe, courtement et clairement, parlant mediocrement haut, afin qu'elles puissent estre aysement entenduës.

La Superieure dira le *Benedicite*, etc., devant sa place, les Sœurs tiendront les mains joinctes, et s'inclineront durant la Benediction, et devant que de s'aller asseoir.

La Lectrice estant debout les mains joinctes, s'inclinant avec celle qui doit servir à table, dira : *Jube, domna, benedicere.* La Superieure respondra : *Mensæ*, etc. La Lectrice montera en chaire, où estant debout, les mains joinctes, elle dira : *In nomine Domini Jesu Christi.* Les Sœurs respondront : *Amen.*

Elle commencera sa lecture. La Superieure donnera le signe, disant : Au nom de Dieu; toutes les Sœurs deployeront leurs serviettes. Elles ne laisseront point de places vuides, sinon aux deux bouts pour celles qui manquent, lesquelles bayseront terre au milieu du refectoire devant que s'asseoir, si c'est par nesgligence qu'elles viennent tard.

S'il y en a quelqu'une qui soit trop delicate, ou trop avide à manger, qu'elle fasse en entrant une bonne resolution, en invocquant la grace de Nostre Seigneur, afin de se surmonter courageusement. Que la doûillette considere le fiel qui fut presenté à Nostre Seigneur, au fort de ses ameres douleurs. Que celle qui est trop avide pense

aux abstinences et jeusnes des Peres du desert et de tant d'autres saincts, qui ont si puissamment surmonté leur sensualité.

Qu'elles ne sortent point de table sans s'estre mortifiées en quelque chose, et neantmoins elles usent sans scrupule ny ceremonie des viandes qui leur seront données pour le souslagement de leurs infirmitez, prenant indifferemment de la main de Nostre Seigneur, tant en viandes, comme en toutes autres choses, ce qu'elles aymeront comme ce qu'elles n'aymeront pas.

Quand on fait les mortifications usitées (ce n'est que quatre ou cinq à la fois), les Sœurs à qui on bayse les pieds, en advanceront un, s'inclinant un peu, et se tiendront debout, et courbées quand c'est la Superieure. A la fin, celles qui les auront baysez, retourneront au milieu du refectoire bayser terre, et retourneront en leurs places. Celles qui mangent à terre, ayant achevé, se tiendront à genoüilx ou assises, en la mesme place, jusques au signe, lequel estant donné, elles bayseront terre, et se retireront en leur rang.

Les jours de Festes et Chapitre, et en l'absence de la Superieure, Assistante, ou Commise, on ne dira point de coulpes ny d'advertissemens.

Celle qui servira, troussera sa robbe et ses grandes manches jusques au coude, ceindra un devantier, et prendra sur la fenestre de service l'ais chargé de portions. Elle fera l'enclin au milieu du refectoire, puis à la Superieure, luy presentant sa portion, et toutes les fois qu'elle passera devant elle. Elle donnera la portion de l'Assistante, et poursuivra le chœur de la Superieure, puis celuy de l'Assistante. Chacune prendra sa portion sans choix. Elle ne s'envoyeront rien l'une à l'autre, excepté la Superieure, quand elle le jugera à propos.

Celle qui servira prendra garde que rien ne manque aux Sœurs. A la fin de la premiere table, elle mettra les potages de la seconde. Les Sœurs seront fort tranquilles et propres au refectoire.

Deux fois l'année, on lira, durant la moytié de la premiere table, le Coustumier et le Directoire, excepté celuy de la Directrice, et l'article des mortifications, dont l'une des fois sera devant le tems de la visite : une fois l'année on lira la Preface des Regles, les Entretiens et les Sermons selon les festes qui escheent.

Apres le repas, la Superieure donnera le signe pour finir ; la Lectrice dira : *Tu autem Domine miserere nobis;* toutes respondront : *Deo gratias*. Elle viendra avec celle qui aura servy, laquelle abattra ses manches et sa robbe, et bayseront terre au milieu du refectoire, feront l'enclin à la Superieure, et s'iront mettre à table.

La Superieure commencera les graces du Breviaire, selon le tems, devant sa place, les Sœurs rangées comme au *Benedicite*, respondront. Apres cela on fera les advertissemens.

Que si les Sœurs domestiques et depensieres disent leurs coulpes, elles se mettront à genoüilx devant la Superieure, puis se retireront apres les avoir dites, avant que l'on fasse les advertissemens, apres lesquels :

La Semainiere commencera le *De profundis*, que les Sœurs poursuivront alternativement, et s'approchant deux à deux, une de chaque chœur, feront l'enclin à la Superieure, et s'en iront en

le disant, et l'ayant finy, elles iront en silence au lieu de la recreation.

La Lectrice de la seconde table commencera et finira la lecture comme à la premiere, sans relire ce qui aura esté leu.

A la collation, on ne dira que l'*Ave Maria*, avec le signe de la croix, pour *Benedicite* et graces. L'on donnera environ trois onces de pain, avec un peu de fruict cuit ou crud, et fera-t-on la lecture tout au long.

Les Dimanches, toutes se mettront à genoüilx pour recevoir la benediction de la Superieure, apres celle de la Lectrice.

Article VIII. — *De la Recreation.*

Les Sœurs allant au lieu de la recreation, demanderont à Nostre-Seigneur la grace de ny rien dire ny fayre qui ne soit à sa gloire. Estant entrées, la premiere parolle sera : *Dieu soit beny*, ce qu'elles observeront de dire pour premier salut, mesme au parloir. Puis qu'elles se rangent promptement, et prennent leurs ouvrages, lesquels elles doivent tousjours tenir au lieu de l'assemblée, ou si proche, qu'elles les puissent prendre commodement.

Qu'elles ne portent point aux recreations des contenances tristes et chagrines, ains un visage gracieux et affable, et qu'elles s'entretiennent ainsi qu'il est porté par les Constitutions. Et comme les Sœurs doivent avec simplicité et franchise se recreer par obeyssance, aussi doivent-elles par devotion s'affectionner à parler souvent des choses bonnes.

Si quelqu'une estoit subjette à parler d'elle-mesme, à fayre des esclats de rire, parler trop haut, et fayre telles autres immodesties, qu'elle fasse en entrant un petit regard sur ceste imperfection, et se resolve d'estre sur ses gardes, afin de n'y pas tomber, invocquant pour cela la grace du Sainct-Esprit, et le secours de son bon Ange.

Qu'elles n'estiment pas que ce soit peu de vertu de fayre la recreation comme il faut, et que partant elles n'y aillent pas par maniere d'acquist, et par coustume, ains avec preparation et devotion.

Une Sœur tour à tour advertira de la presence de Dieu, et par intervalle durant la recreation, et à la fin dira quelque bonne et saincte retenuë.

La derniere demy-heure de celle du soir sera employée à la lecture de l'Epistre et de l'Evangile du lendemain, si c'est Feste, ou qu'il en eschée de propre selon le tems, ou de quelque poinct pour la Communion, ou de devotion, ou à s'entretenir et conferer de quelques bons subjets, ainsi que la Superieure advisera.

A la fin, elles penseront à ce dont elles auront besoin, tant pour leurs ouvrages que pour leurs charges, afin de le demander.

Les Officieres marqueront aux Sœurs l'heure commode de leur donner ce dont elles auront besoin, laquelle elles observeront fidellement.

Celles qui auront beaucoup de choses à fayre venir de la ville, elles l'escriront en un billet, qu'elles donneront à l'Œconome.

L'Assistante advertira aussi de ce qu'on aura à fayre pour l'Office, quand il y aura quelque chose d'extraordinaire.

ARTICLE IX. — *Du Silence.*

QUAND on sonne l'obedience, que les Sœurs se levent promptement, et demeurent debout, avec un maintien humble et devot, attendant l'obedience, disant en elles-mesmes : Parlez, Seigneur, vostre servante vous escoute ; ô mon Dieu ! rendez-moy digne d'accomplir vostre saincte volonté : et recevront en ceste qualité tout ce qui leur sera enjoinct par la Superieure, sans responses ny excuses, encore qu'elles eussent quelque autre chose à fayre ; mais si c'estoit chose pressée et necessaire, elles le diront par apres à la Superieure, et si elles sont novices, elles s'addresseront à leur Maistresse, qui en advertira la Superieure.

Si-tost que l'obedience sera donnée, les Sœurs qui n'ont rien à demander se retireront en leurs cellules, ou autre lieu qui leur sera convenable, pour fayre leurs ouvrages, et ce qui leur aura esté ordonné. Qu'en entrant elles se mettent plus particulierement en la presence de Dieu, luy demandant la grace d'employer le silence, selon la fin pour laquelle il a esté si sainctement institué, qui est, non-seulement pour empescher le vayn babil, mais aussi pour retrancher les pensées vagabondes et inutiles, s'entretenant avec l'Espoux, et pour prendre nouvelles forces pour travailler sans cesse à son divin service.

Elles se pourront sortir de l'Orayson du matin, regardant Nostre Seigneur au mystere où elles l'ont medité, et s'arresteront sur quelques-uns des poincts qu'elles auront plus goustez. Par exemple, si elles ont medité le mystere de la Flagellation, et que le regard doulx et amoureux que le benin Sauveur jettoit de fois à autre sur ceux qui le flagelloient ayt tousché leurs cœurs, elles doivent se le representer souventesfois, faysant ensuitte cest eslancement :

O doulx Jesus ! regardez-moy des yeux de vostre misericorde.

Une autre fois : Hé, Seigneur ! ostez de moy tout ce qui peut desplayre à vos yeux.

Elles pourront aussi demeurer doulcement aux pieds de Nostre Seigneur, comme Magdelene, escoutant ce qu'il dira à leur cœur, regardant sa bonté et son amour, et luy parlant de tems en tems par ces eslancemens de cœur, et oraysons jaculatoires, telles ou semblables :

O Dieu ? vous estes mon Pere, recevez-moy entre les bras de vostre divine Providence.

Mon Dieu ! ayez pityé de ma misere.

Hé Seigneur ! que je ne vive que pour vous.

Helas, mon Salut ! donnez-moy vostre amour.

Vous estes, ô mon Dieu ! toute mon esperance.

Jesus, soyez-moy Jesus.

Sauveur de mon ame, quand seray-je toute vostre ?

Recevez-moy, ô bon Jesus ! entre les bras de vostre Providence.

O mon Dieu ! faites de moy vostre divine volonté.

Seigneur, que je ne vive point, si je ne vis pour vous.

O mon Roy ! quand vous verray-je en vostre gloire ?

Seigneur, soyez propice à moy pauvre pecheresse.

Hé ! Dieu ! quand vous aymeray-je parfaictement.

Seigneur, donnez-moy un cœur humble et doulx.
Mon Salut, et mon Amour.
Mon Dieu, vous estes mon tout.
O Jesus! vous estes les delices de mon cœur.
Hé! Seigneur! que j'accomplisse toutes vos volontez.
Par vostre bonté, gardez-moy de vous deplayre.
Mon souverain Bien, je ne veux plus que vous.

A la Saincte Vierge.

Ma chere Maistresse, je vous salūe, et vous revere de tout mon cœur.
Mere de misericorde, priez pour moy,
Reine du ciel, je vous recommande mon ame.
Ma doulce Mere, obtenez-moy l'amour de vostre Fils.
Ma chere Esperance aupres de Jesus.
Je me jette à vos pieds, doulx refuge des pecheurs.
Faites-moy sentir vostre pouvoir envers la saincte Trinité, ô glorieuse Vierge?

Au bon Ange.

Ange glorieux, qui m'avez en garde, priez pour moy.
Mon cher gardien, donnez-moy vostre benediction.
Bien-heureux Esprit, deffendez-moy de l'ennemy.
Mon cher Protecteur, donnez-moy une grande fidellité à vos sainctes inspirations.

Elles en feront de mesme envers les Saincts et Sainctes auxquels elles auront une particuliere devotion, comme à sainct Joseph, sainct Augustin, sainct Jean-Baptiste, les princes de l'Eglise, sainct Pierre et sainct Paul, sainct Jean l'Evangeliste, patron des vierges; sainct Bernard, sainct François, saincte Anne, saincte Magdelene, les trois sainctes Catherine, et autres glorieux Saincts, dont on aura leu la vie à table.

Quand l'horloge sonnera, qu'elles souspirent les heures inutilement passées, qu'elles pensent qu'il faudra rendre compte de ceste heure, et de tous les momens de leur vie;
Qu'elles approchent de l'eternité;
Que les heures sont des siecles aux mal-heureux damnez;
Que nous courons à la mort;
Que nostre derniere heure sonnera peut-estre bien-tost.

Que les Sœurs fassent doncques, ensuitte de telles pensées, quelque devote aspiration, afin que Dieu leur soit propice à ceste derniere heure. Ce qui arrivera infailliblement à celles qui se rendront tres-soigneuses de cest exercice, lequel elles doivent prattiquer en tous tems, et en toute occasion, par le moyen duquel elles croistront et profitteront tous les jours de vertu en vertu, jusques à la perfection de l'amour divin.

Celles qui seront travaillées de quelque tentation, ou passion, pourront s'encourager et fortifier par la consideration des travaux de Nostre Seigneur, se le representant en iceux. Et quand elles auront des difficultez aux exercices des vertus, si elles regardent en la prattique de celles qu'il a exercées tandis qu'il a esté en ceste vie, elles seront instruictes et aydées.

ARTICLE X. — *Du Coucher.*

Que les Sœurs soyent promptes à se deshabiller, et tiennent tant qu'il leur sera possible leur esprit attentif au poinct qu'on aura leu pour l'Orayson du matin.

Qu'elles soyent tres-exactes à garder l'honnesteté et saincte pudeur, ne se descouvrant en aucune façon, ny regardant leur corps nud; et soyent soigneuses qu'on ne les voye point en se levant et couchant, lorsqu'elles n'auront pas chascune leur chambre.

Qu'elles ne sortent point de leurs cellules sans estre vestuës, sinon par quelque pressante necessité, ny sans avoir le voyle sur la teste.

Estant au lict, qu'elles se sousviennent que Nostre Seigneur, et plusieurs Saincts, dormoient sur la terre froide, et combien elles sont obligées de l'aymer et le servir, puisque sa doulce bonté leur donne si paternellement leurs petites commoditez.

Qu'elles se couchent en la mesme posture qu'elles feroient, si elles voyoient Nostre Seigneur de leurs propres yeux; car veritablement il les regarde en ceste action, aussi bien qu'en toute autre.

Estant couchées, elles se representeront qu'un jour elles seront ainsi estenduës dans le tombeau, et prieront Dieu qu'il les assiste à l'heure de la mort.

Qu'elles s'essayent de s'endormir tousjours en quelque bonne pensée, parce qu'il y a un demon qui espie leur sommeil, pour l'infecter de quelque mauvaise imagination, et un qui espie leur resveil, afin de remplir leur esprit de mille vaynes et inutiles cogitations. Elles porteront leurs croix la nuict, et un petit voyle noir sur la teste, et une barbette.

ARTICLE XI. — *Des Confessions et de l'ordre d'y aller.*

Quand les Sœurs se voudront confesser, elles feront la preparation en ceste sorte. S'estant prosternées en esprit d'humilité aux pieds de Nostre Seigneur crucifié, elles diront devotement le *Confiteor* jusques à *meâ culpâ*, et demanderont la grace et la lumiere du Sainct-Esprit pour bien cognoistre leurs fautes; puis rassembleront tout ce qu'elles auront treuvé en leurs examens journaliers depuis la derniere confession, penseront un peu s'il n'y a rien de plus, et acheveront le *Confiteor* disant : *Meâ culpâ*, etc. Apres quoy, elles demanderont tres-humblement pardon à Nostre Seigneur, et la grace de se corriger, de quoy elles feront une bonne resolution, specialement des choses plus importantes qu'elles remarqueront, les detestant, et taschant de donner à leur ame une vraye douleur de leurs fautes, pour petites qu'elles soyent; car c'est tousjours trop de mal, d'avoir depleu à la souveraine bonté de Nostre Seigneur, qui nous fait journellement tant de misericorde.

Apres avoir remarqué leurs fautes presentes, elles y adjousteront quelque chose de ce qu'elles ont fait au monde, qui soit manifestement peché, comme une medisance par hayne, ou un mensonge par vanité, ou pour porter dommaige à aultruy, et feront de tous ensemble l'acte de contrition.

Puis iront avec humilité devant le Confesseur, luy feront un enclin fort bas, les mains joinctes, et les yeux en terre, honnorant Dieu et le sacré sacerdoce en la personne du Prestre, le considerant en confession comme un ange de Dieu, qu'il nous envoye pour nous reconcilier avec sa divine bonté.

Qu'elles disent purement et simplement ce qui les tousche, se gardant bien d'accuser la faute d'aultruy avec la leur. Qu'elles soyent courtes et claires en leurs confessions. Qu'elles ne soyent pas aussi courtes que cela leur fasse oublyer de dire ce qui est necessaire, pour se bien desclarer comme la chose s'est passée, et à la façon la plus intelligible qu'elles pourront. Et n'y aillent point par coustume, ny sur de vayns scrupules, ains avec devotion et attention, comme en une action de tres-grande importance et gravité.

Estant à genoüilx, elles feront le signe de la croix, disant: *Benedic, Pater, quia peccavi.* Apres avoir receu la benediction, elles diront tout ce qu'elles auront remarqué en leur examen, et adjousteront à la fin de chascune de leurs confessions un peché, comme il a esté dit cy-dessus, en ceste sorte : Je m'accuse aussi d'avoir dit, estant au monde, un mensonge par vanité; ou bien : Je m'accuse d'avoir autresfois mesdit de quelqu'un par hayne; une autre fois : Je m'accuse d'avoir autresfois murmeuré des actions d'aultruy.

Ayant achevé leur confession, qu'elles escoutent avec humilité et tranquillité ce que le Confesseur leur dira. Mais s'il leur conseille quelque chose contraire aux Regles et coustumes de la mayson, elles le prieront de les excuser, parce qu'elles croyent cela n'estre conforme à ce qui leur est prescrit. Comme aussi leur estant enjoinctes quelques penitences extraordinaires, et hors du train de la Communauté, elles diront : Mon Pere, je supplie tres-humblement vostre Reverence de me changer ceste penitence, car je ne pourrois bonnement l'accomplir.

Si les Confesseurs les inquiettent de quelque chose qui ne soit pas de la confession, elles pourront, si elles veulent, respondre en ce qui les tousche seulement; mais si elles ne desirent pas d'en parler avec eux, elles diront : Mon Pere, excusez-moy, s'il vous playst, je crains de m'embroüiller l'esprit en parlant de cela; je n'en ay, graces à Dieu, aucun scrupule, ny remords de conscience.

Au partir de là, elles ne doivent aucunement parler de ce qui leur a esté dit en confession, sinon que ce fust quelque chose si utile et devote, qu'il semblast à propos de le dire pour l'instruction et edification des autres, sans toutesfois fayre apparoistre où elles l'ont apprins.

Elles se confesseront deux fois la sepmaine, la veille devant la Communion ordinaire du dimanche et jeudy, à sçavoir le mercredy et le samedy. Si on anticipe ou retarde le jour de la saincte Communion, on devra de mesme anticiper ou retarder la confession. Aucune ne differera ny advancera sa confession, que pour quelque legitime occasion, et avec la licence de la Superieure, et pour lors elles iront tirer leur cordon à la carte.

Elles ne se confesseront point durant l'Office, tant que fayre se pourra, sinon celles qui ne sont pas du chœur.

Au son de la cloche pour la confession, elles se rendront toutes si à propos au lieu assigné, qu'il ne faille point les aller chercher. Celle qui sera confessée, ira diligemment appeller celle qui suit les deux ou trois qui vont apres elle, et ainsi consecutivement de l'une à l'autre.

Elles iront par ordre, commençant par les pretendantes, puis les novices et professes domestiques, continuant par les autres novices et professes, et finissant par la Superieure.

Apres la confession, elles feront leur penitence le plus promptement qu'elles pourront, avec une grande contrition, et genereuse resolution de s'amender.

Article XII. — *De la saincte Communion.*

La principale intention que les Sœurs doivent avoir à la saincte Communion, doit estre pour la gloire de Nostre Seigneur, et leur unyon avec luy.

Or, pour s'y mieux preparer, le soir devant que de la fayre, il sera bon, en l'orayson et en leur recüeillement, de dresser quelque peu leur pensée à Nostre Seigneur en ce sainct Sacrement, excitant en leur ame une saincte reverence et joye spirituelle, de devoir estre si heureuses que de recevoir nostre doulx Sauveur; et lors il faut fayre nouvelle resolution de le servir fervemment; laquelle elles pourront confirmer l'ayant receu, non pas par vœu, mais par un bon et sainct propos.

Sur le poinct de la communion, elles pourront user de quelques eslancemens de parolles mentales, ou vocales, comme celles de sainct François : Qui suis-je, Seigneur, et qui estes-vous? — ou bien de saincte Elisabeth : D'où me vient ce bonheur, que mon Seigneur vienne à moy? — ou celle de sainct Jean l'Evangeliste : Ouy, venez, Seigneur Jesus ; — ou celle de l'espouse sacrée : Que mon espoux me bayse d'un bayser de sa bouche, — et semblables.

Apres la saincte Communion, il faut regarder Nostre Seigneur assis dans nostre cœur comme dans son throsne, et luy fayre venir l'une apres l'autre nos puissances et sens, pour ouyr ses commandemens, et luy promettre fidellité.

On pourra encore semondre l'ame à plusieurs sainctes affections, comme de crainte de contrister et perdre le Seigneur, disant avec David : Ne vous despartez point de moy; — et avec les pelerins : Demeurez avec nous, car il se fait tard.

A la confiance et force d'esprit avec Daniel : Je ne craindray nullement, parce, Seigneur, que vous estes avec moy.

A l'amour, avec l'Espouse : Mon bien-aymé est à moy, et moy je suis à luy, il demeurera sur mon cœur. J'ay treuvé celuy que mon ame desire, je le conserveray soigneusement.

A l'action de graces, avec Abraham : O Seigneur! parce que vous m'avez fait ceste grande grace, je vous beniray de benedictions eternelles, et multiplieray vos loüanges comme les estoiles du ciel.

A la resolution de le servir, par les parolles de Jacob : Dieu me sera mon Dieu, et la pierre de mon cœur, cy-devant endurcie, sera sa mayson.

On peut penser à l'ardeur interieure de Nostre Dame, lorsque l'Ange luy dit que le Sainct-Esprit viendroit en elle, sa devotion, son humilité, sa confiance, son courage; et qu'en mesme tems qu'elle entendit que Dieu luy donnoit son cœur, qui est son Fils, elle se donna reciprocquement à Dieu, et que lors ceste saincte ame se fondit en charité, si qu'elle pouvoit dire : Mon ame s'est liquefiée et fonduë, quand mon Bien-aymé m'a parlé. Or quant à nous, nous recevons une pareille grace en la Communion, car non un ange, mais bien Jesus-Christ nous asseure qu'en icelle le Sainct-Esprit vient en nous; et par maniere de dire, nayst en nous, et y est conceu.

O Dieu! que de suavité et de doulceur! Et partant, l'ame peut bien dire comme ceste saincte Dame, apres ceste consideration : Voicy la servante du Seigneur, me soit fait selon sa parolle; puisqu'il a dit de sa sacrée bouche : Que quiconque le mange, il demeure en luy, qu'il vivra pour luy et en luy, et ne mourra point eternellement.

Les Sœurs pourront, tant pour la saincte Messe que pour la tres-saincte Communion, fayre ces considerations, ou telles autres que le Sainct-Esprit leur suggerera.

Elles communieront par ordre, commençant à la Superieure, et ainsi des autres.

Elles iront à la main droicte, feront l'enclin à la Superieure en allant, et la genuflexion devant que de s'agenoüiller pour communier.

La Sacristaine commencera le *Confiteor* intelligiblement, et à mesme tems la premiere s'ira mettre à genoüilx à la fenestre, le voyle baissé jusques sur le nez, ou plus haut, tenant la teste droicte et ferme, sans se remüer ny advancer.

Apres la saincte Communion, elles se retireront aussi-tost à gauche, et feront la genuflexion au Sainct-Sacrement, et l'enclin à la Superieure, se remettant à leurs places à genoüilx.

Les Sœurs communieront de plus que la Constitution n'ordonne, une fois chaque sepmaine de Caresme, commençant le vendredy, et toutes les festes suivantes :

De sainct Paul, sainct Joseph, saincte Catherine de Sienne, saincte Croix, sainct Claude, en memoire qu'à tel jour la Congregation fut commencée, saincte Magdelene, saincte Anne, Nostre-Dame des Neiges, sainct Bernard, la feste du Sainct principal auquel leur eglise est desdiée; sainct François, saincte Catherine martyre, sainct Charles, les saincts Innocens, et le jour de la Profession, et la feste du sainct Ange gardien.

Item, ces festes suivantes, si elles n'arrivent la veille ou le lendemain des Communions ordinaires, et que la Superieure l'ordonne, laquelle peut aussi fayre advancer ou retarder la Communion du jeudy au vendredy, ou mercredy, pour s'adjuster aux susdittes festes :

Sainct Anthoine, saincte Agnès, sainct Ignace de Loyola, sainct Thomas d'Aquin, sainct Benoist, sainct François de Paule, sainct Jean-Porte-Latine, saincte Monique, sainct Alexis, saincte Marthe, sainct Loüys, la Decollation de sainct Jean, sainct Nicolas de To-

lentin, sainct Denys, sainct Dominique, sainct Bonaventure, saincte Therese, sainct Nicolas, le jour qu'elles ont prins l'habict, et du sainct de leur nom.

La premiere Communion de chaque mois se fera pour le renouvellement de leurs vœux.

La seconde, pour l'exaltation de la saincte Eglise, pour le Pape et les Ecclesiastiques.

La troisiesme, pour la conversation, unyon, et perfection de l'Ordre.

La quatriesme, pour la conversion des infidelles et pecheurs.

La cinquiesme, pour l'unyon entre les princes chrestiens, notamment pour celuy du païs où la Congregation se treuve establie, ou autres necessitez publicques.

Une avec une Messe pour les ames du Purgatoire, proche le tems que l'on dit l'Office des morts.

Une au decez des plus proches parens de quelque Sœur, quand la Superieure le treuvera bon. Et les Sœurs peuvent appliquer plusieurs de leurs Communions, avec permission, pour leurs parens decedez, durant l'anniversaire.

La Superieure, ou autres, communiant extraordinairement, n'empesche pas que trois Sœurs ne communient selon leur ordre.

Quand elles sont en petit nombre, elles ne communieront que deux à la fois, afin que chascune n'ayt qu'une Communion extraordinaire par sepmaine.

Au commencement de leurs Communions generales, on mettra du parfum tant qu'il se pourra.

Advis sur le Directoire.

Le Directoire propose quantité d'exercices, il est vray, et il est encore bon et convenable, pour le commencement, de tenir les esprits rangez et occupez : mais quand, par le progrez du tems, les ames se sont exercées en ceste multiplicité d'actes interieurs, et qu'elles sont façonnées, desrompuës, et desgourdies, alors il faut que ces exercices s'unissent en un exercice de plus grande simplicité, à sçavoir, ou à l'amour de confiance, ou de l'unyon et reunyon du cœur à la volonté de Dieu, ainsi que l'exercice de l'unyon marque ; de sorte que ceste multiplicité se convertisse en unité. Mais c'est à la Superieure à cognoistre et discerner l'attraict interieur, et l'estat de chascune de ses filles en particulier, afin qu'elle les conduise toutes selon le bon playsir de Dieu. Et de plus, s'il se treuve quelques ames, voire mesme au noviciat, qui craignent trop d'assubjettir leur esprit aux exercices marquez, pourveu que ceste crainte ne procede pas de caprice, oultre-cuidance, desdain, ou chagrin, c'est à la prudente Maistresse de les conduire par une autre voie, bien que pour l'ordinaire celle-cy soit utile, ainsi que l'experience le fait voir.

Article XIII. — *Du devoir des Novices envers leur Maistresse.*

Qu'elles ayent un amour tres-cordial envers leur maistresse, et une confiance toute filiale accompaignée de respect, luy tesmoignant de la gratitude et recognoissance, pour le soing et travail qu'elle a à dresser leur esprit.

Qu'elles suivent sa direction avec humilité, luy rendant fidellement compte de leurs actions, et de tout leur interieur, luy parlant en la mesme sorte qu'il sera dit pour la Superieure.

Mais quand elles seront aux assemblées où la Superieure sera presente, il ne sera pas besoin qu'elles se levent lorsque la Directrice entrera ou sortira, ains seulement elles feront l'enclin de la teste. Si neantmoins elle vient parler à quelqu'une d'entre elles, quelque part que ce soit, il faut que la novice se leve, comme aussi quand elle entrera au noviciat.

Quand la Superieure envoyera une novice en quelque lieu hors de l'assemblée, il ne faut pas qu'elle demande congé à la Directrice; mais seulement, si c'est pour demeurer longtems, elle luy ira dire : Ma Sœur, nostre Mere m'envoye en telle part, et fera l'enclin à la Superieure, dés la place où elle sera.

Si-tost que l'obeyssance sera donnée, que les novices se retirent promptement au noviciat, se mettant plus particulierement en la presence de Dieu, luy demandant sa grace, afin de bien profitter des enseignemens qui leur seront donnez. Qu'elles fassent des questions à la Directrice, pour avoir un plus grand esclaircissement des Regles et Constitutions, et Coustumier.

Quand la Directrice aura achevé de leur lire ou expliquer un poinct de la Regle du Directoire, ou Catechisme, elles demeureront en silence, s'occupant selon qu'il leur sera ordonné.

Qu'elles ne sortent en aucune sorte du noviciat, sans la licence de la Directrice, ou de celle qu'elle aura nommée Assistante, et qu'en sortant elles l'advertissent du lieu où elles iront.

Les novices Professes ne seront pas obligées à demeurer dans le noviciat, sinon tandis qu'on y prattique les exercices. Elles s'addresseront à la Directrice pour toutes leurs necessitez, hormys quand elles seront en la presence de la Superieure, et luy rendront compte seulement une fois la sepmaine.

Toutes rendront une obeyssance tres-simple à la Directrice en tout ce qu'elle leur commandera, sans respliques ny excuses, et ne parleront point de ce qui se fait au noviciat, tant des coulpes qu'autres choses.

Les novices ne laisseront pas de fayre leurs ouvrages au noviciat en tous tems, excepté lorsque la Directrice leur parlera à toutes en commun, le mercredy matin apres les coulpes. Et doivent, selon la signification de leur nom, se tenir pour les moindres et dernieres de toutes, et par consequent estre grandement humbles, servant et respectant un chascun avec une sousmission remarquable.

Article XIV. — *Du Devoir des Sœurs envers la Superieure.*

Les Sœurs rendront un grand respect à la Superieure, regardant Dieu en elle, l'honnorant comme l'organe du Sainct-Esprit. Ensuitte de quoy, lorsqu'elles luy rendront compte de leur interieur, elles se mettront à genoüilx, s'humiliant non-seulement de corps, mais d'esprit, pour recevoir les advis, remonstrances et corrections qu'elle leur fera, tout ainsi que de la propre bouche de Dieu. Mais si la Superieure leur commande de s'asseoir, elles le feront simplement.

Que si par rencontre elle mortifie quelque Sœur, elle se mettra soudain à genoüilx, demeurant ainsi les yeux bas, et les mains joinctes, jusques à ce que la Superieure cesse de parler à elle. Puis elle baysera la terre; et si la Superieure est encore presente, elle luy fera un grand enclin en se relevant, car il leur sera tres-utile de recevoir en ceste sorte les mortifications et humiliations, comme remedes convenables et necessaires à leurs maladies, s'imaginant qu'elles sont ainsi que des petits enfans, auxquels la doulce et charitable mere donne l'absynthe et chicotin, drogues tres-ameres, l'une pour les garantir des vers, l'autre pour les sevrer de la mammelle, et les accoustumer aux viandes solides. Qu'elles se gardent doncques bien de croire, quand on les corrigera, ou qu'on leur fera des advertissemens, que cela se fasse par passion, ou mauvaise volonté; ains qu'elles tiennent pour asseuré que c'est une vraye marque de l'amour qu'on leur porte, et du desir que l'on a de les voir perseverer en leur vocation, et parvenir à une tres-haute perfection.

Recevant quelque obeyssance un peu extraordinaire, elles se mettront à genoüilx, et bayseront la terre. Lorsqu'elles donneront ou prendront quelque chose de la main de la Superieure, soit lettres, livres, ouvrages et choses semblables, elles mettront un genoüil en terre, et bayseront sa main, sauf dans le chœur.

En quelque part qu'elles soyent, si la Superieure passe pres d'elles, elles se leveront, et feront un grand enclin, excepté quand elles sont à genoüilx au chœur, qu'elles s'inclineront seulement.

Article XV. — *Documens fort utiles.*

Toutes les Sœurs doivent estre fort attentives à se perfectionner selon leur Institut, par une ponctuelle observance, rapportant à cela toutes les lumieres qu'elles recevront, tant aux lectures, conferences, oraysons, confessions et predications, qu'autrement, ne prenant jamais de tout cela chose aucune qui soit contraire à leur Institut. Pour bon qu'il semble estre, et qu'en effect il le fust, si ne le seroit-il pas pour elles, je les en asseure. Chascun se doit perfectionner selon sa vocation, et d'autant plus que les preceptes de toutes les vertus et perfections sont encloses dans les Regles, Constitutions et Coustumier, les Sœurs ne doivent rien tant craindre, sinon que l'on vienne à les nesgliger, quand ce ne seroit mesme qu'au moindre petit article, et par ce moyen à se relascher de ceste exactitude tant necessaire. Que la Superieure de chaque Monastere et toutes les Sœurs prennent soigneusement garde qu'on n'introduise aucune nouveauté, retranchant toutes pretentions de fayre plus ou moins que ce qui est compris dans l'Institut. Et que la Superieure mesme ne change ny qu'elle n'invente rien qui soit contraire aux reglemens escrits, ains qu'elle suive et fasse exactement les choses comme elles sont marquées, avec neantmoins la liberté, dans les occasions que la Constitution troisiesme luy donne. Et surtout, il est requis que les Sœurs continuent à se descouvrir à la Superieure, avec l'entiere simplicité et sincerité que la Constitution marque, et que reciprocquement les Superieures ayent un tres-grand soing de conserver ceste confiance filiale des Sœurs en leur

endroict, par un amour tout cordial, souëf et fidelle à garder leur secret. Cest advis est de si grande importance pour maintenir l'esprit de l'Institut en sa perfection, que quand il manquera, l'esprit de la Congregation deffaudra, lequel estant conservé, enrichira le paradis d'ames.

Les Sœurs doivent continuellement aspirer à la veritable et sincere humilité du cœur, se tenant petites et basses à leurs yeux. Et quand le monde les tiendra pour telles, et les mesprisera, qu'elles reçoivent ce mespris comme chose tres-convenable à leur petitesse, et un gage precieux de l'amour de Dieu envers elles; car Dieu void volontiers ce qui est mesprisé, et la bassesse aggreée luy est tousjours fort aggreable.

Qu'elles fassent grande profession de ne se point excuser, nonseulement sur les advertissemens, mais encore sur les fautes legeres.

S'il arrive à quelque Sœur de dire à une autre des parolles seiches, ou tant soit peu contraires à l'humilité, elle doit incontinent luy demander pardon, se mettant à genoüilx et baysant terre; ce que l'autre Sœur fera pareillement, usant de quelque traict de cordialité en son endroict.

Quand les Sœurs parleront de leurs deffauts, et de ce qui tousche à leur personne, elles useront du terme singulier; comme par exemple : J'ay rompu le silence; Je suis imparfaicte; J'ay mal à la teste, et semblables; mais en tout le reste parleront en plurier, comme : Nous avons des cellules; Nostre robbe est gastée; Nous avons fait telle et telle chose.

Les Sœurs ne pourront donner en leur nom aucune chose, et ne leur sera pas seulement loysible de se prester ou donner les unes aux autres sans licence.

Mais quand il sera requis de fayre quelque present, la Superieure le donnera ou fera donner au nom de toute la Communauté, et se tiendra-t-on en cela mesme dans les bornes de l'humilité, simplicité et pauvreté religieuse, qui sont des vertus particulierement recommandées aux Filles de la Visitation.

Qu'elles se monstrent tres-affectionnées, autant que la Constitution seiziesme le permet, à la prattique de ce document, qui est d'un prix inestimable : *Ne demandez rien, et ne refusez rien*; mais qu'elles se tiennent disposées pour fayre et souffrir tout ce qui leur arrivera de la part de Dieu, et de la saincte obeyssance. Cela nourrira en elles la saincte paix et tranquillité de cœur, qui leur a esté si souvent recommandée. A quoy servira encore, qu'elles ne se plaignent point les unes parmy les autres de leurs tentations, degousts, adversions et difficultez, ny mesme des incommoditez corporelles, sinon à la Superieure.

Les Sœurs s'essayeront d'estre courtes et retenuës au parloir, mesme avec des personnes spirituelles, parce que aux longs entretiens il se glisse facilement des superfluitez et oysivetez de parolles.

Il ne leur sera jamais loysible d'y manger; et tant qu'on pourra on les exemptera d'y aller la matinée des Festes, au tems de Caresme et de l'Advent, et pendant les retraittes; mais neantmoins la Superieure le permettra quand elle le jugera à propos.

La Superieure, pour quelque grande et signalée occasion d'affliction publicque ou particuliere, pourra fayre fayre des oraysons, jeusnes, penitences et communions extraordinaires, pour quelques jours, prenant l'advis toutesfois de ses coadjutrices.

Elles feront demy-heure d'orayson pour les pecheurs aux trois jours de Caresme-prenant, devant ou apres la lecture.

Les Sœurs porteront un grand respect à la parolle de Dieu, de quelque part qu'elle leur soit annoncée, l'escoutant avec attention et reverence, et feront de mesme de toutes les choses sainctes et des vertus, desquelles elles parleront avec honneur et devotion sans les tourner en recreation.

Comme aussi, elles auront un particulier respect pour le Curé du lieu où elles seront establies, lequel doit fayre leurs sepultures, sans toutesfois qu'il ayt, ny puisse avoir autre regard, droit, ny pretention sur le Monastere, ny l'eglise, que celuy de les enterrer : ayant encore voulu laisser à la Congregation ceste marque d'unyon avec le corps ecclesiastique de la tres-saincte Eglise nostre Mere.

Tant qu'il se pourra bonnement, la Superieure fera qu'il y ayt Predication toutes les Festes solemnelles de l'année, tous les premiers dimanches du mois, les dimanches et festes de l'Avent, les dimanches du Caresme, et une ou deux fois la sepmaine.

Les Sœurs auront tous les mois, pour s'entretenir toutes ensemble, et pour se recreer sainctement par forme de conferences spirituelles, environ une heure du silence de l'apres-disnée, ou autre heure que la Superieure jugera à propos.

C'est aussi à sa discretion de les mettre deux à deux, ou plusieurs ensemble, ou de les laisser en liberté de se choysir elles-mesmes, ou bien la Superieure avec les Professes et les novices ensemble; mais non point dans les cellules, ny les aydes, quand elles s'entretiennent à la fin du mois, sinon qu'elles ayent congé.

Article XVI. — *Des meneuës licences.*

Les Sœurs sont en liberté d'aller visiter le tres-sainct Sacrement, pour fayre courtement quelque acte d'adoration;

De fayre quelque priere vocale, allant et venant par la mayson, et pour qui elles veulent;

De demeurer les jours de Festes environ demy-heure au chœur, entre Prime et Tierce;

D'y fayre la lecture, ou dans le jardin;

De se proumener, ou retirer en solitude, faysant leurs ouvrages és heures qui ne sont point de communauté, en sorte que ceste liberté ne nuyse point au recüeillement;

De lire à toutes heures commodes quelque chapitre des Regles et Constitutions, ou quelque peu de leurs livres, pour se distraire des tentations, ou recüeillir l'esprit de devotion.

De chanter des Cantiques spirituels aux recreations, et mesme au silence, sans interrompre les autres;

De parler bassement et courtement durant le silence, pour choses necessaires;

De se retirer un peu en solitude, lorsque plusieurs travail-

lent en mesme ouvrage durant le silence, ne quittant jamais les exercices communs pour quelque ouvrage, sans necessité extraordinaire ;

De se proumener ensemblement pendant la recreation, et ès jours de Festes, apres le rapport des lectures, s'entretenant devotement.

Elles peuvent fayre des recreations extraordinaires par intervalle, mais rarement.

FIN DU DIRECTOIRE SPIRITUEL.

ADVIS AUX SUPERIEURES DE L'INSTITUT

Pour leur conduitte et sur le prix et le merite de la superiorité bien exercée.

Puisque c'est le haut poinct de la perfection chrestienne de conduire les ames à Dieu, l'aymant qui a attiré Jesus-Christ du ciel en terre pour y travailler, et consommer son œuvre dans la mort et par la croix, il est aysé de juger que celles qu'il employe à ceste fonction se doivent tenir bien honnorées, s'en acquittant avec un soing digne des espouses de celuy qui a esté crucifié et est mort comme un roy d'amour, couronné d'espines, parmy la troupe de ses esleus, les encourageant à la guerre spirituelle qu'il faut soustenir icy-bas, pour arriver à la celeste patrie promise à ses enfans.

Ainsi, mes cheres filles, celles que Dieu appelle à la conduitte des ames, se doivent tenir dans leurs ruches mystiques, où sont assemblées les abeilles celestes, pour mesnager le miel des sainctes vertus; et la Superieure, qui est entre elles comme leur roy, doit estre soigneuse de s'y rendre presente, pour leur apprendre la façon de le former et conserver; mais il faut travailler ceste œuvre et ceste saincte besongne avec une entiere sousmission à la saincte Providence, et un parfaict encouragement à se bien exercer à l'humilité, doulceur, et debonnaireté de cœur, qui sont les deux cheres vertus que Nostre Seigneur recommandoit aux Apostres destinez à la superiorité de l'univers, puisant dans le sein du Pere celeste les moyens convenables à cest employ.

Car ce n'est pas de vostre laict, ny de vos mammelles, que vous nourrissez les enfans de Dieu; c'est du laict des mammelles du divin Espoux, ne faysant autre chose que les leur monstrer, et dire : Prenez, succez, tirez, vivez, et il vous secondera de son secours, et fera vostre besongne avec vous, si vous faites la sienne avec luy : or, la sienne est la sanctification et la perfection des ames, pour lesquelles il n'a pas treuvé juste de fuyr le labeur requis à la glorification du nom de son Pere.

Travaillez-y doncques humblement, simplement, et confidemment : il ne vous en arrivera jamais aucune distraction qui vous soit nuysible; car ce divin Maistre, qui vous employe à cest ou-

vrage, s'est obligé de vous prester sa tres-saincte main en toutes les occasions de vostre office, pourveu que vous correspondiez de vostre part, par une tres-humble et courageuse confiance en sa bonté. *Il appelle à son service les choses qui ne sont point, comme celles qui sont, et se sert du rien comme de beaucoup pour la gloire de son nom.*

C'est pourquoy vous devez fayre de vostre propre abjection la chaire et la chaisne de vostre superiorité, vous rendant en vostre neant vaillamment humble et humblement vaillante en celuy qui fit le grand coup de sa toute-puissance en l'humilité de sa croix.

Il vous a destiné un secours, un ayde, et une grace tres-suffisante et abondante pour vostre soutien et appuy. Pensez-vous qu'un si bon Pere comme Dieu voulust vous rendre nourrices de ces filles, sans vous donner abondance de laict, de beurre, et de miel? Le Seigneur a mis dans vos bras et sur vostre giron ces ames, pour les rendre dignes d'estre ses vrayes espouses, en leur apprenant à regarder seulement ses yeux divins, à perdre petit à petit lés pensées que la nature leur suggerera d'elles-mesmes, pour les fayre penser uniquement en luy. Une fille destinée au gouvernement d'un monastere est chargée d'une grande et importante affaire, surtout quand c'est pour fonder et establir; mais Dieu estend son bras tout-puissant à mesure de l'œuvre qu'il impose, et luy prepare de grandes benedictions pour cultiver et gouverner la sacrée pepiniere.

Vous estes les meres, les nourrices, et les dames d'atour de ces filles du roy. Quelle dignité a ceste dignité! Quelle rescompense, si vous faites cela avec l'amour et les mammelles de meres! C'est une couronne que vous vous façonnez, et dont vous joüyrez dans la felicité; mais Dieu veut que vous la portiez toute dans vostre cœur en ceste vie, et puis il la mettra sur vostre teste en l'autre. Les espouses anciennement ne portoient point de couronnes et de chappeaux de fleurs, qu'elles n'eussent elles-mesmes lyées et agencées ensemble. Ne plaignez point, mes cheres filles, la perte de vos commoditez spirituelles, et des contentemens particuliers que vous recevriez en vos devotions, pour bien cultiver ces cheres plantes, ne vous lassant nullement d'estre meres, quoyque les travaux et les soucys de la maternité soyent grands : car Dieu vóus en rescompensera au jour de vos nopces eternelles, vous couronnant de luy-mesme, puisqu'il est la couronne de ses Saincts.

Moyens de se bien acquitter de cest office.

Puisque vous tenez, mes cheres filles, la place de Dieu dans la conduitte des ames, vous devez estre fort jalouses de vous y conformer, observer ses voies, et non les vostres, soustenant fortement son attraict dans chascune, en leur aydant à le suivre avec humilité et sousmission, non à leur façon, mais à celle de Dieu, que vous cognoistrez mieux qu'elles, tant que l'amour-propre ne sera pas aneanty; car il fait souvent prendre le change, et tourner l'attraict divin à nos manieres et suitte de nos inclinations.

Portez tousjours à cest effect, sur vos levres et par vos langues, le feu que vostre ardent Espoux a apporté en terre, dans leurs

cœurs, à ce qu'il consomme tout l'homme exterieur, et en reforme un interieur tout pur, tout amoureux, tout simple, et tout fort à bien soustenir les espreuves et exercices que son amour luy suggerera en leur faveur, pour les purifier, perfectionner et sanctifier, et, afin de les y animer, monstrez-leur qu'il n'est pas des rosiers spirituels comme des materiels : en ceux-cy les espines durent, et les roses passent, en ceux-là les espines passeront, et les roses demeureront; qu'elles n'ont des cœurs que pour estre les enfans de Dieu, en l'aymant, le benyssant, et le servant fidellement en ceste vie mortelle; et qu'il les a unies ensemble, afin qu'elles soyent extraordinairement braves, hardyes, courageuses, constantes, et soigneuses d'entreprendre et d'accomplir les grandes et difficiles œuvres.

Car regardant mes-huy vos maysons comme la pepiniere de plusieurs autres, il faut y enraciner les grandes et parfaictes vertus d'une devotion masle, forte et genereuse, de l'abnegation de l'amour-propre, l'amour de son abjection, la mortification des sens, et la sincere direction, leur ostant ceste petite doüilletterie et mollesse qui trouble le repos; et fait excuser et flatter les humeurs et inclinations : à quoy serviront les changemens continuels que l'on exerce en vostre ordre, mesme des rangs, cellules, et officeries, dans l'année, pour les affranchir d'estre attachées à cest employ ou à cest autre, et de l'imperfection d'une vayne et jalouse imitation, et les affermir à ne vouloir pas fayre tout ce que les autres font, ains seulement tout ce que leurs Superieurs leur ordonneront, les faysant marcher dans ceste unique et simple pretention de servir la divine Majesté d'une mesme volonté, mesme entreprinse, mesme project, afin que Nostre Seigneur et sa tres-saincte Mere en soyent glorifiez.

Mais si quelques-unes se rendoient contraires à ceste conduitte, vous pourriez, prenant subjet de les y exercer, leur fayre voir leur ignorance, leur peu de rayson et de jugement, de s'amuser aux presomptions et fausses imaginations que produict la nature depravée; combien l'esprit humain est opposé à Dieu, dont les secrets ne sont resvelez qu'aux humbles; qu'il n'est pas question en la Religion de philosophes et de beaux-esprits, mais de graces et de vertus, non pour en discourir, mais pour les prattiquer humblement; leur faysant fayre et ordonnant les choses difficiles à fayre et comprendre, et qui soyent humiliantes, pour les detacher insensiblement d'elles-mesmes, et les engager à une humble et parfaicte sousmission à l'ordre des Superieures, lesquelles aussi doivent avoir une grande discretion à bien observer le tems, les circonstances et les personnes.

Car c'est une chose bien dure, de se sentir destruire et mortifier en toute rencontre; neantmoins l'addresse d'une suave et charitable mere fait avaler les pilules ameres avec le laict d'une saincte amytié, monstrant continuellement à ses filles une poictrine spirituelle pleyne de bonnes vuës et de joyeux et gracieux abords afin qu'elles y accourent en gayeté, et se laissent tourner par ce moyen comme des boules de cire, qui s'amolliront sans doute au feu de ceste ardente charité. Je ne dy pas qu'elles soyent flatteuses, mais doulces, amyables et affables, aymant leurs sœurs d'un amour cor-

dial, maternel, nourricier et pastoral, se faysant toutes à toutes, meres à toutes, secourables à toutes, la joye de toutes, qui sont les seules conditions qui suffisent, et sans lesquelles rien ne suffit.

Tenez la balance droicte entre vos filles, et que les dons naturels ne vous fassent point distribuer iniquement vos affections et vos bons offices. Combien y a-t-il de personnes maussades exterieurement, qui sont tres-aggreables aux yeux de Dieu? La beauté, bonne grace, bien parler, donnent souvent de grands attraicts aux personnes qui vivent encore selon leurs inclinations; et la charité regarde la vraye vertu et la beauté interieure, et se respand cordialement sur toutes sans particularité.

Ne vous estonnez point de vous voir controslées en vostre gouvernement : vous devez doulcement tout ouyr, et puis le proposer à Dieu, et vous en conseiller avec vos Coadjutrices; apres quoy, fayre ce qui est estimé à propos, et avec une saincte confiance que la divine Providence reduira tout à sa gloire. Mais faites cela si suavement, que vos inferieures ne prennent point occasion de perdre le respect qui est deu à vos charges, ny de penser que vous avez besoin d'elles pour gouverner, ains pour suivre la Regle de la modestie, humilité, et ce qui est porté par les Constitutions. Car, voyez-vous, il faut, autant qu'il est possible, fayre que le respect de nos inferieures envers nous ne diminue point l'amour, ny l'amour ne diminue point le respect; et si quelque sœur ne vous craignoit et traittoit pas avec assez de respect, remonstrez-luy à part qu'elle doit honnorer vostre Office, et cooperer avec les autres à conserver en dignité la charge qui lye toute la Congregation en un corps et en un esprit.

Tenez bon pour l'estroicte observance des Regles, pour la bienseance de vos personnes et de vos maysons. Faites observer un grand respect aux lieux et aux choses sacrées. Ne disputez point du plus ou moins du temporel, puisque cela est plus conforme à la doulceur que Nostre Seigneur enseigne à ses enfans. L'Esprit de Dieu est genereux, ce que l'on gaigneroit en ce rencontre, on le perdroit en resputation : enfin la paix est une saincte marchandise, qui merite d'estre acheptée cherement. Conservez la doulceur, avec esgalité d'humeur et suavité de cœur, entre les tracas et la multiplicité des affaires. Chascun attend de vous le bon exemple joinct à une charitable debonnaireté, parce qu'à ceste vertu, comme à l'huyle de la lampe, tient la flamme du bon exemple, n'y ayant rien qui edifie tant que la charitable debonnaireté.

Servez-vous volontiers des conseils lorsqu'ils ne seront point contraires au project que nous avons resolu, de suivre en tout l'esprit d'une suave doulceur, et de penser plus à l'interieur des ames qu'à l'exterieur : car enfin, la beauté des filles du roy est au-dedans : *Omnis gloria ejus filiæ regis ab intùs* (Ps. 44), qu'il faut que les Superieures cultivent, si elles n'ont elles-mesmes ce soing, crainte qu'elles ne s'y endorment dans leur chemin, et ne laissent esteindre leurs lampes par nesgligence; car il leur seroit dit indubitablement comme aux vierges folles se presentant pour entrer au festin nuptial : *Je ne vous cognois point* (Matth. 25). Ne me dites point que vous estes imbecilles; la charité, qui est la robbe nuptiale, cou-

vrira tout. Les personnes qui sont en cest estat excitent ceux qui les cognoissent à un sainct support, et donnent mesme une tendresse de dilection particuliere pour elles, pourveu qu'elles tesmoignent de porter devotement et amyablement leur croix.

Je vous recommande à Dieu pour obtenir ses sainctes graces dans vos conduittes, afin que, tout à son gré et par vos mains, il façonne les ames, ou par le marteau, ou par le ciseau, ou par le pinceau, pour les former toutes selon son bon playsir, vous donnant à ce dessein des cœurs de peres, solides, fermes et constans, sans obmettre les tendresses de meres, qui font desirer les doulceurs aux enfans, suivant l'ordre divin, qui gouverne tout avec une force toute suave et une suavité toute forte.

ADVIS SPIRITUELS

Donnez à la Mere CLAUDE-AGNES JOLY DE LA ROCHE, *neuviesme religieuse de l'Ordre de la Visitation Saincte-Marie, et premiere Superieure du Monastere de Rennes, escrits par elle-mesme, dans un petit livre pour son usage particulier.*

RECUEIL DES ADVIS PARTICULIERS QUE MONSEIGNEUR M'A DONNEZ POUR MON AMENDEMENT.

J'AY jugé qu'il vous seroit extresmement utile de tascher de tenir vostre ame en paix et en tranquillité; et pour cela il faut que le matin en vous levant vous commenciez cest exercice, faysant vos actions tout doulcement, pensant à ce que vous avez à fayre dans l'exercice du matin, prenant garde de ne point laisser espancher vostre esprit le long de la journée : observez tousjours si vous estes en cest estat de tranquillité; et si-tost que vous vous en treuverez dehors, ayez un grand soing de vous y remettre, et cela sans discours ny effort.

Je ne veux pas dire pourtant que vous vous bandiez continuellement l'esprit pour vous tenir en ceste paix; car il faut que tout cecy se fasse avec une simplicité de cœur tout amoureuse, vous tenant aupres de Nostre Seigneur comme un petit enfant aupres de son pere; et quand il vous arrivera de fayre des fautes, quelles qu'elles soyent, demandez-en pardon tout doulcement à Nostre Seigneur, en luy disant que vous estes bien asseurée qu'il vous ayme bien, et qu'il vous pardonnera; et cela tousjours simplement et doulcement.

Cecy doit estre vostre exercice continuel; car ceste simplicité de cœur vous empeschera de penser distinctement (car nous ne sommes pas maistres de nos pensées, pour n'en avoir que celles que nous voulons) qu'à ce que vous aurez à fayre et à ce qui vous est marqué, sans espancher vostre ame, ny à vouloir, ny à desirer autre chose; et fera que toutes ces pretentions de playre, et ces contrainctes de deplayre à nostre Mere, s'esvanoüiront, reservant le

seul desir de playre à Dieu, qui est et sera l'unique object de nostre ame.

Lorsqu'il vous arrivera de fayre quelque chose qui pourroit fascher ou mal edifier les Sœurs, si c'estoit chose d'une grande importance, excusez-vous, en disant que vous n'avez pas eu mauvaise intention, s'il est vray; mais si c'est chose legere et qui ne tire point de consequence, ne vous excusez point, observant tousjours de fayre cela avec doulceur et tranquillité d'esprit, comme aussi de recevoir les advertissemens.

Et si bien vostre partie inferieure s'esmeut et se trouble, ne vous en mettez pas en peyne, taschant à garder la paix emmy la guerre: car, peut-estre ne sera-t-il jamais en vostre pouvoir de n'avoir pas du sentiment estant repriuse; mais vous sçavez tres-bien que les sentimens, non plus que toute autre tentation, ne nous rendent pas moins aggreables à Dieu, pourveu que nous n'y consentions pas.

Vous vous trompez en croyant que vous devriez fayre des actes vifs, pour vous deffaire de ces sentimens et troubles de la partie inferieure; c'est au contraire, il n'en faut fayre nul estat, mais passer simplement chemin, sans les regarder seulement. Que s'ils vous importunent trop, il faut se mocquer de tout cela, comme seroit de leur fayre la moüe, et cela par un simple regard de la partie superieure; apres quoy il n'y faut plus penser, quoy qu'ils veüillent dire.

Et tout de mesme en est-il des pensées de jalousie ou d'envie, et de mesme de ces attendrissemens que vous avez sur vos commoditez corporelles, et semblables tricheries, qui vont ordinairement roulant autour de nos esprits, retranchant à vostre ame tout autre soing que celuy de se tenir en paix et en tranquillité, je dy mesme celuy de vostre propre perfection; car je remarque que ce trop grand soing de vous perfectionner vous nuit beaucoup, d'autant que dés qu'il vous arrive de fayre des fautes, vous vous en inquiettez, parce qu'il vous semble que c'est tousjours contre la pretention que vous avez de vous amender.

Tout de mesme, si l'on vous monstre quelque deffaut en vous, vous entrez en descouragement; et tout cecy, il ne le faut plus fayre, ains vous affermir à cela, de ne point vous laisser troubler pour quoy que ce soit. Que si neantmoins il vous arrive de le fayre nonobstant vostre resolution, ne vous faschez pas pourtant; ains remettez-vous en tranquillité tout aussi-tost que vous vous en appercevrez, et tousjours de la mesme façon que je vous ay dit, tout simplement, sans effort ny secousse d'esprit.

Et ne pensez pas que cecy soit un exercice de quelques jours; oh! non, car il y faut bien du tems et du soin pour parvenir à ceste paix. Il est vray pourtant que, si vous vous y rendez fidelle, Nostre Seigneur benira vostre travail. Sa bonté vous attire à cest exercice, c'est une chose tout asseurée; c'est pourquoy vous estes grandement obligée à vous y rendre fidelle, pour correspondre à sa volonté : il vous sera difficile, d'autant que vous avez l'esprit vif, et qu'il s'arreste et s'amuse à chaque object qu'il rencontre; mais la difficulté ne vous doit pas fayre entrer en descouragement, pensant de ne pouvoir parvenir au but de vostre pretention. Faites tout bonnement

et tout simplement ce que vous pourrez, sans vous mettre en peyne d'autre chose.

Et tout de mesme, quand vous arrestez quelque chose qui ne sera bien prins selon vostre intention, passez oultre, pensant à ce que vous avez à fayre. Regardez Nostre Seigneur, et taschez d'aller au Dieu de toutes choses, multipliant le plus que vous pourrez les oraysons jaculatoires, les vuës interieures, les retours, les eslans fervens de vostre esprit en Dieu, et je vous asseure que cecy vous sera fort utile.

Dieu vous veut toute et sans aucune reserve, et toute fine, nuë, et despoüillée, c'est pourquoy il faut que vous ayez grand soing de vous deffaire de vostre propre volonté: car il n'y a que cela seul qui vous nuyse, d'autant que vous l'avez tousjours extresmement forte, et vous estes fort attachée à vouloir ce que vous voulez.

Embrassez doncques bien fidellement cest exercice, puisque je vous le dy avec la charité de Dieu et la cognoissance que j'ay de vostre necessité, qui est que vous regardiez la providence de Dieu aux contradictions qui vous seront faites, Dieu les permettant afin de vous detacher de toutes choses, pour vous mieux serrer à sa bonté, et unyr à luy; car je sçay qu'il veut que vous soyez sienne, mais d'une façon toute particuliere.

Rendez-vous doncques bien indifferente, si on vous accordera, ou non, ce que vous demanderez, et ne laissez pas de demander tousjours avec confiance : et demeurez en l'indifference d'avoir des biens spirituels, ou non; et quand vous sentirez que la confiance vous manque pour recourir à Nostre Seigneur, à cause de la multitude de vos imperfections, faites alors jouer la partie superieure de vostre ame, disant des parolles de confiance et d'amour à Nostre Seigneur, avec le plus de ferveur, et le plus frequemment qu'il se pourra.

Ayez un grand soing de ne vous point troubler lorsque vous aurez fait quelque faute, ny de vous laisser aller à des attendrissemens sur vous-mesme, car tout cela ne vient que d'orgueil; mais humiliez-vous promptement devant Dieu, et que ce soit d'une humilité doulce et amoureuse, qui vous porte à la confiance de recourir soudain à sa bonté, vous asseurant qu'elle vous aydera pour vous amender.

Je ne veux plus que vous soyez si tendre, ains que comme une fille forte vous serviez Dieu avec un grand courage, ne regardant que luy seul; et partant, quand ces pensées, si l'on vous ayme ou non, vous arrivent, ne les regardez pas seulement, vous asseurant que l'on vous aymera tousjours autant que Dieu le voudra; et que cela vous suffise, que la volonté de Dieu s'accomplisse en vous, qui estes obligée d'une obligation particuliere de vous perfectionner : car Dieu veut se servir de vous. Faites-le doncques, et pour cela taschez à fort aymer vostre abjection, laquelle vous empeschera de vous troubler de vos deffauts.

Prenez soing de tenir vostre esprit en paix et occupé des choses hautes, le tirant fidellement de l'attention que vous faites sur vous-mesme, principalement quand vous avez du chagrin, et que vous

n'avez point de courage. Occupez-vous à dire à Nostre Seigneur que vous en voulez avoir, et que vous ne consentirez jamais à ce que le chagrin vous suggere; vous feriez encore mieux de vous divertir, faysant accroire à vostre esprit qu'il n'en a point, n'en faysant non plus d'estat que si vous ne sentiez point l'effort de ceste passion.

Plus vous vous sentez pauvre et destituée de toutes sortes de vertus, ayez de plus grandes pretentions de bien fayre. Ne vous estonnez point des mauvais sentimens que vous avez, pour grands qu'ils soyent, mais ayez soing en ce tems-là de multiplier les oraysons jaculatoires, et retours de vostre esprit en Dieu; et, comme vous avez une grande necessité de la doulceur et de l'humilité, prenez soing de mettre fort souvent emmy la journée vostre cœur en la posture d'une humble doulceur.

Et quand vous serez reprinse ou corrigée de quelque chose, essayez-vous tout doulcement d'aymer la correction, et ne vous faschez pas si la partie inferieure s'esmeut; mais faites regner la partie superieure, afin que vous fassiez ce que l'on veut de vous en ceste occasion.

Ne soyez point tant amye de vostre paix que, quand on vous l'ostera par quelque commandement, ou correction, ou contradiction, vous en demeuriez troublée; car ceste paix qui ne veut point estre agitée est recherchée par l'amour-propre.

Or, maintenant je vous dy que vous ayez un soing tres-particulier de vous rendre esgale en vos humeurs, sans jamais laisser paroistre en vostre exterieur aucun changement.

Quelle apparence y a-t-il de monstrer ainsi vos imperfections, puisque cela empesche que Dieu ne soit servy de vous ainsi qu'il le desire? ceste esgalité de vostre maintien exterieur manque à l'accomplissement des talens que Dieu vous a donnez. Considerez doncques souvent quel deplaysir ce vous sera et ce vous doit estre, de voir que vous manquez de correspondre à la volonté de Dieu, puisqu'il a laissé à vostre pouvoir d'acquerir cela, qui doit perfectionner et accomplir vostre talent.

Travaillez fidellement pour cela; bandez toutes les forces de vostre esprit pour l'acquerir, et prenez garde que la mortification reluyse en vostre exterieur, en sorte que les seculiers treuvent plus de subjet de l'observer, que non pas de bonne mine ny de bonne façon.

Vous devez avoir un tres-grand soing de vous pencher toute du costé de l'humilité, puisque vous avez une si grande inclination à l'orgueil et à la propre estime. Ne doubtez point qu'ayant acquis ceste vertu vous n'ayez quant et quant toutes celles dont vous avez necessité. Approfondissez-vous fort souvent en l'abysme de vostre neant devant Nostre Seigneur et devant Nostre Dame. Mais ressouvenez-vous de ce que j'ay dit en l'Entretien de l'Humilité, et toutesfois et quantes qu'elle ne produict pas ce fruict, elle est suspecte et indubitablement fausse. Aneantissez-vous en la cognoissance de vostre petitesse; mais soudain apres relevez vostre esprit, pour considerer ce que Dieu veut de vous.

ADVIS POUR LA CHARGE DE SUPERIEURE.

Dieu veut que vous le serviez en la conduitte des ames, puisqu'il a arrangé les choses comme elles le sont, et qu'il vous a donné la captivité de gouverner les autres.

Faites une tres-grande estime du ministere à quoy vous estes appellée, et pour le bien fayre, tous les jours en vous resveillant, ne manquez jamais de dire ceste parolle que sainct Bernard disoit si souvent : *Qu'es-tu venu fayre ceans?* Qu'est-ce que Dieu veut de toy? Puis soudain apres abandonnez-vous totalement à sa divine volonté, afin qu'il fasse de vous et en vous tout ce qu'il luy playra, sans aucune reserve.

Ayez une devotion particuliere à Nostre Dame et vostre bon ange; puis, ma fille, sousvenez-vous qu'il faut avoir plus d'humilité pour commander que non pas pour obeyr. Mais prenez garde aussi de ne pas tant subtiliser sur tout ce que vous ferez. Ayez une droicte intention de fayre tout pour Dieu et pour son honneur et gloire, et vous destournez de tout ce que la partie inferieure de vostre ame voudra fayre : laissez-la tracasser tant qu'elle voudra autour de vostre esprit, sans combattre nullement tous ses assauts, ny mesme regarder ce qu'elle fait ou ce qu'elle veut dire; ains tenez-vous ferme en la partie superieure de vostre ame, et en ceste resolution de ne vouloir rien fayre que pour Dieu, et qui luy soit aggreable.

De plus, il faut que vous fassiez grande attention sur ceste parolle que j'ay mise dans les Constitutions, sçavoir, que la Superieure n'est pas tant pour les fortes que pour les foibles, bien qu'il faille avoir soing de toutes, afin que les plus advancées ne retournent point en arriere. Ayez à cœur le support des filles imparfaictes qui seront en vostre charge : ne faites jamais de l'estonnée, quelque sorte de tentation ou d'imperfection qu'elles vous descouvrent; ains taschez à leur donner confiance à vous bien dire tout ce qui les exercera.

Soyez grandement tendre à l'esgard des plus imparfaictes, pour les ayder à fayre grand proffict de leur imperfection. Ressousvenez-vous qu'une ame grandement impure peut parvenir à une parfaicte pureté, estant bien aydée. Dieu vous en ayant donné la charge, et le moyen par sa grace, de le pouvoir fayre, appliquez-vous soigneusement à le fayre pour son honneur et gloire. Remarquez que celles qui ont le plus de mauvaises inclinations sont celles qui peuvent parvenir à une plus grande perfection. Gardez-vous de fayre des affections particulieres.

Ne vous estonnez nullement de voir en vous beaucoup de fort mauvaises inclinations, puisque, par la bonté de Dieu, vous avez une volonté superieure, qui peut estre regente au-dessus de tout cela.

Prenez un grand soing de maintenir vostre exterieur en une saincte esgalité. Que si vous avez quelque peyne dans l'esprit, qu'elle ne paroisse point au dehors. Maintenez-vous dans une contenance grave, mais doulce et humble, sans jamais estre legere, principalement avec des jeunes gens.

Voylà, ce me semble, ce à quoy il faut que vous preniez garde, pour rendre à Dieu le service qu'il a desiré de vous. Mais je desire grandement que vous fassiez attention fort souvent sur l'importance de la charge que vous aurez, non-seulement d'estre Superieure, mais d'estre au lieu que vous serez. La gloire de Dieu est joincte à cecy, et à la cognoissance de vostre Institut; c'est pourquoy il faut que vous releviez fort vostre courage, en luy faysant entendre l'importance de ce à quoy vous estes appellée.

Aneantissez-vous fort profondement en vous-mesme, de voir que Dieu veüille se servir de vostre petitesse pour luy fayre un service de si grande importance. Recognoissez-vous fort honnorée de cest honneur, et vous en allez courageusement supplier Nostre Dame qu'il luy playse vous offrir à son Fils, comme une creature tout absolument abandonnée à sa divine bonté, vous resolvant que moyennant sa grace vous vivrez desormais d'une vie toute nouvelle, faysant maintenant un renouvellement parfaict de toute vostre ame, detestant pour jamais vostre vie passée, avec toutes vos vieilles habitudes. Allez doncques, ma chere fille, pleyne de confiance qu'apres avoir fait cest acte parfaict du sainct abandonnement de vous-mesme entre les bras de la tres-saincte Vierge, pour vous consacrer et sacrifier derechef au service de l'amour de son Fils, elle vous gardera tout le tems de vostre vie en sa protection, et vous presentera derechef à sa bonté à l'heure de vostre mort.

Maintenant je vous dy : *Ne parlez que le moins qu'il se pourra de vous-mesme;* mais cecy, je le dy de tout de bon, retenez-le bien, et faites-y attention. Si vous estes imparfaicte, humiliez-vous au fond de vostre cœur, et n'en parlez point; car cela n'est que l'orgueil, qui fait que vous pensez en dire beaucoup, afin que l'on n'en treuve pas tant que vous dites. Parlez peu de vous, mais je dy peu.

Ayez un grand soing de maintenir vostre exterieur parmy vos filles en telle mediocrité entre la gravité, et la doulceur et l'humilité, que l'on recognoisse que si bien vous les aymez tendrement, que vous estes aussi la Superieure; car il ne faut pas que l'affabilité empesche l'exercice de l'authorité. J'appreuve fort que les Superieures soyent superieures, se faysant obeyr, pourveu que la modestie et le support soyent observez.

Ayez envers les seculiers une saincte gravité; car, tandis que vous estes jeune, il faut observer soigneusement cela. Que vostre rire soit moderé, et mesme envers les femmes, avec lesquelles on peut avoir un peu plus d'affabilité et de cordialité.

Il ne faut pas entendre par ceste gravité, qu'il faille estre severe ou renfrognée; car il faut conserver tousjours une gracieuse serenité devant les jeunes gens, quoyque de profession ecclesiastique. Ayez pour l'ordinaire vos yeux rabbaissez, et soyez courte en parolles avec telles gens, observant tousjours de profitter à leurs ames, en faysant voir la perfection de vostre Institut. Je ne dy pas la vostre, ains celle de vostre Institut, non en parolles, que fort simplement, ne le loüant que comme on parle un chascun de soy-mesme, ou de ses parens, c'est-à-dire courtement et simplement.

Loüez grandement les autres Ordres et Religions, et le vostre au-dessous des autres choses, bien que vous ne deviez pas cacher que

vous vivez paysiblement, et disant, quand l'occasion s'en presente, le bien qui se fait, simplement.

Faites tousjours grand cas des Sœurs Carmelites, et vous entretenez en leur amytié, par tout où vous serez, tesmoignant tousjours que vous en faites grande estime, et que vous les aymez cherement.

Entretenez-vous fort avec les Peres Jesuites, et communiquez volontiers avec eux ; comme aussi les Peres de l'Oratoire et les Peres Minimes; prenez conseil d'eux tous où vous aurez besoin, et particulierement des Peres Jesuites.

Ne soyez pas du tout tant retenuë à relever le voyle, comme les Sœurs Carmelites, mais pourtant usez de discretion pour cela, faysant voir, quand vous le leverez, que c'est pour gratifier ceux qui vous parlent, observant de ne gueres vous advancer des treillis ny moins d'y passer les mains, que pour certaines personnes de qualité qui le desirent.

Pour ce qui est de l'orayson, il faut que vous observiez de fayre que les subjets sur quoy on la fera soyent sur la Mort, Vie et Passion de Nostre Seigneur, car c'est une chose fort rare, que l'on ne puisse profitter sur la consideration de ce que Nostre Seigneur a fait. Enfin, c'est le Maistre souverain que le Pere eternel a envoyé au monde pour nous enseigner ce que nous devons fayre; et partant, oultre l'obligation que nous avons de nous former sur ce divin Modelle, pour ce subjet, nous devons grandement estre excitez à considerer ses œuvres pour les imiter, parce que c'est une des plus excellentes intentions que nous puissions avoir, pour tout ce que nous avons à fayre, et que nous faysons, que de les fayre parce que Nostre Seigneur les a faites, c'est-à-dire, prattiquer les vertus, parce que Nostre Seigneur les a prattiquées, et comme il les a prattiquées.

Ce que pour bien comprendre, il faut fidellement peser, voir, et considerer dans ce, parce que nostre Pere l'a fait en telle façon, je le veux fayre, en enclosant l'amour envers nostre divin Sauveur et Pere tres-aymable ; car l'enfant qui ayme bien son bon pere a une grande affection de se rendre fort conforme à ses humeurs, et de l'imiter en tout ce qu'il fait.

Il se peut fayre pourtant qu'il y ayt certaines ames exceptées, lesquelles ne peuvent s'arrester, ny occuper leur esprit sur aucun mystere; elles sont attirées à une certaine simplicité devant Dieu toute doulce, qui les tient en ceste simplicité, sans autre consideration que de sçavoir qu'elles sont devant Dieu, et qu'il est tout leur bien, demeurant ainsi utilement. Cela est bon; mais il me semble qu'il est assez clairement dit dans le livre de *l'Amour de Dieu*, où vous pourrez avoir recours si vous en avez besoin, et aux autres qui traittent de l'orayson.

Mais, generalement parlant, il faut fayre que toutes les filles, tant qu'il se peut, se tiennent en l'estat et methode d'orayson qui est la plus seure, qui est celle qui tend à la reformation de vie et changement de mœurs, qui est celle que nous disions premierement qui se fait autour des mysteres de la vie et de la mort de Nostre Seigneur.

Et il ne faut pas tousjours croire les jeunes filles qui ne font que

d'entrer en religion, quand elles disent qu'elles ont de si grandes choses; car bien souvent ce n'est que tromperie et amusement. C'est pourquoy il faut les mettre au train et aux mesmes exercices que les autres : car, si elles ont une bonne orayson, elles seront bien ayses d'estre humiliées, et de se sousmettre à la conduitte de ceux qui ont du pouvoir sur elles. Il y a tout à craindre en ces manieres d'oraysons relevées; mais l'on peut marcher en asseurance dans la plus commune, qui est de s'appliquer tout à la bonne foy autour de nostre Maistre, pour apprendre ce qu'il veut que nous fassions.

La Superieure peut, en quelque grande et signalée occasion, fayre fayre deux ou trois jours de jeusne à la Communauté, ou bien seulement aux filles qui sont plus robustes; fayre quelque discipline plus librement que de jeusner; car c'est une mortification qui ne nuit point à la santé, et partant, toutes la peuvent fayre en la sorte qu'on la fait ceans. Mais il faut tousjours observer de n'introduire point les austeritez en vos maysons; car ce seroit changer vostre Institut, qui est principalement pour les infirmes.

La Superieure doit sans doubte de tems en tems visiter les cellules des Sœurs, pour empescher qu'elles n'ayent rien en propre; mais pourtant il faut fayre cela si discrettement, que les Sœurs ne puissent point avoir de juste rayson de penser que la Superieure ayt quelque deffiance de leur fidellité, soit en cela, soit en autre chose : car il le faut tousjours observer discrettement, ne les tenant ny trop resserrées ny trop en liberté; car vous ne sçauriez croire combien c'est une chose necessaire de se tenir en cest entre-deux.

Pour moy, j'appreuverois fort que vous ne fissiez rien que de suivre simplement la Communauté en toutes choses, soit aux mortifications, ou en quoy que ce soit. Il me semble que ce devroit estre la prattique principale d'une Superieure, que d'aller devant ses filles en ceste simplicité, que de ne rien fayre ny de plus ny de moins qu'elles font; car cela fait qu'elle est grandement aymée, et qu'elle tient merveilleusement l'esprit de ses filles en paix. J'ay grandement envie que l'histoire de Jacob soit tousjours devant vos yeux, afin de fayre comme luy, qui ne vouloit pas seulement s'accommoder au pas de ses enfans, mais encore à ceux-là mesmes de ses agnelets.

Et quant à ce qui est de la Communion, je voudrois que l'on suivist l'advis des Confesseurs; quand vous avez envie de communier quelquesfois extraordinairement, que vous prinssiez leurs advis. Pour communier une fois toutes les sepmaines de plus que la Communauté, vous le pouvez bien fayre, et à vostre tour comme les autres; et mesme pour communier plus souvent extraordinairement, vous ferez ce que ceux qui auront soing de vous treuveront bon; car il leur faut laisser conduire cela. Il sera bon, ma chere fille, que vous vous assubjettissiez à rendre compte tous les mois, ou les deux ou trois mois, si vous voulez, au Confesseur extraordinaire, ou mesme au Confesseur ordinaire, s'il est capable, ou tel autre que vous jugerez; car c'est un grand bien que de ne rien fayre que par l'advis d'aultruy.

Il ne me semble pas que vous deviez maintenant fayre plus d'at-

tention sur aucune autre prattique, que sur celle de la tres-saincte charité à l'endroict du prochain, en le supportant doulcement, et le servant amoureusement; mais en sorte que vous observiez tousjours de conserver l'authorité et gravité de superieure, accompaignée d'une saincte humilité. Quand vous aurez jugé que quelque chose se doit fayre, marchez seurement et sans rien craindre, regardant Dieu le plus souvent que vous pourrez : je ne dy pas que vous soyez tousjours attentive à la presence de Dieu, mais que vous multipliiez le plus qu'il se pourra les retours de vostre esprit en Dieu ; c'est ce dernier poinct que de tout mon cœur j'ay promis à mon Dieu de prattiquer fidellement, moyennant sa grace, ayant prins Nostre Dame, protectrice de ceste mienne resolution.

Ce qui fut escrit de la propre main de SAINCT FRANÇOIS DE SALES, *dans le livre de la Mere* CLAUDE-AGNES JOLY DE LA ROCHE, *lorsqu'elle vint en France, pour la fondation du Monastere d'Orleans.*

ALLEZ, ma tres-chere fille, Dieu vous sera propice; trois vertus vous sont cherement recommandées : la debonnaireté treshumble, l'humilité tres-courageuse, la parfaicte confiance à la providence de Dieu; car quant à l'esgalité de l'esprit, et mesme du maintien exterieur, ce n'est pas une vertu particuliere, mais l'ornement interieur et exterieur de l'espouse du Sauveur. Vivez doncques ainsi toute en Dieu et pour Dieu, et que sa bonté soit à jamais vostre repos. *Amen.*

Faites cela, ma tres-chere fille; à Dieu soit la loüange de l'exercice que la Providence vous donne par ceste affliction de maladie, que vous rendrez saincte, moyennant sa saincte grace. Car, comme vous ne serez jamais espouse de Jesus-Christ glorifié, que vous ne l'ayez esté premierement de Jesus-Christ crucifié, vous ne joüyrez jamais du lict nuptial de son amour triomphant, que vous n'ayez senty l'amour affligeant du lict de la saincte croix.

Cependant nous prierons Dieu qu'il soit tousjours vostre force et vostre courage en la souffrance, comme vostre modestie, doulceur et humilité en ses consolations.

ADVIS SUR LA VOCATION A L'ESTAT RELIGIEUX[1].

LA bonne vocation n'est autre chose qu'une ferme et constante volonté que la personne appellée a de vouloir servir Dieu en la maniere et aux lieux auxquels sa divine Majesté l'a appellée : cela est la meilleure marque que l'on puisse avoir pour cognoistre quand une vocation est bonne. Non qu'il soit necessaire que telle ame fasse dés le commencement tout ce qu'il faut fayre en sa vocation, avec une fermeté et constance si grande, qu'elle soit exempte de toute respugnance, difficulté ou degoust en ce qui est de sa vocation, ny moins encore que ceste fermeté et constance soit telle qu'elle la rende exempte de fayre des fautes, ny que pour

[1] Voyez aussi l'Entretien XVIIe.

cela elle soit si ferme qu'elle ne vienne jamais à chanceler, ny varier à l'entreprinse qu'elle a faite de prattiquer les moyens qui la peuvent conduire à la perfection; attendu que tous les hommes sont subjets à telle passion, à changement, vicissitudes, et que ce n'est que par ces divers mouvemens et accidens qu'il faut juger, la volonté demeurant ferme au point de ne quitter le bien qu'elle a embrassé, encore qu'elle sente quelque degoust et refroidissement.

Tellement que, pour avoir une marque d'une bonne vocation, il ne faut point une constance sensible, mais qui soit effective. Pour sçavoir si Dieu veut qu'on soit religieux ou religieuse, il ne faut pas attendre qu'il nous parle sensiblement, ou qu'il nous envoie un ange du ciel pour nous signifier sa volonté; ny moins est-il besoin d'avoir des resvelations sur ce subjet. Il ne faut non plus l'examen de dix ou douze docteurs de la Sorbonne pour examiner si l'inspiration est bonne ou mauvaise, et s'il faut la suivre ou non; mais il faut bien cultiver et correspondre au premier mouvement, et puis ne se mettre point en peyne s'il vient des degousts et des refroidissemens sur cela.

Car, si on tasche tousjours à tenir sa volonté bien ferme à rechercher le bien que Dieu nous monstre, il ne manquera pas de fayre reüssir le tout à sa gloire. De quelque part que vienne le motif de la vocation, il suffit, pourveu qu'on ayt senty l'inspiration, ou le mouvement dans le cœur, pour la recherche du bien auquel on se sent appellé, et que l'on demeure ferme et constant dans ceste recherche, quoyque ce soit avec degoust et refroidissement.

Et en cela on doit avoir un grand soing d'aymer les ames, et leur apprendre à ne se point estonner de ces changemens et de ces vicissitudes, et les encourager à demeurer fermes parmy eux, en leur disant qu'elles ne se doivent pas mettre en peyne de ces sentimens sensibles, ny les examiner tant, et qu'elles se doivent contenter de ceste constante volonté, qui, parmy tout cela, ne perd point l'affection de son premier dessein; qu'elles soyent seulement soigneuses de le bien cultiver, et de correspondre à ce premier mouvement, sans se soucier de quel costé il vient; veu que nostre Dieu a plusieurs moyens d'appeller ses serviteurs et ses servantes à son service; qu'il se sert ores des predications, ores de la lecture des bons livres, ores des ennuys, des desastres, des afflictions et des traverses qui nous surviennent, ores du monde, qui nous donne subjet de nous despiter contre luy et de l'abandonner; que de toutes ces sortes il en est reüssy de grands serviteurs et servantes de Dieu.

D'autres encore viennent en Religion à cause de quelque deffaut naturel qui est en leur corps, comme pour estre boiteux, borgnes et laids; d'autres y sont portez par leurs peres et meres, pour advancer leurs autres enfans par ceste descharge : mais Dieu bien souvent fait voir la grandeur de sa clemence et misericorde, en se servant de telles intentions, qui d'elles-mesmes ne sont nullement bonnes, pour fayre de telles personnes de grands serviteurs de sa divine Majesté.

En somme, il fait entrer dans son festin les boiteux et les aveugles, pour nous fayre voir qu'il ne sert de rien d'avoir deux yeux et deux iambes pour aller en paradis. Plusieurs de ceux qui sont venus en

Religion de ceste sorte, ont fait de grands fruicts, et perseveré fidellement en leur vocation. D'autres qui ont esté bien appellez, n'y ont pas neantmoins perseveré; mais apres avoir demeuré quelque tems, ils ont tout quitté. Dont nous avons l'exemple de Judas, de la bonne vocation duquel nous ne pouvons pas doubter, puisque Nostre Seigneur mesme l'avoit choysy et appellé comme les autres, et qu'il ne se pouvoit tromper en le choysissant, car il avoit le discernement des esprits.

C'est une chose certaine que quand Dieu appelle quelqu'un par prudence et providence divine, il s'oblige de fournir tous les aydes requis pour le rendre parfaict en sa vocation. Quand il appelle quelqu'un au Christianisme, il s'oblige à luy fournir tout ce qui est requis pour estre bon chrestien. Tout de mesme, quand il appelle quelqu'un pour estre prestre ou evesque, religieux ou religieuse, il s'oblige en mesme tems à luy fournir tous les moyens requis pour estre parfaict en sa vocation.

En quoy toutesfois il ne faut pas penser que ce soit nous qui l'obligions à ce fayre, en nous faysant prestre ou religieux, veu qu'on ne sçauroit obliger Nostre Seigneur que comme il s'oblige soy-mesme par soy-mesme, provocqué par son infinie bonté et misericorde; tellement qu'en me faysant religieux, Nostre Seigneur est obligé de me fournir tout ce qu'il faut que j'aye pour estre bon religieux, non point par devoir, mais par sa misericorde et providence infinie : or, la divine Majesté ne manque jamais de soing et de providence touschant tout cecy.

Et pour nous le mieux fayre croire, elle s'y est obligée, en sorte qu'il ne faut jamais entrer en opinion qu'il y ayt de sa faute quand nous ne reüssissons pas bien; non qu'il ne donne aussi quelquesfois les mesmes aydes et secours à ceux-là mesmes qu'il n'a point appellez, tant est grande sa misericorde et sa liberalité.

Et si bien il donne toutes les conditions requises pour estre parfaicts en la vocation où il nous appelle, ce n'est pas à dire qu'il nous les donne tout à coup, en telle sorte que ceux qu'il a appellez soyent parfaicts tout à l'instant de leur entrée dans leur vocation : car les Religions ne seroient point nommées des *hospitaux*, comme dans l'antiquité elles estoient ainsi nommées, et les religieux du mot grec Θεραπευταί (Therapeutes), qui veut dire guarisseurs dans les hospitaux, pour se guarir les uns les autres. Il ne faut doncques pas penser qu'en entrant en Religion on soit parfaict tout promptement, mais ouy bien qu'on y vient pour tendre à la perfection.

Ce ne sont doncques point les mines tristes ny les faces pleureuses, ny les personnes souspireuses qui sont tousjours les mieux appellées; ny ceux qui mangent plus de crucifix, qui ne veulent pas bouger des eglises, et qui sont tousjours dans les hospitaux; ny encore ceux qui commencent avec grande ferveur. Il ne faut point regarder ny les larmes des pleureux, ny les souspirs des souspireux, ny les mines des ceremonies exterieures, pour cognoistre ceux qui sont bien appellez; mais ceux qui ont une volonté ferme et constante de vouloir guarir, et qui pour cela travaillent avec fidellité pour recouvrer la santé spirituelle. Il ne faut pas aussi

tenir pour marque d'une bonne vocation lès ferveurs qui font qu'on ne se contente point dans sa vocation, mais qu'on s'amuse à quelques desirs qui sont pour l'ordinaire vayns, mais apparens d'une plus grande saincteté de vie; car, pendant qu'on s'amuse à rechercher ce qui bien souvent n'est pas, on ne fait pas ce qui nous peut rendre parfaicts en celle que nous avons embrassée.

ADVIS SUR LA RECEPTION ET LA PROBATION DES FILLES.

1° *Pour l'estat de Postulante.* — Quant à la premiere reception dans le Monastere en habict seculier, comme on ne pourroit pas beaucoup les cognoistre, à cause de leur bonne mine que toutes y apportent, et qu'elles se monstrent en parolles aussi promptes que sainct Jacques et sainct Jean à boire le calice de Nostre Seigneur, aussi on ne les peut bonnement esconduire. Et, en effect, on n'y doit pas fayre trop grand esgard pour les recevoir. Et tout ce qu'on peut fayre, c'est qu'on peut observer leur façon, et, par la conversation qu'on a avec elles, recognoistre quelque chose de leur interieur.

Pour ce qui est de la santé corporelle et autres infirmitez de corps, on n'y doit point fayre ou fort peu de consideration; d'autant que dans la Visitation on peut y recevoir les infirmes et les imbecilles, comme les fortes et les robustes, et elle a esté en partie faite pour elles, pourveu que ce ne soyent des infirmitez si pressantes, qu'elles les rendent tout à fait incapables d'observer la Regle, et inhabiles à fayre ce qui est de leur vocation.

2° *Pour la Prinse d'habict ou Vesture.* — Quant à recevoir les filles à l'habict et au noviciat, on doit y apporter d'autant plus de difficulté et de consideration, qu'on a eu plus de moyens de remarquer leurs humeurs, actions et habitudes : pour estre encore tendres, ou choleres, ou subjettes à telle autre passion, cela ne doit point empescher qu'elles soyent admises au noviciat, pourveu qu'elles ayent une bonne volonté de s'amender, de se sousmettre, et de se servir des medecines et medicamens propres à leur guarison; et bien qu'elles y ayent de la respugnance, ou qu'elles les prennent avec difficulté grande, cela ne veut rien dire, pourveu qu'elles ne laissent point d'en user; ny encore qu'elles ayent la nature rude et grossiere, pour avoir esté mal nourries et mal civilisées, cela ne doit point empescher leur reception : car, bien qu'elles ayent plus de peyne et difficulté que les autres qui ont le naturel plus doulx et plus traittable, si toutesfois elles veulent bien estre guaries, et tesmoignent une volonté ferme à vouloir recevoir la guarison, quoyqu'il leur couste, à celles-là il ne faut pas refuser la voix, nonobstant leurs cheutes : car ces personnes-là, apres un long travail, font de grands fruicts en la religion, et deviennent grandes servantes de Dieu, et acquierent une vertu forte et solide; car la grace de Dieu supplée au deffaut, et d'ordinaire où il y a moins de la nature, il y a plus de la grace.

3° *Pour la Profession.* — Quant à ce qui est de recevoir les filles à la profession, il est requis une plus grande consideration : il faut observer trois choses.

La premiere, que les filles soyent saines, non de corps, mais de cœur et d'esprit; c'est-à-dire, qu'elles ayent le cœur bien disposé à vivre dans une entiere souplesse et sousmission.

La seconde, qu'elles ayent l'esprit bon, non pas de ces grands esprits, qui sont pour l'ordinaire vayns et pleyns de suffisance, et qui estant au monde estoient des boutiques de vanité, et viennent en Religion, non pas pour s'humilier, mais comme si elles y venoient fayre des leçons de philosophie, voulant tout conduire et gouverner. A celles-là il faut y prendre garde de fort pres. Mais un esprit bon et un esprit mediocre, qui n'est ny trop grand ny trop petit; celles-cy sont à estimer, parce que ces esprits-là font tousjours beaucoup, sans pourtant qu'ils le sçachent : ils s'appliquent à fayre, et s'addonnent aux vertus solides, ils sont traittables, et on n'a pas beaucoup de peyne à les conduire, car facilement ils comprennent.

La troisiesme chose qu'il faut observer, c'est si ceste fille a bien travaillé dans son année de noviciat, si elle a bien souffert et profitté des medecines qu'on luy a données, propres à la rendre quitte de son mal; si elle a bien fait valoir les resolutions qu'elle fit en entrant en Religion, et depuis en son noviciat, de changer et amender ses mauvaises habitudes, humeurs et inclinations. Si l'on void qu'elle persevere fidellement en sa resolution, et que sa volonté demeure ferme et constante pour continuer, ayant remarqué qu'elle se soit appliquée à se reformer et se former selon les Regles et Constitutions; si ceste volonté luy dure tousjours, voire de vouloir toujours mieux fayre, c'est une bonne conduitte pour estre receuë : encore que par-cy, par-là, elle ne laisse pas de fayre des grandes fautes, et mesme assez souvent, cela ne la doit point fayre refuser.

Car, quoyqu'en l'année de son noviciat elle ayt deu travailler à la reformation de ses mœurs et habitudes, ce n'est pas à dire pour cela qu'elle ne doive point fayre de cheutes, ny qu'à la fin de son année elle doive estre parfaicte; ainsi que les Apostres, encore qu'ils fussent bien appellez et qu'ils eussent longtems travaillé en la reformation de leur vie, ne laissoient pas de fayre des fautes, et non-seulement en la premiere année, mais encore en la seconde et en la troisiesme.

REMARQUES

Sur la saincte Mayson de Thonon, dont les Resgles sont cy-apres.

(13 septembre 1599.)

SAINCT François ayant observé que les peuples du Chablais, qui estoient obligez d'avoir recours aux villes de Geneve et de Lauzanne, soit pour le commerce des choses les plus necessaires à la vie, soit pour fayre apprendre des metiers à leurs enfans, ou leur procurer des establissemens, soit enfin pour les fayre eslever dans l'estude des sciences, cela portoit un grand pre-

judice à leurs ames, et les esloignoit de leur salut et de leur conversion, se persuada que le meilleur moyen, pour empescher ce desordre, seroit d'establir une Université ou une Mayson dans laquelle on enseignast tous les arts et toutes les sciences, principalement la theologie scholastique, la controverse, les cas de conscience, les traditions des Saincts Peres et les Sainctes Escritures; et qu'on y receust ceux qui sortiroient des tenebres de l'heresie pour les instruire, afin de produire par leur moyen à la Mayson quelque profict, dont le produict seroit employé à l'achat des marchandises qu'on estoit obligé d'aller chercher ailleurs; pensant que cela attireroit à Thonon des personnes de tout sexe, de toute condition et de toute profession; et que, rendant ceste ville marchande, cela luy procureroit, et à tous les lieux circonvoysins qui viendroient y chercher les choses necessaires à la vie, toutes sortes d'advantages, et, en mesme tems, destruiroit l'habitude et le commerce que les habitans avoient avec les heretiques.

Ce projet, proposé à l'evesque de Geneve et à un grand nombre de gens de merite et d'esprit, ayant esté examiné meurement, pleut à tout le monde; et, sans balancer plus longtems à l'execution, on en escrivit en cour de Rome. Le Pape le gousta comme les autres, et donna en consequence la bulle d'erection de la saincte Mayson de Thonon, en date du 13 septembre 1599, la huictiesme année de son pontificat.

Il voulut qu'elle fust gouvernée par un prefet et sept prestres seculiers, qui seroient tenus d'observer la vie et l'institut de la Congregation de l'Oratoire de Rome; accordant par authorité apostolique tous les privileges, immunitez, indulgences et graces dont les autres universitez ont coustume de joüyr. Il luy unit à perpetuité trois prieurez conventuels, aussi-tost qu'ils viendroient à vacquer. Il la mit sous la protection du Sainct-Siege apostolique et d'un des cardinaux de la saincte Eglise romaine, et, pour la premiere fois, du cardinal Baronius; et nomma pour premier prefet celuy qui avoit mis le tout en mouvement, et qui entendoit si bien toutes les affaires, luy donnant, conjoinctement avec ses prestres, pleyn pouvoir et authorité de fayre toutes sortes de Statuts, de les corriger et changer toutes les fois qu'il en seroit besoin, de les interprester selon la circonstance des choses et des tems, d'en fayre de nouveaux à leur place selon qu'il seroit expedient, avec obligation de s'y sousmettre à tous ceux qui seroient du corps de la mayson. Ce fut doncques sainct François de Sales, alors prevost de l'Eglise de Geneve, qui fut le premier prefet de la saincte mayson. Enfin le Pape, pour fortifier de plus en plus une si bonne œuvre, accorda des indulgences plenieres à ceux qui visiteroient ceste mayson toutes les festes de Nostre Dame.

Les bulles estant arrivées, sainct François mit la main à l'œuvre, et commença à la former. L'eglise porta le tiltre de Nostre-Dame de Compassion, au lieu de celuy de sainct Hippolyte, qu'elle avoit auparavant. Son Altesse de Savoye fit present à la fabrique de douze mille escus, et un gentil-homme nouvellement converty luy en donna encore huict mille; et plusieurs autres suivirent cest exemple, chascun suivant ses moyens. Enfin nostre sainct dressa les regles suivantes.

CONSTITUTIONS

Des Prestres de la Saincte Mayson de Nostre-Dame de Thonon.

(A la fin de l'année 1599.)

I. De *Divino Officio.* — Præfectus et sacerdotes Oratorii beatæ Mariæ Compassionis oppidi Thononiensis, omnibus et singulis festis solemnibus primæ classis, singulisque beatæ Mariæ Virginis, integrum divinum officium Romani Breviarii modulato cantu in choro persolvant, incipientes ad auroram à Festo Omnium Sanctorum ad Dominicam usque Resurrectionis, et ad horam quartam matutinam à Dominicâ Resurrectionis usque ad Festum Omnium Sanctorum; reliquis verò diebus, quia quamplurimis pastoralis muneris exercitiis sæpissimè distrahuntur, Tertiam duntaxat, Sextam, Nonam, Missam, Vesperas et Completorium, in choro cantent.

Singulis primis diebus lunæ cujusque mensis missam unam pro defunctis, quæ magnæ missæ diei locum habeat, secundùm Missalis rubricas cantent.

II. *De Horis officium.* — Dicatur Tertia horâ octovâ matutinâ, et consequenter post horas Missa. Vesperæ horâ tertiâ post meridiem, Completorium consequenter. Sed in quadragesimâ Vesperæ post magnam Missam, et Completorium horâ quintâ post meridiem.

Singulis diebus Sabbati per annum, et vigiliis beatæ

I. De *l'Office Divin.* — Le Prefet et les Prestres de l'Oratoire de Nostre-Dame de Compassion, de la ville de Thonon, chanteront, les jours des festes solemnelles de la premiere classe et de toutes celles de la glorieuse Vierge, tout l'office divin selon le Breviaire Romain, au chœur et en plain-chant, commençant au point du jour depuis la Feste de tous les Saincts jusques à Pasques, à quatre heures du matin depuis Pasques jusques à la Feste de tous les Saincts. Les autres jours, parce qu'ils sont le plus souvent occupez aux fonctions pastorales, ils chanteront au chœur seulement Tierce, Sexte, None, la Messe, Vespres, et Complies.

Tous les premiers lundys de chaque mois, ils chanteront une Messe pour les deffuncts, qui tiendra lieu de la grand'messe du jour, selon les rubriques du Missel.

II. *Des Heures de l'Office.* — Tierce se dira à huict heures du matin, les autres heures de la Messe consecutivement. Vespres à trois heures apres midy, et Complies tout de suitte. Mais en Caresme, les Vespres se diront apres la grand'messe, et Complies à cinq heures du soir.

Tous les samedys de l'année, et les veilles des festes de Nostre Dame,

on chantera sur le soir les Litanies de la Saincte Vierge.

Depuis le premier jour de mars jusques au premier de novembre, on dira tous les jours une Messe à quatre heures du matin; et depuis le premier jour de novembre jusques au premier de mars à cinq heures; de telle sorte neantmoins que dans le fort de l'hyver elle ne commence qu'au petit poinct du jour. La seconde Messe se dira à sept heures, la troisiesme sera la grand'messe, et la quatriesme se dira à neuf heures et demie, ou à dix heures.

III. *Des Habicts ecclesiastiques.* — Il ne sera permis à personne, pendant les offices divins, de paroistre dans le chœur autrement qu'en habict ecclesiastique avec la tonsure, c'est-à-dire en soutane et en bonnet carré, avec la couronne de la teste d'une grandeur remarquable, et par dessus les autres habicts, un surplis de toile blanche, que chascun sera tenu de se fournir à ses depens. Quiconque paroistra autrement, sera censé absent. On observera par tout la decence, la propreté et l'honnesteté dans les habicts, mais surtout à l'eglise.

IV. *Des Amendes des absens.* — Aux jours solemnels, quiconque n'assistera pas à Matines perdra six sous, pour la Messe trois sous, pour Vespres trois sous. Les autres jours, pour Tierce un sou, pour la Messe deux sous, pour Vespres deux sous, pour Complies en Caresme un sou, pour les Litanies des samedys et des veilles de festes de la Saincte Vierge deux sous. Quiconque ayant esté marqué pour celebrer les Messes, ne les celebrera pas, ou ne les fera pas celebrer, perdra pour chaque basse messe un florin, et pour une grande vingt-trois sous.

Mariæ, Litaniæ ejusdem Virginis ad solis occasum decantentur.

A calendis martii usque ad calendas novembris, diebus singulis, horâ quartâ matutinâ dicatur una missa; à calendis verò novembris usque ad calendas martii, horâ quintâ; ita tamen ut media hieme ad primam tantùm auroram incipiatur. Secunda missa horâ septimâ, tertia magna erit, quarta horâ sesquinonâ aut decimâ.

III. *De Vestibus ecclesiasticis.* — Nemini liceat, dùm divina peraguntur, aliter in choro quàm in habitu et tonsurâ comparere; scilicet cum talari togâ, quadrangulari pilcolo, coronâ capitis quæ dignosci possit, et supparo ex telâ albâ, quod unusquisque suis sumptibus habere tenebitur. Qui aliter comparuerit, censeatur absens. Decorem, munditiam et urbanitatem in vestibus ubique, sed in ecclesiâ præsertim observent.

IV. *De Mulctis absentium.* — Quicumque, diebus solemnibus, matutinis non interfuerit, sex asses amittat, missæ tres, vesperis tres, diebus reliquis, tertiæ assem, missæ duos, vesperis duos, completorio in quadragesimâ unum, Litaniis, diebus sabbati et vigiliis beatæ Mariæ, duos. Quicumque ad celebrandas missas assignatus, eas non celebraverit, vel celebrari curaverit, pro unâquâque, si parva sit, florenum amittat; si magna, vigenti-tres asses.

V. *De Depunctore.* — Sexto quoque mense Depunctor eligetur, vel continuabitur, qui statim in omnium concessu juramentum præstet se fideliter et studiosè futurum officio absque personarum acceptione, præsentiam omnium illicò notando in libro in hunc finem parato. Quandocumque ultimò ad officium pulsatum fuerit, si quatuor in choro sint, cæteris minimè expectatis, officium inchoent. Quicumque in finem saltem primi spalmi, et antequàm incipiatur secundus, non adfuerit, vel qui usque ad officii finem non perseverarit, abesse censeatur. Quicumque in missâ initium epistolæ non audierit, vel in eâ benedictionem non expectaverit, ut absens habeatur. Verumtamen qui pastorali munere detinebuntur, vel aliter necessaria agent, nec in choro adesse poterunt, vel si adsint, egrediendum fortè erit, dummodò de omnibus constet, adesse censeantur.

VI. *De Ritibus.* — Omnes cæremoniæ et ritus in ecclesià cathedrali observari soliti, sed hi præcipuè, observentur. Stent omnes detecto capite ab initio officii quousque primus psalmus incœptus sit. Sed quotiescumque dicetur *Gloria Patri*, vel *Gloria tibi, Domine*, vel *Deo Patri sit gloria*, vel *Sit nomen Domini benedictum* in psalmo *Laudate, pueri, Dominum*, vel *Pater noster*, vel absolutiones in matutinis, vel preces, vel *Magnificat*, vel *Nunc dimitts*, vel benedictiones ad capitula,

V. *Du Poincteur.* — On choysira de six mois en six mois le poincteur, ou bien on le continuera. Aussi-tost qu'il sera nommé, il prestera serment en pleyn Chapitre de fayre sa charge soigneusement et fidellement, sans acception de personnes, marquant la presence d'un chascun sur un livre destiné à ceste fin seulement. Lorsque le dernier coup de l'office sera sonné, s'il se treuve quatre prestres au chœur, ils commenceront l'office sans attendre les autres. Quiconque ne se treuvera pas au moins à la fin du premier psalme, et avant que l'on commence le second, ou ne restera pas jusques à la fin de l'office, sera censé absent Pour ce qui est de la messe, quiconque n'aura pas entendu le commencement de l'Epistre, ou n'attendra pas pour sortir que la benediction soit donnée, sera pareillement censé absent. Cependant, ceux qui seront empeschez par les fonctions pastorales, ou par d'autres emplois necessaires, et ne pourront assister au chœur, ou, y estant, seront obligez d'en sortir, seront regardez comme presens, pourveu qu'ils donnent cognoissance de leurs raysons, et qu'elles soyent recevables.

VI. *Des Rits qu'on doit observer.* — Toutes les ceremonies et coustumes de l'Eglise cathedrale de Sainct-Pierre de Geneve seront observées par les prestres de la Congregation, mais principalement celles-cy. Tous demeureront debout et teste nuë depuis le commencement de l'office, que le premier psalme soit commencé, toutes les fois qu'on dira le *Gloria Patri*, ou *Gloria tibi, Domine*, ou *Deo Patri sit gloria*, ou *Sit nomen Domini benedictum* au psalme *Laudate, pueri, Dominum*, ou *Pater noster*, ou les absolutions à matines, ou les prieres, ou le *Magnificat*, ou le *Nunc dimittis*, ou les benedictions aux chapitres, ou les

petits respons, les oraysons, les hymnes. Tous demeureront teste nuë seulement, lorsque l'on commencera un psalme; mais celuy qui entonnera une antienne ou un psalme, non-seulement se descouvrira, mais encore se tiendra debout. Il ne sera permis à personne de se couvrir pendant qu'on celebrera la messe, sinon quand on chantera l'Epistre. On annoncera pendant l'office les antiennes et les psalmes à ceux qui devront les entonner, afin que tout se fasse bien. Sur tout le reste il faudra consulter le livre des rits de l'Eglise cathedrale, et en avoir une coppie. Les festes solemnelles de la premiere classe, et celles de Nostre Dame, le Prefet celebrera, et en son absence le Plebain, autrement le Curé; et si celuy-cy n'y est pas, ce sera le plus ancien des prestres selon l'ordre de la reception. Les autres jours ce sera celuy qui sera assigné pour celebrer chaque sepmaine, et qu'on appelle hebdomadaire, excepté neantmoins les messes, et les benedictions des fonts baptismaux des veilles de Pasques et de Pentecoste, qui regardent la fonction du Plebain : au reste, tous seront escrits par ordre sur un tableau, le Prefet aussi bien que les autres, tant pour les basses messes que pour les grandes. Le prestre qui sera de sepmaine pour la grand'Messe, sera chargé de l'administration des sacremens, pourveu qu'il soit appreuvé de l'evesque ou de son vicaire general pour cela. Le Prefet toutesfois sera exempt de ceste charge, à cause de la grande multitude d'affaires dont il est sûrchargé. C'est pourquoy, dans la sepmaine, l'administration sera faite par les six autres prestres à tour de rosle. Tous viendront entendre la predication en habict de chœur, et seront assis sur un banc fait expres selon l'ordre de leur reception, apres le Prefet et le Plebain.

responsoria parva, orationes et hymnos, tunc omnes stent detecti. Quotiescumque incipietur psalmus, omnes tantùm caput detegant; sed qui incipit vel antiphonas, vel psalmos, non modò se detegat, sed et stet. Nemini liceat, dùm celebratur missa, cooperiri, nisi dùm cantatur epistola. In officio assignentur primi toni tùm antiphonarum tùm psalmorum, iis qui debebunt incipere, ut rectè omnia fiant. De cæteris videndus est rituum cathedralis ecclesiæ liber, et habeatur apographum. Præfectus, et, eo absente, Plebanus, ut vocant, seu Curio, et, iis absentibus, ordine receptionis senior celebret diebus solemnibus primæ classis et festis beatæ Mariæ, reliquis assignatus sacerdos quem hebdomadarium appellant, exceptis tamen missis, et benedictionibus fontium baptismalium in vigiliis Paschatis et Pentecostes, quæ ad Plebani officium spectant. Cæterùm omnes ordine, ipse etiam Præfectus, pro missis tàm parvis quà magnis, in tabula describantur. Magnæ missæ hebdomadarius sacramentorum administrationis curam habeat, dummodò ab episcopo seu ejus vicario admissus fuerit : Præfectus tamen ab hâc curâ eximatur, ob negotiorum, quæ aliunde superveniunt ei, multitudinem. Quare in suâ hebdomade sacramentorum administratio per reliquos sex sacerdotes ordine fiat. Omnes in habitu sacram concionem audituri, et ordine receptionis post Præfectum

et Plebanum super *scamnum* ad id destinatum sedeant.

VII. *De Conventibus seu Capitulis.* — Singulis diebus mercurii post vesperas cum habitu pariter in sacrarium conveniant, ubi Sancti Spiritûs ope imploratâ, de regulis observandis, de rebus tùm ecclesiasticis et spiritualibus, tùm œconomicis et temporalibus, agant. A secretis unus, qui decreta et concilia in conventu habita describat, constituatur. Quandocumquè quis ab his conventibus abfuerit, tres asses amittat. Singulis diebus lunæ, elapsâ post prandium horâ, de casibus conscientiæ et cæremoniis ecclesiasticis semihoræ spatio conferant. Quandocumquè quis ab his collationibus, nisi legitimam habeat causam, abfuerit, amittat assem.

VIII. *De Refectorio.* — Omnes simul et ex communi mensâ cibum capiant; sedeantque religiosorum in morem, ex unâ tantùm parte, et unicuique sua portio detur. Inter vescendum, continua habeatur lectio, principio quidem ex historicis sacræ scripturæ libris, spatio quadrantis horæ, reliquo tempore ex pio aliquo, prout in conventu videbitur; benedictio mensæ et gratiarum actio post eam fiant, prout in fine Breviariorum pro clericis notatum est; idque ab eo qui magnam missam celebraverit. Discumbant pariter seminarii adolescentes, et unus ex his legat. Unus autem ex sacerdotibus, cùm

VII. *Des Assemblées ou Chapitres.* — Tous les mercredys apres Vespres, on s'assemblera dans la sacristie; et là, apres avoir imploré l'assistance du Sainct-Esprit, on traittera de l'observation des Regles, et des choses tant ecclesiastiques et spirituelles qu'œconomiques et temporelles. Il y aura un secretaire estably pour rediger par escrit les ordonnances, resolutions et desseins du chapitre. Celuy qui s'absentera de ces assemblées perdra pour chaque fois trois sous. Tous les lundys, aussi-tost qu'une heure apres midi sera sonnée, on s'assemblera pour conferer des cas de conscience et des ceremonies de l'Eglise, pendant une demy-heure. Quiconque manquera à ces conferences, sans une cause legitime, perdra un sou.

VIII. *Du Refectoire.* — Tous prendront leur refection à une table commune, estant assis à la maniere des religieux, d'un seul costé seulement; et l'on donnera à chascun sa portion. Durant le repas on lira continuellement : au commencement la lecture sera prinse des livres historiques de la saincte Escriture, et durera un quart d'heure; le reste du tems on la fera dans quelque autre livre de pieté, selon qu'il aura esté convenu en chapitre. La benediction de la table et l'action de graces se feront, selon qu'il est marqué à la fin du Breviaire pour les ecclesiastiques, par celuy qui aura celebré la grand-messe. Les enfans du seminaire prendront aussi leurs repas tous ensemble. Un d'eux fera la lecture, et un des prestres reprendra le lecteur quand il lira mal : la lecture se

sera posement et intelligiblement.

opus fuerit malè legentes corrigat : fiatque lectio lentè et intelligibiliter.

IX. *De la Recreation.* — Apres le repas, les enfans se retireront dans le lieu destiné à leur recreation, et laisseront seuls les prestres, qui converseront entre eux sainctement et chrestiennement.

IX. *De Recreatione.* — Post cibum adolescentes in locum ad recreationem, uti vocant, destinatum recedant ut sacerdotes simul relinquant solos, qui sanctè et christianè conversabuntur.

X. *Du Prefet de la Correction.* — Le Prefet aura l'authorité et la charge de fayre observer les statuts, les regles, et la discipline clericale dans la communauté et au dehors. Il corrigera et advertira les deffaillans : s'ils sont rebelles, il les fera venir au chapitre, et apres avoir prins les suffrages il les chastiera, s'il est besoin, par quelque penitence salutaire, mesme par une amende pecuniaire applicable à quelque œuvre pieuse, laquelle n'excedera pas toutesfois la somme de cinq florins. Si le coupable ainsi chastié persevere dans son obstination, et commet quelque grand crime ou scandale, le Prefet en instruira amplement le superieur ordinaire : si le scandale estoit fort grand, et qu'on soupçonnast que le coupable pust s'enfuyr, le Prefet, selon qu'il sera deliberé en chapitre, aura droit de l'emprisonner; en attendant que la decision de l'ordinaire soit venuë. Le Prefet estant malade ou absent, la charge de fayre la correction appartiendra au Plebain, et, apres luy, au plus ancien selon le rang de la reception. Le mesme Prefet disposera de ceux qui devront estre employez aux fonctions du service de Dieu les jours de solemnité.

X. *De Præfecto et Correctione.* — Præfectus aucthoritatem et curam habeat, ut statuta, leges et clericalis disciplina in congregatione observentur et extrà. Corrigat et admoneat delinquentes, qui, si rebelles fuerint, in congregationem ab eodem vocati, votis captis, aliquâ salutari pœnitentiâ aut etiam pecuniariâ pœnâ operibus piis applicandâ, quæ tamen quinque florenorum summam non excedat, mulctentur. Si delinquens ita castigatus, contumax perseveraverit, vel grave aliquod scelus perpetraverit, Præfectus superiorem ordinarium totius rei certiorem reddat. In gravi scandalo, et cùm de fugâ timebitur, Præfectus, prout in congregatione deliberatum fuerit, donec ab ordinario decretum venerit, incarcerandi jus habeat. Præfecto ægrotante vel absente, ad Plebanum, et sic ad seniorem, receptionis ordine, hæc corrigendi cura spectet. Idem Præfectus de iis qui ad divina perangenda diebus solemnibus destinandi erunt, disponat.

XI. *Du Curé ou Plebain.* — Le Plebain sera chargé de tout ce qui appartient à l'administration des sa-

XI. *De Curione seu Plebano.* — Plebanus omnibus quæ ad sacramentorum ad minis-

trationem pertinent incumbat; christianam instructionem populo inter missarum solemnia recitet; cathechismum omnibus et singulis diebus dominicis, nisi æger aut legitimè impeditus, docere teneatur: aliàs Præfectus in congregatione provideat. Ideòque Plebanus, quandocumquè congruum judicaverit, sacramentorum administrationem exercere possit, nec unquàm rogatus recusare.

XII. *De Sacristâ.* — Sacrista pueros missis inservientes doceat et corrigat, ut rectè induantur, ritus observent, sintque modesti et assidui. Vestium sacrarum supellectiliumque omnium ecclesiasticarum indicem perscribat, et quotannis rationem reddat. Ecclesiam singulis diebus sabbati et lunæ decenter verri curet. Toto matutino tempore, ut celebrare volentibus promptus sit, suo in sacrario resideat. Calices quater in anno lavet. Vestiaria ornamenta quater etiam ad solem exponat: secundo quoque mense mappas, singulis mensibus albas, secundâ quoque hebdomadâ amictus, octavo quoque die purificatoria, dealbari curet.

XIII. *De Ostiario ingressibus et egressibus.* — Congregatio constituat ostiarium, qui parvâ togâ cæruleâ induatur. Is, antequàm extraneis aperiat, Præfectum admoneat. Sacerdotes Oratorii, dato salutationis Angelicæ signo serotino, in domum se recipiant; nec nocte vagentur exeantve, nisi ne-

cremens; recitera le prosne ou l'instruction chrestienne à l'Offertoire de la grand'messe, selon le rituel de l'evesché; sera obligé, à moins qu'il ne soit malade ou legitimement empesché, de fayre le catechisme tous les jours de dimanche : autrement le Prefet y pourvoira en chapitre. C'est pourquoy le Plebain pourra administrer les sacremens quand bon luy semblera, et ne pourra jamais le refuser quand il en sera requis.

XII. *Du Sacristain.* — Le Sacristain instruira et corrigera les enfans qui serviront les messes; il aura soing qu'ils soyent vestus decemment, qu'ils observent les ceremonies, qu'ils soyent modestes et assidus. Il tiendra inventaire de tous les habicts et ornemens de l'eglise, et en rendra compte tous les ans. Il fera balayer l'eglise tous les lundys et samedys. Il se tiendra toute la matinée dans sa sacristie, afin d'estre tousjours prest à recevoir ceux qui viendront celebrer, et à leur donner ce qu'il leur faut. Il lavera les calices quatre fois l'année, et autant de fois il exposera les habicts et ornemens au soleil : tous les deux mois il fera laver les nappes, tous les mois les aubes, tous les quinze jours les amicts, et tous les huict jours les purificatoires.

XIII. *Du Portier, des entrées et des sorties.* — La Communauté nommera un Portier qui sera vestu d'une robbe bleue. Il n'ouvrira point à aucun estranger, sans que le Prefet en soit adverty. Aussi-tost que l'on aura sonné l'*Angelus* le soir, tous les Prestres de l'Oratoire se retireront à la mayson; ils n'iront point de costé et d'autre, et ne sortiront point la nuict sans une necessité urgente.

Quand ils sortiront le jour, ils diront au portier où ils vont, afin que, si quelqu'un les demande, on puisse sçavoir où les treuver. Il n'y aura qu'une seule porte et une seule clef à la mayson : la clef sera gardée le jour par le portier, et la nuict par le Prefet. Il ne sera point permis de retenir personne pour passer la nuict dans la mayson, sans une permission expresse et speciale du Prefet. Les femmes seront absolument bannies de la mayson. Les prestres estrangers qui auront travaillé à entendre les confessions, ou à fayre d'autres offices, seront traittez comme s'ils estoient de la Communauté.

cessitas urgeat. Die cùm egredientur, ostiario quò eant dicant, ut, si fortè postmodùm ab aliquibus petantur, ubinam sint docere possit. Sit unicum in domo ostium, et unica clavis quæ die ab ostiario servetur, nocte à Præfecto. Nemini licitum sit nocte quemquam extraneum, nisi speciali cum veniâ, retinere. Fœminæ omninò à domo arceantur. Extranei sacerdotes, qui in audiendis confessionibus, aliisve excercendis officiis laboraverint, velut domestici excipiantur.

XIV. *De la Presidence et des suffrages dans les assemblées.* — Tous porteront respect et rendront obeyssance au Prefet qui aura deux voix au chapitre. Le Plebain presidera en son absence, et alors aura une voix et demie; c'est-à-dire, quand les voix seront esgales, le costé pour lequel il inclinera l'emportera sur l'autre. Tous les autres n'auront jamais qu'une seule voix, quand mesme il arriveroit qu'ils presidassent. Quand il faudra s'assembler extraordinairement, la convocation du chapitre appartiendra au Prefet.

XIV. *De Præsidentiâ et suffragiis in conventibus.*— Præfecto reverentiam et obedientiam deferant omnes. Is in conventibus habeat duo vota : Plebanus, eo absente, præsideat, habeatque tunc votum et dimidium voti; scilicet, cùm par erit votorum numerus, ea pars vincat in quam inclinaverit. Reliqui omnes, etiamsi eis aliquando contingat ut præsideant, non nisi simplex votum habeant. Cùm opus fuerit præter ordinem convenire, Præfectus conventum cogat.

XV. *De ceux qui ont inspection sur les aumosnes.* — On deputera deux prestres de la Congregation qui auront soing que l'on fasse bien les aumosnes sans tromperie. Chascun d'eux pourra s'absenter de la Congregation, sans estre reprehensible, l'espace de trente jours, tout de suitte ou à diverses reprinses, à condition neantmoins que la Congregation en sera advertie, de peur que plusieurs ne se treuvent absens en mesme tems, et que cela ne fasse manquer le service divin. Si la ne-

XV. *De Eleemosynariis.* — Duo ex Congregatione constituantur sacerdotes, qui erogandis ritè et absque fraude stipibus invigilent. Poterit unusquisque triginta diebus, vel continuis vel discontinuis, à Congregatione absque reprehensione abesse. Moneatur tamen anteà congregatio, ne plures simul abesse contingat, atque ità divinus cultus minuatur. Aliàs, si ex necessitate alicui

exeundum sit, licentiam à Congregatione petat.

XVI. *De Beneficiis.* — Nemini liceat ultrà tres menses beneficium aliud quod residentiam requirat, possidere, nisi fortè ex causâ Summus Pontifex dispensasset : alioquin loco à Congregatione privetur.

XVII. *De Honorariis et Mercedibus.* — Præter communem inpensam Congregationis, Præfectus suâ pro mercede accipiat centum aureos nummos ; Plebanus, centum ducatos ; Sacrista, trecentos florenos ; reliqui omnes, ducentos quinquagenta florenos. Inter famulos, prout Congregatio viderit, quadraginta ducati distribuantur.

XVIII. *De Jejuniis et Abstinentiis.* — Nemini liceat vigiliis festorum beatæ Mariæ Virginis carnes in domo edere. Vigiliâ autem Nativitatis ejusdem, quippè cùm sit festum in Congregatione solemnius, omnes omninò jejunium observent.

XIX. *Quales eligendi sint Congregationis sacerdotes.* — Præfecti errores ad superiores ordinarios deferantur. Is à Congregatione eligatur ; et vel theologiæ vel jurium doctor esse debeat, ætatisque annorum triginta. Plebanus in concursu, ut alii curiones, secundùm statuta concilii Tridentini, eligatur. Sacerdotes tamen Congregationis cæteris paribus præferantur ; eligantur hi à Con-

cessité requiert que quelqu'un sorte d'autres fois, il en demandera permission à la Congregation.

XVI. *Des Benefices.* — Il ne sera permis à personne de posseder quelque autre benefice qui demande la residence au delà de trois mois, à moins que le Souverain Pontife n'ayt accordé dispense pour quelque juste rayson ; autrement il perdra sa place dans la Congregation.

XVII. *Des Honnoraires et Appointemens.* — Oultre la depense commune de la Congregation, le Prefet prendra pour ses honnoraires cent escus d'or, le Plebain cent ducatons, le Sacristain trois cens florins, tous les autres deux cent cinquante florins ; et on distribuera quarante ducatons entre les domestiques, selon que la Congregation le treuvera à propos.

XVIII. *Des Jeusnes et des Abstinences.* — Il ne sera permis à personne de manger de la viande dans la mayson les veilles de festes de Nostre Dame ; et tous observeront absolument le jeusne la veille de la Nativité de la mesme glorieuse Vierge, parce que c'est la feste la plus solemnelle de la Congregation.

XIX. *Qualitez que doivent avoir les prestres de la Congregation.* — Si le Prefet tombe dans des esgaremens, on en donnera advis aux superieurs ordinaires. Il doit estre esleu par la Congregation, estre docteur en theologie ou en droict, et avoir trente ans. Le Plebain sera esleu au concours comme tous les Curez du diocese, selon les decrets du concile de Trente. Cependant, à ce concours, les prestres de la Congregation seront preferez aux autres, lorsqu'ils se treuveront d'un esgal

merite; et lesdits prestres seront choysis par la Congregation, et subiront un examen pour sçavoir s'ils sont capables d'administrer les sacremens.

XX. *Du Thresorier et du Procureur.* — On establira un tresorier general qui aura la charge de tout ce qui regarde l'œconomie; il rendra compte en chapitre de six en six mois.

XXI. *Des escholes ou des classes.* — Quant à ce qui regarde le college, si les Peres Jesuites viennent, comme cela est presque conclud, on leur donnera par maniere d'appointemens quatre cens escus d'or. Que s'ils ne viennent pas, il faudra avoir quatre regens, oultre celuy qui monstrera à lire aux enfans. On donnera au premier pour ses appointemens cent ducatons, au second cinq cens florins, au troisiesme et au quatriesme quatre cent cinquante florins pour chascun. Les enfans du seminaire seront vestus d'une robbe bleuë qui descendra jusqu'aux talons.

François de Sales, etc.

gregatione. Examen subeant an ad sacramentorum administratione idonei sint.

XX. *De Quæstore seu Procuratore.* — Constituatur Quæstor generalis, qui rerum omnium quæ ad œconomiam spectant, curam habeat. Is in conventu singulis sextis mensibus rationem reddat.

XXI. *De Scholis.* — Quod ad gymnasium attinet, si patres societatis Jesu, ut ferè conclusum est, veniant, dabuntur eis, velut pro mercede, quadringinti aurei nummi. Sin minùs, habeantur quatuor scholarum moderatores, præter eum qui pueros docebit legere. Primo dentur pro mercede centum ducati, secundo quinginti floreni, tertio et quarto unicuique quadringenti quinquaginta floreni. Adolescentes seminarii cæruleâ talari togâ induantur.

Franciscus Salesius, etc.

MEMOIRE

Pour la reformation des Religieux et Religieuses, présenté par S. François de Sales à M. le Prince de Piedmont, à Annessy[1].

ARTICLES POUR LA REFORME DES RELIGIEUX.

La despendance que les religieux ont de leurs abbez et prieurs commendataires engendre continuellement des procez, noyses, et riottes scandaleuses entre eux. Il seroit doncques peut-estre à propos de separer le lot et la portion des biens requis à l'entretien

[1] Lorsque Son Altesse vint secourir cette ville assiégée par le duc de Nemours (vers le mois d'avril 1616).

des religieux, monasteres et eglises, d'avec le lot et la portion qui pourroit rester à l'abbé ou au prieur commendataire; en sorte que les religieux n'eussent rien à fayre avec l'abbé, ny l'abbé avec eux, puisque chascun d'eux auroit son fait à part, comme on a fait tres-utilement à Paris dans les abbayes de Sainct-Victor et de Sainct-Germain. Par ce moyen les Superieurs cloistriers auroient toute l'authorité convenable pour bien reformer les monasteres, reduisant la portion des religieux en communauté. On pourroit aussi changer les Superieurs, par l'eslection, de trois ans en trois ans.

Et afin que la reformation se fist plus aysement, il seroit requis que cest ordre se mist premierement à Talloires, où il y a desjà un bon commencement de reformation, et par apres il faudroit sousmettre à Talloires tous les monasteres de l'Ordre de Sainct-Benoist, afin qu'on y installast la mesme reforme.

Mais quant aux monasteres de l'Ordre de Cisteaux, je ne voy pas qu'aucune reforme s'y puisse fayre, sinon en y mettant des religieux Feüillans, comme on a fait à la Consolate de Turin, à Pigneroles, et en Abondance.

Il y a de plus des monasteres de Chanoines reguliers de Sainct-Augustin, qui n'ont pas moins besoin d'estre reformez; ce qui malaysement se pourra fayre, sinon par le changement d'ordre; et il semble qu'il seroit expedient d'en retirer quelques-uns dans les villes, comme par exemple le monastere d'Entremont à la Roche, pour y accroistre le nombre des chanoines, et y establir un notable service, avec un theologal et penitencier, ayant esgard au voysinage et au commerce de ceux de Geneve avec les habitans de la Roche.

On pourroit aussi en convertir d'autres en des Congregations de Prestres de l'Oratoire, par exemple, le monastere du Sainct-Sepulchre de la ville d'Annessy; et les autres, les annexer au college de la mesme ville, comme le prieuré de Pellionex.

Or, ce qui est dit, de retirer quelques monasteres dans les villes pour accroistre le nombre des chanoines, regarde le bien de la noblesse de tout le païs de Savoye, laquelle est nombreuse et en quantité, mais la pluspart pauvre, et n'a aucun moyen de loger honnorablement ses enfans qui veulent estre d'Eglise, sinon dans les benefices qui se distribuent dans le païs, comme sont les cures et les canonicats, lesquels on pourroit introduire sainctement de ne devoir estre distribuez que par le concours aux gentils-hommes ou docteurs.

Son Altesse doncques, pour ce regard, pourroit fayre une instruction à son ambassadeur, pour obtenir de Sa Saincteté une commission à l'archevesque de Tarentaise, evesque de Maurienne, et à celuy de Geneve, pour proceder aux establissemens susdits, en sorte neanmoins que l'un de ces prelats se treuvant absent, les deux autres puissent proceder, et les procureurs, general et patrimonial, chargez de tenir main à l'execution en toutes occurrences, avec expresse recommandation au Senat d'assister en toutes les occasions qui le requerroient.

ARTICLES CONCERNANT LES RELIGIEUSES.

Quant aux religieuses, il seroit aussi requis qu'on retirast les trois monasteres de Cisteaux dans les villes, afin que leurs desportemens fussent veus journellement, qu'elles fussent mieux assistées spirituellement, et qu'elles ne demeurassent pas exposées aux courses des ennemys de la Foy et de l'Estat, et à l'insolence des voleurs, et au desordre de tant de visites vaynes et dangereuses des parens et amys; joinct que de les enfermer aux champs, esloignées d'assistance, c'est les fayre prisonnieres miserables, mais non pas religieuses, ainsi que l'on pretend de fayre par les bonnes exhortations qu'elles recevront dans les villes; et aussi le sainct Concile de Trente ordonne qu'on les y reduise pour ces mesmes causes.

On pourroit doncques reduire celles de Saincte-Catherine dans la ville d'Annessy, celles de Bonlieu à Rumilly, et celles de Betton à Sainct-Jean-de-Maurienne ou à Montmelian. Et quant à celles de Saincte-Claire hors de la ville de Chamberi, on pourroit aussi les reduire dans la ville mesme de Chamberi.

Mais afin qu'en mesme tems qu'on les reduiroit toutes és villes, la reformation se fist, il seroit requis que Sa Saincteté commist quelque prelat qui establit és monasteres tous les Reglemens ordonnez par le concile de Trente, et leur donnast des Superieurs auxquels on pust avoir recours facilement.

Son Altesse doncques, pour ce subjet, pourroit fayre dresser une instruction à son ambassadeur, afin qu'il obtint deux commandemens de Sa Sainctelé : l'un à l'abbé de Cisteaux, general de l'Ordre, à ce que promptement il fist retirer les religieuses des monasteres de Savoye dans les villes voysines, en lieu propre à leur demeure, en attendant qu'elles eussent fait un nouveau monastere; l'autre à l'evesque de Maurienne et à l'evesque de Geneve, à ce qu'ils tinssent main que tous les Reglemens ordonnez par le concile fussent establis, non-seulement és monasteres de Cisteaux, mais en tous les autres monasteres de femmes qui sont en Savoye, et le procureur-general chargé de tenir main à l'execution de l'intention de Son Altesse.

REGLEMENT EN FORME DE CONSTITUTIONS,

Pour les religieux de l'abbaye de Six.

Vers le mois d'aoust 1604.

Sainct François de Sales ayant esté prié par deux chanoines reguliers de l'abbaye de Six, de l'Ordre de Sainct-Augustin, située dans le Faucigny, qu'il daignast visiter leur monastere et reformast leurs Constitutions, le sainct Evesque, qui estoit tousjours prest à fayre le bien, s'y transporta le 24 septembre 1603, et assembla le Chapitre avec l'abbé. Ayant desclaré ses intentions, et les religieux ayant recogneu le droict qu'il avoit de les visiter et corriger, il ordonna pour lors ce qu'il creust estre necessaire et suffisant, en attendant que les circonstances luy permissent d'aller plus advant. L'abbé, qui ne s'accommodoit pas de ses Reglemens, regimba contre luy, et en appella comme d'abus au Senat de Chamberi, au commencement de l'année sui-

vanté 1604. Mais le sainct Evesque fit si bien valoir ses droicts, qu'il en demeura victorieux; c'est pourquoy, environ au mois d'aoust, il mit la derniere main à sa reforme par ces Reglemens, qu'il laissa par escrit.

Ce monastere des Chanoines de Sainct-Augustin estant sous nostre charge et juridiction, selon la regle sacrée de l'ancien droict ecclesiastique; cognoissant que l'Abbé et les Chanoines desirent passionnement le restablissement parfaict de l'observance reguliere; nous devons et voulons y travailler, et affermir de tout nostre pouvoir, par l'intervention de nostre authorité ordinaire, une œuvre si favorable. C'est pourquoy, apres avoir veu, pesé et examiné toutes choses, nous avons dressé les Ordonnances et Constitutions suivantes :

1° Nous commandons tres-expressement que tout ce qui a esté marqué en nostre visite soit observé de poinct en poinct.

2° Si les novices cy-apres ne sont treuvez capables au bout de leur année, ils seront renvoyez, n'estoit qu'ils ne donnassent esperance de mieux fayre dans quelque tems, et mesme dans une seconde année tout entiere, selon qu'il a esté jugé dans la Congregation des Cardinaux.

3° Desormais on establira un religieux profez du mesme Ordre pour Prieur, et un Sous-prieur qui puisse religieusement presider et fayre observer exactement la Regle, servant d'exemple aux freres, qui luy obeyront comme à leur pere. L'on commettra l'un des plus reguliers pour avoir soing des novices; et tous les jours on leur lira le catechisme du Concile de Trente, dont ils rendront compte; et ils seront instruicts par un autre religieux, destiné pour cela, de l'office des ceremonies, et autres devoirs de leur estat.

4° Tous les samedys, le Prieur, ou le Sous-prieur en son absence, tiendra le Chapitre, où l'on lira un article des Regles, corrigeant les manquemens qui seront faits contre elles, ou és offices, ou dans quelques actions et desportemens des religieux, enjoignant des penitences selon qu'il sera à propos.

5° S'il faut fayre ou commander quelque chose de grande importance, et qu'il n'y ayt point de danger au retardement, le Prieur en conferera avec son Chapitre; pour les difficultez qui ne pourront estre resoluës par le Prieur ou le Chapitre, on aura recours à l'Evesque.

6° Tous les religieux prendront leur refection en commun. On fera la lecture tout le long du repas, d'une voix claire et intelligible, en observant les pauses pour donner lieu de fayre application à ce qu'on lit.

7° Il n'y aurà point dans le Monastere de livres sans la licence du Prieur, qui prendra garde de n'en point recevoir de ceux qui sont deffendus par l'Eglise, ou de science curieuse et inutile; mais un nombre suffisant de spirituels, des cas de conscience, et de theologie. Les religieux liront et estudieront tous les jours au tems que la Regle l'ordonne.

8° L'on prendra garde que tous les bastimens soyent conformes à l'observance reguliere.

Enfin, nous asseurons de la benediction et protection de Dieu tous ceux qui embrasseront et prattiqueront avec amour ces Or-

donnances, que le seul desir du regne de Dieu en vous, et l'amplification de sa gloire, me fait vous donner; esperant que, par l'accomplissement d'icelles, ceste famille religieuse reprendra sa premiere splendeur, et respandra par tout la souëfve odeur dont elle a parfumé autresfois tout le païs. C'est la grace, ô mon Dieu, que j'attens de vostre misericordieuse bonté, que je vous demande de toute l'estenduë de mes affections, pour ces ames et pour celles qui doivent leur succeder.

Nota. Ce que le Sainct avoit ordonné dans sa visite estoit :
1° Que le nombre des religieux seroit de (*le nombre n'est pas spécifié*), selon l'ancienne institution.
2° Que l'on reciteroit l'Office divin selon l'usage du Concile de Trente, tant en particulier qu'en public, et au chœur; que les psalmes de la Penitence, à cause de leur coustume, pourroient estre recitez avant l'office du jour; mais toutesfois que personne n'y seroit obligé hors du chœur, sinon en consequence des rubriques du Breviaire du Concile de Trente.
3° Que tous les jours on celebreroit pour le moins quatre messes, et en certains jours cinq.
(Il fit oster et brusler en des lieux decens, en des cloistres, de vieilles imaiges toutes rongées et vermouluës, qu'il treuva à l'autel et pres des formes.)
4° Que les murailles du monastere, les plus necessaires pour la discipline religieuse, seroient restablies et fermées de deux portes seulement; que cependant les femmes n'entreroient point dans l'enclos de l'abbaye, ou dans les limites des murailles ruynées.
5° Qu'il ne seroit permis à aucun des religieux, sous quelque pretexte que ce fust, de sortir desormais de l'abbaye sans la permission du Prieur, ny au Prieur mesme de le fayre sans avoir auparavant adverty le plus ancien religieux, quoyqu'il ne fust pas tenu de luy demander permission ou de la prendre de luy.
(Il attendit, pour restablir la table commune, que le Monastere eust les moyens necessaires pour cest effect; et, pour fayre prononcer les vœux expressement, qu'on fust d'accord des Constitutions; car auparavant ces religieux ne faysoient leurs vœux qu'implicitement et tacitement.)

CONSTITUTIONS DE L'ABBAYE DE SIX,

Plus estenduës que celles qui furent faites en l'année 1604.

(15 septembre 1618.)

Puisque le Monastere du venerable Ordre des Chanoines reguliers de Sainct-Augustin du lieu de Six a esté laissé à la charge et juridiction de nos predecesseurs et de nous, selon les sacrées Regles de l'ancien droict ecclesiastique, certes, nous devons et voulons travailler de tout nostre pouvoir, et mettre tout nostre soing à l'utilité d'iceluy et des Chanoines qui y servent. C'est pourquoy, cognoissant que par l'inspiration divine les venerables Chanoines vouloient dresser et restituer en entier l'ancienne observance reguliere, qui estoit deschuë et presque esteincte par l'injure du tems, et que les illustres et reverends sieurs Jacques de Mouxi, abbé,

quoyque commendataire, et Humbert de Mouxi, son coadjuteur et esleu du mesme Monastere, non-seulement appreuvoient ces pieux desseins, mais encore avoient resolu d'y apporter tous leurs aydes, nous aussi, pour intervenir de nostre authorité ordinaire, et fermer de nostre pouvoir une besongne si loüable et tres-desirée, venant icy, et ayant consideré et veu toutes choses, enfin avons esté d'advis de fayre ces Ordonnances et Constitutions.

Et premierement, nous commandons et ordonnons tres-expressement que tout ce que nous avons ordonné en nostre derniere visite, comme estant tout raysonnable et conforme au droict, soit observé et mis à execution de poinct en poinct.

Parce que, entre les Chanoines qui sont maintenant, il n'y en a point qui ayent fait la profession expresse, suivant l'intention et les parolles du sacré Concile de Trente, nous desclarons et ordonnons que tous iceux chanoines sont obligez à la profession espresse; et pour ce, prefigeons un an à tous ceux qui portent maintenant l'habict, lequel an leur servira comme de probation, apres lequel, bien qu'ils fassent ceste profession, ou s'ils ont quelques causes pour lesquelles ils ne veulent pas la fayre, qu'ils nous les exposeront. Mais doresnavant, aussi-tost que l'année de probation sera passée, comme le mesme Concile l'ordonne, ou que le novice sera admis à la profession, s'il est treuvé propre et capable, ou qu'il sera mis dehors du Monastere; mais si, apres l'année de probation, il n'est pas treuvé capable, et que neantmoins il y ayt de l'esperance probable qu'il pourra le devenir, si on le retient encore quelque tems, voire mesme la seconde année tout entiere, en ce cas la Congregation des Cardinaux du Concile a respondu qu'il estoit loysible, puisque le Concile ordonne des propres et capables, et non les autres.

Que les novices seront distinguez des profez quant à l'habict, en ce que les profez porteront le camail en tous les divins offices, et les novices porteront le surplis tant seulement.

Puisque ceste abbaye est commendée, nous commandons que desormais on fasse et establisse sur tous les Chanoines un du mesme Ordre, expressement profez, qui soit appellé Prieur, et qui puisse deuëment et religieusement presider et marcher devant, selon le Concile de Trente, chapitre XXI de la session XXV. Iceluy, comme il est porté au sixiesme chapitre, sera esleu par le Chapitre secrettement, et, comme l'on dit, par balottes; de sorte que les noms de ceux qu'ils esliront ne soyent jamais publiez et que celuy qui aura plus de voix soit absolument tenu pour bien esleu, lequel aussi perseverera en l'office de Prieur jusques à la mort, pourveu qu'il se comporte tousjours bien.

Au reste, il sera fait tout de mesme du Sous-prieur : que tous obeyssent au Prieur comme à leur pere, ainsi qu'il est commandé par la Regle de sainct Augustin, et en son absence au Sous-prieur, Mais quand il faudra fayre ou commander quelque chose de grande importance, et qu'il n'y aura point de danger au retardement, que le Prieur ne remuë point, et n'ordonne rien qu'au prealable il n'ayt conferé de tout avec son Chapitre. Quand il arrivera des difficultez si grandes, qu'elles ne pourroient estre resoluës par le Prieur et

Chapitre, que l'on s'addresse à l'Evesque, ou, s'il est absent, au Vicaire general, lequel ordonnera tout ce qui sera de fayre de sa puissance ordinaire, ainsi qu'il a esté observé jusques à present.

Tous les samedys le prieur mettra en l'eglise une table, en laquelle seront marquez les noms de ceux qui devront fayre les offices de l'autel et du chœur tout le long de la sepmaine, lesquels offices se feront, autant qu'il sera possible, selon les coustumes et ceremonies de l'eglise cathedrale.

On ne tiendra point dans le Monastere aucun livre sans la licence du Prieur, ou Superieur, lequel verra et prendra garde qu'on n'apporte point de livres deffendus par la saincte Eglise, ou de science curieuse et inutile; et aura soing qu'il y ayt dans le Monastere un bon et suffisant ameublement de livres spirituels, des cas de conscience, et de theologie, afin que tous les jours les Chanoines ayent moyen d'estudier à quelque heure certaine, selon la Regle. Or, l'heure de lire sera avant Vespres, entre Vespres et Complies, et entre Complies et le soupper.

Et doit estre de la charge du Prieur ou Superieur, que pendant le noviciat un chascun lise le Catechisme du tres-sainct Concile de Trente en latin ou en françois, et rende rayson de ce qu'il aura leu. Tous les jours, quelqu'un des Chanoines, qui sera jugé le plus propre, instruira les novices et les autres, s'il est besoin, du chant et de la façon de chanter.

Aussi-tost qu'il se pourra fayre, il faudra que la table soit disposée de maniere que les Chanoines soyent assis d'un costé seulement, et que chascun ayt sa portion à part : mais la benediction de la table, et l'action de graces apres la refection, se fera par le sepmainier, sinon les jours de festes solemnelles, que cest Office appartiendra au Prieur ou Sous-prieur; et durant la refection on lira tousjours d'une voix claire et intelligible, et en observant les espaces entre les poincts.

Tous les samedys, le Prieur, ou en son absence le Sous-prieur, assemblera le Chapitre, et en iceluy corrigera, s'il s'est commis quelque chose contre la Regle, ou és offices, ou en quelques actions ou desportemens des Chanoines, mesme enjoignant des penitences, selon qu'il verra estre à propos. Que s'il n'y a rien à corriger, on lira un article de la Regle, et apres l'orayson tous se retireront en paix.

Tous les droicts crient ce que nous ayons ordonné en nostre derniere visite, c'est à sçavoir que les femmes ne doivent pas habiter ny demeurer tant soit peu dans l'enclos des murailles exterieures du Monastere. C'est pourquoy nous commandons tres-expressement à tous et à un chascun, auxquels il appartient, en vertu de la saincte obeyssance, et sous peyne d'excommunication majeure, qu'ils ayent à repousser, rejetter, chasser absolument toutes ces femmes du Monastere, s'il en treuve quelques-unes, ne les admettre en façon quelconque par cy-apres, ny souffrir qu'elles s'arrestent dans l'enclos du Monastere.

Nous commandons, sous peyne de la mesme excommunication, que dans un mois à compter depuis ce jour, 15 septembre de l'an 1618, tous ceux qui auroient des tiltres ou instrumens du Monastere, ayent à les remettre dans les archives.

Le sieur Abbé sera tenu de payer tous les ans douze prebendes à la Communauté des Chanoines, de la mesme façon qu'il est marqué en nostre premiere visite; et la Communauté entretiendra douze Chanoines capables, residens, ou tenus de droict pour residens; c'est-à-dire les fournira de vivres et de vestemens, et d'autres choses necessaires à la vie. Les edifices et les bastimens de tout le Monastere, selon qu'il sera convenable et conforme à l'observance reguliere, seront restituez et conservez aux despens de l'Abbé.

Quant aux autres demandes des Chanoines, parce qu'il en a esté traitté et convenu amyablement entre eux et le sieur coadjuteur, nous avons jugé de ne devoir rien ordonner de plus.

ORDRE

Que sainct François de Sales mit dans le monastere du Puits-d'Orbe, Ordre de Sainct-Benoist, lorsqu'il s'y transporta, vers le 25 *du mois d'aoust* 1608, *par ordre du Pape, pour y establir la Reforme.*

I. Pour commencer par la clausure, il est requis que nul homme n'entre dans le chœur, ny dans le cloistre, ny dans le dortoir des religieuses, sinon pour les causes pour lesquelles les confesseurs, medecins, chirurgiens, charpentiers, et autres semblables, peuvent entrer aux Monasteres les plus reformez, c'est-à-dire, quand une vraye necessité le requiert. Les femmes neantmoins pourront y entrer et aller par tout; mais ne pourront pas coucher dans le dortoir.

II. Les religieuses pourront sortir dans l'enclos du monastere, pourveu qu'elles soyent pour le moins deux ensemble, et qu'elles n'entrent point dans le logis où habitent les prestres, les receveurs, et autres hommes; attendu qu'il ne peut y avoir aucune necessité de le fayre et tousjours quelque sorte de danger. Elles pourront aussi sortir pour aller aux champs et promenades qui sont autour du Monastere, pour leur recreation, pourveu qu'elles soyent au moins la moytié de la Communauté ensemble, sans se separer les unes des autres.

III. Mais quant à entrer et demeurer au chœur des religieuses pendant que l'on y fait l'Office, il ne le faut permettre qu'à quelques femmes de respect.

IV. A l'esgard des visites des parens, amys, et autres qui voudront voir les religieuses, il faudra deputer quelque chambre hors du cloistre, en laquelle la visite puisse estre faite, et où neantmoins les religieuses n'aillent point qu'accompaignées de deux autres pour la bien-seance. Le jardin proche du logis de madame l'Abbesse peut servir à cela, et l'eglise mesme du costé de l'autel, selon la diversité des occurrences, en observant tousjours la bien-seance de n'estre point seules en un lieu, bien qu'elles parlent seules à ceux qui les

viennent voir, pendant que celles qui viendroient avec elles s'entretiendront à part avec toute modestie.

V. Quant aux sorties des religieuses aux maysons de leurs proches et autres lieux, il seroit à propos qu'elles fussent du tout retranchées; mais comme cela semble trop dur à quelques-unes, il faut pour le moins que ce soit le plus rarement qu'il sera possible, puisque de telles sorties ne se font gueres sans une notable distraction d'esprit et murmeuration de ceux qui les voyent dehors, et que les parens mesmes desireroient que leurs religieuses demeurassent en paix dans leurs monasteres, comme quelques-uns l'ont dit librement.

VI. Il seroit necessaire qu'il y eust un confessionnal en quelque lieu visible dés le chœur, ou mesme qui fust dans le chœur, et que ce confessionnal fust fait en sorte que le confesseur ne vist point les dames qui se confessent, ny elles luy, pour plusieurs raysons. Il faut oster l'autel qui est dans le chœur, et tirer tout au long une separation entre le chœur et le maistre-autel, qui soit faite à colomnes de bois ou de fer, et où il y ayt une porte par laquelle les religieuses puissent sortir pour se presenter à la Communion, ou le prestre puisse entrer pour la leur porter dans le chœur, sinon que la separation fust faite de telle sorte que les religieuses se disposent en rang le long d'icelle, et que le prestre puisse les communier commodement entre les colomnes, ce qui sembleroit plus seant et propre, et fort aysé pour la gravité de l'action; comme aussi il sembleroit plus propre et plus seant, que le confessionnal fust mis en sorte que les dames fussent en iceluy en dedans le chœur, et le confesseur en dehors, comme cela se peut fayre, et que cela se fait dans tous les Monasteres bien reglez. Or, cela sera, si l'on fait le confessionnal à l'un des bouts de la separation.

VII. Il est requis qu'il se fasse une Prieure, laquelle, comme lieutenante de l'Abbesse, soit obeye ny plus ny moins qu'elle en son absence, et, pour la fayre, il est expedient que les religieuses en fassent l'eslection, et que l'Abbesse l'aggrée et la confirme. Que si les religieuses n'en vouloient point fayre l'eslection, l'Abbesse la pourroit establir sans cela. Or, il la faut choysir telle que les religieuses ayent subjet de luy obeyr et de l'honnorer. Elle tiendra tousjours le premier rang apres l'Abbesse, en l'absence de laquelle toutesfois elle ne se mettra point en sa place, mais en la premiere apres celle de l'Abbesse.

VIII. Le Chapitre ou Calende se doit tenir tous les vendredys de l'année, si la solemnité de quelque feste occurrente n'en empesche: alors il faudra s'assembler le jour precedent. On y lira quelque chapitre ou article des Regles, ou mesme de quelque livre qui traitte de la discipline religieuse, puis on conferera par ensemble des deffauts et des manquemens qui se seront commis dans les Offices et les observances regulieres, si on en a remarqué, et des moyens d'y remedier, avec toute la charité qu'il sera possible.

IX. Quant aux pensions, toutes sont exhortées à les remettre à la disposition de la Superieure, qui, moyennant cela, aura soing de fayre fournir à toutes les necessitez de celles qui les remettront; et quant à celles qui ne voudront point les remettre presentement, il faudra attendre que Dieu le leur inspire.

ADVIS A MADAME ROSE BOURGEOIS

Abbesse du Puits-d'Orbe, Ordre de Sainct-Benoist, sur la maniere dont elle devoit gouverner sa communauté.

(Vers le 25 d'aoust 1608.)

Voulez-vous que je vous die ce qu'il me semble, Madame? L'humilité, la simplicité de cœur et d'affection, et la sousmission d'esprit, sont les solides fondemens de la vie religieuse. J'aymerois mieux que les cloistres fussent remplis de tous les vices, que du peché d'orgueil et de vanité, parce que, avec les autres offenses on peut se repentir et obtenir pardon; mais l'ame superbe a dans ses loyx les principes de tous les vices, et ne fait jamais penitence, s'estimant en bon estat, et mesprisant tous les advis qu'on luy donne. On ne sçauroit rien fayre d'un esprit vayn et pleyn de l'estime de soy-mesme; il n'est bon ny à soy ny aux autres.

Il faut encore, pour fayre un bon gouvernement, que les Superieurs et Superieures ressemblent aux pasteurs qui paissent les agneaux, et qu'ils ne nesgligent le moindre exemple pour esdifier le prochain, parce que, tout ainsi qu'il n'y a si petit ruisseau qui ne meine à la mer, aussi n'y a-t-il traict qui ne conduise l'ame en ce grand ocean des merveilles de la bonté de Dieu.

Madame, le soing que vous devez avoir à ce sainct ouvrage doit estre doulx, gracieux, compatissant, simple et debonnaire. Et croyez-moy, la conduitte la plus parfaicte est celle qui approche le plus pres de l'ordre de Dieu sur nous, qui est pleyn de tranquillité, de quiettude et de repos, et qui, en sa plus grande activité, n'a pourtant aucune esmotion, et se fait tout à toutes choses.

De plus, la diligence des Superieurs doit estre grande pour remedier aux plus petits murmeures de la Communauté. Car, comme les grands orages se forment des vapeurs invisibles, de mesme aux religions les grands troubles viennent de causes fort legeres. rien aussi ne perd tant les Ordres que le peu de soing qu'on apporte à examiner les esprits de ceux qui se jettent aux cloistres. On dit : Il est de bonne mayson, c'est un grand esprit; mais l'on oublie qu'il ne se sousmettra qu'avec grande difficulté à la discipline religieuse.

Avant que de les admettre, on doit leur representer la vraye mortification et la sousmission que la religion demande, et ne leur point figurer si advantageusement tant de consolations spirituelles. Car tout ainsi que la pierre, encore que vous la jettiez en haut, retombe en bas de son propre mouvement, aussi, plus une ame que Dieu veut à son service sera repoussée, plus elle s'eslancera à ce que Dieu voudra d'elle. D'ailleurs, ceux qui prennent ce parti comme par despit d'avoir un courage haut avec une basse fortune, apportent d'ordinaire bien plus de desordre dans les cloistres que de bon ordre en eux.

ESRECTION DE LA CONFRAIRIE

Des Penitens de la Saincte-Croix, de l'un et l'autre sexe, establie à Annessy le 1er jour de septembre 1593, par sainct François de Sales, alors Prevost de l'eglise Sainct-Pierre de Geneve, et seulement sous-diacre.

AYANT resolu d'establir une Confrairie de Penitens en l'honneur de la saincte Croix, il est tout naturel qu'elle porte le nom de ce signe venerable, *parce que c'est sous les salutaires enseignes de la Croix que la religion Catholique est conservée, et que l'ancien ennemy du genre humain, et semeur de zizanie, est terrassé.* Dans le tems passé, non-seulement les bien-heureux Peres s'en sont servy pour chasser les tentations; mais encore les empereurs, les roys et les princes, pour combattre les infidelles, et subjuguer les heretiques, sur lesquels ils ont remporté de grandes victoires et dont ils ont glorieusement triomphé.

Ayant aussi à cœur que l'on honnore d'un culte particulier l'Immaculée Conception de la glorieuse Vierge Marie, nous en donnerons encore le nom à laditte Confrairie : *la rayson est que la trespure et la tres-sacrée Vierge, Mere de Nostre Sauveur, conçeuë sans aucune tache du peché originel, prie incessamment pour le peuple, s'interesse puissamment pour le clergé, intercede pour le devot sexe des femmes, donne du secours aux personnes opprimées, resprime les efforts des heretiques et des infidelles, et deslivre de tous maux les gens de bien.*

Enfin, nous l'establirons encore sous l'invocation de sainct Pierre et de sainct Paul, ces glorieux princes de la terre, dont le dernier a esté le docteur des Gentils, et l'autre le vicaire de Jesus-Christ et le fondement de l'Eglise, dont la foy ne faillira jamais, et nous sommes portez à cela *parce que tous ont illustré par leur mort la saincte Eglise romaine, mere et maistresse de toutes les autres Eglises;* et parce qu'estant les Patrons titulaires de la celebre Eglise de Geneve, ils l'ont conservée avec sa ville, son diocese et ses peuples, dans la profession de la foy orthodoxe, sans la moindre tache d'heresie, presque depuis le berceau de l'Eglise jusques à l'an 1535; car ce fut alors seulement que Satan, autheur de tous maux, infecta la ville et une partie du diocese par la contagion de diverses erreurs, et y causa les troubles les plus violents que puisse apporter l'heresie.

En effect, on chassa le sacré pontife qui gouvernoit ceste Eglise, avec ses chanoines, tout le clergé, et tous les autres qui garderent la vraye foy; on destruisit les eglises, on rasa les autels, on fracassa les imaiges, on pilla les ornemens, on dispersa et on foula aux pieds les reliques des Saincts, enfin on prophana toutes les choses divines : en sorte que ceste miserable cité ne s'est plus occupée qu'à nourrir des guerres, à fomenter des homicides, à inventer des trahisons, et qu'elle est devenuë la sentine et l'esgoust des

embrasemens et des rapines, et l'asile des hommes les plus pervers et les plus criminels de l'Europe ; que par consequent on peut dire, à juste tiltre, qu'elle est l'origine de tous les malheurs qui ont affligé jusques à present la France et la Savoye.

C'est pourquoy, il y a lieu d'esperer que si, en invocquant le signe salutaire de la Croix, et en implorant les suffrages de la glorieuse Vierge et des saincts Apostres, nous nous convertissons au Dieu des misericordes avec une vraye componction de cœur, des gemissemens, des prieres, des jeusnes, de frequentes confessions de nos pechez, des communions et d'autres bonnes œuvres vrayement chrestiennes, ce grand Dieu qui, quoyque tres-clement et tres-doulx, veut neantmoins estre prié, contrainct, et presque vaincu par une espece d'importunité et par une priere continuelle, nous deslivrera et nous garantira de toute vexation de la part des heretiques, des incursions, pilleries et insultes des soldats, de la famine qui nous presse, des maladies qui nous affligent, des guerres qui nous accablent, et de tous les dangers qui nous menacent et qui sont à nos portes. Il ne faut pas desesperer non plus, qu'apres avoir destruict dans la miserable ville de Geneve les ennemys de sa divine Majesté et du genre humain, il n'y fasse refleurir la saincte religion Catholique, et qu'il ne nous restablisse dans nos anciennes demeures et dans le sein de nostre Eglise, dont nous avons esté chassez il y a plus de cinquante ans, depuis lequel tems nous avons residé en ceste ville d'Annessy, comme des estrangers et des voyageurs dans une eglise mendiée.

Puis doncques que la priere continuelle de plusieurs est aggreable à Dieu, et que la meilleure maniere d'implorer son secours est lorsque les cœurs de plusieurs fidelles assemblez au nom de Nostre Seigneur Jesus-Christ, qui a promis de se treuver au milieu d'eux, s'unissent dans une mesme devotion, voulant imiter les autres provinces et villes qui ont receu beaucoup de souslagement et de consolation dans de semblables necessitez et dangers que les nostres, par l'esrection de diverses Confrairies et Congregations, sous differens noms toutesfois et differentes invocations, Nous, François de Sales, Prevost de l'Eglise de Geneve, et les Chanoines ses confreres, à la plus grande gloire de Dieu et de toute la cour celeste, esrigeons et instituons à perpetuité ceste salutaire Confrairie de Penitens de l'un et de l'autre sexe, à l'autel de la saincte Croix située dans l'eglise de Geneve, et pour le tems present à l'autel de Sainct-Germain, en l'eglise de Sainct-François d'Annessy, du consentement et de l'authorité de Reverendissime Pere en Dieu Claude de Granier, Evesque de Geneve, et avec le bon playsir du Souverain Pontife et du Sainct-Siege apostolique, sous les Statuts et les Constitutions qui suivent.

STATUTS ET CONSTITUTIONS

De la Confrairie de la Saincte-Croix, dressez par sainct François de Sales.

I. PARCE qu'il est necessaire d'avoir, hors de l'eglise où est l'autel de la Confrairie, un lieu entierement libre, tant pour chanter et celebrer les divins offices et exercer d'autres œuvres de pieté, que pour traitter des affaires de ladítte Confrairie, ainsi qu'il a coustume d'estre prattiqué en ces sortes d'establissemens; et que l'eglise de Sainct-Jean-Baptiste, de la commanderie du Genevois, de l'Ordre de Sainct-Jean de Hierusalem, situé dans un lieu public de la ville d'Annessy, n'est gueres frequentée, tant parce qu'elle manque de prestres pour la desservir, que parce qu'elle est fort endommaigée par les injures du tems; que neantmoins il y a lieu d'esperer que les habitans, qui sont tres-catholiques et de nom et d'effect, la visiteront et la frequenteront par la suitte, si on y celebre des messes et des autres offices divins, et si on y fait souvent des prieres publicques, des predications et des exhortations, pour tous ces motifs, l'oratoire de la Confrairie a esté assigné dans ceste eglise de Sainct-Jean, tant que les Chanoines de Geneve resideront à Annessy, et ce du consentement du sieur Denis de Sacconay, baron des Clers, et procureur general de M. son frere, le sieur Pierre de Sacconay, chevalier de l'Ordre de Sainct-Jean de Hierusalem, grand-prieur d'Auvergne, et commandeur de Genevois.

II. Que s'il arrivoit que l'eglise cathedrale fust transferée en quelque autre lieu que la ville de Geneve, la Confrairie, comme luy estant perpetuellement et indissolublement unie et incorporée, sera tranferée en mesme tems et en mesme lieu avec toutes ses enseignes, vases sacrez, livres et ornemens. Il en pourra toutesfois demeurer un membre tousjours despendant d'icelle, selon qu'il sera jugé estre expedient et à propos.

III. Les festes speciales de la Confrairie seront à perpetuité, l'*Exaltation de la saincte Croix, la Conception de la glorieuse Vierge Marie, l'Invention de la mesme saincte Croix*, et *la feste de sainct Pierre et de sainct Paul, apostres*. Et afin qu'elles soyent plus solemnellement celebrées, on exposera publicquement et honnorablement le Tres-Sainct Sacrement de l'Eucharistie sur l'autel de l'oratoire, chascune desdittes festes, et on le gardera le jour entier avec la reverence qui luy est deuë; ce qui se prattiquera encore tous les *seconds dimanches du mois* (on a transferé depuis ceste devotion aux troisiesmes dimanches), excepté en septembre, decembre, may et juin, à cause des festes solemnelles qui arrivent dans ces mois.

IV. Or, dans les festes cy-dessus mentionnées, des Confreres deputez par le Prieur et ses assesseurs seront obligez de passer une heure, deux à deux, alternativement, avec leur habict distinctif, et à genoüilx devant l'autel, meditant et priant chascun selon sa

devotion, specialement pour nostre S. Pere le Pape, pour tous les prelats de la saincte Eglise, pour tout le clergé, pour la tranquillité de la respublique chrestienne, pour la conservation de la foy catholique, pour la paix et la concorde entre les princes et les peuples chrestiens, enfin pour la conservation et l'accroissement de la Confrairie, afin que de jour en jour elle produise des fruicts spirituels qui soyent aggreables à la divine Majesté. Sur le soir on donnera la benediction, et ensuitte on remettra le Sainct-Sacrement dans son tabernacle ordinaire.

V. Ces mesmes jours solemnels, et la nuict du jeudy-sainct, on fera des processions publicques de la maniere et dans la forme proportionnée à la commodité du lieu et du tems, auxquelles processions, tous et chascun desdits confreres de l'un et de l'autre sexe seront obligez d'assister, revestus de leur habict, et de marcher deux à deux devotement, gravement, modestement et en silence. Ceux qui seront en estat de le fayre, chanteront distinctement les prieres qui auront esté ordonnées, et les autres reciteront à voix basse le Chappellet de Nostre Dame. C'est pourquoy tous les confreres se rendront à l'heure assignée à l'oratoire, d'où les processions partiront et où elles retourneront; et en ces processions un confrere deputé pour ceste fonction portera une grande croix au milieu de deux autres confreres qui auront à leurs mains des cierges, ou des torches, ou des fallots allumez.

VI. Les confreres recevront le corps de Nostre Seigneur les quatre jours des festes solemnelles, et chaque second dimanche du mois (qui est aujourd'huy le troisiesme) dans l'oratoire, s'il se peut, ou bien dans une autre eglise, apres s'estre purifiez par la confession sacramentelle, qu'ils pourront fayre là où bon leur semblera. Les prestres tascheront d'y celebrer la saincte Messe. Que si quelqu'un se treuve legitimement empesché, il pourra satisfaire à ce statut un autre jour, pourveu qu'il desclare son empeschement au Prieur, qui sera tenu d'y pourvoir. Cela s'estendra encore aux absens, pourveu qu'ils communient une fois le mois.

VII. Tous les dimanches à perpetuité sera dite une messe dans l'oratoire, par un prestre de la Confrairie, tel qu'il playra au Prieur de deputer; et tous les autres Confreres seront tenus d'y assister, s'il se peut; et ils tascheront d'unyr leur intention à celle du celebrant, et de l'ayder par leurs prieres.

VIII. Tous et chascun des Confreres seront obligez de reciter tous les jours cinq fois, à genoüilx et teste nuë, l'Orayson dominicale et la Salutation angelique.

IX. Pour observer l'ancienne coustume de salüer la glorieuse Vierge à genoüilx et teste nuë, toutes les fois que l'on sonne pour en advertir le matin, à midy et au soir, selon la tradition immemoriale de l'Eglise universelle, les Confreres reciteront tous les jours la Salutation angelique de la mesme façon, à sçavoir à genoüilx et teste nuë, en quelque lieu qu'ils se treuvent, quand ce seroit mesme au milieu des ruës ou des places publicques, toutes les fois que l'on sonnera le signal à la grande eglise, par exemple, à Annessy, à celle de Nostre-Dame; afin qu'oultre le gain des indulgences que les Souverains Pontifes ont concedées à ceux qui reciteront ceste Salu-

tation, par cest humble service rendu à la glorieuse Vierge, les provinces de toute la Savoye puissent estre deslivrées et preservées de maladies, des pestes, des tempestes, des gresles, et autres corruptions et troubles de l'air.

X. S'il arrive que les Confreres rencontrent le Sainct-Sacrement lorsqu'on le porte aux malades, à moins qu'ils n'ayent des empeschemens tres-grands, ils seront tenus de l'accompaigner en priant pour la santé du malade. Ils iront aussi visiter les malades et les prisonniers, quand ils sçauront qu'il y en aura.

XI. Aussi-tost qu'on s'apercevra de quelque procez ou dissension entre les Confreres, de quelque petite consequence et pour quelque cause que ce soit, on en advertira le Prieur, lequel, avec ses assesseurs conseillers, taschera de les accommoder aussi-tost, et avant que le feu de la discorde s'allume davantage : pendant ce tems-là, les autres feront à Dieu des prieres particulieres pour leur accommodement.

XII. Aussi-tost que l'on aura apprins la nouvelle de la mort de quelque Confrere ou de quelque sœur, on mettra à la porte de l'oratoire le signe de la croix sur un drap noir, avec un escriteau qui marquera l'heure du convoy et le nom de l'eglise où le corps doit estre inhumé, afin que les autres Confreres s'y treuvent pour accompaigner le corps, et prier pour le repos de son ame; à quoy ils seront obligez, à moins qu'ils ne fussent retenus ailleurs par quelque necessité. Le lendemain, on celebrera une messe des morts dans l'oratoire, pour le salut de ceste ame, et afin qu'elle soit deslivrée des peynes du purgatoire.

XIII. Oultre cela, afin que tous les ans on fasse une memoire universelle des Confreres deffuncts, le jour le plus proche et non empesché apres la feste de l'Exaltation de la saincte Croix, il faudra fayre un anniversaire general dans l'oratoire; et tous les Confreres y assisteront en leur habict propre pour entendre la messe, que le Prieur dira, s'il est prestre, et les autres prieres qu'on y chantera.

XIV. A l'imitation des autres confrairies, mais principalement l'archi-confrairie du tres-sainct Crucifix, depuis longtems esrigée à Rome en l'eglise de Sainct-Marcel, de l'Ordre des Freres servans, l'habict de ceste Confrairie sera un sac de toile noire ou bien de treillis, couvrant tout le corps depuis le cou jusques aux talons, simple, sans fente ny ouverture, ny soye, ny ornement, ny travail quelconque; avec le capuce de mesme toile et couleur, voylant la teste et toute la face; de plus un cordon de fil de mesme qualité, mediocrement gros et à nœuds, comme celuy que portent les Cordeliers, duquel pendra un chappellet qui ne sera pas precieux. Cest habict sera donné par le Prieur à quiconque entrera dans la compaignie, avec une ceremonie particuliere; et tous les Confreres, de quelque condition et qualité qu'ils soyent, seront tenus et obligez de le porter dans l'oratoire, dans les processions et dans toutes les actions publicques, quand la Confrairie s'assemblera. Les femmes, sur un habict blanc, seront obligées à porter seulement le cordon et le chappellet.

XV. Oultre les Chanoines de l'eglise cathedrale, il sera permis

d'entrer dans la Confrairie à toutes personnes de l'un et de l'autre sexe, pourveu neantmoins qu'ils soyent catholiques et de bonne resputation, et qu'ils ayent fait au prealable leur profession de foy, et observé les autres ceremonies qui ont coustume d'estre observées en pareil cas. Le secretaire tiendra un livre dans lequel seront escrits les noms, surnoms et qualitez des Confreres, avec mention expresse du jour de leur reception, et de l'argent qu'ils auront offert de leur bon gré.

XVI. Les officiers de la Confrairie seront changez tous les ans au Chapitre general, qui se tiendra le jour le plus proche des calendes de septembre, non empesché par quelque feste.

XVII. Le premier et principal officier, et en quelque sorte le chef, sera nommé *Prieur*, et on le prendra tousjours du corps de l'eglise cathedrale, autant que fayre se pourra. Luy seul, de tous les Confreres, portera le surplis dans l'oratoire, dans les processions, les assemblées et les autres actions publicques, où il aura par tout la preeminence. Sa charge sera de commencer les divins offices, de reciter les prieres et oraysons publicques, de marcher tout seul apres la procession entre les deux assesseurs de la Confrairie, de donner la benediction du Sainct-Sacrement dans l'oratoire, de marquer ceux qui celebreront des messes ordinaires et extraordinaires, d'eslire les directeurs des processions et les chantres, de deputer les visiteurs des malades et des prisonniers, et ceux qui seront chargez d'accommoder les differends, de recevoir ceux qui voudront entrer dans la compaignie, de fayre la paix, concilier les ennemys et terminer les procez, de convocquer les assemblées extraordinaires, d'y presider et recueillir les voix, entre lesquelles la sienne en vaudra deux. Tous les Confreres, de quelque condition qu'ils soyent, doivent luy porter honneur, reverence et obeyssance. Il aymera la justice, et fera le jugement ; enfin, quand il y aura une cause legitime, il pourra substituer un autre chanoine, qui portera le nom de *Sous-prieur*.

XVIII. Les assessurs assisteront le Prieur en tout ce qui sera necessaire ; toutesfois avec l'habict de la Confrairie et dans les processions, chascun d'eux portera le baston de pelerin, marchant le premier à la droicte, et le second à la gauche du Prieur.

XIX. Le tresorier recevra l'argent que les Confreres offriront à leur reception et en d'autres occasions ; il fera le recouvrement des legs, fournira tout ce qui sera necessaire, tant pour le service divin que pour le secours des pauvres et des malades, et pour l'administration des choses temporelles, toutesfois par un ordre special du Prieur, qui soit signé de sa propre main ; et il rendra compte au bout de l'an de tout ce qu'il aura receu et depensé.

XX. Le secretaire escrira les actes, ordonnances, et desliberations de la Confrairie, et fera toutes les autres choses qui seront jugées par la Congregation estre de sa charge.

XXI. Oultre cela, il y aura douze conseillers, en partie clercs, en partie laïcs, entre lesquels seront le prieur, les assesseurs, le tresorier, et le secretaire de la precedente année.

XXII. Si par hasard on avoit de la peyne à se determiner sur quelque affaire difficile et de grande importance, on s'addressera

au Chapitre de l'eglise cathedrale; et tout ce qui sera resolu en iceluy tiendra absolument et sera observé par tous les Confreres, etc.

Voylà les chefs principaux des Statuts et Reglemens de la Confrairie esrigée en la ville d'Annessy par M. de Sales, prevost de l'eglise de Geneve, au bas desquels ont signé comme tesmoins dans l'acte,

Jean CHOPPEL, Michel SERVANT, Jacques CHAPPE, prestres; Jean GUICHON, notaire public; FRANÇOIS DE SALES, prevost de Geneve, Jean TISSOT, protonotaire apostolique.

Jean CHOPPIER, Loüys DE SALES, Loüys REYDET, François DE CHISSÉ, François DE ROUYS, Charles-Loüys PERNET, Jacques BALLY, Charles GROSSET, Jean PORTIER, Anthoine BOCHUT, Estienne DE LA COMBE, Claude D'ANGEVILLE, Janus RECHARD, Eustache MUGNIER, Jacques BRUNET, Jean DEAGE, Jean D'ELOYSE, tous chanoines de l'eglise cathedrale, les onze autres estant absens.

Cest acte fut aussi receu solemnellement par Loüys de la Pallud, notaire public, par authorité apostolique, confirmé et appreuvé par messire Claude de Granier, evesque et prince de Geneve.

Ceste confrairie commença ses exercices le jour de l'Exaltation de la Saincte Croix (le jeudi), du mesme mois de septembre 1593, avec une solemnité et une magnificence extraordinaires. Il y eut une excellente musique, et monseigneur l'Evesque y officia pontificalement au Salut, où il donna la Benediction du Sainct-Sacrement. Tout le peuple qui eut le bonheur d'assister à ceste ceremonie, en marqua une extresme joye, et on ne sçauroit dire le bien que cest establissement a fait dans toute la Savoye. Le sainct ecclesiastique François en ayant esté le promoteur et le fondateur, en fut aussi le premier Prieur, et il se rendit en tout admirable. Le samedy des Quatre-Tems suivant (18 septembre) il fut promu à l'ordre de diacre; trois mois apres, c'est-à-dire le troisiesme dimanche de l'Advent (12 decembre) il fut fait prestre, et le jour de sainct Thomas (21 decembre) il chanta sa premiere messe.

DESCRIPTION DU MONT DE VOIRON,

Et de l'histoire de l'Hermitage qui y est estably, pour servir de preliminaires aux Constitutions des Hermites dudit lieu.

(6 mai 1620.)

DESCRIPTION *de la Montaigne.* — Voiron est une tres-haute montaigne qui separe le Chablais du Faucigny, située à l'est de Geneve et au nord-est de Lausanne : au nord, elle void le grand lac Leman, qui est le mesme que le lac de Geneve, et descouvre distinctement presque toutes les montaignes du comté de Bourgoigne et des Suisses. Elle a sous ses yeux la ville de Geneve et toutes ses despendances, avec le lac tout entier, et à dix lieues à la ronde une infinité de villes et de villages, de temples, de chasteaux, fleuves, estangs, forests, pres, vignes, collines, chemins, et autres choses semblables, avec une si grande varieté, que rien n'est plus ag-

greable, ny plus beau à voir. Aussi les peuples appellent ceste montaigne *la saincte* et *la belle*, n'y ayant rien en elle qui n'edifie et ne resjoüysse la vuë. Elle commande aux montaignes de Faucigny, qui causent une espece d'horreur quand on les envisage; et à l'extresmité de ceste vuë on descouvre les cismes sourcilleuses de Champ-Meuri. Les vignobles couvrent ses racines; les chastaigniers viennent dans le second rang, au-dessus; le milieu est occupé par des prairies et des granges : c'est là où les pasteurs nourrissent en esté une grande quantité de bestail, et font beaucoup de laictage. Enfin, elle est couronnée par une forest de grands et vieux sapins et de hestres, qui forment une espece de labyrinthe.

Tradition des peuples sur une idole adorée autresfois sur le mont Voiron. C'est une tradition de tous les habitans des environs, que sur la croupe de ceste montaigne les païens adoroient autresfois une idole dans laquelle le demon parloit, et le mesme demon mal-traittoit bien souvent ceux qui manquoient aux ceremonies accoustumées de leurs superstitions. Or, c'estoit dans le tems que la statuë de Jupiter estoit reverée sur les montaignes appellées maintenant le mont Sainct-Bernard.

L'idole est destruicte; mais le demon ne quitta pas pour cela la montaigne, il y demeura sous la forme d'un sanglier qui maltraitta bien des personnes, entre autres le seigneur de Langin. — Ces statuës furent brisées et destruictes par les Evesques de Geneve, nommement par sainct Domitien, du tems de Gondesil, roy de Bourgoigne, lorsque les Allobroges embrasserent entierement la foy et la religion chrestiennes.

Cependant le malin esprit ne quitta pas tout à fait la montaigne de Voiron; mais, sous la figure d'un horrible sanglier, il exerçoit sa rage sur tous ceux qui se hasardoient d'y monter : c'est pourquoy nul n'osoit s'advancer trop avant dans le bois, à moins qu'il ne fust sorcier, ou qu'il n'eust fait quelque pacte avec le diable. Le seigneur de Langin, village voysin, avoit son chasteau presque à my-coste, et on en void encore aujourd'huy une fort haute tour au milieu de plusieurs masures. Un jour ce seigneur, voulant fayre le hardy, et accusant quelques gentils-hommes d'avoir peu de courage, fit tant qu'il les attira à la chasse dans ce lieu. A peyne fut-il arrivé à la cisme de la montaigne, que voylà le sanglier qui se jette sur luy avec fureur, qui le deschire cruellement; et il le mal-traitta d'une telle sorte, qu'il demeura comme mort sur la place. Bien loing que ses compaignons eussent le courage de le secourir, ils gaignerent au pied tres-promptement, et s'enfuyrent l'un d'un costé, l'autre de l'autre.

Ce seigneur fait vœu de fayre bastir une chappelle à la Saincte Vierge. — Alors le seigneur de Langin, detestant sa temerité, jetta les yeux vers le ciel, et fit un vœu à la tres-Saincte Vierge de luy fayre bastir une chappelle au mesme lieu, si, par ces prieres et son intercession, ceste beste farouche pouvoit estre tuée ou chassée, et si luy pouvoit eschapper à tant de playes dont il pensoit que la moin-

dre estoit mortelle. La Saincte Vierge ne luy refusa pas son secours; car, quoyqu'il fust sur le poinct de rendre l'ame, il recouvra assez de force pour se retirer en son chasteau.

On fait des exorcismes pour chasser le demon, et on vient à bout de le chasser en effect. — Mais lorsqu'il fut question d'executer son vœu, et de fayre bastir une chappelle, il y treuva de grandes difficultez : personne ne vouloit entreprendre l'ouvrage, tant la crainte avoit saysy tous les cœurs. Enfin il s'addressa à l'evesque de Geneve, et le pria d'envoyer quelque prestre pour fayre les exorcismes sur la montaigne de Voiron, parce qu'on ne pouvoit s'imaginer que le sanglier fust une beste naturelle. L'evesque deputa le prestre le plus pieux et le plus habile exorciste qu'il cogneut; et lorsqu'il fut monté, et qu'il eut fait toutes ses oraysons, ses conjurations, benedictions, et ceremonies, il fit dresser une cabane sur le lieu, pour attendre de pied ferme le perturbateur, se confiant sur le secours de Dieu par l'authorité duquel il entreprenoit le combat. Mais ayant parcouru toute la montaigne pendant trois jours, et n'ayant entendu aucun bruict ny rien veu d'extraordinaire, il ne doubta point que l'ennemy n'eust abandonné la place. Enfin il descendit, et asseura le seigneur de Langin que, s'il vouloit accomplir son vœu, il le pouvoit fayre sans crainte, et que la faveur de la Reyne des anges luy en donnoit le moyen.

La chappelle est bastie. — Ce gentil-homme, charmé de l'asseurance que luy donnoit l'exorciste, fit aussitost mettre la main à l'œuvre, et vid sa chappelle achevée en peu de tems. Il fit fayre en bois une statuë de la Saincte Vierge tenant entre ses bras son divin Enfant, pour mettre sur l'autel; et ayant prié l'evesque de la consacrer, il la fit placer.

Le seigneur de Langin se convertit et fait construire le premier hermitage de Voiron pour s'y retirer. — Ce n'est pas encore tout; car estant las du monde, et cognoissant par son experience journaliere que tout n'est que vanité, excepté Dieu, il resolut de quitter le tracas des affaires seculieres, pour s'occuper de la mort avec plus de loysir, à l'imitation de plusieurs sages personnages de son tems qui peuploient les deserts. Pour cest effect, il fit bastir, tout aupres de la chappelle, un petit hermitage pour luy et pour un compaignon, ne se reservant de tous ses revenus que ce qui estoit necessaire pour la vie qu'il entreprenoit; establit une bonne fondation, fit de grandes aumosnes, ordonna par son testament que, lorsqu'il viendroit à deceder, son corps seroit inhumé dans sa petite chappelle, que les corps de ses successeurs et heritiers mourant à Langin seroient au moins portez devant l'imaige de Nostre Dame, avant d'estre enterrez autre part; obligea par fondation le curé de Bons, ville voysine, à celebrer certaines messes dans la chappelle, particulierement les festes de Nostre Dame, quand la sayson permettroit de monter à l'hermitage; se prescrivit une regle de vie rigoureuse qu'il fit appreuver par son evesque; et ainsi, ayant dit un adieu solemnel au monde, il passa le reste de ses jours

dans les oraysons, meditations, jeusnes, mortifications interieures, macerations de corps, embausmant tout le voysinage de l'odeur de ses vertus, donnant les exemples d'une solide devotion, et laissant apres sa mort la precieuse et tres-suave memoire de sa saincte vie.

Son exemple en attira plusieurs qui se joignirent à son compaignon, et suivirent son institution. Ce fut alors que le sainct hermitage commença à estre frequenté par un grand nombre de personnes qui venoient de loing de tous costez, tant pour remercier Dieu des faveurs qu'ils avoient obtenuës par l'intercession de la glorieuse Vierge, que pour apprendre le chemin du ciel de la bouche des saincts hermites. L'histoire, depuis ce tems-là, est presque toute ensevelie dans l'oubly, et c'est mesme une grande merveille que l'on ayt conservé la memoire de ce peu de chose des commencemens. On en est redevable à quelques vieux parchemins et manuscrits, et aux traditions des bons vieux peres, recüeillies avec soing par l'un des hermites nommé Anthoine Rigaud, dont nous parlerons cy-apres, et par le sieur Claude Dumont, curé de Boëge et de la ville de Bonne.

La rayson de ceste obscurité est que, dans le tems que Luther et Calvin semerent leurs heresies, l'un en Allemaigne et l'autre en France, et que les François entrerent dans la Savoye et s'en emparerent, les Bernois, profittant de l'occasion, envahirent de leur costé le païs de Chablais, et abolirent la religion catholique romaine, par tout où ils purent estendre leurs conquestes.

L'hermitage de Voiron est destruict par les heretiques Bernois. — Le sainct hermitage du mont de Voiron n'en fut pas exempt : ils y vindrent les armes à la main, comme si c'eust esté pour assieger une forteresse; ils mal-traitterent et chasserent les hermites, emporterent par un horrible sacrilege les vases sacrez, les habicts, meubles, papiers de fondation, donations, ventes, privileges, indulgences et autres droicts, mirent le feu aux bastimens et les desmolirent entierement, jusques à fayre rouler les pierres par la montaigne.

Miracles faits en faveur de l'hermitage; punitions exemplaires. — Dieu ne laissa pas ces meschancetez impunies; car, fort peu de tems apres, ceux qui avoient cooperé à la desmolition de ce sainct hermitage perirent tous miserablement. Il est aussi à remarquer que, malgré tout le desgast que firent ces impies, ils ne peurent venir à bout d'emporter la statuë de la Saincte Vierge, et qu'elle fut conservée miraculeusement, en ceste maniere.

Jean Burgnard, chablaisien, de la paroisse et du village de Brens, qui avoit embrassé l'heresie des Bernois, s'estant joinct à ces determinez pour les conduire à l'hermitage, se jetta tout d'abord sur l'autel pour enlever la statuë; ce qui estant fait, l'attacha avec une corde et la traisna derriere luy en descendant; et la traisnant avec toutes sortes d'ignominies, il disoit : Viens apres moy, petite Maure : si tu as autant de pouvoir qu'on le dit, monstre-le maintenant; pourquoy te laisses-tu ainsi traitter? que ne te deffens-tu? A peyne

eust-il vomy ces blasphesmes extravagans, que la statuë s'arresta et demeura immobile, quoyque ce fust en un lieu où la terre estoit fort unie, et au milieu d'un pré. Ce miserable voyant qu'il ne pouvoit plus la tirer, tourna la teste en arriere pour voir ce qui la retenoit, et par un double miracle la teste luy demeura ainsi tournée, sans qu'il ayt peu jamais la remettre dans sa situation naturelle, et il fut au mesme instant perclus et estropié d'un bras et d'une espaule : enfin il fut contrainct de laisser la statuë en ce mesme lieu, et descendit avec peyne, portant sur luy tout le reste de sa vie la punition de son impieté, et le tesmoignage esvident du souverain pouvoir de la Reyne du ciel. Mais, ce qui fait horreur à penser, n'ayant pas voulu abjurer son erreur, il mourut en desesperé à la vuë de plusieurs personnes, entre autres de Michel Nouvel et Claude-Hippolyte Cortager, paroissiens de Bons, qui en ont donné leurs depositions avec serment, et qui vivoient encore dans un aage decrepit, l'an 1629. Le Serenissime duc Charles-Emmanuel, estant à Thonon, lorsque sainct François de Sales convertissoit le Chablais, en voulut apprendre la verité, et commanda au secretaire de la ville de l'enregistrer, afin que ce miracle passast à la posterité.

Mais voicy encore une autre merveille. Il y avoit une grosse cloche que l'on pouvoit entendre de Geneve et de Lausanne. Les heretiques l'ayant desmontée, et ne pouvant pas l'emporter, parce qu'elle estoit trop pesante, ny la mettre en pieces, la roulerent dans un vallon que l'on appelle le bois de Lajou, avec dessein de revenir la prendre le lendemain : c'estoit au commencement du mois d'aoust, où les chaleurs sont extresmes; neantmoins toute la nuict il tomba une si grande quantité de neige, seulement sur cest endroict de la montaigne, que les soldats estant de retour avec des cordes et des marteaux pour rompre et emporter la cloche, ne purent jamais retrouver aucun sentier, ny cognoistre en aucune façon où elle estoit, et qu'ils furent contraincts de s'en retourner d'où ils estoient venus.

Quelques tems apres, la neige estant fonduë, un paysan de Boëge, nommé Chevalier, à qui la place appartenoit, la treuva; et presentement elle est dans le clocher de l'eglise paroissiale, pour estre un jour renduë à l'hermitage.

Quant à la statuë, elle fut treuvée aussi quelque tems apres par un bon prestre inspiré de Dieu, nommé François Monod, de l'Ordre des Hermites de sainct Augustin, et de ceux qui avoient esté chassez de Thonon; lequel conceut le desir d'aller finir ses jours dans les bois de la montaigne de Voiron.

Second hermitage de Voiron. — L'inspiration fut forte et la resolution prompte; de sorte qu'ayant obtenu la permission de l'evesque, et prié le seigneur de Boëge, Alexandre de Montuagnard, de luy donner quelque petite place dans son domaine, proche de la chappelle ruynée, pour y bastir une cellule et y restablir l'autel de Nostre Dame, il construisit un petit edifice, moytié en pierre, moytié en bois, raccommoda la chappelle, et rapporta la statuë miraculeuse de la Vierge, qu'il avoit conservée dans l'eglise de Boëge.

Dés lors, la devotion recommença avec une si grande ferveur, que les heretiques estant indignez, firent tout leur possible pour empescher les saincts exercices que le peuple de Faucigny y faysoit. Mais les habitans de Boëge, et d'autres paroissiens du voysinage, s'y rendoient en armes, surtout le jour de la Visitation, et par de continuelles deffenses, donnoient le loysir de celebrer les messes et les autres offices divins, à la consolation des pauvres catholiques.

Le pere Monod estant passé de ceste vie à une meilleure, l'hermitage fut habité par deux serviteurs de Dieu, l'un nommé Jean du Vernai, prestre, et l'autre Jean Grillet, lesquels, apres quelque sejour, resolurent de supplier le Vicaire de Jesus-Christ de leur accorder des indulgences pour ceux qui visiteroient leur saincte chappelle. Pour cest effect, le pere du Vernai entreprint le voyage de Rome, ayant auparavant obtenu des lettres de recommandation de sainct François de Sales, son evesque. Il se mit en chemin habillé d'une soutane grise, et d'un petit manteau de cuir noir.

Cependant le frere Grillet, qui estoit resté seul, eut beaucoup à souffrir. L'hyver fut si rigoureux, et les neiges si hautes, que presque tout le Caresme il ne peut sortir, et qu'il demeura sans pain, sans feu, et sans secours.

Le malin esprit prenant occasion de ceste fascheuse solitude et necessité, n'oublya rien pour le fayre tomber dans le desespoir, et luy fit espreuver les mesmes insolences qu'au grand sainct Anthoine; car il venoit de jour et de nuict avec d'horribles hurlemens, rugissemens et tintamarres; il frappoit contre les murailles de la cellule, comme si c'eust esté un tambour; il imitoit tantost le jappement des chiens, tantost le miaulement des chats; il chantoit des chansons prophanes et lascives, tantost avec la voix d'une jeune fille, tantost avec celle d'un homme; il remplissoit la chambre de crapauds, de serpens, et d'autres bestes venimeuses; il contrefaysoit des disputes et des querelles, et esbranloit tout l'hermitage.

Cependant il ne put jamais esbranler le devot hermite, lequel, avec une admirable constance et une ferme confiance en Dieu, disoit avec David : Seigneur, je n'ay point d'autre refuge que vous, aussi j'espere que vous me deslivrerez des filets des chasseurs; vous me mettrez à couvert sous vostre ayse, vostre verité me servira de bouclier. Mon cœur ne tremblera point au milieu des frayeurs de la nuict, et des flesches qui volent pendant le jour; je ne craindray ny la malignité des desseins concertez dans l'obscurité, ny celle du demon du midy; il en tombera mille à ma gauche, et dix mille à ma droicte, mais le mal n'approchera point de moy. Vos saincts anges me garderont soigneusement, de peur que je ne vienne à me heurter contre la pierre de scandale; je marcheray sur la teste de l'aspic et du basilic, et j'ecraseray les lyons et les dragons, parce que j'espere en vous.

Le Pere du Vernai estant de retour de Rome avec tout ce qu'il avoit desiré, le diable redoubla ses attaques envers les deux serviteurs de Dieu; et ne se contentant pas de les tourmenter au dehors, il les battoit, les secoüoit, les tiroit par les pieds, et les jettoit par terre, se presentant à eux, et grommelant comme un gros chat noir effarouché; quelquesfois il venoit siffler à leurs aureilles comme

un brigand, et continua fort longtems telles ou pareilles insolences et singeries, à l'estonnement d'un chascun, et en particulier des prestres voysins, qui alloient par intervalle visiter, consoler et encourager ces pauvres hermites, et qui contribuerent beaucoup à leur bastiment.

C'est icy le lieu de parler d'Anthoine Rigaud, l'un des hermites de ce tems-là. Il estoit du diocese de Frejus en Provence, et avoit beaucoup voyagé. Dans sa jeunesse, il avoit esté capitaine sous le comte de Fuentes, gouverneur de Milan, dont il fut ensuite secretaire. Il avoit une science profonde, et sa grande experience l'avoit rendu capable de manyer les affaires les plus importantes. Il parloit presque toutes sortes de langues, mais principalement et par excellence les langues latine, françoise, italienne, espagnole et allemande. Cest homme, avec tant de talens, desiroit neantmoins passer le reste de ses jours dans le desert. Or ayant apprins par le recit du Pere Jean du Vernai, prestre et hermite, le nombre infiny de merveilles par lesquelles la tres-glorieuse Vierge Mere de Dieu manifestoit son pouvoir et ses grandeurs sur la montaigne de Voiron en Savoie, et combien ce lieu estoit propre et commode pour la vie solitaire, il fut tousché du desir d'y fayre sa demeure. C'est pourquoy il supplia le bien-heureux François de Sales, dans le diocese duquel estoit cest hermitage, de luy accorder ceste grace, et le sainct homme luy en donna volontiers la permission.

Mais parce que jusques alors les hermites de ceste montaigne n'avoient point eu de Constitutions propres, et point de Regles; qu'ils vivoient à leur phantaysie, et changeoient quand il leur en prenoit envie, il jugea qu'il estoit necessaire de les establir sous une certaine Regle, afin qu'ils ne courussent plus tant de çà et de là, et que la devotion du peuple envers la tres-auguste Reyne du monde fust augmentée par leur vie exemplaire. Il voulut doncques que ces hermites fissent desormais comme une petite Congregation, attendu mesme qu'il avoit esté jugé à propos de chasser, ou de reduire à une forme de vie reguliere, tous les autres, qui estant errans et vagabons dans le monde, causent bien souvent plus de scandale que d'edification.

Anthoine Rigaud ayant doncques prins le party de la retraitte, avec l'aggrement du sainct Evesque, resolut de fayre de belles reparations à l'hermitage avec les fonds qu'il avoit apportez; et joignant à ses desseins le consentement du Pere du Vernai et du frere Jean Grillet, il le supplia tres-humblement de vouloir fayre de leur vie un Institut dans les formes, afin qu'ils en eussent plus de merite, et qu'ils se rendissent plus aggreables à Dieu dans la saincte solitude.

C'est pourquoy ce grand patriarche ayant engendré à Jesus-Christ tant d'enfans, ayant institué des maysons de prestres seculiers et reguliers, telles que la saincte mayson de Thonon et l'abbaye de Six, ayant reformé les religieux et religieuses, tels que les Benedictins de Talloires et les Bernardines, ayant fondé l'Ordre celebre de la Visitation de Saincte-Marie, ayant estably la fameuse Confrairie des Penitens de la Saincte-Croix, il ne luy restoit plus que d'estre encore fondateur d'une Congregation d'hermites tels que

ceux de Voiron. C'est aussi ce qu'il fit par les Constitutions qu'il donna à ces trois devots anachorestes cy-dessus nommez, sçavoir le Pere Jean du Vernai, prestre; le frere Jean Grillet, et le frere Anthoine Rigaud, dans le synode qu'il celebra à Annessy, l'an 1620, le mercredy de la seconde sepmaine d'apres Pasques, qui estoit ceste année-là le sixiesme jour de may. Ce sont les Constitutions suivantes, qui sont abbregées par l'autheur.

CONSTITUTIONS DES HERMITES DE VOIRON.

(6 mai 1620.)

I. PATRON *des hermites de Voiron.* — D'autant que le sainct, celebre et ancien hermitage du mont de Voiron est fondé sous le vocable de la Visitation de la glorieuse Vierge Marie Nostre Dame, les hermites qui y vivront desormais invocqueront particulierement et auront pour patrons en premier lieu (apres nostre Sauveur et Redempteur Jesus-Christ, ange du grand Conseil et mediateur de Dieu et des hommes) les saincts qui sont au mystere de la Visitation, c'est à sçavoir, la Vierge Marie Mere de Dieu, sainct Joseph, sainct Jean-Baptiste, patriarche des hermites, sainct Zacharie, et saincte Elizabeth. En second lieu, tous les bons anges, specialement le chœur des principautez; et en troisiesme lieu, sainct Paul, premier hermite, sainct Anthoine et sainct Hylarion.

II. *Habicts des hermites.* — Les hermites seront habillez d'une soutane de drap blanc battant sur les talons; sur la soutane, d'un manteau en façon de rochet, jusques à my-jambe, et sur le manteau, d'un camail, avec le capuce rond. Il leur est permis de porter du linge, à cause de la mundicité, excepté au lict, sur lequel ils se coucheront vestus de leur habict court, sinon qu'ils fussent moüillez ou malades; car en ce cas ils pourront se desvestir. Comme encore ils seront chaussez, parce qu'en leur montaigne les hyvers sont tres-rigoureux et les montées et descentes fascheuses.

III. *Jeusnes des hermites.* — Les hermites observeront le jeusne, oultre les jours commandez de l'Eglise, toutes les veilles de leurs patrons, tout le tems de l'Advent, et depuis le lendemain de l'Assomption de Nostre Dame inclusivement, jusques à sa Nativité exclusivement; tous les vendredys de l'année, à l'honneur et memoire de la Passion de Nostre Seigneur, et s'abstiendront de la chair tous les mercredys.

IV. *Autres penitences corporelles, et refectoire des Hermites.* — Les hermites prendront la discipline tous les vendredys apres l'orayson du matin, pendant qu'on recitera le psalme cinquantiesme de la penitence de David, sinon qu'ils ayment mieux porter la haire ou le cilice trois jours de la sepmaine, ou bien jeusner le vendredy et le samedy en pain et en eau. Les hermites disneront et soupperont tousjours au refectoire commun, et disant leur coulpe; ou s'ils ont manqué à quelque chose importante, se disciplineront sur les espaules devant tous les freres. Mais ceux qui auront fait la

montée le jour auparavant, ou qui reviendront de la queste des moissons, vendanges, et en tems d'hyver, seront exceptez, et leur sera permis de prendre un peu de repos.

V. *Office des Hermites.* — Les hermites prestres, ou qui sçauront lire, ou entendre le latin, reciteront le grand Office du Breviaire romain; et les laïcques qui ne sçauront lire, reciteront le Rosaire, à l'imitation des Ursulines, adjoustant neuf fois l'Orayson dominicale, et tout autant la Salutation angelique, à l'honneur des neuf Chœurs des Anges. Les hermites observeront en leur office un tel ordre :

Le sacristain sonnera en tout tems à quatre heures du matin, apres quoy il fera bruyre le resveil-matin par le dortoir l'espace de trois tours, et un peu apres retournera sonner le dernier signe de l'Office. Les freres laïcques assisteront à Matines à genoüilx, jusques à la fin du premier psalme, puis pourront sortir, si bon leur semble, pour dire le Chappellet ou quelqu'autre orayson, prenant garde sur tout de ne parler point les uns avec les autres.

VI. *L'Orayson.* — Aussi-tost que le sacristain aura cloché deux coups sur la fin de Prime à la leçon du Martyrologe, ils retourneront tous necessairement au chœur pour fayre l'orayson mentale, laquelle durera demy-heure, sinon qu'il y eust quelque cause urgente de la fayre plus courte; et se commencera par les Litanies des Saincts. Estant achevée, si c'est en hyver, les freres se chaufferont demy-heure, puis chascun s'en ira vacquer à ce qu'il aura en charge.

VII. *De la Messe.* — La premiere Messe se dira à six heures, continuant jusques à midy, lorsqu'il y aura beaucoup de prestres: que s'il n'y en a que trois ou quatre, la premiere se dira à sept heures, la seconde à huict, la troisiesme à neuf, la quatriesme à dix; et s'il est possible les freres serviront tour à tour.

VIII. *Des festes où il y a concours de peuples et autres.* — Quand on preverra des Festes le jour desquelles le peuple a accoustumé d'affluer, et que pour ce il faudra vacquer à ouyr les confessions, les prestres diront Matines le soir auparavant, depuis huict heures jusques à neuf, puis le matin les heures de suitte : mais quand rien ne pressera, on dira Tierce et Sexte à neuf heures, None à midy, Vespres à trois heures, et Complies à six, finissant par l'orayson mentale de demy-heure, laquelle, apres que les freres seront assemblez au son de la cloche, que le sacristain donnera au Cantique de Simeon, se commencera par les Litanies de Nostre Dame.

IX. *De l'hymne des joyes de la Saincte Vierge, et autres prieres.* — Tous les samedys apres soupper, les hermites chanteront au chœur, devant l'imaige de la Vierge, l'hymne de ses joyes, puis se retireront en leurs cellules, ou bien iront se chauffer un peu, selon le tems : mais si quelquesfois ils ne se treuvent pas en nombre suffisant pour chanter, alors, si le restant est prestres, il dira à haute voix les Litanies des Saincts; si c'est un frere laïcque, il recitera les Litanies de Nostre Dame, lesquelles à tout le moins ne s'obmettront jamais, et que tous seront obligez de sçavoir par cœur.

Les jours feriaux et ouvriers, apres l'action de graces du disner, les hermites iront à l'eglise pour reciter les Litanies de sainct

Michel et des saincts Anges, avec commemoration de sainct Paul, de sainct Anthoine, de sainct Hylarion, de l'Eglise triomphante, et adjousteront pour la militante l'orayson de sainct Augustin, qui se treuve au quarantiesme chapitre de ses Meditations.

X. *De la Confession et Communion.* — Les hermites confesseront leurs pechez, et recevront le tres-auguste Sacrement de l'autel, tous les jours de dimanches et festes solemnelles; les prestres tascheront de celebrer la saincte Messe tous les jours.

XI. *Du Silence, de l'Hospitalité et de la Retraitte.* — Les hermites observeront exactement le silence, sinon que la necessité ou la civilité les fasse parler, en quel cas ils prendront garde de moderer leurs discours, et ne rien dire de trop.

Les hermites auront en tres-grande recommandation l'hospitalité, et un soing tout particulier des pelerins et estrangers, les servant et traittant courtoysement, sans toutesfois rompre les regles de la juste œconomie.

Les hermites ne sortiront point de leurs cellules, sinon pour les offices au son de la cloche, ou estant appellez pour quelque necessité, ou quand le Pere Superieur leur permettra de se proumener seuls parmy le bois, pour tout autant de tems qu'il prescrira.

XII. *Du bon Exemple.* — Les hermites, estant à la queste ou à quelque negociation, esviteront tout ce qui pourroit donner le moindre subjet de scandale, taschant de se comporter le plus conformement à l'ordre de l'hermitage, qu'ils verront le plus judicieusement estre possible, sans incommoder personne; et estant de retour, jureront de tout ce qu'ils auront receu ou negocié.

XIII. *De la Reception et l'Expulsion.* — Pour recevoir quelqu'un et bailler l'habict apres le tems de la probation, il sera requis d'avoir le consentement de tous les freres, l'opinion du Reverend Surveillant, et le jugement ou commandement du Reverendissime Evesque, ou de son Vicaire general : comme pareillement, on ne mettra personne dehors sans les mesmes precautions.

XIV. *Des fonds de rente.* — Celuy qui, desireux d'observer l'entiere solitude, apportera à joindre à la communauté suffisamment pour son entretien, sera exempt de fayre la queste. Que si, avec le tems, les hermites pouvoient avoir des rentes suffisantes, par la charité des gens de bien, ils s'arresteront sans plus, et demeureront en l'hermitage, pour vacquer avec plus de loysir à la saincte meditation et reception des pelerins.

XV. *Des Superieurs.* — Les hermites obeyront à un Superieur, qui soit pareillement hermite, ou autre tel qu'il playra au Reverendissime Evesque de commettre, lequel aura tout le mesme pouvoir que les ordres reformez donnent aux Superieurs. Quand il se rendra intolerable, injuste, et passionné oultre mesure, les freres conviendront par devant le Reverendissime Evesque, leur juge, ou son Vicaire general, toutesfois sans forme ny figure de procez, mais s'accusant simplement l'un l'autre, et s'accusant pareillement sans injure, ny animosité. Les hermites se tiendront en l'obeyssance de l'Evesque, tout de mesme que les curez seront obligez de se treuver au synode diocesain, et ne resoudront rien de grand et

important en leur Chapitre, sans le communiquer au Surveillant et fayre appreuver à l'Evesque.

Les hermites observeront exactement toutes ces Constitutions pour estre dignes du sainct nom qu'ils portent, et à cest effect le reliront souvent, taschant tousjours de fayre mieux; et, selon le occasions et la rayson, en requerront l'Evesque, lequel s'est re servé et reserve le pouvoir d'adjouster et retrancher, selon qu' verra estre expedient pour la plus grande gloire de Dieu.

Ces Constitutions furent leuës en pleyn synode, et appreuvées par deu celebres docteurs en theologie, savoir, messire Pierre François Jayus, cha noine theologal et grand penitencier de l'eglise cathedrale de Sainct-Pier de Geneve, et messire Pierre Magrin, chanoine et sacristain de l'eglise co legiale de Nostre-Dame d'Annessy; et enfin ces bons hermites firent la pro fession et vœux simples entre les mains de messire Loüys Questan, docte en theologie, pareillement chanoine de l'eglise cathedrale, et surveillant de puté expres par le bien-heureux François de Sales, evesque et prince Geneve.

FIN DU TOME QUATRIESME.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE VOLUME.

TRAITTÉ DE L'AMOUR DE DIEU.

LIVRE PREMIER.

Preparation à tout le traitté.

LIVRE DEUXIESME.

Histoire de la generation et nayssance celeste du divin amour.

LIVRE TROISIESME.

Du progrez et perfection de l'amour.

LIVRE QUATRIESME.

De la decadence et ruyne de la charité.

LIVRE SEPTIESME.

De l'unyon de l'ame avec son Dieu, qui se parfait en l'orayson.

LIVRE HUICTIESME.

De l'amour de conformité, par lequel nous unyssons nostre volonté à celle de Dieu, qui nous est signifiée par ses commandemens, conseils et inspirations.

LIVRE NEUVIESME.

De l'amour de soumission, par lequel nostre volonté s'unit au bon playsir de Dieu.

LIVRE DIXIESME.

Du commandement d'aymer Dieu sur toutes choses.

LIVRE ONZIESME.

De la souveraine authorité que l'amour sacré tient sur toutes les vertus, actions, et perfections de l'ame.

LIVRE DOUZIESME.

Contenant quelques advis pour le progrez de l'ame au sainct amour.

ENTRETIENS SPIRITUELS.

REGLES ET CONSTITUTIONS.

REGLES.

CONSTITUTIONS.

DIRECTOIRE SPIRITUEL.

OPUSCULES.

Bar-le-Duc. — Imprimerie CONTANT-LAGUERRE.